Le Monte-Cristo

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automatcd qucrying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send aulomated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project andhelping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep il légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search mcans it can bc used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite seveie. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while hclping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http : //books . google . com/|

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public cl de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //books .google. com|

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

LE MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSll^ PUBLIA ET AiOlGÈ Par ALEXANDRE DUMAS seni PREMIÈRE SÉRIE. - TOME PREMIER >r-s m PARIS DELAVIER, EDITEUR, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, H

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r^ • 1

The text on this page is estimated to be only 16.91% accurate

I" ANNEB. N. I. UJII mJHÉRO, 15 CEMTIHKS. JEUDI 23 AVRIL 1851 TAole IradnclIaN et r«prodaell*D m MONTE-CRISTO JOURNAL MBDOMADAIKE DE ROMANS, D'fflSTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. ■nuADZ » nm xr ruoniMin i na j>; A PARIS, PARIS : HUE NOTBE-DAME-DES-VICTOIHES, NO 11. Un an Bfr, .. t Va an.,.. .... Lu Itttn* non a ffrancMa tront nltudu. \ 5ul thoU 4 50 | Six mail..... TiMtM Iw damuidei d'nbonnemcnt doivent être adreasies II M. Delattks, ma Notre-Dune-dw-Victoirei, II, avec nns valinriarPuis, ■or la Posta. — Écrire tcbi-lisiblemcat les adresres ponr éviter tonte fauue deitiuation. — {A/Tranchir.) DÉPARtEMENTS : i an.i... lOfr. . CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecLeurs, L'enfant prodigue est revenu i la maison — maÏB dans quel état, bon Dieul —je n'ose vous lé dire. Regardez la vignette. Vous l'avez tous connu, n'est-ce pas, lorsqu'il s'appelait le Moutqueiaire. Il n'était paa somptueusement vêtu — si l'on eût bien regardé au poil de son feutre, il était peutêtre un peu râpé — si l'on eût bien regardé aux broderies de son manteau, l'or peut-être, au lieu d'être couleur d'or, était-il un peu devenu couleur de cuivre — si l'on eût bien regardé aux coutures de sou pourpoint, peut-être l'étoffe en était-ella un peu éraillée — si l'on eût bien regardé aux plis de ses chauBses, peut-être ces plia eussent-ils un peu montré la corde ; enân, peut-être se présentait-il à von yeux assis, parce que, de sa longue marche, ses bottes étaient encore plus fatiguées que hii ; mais, néanmoins, si modestement couvert qu'il fût, il était couvert. Tandis que, je vous le répète, voyez la vignette. Mais qu'a donc fait l'enfant prodigue pour revenir dans un pareil état ? A-t-il joué avec les grecs de la Nouvelle Athènesî — Non. A-t-il fait des orgies avec les Lais de la rue de Breda? — Non. A-t-il lait courir à La Marche ou à la Croix de Berny ? — Non. Sort-il de garder .les pourceaux ? . . .

LE MONTE-CRISTO. n a refusé de répondre à cette gnestion. Sachez seulement, chers lecteurs, qu'il avait eu Timprudence de quitter la maison paternelle. — Il y est rentré quand il a eu par trop faim, voilà tout. Un illustre spéculateur a bien eu raison de dire que le Mousquetaire était \me bonne action, mais était une mau* vaise affaire I Il avait vécu quatre ans, le pauvre Mousquetaire. Pendant ees quatre ans, il n'avait fait de mal à personne, et avait fait du bien à beaucoup. Pendant ces quatre ans, il n'avait pas produit le moindre scandale. N'avait point attaqué un faible. N'avait point flatté un fort, N'avait point calomnié une femme, N*avait point insulté un exilé. Bon, me dirartK>n, de quoi vous plaignez^vous, votre Mousquetaire n'était pas né viable. En échange, voici ce qu'il avait fait : U avait aidé le digne abbé Moret à élever son œuvre des petites incurables; n avait sauvé Léon Reynier de la conscription ; Il avait empêché le frère de MU« Duchesnois de mourir de faim ; Il avait donné une tombe à Hégésippe Moreau ; Il avait fait connaître Saphir ; Il avait naturalisé Henri Conscience ; Il avait popularisé le capitaine May ne Reid ; Il avait ouvert ses colonnes aux poètes inconnus, aux romanciers ignorés, aux dramaturges incompris. Ce n'est point sa faute s'il n'est venu que Saint-Maur. Le seul reproche qu'on lui faisait, c'était de n'être point actuel Son rédacteur en chef chargea, les uns après les autres, les faiseurs d'actualités de combler cette lacune. Que voulez-vous, chers lecteurs, son rédacteur en chef était peut-être un peu trop di£Qcile en fait d'esprit; mais il arriva presque toujours que l'esprit de ceux dont c'est l'état de faire de l'esprit, lui parut brutal, grossier, blessant, scandaleux, quand il ne lui parut pas bête. n ireconnait qu'il avait tort ; les mêmes hommes sont allés porter cet esprit-là ailleurs, et ailleurs on le trouve charmant. Tantil y a, chers lecteurs, que le Mousquetaire est mort; tnais nous espérons une chose, c'est qu'il lui sera beaucoup remis, non-seulement parce qu'il a beaucoup aimé, Mais encore ce qui est bien plus rare, parce qu'il n'a point du tout haï. Maintenant voici une vieille connaissance à vous, chers lecteurs, qui .vient se présenter, non pas comme son héritier, le pauvre Mousquetaire n'a pas laissé un sou vaillant, mais comme son successeur. — Uno avulso non déficit aller. Peut-être me demanderez-vous comment Monte-Cristo, qui représente à vos souvenirs l'idéal de l'élégance et de la richesse, vous apparaît dans un pareil état. Vous oubliez, chers lecteurs, que Monte-Cristo s'est d'abord appelé Dantès . Monte-Cristo se présente à vous comme il était lorsque chacun le croyant

mort, il se sauva du château d'If et s'accrocha au rocher de Tiboulen. * Monte-Cristo se présente à vous avant d'avoir abordé à son île, — avant d'avoir exploré sa grotte, -^ avant d'avoir retrouvé son trésor Maintenant, son trésor, chers lecteurs, c'est votre sympathie : — accueillez-le bien, recevez-le bien, faites pour lui tê qu« vous avez fait pour son frArt d'Aitagnan ««• tant qu'il a été véritablement d'Artagnan ;— faites mieux, si vous pouvez, et vous verrez Dantès devenir peu à peu Monte-Cristo. Cest à vous de lui ouvrir ce fameux crédit illimité qu'il avait sur la maison Danglars. Vous verrez, en jetant les yeux sur le prospectus, que ce crédit, sans être une ruine pour vous, peut être une fortune pour lui. Mais vous savez que je ne m'occupe pas de ces détailslà ; — parlons d'autre chose. • • Parlons d'une lettre de moi qui a fait beaucoup plus de bruit que je ne désirais qu'elle en Ht, et surtout qu'elle n'était appelée à en faire. Un jour, un de mes amis vint me dire, tout indigné, que M^ï» Augustine Brohan, correspondante du Figaro^ sous le nom de Suzanne, venait sinon d'insulter, du moins d'attaquer Victor Hugo.* Je voudrais qu'une fois pour toutes on comprît bien le triple sentiment qui m'attache à Victor Hugo. Je le connais depuis la soirée de Henri llf^ c'est-àdire, depuis le 11 février 1828. Depuis ce jour, il est mon ami. Depuis longtemps j'étais son admirateur. Je le suis toujours. Eh bien I aujourd'hui à ces deux sentiments se joint un troisième, pour lequel je cherche inutilement un nom. C'est au cœur de le comprendre ; mais la langue ne peut l'exprimer. Victor Hugo est proscrit. Qu'éprouve de plus pour un homme proscrit, celui qui déjà l'aime et l'admire. Quelque chose comme une religion. Eh bien I c'était contre cette religion, qu'à mon avis, venait d'être commis un acte qui ressemblait à un sacrilège. Surtout de la part d'une artiste dramatique. Surtout de la part d'une artiste qui a joué dans les pièces d'Hugo. Surtout de la part d'une femme ! Le coup qiii ne pouvait atteindre Hugo me frappa profondément. Je pris la plume, et sans intention aucune de publicité, j'écrivis à M. le directeur du Théâtre-Français la lettre que vous connaissez. Je savais parfaitement que je n'avais pas le droit de retirer mes pièces du répertoire; je savais parfaitement que je n'avais pas le droit de retirer mes rôles à M»« Brohan. Je protestais, voilà tout. Si j'eusse eu le droit de retirer pièces ou rôles, je les eusse retirés par huissier, et n'eusse point écrit au directeur. Je crus en effet, un instant, que l'on avait accédé à ma prière. On joua les Demoiselles de Saint-Cyr^ et Mu« Fix avait repris le rôle de M^* Brohan. Mais on joua i/"« de Belle-Isle^ et W^ Brohan avait conservé son rôle. C'est alors seulement que je crus que

ma lettre devait être publiée, et que je la publiai. Cette lettre fit un effet auquel j'étais loin de m 'attendre. Je n'y avais vu qu'un acte d'amitié — on y vit un acte — à peine oserai-j'e ledire, — un acte de courage De courage, bon Dieu ! on est courageux à bon marché, à ce qu'il parait. La lettre eut un écho rapide dans un grand nombre de cœurs. Je reçus cinquante cartes ; je reçus vingt lettres. Je me contenterai de citer trois de ces lettres. ¥ 4

LE MONTE-CRISTO. « Monsieur Alexandre Dumas, » Ce sont d*obscurs citoyens inconnus de vous, inconnus de M, Victor Hugo, qui, au nom de la gloire et de l'infortune insultées par une femme, viennent, dans toute Teffusion de leur cœur, vous remercier de votre noble lettre à M. Empis. 9 Général Travaillaud ; Auguste Ollier ; Salvador Ber ; J. Gaudard. » « Cher Dimias, » Du fond de notre Chartreuse, où votre souvenir est vivant comme partout où nous vivons, je vous embrasse avec laplus vive tendresse; c'est un élan de sœur qui vous remercie de vous ressembler toujours, fidèle ^mi du malheur. Pauline à bondi pour m*apprendre cette subUme et simple protestation qui soude ensemble les deux plus grands cœurs de ce monde et nos deux plus chères gloires : la sienne s'appelle Souffrance et la vôtre Bonté. • Merci pour nous tous de la part du bon Dieu. » Marceline. » Hauteville House, 8 mars 1857, » « Cher Dumas, » Les journauxbelges m'apportent avec tous les commentaires glorieux que vous méritez, la lettre que vous venez d'écrire au directeur du Théâtre-Français. » Les grands cœurs sont comme les grands astres. Ils ont leur lumière et leur chaleur en eux : vous n'avez donc pas besoin de louanges ; vous n'avez donc pas même besoin de remerciments ; mais j'ai besoin de vous dire moi, que je vous aime tous les jours davantage, non- seulement parce que vous êtes un des éblouissements de mon siècle, mais aussi parce que vous êtes une de ses consolations. » Je vous remercie. » Mais venez donc ici, vous me l'avez promis, vous savez. Venez y chercher le serrement de main de tous ceux qui m'entourent ; et qui ne se presseront pas moins ûlialement autour de vous qu'autour de moi. » Votre frère » Victor Hugo. » N'est-ce pas trop en vérité de trois lettres pareilles, en récompense d'avoir accompli un simple devoir, — cédé à un pi*emier mouvement de cœur. Ah!* Monsieur de Talleyrand, vous avez proféré un grand blasphème, quand vous avez dit : — ne cédez pas à votre premier mouvement, car c'est le bon. Mais comme vous vous êtes enlevé une grande joie en le mettant en pratique, j'espère que Dieu ne vous a pas imposé d'autre punition en l'autre monde que celle que vous vous étiez faite à vous même en celui-ci. Le chœur de désapprobation qui s'était élevé contre Mii« Augustine Brohan était tel, qu'elle crut devoir me répondre. Un matin on m'apporta le Constitutionnel et j'y lus cette lettre. Monsieur le Rédacteur, « J'ai lu dans Ylndépendance belge une lettre par laquelle M. Alexandre Dumas père invite M. l'administralewr général de la Comédie-Française à retirer du répertoire les pièces de M^^ de Belle-Isle et

des Demoiselles de Saint'Cyr^ ou à distribuer à une autre artiste les rôles dont je suis chargée dans ces ouvrages. » M. Dumas sait très bien qu'il n'a le droit, ni de retirer les pièces du répertoire, ni d*en changer la distribution. » n doit savoir également que, depuis plus d'un an, j'ai spontanément renoncé en faveur de M^ie Fix au rôle un peu trop jeune pour moi de la pensionnaire de Saint-Cyr. « Ce qu'il ignore peut-être, c'est que je n'ai joué le rôle secondaire de la marquise de Prie dans Mademoiselle de Beile-Isle, pour les débuts de M"e Stella Colas, qu'à regret et sur les histances réitérées de M. Empis. » J'y renoncerai avec empressement le jour où le jugera convenable M. l'administrateur du Théâtre,-Français, à qui j'ai été heureuse de prouver en cette occasion mon désir de lui plaire. » Quant à la leçon que M. Dumas prétend me donner, je ne saurais l'accepter. J'ai pu, dans un moment inopportun peut-être, porter un jugement consciencieux sur des actes et des écrits que leur auteur lut-même livrait au public ; je ne blessais ni d'anciennes amitiés, ni même d'anciennes admirations. Mais, dans ces questions déUcates, moins qu'à personne il appartient de prendre la parole à l'homme qtd n'a pas su respecter dans ses anciens bienfaiteurs un exil doublement sacré. • . Agréez, etc., . ^ 3^^^^ ^ Nous ne sommes de l'avis de Mil» Brohan, ni sur le rôle de M"e Mauclerc, ni sur celui de M™» de Prie. M»e Augustine Brohan, âgée de trente-sept ans à peine, el toujours jolie, pouvait parfaitement jouer la pensionnaire de Saint-Cyr, puisque M»« Mars à cinquante, jouait celui de la duchesse de Guise, et à cinquante-huit, celui de M"* de Belle-Isle. Quant au rôle secondaire de madame de Prie, qu'elle a joué par complaisance, dit-elle, peut-être est-il devenu un rôle secondaire aujourd'hui ; mais du temps de M»« Mante, c'était un premier rôle; j'en appelle à tous ceux qui l'ont vu jouer à cette éminente actrice. Passons à mon ingratitude envers mes bienfaiteurs. Je ne discuterai pas avec M"« Brohan la signification multiple de ce mot bienfaiteur. — Je le prends dans son sens ordinaire et moral.— donc quant à mon ingratitude envers mes bienfaiteurs, je remercie M»ï« Augustine Brohan de me placer sur ce terrain. Je vois que malgré ma lettre elle est toujours restée mon amie. Attaqué, je dois répondre. Ceux qui ont lu mes Mémoires savent qu'entré dans les bureaux du duc d'Orléans, en 1823, sur la recommandation du général Foy, j'y restai sept ans : Une année comme expéditionnaire à 1,200 fr. ; Trois ans, comme employé au secrétariat à 1,500 fr. • Deux ans, comme commis d'ordre, à 2,000 fr. ; ' Deux ans, comme bibliothécaire-adjoint, à 1,200 fr. Là se sont bornés à mon égard les bienfaits du duc d'Orléans

(Louis-Philippe) bienfaits en échange desquels je lui consacrais neuf heures de mon temps par jour. En fêSO, je donnai ma démission de bibliothécaire-adjoint, afin d'avoir le droit, non seulement d'avoir une opinion, mais encore de la dire tout haut. Je perdis immédiatement la protection de mon bienfaiteur couronné, et jamais depuis ne la reconquis, ni essayai de la reconquérir. Mais, en compensation, je conservai une aniitié bien précieuse ; Celle du Prince royal. Ah! celui-là fut mon véritable bienfaiteur. J'obtins de lui la grâce d'un homme condamné aux galères. J'obtins de lui la vie d'un homme condamné à mort. Aussi, envers celui là, ma reconnaissance ne s'est point démentie. Je l'ai aimé et respecté vivant. Mort, je le vénère.

LE MONTE-CRISTO. Racontons en deux mots comment se nouèrent plus tartf les relations que j'eus l'honneur d'avoir avec M. le duc de Hontpensier. C'était à la première représentation des Mousquetaires à r Ambigu — le 27 octobre 1845. La pièce en était au huitième ou dixième tableau -^ et était en train de conquérir le succès qui se traduisit par éexki cinquante ou cent soixante représentations de suite. Le duc de Montpensier assistait à la représentation. Pasquier, son chirurgien, vint frapper à ma loge. — Le duc de Montpensier te demande, me dit-il. — Pourquoi faire ? — Mais pour te faire ses compliments. — Je ne le connais pas. — Vous ferez connaissance. — Je suis en redingote et en cravate noire. — Un jour de triomphe on n'y regarde pas de si près. Je le suivis. Trois mois après, la direction du théâtre historique était accordée à M. Hostéin. Un an après, le Théâtr^Historique jouait la Meine Margot comme pièce d'ouverture. — Je paie aujourd'hui deux cent mille francs ce bieiirfait de monsieur le duc de Montpensier — mais ne lui en suis pas moins reconnaissant. Et la preuve , C'est que le 4 mars 1848, c'est-à-dire sept jours après la révolution de février — au milieu de l'efifeiTescence républicaine qui remplissait les rues de bruit et de clameurs j'écrivis cette lettre dans le journal La Presse. m A Monseigneur le duc de Montpensier. Prince, Si je savais où trouver Votre Altesse, ce serait de vive voix, ce serait en personne que j'irais lui offrir l'expression de ma douleur pour la grande catastrophe qui l'atteint personnellement. Je n'oublierai jamais que pendant trois ans, en dehors de tout sentiment politique et contrairement aux désirs du Roi, qui connaissait mes opinions, vous avez bien voulu me recevoir et de me traiter presqu'en ami. Ce titre d'ami, Monseigneur, quand vous habitiez les Tuileries, je m'en vantais ; aujourd'hui que vous avez quitté la France, je le réclame. Au reste. Monseigneur, Votre Altesse, j'en suis certain n'avait point besoin de cette lettre pour savoir que mon cœur estim de ceux qui lui sont acquis. Dieu me garde de ne pas conserver dans toute sa pureté, la religion de la tombe et le culte de l'exil J'ai Thonneur d'être avec respect. Monseigneur, de Votre Altesse Royale, Le très-humble et très-obéissant serviteur, Alexandre Dumas. A cette époque, et pendant le moment d'effervescence où Ton se trouvait, il y avait quelque danger à écrire une pareille lettre. Et vous allez le voir, chers lecteurs. Le lendemain ou le surlendemain du jour ou cette lettre parut, il y avait à la Bastille inhumation des cadavres tués pendiemt les trois jours de 1848. Rs allaient rejoindre les patriotes de 1789 et de

1830. J'assistais à cette fête, avec mon costume de commandant de la gar^e nationale de Saint-Germain. Je revenais de la Bastille. Depuis quelque temps, j'entendais une rumeur grossissante derrière moi. . A l'entrée de la rue Crange-Batelière, je crus m'apercevoir que j'étais l'objet de cette rumeur et je me retournai. En effbt, un homme avait ameuté une cinquantaine d'individus et me suivait avec eux. En voyant que je me retournais, il vint à moi. — C^est donc toi, citoyen Alexandre Dumas, me dit-il, qui appelle Montpensier Monseigneur. — Monsieur lui répondis-je avec ma politesse accoutumée, j'appelle toujours un exilé Monseigneur ; c'est une mauvaise habitude peutr-étre mais que voulez-vous, elle est prise ainsi. — Eh bien, tiens continua le citoyen X. . . , voilà pour ta peine. Et à ce mot, il tira un pistolet de dessous son paletot, et me le mit sur la poitrine. Un jeune homme que je ne connaissais pas, M. Emile Mayer, qui demeure aujourd'hui rue de BufTaut, n<^ 17, releva avec son bras le pistolet du citoyen X. • . , le pistolet partit en l'air. J'avais tiré mon sabre du fourreau , je pouvais le passer au travers du corps du citoyen X . . . , je jugeai la représaille inutile, je rentrai chez moi. L'événement se passa en plein jour et devant deux cents personnes ; il est donc incontestable, et s'il était contesté, vingt témoins seraient là pour affirmer ce que je raconte. Le bruit n'en est pas venu jusqu'à Mii« Brohan. — Cela n'a rien d'étonnant; on faisait tant de bruit à cette époque, surtout au Théâtre-Français, où Mii« Rachel chantait la Marseillaise. « « * Mais le bruit en vint jusqu'à M. le prince de Joinville; lorsqu'il fut question de réunir la Chambre, un de ses aides-de-camp vint me trouver de sa part. C'était un capitaine de frégate. — M. Dumas, me dit-il, le prince de Joinville désire se mettre sur les rangs pour la députation. Je m'inclinai, attendant la suite de l'ouverture . Le capitaine continua. — Il me charge de vous demander votre avis sur la façon dont doit être rédigée sa profession de foi. — Ah ! répondis-je, monsieur, c'est bien simple : Et je pris une feuille de papier, et j'écrivis : SaintJean d'Ulloa. — Tanger.*— Mogador. Retour des gendres de Sainte-Hélène. * Joinville. — Voilà, dis-je on remettant la feuille de papier au capitaine, la meilleure profession de foi qu'à mon avis puisse faire le prince de Joinville. Le prince de Joinville adopta une autre rédaction ; je crois qu'il eut tort. La Chambre réimie, on discuta la loi de l'exil. J'avais alors un traité avec le journal la Liberté. J'y étais entré au mois de mars, lorsqu'il tirait à 12 ou 13,000 exemplaires. Au 15 mai suivant, il tirait à 84,000. La Liberté était devenue une puissance. C'était imM. Lepoitevin Saint-Alme qui en était rédacrteur en chef. Je crus

devoir protester contre la loi d'exil. J'apportai ma protestation à M. Lepoitevin Saint-Alme, *qui refusa de l'insérer. Je rompis mon traité avec IdL Liberté. Puis j'dlai porter ma protestation de journaux en journaux. Tous refusèrent. J'allai à la Commune de Paris, c'est-à-dire dans la gueule du lion.

Ï4B MONTE-CRISTO. rattaqiiais tous les jours Sobrier, Blangui, et Barbes. La Commune de Paris ût ce qu'aucun journal n^avait osé faire, elle inséra ma protestation. Ce n'est pas le tout. Lorsque le prince Napoléon fut nommé Président de la République, j'eus Thonneur, le 19 décembre 1848, de lui écrire une lettre dans l'Evénement ; étrange coïncidence, l'Evénement^ dans lequel je demandais le rappel des exilés était le journal de Victor Hugo. Ceux qui désireront lire cette lettre la trouveront à la date du 19 décembre. Enfin, lorsque le roi Louis-Philippe mourut, je fis le voyage de Paris à Qaremond, pour assister à son convoi, comme dix ans auparavant, j'avais fait le voyage de Florence à Dreux pour assister à celui du duc d'Orléans. Selon toute probabilité, ces difTérents faits ne sont point parvenus à la connaissance de W^ Augustine Brohan. Il n'y a rien là d'étonnant, à cette époque, W* Augustine Brohan n'était pas encore journaliste. Une dernière anecdote. On se rappelle que c'est sous Tinfluence du duc de Montpensier que le Théâtre-Historique s'était ouvert. Le duc de Montpensier avait sa loge au Théâtre-Historique. La Révolution de Février terminée, le duc de Montpensier parti, sa loge, dont il n'avait pas renouvelé la location, se trouvait vacante. J'allai trouver M. Hostein et le priai de ne la louer à personne, la prenant pour mon compte. M. Hostein y consentit. Pendant près d'un an, la loge du duc de Montpensier resta vide, et éclairée aux premières représentations, comme si elle l'attendait. Il y a plus. Le duc de Montpensier, à chaque première représentation, recevait, avec ime lettre de moi, son coupon de loge à SéviUe. Au bout d'un an, son secrétaire intime, M. Latour, vint faire un voyage à Paris. A peine arrivé, il accourut chez moi. Il venait me faire des compliments de la part du prince . Après avoir causé de beaucoup de choses, — les sujets de conversation ne maqquaient point à cette époque — nous en arrivâmes au Théâtre Historique. — A propos, me dit-il, ai-je encore mes entrées ? — Où cela? — Au Théâtre-Historique. — Parbleu I — Je veux dire mes entrées sur la scène. — Avez-vous toujours votre clef du théâtre ? — Oui. — Eh bien, cher ami, servez-vous-en ce soir; les révolutions changent les gouvernements, mais ne changentpas les serrures. Seulementi à mon tour. — A propos ? — Quoi? — Le prince reçoit ses coupons de loge, n'est-ce pas ? — Certainement. — Ou'a-t-il dit quand il a reçu le premier ? — Il s'est mis à rire en disant : Ce farceur de Dumas I — Tiens, c'est singulier, ré^ndis-je, à sa place, je me serais mis à pleiurer. J'allai à mon bureau. —

Vous écrivez ? me demanda Latour. — Oh I rien, un mot. J'écrivais, en effet. J'écrivais i M. Hostein : Mon cher Hostein, Vous pouvez, à partir de demain, disposer de l'avantscène de M. le duc de Montpensiôr. Je trouve que c'est un peu trop cher de payer une loge à l'année pour faire rire un prince. Tout à vous, Alex. Duius. Maintenant que je vous ai raconté, un peu longuement peut-être, des choses que vous n'auriez jamais sues sans la lettre detMU» Augustine Brohan, revenons â notre MonteCristo, pour lequel je vous demande toute votre tendresse. Voilà quels sont, pour le moment, ses moyens d'existence. H a devant lui,— ouvrages originaux : Quatre volumes des Mohicans. Deux volumes de mes Mémoires. Deux volumes de Grands Hommes en robe de chambre. Un Roman de M. Alex. Dumas fils, Offland. Il a devant lui en traduction : Un Roman de Bulwer ; je dirai même le meilleur des romans de Bulwer ; Haroldy m le Dernier Rai Saxon. Cinq ans de chasse dans l'intérieur de V Afrique méridio* na/e, par Gordon Cumming — le Gérard écossais. Dix ans dans l'Inde^ par le capitaine Mackenzie. Le tout traduit par votre serviteur, afin qu'il soit sûr de la traduction. n a devant lui en reproductions : Le choix dans douze cents volumes. * Le Monte Cristo paraîtra tous les jeudis. Chaque numéro contiendra trente-deux grandes colonnes de texte, c'est-idire plus d'un demi-volume ordinaire. H se composera : D'une Causerie^ D'un chapitre des Mohicans — D'un chapitre des Grands Hommes en robe de chambre^ D'un chapitre de Harold — Plus d'un rendu compte des Théâtres, accompagné des Nouvelles du jour. Notre première reproduction sera ime œuvre de nous à peu près inconnue, et que nous vous recommandons cependant, chers lecteurs, comme ime des meilleures pro* ductions de notre, jeunesse. Elle a pour titre — Vie et aventures de John Davys. Cette fois, c'est bien entendu, chers lecteurs, le MonteCristo ne sera fait que par moi, ou paç hasard, et en cas d'absence, par mon fils ; mais mon -flls, c'est encore moi. Si vous trouvez le Monte Cristo .mauvais, ne vous en prenez donc qu'à moi. Alexandre Duuas. P. S. A propos ; les personnes qui étaient abonnées au Mousquetaire, et auxquelles l'administration de la rue CoqHéron a envoyé im autre journal en échangé, sont priées de faire parvenir leur bulletin d'abonnement i la nouvelle administration, afin que l'on puisse leur envoyer le MonteCristo en échange du Mousquetaire.

CHAPITRE XI. UN AMATEUR DE PEINTURE. L*affluence des amateurs ijui visitaient Tatelier de Pétrus, les uns par curiosité pure et simple, les autres avec le désir réel d'acheter, était si gi*ande que l'on faisait littéralement queue à la porte. C'était le dimanche suivant que devait commencer la vente, c'est-à-dire, dans trois joui-s. On en était au jeudi. Vers onze heures du matin, l'atelier présentait donc l'aspect d'une marée montante ; c'était lemouvement de^ vagues toujours plus pressées, toujours montant plus haut, c'était leur bruit. Tout au contraire, dans la chambre attenante, était immobilité, solitude, silence. Nous aurions dû dire isolement, car la solitude n'était point complète, la chambre était occupée par Pétrus. Il était assis près de la fenêtre et accoudé à un petit guéridon, sur lequel était une lettre tout ouverte qu'il n'avait relue qu'une fois, mais dont chaque mot avait pénétré au plus profond de son cœur. Il était facile de voir que U». jeune homme était brisé. ^ De temps en temps il appuyait ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre le bruit qui se faisait dans la chambre a côté. De temps en temps aussi de grosses larmes roulaient sur ses joues, et tombaient sur la lettre ouverte devant lui. Pourquoi donc Pétrus, qui à la voix de Ralvatdr avait pris résolument son parti, pourquoi donc Pétrus était-il redevenu plus pâle et plus plein d'hésitation que jamais. C'est qu'û venait de recevoir une lettre de Regiua, et que cette lettre avait brisé conune verre la résolution du jeune homme. On se rappelle qu'au moment où il avait quitté Régina, ' celle-ci lui avait fait une douce promesse pour le lendemain : elle lui avait promis une lettre. Seulement elle n'avait point voulu lui dire ce que contiendrait cette lettre. Elle avait voulu, avec une délicatesse toute féminine, qu'un parfum de bonheur d'autant plus suave qu'il était inconnu suivit celui qu'elle aimait. Cette lettre, Pétrus l'avait reçue, c'était celle sur laquelle se fixaient ses yeux, c'était celle sur laquelle tombaient ses larmes. Et en effet, vous allez voir qu'elle promettait bien du bonheur, et que l'on pouvait longuement et tristement pleurer sur un pareil bonheur perdu. La voici, — Mon bien aimé Yan-Dick, Je vous ai promis hier, en vous quittant, une heureuse nouvelle ; cette nouvelle la voici : C'est dans un mois la fête de mon père, et il a été décidé entre ma tante et moi que le cadeau que nous ferions au maréchal, c'était le portrait de la petite Abeille. En outre, hier M. le comte Rappt a été chargé parle Château d'une mission prés la cour de Saint-Pétersbourg, mission qui doit l'éloigner pendant six semaines. Vous

devinez, n est-ce pas ? Une fois ce point décidé que le présent à faire au maréchal serait le portrait de sa petite favorite , il ne fut pas difficile d'arrêter que le peintre qui ferait ce portrait serait M. Pétrus Herbel de Courtenay. Vous savez que ce dernier nom a une influence énorme sur la marquise de la Tournelle, qui est à genoux devant les couronnes fermées. Or voici ce qui me reste à vous apprendre : A partir de dimanche prochain, à midi, il y aura séance tous les jours à l'atelier ae M. Pétrus Herbel de Courtenay. 'exiler, de ne plus La petite Abeille sera conduite chez son peintre ordi-' ^ naire par la marquise de la Tournelle, sa grand'tante, et par la comtesse Regina, sa grande sœur. Il j aura des jours où la marquise de la Tournelle sera empêchée par son régime d'hygiène qu ses devoirs de dévotion. Ces jours-là la petite Aneille n'aura que sa sœur Régina pour compagne et pour gardien. Sa sœur Régina la conduira donc seule. Selon l'habileté du peintre, le portrait sera fait en quelques séances ou durera un mois. Pourvu que le portrait soit ressemblant, on ne se plain* dra point du temps que le peintre aura mis à le faire. Pour qu'il n'y ait point de discussion sur le prix, ce prix a été fixe à deux cents louis; seulement, comme M. Pétrus Herbel de Courtenay sera peut-être trop fier pour les accepter, il est convenu d'avance que cette somme sera employée à faire des aumônes , à acheter des potiches et à donner à la petite Rose de Noël une i*obe couleur du ciel, pareille à celle que désirait tant la pauvre Peau-d'Ane. Ainsi, mon bien cherVan-Dick, attendezdimancheà midi la petite Abeille, la marquise de la Tournelle et votre bien tendre Régina, comtesse de. . . Brignole. Or, c'était cette lettre qui, malgré la bonne nouvelle, et surtout à cause de la bonne nouvelle qu'elle contenait, faisait Pétrus si désespéré. Dimanche, à midi, Régina viendrait avec sa tante et sa sœur, et que trouveraient les trois femmes ? Le commissaire-priseur vendant les tableaux et les meubles de Pétrus. Et Pétrus n'avait rien dit 1 Comment supporterait il cette honte ? Il eut un instant l'idée de fuir, de s'exil revoir Régina. Mais ne plus revoir Régina, c'était renoncer à la vie ; c'était bien plus que cela, c'était la mort du cœur dans un corps vivant. Un instant Pétrus regretta, non pas d'avoir sauvé son père de la ruine, disons-le, cette mauvaise pensée ne se présenta même pas à son esprit, mais de. ne pas avoir accepté l'ofFre de Jean Robert. Pétrus, en effet, n'avait qu'à travailler ardemment comme il travaillait autrefois, pour rendre à Jean Robert, dans un bien court espace de temps, l'argent que celui-ci lui aurait prêté. Son repos momentané, son luxe, ses chevaux, sa voiture avaient même produit, commercialement parlant, un

excellent effet; on avait cru qu'il avait hérité de quelque oncle inconnu, qu'il n'avait point besoin d'argent, et de ce moment-là ses tableaux avaient doublé de prix. Seulement, tout à son amour, Pétrus ne faisait plus de tableaux. Mais s'il trouvait seulement à emprunter \me somme de dix mille francs, il ferait des tableaux, et en trois mois il rendrait la somme, à quelque taux qu'elle lui fût prêtée. Pourquoi ne demanderait-il pas à Salvator de lui faire prêter cette somme? Non ; le visage sévère de Salvator interdisait une pareille demande. D'ailleurs, la voix de Salvator, pareille à un écho de l'inexorable loyauté, n'avait-elle pas répondu : — Le travail ! Pétrus secoua donc la tête, et comme s'il répondait à sa propre pensée : — Non, non, dit-il, tout plutôt que de m'adresser à Salvator I Il est vrai qu'il ajouta : — Mais aussi, tout plutôt que de perdre Régina l En ce moment même, ^n nouveau visiteur faisait son entrée dans l'atelier. Comme ce nouveau visiteur est destiné à jouer un grand rôle dans les scènes qui vont suivre, que nos lecteurs nous permettent d'abandonner Pétrus à ses &ombi:es pensées, pour jeter un regard sur le nouveau venu. C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, d'assez haute taille, aux épaules carrées, au coi robuste, i la poitrine large.

LE MONTE-GBISTO. Sa tête était couverte d'une forêt de cheveux roux frisés et presque crépus, ses sourcils d'un noir de jais, contraste étrange avec ses cheveux, étaient épais et rudes, et semblaient armés de longs poils raides et piquants comme des aiguilles. Les favoris qu'il portait en collier étaient d'un brun qui tirait sur le roux, et mêlés de quelques poils gris et blancs qui, les émaillant çà et là, ne permettaient point à la première vue d'en indiquer franchement la couleur. En somme, le visage de cet inconnu indiquait la franchise, la rudesse même, mais non la*méchanceté , tout au contraire, le sourire qui semblait en permanence sur ses lèvres dénonçait une sorte de binisquerie joviale, une manière d'humeur rude à la surface, mais douce et bonne au fond. A la première vue, on se fût éloigné de lui ; à la seconde, on lui eût tendu la main, tant l'impression hilare dont sa figure était empreinie donnait de sympathie à sa physionomie. Nous avons dit Tâge qu'il paraissait avoir ; cet âge était constaté ou à peu près par une double ride assez profonde, creusée en accent circonflexe sur son front, immédiatement au-dessus du nez. Quant à la profession du personnage, elle était facile à déterminer d'après plusieurs indices. D'abord, sa marche trahissait l'allure du marin, par ce déhanchement particulier aux gens qui ont longtemps voyagé sur m^r, et qui même, sur l'élément solide, conservent cet écart ement de jambe à l'aide duquel les fils de Neptune, comme dirait un membre de l'Académie française, ont l'habitude de lutter contre le roulis et le tangage. En outre, à défaut de reconnaissance de ce signe, l'investigation des curieux eût pu être guidée par un autre non moins significatif. L'inconnu portait à ses oreilles deux petites ancres d'or% Son costume était assez recherché, quoiqu'il eût semblé, même aux gens les moins difllciles, d'un goût éqviivoque. Il consistait en un habit bleu à boutons de métal, démesurément ouvert pour laisser voir un gilet de velours sur lequel flottait en sautoir une énorme chaîne d'or. Le reste du. corps était vêtu d'un pantalon large à plis, se rétrécissant sur la botte, et connu à cette époque sous le nom de pantalon à la cosaque. Enfin, les bottes elles-mêmes, au contraire du pantalon qui se rétrécissait sur elles, s'élargissaient sous lui, pour dessiner le contour d'un pied que la nature, dans sa maternelle prévoyance, avait évidemment formé pour maintenir son propriétaire en équihbre, au milieu des mouvements les plus fantasques de l'Océan irrité. A l'autre extrémité du corps, son visage s'épanouissait dans une cravate blanche surmontée d'un large col, comme aurait pu le faire un bouquet de

pivoine dans un cornet de papier Diane. Un foulard à carreaux jouges et verts attaché autour du col par un de ces nœuds que l'on appelle à la marinière, et un chapeau de feutre noir à larges bords et à longs poils, complétaient ce costume. Ajoutons que notre homme tenait à la main un énorme rotin, cueilli par lui sans doute dans les Indes orientales ou occidentales, qui toutes deux ont l'avantage de voir pousser ce végétal intéressant, et qu'en honneur d'un souvenir quelconque que lui rappelait cette canne, il y avait fait adapter une pomme d'or proportionnée à sa taille gigantesque. Oui pouvait attirer à une vente de tableaux ce singulier personnage? Si Petrus eût été un peintre de marine, la visite de quelque riche marin retiré, et^ voulant faire Tacquisition d'une galerie maritime, n'eût rien eu de surprenant, mais un marin dans l'atelier d'un peintre d'histoire, et même d'un peintre de genre, il y avait là de quoi étonner à bon droit les véritables amateurs ; aussi, à l'arrivée du marin, dans l'atelier, l'attention des personnes présentes, uniquement concentrée jusque-là sur les tableaux, se tourna-t-elle en grande partie sur le nouveau venu. Lui, sans se déconcerter, s'arrêta au milieu de l'ateher, jeta un regard investigateur tout autour de lui, tira un étui de sa poche, tira de l'étui imê pairô dé lunette à branches d'or, appliqua les lunettes sur son nez et marcha droit i un tableau de Chardin, qni du moment où il l'avait aperçu sembla l'attirer tout particulièrement. Ce tableau représentait une ménagère ratissant les légumes qu'elle va mettre dans son pot-au-feu ; le feu, le f)ol et les légumes étaient peints avec une telle vérité, que e marin, à la vue du pot-au-feu, dont le couvercle était sur le fourneau, s'écria tout haut, en approchant son nez de la toile et en aspirant bruyamment : — Hum! hum...! cela embaume. Puis faisant clapper sa langue : — Le bouillon vous en vient à la bouche, continua-lril. Puis, levant la main gauche en l'air avec un mouvement qui dénotait la plus complète admiration : — Magnifique, dit-il, toujours sur le même ton élevé et absolument comme s'il eût été seul, magnifique de tout point. Quelques visiteurs .qui partageaient l'opinion du nouveau venu sur le tableau de Chardin, se rapprochèrent de lui, tandis que s'en éloignaient ceux qui ne la partageaient point. Après avoir longuement et minutieusement regardé le tableau, en élevant et abaissant tout à tour ses lunettes, il le quitta quoiqu'avec un air de profond regret, et apercevant une des premières marines de Gudin : — Oh! oh! dit-il, voici de l'eau, regardons un peu cela de plus près. Et en effet, il s'avança jusqu'à toucher le tableau du bout du nez : — Oui, mille sabords, dit-il, c*est de l'eau, et de l'eau salée même.

Oh! oh ! mais de qui est donc ce tableau ? — D'un jeune homme, monsieur, d'un jeune homme, dît un vieil amateur, qui savourait une prise de tabac devant la marine qui faisait l'admiration de l'homme de mer. — Gudin? reprit le marin, Gudin? en efitet, j'avais entendu prononcer ce nom-là en Amérique ; mais c'est la première fois que je vois un tableau de ce maître ; car, tout jeune que vous dites qu'il soit, monsieur, à mon avis, celui qui a fait cette barque là et cette vague-là est un maître; je suis moins content des matelots oui la montent ; mais on ne peut pas exceller en tout. Ah 1 Voyons, voyons. Et le marin se mit à regarder de plus près. — Et que dites-vous de ce brick qu'on voit là-bas, dans le fond ? — Monsieur, je dis que c'est une corvette et non un biick, ne vous en déplaise, qui court devant le vent, bâbord amures, sous la grande voile, sa misaine et ses deux huniers, ce qui est bien modeste de sa part ; car, avec ime pareille brise, elle peut hisser ses perroquets et même ses bonnettes. Moi, par ces temps-là, j'avais l'habitude dé crier : — Toutes voiles dehors I Et, selon l'habitude qu'il avait eue et qu'il conservait, le marin prononça le commandement du plus haut de sa voix. Tout le monde se retourna. Quelques amateurs continuèrtînt leurs investigations particulières; mais la plus grande partie des auditeurs se raUia au marin, et, pour nous servir d'un terme emprunté à la profession poétique à laquelle il appartenait, marcha de conserve avec lui. L'inconnu, comme on voit, n'avait point parlé pour des sourds. Aussi l'amateur, qui avait déjà échangé quelques mots avec lui, ramassant ses paroles au bond : — Ah ! ah ! monsieur, dit-il, il paraît que vous avex commandé un navire? — J'ai eu cet honneur, monsieur, répondît l'étranger. — Un trois mâts, un brick, une corvette? — Une corvette. Puis, comme s'il ne désirait pas pousser plus loin la conversation, en matière nautique du moins, le marin abandonna les vagues, la barque ec la corvette de Gudin pour s'occuper d'un Boucher. Mais l'amateur, qui sans doute désirait savoir ce qu'un homme si expert en art pensait du peintre ordinaire de M«»« Dubarry, ne l'abandonna point dans la courbe qu'il décrivait.

 Comme un astre entraîne ses satellites dans son tourbillon, tous les auditeurs du marin raccompagnèrent. — Quant à celui-ci, quoiqu'il ne soit pas signé, dit-il en regardant le tableau du successeur de Carie Wanloo, il n'est point besoin de demander de qui il est : c'est la Toilette de Vénus de Boucher. Le peintre, par flatterie, a donné à sa Vénus les traits de la malheureuse courtisane qui à celle époque déshonorait la monarchie française. Mauvaise peintura, mauvais peintre. Je n'aime pas Boucher, et vous, messieurs? Et sans attendre que ceux auxquels il s'adressait lui répondissent. — C'est un coloriste estimable, ajouta-t-il toujours à voix haute, je le sais, mais c'est un peintre prétentieux et maniéré comme les]^ersonnages de son temps. Vilaine époque, mesquine imitation des manières de la Renaissance; ce n'est ni de la chair comme Titien, ni de la viande comme Rubens. Puis, se retournant vers ses auditeurs : — Et voilà précisément, messieurs, dit-il, pourquoi j'aime Chardin. C'est le seul véritablement fort, parce qu'il est véritablement simple au milieu de l'afféterie ei de la convention de ce siècle. Ohl la simplicité, messieurs, la simplicité ; vous avez beau dire, il faudra toujours en venir là. PereoDue ne contesta la vérité de l'axiome. Bien plus, l'amateur qui avait déjà dialogué avec le marin regarda autour de lui comme pour demander la parole, et, voyant que personne ne la lui contestait : — Parfaitement juste, monsieur, dit-il, parfaitement juste. L'amateur commençait à s'amouracher singulièrement de ce marin brusque, mais franc, brutal, mais philosophe. — Si je vis assez longtemps, continua le capitaine d'un ton mélancolique, pour réahser mon rêve, je mourrai le plus heureux des hommes, car j'aurai attaché mon nom à une grande œuvre. — Et serait-ce indiscret, monsieur, demanda l'amateur, de chercher à connaître ce rêve? — Nullement, monsieur, nullement, répondit le capitaine. Je veux fonder une école gratuite de dessin, école où les maîtres n'auront d'autre mission que d'enseigner la. simplicité en art. — Grande idée, monsieur. — N'est-ce pas? — Très-grande, très-grande, et tout à fait philanthro • pique ; monsieur habite la capitale. — Non, mais j'espère m'y fixer, je commence à me lasser de faire le tour du monde. — Vous avez fait le tour du monde, s'éciia le monsieur avec admiration. — Six fois, monsieur, répondit simplement le capitaine. L'amateur recula d'un pas. — Mais, c'est donc pire que M. de la Peyrouse, dit-il. — M. de la Peyrouse ne l'avait fait que deux fois, répondit le marin avec la même simplicité. — Je parle peutr-être à un marin illustre,

répliqua l'amateur. — Penh, fit l'inconnu avec modestie. — Enfin, monsieur, puis-je vous demander votre nom. — Je me nomme Lazare Pierre Bertaud, dit MonteHauban. — Seriez-vous parent du fameux Berthaud de Montauban, neveu de Charlemagne? — Renaud de Montauban, vous voulez dire? — Ah c'est vrai, Renaud, Bertaud. — Oui, l'on confond facilement l'un avec l'autre. Je ne crois pas avoir cet honneur, à moins que ce ne soit par les femmes ; puis il y a dans notre nom, un H quelesRenaud de Montauoan n'ont jamais eu l'honneur de porter. L' * son vainement de prononcer l'M '.mais après de vains efforts il y renonça, se persuada qu'il avait mal. entendu, et que c'était à son blason, et non pas à son nom, qu'il fallait faire honneur de cette arme, et non plus de cette lettre. Alors, tirant de sa poche une carte de visite, il la remit au capitaine en lui disant. — Capitaine, on me trouvechezmoi leslundis,lesmercredis, les vendredis, de trois à cinq heures du soir. A cinq heures je dîne, et si vous voulez me faire parfois l'honneur d'accepter mon modeste repas, j'ai ime femme fort amoureuse des combats maritimes , vous ferez son bonheur et le mien en nous en faisant quelque récit. — Avec plaisir, monsieur, dit le capitaine en mettant la carte dans sa poche. Les combats, à mon sens, ne sont fait que pour être racontés. — Très juste, monsieur, très juste, dit l'amateur en saluant et en se retirant. Cet amateur conquis par le capitaine, celui-ci recommença de plus belle ses exclamations devant chaque tableau^ et fit la conquête de deux ou trois autres amateurs qu'il étonna, comme le premier, par la justesse de ses jugements, et son enthousiasme passionné pour la peinture simple. Au bout de deux heures, il faisait l'admiration générale on le suivait dans les différentes courbes qu'il décrivait en long et en large dansrateUer,et on l'écoutait avec cette attention et ce recueillement qui sont le propre des écoliers studieux, lorsqu'ils se trouvent en face d'un célèbre pro • fesseur. . Ce manège, et c'en était un dans toute l'acception du mot, dura ainsi jusqu'à^ cinq heures, heure à laquelle, comme nous l'avons dit, les visiteurs se retiraient. Au moment où le domestique de Pétrus ouvrait la porte pour signifier que l'heure de sortir était venue, le capitaine venait de retourner un tableau posé contre la muraille, et qui, par sa position, comme on voit, ne paraissait pas destiné à être vendu avec les autres. En effet, ce tableau était une esquisse du Combat de la Belle-Thérèse contre la Calypso, que, d'après un récit animé de son père, Pétrus s'était amusé un jour à jeter sur la toile. A peine eutril vu ce tableau, que le capitaine Pierre Berthaud se mit à jeter des cris d'admiration (jui arrêtèrent sur le seuil de la porte ceux

qui étaient déjà prêts à sortir. — Par le dieu des mers, s'écriait-il, est-ce croyable ? Malgré l'invitation du domestique, les assistants se groupèrent autour du capitaine. — Que voulez-vous dire, monsieur, demandèrent vingt voix en même temps. — Oh messieurs ! exclama le capitaine en s'essuyant les yeux, excusez mon émotion, mais en voyant représenter aussi fidèlement im des premiers combats auxquels j'ai pris part, et part glorieuse, je puis le dire, les larmes malgré moi s'échappent de mes yeux. — Pleurez, capitaine, pleurez, dirent les assistants. — Un seul homme, ajouta le capitaine, aurait pu peindre avec cette fidélité extraordinaire le Combat de la Calypso et de la Bélier Thérèse^ et cet homme n'a jamais tenu un pinceau. — Mais eni^n, demandèrent les auditeurs dont la curiosité était au dernier point éveillée par cet épisode dramatique ; quel est cet homme? — C'est le capitaine qui commandait la Belles-Thérèse. — Elle capitaine de]aL Belle- Thérèse^ dirent plusieurs voix, c'était vous, n'est-ce pas monsieur ? — Non, ce n'était pas moi, reprit Monte-Hauban, avec un geste superbe, non, c'était mon fidèle ami le capitaine Herbel. Qu'estr-il devenu depuis que nous nous sommes séparés à Rochefort, après avoir vainement tenté de sauver l'Empereur, je veux. dire Napoléon Bonaparte. — Oh ! dites l'Empereur, dites l'Empereur, affirmèrent plusieurs assistants plus hardis que les autres. — Eh bien ! oui, l'Empereur, s'écria le capitaine, car enfin, on a beau lui contester ce titre, il l'a porté, et glorieusement même. Pardonnez à tm ancien serviteur cet enthousiasme peut-être irréfléchi. — Oui, oui, dirent plusieurs voix -, mais enfin, pour revenir au capitaine Herbel... — Dieu sait où il est maintenant, le pauvre vieux, continuale capitaine en levant les yeux et les bras au ciel. — Monsieur, dit le domestique, que cette scène ton

 chante ëiâpéchaît de renvoyer les visiteurs, je ne sais pas où est le capitaine Herbel aujourd'hui; mais ce que je sais, c'est ou'il y a huit jours à peine, il était ici. — Le capitaine Herbel, s écria Tamateur d'une voix de tonnerre. — Lui-même, répondit le domestique. — Et vous dites que vous ignorez où il est maintenant. — Quand je dis cela, monsieur, c'est une manière de parler, il doit être à Saint-Malo. — Je cours le rejoindre, s'écria le capitaine en se précipitant vers la porte, toujours suivi de son flot d'amateurs. Puis s*arrétant tout à coup en occasionnant un reflux parmi ceux qui le suivaient. — Mais ne vous trompez-vous pas, dit-il au domestique, . vous avez vu le capitaine ici ? — Ici même. — Dans cet atelier? — Dans cet atelier. — Et vous êtes sur de ce que vous dites? — Je crois bien que je suis sûr, c'est moi qui l'ai fait monter, ou plutôt c'est lui qui m'a fait descendre. — Et pourquoi cela? — Parce que je l'empêchais de monter. — Et à propos de quoi, demanda le capitaine, mon vieil ami se trouvait-il dans l'atelier d'un peintre? — Mais à propos de ce que ce peintre est son fils, répondit le domestique. — Eh quoi? s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant, le célèbre peintre Pétrus est fils de l'iUustre capitaine Herbel? — Oui, monsieur, son propre fils, dit. le domestique, et le propre neveu du général de Courtenay. — Bon, bon, je suis un marin, moi, et ne connais pas les généraux de terre, surtout quand ils sont devenus généraux dans l'armée de Condé. Mais se reprenant aussitôt. — Pardon, messieurs, pardon, dit-il, peut-être ma brusque franchise heurte-t-elle quelque susceptibilité, mais c'est sans intention aucune, je vous le proteste. — Non, capitaine, non, rassurez-vous, reprirent plusieurs voix, continuez, vous ne blessez personne ! — Mais, alors, dit le capitaine, dont le visage sembla s'inonder de joie, alors, si ce jeune Pétius est le fils de mon ami Herbel... — Mais alors, répétèrent les assistants vivement intéressés. — Faites-moi venir ce jeune homme I dit brusquement le capitaine. — Excusez, répondit le domestique, mais monsieur ne reçoit personne... La figure du capitaine se décomposa, et les muscles de sa face se murent de façon à imiter le mouvement des vagues. — Mais tu me prends donc pour personne ou pour tout le monde ? s'écria le capitaine d'une voix tonnante en s'avançant sur le pauvre diable, comime s'il s'apprêtait à le prendre au collet. Le domestique se souvint de l'entrée du capitaine Herbel chez son fils, et n'ayant aucune raison de croire que le capitaine Monte-Hauban était d'humeur plus douce que sou confrère, il j)ria poliment les amateurs de

descendre, afin que le capitaine pût jouir d'un tête-à-tête avec celui qu'il désirait voir avec tant d'ardeur. A leur grand regret, les visiteurs évacuèrent l'atelier. Ils eussent voulu jouir de la joie Qu'allait éprouver le brave capitaine en embrassant le fils d un ancien ami. Lorsque le domestique se trouva seul avec le capitaine. — Oui annoncerai-^je, monsieur? demanda-t-il à celui-ci. — Annoncez un des héros de la Belle-Thérèse^ dit le capitaine en se rengorgeant. Le domestique entra chez Pétrus. Alexandre Dumas. (La suite au prochain numéro,) HAROLD ou LE DERNIER DES ROIS SAXONS. LIVRE PREHIBR. CHAPITRE PREMIER. LE VISITEUR NORMAND. LE ROI SAXON. LA PROFHÉTESS^ DANOISE. C'était un joyeux mois de mai que celui de Vannée 1052. Il y avait peu de jeunes gens et déjeunes fiUes qui ne se fussent pas éveillés avant l'heure accoutumée, pendant cette nuit du 30 avril, qui inaugure le printemps dans le monde. Aussi, longtemps avant l'aurore, la foijle s'étaitelle rendue dans les bois, pour y couper des mais, et dans les prés, pour y tresser des guirlandes de fleurs. C est qu'à cette époque, les prés étaient beaux et verts au delà du village de Charing (1), et derrière l'île de Thorney (2), au milieu des buissons et des ronces de laquelle gi'andissaient rapidement et magnifiquement le Salais et l'abbaye de Westminster. Plus d'un bois alors essinait, à la clarté des étoiles, sa noire silhouette le long du terrain élevé dont le Strand faisait le point ciûminant, et qui, à partir de là, s'étendait en pentes douces aver^ ses digues et ses canaux nombreux. Plus d'un bois aussi s'élevait de chaque côté de la route qui conduisait au comté de Kent, et sous ces dômes verdoyants, près et loin, les flûtes et les cors résonnaient à travers la campagne fleurie, et leur son se mêlait aux clameurs et aux rires de de toute cette folle jeunesse, ainsi qu'au bruit que faisaient en tombant les branches brisées. Comme cette teinte grisâtre çui précède l'aurore commençait de monter peu à peu a l'Ouest, des figures fraîches et riantes se penchaient pour se baigner dans la rosée du mois de mai : les bœufs patients qui attendaient en sommeillant le long des haies embaumées, que les îoyeux spoliateurs de verdure sortissent de la foret avec leurs mâts printaniers, suivis des jeunes filles, dont les tabUers étaient pleins de fleurs qu'elles avaient cueillies encore endormies, virent alors s'avancer vers eux la bruyante phalange et sentirent que l'on suspendait des guirlandes à leurs cornes inofTensives. Aussitôt on se mit en marche, et vers le lever du jour les processions rentrèrent dans la ville par toutes les portes : les garçons allant en avant avec leurs baguettes de saule pleureur entortillées de

primevères, tandis qu'au miUeu du bruit des cors et des flûtes, à travers une forêt mouvante de branches, des voix chantaient en chœur les strophes d'une poésie primitive qui précédaient cette chanson plus moderne. « Nous avons ramené tété. > Souvent, dans les bons vieux jours, avant que le moineroi (3) montât sur le trône, des princes et des aldermen étaient allés ainsi se récréer au mois de mai. Mais ces jeux, si innocents qu'ils fussent, n'avaient point le bonheur de trouver grâce aux yeux de ce bon monarque. Et cependant la chanson était aussi joyeuse et les branches étaient aussi vertes que si le roi et les aldermen eussent marché dans la procession. C'était sur cette grande route de Kent que les prés les plus riches en primevères, que les bois les plus luxuriants (1) Gbaring était un Tillage situé entre la cité de Londres et Westminster, et dans une époque beaucoup plus rapprochée que celle désignée dans ce roman, les Juges qui se rendaient aux assises s'y arrêtaient pour déjeuner ; la même localité s'appelle aujourd'hui Charing Cross, parce que ce fût une des stations où s'arrêta le cadavre de la reine Eléonor, femme d'Edouard î", dît aux longues jambes. (2) Thorney n'est plus une lie ; tout ce qui reste de la ririére et des ruisseaux qui constituaient cette lie, se trouve aujourd'hui dans le put; de Saint-James, et forme la petite pièce d'eau où s'ébattent les oiseaux aquatiques. (S) Edouard le Confesseur.

 en branches s'élevaient entourant un .grand édifice, qui jadis avait appartenu à quelque Romain voluptueux, mais qui maintenant, tout délabre, tombait en ruines. D'habitude, les jeunes garçons et les jeunes filles fuyaient cette massive construction qui semblait leur inspirer une superstitieuse terreur; et même en ce jour joyeux, forcés qu'ils étaient en suivant la grande route de passer près de ce domaine, leur gaîté s'évanouissait à la vue de ces murailles en ruines, et prés de ces murailles à celle des sombres pierres druidiques qui parlaient d*un siècle antérieur encore à Tenvahisseursaxon ou romain. Le chaut se taisait donc, les plus jeunes d'entre eux faisaient des signes de croix, et les plus vieux disaient gravement et à voix basse, qu'il serait prudemment et saintement fait de remi)laccr la chanson profane par le psaume sacré ; car dans le vieux bâtimentdemeurait Hilda; — Hilda de grande et ténébreuse réputation, — Hilda enfin, que, malgré lois et édits, on voyait encoie pratiquer la terrible science de Vicca et de Morthwyrtha, la sorcière et l'adoratrice des morts. Mais une fois hors de la vue de l'affreux château, le psaume fut oublié et le chant joyeux éclata de nouveau bruyant, clair et argentin. C'était ainsi que la troupe juvénile entrait à Londres au lever du soleil, portes et fenêtres étant richement ornées de guirlandes, et chaque village des faubourgs ayant son mât de mai, qui une fois planté devait rester en place pendant toute l'année. Dans ce jour heureux on se reposait du travail, et serfs et vassaux avaient congé de leurs maîtres et permission de danser, sauter et gambader tout à leur aise autour des mâts enguirlandés de fleurs. C'est ainsi que le premier mai la jeunesse, la joie et la musique ramenaient Tété dans le pays. Et le lendemain, on pouvait encore à ses traces suivre la bande joveuse; partout où elle avait passé, on voyait sur le sol des jonchées de fleurs et de feuilles, et les ornières profondes, creusées par les roues des chariots qui avaient voitures les mâts, et qui quelquefois étaient traînés par des attelages de vingt bœufs ; enfin, du haut de toutes les • éminences, fréquentes dans le pays, rien n'était plus facile que de compter au milieu de la pelouse de chaque hameau, les mâts couronnés de fleurs, tout en respirant un air saturé des parfums mourants qui s'en échappaient. C'est pendant le second jour de mai de l'année 1052 que commence notre histoire dans la demeure de Hilda la Morthwyrtha. Cette demeure se trouvait, comme nous l*avons dit, au sommet d'une colline au milieu de bois verdoyant, et même à travers la mutilation barbare que de barbares mains lui avaient fait subir, il en restait

encore assez pour offrir un contraste frappant avec les demeures des Saxons. Ce n'est point que les restes de l'art romain ne fussent nombreux en Angleterre. Mais il arrivait rarement que le Saxon choisît sa demeure au milieu des villas de ces nobles et antiques conquérants. Nos premiers ancêtres étaient bien plus disposés à détruire qu'à adapter (1). Par quel hasard cet édifice était-il devenu une exception à la règle ordinaire. Il serait aujourd'hui impossible de le deviner, mais il y avait un fait constant, c'est que de temps immémorial, il avait successivement abrité plusieurs races de seigneurs Teutons. Les changements faits dans l'édifice, étaient à la fois tristes et grotesques. Ce qui était maintenant la grande salle avait été évidemment Vairivm, Le bouclier rond avec sa bosse pointue, la lance, l'épée et le Sœx recourbé du teuton primitif étaient suspendus à des colonnes autour desquelles on avait autrefois roulé des guirlandes de fleurs. Au centre du parquet où l'on pouvait reconnaître qui aans les anciens temps avait été pratiquée au toit pour recevoir la pluie du ciel. (1) Nous tenons énormément à conserverie génie de Tanteurdans sa pureté ; que nos lecteurs ne s'élonncnt donc pas de tronrer des termes inusités, des mots qui leur paraîtront étranges et des tournures de phrase qui leur sembleront insolites. — Tout en rendant notre traduction aossi claire que possible» nous ne voulons pas qu'oA oublie que c'est une traduction. Autour de la grande salle on avait laissé subsister les anciens Cubicula ou dortoirs, petits, élevés et ne recevant le jour que par la porte. Ils servaient à cette heure de chambre à coucher aux hôtes de basse condition et atix domestiques de la maison, tandis qu'au bout le plus éloigné de la salle, le grand espace ménagé entre les colonnes qui autrefois laissaient la vue s étendre par les ouvertures des tendelots gracieux sur le Tablinhm et le Viridarinm^ était rempli de décombres et de brique romaine , ne laissant qu'une porte basse, cintrée en voûte, qui conduisait encoie dans le TabUnium, Mais le Tablinium, autrefois la plus agréable salle du seigneur romain, était maintenant encombrée de vieux meubles de plusieurs espèces, de monceaux de fagots et d'ustensiles aratoires. De chaque côté de ce sanctuaire profane s'étendait à droite le vieux lararhm^ dépouillé de ses anciennes images d'ancêtres et de dieux, et à la gauche ce qui avait été le Gynœceum^ c'est-à-dire l'appartement des femmes. Un côté de l'antîien et vaste péristyle était maintenant transformé en écurie pour les chevaux et en étable pour les bœufs et les cochons. De l'autre côté, une chapelle chrétienne était construite en planches de chêne non rabotées, reliées ensemble par des

plaques ; quant au toit, il était formé de roseaux. Les colonnes et la muraille à l'extrémité du péristyle étaient un monceau de ruines, à travers les fentes desquelles on voyait une petite colline herbeuse dont les pentes étaient en partie couvertes de bruyère. Sur cette hauteur étaient les débris mutilés d un ancien Crommel, au centre duquel, auprès d'un tumulus ou Barrow funéraire, on avait sacrilégement bâti un autel à Thor, comme on pouvait le voir non- seulement par la forme, mais encore par une rude sculpture en relief et à moitié effacée, entourée de quelques lettres runiques, qui représentaient le dieu avec son marteau levé. Au milieu du temple du Breton, le Saxon avait élevé le temple de son dieu triomphant de la guerre. Enfin, parmi les ruines les plus éloignées du péristyle s'oùvrant du côté de la colline dont nous avons ,déjà parlé, on voyait encore, d'abord une fontaine antique, qui maintenant servait d'abreuvoir aux animaux domestiques, plus un petit Sacellum^ ou temple consacré à Bacchus, comme l'indiquait le bas-relief et la frise que le temps et la main des hommes, bien autrement destructive, avaient épargnés par hasard. Ainsi, d'un seul coup-d'œil, on voyait les lieux sacrcs de quatre croyances : la druidique, sombre et symbolique, la romaine, sensuelle, mais humaine; la teutonique impitoyable et destructive; enlin la dernière venue, qui devait survivre à toutes, quoique jusqu'à présent elle n'ait que faiblement étendu son influence sur les actions des hommes , la chapelle chrétienne, demeure de la paix et de la foi. Theowes (1) et porchère allaient et venaient sous le péristyle : dans Y atrium se trouvaient des» hommes d'une classe plus élevée, à moitié armés, dont quelques-uns buvaient et jouaient aux dés, tandis que d'autres s'amusaient avec de grands chiens de chasse aux bonds légers, ou bien caressaient les faucons, qui se tenaient sur leur perchoir d un air grave et solennel. Traversons péristyle et atrium, laissons derrière nous le lararium désert, et entrons dans le gynecœum, qui, comme du temps des Romains, était encore l'appartement favori de la portion féminine de la maison, et qui continuait à porter le même nom qu'aux jours antiques. C'est au groupe réuni, dans cette partie de l'édifice, décrit si minutieusement par nous, que nous avons affaire. L'ameublement de la chambre correspondait au rang et à la richesse du propriétaire. A cette époque, le luxe domestique des seigneurs était infiniment plus grand qu on ne l'a généralement supposé. — L'industrie des femmes ornait les murailles et les meubles d'ouvrages à l'aiguille et de tapisserie, et comme un Ihegn (2) perdait son rang en perdant ses terres, de même les plus hautes classes d'une (1) Serfs,, « (2) Le mot est

tellement saxon qn*il n*a pas son équivalent en français. Shakspeare et XS^alter Scott remploient l'un dans Macbeth, et râuire dans Ivanhoe, pour désigner un seigneur saxon, seulement ils récrivent ihâne.

LE MONTE-CRISTO. 11 aristocratie, qui était bien plus d'argent que de naissance, avaient ordinairement une certaine portion de richesses superflues, qui s'écoulaient vers les bazars d'Orient et vers les marchés plus rapprochés de la Flandre et de TEspagne sarrasine. Dans cette chambre, en effet, les murailles étaient couvertes de tapisseries richement brodées de soie. L'unique fenêtre était close par une vitre de couleur grisâtre. Sur un buffet étaient rangées des cornes garnies d'argent, et quelques pièces de vaisselle d'or pur, une petite table circulaire, placée au centre, était soutenue par des monstres symboliques sculptés avec un certain art. D'un côté de la muraille, assises sur un long banc, une douzaine de servantes étaient occupées à filer. Enfin, à quelque distance d'elles et près de la fenêtre, étaient assises une femme d'un âge déjà avancé, de figure et de maintien singulièrement majestueux. Sur un petit trépied, qui s'élevait devant elle, était ouvert un manuscrit runique, près du manuscrit était un encrier de forme élégante et un graphium (1) d'argent. Nous avons dit une femme, mais nous eussions dû dire deux femmes, car aux pieds de la vénérable matrone reposait une jeune fille d'environ seize ans. — Ses longs cheveux blonds, divisés au haut de la tête, tombaient bien au-dessous de sa ceinture. Son vêtement était une espèce de tunique de dessous, en toile, à longues manches, montant jusqu'à son col, sans aucune de nos étreintes modernes. — Une simple ceinture nouée à la taille suffisait pour faire valoir les proportions sveltes et les contours gracieux de celle qui portait ce vêtement du blanc le plus pur, et dont les extrémités seules étaient ornées d'une riche broderie. La beauté de cette jeune fille avait quelque chose de merveilleux, dans im pays où la beauté des femmes est devenue un proverbe. — Elle lui avait valu le nom de The Fair^ la belle. — Dans celte beauté se fondait une double expression de noblesse et de douceur, — expressions si rarement réunies sur un même visage. — Néanmoins, dans tout l'aspect de cette belle enfant, il y avait évidemment une lutte intérieure : TinteUigence n était point encore complète. Les yeux bleus de la jeune fille, rendus {)lus fonces par l'ombre de leurs longs cils, étaient fixés sur e visage sévère et anxieux qui était penché sur le sien, mais penché avec ce regard abstrait, qui montre que l'âme n'est pour rien dans le regard. Ainsi était assise Hilda, ainsi reposait sa petite fille Edith, car la vierge chrétienne habitait la maison de la prophétesse païenne. — Grarid mère, dit la jeune fille à voix basse, après une longue pause, et sa voix si douce et si voilée qu'elle fût fit tellement

tressaillir les servantes, que chaque quenouille s'arrêta un moment peur reprendre bientôt son œuvre avec une activité redoublée. — Grand mère, quelle chose vous trouble, ne pensez- vous point au grand comte et à ses beaux fils (2|, qui sont maintenant hoi-s la loi et bannis par delà les larges mers ? Au moment où l'enfant parla , Hilda tressaillit légèrement comme quelqu'un qui s'éveille d'un rêve, et loi-sque Edith eut fini sa question, elle se leva lentement, — droite malgré son âge, montrant une taille bien au-dessus de la taille ordinaire d'un homme, et arrêtant son regard sur le groupe de servantes silencieuses, dont chacune, comme si elle eût senti peser sur elle le rejjard de la sombi*e prophétesse, faisait rapidement son ouvrage. — Oh ! répondit-elle,— son œil froid et hautain brillant tandis qu'elle parlait, — oui, hier ils ont ramené l'été dans le pays ; aujourd'hui vous aidez à y ramener l'hiver. Tissez, tissez bien, soignez bien la chaîne et la trame, Skulda (3) est au niiUeu de vous, et ses doigts pâles dirigent le tissu. Les servantes ne levèrent point les yeux, quoique leurs joues pâlirent aux paroles de la maîtresse, les fuseaux tournaient, le fil dardait (4) et le silence devint plus glacial qu'auparavant. • (1) Espèce de plume crayon* ^ (2) Godw n, qu'on appelait le grand comte, ou le comte par excellence. Ses beaux fis étaient Tostig, Harold, et autres. (3^ SkulJa, la Norna ou parque, qui présidait à Tavenir? (4) Encore nne de ces expressionsdonr nous parlions tout A l'heur^ que nous nVoni voula ni changer ni ilBûblir* — Demandes-tu pas, dit enfln Hilda revenant à l'enfant, comme si la question, depuis longtemps adressée, parvenait seulement à son esprit, demandes-tu pas si je pense au grand comte et à ses beaux fils? —Oui, j'entendais le forgeron qui forge les armes sur l'enclume, j'entendais les marteaux des charpentiers des navires qui cambraient de fortes côtes pour les chevaux de la mer I Avant que le moissonneur ait lié ses gerbes, le comte Godwin épouvantera les Normands dans les salles du moine roi, comme le faucon effraie les pigeons dans le colombier. Tissez bien, tissez bien la chaîne et la trame, filles diligentes, que le tissu soit fort, car le ver du cercueil mord bien. — Que tissent-elles donc? bonne grand'mère, demanda la jeune fille avec un étonnement mêlé de craintes, double sentiment qui s'exprimait dans ses grands et doux yeux. — Le linceuil des grands, répondit Hilda. Et ses lèvres se fermèrent, mais ses yeux, plus brillants qu'auparavant, plongeaient dans l'espace, tandis que sa nwiin semblait tracer des lettres runiques dans Tair. Alors elle se tourna lentement et regarda à travers l'obscure fenêtre, — Donnez -moi mon couvre chef et mon bâton, dit-elle vivement. Chacune

des servantes, heureuse de trouver une excuse pour interrompre une tâche récemment commencée, et qui ne lui était certes pas devenue plus sympathique depuis que la prophétesse avait donne des explications sur l'usage auquel elle était destinée, se leva avec empressement pour obéir. Hilda prit le capuchon des mains de celle qui le lui présentait et l'abaissa de manière à couvrir une grande partie de son front, et s'appuyant, mais légèrement, sur un bâton de bois noir, dont la pomme représentait un corbeau sculpté, elle sortit du gynaecéum, traversa le tablinum profané, et gagna la cour formée par le péristyle en ruines. Là elle s'arrêta un moment, puis bientôt appela Edith. En un instant, la jeune fille fut à ses côtés. — Vieps avec moi, dit-elle, il y a un visage que tu ne verras qiie deux fois dans ta vie, aujourd'hui d'abord et, . . Hilda fit une pause, car elle cherchait, et la beauté rigide et presque colossale de son visage s'adoucit. — Et quand le verrai-je une seconde fois, grand'mère ? demanda l'enfant. — Mets ta main tiède dans la mienne, répondit la sombre prophétesse. — Oh ! la vision s'efface. — Quand tu la verras pour la seconde fois, demandes-tu Edith. Hélas I je n'en sais rien. Et tout en parlant ainsi, Hilda passait lentement à côté de la fontaine romaine et du temple payen ; puis elle monta sur la petite colline et s'assit sur le gazon, au côté opposé du sommet auquel était adossé le Crommel druididique et l'autel teuton. Quelques marguerites et quelques primevères poussaient dans Therbe autour de ces deux monuments. Edith les cueillit et les entrelaça afin d'en faii*e une couronne, tout en chantant une chanson qui, par le sentiment et le dialecte, trahissait également son origine, puisée dans la ballade du Norse, laquelle avait dans sa composition même la moins soignée, un caractère essentiellement distinct de la poésie artificielle des Saxons. Ce chant peut être imparfaitement rendu ainsi : Joycn^eracnt chante la grive PendnTit le joyeux mois de mai. Sa voix, que le soleil ravive, À mon oreille seul arrive. A tout chant mon cœur est fermé. Avec le doux mois de Marie, L'aurore des heaux Jours a lui. Par la forêt, par la prairie, Par la route vçrte et fleurie, Ils ont ramené haï chez lui. Mais le haï que mon cœnr préfère, • Ils l'ont banni, mis hors la loi ; Proscrit sur la terre étran8:ére 1 1... Chante, oiseau, fleuris, primevère I Us I il a*est pins de mai pour moi.

12 LE MONTE-CRISTO. Comme elle arrivait au dernier vers, sa voix, si douce et si^basse qu'elle fût, sembla éveiller un joyeux chant de trompettes, de cors et d'autres instruments à vent dont se composait la musique de cette époque. Traduction d'Alex. Dumas. {La suite au prochain numéro.) LES GRAIIDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. CHAPITRE 1er. OCTATE AtJ«tJSTE. Nous avons dit, dans notre étude sur César, que, dans son testament remis à la première vestale, César avait institué pour ses héritiers trois arrière-neveux, le premier était Octavius, le second était Lucius-Penarius et le troisième Quintus Pédius. Octavius — ou plutôt Octave, adoptons la terminaison francisée de ce nom, — Octave, le plus aimé des trois, et quelques-uns t^herchaient à cet amour une cause infâme, avait à lui seul les trois quarts de la succession. Les deux derniers en avaient chacun un huitième, ce qui complétait l'autre quart. Octave avait rejoint et accompagné son oncle dans son expédition d'Espagne contre les flls de Pompée, et était revenu dans le même char que lui. Seulement, lorsqu* Antoine, qui allait au devant de César, eut rejoint le vainqueur, Octave leur laissa les deux places de devant et se tint modestement derrière avec Brutus Albinus. Si nous n'admettons pas que l'amour de l'oncle pour le neveu ait la cause que lui reproche Antoine, et que cite Suétone avec sa cynique insouciance, nous dirons que cet amour venait tout simplement de la grande tendresse que César avait eue d'abord pour Julie, sa sœur, puis pour Atia, flUede Julie et mère d'Octave; ajoutez que celui-ci à peine relevé d'une grande maladie, — cet homme qui devait vivre soixante-seize ans, avait toujours été d'une santé faible ; — ajoutez que celui-ci à peine relevé d'une grande maladie, avec une faible escorte, par une route infestée d'ennemis, après avoir fait naufrage, avait, comme nous l'avons dit, rejoint César en Espagne, et cela au moment où beaucoup doutaient de la fortune du dictateur. Il en résulta çu'à son retour à Rome, César, ne croyant rien pouvoir faire de trop pour un si bon neveu, l'envoya étudier à Appolonie. C'était l'habitude, on se le rappelle, oue les jeunes Romains de distinction allassent étudier les lettres grecques en Grèce. César avait longtemps demeuré à Rhodes. Au reste, si l'on en croit Suétone, César n'avait point de sacrifice d'argent à faire pour son neveu. La famille d'Octave était plus riche que noble, quoiqu'elle se vantât d'avoir été agrégée par Tarquin l'Ancien a la classe inférieure de sénat, et d'avoir été élevée au patriciat par ServiusTuUius; le fait est qu'elle était redevenue plébéienne, etque César,

tout dictateur omnipotent qu'il était, eut grande peine à la rétablir dans sa dignité première. C'est qu'il y a une chose qu on ne crée pas : l'antiquité. IjOs rois peuvent faire des princes, les empereurs peuvent faire des rois ; mais ni les uns ni les autres ne peuvent pas faire des gentilshommes. Aussi toute cette jeune aristocratie romaine dont la noblesse n'était pas discutée traitailr-elle fort mal Octave. —Ta mère, lui disait-elle, vendait de la farine au moulin d'Aricie, et ton père la pétrissait avec des mains encore noires de l'argent qu'il maniait à Nérulum. Voyons ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce reproche. Il y avait d'abord un parti moyen à prendre ; peut-être la famille d'Octave n'était^Ue pas si ancienne que le disait Ce sar ; mais peut-être aussin'était-elle pas si infime que le prétendait Antoine, ce prétendu descendant d'Hercule. Le fait est qu'il y avait à Velletri, longtemps avant la naissance d'Octave, im quartier ap^pelé le quartier Octavien ; on y montrait un autel consacre à un homme du nom d'Octavius; c«t Octavius, ancêtre du nôtre, commandai*, dans une guerre contre un peuple voisin. Averti, au milieu d'un sacrifice qu'il était occupé à faire, d'une invasion subite des ennemis, il avait enlevé du feu les chairs de la victime, à moitié rôtie, les avait distribuées selon la coutume, avait couru au combat, et était revenu triomphant. Un décret public ordonnait même de faire, tous les ans, un sacrifice à Mars dans la même forme, et adjugeait aux Octaviens les restes de la victime. C'était déjà plus que de la tradition, on le voit, c'était pres(] [ue de l'histoire . Maintenant voici ce qui était incontestable. Le premier des Octaviens qui fut honoré d'une magistrature par leà suffrages du peuple était un certain Rufus; 11 avait été questeur, avait laissé deux fils, Cneius etCaius,qui . avaient formé deux branches de la famille Octavia, mais, dit Suétone, avec des destinées bien différentes. Cneius et ses descendants furent élevés aux plus hautes charges de l'Etat. Caius et sa postérité, au contraire, soit fatalité, soit inclination, demeurèrent dans l'ordre des chevaliers jusqu'au père d'Auguste. Or, oui disait chevalier à Rome, disait banquier, et qui disait banquier, disait usurier ; qui disait usurier, disait naturellement voleur, dans un pays où le taux légal était de douze pour cent. Octave lui-même, lorsqu'il fut devenu Auguste^ c'est-àdire le fils des circonstances et de son génie, qui les avait dirigées, Octave avoua, avec cette bonhomie qui n'appartenait qu'à lui, qu'il n'était que de race chevalière, ancienne et riche, il est vrai, mais que son père était le premier sénateur de son nom. Antoine lui reprochait d'avoir eu parmi ses ancêtres un certain affranchi nommé Restion de Thurium ; mais il ne faut pas plus croire tout

ce (][u' Antoine dit d'Octave, que tout ce que Cicéron dit d'Antome. Cependant l'accusation a une certaine gravité corroborée de ce fait, c'est que, dans sa jeunesse, on appelait Octave Thurinus. Il est vrai que cela pouvait être parce que son père avait eu des succès dans le pays de Thurium ; c'était ainsi que l'expliquait du moins la famille. Il est vrai que les ennemis de la famille s'en tenaient au dire d'Antoine. La question parait si obscure à Suétone, qu'il ne la décide Cas : il se contente de dire qu'Octave a porté ce surnom de hurinus, ce qu'il affirme diaprés une petite médaille d'ai • rain qu'il a trouvée, et sur laquelle Octave est représenté encore enfant avec ce surnom, dont les caractères sont presque effacés par la rouille. Suétone avait fait présent de cette médaille à l'empereur Adrien, dont il était secrétaire ; on sait qu'il perdit cette Elace pour avoir pris certaine liberté avec rimpératrice Saine, que son auguste époux empoisonna et mit ensuite au rang des Déesses. Ce pauvre Adrien, il faut bien lui pardonner quelque chose ; il aimait tant Antinotts. Revenons à notre Octave ; Son père Octavius, celui qu'on accusait de pétrir la farine avec des mains encore noircies de l'argent de Nérulum, avait, en efiet, commencé, à ce que disaientles mauvaises langues de Rome, par être changeur et même courtier, ce qui de riche qu'il était déjà par son patrimoine, l'avait rendu millionnaire. A Rome, où l'on était tour à tour avocat, magistrat et général, une large carrière était ouverte à chacun, personne n'ayant de spécialité. On se rappelle que Cicéron écrivait à César: Cicéron impérator, à César impérator. Notre courtier fut nommé prêteur, puis gouverneur de la Macédoine. N'était-ce point curieux de voir le royaume d'Alexandre-le-Grand gouverné par un homme à qui ses ennemis reprochaient d'être le fils d'un Africain, ayant tenu à Aricie, boutique de parfumeur et de boulanger, et d'avoir été lui même courtier, changeur et meunier? Enfin les choses étaient ainsi, il faut donc prendre les choses comme elles étaient : pour se rendre en Macédoine, le père d'Octave devait passer par le pays de Thurium, le Sénat le chargea en passant de détruire le reste des brigands qui avaient suivi Catiliiia,etSpartacus, commission qu'il remplit à la grande satisfaction du Sénat. Une fois arrivé en Macédoine, il gouverna la province avec

LE MONTE-€RISTO. 13 autant d'équité que de courage, gagna une bataille contre les Besses et les Thraces, et traita si bien les alliés du peugle romain, que Cicéron dans ses lettres exhorte son frère uintus, alors proconsul en Asie, à se faire aimer des alliés de la République comme son voisin Octavius. Ce qui prouve, en passant, que le frère de Cicéron était, lui, médiocrement aimé. A son retour de Macédoine, comme Octavius allait se mettre sur les rangs pour le consulat, il mourut tout à coup ; il avait été marié deux fois, laissait de sa première femme Ancharia, une fille nommée Octavie, et d*Atia, sa seconde femme, comme nous l'avons dit fille de Julie, et par conséquent nièce de César, une autre Octavie et Octave. C'est cette dernière Octavie qui épousera Antoine. Le père d'Atia, et par conséquent le grand père maternel d'Octave, était Marcus-Attius Balbus, qui du côté paternel comptait une foule de sénateurs dans sa famille, et qui du côté maternel était proche parent de Pompée. Il faut de bons yeux pour voir clair dans les généalogies romaines. Octave avait quatre ans lorsqu'il perdit son père. Il était né soixante-trois ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, ne pas confondre cet Antoine avec le triumvir, le 20septeinbre, unpeu avant le lever du soleil, vis-à-vis le montPsdatin, près des Capita bubula (1). Sur cette place s'éleva plus tard un sanctuaire. Preôqu'aussitôt sa naissance, il fut transporté à Velletrî. Là nous perdons un peu le fil de cette grande fortune gagnée par son père. En efiet, la maison qu'habite le nouveau-né, malgré les présages qui ont accompagnés sa naissance et qui vont le suivre dans sa jeunesse, est loin d'être un palais. « La chambre ou il fut allaité, dit Suétone qui l'avait vue, est extrêmement petite et ressemble à un garde-man-ger. • Il ajoute que malgré ce que nous avons dit de sa naissance aux Capita- Bubula, on s'obstine à croire à Velletri que c'est non-seulemenl là qu'Octave a été nourri mais aussi qu'il est né ; en conséquence, on se faisait scrupule d'entrer dans cette chambre , si ce n'était par nécessité et avec respect, il existait même une tradition à cet endroit , c'est que ceux qui entraient dans cette chambre avec irrévérence étaient forcés d'en sortir à l'instant même, pris qu'ils étaient d'un subit effroi, un nouveau propriétaire de cette maison sacrée n'en voulut rien croire, et fit mettre son lit dans la redoutable chambre, comme ferait de nos jours un esprit fort qui ne craindrait pas les revenants; mais à peine était-il couché, à peine la lampe étaitelle éteinte, qu'il fut enlevé par une force inconnue, soudaine, irrésistible, et transporté, en dehors du seuil de la porte, dans la

rne, où le lendemain matin on le trouva à moitié mort. Quant aux présages qui avaient précédé sa naissance, les voici : La foudre étant tombée sur les murailles de Velletri pendant la grossesse de sa mère, un oracle prédit qu'un citoyen de la ville parviendrait un jour à l'Empire. Julius Marathus raconte que vers le même temps il arriva à Rome un prodige, le narrateur oubUe de dire quel prodige, qui fit dire aux augures que la nature enfantait un roi pour les Romains. De son côté Asclepiade Mendez, dans ses entretiens sur les choses divines, raconte que la mère d'Octave, Atia, étant venue la nuit à Un sacrifice solennel en l'honneur d'Apollon, ets'étant endormie dans sa litière au milieu du temple, un serpent y était alors entré et en était sorti un instant après ; à son réveil Atia fit sa toilette comme si , dit le chroniqueur, son mari s'était approché d'elle, mais elle eut beau répandre sur elle l'eau à profusion, elle ne put jamais effacer l'empreinte d'un reptile que le serpent avait laissé sur son corps, de sorte qu'elle n'osa point aller désormais aux bains pubUcs. Neuf mois après , Octave naquit , et Octave passa pour le fils d'Apollon. Le seiyent était consacré à ce Dieu, qui était non -seulement le dieu de la lumière et de l'harmonie, mais encore celui de la médecine. (1) Têles de bœuiis. Quelques jours avant de mettre Octave au monde, Atia rêva que ses entrailles étaient portées aux nues et remplissaient le ciel et la terre. En même temps, Octavius rêvait que sa femme , après un facile travail, était accouchée du soleil. Voici pour les présages qui précédèrent sa naissance, passons à ceux qui la suivirent. Le jour où Octave naissait, on délibérait à Rome sur la conjuration de Catilina ; Octavius retenu par les couches de sa femme, ne put prendre part à la délibération, et gourmande par ses collègues sur son absence, répondit qu'il n'avait pu quitter sa femme, qui venait de lui donner un fils. Il avait fait cette réponse devant Nigidius, célèbre sorcier de Rome, dont saint Augustin parle dans sa Cité de Dieu ; Nigidius demanda alors à Octavius à quelle heure précise sa femme était accouchée. Octavius le lui dit. Aussitôt Nigidius. prenant ses tablettes, fit un calcul astronomique, et le calcul fait, s'écria : — un maître vient de naître au monde I Plus tard, Octavius menant son armée dans la partie la Elus reculée de la Thrace, eut l'occasion de traverser un ois consacré à Bacchus; il eut alors l'idée d,e consulter le dieu sur les splendides destinées promises à son fils. La consultation fut faite avec toutes les cérémonies usitées parmi les barbares. Les prêtres affirmèrent alors qu'après les libations faites par Octavius, la flamme s'éleva de l'autel jusqu'au faite du temijle, puis du faite jusqu'au ciel. Or, même chose n'était arrivée qu'au sacrifice d'Alexandre-le-

Grand. Dans le même lieu, la nuit suivante j Octavius crut voir son fils d'une grandeur plus qu'humaine, la foudre et le sceptre dans les mains, revêlu des dépouilles de Jupiter, couronné de rayons, porté sur un char orné de lauriers et attelé de douze chevaux d'une éclatante blancheur. On trouve, en outre, dans les mémoires de Caïus Drusus, que la nourrice du jeune Octave l'ayant mit un soir dans son berceau, au rez-de-chaussée, ne l'y trouva point le lendemain, et après une longue recherche, le vit avec étonnement au naut d'une tour, et regardant le soleil levant. - Il y a plus, le sonuneil de l'enfant avait souvent été troufilé par le coassement des grenouilles, coassement qui partait d'un marais voisin de la maison de son père; mais dès que l'enfant put parler, il ordonna aux grenouilles de se taire et les grenouilles obéirent. Au même âge. Hercule étouffait deux serpents, mais Octave n'était pas destiné à être un Hercule, il se contenta donc de faire taire les grenouilles. A cinq ans, comme il se promenait en mangeant un morceau de pain, sur une route de Csuupanie, un aigle lui arracha brusquement son pain, s'envola à perte de vue, et revint doucement le lin rapporter. Après avoir fait la dédicace du Capitole, Quintus Catulus avait eu deux rêves. Dans le premier, il avait vu une troupe d'enfants jouant autour de l'autel de Jupiter ; Jupiter en prit un à part et lui mit dans le sein l'étendard de la république. Dans le second, il aperçut ce même enfant entre les bras du même dieu, et comme il voulait l'en faire retirer le dieu s'y opposa, en disant qu'il élevait dans cet enfant' le soutienne la République. Le lendemain, ayant j'encontré le jeime Octave, il fut frappé de la ressemblance de cet enfant avec celui dont-il avait rêvé. Il n'y avait pas jusqu'à Cicéron l'incrédule, jusqu'à Cicéron, qui ne comprenait pas que deux augures pussent se rencontrer sans rire, qui n'eût aussi fait sonrêve à l'égard d'Octave. En effet, il avait rêvé voir un enfant d'une figure distinguée, que l'on descendait du ciel avec une chaîne d'or, et auquel Jupiter donnait un fouet. Il racontait ce rêve à ses amis tout en traversant le forum, quand tout à coup, voyant un enfant qui montait au Capitole, il s'écria : Voilà l'enfant de mon rêve I Et cet enfant était Octave. Lorsque cet enfant avait pris la robe virile, son laticlave décousu tout d'un coup des deux côtés était tombé à ses pieds, et quelques personnes qui se trouvaient là en avaient conclu que cet enfant donnerait des lois à l'ordre

 i«ta qui portait le lacticlave, c'est-à-dire au sénat. Enfin, lorsqu'il étudiait à Appollonie, ^iguste étant monté avec Agrippa, son camarade d'étude, aans Tobservatoire du mathématicien Théagènes, Tentendit prédire à Agrippa un avenir si merveilleux, que, ne croyant pas qu'un homme pût atteindre à de plus hautes destinées, il reiusait obstinément de Tinterroger à son tour, de peur que son horoscope fût trop au-dessous de celui de son compagnon. Néanraoms, vaincu par les instances de celui qui plus tard devait être son gendre, il consentit à dire à Tastrologue le jour et les circonstances de sa naissance; mais il n'avait point encore achevé que celui-ci était à ses pieds et l'adorait comme un dieu. ' De ce moment, Octave eut une telle confiance dans sa destinée, qu'il publia cet horoscope et fit frapper une médaille d'argent, qui portait l'empreinte du Capricorne, signe sous lequel il était né. Il en résulta que, lorsqu'il apprit à ApoUonie la nouvelle de l'assassinat de César et en même temps que celuici l'avait nommé son héritier, il n'hésita x^oint un instant et partit pour Rome. Il fallait qu'Octave eût une bien grande confiance dans son horoscope, pour venir affronter un pareil danger, car Octave n'était point brave. Son premier mouvement dut être celui de la peur, lui qui avait peur de tout. 11 avait peur du chaud, et ne sortait l'été qu avec un énorme f)étase ; il avait peur du froid, et portait l'hiver des bas de aine ; il avait peur surtout de la foudre, et ne pouvait s'empêcner de trembler lorsqu'il tonnait. Or, ce qu'il allait trouver à Rome, cet imprudent enfant, c'était bien pis que le froid, bien pis que lei^haud, bien pis que la foudre. C'étaient deux ennemis que Ton appelait Brutus et Cassius; ^ C'était un ami que l'on appelait Antoine ; ' C'était contre les premiers une vengeance sanglante à poursuivre, et si cette vengeance ne s'accomplissait pas, c'était la mort, ou tout au moins une proscription éternelle, si elle s'accomplissait, c'était le pouvoir et sa lutte ; dans l'un et l'autre cas, des guerres à soutenir, et en effet les guerres durèrent vingt ans ; c'étaient des vétérans à salislaire, de nouveaux soldats à lever, le sénat à vaincre ou à endormir, enfin des legs immenses à payer au peuple romain trois cents sesterces à chaque citoyen, mettez quatre cent mille têtes, à trois cents sesterces chacune, et vous trouverez en total quelque chose comme trente millions de notre monnaie. C'était à l'endroit du second, c'est-à-dire d'Antoine, une amitié onéreuse à soutenir; Antoine était dépositaire du testament de César, et tous les jours il ajoutait à ce testament Quelque nouveau codicille tout à son bénéfice; c'était un ruae mangeur, qu'Antoine,

et qui digérait l'or aussi vite qu'il l'avalait. En outre, plein d'expédients ingénieux : un jour qu'il était à Athènes et qu'il n'avait point d'argent, il eut l'idée d'épouser Minerve, et de faire payer aux Athéniens la dot de leur déesse. Il leur en coûta un million pour marier la fille de Jupiter au descendant d'Hercule. Eh bien , Octave n'en patrtit pas moins d'Appolonie pour venir réclamer cette succession. Pendant les guerres de Sylla, Crassus, envoyé par lui en mission, devait traverser un pays ennemi. — Mais, dit le prudent envoyé, quelle escorte me donnes tu pour me défendre sur ce dangereux? chemin. — Je te donne le spectre de ton père assassiné, répondit Sylla. Octave avait pour escorte, en revenant à Rome, le spectre encore sanglant de César. Deux hommes seulement l'accompagnaient dans ce périlleux voyage, son ami Agrippa et son maître Apollodore de Pergame, que malgré son grand âge il amenait d'Appolonie à Rome. Mais tout d'abord les présages le rassurèrent. Au moment où il allait rentrer dans la ville, un arc en ciel parut sur un horizon serein , et le tonnerre tomba sur le tombeau de sa cousine Julie, fille de César. Quoiqu'il eût si grande peur du tonnerre, qu'il portait toujours sur lui une peau de veau marin pour conjurer la foudre, il n'en reconnut pas moins que c'était un augure heureux, et entra hardiment à Rome. Ceux qui virent passer ce maigre et chétif enfant, blême et boiteux, aux yeux grands et verdâtres , brillant d'une lueur étrange, aux sourcils qui se joiguaint,/»au nez aquilain, aux dent écartées, courtes et rouillées, ^étaient certes bien loin de soupçonner qu ils voyaient passer le futur maître du monde. ' Alex. Dumas. (La suite au prochain numéro.) NOUVELLES DIVERSES. L'événement important du monde théâtral est en ce moment le succès de la Fiammina^ au Théâtre Français. L'auteur, M. Mario Uchard, suivait une tout autre carrière et s'est, fait tout à coup dramaturge par occasion. Mais, disons-le, avant d'être un homme de lettjes, M. Mario avait reçu une bonne, une longue, une excellente éducation littéraire. M. Mario est un homme d'imagination et d'instruction à la fois. Il a énormément lu et n'a rien oublié de ce qu'il a lu ; il a énormément voyagé et n'a rien oublié de ce qu'il a vu dans ses voyages. On a contesté à M. Mario la paternité de sa pièce ; c'est une étrange manie, il fautan convenir, quecette recherche éternelle d'un père inconnu à côté d'un père reconnu. Cette hostilité qui se déploie au commencement de la carrière de M Mario, a justement éveillé sa suceptibilité. Il a écrit la lettre suivante à M. Villemessant : Monsieur, J'ai appris, il y a quatre mois, que l'on me prétait pour collaborateurs ou pour conseils MM. Alexandre Dumas Êôre, Alexandre Dumas fils, Roger de

Beauvoir, Antony éraud, Saint-Victor, Théophile Gautier. Je n'ai point répondu alors, étonné que l'on fit tant de bruit autour do moi et de ma pièce. Mais voici qu'un journal annonce que mon collaborateur est décidément M. jouvin. D'un autre côté, une artiste. M»» Person, déclare avoir vu M. Alex. Dumas père travailler avec moi à la Fiammina, Je finirais, en vérité, si je ne réclamais, par être le seul auteur étranger à ma pièce. Je vous prie donc dMnsérerces explications dans votre journal. M. Alex. Dumas père n'ayant point encore assisté à aucune représentation de ma pièce, ne connaît pas un mot de ses quatre actes, et jamais je ne lui en ai même dit le sujet. M. Dumas fils a su que j'avais fait un drame juste la veille , du jour où je devais le lire au Théâtre-Français. M. Roger de Beauvoir a appris l'existence de la. Fiammina par les journaux. Vous m'avez présenté vous-même à M. B. Jouvin, il y a un mois. Quant à mon autre collaborateur, M. A. Béraud, je n'ai pas même l'honneur de le connaître de vue. J'espère monsieur, que cette réclamation suffira pour m'assurer la paternité de mon œuvre, et j'ajouterai même que l'idée de ma pièce, son arrangement, la forme, le style, tout est de moi sans conseil et sans collaboration. Agréez, etc. Mario Ughard. Cette lettre conmie où le voit, ne nous est point adressée, mais nous la prenons ou elle est, afin de lui donner toute la publicité possible. Il y a en vérité non-seulement quelque chose de déloyal, mais même de cruel à contester à un homme, la propriété d'un succès, et d'xm premier succès. On a dit que c'était une allusion à sa propre situation qu'avait faite M. Mario dans sa pièce ; s'il en est ainsi, son succès est la compensation inégale de quelque grande douleur. Alors , laissez lui donc et succès tout entier, puisque

LE MONTE-CRISTO. 15 vous ne lui prenez point sa part de douleur. Quanta moi, voici ce que je puis dire sur la Fiammina^ que je n'ai point encore vue, dont je ne connais pas un mot. Un soir, M. Mario est venu me lire une pièce en trois actes ; la pièce lue il me demanda mon avis. Je le priai de me laisser la pièce quelques jours, afin que cet avis fut raisonné. La pièce resta donc pendant ces quelques jours sur mon bureau, ce fût là, où la vit sans doute, M°*« Person. Seulement cette pièce n'avait aucun rapport avec /a Fiammina^ c'était un premier ouvrage, un ballon d'essai qui n*a pas même été enlevé, mais, je le répète, ce n'était point ia Fiammina, Probablement vous parlerai-je de cette dernière dans notre premier numéro. Au moment ou M. Mario franchissait le seuil du théâtre, le soir de la première représentation de la Fiammina^ on lui remettait une lettre au timbre et à la date de Pétersbourg : cette lettre lui annonçait que M»"» Madeleine Brohan, nonseulement avait fait "une chute et s'était luxé le genou, mais encore deux jours après cet accident avait été atteinte et enlevée par un accèsi de choléra asiatique. Cette lettre avait tous les caractères de l'authenticité. Par bonheur la première nouvelle s'est seule confirmée jusqu'ici. La lettre n'était qu'une plaisanterie. Que dites-vous, de la plaisanterie? Maintenant que j'ai réclamé pour les autres, que l'on me permette de reclamer un peu pour moi. Les journaux ont annoncé que je faisais la pièce de débuts de Frederick à l'Odéon. — C'est une erreur, la pièce de début de Frederick sera, selon toute probabilité, de M. Séjour. Les journaux ont annoncé que j'allais publier dans la Presse les Terres anlipodiqucs, —C'esi une erreur, les Terres antipodiques sont du docteur Meynard. Les journaux ont annoncé que je faisais pour le théâtre de la uaîté un drame des Compagnons de Jéhu. Cette fois, ce n'est qu'une demi errem\ Mais puisque j'ai un journal pour rectifier les erreurs complètes, qu on lui permette de rectifier les demi-errem-s. Voici la vérité ; J'ai donné le manuscrit des Compaqnons de Jéhu à M. Hostein, en l'autorisant à faire faire sui* le roman \m drame par qui bon lui semblerait. Le drame est fait, je crois ; mais je ne sais pas encore par qui bon il lui a semblé de le faire faire. Il s'opère depuis trois ou quatre mois une incroyable éclosion de petits journaux. — La plupart espèrent vivre du scandale et de la diffamation , et agissent en conséquence. Mais au milieu de tous ces éphémères, nous en avons remarqué un — à qui nous n'osons point dire que nous prédisons une longue vie, — mais auquel nous disons que nous souhaitons une longue vie.

Ce journal à pour titre — La Voix des Ecoles. A la bonne heure ! C'est jeune, généreux, cela croît encore à la poésie, à l'honneur, au génie ; presqu'à l'amour. La Voix des Ecoles est une main tendue à tous les étudiants : par dessus les Pyrénées aux étudiants espagnols, par dessus les Alpes aux étudiants italiens, par dessus, le Rhin aux étudiants allemands, par dessus la Manche aux étudiants anglais, pardessus l'Atlantique aux étudiants de l'Amérique du Nord et du Sud. Si vous réussissez, chers enfants, et je le souhaite de tout nion cœur, vous donnerez un terrible démenti à notre siècle, et vous me ferez une grande joie. Nous recommandons de tout notre pouvoir à nos lecteurs la Voix des Ecoles. n existe un nouveau journal plus modeste encore, mais non moins recommandable. Il est intitulé la Science contre le préjugé. Celui-là est fait par deux personnes seulement, \m rédacteur et un ouvrier typographe. Le rédacteur y met sa science et son esprit. L'ouvrier typographe y met son travail. Tous deux fournissent le papier en commun. Le rédacteur est un homme de mérite. L'ouvrier un homme de labeur. Le rédacteur est le docteur Meynard, que vous connaissez déjà, chers lecteurs. Il a publié dans le Mousquetaire les Souvenirs d'un Zouave et V Itinéraire de Paris à Sébastopol. 11 va publier dans la Presse les Terres antipodiques. Le docteur Meynard a été dix ans médecin à bord de bâtiments baleiniers. L'ouvrier typographe se nomme Pareur. Nous étions en Angleterre , au moment où M™» Ristori a fait sa rentrée au Théâtre-Italien par Marie Sfuart. Si M«°e Ristori était rentrée par une pièce nouvelle, nous eussions peut-être laissé de côté les élections de Ix)ndres pour la rentrée de M°>e Ristori ; mais tout le monde l'a vue dans Mane Sluarl, il est donc inutile de dire qu'elle v a été splendide. ^ Un mot de la route qu'elle a suivie et des succès qu elle a obtenus. De Paris, M^e Ristori, a été à Dresde, de Dresde à Beriin de Berlm à Varsovie, de Varsovie à Pesth, de Pesth à <io^ ritz. Puis successivement elle a visité Venise, Brescia Milan, Florence, Naples, Rome, Trieste. ' Elle avait une grande réparation à demander auxitahens qui ont tardé, en vertu du proverbe — nul n'est prophète dans son pays,— qui ont tardé si longtemps à lui rendre la justice qui lui était due. Cette réparation, elle l'a obtenue ; partout elle a eu un succès éclatant. C'est à Naples que lui est arrivé le terrible accident oui pendant huit jours l'a tenue éloignée de la scène, et qui pouvait, en tranchant l'artère, amener la mort. En tombant, son bras a porté sur un des quinquets de la rampe. Les chairs ont été ouvertes jusqu'à l'os. C'était par bonheur pendant la 16« et dernière représentation

qu'elle donnait à Naples, que la chose arrivait. Elle jouait Phèdre. Jouera- t-elle Phèdre à Paris ? c'est ce que ne savent pas encore les meilleurs amis ; c'est ce qu'elle ne sait pas encore elle-même. Maintenant, après Marie Sfuart, W^ Ristori a joué Ottama. Nous n'avons pas vu Oltavia, mais nous connaissons la pièce. En vérité, nous avons Fair d'avoir un parti pris contre Alfieri ; il n'en est rien cependant, — mais il est impossible, avec les magnifiques éléments que présentait le Monde romain à cette époque, de faire une plus mauvaise tragédie qvCOttavia. Peut-être me dira t-on que Sénéque, lui aussi, a fait une bien mauvaise tragédie d'Octavie. Mais était-ce une raison pour qu'Alfieri, dix-sept siècles après, fit sur le même sujet une tragédie encore plus mauvaise que celle de Sénéque. Sénéque avait une excuse pour faire une mauvaise tragédie d'Octavie : en supposant que Sénéque le tragique fût le même que Sénéque le philosophe, il était contemporain des événements, et les contemporains ne sont pas heureux dans ces sortes de tentatives. Voyez au haut de Féchelle Shakpeare écrivant Henri VIII, sous Elisabeth, et au bas de l'échelle M. de Jouy écrivant Tippoo-Saëb sous Napoléon. ' Nous avons sous les yeux une lettre de W^ Rachel. Cette lettre est datée de Thèbes -r elle annonce que sa santé s'est tout à fait améliorée, et quelle sera selon toute probabilité à Paris au mois de juin ou de juillet. C'est une

i» LE MONTB^RISTO. bonne et grande nouvelle pour Tart, — le talent de Mlle Rachel ne nous est point sympathique, mais nous reconnaissons ce talent et nous l'admirons. * * En notre absence, M. Augier a été reçu de l'Académie, — maintenant que voilà notre jeune conirère passé dieu, comme on disait à Rome à Tendroit des emperem-s morts, — nous ferons sur son théâtre, avec l'impartialité qu'on nous connaît,- quelques articles raisonnes. Au reste, nous sommes résolus, dans cette sorte de travail, de ne.noTis laisser influencer ni par l'amitié ni par l'antagonisme. — Mentir à sa conscience en faveur d un ami, ou contre un ;rivàl, c'est toujours mentir. * Il va sans dire que tous ceux que nous étudierons dans notre journal, y ont naurellement droit de réponse aussi large et aussi étendu qu'ils le réclanier.ont. Qu'on se rappelle comment, dans nos mémoires, nous avons jugé nos propres drames, etpeut-étre nous accorderat-on le droit de luger non pas avec sévérité, — nul n*a le droit d'être sévère, Dieu lui-même étant indulgent,— mais uvec impartialité les pièces des autres. « » Alex Dumas. THÉÂTRE IMPERIAL ITALIEN. PREMIÈRE RSPRÉSENTATION DE CammO^ TRAGÉDIE EN 3 ACTES, PAR MONTANELLI. En assistant ce soip au magnifique succès de la tragédienne et du poète, nous étions au désespoir d'être obligé de remettre à jeudi prochain cette joie que nous avions de l'annoncer au public, notre numéro portant la date du jeudi 23 avril, et nous renvoyant au numéro du 30 ; mais une idée nous est venue, c'est que notre première édition «le 11,000 étant épuisée, et un nouveau tirage de 10,000 devant se faire, une idée nous est venue, disons-nous, c'est d'enlever notre propre annonce de la seizième page, et de consacrer cette page à Camma, Nous vendrons peut-être 1,000 ou 2,000 numéros de moins, mais nous arriverons au moins les premiers, et les premiers nous dirons que jamais, ni dans if trra, ni dans Marie Stuart^ ni dans Médée, M«« Ristori n'a été plus belle, plus passionnée, plus tendre, plus poétique, plus terrible. * Elle est heureusement douée par la nature et par le génie, la femme qui peut, dans la même soirée, avoir la • voix qui caresse et qui maudit, le regard qui enivre et qui lue. Le geste, surtout, est merveilleux ; calme ou passionnée, M«»« Ristori peut toujours servir de modèle a un statuaire, et elle a résolu ce grand problème, d'être à la fois vivante comme un personnage de Shakspeare, et antique comme une statue de Phidias. La fable de Catntna est des plus simples et parfaitement facile à comprendre, ce qui ne laisse pas que d'être un grand mérite, quand elle est écrite dans

une langue étrangère. L'auteur nous dit lui-même où il a pris son sujet , dans ce fragment emprunté à Plutarque, et placé par lui en tête de son œuvre. Plutarque, Des vertus des femmes^ traduction d'Amyot. • n ;f eut jadis au çays de Galatie deux des plus punissant seigneurs, Sinonx et Sinatus, desquels Sinatus avoit épousé une jeune dame qu'il avoit prise fille, appelée Gamma, fort estimée et prisée de quiconque la connoissoit, tant pour la beauté de son corps comme pour la fleur de son aage, mais encore plus pour son honnestetô et sa vertu, car non-seulement elle aimoit sou honneur et son mari, mais aussi estoit prudente, magnanime, et singulièrement aimée des sujets pour sa bpnté et sa doucem* ; et qui la faisoit encore plus reMiçder et renommer, elle estoit presbtresse religieuse de Diane fl), à laquelle les Galates anciennement avoient singulière dévotion, ce qui estoit cause qu'on la voyoit souvent es sacrifices publics et solennelles processions parée et accoustrée magnifiquement. Sinorix en devint amoureux,^ il commit un malheureux acte, car, d'aguet propensé, il tua Sinatus, ei peu d'espace de temps après if alla demander Gamma eu mariage. Elle faisoit sa demeurance dedans le temple, et ne supportoit pas la malheureuse forfaiture qu*avoit commis Sinonx que d'un cœur abattu et failli, qui ne fist qu'émouvoir lès gens à pitié ; ainsi avec \in courroux couvert en elle-mesme, n'attendoit autre chose que l'oc^casion de s'en pouvoir venger ; de l'autre costé, Sinorix estoit assidu à la solliciter et prier, lui alléguant des raisons qui sembloient avoir qifelque honneste couleur, qu'il s'etoit toujours monstre plus homme de bien en toutes sortes que Sinatus, et que ce qui l'avoit induit à le tuer, c'estoit la véhémence de l'amour qu'il lui portoit à elle, non pour aucune meschanceté. » La jeune dame du commencement lui flt'des refus qui ne furent point trop rudes, etsembloit que tous les jours peu à peu elle s'allast s'amoUissant, d'autant niesmement que ses parents et amis estoient ordinairement après à la persuader et forcer de consentir à ce mariage pour faire plaisir à Sinorix, lequel avait grand crédit et grande auctorité au pays ; tant que finalement elle y consentit ; et l'envoya quérir qu'il vinctvers elle, afin qu'en la présence de la déesse mesme le contrat du mariage fust passé,, et les espouailles solennizées. Ouaiid il fut arrivé, elle le récent gracieusement, et l'amena à l'autd de Diane, là où elle respandit à la déesse un peu d'un breuvage qu'elle avoit f préparé dans une coupe, puis en beut mie partie, et bailla 'autre à boire à Sinorix. Le breuvage estoit de l'hydromel empoisonné; et quand elle vict qu'il l'eut toutbeu, alors, jetant un gémissement haut et clair, et faisant la révérence à sa déesse : « Je t'appelle

à tesmoins, dit-elle, trèshonorée déesse, que je n'ay survescu à^inatus pour autre intention que pour voir ceste journée, n'aiant eu ne bien ne plaisir de la vie en tout le temps que j'ay vescu depuis, que l'espérance de pouvoir \m jour faire la vengeance de sa mort, laquelle aiant maintenant faite, je m'en vais gayement et joyeusement devers mon mari. Mais toy, le plus meschant homme du monde, donne ordre maintenant que tes amis et parents, au lieu de Uct nuptial, te . préparent une sépulture. » Le Galatien aiant ouï ces propos, et commençant desjà à sentir que le poison fesoit son opération etluitroubloittout le dedans du corps, se fit mettre dedans une litière, et ne sçeut si bien faire que le soir mesme il ne rendict l'âme ; et Gamma aiant passé toute la nuict, et entendu comment il estoit desjà trépassé, s'en alla volontairement et gayement hors de ce monde. » Nous reviendrons sur cette soirée, et consacrerons un article à M. MontanelU. G'est bien le moins que nous devions à l'homme d'état dévoué, au légiste éminent, au patriote infatigable, çue son succès de ce soir vient de placer au rang des premiers poètes modernes de l'Italie. Et par poète, nous entendons poète créateur, poète dramatique, car, comme traducteur, son succès était déjà fait par médée. M™« Ristori a été obligée de prendre une seconde voiture pour rentrer chez elle. La première était pleine de bouquets. Alex. Dumas. 24 avril, deux heures du matin. (1). La Diane celtique s'appelait Roridwen (Corlvena). Alex. DUMAS , Seul propriél^e et seul rédaotetir du Mùnk-Cruio Pari». — Imprimerie de E. Brière et G*, me Sainte-Anne, M.

The text on this page is estimated to be only 15.13% accurate

1~ ANNEE N- î. <JS MlIHEnO, 15 CKVrinKS. lEtiDI 30 AVniL >M7. Tau lu tntducl t rE|>r<Hlucilon a MONTE-CRISTO JOUMAL HEBDOMADAIEE DE ROMANS, D'HISTOIEE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. ■auox u nni n l'ummiT ■ A PARIS, PARIS : RUE NOTBE-DAKE-DEB-VlCTOmES, N" II. 1 SU moi»! X !!'.'. '. Lu liUrti non affanchiu MTOni rtfmitt. I F(ToDtM 1m cUsMnde* d'«b<)nn«mcnt daîTmt itre «dreujea k M. Dai>ivisB, ne Notre-Dune-de>-Victoir«>, •DT la Poite. — Ëcrirs ur«i-lisiblameat les adreiuB pour dviler toate fkawa dulination. S fr. » 4 . 50 I ïjiz moi!.., VEMDgttr, 1« port «d nu. CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs, n est iautile de vous dire, n'eat-ce paa, que j'ai été à Londres. Si tous n'avez pas lu la Preste où étaient mes lettres, vous avezlu quelques-uns des journaux français qui se moquaient de mes lettres. C'est assez lieureux que rétrangcr ne prenne pas précisément une idée de notre valeur littéraire ou politique sur celle qu'essaient de nous donner prés de lui nos compatriotes. Un des journaux qui m'ont raillé avec le plus de gr£ce était le journal /a Vérité, rédigé par M. ***. Jevoua dirai entre nous que M. *"*m'en veut quelc^e peu depuis tme discussion ijue nous eOmes ensemble en 1848, à propos â'un charmant journal qu'il dirigeait à cette époque. Ce journal était intitulé le Pire Duckeme. J'eus le malheur alors de n'apprécier ni l'esprit dans lequel était dirigea cette intéressante publication, ni la forme sous laquelle elle se produisait. Je Qs observer au spirituel continuateur d'Hébert, te marchand de contremarques publiciste, qu'il n'y avait à tout prendre dans l'alphabet qu'un Fetun B; et que multiplier, comme il le faisait, ces deux majuscules, c'était faire du tort aux vingt-deux autres lettres. M. *** soutint son opinion, moi la mienne. Il parait que j'eus raison, carie Père Duchesne fut inter

18 LS MONTE-dUST». rompu à son septième ou huitième numéro. Inde iræ. Un autre journal, mais celui-là je ne le nomme pas, — jugez de ma pudeur, moi qui viens de nommer le Père Duehesney— un autre journal a raconté qu'avant mon départ, M. Emile, ou plutôt M™»* Emile de Girardin m'avait demandé de faire une pièce pour être jouée dans son salon, mais qu'alors, comme je ne fais rien pour rien, j'ai appelé un illustre magistrat et lui ai dit : — Faites passer mes procès de la première à la cinquième chambre, et je ferai la pièce que madame désire.— Donnant donnant. Ce qui fut fait, ajoute le journal, ou plutôt le journaliste, — le pauvre journal n'étant pas plus responsable de ce qu'on lui fait dire, qu'im âne du fardeau qu'il porte. Avouez, chers lecteurs, qu'il est impossible d'insulter plus grièvement, en moins de mots, trois des plus honorables noms de la magistrature. Sans compter que ce n'est point vrai que mes procès ■oient passés à la cinquième chambre. n est vrai qu'il y a quelque chose comme une diiaine d'années, j'ai fait condamner ce même journaliste à quinEe jours de prison, à l'insertion du jugement dans quatre grands journaux et à son affichage sur les muraiUes. Ajoutons que sur la demande de 1» femme du journaliste et sur la prière de M. Nogent Saint-Uiu^ns, son avocat, je l'ai tenu quitte de tout ; cela pouvait monter à quatre mille francs, ou à cinq ans de Clichy. .Enfin terminons en disant que ce même journaliste a emprunté, depuis, douze cents francs à Porcher, en lui exprimant par écrit tout le regret qu'il avait de m'avoir attaque, et enprometUnt bien, si les douze cents francs lui étaient prêtés, que pareille chose ne lui arriverait plus. — Porcher les lui prêta, sans me prévenir, bien entendu. L imprudent I Porcher a la lettre,— elle porte à cette heure une date de hmt ou dix ans,— U n'est pas payé— et le journaliste m'attaque. Et remarquez encore que je serais désolé qu'il ne m'attaquât plus,— on croirait que je suis devenu son ami, quand je nie qu'il ait jamais été même mon confrère. Qu'on nous permette d'introduire ici une petite anec^ dot© sur une vipère. Elle ne sera pas déplacée. Vous vous rappelez peut-être, chers lecteurs , que j'ai ûans le Mousquetaire, entrepris de raconter l'histoire des animaux dans l'intimité desquels j'avais l'honneur de vivre Cette histoire commençait par ces mots : • J'ai un chien, et j avais onze poules et deux coqs . Cette histoire a été interrompue, comme bien d'autres histoires. Je m'y remettrai si quelques-unes des personnes qui 1 ont lue veulent bien me dire que le commencement des aventures de mes bêtes ne les a pas trop ennuyées Au

nombre de ces commensaux de la maison, devait à son tour venir prendre son rang une chienne braque nor. tant le nom prétentieux de Flore. Flore était une excellente bête, fort douce, fort craintive rapportant indifféremment et avec la même adresse, sur 1 ordre de Michel, soit un hérisson, soit une pièce de SIX liards, sou un œuf, trois choses, comme savent les chasseurs, fort difficiles à rapporter. Or, dans une chasse que je fis dernièrement aux environs d'Auxerre, Flore se prit d'inclination pour un fort beau et fort bon chien, qui me promettait, vu son arbre généalogique, tenu comme celui d'un cheval arabe, de me perpétuer une magnifique race de braques, les meilleurs â mon avis, quoique les plus modestes, des chiens de chasse. Flore, prête à devenir mère, fut laissée par moi à un ami, notaire à Saint-Bris, et là, selon la nouvelle que j'en viens de recevoir, mit au monde huit fort beaux chiens, dont on noya immédiatement quatre. La présente n'est point pour vous faire part de son heureuse délivrance, comme vous pourriez le croire, au contraire ; mais pour vous soumettre, à propos de la mort tragique de la pauvre bête , car la pauvre bête est morte , un point curieux d'histoire naturelle. Voici la simple narration du trépas de Flore, extraite de la lettre de mon ami. On peut le croire, j'ai dit qu'il était notaire. • El à propos de Flore, j'ai une très-mauvaise nouvelle à vous apprendre ; votre cœur va saigner i flots. Flore a vécu, comme disent les latins • Flora pixit. • Après ses couches, je l'avais mise en pension chei le père Marceau (t) qui en avait le plus grand soin et U promenait un peu tous les jours. » Avant-hier, en • allant au bois, Barbant, notre antre garde, trouve une vipèfe femelle et la tue. « Hier, Marceau, selon son habitude, emmène la chienne au bois, et passe près de l'endroit où gisait le corps de la vipère tuée la veille. • La chienne s'en approche et pousse un cri. Le mâle, qui était couché sur le cadavre de la femelle s'était élancé et avait mordu Flore à la lèvre. ■ Au cri poussé par la chienne, le père Marceau accourut et tua le mâle; mais il était trop tard. Moins d'une minute après, Flore tombait morte et comme foudroyée. • A part la perte de Flore qui nous a été très-sensible, cette fidélité de la vipère mule au cadavre de sa femelle, dont elle s'était constituée gardienne, ne vous parait-elle pas très-curieuse, et savez-vous que les savants naturalistes qui ont écrit sur les ophydiens aient jamais constaté, chef les reptiles, cette tendresse d'outre-tombe. » En effet,j Ignorais cette persistance de sentiments chez les vipères. Je livre le fait aux naturalistes, sans commentaires pour ou contre, mais l'affirmant comme réel. Reyaions à nos moutons, dont nous ne nous étions pas tant écarté

qu'on pourrait le croire. Les journaux anglais aussi ont commis leur part d'erreurs sur mon compte. Ils ont tous annoncé que l'auteur de la Dame aux Camélias était venu étudier les élections de Londres. Le Times a spirituellement ajouté : « Cela nous vaudra sans doute une longue suite de lettres pareilles à la première, les romanciers français étant habitués à voyager— d la ligne, » J'écrivis au Times cette épitre courte, mais explicite : « Monsieur le rédacteur en chef, » Comme votre journal passe pour le mieux informé de l'Europe, et que je désire qu'il conserve cette réputation, permettez-moi de relever deux petites erreurs qu'il vient de commettre & mon endroit. (1) Le p^re llareeao est un vieox garde eétèbre dans le départeméat te ITeiiae par la fliçea dont U élère et dreass ït$ dUens.

LE MONTE-CRISTO. 19 » Je ne suis pas M. Alexandre Dumas fils, mais M. Alexandre Dumas père. » Je ne voyage pas àla ligne ; je voyage pourmon plaisir. » Veuillez agréer Thommage de mes sentiments les plus distingués. » Alexandre Dumaô. ■ Voyez-vous mon pauvre Alexandre que Ton vieillissait de vingt-deux ans d'un seul trait de plume, et cela dans un journal qui a quatre-vingt mille abonnés ? • Il est vrai qu'ici l'on fait bien pis que de me rajeunir ou de le vieillir, on fait ce que Ton peut pour nous brouiller. Il parait que ce serait une satisfaction pour quelques individus, et que cette bonne harmonie qui règne entre nous est un scandale en littérature. Ces messieurs oublient que nous portons le même prénom et le môme nom ; il en résulte que les succès de l'un Bont les succès de l'autre; qu'Alexandre prend sa part des Compagnons de JéhUj et que je prends ma part de la Ques^ iion d'Argent, Je profite de la circonstance pour vous recommander la petite merveille qu'il vient de faire pour vous, chers lecteurs, sous le titre d'Offland. Et, voyez si je l'aime, j'abrège ma causerie pour. qu'il ait sa place. J'avais pris la plume pour vous parler de l'Angleterre, et voilà que je vous ai parlé de la France. Et de son vilain côté même. Mille pardons, chers lecteurs, nous passerons à l'Angleterre dans notre prochaine ca\ i série . ALEXANDHâ Dumas. LES MOHICANS DE PARIS. SUITB. CHAPITRE XII. Urf PARRAIN d' AMÉRIQUE. Resté seul, le capitaine Berthaud de Monte-Hauban s'enfonça dans une causeuse, passa la main dans ses cheveux et dans son collier de favoris, puis, croisant une de ses jambes sur l'autre et s'accoudant sur le sommet de son genou, il resta ainsi plongé en apparence dans les réflexions les plus profondes, jusqu'au moment où Petrus, soulevant la portière, apparut sur le seuil de l'atelier, sortant de sa chambre. Il aperçut le capitaine dans la posture que nous venons de dire. L'entrée silencieuse de Pétrus ne fut point remarquée sans doute du capitaine, car il resta le front appuyé sur sa main, et dans la position d un homme complètement absorbé. Pcijrus le regaiHla un moment, puis toussa pour tirer le visiteur de sa rêverie. Le capitaine fiiàsonna en entendant celte voix, et relevant la tête, il ouvrit les yeux comme un homme qui se réveille, et regarda Pétrus sans sortir de là causeuse ni se lever. — Vous désire* me parler, monsieur? demanda Pétrus. — C'est la voix, la véritable voix de son père, s'écria le capitaine en se levant, et en allant au jeune homme. •^ Vous avez connu mon père, monsieur ? dit Pétrus en B*avançant. ' — C'est la démarche, la véritable

démarche de son père, s'écria une seconde fois le capitaine ; si j'ai connu son père? Je le crois, morbleu, bien. Puis, croisant les bras : — Mais regarde-moi donc, dit-il. — Je vous regarde, mousieur, dit Pétrus étonné. ^- En vérité, c'est tout le portrait de son père au menus âge, continua le capitaine en le regardant av^c amour, ou mieux encore, pour nous servir d'une expression populaire 3ui rend plus complètement notre pensée, en le mangeanl es yeux ; oui, oui, et à quiconque me dira le contraire, je répondrai qu'il en a menti. Tu ressembles à ton pèr« comme deux gouttes d'eau ; embrasse-moi, mon gars. — Mais à qui donc ai -je l'honneur de parler? demanda Pétrus, de plus en plus surpris de Tair, du ton et des façons famiUères de cet inconnu. — A qui tu parles, Pétrus ? continua le capitaine en ouvrant les deux bras, et tu m'as regardé, et tu ne m'as pas reconnu ; il est vrai, ajouta* t-il mélancoliquement, que la dernière fois que tu m'as vu, tu n étais pas plus haut que cela. Et le capitaine, avec la main, mesura un bambin de cinq ou six ans. — J'avoue, monsieur, dit Pétrus de plus en plus décontenancé, que malgré les nouvelles indications que vous venez de me donner. . . non. . . je ne vous reconnais pas. — Je te pardonne, dit avec bonté le capitaine; et cependant, continua-il avec une légère nuance de tristesse dans la voix, j'aurais préféré que tu me recoimusses ; on n'oublie pas d'ordinaire un second père. — Que voulez-vous dire? demanda Pétrus en regardant fixement le marin, car il se croyait enfin sur la voie. — Je veux dire, ingrat, répondit le capitaine, qu'il faut que les travaux de la guerre et le soleil des tropiques m'aient bien changé, puisque tu ne reconnais pas ton parrain. — Comment, vous seriez l'ami de mon père, Berthaud, surnommé Monte-Hauban, qui vous êtes séparé de lui à Rochefort, et qu'il n'a jamais revu depuis ? — Eh I pardieu oui. Ah î nous y voilà donc, mille sabords 1 Ce n'est pas sans peine. Allons, viens donc m'embrasser, mon petit Pierre ; car tu t'appelles Pierre*, comme moi, puisque c'est moi qui t'ai donné mon nom. C'était une vérité incontestable, quoicpe le nom de baptême du jeune homme eût subi une légère modification. — De grand cœur, mon parrain, répondit en souriant Pétrus; et, comme le capitaine lui ouvrait ses deux bras, il s'y jeta avec une effusion toute juvénile. ^ De son côté, le capitaine le serra sur sa poitrine à l'étouffer. — Oh I morbleu i que cela fait de bien, s'écria ce dernier. Puis, l'écartant de la main sans le lâcher. — C'est que c'est son père tout craché, dit-il en le contemplant avec admiration. Ah I ton père avait juste ton âge quaud je l'ai connu ; mais non, non, j'ai beau être partial pour lui, non, sacrebleu ! il n'était pas si beau que toi ; ta mère y a mis du

sien, mon petit Pierre, et cela n'y a rien gâté. Ah I ton jeune visage me rajeunit de vingt* cinq ans, mon gars ; allons, assieds-toi, je te verrai plus à mon aise. Et, s'essuyant d'une main les yeux avec le revers de sa manche, il fit asseoir, de l'autre, Pétrus sur le canapé. — Ah ! ça, je ne te gêne pas, dit-il avant de s'asseoir lui-même, "et j'espère que tu as quelques instants à me donner. «— Tout le reste de la journée, si vous voulez, monsieur; je n'aurais pas les quelques instants que vous me demandez, que je les prendrais. — Monsieur ! Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur? Ah ! oui, la civilisation, la ville, la capitale ; si tu étais un paysan, tu m'appellerais ton parrain Berthaud tout court ; vcîis êtes un caballero, et.vous m'appelez monsieur. Le capitaine poussa un gros soupir. — Ah ! dit-il, si ton père, mon pauvre Herbel, savait que son fils m'appelle monsieur. — Promettez-moi de ne pas lui dire que je vous ai appelé monsieur, et je vous appellerai parrain Berthaud tout court, répondit Pétrus en toussant.

 — A la bonne heure, voilà qui est parler. Quant à moi, vois-tu? c'est une vieille habitude de marin, mais il faut que je te tutoie ; je tutoyais ton pauvre père, qui était mon ancien et mon chef, juge donc ce que ce serait si un gamin comme toi, car tu es un gamin, mlmposait l'obligation de dire vous. — Mais je ne vous impose aucunement cette obligation, dit en riant Pétrus. — Et lu fais bien ; d'ailleurs, je ne saurais plus, en disant vous^ comment te dire ce qui me reste à te dire. — Il vous reste donc quelque chose à me dire? — Sans doute, monsieur mon filleul. — Alors, parrain, dites. Pierre lierthaud regarda un instant Pétrus en face, puis comme sll faisait un effoit: — Eh bi3n, mon pauvre garçon, accoucha-t-il enfin, nous sommes donc dans la panne ? Pétrus tressaillit, et rougissant : — Comment , dans la panne ; qu'entendez-vous par là? demanda Pétrus, qui ne s'attendait aucunement à la ques* lion, et surtout i la brusquerie avec laquelle elle était faite. — Sans doute, dans la panne, répéta le capitaine ; autrement dit, les Anglais ont donc jeté le grappin d'abordage sur notre mobilier. — Hélas I mon cher parrain, dit Pétrus en recouvrant son sangfroid et en essavant de sourire, les Anglais de terre sont bien plus terribles que les Anglais de mer. — J*avais toujours entendu dire le contraire, fit avec une fausse bonhomie le capitaine, il parait que l'on m'a trompé. — Cependant, dit vivement Pétrus, il faut que vous sa* chiez tout, je ne suis aucunement forcé de vendre mon mobilier. f Pierre Berthaud secoua la tête en manière de dénégation. — Comment non ? dit Pétrus. — Non I répéta le capitaine. — Mais cependant, je vous assure... — Voyons, filleul, espères-tu me faire accroire que lorsque Ton a fait une collection comme la tienne, que lors3u'on a réuni, à ton âge, ces potiches du Japon , ces bahuts e Hollande, ces porcelaines de Sèvres, ces figurines de Saxe;— moi aussi, je suis un amateur de bric-à-brac,— me feras-tu accroire que l'on se défait de tout cela volontairement et de galté de cœur. — Je ne vous dis pas, capitaine, dit Pétrus essayant d'échapper au mot parrain qui lui semblait ridicule, je ne vous dis pas cela; mais c'est sans y être forcé, contraint, obligé, dans ce moment du moins, que je m'en défais, cependant. — Oui, c'est-à-dire que nous n'avons pas reçu de papier timbré encore, qu'il n'y a pas encore de jugement rendu, que c est une vente à l'amiable pour éviter une vente par autorité de justice. Je comprends parfaitement tout cela, filleul. Pétrus est un honnête homme qui préfère avantager ses créanciers des frais que d*enrichir les huissiei*s, mais je n'en dis pas moint», il y a de

la panne là-dessous. — Eh bien, pris à ce point de vue là, j'avoue quil y a du vrai dans ce que vous dites, répliqua Pétrus. — Alors, dit Pierre Berlhaud, il est bien heureux que je soisentre ici vent arrière, c'est tout bonnement Notre-Damede-la-Delivrande qui m'y a conduit. — Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Pétinis. — Monsieur ? qu'est-ce que c'est que cela? s'écria Pierre Berthaud en se levant et en regardant autour de lui, où y a-t-il un monsieur ici, etqu est-ce qui appelle ce monsieur? — Voyons, voyons, dit Pétrus, asseyez-vous, parrain, c'est un lapsus linguœ. — Ah bon, voilà que tu me parles arabe, la seule langue que je ne sache pas. MorLleu 1 parle-moi fiançais, anglais, espagnol, bas-breton, je te rèpopdrai, mais pas de lapsw--îliftgus. Je ne sais pas ce que cela veut dire. Je vous disais tout simplement de nous asseoir, parrain. Et Pétrus appuya sur le titre. — - Je veux biQU} mais à unéeondition. ^ LaquelU? — C'est que lu vas m'écouter. — Religieusement. ^ Et que tu répondras à mes questions. *— Categoiiquemcnt. — Aloi's je commence. — Et moi, j'écoute. Et en effet, Pétrus très-vivement intéressé quoiqu'il en dit par cett« conversation, ouvrit pour ainsi dire ses oi'eilles à deux battants. — Voyons, commença le capitaine, ton brave homme de père n'a donc plus le sou, cela ne m'étonne pas, quand je l'ai quitté il était en train de se ruiner, et le dévouement cela va plus vite que la roulette. — En elTet, son dévouement à l'empereur lui a enlevé les cinq sixièmes de sa fortune. — Et le dernier sixième? — Les frais de mon éducation le lui ont enlevé ou à peu près. De sorte que toi ne voulant pas miner tout à fait ton père et désirant vivre en gentleman, tu as fait des dettes, c'est cela, dis ? — Helas. ^ Mettons quelqu'amour là-dessous, désir de briller aux Îeux de la femme que l'on aime, de passer devant elle au ois avec un beau cheval, d'aller la rejoindre à un bal dans un 3 belle voiture. — C'est incroyable, parrain, quel coup d'œil vous avez pour un marin I — Pour être marin, mon ami, on n'en a pas moins un cœur, et quelquefois deux. ITalbcureux qne nous sommes. C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes. — Comment parrain, vous savez par cœur des vers do Chénier ? — Pourquoi pas? Dans ma jeunesse, je vins à Paris. Je voulais voir M. Talma; ou me dit: vous tombez bien, il ioue dans une tragédie de M. Chenier, Charles IX. Je dis : Allons voir Charles IX. Pendant la représentation, on se dispute, oa se boxe, on se cogne, la garde entre, on me mène au. violon, où je reste jusqu'au lendemain marin, le lendemain matin on me dit que l'on s'est trompé, et Ton me meta la porte. Le lendemain je repars pour ne revenir à Paris que trente ans après. Je demande

des nouvelles de M. Talma : mort. Je demande des nouvelles de M. Chénier : mort. Je demande des nouvelles de Charles IX : défendu par autorité supérieure. Ah ! diable! fis-je, j'aurais pourtant bien voulu voir la fin de Charles /X, dont je n'ai vu que le premier acte. C'est impossible, me répond-on; mais si vous voulez le lire, rien de plus facile. — Que faut-il faire ? — L'acheter. Rien n'était plus facile en effet, j'entre chez un lilTAire: — Les œuvres de M. Chénier. — Voilà, monsieur. Bon, me dis-je, je lirai cela à bord. Je retourne à bord, j'ouvre mon livre, je cherche, pas de tragédie, des vers seulement : au lieu de traj^édies, des idylles, des madrigaux à Mtt« Camille. Ma foi, je n'ai pas de bibliothèque à bord, j'ai lu mon Chénier, je l'ai relu, et voilà comment j'ai fait cette imprudente citation, seulement j*ai été floup, j'avais acheté Chénier pour lire Charles IX, et Charles IX n'était pas de Chenier à ce qu'il parait. Oh ! les libraires, les libraires I — Pauvre parrain, dit Pétrus en riant, ce n'est pas la faute des libraires. — Comment, ce n'est pas la faute des libraires I Ne vastu pas prendre le parti de ces flibustiers-là, toi ? — Non, c'est la vôtre. — Ma faute à moi? -Oui. — Explique-moi cela. La tragédie de Charles IX est de Marie Joseph Chenier, le sénateur. — Bon. — Et le livre que vous avez acheté est d'André Chenier le poète. — Ahl ah! ah I ah! ah! fit le capitaine accentuant cette exclamation sur cinq tons différents.

LE MONTE-CRISTO. 21 Puis après un moment de profonde réflexion; — Aloi-s cela s'explique, dit Pierre Berthaud, mais les libraires n'en sont pas moins des flibustiers. Petrus voyant que son parrain tenait à son opinion sur les libraires et n'ayant aucun motif de défendre cette honorable corporation, résolut de ne point la combattre plus obstinément et attendit que Pierre Berthaud reprit où il l'avait laissée une conversation qui ne laissait point que de lui paraître intéressante. — Enfin, continua le marin, nous disons donc que tu as fait des dettes, car nous en étions là, n'est-ce pas, filleul Petrus ? — Nous en étions là, en effet, dit le jeune homme. Il se fit un instant de silence pendant lequel Pierre Berthaud fixa sur son filleul un regard qui semblait vouloir lire dans le plus profond de son âme. •— Et à combien s'élèvent à peu près nos dettes. ? — A peu pris ? répéta Petrus en souriant. — Oui les dettes, mon gars, c'est comme les défauts, dit le capitaine, n'on en sait jamais le chiffre exact. — Je sais pourtant celui des miennes, dit Petrus. — Toi. — Oui moi. — Et bien cela prouve que tu es un homme d'ordre, filleul ; voyons le chifl^re. Et Pierre Berthaud se renversa dans son fauteuil, cligna des yeux, et tourna ses pouces, l'un autour de l'autre. — Mes dettes s'élèvent à trente-trois mille francs, dit Petrus. — A trente-trois mille francs I s'écria le capitaine. — Ah ! ah ! fit Pelrus qui commençait à s'amuser des originalités de son second père, comme s'était intitulé le marin, vous trouvez le chiffre exorbitant, n'est-ce pas ? — Exorbitant, maisc*est-à dire que je ne m'explique pas comment tu n'es pas mort de faim, mon pauvre garçon, trente-trois mille francs, mais, à ton âge, si j'eusse vécu sur terre, j'aurais dû dix fois cette somme, et c'eût été bien peu encore, auprès de ce que devait César. — Nous ne sommes César ni l'un ni l'autre, mon cher fiarrain, répliqua Petrus, qui commençait à s'étonner de 'érudition de son oncle, de sorte que vous me permettez, comme je l'ai déjà dit, de trouver le chiffre exorbitant. — Exorbitant, quand on à centmille francs, dans chaque poil de sa brosse, car j'ai vu tes tableaux et je m'y connais, moi, qui ai vu les Flamands, les Italiens et les Espagnols. Et bien, ta peinture est tout simplement de la peinture de la grapde école. — Tout Seau, tout beau, parrain, répondit modestement Petrus. — C'est de la grande peinture, te dis je, insista le marin. •Eh bien ! quand on a l'honneur d^être im grand peintre, on ne peint pas à moins de trente-trois mille francs de diîttes par an, c est un chiffre dxe; cela, le talent représente bien un capital d'un million, que diable, et avec la réduction de M. de Villèle. Eh bien I

trente-trois mille francs, à trois I>our cent, font juste la rente d'un million. — Ah ca, mon parrain, dit Petrus, savez vous une chose? — Laquelle, filleul ? — C'est que vous avez de l'esprit. — Penh ! fit Pierre Berthaud. — Ne faites pas fi du vôtre 1 Je connais de très-honnétes gens qui s'en contenteraient. ^ Des gens de lettres ? — Oh ! oh I encore ? — Non, c'est fini, revenons à tes dettes. — Vous y tenez donc bien ? — Oui, car j'ai une proposition à te faire? — Relativement à mes dettes? — Relativement à tes dettes . — Voyons, faites, vous êtes un si singulier homme', parrain, que de votre part je m'attends à tout. — Eh bien I voila ma proposition, je t'offre de devenir à l'instant même ton unique créancier. — Plait-il? — Tu dois trente trois mille francs, et c'est pour les payer n'est-ce pas, que tu vends tes meubles, tes tableaux, etiesbric-àbrac? — Hélas ! fit Petrus, l'Evangile n'est pas plus vrai ! — Eh bien ! Je paie trente-trois mille francs et tu gardes les bric-à-brac, les tableaux et les meubles. Pélrus regarda sérieusement le marin. — Que voulez- vous dire, monsieur ? lui demanda-t-il? — Bon, il parait que j'ai pris monsieur mon filleul à rebrousse-poil, dit PieiTe Bertnaud, excusez-moi, monsieur lo vicomte de Courtenay, je croyais parler au fils de mon vieil ami Herbel. — Eh bien ! oui, oui, oui, dit vivement Petrus, oui, cher parrain, vous parlez au fils de votre bon ami Herbel, et c'est lui qui vous répond, et qui vous dit, ce n'est pas 1« tout que d'emprunter trente-trois mille francs, même à son parrain, il faut savoir comment on les lui rendra. — Comment tu me les rendras, filleul? c'est bien facile, tu me feras un tableau d'après cette esquisse, et il montrait à Petrus le combat de la Belle-Thirise et de la Calypso^ un tableau de trente-trois pieds de long sur treize et demi de haut tu me mettras sur le pont près de ton père, au moment ou je lui dis : — Je serai le parrain de ton premier, Herbel, et nous serons quittes. — Maisoùmettrez-vous un tableau de trente-trois pieds de long?. — Dans mon salon. — Mais vous ne trouverez jamais une maison avec un salon de trente-trois pieds de long. — J'en ferai bâtir une exprès I — Alors, vous êtes donc millionnaire, parrain? — Si je n'étais que millionnaire, mon enfant, dit Pierre Berthaud d'un ton dédaigneux, j'achèterais du trois pour cent, je me ferais quarante à cinquante mille livres de rentes et je vivoterais. — Oh !' oh ! oh ! fit Petrus. . — Mon cher ami, reprit le capitaine, laisse-moi dir& an deux mots mon histoire. — Dites I — Au moment où je me suis séparé de ton brave père à Rochefort, je me suis dit : voyons, ami Berthaud, il n'y a plus rien à fair^. en France avec Thonnêle état de la piraterie, faisons donc le commerce ; en conséquence, je

fis du lest avec mes canons, et je me mis à vendre du bois d'ébène. — C'est-à-dire que vous fîtes la traite, cher parrain? — Cela s'appelle*t-il faire la traite? demanda naïvement le capitaine. — Mais je crois que oui, répondit Petrus. — Ce petit commerce me fît vivre trois ou quatre ans, et, en outre, mé mit en relation avec l'Amérique du Sud, de sorte, que quand l'insurrection éclata, désespérant de la fortune de l'Espajçne, nation vermoulue et décrépite, je me mis au service de Bolivar, j'avais deviné le grand homme. — Alors, cher parrain, dit Petrus, vous êtes un des libérateurs de la Venezuela et de la Nouvelle-Grenade, un des fondateurs de la Colombie I — Je m'en vante, filleul, seulement comme l'abolition de l'esclavage fut proclamée, je résolus de faire fortune d'une autre façon, j'avais cru remarquer aux environs de Guito, un terrain orné de pépites d'or, j'étudiai scrupuleu» sèment l'endroit, je reconnus une mine et j'en demandai la concession : en vertu dès services rendus par moi à la République,la susdite concession me fut accoraée ; au bout de six ans d'exploitation, j'avais réalisé la modique somme de quatre millions, et je cédai mon exploitation moyennant cent mille piastres, autrement dit cinq cent mille livres par an. Cette cession faite, je revins en France, où mon intention est de me faire un établissement confortable avec mes quatre millions, et de vivre de mes cinq centmille livres de rentes, approuves-tu ce projet, filleul ? • — Parfaitement I — Or, je n'ai pas d'enfants, pas de parents, ou des arrière-cousins que je ne connais pas même de vue, je ne me marierai jamais ; que veux-tu que je fasso de ma fortune, si toi à qui elle appartient de droit I . . . — Capitaine! — Encore ! si toi à qui elle api>artientde droit, tu commences par refuser trente-trois mille francs que je t'offre ?

22 LE -MONTE-CRISTO. — Pespère que vous comprendrez ma répugnance, cher parrain ! — Non, j'avoue que je ne la comprends pas, je suis célibataire, je suis démesurément riche, je suis ton second père, je t'offre une bagatelle et tu refuses, mais sais-tu, garçon, que pour la première fois que nous nous voyons, tu me fais là une mortelle injure ? — Ce n'est point mon intention ! — Que ce soit ou que ce ne soit pas ton intention, dit le capitaine, tu ne m'en as pas moins fait un profond chagrin, tu ne m'en as pas moins blessé au cœur. — Pardonnez-moi, cher parrain, dit Pétrus alarmé ; mais je m'attendais si peu a cette offre, que je n'ai pas été maître de moi lorsque je vous ai entendu me la faire, et que je ne l'ai peut-être pas reçue avec toute la reconnaissance que je vous dois : en ce cas, je vous en fais mes excuses. — Et lu acceptes ? — Je ne dis pas cela. — Si tu refuses, sais-tu ce que je vais faire î — Non. — Eh bien, je vais te le dire. Pétrus attendit. Le capitaine tira de la poche de côté de son habit un portefeuille. Le portefeuille était bourré de billets de banque. — Je prends trente-trois billets de banque dans ce portefeuille, où il y en a deux cents ; je les roule en tampon, j'ouvre la fenêtre et je les jette par la fenêtre. — Et pourquoi faire ? demanda Pétrus. — Pour te prouver le cas que je fais de ces chiffons de papier. Et le capitaine se mit à rouler en tampon une trentaine de billets de banque,, comme s'il avait affaire à du simple papier Joseph. Après quoi, il se leva pour aller le plus sérieusement du monde à la fenêtre. Pétrus l'arrêta. — Voyons, dit-il, pas de folies, et transigeons. — Trente-trois nulle francs ou la mort, dit le capitaine. — Non, pas trente-trois mille francs, attendu que je n'ai pas besoin de trente-trois mille francs. — Trente-trois mille francs ou. . . — Eh! sacrebleu î écoutez-moi donc à votre tour, ou je vais jurer comme un matelot ; je vous prouverai que je suis ills de corsaire, mille sabords I — L'enfant a dit papa ! s'écria Pierre Berthaud ; Dieu est grand. Ecoutons ses propositions. — Oui, écoutez. Je suis gêné parce que, comme vous l'avez dit, cher parrain, j'ai fait de folles dépenses. — Il faut bien que jeunesse se passe. — Mais je n'eusse point été gêné, même en faisant ces folles dépenses, si, en même temps que je les faisais, je n'eusse été un paresseux. — On ne peut pas toujours travailler. — Mais je suis décidé à me remettre à la besogne. — Et lès amours ? Pétrus rougit. — Les amours et le travail peuvent aller de pair ; je suis donc bien décidé à piocher, comme on dit. — Soit, piochons ; mais les Anfïlais, les créanciers, en attendant que nous ayons tiré parti de notre pinceau, il faudra les arroser,

comme on dit en termes de jardinage. — C'est justement cela. — Eh bien I dit le capitaine en présentant son portefeuille à Pétrus*, voilà Tarrosoir, mon garçon ; je ne te force pas la main, prends ce que tu voudras. — A la bonne heure, dit Pétrus, vous devenez raisonnable, et je vois que nous allons nous entendre. Pétrus prit dix mille francs, et rendit le portefeuille à Pierre Berthaud, qui le suivait du coin de Tceil. — Dix mille francs, fit le capitaine ; le premier marchand de peaux de lapins venu t'aurait prêté cette somme à six du cent. A propos, pourquoi ne me parles-tu pas d'intérêts. — Cher parrain, tout simplement parce que je croirais vous offenser. — Pas du tout, et je vais t'en demander, moi, des intérêts. — Faites. • ■ — Je suis arrivé hier à Paris, avec l'intention d'acheter une maison et de l'aménager du mieux qu'il me sera possible. — Bien. — Mais avant qne je n'aie trouvé une coque à ma convenance, il faut bien compter huit jours. — C'est le moins. — Avant que cette maison ne soit meublée, il faut bien en compter huit autres. — Mettons-en quinze. — Mettons- en quinze, je ne veux pas te contrarier ; cela fait trois semaines. — Vingt-deux jours. — Oh 1 ne vas-tu pas me chicaner pour un tour de cadran? alors, je retire ma proposition. — Quelle proposition ? — Celle que j allais te faire. — Et pourquoi la retirez-vous ? — Parce que je vois bien qu'avec un caractère aussi taquin que le tien, aussi têtu que le mien, nous ne «pourrons pas vivre ensemble. — Vous comptiez donc vivre avec moi? demanda Pétrus. — Ma foi, je t'avoue, dit le capitaine, qu'arrivé depuis hier à Thôtel du Havre, j'en ai déjà par-dessus la tête. Je comptais donc te dire, Pétrus, mon cher filleul, mon brave garçon, as-tu une chambre, un cabinet, une mansarde, un endroit grand comme cela, où l'on puisse suspendre un hamac ? as-tu cela pour le pauvre capitaine Berthaud de Monte-Hauban? — Comment donc I s'écria Pétrus, enchanté de pouvoir faire à son tour quelque chose pour un homme qui mettait avec tant de simplicité une fortune à sa disposition, si j'ai cela, je le crois bien ! — Oui, reprit le capitaine ; mais tu comprends, si cela t'était désagréable d'une façon ou d'une autre, si cela te gênait le moins du monde. .*. dame, il faudrait le dire. — Comment diable pouvez-vous supposer cela? — Oh I c'est que vois-tu, avee moi c'est oui ou non, la franchise sur les lèvres, le cœur sur la main. — Eh bien, le cœur sur la main, la franchise sur les lèvres, je vous dis, cher pafrain, rien ne peut m'être plu» agréable que la proposition que vous me faites, seulement.. . — Seulement quoi ? — Dame, les jours ou j'aurai modèles, les jours ou j'aurai séance. — Compris, compris ; liberté, libertas. — Ah ! voilà que vous parlez arabe, à votre tour.

— Je parle arabe ? c'est donc sans le savoir comme M. Jourdain faisait de la prose. — - Bon! voilà que vous citez Molière maintenant, parrain, vous êtes quelquefois d'une érudition qui m'épouvante, j'ai peur que l'on ne vous ait changé en Colombie, mais revenons à notre désir. — Eh bien oui, à mon désir, et à mon désir bien vif. Je ne suis point accoutumé à la solitude, j'ai toujours eu autour de moi une douzaine de gaillards bon vivants et bien vivant, et je me soucie peu de m'assorabrir dans ton hôtel ^ duHcivre. J'aime la société et surtout celle de la jeunesse ; tu dois recevoir ici des artistes et des savants, j'adore les savants et les artistes ; les premiers, parce que je ne les comprends pas, les autres, parce que je les comprends ; vois - tu, filleul, un marin qui n'est pas tout à fait un im bécile sait un peu de tout. Il a appris l'astronomie avec la grande ourse et l'étoile polaire, la musique avec les sifflements du vent dans les cordages, la peinture avec les soleils couchants. Eh bien I nous parlerons musique, peinture, astronomie, et tu verras que, sur ces différents points, je ne suis pas plus bête que ceux qui en font leur état. Ah I sois tranquille ; à part quelque terme de marine, tu n'aura pas trop à rougir de moi ; au reste, quand je me lancerai par trop, nous conviendrons d'un pavillon que tu arborwas, et je mettrai la langue au capot.

LE MONTE-eailSTO. ti — Que dites-vous donc là ? •*— La vérityy voyons, une dernière fois, la chose te convient-elle ainsi ? — C'est-à-dire que j'accepte avec joie î — Bravo alors, me voila le plus heureux des hommes ; mais tu sais, quand tu auras besoin d'être seul, q[uand viendront lès jolis modèles et les grandes dames, je vire de bord. — C'est convenu. — Bon. Le capitaine tira sa montre : — Ah ! ah î six heures et demie, fit-il. — Oui, ditPétrus. — Eh bien, ou dîn«8-tu d'habitude, garçon ? — Un pou partout. — Tu as raison, il ne faut moisir nulle part. Dlne-t-on toujours bien au Palais-Royal ? — Comme on dîne au restaurant, vous savez. — Véfour, Vèry, les Frères Provençaux, cela existe-t-il encore ? — Plus que jamais. — Allons dîner par là. — Alors vous me donnez à diner ? — Je te donne à dîner aujourd'hui, tu me donneras à diner demain, et ainsi nous serons quittes, monsieur le susceptible. — Laissez-moi changer de redingote et de gants. — Change, garçon, change. Pétrus s'avança vers sa chambre. — A propos ! * Pétrus se retourna. — Tu me donneras l'adresse de ton tailleur, je veux me faire habiller au goût du jour. Puis voyant le chapeau de Pétrus à travers la porte de sa chambre enlr'ouverte : — Ah ! ah! fit le capitaine, on ne porte donc plus les chapeaux à la Bolivar ? — Non, on les porte à la Murillo. — Je garderai cependant le mien, en souvenir du grand homme auquel je dois ma fortime. — C'est d'un bon cœur, d'un grand esprit, et d'xme forte tête, mon cher parrain. — Oh ! tu te moques de moi. — Pas le moins du monde. — Va, va, va, oh ! j'ai bon dos, moi, et j'en puis porter Elus que tu n'en mettras jamais dessus, mais voyons d'aord, ou me loges-tu? — Au dessous de moi, si vous voulez, j*ai là tout un appartement de garçon qui vous ira à ravir. — Garde ton appartement de garçon pour une maîtresse qui te demandera à être dans ses meubles, moi je n'ai besoin que d'une chambre, et pourvu que dans cette chambre il y ait un cadre, des livres, quatre chaises et une boussole, je n'ai pas besoin d'autre chose. — Je commence par vous dire, mon très cher parrain , que je n'ai aucune maîtresse à mettre en chambre, et que vous ne me privez en rien en prenant un appartement que je n'habite pas, et qui est destiné à servir de retraite à Jean Robert, les jours de ses premières représentations. — Ah ! ah ! Jean Robert, un poète à la mode, oui, oui. OUI, connu. — Comment connu. Vous connaissez Jean Robert? — J'ai vu jouer son drame traduit en espagnol à RioJaneiro. Si je le connais ! Mais, tnôn cher filleul, tout loup de mer que je suis, il faut que tu saches ceci, c'est que je connais mftniment de gens et de

choses, sous mon air de marin du Danube, je t'etonnerai plus d'une fois, val Ainsi l'appartement au-dessous du tien... — Est à vous. — Cela ne te gêne en rien ? — En rien. — Va donc pour l'appartement de dessous. — Et quand voulez-vous en prendre possession ? — Demain, ce soir. — Voulez-vous y coucher ce soJr? — Dame, si cela no t« dérange pas trop. — Bravo, parrain, dit Pétrus en tirant le cordon de la sonnette. — Que fais-tu? — J'appelle mon domestique pour qtfil prépare votre appartement. Le domestique entra et Pétrus lui donna les ordres nécessaires. — Où faut*il que Jean aille prendre vos malles f d^^ manda Pétrus au capitaine. — Je m'en charge, dit le marin. Puis à demi voix : — J'ai des adieux à faire à mon hôtellerie, dit-il enregar* dant Pétrus d'un air significatif. — Parrain, dit Pétrus,' vous savez que vous pouvex r^ cevoir chez vous qui vous voulez, la maison n'est pas un cloître. — Merci. Puis à demi voix, à son tour : — Il parait, ajouta Pétrus que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps à Paris. — Je ne t'avais pas encore retrouvé, mon cher enfant| dit le capitaine, il fallait bien se faire une famille. Le domestique remonta. — L'appartement est tout prêt, dit-il^ et il n'y a <IU6 dm draps à mettre au lit. — A merveille, attelez, en ce cas. Puis au capitaine. — En passant devant la porte de votre appartement, voulez-vous entrer ? dit-il. —Je ne demande pas mieux, quoique, je le répète, nous sommes assez peu difficiles, nous autres vieux écumeurs de mer. Pétrus passa le premier pour montrer le chemin à son hôte, et ouvrant la porte de l'entresol, il le fit entrer dans un appartement qui était bien plutôt un nid de petite maîtresse qu'un logis d'étudiant ou de poète. Le capitaine parut demeurer en extase, devant les mille curiosités qui émaillaient les étagères I — Ah ca ! c'est un appartement da prince royal que lu m'offres là ? — Bon, dit Pétrus, qu'est-ce qu'un appartement dt prince royal pour un nabab comme vous ! Au bout de dix minutes pendant lesquelles le capitaine ne cessa point de s'extasier, le domestique vint annoncer qufi le cheval était à la voiture. Le parrain et le filleul descendirent bras dessus bras dbssous ; arrivé devant la loge du concierge, le capitaine s'arrêta. — Avance ici, Lascar, dit-il au portier? — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda celui-ci. — - Fais-moi le plaisir d'arracher toutes les affiches qui annoncent la vente pour dimanche, et aux amateurs qui viendront demain. . . — Eh bien ! demanda le concierge . — Tu leur diras que mon filleul garde ses meubles. En route. Et sautant dans le coupé qui faillit s'effondrer sous son poids : — Aux Frères-Provençaux, cria-t-il. Pétrus monta après le capitaine, et la voiture partit rapidement. — Par la carcasse de IdiCalypso,

que nous avons trouée, ton père et moi, comme une écumoire, tu as là un joli cheval, Pétrus, dit-il, c'eût été dommage de le vendre l Alexandre Dumas. [ia $uite m prochain numéro.)

 CHAPITRE PREMIER.

Pendant nn voyage q^ie je fis autrefois en Allemagne, je me troiivai avoir toutes sortes de raisons pour me promener seul, durant des heures entières, dans certaines rues d' ville du quinzième siècle m'est absolument inconnue, je ne ferai preuve ici d'aucune érudition. Il serait neut-être bon que je vous apprisse, une fois pour toutes, les raisons de mon ignorance en matière historique ; une autre fois, je vous expliquerai pourquoi j'ignore aussi la plupart des autres choses. Un jour, humilié de n'avoir pu donner mon opinion sur un fait très-important dont je ne soupçonnais pas l'existence, je rentrai chez moi, après avoir acheté une Histoire de France^ désirant commencer mes études par celle de mon pays. Comme il arrive souvent, au lieu de procéder par ordre, j'ouvris mon livre au beau milieu, et le hasard voulut que je tombasse sur un nommé Charles IX qui a été roi, c'est-à-dire qui a été chargé du gouvernement, de la direction et du bonheur d'un peuple pendant une partie du seizième siècle. Je lus que cet homme, tout jeune encore, avait fait tuer treize mille personnes en une nuit. Cela me fit tant de peine et me parut si injuste, que je n'en voulus pas apprendre davantage. Je donnai le livre à un enfanty qui{ après s'être assuré qu'il ne renfermait pas de gravures, s'amusa à en faire des cocottes. Cet enfant ^era un jour, selon toute probabilité, un grand philosophe. J'habitais donc momentanément une petite ville d'Allemagne, et j'y faisais chaque jour de longues promenades solitaires. Il me fallait une contenance pour n'avoir Tair ni d'un mouchard, ni d'un voleur, ni d'un amoureux» Alors, je regardais les boutiques. Or, parmi les boutiques de ma rue préférée, il y en avait une qui obtenait toutes mes faveurs. C'était la boutique d'un marchand de bric-à-brac qui avait entas.sé, autour de son comptoir, sur des planches, sur des meubles, dans des armoires, sous les tables et jusque sous les chaises, des tableaux, des armes, des glaces, des émaux, des lustres, des instiiiments, des porcelaines, des orfèvreries. Du reste, cet homme paraissait aussi ancien que les objets dont il était entouré. Il passait tout son temps à écrire ou à regarder des pierres gravées, à moins que ce ne fussent des émaux, a laide d'une loupe dont son œil avait contracté une telle habitude que je crois qu elle s'y soudait toute seule, et que toute seule elle en retombait sans se casser. Ne pas croire que cet homme eût des cheveux blancs et un long costume de juif, d'alchimiste ou de nécromancien. Il était, au contraire, d'une propreté poussée jusqu'à la coquetterie. Pas plus de poussière sur ses vêtements que

sur ses meubles et ses figurines, car les plus délicates statuettes de Saxe et de Frankenthal étaient èpoussetées avec une habileté merveilleuse, et les découpures de ses cadres de Venise ne recelaient pas de poussière, le peu qu'il en faudrait pour rougir Tœil d'un enfant. Je suppose que cet homme passait ses nuits à nettoyer son magasin. Pour en finir avec mon marchand* car, en somme, il n'a pas grande importance dans ce récit, il portait une perru3ue jaunâtre, sans que j'aie cherché à m'expliquer le choix e cette couleur. Pas de barbe, bien entendu. L'œil rond et bleu comme de la faïence de Rouen ; la figure pleine, avec un grand rire qui lui fendait le bas du visage, de telle façon qii on étendait presque les mains pour retenir on Jour recevoir la partie de la tête qui allait tomber. Au coin e chaque œil, un éventail de plis innombrables, faits comme des rayures d'aiguille sur de la soie ; chemise d'un blanc de craie, cravate de madras, à grands carreaux verts, blancs et chocolat, col haut, gilet de nankin, habit bleu à boutons d'or. Avait-il une culotte ou un pantalon ? Mystère. Se terminait-il en turc ou en écossais? Double hypothèse. Je n'ai jamais vu que le haut de son corps. A force de regarder par les vitres de s'a boutique j'avais fait connaissance avec tous les objets qui en occupaient les premiers plans, mais je tenais à connaître le fond et la réserve, qui devaient être magnifiques ; i.n beau matin, je tournai donc le bouton de la porte et j'entrai Je demandai à M. Kaiser, c'était le nom que j'avais lu sur l'enseigne, la permission de visiter son magasin ou plutôt son musée ; il me répondit par un signe de consentement et se remit à écrire. Je passe sous le silence les merveilles qui s'entassaient à mes yeux ; je vous dirai seulement qu'au milieu de tableaux de toutes les sortes et détentes les écoles, sur toile, sur cuivre, sur panneau, j'aperçus dans un petit cadre de bois sculpté une petite tête de Vierge, non-seulement d'une exécution très remarquable, mais d'un sentiment chrétien que je n'ai jamais retrouvé dans les modernes d'abord, ni même dans les anciens à partir de la première manière de Raphaël. L'homme qui avait peint cette tête avait la foi. Il croyait certainement que la Vierge Marie était la mère d'un Dieu, et qu'il avait suffi d'un battement d'ailes du Saint-Esprit dans l'air qu'elle respirait pour féconder sou sein. On reconnaissait facilement que cette tête avait été retranchée d'un grand tableau, soit que ce tableau eût été crevé, soit qu'elle fût la seule partie remarquable de toute la composition. Quoi qu'il en soit, je me sentis pris tout à coup d'un violent désir de posséder ce morceau de peinture, d'un de ces désirs d'artistes qui poussent l'homme le plus honnête à devenir un voleur en une minute, sans

que lui-même se rende compte du sentiment auquel obéirait sa main en s'emparant de l'objet convoite et en lefoun'ant dans sa poche. Vous avez dû éprouver, comme moi, au moins une fois dans votre vie, le besoin indiscutable dc! posséder, et cela tout de suite, une chose à laquelle vous ne pensiez pas cinq minutes auparavant, et qui frappait si violemment vos sens que tous les moyens vous semblaient bons et même justes pour l'amener en votre possession. Vous en arriviez à vous dire que 8on propriétaire, ne paraissant plus être, n'étant peutr^tre plus, par suite d'une possession longue, dans le même état d admiration que vous, et ayant perdu , par cette iudifierence apparente ourëelle, le droit delà posséder, il est le véritable et doit être considéré comme le seul propriétaire d'une chose, celui-là qui en apprécie le mieux la valeur; et ce paradoxe est Fi vrai, que je connais beaucoup de gens qui possèdent des objets d'un très-grand prix dont leiîrs amis jouissent seuls. Une femme mariée qui a un amant appartient-elle à son mari? Je demandai à M. Kaiser le prix de son médaillon ; il me regarda avec un certain étonnement, presque admiratif. — Vous êtes le premier qui marchandiez cette pi^inture, me dit-il ; c'est un chef-d'œuvre. Personne n'y a jamais fait attention. Vous n'êtes pas un amateur, vous, ni un connaisseur, contioua-t-il en m'examinant des pieds à la tête ; je vois cela tout de suite. Vous êtes un artiste, et vous vous laissez guider par votre sentiment. Vous êtes dans le vrai, jeune homme. J'aime mieux le bourgeois qui achète un tableau à horloge, parce qu'il trouve cela joli, que l'amateur qui n'achète un Rembrandt que lorsqu'on lui a prouvé qu'il est authentique. Prenez ce médaillon et emportez-le. Je vous le donne. — Mais... — Vous hésitez ? Cent vingt-cinq mille francs, alors. C'était la première fois que je voyais un marchand de cette espèce. Il était trop original pour que je n'essayasse pas de faire plus ample connaissance avec lui. Je décrochai le médaillon, et je m'approchai du comptoir. — Monsieur, lui dis-je, je vous remercie beaucoup. J'accepte comme vous offrez ; et maintenant que vous ne douiez pas de mon admiration pour cette peinture, dites-moi de qui elle est. — Elle est d'un homme qui était destiné à faire révolu» tion dans l'art. — Et qu'est devenu c«t homme ? — C'est une histoire bien curieuse, allez I — Contez-la moi. — Avez- vous le temps ? — OuL

LE MONTC-CRISTO. 25 <«««i — Asseyez-vous là. A moins que vous ne vouliez écouter debout ou déjeuner avec moi ? Quel marchand 1 — Merci, j'ai déjeuné. — Attendez, alors. Il sonna. Une grosse bonne parut, mais une grosse bonne de vingtcinq à vingt-six ans, nlonde de cheveux et blanche de peau, une vraie Allemande, dont les doubles fonctions, dans la maison du marchand, s'expliquaient rien que par le ton dont il lui parlait. — Donne-moi ma soupe, Grelchen, lui dit-il. La "grosse fille ne répondit rien, et reparut cinq minutes apréS} apportant une assiette de soupe imposante. Alexandre Dumas fils. {La iuilfau prochain numéro.) HAROLD ou LE DERNIER DES ROIS SAXONS. UVRE PREMIEa. CHAPITRE II. La petite colline où se trouvaient Edith debout et Hilda assise, bordait la grande chaussée qui conduisait à Londres, et qui serpentait à travers une étendue de terrain boisé. De cette hauteur, on put alors voir entre les arbres apparaître une belle et riche cavalcade. D'abord, marchaient de front deux cavaliers tenant chacun une bannière. Sur Tune des deux était brodée une croix accompagnée de cinq martelets qui étaient les armes d'Edouard, surnommé depuis le confesseur ; sur l'autre, taillée en pointe aiguë, était peinte une simple et large croix entourée elle-même d une large bordure. La première de ces deux bannières était familière aux yeux d'Edith qui laissa tomber distraitement sa guirlande en regardant la procession qui s'approchait. La seconde lui était inconnue. Habituée qu'elle était à voir la bannière du grand comte Godwin près de celle du roi Edouard, elle. s'écria avec un étonnement où perçait un mélange d'indignation : — • Oui ose donc, chère grand'mère, dresser sa bannière ou son pennon, où. devrait flotter la bannière du grand ^x>mte Godwin. — Paix ! dit Hilda, paix ! et regarde I En effet, immédiatement après le porte étendard, venaient deuxpersonnas^es étrangement dissemblables de physionomie, d'dge et de maintien. Chacun portait un faucon sur le Î)oignet gauche. L un était monté sur un palefroi, blanc de ait, avec deshoussesoméesd'oret depierresprecieuses non taillées. Quoique n'étant réellement pas vieux, puisqu'il était évident qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il eût atteint sa soixantième année, la figure et le maintien de ce premier cavalier offraient les signes d'une vieillesse précoce. Son teint était extrêmement blanc et ses joues d*un rouge vif. Son visage était long et profondément sillonné, et de dessous un bonnet pareil à ceux qui sont en usage parmi les Ecossais, tombaient des chevaux longs, blancs comme la neige, qui, en descendrait le

longdes joues qu'ilsencadraient, se mêlaient avec ime barbe grande et fourchue. Le blanc, au reste, semblait étra la couleur de prédilection de celui dont nous entreprenons de décrire l'aspect. La tunique qui couvrait ses vêtements de dessous, et qui était agralee par une large otfcAe ou broche, était blanche, et blanc était son manteau enrichi d'une large bordure d'or et de pourpre. La coupe de son vêtement était de la forme la plus (distinguée, mais elle s'accordait peu avec le corps grêle ôt peu gracieux du cavalier; néanmoins, aussitôt qu'iidith l'aperçut, elle murmura avec luic expression de profond respect : — C'est notre seigneur le roi . Et s'avançant de quelques pas sur la pointe de la colli* ne, elle se tint debout et les bras croisés, son innocence et sa jeunesse lui faisant oublier qu'elle avait quitté la demeure de sa graud'mère'sans mettre de manteau et sans couvrir sa têle, deux soins regardés alors comme indispensables pour la vierge, comme pour la matrone, lorsqu'elles se ha?.ardaient à sortir de la maison. Pendant ce temps, la cavalcade avait gagné du chemin, et les premiers cavaliers n'étaient plus qu'à vingt pas do la jeune fille. — Beau sire et frère à moi, dit en langue romane, qui était la même que la langue normande, la voix profonde du plus jeune des deux cavaliers, j'ai eutendu dire quo les elfes, les sylphes et les esprits dont nos voisins les Bretons nous racontent tant de choses, sont très-nom-» breiix dans votre beau royaume, et si je n'étais dans le voisinage d'une personne qu'aucune créature non bénite ou noîi baptisée n'oserait approcher, je dirais que j'ai là, debout devant moi, une de ces gentilles îeni». Et en même temps, le cavalier étendait sa main vers Edith. L'œil du roi suivit la direction de cette main, et son front placide se contracta légèrement lorsqu'il vit la forme gracieuse de la jeune fille se tenant immobile à quel:|ues pas devant lui, tandis que le vent tiède de mai agitait en jouant les boucles de ses cheveux. Il arrêta aussitôt son palefroi, et murmura quelques mots latins que celui qui raccompagnait reconnut pour être une prière. Aussi, à la fin de cette prière, le jeune cavalier ôta-t-il son bonnet, en ajoutant le mot: Amen I — et cela d'un ton de gravité si pieuse, que le saint royal le récompensa d'un léger sourire d'approbation et d'un affectueux : — Bene^ bene, piosissime. Alors, dirigeant la tête de son palefroi vers le monticule, il fit signe à la jeune fille de s'approcher. Edith obéit en rougissant, et vint jusqu'au bord du chemin. Les porte-ètendaids, alors, s'arrêtèrent comme le roi et son compagnon, ce que voyant le reste du cortège, il s'aiTêta à son tour. Tiente chevaliers , deux èvêques, huit abbés, tous sur des coursiei*s fougueux, et en costume normand, écuyers et qens à

pied, tout s'arrêta. Seuls, un ou deux chiens ne croyant pas devoir suivre l'exemple donné par les hommes, se séparèrent du reste de la meute, et se mirent à fouiller, le nez dans Therbe, les terrains boisés. — Edith, mon enfant, dit Edouard, continuant d'employer la langue franco - normande — car il parlait sa propre langue avec hésitation, et l'idiome normand, qui avait été longtemps familier aux classes élevées de l'Angleterre, était devenu, depuis l'avènement d'Edouard, la seule langue en usage à la cour, et comme telle, chacun des Earlkinds(l), était censé la parler.— Edith, mon enfant, tu n'as pas oublié mes leçons,' j'espère; tu chantes les hymnes que je t'ai apprises, et tu portes, autour du cou, la relique que je t'ai donnée. La jeune fille baissa la tête, mais ne répondit point. — Comment se fait- il donc, continua le roi d'une voix à laquelle il essayait vainement de donner un accent sévère, comment se fait-il, petite, i|ue toi, dont les pensées devraient être déjà élevées au-dessus de ce monde charnel, et empressées au service de Marie la chaste et la bienheureuse, tu te trouves ainsi seule, sans capuchon et sans manteau, sur le bord des chemins, comme un point de mire pour les regards des hommes. ^ Va, petite, cela ne vaut rien. (t) Homme de race noble.

ht MOKTi-CWSl'd. mÊ^mm^^n Ainsi réprimandée devant une si nombreuse et si brillante compagnie, la jeune fille rougit et pâlit tour à tour ; son sein se gonfla comme si elle était prête à pleurer; mais avec un effort au-dessus de son âge, elle arrêta ses larmes et dit humblement : — Ma grand'mère Hilda m'a ordonné de venir avec elle, et je suis venue. — Hilda, dit le roi, faisant, avec une agitation visible, faire un pas en arrière à son cheval, tnais Hilda n'est point avec toi : je ne la vois pas. Comme il parlait encore, Hilda se leva, et sa haute taille apparut si subitement sur le sommet de la colline, qu'elle sembla sortir dé terre; dune enjambée rapide, elle se trouva près de sa petite fille, et après une révérence légère et hautaine, elle ail: — Hilda est ici, que veut le roi Edouard à sa servante Hilda? — Rien, rien, réppndit le roi à la hâte, et un nuage de crainte passa sur son calme visage ; excepté cependant, ajouta-t-il du ton d*un homme qui obéit â sa conscience plutôt qu'à son inclination, excepté que je te prie de garder cette enfant pure à seuil et à autel (i) comme il convient à celle que notre dame la Vierge élira pour son service lorsque le temps en sera venu. — Non, non, pas ainsi, fils d*Etheldred, fils de Woden, la dernière descendante de Péuda doit vivre non pas pour glisser comme un spectre à travers les arceaux d'un cloître, mais en berçant pour les batailles un enfant dans le bouclier de son père. Nous n*avons plus maintenant qiie peu d'hommes comme les hommes des anciens temps, et pendant que le pied de l'étranger est encore sur le sol Saxon, aucune branche de la tige de Woden ne doit être retranchée dans son bourgeon. — Par la Resplendar de (2) femme hardie s'écria le che* valier qui était près d'Edouard, tandis qu'une sombre rougeur passait sur sa joue bronzée, tu me semblés un peu bien leste de langue pour une sujette et tu parles de Woden le payen d'une façon qui, à mon avis, ne convient pas à une matrone chrétienne. Hilda soutint le regard étincelant du chevalier avec un front armé d'un altier dédain; mais sur lequel cependant apparaissait une certaine terreur. — Enfant, dit-elle en passant sa main sur les cheveux blonds d'Edith , celui-ci est l'homme que tu ne ven'asr que deux* fois dans ta vie, regarde-le nien et ne l'oublie pas! Edith leva machinalement les yeux ; mais une fois son regard fixé sur le chevalier, il y sembla attaché par un charme—son justaucorps d'un cramoisi si foncé que prés du vêtement couleur de neige du roi Edouard, il semblait noir, était orné d'une large bordure d'or et laissait voir piirfaitement découvert son col plein et ferme comme une colonne de granit; une courte jaquette, ou manteline de

fourrure, tombant des épaules, permettait à une poitrine, qui semblait faite pour arrêter la marche d*une armée, de se développer dans toute sa largeur, et sur son bras gauche, courbé pour soutenir le faucon, les muscles puissants se dessinaient ronds et nerveux à travers la manche serrée. Et cependant sa taille ne dépassait que de bien peu la taille ordiniare des hommes qui raccompagnaient, néanmoins son maintien, son air, la noblesse de sa large nature remplissaient tellement l'œil qu*il semblait dominer démesurément tous les autres hommes. Sa figure était plus remarquable encore que ses formes, quoique dans toute la fleur de sa jeunesse, il avaitvingl-cinq ans à peine, il paraissait au |[»remier coup d'œil plus jeune, au second plus âgé qu'il ne 1 était. Plus jeune au premier regard, car sa figure était entièrement rasée, et ne portait pas même la moustache dont le courtisan saxon, tout en imitant le normand, refusait encore de se défaire. En effet, ce visage sans barbe et ce cou nu suffisaient à eux seuls à donner un air de jeunesse à cette prestance dominante et impérieuse, sa toque en forme de calotte laissait voir son front ombragé par une cheve(l)Nou8 conserTons textellement et mot à met la phrase anglaise. .(2) Par la iplendenr dirlne. lure courte, épaisse et non frisée, mais brillante et noire comme Taile du corbeau. C'était sur le front que les années écoulées, si peu nombreuses qu'elles fussernT'âvaWrttlaissé leur trace. Il était plissé par le froncement ; en outre, audessus des sourcils, des lignes profondes comme des sillons traversaient son étendue large , mais peu élevée. Ce froncement indiquait une colère prompte et l'habitude de commander avec sévérité ; ces sillons parlaient de pensées profondes, de projets et de complots ; l'un ne trahissait que tempéramment et occasion prise aux cheveux ; les autres, plus nobles, révélaient le caractère et l'intelligence. La forme de la figure était carrée, l'expression du regard était celle du lion, la bouche petite et dont les lignes était exquises avaient un aspect sinistre dans son excessive fermeté, et la mâchoire, vaste etsolide comme si elle était reliée par des attaches de fer, montrait une volonté déterminée, opiniâtre, impitoyable. Cette mâchoire appartient au tigre parmi les animaux, et aux conquérants parmi les hommes : telle on la retrouve dans les effigies de César, de Cortès et de Napoléon. Cet aspect était aussi bien calculé pour commander l'admiration aux femmes que le respect aux hommes. Mais, hâtons-nous de le dire, aucune admiration ne se mêlait à la terreur qui avait saisi Edith tandis qu'elle regardait le chevalier, et que de son côté celui-ci la regard<'\it longuement .et avec attention. I^ fascination du serpent sur l'oiseau la tenait muette et

glacée. Jamais elle n oublia cette figure que Hilda lui avait recommandé dd garder dans sa mémoire et souvent pendant le cours de son existence elle la revit devant elle, sombre et taciturne pendant sa veillée ; inclinée et fronçant le sourcil sur elle pendant ses rêves. — Belle enfant, dit le chevalier, presque aussi fatigué que la jeune fille par l'obstination de son regard, pendant que le sourire particulier à ceux qui ont Thabitude de commander aux hommes adoucissait son front et rendait â sa lèvre sa beauté naturelle, — belle enfant, n'apprends pas d'une grand'mère bourrue une leçon si peu courtoise, que la haine de Tétranger. A mesuré qiie tu avanceras vers la maternité, tu sauras que le chevalier normand est l'esclave juré des belles dames, — et, à ces mots, ôtant sa to« que, il y prit une pierre non taillée, montée dans un tra« vail de filigrane byzantin ; puis, continuant : — Tends ta robe, mon enfant, et lorsque tu entendras railler contre Tetranger, mets ce bijou dans tes cheveux et garde un bon souvenir de Guillaume, duc de Normandie. En parlant ainsi, il laissa tomber le bijou à terre, car Edith, reculant sans montrer que cette courtoisie la touchât aucunement, ne tendait point sa robe pour le recevoir. Alors Hilda, avec laquelle Edouard venait de converser un instant â voix basse, s'avança vers la place où était tombée la pierre précieuse et la fit rouler avec son bâton sous les pieds du cheval du roi. — Fille d'Emma, la femme normande qui envoya ta jeunesse dans Texil, dit-elle, foule aux pieds les dons de ton parent normand, et si, comme le disent les hommes, le ciel t'a donné une telle sainteté, qu il accorde à ta main le pouvoir de rendre la santé, et à ta voix le pouvoir de maudire, — guéris ta patrie et maudis l'étranger. Elle prononça ces paroles le bras étendu vers Guillaume, et telle était la dignité de sa colère et la majesté de sa face que tous éprouvèrent un sentiment de crainte. Alors laissant tomber sa cape sur son front, elle se retourna lentement, gagna le sommet de la colline, et se tint debout près de l'autel du Dieu du nord, la figure invisible sous' son capuchon, qu'elle avait entièrement abaissé, et le corps rigide et sans mouvement comme celui d'une statue. — Chevauchez en avant, dit Edouard au porte-bannière, tout en faisant un signe de croix. — Par les os de sainte Valérie, répliqua Guillaume, après une panse pendant laquelle son œil noir et perçant avait remarqué la tristesse qui s'était amassée. sur la douce figure du roi. Je m'émerveille grandement que même une âme si sainte puisse entendre sans colère de si déloyales et de si méchantes paroles. Grand merci I grand merci I Û^^^^^ i moi, je le déclare, si la dame la phis rière de la Norman

LE MONTE-CRISTO. 17 die, et je crois que c'est la femme de mon plus vaillant baron Guillaume Fitzesborn, m'eût ainsi parlé... — Tu eusses fait comme moi, mon frère, interrompit Edouard ; tu eusses prié le Seigneur de lui pardonner, et tu eusses continué ton chemin, n'éprouvant rien autre chose pour elle, qu'une pieuse compassion. Les lèvres de Guillaume tremblèrent de colère, mais il réprima la réplique qui bondissait de son cœur à sa bouche, et il regarda son ami le prince anglais avec une tendresse qui approchait de Fadmiration, car, si féroce, et si inflexible que le duc fût dans ses actions et ses emportements, nul ne contestait la sincérité de sa foi ; et tandis que, d'un côté, cette qualité attachait Edouard au duc Guillaume, de l'autre, celui-ci éprouvait pour le saint roi le sentiment de respect involontaire et presque superstitieux qu'inspireift ceux qui, prononçant des paroles saintes, accordent incessamment leurs actions avec leurs paroles. Il arrive toujours, avec les esprits sévères, rigides et croyants, que ceux qui offrent un contraste frappant avec eux par leur douceur se glissent d'une manière étrange et souveraine dans leurs affections. Cette loi de la nature humaine peut seule expliquer le dévouement et Tenthousiasme que les souffrances, supportées par le Christ avec tant de douceur, éveillèrent chez les féroces exterminateurs du Nord. Car souvent, chose incroyable, en propgrtion avec la férocité du guerrier était son amour pour le divin modèle dont il avait pleuré la passion sanglante, et au tombeau duquel i) était allé pieds nus, et cela, quoiqu'il se fût certes regardé lui-même comme le plus vil des hommes s'il eût suivi l'exemple que son pieux et compatissant pardon avait donné au monde. — En vérité, par ma bonne dame, je t'aime et je t'ho nore, Edouard, s'écria le duc, parlant cette fois avec une sincérité plus grande qu'il n'en avait l'habitude, et sij'étais ton sujet, malheur à l'homme ou à la femme qui remuerait la langue pour te blesser d'un souffle Mais qu'estce donc que cette nilda? Est-elle de tes parentes? Certes, il n'y a qu'un sang royal qui puisse couler dans ses veines avec tant de hardiesse. — Guillaume bien- aimé, répondit le roi, se remettant en chemin, mouvement qui sembla rendre la vie à tout le cortège, il est vrai que Hilda, les saints lui pardonnent, est de sang royal, quoiqu'elle ne soit pas de notre royale lignée. Mais je crains, ajouta-t-il d'une voix basse et timide et en jetant autour de lui un regard mpide, que cette malheureuse femme n'ait toujours été plus adonnée aux rites de ses ancêtres païens qu'à ceux de la sainte église, eLcertains disent même qu'elle a acquis par son

commerce avec les démons et les sortilèges qu elle tient d'eux, des secrets que les justes doivent repousser ayec ferveur. Mais sans doute on se trompe, espérons plutôt que son esprit est aliéné par ses malheurs. Le roi soupira et le duc soupira aussi ; mais le soupir du roi respirait la compassion, tandis que celui du duc indiquait l'impatience. Il renvoya en arrière un regard sévère et dédaigneux vers la silhouette fièru de Hilda, encore visible à travers les clairières, disant d'une voix sinistre : — De sang royal ! mais cette sorcière de Woden n'a ni ûls ni neveux, j'espère, ayant des prétentions au trône du Saxon ? — Elle est sibbe (1) deGitha, femme de Godwin, et c'est une parente qui n'est point sans danger, car le comte exilé, comme tu sais, n'avait point la prétention d'occuper notre trône, mais, monté sur ses marches, se contentait de gouverner notre peuple. Le roi alors commença d'esquisser les détails de l'histoire de Hilda, mais sa narration était tellement défigurée par ses superstitions et ses préjugés , et ses connaissances sur ce sujet étaient tellement imparfaites quant aux événements principaux et aux gens les plus notables de son propre royaume, que nous nous risquerons à nous charger de cette tache, et que, tandis que le cortège, ou pour mieux dire la procession, chevauchera à travers prés et (1) C«Qlill«. forêts, nous raconterons le plus brièvement possible, et d'après nos sources spéciales, la chronique de Hilda, la Vala Scandinave. Traduction d'ALBXANDRB Dumas. (La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. CHAPITRE II. OCTAVE AUGUSTE. Exposons la situation dans laquelle, à Ventrée d'Octave & Rome, se trouvaient et la ville et les différents acteurs du drame qui va se dérouler sous nos yeux. Comme nous l'avons dit, dans notre étude sur César, Brutus et Cassius, en voyant se soulever la ville contre eux, étaient allés chercher un refuge à Antium. C'était de là que Bnuus, qui venait d'être nommé préteur, avait donné ses jeux. Il avait beaucoup compté sur la splendeur de ces jeux pour être rappelé ; mais le peuple aL\dv. fort applaudi les jeux sans rappeler Brutus. Quant à Antoine, nous avons dit qu'il était tout puissant à Rome , la retraite de Brutus et de Cassius Ty avait laissé souverain maître. Tous les amis de César s'étaient joints à lui , et Calpurnia avait porté chez Antoine, non-seulement tout ce qu'elle avait d'argent, quatre mille talents, c'est-à-dire environ 22 millions de notre monnaie, — mais encore les registres où César écrivait tout ce qu'il avait fait et tout ce qull comptait faire. Maître de cet argent, Antoine eu faisait des prodigalités. Maître de ces registres, Antoine y insérait ce qu'il voulait, et, les registres à la main, parlait au nom de César

mort, comme si César eût encore été vivant ; nommant les magistrats, rappelant les bannis, élargissant les prisonniers. Cela liii était d'autant plus facile qull était alors consul et avait pour préteur son frère Cassius et pour tribun son frère Lucius. Un seul homme eût pu lutter contre lui, si cet ^omme en eût eu le courage; cet homme, c'était Cicéron. Cicéron n'ignorait pas la haine que lui portait Fulvie,rcetle veuve de Clodius, devenuelafemmed'Antoine.— Peutêtre eût il bravé Antoine seul, Antoine avait les défauts, mais aussi les qualités des hommes sanguins et ivrogne; il était emporté , violent, brutal ; mais sans haine et sans rancune ; doublé de cette Némèsis qu'on nommait Fulvie, Antoine l'épouvanta. Aussi Cicéron voulait-il, voyant Antoine maître souverain, aller rejoindre, en quaUté de lieutenant, Dolabella, son gendre, qui, comme consul, était collègue d'Antoine ; mais Hirtius et Pansa, deux hommes de bien, débignés pour succéder à Antoine dans le consulat, le conjurèi*ent de rester, lui promettant, une fois au pouvoir, s'il voulait les y aider, de détruire la puissance d'Antoine ; mais tout ce qu'ils purent obtenir de lui, c'est qu'il n'irait qu'à Athènes et reviendrait à Rome dès qu'ils seraient au consulat. Il partit donc au commencement d'avril, passa deux ou trois mois dans ses différentes campagnes ; enfin il s'embarqua de Velie pour Rhe^^ium ; composa pendant la traversée son Traité des Topiques, qu'il adressa de Rhegium à son ami C. Thebatius ; puis de Rhegium il vint à Syracuse, où il s'embarqua de nouveau ; mais deux fois les vents contraires le repoussèrent sur la côte d'Italie. lÂ, il apprit des nouvelles inespérées qui lui firent prendre la Eas à pouvoir rentrer dans la ville. Soit ambition, soit onte, — on peut être ambitieux sans étrej)rave, ^ Cicéron

 se repentit de sa précipitation ; eut à Velie une entrevue avec Brutus. et annonça à quelques amis que le 31 août ils eussent à venir au-devant de lui. Ces quelques amis en prévinrent d'autres, de telle sorte que Cicèron trouva toute la ville aux portes et dans les rues. Si bien qu'il put se croire encore aux beaux jours do sa popularité , où il s*écri«'iit : 0 forlnnatam natam me consule Homam. • Et en effet, dit Plutarque, il vint au devant de lui une foule si grande qu'il lui fallut dépenser toute une journée à serrer les mains et à embrasser ses amis, depuis la porte de la ville .jusqu'à sa maison. » La démonstration inquiéta Antoine ; il voulut savoir tout de suite à quoi s'en tenir, il convoqua le sénat. Cicèron fut invité à s'y rendre. Mais Cicèron avait épuisé tout son courage la veille, et il resta au lit, sous prétexte qu'il était encore horriblement fatigué de son voyage. Antoine ne s'y trompa point, il comprit que Cicèron craignait Quelque embûche. Le soupçon le blessa, et comme c'était i homme des moyens conciliateurs, il envoya des soldats pour inviter Cicèron à se rendre au sénat, et brûler sa maison s'il s'y refusait ; par bonheur quelques amis d'Antoine se jetèrent à la traverse de cette résolution et obtinrent qu'Antoine envoyât après les soldats avec ordre de revenir. Il était temps ; les soldats, qui n'aiment pas les avocats , avaient fait diligence et n'étaient plus qu'à quelques pas de la maison de l'illustre orateur lorsque le messager les joignit et les arrêta. Mais Antoine, qui ne voulait pas avoir tout à fait le dernier, fit prendre un gage chez Cicèron. Comme l'expression peut être inconnue à nos lecteurs , disons ce que c'était que prendre un gaje. Quand on envoyait un huissier à un sénateur ou à quelque magistrat pour qu'il se rendît au sénat, et que, mlalgré cette invitation, il ne s'y rendait point, on faisait prendre chez lui quelque meuble qui témoignait de sa désobéissance ; on appelait cela piguora capere , prendre des ga.aes. Cette violence rendit le courage à Cicèron ; il fit dire au sénat qu'il irait le lendemain rendre comptQ de sa conduite et peut-être demander aux autres compte de la leur. • Le lendemain ce fut Antoine qui eut peur et qui ne s'y trouva point. Cette absence enhardit Cicèron qui en pnïfita pour lancer contre Antoine sa première philippique. Maintenant, comment les discours que Cicèron prononça contre Antoine s'appellent-ils les Philippiques ^ quand ceux qu'il prononça contre Catilina s'appellent les Catili' naires ? C'est que Cicèron, grand imitateur de la Grèce, grand admirateur de Demoslhène, eut l'idée de donner à ses discours contre Antoine, le même

titre queDemosthène donna à ses discours contre Philippe. La ressemblance fut poussée jusqu'au bout : Demoslhène s'empoisonna au moment où il allait être tué par Anlipaler. Cicèron ne s'empoisonn^ point et fut tué par Antoine. Au reste, la première philippique semblait lancée comme un ballon d'essai; elle accusait moins Antoine, qu'elle ne justifiait Cicèron, elle fut prononcée le 2 septembre de l'an de Rome 709, Cicèron avait alors soixante- trois ans. Les autres la suivirent , mais en sortant des limites de première. Voilà ce qui était arrivé : Antoine, irrité du premier discours de Cicèron, avait indiqué pour le 19 une autre assemblée du sénat. Cicèron voulait s'y rendre, mais ses amis l'en empêchèrent. Antoine n'ayant plus là Cicèron pour lui répondre, éclata en reproches et en injures contre son adversaire, cita la lettre sur le rappel de Sextus Clodius , l'accusa d'être le complice de Brutus et de Cassius, et s'attacha surtout à exciter contre lai les vétérans de César. Antoine avait une certaine éloquence brutale, enjolivée par des fleurs de rhétorique orientale, qui ne laissait çoint que de produire son effet. Cicèron comprit que c'était une lutte qu'il fallait scutc^nir, et il composa sa seconde philippique, que Juvénal appelle une œuvre divine. Seulement, pour la composer il avait quitté Rome et s'était retiré dans une de ses maisons de campagne près de Naples, d'où il l'envoya à Brutus et à Cassius; mais il se garda bien de la prononcer en sénat, — il n'était pas en coie assez sûr de ses honorables collègues. Mais un événement allait les mettre du parti de Cicèron . Nous avons dit qu'Octave était arrivé à Itome. Octave, en arrivant à Rome, avait été tout d'abord saluer Antoine comme son père adojiiif, et tout en causant avec lui, il lui avait glissé un mot de certains trente millions que Calpurnie lui avait confies. A la grimace qu'avait faite Antoine, Octave jugea— chose do laquelle il s'était doute — que les millions étaient entames. Octave s'empressa de dire que ce n'était point pour lui qu'il réclamait ces millions, mais pour le peuple romain — César ayant laissé trois cents sesterces à chaque citoyen (1). Cette demande lit sourire Antoine. — 0 jeune homme, dit-il, ce serait folie à ton dge, ayant si peu d'amis, et n'ayant point encore fait preuve de capacité, d'accepter la succession de César, laquelle est à mon avis un fardeau bien au dessus de tes forces. Mais le fardeau, Octave, tout jeune qu'il était, Tavait pesé et était résolu de s'en charger. Il iQsista. — C'est bien, on verra, répondit cavalièrement Antoine, C'était tout vu ; il était clair qu'Antoine ne voulait pas rendre les 30 millions, et surtout ne point renoncer à la charge d'exécuteur testamentaire qu'il s'était arrogée. Octove sortit de chez

Antoine, laissant celui-ci plus étonné qu'inquiet de cette fermeté manifestée par un enfant. Mais l'enfant allait prendre conseil de deux hommes. — Ces deux hommes étaient, l'un Philippe son beau père, l'autre Marcellus son beau- frère, qui avait épousé l'Octavie née îlu premier mariage d'Octavius. Tous deux furent du même avis: qu'Octave vît Cicèron et s'entendit avec lui. Octave accepta» et tous deux le conduisirent chez l'illustre orateur. On se rappelle le songe qu'avait fait Cicèron et dans lequel il avait vu un enfant qui descendait du ciel soutenu par une chaîne d'or. — En .voyant le même jour un eufant traverser le forum, il l'avait reconnu pour celui de sonrêve, et il avait su que cet enfant était le jeime Octave ; de puis ce temps Cicèron n'avait jamais rencontré l'enfant, ou le jeune homme, sans lui parler avec d'autant plus d'amitié qu'il avait appris de lui-même qu'il était né sous son consulat. En le retrouvant dans ce moment critique, il pensa qu'il venait de la part de Jupiter — et lui souhaita, lui l'helléniste par excellence, la bien-venue en grec. Octave rougit; il parlait difficilement la langue savante, qui était alors à Rome ce que le français est aujourd'hui à Pétersbourg, et il avoua mode§^ment son insufilsaure à parler couramment une langue qui était aussi familière A Cicèron que la langue romaine. Le plus habile ilatteur n'eût rien invente de mieux pour séduire le vaniteux avocat. Du premier coup, Octave non^seulement reconnaissait, mais constatait sa supériorité. On s'entendit donc facilement, et, dès la première entrevue, il fut bien arrête que Cicèron appuierait de son éloquencô les droits d'Octave à la succession de César, et que, de son côté, celui-ci emploierait son argent et ses armes à protéger la vie de Cicèron. Nous disons ses armes, car Octave avait déjà des soldats. Quant à ceux-là, c'était Antoine qui s'était chargé de les lui donner. Pompée, l'homme de l'aristocratie , n'était point populaire, et Antoine avait fait les yeux doux aux Pompèeus et avait rappelé le jeune Sextus Pompée. Marins était populaire, lui, et Antoine avait eu l'impoUtique de faire tuer un homme qui se disait petit fils de Marins et qui dressait un autel à César. Octave était un tout autre homme, ou plutôt cet enfant, (1) D*autres disent soixante-quinze drachmes » ce qui est la mémo ehose, à une treotaina de francs pr&s.

LE ilONTE-CRISTO. M que Ton appelait Octave, ne pouvait en aucun point se comparer à Antoine. D'abord Octave n'avait de prétention sur rien. Antoine faisait sonner bien haut sa descendance d'Hercule. Octave n'avait aucun orgueil à Tondroit de la naissance, et avouait lui-même qu'il était d'une simple race de chevalier. Antoine avait la prétention d'être, César mort, le plus brave soldat et le plus grand capitaine de son époque. Octave avouait franchement son peu de sympathie pour la guerre et son ignorance profonde de la plus simple tactique militaire ; et, en effet, presque tous les jours de bataille, Octave fut malade. Antoine avait adopté parti de César contre Pompée ; Antoine avait aidé César à vaincre à Pharsale C'était assez pour le faire prendre en exécration par toute cette belle jeunesse romîiine qu'il avait frappée au visage encore plus du plat que du tranchant de son épée. Octave , au contraire, était vierge des guerres civiles et. n'avait pris parti pour perconne. Ce ne sont presque jamais ceux qui révent ou qui commencent les révolutions qui les achèvent. Mirabeau et Bailly commencèrent la Révolution française ; Tun meurt à la peine, l'autre sur l'echafaud. Napoléon hérite de tout cela. C'est que, de même qu'avant d^ s'appeler Auguste, Auguste s'appelait Octave, de même, avant de s'«nppeler Napoléon, Napol<-on s'appelait Bonaparte Le pelit lieutenant de 91, le chef de brigade de 93, le général du 13 vendémiaire, ne s'était point usé dans les terribles luttes qui venaient d'ensanglanter la France. Il était complètement neuf et pouvait prendre parti pour qui il voulait. Comme Octave, il prit parti pour lui-même. Si Henri IV tût été un protestant trop zélé, au lieu d'être tout prêt à acheter Paris pour une messe ; s'il eût refusé d'accomplir ce saut périlleux qui devait le fairo retomber dans le giron de l'église catholique, Henri lY n'en eût jamais fini avec la Ligue. Henri IV et Napoléon ont dû penser plus d'une fois à Auguste et surtout à Octave. Octave avait compila une chose, que la lutte ne lui était jïossible au'en ayant pour lui les soldats et le peuple. Les soldats, nous avons dit qu'Antoine les lui avait donnés, il n'avait pas besoin d'aller à eux, ils venaient à lui. Le peuple, il fallait l'acquérir» Octave employa le moyen le plus simple, il déclara tout haut et fit afficher au forum qu'Antoine refusant de lui remettre les trente millions déposés chez lui par Calpurnia, lît qui devaient être employés à payer les legs de 300 sesterces par tête de citoyen romain]^ il allait , comme "fiéritier des deux tiere de la fortune de César, faire vendre les biens du dictateur, devenus les siens, et payer avec ses propres deniers. Oh I dès Icrs le peuple

ne douta plus qu'Octave fût le véritable héritier de César. Le vérîtable héritier est celui qui paie les legs du défunt. Et remarquez qu'au milieu de tout cela, Octave ne parlait qu'avec respect de Brutus, et qu'il était prêt à pardonner à Cassius. La vengeance qu'il poursuivait contre eux était une affaire de mor«ilitp, une espèce de procès de famille, dont l'adoption de César, bien plus que son propre désir le poussait à voir la fin. Et Cicéron lui tenait parole. Cicéron, de son côté, le poussait de son mieux, disant au sénat : « C'est un enfant dont il n'y a rien à craindre : il faut le caresser et le supprimer. Ornandum puerum tollendum, • On rapporta le mot à Octave, qui sourit de son sourire d'Octave. Qui sait l'influence qu'eut ce mot dans la discussion où Octave abandonna Cicéron à Antoine. Octave faisait son chemin pendant ce temps ; il demande le tribunal : ce n'était pas bien exigeant. Antoine défendit positivement qu'on lui fit cette faveur. Tout au contraire, Octave appuya tant qu'il put Antoiue, loi-sque celui-ci proposa d'aller combattre Decimus Brutus, un des meurtriers de César, qui tenait la Gaule cisalpine. Antoine partit, ordonnant aux légions de le suivre. Octave débaucha deux légions, sur quatre, de sorte qu'y . compris les vétérans rie César, il se trouvait, lui, enfant de dix-neuf ans, qui n'avait aucun commandement, à la tête d'une armée plus considérable que celle d'Antoine ; il offrit galamment cette armée au sénat. Ce fut alors que le sénat, probablement sur l'avis de Cicéron, crut faire une chose merveilleuse. Il nomma Octave propréteur et l'envoya, chose inouïe, quand Brutus et Cassius ne pouvaient rentrer dans Rome, porter secours à Décimus Brutus contre Antoine. On adjoignit au jeune propréteur les deux consuls qui venaient d'être nommés, Hirtius et Pansa, ces deux honnêtes républicains, qui avaient promis leur appui à Cicéron quand ils seraient consuls. Il était clair que c'étaient deux surveillants qu'on lui donnait. Octave fit les blanches dents aux deux consuls, et marcha avec eux au secours de Décimus Brutus. Ou fit route pour Modène , où Décimus Brutus était assiégé. ALEXiNORB DUMAI. [La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE. Mon cher ami. Hier, en me promenant sur le boulevard, j'entendis un monsieur fort élégant qui disait à un monsieur très-bien mis : — Le pubHc ne peut pas plus se passer d'Alexandre Dumas, qu'Alexandre Dumas ne peut se passer du public» Le monsieur très-bien mis répondit au monsieur trèsélégant : — Le Monte-Cristo, journal, est une lettre hebdomadaire que Dumas adresse à tous ses amis connus et inconnus. Le reste de la conversation se perdit dans le vent et moi je me perdis dans la

foule, mais fort content d'avoir saisi au vol une définition très-juste de votre journal , cett« causerie amicale de chaque semaine entre vous et le public. J'ajouterai, cependant, comme chose heureuse» que c'est vous qui aurez toujours la parole dans ce dialogue. La part de la sympathie étant faite, voici la critique. Beaucoup de gens trouvent votre introduction d'une franchise trop crue. — Son cœur l'emporte, disent les uns. — Ce diable d'homme casse les vitres, disent les autr(;s. — Je ne sais cas pourquoi [lumas se pique toujours d'aiqior les gens qui ont eu des malheurs ; moi j'adore le bonheur, Rajoute un monsieur qui gagne à la Bourse. Ainsi de suite pendant trois quarts d'heure. Prenez ces critiques et faites-en ce que vous voudrez. Voici une autre opposition au Monte-Cristo : — Je ne comprends pas un journal écrit par une seule plume (ce monsieur, cher ami, a des articles à vous proposer). — Au contraire, dit un autre; mais le malheur est que Dumas var causer et que quatre secréUiires vont écrire de mémoire. — Non , reprend un troisième, avec un gros éclat de rire» sortant d'un gros corps et d'une grande bouche, ce n'est ni Dumas, ni des collaborateurs qui écriront le MonteCristo; savez-vous qui l'écrira? Le public ! Dumas rece^ vra trois cents lettres par mois ; il fera un triage ; voilà la rédaction toute trouvée. Que dites-vous de ce gros monsieur jovial, cher ami? Mais laissez faire, vous en entendrez bien d'autres d'ici i un mois. Qu'importe ! mieux vaut encore les adversaires déclai'é» que les masques vous tendant une main et de lautre ser^ rant un stylet. Faites donc votre œuvre selon vos habitudes, sans trop> vous préoccuper des bourdonnements. Que le Monte-Crittc^

so LE MONTE-CRKTO. Boit un journal littéraire avant tout ; amusant par votre esprit, intéressant par votre cœur. Louez dans Toccasion ; critiquez plus souvent. Ne bravez pas trop Topinion ; écoutez-la, patientez avec elle; raisonnez avec elle; éclairez-la. L'opinion a une prétention énorme, c'est d'être sage, mais elle est enchantée quand on lui prouve qu'elle est folle ; et, comme elle est femme, on lui prouve à peu près ce que Ton veut par des hommages et des compliments. C'est assez, cher ami, c'est beaucoup trop, et je me sauve en vous serrant la main. Jules de Saint-Félix. P«nt , 9S avril. Cher ami. Il y a du vrai dans ce que vous dites, et beaucoup : oui, j'aime les gens qui ont eu des malheurs, et surtout ceux qui en ont encore. C'est même ceux-là, je l'avoue, que j'aime le plus et le mieux ! Ceux qui ont eu des malheurs, et qui sont redevenus heureux, ont bien assez d'amis sans moi, et peuvent par conséquent se passer de moi. Mais ceux qui sont encore malheureux ! ceux-là ont besoin qu'on les aime, et peut-être plus encore, ont besoin d'aimer. D'ailleurs, en moi ce n'est point une affaire de raisonnement ou de calcal, c'est une impulsion de tempéramment. J'ai une suprême pitié pour ce qui est faible, im indicible amour pour ce qui souffre. J'essaie de soutenir toute chose qui plie, de consoler toute âme qui plemre. Depuis que j'ai mon libre arbitre, je me suis éloigné des puissans pour passer ma vie avec les exilés. Louis aVIIi monte sur le trône ; tout enfant, je puis choisir entre les deux noms que je porte : le nom aristocrati(jue de mon grand-père, commissaire-général d'artillene et gouverneur des pages; ou le nom de mon père, général républicain. Je cnoisis celui de mon pèie qui me ferme toute carrière. Par l'entremise du général Foy et au nom de l'opposition qu'il fait, j'obtiens une place chez le duc d'Orléans et reste sent ans près de lui. tl monte sur le trône, le lui donne ma démission et vais fSaire ma cour à Areuemberg au prince Louis et à la reine* Hortense. Le prince royal m'honore de son amitié, m'invite à ses chasses, me prie de venir faire Caligula au camp de Compiègne. Je quitte Paris et vais passer deux ans à Florence, près du roi Jérôme, du prince Napoléon et de la princesse Mathilde. Le duc d*Aumale insiste pour que je fasse avec lui la campagne de la Smala, et, la campagne faite, pour que je vienne me reposer dans son palais arabe de Constantine. Je vais à la prison de Ham, passer trois jours avec un 11histre prisonnier, et corriger dans les mémoires du général Montholon ce qu'il pouvait y avoir d'insultant pour la mémoire de Napoléon I^^*. L'illustre prisonnier rentre en France, devient

Président de la RépubUque et m'invite à le venir voir à l'Elysée. Je lui réponds qu'en France le deuil se porte un an et que je suis en deuil des princes de la maison d'Orléans. Ne m'en veuillez donc pas, neme gourmandezdonc pas de mon excentricité, mon cher Sain t-FéUx : cette excentricité, a failli dix fois me brouiller avec tout ce qui m'entoure. Ma pauvre sœur, gui avait, ou plutôt qui aurait eu besoin de mon crédit "pour son mari, et à qui je refusais toujours de solUciter, sous prétexte que j'étais mal avec le pouvoir, un jour, résuma dans une boutade, tout ce qu'elle ^vait contre moi sur le cœur. — C'est une chose incroyable , me dit- elle ; aussitôt qu'un de Uu amis monte sur le trône, je crois que tu te brouilles à l'instant même avec lui, exprès pour ne pas être utile à ta famille ! Vous voyez bien, mon cher ami, que vous ne m'en direz jamais plus que ma pauvre sœnr ne m'en a dit. Tout et toujours à vous, — à moins que vous ne deveniez prince ou roi, Alex. Duiub. •Saint-Félix avait raison de dire que je ferais mon journal avec ma correspondance ; voici une bonne lettre que je reçois et que je ne résiste point au désir de mettre ici. Lyon, 21 avxU 1857. Monsieur, Nous somme** mon associé et moi, — je ne dirai pas deux anciens militaires, — car mon associé a trente ans, et moi votre serviteur en a vingt-neuf. Tous deux, l'un à dix-neuf ans, l'autre à dix-huit, nous sommes serré la main comme frères d'armes, tous deux à la même époque avons pris notre congé; si nous aimions quelqu'un, si nos sympathies tendaient *»galement vers un homme, c'était vous monsieur, qui étiez l'objet de ces sympathies, et par conséquent notre ami. Aussi nous empressons-nous de vous donner une preuve de notre affection en décidant que sur notre caisse commune, sera payé notre abonnement au Monte-Cri sIq, Veuillez bien penser un peu à ceux qui pensent beaucoup à vous, et envoyez-nous votre premier numéro contre rembom*sement de l'abonnQment. Tout à vous, A. Champàllier et L. Germain. Il va sans dire qu'il a été fait droit à la requête de ces deux amis. Sans dire de mal.de mes amis connus, j'ai toujours dit que mes amis inconnus n'étaient pas les plus mauvais. Pftris, 1« 22 avril I8ST. Excellent M. Dumas, Je vous embrasse sur les deux joues, et vous envoie pour titre d'un article que vous mettrez sur le Monte-Cristo^ la circulaire de la loterie des Jeunes Filles pauvres infirmes, incurables. Je charge votre bon cœur de la rédaction, et je * suis certain d'avance qu'il nous battra monnnaie. Merci, merci mille fois d'avance, bon et excellent monsieur Dumas, croyez à toute l'affection que vous m'avez inspirée. L. MOBET. Chanome titulaire de Samt-Dtaîs •t directeur de rŒuvn. ASILE MATfflLDE. LOTERIE DE

l'oEUVRE DE NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS, AU PROFIT DES JEUNES FILLES PAUVRES INFIRMES, INCURABLES. EXPOSITION DES LOTB DU 24 AVRIL AU 4 MAI. TIRAGE LE MARDI 5 MAI 1857. Le Conseil de l'Œuvre des Jeunes Filles çauvres infirmes, incurables, a Thonneur de vous prévenir que le tirage de la loterie au profit de l'établissement aura lieu le mardi 5 mai, à huit heures du matin, dans l'une des galeries du Palais-Royal. L'entrée sera rue Montpensier, prés le Theâtre-Francais. L'exposition des lots aura lieu du 24 avril au 4 mai ; on

lE MONTE-CRISTO. sr pourra la visiter pendant les jours qui précéderont le tirage, qui se fera le lendemain. LL. MM. l'Empereur et Tlmpératrice, voulant montrer Tintèrêt qu'elles portent à cette œuvre si touchante et si admirable, ont bien voulu envoyer deux lots qui, nous le croyons, fixeront l'attention et le désir de tous les visiteurs. Les personnes qui ont été assez charitables pour prendre des billets sont priées, si déjà elles ne l'ont pas fait, d*en faire tenir le montant le plus tôt possible. Dans le cas où elles -ne pourraient ni les garder, ni les placer, elles vou dront bien les remettre avant l'exposition. Le Conseil de l'Œuvre recommande à votre sollicitude toute chrétienne le succès de la loterie, qui ne peut être assuré que par le placement des billets, ainsi que par le nombre et le choix des lots dont il a en ce moment le plus pressant besoin. Cs sont les seuls moyens de rendre la loterie aussi productive que l'exigent les charges d'un établissement qui n'a que quatre ans d'existence, et qui déjà compte 90 individus : 80 jeunes infirmes incurables, et iO religieuses qui leur servent de mères. ^ Ces lots offerts pourront être remis soit à l'Asile Mathilde, avenue de Plaisance, 2, soit à mepdames les Conseillères, soit à M. labbé Moret, directeur de TûEuvre, 25, lue de JIonceaux-du-Roule. Nota. — La distribution des lots ne sera faite qu'après le dépouillement des numéros gagnants. Ce travail devant durerunjourentier, leslots ne seront remis que le jeudi 7mai. Après le jeudi? mai, les lots seront transportés chez M. le Directeur, 25, rue de Monceaux-du-Roule, où ils seront remis à qui de droit. Mon bien cher abbé, Je ne dirais rien de mieux que votre lettre, je ne ferais rien de mieux que cette note elle-même. J'insère donc votre lettre et la note jpii l'accompagne. Mon fils et moi vous envoyons chacun un dessin.Inscrivez-nous en outre pour cent billets. Au revoir mon cher abi)é, je u'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime. Alex. Dumas. La princesse Mathilde a fait près de 16,000 fr. i sa dernière quâte de SaintrPhilippe-du-Roule. NOUVELLES DIVERSES. Nous empruntons cette Nouvelle au Siècle^ ne changeant rien à sa rédaction. Elle sort, du reste, de la plume d'un des hommes les plus spirituels du notre époque. De la plume de M. Edmond Texier. « Avant de rentrer tout à fait à Paris, il faut que je vous parle d'un fait qui vient ' de se passer en Provence. Un de mes amis, avec qui j*avais voyagé jusqu'à Marseille, mei quitte et va se promener dans le Var En cassant par Grasse, il trouve toute ijme nichée de capucins en mission qui prêchaient et cathéchisaient depuis quarante jours.

Parmi eux, le père Ange, un orateur un peu ^ rude, qui appelle les choses par le nom qu'elles n ont pas ; le père Archange, qui supplée le père Ange, et le {)ère Conrard, un autre prédicateur très éloquent. Donc, es pères capucins travaillaient de concert à révolutionner les «consciences et à mettre les têtes senâ dessus dessous. Tout allait bien. Les femmes étaient affolées de sermons, de confessions, de contritions, et si quelques maris voltairiens protestaient, contre cette excessive ferveur qui ne laissait noéme plu» & leurs fenunM te tomps de s'occuper du ménage, la plupart avaient pris le parti de s'embrigader dans la légion des cordons bleus. 11 ne s'agit point de cuisine transcendante, comme on pourrait le croire ; le bleu est la couleur du ruban que doivent porter en écharpe sur la poitrine, avec une croix à la boutonnière, le jour de la procession générale et de la plantation de la croix, les brebis ferventes qui ne veulent pas être confondues avec les brebis galeuses. » Quand on veut guérir le mal, il faut l'attaquer dans sa racine, telle est Topinion du père Archange, un fier chirurgien , comme vous allez le voir. Le père Archange monte un beau soir en chaire, et le voila qui se met à Sromener son bistouri à travers toutes les plaies du caavre social. 11 coupe, retranche, ampute, supprime par ici et rogne par là. Bref, il soumet à son scalpel, ce terrible praticien, les philosophes et les romanciers, "Voltaire et toute la séquelle, le Journal des Débals et le Siècle^ Alexandre Dumas et Eugène Sue, Georges Sand et Balzac. M. Thiers lui-même n'est pas épargné, il reçoit l'anathème en pleine poitrine. Quant a M. de Lamartine... je me demande s'il doit encore rester quelque chose , à l'heure présente, de l'illustre écrivain, tant il a été littéralement pulvérisé par le père Archange. » Après cette épouvantaible exécution, le père Archange ordonne aux repentis des deux sexes de déposer dans les vingt-quatre heures, entre les mains du curé de la paroisse, tous les liv)-es, journaux, brochures et imprimés quelconques non approuvés par NN. SS. les évêques. Tout s exécuta selon l'ordre du père Archange. Seulement, pour épargner la rougeur aux nouveaux convertis, le curé avait permis, avec Tagrèment du père Archange, bien entendu, qu'une espèce de tronc à large embouchure fût pratiqué à la porte de l'église. Ce travail avait été fait dans la joui*nëe qm suivit la terrible prédication. » La nuit, la plus grande partie de la population vint dé^ poser dans le tronc les volumes et les journaux, honteusement et furtivement, conime on abandonne un nouveauné au tour d'un hospice. » L'exécution (un auto-da-fé en France en 1 857!) a eu lieu en grande pompe le Jeudi-Saint, à neuf heures du soir. Rien n'avait été négligé par le père

Ange, le père Archange, le père Conrard et par les autres révérends, pour donner à ce spectacle une imposante solennité. » Un vaste bûcher s'élevait sur une des places de Grasse. Sur ce bûcher on avait amoncelé un tas de journaux et dé livres, parmi lesquels je citerai deiix exemplaires de /ocelyn^ un exemplaire de la Chule d'un ange, un exemplaire dépareillé de iHisloire de la révolution française , par M. Thiers, des romans de Balzac, de Dumas, de Sue, et un exemplaire de Colomba, ^orle sénateur Mérimée. Il y avait aussi des volumes de Michelet, la Religion naturelle de Jules Simon, des comédies, des vaudevilles, et une énorme quantité de publications pittoresques. » Donc, à neuf heures du soir, tout étant préparé, le clergé s'est avancé processicnnellement, précédé de deux enfanta de chœur portant chacun une croix d'argent recouverte d'un voile noir ; quelques mauvais livres tardivement déposés étaient portés par des bedeaux dans des corbeilles aussi voilées de noir. Le cortège marchait Iqntement et silencieusement, à la lueur des cierges et des torches. C'eût été lugubre si ce n'eût été bouffon. Arrivés au pied du bûcher, où les livres retardataires furent immédiatement précipités, les saints pères capucins s'emparèrent des torches et mirent héroïquement le feu au bûcher. Pendant que la flamme dévorait livres et journaux^ M. le curé entonnait de sa plus belle voix le Parce, Domine. » Un seul livre a échappé aux flammes. Ce livre tombé de la corbeille d'un des nedeaux, a été subrepticement ramassé par un voltairien incorrigible oui s'était sacrilégement mêlé au pieux cortège. C'était, le livre bien entendu!., on ne le croira pas... Lazare le Pâlre^ un gros mélodrame de M. Boucharay. Bien longtemps avant l'incendie, la foule se pressait, avide de spectacle, autour du bûcher : une foule ignorante, incapable de comprendre l'acte qui allait s'accomplir et qui verrait probablement brûler les capucins avec la même avidité que les niauvais livres* Cetti fouli dîMÛty 4ftfu I9

 lançage du pays : ■ Van brûla les roulanciers, » on va brûler les rolanciers. Un peu plus loin, des groupes s'étaient fonnés qui avaient pris le parti de considérer la chose sous son point de vue bouffon. Au moment où le cortège débouchait sur la place, une voix cria : • Monsieur le curé, le bourreau sera-t il habillé de rouge? » D'autres regardaient le spectacle de Tair de ce libre penseur qui disait, en voyant brûler ses livres : « Les imbéciles I ils ne brûleront pas ridée. » Sans doute un tel acte est encore plus ridicule qu'il n'est odieux : il prouve cependant une chose, c'est que les révérends pères capucins seraient parfaitement capables, si on les laissaient faire, de brûler Lamartine, Michelet, Dumas, Mérimée et bien d'autres encore, tout aussi dévotement qu'ils brûlent les livres de ces écrivains, le tout au nom de Dieu. Cela se pratiquait ainsi autrefois : les temps sont changés, mais les capucins sont restés les mêmes. M«« Grasset, de TOdèon, vient d'être engagée par M. Empis et va passer au Théâtre-Français. C'est une excellente acquisition. M™« Grasset est la meilleure duègne de Paris. uest, en outre, un bon et excellent cœur, ce qui ne gâte rien au talent, et ce qui souvent, â mon avis, non-seulement le complète, mais lui donne ce pouvoir sympathique 3ui s'étend chez le romancier sur ses lecteurs, chez le poèta ramatique et chez Tarlisle sur leui-s auditeurs. Malgré les faibles appointements de M™« Gràssot — deux cents francs par mois, je crois— jamais sa bourse n'est restée fermée à une souscription pour im camarade besogneux ou un machiniste blessé. La nouvelle administration avait mis la pauvre femme â la porte après quinze ans de service, dans cette espèce de tombe que l'on appelle l'Odéon. La bonne duègne offrit, en pleurant, de réduire ses appointements d^moitié— on tient à sa maison, si triste et si solitaire qu'elle soit. — Elle n'obtint qu'un refus obstiné. Elle eut alors l'inspiration d'aller trouver M. Empis et de s'offrir d la rue de Richelieu. M. Empis accepta. Ce fut à la fois une bonne action et une heureuse idée. Nous ne sommes ni partisan de M. Empis, ni fanatique de la façon dont il mène le Théâtre-Français ; Dieu nous en gardé. Mais il a fait une bonne chose;' inscrivons-la. Les dernières courses de La Marche avaient attiré tout le Paris fashionable; elles ont donc été on ne peut plus brillantes. Un épisode, auquel on ne s'attendait pas, est venu leur donner une date remarquable dans les annales du sport. M. Hublot, qui montait Simple Peler ^ ayant mal enlevé son cheval au moment de sauter une barrière fermée, est tombé sous sa

monture, et, blessé grièvement, malgré les soins qui lui ont été prodigués par le docteur Gauthier et M. Declat, a été emporté sans connaissonce. Il est question, pour l'avenir, d'ét^lir une ambulance chirurgicale sur le lieu même des courses. En Espagne, il y a dans chaque cirque, et pendant tout le temps que durent les com*ses, une chapelle ouverte et toute allumée, un prêtre en permanence, et un médecin de garde. Si par hasard un Chulo, un Banderillero, ou un Torero est blessé grièvement, tout est prêt pom* qu'il meure d'une façon convenable. On dit'que nos voisins les Espagnols sont en arrière do nous. Vous voyez bien qu'au contraire ils sont en progrèii. Sans compter que les courses de taureaux de Madrid ou de Séville sont moins dangereuses que les steeple-chases de La Marche et de la Croix de Berny. Jo remercie notre confrère du Figaro^ qui n'a pas voulu croire que j'eusse, en 1848, crié vive la république, avec un cigai*e du duc de Montpensier à la bouche. La chose en effet m'eut été impossible. Je n'ai jamais fumé. Celui de nos confrères à qui l'on a écrit de Londres que j'avais été vu aux meetings aé Southwarth et de Braunfort, chamarré de toutes mes croix, a été mal informé. Depuis 1849, nul n'a pu me voir avec une seule croix, et la raison en est bien simple : En 1849, une éminente actrice, morte pauvre, et craignant d'être jetée dans la fosse commune, me laissa le soin de sa sépulture. Je vendis toutes mes croix pour la faire enterrer. Depuis cette^époque, je ne me suis jamais retrouvé assez riche pour les racheter. Alex. Dumas. Alex. DUMAS. Seul propriétaire et leul rédacteur du MonU^Critto. Paris. — Imprimerie de £. Brière et C*, rue Sainte- Anne, 55. Ka i^ente A radmlntsCratlon de Ubmlrle, rae lVotre-l»ame-de»-Victolres* 9%. LE DICTIONNAIRE UNIVERSEL PANTHÉON LITTÉRAIRE ET ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE, PAR MAURICE LACHATRE. Deiu magnifique» volume», contenant 200 feuilles de texte grand in-4o à trois colonne», illustré» d'environ 50,000 sujets gravés sur bois. L'OUVRAGE COMPLET! SO FRANCS. Le dictionnaire universel est le plus grand, le plus complet de tous les dictionnaires; c'est le seul qui embrasse dans se» développements tous les dictionnaires spéciaux, et en même temps celui qui coûte le moins cher. , — "■ , ■ __^ . _— En vente clieB Cliarllen* édUtenr, Honleirard «alnt-Maitln. 1%, NOUVELLE BIBLIOTHEQUE CHOISIE A I FRANC LE VOLUME IN- 18. Les Etudiants de Paris, par Paul Avenel. . 1 fr. Les Pigeons de la Bourse, par Deltuf. . . 1 Chavoruay, par Charles Didier, 1 vol. in-i8. . 1 Les Quatre Fauvettes, par E. Enault. ... 1 Contes et historiettes, par- le marquis de Varenne, 1 vol 1 Le Lion de Venise, par le

vicomte Ponson du Terrail, 1 vol 1 Flâneries parisiennes aux Etats-Unis, par Alfred d*Aimbert, 1 vol. in-i6. ..... La Physiologie du Duel, par id., 1 vol. in-18 La Question d'Argent, in-18 par A. Dumas ûls Les Heures Perdues, par id. id. . Feuillets épars, par Ludovic Duperche, 1 vol grand in-18 1 fr. 1 2 2 3

The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate

I" ANSEB. N- S. un NCHÉBO, 15 CENnMES. JEUDI -7 MAI 1857. « IradMeUAP «t rcprodactittn aaiil Inlcrdltra. MONTE-CRISTO JODRNAl HEBDOIADAIEE DE ROIUNS, CnSTOIRE, DK VOYAGES ET DE POÉSIE, rCB[.IB HT BEDIOlE PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. KDUADZ DI VEHTE ET D'il A PARIS, HUE NOTBE-OAME-DEB-VICTOIRES, N" 11. In Ittiru non affratichiti MronJ nfuiéti. iFilZ Il'AMOEXIRT : PARIS : DftPABTEMKNTS ; Un an Bfr. .. [Un an 10 fr. n SU IPOIB 4 eo I Sis moi 5 û Pour l'Etrnuger, le pnrt en su). », rue Notre-Dome-des-VictoireB, 11, avec un» ïni^ur «nr Puri', ou un manrfi CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Cbers lecteurs. Je vous ai dit, il y a huit jours, que, âa.is ma première causerie , je vous parlerais de l'Angleterre. Oh ! ne craignez rien, — il ne sera aucunement question de politique. Mais de cinq choses qui m'ont fi-appé, Ces cinq choses qui m'ont frappé sont : ' Une couleuvrine sous un hangar; Un Ecossais sur un théâtre ; Un juge dans un café ; Un marchand dans un magasin Un coq aous une cage. Je commence. Nous arrivâmes à Douvres à six heures du malin — b chemin de fer venait de partir. Nous avions une heure ;l perdre en attendant le premier convoi. n n'y a pas grand'chose à voir à six heures du matin à Douvres. — Bon, me dïrez-vous, il y a la mer, et l'on ne se lasse pas de voir la mer! — Vous avez raison, pour tout autre pays que Douvres mais à Douvres on ne voit pas la mer, on ne voit que le brouillard. Je ne sais pour combien de parties d'azote, d'oxygéue ou d'eau, le brouillard entre dans l'air respirable des Anglais ; mais ce que je sais, c'est que les Anglais ne peuvent pas se passer de hronillarrl.

34 LE MONTE-CRISTO. Les Anglais ont généralement le spleen au mois de novembre. Vous croyez qu'ils ont le spleen à cause du brouillard qui commence en novembre pour ne finir qu'en mai ? Point du tout. Ils ont le spleen, parce que, pendant quatre mois, ils ont été privés de brouillards. Le brouillard leur manque ! C'est si vrai, que, dans les pays où il n'y a pas de brouillard, ils en font un, du moment où ils sô sont décidés à l'habiter. Voir Gibraltar et Malte. Le brouillard était inconnu à Gibraltar avant 1704, et à Malte avant 1800. Mais les Anglais ont pris Malte aux Fran^ çais et Gibraltar aux Espagnols : — Gibraltar et Malte ont aujourd'hui du brouillard, comme Douvres et Soulhampton. Vous me demanderez avec quoi les Anglais font leur brouillard? Avec du charbon de terre, — je présume» Mais il ne s'agit pas de cela. — Tai constaté, en passant, que ce n'était pas le bon Dieu qui faisait le brouillard, mais les Anglais ; c'est tout ce qu'il me faut» Je disais donc, qu'à cinq heures du matin ^ il n'y avait pas grand*chose à voir à Douvres. Ce qui ne m'empêcha point de demander à une espèce de cicérone parlant moitié anglais, moitié français : — Oii'avez-voas à me montrer ? Il fut d'abord assez embarrassé, chercha un instant, et me dit : — Voulez-vous voir la couleuvrine de la reine Anne ? — Va pour la couleuvrine de la reine Anne. Nous nous mîmes en route. Chemin faisant, mon cicérone voulut m'expliquer ce que c'était que la reine Anne. —Oh I mon ami, lui dis-je, je connais la reine aussi bien que vous, et peut-être mieux. C'était une grosse reino fort couperosée ayant eu douze ou quatorze enfants, dont elle eut le malheur de ne pas conserver un seul pour lui succéder, aimant fort le vin de France dont Louis XIV se chargeait de lui faire sa provision, s'inquiétant peu de la religion, qui s'en alla tant soit peu au diable sous son règne, et à laquelle le statuaire chargé de conserver sa ressemblance, en mémoire de ces deux détails sans doute, a fait la mauvaise plaisanterie de couler à la porte de SaintPaul une mauvaise statue de bronze qui tourne le dos à l'église et regarde le marchand de vin. Vous voyez bien que je connais la reine Anne presque aussi bien que mon confrère M. Scribe qui, sans doute pour être désagréable à son ombre, a fait le Verre d'Eau^ à telles enseignes que la pièce commence par cette phrase : « Monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine ; » fen trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera re» eue avec les égards dus à Venvoyé d'un grand roi. » — Je vois que vous connaissez la reine Anne, que vous connaissez M. Scribe. — Je le sais par cœur, comme vous voyez, mon ami, puisque, à

distance, je puis vous citer ime phrase qui, à mon avis, est im modèle de langue. — Mais vous ne connaissez pas la coulevrine. — Cela, je l'avoue. — Allons donc voir la coulevrine. La coulevrine de la reine Anne est une coulevrine conune toutes les couleuvrines, un peu plus longue peutêtre, voilà tout. Ce qui fait le charme de la couleuvrine de la reine Anne, c'est son inscription. Cette inscription indique le degré d'affection que se portent les deux peuples— anglais et français. Voici rinscription de la coulevrine de la reine Anne : « Tenez-moi propre, chargez-moi convenablement, et » j'enverrai un boulet de Douvres à Calais. » Merci, voisins.— Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Un quart d'heure après, le chemin de fer nous appelait en toussant de toutes ses forces. Nous partîmes. — Il me sembla que nous passions entre une falaise gigantesque et la mer, — je dis il me sembla, mais je n*osemis pas en répondre. Il faut que la vapeur ait une rude force pour couper un pareil brouillard. Trois heures après, je crus m'apercevoîr que nous passions sur des toits. Nous entrions à Londres» Il était arrêté d'avance que nous irions loger A Leicester-square, c'est à-4ire dans ce que l'on appelle le quartier français. Nous n'eûmes donc que nos sacs de nuit à tirer d'entre nos jambes, qu'à appeler an cab, et lui crier : SablonnUre-Hétel. Une des considérationsqiii m'avaient déterminé A loger à Leicester->Square, c'est que Leicester-Square était dans le voisinage de Coventry-street, et qu'à Goventry-street Gordon Cumming faisait son exhibition. Maintenant, qu'est-ce que Gordon Cumming? Je vais vous dire cela, chers lecteurs. 11 faut vous avouer que je suis grand amateur de voyages, non seulement des voyages que je fais, mais de ceux que je lis. — On ne peut pas aller partout de sa personne^ comme disent les généraux en chef dans leurs bulletins, mais le Uvre à la main on peut suivre le capitaine Cook en Océanie , Levaillant en Afrique, le Père Hue en Chine. Tout enfant, j'ai été bercé par des voyages. Avouons encore une faiblesse, — c'est qu'étant chasseur, les voyages qui m'amxisent le plus, sont ceux qui contiennent des récits de chasse. Or, il y a deux mois à peu près, à la suite d'une expérience à Montfaucon, dont vous a entretenu dans son journal, la Science contre le Préjugé^ mou savant ami, le docteur Meynard, — expérience qui, à la grande satisfaction de Devisme, av^it parfaitement réussi (1) , nous dînâmes en compagnie de médecins, de savants, de chasseurs et d'artistes. Jules Gérard assistait à ce dîner. Jules Gérard, le tueur de lions, vous savez, et qui en est à son vingt-sixième lion. Il y avait encore là un autre ami à moi, un Anglais, pardon, je me trompe, un

Ecossais, grand chasseur, grand voyageur, arrivant de l'Inde, où il est resté neuf ans et où il a chassé le tigre comme tout Anglais ou Ecossais qui a été dans l'Inde. On parla des lapins de Bondy, des chevreuils de VillersCoterets, des daims de Compiègne, des cerfs de Fontainebleau, des sangliers de Montargis, et, en montant toujours, on en arriva aux tigres du Pendjab et aux lions de l'Atlas. — Connaissez -vous Gordon Cumming? demanda mon Ecossais à Gérard. — De nom seulement. — C'est après vous l'homme qui a tué le plus de lions. — Oui, il en a tué vingt-deux. — Sans compter cinquante éléphants, soixante rhinocéros. Et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces. — Je sais cela, dit Jules Gérard, et je compte aller à Londres tout exprès pour lui faire une visite de confrère. J'étais profondément humilié ; il y avait à Londres un homme qui avait tué vingt-deux lions, cinquante éléphants, soixante rhinocéros et cinq ou six cents antilopes de tou(l) 11 s'agit, dans la pêche de la baleine, de substituer au harpon une balle conique et explosible.

LE MONTE-CRISTO. 35 tes espèces, et je ne connaissais pas cet homme. — Quand allez-vous à Londres? demandai-je à Gérard. — Oh I je ne sais précisément, répondit-il. — Moi, j'y vais dans quelques jours; le premier de nous deux qui fera le voyage annoncera à l'autre où demeure Gordon Gumming? demandai-je à Mackenxie. — Où il demeure? je n'en sais rien. Mais son théâtre est situé Coveniry-Slreeh — Gomment, son théâtre, il est directeur de théâtre? — J'aurais dû dire son exhibition ! — Cher ami, qu'est-ce que son théâtre? qu'est-ce que son exhibition? Je suis profondément ignorant. Renseignez-moi. — G'est-à-dire que dans une grande galerie tapissée de peaux de lions, de peaux de tigres, de peaux de serpents hérissés, de cornes de springsboks, de gemsboks, de hartbeests, de wildebeests, de défenses d'éléphants et de cornes de rhinocéros, il raconte lui-même ses chasses, faisant passer sous les yeux de ses auditeurs, et au fur à mesure qu'il raconte, les diJBTérents tableaux représentant les scènes les plus émouvantes de ses travaux herculéens. — 'Nous irons voir cela, Mackenzie. — Quand vous voudrez. Quand vous voudrez était bien facile à dire. Moi aussi, comme Gérard, j'avais des empêchements pour aller directement à Londres ; d'ailleurs, pour aller à Londres, je m'étais donné un prétexte, et ce prétexte me fixait une époque. J'avais prétendu, vis-à-vis de moi même, que j'avais besoin de voir les élections anglaises. Vous comprenez bien que ce n'était pas vrai, et qu'à moins d'être atteint de dépravation politique, on n'éprouve pas de pareils besoins. Mais quand je désire une chose, l'argent me manque parfois, les prétextes jamais. Il en résultait que tous les jours je parlais à Mackenzie de Gordon Gumming, lui faisant question sur question. — Ecoutez, me dit-il un jour, il y a une chose bien simple à faire en attendant que vous le voyiez, lui. — Laquelle? — Jjire son voyage. — Il Ta donc écrit. — Oui ; c'est fort intéressant. Je vous apporterai cela demain. — Vous l'avez? — Non, je l'achèterai. ^ — Où cela ? — Chez Stassin et Xavier, rue de la Banque. J'appelai un de mes secrétaires. — Vite chez Stassin et Xavier, rue de la Banque, les voyages de Gordon Gumming. — Cinq ans de chasses dans rintérieur de V Afrique^ dit Mackenzie, voilà le véritable titre. — Tu entends, Fontaine? — Parfaitement. — Dans un quart d'heure, mon livre. — Je ne peux pas aller à pied rue de la Banque et être revenu dans un quart d'heure. — Prends une voiture. Pour mon biographe, il y aura tout im monde de réflexions philosophiques, physiologiques et morales, dans ces mots — prends une

voiture. Que de fois, pour ime chose qui valait vingt sous, mais que je voulais avoir tout de suite, ai-je fait prendre u;ae voiture qui en coûtait quarante. Je ne sais si Fontaine prit ou ne prit pas la voiture, mais un quart-d'heure après, il rentrait triomphalement, son Gordon Gumming à la main. Je me jetai sur le livre, et, comme fait \m enfant, je courus aux gravures. ^ Les gravures étaient dignes du sujet. C'étaient des éléphants faisant sauter, arbre par arbre,de8 forêts en l'air ; c'étaient des rhinocéros donnant la chasse au chasseur, au lieu de la recevoir de lui ; c'étaient des myriades de chiens sauvages, la gueule ouverte etlaquene raide, entourant le narrateur dans l'intention bien visible de le dévorer ; c'était Gordon Gumming, aidé de son petit Boschisman, tirant par la queue un boa de vingt-cinq pied de long, ou assassinant, à coups de couteau, un hippopotame dans une mare ; c'étaient, enfin, fixés sur le papier, les rêves les plus fantastiques que puisse faire un chasseur, soit pour son compte, soit pour le compte des autres. En deux nuits et une journée, le volume compacte de Gordon Gumming, contenant à peu près cinq ou six de nos volumes ordinaires, fut dévoré. Je n'en fus que plus avide de voir Gordon Gumming et de causer avec lui. Voilà pourquoi je vous disais, chers lecteurs, que Je m'étais tout particulièrement logé à Leicester-square, pour être dans le voisinage de l'exhibition de Gordon Gumming. J'y étais. Je courus aux affiches. Tous les jours, Gordon Gumming avait séance de sept heures à dix heures du soir. Les samedis seulement la séance était de jour, de trois à six heures de l'après-midi. Nous étions justement arrivés un samedi. J'allai d'abord voir mon élection à Southwark, — mais les élections n'étaient devenues qu'une chose secondaire. G'était Gordon Gumming que je voulais voir. Par bonheur les meetings étaient finis à deux heures , de sorte qu'à trois heures précises j'étais à l'ouverture du théâtre ; j'entrai un des premiers et allai me placer sur une des banquettes les plus rapprochées de l'avantscène. • De là je regardai tout autour de moi. Les souvenirs de Mackenzie lui avaient été fidèles ; la salle était bien telle qu'il me l'avait décrite : ce n'était le long des murailles que peaux de lions , peaux de tigres , peaux de panthères. Il y avait la fameuse peau du boa de vingt-quatre pieds de long, que j'avais, dans la gravure, vu Gumming et son Hottentot tirant par la queue. Il y avait des cornes de toutes les espèces — par milliers — les cornes on ne les comptait plus. Il y en avait de courbes, de droites, de tordues , d'embranchées, de pointues, d'obtues, de fourchues, de mates, de luisantes, de rugueuses. G'était , comme eût dit un gamin de Paris, ou MoUère, s'il eût vécu de nos

jours, c'était le désarmement complet de la garde nationale. L'abord du théâtre était défendu par une haie de cornes de rhinocéros et de défenses d'éléphants pesant de cinquante à trois cents livres. L'avant-scène était pavé d'écaillés de tortues grandes comme des capotes de cabriolet. Le spectacle était dans la salle avant d'être sur le théâtre. Un piano placé à ma droite S3 fit entendre. Au miUeu de toute cette décoration cornue, ce piano, jouant des polkas, faisait le plus drôle d'effet qui se pût voir. Le piano annonçait l'apparition de Gordon Gumming.

3G LE MONTE-CRISTO. Gordon Cumming, leste et vigoureux Ecossais de cinq pieds six pouces, âgé de quarante-cinq ans à peu près, et vêtu de son costume national , se glissa entre le rideau et Tencadrement et parut sur le Proscenium. Il fut salué par de nombreux bravos ; il était évident que les spectateurs étaient en partie des gens qui venaient , mais surtout des gens qui revenaient. J'applaudis, comme les autres, et même plus fort que les autres. Cumming me remarqua, et, sans savoir qui j'étais, me fit un salut particulier. Puis il commença son speech. ^Ceci c'était autre" chose. Je comprends parfaitement l'anglais lorsque je le lis , pourvu que ce ne soient pas des vers de Byron ou de Burns ; mais je n'entends pas un mot de l'anglais quand on le parle. A plus forte raison, quand celui qui parle anglais est un Ecossais. Par bonheur, •je savais mon Gordon Cumming par cœur. Ce qu'il disait, au reste, n était qu'une espèce de discours préparatoire sur son enfance vagabonde au milieu des lacs, des torrents, des rochers et des précipices. I^a toile se leva, et Ton vit en peinture, bien entendu, un enfant de quinze ans suspendu à une longue corde et essayant d'effaroucher deux énormes oiseaux. C'était Gordon Cumming dénichant des aigles. A partir de ce moment, toute la vie de l'Ecossais passa BOUS les yeux du lecteur : chasse au spriugsbook, chasse au gemsbook, chasse au hartlebeest, chasse au wildebeest,— chasse à la girafe, chasse au rhinocéros, chasse à l'éléphant, chasse au lion. A partir de ce moment, je compris parfaitement, — et je pris, je l'avoue, un énorme intérêt aux aventures de ce voyageur, racontées et expliquées par lui-même. Nous n'avons aucune idée de cette sorte de spectacle en France. Chez les Anglais, peuple pratique, ils sont familiers. Si vous allez à Londres, chers lecteurs, allez voir Gordon Cumming. Il va sans dire que je lui fis passer mon nom, que je restai après les autres et que les autres partis, je causai une heure avec lui. Gordon Cumming parle assez facilement le français. Ce fut une seconde représentation ; mais, cette fois, pour moi seul. Nous sortîmes à sept heures. Nous pouvions, le même soir, aller voir un autre spectacle, que l'on m'avait recommandé comme fort curieux : — Le juge Nich oison. Si vous allez à Londres, et que vous égariez votre œil sur les murs, vous ne pourrez manquer de voir, parmi les autres affiches, une affiche représentant une grosse figure rouge coiflfée d'une énorme perruque, et, au bas de cette face joviale, ces mots : — Juge Nicholson. Vous demandez alors ce que c'est que le juge Nicholson. Celui à qui vous vous adressez regarde d'un air étonné et

passe sans vous répondre. Un Anglais étonné fait quelquefois : Ho I S'il est trèsétonné, il fait : Ho ! ho I Mais, si étonné qu'il soit, il ne répond jamais. Vous me demandez de quoi est étonné l'Anglais à qui vous demandez ce que c'est que le juge Nicholson. Il est étonné que vous ne connaissiez pas le juge Nicholson, voilà tout. En effet, tout Londres connaît le juge Nicholson. Je vous dirais bien ce que c'est que le juge Nicholson, mais la façon dont l'Anglais manifeste son étonnemenl, sans songer à répondre à la question qu'on lui fait, quand cette question Tétonne, est cause que je ne connais du juge Nicholson que ce que j'en ai vu. Mais soyez tranquilles, chers lecteurs, ce que j'ai vu, je vais vous le dire. Pardon, chers lecteurs, maison entre dans mon cabinet ; je suis à vous à l'instant même. Savez- vous qui entre dans mon cabinet? C'est mon imprimeur. Devinez ce que vient me dire mon imprimeur. Il vient me dire que non-seulement le journal est fait, mais regorge de copie. Que, si je ne m'interromps pas ici, il ne pourra pas mettre ma Causerie. Qu'elle a déjà dix pages de mon écriture, et que la manière dont j'y vais, elle menace d'en avoir vingt. Que le Monle-Crislo n'en contient en tout que cinquante. Que, si je ne veux parler ni de Montanelli, ni de M™* Ristori, ni de Gozlan, ni de la Famille Lambert, ni de Lafont, ni de M»« Fargueil, ni de Lagrange, ni de Mii« Bellecourt, on peut mettre ma Causerie, Mais que, si je veux parler de tout cela, il faut que le reste de ma Causerie soit remis au prochain numéro. Au prochain numéro donc, chers lecteurs, les trois choses dont il me reste à vous parler. C'est-à-dire : Un juge dans un café, Un marchand dans un magasin. Un coq sous une cage. Donc, chers lecteurs, i jeudi prochain, — et en attendant Yale et me ama, A. Dumas. iP. S. Pardon, monsieur l'imprimeur, mais voici une petite lettre qui réclame sa place dans le post-scriptum. Je la décacheté à l'instant, Et je lis : Samedi Z,^ Monte-Cristo restant. Maître, t J'ai vu jouer son drame en espagnol à Mio- Janeiro, * dites-vous, ou plutôt dit Berthaut-Monte-Hauban. Pourquoi pas en portugais ? Est-ce un lapsœ lingus, comme dit le capitaine Berthaud, ou une Ristx)ri castillane était-elle allée jouer au Brésil ? Après tout, on dit bien j'ai vu Médée traduite en italien à Paris. Quand les Mohicans paraîtront en volume, je saurai bien si M. de Monte-Hauban s'est trompé. A jeudi et à toujours. Pourquoi la semaine des quatre jeudis n'estr-elle pas une vérité pour le Monte-Cristo, Tout à vous. Vicomte de Courtenay, si vous le permettez, Un des premiers abonnés du Monte-Cristo, eiq}ii, selon l'Evangile, sera aussi un des derniers. Vous avez parfaitement raison, Vicomte; seulement ce n'est point un lapsœ lingus, c'est un lapsus

plumœ, A partir d'aujourd'hui, le drame de Jean-Robert est traduit non-seulement en espagnol, mais en portugais. Mille merci de la réforme que vous désirez introduire dans la semaine. At.fa'. Di:ma5.

LE MONTE-CRISTO. 37 MONTANELLI. Je vous ai promis, chers lecteurs, et cela, à propos de Camma^ de revenir à Montanelli. J'y reviens. Montanelli, dont le nom a été prononcé deux fois littérairement chez nous à la suite de deux succès, du succès de Médée^ dont il n'était que le traducteur , et du succès de Camma, dont il était l'auteur, Montanelli est un des hommes les plus populaires de Tltalie. Je le rencontrai en 1843, à la promenade des Gascines à Florence. C'était alors un tout jeune homme, mais déjà professeur de droit commercial à l'Université de Pise. On me le présenta. Il me rappela qu'il m'avait déjà vu en 1835, à Florence toujours, dans le cabinet littéraire de Vieussieux. Quiconque a traversé la capitale de la Toscane, ne s'y fût-il arrêté qu'une heure, sait ce que c'est, ou plutôt ce que c'était que le cabinet littéraire de Vieussieux. C'était le rendez- vous des savants, des poètes et des tragédiens florentins. J'y ai connu Nicolini, Gino Capponi, BartoUni, Salvagnoli ; tous noms célèbres là-bas, et presque célèbres ni-ême ici, où les célébrités étrangères ont tant de peine à obtenir des lettres de naturalisation. En 1835, Montanelli était encore un enfant ou- à peu prés, un jeune homme à peine, né qu'il était en 1813. Son père, organiste-chanteur, jouait également bien de cet admirable instrument qu'on appelle l'orgue; de cet instrument subhme qu'on appelle la voix. C'était une imagination vive, presque folle, une véritable imagination italienne chatdETee au feu des volcans, que celle du jeune Montanelli. D'abord, il voulut se faire chanteur, compositeur, exécutant comme son père, et apprit la musique dans laquelle il fit de rapides progrès. Son père le voyait déjà maître de chapelle du grand-duc dans les Etats duquel il était né ; quand tout à coup arrive 1830 et les prenuères bouffées du saint-simonisme. Voilà Montanelli saint-simonien fou, disciple enragé des Enfantins, des Bazard, des Rodrigue et des Pereire, et qui fonde à dix-huit ans l'église saint-simonienne de Pise. !Mais la police italienne ne plaisante pas avec ces sortes de fondations. Un jom-, Toncte de Montanelli lui annonce que des vagabonds ont eu l'idée de fonder une église saintsimonienne, et que la police cherche le fondateur pour le mettre en prison. . La nouvelle nécessitait un voyage hors des frontières toscanes ; — Montanelli partit en véritable étudiant, le bâton à la main, une centaine de francesionis dans la poche. Eu route, un livre lui tombe sous main. C'est une traduction de Kant. Le jeune homme dévore Kant, dévore Descartes, dévore Leibnitz, dévore Klopstock, et découvre que sa vocation n'est ni la musique, ni l'économie

sociale, mais la philosophie. Le voilà dans la plxilosophie jusqu'au cou. Sa tète seule surnageait au-dessus do labime du doute, ou il se soutenait, appuyé sur les deux vessies gonflées de vent qui portent pour étiquette PEUT-ÊTaE et que saisJE. Un ami d'eùfance perd sa mère. Montanelli prend sa plume toute trempée encore d'eucre pliilosophique et veut écrire une lettre de condoléance. Mais sans que le philosophe sache comment la chose s'accomplissait, et de même que M. Jom-dain faisait de la prose sans s'en douter, Montanelli faisait des vers sans le savoir. Au dix ou douzième, il s'en aperçut, les relut, se sourit à lui-même et continua dans la même forme. Le philosophe se trouvait être poète. Sur ces entrefaites, entre un prêtre, son professeur. -— Que fais-tu là, garçon? demande-l-il. — Lisez, répond Montanelli en lui passant le papier. Le professeur lit, essuie une larme, se remet à lire, en essuie deux, se remet à Ure une troisième fois, éclate en sanglots, et se jetle dans les bras de sou élève en s'écriant : — C'est du Pétrarque tout pur I Dans son mépris pom* la poésie, Montanelli n'avait jamais lu Pétrarque. Montanelli abandonne Kant, Klopstock, Leibnitz, Descartes, Spinosa, et se meta lire Pétrarque, Dante, l'Arioste, le Tasse et Alfleri. A partir de ce moment il écrit en vers, il parle en vers, il rêve en vers — tous ses amis croient qu'il devient fou ; sa famille s'inquiète. Un Shakspeare lui tombe sous la main — la traduction française de Guizot. Si faible qu'elle soit, il y transpire quelque chose du génie de l'auteur de Romeo^ d*£famlel et de Macbeth. MontanelU publie en 1836 un volume de poésies. Il annonce deux drames. Arrive une lettre de son père qui le dégrise. — Malheureux, lui dit son père, tu allais être un avocat, quand la flèvre des vevs t'a pris. Il s'agit d'être avocat ou poète. Car on n'est pas avocat et poète à la fois. Si avocat, reste à Pise, étudie, plaide et gagne ta vie. Si poète, viens me retrouver à Fuccecchio, mange mon macaroni, mes choux et mes carottes. Car de vivre de la poésie, il n'y faut pas songer.— Le tête-à-tête paternel, le macaroni de la famille, les choux et les carottes de Fuccecchio épouvantent Montanelli; il brûle ses vers, pour se faire recevoir avocat, plaide avec un succès immense et est nommé professeur en 1840, c'est-^i-dire à 27 ans. Depuis 1832, il est aflilié à l'Italie souterraine. Il a commencé Tagitation légale, il a rédigé la pétition de Pise contie les Jésuites, pétition qui a donné l'exemple à toute l'Italie méridionale. En 1848, à l'écho de la révolution de Paris, Pise se soulève. Les étudiants partent en masse. Montanelli prend uu fusil et se met à leur tête. Le 29 mai 1848, en chargeant à la tête des étudiants, il reçoit une balle qui lui entre au-dessus

du téton gauche et qui lui sort par le dos. Montanelli tombe. On le croit mort. Ce fut un deuil à Milan, à Pise, à Pavie, à Florence. On lui dit dans toutes les églises des messes triomphales. Pendant ce temps, les Autrichiens le ramassaient sur le champ de bataille, épuisé de force, épuisé de sang, mais respirant encore. La journée avait été superbe comme gloire : on s'était battu trois mille contre trente mille, c'est-à-dire dix contre un ; il va sans dire que c'étaient les Autrichiens qui étaient dix contre un, et les Toscans un contre dix. On avait perdu 1,500 hommes, mais on avait donné le temps aux Piémontais de venir à Goïto. — Ces enfants, disait Radetski le même soir, nous ont fait perdre une journée et une bataille. Montanelli, inconnu ramassé sur le champ de bataille comme un blessé vulgaire, avait été tout simplement porté à l'hôpital. Là, à peine en convalescence, il s'amuse à faire des vers et à les envoyer aux dames de Mantoue. Ce n'était rien de faire des vers, s'il ne les avait pas signés. Les dames de Mantoue envoient les vers à leurs amies, les dames de Florence. Les dames de Florence les font mettre dans les journaux patriotes. On sait à Florence que Montanelli n'est pas mort ; — grande joie par toute l'Ilalie. Oui, mais on sait.à Mantoue que Montanelli est vivant, et l'on campe Montanelli en prison. Au bout de huit jours de prison, — l'ordre vient de le transporter à Inspruck. Un petit posl'Scriplum de rien indique que c'est au carcere dura. Voilà MontanelU au carcere dura, ayant tout le temps dé faire des vers, mais n'ayant plus ni encre, ni plume, ni papier pour les écrire. De sorte que les vers, par vingt, par cent, par cinq cents, par mille, s'entassent dans sa tête, s'y remuent, s'y agitent, y dansent et manquent de le rendre tout à fait fou.

38 LE MONTE-CRISTO. Par bonheur arrive la capitulation de Milan, qui rend les prisonniers à la liberté. Montanelli rentre à Florence avec le grand triomphe. Comme Pompée : Fuccecchio le nomme son représentant par acclamation à la chambre toscane, et aujourd'hui on lit encore sur les murs de Fuccecchio des Vive Montanelli ! (ju'on n'a jamais si bien grattés qu'ils ne repoussent le lendemain. Montanelli eut l'avantage d'être le premier dans un village et le second à Rome. Le grand-duc de Toscane le fit son ministre. C'est un homme très-caressant que le grand duc de Toscane. Il caressa Montanelli, qui tendit la tête comme les perro quets qui se font gratter. Puis un jour le grand-duc lui glissa entre les doigts et se sauva. Puis arriva la défaite de Novare — le Waterloo de ritalie. n n'y avait plus rien à faire. Je me trompe, il y avait à faire le procès de Montanelli. C'est ce que fit le grand-duc, Montanelli, atteint et convaincu de patnotisme, fut condamné aux galères à perpétuité. Il fait son temps en France. ¥ * Le jeudi 23 avril il y avait dans la loge de madame Ristori , perdu au milieu des bouquets qu'on avait jetés à la grande artiste, un homme qui lui baisait les mains en pleurant. Cet homme avait pour un instant oublié qu'il était proscrit, exilé, condamné aux galères à perpétuité; qu'il avait manqué d'être tué sur le champ de bataille de Cortatone ; qu'il avait manqué devenir fou dans les prisons d'Inspeuck ; qu'il avait manqué mouiir de faim à Paris. Cet homme, merveilleux pouvoir de l'art ! avait , grâce à un coup de baguette de Médée, pu oubher un instant tout cela. Cet homme, qui ne connaissait plus le bonheur, même de nom, était pour un instant aussi heureux qu'il est donné à un homme de l'être. Cet homme, c'était le musicien , le philosophe, le poète, l'avocat, le professeur, le soldat, le député, le ministre, l'exilé, le condamné, Joseph Montanelli. Ou plutôt, c'était l'auteur de Gamma. Bravo! Adélaïde; on vous admirait; ce n'était point assez, il faut qpi'on vous aime ! Alex. Dumas. LES MOHICANS DE PARIS. lUITB. • CHAPITRE XIII. ou le capitaine bertaud monte-haubans prend des PROPORTIONS FANTASTIQUES. Le parrain et le filleul s'installèrent dans un des cabinets des Frères-Provençaux, et sur la demande du capitaine Monte-Haubans, qui prétendait ne pas s'y connaître, Pétrus commanda le dîner. — Tout ce qu'il y aura de meilleur dans l'établissement, garçon, tu entends, dit-il à Pétrus, lu dois être famîHarise avec les soupers coquets, mon drôle, les mets les plus chers, les vins les plus généreux. J'ai entendu parler d'un certain vin de Syracuse que l'on buvait ici autrefois ; assure-toi, Pétrus, si ce vin existe

toujours. Je suis las du Madère, fai mis cinq ans à en boire tout un chargement, et cela m'en a dégoûté. Pétrus demanda du vin de Syracuse. Nous ne donnerons point la carte du dîner que Pétrus commanda^ sur les pressantes instances de son parrain. Ce fut un véritable dîner de nabab, et le capitaine avoua au dessert qu'il n'avait pas trop mal dîné. Pétrus le regarda avec étonnement, car de sa vie, même chez le général, qui s'y connaissait assez cependant, il n'avait festoyé de celte luxueuse façon. Ce n'était çoint au reste le premier étonnement que le capitaine avait causé à Pétrus, il lui avait vu jeter au gamin qui avait ouvert la portière en arrivant aux Frères-Provençaux, une piastre. En passant devant le Théâtre-Français,' il lui avait vii louer une loge, et comme il avait dit'au^capitaine que le spectacle était mauvais : — Eh bien, avait répondu celui-ci, nous sommes libres de n'y point aller, mais j'aime à m'assurer un endroit où dormir après mes repas. Enfin, la carte commandée, il lui avait vu donner un louis au garçon pour que le vin de Bordeaux fut tiède, le vin de Champagne glacé, et que le service se continuât sans interruption. En un mot, depuis que le marin avait adressé la parole à Pétrus, celui-ci avait marché de surprises en surprises et d'étonnements en éblouissements. Le capitaine Monte • Haubans prenait les proportions du Plulus antique. L'or lui sortait de la bouche, des yeux, des mains, comme les rayons du soleil ; il semblait qu'il n'eût qu'à secouer ses habits pour en faire pleuvoir des pièces d'or ; c'était enfin le véritable nabab classique ; aussi Pétrus, à la fin du dîner, le cerveau un peu excité par les vins difTérents que, sur les instances de son parrain, il avait bus, lui qui d'ordinaire ne buvait que de l'eau, Pétrus crut avoir fait un rêve, et il fut oblige d'interroger son parrain pour s'assurer que tous les événements qui se succédaient depuis cinq heures n'étaient nullement les péripéties d'une féerie du Cirque ou du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Emporté par ce qu'il voyait dans ce pays irrisè des chimères, Petiiis se laissa aller à une douce rêverie à laquelle le parrain, qui le regardait du coin de l'œil, permit qu'il s'abandonnât quelques instants. Le ciel noir et bas, au-dessous duquel il errait depuis quelques Jours s'éclairait peu à peu, et finit, grâce à l'imagination nrillante du jeune peintre, pai s'illuminer tout-àcoup des feux les plus éclatants. Cette vie de luxe qiii lui f)araissait la condition nécessaire de son amour princier ui envoyait ses parfums les plus doux, ses souffles les plus caressants. Qu'allait-il lui manquer? En efTét, n'avaitil point, comme la couronne fermée des dauphins de France, n'avait-ilpas ce quadruple fleuron de la jeunesse, du talent, de la richesse et de l'amour? C'était à n'y pas

croire, tombé si bas la veille, et toucher tout-à-coup aux sommets les plus élevés ; cependant, cela était ; il fallait donc s'accoutumer au bonheur si inaccoutumé, si improbable qu'il fût. Mais, s'écrieront les délicatesses et les susceptibilités, Pétrus allait donc désormais faire dépendre son bonheur, son génie, sa fortune, du caprice d'un inconnu ; il allait donc recevoir l'aumône de la richesse d'une main étrangère ? Ce n'est point ainsi que vous nous aviez, monsieur le poète, présenté votre jeune ami. — Eh mon Dieu, messieurs les puritains, je vous ai présenté un jeune cœur et un tempérsment de vingt-six ans, je vous ai présentéun homme de génie aux passions ardentes, je vousai dit qu'il ressemblait à Vandick jeune; rappelez-vous les amours de Vandick à Gènes, rappelez-vous Vandick cherchant la pierre philosophale à Londres. Pétrus s'était fait à lui-même, avant d'accepter l'intervention du marin dans sa vie, Pétrus s'était fait toutes les objections que vous nous faites ; mais il s'était dit que cet homme n'était pas im étranger, que cette main n'était pas une main inconnue ; cet homme était l'ami de son père, cette main était celle qui, eji versant sur son front l'eau du baptême, avait pris l'engagement de veiller à son bonheur, dans ce monde et dans l'autre. D'ailleurs, l'aide que lui offrait le capitaine était momentanée. Pétrus acceptait, mais à la condition de rendre. Noùsrravons dit, ses tableaux avaient acquis une grande valeur, par son repos même : Pétrus pouvait, en travaillant d'une façon raisonnable, gagner ses cinquante mille francs par an. Il aurait avec cette somme bientôt rendu au parrain les dix mille francs que celui-ci lui avait prêtés, et i

LE MOîîTB-CRISTO. 39 ses créanciers les vingt ou vingt-cinq mille francs qu'il leur redevait peut-être. Puis voyons, supposons un instant que ce parrain inat* tendu, mais cependant dont on connaissait Texistence; supposez qu'il fût mort là bas, à Calcutta, à Valparaiso, à Bogota, aux îles Sandwich. Supposez (ju'en mourant il eût laissé toute ha fortune à Pétrus. Pétrus eût-il dû la refuser ? En pareille circonstance, lecteur, si sévère que vous soyez, refuseriez-vous quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente que vous laisserait à vous un parrain si inconnu, si étranger, si inattendu qu'il fût ; — Non, vous les accepteriez. Eh bien, puisque vous accepteriez bien quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente d'un parrain mort, pourquoi n'accepteriez-vous pas dix, quinze, vingt trente, cinquante, cent mUle francs d*un parrain vivant? Autant vaudrait trouve'r mauvais tous les dénouements antiques, parce qu'ils seraient descendus des cieux dans une machine. Vous me direz que le capitaine Monte-Haubans n'était pas un dieu. Si l'or n'est pas un dieu, les dieux sont d'or. Puis, joignez à tout ceJa une passion, c'est-à-dire une folie, tout ce qui consume le cœur, tout ce qui trouble la raison. Aussi, quel avenir réva-t-il pendant ces quelques minutes de silence, quels horizons dorés se développèrent à ses yeux, comme il se berça doucement sur les nuages d'azur de l'espérance ! Le capitaine finit par le tirer de sa rêverie. — Eh bien? lui demanda t-il. Pétrus tressaillit, fit un effort, et retomba du ciel sur la terre. — Eh bien, dit-il, je suis à vos ordres, mon parrain. — Même pour aller au Théâtre-Français? demanda celui-ci en riant. — Pour aller où vous voudrez. — Ton dévouement est si grand, qu'il mérite d'être récompensé. Eh bien, non, nous n'irons pas au ThéâtreFrançais. Des vers tragiques après boire et même avant boire' ne sauraient être que d'un médiocre intérêt ; je vais aller chercher ma valise, remercier mon hôtesse, et dans une heure je suis chez toi. — Vous accompagnerai-je ? — Non, je le rends ta liberté, va à tes affaires, si tu as des affaires nocturnes, et tu dois en avoir, mon gaillard, car avec une physionomie comme la tienne, toutesles femmes doivent être folles de toi. — Oh I oh ! dit Pétrus, vous me voyez en véritable parrain, c'est-à-dire en second père. — Et gageons, continua le capitaine avec son gros rire moitié vulgaire, moitié narquois, que tu les aimes toutes, où tu ne serais pas le fils de ton père. N'y a-t il pas hu empereur romain qui désirait que tous les hommes n'eussent qu'une seule tête, pour décapiter l'univers d'un seul coup? — Oui ; Caligula. — Eh bien, ton brave homme de père,

tout au contraire de désirer comme ce bandit-là la fin du monde, aurait voulu avoir cent bouches pour embrasser cent femmes à la fois. — Je ne suis pas si gourmand que mon père, dit Pétrus en riant, et une seule bouche me suffit, à moi. — Alors, nous sommes amoureux ! — Hélas ! fit Pétrus. — Bravo ! je t'eusse déshérité si tu n'avais pas été amoureux. Et nous sommes payé de retour, cela va sans dire? — Oui, oh ! oui je suis bien aimé, et j'en remercie le ciel. — Tout est pour le mieux ; et belle ? — Belle comme un ange ! — Eh bien, mon garçon, j'arrive comme marée en carême, car, en ma qualité d'enfant de la mer, je sais qu'on dit marée en carême, et non pas mars en carême, comme vous dites, vous autres terriens. Etait-ce la dot qui empêchait le mariage de se faire? j'en apporte une, deux s'il le faut? — Merci cent foi^, mon oncle, elle est mariée. — Comment ! malheureux, tu aimes une femme mariée ! et la morale donc? — Mon cher parrain, des circonstances font que, toute mariée qu'elle est, je puis l'aimer sans que la morale soit offensée le moins du monde. —Allons, allons, tu me raconteras ce roman ; non? n'en parlons plus, garde ton secret, mon garçon, tu me le raconteras quand nous nous connaîtrons 'davantage, et tu n'auras peut-être pas tout-à-fait perdu ton temps, je. suis un homme de ressources, va. Nous autres, vieux loups de mer, nous avons du loisir de reste' pour étudier toutes les ruses de guerre, je pourrai t'être utile dans l'occasion, mais provisoirementmotus, n'en parlons plus. Il est plus aisé de se taire tout-à-fait, que de ne point trop commencer de parler, du moment où l'on a ouvert la bouche, comme il est dit dans l'Imitation dé Jésus-Christ, livre premier, chapitre XX. Celte citation faillit faire tomber à la renverse Pétrus, qui venait de se lever. C'était décidément un puitç de science que le parrain de Pierre, et si le fameux puits qui parle avait véritablement parlé, il ne se serait certes pas permis de parler mieux que le capitaine Berthaud de Monte-Haubans. Il parlait de tout voyait tout, savait tout, comme le Solitaire : astronomie et gastronomie, peinture et médecine, philosophie et littérature ; il avait des connaissances universelles, et il était facile de soupçonner qu'il cachait encore plus de choses qu'il n'en disait. ' Pétrus passa une de ses mains sur son front pour essuyer la sueur qui commençait à perler, et l'autre main sur ses yeux, pour voir, s'il était possible, plus clair dans cette aventure. • — Oh ! oh ! fit le marin, en tirant un immense chronomètre de son gousset. Il est dix heures, il est temps d'appareiller, mon garçon. Les deux dîneurs" prirent leurs chapeaux et descendirent. La carte montait à cent soixante-dix francs ; le capitaine donna deux cents francs, et

laissa les trente francs pour le garçon. La voiture de Pétrus stationnait à la porte, Pétrus engagea le capitaine à y monter, mais celui-ci refusa, disant qu'il avait envoyé chercher une voiture par le garçon, ne^ voulant pas priver Pétrus de la sienne. Pétrus eût beau résister, le capitaine fût inébranlable. La voiture arriva. — A ce soir, mon garçon, dit Pierre Berthaud en sautant dans le sapin que lui avait amené le garçon ; mais ne te gêne pas pour rentrer, si je ne te dis pas bonne nuit ce soir, je te dirai bonjour demain matin. Cocher, Chaussée d'Antin, hôtel du Havre, dit-il. — A ce soir, répondit Pétrus, en jetant de la main un adieu au capitaine. Puis, se penchant à l'oreille du cocher. — Où vous -savez, dit-il. Et les deux voitures partirent en sens inverse, la voiture du capitaine remontant la rive droite, la voiture de Pétrus traversant la Seine au pont des Tuileries, et remontant la rive gauche jusqu'au boulevard des Invalides. Le lecteur le moins perspicace s'était bien douté, nous l'espérons, que c'était là qu'il allait. La voiture arrêta à l'angle du boulevard et de la rue de Sèvres, laquelle, comme on sait, est parallèle à la rue Plumet. Arrivé là, Péirus ouvrit lui-même son coupé, et sauta légèrement à terre, puis, laissant au cocher le soin de refermer la portière, il commença sous les fenêtres de Régina, sa promenade accomumée. Toutes les persiennes étaient fermées, excepté les* deux de la chambre à coucher, c'était l'habitude de Régina de laisser ses persiennes ouvertes, afin que les premiers rayons du jour vinssent la réveiller : les doubles rideaux étaient baisses, mais la lampe qui était pendue à la rosace du plafond, éclairait les rideaux de façon qu'il pût voir passer et repasser la silhouette de la jeune femme, comme l'on voit les personnages des lanternes magiques sur des draps blancs. Le front de la jeune femme était penché, et elle se promenait lentement dans la chambre, le coude droit aans

1 40 LE MONTEMJRISTO. sa main gauche, et le bas de la figure appuyé dans sa main droite. C'était l'attitude de la rêverie dans son expression la plus gracieuse. A quoi rêvait-elle ? Oh ! la chose est bien facile à deviner. A ramour qu'elle avait pom* Pêtrus, à Famour que Pétrus avait pour elle. A quoi peut rêver, en effet, une jeune femme, quand cet ange en prière qu'on appelle un amant étend au-dessus d'elle ses deux bras protecteurs? El lui, que venait-il lui dire ù cette belle rêveuse qui ne le savait point là? Il venait lui raconter les féeries de la soirée, lui dire sa ioie, lui faire part en pensées, sinon en paroles, do sa bonne fortune, accoutumé qu*il était, ne vivant qu'en elle, que par elle et que jjour elle, à rapporter à elle tout ce qui lui arrivait, de gai ou de triste, d neureux ou de malheureux. Il se promena une heure environ, et ne s'éloigna qu'aijrès avoii' vu s'éteindre la lampe de Ilégina. . Puis, l'obscurité s'ètant faite, il lui envoya à deux mains toutes sortes d'heureux rêves, et reprit le chemin de la nie de l'Ouest, le cœur rempli des émotions les plus douces. En arrivant chez lui, il trouva le capitaine Pierre Berthaud dej2 carrément installé dans son appartement. Alexandre Dumas. [La suite au prochain numéro.) OFFLAND. — Figurez - vous, me dit ce brave homme en goûtant le potage brûlant, dans la fumée duquel son gros visage disparaisi ail de temps en tenlps (quelle soupe I), figurezvous qu'il y a quinze ans à peu près, je fus appelé dans une maison voisine par un jeime peintre que j'avais eu occasion de voir quelquefois, mais dont je ne connaissais pas les œuvres. Je faisais surtout à cette époque le commerce des tableaux. Ce jeune homme se nommait Ofiland. C'était un grand garçpn de cinq pieds dix ou onze pouces, maigre comme un clou, très-débraillé, pâle avec de grands yeux bleus, des cheveux noirs ondes et trèsabondants, la moustache retroussée comme un lansquenet et la barbiche longue. De belles dents, des mains de femme, une grande originalité d'esprit, une galtè perpétuelle, voilà rhomme. Pas le sou, bien entendu. Ofiland, sans père ni mère, tout jeune, n'ayant que son f)inceau pour vivre, vivant mal, par conséquent, avait eu 'idée d'épouser une fille sans le moindre patrimoine. Quant à la femme d'Ofîland, c'était, je vous assure, une charmante personne, pas trés-gxande, grassouillette, toute rose et toute blanche, avec des fossettes aux joues, au menton, aux mains, partout enfin pu la nature a eu l'idée de mettre des fossettes; une véritable petite caille dont l'amour ne devait faire qu'une bouchée. Elle était la cousine de son mari, auquel, suivant les habitudes allemandes, elle avait été fiancée dès sa

plus jeune jeunesse. Il s'était trouvé, comme il se trouve souvent dans ce pays, où la nature semble se conformer aux mœurs, que les deux Jaunes gens s'étaient aimés comme s'ils s'étaient choisis eux-mêmes, au Ueu d'avoiç été donnés l'un à l'autre par leurs parents respectifs. Peut-être, en somme, ne serait-ce qu'une habitude à prendre en France. Mais que deviendraient les vaudevilles et la plupart des comédies qui roulent sur le refus que fait la jeune fille d'épouser le mari choisi par le père. Celle réflexion, que j'intercale au milieu du récit de mon allemand, est de moi et non de lui ; je ne veux lui eu laisser ni la responsabilité ni la gloire. Du reste, il m'arrivera souvent d enchevêtrer tellement mes observalions personnelles avec la narration du uiai'chand, qu'il sera bien difficile de savoir lequel parle de nous deux. Heureusement, riuteUigence de mes lecteurs et surtout de mes lectrices est là. C'est bien sur quoi je compte. Ofiland et sa cousine avaient donc été fiancés, vous savez ce que c'est que d'être fiancés en Allemagne. Le promis prend sa promise par-dessous le bras et il remonte ou il descend le Rhin avec elle, selon qu'ils ont été fiancés en haut ou en bas du fleuve, — histoire d'étudier réciproquement leurs caractère et de savoir s'ils se conviennent. Ils se conviennent presque toujours et revenus au pays ils s'epouseut et s'occupent de procréer le plus grand nombre d'Allemands possible, le roi de Prusse donnant une médaille d'or et deux mille francs au père de famille qui peut montrer douze garçons biens sains et bien vsdides. C'est une carrière comme une auli'e. Tous ces enfants apprennent la musique et les abstractions de tous les savants et de tous les philosophes connus. A partii* de vingt ans, ils ont des boutons sur la figure et portent des lunettes. Il est inutile d'ajouter que l'empâtement de la bouche et la difficulté d'élocution augmentent de jour en jour, accompagés d*un rhume de cerveau perpétuel. Le rhume de cerveau est un des traits caractéristiques de l'Allemand. Si les mouchoirs sont en raison des rhumes, ce doit être une des belles industries du pays. Ofiland avait cela de particulier qu'il avait toujours eu le nez libre. Ofiland n'avait pas que celte qualité négative, car Dieu me garde de déprécier ou de ridiculiser mon héros. Offland, outre qu'il descendait de vaillants chevaliers, avait des qualités personnelles qu'il devait à la nature et d'autres qu'il ne devait qu'à lui-même, comme le courage, la volonté, l'honneur, la persévérance, l'instruction, le talent ; toutes choses enfin destinées à laisser un homme crever de faim dans im grenier. Ce brave garçon qui n'avait pas de quoi vivre tout seul, n'avait pas eu d'autre idée, quand il était arrivé à l'âge de se

marier, que d'épouser sa cousine, s'en remettant à Dieu du soin de leur fournir de quoi vivre deux. Donc, le voyage du Rhin accompli, liP« Emilie Farett était devenue M°»« Offland. Notre peintre avait pris un atelier dans une maison d'une rue dèserle, et il s'était mis à faire de ces tableaux mélancoUques et rêveurs dont l'Allemagne a le secret. Les grandes figures chrétiennes aux yeux de saphir , au teint de lait, à la couronne d'or et de feuilles vertes, de rubis et de perles, marchant toutdro it devant elles, tenant dans lems mains effilées un livre entr'ouvert, au fermoir ciselé, laissant voir les arabesques multicolores de ses pages de parchemin ; ces majestueuses vierges traînant derrière elles la queue d'un long manteau de neige, de pourpre ou d'azur, parmi les herbes émaillées de lys et de pâquerettes d'une belle plaine verte inondée d'im rayon de soleil, avec une petite maison blanche et deux personnages à l'horizon ; tout cela nous vient de la poétique Allemagne qui, sous son ciel gris et nuageux, et dans son atmosphère lourde, a entrevu dans l'art un coin du paradis. Il y a à la fin de ma dernière phrase, un tout cela destiné à résumer les images poétiques que j'avais cru devoir faire passer sous vos yeux, qui me semble bien trivial, mais ce n'est pas moi qu'il en faut accuser, c'est le facteur qui est intervenu tout à coup, impitoyable comme la mort au beau nnlieu de ma phraséologie. Une fois marié, Offland se mit à faire les tableaux qu'i 1 rêvait depuis longtemps, ce qui veut dire qu'il n'en vendit pas un. Ce n'est que lorsqu'on a sacrifié pendant quelque temps au goût vulgaire du public , qu'on parvient , non Eas à lui imposer, mais à lui glisser une idée originale . e public a instinctivement horreur de toute individualité qui naît trop brusquement. Cliaque fois qu'un hommo monte au-dessus des autres, les autres en pai*aisscnt plus petits, et c'est dur, quand on est cent mille, de pai*aitre et surtout d'être moins qu'un qui est tout seul. Offland se buta contre la résistance de ses compatriotes, et s'obstina dans soûl génie ; il en résulta qu'il s'enfonça de plus en pliis dans sa misère, au sein de laquelle survint un nel enfant tout rose, qui frappait aux portes de la vie, et auquel il fallut bien ouvrir. On lui ouvrit même avec joie, et Mn>« Offland se mita le nourrir. La nature a prévu

LE MONTE-CRISTO. 41 que les pauvres gens n'auraient pas le moyen d'acheter du pain aux enfants qui leur naîtraient, c'est sans doute pour cela qu'elle a donné àceux-ci le goût du lait de femmes, et qu'ellç a donné aux femmes du lait qui ne coûte rien. Cette supposition rappelle assez celle de ce prédicateur qui, en plaine chaire, faisait remarquer à ses fidèles la bonté de Dieu qui avait placé les rivières auprès des villes. Il n'en est pas moins vrai qu'Offland, qui adorait son enfant, lequel ne pouvait pas toujours se contenter du lait maternel, en arriva à faii'e à la nécessité quelques concessions au détriment de Tart. Il faut manger et faire manger ceux dont on a eu la sottise ou la générosité de se charger Ollland abandonna donc, pendant quelque temps, les conceptions poétiques, pour les travaux productifs. Il fit de petits tableaux attendrissants, des chiens qui sauvent des enfants qui se noient, de vieux militaires saluant la statue du grand Frédéric, avec une larme dans l'œil. Il fit des pendÈints, cet idéal du bourgeois de tous les pays, qui ne comprend pasqu on ne fasse pas toujours deux tableaux sur le même sujet. Cela va si bien de chaque côté de la glace 1 Mais tout s'épuise, même les sujets communs, Oiiïand en fut réduit à faire des enseignes pour les marchands, et un jour il consentit, pour une somme assez ronde, à faire quatre tableaux libertins, dont un vieux diplomate lui apporta lui-même les sujets. Alors cet honnête homme, ce père de famille, cet époux vertueux, cet artiste sincère, s'enfermait dans son atelier le matin, ou bien y revenait clandestinement la nuit pour exécuter ces quatre malpropretés, qui se trouvèrent être quatre chefs-d'œuvre, car 1 art a cela de beau qu'il purifie tout. Le vieux diplomate, qui allait peut-être, probablement même, faire à Ofiland des commandes beaucoup plus importantes, toujours sur le même texte, mourut tout à coup d'une congestion cérébrale. Cette mort s'explique suffisamment par songoût pour lesarts,'etnotre peintre retomba dans la misère. A partir de ce moment, le découragement le prit. Il vendit peu à peu ses meubles, et un matin il lui fut impossible de se lever. Il avait une fièvre ai'dente, et il n'y avait pas un sou à la maison. C'est alors qu'il envoya chercher le marchand de tableaux et qu'il lui offrit, pour n'importe quel prix, une toile commencée représentant VAnnc^iciation, mais où la tête seule de la Vierge était terminée. Notre marchand reconnut tout de suite dans Ofiland un homme d'une très-grande valeur. Malheureusement, s'il fallait en croire le médecin qui le soignait, cet homme allait mourir. Le marchand acheta le tableau tout inachevé qu'il fût,

en détacha la tête qu'il venait de in'offrir, et s'en alla trouver un de ses amis, un de ces savants Allemands, qui croient peut-être bien au diable, non pas au diable catholique qui nous fera rôtir comme des dindons, si nous n'avons pas èié sages, mais au diable en chair et en os, intervenant à chaque instant dans la vie des hommes Ce savant médecin, alchimiste, nécromacien, cherchant le grand œuvre, se nommait Lilus. Je vous passe la description de son laboratoire, qui a été décrit par tout le monde, et j'arrive au fait. Alex. DUMAS fils. {La suite au prochain numéro.) HâROLD on LE DERNIER DES ROIS SAXONS. UVRB PRBMlBk. CHAPITRE III. C'était une race magnifique que celle de ces gueriiers, enfants du vieux Nord, rjue nos historiens populaires, si superficiels dans leurs récits sur ce siècle, comprennent tous sous le nom de Danois. Ils replongèrent dans la barbarie les nations sur lesquelles ils passèrent conune des ouragans ; mais cette barbarie fut féconde et donna plus tard les plus nobles éléments de la civilisation. — Suédois, Norvégiens et Danois, différant les uns des autres sur des points de peu d'importance, lorsqu'on les examinait de près, avaient cei)enaant un caractère commun lorsqu'on les regardait à distance. C'était la même énergie prodigieuse, la même passion pour la liberté individuelle et civile, les mêmes erreurs spendides dans la soif de la renommée, ainsi que sur le point d'honneur ; mais par-dessus tout, et ce qui fit surtout leur force génératrice comme cause de civilisation, c'est qu'ils étaient mei*veilleusement souples et malléables dans leur mélange avec les peuples qu'ils envahissaient. C'est ce qui les distingue véritablement du Celte têtu, qui se refuse à tout mélange de race et à toute lumière éclairant un progrès. Frankes 1 archevêque baptisa Rolf Ganger, et ua peu plus d'un siècle après les descendants de ce terrible païen, qui n'avait épargné ni prêtre, ni autel, étaient les défenseurs les plus ardents de l'église chrétienne. — Leur langage fut oubUé, sauf par quelques habitants de la ville de Bayeux. — Les noms de leurs ancêtres changés en titres français, sauf quelques-uns des plus nobles, il n'y eut plus guère que leur bravoure indomptable qui restât sans changement au miUeu des arts et des mœurs des FrancoNormands. De même, la tribu consanguine — Danois et Normands — qui envahit l'Angleterrre saxonne pour la piller et la dévaster, n'eut pas plutôt obtenu des demeures pei>manentes, qu'elle devint en peu de temps , non seulement la partie la plus puissante , mais encore la plus patriote de la population anglo-saxonne. A l'époque où s'ouvre notre histoire, ces hommes du nord, Danois ou Normands, étaient déjà établis

dans quinze comtés de l'Angleterre. Au-delà de ces comtés, leurs nobles abondaient en des villes, des châteaux ou des bourgs qui por taient le nom distinctif deDanelaghs. Ils étaient nombreux à Londres où ils y avaient im caractère particulier, et ils donnaient à la principale cour municipale un nom tiré de leur propre langue, le Hustings. Leur pouvoir dans l'assemblée nationale du Witan avait décidé le choix des rois. Ainsi, avec quelque différence de lois et de dialecte, les envahisseurs, autrefois si turbulents, s'étaient doucement amalgamés avec la race indigène — et encore aujourd'hui les gentlemen, les commerçants et les fermiers de plus d'une terre anglaise englobée dans de ces comtés même , que Ton reconnaît comme faisant partie de Tavant-garde du progrès , descendent bien de mère saxonne , mais en même temps de père Vikings. — Il y avait en réalité peu de différence de race entre le chevalieV normand du temps d'Henri l^' et le Franklin saxon de Norfolk et d'York : tous deux étaient probablement saxons du côté de la mère, mais du côté du père, on eût pu suivre leur trace jusqu'au Scandinave. Mais quoique ce caractère d'assimilation fût général, on trouva cependant des exceptions sur quelques points, et celles-ci étaient opiniâtres en proportion de l'adhérence au vieux culte païen ouâ la conversion spcère au christianisme. Les chroniques norvégiennes et certains passages de notre propre histoire démontrent combien le christianisme apparent de beaucoup de ces féroces adorateurs d'Odin était faux et vide. Ils acceptaient assez facilement le signe extérieur du baptême ; mais l'eau sainte qui gUssait surleur front changeait peu Thomme intérieur.Harolc^pâîie fils de Canute, dix-sept ans à peine avant la date du ^&^^ mencement de cette histoire, n'ayant pu obtenir de TarcSkvêque de Cantorbery, qui avait fait cause commune avec sou" père Hardicanute, la bénédiction consacrante, vivait et régnait comme un homme qui a abjuré le christianisme. Les prêtres, surtout ceux du continent Scandinave, étaient obligés de composer souvent avec leur t-erribles prosélytes, en leur accordant certaine licence, telle que la polygamie sans limite. Epouser autant de femmes qu'il convenait à leur caprice et manger de la chair de choyai en l'honneur d'Odin, étaient les principales stipulations des

 néophytes qui consentaient à abjurer. Et souvent les moines embarrassés, tranchant le différent par la moitié, cédèrent sur la question de polygamie ; mais nous devons leur rendre cette justice, que nous ne connaissons point de circonstance où ils aient cédé sur Tarlicle plus essentiel de la chair du cheval. Avec la nouvelle religion trés-imparfaitement comprise, même lorsqu'elle avait été reçue de bonne foi, ils gardaient toute cette masse de superstitions païennes qui se lie aux instincts les plus opiniâtres du cœur de Khomme. Peu d'années avant le règne d'Edouard le Confesseur, les lois du grand Canute contre la sorcellerie et les charmes, contre 1 adoration des pierres et des fontaines, contre les runes par fresnes et ormes^ et les incantations qui font hommage aux morts, étaient évidemment dirigées bien plus contre les récents prosélytes Danois que contre les Anglo-Saxons déjà subjugués depuis des siècles, corps et âmes, par les moines chrétiens. Hilda, fille de la famille royale de Danemark et cousine de Githa, nièce de Canute, que le roi avait accordée en secondes noces à Godwin, était venue en Angleterre avec son mari, Jarl, féroce, une année après Tavénément de Canute au trône, tous les deux prosélytes chrétiens en apparence, mais en réalité croyant à Odin et à Thor son fils. Le mari de Hilda avait succombé dans une des batailles des mers du nord entre Canute et saint Olave, roi de Norvège,—ce saint, qui lui-même, soit dit en passant, était le plus impitoyable persécuteur de la foi de ses ancêtres, et qui pratiquait outre mesure son privilège païen qui lui permettait d'étendre ses affections domestiques au-delà du giron sévère qui les eût limitées à une seule femme.— Son fils naturel, Magnus, étais alors assis sur le trône danois. Ce Jarl mourut, comme il avait toujours désiré mourir, avec cette conviction consolante que les Walkyries le porteraient dans le Wahallah. Hilda fut laissée avec une fille unique que Canute accorda à Ethelwolf, comte saxon, maître de vastes possessions et qui descendait de Peuda, cet ancien roi de Mercie qui refusa de se laisser convertir, mais qui répondit si discrètement qu'il ne voyait aucune objection à ce que ses voisins se convertissent, pourvu qu'ils pratiquassent cette paix et ce pardon des injures que les moines lui avaient dit être les éléments de leur foi. Ethelwolf tomba dans la défaveur de Hardicanute, peutêtre parce qu'il était plus Saxon que Danois, et, comme ce roi farouche n*osait point l'accuser ouvertement devant le Vilan, il donna des ordres secrets en exécution desquels il fut égorgé, à son propre foyer, dans les bras de sa femme, qui mourut bientôt

après de douleur et d'effroi. Le seul enfant qui survécut orphelin à ce couple malheureux était Edith; c'est ainsi que la jeune fille fut confiée aux soins de Hilda. C'était une des qualités caractéristiques et inestimables de cette assimilation qui distinguait les Danois, de reporter sur le pays où ils se fixaient tout l'amour qu'ils avaient eu pour celui de leurs ancêtres,'eî, quant à ce qui regardaitl'attachement au sol, Hilda était' devenue une Anglaise de cœur autant que si elle fût née et eût été élevée au milieu des clairières et des collines parmi lesquelles, à travers le vieux Compluvium romain, s'élevait la fumée de son foyer. En toute chose elle était Danoise, — Danoise danâ sa croyance et ses habitudes, Danoise dans son imagination profonde et rêveuse, dans la poésie qui remplissait son âme, qui peuplait l'air d'esprits, les ténèbres de fantômes et 3ui jetait des charmes sur les feuilles des arbres. Vivant ans une réclusion austère depuis la mort de son seigneur pour lequel elle avait eu tout l'amour dévoué, mais héroïque d'une femme Scandinave, s'affligeant profondément de sa mort, mais se réjouissant de ce qu'il était tombé au miUeu du festin des corbeaux ; son âme s'enfonça de plus en plus, d'année en année et de jour en jour dans toutes les croyances que font naiti'e les rêves de la solitude et de la douleur. La sorcellerie dans le nord Scandinave avait revêtu plusieurs formes et montait ou descendait par divers degrés. H y avait la sorcière vieille et édentée telle que la tradition nous la montre dans un moyen-âge plus rapproché de nous. H y avait la terrible xcolf-witch — ou sorcière louve, qui semblait exister en dehors de la naissance et des attributs humains, comme les sœurs fatales de Macbeth — des créatures qui entraient dans les maisons pendant la nuit, qui saisissaient les guerriers pour les dévorer, et que l'on pouvait voir glisser sur la mer , leurs mâchoires gigantesques dégouttantes de sang avec un corps imitant la carcasse du loup. Il y avait la Yala ou sibylle, classique et redoutable, qui, honorée par les chefs et vénérée par les nations, prédisait l'avenir et conseillait les actions des héros. Ce sont de ces dernières surtout que nous entretiennent les chroniques norses. Elles étaient souvent de haut rang et de grande fortune, accompagnée» de suivantes et de valets, des rois les conduisaient, lorsqu'on recherchait leurs conseils à la place d'honneur dans la salle ou elles étaient respectueusement introduites et leurs têtes étaient sacrées comme celle des ministres des dieux. Ce dernier état dans le royaume terrible de la science magique, était celui qui appartenait naturellement au haut rang et a l'âme élevée quoique aveugle et égarée de la fille des guerriers rois. Toutes les

pratiques de l'art auquel elle s'était élevée depuis longues années qui avaient ranport aux humbles destinées de la populace, l'enfant d'Odin les repoussait dédaigneusement. Ses rêveries avaient pour objet le sort des rois et des royaumes. Elle aspirait à sauver ou à élever des dynasties qui gouverneraient des races encore à naître. Dans sa jeunesse elle était flère et ambitieuse , c'estr-à-dire qu'elle avait les défauts habituels de ses compatriotes, et dans le monde ténébrçux où elle essayait de descendre, elle emportait avec elle les préjugés et les passions qu^elle avait reçus du monde qui prend sa couleur et sa lumière du soleil! Toutes ses affections humaines était concentrées sur sa petite fille Edith, la dernière d'une race royale des deux côtés. Ses recherches dans l'avenir lui assuraient que la vie et la mort de cette belle enfant, étaient entrelacées avec les destinées d'un roi, et ces mêmes oracles lui révélaient une connexion mystérieuse et inséparable entre sa gropre maison en ruine et la maison florissante du comte odvvin', répoux de sa parente Githa, si bien qu'elle était aussi intimement attachée à cette grande 'famille par les chaînes de la superstition que par les liens du sang. Le fils est aimé de Godwin, Sweyn, avait été en premier lieu spécialement soigné et favorisé par elle, et lui, qui était d'un tempéramment plus poétique que ses frères, s'était volontiers soumis à cette influence. Mais parmi tous les enfants du grand comte, comme la chose fut vérifiée plus tard, Sweyn était celui dont la carrière présentait les plus funestes augures, et dans ce moment, lorsque tous les autres membres de la famille emportaient avec eux dans l'exil la sympathie profonde et indignée de l'Angleterre, pas une voix accompagnant Sweyn d'un regret ne lui disait : — Dieu vous bénisse. Mais, à mesure que le second fils du comte Godwin, Harold, avait passé de l'enfance à l'adolescence, Hilda l'avait distingué des autres par une préférence encore plus marquée que celle qu'elle avait accordée à Sweyn. C est qu'en effet les étoiles et les runes lui donnaient rassurance future de la grandeur de celui-là, et les qualités et les apti tudes du jeune comte avaient, 'dès le commencement de sa carrière, confirmé l'exactitude de leurs prédictions. En outre, l'intérêt qu'elle portait à Harold s'augmentait de celte circonstance, que chaque fcis qu'elle consultait l'avenir sur le sort de sa petite fille Pildith, elle le trouvait invariablement associé avec le destin de Harold, et surtout de ce qu'arrivés à un certain point, ses yeux, qui jusque-là avaient vu comme dans un crépuscule, ne pouvaient percer les ténèbres amassées ainsi qu'un orage sur l'ét éde leur vie. P^lle était donc restée dans un doute mystérieux, qui faisait flotter son âme entre

l'espoir et la terreur. Cependant jusqu'à l'heure où nous sonmies arrivés, Hilda, malgré tous ses eff'orts, n'était encore parvenue qu'à acquérir une médiocre influence sur l'âme du jeune comte, âme vigoureuse et saine, qui repoussait toute superstition, et quoiqu'avant son exil il vînt plus souvent qu'aucun des fils de Godwin à la vieille maison romaine il avait toujours somi, avec une incrédulité fière, en entendant les vague» prophéties de la sombre devineresse, et avait rejeté tout offre d'assistance de la part d'agents invisibles avec cette

 calme réponse :— L'homme couraeeux n'a point besoin de charmes pour Texciter à faire son devoir— et Thomme vertueux méprise tout avertissement qui voudrait le détourner de Taccomplir. Et, en effet, quoique la magie de Hilda ne fût pas d'une espèce malveillante et cherchât la source de ses oracles, non chez les démons, mais chez les dieux — chez ceux en qui elle croyait, bien entendu — il était à remarquer que tous ceux qui avaient subi son influence ou suivi ses conseils en étaient arrivés à des fins misérables et à des morts pré • maturées. L'exemple était frappant, non-seulement sur son mari et son gendre, qu'elle avait modelés tous deux comme une cire obéissante, mais encore sur tous les autres chefs à qui leur rang et leur ambition avaient permis de recourir-à elle. Néanmoins, tel était Tascendant qu'elle avait acquis sur l'esprit d'un peuple dont elle représentait les vieilles croyances, qu'il eût été dangereux au plus haut degré de mettre à exécution contre elle les lois qui défendaient les sortilèges et condamnaient les sorcières. Toutes les plus puissantes familles danoises révéraient et eussent çrotégé en elle.le sang de leurs anciens rois et la veuve dun de leurs chefs les plus renommés. Hospitalière, libérale et bienfaisante envers les pauvres, maîtresse peu exigeante de nombreux vassaux, elle avait, par la triple combinaison de Tamour, de la curiosité et de la terreur qu'elle inspirait, conquis une véritable puissance, et le vulgaire tout en la craignant l'eût défendue. D'ailleurs il eût été difûcile d'établir une accusation sérieuse contre elle. On eût facilement trouvé une foule de témoins qui eussent, sous serment, juré de son innocence, et même, si elle eût été soumise à l'épreuve, son or eût certainement corrompu les prêtres, qui avaient le pouvoir de rendre l'épreuve favorable ou funeste. Sans compter (ju'avec cette sagesse mondaine, qui manque rarement aux personnes de génie en poursuivant leurs plus extravagantes chimères, elle s'était déjà affranchie de la chance d'une persécution de la part de l'église par d'amples donations à tous les monastères voisins. Enfin, Hilda était une femme de désirs sublimes et de dons extraordinaires — elle n'était redoutable que comme agent passif des parques qu fille invoquait ; elle commandait plutôt par elle-même une certaine admiration vague, mélangée d'une mystérieuse compassion ; elle n'était point un démon hors de l'humanité en malice et en pouvoir ; mais au contraire une créature essentiellement humaine, alors même qu'elle aspirait le plus ardemment au secret des dieux. Et si l'on arrive à supposer qu'à l'aide d'une profonde

imagination certaines personnes d'une idiosyncrasie de nerfs etde tempérament, puissent atteindre à des mystérieuses affinités avec le monde inconnu, placé au delà des sens de l'homme ordinaire, et qu'on est parfois obligé d'admettre, comme on admet à titre de phénomène le magnétisme moderne et la magie antique — ce n'était point du moins sur une mare sale et méphitique ombragée par la morelle vénéneuse et privée des rayons du ciel que régnait l'art fatal et malfaisant de Hilda, — mais sur les bords du vivant ruisseau qui réflèdiit l'étoile tremblante aux rives duquel l'herbe se balance, et que n'eussent osé franchir les démons et les spectres infernaux? Ainsi donc, en sûreté, quoique terrible, vivait Hilda et sous l'ombre gigantesque projetée par elle, comme une rose sous le cyprès funéraire, fleurissait sa petite fille Edith, filleule de la dame d'Angleterre (i). C'était le grand désir d'Edouard le pieux et de sa femme, matrone pieuse, (le sauver la jeune vierge de la souillure d'une maison plus que soupçonnée de culte payen, et de donner à sa jeunesse le refuge du couvent. Mais la chose ne pouvait être légalement faite sans le consentement de sa gardienne et sans l'expression de sa propre volonté. Or, jusqu'à cette heure, Edith n'avait manifesté aucun désir de desobéir à sa f<rand'mère, qui traitait avec unaltier dédain cette idée du couvent. La belle enfant grandissait donc sous l'influence de deux CToyjànces rivales. Ses notions sur chacune d'elles restant nécessairement vagues et confuses : son cœur était si véritablement doux, simple, tendre et dévoué, il y avait en elle tant de l'excellence innée de son sexe, que dans chaque mouvement de ce cœur, l'esprit inquiet luttait pour une lumière plus claire, et pour un air plus pur ; en actions, en pensées et en personne, quoique presqu'une enfant encore un secret de femme gisait profondément enseveli dans son cœur — secret à peine connu d'elle même, et qui cependant lui enseignait, plus que la langue fière et railleuse de Hilda, à frissonner à la seule pensée du cloître stérile et du vœu éternel. Traduction d'Alex. Dumas. (La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. (1) C'était ainsi que l'on nommait la reine. OGTAYB AUCSUSTB. CHAPITRE m. H n'y avait peut-être qu'un senl homme qu'Octave n'eût point trompé, c'était Bru tus. Brutus était avec quatre légions dans cette partie de rniyrie, proche du Genuse, aujourd'hui le Scombi, à laquelle les monts Candaves ont donné leur nom. — Là, une sédition excitée parle frère d'Antoine, Caïus, avait éclaté Î)armi les soldats, mais, après quelques heures de rébelion, les soldats rentrèrent dans le devoir, livrant l'instigateur du désordre à Brutus,ainsi que tous ceux qui

avaient poussé à ce mouvement. Du point où il se tenait en observation, Brutus pouvait, pour ainsi dire, plonger dans Rome, et son regard y voyait plus clair à cette distance que Cicéron, qui se cassait le nez contre l'évidence, et qui ne voulait pas voir. C'est que Ciceron avaient de bonnes raisons pour être miope ; en effet, s'il eût consenti à voir, la première chose qu'il eût vue, c'est qu'il était un niais. Aussi, tint-il bon. — Le jeune Octave^ écriHl à BrufuSy a des dispositions admirables à la vertu. — Tout était perdu s'il n'eût repoussé Antoine loin de Rome; trois ou quatre jours avant cette grande action^ Rome entière^ frappée d*une terreur soudaine y se précipitait ver s moi avec les femmes et les enfants. Puis, le vaniteux avocat revint à lui : — C'est dans ce jour, ajoute-il, que j'ai recueilli le plus précieux fruit de mes travaux et de mes veilles, du moins si la vraie et solide gloire est un fmit digne de nos vœux. Tout le peuple aussi nombreux qu'il le fût jamais dans Rome, s'assembla devant ma maison, me conduisit au Capitole et me fit monter sur la tribune au bruit des applaudissements. Ce à quoi il ajoute : — Je n'ai point de vanité, je ne dois point en avoir ; cependant, raccord de tous les ordres, les félicitations, les actions de grâce font sur moi une vive impression, et je sais qu'il est beau d'être populaire quand on ta mérité par le salut du peuple. Pauvre peuple romain, c'est la troisième ou quatrième fois que Ciceron le sauve ! Une seule chose inquiète Ciceron, c'est que Btutus ne mette point Caïus Antonius à mort. Il s'inquiète bien autrement de Caïus Antonius, prisonnier, que de Marcus Antonius libre. Ce qui inquiète Brutus, lui, c'est Octave. — Peut-être, répond-il à Ciceron, vous fiez-vous trop à vos espérances, quelqu'un s'est-il bien conduit une fois, aussitôt vous lui donnez tout, vous lui permettez tout, comme si cette funeste condescendance ne le poussait pas naturellement vers le mal. — Quel doit être notre principal but ? ajoute-t-il. C'est de faire que la chute d'Antoine ne nous ait pas causé une vaine et inutile joie, et que, par notre faute, à un premier mal n'en succède un pire. — Pour ce qui regarde ce consulat, je crains que votre

 César ne se croie plus élevé par vos décrets qu'il ne croira l'être en montant à ce rang suprême. Si Antoine a régné par des moyens de domination dont il avait hérité d'un autre, que fâut-il attendre de celui qui fondera ses principes despotiques non sur l'autorité du tyran mort, mais sur celle du sénat même. — Je louerai donc votre bonheur et votre prévoyance, quaad il me sera prouvé que César se contente des honneurs extraordinaires qu'il a reçus; ainsi, vous m'accuserez, direz - vous, de la faute d'autrui.7— Oui, certes, si cette faute, vous avez pu la prévenir et ne l'avez pas fait. — OA / que ne lUez-vous dans mon âme tout ce que je crains de luil Puis, après avoir accusé Cicéron de nourrir l'ambition et d'aider les projets d'Octave, il s'excuse de s'adoucir pour Caïus Antonius et pour ses complices ; il est vrai que le crime de Brutus était grand, il avait sauvé de la colère de ses soldats, qui voulaient le massacrer, ceux-mèmes qui avaient voulu faire révolter ses soldats. — Je vais les faire jeter à la mer, avait dit Brutus, et il les avait fait conduire sur un de ses vaisseaux où ils étaient prisonniers, mais où ils ne couraient aucun risque de la vie. Il écrivait donc à Cicéron. — Quant au reproche que vous me faites de n'avoir pas mfs à mort Caïus Antonius, voici mon opinion : c'est au Sénat et au peuple romain, seuls, qu'appartient le droit de juger les citoyens qui ne sont j)as morts en combattant. J'ai tort, direz-vous, d'appeler citoyens ceux qui se conduisent en ennemis de l'Ëtat. Eh bien 1 non ; au contraire, moi, je crois avoir raison quand il n'y a ni décret du sénat, ni ordre du peuple, je n'ai point la présomption de juger d'avance et de ne m'en rapporter qu'à moi. J'ai fait ce aue j'ai dû, rien ne me forçait à me défaire de Caïus, je ne l'ai traité ni avec dureté niavec mollesse, je l'ai seulement retenu prisonnier, et il me parait plus noble et plus conforme aux principes de la République, de ne pas aggraver l'infortune des malheureux que d élever sans mesure des hommes déjà puissants en enflant leur ambition et leur orgueil. Ce n'est pas le tout : Brutus, l'âme sereine mais grave, douce mais inflexible, apprend que Cicéron a demandé à Octave la grâce des meurtriers de César. Ecoutez ceci : jamais la dignité de l'exil n'a été poussée plus loin ; Binitus est déjà en Macédoine, et c'est de là qu'il écrit à Cicéron en juillet 710. Ceci se passait après la bataille de Modène. — Atticus m'a communiqué une partie de la lettre que vous avez écrite à Octave ; le zèle et la sollicitude que vous y témoignez pour moi m'ont touché sans me surprendre ; je sais depuis longtemps, et tous les jours encore je suis informé que vos actions et vos

paroles, aussi bienveillantes qu'honorables, ont pour objet de soutenir ma dignité : je vous avouerai cepenaant que cett§ partie même de votre lettre à Octave m'a causé la douleur la plus vive que je puisse éprouver. Vous le remerciez si humnlement au nom de la République; et notre salut,— doifi-je le diie, j'ai honte de l'état où nous réduit la fortune, mais il faut cependant que je parle,— notre salut, qui serait alors plus funeste que la plus cruelle mort, vous le lui recommandez avec tant de soumission et d'abaissement, qu'il semble, à vous entendre, que notre esclavage dure encore, et que nous avons seulement changé de maître. ReUseï ce que vous avez écrit ; vous n'oserez le nier, vos prières sont celles d'un sujet à son roi : — on ne lui demande, dites-vous, on n'attend de lui qu'une grâce, c'est de vouloir bien laisser vivre, avec tous leurs droits, les citoyens qui ont l'estime des honnêtes gens et du peuple romain.— Alors c'est donc à dire que s'il refuse nous ne serons plus citoyens?.. Mais, songez à une chose, Cicéron : c'est que vaut mieux ne l'être plus que de l'être par lui ! Non, non, je ne crois pas que les dieux soient assez ennemis de Rome pour qu'il faille demander à Octave le salut d'aucun citoyen romain, et bien moins encore de nous qui sommes les libérateurs du monde... « Voilà donc l'effet de ce découragement si funeste à la patrie I Je ne vous en accuse pas, Cicéron , pas plus vous que tous les autres ; mais c'est cette faiblesse qui inspirerait à César l'audacieuse espérance de nous asservir et à Antoine celle de le remplacer après sa mort. C'est elle qui élève aujourd'hui cet enfant si naut, que vous ne rougissez pas de supplier, pour des hommes tels que nous, celui qui est à peine un homme, et c[ue vous ne nous montrez de refuge que dans sa yitié : si nous n'avions ^as oublié que nous sommes Romains, les derniers des hommes auraient moins d'audace pour détruire la liberté que nous pour la défendre, et Antoine eût été plus efErayé de la mort de César que tenté de lui succéder... Vous en avez appelé aux armes de l'insolence, de la tyrannie d'Antoine; était-ce pour chercher après Antoine un autre tyran qui se laissât mettre à sa place, ou pour rendre la république indépendante et libre ? Ah I ie comprends : ce n'était point l'esclavage lui-même, mais les conditions de l'esclavage que nous prétendions rejeter ; mais, dans ce cas, Antoine consentait à être un bon maître pour nous: non content de nous accorder une vie supportable, il nous eut associés à sa fortune et à ses honneurs. Avait-il rien à refuser à ceux dont la soumission eût été la plus sûre garantie de son pouvoir ? Non ; — nous n'avons voidu vendre à aucun prix notre honneur et la liberté. Cet enfant même, que le nom de César semble exciter contre les

meurtriers de César, combien, s'il pouvait nous acheter, ne donnerait-il pas pour nous voir consacrer par notre adhésion, cette puissance qu'il gardera sans doute, puisque chacun veut vivre, être riche et être appelé consulaire. Au reste, que la mort de César soit inutile , que l'on n'ait ressenti qu'ime fausse joie à la nouvelle de cette mort, qui ne devait pas aflfrancnir notre patrie ; que personne ne s'inquiète de la liberté, soit. Pour moi, je prie dieux et déesses de m'arracher tout ce que je possède au monde, plutôt que l'immuable résolution, de ne point accorder à l'héritier de César ce que j'ai enlevé à César au prix de sa vie ; ce que ie n'accorderais pas à mon père même s'il revenait sur la terre, c'est-à-dire, moi patient, un pouvoir plus grand que celui des lois et du sénat... Et quel est donc cet Octave pour qu'il décide de nous, et que le peuple romain attende son jugement ? Qui sommesnous, nous-mêmes, nous dont le salut dépend d'un seul homme qui doit être prié ? Quant à moi, plutôt que de rentrer ainsi à Rome, je suis celui qui, non seulement ne supplierai point, mais qui encore ferai trembler un jour ceux qui demandent qu'on les supplie. En attendant, j'irai loin des abjects, et Rome sera pour moi partout où il me sera permis d'être libre ; de là, je plaindrai ceux que ni l'âge, ni les honneurs, ni les exemples de vertu étrangers n'ont pu guérir de la douceur de vivre, et je me regarderai comme heureux tant que je resterai fidèle à mes convictions ; elles me tiendront lieu de tout, même de la reconnaissance de mes concitoyens. Qu'y a-t-il de mieux, en effet, que de mépriser les choses humaines pour se renfermer dans sa conscience et sa liberté ? Non, je ne succomberai pas avec ceux qui succombent, et je ne me laisserai pas vaincre par ceux qui veulent être vaincus. J'essaierai tout, je tenterai tout, et jamais je ne me désisterai de l'espoir d'arracher Rome à sa servitude. Si la fortune me paie ce qu'elle me doit, tous se réjouiront avec moi ; si elle me trahit, je me rejouirai seul ; et, en effet, quel but plus grand et plus honorable puis-je donner aux pensées de mon esprit et aux actions de ma vie, que celui de délivrer mes concitoyens? » Vous, mon cherCicéron, je vous prie et je vous exhorte; ne vous lassez point, ne douiez point ; que la terreur des maux présents ne vous empêche point de prévenir les maux qui nous menacent ; songez que le cœur fort et libre dont vous avez fait preuve pendant votre consulat et depuis doit persister, ou que le passé sera nul. On demande plus d'une vertu qui a lait ses preuves que d'une vertu inconnue ; nous exigeons de vous les bienfaits dont vous avez contracté la dette; qu'il en arrive autrement, et nous nous attaquons à vous comme des hommes trompés ; c'est digne d'une haute

louange que de résister à Antoine ; personne cependant ne s'étonnera qu'im tel consul ait donne un tel consulaire ; mais que Cicéron fléchisse devantles autres, lui qui, avec tant de grandeur et de force, a lutté contre Antoine, non-seulement il s'arrachera à lui-même la gloire à venir, mais eucore la gloire du passé; car rien n'est

LE MONTE-CMSTO. 45 rfMh granfl sur cette terre que ce qui est coaséqucnt avec soimême. Personne plus que vous ne doit aimer la République ; personne mieux que vous ne doit servir la liberté : c'est le devoir de votre génie, c'est la logique de vos actions, c'est le but de vos études, c'est l'espérance de tous. Voilà pourquoi Octave ne doit pas être prié de nous accorder la vie. Ranimez donc votre courage, ne doutez donc plus de Rome, où vous avez accompli de si grandes choses ; elle peut encore redevenir morale et libre si le peuple a des chefs qui lui apprennent, par leurs conseils et leura exemples, à repousser les corrupteurs. » Elle est belle et digne de Brutus, n'est-ce pas, cette lettre ; mais que couvaient les exemples de cette dme stoïque sur le cœur use et la volonté timiae du vieil avocat? Brutus voit toutes les hésitations : elles le lassent, elles l'indignent, elles lui répugnent. C'est alors qu'il écrit àAtticus cette lettre où, sans sortir de son calme habituel, il mesure en mathématicien le génie politique de Cicéron. Encore un peu de patience pour le beau, chers lecteurs. Nous tâcherons de vous faire de l'amusant après. BRUTUS A ATTICUS 710. » Vous m'écrivez que Cicéron s'étonne que je reste muet à l'endroit de ses actes; puisque vous l'exigez, je vous dirai ce que je sais. Je sais que Cicéron fait à bonne intention tout ce qu'il fait; rien n'est plus clair à mes yeux que son amour pour la République, et cependant, que vous dirai-je? il a fait les choses les plus inconséquentes, lui le plus prudent des hommes ; il a fait des choses ambitieuses, lui qui n'a pas craint, pour la République, de déclarer la guerre à l'ambitieux ; je ne sais donc que vous écrire, si ce n'est une chose, c'est que la cupidité et la hardiesse de cet enfant qu'on appelle Octave ont plutôt été excitées que réprimées par lui ; il lui a accordé tant d'indulgence qu'il en est arrivé jusqu'aux malédictions contre nous, malédictions qui retombent doublement sur lui. Avant d'appeler Casca assassin, il faut d'abord qu'il se reconnaisse assassin lui-même ; il oublie donc qu'il dit de Casca ce que Bestia disait de Cicéron (1). Est-ce à dire parce qu'à toute heure nous ne nous vantons pas de nos ides de mars, comme il se vante, lui, de ses nones de décembre, est-ce à dire que Cicéron est dans des conditions meilleures pour censurer une grande action que ne l'étaient Bestia et Clodius pour reprendre son consulat ; que notre Cicéron se vante d'avoir opposé sa toge au glaive d'Antoine et de l'avoir vaincu ; cjuel bien cela me rapporle-t-il, si la récomSense de sa victoire sur Antoine est qu'un autre hérite 'Antoine, et si, vainqueur d'un mal, nous permettons que lui succède

l'auteur d'un autre dont le fondement et les racines seront plus profond et plus solides que ceux qu'il a détruits? que prouve sa conduite, non pas qu'il craignit d'avoir un maître, mais que ce maître fût Antoine ? » Puisqu'il ne m'a pas été permis de me taire, vous allez lire des choses qui, j'en suis certain, vous blesseront; car moi-même je sens qu'il m'est douloureux de vous les écrire. Je n'ignore pas ce que vous pensez de la République , et que même, désespérée, vous pensez qu'on peut la sauver encore. Par Hercule, je ne vous en blâme point, mon cher Atticus ; votre âge, vos mœurs, vos enfants vous sont une excuse.... Mais je reviens à Cicéron. Ocelle diflPérence faites- vous entre lui et Salvedienus? Qu'aurait fait Salvedienus de plus pour Octave ? Il craint maintenant, dites-vous, les suites de la guerre civile. Qui peut craindre un ennemi vaincu à ce point de ne point voir les dangei*s dont nous menace la témérité d'un enfant , secondée par une armée victorieuse , ou le croit-il déjà assez puissant pour qu'on doive lui offrir ce qu'il est en son pouvoir de prendre?... Oh! nous craiçnons trop la mort, l'exil et la f)auvreté 1 Ils paraissent à Cicéron les plus cruels des malleurs, et pourvu qu'il obtienne de quelqu'un ce qu'il désire, et que ce quelqu'un le caresse et le loue, il ne refuse pas un esclavage qu'il tient pour honorable, comme si rien pouvait être honorable dans l'opprobre et dans les (l) On 66 rappelle Lentuins et Cctliogiis étranglés dans la prison Ifamertin? par ordre de Cicéron. afironts. Je sais bien qu'Octave appelle Cicéron son père ; ie sais bien qu'Octave consulte Cicéron, le comble de louanges et d'actions de grâce ; mais un jour viendra où Cicéron pourra voir combien les actions sont opposées aux paroles. Qu'y a t-il donc de plus éloigné du bon sens que d'appeler son père celui auquel on n'accorde pas même le droit de se compter narmi les hommes libres? Ainsi , vous le voyez, à quoi tenaent les pensées, les vœux,'les actions de cet excellent citoyen, si ce n'est à concevoir Octave pour protecteur. En vérité , je commence à avoir un profond mépris pour toute cette science et toutes ces études qui fait jusqu'ici la gloire de Cicéron. Que prouve donc tout ce qu'il a écrit sur la liberté de la patrie , sur la dignité de l'homme, sur le mépris de la mort, sur la gloire de l'exil , sur l'insouciance de 1^ pauvreté. Que Philippe (1) me paraît bien autrement sage que Gicéron, lui qui a moins accordé à son beau- fils que Cicéron à un étranger. Qu'il cesse donc, en se glorifiant avec obstination , U'insulter à nos douleurs; que nous importe qu'Antoine ait été vaincu , s'il n'est tombé que pour faire pièce à un autre qui obtient ce qu'Antoine n'a pu obtenir. Par Hercule ! que Ciccion vive suppliant , s'il peut vivre ainsi et s'il

n'a nonte ni d<* son âge, ni de ses honneurs, ni de ses actions ; pour moi , c'est à la royauté elle-même que je déclare la guerre, c'est au {commandement décerné malgré l'usage, c'est à toute domination, c'est à toute puissance qui veut s'élever au-dessus des lois, et il n'y a si bonne condition d'esclave que je consente à accepter, si brave homme, si excellent homme que soit Antoine, comme vous me l'écrivez ; il est vrai que moi je ne l'ai jamais jugé ainsi. • Nos ancêtres n'ont pas même voulu d'un père pour tyran. » Je ne vous eusse point écrit si librement si je ne vous aimais autant que Cicéron se croit aimé par Octave ; il me fait peine de vous affliger comme je le fais , vous , si tendrement attaché à vos amis et surtout à Cicéron. Persuadez-vous bien , et je ne suis pas maître en cela de ma volonté, que si je vous estime moins , je a'ous aime toujours autant. » Et maintenant , voyons qui avait bien jugé Octave, de Cicéron ou de Brutus, et lequel était meilleur prophète, de l'homme d'esprit ou de l'homme de cœur. Alex. Dumas. (La iuite au prochain numéro.) PERLES, CRINOLINES ET VIPÈRES. Nous avons déjà recommandé à nos lecteurs le journal, de notre ami le docteur Meynard, la Science contre le pré-, fugi] la lecture du dernier numéro nous permet, malgré le titre qui pourrait les effrayer, de le recommander aussi à nos lectrices. En effet, chères lectrices, dans ce dernier numéro, le savant docteur, vous apprend, soit par lui, soit par ses correspondans, comment se forment ces belles perles qui sont un des éléments si indispensables de votre toilette. Puis, après s'être occupé de ce qui ajouteà votre beauté, il s'occupe de ce qui peut porter atteinte à votre santé, il examine la crinoline au point de vue de l'hygiène, et je dois vous dire qu'il la proscrit aussi cruellement, et ajoutons aussi justement, que s'il la proscrivait au point de vue de l'élégance. Enfin, en réponse à l'annonce de la mort de Flore, il fait, où plutôt if reçoit du rédacteur en chef du Diction-' naire des sciences humaines un travail sur le venin de la vipère qui n'est pas non plus sans intérêt jçour vous, chères lectrices, ce reptile se trouvant tous les jours à la portée de vos jolies pieds et de vos jambes fines, lorsque vous parcourez les bois de Montmorency ou la forêt de Fontainebleau. D'abord, commençons par les perles. Jusqu'aujourd'hui, (1) Bean-p^rc d'Octave.

46 LE MONTE-CRISTO. chères lectrices, vous avez cru porter au cou, aux oreilles, aux doigts, uu bijou; dètrompez-vous, vous portez un ver. N'avez-vous pas entendu dire des perles, n'avez-vous pas dit vous-mêmes qu'elles mouraient? Il y avait donc en elle un principe inconnu de vie, pour qu'elles puissent tomber malades, se ternir, mourir. Un docteur piémontais, à Turin, le docteur Fjlippi, un docteur allemand à Zittau, le docteur Kuchenmeïster, viennent de donner Texplication de ce curieux phénomène. Maintenant, comment un ver peut-il faire une perle ? Quand vous étiez toutes petites, chères lectrices, lorsque vous sautiez à la courte ou à la longue corde aux Tuileries, avec des robes descendant au genou, des petits pantalons brodés, et un chapeau de feutre blanc, à plumes, on vous a raconté, n'estr-ce pas, Vhistoired'un moineau qui s'était emparé du nid d'une hirondelle et qui, malgré les sommations réitérées des légitimes propriétaires, s' était refusé obstinément à déménager. Qu'avaient fait les hirondelles, alors : elles avaient réuni tout ce qu'elles poseédaient de {)arents et d'amis, et avaient tenu conseil avec eux sm* 'usurpation dont elles étaient victimes, et la résolution une fois arrêtée, elles étaient toutes allées, dun seul vol, s'abattre aubordd'ime mare où elles avaient pris chacune à son bec une parcelle de cette glaise, avec laquelle, les hirondelles, ces castors de l'air, se bâtissent leurs habitations. Puis elles étaient revenues toutes ensemble fondre sur le nid, et tandis que deux sentinelles empêchaient le moineau franc et sa femeUe d'en sortir, les autres , en toute hâte , comme dans l'opéra du Maçon^ fermaient en chantant l'ouverture qui leur avait donné entrée. Au bout de cinq minutes, l'opération était faite, et les deux bandits, les deux corsaires, les deux pirates , mouraient de la mort d'Ugolin, si toutefois l'absence de l'air ne substituait pas Tasphyxie à la faim. Eh bien, quelque chose de pareil se passe pour la formation de la perle. Lorsque i'f/nio baille^ — c'est le nom scientifique de l'huître perlière, chères lectrices, — lorsque VUnio baille, un petit ver qui partage notre goût pour ce mollusque s'introduit entre les deux écailles, et se met à le grignotter. Vous comprenez bien que ce ver, qui est gros comme la pointe d'une aiguille, ne peut manger une huître, ne fûtelle pas plus grosse que la plus mignonne des huîtres d'Ostende que vous avalez, vous, sans la mâcher, soit aux Frères Provençaux, soit chez Philippe ; mais il cause à l'inofFensif animal une démengeaison si insupportable, que celui-ci se révolte, appelle à son aide tous les moyens de défense que la nature lui a

donnés, fouille dans son arsenal, et en tire une matière gluante et épaisse dont il entoure le ver. Exposée à l'air, cette matière durcit, — c'est la perle. La seule diflférence qu'il y ait entre l'opinion du docteur PiUppi et celle du docteur Kûchenmeister, — c'est que le docteur Ktichenmeister nie le ver se mouvant de lui-même, et de lui-même s'introduisant chez l'huitre, et y substitue la larve d'im insecte. Vous voyez, chères lectrices, que nos deux savants sont bien près d'être du même avis. Maintenant, passons aux crinolines. Vous comprenez bien que ce n'est pas moi qui vais toucher à l'aiche sainte, — c'est lui. S il y a peine de mort pour cet attentat, que la peine retombe donc sur lui; — mon amitié pour le docteur Meynard est grande, mais ne va pas jusqu'à affronter votre colère. D'ailleurs, Usez la Science contre le préjugé^ et vous verrez bien ce qui est à lui et ce qui est à moi. D'abord, le docteur Meynard proclame une grande vérité et en faveur de laquelle je me range à son avis. — C'est qu'il n'y a pas de mode ridicule. Tant que dure cette mode, bien entendu. — C'est, dit-il, l'inçratitude de nos souvenirs qui transforme en caricatures les images coloriées des journaux de mode de l'année passée. — La femme qui est belle embellit tout, dit le docteur. Seconde vérité à laquelle je me range. — Mais, ajoute-t-il, si la mode n'est jamais ridicule, elle est parfois dangereuse. Et voici où je l'abandonne. Chères lectrices, vous ne vous doutez pas à quels maux vous vous exposez en portant de la crinoline. Lisez ces quelques lignes, et frémissez. C'est le docteur qui parle : « Jamais on n'a tant observé de rhumes opiniâtres, de grippes chroniques, de catarrhes de toutes sortes, que depuis une année. Jamais la métrite-aiguë, jamais la péritonite , relativement rares autrefois, excepté dans les temps d'épidémies,n'ont fait d'aussi nombreuses victimes qu'auiourd'hui. • Et qu'elle est la cause de tout ce mal? ta crinoline. « La crinoline, le jupon crinoline, le jupon à charpente d'acier. • « La cage, enfin ! qui de loin fait ressembler la femme qui passe à une cloche descendue de sa tour. « Certes, la plantureuse étoffe de soie tombant des hanches de la femme sur le sol, ondule et frémit avec une suprême élégance, et le tonnage de la robe contraste délicieusement avec la svelte gracieuseté des œuvres hautes ; mais à quel prix, grand Dieu ! Ces frissons que vous ne pouvez réprimer vous le disent assez, Mesdames : vous quittez le coin du feu pour aller triompher au grand air, et le vent de la rue vous apporte la maladie et la mort. « Nous dénonçons l'emploi des crinolines exagérées, comme funestes "à la santé ; puisse notre voix être entendue. » Sans doute, cher docteur, votre voix sera entendue, mais sera-t-

elle écoutée ? Laissez-moi vous dire une toute petite anecdote : Le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne fut le premier, à ce que je crois du moins, qui fut livré en France à la circulation. Il passait sous une voûte fort étroite. Cette voûte avait le malhetir de raccourcir le chemin pour les piétons. De sorte qu'au risque d'être écrasés sous cette voûte, les piétons s'y engageaient. Deux ou trois accidents graves eurent heu. On écrivit aux deux entrées du tunnel : U est défendu de passer sous cette voûte^ sous peine d'être écrasé. L'inscription n'y fit absolument rien ; on y passa de même, et les accidents se renouvelèrent. Alors un philosophe eut une idée : c'était de substituer à la première inscription, celle-ci : // est défendu de passer sous cette voûle^ sous peine de trente sous d'amende. Personne n'y passa plus. Moralité. Il fallait; cher docteur, dire à ces dames quelque chose de plus grave, que de leur dire : vous vous exposez aux rhumes, aux grippes, aux catarrhes, à la métrite aiguë, à la péritonite, à la mort. n fallait leur dire tout simplement : — La crinoline, c'est affreux î RemaiHiuez bien que je ne le dis pas, moi ; je vous dis ce qu'il fallait dire. Passons à la vipère. Cette fois, ce n est plus M. le docteur Meynard ni moi qui parlons, c'est un correspondant, M. le docteur Lunel. Chères lectrices, vous connaissez toutes la vipère de nom, n'est-ce pas; mais il y en a bien peu d'entre vous qui la connaissent de vue. Nous allons donc vous donner le signalement de la vipère, à ce que vous ne vous y trompiez pas. La vipère est un ophidien appartenant à la tribu des serpents venimeux. — Nous vous prévenons, chères lectrices, que nous faisons ici purement et simplement de la science et non de l'allusion,— appartenant, disions-nous, à la tribu des serpents venimeux. Ce genre de reptile est caractérisé parla présence de crochets mobiles, qui sont placés à la partie antérieure de la mâchoire supérieure. Ces crochets sont fort aigus et percés d'un petit canal donnant issue au venin que sécrète une glande placée à chacun des deux côtés de la mâchoire. \

LE MONTE-CRISTO, 47 Cette disposition des dents permet, à laide de certaines précautions, de rendre la vipère inoffensive. Je vais indiquer la recette dont je me servais : quand j'étais enfant, et que j'apercevais une vipère, il y en a quelques-unes dans la forêt de "Villers-Cotterets, je Tobservais, prenant ma belle, et lui mettais mon soulier sur le corps. Puis je lui donnais, en desserrant la pression, le loisir de passer sa tête. Lorsqu'elle passait la tête, je lui pinçais délicatement le col entre le pouce et l'index, ce qui produisait dans le reste du corps un mouvement d'ondulation frénétique dont je ne m'occupais pas le moins du monde, le reste du corps de la vipère étant parfaitement inoffensif. Alors je l'agaçais plusieurs fois avec mon mouchoir, ce qui faisait passer ses yeux d'un jaime d'or à un rouge sanglant. Puis quand'je la voyais suffisamipent agacée, je lui laissais prendre mon mouchoir, et aussitôt qu elle l'avait pris je tirais vivement. Presque toujours les deux crochets venaient comme ces dents d enfant que Ton arrache avec un fil. S'il n'en venait qu un, je recommençais l'opération jusqu'à ce que le second suivit le premier. Quand le second avait suivi le premier, la vipère était désarmée et devenait aussi inoffensive qu'un lézard. Alojs elle passait dans mon pupitre où je lanourissais de mouches, d'araignées et de jeunes grenouilles. Voilà pourquoi je crains si peu les vipères, que la plupart du temps elles passent près de moi ou que je passe près d'elles sans y faire même attention. Seulement, quand elles se détournent de leur chemin pour m'attaquer, tant pis pour elles ; si elles ont des crochets, j'ai une botte. Rectifions une erreur qui court à l'endroit de la vipère, — quand on est juste on 1 est pour tout le monde. On a fait a la langue de la vipère une réputation qu'elle ne mérite pas : elle est noire, c'est vrai ; elle est fourchue, c'est vrai ; mais elle est complètement inoffensive. Ne dites donc jamais en pariant de M. X... ou de M. ***, e'est une langue de vipère ; vous calomnieriez la vipère et vous diriez de M. X. ou de M. *** tout le contraire de ce que vous en voulez dire. Le venin de la vipère a été l'objet des recherches de plusieurs savants. Les anciens naturalistes le considéraient comme une liqueur acide et fort volatile. Mais les observations de Mead, en 1745, ont démontré que tontes les théories chimiques ne pouvaient expliquer Faction physiologique de la morsure de la vipère sm* l'homme. Lorsqu'on ouvre le cadavre aun individu qui a succombé à la morsure de vipères, — nous mettons vipères au pluriel, parce que la morsure d'une seule vipère est insuffisante en général pour causer la

mort d'un homme; nous parlons de la vipère d'Europe, bien entendu, et non du céraste ou la vipère cornue d'Afrique, — lorsqu'on ouvre, disons-nous, le cadavre d'un individu qui a succombé à la morsure de vipères, on trouve le sang plus plastique qu'à l'état normal,— ce qui détruit le système de ceux qui prétendent que le venin de la vipère est un acide coagulant. Pris à l'intérieur, le venin de la vipère n'a aucune action ; ce qui explique les Psylles antiques, dont Tetat était de sucer les plaies. Fontana, qui a étudié en Amérique le venin des reptiles, a eu la témérité ou plutôt le courage philosophique de coûter tout le venin qu'il a pu exprimer d'une vipère, et, après l'avoir bien roule dans sa bouchela pilule lui paraissait probablement un peu dure à avaler —après l'avoir bien roulé dans sa bouche, il déclare ne lui avoir trouvé aucune saveur sensible. Il a seulement éprouvé, au bout d'un certain temps, une sensation de stupeur dans les parties de la bouche où le venin s'était longtemps arrêté. Fontana a encore constaté que l'alcali n'est point l'antidote du venin de la vipère. Soixante-quatre moineaux et quatorze pigeons, mordus une seule fois par des vipères, moururent tous, bien que la moitié de ces animaux eût été traitée par l'alcali. Le même essai de traitement n'a pas eu plus de succès •ur les grenouilles. A circonstances égales» une grosse vipère produit une maladie plus grave, ou donne la mort en moins de temps qu'une petite. MM. Ravaud et Lunel, dans les expériences qu'ils ont faites en 1849 sur le venin des reptiles, ont constaté qu'une vipère de grosseur moyenne contient dans ses vésicules de huit à dix centigrammes de venin. Or, cinq ou six milligrammes de ce même venin introduit dans les muscles d'un oiseau, à l'aide d'une incision, suffit pour le tuer en quelques minutes. Il a fallu un centigramme cinq milligrammes pour tuer un pigeon. Il faut quinze centigrammes pour tuer un homme. p]t soixante centigrammes pour tuer un bœuf. Il en résulte qu'il faudrait que deux vipères de nos climats épuisassent, en le mordant, chacune cinq ou six fois, tout leur venin sur un homme, pour que cet homme mourut de leurs morsures. Mais s'il ne meurt pas, la morsure peut amener l'ablation d'un membre, et l'homme reste mutilé pour le reste de sa vie. DiAz, notre grand peintre, Thomme de la lumière, comnie l'indique son nom, a perdu la jambe à la suite d'un accident de ce genre. — Enfant, il fut mordu dans la forêt de Fontainebleau ; — il fallut amputer la jambe. Quand aux symptômes qui suivent l'inoculation du venin de la vipère, les voici : L'individu ressent une vive douleur qui s'étend dans toute la partie mordue. Celle-ci se gonfle, le pouls s'accélère ; le blessé éprouve des angoisses, des faiblesses, des sueurs

froides, des déjections bilieuses. Après un ou deux jours la partie mordue s'engourdit, se couvre d'ecchimoses, et si le sujet reste sans traitement, il peut se former un point gangreneux dans la plaie. Quand je chassais dans la Vendée, où les vipères sont très-communes, dans les haies surtout, j'eus trois ou quatre chiens mordus par des vipères. Voici le traitement que j'employais immédiatement : — Ouvrez la plaie avec un bistouri ; mettez dans la plaie une forte pincée de poudre, enflammez la poudre pour cautériser la morsure. Si l'on a sous la main de la potasse caustique ou un acide très-concentré, cela vaut encore mieux. — Enfin, faire avaler à l'intérieur de l'éther et divers autres stimulants. Mais avant tout ne pas s'effrayer, chers lecteurs ou belles lectrices, si vous aviez le malheur d'être mordus, et vous dire ceci : — Il faut quinze centigrammes de venin pour tuer un homme ou une femme. Les vésicules de la vipère n'en contiennent que huit ou dix ; donc une vipère ne peut me tuer. Avouons que c'est toujours consolant de savoir cela. Alex. Dumab THÉÂTRES. LA FAMILLE LAMBERT, DRAME EN DEUX ACTES PAR LÉON GOZLAN, Kepréscnté au théâtre du Vaudeville. Pétais prévenu contre le drame, un peu aussi peut-être contre Gozlan. Je lui trouve d'habitude au théâtre quelque chose d'inquiet, d'entortillé, d'emmêlé, une volonté de faire de l'esprit à chaque mot, de l'effet à chaque scène effet et esprit de détails qui nuisent parfois à Tensemble. Puis on m'avait dit que la pièce n'avait pas réussi, ce qui n'est pas au reste un motif pour qu'elle soit mauvaise. D'ailleurs on m'avait donné une étrange raison. La Famille Lambert était trop une pièce. De mon temps^ plus une pièce était une pièce, meilleure on la trouvait. Depuis cinq ou six ans, ce n'est plus l'avis des directeurs de théâtre. Il leur est passé par l'idée, que pour qu'une pièce réussit, il fallait la faire faire par des geus qui ne sacaent point ce que c'est qu'une pièce.

 L'exemple fut donné par le Théâtre-Français. La pauvre M»* Allan joua le Caprice du pauvre de Musset. M^e Allan est morte il y a dix-huit mois, de Musset est mort avant-hier. L'une, est morte à quarante et un an, l'autre à quarantecinq. La mort a quelquefois des haines étranges ; elle se prend au talent et à la virilité. Presque jamais le génie on le talent ne vit âge d'homme. Pourquoi Ta mort ne se fait-elle pas journaliste ? Il y a tant de plumes qui ressemblent à une faux, que Ton pourrait ptendre sa faux i>our une plume de plus. Donc on commença par le Caprice. Le Caprice joué,* toutes les directions se mirent en rhasse de proverbe. De Musset y passa, Octave Feuillet fut engrené^ et si DaJila tarde encore, c*est que la bouchée est grosse. Cela a habitué les spectateurs à une petite littérature anodine, qui a la solidité d'une toile d'araignée sur laquelle on a secoué un peu de poudre d'or. La chose eut surtout le plus grand succès près de nos confrères les journalistes, qui presque tous ont essaye de faire des comédies, des dramqs et des tragédies, sans, Dieu merci, pouvoir y réussir. Des bra> trop courts pour atteindre à une comédie, à un drame ou à une tragédie, peuvent atteindre à un proverbes. Tout en se haussant sur la pointe des pieds, tout on «tendant leurs bras, nos régulateurs de l'esprit litléraîre crurent ou du moins proclamèrent que la seule, l'unique, la vraie littérature dramatique, était le proverbe à nuit scènes et à quatre personnages. Le public alla voir les Proverbe» en huit scènes et à quatre personnages. Il trouva cela très-gentil. Il s'y habitua même. Cela lui a fait un estomac qui digère le gruau , le capillaire , le laitage ; mais qui ne digère plus les côtelettes, le beefsteak et le rosbeef. Or, c'était du rosbeef qu'avait donné Gozlan. Du rosbeef concentré, tout un drame dû genre de Tereia , d!Aniony^ de la Mère et la Fille^ en deux actes, il y avait là matière à cinq actes. Mais l'estomac du public. Taille, Gozlan, rogne, Gozlan, coupe, Gozlan, et tâche de te faire digérer par les lions de la Bourse et les biches des Champs-Elysées. J'avais donc, moi aussi, des préjugés contre la pièce; elle était restée dans la gorgé'du public, disait-on, et avait failli l'étrangler. J'ai vu la pièce : tant pis pour le public. La pièce est un drame intime, émouvant, douloureux ; — trop douloureux, peut-être, — vous serrant encore plus le cou que le coeur; mais c'est présenté sous im aspect neuf; c'est distingué, c'est poétique; c'est l'œuvre , non pas de ces premiers venus ou plutôt de ces cent fois venus que l'on applaudit tous les jours, c'est l'œuvre d'un homme supérieur, vigoureux

, volontaire ; c'est une belle et forte étude enfin. Allez voir cela ; n'emportez avec vous aucun préjugé ; venez tout simplement avec vos yeux et vos oreilles. — Voyez , écoutez , et , si vous n'avez pas laissé votre cœur & la maison , demandez lui franchement ce qu'il pense de cela. Et votre cœur vous répondra : C'est tris-beau l Je ne prononce pas souvent ces trois mots-là, et , quand je les prononce, on peut me croire. Voilà pour l'ouvrage. Maintenant , si vous voulez voir un drame admirablement joué, aïlez-y encore. Lafont est adorable de paternité : sa douleur brise le cœur; ses larmes vous mouillent les yeux. Puis , dans les scènes où il ne souffre pas , il est simple, gai, de bon goût; comédien charmant, homme du monde parfait. Fargueil, chargé du mauvais rôle, quoique, à mon avis, il n'y ait cas de mauvais rôle dans une bonne pièce , Fargueil a été pleine d'une émotion qui, toute concentrée en elle qu'elle est, prend souverainement le public. Il y a entre autres scènes une scène de lettres, entre elle Lafont , scène qui dure un quart-d'heure, et pendant laquelle on ne respire pas. Quand on à joué M^^ Lambert, on ; peut jouer tous les rôles de femme des drames modernes. Il est vrai que Fargueil était à chaque représentation de M"»« Ristori, et qu'elle y applaudissait des aeux mains. A votre tour d'être applaudie, et pendant plus de temps que vous ne croyez vous-même. Le succès de la Famille Lambert est un de ces succès qui vont grandissant. Lagrange a été simple et grave ; le rôle est secondaire, il l'a poussé au premier plan. M"« Bellecour est une charmante enfant; je la voyais pour la première fois, et n'ai point voulu quitter le théâtre sans lui faire mes compliments. Bravo, Gozlan! Je vous ai applaudi des deux mains, Ubas au théâtre ; je vous applaudis ici avec la plume. Alex. Dumas. NOrVELLES DIVERSES. JjSl littérature française vient de perdre un do ses poètes les plus originaux et les plus distingués : Alfred de Musset, Tau leur de Don Paez , de iiolla, du Spectacle dafïs m fauteuil , de Frédéric et Bernerette , — d'une foule do véritables petits chefs-d'œuvre enfin , ~ est mort samedi dernier, à trois heures du matin , d une hypertrophie du cœur. Depuis deux jours il était sans connaissance ; il est mort sans aucune douleur, — comme on s'endort, — en poussant un soupir. Son convoi a eu lieu lundi ; après une messe à SaintRoch , il a été conduit au cimetière du Père-Lachaise. L'Académie y avait envoyé deux de ses membres, — ou B eut-être étaient-ils venus d'eux-mêmes, — Alfred de iusset était si peu académicien. . Ces deux membres étaient MM. Alfred de Vigny et Villemain. Notre prochain numéro contiendra une étude d'Alexandre sur les poésies d'Alfred de

Musset. On parle , pour remplacer Alfred de Musset , de Sandeau et de M. Laprade. Qu'on nous permette de parler d'un homme dont on ne parle pas et en faveur duquel on ne nous accusera pas de partialité. Pourquoi pas Jules Janin? écrivain aussi original en prose que de Musset l'était en vers, et le seul homme capable peut-être, avec sa science de la langue, de faire un éloge complet du génie pittoresque et capricieux que nous venons de perdre. Constatons le succès immense de Frederick au théâtre de l'Odéon. Nous n'avons pas encore vu la pièce et ne pouvons la juger. Mais nous connaissons Frederick sous toutes les faces, si cependant un génie multiple et inappréciable comme le sien ne conserve pas toujours desfac«s inconnues. Au reste , nous profiterons du compte-rendu de la pièce de rOdéon pour causer avec nos jeunes amis d'oùtre-scène du Second-Théâtre-Français-, et de la manière dont nous comprendrions sa direction. La causerie ne sera pas inopportime, car depuis deux ou trois ans la direction de l'Odéon nous semble singulièrement comprise. Alex. Dumas. aac: Alex. Duma.s Seul propriétaire et seul rédacteur du UonU-Cristc. Paris. — Imprirnerie de K. Brière et €•, rde Sainte-Anne, 6«. J

The text on this page is estimated to be only 14.77% accurate

I" ANNKK. N- *. VTl NCaERO, f 5 CKinSES. JEroi M MAI <857. ••■t lBlcr«ltCB. LE MONTE-CRISTO JOCENiL HEBDOMADilEE DE EOMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, moue BT KiEvioiE PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. On S'abonne A Paris* a FKANCE. fui», npirtenaiiti. Six isoii. 6 SO bnrean dn Joarnal. me nr»lre-Daino de* victoires. n« 11. ■ ÉTRANGER T AngVerre, ... lin nn, I3fr. — c. 1 PWmont Ud »n, ISfr.. Balgiuoe Un nn, 13 &3 l'ortugHl Un mn, IL » E«p«gn« Un «n, 13 SO Prnsio Un «n, IS ft a'»Unui«m«nU doivent Sir» adrcuin, frarao. k M. DelsTiaT, «n burenn du jonm»], «vm uns Tstour «nr I^rii on nn mtndat «or U poatB. CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteur», Nous en étions restée, je crois, au juge Nicholson. Je dis, je ciois, parce qu'il en est du Motiif-Critto comme de mes livres. Je suis peulrétre le seul homme de lettres de France, qui n'ait pas un volume de lui chez lui. Il eo resuite que je mets tout sens dessus dessous chez moL pour trouver un Jfonfff^rrtVo, a&a de souder cette causerie à la dernière, et que je n'en trouve pas. Il est sept heures du matin, je n'ai personne encore pour en envoyer chercher im, de sorte que je reprends un peu au hasard. Le juge Nicholson tient ses séances dans une misérable taverne da Strand, au foiid d'ime cour, au premier. On monte à ce premier par un escalier de bois qui craque sous les pieds. Arrivé dans la salle des séances, on trouve nn petit Ihéâlre en face duquel s'allongent, avec ud passage au milieu, les banquettes des spectateurs -consommateur», — car il est bien compris, n'est-ce pas, qu'on ne peut pas voir et écouter sans boire. Au dossier de chaque banquette est adapté un récipient où le spectateur, assis sur la banquette qui suit, pose, afin d'avoir la liberté des yeux et des mains, aa choppe de bière ou son verre de gin. Autour de la muraille sont appendue. arec leur» longue» perruques, les portraits des juge» qui ont, tour & tour,

 rendu la justice avant le juge Nicbolson actuellement siégeant. Au milieu de ces portraits est un tableau représentant lord Brougham, l'ancien chancelier, disputant nez à nez avec Punch, — le Polichinelle anglais. Un piano, — Tiodispensable piano des exhibitions anglaises, — se fait entendre. La toile se lève, et Ton assiste A une suite de tableaux vivants dont tous les personnages sont des femmes. Les Tableaux vivants sont toujours les mêmes. — La Défaite des Amazones, les Femmes Israélites sur les bords de TËuphrate, Ariadne abandonnée dans Tile de Naxos; — ces dames sont plus ou moins belles, plus ou moins bien faites, — voilà tout. Une de ces dames eût pu représenter Latone prête à accoucher d*ApolIon et de Diane. Je ne sais pas comment le metteur en scène n'a pas profité de la situation : il faut qu'il soit bien maladroit. Ces dames n*étaient point des statues coloriées : il était facile de s'en apercevoir à leurs mouvements et même à leurs paroles; quelques consommateurs, pour lesquels elles avaient des bontés sans doute, échangeaient avec elles des gestes on ne peut plus familiers et des interpellations on ne peut plus expressives. A Londres, la police ne se mêle qu à la dernière extrémité des gestes et des paroles. A huit heures et demie, les poses plastiques prirent fin ; i neuf heures moins dix minutes, les consommateurs affluèrent, et, à neuf heures précises, un frémissement parcourant rassemblée annonça l'approche du juge Nicbolson. En effet, l'escalier en bois craquait sous les pas de ce haut dignitaire. ' Il parut au milieu des acclamations de la foule. Il était vêtu d'une longue robe noire et coiffe d'une immense perruque. Il salua avec dignité, alla s'asseoir devant une petite table surmontée d'un pupitre, et, d'une voix majestueuse et impèrative, il demanda : ' ■ — ' Un veiTe d'eau-dp-vie et un cigare. Cette demande excita l'hilarité générale. Deux avocats et un greffier entrèrent derrière lui. Les deux avocats prirent place à sa droite et à sa gauche à des tables disposées d'avance. Le greffllsr s'arrangea amicalement avec un des avocats pour partager sa table. Chacun eut bientôt devant soi, sans avoir besoin de la demander, sa choppe pleine de bière. On appela les causes. Celle qui venait à son tour de rôle— était une conversation criminelle. Il va sans dire que plus la cause appelée est scandaleuse, plus le public se réjouit. A certaines annonces, la joie va jusqu'au trépignement. L avocat gênerai lut son réquisitoire. - J^" î't^ance, â la troisième ligne, les sergents de-ville eussent riiis la main sur l'avocat général et l'eussent mené à la salle Saint-

Martin, d'où les gendarmes l'eussent conduit tout diîeclementà la sixième chambre. _Mais en Angleterre, où le mot shocking est à tout propos dans toutes les boucher — cela no se passe pas ainsi. Après l'exposé de l'avocat général vint Tappel des témoins. _ Les quatre témoins qui furent entendus — un écrivain public, une portière, une marchande à la toilette et un cocher, — étaient joués par le même artiste— artiste de talientj que Ton peut comparer cà Henri Monnier. Chacun d'eux, par la môme bouche, venait faire, dans im t^rmss qui réiiouissaierit au suprême degré l'auditoire, des dépositions qui ne laissaient aucun doute sur la culpabilité des prévenus. Les témoins avaient vu et entendu — et si bien vu et entendu qu'ils avaient retenu jusqu'aux gestes. Ia?b gestes surtout étaient traduits avec une scrupuleuse fidélité* Il 7 avait dans le plus innocent de ces gestes pour quinze jours de police correctionnelle. Puis vinrent les plaidoyers des deux avocats, admirables chaiges de ee qui se passe au Palais ec pareille occasion . Les avocats entendus, l'avocat général fit son réquisi— toire et reclama rappli*:ation de la peine Après quoi le juge Nicholson rendit son verdict. Ces représentations, qui sont poussées jusqu'à ia p\us extrême licence, amusent fort les Anglais— ou du moins les Anglais des classes secondaires : l'auditoire me parut compose en grande partie de commis de magasins, d*employes, d'étudiants, qui viennent faire là leur cours de droit. Quelques jours auparavant avait en lieu, au bénéfice du juge Nicholson, une représentation extraordinaire. Il ne s'agissait, cette fois, de rien moins que d'un procès fait à un garde à cheval , coupable d'avoir manifesté une admiration trop vive sur le passage de la reinis. On payait quinze francs d'entrée. La représentation s'accomplit sans que 1& police lnter«> vint le moins du monde. Il est vrai qu'il y avait un antécédent, — c'est le véritable procèfc fait, par Georges IV, à la reine Caroline, à propos de l'Italien Bergami ; mais aii moins celui-là aviût une excuse: il était sérieux. Je vous ai parléi outre une couleuvrine sous un hangar, 'outre un Écossais sur un théâtre, outre un jugA dans une taverne, ~ d'un marchand dans un tnagasiui 0t d'un coq sous une cago. Passons au marchand datas son magasin. Il faut vous dire, chers lecteui^s, — qu'après les porcelaines du Japon et de Chine, ce que j'aime le mieux, — ^ ne pouvant pas emplir d'or les tasses à café de Sèvres, c'est la porcelaine anglaise. » L'Anghis, — lè peuple le moins artiste et le plus indns: triel,— je dis indusiriel^ et non pas t»d</«/ri'«//a?,— etle plus industriel du monde, arrive presqu à l'art à force d'industrie. Joignez à cela une espèce de comfort, qui signale tout ce qui sort d^s fabriques

anglaises, et qui donne aux choses leur mérite spécial. Paris en a pu juger à la dernière exposition , — toutes ces splendides porcelaines anglaises à fleurs peintes ou en relief, ont été enlevées en un clin d'œil. Personne, comme les Anglais, ne fait ces grands et magnifiques vases de toilette qui semblent des baignoires d'enfants. Aussi, toutes les fois que j'allai à Londres, en rapportai-je quelque cuvette large comme un bassin ; quelque lampe de verre de Bohême qui semble taillée dans l'opale. Cette fois-ci, je demandai à l'un de mes amis. — pianiste et compositeur d'un grand talent, nomme Engel, de me conduire dans un des plus beaux magasins de Londres. 11 me conduisit droit chez Daniel, New Bond Street, 129, au coin de la rue de Grosvenor. Tiois étages d'une maison immense sont encombrés de porcelaines destinées â tous les usages, de toutes les formes, de toutes les dimensions, disposées pour tous les goûts. J'étais au second, passant en revue les tresprs que renferme cet étage, demandant le prix de chaque objets lorsrque le maître de la maison, occupé près de clients arrivés

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

LR MONTE-^ÎSTO. SI avant moi, monta rapidement l'escalier, et adrei^sa en anglais quel* lues mots au commis qui s'était charge de me piloter; puis redescendit aussi précipitamment qu'il avait monté. U me sembla, au milieu de ces quelques mot9> comprendre ceux-ci : — Ne dites point les prix. Je m*informai auprès du commis. J^avais parfaitement ent ndu. — Pourquoi M. Daniel defend-il qu'on me dise les prix des objets que je marchande? — Je ne sais, monsieur. Je coniinuai d'examiner les objets sans demander davantage 1*^8 prix. Je cnis que, dans son excentricité nationale, M. Daniel . ne voulait rien vendre à un Français. Cinq minutes après, il remontait avec un registre à la main. — Monaienr^ lui demandai-je , seriez-vous assez bon de me dire pourquoi il est défendu à votre commis de me dire le prix des objets que renferme votre magasin ? — Parce que votre prix à vous, monsieur Dumas, ne doit pas éti*e le prix de tout le monde. ^ Je ne vous comprends pas. — Voici mes prix de revient^ monsieur. Choisissez, indiquez les objets, et, puisque vpus m'avez fait l'honneur de choisir mon magasin pour y faire vos acquisitions, payez-les le prix qu'elles me coûtent. Je n'en accepterai pas d'autre. J'avoue que cette politesse me toucha. — Mais, lui dis-je, si je prends tout le magasin î U. Daniel s'indin» avec une singulière courtoisie. — Je te renouvellerai, dit-il. Croyez-vous que si Walter Scott ou Byrnn, eussent visité nos marchands de porcelaine de France, il y en eût eu un seul qui en eût fait autant pour lui? Merci, monsieur Daniel, vous m avez donné une jouissance d'amour-propre, et j'avoue que c'est une de celles dont je fais le plus de cas. Passons au coq sous sa cage. J'ai dit que j'étais arrivé un samedi au matin. La tournée du samedi s'était passée à voir Teleetion de Soulhwaik et l'exhibition de Gordon Cumming * le soir, comme je l'ai raconté, nous avions été voir le juge Nicholson. Le lendemain était un dimanche. Je savais depuis mon premier voyage en Angleterre, et il remonte à quelque chose comme vingl^juatre ans, ce que c'était qiie ks dimanches à Londres. Oh ! chers lecteurs, ne le sachez jamais. Le dimanche, tout est défendu à Londres ; quand je dis à Londres, je dis en Angleterre; quand je dis en Angletexre, je dis dans les possessions anglaises. A Southampton, un barbier fut condamné à 2,500 francs d'amende pour avoir feit une barbe. A fluemesey, une aubergiste fut condamnée à cent francs pour avoir vendu un verre de gin. On sait les émeutes que causa il y a un an, à Hyde-Park, cette observanciî

exagérée du dimanche. A liondre», après avoir travaille six jours de la semaine, on ne se repose ^as le septième. -- Non, on s'ennuie. Car les sabbathariens auront beau dire,rennui n'est pas le repos. Su Aogl^t^rre, la vie s'éteint le dimanche ; le dimaocbe «Iwj^ TtrmcJié de la sgmaine, cJmuMitoHyiatw joui*s retranches de l'année ; deux ou trois mille jom-s retranchés de la vie. Le dimanche à Londres donne une idée assez ji>ste de ce quêtait la principauté de la belle au bois dormant avant que la princesse fût réveillée. De temps en temps on entend un psaume, ce qui n'égaie pas plus celui qui l'entend que celui qui le chante. Le samedi soir, j'avais causé avec mon bâte, M. Nind, homme de beaucoup d'esprit, de cette exigence presbytérienne, et je m'étais vante de savoir tout ce que les Anglais pouvaient faire, ou plutôt pouvaient ne pas faire, pour célébrer le jour dominical. Il avait secoué la tête et s'eiait contenté de dire i — Oh ! nao, vous ne savez pas. Et comme j'insistais* — Moa, je conduirai vous demain chez mon fr&re. — A quelle heure ? — A trois heures. Cela m'allait à merveille; au reste, j'étais sûr de ne fÈiM trop m'ennuyer ce dimanche-là. Je comptais le consacrer tout entier à faire la petite piAce qu'Emile de Girardin m'avait demandée, et qui a été jouée hier, soit dit entre parenthèse,— ces lignes ayant été écrites aujourd'hui lundi à onze heures du matin. < J'en étais à ma septième ou huitième scènes lox«}iie M. Nind entra — Venez vous, me dit-il. — Où cela demandai-je? J'avaic» complètement oublié le rendez-vous pris. — Chez mon frère. ~ Ah ! c'est vrai. Je me levai, je pris mon chapeau et je suivi M. Nind. Nous montâmes dans un cab. Il a été question d'empêcher lescabs de marcher le dimanche, comme on a empêché la poste de foncUonner ; mais les partisans de la locomotion l'ont emporte. Nous nous arrêtâmes à Piccadilly. M. Nind frappa; le domestique parût d'abord fort i**qulet; sans aucun doute croyait-il que nous venions faire une visite à son maître, et que cette visite pouvait le déranger de ses devoirs du dimanche Mais M. Nind le rassura en lui disant qu'il ne s'agissait pour le moment de rien autre ehoee que de faire voir la cour de la maison à un français. Lejdomestique nous laissa passer. Nous entrâmes dans la cour ; ma curiosité, je l'avoue, était vivement excitée. Je regardai tout autour de moi, cette cour n'avait rion de particulier. Sinon qu'au milieu de laoour il y avait un coqsena une oag^. M. Nind me montra le coq du doigt. Je crus que le coq. était uns curioaité, un coq à deux tètes ou à quatœ pattes. Point, c'était un simple coq de basse- oour; huit ou dit poules coquetaient en tournant autour de la Cage, tandis que le coq, d'un air triste, les regardait faire. — Kh

bien ? demandai-je à M. Niud. — ¥sh bien ! répondit-il, vous ne voyez pas ? — Si fait, je vois un coq, maie ce coq n'a rien de particulier,sice n*estqa*il me parait légèrement attaqué du spleen. — Non, c'est le dimanche qui le r«jnd triste. — Comment, c'est le dimancli«? — Ne voyez-vous pas que le malheureux co(| est sous une cage, et que de là viont sa tristesse ? — Sans doute ce n'est pas amusantd'être sous une cage, mais pourquoi est-il sous une eag(s ? —Je vous Tai dit, parce que c'est aujourd'hui drma&cbo, et que le coq de mon bière ne doit pas plus pécher le dimancbe que xnoa tf^ m péeh« loi^mèiM.

 Si vous douiez de la vérité de lanecdote, ctiers lecteurs, renseignez-vous à M. Niud, Leicester-Square, Sablonière hôtel. Alexandre Dumas. IIS MOHICiNS DE PARIS. SUITE. CHAPITRE XIY. LES RÊVES DE PÉTRUS. En rentrant chez lui, Pétrus eut la curiosité de voir comment son hôte était aménage, comme lui-même disait en terme de maiine. Il frappa doucement à la porte, ne voulant pas tirer son parrain cui sommeil si celui-ci dormait, mais sans doute il ne dormait pas, ou avait le sommeil bien léger, car à peine les trois coups d'usage, également espaces, eurent-ils retenti sur la porte, qu'une vigoureuse voix de basse-taille cria : entrez. Le capitaine était déjà dans son cadre, comme il disait poétiquement, eu parlant de son lit, coiffé d*un foulard qui, après lui avoir enveloppé la tête, lui passait sous le cou, cette précaution nocturne étant sans doute piîse pour imprimer aux cheveux et à la barbe le pli qu'ils avaient à adooter le jour. Il tenait à la main un livre prisa la bibliothèque, et dont il paraissait faire ses délices. Petrusjeta un coup d*œil à la dérobée sur le volume, afin de se faire une idée des goûts littéraires de son parrain ec de se rendre compte à lui-même de ce problème de savoir si Pierre Berthaud était pour la vieille ou la nouvelle école. Le liv/e que lisait Pierre Berthaud, c'étaient les fables de La Fontiîine. — Ah 1 ah ! fit Pétms, déjà couché, cher parrain ? — Oui, répondit celui-ci, et crànement couché, comme tu vois, filleul. — Vous tiouvez le lit bon ? — Non. — Comment, non ? * — Nous autres, vieux loups de mer, nous sommes habitués à coucher sur la dure, c'est-à-dire, mon filleul, que je serais peut-être un peu douillettement ici ; mais bast, je m'y habituei*ai, on s'habitue à tout, même au bien. Pétrus fit à part lui cette reflexion, que son parrain employa.t un peu trop fréquemment peut-être celte locution : If ou» autres vieux loups de mer ; mais comme dans la con versation il était d*une certaine sobriété, comme on a pu voir, sur les autres termes de marine, il passa par dessus celui-ci, et e 1 vérité c'était justice, car ce tic était racheté par taui et de si lionnes qualités, que Pétrus eût eu mauvaise grâce à faire sous ce rapport la moindre réciîmination. Eu conséquence, chassant le léger nuage qui venait dç passer sur son esprit : — Alors, il ne vous manqiie rien ? demanda Pétrus. — Absolument rien, la cabine d'un vaisseau amiral n'est pas, à beaucoup près, aussi bien aménagée que cet appartement prétendu de garçon, et cela me rajeunit de quatre ou cin^ lustres. — Libre à vous, dit en riant Pétrus, de vous y rajeunir jusqu'à la fin de vos jours. — Ma foi,

maintenant que j'en ai tâté, je ne dis pas non, quoique nous autres vieux loups de mer, nous aimions assez le changement. Pétrus ne put réprimer une légère grimace. •^ Ah ! bon, fit le capitaine, mon tic. — Comment votre tic ? — Oui, nous autres vieux. . . Hais sois tranquille, je m*en corrigerai. — Oh I vous êtes parfaitement libre. —Mon, noxii oh 1 je connais mes défauts, va ; d'ailleurs» tu n'es pas le premier qui me reproches cette mauvaise habitude. — Remarquez que je ne vous reproche, au contraire, absolument rien. —Mon garçon, un honmie habitué à Ure dans le ciel, l'orage vingt^uatre heures d'avance, se rend compte du moindre nuage qui passe sur une physionomie ; sois donc tranquille, à partir de ce moment je me surveillerai, surtout quand il y aura du monde. — Mais, en vérité, je suis confus. — De quoi ? de ce que ton parrain, tout capitaine qu'il se vante d'être, n'est qu'un matelot mal dégrossi dans la forme ; mais le cœur est bon, et Ton t'en donnera la preuve, entends-tu, garçon? maintenant va te coucher, demain il fei*a jour, et nous parlerons de tes petites afiaires d'mtérêt ; seulement, avoue que tu ne t'attendais guère ce matin A voir arriver ton parrain à cheval sur un galion. — Vous m'en voyez abasourdi, ébloui, fasciné, et j'avoue qu3 si je ne vous vovais point-là, devant moi, en cnair et en os, je me soutiendrais à moi-même que j'ai rêvé. — N'est-ce pa*^ ? dit sans Tombre d'orgueil le capitaine. Puis baissant tristement la tête et devenant pensif, il prononça les mou suivants avec une profonde mélancolie. ^ — ëH bien, mon filleul, tu me croims si tu veux, mais j'aimerais mieux avoir un talent ouel qu'il fût, ou puisque je suis en train de souhaiter, souhaitons Timpossinle, un talent comme le tien, que de posséder ces trésors inépuisables ; je ne pense pas une seule fois à cette immense fortune'sans médire à moi-même, ces vers dubonLaIbntaine : et il montra le livre posé sur la table de nuit. Ni Tor, ni les grandeurs ne nous rendent heureux. Ces deux divinités n*accorUeut à nos vœux Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille. — Heu ! heu I . . fit Pétrus, indiquant qu'il était assez disposé à combattre l'opinion du capitaine. — Heu I heu I . . répéta celui-ci avec la même inflexion, mais c'est-à dire que si je ne t'avais pas retrouvé, j'étais empêché positivement, je ne savais nue faire de toute cette fortune, j eusse fondé sans doute quelque pieuse institution, quelque maison de retraite pour les marins infirmes ou les rois exilés ; mais je t'ai retrouvé et je puis dire comme Oresle : Ma fortune va prendre une lace nouvelle. Et sur ce, va te coucher. — Ma foi, je vous obéis et de grand cœur même, car demain il faut q je je me lève de bonne heure, la vente est

annoncée pour dimanche, et je dois prévenir le commissaire priseur, sans quoi, samedi il viendrait tout enlever. — Enlever quoi ? — Les meubles. — Les meubles ? répéta le capitaine. — Oh I rassurez- vous, fit en riant Pétrus, votre appartement est réservé. — N'importe, enlever tes meubles, mon garçon, dit le capitaine en fronçant énergiquement le sourcil, je voudrais bien voir qu'un particulier quelconque, fût-ce le mousse d*un commissaii*e priseur, vint enlever quelque chose ici sius ma p<^rmission, mille sabords, je ferais de sa peau une jolie toile à voiles. <— Vous n'aurez pas cette peine, mon parrain. — Ce n'en serait pas une, ce serait un plaisir. Allons, bonne nuit et à demain, attends-toi, du reste, à ce que t'aille te reveiller, car nous autres vieux loups... allons on, voilà que je retombe dans mon tic, car nous autres marins, nous avons Thab- tude de nous lever à la fine pointe du jour, embrasse-moi donc et va te coucher. Cette fois Pétrus obéit. IJ embrassa chaleureusement le capitaine, et. mcnta chez lui. Il va sans dire que toute la nuit il rêva Potose, GolcondCt Eldorado. Dans son rêve, ou plutôt dans la première partie do son rêve, le capitaine lui apparut dans un nuage ètincelan^, comme le génie des diamants et des mines. Aussi passa-til la première partie de la nuit dans uU songe ravissant, féerique, accidenté comme un conte arabe. Mais ce qui domina toute cette fantasmagorie, Ve*

LE MONTE-CRISTO. 53 "C;* toile qui rayonna dans ce ciel lumineux, ce fut Règina, dans les cheveux de laquelle, lui Pétrus, égrenait, fleurs étincelantes, les diamants des deux Indes. Disons toutefois que la locution familière de son parrain, nous autres vieux loups de mer y ne lui revenait point du tout, oii plutôt lui revenait incessamment à la pensée comme une vilaine tache dans im diamant de la plus belle eau. Le lendemain de cette journée fantastique, à la plus fine pointe du jour, ainsi qu il l'avait auaonce, le capitaine Uonte-Hauban ouvrait l'œil à la lueur d'un rayon matinal qui filtrait à travers les persiennes ; il cons alta son chronomètre. Il n'était pas encore quatre heures du matin. Il se fit un scrupule sans doute d'aller réveiller son filleul à cette heure plus nocturne que matinale, et décide à lutter contre ce triomphant rayon de soleil qui entrait chez lui sans se faire annoncer, il tourna le nez le long de la muraille et ferma les yeux avec une espèce de grognement qui annonçait une profonde détermination. L'homme propose et Dieu dispose. Soit que ce fût son heure habituelle de s'éveiller, soit qu*il ne jouit pas d*une conscience sereine, le capitaine ne put se rendormir, et au bout de dix minutes, avec un juron des mieux accentués, il sauta en bas du lit. Les soins de sa toilette le préoccupèrent d'abord assez longuement : il donna le tour à ses cheveux, le pli à sa barbe, puis il s'habilla de pied en cap. 11 était quatre" heures et demie lorsque le capitaine eut mis le dernier coup de main à sa toilette. Sa toilette finie, le capitaine parut retomber dans le même embarras. Que faire en attendant une heure moins excentrique ? Se promener. Le capitaine se promena donc pendant un quart-d'heure environ ; il fit dix ou douze foisie tour de sa chambre en long et en large comme le Malade imaginaire, puis fatiSué sans doute de eet exercice, il ouvrit la fenêtre qui onnait sur le boulevaM Mont-Parnasse, et aspira lair fraiâ du matin, en écoutant le ramage des oiseaux qui faisaient en chantant leur toilette dans les arbres. Mais il fut bientôt rassasié de la brise matinale, bientôt blase sur le chant des olsaaiix : il arpeu^a de nouveau sa chambre, mais il épuisa bien vite cette distraction qu'il connaissait. Se mettre à cheval sur son siège lui parut sans doute un divertissement nouveau, car apercevant une haute chaise de chêne, il Tenfourcha et sifila un de ces airs qui sans doute ress3mblait à ceux qui ravissaient 1 e juipage de sa corvette, car les oiseaux du boulevard, comme les oiseaux de msr, se turent pour Tentendre. Une fois cette gymnastique labiale épuisée, le capitaine fit claquer sa langue comme si la

sympnonie eût desséché son calais. Enfin, après avoir répète cet exercice cinq ou Ax fois de suite, il prononça d'un ton mélancoUque ces quatre syllabes : — Il fait très soif 1 Alors il sembla réfléchir et chercher un moyen de remédier àcetinconvénientqu'il venait de signaler. Tout-à-coup, se frappant assez vigoureusement le front pour être étonné lui-même de la force du coup qu*il se portait. — Mais, se dit-il, suis-je assez brutal d'un côté et assez bête de lautre. Comment, mon capitaine, il y a une heure que tu es sur le pont, et tu as oublié que la soute aux vins, autrement dit le cellier se trouvait juste au-dessous de toi. Il ouvrit doucement la porte et descendit sur la pointe du pied les douze ou quinze marches qui conduisaient au cellier, ma foi bien garni, sinon d'un choix très-varié Il y avait trois ou qua're crus de Bordeaux et de Bourgogne, mais des plus fins. Il sufllt au capitaine de jeter, à la lueur du rat de cave qu'il tira de sa poche, un mpide coup d'œil sur une pile de bouteilles pour reconnaître à leurs cous allonges choix de vin de Bordeaux. Il en tiia délicatement un flacon, réleva à la hauteur de son œil, porta son rat de cave derrière et reconnut du vin blanc. — Bon pour le ver, dit-il. Puis, tirant une seconde bouteille au même tas, il refei*ma la porto du cellier et remonta à pas de loup chez lui, emportant son butin. — Si le vin est bon, dit le capitaine en fermant la porte de sa chambre et en posant avec une précaution infinie les bou' eilles sur la table, je pourrai un peu plus patiemment attendre le réveil de mon filleul. Il prit sur la toilette le verre qui lui avait servi à se rincer la bouche, l'essuya avec la plus minutieuse attention, afin que l'odeur de 1 eau de Botot, ne vint pas neutraliser le parfum du bordeaux, et rapprochant une chaise, il s'assit devant la table. -^ Un autre, dit-il, en fourrant la main dans la pèche de son immense pantalon à la cosaque et en tirant un couteau à manche de corne orné de plusieurs lames et i*enforcé de toutes sortes d'accessoires, un autre serait bien empêché ayant deux bouteilles devant lui, de ne pouvoir, comme l'antique Tantale, les déguster faute d'un tire-bouchon. Mais nous autres vieux loups de mer, continua le capitaine en souriant d'un air goguenard, nous ne sommes embarrassés de rien et nous avons l'habitude de nous embarquer avec armes et bagages. Ce disant, il attira, avec un soin et un respect infinis, l'immense bouchon hors de la bouteille, puis rapprochant son nez de l'orifice du goulot : — Ah bigre l s'écria- t-il, parfumé, ma toi, il est parfumé. Si son ramage ressemble à son plumage, nous allons avoir ensemble une conversation que ne manquera pas de charmes. Il se versa un demi verre et le flaira encore un moment avant de le porter à ses lèvres. —

Parfum tout à fait exquis, murmura- t-il en l'avalant. Puis, posant le verre sur la table, il ajouta : — C'est véritablement du Grave première. Oh ! oh 1 mais si . le vin rouge ressemble au vin blanc, j'ai là un filleul dont je n'aurai auciLn3m3nt à roTigir. Je lui dirai dés son réveil d'emmagasiner quelques paniers de ce riche vin dans ma chambre, de cette façon je pourrai en boire à mon coucher comme à mon lever ; car enfin je ne vois pas, puisque le vin blanc tue le ver le matin, pourquoi il ne l'enterrerait pas le soir. Et le capitaine absorba ainsi, sans paraître y songer, en moins d'une heure, les deux bouteilles de bordeaux, ne se reposant de boire que pour faire sur la société en générai et sur le vin blanc en particulier les plus judicieuses réflexions. Ce soliloque et cette solibeuverie^ si Ton nous permet de forger un mot pour représenter l'action d'un homme qui boit tout seul, conduisirent le capitaine jusqu'à six heures du matin. Arrivé là, il s'impatienta et recommença à arpenter sa chambre de plus belle. Il regarda sa montre, elle marquait six heures et demie. Juste en ce moment l'horloge du Val-de-Grâce sonnait six heures — Il est six heures et demie, dit-il, et c'est l'horloge du • Val-de-Grâce qui doit avoir tort. Pui?, philosophiquejnent il ajouta • — Au reste, que peut-on attendre de bon de l'horloge d'un hôpital. Enfin, après quelques instants d'attente : — Allons, allons, fit-il, mon filleul m'a dit qu'il désirait être réveille de bonne heure. Ce sera donc agir selon ses intentions que d'entrer dans sa chambre ; sans doute vaisje le troubler au milieu d'un rêve d'or ; mais, ma foi, tant pis. Ayant dit, il monta, m sifflant un air, l'étage qui séparait l'entresol du premier. La clef était sur la porte et de l'atelier et de la chambre \ coucher Oh I oh ! fit le capitaine en voyant celte sécurité, jeunesse I imprudente I... imprudente jeunesse.... Puis, tout doucement il ouvrit d'abord la potte de l'atelier, passa sa tête par l'entrebâillement et regarda. L'atelier était vide Le capitaine respira bmyanunent, referma la porte ausii doucement que possible, i Mais si doucement qu'il la fermât, les gonds cnérent.

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

54 LE MONTE-CniSTO. — \ nila nue porle qui a be^oiu d'être huilée, uiumuira le cauitaiiie. , , ^. Pui» il alla à celte de la chambre de Petrua et l ouvrit avec les méaies précautions. Celle là ne faisait pas le moindre bruit en s'ouvrant et en se Termant, et comme le plancher était garni d*ua excelleat tapis de Smyrne sourd et moelleux, le vieux loup de mer Îmi pénétrer dans la chambre à coucher et arriver jusqu'au it de Petrus, sans que celui-ci se fût éveille. Petrus était couche les bras et les jambes hors du lit comme si dans le rêve qui Pagitait il avait tente des efforts pour se lever. Or, dans cette position, Petrus avait une ressemblance incontestable avec lenfant de la faUequi dort auprès d'un puiUi; te capitaine, qui dans certains moment elait savant jusqu'au pedantisme, saisit la situation au collet, et, secouant le mas de soo filleul oouuue s'il eût ete reufant et laîlaFarCuoe, Ven mignon» loi dtl-il, Je tons saure la vie ; Soyez une autre fois plus 8ft$?e, je vous prie. a Voua fussiea tomb6, l'on s*ea fût pria à laoi. Pèul^trê allait il poursuivre plus loin la citation ; mais réveille en sursaut, Petrus ouvrit de grands yeux effarés, et voyant le capitaînedebout devant lui, il étendit la main vers un trophée d^armes qui faisait au fond de son lit un ornement et une défense, en arracha un yatagan, et sans doute en eût frappé le marin^ sans autre explication, si œlui^ ne lui eût arrêté le bras. — T»»»ut beau, garçon, tout beau, comme dit monsieur Corneille. PesU*, comhie tu y vas, quand tu as te cauchemar, car tu as le cauchemar, avoue - le. — Ah I parrain, s'écria Pélrus, que je suis content que vous m'ayez réveillé. -^ Vitument. — Oui, vous l'avez dit, j'avais le cauchemar, et un terrible cauchemar, allez. — Oue rêvais-tu donc, garçon ? •^ Oh ! c'est al)surde ! — . Bon, je parie que tu ré vais que j'étais l'eparti pour les Indes. — Non, SI j'eusse rêvé cela, j'eusse été fort content. — Sais-tu que ce n^est point galant ce que tu me dis là? — Ah ! si vous saviez ce que je rêvais, conliuua Petrus en essuyant la sueur qui lui coulait du fi*ftnt. -- Voyons, conte-moi cela en fhabillant, dit le capitaine avec cet acceut de bonhomie qu'il savait prendre dans l'occasion, c»»»la me divertira. — Ah ! par ma foi, — oh ! non,— mon rév« est par trop stupide. *— Bon, est-ce que tu crois, garçon, aue nous autres loups de mer^ nous ne'sommes point de taille à tout entendre. •—Aie, dit tout bas Petrus, voilà encore ce diable de lûttp de mer qui revient. Puis, tout haut : — Vous le voulez ? . — Sans doute, je le veux, puîsiue Je te le demande. •- A Vôtre guise, mais j'eusse préféré garder cela

pour moi seul. — Je suis sûr que tu as rêvé que je mangeais de la chair humaine, dit en riant le marin. — Si ce n'était que cela. — Tribord et bâbord, s'écria le capitaine, mais ce serait cependant déjà un joli petit rêve. — C'est pis que cela. — Va donc? . — Eh bien, quand vous m'avez réveîllô. . . — Quand je t ai réveille ? — Je rêvais que vous m'assassiniez. — Tu as rêve que je t'assassinais î — A la l^tre ! — Parole d'honneur? -*• Parole d'honneur ! — Ce n'etiit pas pour te voler^ je présume. -^ Oh ! non. — Eh bien I tu peux dire que tu as nue fiére chance toi, gar(ôn 1 ^ Comment cela? «^ Rêve de mort, i^ve d'or, disent les Indiens^ qui 8# connaissent en or et en moi't ; tu es veritablem^ un gar* çon privilégie, Petinis. — Vraiment ! — J*ai rêve cela une fois aussi, mon garçon» et sais-tu ce qui m est arrive le lendemain ? — Non, ma foi I , — Eh bien, le lendemain de la nuit ou j'étais assassiné en songe, et c était ton père qui m'assassinait, - vois ce que c'est que les rêves— j'aulais ton père à capturer le Saint-' Sébastien^ vaisseau portugais venant de Sumatra et tout charge de roupies; ton père seul^ pour sa part de prise, a touclie six cent mille livres, et moi cent mille ecus Voilà ce qui arrive trois fois sur quatre, ^çon^ lorsqu'on i la chuce de rêver que l'on vous assassme l • ALEZAimns Duiuf . {La suite au prochain numéro.) OFFLAND. Lilus fut prié par son ami d'aller voir Offland, et de tâcher de le sauver. Il y avait une fortune à faire avec la vie et le talent de cet homme, et il fallait qu'il vécût quand le diable devrait 8*en mêler. Pendant ce temps Oflland se désolait ; il sentait qu'il allait mourir. Il jetait un regard mouille de larmes sur son atelier dont les objets, jad's les plus indilFereuts, prenaient à ses yeux une grande importance, par cela seul qu'il allait les quitter. La vie est une habitude que Thomme contracte si facilement et si vite, qu'il ne peut se faire à "idée de la quitter. H en arrive à se 'demander comment vont faire tes choses les pins insensibles qui otU pris part à ton existence pour se passer de (ui, quaud il n'y sera plus. Il semble que les objets inanimés eux-mêmes entrent en possession de son âme qui va le quitter, et il converse avec des meubles aupi^ desquels cent mille âmes peuvent s*exhaler sans qu'ils chaugeul rien à leur attitude. Pour ma part, je trouve une plus grande éloquence aux choses qu'aux hommes, dans certains cas; je m explique. Une mère qui a perdu sou enfant, car il fait toujours prendre, quand on parle de la douleui , le point de compalaison le plus elevo, une mère qui a perdu son enfant, versera certainement plus de larmes, en retrouvant tout à coup un jouet ou un vêlement qui aura appartenu à son fils, qu'en causant de lui avec un ami qui la voudra

consoler. Maisilfautledir<;,cequidésespéraitleplusOfRand, cV.tait ridee d'abandonner tout seuls sur la terre sa femme et son enfant. Qu'allaieut-ils devenir? Â guelle charité les recom* mander? Qui les aimeiait? O^û aimeraient-ils? Comment vivraient-ils? Toutes ces pensées, mêlées aux regrets de Tartiste qui pouvait, comme Chenier, en se fi*aopant le frontsedire :— Et cependant, j'avaisquelque chosplà!— toutes ces pensées ne faisaient qu'augmenter la fièvre qui dévorait ce moribond, tout en lui laissant sa connaissance, c'est-à-dire le sentiment de sou malheur complet, et de celui des siens. C'est dans cet état aue Lîliis trouva le peintre. Il était amené par son ami. Il demanda à rester beul avec le malade, l'examina silencieusement, écouta sa respiration, en posant son oreille sur son cœur, lui frappa du doigt sur la poitrine, comme pour voir si la vie répondrait encore, et cet examen fait, il lui dit : ^ Jeune homme, vous êtes bien malade. — Je suis même perdu, n'est-ce pas? répondit QfBand, — Oui. — Je vous remercie de vous être dérangé pour Tenir m'anuoncer celte nouvelle. — Patience, j'ai mieux que cela à vous dire. — Voyons '^ — Vous voudriez bien vivre*

LE MONTE-CRISTO. 55 — Oh ! oui. — Alors, laisse! -moi faire, et j'ai idée que vous vivrez . — Comment cela ? — Oui, reprit-il, j'ai peut-être un moyen pour que vous viviez, mais pour cela il faut que vous commenciez par mourir. Offland pdlit. —Je ne comprends pas, dit-il d'une voix émue. — ^Je vais m'expliquer. Il y a eu jusqu'ici, continua le nécromancien, une grande erreur répandue en médecine, ça ete de croire que, pour faire vivre un malade, il fallait le soigner pendant qu'il vivait encore. Sottise. Tant qu'un homme vit, Torgane, ou les organes affectes par la maladie sont dans un état d'inflammation qui repousse obstinément les moyens curatifs. Je parle des afieclions réputées mortelles ; dans les autres indispositions, la nature suffit pour CTCrir. Ajoutez aux difficultés, qui viennent de la maladie, les obstacles qui viennent du malade ; la moindre imprudence de sa part détruit en une minute 1 efficacité medicamentale, sans compter les douleurs irés -souvent inutiles que vous faites supporter très-inutilement à un pauvre corps qui meurt quelquefois du médecin et qui aurait survécu à la maladie. Mon avis, ajouta Lilus, est donc que, pour faire vivre sûrement un malade, il faut attendre qu'il soit mort. La mort, c*estlacessation de la maladie, et le mort livre toujours aii médecin un corps inerte, sans aucune des résistances que la vie lui donnait quelques minutes auparavant. Alors, voyez comme la science a beau jeu. Que d'opérations elle peut se permettre que la vie du malade n'eût pas supportées ! Avec quelle sûreté la main du chirurgien peut ouvrir les chairs et aller chercher, jusque dans les organes les plus délicats, la cause et le siège de la maladie ! Avec quelle facilite il pourra cicatriser, brûler, couper, ajouter s'il est nécessaire, et, l'opération faite, opérer dans le corps la transfusion du sang vivant d'un autre individu pour rendre la force à ce qu'on aura appelé si injustement un cadavre I Ofjfland écoutait de toutes ses oreilles. — Mais l'âme, dit-il, où la reprendrez-vous? L'âme qui est remontée au ciel, comment forcerez-vous Dieu à vous la rendre? — D'abord, répondit Lilus, il s'agît de savoir si véritablement l'âme remonte au ciel. Qu'appelez-vous le ciel? Est-ce cet infini bleu qui se charge d'étoiles, la nuit, avec les vents du nord, et se couvre de nuages, le jour, avec les v«*nts d'ouest?C'est là le ciel de la science; mais le ciel, dans Tacception que les prêtres lui donnent, est bon pour les I)Ptits enfants. Vous ne pouvez pas admettre qu il y ait oin de nos yeux un grand vieillard quon appelle Dieu, Jui soit toujours pi-êt à répondre comme un boutiquier la porte de sa boutique aux millions d'âmes

qui se présentent tous les jours aux portes du paradis. Ce sont là des enfantillages bons pour les sociétés à leur naissance, mais non pour des peuples arrives à leur maturité. L'âme n*est certainement pas non plus la seule circulation du sang, comme le prétendent certains matérialistes. L'âme est d*une essence toute particulière, mais elle est commune et non individuelle. C'est comme si Ton venait dire, en voyant resÎ)irerun homme, quil a un air à lui. Non pas. Il respire 'air que Dieu a fait pour tout le monde, il l'absorbe un mogient et le rejette dans la masse générale, seulement il en fait de l'acide carbonique qui, remis en contact avec Pair, redevient de Toxygène et de Tazote. Eh bien I l'âme n'est qu'une respiration de plusieurs années. L*homme la rend, avec son dernier souffle, à la communauté; mais comme elle a upe origine divine, et nlus immatérielle encore que lair, puisqu'elle est indivisible et inanalysable, elle ne se coniond pas tout de suite dans la masse générale. Elle séjourne pendant quelque temps avec les âmes qui, alors qu'elle habitait un corpvA, faisaient commerce avec elle. Elle s'entretient avec ces âmes pendant Thospitalite qui lui est donnée et ne s'en retourne que lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est devenue indiscrète, et que les âme9 des parents ou des amis, en ont fini avec la douleur et méioe avec le souvenir de celui quelles ont perdu. C'est donc dans la douleur et jusque dans le souvenir dp ceux qui ont été chers au mort qu'il faut aller reprendre son âme. Etes- vous aime, mon cher monsieur Offland? — Oui. , — Par qui? — Par ma femme. — Jeune femme? — Oui. — Très-bien. Et comptez-vous être regretté par rilet — Je n'en doute pas. — Eh bien ! mou cher malade, mourons d'abord, voilà l'important, et dans un an JQ me charge, moi, de vous faire vivre autant de jours que votre femme aura prononcé de fois votre nom depuis votre mort; c'est bien simple r — Oui , mais puis-je prévenir ma femme? — Parfaitement. Un éclair de joie passa dans les yeux du moribond, à l'espérance de revivre quelques joui-s dans l'avenir. 0"'lle joie doit donc donner aux mourants la conviction chrétienne qu'immédiatement apn^s leur mort ils revivront pour une éternité d'amour et de joie. Et l'on plaint les martyrs qui mouraient avec cette conviction r OfflaiTd appela sa femme et lui fit part de ce qui venait d'être convenu entre Lilus et lui. La pauvre créature était, depuis la maladie de son mari, dans un tel dèf^espoir que son cœur accepta sans discussion cette nouvelle étrange , elle ne cherchait qu'un prétexte pour espérer. Elle se jeta aux pieds du savant, lui baisa les mains et embrassa ensuite si fortement son mari qu'il expira dans cet embi-as* sèment. Farett poussa un grand cri, mais

presqu*aussitôt Tespérance lui revint. Étrange espérance que celle qu'on retrouve au fonij d'une bi^re en y déposant uu cadavre I Offland vous parall-il dans une situation intéressante? J'avoue que. pour ma part, je ne serais pas moit avec la même confiance que lui ; mais les Allemands, qui poussent le sentiment jusqu'au suicide de Werther, n'ont rien de commun avec notre scepticisme. — Tant pis pour eux. Offland fut enterre après que le docteur Lilus eut passe vingt quatre heures avec lui pour le guérir, selon la méthode qu'il avait développée; il fut enterre dans le plus beau drap de la maison, avec un oreiller sous la tête ; ou rembourra sa bière comme doit être rembourrée une bière où l'on doit se réveiller un jour. On eut un instant l'idée d y mettre un sommier élastique , mais c'était trop cher; Lilus fit les frais du terrain et Farett se chargea de l'eatretien de fleurs. Une année est bien vite passée. Alexandre Dokas rn>S. [la fin M prochain numéro.) HAROLD ou LE DERNIER DES ROIS SAXONS. UVRB PREMIER. CHAPITRE IV. Tandis que le roi Edouard racontait au duc normand tout ce qu'il savait et tout ce qu'il ne savait pas de l'histoire de la science secrète de Hilda^ la route serpentait à travers un pays aussi sauvage et aussi boiae, que si la métropole de l Angleterre eût ete à cent milles de là. Eu eff(»t/ même aujourd'hui, l'on trouve des étendues de terrain dans le voisinajçe de Norwood, qui [)Ourraient donner une idée de ce qu'eUit autrefois le pays, lorsqu'une vaste forêt peuplée d'animaux sauvages bordait les faubourgs de Londres, et ofi*raitun passe-temps cynégétique aux rois et aux thegns; caries rois normands ont ete calomnies par la tradition populaire qui leur impute tout l'odieux des lois foi-estiôres. Ces 4ois étîuent dures et sévères, c'est vrai, sous le règn^

 de TÂuglo Saxon : aussi dures et aussi sévères, peut-être, contre le ceoil et le pauvre homme, que dans les jours de Guillaume-le-Roux, quoique incontestablement plus dures envers les nobles ; à tous ceux qui étaient au-dessous du rang d*abbès ou de thems, les bois du roi étaient faits, même par le paisible confesseur, aussi sacrés que les forêts des druides, et le chasseur de basse naissance qui violait leurs mysiéres, ne payait ce crime de rien moms que de la tête. C'est que la passion mondaine d*Edouard était la chasse, et rarement un jour se passai i-il, sans aue, la messe ouïe, il ne sortit avec chienset faucons, de telle sorte que, quoique la saison de la chasse au vol commençât seulement avec le mois d'octobre, il avait toujoura sur son poignet ou un jeune faucon à instruire, ou un vieux favori a exercer. Or, il arriva que juste au moment où Gi^illaume commençait à s'ennuyer des prolixes récits de son bon cousin, les c&ieuf(se lancèrent tout à coup, et que d*un étang voisin de la route, un butor s*eleva d une aile solennelle et en poussant un cri aigu. — Bienheureux saint Pierre ! s'écria le roi en éperonnant son palefroi et en lâchant son faucon Pérégrine (1), et il se lança lâchant la bride à son cheval en suivant des yeux le vol du butor. Guillaume, non moins grand amateur de chasse que son royal et pieux cousin, s'empressa de suivre un exemple si entraînant, s'avançant derrière lui à demi vitesse, fralopant à travers le terrain inégal de la forêt, regardant fixement le gibier qui s'élevait, et suivant les vastes cercles que décrivait le faucon. Tout en chevauchant ainsi* les yeux au ciel, Edouard faillit être jstè par-dessus la tête de son palefroi. — L'animal s'ètant arrêté court, empêché qu'il était d'aller plus loin par une haute porte profondément creusée dans une muraille de briques et de cailloux. Le prince abaissa les yeux pour voir quel obstacle avait failli produire un si grave accident. Sur cette porte, apathique et sans être le moins du monde ému du danger crue venait de courii* le cavalier, était assis un grand drôle de ceorl, ou laboureur, tandis 3 ne debout derrière lui surgissait un groupe curieux *hommes de la même classe, et qui regardait ce qui allait se passer, habillé de ces tuniques bleues, dont la blouse de nos paysans est la fille, sinon la sœur. Chacun de ces hommes s'appuyait sur une faulx ou sur un fléau, et dirigeait sur cette cavalcade normande des regards aigres et de mauvais augure. Ces hommes étaient pour le moins aussi bien vêtus que le sont aujourd'hui ceux de la même condition. — Leurs membres robustes et leurs joues colorées indiquaient que la nourriture qui soutient le

travail ne leur manquait pas. — A la vérité, le laboureur de cette époque n était point tout à fait un theowe ou serf. — C'était un espèce de journalier physiquement parlant dans de meilleures conditions peut-être qu'il ne l'a jamais été depuis en Angleterre, — surtout s'il appartenait à quelque riche thegn de pure lignée, dont le titre même de Illnford^ — titre que portaient ces sortes de sei^meurs, signifiait donneur de pam; or les hommes auxquels avaient afiîiire le roi et sa suite, avaient été des céorls sous Harold, fils de Godwin, maintenant, comme nous Tavons dit, banni du pays. — Ouvre* la porte, ouvrez-la vite, bonnes gens , dit le doux Edouard, parlant en saxon quoique avec un fort accent étranger, après s'être préalablement rerais en selle, avoir murmuré une bénédiction, et avoir fait un triple signe de croix. . Les hommes ne bougèrent pas • seulement le ceorl, qui était assis, répondit sans se lever : — Aucun cheval ne foulera le grain que nous avons semé pour que le comte Harold le récolte. Et à cesumols, le groupe qui était derrière lui poussa un hurrah d'approbation. Plus ému à celte réponse qu'on ne l'avait jamais peut< Ole faucon l»érôgrme, nichatt sur les rochers de Lîandndno, et cette race «hfisie élail renommée encore môme aux jours de la reine Eli-abctti. Burleigh remercie un des Mostyns pour des faucons ée LIandudno que celul*ci lui a envoyés. I être vu, Edouard éperonna son cheval pour lui faire franchir la distance qui le séparait encoie du manant, et leva la main. A ce signal vingt épées étincelèrent hors du fourreau. Mais Edouard arrêta les cavaliers normands d'un signe de la main gauche, tandis que brandissant la droite dans la direction de 1 insolent laboureur : — Ah ! coquin , coquin, dit-il, sur ma foi je te ferais du mal si j'en étais capable. Il y avait dans ces paroles, destinées à mon ter jusqu^à nous sur le flux de l'nistoire, quelque chose à la fois de burlesque et de touchant que les Normands n'envisagèrent que sous son premier aspect. En conséquence, ils se détournèrent pour cacher leurs rires; mais le Saxon, au contraire, comprit la pieuse phrase dans son véritable sens et se tint pour réprimande. Ce grand roi, que tous ces hommes reconnaissaient maintenant aux epèes* tirées derrière lui« ne voulait pas lui faire de mal, non point que le pouvoir lui en manquait, mais tout simplement parce qu'il n'avait pas le cœur de faire éprouver ime douleur physique ou morale à son prochain. — Le ceorl s'élança vers la porte et Touvrit en s'indi* nant très bas. — Passe le premier, comte Guillaume, mon cousin, dit le roi avec calme. Les yeux du ceorl étincelèrent lorsqu'il entendit le nom du Normand prononce en langue normande ; mais il tint cependant la porte ouverte, et la ravalc4ide la

franchit. iiestant alors le dernier, le roi Edouaid dit à voix basse : — Homme impi*udent, tu parlais d'Harold, le comte, et de ses terres,*ne sais-tu pas que ses terres ne lui appartiennent plus, qu'il est mis hors la loi, et que les faulx de ses ceorls ne doivent plus récolter ses moissons? — S*il plait â mon honoré seigneur et roi, repondit avec simplicité le Saxon, ces terres qui étaient au comtj Harold appartiennent maintenant à Clapa le Sixhxndman, et ce qui manquait à Clapa pour en payer le prix, en manscs et en deniei*s, nous, les ceorls du comte', lavons complété avec ce que nous avons gagné à son noble service. Aujourd'hui même, en signe de cela, nous avons bu le bedden aïe (1). C*est poui-quoi s*il plait à Dieu et à notre dame, nous tenons ces terres en partage avec Clapa, et lorsque lé comte Harold reviendra, et il reviendra, ici, du moins, il retrouvera ce qui lui appartient. Edouard qui, malgré une certaine simplicité de caractère, laquelle dans certains moments semblait toucher A l'imbécilité. ne manquait nullement de pénétration lorsque son attention était sérieusement éveillée, changea de visage A la preuve d'affection rude et sincère que ces hommes venaient de donner à son comte et beau-frère banni, et ruminant un instant une pensée grave : — Eh bien I bi^ave homme, dit-il avec bonté, je ne pense pas plus de mal de toi à cause de l'amour loyal que tu portes à ton thegn ; mais tout le monde n'est pas si indulgent que moi : il y a des gens qui pourraient t'en savoir mauvais gré, et je t'avertis, en non frère, que ton nez et tes oreilles courent grands dangers, si tu continues à parler aussi indiscrètement. — Acier contre acier, et bras contre bras, dit brusquement le Saxon en mettant la main sur le long couteau qu'il portait à sa ceinture de cuir, et celui qui touchera Sexwolf, fils d'Elflhem paiera doublement le vere geld. — N'importe, tu es averti homme simple; silence, dit le roi en portant son doigt A sa bouche. Et secouant la tête, il piqua son cheval poiu* rejoindre les Normands, qui, maintenant à même d'un large champ, oti poussait le bie vert semblaient se complaire à le fouler de galle de cœur, faisant décrire descournesà leura coursiers selon les évolutions que faisaient le butor cl les deux faucons. — Un pari, seigneur roi, dit un prélat que sa prodigieuse ressemblance avec Guillaume faisait reconnaître pour être le frère hardi et hautain du duc, c'est-à-dire (1) Bedden aie. I/)rsnirun homme rentrait dans ses Mens par les contributions de sos amis , on invitait ees mêmes omis à un festin, et Taie qu*on buvait éialt appelée le bedden aie ; le mot bedden qui veut dire prier^ (nvUer.

LE MONTE-CRISTO. 57 Eudes, évéque de Bayeux (I), un pari, mon coursier con-^ tre votre Perègrine que le faucon du duc atteindra le premier le butor. — Saint père, répondit Edouard av^c ce léger changement de voix qui seul indiquait son déplaisir, tous les paris ont odeur de paganisme , et nos canons les dèrendent aux moines et aux prêtres; allez, cela ne vaut rien. L'evéque, qui ne supportait pas de réprimande, même de son terrible frère , fronça les sourcils et allait répondre de façon peu respectueuse lorsque Guillaume, dont la profonde ruse était toujoura en éveil sous le masque de la sagacité, de peur que ses gens ne fissent déplaisir au roi , s'interposa, et, prenant sur la bouche du prélat le mot quMl allait répondre : — Tu nous réprimandes sagement, sire roi, lui dit-il ; nous aiitres Normands, ne sommes que trop enclins à de semblables légèretés, et vois, ton faucon est le premier et le plus élevé, par les os de Sainte-Valérie ! comme il prend l'essor avec noblesse ; regarde comme il couvre le butor; regarde comme il plane, immobile dans les aii*s, et mamtenant voilà qu'il fond sur sa proie. Regarde, regarde ; bravo I faucon, bravo I — Oui, dit rèvéque, avec son cœur fendu en deux sur le bec du butor. En effet, roulant l'un sur l'autre, butor et faucon tombèrent rapidement, tandis que le faucon norvégien de GiuUaume, bien plus petit de taille, descendait après eux, et, les voyant à terre, planait au-dessus d'eux. On courut au butor et au faucon ; tous deux étaient morts. — Bien, bien, murmura le duc Guillaume, que les naturels s'entredétruisest, je ne m'y oppose pas et j'accepte l'augure. Et, portant son sifflet à ses lèvres, il fit entendre un son court et aigu. Le faucon revint se placer sur son poignet. — Maintenant, rentrons, dit le roi Edouard. Traduction d'ALEXANDRS Dumas. {La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. aur AVWl AUGUSTE. CHAPITRE IV. Nous avons dit qu'Octave avait mis son armée au service de la Republique, et que le sénat, qui eût dû lui demander de quel droit il avait une armée, l'avait, par des félicita- * tiens publiques, remercié .de son dévouement, et l'avait envoyé à la tête de cette armée secourir Décimus Brutus. — c*est-à-dire l'assassin de César, — contre Antoine, son ami et son héritier. Antoine avait quitté Rome pour aller mettre le siège devant Modène, ou plutôt s'était sauvé de Rome. Quelle caiise avait inspire cette grande terreur à Antoine? Un songe... Les songes jouaient un rôle énorme dans la vie romaine. Antoine avait révè que la foudre était tombée sur lui, et l'avait blessé à la main droite. Or, la foudre c'était Octave, — cet enfant

protégé de Jupiter. Octave accepta la mission de protéger contre Antoine l'assassin de Oesar. — Octave voulait le pouvoir à tout prix ; peu lui importaient les moyens et la route qui y conduisait. Cependant* comme nous l'avons dit encore, la République lui adjoignit deux honnêtes républicains, consuls de 1 année, et nommés l'un Hirtius et fautre Pansa. Octave, arrivé en face d'Antoine, lui livra deux combats ; dans le premier, s'il faut en croire Antoine, il eut si grand (t> Herleve, que no*is avons appelé Arleita» et qui e*i devenue populaire en Frauoe sous ce nom, mère de Guillaume, apr^s la mort au duc Robert . son premier mari , épousa Herluin de Gooteville et eut de lui deux autres flls : Robert» comte de Mortain, et Eudes, tréqpM df Bayeoz. peur, que pendant deux jours on ne sut ce qu'il était devenu, et qull ne reparut que le troisième, sans cheval et sans armure. Il est vrai qu'il se conduisit tout autrement dans le second : le porte-enseigne de sa légion ayant été blessé» il prit son aigle et la porta sur son épaule' jusqu'à ce que la journée fût décidée en sa faveur# Mais la journée coûta cher. — On perdit trois ou quatre mille hommes, plus les deux consuls. L'un périt dans le combat, l'autre de ses blessures. Alors le bruit se répandit qu'Octave était coupable do leur mort. Selon Aquilius Niger, Octave aurait tué lui-même Hirtius dans la mêlée, et, corrompu par lui, Glycon, médecin de Pansa, aurait empoisonné ses blessures. Octave avait si grand intérêt à cette double mort que 8 eut-être l'accusa-t-on à tort d'en être l'auteur; en effet, [irtius et Pan.sa morts, nul ne contrôlait plus ses actions, et il pouvait agir comme bon lui semblait. Or, il agit d'une singulière façon,— d'une façon qui prouvera que c'était Brutus qui l'avait bien jugé^ et non pa» Cicéron. Antoine, battu, prit la fuite, se dirigeant vers les Alpes, afin de se joindre a Lépidua ; mais la course était longue et la route difficile.; par bonheur, Antoine, tant qu'il ne fut point perdu par Tamour énervant de Cleopatre, fut un de' ces hommes que l'adversité grandit, que le malheur exalte. — Lui, accoutumé depuis longtemps à une vie de luxe et de délices, reprit ses habitudes de soldat, buvant de l'eau corrompue aux ornières des chemins, se nourrissant de racines et de fruits sauvages, et en arrivant, à son passage des Alpes, à cette extrémité de manger des ecorces d'arbre pour ne pas mourir de faim. Ce fut ainsi qu'avec les débris de son armée il parvint au campdeLépidus; mais envoyant cette malheureuse troupe à demi nue et tombant dUnanition, Lépidus comprit que c'était la guerre avec toutes ses chances douteuses qu'Antoine lui apportait. Antoine résolut d'aller à Lépidus, puisque Lépidus ne venait point à lui. Il

prit une robe de deuil et les cheveux négligés, la barbe longue. — il la laissait croître depuis sa défaite, — il s'achemina vers le camp de Lépidus. Léçidus avait pu faire fermer les portes de son camp, mais il n avait pu empêcher ses soldats de monter sur les retranchements. A la vue d'Antoine, ces vétérans qui l'arvaient suivi dans ses campagnes d'Asie, qui avaient combattu sous lui à Pharsale pour César, le saluèrent de leurs cris et de leurs gestes. Antoine voulut parler, mais Lépidus ordonna de sonner les trompettes pour que leur bruit couvrit celui de sa voix. Antoine fut donc forcé de se retirer sans avoir pu se faire entendre, mais pendant la nuit qui suivit cette ten* tative infructueuse, il vit entrer sous sa tente deux femmes voilées poitant le costume de courtisane. Ces deux femmes, arrivées devant lui, se dévoilèrent, et Antoine reconnut deux de ses anciens lieutenants, Lelius etClodius; ils lui étaient envoyés par les soldats pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépidus, la plupart d'entre eux étant décidés à le recevoir et même à tuer Lépidus s'il ci*oyait ce meurtre utile à sa sûreté. Antoine n'était ni cruel, ni vindicatif, lorsqu'il n'était point poussé à la cruauté ou à la vengeance par Fulvie. Il ne voulut point permettre qu'on touchât à Lépidus; mais le lendemain, profitant de l'avis, il se mit à la tête de ses soldaté, et son-: dant la rivière qui séparait le camp de I^epidus du sien, il s'élança à l'eau le premier et gagna l'autre rive, encouragé par les soldats ne Lépidus qui lui tendaient les bras et qui arrachaient les palissades. En entrant dans le camp, Antoine était maître de toute l'armée Mais ce triomphe, qui lui donnait la mesure de sa popularité parmi les soldats, ne rénorpueillit point. Il traita Lépidus, à qui on n*avait pas même laissé la liberté de fuir, avec une grande douceur, l'appelant son père, et lui laissant le titre d'impérator et les nonneurs du com<mandement. Cette conduite généreuse porta ses fruits. Minatius-PIaneus, qui campait près de là avec un corps assez considérable de troupes, vint se joindre à Antoine, qui se trouva

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

S8 LE MONTE-CRISTO. à la tête, non seulement des débris de son ancienne armée, mais de Varnieé de Lepidus et des soldats de Minatius-Plancus. Il reijassa donc les Alpes et rentra en Italie â la tête de dix-sept légions et de dix mille cavaliers, laissant eu Gaule six légions sous les ordres d'un certain Varus, son com!)agnon de débauche et son rival d*orgie, qu'il appelait)otylon, du mot grec Colyle. Pour ceux (jui ignoreraient ce détail, et qui ne comprendraient pas la valeur du sobriiiuet, nous d rous que Cofyte était le nom d'une mesure de vin qui pouvait correspondre â celle d'un double litre. C'était donc comme si pour donner une idée de sa capacité il eût appelé Varus Double Litre. Rome ignorait ce qui se passait dansles Gaules; Cicéron, enc< uraf?e par l'absence d'Antoine et par les lettres de Bt utus, déclara que Rome n'avait plus besoin de cet enfant que Ton appelait Octave, et poussa !e Sénat à lui refuser le consulat. Mais tout à coup on apprit à Rome une effrayante nouvelle, c'est qu'Octave venait de traiter avec Antoine et Lepidus, et que, tous trois, à quelques lieues de Bologne, dans une petiie île du Reno se partageaient le monde et dressaient des listes de proscription. C'était vrai. Deux ponts avaient été construits sur le fleuve pour arriver jusqu'à rile. Antoine devait arriver par la rive gauche, Octave par la rive droite. Chacun avait citiq légions qu'il laissa à distance, huit cents hommes gardaient chaaue tète du pont. Lepidus avait ete charge par Antoine et Octave de fouiller l'Ile, de peur que l'un ou 1 autie y eût cache des assassins. Il devait, visite faite, donner le signal d'entrer. Octave et Antoine se fouillèrent réciproquement. Touchante confiance ! Ces précautions prises, ils s'assirent autour d'une table et se partagèrent le monde. Ce fut là une de ces scènes que le pinceau no saurait reudre, que la plume ne saurait retracer. Shakspeare, le giMnd maître la ébauchée, mais voilà tout. Il craignit de s'y laisser prendre comme à une de ces machines que Ton veut diriger, et qui, au lieu de vous obéir, se saisissent de vous et vous brisent. La séance dura trois jours : le premier jour fut donné au part^ige du monde, les deux autres aux proscriptions. Autoine se fit la part du lion. Il eut toutes les provinces de l'Orient, l'Asie jusqu'au Pont, la Judée jusqu'à l'Egypte. Lepidus.eut l'Afrique. Octave l'Europe. Or, qu'était-ce que TEiTrope à cette èpoqtie«là? l'Italie ruinée par quatre guerres, les Gaules épuisées par César, l'Espagne révoltée, la Sicile aux mains de Sextus qui cou vivait la Méditerranée de pirates. Sans doute. Octave eut une intuition,

non pas de ce u'etait l'Europe^ mais de ce qu'elle pouvait devenir en es mains habiles. Ce partage, fait, les proscriptions commencèrent. Sur le terrain, chacun se fit des concessions. Les droits du sang et de l'ami tie furent sacriQés au profit de la haine. Tous d'ailleurs avaient des exigences. Antoine voulait la t«^te de Cicemn. Octave voulait celle de Lucius Gesar, oncle maternel d'An* toise. Antoine et Octave voulaient •celle de Paulus, frère de Lepidus. * Sur lu reste il n'y eut pas de discussions. On proscrivit trois cents sénateurs et deux mille chevaliers. Pour chaque tête de proscrit on donnait à l'homme libre qui la livrait vingt cinq mille drachmes. A le^lave dix mille et la liberté. Puis les soldats intervinrent à leur tour. Ils désii^érent que la chose finit comme un vaudeville moderne, par uji mariage. Octave dut épouser la belle fille d'Antoine fiancée à un autre» C'était Clodia fille de Clodius — Vous vous rappelez notre ClodiUB, lu Clitdius de César celui que Ciceit)n appelle le Migiien et qui fat tué par Milo ^ 4'était Clodia, disoas 3 nous, la fille de Clodius et de Fulvie. Pendant ce temps Rome repi*enait courage ; il lui était rentré deux légions — le Hénat qui avait commence de faire des concessions les retira, lit reparer les fortiflca-* tiens de Rome, déclara qu'il se défendrait jusqu^â la dernière extrémité. Tout à coup on apprend que les Triumvirs marcheat sur Rome. Celait le titre qu'avaient pris Octave, Antoine et Lepidoa. Grande terreur — le sénat décrète qu'on ira au devaut d'Octave et qu'on implorera sa clémence. La députation était sur le point de partir, lorsque le bruit se rejiand que deux légions d'Octave l'ont abandonne A celte nouvelle le sénat se rassemble, s'exhorte, s'exalte, s'enthousiasme. Ciceron harangue, parle de republique, de liberté : un sénateur annonce alors que la nouvelle^ui a cause tiiule celte joie est fausse, que loin que deux li^gious d'Octave l'aient quitte, ce sont les deux légions de Rome dont la foi est douteuse. A ces mots la terreur est plus grande que jamais, le sénat se disperse, chacun fuit de son côte. Ciceron monte dans sa litière et se fait bien vite em* porter hoi*s de Rome, à sa campagne de Tusculum, où Ûuintus, son frère, 1 attendait. Si donc vous voulez voir combien le pauvre Cicéron est misérable dans toute cette affaiie, lises Appien — Guerre civile y livre 111. Seulement vous aurez du mal à vous le procurer, je voua en préviens. Les triumvirs entrèrent dans Rome sans résistance aucune. Dion dit qu'ils y entrèrent eu déclarant qu ils n'i^ miteraient ni les massacres de Sylla, ni la clémence de César, ue voulant être m hais comme le premier, ui méprises comme le second. César méprise pour sa clémence I Comme cela peint d*UD trait la société autique.

II n'y avait pas de danger qu'Octave fût méprisé pour la sienn«5 ; — les autres, dit Suétone, se laissèrent quelquefois iléchir par des amis ou par des prières; lui fut toujours d avis de ue faire grâce à personne. Au reste, les triumvii*s proclamaient une chose rassurante, c'est que le sang qu'ils allaieut verser, ils ne ie verseraient que poi4r salis/'iire le «o/tfa/ ; qu'ils ne tueraient pas tous leui-s ennemis, mais un petit nombre seulemeut, et des plus méchants. — Enfin, promesse était faite que la richesse ne serait pas un crime. Puis venait la défense de sauver les proscrits, la récompense à donner aux meurtriers et rengagement pris de taire leurs noms. S.\ge précaution contre les réactions futures I Appien donne toute entière cette curieuse proclamation. Elle mentait d'un bout à l'autre. Les proscnptious furent terribles, et eurent principalement pour cause la ri^^hesse des proscrits. Que voulez-vous, il fallait de l'argent aux triumvirSi il fallait de l'argent aux soldats. A Antoine surtout; il n'avait déjà plus un denier des trente millions qu'il s'était fait livrer aux Ides de mars par Calpurnie, la veuve de César ; c'est qu'aussi il avait eu une singulière idée, — une idée qui ne pouvait passer que par la tête d'un fantaisiste comme l'était Antoine. Il avait paye ses dettes: non pas toutes, mais une partie; — du mois de mars au mois d'avril, quarante millions de sersteix;ee, — dix millions de noti'e monnaie à peu prés. Il est vrai que Ciceron, dans sa deuxième pbilippique, l'accuse d'avoir pris au trésor publu; sept cent millions de sersterces, à peu près cent quarante millions de francs. Supposez que les deux autres n'en exigèrent à eux deux* qu'autant qu'Antoine en avait eu à lui tout seul, et voyez, le tresot* public étant à sec, combien il fallait tuer de citoyens pour arriver à satisfaire OcUive et Lepidus, sans compter l'armée qui avait bien aussi ses exigences. Un soldat vikitsans façon demander à Octavede lui abandonner la succession de sa pi'opre mère. Verres, qui revenait à Rome après vingt-quatre ans d'exil, fut proscrit pour avoir refuse de donner à Antoine deux vases de bronze, reste de son butin de Siciljè. Un honune fut tué pour une opale.

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

LE MONTE-GRISipO: 59 ■ST" Vt^lieius Paterculua dit, sur les proscriptions, uu mot terrible. « Il y eut beaucoup de fidélité dans les femmes, assez dans les affranchis, quel(^ue peu dans les esclaves, aucune dans Ifîs (ils : tant Vespoir de Vherilage, une fois conça^ il esf difficile d^uilendre f Thoranius, poursuivi et atteint par les massacreurs, se réclame de son fils, ami d'Antoine. — Mais, lui repondent les assassins, c'est ton ûls qui t'a dénoncé 1 Un prêteur était en train de solliciter les suffrages pour son Bis : il apprend que son nom est sur la liste des proscriptions, et se sauve chez un client. Son fils 7 conduit les assassins. Il est vrai qu'il reste à la porte, tandis que les meurtriers tuent son père. Un jeune homme allait prendre la robe prétexte, et se rendait au temple avec un nombreux cortège d'amis. Dans le trajet, le bruit se répand qu'il est proscrit. Le cortège aussitôt se dispei-se. Le jeune homme gagne une des portes de Rome et fuit dans^te campagne. Il avait voulu se réfugier chez sa mère fflrtiui avait fermé sa porte. A une lieue de Rome, il est pris par des gens — qu'on nmis permette de nous servir d'un mot tout moderne, — par des gens qui pressaient des esclaves pour les faire travailler à la terre. Il croit d'abord que c'est un moyen de salut, et ne reclame pas. Mais, au bout de quelques jours, il trouve la condition trop dure, eb lui-même rapporte sa tête aux proscriptéurs. Un enfant allait aux écoles avec son précepteur; l'enfant était proscrit. Le précepteur se fit tuer en le défendant, ce (jui n'empêcha point Venfant d'être tué à son tour. Ln prêteur ai-rête un centurion qui poursuivait un homme. — Cet homme est donc proscrit ? lui demande-t-il. Le centurion le regarde. — Oui, et loi aussi, lui dit il* Et il le tue. Nous avons dit qu'Antoine avait abandonné son oncle; que Lepidus avait sacrifié son père ; qu'Octave avait fait semblant de défendre Ciceron. Lucius César, l'oncle d'Antoine, se voyant poursuivi, se réfugia chez sa sœur. Les meurtriers y arrivèrent presqu'en même temps que lui, et voulurent entrer de forcé' dans la chambre où Lucius était enferme. Mais sa sœur se tint sur la porte les bras tendus et criant : — Vous ne tuerez point mon frère qu'auparavant vous ne m'ayez égorgée, moi la mère de votre gênerai ! . . Pendant ce temps Lucius fuyait par une partC 3e derrière et échappait à la mort. Paulus, frère de Lepidus, parvint aussi à s'échapper et alla rejoindre Brutus et Cassius. Un tlls prit sou père proscrit sur ses épaules et l'emporta aux applaudissements du peuple, non seulement à travers Rome mais jusqu'à la

mer. Les assassins eux-mêmes respectèrent cette piété filiale. Cet homme s'appelait Oppius. Plus tard, Oj)pins devint édile ; les oiivriers de Rome, qui sô-rappelaient son courage et sa pieté aux jours des proscriptions, travaillèrent gratis aux préparatifs des jeux qu'il donna, et tous les pauvres y voulurent contribuer. De même qu'Antoine avait fait proscrire Verres qui n'avait pas voulu lui- vendre les deux vases, Fulvie avait fait proscrire un homme qui n'avait pas voulu lui vendre sa maison^ — On apporte la tête à Antoine, qui l'examine avant de payet Tassassin. — Je ne connais pas cela, dit-il ; porte cette tête à ma femme, ce doit être pour son compte. — En effet, fulvie la reconnut; et de peur que lH)n ignorât la cause de sa mort, ordonna que la tête du proscrit fût clouée au-dessus de la porte de sa maison . - Nous avons dit qu'Octave et»k 4e-seul des triumvirs qui ne pardonnât point. Non-seulement il ne pardonna point; mais, s'il faut en croire Suétone, il se fit plus d'une fois justice lui même. Le prêteur Quintus Gallus^ venant lui faire, sa cour eut le malheur d^ tenir des tablettes cachées sous sa robe. Octave crut que^î'etait une epee, le fit arrêter et appliquer à la question. Puis, comme, malgré la question, Onihtus GalUis n'avouait rien, n'ayant rien à avouer, il se jeta sur lui, pris d'une rage insensée, lui arracha les yeux et le condamna à mort. Il est vrai que, voyant le malheureux innocent, Octave se contentade Texiler. Octave raconte lui-môme que, ramené en prison et ensuite exile, il périt dans un naufrage ou par les mains des brigands. • Ce fut dans une de ces séances où Octave siégeait luimême, que Mécène, lasi^e de voir qu'il ne se lassait f)Oint, écrivit sur une page de ses tablettes : Te leveras-lu, bour^ reau ? et la lui jeta. Octave ramassa le billet, le lut, et se leva sans rien dire. Plus tard noua parlerons de Mécène» Mais cette admonestation de Mécène n'avait guéri 0^ tave que pour cette fois là. Un autre jour, qu'il passait une revue et harang'iait les soldais, ayant vu un chevalier nomm^ Pinariui, qui prenait des notes sur ses tablettes, il cria : — Cet homme est un espioiî, qu'on le tue ! Et Pinarius fut tué. Un autre jour, le consul Tedius Afer^ s'étant permis do ieter un blâme sur quelques-unes des aotlons d'U<!lave, celui ci lui fit faire de si terribles menaces que Tedius Afer se suicida. Une fois cependant, contre son habitude, il pardonna De concert avec la femme d'un proscrit son ami, sa sœur Octjivie fit cacher dans un coffre un malheureux con» damné à mort, et fit porter ce coffre au théâtre. liOrsque Octave fut assis, la femme, tout en pleurs, ouvrit le coffré et en appela au peuple de la condamnation des triumvir». Le peuiHeeut pitioel fit grâce. Il fallut bien alors qu'Octave ftt gi-âce comme le peuple.

^Pendant ce temps, Antoine s'étak réplongé dans sa vi« d'orgie et de débauche. C'était à table ou au lit qu'il donnait ses ordres de meurtre et do pillage; mais ce que les Romains lui reprochaient par-dessus toute chose, ce n'était point d'égorger les senateui^s et les chevaliera — les sénateurs étaient méprises et les chevaliers étaient haïs-^ ce que les Romains lui i-epit>chaient par dessus tout, c'était de s'être emparé do la maison du graild Pompée, et d'avoir converti cette maison en un bouge de mimes, de bouffons et de coui tisanes, où venait se fondre l'argimt qu'il enlevait aux pmscrits, A leurs veuves et à leurs enfants, et même celui (]ue les citoyens avaient mis en depAi enti*e les mafns des Vestales. Quant à Lepidus. sa nullité s'effaçait entre Tinsolenoe d'Antoine et la cmauté d'Octave; mais, s'il n'était pas le plus haï, il était le plus méprise. Que devenait Ciceron pendant ce temps? Nous allons le dire. A&iXc DmiAS. [La suite au prochain numiro.) THÉÂTRES. •*;' LA FIAMMINA , Drame en 4 actes, de M. Mario Uohabd. ^arrive tard ; — j'arrive probablement le derniet ; — mais il n'y a pas de ma faute. — Je n'avais pas de journal, et les trois premiers numéros du Monte-CnifA, ont été bourres de tant de choses, vous en conviendie», rfirune délicate cl aristocratique personne comme la Ha^minane pouvait guère s'y hasarder. " "ÔTrHleurs, vous n'êtes pas press^ , vous savez à quoi vous en tenir sur la. pièce , chers lecteurs ; le succès est fa!t ! — vingt recettes à salle cotïible Tout inscrite en lettres d'er eujr le cabinet du caissier. > à

'est donc une œuvre , non pas de curiosité , mais de conscience que j^accomplis. D'ailleurs, je ne veux pas que la première œuvre d'un de mes confrères , surtout lorsqu'elle est aussi remanjuable que celle là , monte au jour et fasse son entrée dans le monde littéraire sans que je lui porte ma part d'applaudissements* Vous connaissez tous le sujet, et cependant je suis forcé, Îour placer le lecteur au point de vue des éloges que j'ai donner à l'ouvrage et des critiques que j*ai à faire à l'auteur, je suis forcée, dis-je, de vous remettre sous les yeux une rapide analyse de la Fiammina. Main tenant. Vous me demandez , n'est-ce pas, comment je vais faire pour, tout à la fois, louer l'ouvrage et critiâuer 1 auteur ? — Vous aurez, en lieu et place, l'explication e cette contradiction apparente. Le premier acte se passe à Paris, dans le monde contemporain. La toile se lève suc un atelier plein de coquetterie artistique. — Un homme de quarante cinq ans travaille à un tableau. — C'est Daniel Lamb3rt , un des personnages principaux du drame. En même temps que la toile se lève, la porte s'ouvre. -— Un jeune homme de vingt ans entre, — c'est Henri Lambert. En quelques mots l'auteur nous met au courant des rapports qui existent entre le père et le fils. — Ce sont deux frères, deux amis, dont l'un a vingt-deux ans plus que l'autre, voilà tout. Ces deux personnages sont maintenue, pendant tout le temps du drame, dans une admirable mesure : Le fils, d'amour respectueux pour son père ; Le père, d'affection i la fois tendre et profonde pour son fils. Ce i>remier acte, chef-d'œuvre de style, de simplicité et d'esprit du monde artiste, est une simple exposition destinée à faire connaître physiquement et moralement les personnages auxquels le spectateur doit s'intéresser. Tour à tour passent sous les yeux d^'s spectateurs : Daniel Lambert, peintre de premier ordre ; et son fils, jeune poète de vingt ans, qui regrette l'époque des luttes dramatiques de 1830. Sous cette juvénile exaltation il y a un amour. Henry aime Laure^ucMteau , nlle d'un ancien ami de Daniel Lambert , so^ur du meilleur ami de H enri. I^ jeune fille entre. — Daniel Lambert fait son portrait. — Mais Daniel Lambert est tout entier à un tableau de la Bataille de Pharsale. La jeune fille, elle, est toute entière à son amour pour Hen ri ; elle aimerai t bien mieux causer avec Henri que poser pour Daniel ; — elle a la migraine, elle sera laide., — Tout s'arrange : Daniel continue de blôroter César et Pompée, les enfants causent. Il y a là une charmante scène, entre ces deux jeunes tètes entourées de l'auréole deTamour, qui se rapprochent à être mises dans

le même cadre , et la tète pensive du peintre. Un mot leur échappe plus haut que les autres qui fait retourner Daniel Lambert. — Ah ! vous vous aimez ! S*ensuit l'aveu de cet amour ; — tout cela dans des termes charmants, pleins de jeunesse et de grâce ; — à la suite duquel entre Sylvain Duchâteau, misanthrope comique, qui reproche à la destinée de ne lui avoir rien laissé à désirer, et qui est tout près de faire une ouerelle au bon Dieu de lui avoir imposé un imperturbable bonheur. On apprend dans cette scène — grâce à la mélomanie furieuse de M. Diichateau père — que la^Piammina, célèbre cantatrice italienne, après aVoir eu des succès dans le monde entier, a voulu voir consacrer ses succès par le public parisien, et débute le soir même aux Bouffes. Il est facile de voir qu'à ce nom de la Fiammina un tressaillement douloureux a agité Daniel. lia scène suivante nous en donnera l'explication. On annonce lord Dudley. Lord Dudley entre. — C'est un Anglais de trente-six ans, type du gentleman d'Outre-Manche, élégant, fiourtois, aristocrate, et, par dessus tout, grand amateur de tableaux. Il vient demandera Daniel I^mbert s'il peut faire un Eortrait de femme sans que cette femme pose devant lui. Daniel la verra à distance et aura , du reste, un médaillon pour se guider. La tâche est difiScile ; mais Daniel est hahile, il demande à voir le médaillon. Lord Dudley le lui donne. Ce même frémissement nerveux que l'on a déjà remarqué en lui lorsque Sylvain Duchâteau a prononcé le nom de \t, Fiam • mina, Tagite de nouveau Après avoir presque accepté, il rend le médaillon à l'Anglais et refuse de rien faire, ni d'après le médaillon, ni d'après la personne. Lord Dudley se retire. Resté seul avec son fils,— Daniel le fait asseoir, s'assied près de lui, et, dans une scène pleine de cœur et de sim* plicité, lui apprend que sa mère qu'il croyait morte vit toujours ; — qu'elle s'appelle la Fiammina, et qu'elle est la maltresse de lord Dudley. Comment cela s'ést-il fait?— Le voici : Lambert à vingt-quatre ans, a épousé à Rome où il étadiait une fenune de dix-huit ans, qui était déjà une granda cantatrice. Laissons Lambert raconter lui-même sou mariage, « et les circonstances qui éloignèrent de lui la Fiammina : « J'avais alors vmgl-quatre ans ; je devins éperduement amoureux d'une jeune fille, je Tépousai; ce fut un mariage de. passion pour tous deux, et l'ange du bonheur était à nos côtes, mais il s'envola bientôt : ta mère était au théâtre, elle chantait. Ah ! le théâtre, mon enfant, c'est un cmel ennemi du repos des familles, — cette vie de gloire et d'émotions qui élève et purifie certaines âmes, est pour d'au* très un poison corrui)teur ; — ta môre, exaltée, comblée de louanges, m'écrasait de ses succès. Je n'étais alors qu'au début

de cette renonunée qui a grandi denuis; la vie calme et pure du foyer domestique était pâle après les enivrements de chaque soir; le malheur franchit notre seuil et s'assit à mou chevet. — Tu vins au monde, j'espérai un instant que la tranquillité et la joie étaient nées avec toi ; mais il n'en fut rien, et, après deux ans d'une vie impossible, ta mère désira nous quitter ; il fallut y consentir; — elle partit. — Pauvre père ! et depuis tu ne l'as pas revue? — Si ; cinq ftns après je la retrouvai à Florence ; je tremblai pour toi, et je m'enfuis bravement emportant mon trésor.Depuis jeue l'ai pas revue. Maintenant, mon cher enfant, tu sais tout. — Et voilà ce qui te faisait trembler ? Eh bien ! il n ^ a rien de changé entre nous. — J ai une mère que je ne connais pas et à qui je ne puis offrir une tendresse qu'elle n'a pas demandée; je sais qu'elle existe quelque part en réalité, voilà tout. — Elle est à Paris,— o'est la Fiammina. — La Fiammina!... — Oui. — Eh bien, encore inquiet? {Un domestique entrant). — Monsieur est servi. — Allons, ma mère, viens déjeuner. Ce mot, d'une délicatesse et d une affection charmantes, termine l'acte, qui est, je le répète, une des plus ravissantes expositions qui se puissent faire. L'acte suivant se passe à Auteuil, chez Duchâteau ; le mélomane a si puissamment contribué au succès de Fiammina, que celle-ci vient lui faire une visite de remerciements. lie hasard fait qu'en même temps Daniel, accompagné de Henry, vient lui demander la main de sa fille. Henri entre le premier. Silvain le prend par la main et le présente à la Fiammina. Au nom de Henri I-ambert, celle-ci reste atlèrèe et laisse tomber un bouquet qu'elle tient à la main. Henri, quoiqu'il sache que c'est la Fiammina, la traite avec courtoisie, mais comme une étrangère. Celle-ci sort au bras de Silvain, espérant que son fils ne la connaît pas.

LE MONTE-CRISTO. 61 «Mi Laiire acrx)art, pleine d*inquiétudes. La veille, au spectacle, Heuri a surpris la conversation de deux hommes, dont 1 un disait à Tauird : — Cette Fiammina est merveilleusement belle. — Oui, répondait i*autre, elle n'a pas vieilli d*un jour depuis que je Tai vue. — Gomment vit-elle ? ^— Elle est la maîtresse de lord Dudley. Et Henri, ne pouvant supporter cette insulte fate à sa mère, a jeté un vous avez menii^ à la face de celui des deux interlocuteurs qui a dit que lord Dudley était Tamant de la Fiammina. Henry nie tout àLaure ; mais àsonpère, qui Tinterroge, il dit tout. Mais voici ce qui s'est passé. ^ A ces mots : vous en avez menti , les deux adversaires ont quitte Torchestre. Arrivés dans le corridor, ils ont échangé leurs cartes. Mais en lisant le nomd*Henri Lambert : — Seriez-vous le fils de Daniel Lambert? a demandé Tofficier, — car c'était à un officier qu'avait affaire Henri. — Oui, monsieur, répondit le jeune homme. Alors l'officier avait levé son chapeau et avait dit : — Monsieur, je vous demande pardon. Je sais tout : je suis Tami de votre père, j'ai tort, je suis soldat ; rentrons, et, si vous vous voulez, je vous ferai des excuses publiques. Mais Heuri, tout ému, n'avait pas voulu rentrer au théâtre. 11 était revenu chez lui, et se trouvait heureux 3ue son père lui parlât de cet événement, pour lui deman* er s*il devait recevoir des excuses ou se battre. — Tu ne dois pas te battre, répond Daniel Lambert. — Mais, s*écrie Henri, ces lâches propos rejaillissent sur nous. — Non, mon enfant, dit Daniel, cela ne peut nous atteindre : entre ta mère et nous, il n*y a plus solidarité d'honi^eur — le jour où deux époux brisent le lien qui les unit, ils s'exposent tous deux aujugement du monde et partagent le blâme «* mais Tavenir est là et chacun d'eux répond par la pureté de sa vie aux calomnies du pa.ssè — l'un n'a plus droit à la considération de Tautre, et celui qui tombe n'entraîne pas celui qui s'élève. Nous avons cité tout le couplet^ comme on dît en termes de théâtre. Car dans ce couplet est renfermée toute la morale de la pièce. Celte morale, au reste, Daniellame t en pratique ~la Fiammina rentre, else trouve en contactavec lui— mais elle seule pâlit, elle seule tremble ; Daniel lui fait sur son succès aes compliments, où la plus parfaite courtoisie ne trouverait rien à redire. La Fiammina est toujours une femme, mais n'est plus, mais n*a jamiis été sa femme — la Fiammina est toujours une grande artiste, mais elle n*est plus, mais elle n'a jamais été la mère de Henri. Au reste, Henri, en voyalit sa mère sortie de la maison de Duchâteau au bras de lord Dudley, prend un

parti — qu'il a évidemment nourri dans son esprit pendant tout 1 acte, il s'approihe de l'Anglais et lui demande un rendez-vous pour le lendemain. Celui-ci avec sa courtoisie ordinaire s'incline et lui indique deux heures. • Le 3« acte se passe chez la Fiammina où chez lord Dudley, comme on voudra.*^ Dudlev est inquiet — toutes les émotions de la veille n ont pas frappé le cœur de l'artiste' sans se refléter sur son visage : la Fiammina habituée à vivre d'une vie commune avec son amant, ne lui cache rien, ou plutôt lui laisse tout deviner elle a un fils, elle a revu ce fils. La scène entre les deux amants est interrompue par Tarrivee d'une amie de la Fianmiina, la comtesse Barni. La comtesse Barni est une ancienne artiste aussi : elle a chanté autrefois avec Fiammina ; puis un jour elle a abandonné le théâtre pour se marier, et elle est heureuse avec ses trois enfants et son mari, dont le bien-être et le honneur forment toutes ses préoccupations: elle a bien rêvé, pendant quelque temps, pubUc enthousiaste, bravos et pluie de fleurs ; mais un jour, elle a mis au monde un oel en&nt à tête blonde, et n'a plus rêvé que berceaux, layettes et babys. La Fiammma a suivi la vie tout opposée «- son fils est son 8pectre«»et ce spectre elle l'a rsvu, SUe donnerait d^ i années de sa vie pour qu'il rappelât sa mère. — Je t'ai dit que je m'étais séparée, parce que j'étais malheureuse, c'est vrai ; mais j'étais malheureuse pai*ce 3ue je n'avais pas de cœur. 11 est des femmes qui abanonnent leur mari, leurs enfants, pour suivre un amant. Moi, je n'aimais paç, mes succès m'enivraient, je voyais dans mon mari un obstacle â mon avenir. Pai méconnu le dévouement, l'amour sans bornes dont j'étais entourée; je revois la liberté, je révais... Que veux-tu que je te dise, tu vois bien que j'étais folle, puisque j'ai qmtté mon enfant. On apporte une carte pour lord Dudley; Fiammina jette les yeux sur cette carte, elle porte le nom d'Henri Lambeit. — C'est son fils. Elle fait entrer la comtesse Ban4 dans sa chambre, et ordonne qu'on introduise son fils. C'est elle qui reçoit Henri, elle veut savoir s'il la connaît, si la réserve de la veille est du mépris pour la mère, ou tout simplement de TindiCTérence pour la femme. Il faudrait transcrire toute cette scène pour en donner une idée, elle était horriblement difficile â faire, et est très-bien faite, c'est la séduction de la mère sur son fils, dans ce qu'elle a de plus tendre, c'est la réserve du fils visà-vis de sa mère dans ce qu'elle a de plus douloureux ; elle ne pouvait pas durer cinq secondes de plus, sans que la mère se révélât ou que le fils se trahit, lorsque lord Dud* ley entre. A l'arrivée de lord Dudley, Fiammina se lève, le trouble maternel est si grand, qu'il ressemble A im trouble amoureux, mais Dudley ne

remarque pas même ce trou ble, la Fiammina est pour lui ime idole ; d'ailleurs, il la connaît depuis dix ans. il est sûr d'elle. Elle se retire, laissant Henri avec Dudley après que celui-ci lui a afiSrxné qu'Henri vient pour voir sa galerie de tableaux. Henri reste seul avec Dudley. On devine la scène. Henri a compris qu'il était absurde de risquer tous les jours, à propos de sa mère, une que • relie avec le premier venu, quand la cause primitive des insultes qui lui étaient adressées demeurait debout. H ne peut pas vivre en même temps que l'amant de sa mère ; il vient chez lord Dudley pour le provoquer, pour l'insulter s'il le faut, pour le forcer é se battre, enfin. Mais lord Dudley, en homme de ctBur. comprend la fausseté de sa position; amant d'une femme qui est la femme d'un autre, il va se battre avec le fils de cette femme. Cette idée le révolte, il refuse tout duel qui n'aurait pas cour cause une insulte publique, il se promènera de neuf à dix heures au fo^er des Italiens ; qu'Henri l'insulte et il se battra avec Henri. La comtesse et la Fiammina rentrent juste à temps pour voir sortir Henri. «— Quel est ce beau jeime hommei demande la comtesse. — > Henri Lambert. — Oh ! si jeune et déjà si brave. — Oue veux* tu dire ? Lh comtesse alors raconte la scène des Italiens, comment Henri a provoqué uu militaire qui insultait la Fiammina. H s'est battu ou doit se battre pour elle. Alors, au danger que court son fils, ce qui restait d'amour maternel endormi dans le cœur de la Fiammina se réveille. Il faut qu'elle le voie, il faut (pi'elle empêche ce duel. Elle jette son manteau sur ses épaules, noue rapidement son chapeau sur sa tète. — Ou vas-tu? — Je vais chez son père, le prévenir. — Réfléchis. — Réfléchir, quand on me le tue peut-être t — Quand on te le tue ? — Mais c'est mon fils, —mon fils, entends tut — Ton fils, lui ? — Oui, lui. Adieu I Et elle s'élance hors de Tappartement* Le troisième aôte estfinL Au quatrième, nous nous retrouvons cbte Lambert. La peintre travaille au portrait de Laure, qui, on se le rap» pelle, n'a pas pu lui donner séance au premier acte pour cause de migraine.

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

«2 LE MONTE-CRISTO. ■■^«i La séance est interrompue pir le père Duchâteau ; il a permis que Laiire po«U cetia fois encore, maid il vient B^iiiformer de son ami, s*il a besoin d'autres séances. Lambert peit finir seul le portrait maintenant; cela tombe à merveille. Duchâteau emmôue sa liile en Italie. Avant de marier les deux enfants, il veut que la position du fils, vis-à-vis de la mère s'eclaircisse ; or, comme la position au lieu de s'eclaircir ne peut que s'embrouiller, c'est une fin de non-rerevoir que ce voyage. Peut-être cette susceptibilité paraîtra t-elle étrange de la part d'im homme assez mélomane pour recevoir la Fiammina et son amant, dans la maison qu'tiabilent ea femme et sa fille. Mais là n'est point notre critique sérieuse. Passons donc. Au raomenl où Duchâteau sort, arrive Sylvain. H s'informe de Henri, avec une inquiétude qui éveille le môme sentiment dans le cœur ae Daniel. Enfin il finit, vu la gravite de la situation, par avouer que Henri a dû aller chercher une querelle à lord Dudley. En ce moment , une dame qui ne veut pas se nommer demande à être reçue. — Je ne reçois pas, crie Daniel. Le domestique rentre. — Elle apporte des nouvelles de M. Henri. — Oiielle vienne alors* qu'elle vienne. C'est la Fiammina. Elle apporte la nouvelle du duel de Henri , -^ mais du duels des italien, duel oublie, éteint, et dont les dangers ne 90iit plus qu'un souveni**. Alors elle apprend que ce n'est pas avec un inconnu que son fils doit se battre , mais avec lord Dudley, avec son amant. Henri rentre. Pour la première fois, le jeune homme, sans voile qui recouvre la position, se trouve entre son père et sa mère. Il va sans dire que, respectueux presque jusqu'à la tendresse pour sa mère, le jeune homme n'en est pas moins tout à sou père. Cette scène , c*est k véritai)le châtiment de la Fiammina. Pendant cette scène, on annonce lord Dudley. — Lui, ici I s'écrie Fiamunna. •^ Faites entrer, dit Daniel. '^ Comment, vous voulez ? f— Nous sommes dans une eîtoatùm d où il nou$ £mt sortir, madame'. Lord Dudley rwtre. Et en effet, là, sous les yeux du spectateur, se présente une des situatiens les plee embarrassées de notre vie sociale. Le fils, la mère, le mari et Tamant ea face les mis des autres, — chacun ayant au cœur ses récriminations, ses ^mords, ses sympaihies, ses passions. C'est la Fiammina qui dénoue le tout, •-*• c'est la seule coupable, c'est à elle de tout expier; ^* elle quittera le théâtre, — ellb renoncera au monde, elle se retirera dans un couvent* Si son fils et son tnari ont eu à rougir du pasdé, — elle leur assui'e l'avenir, qu elle n^^t sous la

protection immédiate de Dieu. Lord Dudley quittera la France. Et comme Henri n'aura plus de mère, il pourra épouser Latire. • D.idicy sort le premier, -^ e'eat lui qni perd le plus, — il s'exile de son bonheur. La mitre, lu père et le fil^ restent ensemble , «-<- ils ont à pardonner, 1 un à Tepouse, — l'autre à la mère. La. Fiammina sort tout éperdue, — mais avec l'espérance du remords. Le père et le fils restent dans les bras Tun de l'autre, — désoles, eplores et pour la première fois s apercevant qu'ils sont seuls. ^ Unsiotde Sylvain fait poindre «oae lumière à l'ho i4uffèaera le btm ^tà^^Y'^miAt, ^ te K^f» MIrbtH ▼era son ange gardien. Voilà le drame qui attire justement, et qni longtemps encore attirera la foule au Théâtre Français. L'analyse c] ne je viens d'en faire en donnera une idée autant q;ie ce .squelette, qu'on appelle une analyse, peut donner au lt»cteur, ridée de ce qu*est le corps avec ses muscles palpitants et ses chairs brillantes. Succès complet, succès mérité, succès auquel j'applaudis du cœur et des mains. — Cela était profondément triste, cruellement écœurant de voir ce pauvre Théâtre Français, qu'un ministre protège, auquel on donne deux cent Vin* quante mille francs de .subvention, une salle de cent mi lie francs gratis, et un administrateur académicien par-dessus le marche, se débattre dans la comédie-vaudeTille , ou se réfugier dans des tragédies plus vides encore que la salle quand M^e Rachel ne les anime plus de son génie. n était temps. Béni soit donc Taccideut qui repeuple la salle que nous avons vue si pleine et si brillante, aux jours de MU« Rachel, et aux jours plus éloignes, et à notre avis plus splendides encoi*e de MU« Mars et de Talma. Nous disons béni soit taccidenl^ attendu qu'il ne faut pas s'y tromper. La Fiammina aux Français n'est ni le calcul de la direction des Beaux-Arts, ni le* bien joué de Tadministration ; c'est, nous le repetons, un accident. Vn grand malheur atteint un homme de cœur, le désespoir l'etouffe, il faut qu'il se répande au dehors; il prend une plume, de l'encre et du papier, il écrit avec le sang de son cœur les tortures qu'il a epr.iuvees, et tout à coup il trouve dans cet inépuisable trésor qu'on appelle la douleur, l'art k\i le talent nécessaire à faii*e une des choses les plus difficiles à faire, c'est-à-dire un drame en quatre actes. C'est bien là un accident, où Dieu est pour tout et ladnistralion pour ri»*n. Et c'est justement de cette situation particulière de l'auteur que nous ferons jaillir la seule critique que l'on puisse adresser au drame. En gênerai, on reproche aux pièces de théâtre de ne pas être assez moiales, nous reprocherons à celle là de Tétie trop. Abordons franchement la question. Nous seul feutr^tre aurons le courage d'eaire ce que l'on va lire.

Le tort de Tauteur est, à notre avis, 4'avoir fait passer son drame dans le monde artistique. Le monde artistique e^t un monde exceptionnel. Les hommes ou les femmes de génie sont dans le règne animal ce que sont eu zoologie les volcans. Les volcans portent une couronne de flamme : c'est beau, c'est splendide, c'est merveilleux, la nuit surtout; mais cette couronne de flamme, cVst le panache qui flotte au-dessus de la lave qui bouillonne dans leur poitrine. ^ Les volcans ne sont pas responsables des maux qu'ils causept., vous êtes prévenus par le bruit qu'ils font, par la fumée qu'ils jettent. Ne venez point bâtir vo^e niiaison sur le cratère d'un volcan. Surtout, si vous avez eu cette imprudence, ne traitez pas le volcan comme une montagne ordinaire, comme la montagne de l'Ermitage, au bord du Rhône, ou oooune la colline du Johannisberg au bord du Rhin. Planter des vignes sur les collines et sur les montagnes, mais ne semez pas votre bonheur sur la pente des volcans. Le Vésuve et TElna ne sont point A des propriétaires terreittres, ils sont à Dieu. Ne dites donc pas, pauvre créature humaine amoureuse d'un volcan : — Le Vésuve est à moi pour y faire bouillir mon pot au-feu,~- TEtna est à moi pour y faire cuire mon œuf. Or, voici un peu la faute commise par Daniel Lambert. Il rencontre une fennoie de %é]ïie, une Maiibran, une 9iu«s, une ftolHmg. •

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

LE MONttt-CRÎSTO. ti Il réponse dans le hut de la confisquer à son profit. Mais il le dit lui -même : — Ta mère, exallée, comtlée de louange, tn'icrasait de ses succès. Toute notre critique est là. — Daniel Lambert, peintre inconnu, icrosé des succès de votre femme, avez- vous bien ète pour elle ce que doit être le mari dune artiste de génie, son premier auditeur, son premier admirateur, son premier claqueur, disons le mot? Non; car vous-même vous avipz votre valeur artistique en vous, et vous réagissiez contre cette femme qui vous icrnsnit. Vous mettiez votre personnalité en face de la sienne, vons luttiez, et, écrasé par elle, vous vous releviez haineux et mauvais sans le vouloir. Eh! mon Dieu! vous-même en donnez la preuve. Votre femme, nui n'a pu vivre deux ans avec vous, vit depuis dix ans avec lord Dudley. C'est que lord Dudley qui n'est rien qu'un pentleman millionnaire n'est point énasé^ lui, par les succès de sa maîtresse, comme vous l'avez été, vous artiste, par ceux de votre femme. Lord Dudley s'est fait spectateur, admirateur, claqueur; aussi les choses ont été toutes seules. Au lieu d'être rapetissé comme Daniel Lambert par les succès de sa femme, il a été grandi par les succès de sa maltresse. Au lieu de cacher Fiammina dans l'ombre du foyer domestique, il Ta menée au grand jour du monde. Au heu de lui dire : tu ne paraîtras qu'au théâtre, et par conséquent tu n'auras de bravos qu'au then ire. Il lui dit : — tu auras des bravos partout, au théâtre d'abord, mais ensuite dans les rues, dans les promenades, dans les saloiYi, dans les fêtes. Je te ferai non pas une vie moitié dans la lumière, moitié dans la nuit, mais une vie éternellement resplendissante, fêtée, applaudie. Ton génie est grand, mais ta recompense sera égale à ton génie. Daniel Lambert a-t-il fait tout cela? non, il a eu tort. Lord Dudley a-t-il fait tout cela ? oui, il a eu raison. L'amie placée par le poète à côte de la Fiammina ne prouve rien. Elle a quittée le théâtre pour la famille, donc elle n'avait pas le génie du théâtre, mais l'instinct de la famille. On n'a pas ces deux choses à la fois : elles sont incompatibles Tune avec l'autre. Si le marquis Capranicadel Grillo, époux de cette femme de génie qu on appelle madame Ristoii, tout grand seigneur qu'il eét, avait voulu dresser une individualité quelconque â la hauteur de celle de sa femme, il eût nui à sa femme, et n'eût noint eu sa part de bonheur conjuçral. Cette partie, il Va, parce qu'il se contente d*^tre le premier admirateur de ce génie que nous admirons. Et la récompense est là : dans quelsbras jettet elle les fleurs

qu'elle moissonne? dens lee siens. « Aussi, nul homme au monde n'est plus hettreux, n'est plus fier que lui. Mais Daniel Lambert, peintre, incx)nnu, il le dit lui^ même, rêvait des lauriers personnels ; et , en étendant les bras vers res lauriers à venir, il laiwail tomber les bouquets de In Fiammina. 11 fallait, pour tirer luie leçon de cette situation, un exemple de cette douleur, prendre des individus dans Tes conditions générales, mettre en face Tua de laillre deux époux qui apportent en dot enraie, la richesse pecu-; niaireet la rnediocrite intellectuelle di commun des martyrs. Mais, nous le répétons, il ne falUîl pas aborder Iq monde exceptionnel qui a vu mourir la Malibi'an. à Londres et la Sontag à Mexico. Daniel Lambert est donc, à notre avis, l)eaurx)up trop sévère pour la Fiammina^ et o'est un grand malheur, au point de vue de l'art, que celte exigence sociale qui contraint une femme dans la force de son talent, quand ce talent fait tous les soirs la joie de deux mille spectateurs, édifiant les réputations qui naissent, âoulenant celles qui sont nées, éclairant tour à tour chaque capitale de ce reflet céleste qu'on appelle Je. gebii^ ae Td^lNrer i Iwt jamais dans un couvent; parce que si ell'î ne faisait pas ainsi, M. Henri Lambt^rt, qui n'a encore fait qu'une pièce en un acte, ne- pourrait pas épouser M"« LaureDuchâteau qui n'a encore rien fait du tout. Cela n'empêche pas que la Fiammina ne soit un drame de premier ordre. Or, le mariage des deux enlants est de l'usure comparé à ce qu il coûte. ALBXANmUZ DUICAS. CORRESPONDANCE ET NOUVELLES DIVERSES. Mon cher père, Je t'ai promis un article sur Alfred de Musset, je te l'ai promis long et consciencieux, c'est te dire qne je n'ai pu le faire en huit jours. Ne compte dessus que pour le numéro prochain. Il faut bien quinze jours pour apprécier un des plus grands talents, ou, pour être plus vrai, un des plus grands génies de ce siècle. Je t'embrasse. Alexandre Dumas f ils. Pour accomplir la promesse mie nnus avions faite à tns lecteurs, nous avons ete lundi derni3r à l'OdeoU pour entendre la pièCp de notre confrère Victor Séjour. ^ Dés aujourd'hui nous pouvons dire de Frederick, — non pas qu'il y a ète aussi tiea i que dans le Joueur, Richard d'Arhnglon, Kean ou Ruy-Blap, mais qu'il a ete aussi beau qu'il pouvait l'être dans les oomliiious du rôle. Entre le troisième et le quatrième actes, nous somrties sorti pour acheter la brochure ; nous ne comprenions pas bien la pièce, et nous craignions de faire supporter à l'auteur les inconvénients d'un défaut d'acoustique ; mais la pièi;e n'était pas encore imprimée. Nous attendrons de pouvoir la lire pour en donner notre opinion ; ca»* d'y retourner nous n'en avons ni le t^mps^ ni surtout la force.— Allez voir

Frederick â^nw André Gé^ tard, me disait un dé mes amis, — il a une très belle agonie. C'est vrai,— mais Tagonie eët un peu longue,— nlle dure cinq actes. Fredérfck, artiste dans un autre genre de la taille et de la valeur de Talma et de W^ Mars, n'a pas le même benhear qu eux à la fin do sa carrière. Eux ont fiai par les œuvres les plus fortes qu'ils «iest jouées. Talma par Sylla, par 7â Démence de Charles VL par Jat}e Shvf^, f ^ . M*'» Mars , par la dudiesfe d$ Guiic ,. Dona Sol , M"« de Belle-Isle. Frederick est obligé de se débattre dans des (guvres comme h Vifux Caporal , in Bonne Aventure et àndré démrd. — Frédéric en est arrivé à regretter, non plu.s ses gi'andes créations romantiques qui, développant les différentes faces de son génie , en avaient fait l'artiste' emiflent que vous savez ; Frederick en est arrivé à regretter Paillasse et le Cht/fonnier. Il y a quelque chose de profondément attristant dans la vue du génie aux [irises avec cette mort lente, avec cette agonie sans fin que lui font subir des œuvres médiocres retombant éternellement, et l'une après l'autre, sur lui, pareilleeau rocher de Sisyphe. Frederick, comme Porthos, enseveli sous les débris de la grotte de Beilelsle, finira par y Succomber eo disant (^mmé Porthos : — trop lour.l I Ce sera son dernier soupir, et alors seulement on appréciera le géant que les directeurs de Paris auront tue à coups de massue. Les auteurs, nous nous entendons, ceux du Vieux Caporal ^ de la Bonne Aventure et à^André Gératd^ n'auront ete que

64 LE H0NTE43UST0. Mais sans attendre plus longtemps, nous pouvons parler des deux décorations qui sont charmantes ; cette fois c'est non-seulement de la décoration, niais de là peinture ferme, solide, admirablement éclairée. La première représente l'atelier du graveur, avec sa fenêtre au nord et son jour froid, destiné a ménager la vue de Tartiste ; elle est plantée' d'une façon- pittoresque et permet de voir de. tous les points de la salle les artistes dans tous les coins et recoins où les besoins du drame les forcent de se réfugier. — Deux sous, dit-elle, c*est trop cher pour moi. Et retirant sa pièce de deux sous de la corbeille de la fleuriste, elle la donna au pauvre. * * Un pendant à ce que raconte h Figaro est difficile A Irpuver, et cependant nous croyons l'avoir dècoutért, moins pacieux sans doute, mais tout aussi touchant. Il existe dans la rue de Vaugirard un de ces petits res^ taurânts au plat et même au demi-plat, ou Ton peut à la rigueur, sinon dîner, du moins se rassassier pour dix 80U8. Tous les jours, un vieux curé qui a trente sous à mettre m ue oc rci.ugici. ^ xuub ics juuiti, uu vicua i;uru 4U4 a iicuic ouua n uavi»»a«9 La seconde est un ^on, les tons roses brochés d'argent k à son repas, y vient dîner avec deux (lauvres, rencontrés du premier plan font valoir les tons acres et vifs d'une serre qui en fait le lointain et dans laquelle pousse entremêlée de fleurs la végétation luxuriante des tropiques. On aimerait à habiter ce salon ; on serait heureux de vivre éternellement dans cette serre. Ges décorations nous avaient tellement frappé que nous sortîmes exurès pour chercher sur l'affiche le nom du peintre qui les avait faites. Le nom était absent. Mous nous informâmes, et nous apprîmes alors qu'elles étaient de Hoynet. Cela nous expliqua cette grandeur â*enàemble et cette perfection de détails qui nous avaient frappé. Mais pourquoi ne pas mettre le nom ae M. Moynet sur Tafflche ; — * pourquoi ne pas maintenir cette fraternité qui existe quandl'art est porté à ce degré-là entre le poète, le comédien et le peintre? Ce serait un tort à des directeurs de croire qu'ils sont quittes envers le peintre quand ils lui ont payé de pareilles décorations le pnx convenu. J'en appelle à Fechter, artiste lui-même, et dont nous avons reconnu la main hwile dans la mise en scène de l'ouvrage. • * • Le Figaro, dans son dernier numéro, raconte une charmante anecdote que nous reproduisons ici, non pas peutêtre dans les mêmes termes, nous n^avons pas le numéro sous les yeux, mats, nous en sommes certain, dans le même sentiment : ^ ^ ' Une petite fille de douce ou ^piatoree ans s'apj^rocne de la bouquetière du pont des

Arts, et jetant une pièce de deux aous dans sa corbeille : • -T Donnez*moi un bouquet de violettes, madame, et rendez*moi un sou, dit-elle. -» Mademoiselle, répond la marchande, les violettes sont renchôries depuis Tannée dernière : elles coûtent deux sous. L'enfant réfléchit, et secouant sa tête à demi- tournée du côté d'un pauvre qui étendait la main vers elle : par lui ou auxquels il a donné rendez-voup. Ce qui met le repas de chacun de ses convives ainsi que le sien à dix sous. Moyennant ces dix sons, chacun a une soupe, un morceau de pain et un plat. Il y a cinq ou six jours, il arrive avec ses deux pauvres, les fait asseoir et se place au milieu d'eux . • Au moment où il porte à sa bouche sa première cuille-* rèe de potage, la porte s'ouvre, et un troisième pauvre, auquel il avait donné rendez-vous^ mais qu'il avait oublie, parait. Le prêtre lui fait signe d'entrer et le force de s'asseoir à sa place. . — Mais vous, mon père, lui dit un voisin. -* Moi, je dînerai demain, répond le prêtre ; je puis attendre, j'ai dinè hier. L'anecdote nous a été racontée par un artiste de VOdéon, — Noailles d'Aunay, — qui mange parfois dans le môme restaurant que le bon prêtre et ses pauvres. n vient de paraître à Paris, en espi^nol, un charmant C' urnal de modes intitulé ta Caprichoia^ rédigé par ■« Serrano de Wilson. Il est particulièrement destiné i faire briller à Madrid un reflet des modes françaises aussitôt leur apparition à Paris. — Chaque numéro contient, outre un article spécial sur cet important sujet, des nouvelles, des poésies et de la musique. — Comme le rédacteur est femme et a vingt ans, ses compatriotes de Madrid, de Seville, de Cordoue et de Cadix peuvent être sûres qu'elle ne se trompera point en leur indiquant ce qu'il y aura de plus gracieux et de plus seyant dans les modes françaises. On s'abonne, moyennant dix francs par an, rue Tailbout, no 73. Alex. Duius. Alex. DUMAS. Seul propriétaire et leal rédactaur da JfoNlt-Criito. Paris. — Imprimerie de E. Brière et C*, rue Sainte- Anne, 55. aa ipi Teite dus les bireiix de l'ÉCHO DES FEUILLETONS, qoai lahqoais, 21. i Paris. GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE MALT DE BBUN rem. redilée et eea^Meaeit aise ai iheai de Tétat aelael des eeuaissaiees géegray hifies PAB E.CORTAMBERT Secrétsire de la Sodètë de Géographie. 9 toftÊ tomes grand i&*S^ JAbiis, ditrbèB en 16 volnmes, OBin£8DB « 61 fratims sur ader inUite?» représentant les mes des principales villes et des monuments historiques du monde entier; 16 gravu es sur aiier coloiiées a la main, cotuenant environ 50 types des costumes de tous les pafs; 8 grandes et magnifiques curies

dressées exprès pour fouvrage et forment un aUas à part, leo uraiison a ao ger.-^ 16 vouues a s fi.

The text on this page is estimated to be only 15.68% accurate

|"Anni!;e. N" 5. Vm NUMERO, 15 CCl'TIHGS. JEIDI îl MAI I8Ô7. MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SE15L. on s'abonne A pfiriK, «a bnrean du Journal. .me Mo4re-0onM 4c« TIcloIrea. a" II. FRANCE: P«rii Vnah. . 8fr.-c, - Six mo». 4 60 E'Ig™ N»pl» im. r™i«,iM.Dd«yiBr, riTRAKGER: . . I!n un, 13(t.^-c. \ PUouyat. .... Un «n, 15lr.-.c. 13 Sn Portugal Vn an, Il 50 13 fiO PruMS Un na,]3 50 Ua an, 15 - | Rooie Ud an, 13 SO lodajonraal.avw uns valeur nirFarit on an mandat inr la poil«. Cil'SEKlE AVEC MES LECTEliRS. Obéra lectcuta, Vouleï-voua me permettre de vous entretenir quelques iDstanls d'une œuvra d'art des plus remarquables que M. Vuilleret, bibliolhécaire de la ville de Besançon, vient de m'envoyer au nom du musé^. Il s'agit d'une statuette antique représentant César. La statuette est mutilée : il lui manque les deux bras et les deux jambes. Telle qu'elle est, c'est tout simplement un cheC-d'œuvre. Maintenant, comment en suis-je arrivé à recevoir un parei) cadeau. C'est ce que je vais vous raconter. Seulement Is narration sera longue. — Je suis foit prolixe, lorsque je cause avec vous surtout. fcOB gens qui chercbent toujours à cùté de la raison qui existe la raison qui n'existe pas, prétendent que je tire à la ligne. Excusez ce terme d'argot, je ne m'en sers que pour parler la langue de ceux auxquels, à mon avis, le bon Dieu, aurait aussi bien fait de ne pas donner de langue. Eh I chers ennemis, quand je ti-availlе pour moi, et c'est ce que je fais dans ce moment, je n'ai aucun intérêt à /irffr à la ligne, — et je compte devenir, en fait de causerie, plus longque je n'ai jamais été. Vous avei bien vu que j'ai été obligé de séparer en deux ma dernière causerie.

 Qui sait si je ne serai pas forcé de diviser celle-ci en trois. Je suis tout le contraire des gens qui disent à leurs ainis en les voyant : — C'est étonnant, j'avais tant de choses à vous dire, et Jnaintenant que vous voilà, je n'en trouve plus le premier mot. — Moi, je vous l'avoue franchement, chers lecteurs, avant de prendre la plume, souvent je ne sais pas le premier mot de ce que je vous dirai. Puis ces deux mots écrits, — chers lecteurs, — je m'accroche à une idée et je ne m'arrête plus. C'est si bon de battre la campagne, de courir du ruisseau à la charmille. Il n'y a si petites fleurs sur ce magniiique tapis brodé de la main de Dieu qui ne soit un chefd'œuvre. Mais plus la fleur est petite, plus elle vous rappelle votre enfance. Les petits enfants ne connaissent et n'aiment que les petites fleurs, les pâquerettes, les boutons d'or, les kouklouses. — Qu'est-ce que les kouklouses? me demanderezvous. Mon Dieu I je serais bien empêché de vous dire le nom scientifique de la kouklouse, ni à quelle famille elle appartient. Peut-être même n'est-ce qu'à Villers-Cotterets qu'elle s'ap'ï)elle ainsi. Mais demandai, chers lecteurs ou belles lectrices , demandes aux plus petits de vos petits-enfants avec quelle fleur ils font les balles dont ils se servent en guise de volants , et, s'ils ne vous disent pas le nom de lafleiu*, ils vous la montreront. Les roses, les lilas, les jasmins sont les fleurs de la jeunesse et non celles de l'enfance. L'enfant ne reconnaît paa ces fleurs-là pour des fleurs. Quant aux camellîas,*aux dalhias et aux cactus, ce n'est pas le bon Dieu qui les a faits , c'est Batton, c'est Nattier, c'est M»« Barjon. Je voyais, l'autre jour, un petit enfant qui voulait à toute force faire manger un morceau de sucre à un bouton de rose qui commençait à s'entr'ouvrir. Il est évident que l'enfant ne prenait pas ce bouton de rose, auquel il donnait la becquée, pour une fleur. Pour quoi le prenait-il? alors me demanderez-vçus. — Oh! cela ne me regarde pas ; c'est bien assez d'avoir pour mon état à lire dans le cœur des hommes et quelquefois même dans le cœur des femmes, sans avoir à lire aussi dans l'esprit des enfants. D'ailleurs, dans Tesprit des enfants rien n'est écrit encore ; c'est un registre blanc où Dieu trace la première ligne : — Aime ta mère. Passé cela, l'œil le plus habile n'y voit que des objets mouvants et passagers, quelque chose comme les ombres qui se reflètent dans une chambre obscure. J'adore les enfants, comme j'adore les pâquerettes, les boutons d^or et les kouklouses. — Les roses, les lilas et les jasmins sont pour moi des enfants de quinze ans, — je les aime encore ; mais je ne les

adore plus. - Quand aux camelÛas, aux dalhias et aux cactus, je ne les aime ni les adore— je me contente de les estimer. Et encore, si j'étais mauvaise langue, j'aurais bien des choses à dire sur eux. J*ai à l'occiput deux bosses énormes, que mon ami le docteur Castle, le fameux phrénologue , prétend être la bosse des enfants. J'ai remarqué une chose, c'est que les gens qui aim'ént les enfants et les fleurs, ont le cœur tellement plein de ces deux amours qu'ils ne haïssent rien. Il ne faut pas leur en savoir gré ; où il n'y a pas de place, la haine pas plus qu'autre chose ne saurait tenir. D'autant plus qu'il faut une grande place à la haine — il lui faut même toute la place : c'est une si mauvaise voisine, qu'elle fait déménager tous les aytres sentiments. Mais moi je ne hais personne, pas même mon proie, chers lecteurs, qui, dans le dernier numéro, m'a fait faire une faute de français et une faute de science. Il m'a fait dire prête d'accoucher pour pris d'accoucher, zoologie pour géologie Il y a cependant de quoi en vouloir à un homme, vous en conviendrez. Revenons à notre buste de César. Il y a à peu près un an que mon vieil aiLi Jules Simon, Fauteur du Devoir y vint me demander de lui faire un roman pour le Journal po^r tons. Je Ivà racontai \\n sujet de roman que j'avais dans la tête. Le sujet lui convenait. Noua signâmes le traité séance tenante.' L'action se passait de 1791 i 1793, et le premier dia- « piti« s'ouvrait à Yarennes, le soir dé l'arrestation du roi. ^ " . Seulement, si pressé que fût le Journal pmir hms, je démandai à J. Simon une quinzaine de jours avant de me mettre à son roman. Je voulais aller à Yarennes. Je ne connaissais pas Yarennes . Il y aune chose que j# ne sais p«» teîre, cwtun Kvre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues. Pour faire Christine, j'ai été à Fontainebleau ; pour faire Henri III, j'ai été à Blois ; pour faire les Mousquetaires, j'ai été à Boulogne et à Béthune; pour faire Monte-Cristo ie suis retournéaux Catalans et au château d'If; poiir faire Isofic LaquederUy je suis retourné à Rome, et j'ai, certes, perdu plus de temps à étudier Jérusalem et Gôrînthe à distance que si j'y fusse allé. Cela donne un tel caractère de vérité à ce que je fais, que les personnages que je plante poussent parfois aux endroits où je les ai plantés, de telle façon que quelquesuns disent qu'ils ont existé. Il y en a même qui les ont connus. Ainsi je vais vous dire u^e chose en confidence, chers lecteurs, mais ne le répétez pas. — Je ne veux pas faire de tort à d'honnêtes pères de famille qui vivent de cette petite industrie. — Mais, .si vous allez à Marseille, on vous montrera la«aaison Morel/sur le Cours -, la maison de Mercedes aux Catalans, et les cachots de Dantès et de Faria au château ^ÉL' ^

LoTsqym^taii Monte-Cristo au Théâtre-Historique, j'ai écrit à ManB| pour que l'on me fit un dessin du château d'If, et qu'onWi l'envoyât. Ce dessin était destiné au décorateur. Le peintre, auquel je m'étais adressé, m'envoya le dessin demandé. Seulement, il fit mieux que je n'eusse osé l'exiger de lui. Il écrivit sous le dessin : a Yue du château d'If, à l'endroit où Dantès fut précipité. » J'ai appris depuis qu'un brave homme de cicérone, attaché au château d'If, vendait des plumes en cartilages de poissons, faites par Vabbé Faria lui-mime. Il n'y a qu'un malheur, c'est que Dantès et l'abbé Faria n'ont jamais existé que dans mon imagination, et que par conséquent Dantèa n'a pu être précipité du haut en bas

LE TifONTE-CRISTD. 67 I dn château dlf, ni Tabbé Fana faire des plumes. Mais voilà ce que c'est que de visiter les localités. Je voulais donc visiter Varennes avant de commencer mon- roman, dont le premier chapitre s'ouvrait à Varennes. Puis, historiquement, Varennes ttie* tracassait fort ; plus je lisais de relations historiques sur Varennes, et moins je comprenais topographiquement l'arrestation du roi. Je proposai donc à mon jeune ami Paul Bocage de venir avec moi à Varennes. J'étais sûr d'avance qu'il accepterait. Proposer un pareil voyage à cet esprit pittoresque et charmant, c'était le faire bondir de sa chaise an chemin de fer. Nous prîmes le chemin de fer de Châlons. A Châlons, nous fîmes prix avec un loueur de voitures, qui nous prêta, moyennant dix francs par jour, un cheval et une carriole, — pourvu que nous nourrissions le cheval et que nous payassions 10 fr. le loyer de la voiture, nous pouvions garder voiture et cheval tant que bon. nous semblerait. Nous fûmes sept jours en chemin : trois jours pour aller de Châlons à Varennes, trois jours pour revenir de Varennes à Châlons, et un jour pour faire toutes nos recherches locales dans la ville. Je reconnus, avec une satisfaction que vous comprendrez facilement, que pas un historien n'avait été historique, et avec une satisfaction plus grande encore, que c'était M. Thiers, le moins historique de tous les historiens. Je m'en doutais bien déjà, mais je n'en avais pas la certitude. Le seul qui eût été exact, mais d'une exactitude absolue, c'était Victor Hugo dans son livre intitulé le Rhin. Il est vrai que Victor Hugo n'est pas un historien, mais un poète. Quels historiens cela ferait que les poètes, s'ils consentaient à se faire historiens. Un jour Lamartine me demandait à quoi j'attribuais son immense succès de VHUtaire des Girondins ? — A ce que vous vous êtes élevé à la hauteur du roman, lui répondi»-je. U réfléchit longtemps, et finit, je crois, par être de mon avis. Je restai donc un jour à Varennes, et visitai toutes les localités nécessaires à mon roman qui devait étre^ intitulé René d'Argonne. Puis, je revins. Mon fils était à la campagne à Sainte-Assise, .prés Melun, ma chambre m'attendait ; je résolus d'y aller faire mon roman. Je ne sais pas deux caractères plus opposés que celui d'Alexandre et le mien, et qui cependant aiUeoit mieux ensemble. Nous avons certes de bonnes heures parmi c^^lles que nous passons loin l'un de l'autre, mais je crois ijpae nous n'en avons pas de meilleures que celles nous passons Tun près de l'autre. An reste, depuis trois ou quatre jours j'étais installé, essayant de me mettre à mon René d'Àrgonne, pre nant la plume, et la déposant presqu'aussitôt. Cela

n'allait pas. Je m'en consolais en racontant des histoires. Le hasard fit que j'en racontai une qui m'avait oté ra contée à moi-même par Nodier. C'était celle de quatre jeunes gens, affiliés i la compagnie de Jèhu et qui avaient été exécutés à Bourg-en-Bresse, avec des circonstances du plus haut dramatique. L'un de ces quatre jeunes gens, celui qui eut plus de peine à mourir, ou plutôt celui que l'on eut le plus de peine à tuer —avait dix-neuf ans et demi. Alexandre écouta mon histoire avec beaucoup d'attention. Puis quand j'eus fini : — Sais-tu, me diwil, ce que je ferais à ta place? — Dis ! — Je laisserais là ton René d'Argonne qui ne rend pas, et je ferais les Compagnons de Jéhu en place. — Mais pense donc que j'ai l'autre roman dans ma tête diepuis un an ou deux, et qu'il est presque fini. — Il ne le sera jamais, puisque il ne l'est pas maintenant, — Tu pourrais bien avoir raison — mais je vais perdre six mois à me retrouver où j'en suis . — Bon, dans trois jours tu auras fait un demi volume. — Alors tu m'aideras. — Oui, je vais te donner deux personnages. — Voilà tout? — Tu es trop exigeant, le reste te regarde ; moi je fais ma Question d'argent. — Eh bien, quels sont tes deux personnages. — Un gentleman anglais et un capitaine français. — Voyons. — L'anglais -^ et il me fit le portrait da lord Tannley, que vous avez vu dans les Compagnons de Jéhu^ si toutefois vous avez lu les Compagnons de Jéhu. — Ton gentleman anglais me va, lui dis-je ; maintenant voyons ton capitaine français. — Mon capitaine français est un personnage mystérieux, qui veut se faire tuer à toute force et qui ne peut pas en venir à bout — de soi te que chaque fois qu'il veut se faire tuer, comme il accomplit ^une action d'éclat — il monte d'un grade. — Mais pouiquoi veut il se faire tuer? ~ Parce qu'il est dégoûté de la vie. — Et pourquoi est il dégoûté de la vie ? — Ahl voilà le secret du livre. — n faudra toujours finir par le dire. — Moi, à ta place, je ne le dirais pas. — Les lecteurs le demanderont. — Tu leur répondras qu'ils n'ont qu'à chercher, il faut bien leur laisser quelque chose à faire, aux lecteurs. — Cher ami, je vais être écrasé de lettres. . — Tu n'y répondras pas. — Oui, mais jjour ma satisfaction personnelle, faut-il au moins que je sache pourquoi mon héros veut se faire tuer. — Oh I à toi je ne refuse pas de le dire. — Dis. — Eh bieni suppose qu'au lieu d'être professeur de dialectique, Abeilard ait été soldat. — Après. — Eh bien I suppose qu'ime balle . . . — Très-bien. — Tu comprends ! au lieu de se retirer au Paracletj il aurait fait tout ce qu'il aurait pu pour se faire tuer. — Huml — Quoi? — C'est rude. — Rude, comment ? — A faire avaler au public. — Puisque tu ne le lui diras pas, au public. —

C'est juste. — Par ma foi, je crois que tu as raijson.— Attends. — J'attends.
~ As tu les Souvenirs de la Révolution de Nodier?

68 LE MONTE-CRISTO. — J'ai tout Nodier. — Va me chercher les Souvenirs de la B évolution. — Je crois qu'il a écrit une ou deux pages sur Guyon, Leprêtre , Âmiet et Hyvert. — Alors on va dire que tu as volé Nodier. — Ohl il m'aimait assez de son vivant pour me donner ce que je vais lui prendre après sa mort. — Va me chercher les Souvenirs de la Révolution . Alexandre alla me chercher les Souvenirs de la Bévolu/ton. — rouvris le livre, je feuilletai trois ou quatre pages, •— et enfin je tombai sur ce que je cherchais. Un peu de Nodier, chers lecteurs, vous n'y perdrez rien. G*est lui qui parle :' • Les voleurs de diligences dont il est question dans Tarticle Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appelaient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet. Leprêtre avait quarante-huit ans, c'était un ancien capitaine de dragons , chevalier de Saint-Louis , doué d'ime physionomie noble, d'une toumurp avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devaient ceux-là à Tobligeance si commune des marchands de passeports. Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui était peutêtre celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus déhcat et plus généreux, la crainte de compromettre leur noq^ de famille, on connaîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avait la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert était le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avait ofiert au sous-officiér chargé de son transfèrement, soixante mille francs pour le laisser évader. C'était à la fois l'Achille et le Paris de la bande. Sa taille était moyenne mais bien prise ; sa tournure gracieuse, vive etsvelte. On n'avait jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avait une de ces physionomies qu'on ne peut oublier, et qui se composent d'im mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livrait à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçait un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avait d'effrayant en lui, c'était l'expression étourdissante de sa gaité, qui contrastait d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordait à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les faibles, car il aimait à faire parade contre les autres d'une vigueur réellement athlétique , que ses traits un peu efféminés étaient loin dlndiquer. H se flattait de n'avoir jamais

manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avait vingt-deux ans. «Cesquatre hommes avaient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portait quarante mille francs pour le compte du gouvernement.* Cette opération s'exécutait en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs désintéressés dans l'affaiire s'en souciaient fort peu. Ce jour là, un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'était chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres» et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le coix— rage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les narfums dont ces messieurs étaient ordinairement mixxiis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dàhs ce moment d'émotion, le masque du voleur était tombé, mais ils ne le virent point. » La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvait s'opposer aux opérations des bandits, mais elle ne manquait pas de moyens pour se mettre à leur trace. Le mot d'ordre se donnait au café, et on se rendait compte d'un faitqui emportait la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle était l'importance qix'y attachaient les coupables et qu'y attachait l'opinion, (les hommes de terreur et de sang se retrouvaient le soir dans le monde et parlaient de leurs expéditions noctumescomme d'une veillée de plaisir. Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d*un département voisin. Personne n'avait souffert de leur attentat que le trésor, qui n'intéressait qui que ce fût, car on ne savait plus à qui il appartenait. Personne n'en pouvait reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n*eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité. » Cependant la conviction de l'opinion était si manifesta et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé ; mais telle était alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutait presque de pimir des excès qui pouvait le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, ou étaient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyait avoir satisfait aux réclamations dun parti en lui

ramenant ses victimes. On croyait être assuré de ne pas déplaire à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut en effet une espèce de triomphe. I L'instruction recommença, elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatres accusés étaient placés sous la faveur d'un alibi très faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en aurait trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devaient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paraissait infaillible, quand une question du président, peut être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès. « Madame, dit-il à celle qui av^it été si aimablement as- ^ sistée par un des voleurs, quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de soins? » » Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressait. « C'est monsieur » dit-elle en montrant Leprêtre. ^ûes quatres accusés, compris dans un alibi indivisible, tombaient de ce seul fait sous le fer du bourreau. Ils se levèrent et la saluèrent en souriant. « Pardieu, dit Hyvert, en retombant sur sa banquette avec de grands éclats df ; rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être galant. • J'ai entendu dire que peu de temps après, cette malheu*euse dame était morte de chagrin. » Il y eut lé pourvoi accoutumé, mais cettefois il donnait peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon allait écraser un mois plus tard, avait repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'était compromis par des excès odi.eux. On voulait des exemples, et on s'était arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles, car il en est des gouvernements conune des^ hommea : les plus faibles sont les plus cruels. Les compa

LE MONTE-CRISTO. 69 gnies de Jéhu n'avaient, d'ailleurs, plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étaient tombés sur Tèchafaud ou à côté. Il n'y avait plus de resrsources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étaient pas même capables, dès lors, de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtaient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devaient mourir. » Leur pourvoi fut rejeté ; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les condamnés. Le commissaire du dirçctoire exécutif, qui exerçait le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée dont mon oncle était alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étaient rangés devant la grille du préau. » Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précauliens possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avaient laissés la veille si étroitement garottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étaient libres et armés jusqu*aux dents. Us sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous ; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparait du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace qui les attendait devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter pput-être'une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachait à leur nom, peut-être même pour dissimuler Tépanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d*un homme blessé à mort, ils avaient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devait avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau , ils virent la gendarmerie déployée , immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment et parurent conférer entre eux. Leprêtre qui était, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui était particubère : « Très -bien, messieurs de la gendarmerie ! > Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le

cauon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Us ne tirèrent point, mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba raide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avait pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aine. La Biographie des Contemporains dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avait rendu le dernier soupir au pied de l'èchafaud. Hyvert restait seul : sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenaient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme, aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissait comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle, suspendirent un moment la fureur de la troupe. 11 s'en aperçut et transigea : « Messieurs, dit-il, à • la mort ! J'y vais! j'y vais de tout mon cœur I mais que • personne ne m'approche, ou celui qui m'approche, je le » brûle^ si ce n'est monsieur, continua-t-il en montrant le » bourreau. Cela, c'est une afliaire que nous avons ensem» ble, et qui ne demande de part et d'autre que des pro» cédés. > » La concession était facile, car il n'y avait-là personne qui ne souffrit de la durée de cet horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession était faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la j[)oitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui*: « Tout beau! messieurs, cria-t^il en dirigeant de nouveau sur les honmies qui se disposaient à l'envelopper, les pistolets dont U s'était ressaisi pendant que le sang jaillissait à grands flots de la blessure oùle poignard était resté.^c Vous savez nos conventions : je mourrai seul ou nous mourrons trois, marchons. On le laissa marcher. Il alla droit à la guUlotine en tournant le couteau dans son sein. « Il faut ma foi, dit-il, que j'aie l'âme chemllée dans le ventre l je ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de-là. • » Il adressait ceci au exécuteurs. • Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit par quelque phénomène particulier de la vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supphce, et on vous dirait encore à Bourg que la t^te d'Hyvert a parlé. ■ La lecture n'était pas achevée que j'étais décidé à laisser de côté Mené d'Argonne poùi les Compagnons'de Jéhn. Le lendemain je descendais, mon sac de nuit sous le bras. — Tu pars, me dit Alexandre. — Oui. — Où vas-tu ? — A Bourg en Bresse. — Ouoi faire ? ~ Visiter les

localités et consulter les souvenirs des gens qui ont vu exécuter Leprêtre, Amiet , Guyon et Hyvert. Le lendemain matin à 1 1 heures j'étais à Bourg. — Mais me direz-vous, chers lecteurs, il n'est pas le moindrement question de César dans tout cela. Tranquillisez-vous, nous y arriverons ; nous prenons le plus long peut-être, mais tout chemin mène i Rome. Alexandre DUMAS. LES MOHICANS DE PARIS. SIOTB. CHAPITRE XV. PÉTRUS ET SON HÔTE, Pétrus se leva et sonna même avant de s'habiller. Le domestique entra . — Qu'on attèle, dit Petrus, je sorturai ce matin avant de il pî fii^D er Puis le jeune homme se mit à sa toilette. A huit heures, on vint le prévenir que le cheval était i la voiture. ,. ,^.. -, - u ^ — Vous êtes chez vous, dit Petrus au capitame : chambre à coucher, alelier, boudoir, sont à votre disposition. — Oh I oh I garçon, même l'atelier, dit le capitaine. — L'atelier surtout, c'est bien le moins que vous jouissiez, par la vue, des bahuts, des potiches et des tableaux que vous m'avez conservés.

 — Ëh bien, je te demande, tant que cela ne te généra point, de me tenir dans Tatelier. — Tenez-vous dans Tatelier, exepté au moment... vous savez? — Oui, où tu aui*as modèle ou séance... Convenu. — Convenu.... merci. Ainsi, par exemple, à partir de dimanche, j'ai un portrait à faire qui me prendra bien une vingtaine de séances. -^ Oh 1 oh l un grand dignitaire de VEtat. — Non, une petite fille. Puis, affectant la^plus grande indifférence : — La fille cadette du maréchal de La Moite Houdon,dit il. -Ah! -— La sœur de madame la comtesse Rappt. •^ Je ne connais pas, dit le capitaine, fit tu as des livres ICI? •^ Ici et en. bas. Je voua ai trouvé un La Fontaine à la main. , — C'est vrai... La FontAine et Bernardin de Saint-Pierre, voila mes deux auteurs de prédilection. — Vous trouverez, en outre, tous les romans modernes et une assez bonne collection de voyages. — Tu me parles justement là de deux sortes d'ouvrages que je ne puis pas lire. — Pourquoi donc ? — Parce que des voyages j'en fais, et que comme j'ai été à peu prés dans tous les eoins des quatre parties du monde, et même de là cinquième, j'enrage en voyant les contes que vous font les voyageurs. Quant aux romans, cher ami, je les méprise profondément, ainsi que ceux qui les font, — Pourquoi cela ? . — Mais parce que je suis quelque peu observateur, et qu'à force d'observer, j'ai remargné qvie jamais l'imagination n'allait aussi loin que la réalité. Or, pour lire des mensonges moins intéressants que les événements qui se déroulent tout simplement, tout naïvement sous nos yeux, je déclare que ce n'est point la peine, et que je ne suis point assez bourreau de mon temps pour l'employer à ces Biaiseries-là. Donc, cher filleul, de là philosophie, à la bonne heure : Platon , Ëpictète, Socrate, chez les anciens; Mallebvanche, Montaigne, Descartes, Kant, Spinosa, chez les modernes, voilà mes lectures favorites. — Mon cher parrain, dit Pétrus en riant, je vous avoue que l'ai beaucoup entendu parler des messieurs qui font vos délices; mais qu'à part Platon et Socrate chez les anciens, et Montaigne chez les modernes, je n'ai eu aucune relation avec les autres. Cependant, comme j'ai un libraire qui achète les pièces de mon ami Jean Robert et qui me vend les Oies ei Ballades d'Hugo, les Medilalions de Lamartine et les Poëmes d'Alfred de Vigny, je passe devant sa porte et lui dirai de vous envoyer une collection des philosophes. Je ne les lirai pas plus que je ne les lis, mais je les ferai relier, et leurs noms brilleront dans ma bibliothèque comme des étoiles fixes au milieu des nébuleuses. — Eh bien, va, garçon, et donne dix livres de ma

part au commis pour couper les pages ; j'ai les nerfs d'une telle susceptibilité que je n'ai jamais pu m'astreindre à cette besogne-là. Pétrus jeta un dernier signe de la main au parrain Pierre et s'élança hors de l'appartement. Le parrain Pierae resta à la mênie place, Tœil fixe, l'oreille au guet, jusqu'à ce qu'il eût entendu le roulement de la voiture qui s'éloignait, alors relevant et secouant la tête, il enfonça ses mains dans ses poches et passa, en fredonnant, de la chambre à coucher dans l'atelier. Là, en véritable amateur qu'il était, chaque meuble devint l'objet de son investigation particulière; il ouvrit tous les tiroirs d'un vieux secrétaire Louis . XV et les sonda pour savoir s'ils n'avaient pas de double fond. Un chiffonnier de bois de rose subit le même inventaire ; et, comme il paraissait fort adroit à découvrir les secrets, le capitaine, en appuyant dans ce chiffonnier, ou plutôt sous ce chiffonnier, d'une certaine façon , fit jaillir de sa base un tiroir parfaitement invisible,' si invisible selon toute probabilité, que bien certainementni le marchand n eu qui l'avait vendu à Pétrus, ni Pétrus lui-môme» avaient soupçonné l'existence. Ce tiroir contenait des papiers et des lettres. Les papiers étaient des rouleaux d'assignats, il y w> avait pour cinq cent mille francs qui pouvaient peser une livre et demie valant quatre soua. Les lettres étaient une correspondance politique et por* talent la date de 1793 à 1798. Il parait que la capitaine avait le plus grand mépris pour le papier-monnaie et pour les lettres aux dates révohitionnaires ; car, après s'être assuré de l'identité des uns et des autres, il repoussa le tiroir du pied avec une telle adresse que le tiroir se referma pour n'être peut-être ouvert que quinze ou vingt ans après, comme cela venait de loi arriver. Mais le meuble auquel le capitaine attacha une attentiontoute particulière fut le bahut dans lequel Pétrus renfer^ mait les lettres de Règîna. Ces lettres, comme nous l'avons dit , étaient déposées dan» un petit coffret de fer, merveilleux ouvrage du temps deLonis XIIL Ce coffret était scelle à l'intérieur du bahut et ne pouvait s'enlever, et c'était une bonne précaution, car un amateur eût pu être tenté par ce chef-d'œuvre de serrurerie. Le capitaine était sans doute un grand amateur de ces sortes de bijoux, car, après avoir tenté de le soulever, sans doute pour le rapprocher de* la lumière, et s'être aperçu qu'il était inamovible, il en ea»mina les différentes paôties et surtout la serrura avec fe plus grand soin. Ce soin l'occupa jusqu'au moment où il entendit la voiture de Pétrus s'arrêter devant la porte. 11 referma aloi^ vivement le bahut , prit le premier volume venu dans la bibliothèque et s'enfonça dans une causeuse. Pétrus rentrait au comble de la

joie , il avait été chez tous ses fournisseurs, pour porter à chacun un à-«ompte, selon sa créance, et chacun avait été touché d^ la peine que prenait M, te vicomte Herbel de venir lui-même apporter un argent qu'on aurait été très-bien chercher chez M. le vicomte et dont, d'ailleurs, on n'était point inquiet. Quelques-uns hasardèrent un mot de cette vente dont ils avaient entendu parler, mai» Pétrus, en rougissant légèrement , répondit q^'il y avait du vrai là dedans, ou'un instant il avait eu l'intention de renouveler son mobilier en vendant l'ancien ; ihais qu'au moment de se séjiarer de meubles qu'il aimait comme de vieux amis, il avait eu des regrets qui ressemblaient à des remords. On s'extasia sur le bon cœur de M. le vicomte, el ce fut à qui lui offrirait ses services pour le cas où il reviendrait sur sa résolution de garder un vieux mobilier. Pétrus rapportait près de trois mille francs et s'était créé un nouveau crédit de quatre ou cinq mois. D'ici à quatre ou cinq mois, il gagnerait quarante mille francs. Admirable puissance de l'argent ! Pétrns, grâce à la liasse de billets qu*on lui avait vue dans les mains, pouvait maintenant acheter pour cent mille francs de meubles^ à ttois ans de crédit. Pétrus, les mains vides, n'eût pas obtenu quiuae jours pour ceux qu'il avait achetés. Pétrus tendit les deux mains au capitaine. Il avait le cœur plein de joie, et ses derniers scrupules s'étaient endormis. Le capitaine parut sortir d'une profonde rêverie, et à tout ce que put lui dire son filleul, ne répondit que ces mots : — A quelle heure déjeûue-t-on ici ? — A l'heure que Ton veut, cherparain, répondit Pétrus. — Alors, déjeunons, dit Pierre Berthaud. Mais auparavant, Pétrus avait une question à faire. Il sonna son domestique. Jean entra. Pétrus échangea avec lui un coup d'œil. Jean Ht un signe affirmatif. — Eh bien ! adora? demanda Pétrus, Jean désigna le marin du coin de l'œil. Bah I dit Pétrus, donne, donne ! Jean s'approcha de son maître, et d'un petit portefeuille de cuir de Russie qui paraissait fait exprès pour TofiBce qu'il remplissait en ce moment, tira une petite lettre coquettement pUée. Pétrus la prit avidement, la décacheta, la lut.

LE MONTE-CRISTO. 71 Puis de sa poche, il tira un portefeuille semblable, y prit une lettre de la veille probablement, Ty remplaça par celle qu'il venait de recevoir, et allant au bahut, il ouvrit avec une petite clef qu'il portait à son cou le coffret de fer, dans lequel, après l'avoir furtivement baisée, il laissa tomber la lettre dont il se séparait. Alors, refermant le coffret avec soin, il se retourna vers le capitaine qui l'avait suivi du regard avec l'attention la plus profonde. — Maintenant, lui dit-il, quand vous voudrez déjeuner, parrain. •— A dix heures du matin, je veux toujours, répondit celui-ci. — Eh bien! alors, la voiture est en bas, et à mon tour, je vous offre un déjeûner d'étudiant au café de TOdéon. — Chez lUsbecq ? répondit le marin, — Ah I ah ! vous connaissez cela. — Mon cher ami, dit If) marin, les restaurants et les philosophes sont les deux choses (jue j'ai le plus profondément étudiées, et je Ven donnerai une preuve en faisant la carie cette fois moi-même. Les deux hommes montèrent en voiture et s'arrêtèrent au café Risbecq. Le marin prit l'escalier sans hésitation, monta au premier et dit au garçon, en repoussant la carte que celui-ci lui présentait. Douze douzaines d'huîtres, deux beefsteaks aux pommes de terre , deux turbftts à l'huile ; poire, raisin et chocolat à l'eau. — Vous avez raison, parrain-, ditPétrus, vous êtes un grand philosophe et un grand gourmi2md. Ce à quoi le capitaine ajouta avec le même sang- froid. — Sauteme première avec les huîtres, Beaune première avec le reste du déjeûner. — Une bouteille de chaque ? demanda le garçon. — On verra, selon le cru. Pendant ce temps, le concierge de Pétrus renvoyait les nombreux amateurs désappointés, en leur disant que son maître avait changé d'avis, et que la vente n'avait plus lieu. CHAPITRE XVI. QUELLES FURENT LES OPINIONS DES TROIS AMIS SUR LE CAPITAINE. Après le déjeûner, le capitaine envoya chercher par le garçon une voiture de remise, et comme Pétrus lui demandait : — Nous ne rentrons pas ensemble ? *- Bast 1 dit le capitaine, et cet hôtel qu'il faut que j'achète? — C'est juste, répondit Pétrus; voulez-vous que je vous aide dans vos recherches. — J'ai mes affaires et tu as les tiennes , —ne fût-ce que Êour répondre à la petite lettre que tu as reçue ce matin, l'ailieurs, je suis un esprit assez fantasque, je ne sais pas même si un hôtel bâti sur mes plans me plairait huit jours, — juge ce que serait un hôtel acheté au goûl d'un autre, — ^je n'y ouvrirais même pas mes malles. Pétrus commençât à connaître assez intimement son parrain pour comprendre qu'il fallait, pour rester bien avec lui, le laisser maître absolu de

sa volonté. Il se contenla donc de lui dire : — Allez, parrain ; vous savei qu'à quelque heure que vous reveniez, vous serez le bienvenu. Le capitaine fit un petit signe de tête qui voulait dire : Pardieu! et sauta dans son remise. Pétrus rentra chez lui le cœur léger comme une plume ; il y rencontra Ludovic, et reconnut à l'instant même, à la tristesse de son visage, qu'il devait lui être arrivé quelque malhettr. En effet, Ludovic venait annoncer à son ami la disparition de Rose-de-Noêl. Pétms commença par plaindre son ami ; puis ces mots s'échappèrent naturellement de sa bouche : — As-itt vu Salvator ? — Oui, répondit Ludovic. — Eh bien ? 1 — Eh bien, j'ai trouvé Salvator calme et sévère comme toujours -, il savait déjà la nouvelle que je venais lui apprendre. — Que t'at-ildit? — Il m'a dit : Je retrouverai Rose-de-Noël, Ludovic, mais ce sera pour la mettre dans un couvent, où vous ne la verrez que comme médecin , ou pour la prendre comme femme. L'aimez -vous? — Et que lui as-tu répondu ? demanda Pétrus. — La vérité, ami : c'est que j'aime cette enfant de toute mon âme ; je me suis attaché à elle, non pas comme le lierre au chêne, mais comme le chêne au lierre ; je n'ai donc pas hésité. — Salvator, lui ai-je répondu, si vous me rendez Rosede-Noël, sur ma parole, le jour où elle aura quinze ans, Rose-de-Noël sera ma femnae. — Riche ou pauvre ? a ajouté Salvator. J'hésitai. Ce n'était pas le mot pauvre, qui m'arrêtait, c'était le mot riche. — Comment î richç ou pauvre, répétai-je. — Oui, riche ou pauvre, reprit Salvator. Vous savez bien que Rose-de-Noël est une enfant perdue ou une enfant trouvée. Vous savez bien qu'en d'autre temps elle a connu Roland. Or, Roland est un chien d^aristocrate -, il se pourrait donc que Rose-de-Noël reconnût un joiu* qui elle est. Or, il y a autant de chance pour qu'elle soit ricne que pour qu'elle soit pauvre. La prenez- vous les yeux fermes? — Mais les parents de Rose-de-Noël, en supposant le cas où elle les retrouverait, voudront-ils de moi? — Ludovic, me dit Salvator, cela nie regarde. Prenezvous Rose-de-Noël pour fenmie, riche ou pauvre, telle qu'elle sera à quinze ans ? — J'ai tendu la main à Salvator, et me voilà fiancé, mon cher ami. Seulement, Dieu sait où est la pauvre enfant. — Et Salvator, où est il ? — Je ne sais. Il quitte Paris, je crois. Il m'a demandé sept ou huit jours pour s'occuper des recherches que nécessite la disparition de Rose-de-Noël, et m'a donné rendez-vous chez lui, rue Mahon, ^eudi prochain. Mais toi, voyons, que fais-tu, que t'est-il arrivé? Tu as changé d'avis, à ce qu'il paraît? Pétrus, dans l'enthousiasme, raconta à Ludovic Tévénement de la veille dans tous ses détails. Mais, sceptique comme un médecin, il ne s'en rapporta point à la

simple parole de son ami ; il voulut des preuves. Pétrus lui montra les deux billets de banque qui lui restaient des dix que lui avait prêtés le capitaine. Ludovic prit un des deux billets et l'examina avec la plus scrupuleuse attention. — Eh bien ! demanda Pétrus, est-ce qu'il serait apocryphe, par hasard, et la signature Garât serait-elle fausse? — Non, répondit Ludovic, quoique j'aie peu vu et peu touché de billets de banque dans ma vie, celui-ci me parait de bon aloi. — Eh bien l après ? — Je te dirai, cher ami, que je crois peu aux oncles qui arrivent d'Amérique et encore moins aux parrains. — - Il faudrait raconter cela à Salvator. . — Mais, répliqua vivement Pétrus, ne viens-tu pas de me dire que Salvator serait absent de Paris pendant quelques jours, et ne rentrerait que jeudi prochain? — C'est vrai, répondit Ludovic. — Mais tu nous le feras connaître, n'est-ce pas, ton nabab 1 r- Pardieu, c'est votre droit, fit Pétrus. —Maintenant, qui de nous deux verra le premier Jean Robert. — Moi, dit Ludovic, je vais à sa répétition. — - Eh biôn ! raconte lui le capitaine. — Quel capitaine ? — Le capitaine Pierre Bertaud Monte-Hauban» , mon parrain. — En as-tu écrit à ton père ? — De qui? — De ton parrain. — Tu comprends bien que ça été ma première idée. — Mais Pierre Berthaud veut lui' faire une surprise, — et m'a supplié de me taire de ce côté-là. Ludovic secoua la tète.

72 LK MONTE-CRISTO. — Tu continues de douter, demanda Pélrus. — Je t'avoue que la chose me parait extraordinaire. — KUe m'a paru bien plus extraordinaire qu'à toi. — Il m'a semblé et il me semble encore que je fais tout simplement un rêve. Chatouille-moi, Làdovic,— quoique, je te Tavoue, j'aie grand peur de me réveiller. — N'importe, reprit Ludovic, esprit plus positif que ses deux compagnons, quel malheur que Salvator ne soit pas là. — Oui, sans doute, dit Pétrus en posant la main sur rèpaule de son ami, — oui, c'est un malheur, mais que veux-tu, Ludovic, il ne peut pas y avoir pbur moi de malheur plus grand que celui auquel j'étais condamné. Je ne sais où les nouveaux événements me mènent, mais e sais une chose, Ludovic , c'est qu'ils me détournent de la pente où me faisaient rouler les anciens : et au bas de la pente était le malheur; l'autre pente était-elle aussi rapide, se lermine-t-elle par un précipice? je n'en sais rien. Mais sur celle-là, au moins, je roule les yeux fermés ; et si je me réveille au fond de Tablme , j'aurai , avant d'arriver là , traversé du moins le pays de l'espérance et du bonheur. Allons, soit. Te rappelles-tu Jean Robert qui, le soir du mardi gras, demandait du roman à Salvator? En voilà. Comptons d'abord : Salvator el Fragola\ passé inconnu, mais roman dans le présent; Jusiin el Mina, roman ; Carmitiie et Colomban , roman ; roman sombre et triste, mais roman ; Jean Robert et Madame de Marande, roman le 5 lus gai de tous , roman aux yeux de saphir et aux lèvres e rose, mais roman, toi et... — Ludovic ! — C'est vrai , roman mystérieux, sombre et doré tout à la fois, mais roman, mon cher, roman. Enlin, moi et Rosede-Noël; moi, fiancé à une enfant trouvée, reperdue, et. que Salvator promet de me retrouver ; roman, mon cher, roman. Il n'y a pas jusqu'à la princesse de Vanves, jusqu'à la belle Cbante-Lilas... — Comment cela? — Je Tai vue passer avant hier sur les boulevards, dans une calèche à quatre chevaux conduite à la Daumont par deux jockeys à culottes blanches et à vestes de velours cerise. Je ne voulais pas la reconnaître, tu comprends bien, et je m'étonnais de la ressemblance ; mais elle m'a fait un signe de la main, et cette main, gantée chez Privât ou chez Boivin , tenait un mouchoir de trois cents francs; roman, Pétrus, roman. Maintenant , lesquels de tous ces romans finiront bien ou finiront mal ? — Dieu le sait I — Adieu, Pétrus, je vais à la répétition de Jean Robert, — Ramène-le. — Je tâcherai ; mais pourquoi n'y viens-tu pas avec moi? — Impossible , il faut' que je range l'atelier, j'ai séance dimanche. — Alors, dimanche?... — Dimanche, porte close, cher ami , de midi à quatre

heures ; tout le reste du temps, la porte, le cœur, la main, sont ouverts. Les deux jeunes gens échangèrent encore un adieu et 86 séparèrent. Pétrus se mit à ranger l'atelier. C'était une grande affaire pour lui que de recevoir Régina. Régina n'était pas venue chez le jeune homme depuis la seule fois qu'elle y fût venue, c'est-à-dire depuis la visite de la marqi ise de la Tournelle. Il est vrai que ce jour-là avait décidé de la vie de Pétrus. Au bout d'une heure tout était prêt. Au bout d'une heure, non-seulement la toile était posée sur le chevalet, mais encore le portrait était esquissé. La petite Abeille, sous un musa, contre un latanier, au milieu de la végétation tropicale de la serre si bien connue de Pétrus, assise sur un frais gazon, s'amusait à faire un bouquet de ces fleurs fantastiques comme les enfants en cueillent en rêve, et cela tout en écoutant chanter un oiseau bleu à moitié perdu dans le feuillage d'uû mimosa. Si Pétrus se fût laissé aller à sa verve, Fesquisse faite, il eût pris la palette, et, le jour même, il eût commence le tableau, qui, huit jours après, eût été fini/ Mais il comprit qu'en procédant ainsi il escomptait son bonheur, et effaça tout. Seulement, il s'assit en face de sa toile blanche et vit son tableau complètement terminé, comme parfois le poète avant qu'un mot de son drame soit écrit, le voit représenter depuis la première jusqu'à la dernière scène. C'est ce qu'à bon droit on pourrait appeler le mirage du génie. Le capitaine ne rentra qu'à huit heures du soir. Il avait couru tous les (Quartiers neufs pour trouver une maison à acheter; il s'était informé à totis les ccritcaux ; il n'avait rien rencontré qui lui convînt. Il se proposait de continuer les mêmes courses le lendemain. A partir de ce moment, le capitaine Monte-Haubans s'ins • talla chez son filleul comme s'il eût été chez lui. Pétrus le présenta à Ludovic et à Jean Robert. Les trois jeunes gens passèrent avec lui la soirée dn samedi, et il fut convenu que, tant qu'il resterait chez Pétrus, on lui consacrerait ime soirée par semaine. Quant à la journée, il n'y fallait pas songer; sous prétexte de chercher un logement, ou plutôt une maison, le capitaine décamnait dès le matin après déjeuner, et souvent au petit jour. Où allait-il? Dieu ou le diable le savait sans doute ; mais, quant à Pétrus, il l'ignorait absolument. Il avait cependant cherché à l'apprendre, et une ou deux fois pour le savoir âl avait interroge son parrain. Mais celui-ci lui avait formé la bouche en lui disant : — Me me questionne pas, garçon, car je ne puis te répondre, c'est un secret ; cependant je dois te dire que l'amour n'est pas tout à fait étranger à l'histoire; ne t'inquiète donc pas de me voir absent pendant des journées entières. Je puis disparaître tout à coup pour un jour, pour une nuit, pour

plusieurs jours et pour plusieurs nuits ; comme tous les vieux loups de mer, en général, quand je suis bien Quelque part j'y reste — Où tu vois ton bien, attache ton lien, dit le proverbe. — C'est une façon comme une autre de te dire que si d'aventure je me trouvais bien un de ces soirs chez certaine connaissance je ne rentrerais que le lendemain matin. — Je vous comprends très bien, avait dit Pétrus mais vous faites fort bien de me donner ce renseignement. — C'est donc conveim, garçon nous ne nous sommes à charge ni l'un ni l'autre, mais par contre il se peut que je Easse des journées entières à la maison. J'ai à certaines eures besoin de me recueillir et de méditer. Tu serais donc tout à fait gracieux de faire porter dans mon appartement quelques livres de stratégie, si tu en as, ou tout simplement d'histoire ou de philosophie, en y ajoutant une douzaine de bouteilles de ton grave. — Tout cela sera chez vous dans une heure. Les conventions arrêtées, ra£faire marcha comme sur des roulettes. Au reste, l'opinion des trois jeunes gens sur le capitaine était bien différente. Il était profondement antipathique à Ludovic, soit que Ludovic, partisan du système de Gall et de Lavater, n'eût pas trouve les signes de son visage et les protubérances de son front, en rapport direct avec ses paroles ; soit que le cœur rempli des plus chastes pensées, la conversation du capitaine, tout homme de mer qu'il fût, le rejetât trop vivement sur la terre.'-En somme, comme il avait dit à la première vue, il ne pouvait pas digérer ce compagnon. Jean Robert, fantaisiste à tous crins, amateur passionné du pittoresque, lui avait trouvé un certain cachet d'originalité dans le caractère, et, sans l'adorer précisément, il éprouvait pour lui un certain intérêt. Quant à Pétrus, il était payé pour l'aimer : il eût été assez mal venu, on en conviendra de disséquer •— comtne le faisait Ludovic— un homme, qui ne lui demandait pas autre chose que de se laisser combler de richesse. Disons cependant que certaines locutions familières au capitaine, et surtout celle de loup de mer^ lui agaçaient horriblement les oreilles.

LE MONTE-CRISTO. 73 En somme, comme on le voit, le capitaine n'avait pas excité chez les trois jeunes gens une sympathie absolue ; et, en effet, même pour Jean Robert et Pètrus, les plus disposés à fraterniser avec lui, il était difficile de se livrer complètement à un personnage si fantastique, si complexe que Tétait le capitaine Pierre Berthaud Monte-Haubans : naïf en apparence, admirant tout, aimant tout, se laissant aller franchement à ses impressions — certains mots cependant révélaient un homme profondément blasé— n'aimant rien et ne croyant à rien. Jovial par instants, on eût dit, en d'autres occasions, un conducteur des pompes funèbres. C'était un composé des éléments les plus hétérogènes, un mélange inexplicable des qualités les plus brillaotes et des plus immondes défauts, des sentiments les plus nobles et des plus basses passions; savant, comme nous Tavons dit, parfois jusqu'au pédantisme, il paraissait parfois l'être le plus ignorant de la création. Il parlait admirablement peinture et ne savait pas faire une oreille ; il parlait admirablement musique et ne savait pas faire une note. Il avait un matin demandé, pour le soir, une lecture des Guelfes et des Gibelins, et, après la lecture, il avait indiqué à Jean Robert le défaut principal du drame, avec tant âe justesse et de netteté, que celui-ci lui avait dit : — Est-ce à un confrère que j'ai Thonneur de parler? — Un aspirant confrère tout au plus, avait-il répondu modestement, quoique je puisse revendiquer ma part de collaboration dans quelques tragédies représentées vers la fin du siècle dernier, et notamment dans la tragédie de G^fieuième de Brahant, faite en coUaboratioû avec le citoyen Cécile, et représentée pour la première fois au théâtre de rOdéon, le 14 brumaire an VI. Huit jours se passèrent ainsi. On conduisit le capitaine dans tous les théâtres de Paris ; on l'emmena faire une })romenade à cheval au bois de Boulogne, exercice dans e quel il se montra un écuyer consommé. Enfin, on imagina pour lui tous les genres de divertissements possibles, et le capitaine, touché jusqu'aux larmes, fit entendre à étrus qu'avant peu ses deux amis recevraient des mai^ ques certaines de sa reconnaissance et de son amitié. Alexandre Dumas. [La suite au prochain fiumiro.) • OFFLAND. Un an après les événements que nous venons de raconter, un matin, un dimanche, Lilus se rendit au cimetière, dont il franchit le seuil en disant bonjour au gardien, comme à une vieille connaissance. Il marcha tout droit à la tombe d'Ofiland, qui était toujours couverte de fleurs comme le lendemain de la mort du peintre, et il appela le mort par son nom. Au bout

de quelques secondes une gerçure imperceptible se dessina sur Ja terre, dans toute la'longueurde la tombe, puis cette gerçure devint plus large, et enfin le terrain s'ouvrit tout à fait, et donna passage à la tète d'Offland, qui se souleva machinalement, rouvrant les yeux et la bouche à Fair extérieur, et se tenant sur son séant, dans sa tombe, comme un malade dans son lit. Ce réveil lui parassait pénible. Il regai^dait autour de lui, et ayant vu Lilus : — Pourquoi m avez- vous éveillé, lui demanda-t-il sans le reconnaître, j'étais si bien ? . — Je t'ai réveillé, lui dit làlus, parce qu'il y a un an que tu es mort et que tu as un jour à vivre. — Un ? fit Ofiland avec etonnement, car la mémoire lui revenait peu à peu,— un seul, comment cela se fait-il ? — Ta femme à çrânoncé ton nom une fois, tu as donc un jour à vivre, voilà tout ce que je sais. — Une seule fois ! murmura Offland avec tristesse. -— Tu connais les femmes, tu sais comme elles sont ja^ louses et dominatrices. Madame Offland craint peut-être que depuis un an que tu es mort, tu ne l'aimes plus. Elle a prononcé ton nom une fois, et tu vois qu'elle n'a pas perdu de temps, puisqu'il y a aujourd'hui un an jour pour jour que tu as été enterré ; tu vas la revoir, elle va s'assurer que tu l'aimes toujours, et elle va alors te faire vivre autant qu'il te plaira. — C'est juste. — Habille-toi ; voici des habits que je t'ai apportés et qui seront plus convenables qu'un linceul pour te promener dans les rues. Tu es piét? — Oui. — Va, alors, et au revoir. — Tu ne m'accompagneras pas? — Non, j'ai des affaires ici avec d'autres morts. Prends seulement cette carte, c'est ta permission de sortir du cimetière, car on voit bien que tu es un. mort, et les morts ne peuvent pas sortir sans permission . Bonne chance î Lilus s'éloigna de son côté, Offland du sien. Ce dernier remit sa carte au portier. — Monsieur Offland, dit celui-ci en lisant la carte, — permission de vingt-quatre heures. Soyez exact. A demain matin à dix heures. Tout cela paraissait bien un peu étrange à notre héros ; mais comme ce qu'il y avait de plus étrange, c'était sa résurrection, il se familiarisa bien vite avec les détails, et, un quart d'heure après, il semblait avoir retrouvé parfaitement l'habitude de la vie. Il prit le chemin qui conduisait chez sa femme. Il avait bien les yeux encore un peu pesants ; mais il n'était pas trop étonné de revivre. Du reste, il ne pensait qu'à sa femme. Il arriva devant sa maison, qui n'avait pas changé d'aspect depuis un an, et comoie c'était une maison sans portier, il monta tout droit à l'étage que Farett et lui occupaient ensemble. Mais comment Farett n'était-elle pas à la fenêtre? comment ne la rencontrait- il pas sur Tescalier ? Il heurta à la porte. Une vieille femme vint ouvrir. Un frisson courut par tout le corps

d'Offland. Cette vieille femme, était-ce Emilie que le chagrin avait ainsi vieillie ei) une année? Le fat! Ou bien était-elle morte avant la résurrection de son mari ? Non, puisque le matin même elle avait prononcé son nom. — Que demandez-vous ? fit la vieille femme en regardant Offland, et d'un ton de mauvaise humeur. ^ Madame Offland ? — Ce n'est pas ici. — * Mais elle a demeuré ici l'année dernière? — Je crois que oui. — Qu'est-ce qu'elle est devenue? — Elle a quitté la maison. — Où est-elle allée ? — Ah I je n'en sais rien. — Quand a-t-elle quitté la maison? — Après la mort de son mari. -^ Longtemps après ? — Trois mois. Offland allait faire encore d'autres questions, mais la vieille femme en avait assez entendu, et elle lui ferma la porte sur le nez. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Offland sentit une douleur poignante au cœur. Il redescendit lentement 1 escalier et se demanda, une fois dans la rue, ce qu'il allait faire. Il regarda un instant les promeneurs du dimanche, dont les uns se rendaient à la messe, les autres à la promenade. Ceux-ci à leui*s affaires, ceux-là à leurs plaisirs, tous enfin suivant la direction d'une vie qui n'a pas été interrompue une seule minute. Il comprit qu*il n'y avait plus de lien entre les autres hommes et lui. Cependant if voulut tenter un dernier effort, et se rendit chez le mai*chand de tableaux pour tâcher d'avoir des nouvelles. Le magasin était fermé. Alors U se rappela un ami, un ami d'enfance, qui avait dû avoir un grand chagrin de sa mort. Il courut ches lui ;

 1 celui-là devait pouvoir lui donner des renseignements. Le jeune homme était encore à la ms^ison. Offland escalada les cinq étages qui conduisaient à la chambre de son ancien camarade, car ils n'étaient pas plus riches lun que l'autre, et il frappa brusquement à sa porte. L'autre, qui était en train de chanter à tue-tête une chanson du Rhin, comme toutes les chansons allemandes, vint ouvrir en fredonnant les derniers mots. A peine eut-il vu Offland, qu'il poussa un cri et devint tout pâle ; mais il se remit bien vite de son émotion, et demanda au visiteur ce qu'il désirait ? — Comment, tu ne me reconnais pas? ût Offland en lui tendant les bras. — Non, monsieur, qui êtes-vous ? •— Mais, je suis Offland. — Offland est mort Tannée dernière; et il y a un an à cette heure-ci, nous le mettions en terre ; pauvre garçon I vous lui ressemblez beaucoup, et j'ai poussé un cri en voyant cette ressemblance, mais il n'est pas plus vous que vo»s n'êtes lui, puisqu'il est mort. — Je suis mort, c'est vrai, mais le docteur Lilus m'a donné ue jour, parce que ma femme... — Qu'est-ce qu'il raconte (j^onc là 1 murmura le jeune homme. -* Alors je suis allé chez Emilie. — Vous dites que vous êtes Offland? — Oui. — Oui est mort Tannée dernière ?•• Oui. *— Et qui a été enterré ? — Oui. ^ Vous êtes fou, mon))rave homme. — M£s, je t'assure... — Allons, en voilà assez. — Cher ami \ au nom du Ciel f Et Offland pleurait. — Boni le Voilà qui s'attendrit, fit son camarade. Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous vous en aller ? On m attend pour déjeuner en ville. • — Je te jure... — Bonsoir. Offland sentit son meilleur ami, qui le prenait pour un fou, et qui le poussait à la porte. Il se retrouva seul sur le carré ; de grosses larmes rou* lèrent de ses yeux, et il redescendit dans la rue. Il erra pendant une heure ou deux, ne sachant que faire de sa vie ; il regarda les maisons, les panneaux, les chiens, les pavés ; et quand, vers l'heure du diner, les. rues se firent plus désertes, il reprit le chemin du cimetière, ne se sentant pas le courage d'attendre jusqu'au tendemain. Cet homme, qui était mort un an, et qui n'avait qu'un jour à vivre, trouvait ce jour trop long et venait demander la faveur d'être réenj,erre quinze heares plus tôt. Le gardien, qui était en train de diner, ne voulait pas se déranger. Les fossoyeurs, qui fêtaient, au cabaret voisin, un de leurs camarades, ne voulaient pas quitter leurs tables. Offland demanda une pioche et une bêche, dit qu'il creu' serait sa fosse lui-môme, et qu'il s'y recoucherait tout seul. On lui donna une bêche et une pioche. En arrivant près de sa tombe, il retrouva Lilus. Eh bien ! lui dit le savant, je

t'attendais, je me doutais bien que tu reviendrais de bonne heure. Ilélas ! fit Offland. Mais maintenant , m'expliqueras-tu comment il se fait que ma femme ait prononcé mon nom, puisqu'elle ne voulait pas me revoir ? — Elle a été forcée de le prononcer, ton nom : elle s'est remariée ce matin. Il a bien fallu qu'elle donnât le nom de son premier mari. -* C'est juste 1 fit Offland avec résignation, ce que Dieu fait est bien fait, et la mort a ses raisons. Cinq minutes après, Offland était rQndormi du sommeil de la mort. Le lendemain, sa femme vint planter des fleurs sur sb tombe. Ge furent les dernières. Alexandre Dumas fils. HÂROLD ou LE DERNIER DES ROIS SAXONS. ' LIWBB PBBMIBR. CHAPITRE V. Le cortège royal entra à Londres par le grand pont qui séparait Stoathwark de la capitale. Arrivés là, que nos lecteurs nous permettent de fair^ une pause d un instant pour jeter les yeux sur la seéne animée que présentait ce lieu de passage immémorial. . Le faubourg entier, avant d'entrer à Southwark était riche en vergers et en jardins qui entouraient les maisons détachées des plus riches négociants et citadins. £a approchant de la rive du fleuve sur la gauche, envoyait deux espaces circulaires qui servaient spécialement, l'un, pour les combats des ours, et l'autre pour celui des taureaux.— A droite, sur une verte colUne composée de décombres, en vue du pont chargé de passants, des musiciens exerçaient leur art. Ici, un jongleur habile jetait alternativement en Tair u*ois boules et trois couteaux, les recevant les uns après les autres, et au fur et à mesure qu'ils tombaient. A vingt pas de lui, un autre était en train de conduire pour le faire danser un grand ours, qui se dandinait gravement en marchant sur les pieds de derrière, tandis que son compère indiquait la musique avec une espèce oe flûte ou de flageolet. Les spectateurs oisifs en grande foule, regardaient et riaient, mais les rires 'se turent au bruit que faisaient les coursiers normands, et le fameux duc qui était à côté du roi et qui chevauchait avec une lèvre souriant^; mais avec un œil observateur, détourna toute Tattention qui jusque-là s'était portée plus particulièrement sur Tours chorégraphe. En approchant de ce pont qui, peu d'années auparavant, avait été la scène d'un conflit terrible entre les Danois envahisseurs et Tallié d'Ethelred, Olave deNorwège, vous eussiez pu voir encore, quoique déjà négligées et commençant à tomber en ruines, les doubles fortifications avec lesquelles ce dernier avait sagement protégé cette entrée de la ville. Sur les deux côtés du pont qui était de bois, s'élevaient des forts partie en bois de charpente, partie en pierre, avec leurs demi parapets. Près de ces forts était une petite chapeJe. Le pont, assez

large pour recevoir deux voitures de front, fourmillait de passants et les échoppes et les barraques lui. donnaient un air de vie qui faisait plaisir à voir. C'était l'endroit favori du chanteur de ballade populaire, on y voyait aussi le Sarrazin basané avec ses marchandises d'Espagne et d'Afrique. Au nombre des passants il était facile de reconnaître le négociant allemand du Steelyard, se dingeant vers sa demeure dans le faubourg; près de lui, pour accomplir quelque saint office, passait rapidement le moine encapuchonné, tandis qu*au contraire le galant de la ville s'arrêtait un instant pour rire avec la paysanne, dont le panier était rempli de Branches de houx et de primevères. Enfin, tout indiquait soit dans les affaires, soit dans les plaisirs, cette activité qui était destiné à rendre plus tard cette ville le marché du monde, et qui avait déjà lié le commerce de TAnglo-Saxon avec les points les plus éloignés de TEurope commerciale. L'œil profond et noir de Guillaume se reposa avec admiration sur les groupes tumultueux, sur la large rivière et sur la forêt de mâts s'élevant sur la plage dentelée qui s'étendait près de la porte de Belin Et lui, à qui quelles que soient ses fautes, ou plutôt quels que soient ses crimes envers le peuple malheureux, que non-seulement il opprimait mais encore trompait en même temps; lui à qui Londres au moins doit être reconnaissante, non-seulement des franchises de sa charte mais encore de Taccroissement, sous un règne court et vieoureux, de son commerce au delà de ce que des siècles de domi

LK MONTE-CRISTO. 75 nation Anglo-SaxoDne, avec la faiblesse inhérente à son gouvernement, avaient effectué, lui s'écria : — Par la croix et par la messe I mon cher roi, ton sort t'a fait tomber sur un bel héritage. — Heu ! dit Edouard sans s'émouvoir, tu ne sais pas combien ces Saxons sont incommodes, et pendant que tu parles, tiens, regarde ces murailles délabrées, bâties prématurément, à ce que Ton prétend^ par Alfred, de sainte mémoire; vois-tu les traces laissées par les invasions des Danois? Rappelle-toi combien de fois ils ont remonté cette rivière, sais-je moi-même si Tannée prochaine Tétendard (lui porte un corbeau ne flottera pas au-dessus de ce fleuve. Magniez de Daneraarck a déjà réclamé ma couronne comme héritier du royaume de Canute, et, —ici Edouard hésita — et Godwiu et Harold, qui seuls de tous mes Thegns sont craints par les Danois et les hommes du nord, sont bien loin d'ici. — Ne te préoccupe pas de leur absence, cousin Edouard, s'écria vivement le duc, envoie-moi chercher si le danger te menace ; asses de serfs attendent mes ordi^es dans mon nouveau port de Cherbourg, etjete dis ici pour te consoler, que si j'étais roi des Anglais et seigneur de ce fleuve, les citoyens de Londres pourraient dormir de vêpres jusqu'à primes sans, crainte du Danois, et jamais ce pont ne verrait planer ré tend£u^ corbeau. Ohl non jamais, je le jure par lasplendeiu* divine ! Guillaume ne s'exprimait point ainsi, et avec cette véhémence sans intention, il tourna vers le roi les yeux étincelants, micantes ocuios^ tant loués et remarqués par les chroniqueurs ; car c'était son espoir et son but, dans cette visite, de se faire promettre formellement par son cousin Edouard ce bel héritage de l'Angleterre. Mais le roi, contre l'attente du Normand, ne fit aucune réponse à l'offre ou plutôt au désir exprimé par lui. On approchait ae l'extrémité du pont. — Quelle? sont donc les vieilles ruines qui se dessinent là-bas? demanda Guillaume, déguisant le désappointement que lui causait le silence d'Edouard ; elles me senAlent être le» restes de quelque majestueux donjon qu'à son architecture je jurerais être romain. — Oui, dit Edouard, — on assure qu'il a été bâti par les Romains, en effet, et quelques-uns des vieux maçons lombards employés à mon nouveau palais de Westminster lui donnent, ainsi (m*à d'autres endroits de mes domaines, le nom de la Tour de Juillet. — Ces Romains étaient donc maîtres en toute chose magnifique et sage, dit Guillaume, et je prédis qu'un jour ou l'autre, un roi d'Angleterre rebâtira palais et tours sur cet emplacement ; — et le ch&teau là-bas, du côté de l'ouest ? — C'est la

tour Palatine, où nos prédécesseurs ont logé, et nous-même quelquefois; mais la douce solitude de nie de Thomay me plaît maintenant davantage. S\intretenant ainsi ils entrèrent à Londres. C'était à celte époque une ville rude et sombre, avec ses maisons principalement construites en bois de charpente, avec ses rues étroites et tortueuses, avec ses fenêtres ra rement vitrées et protégées ordinairement par des rideaux de toile ; — avec ses rues, qui cependant s'ouvraient quelqiTiBfois sur de larges espaces autour des différents monas léres, où des arbres verts poussaient derrière de basses palissades, avec ses croix élevées et ses saintes images auxauelles nous devons les noms existant encore aujourd'hui es rues actuelles de Rood Lane et Lady Lane, et qui, là où les voies se croisaient, attiraient les curieux et retenaient les dévots. — Alors il n'y avait pas de clochers à la taille élancée, au» pointes aiguës, et fleurissant en festons de pierre, mais des tourelles rudes, pyramidales, coniques indiquant les maisons de Dieu, s'élevaient au-dessus des toits bas de chaume et de roseau. Ënfîn, au milieu de tout cela, non pas un œil ordinaire, mais l'œil d'un homme instruit, eût pu retrouver de temps en temps des restes de la splendeur romaine, des vestiges de cette ville ainëe, qui maintenant git enterrée sous nos rues, et dont on déterre d'année en année le squelette majestueux. Le long de la Tamise s'élevait encore à celte époque, quoique déjà terriblement mutilée, la muraille de Constantin ; autour de l'égUse huçable et barbare de SaintPaul, où dormait la poussière de Sebla, ce roi des exSaxons, qui abandonna son trône pour se vouer au Christ, et d'Etheîred, ce faible et malheureux père d'Edouard, on pouvait voir encore, gigantesques dans leur décadence, les ruines du vaste temple de Diane, plu^ d'une église et plus d'un couvent qui s élevaient, étalaient leurs travaux de briques'et de bois de charpente, mélangés de chapitaux et fûts romains, où Ton pouvait voir encore à côté de la tour à laquelle on a donné, depuis, le nom sarrasin de Barbican les débris de la station romaine où les cohortes avaient veillé jour et nuit contre les incendies du dedans et l'ennemi du dehors. Dans une niche près de Alders-Gate se trouvait la statue sans tête de la Force, devant laquelle les moines et les pèlerins, qui la prenaient pour l'effigie de quelque sainte inconnue, s'arrêtaient pour faire leur prière. — Au milieu de la rue de Bisho['s-Gate était assis sur son trône profane un Jupiter mutilé, ayant son aigle auprès de lui. — Plus d'une Danoise, couverte à moitié, ralentissait le pas à sa vue et prenait le Tonnant et son oiseau pour Odin et son faucon; à côté de Leod-Gate, — la porte du peuple, — on pouvait encore reconnaître les arcnes

d'un de ces vastes aqueducs que les Romains avaient empruntés aux Etrusques, et près du Still-Yard, occupé par les cheapmen de l'Empereur, — c'était ainsi que l'on nommait les marchands teutons,— s'élevait presque entier le temple romain qui existait encore du temps de Geoffroy de Montmouth. — En dehors des murs, les anciens vignobles montraient encore leurs feuilles vertes et leurs grappes crues, dans les . g laines de ËasthSmithfield, dans les champs deSaintilles, et sur l'emplacement où se trouve à cette heure Halton Garden. Les marchands et les acheteurs vendaient et marchandaient dans leurs échoppes et leurs barraques sur MartLane, comme les Romains avaient fait avant eux, — et chaque famille, sur ce sol nouveau, en dedans et en dehors des murs, en faisait sortir, avec la pioche et la pelle, des urnes, des vases, des armes, des ossements humains, qui, sans qu'on y fit attention gisaient au milieu de monceaux de décombres. Mais ce n'était point sur ces vestiges de la civilisation passée que s'arrêtait le regard positif du duc normand; lui ne s'attachait point aux choses, mais aux hommes, — et comme il chevauchait silencieusement de rue en rue, lui, le dominateur des hommes, — voyait dans l'avenir la civilisation qui devait sortir de ce peuple, grand, robuste, affairé, actif et travailleurEt, s'avançant toujours, le cortège cheminait gravement le long du Strand, à travers la petite cité, et par-dessus le pont qui traversait la petite rivière de Fient, ayant à sa gauche des sables unis et à sa droite des prés magnifiques s étendant jusqu'à la base des coUinea vertes parsemées de maisons largement espacées, et traversant à chaque pas les ruisseaux nombreux qui se jetaient dans la rivière. — L'heure et la saison étaient celles où la jeunesse jouissait de sa liberté, et de gais groupes affluaient aux promenades alors à la mode, où la fontaine de Holy-Well, — le puits saint, -- jaillissait à travers des cailloux brillants. De cette façon ils arrivèrent enfin au village de Charing, dont Edouard avait fait don récemment à son abbaye de Westminster, et qui était à cette heure rempli d'ouvriers indigènes et étrangers, employés à la construction de cet édifice et du palais voisin. —"Là, ils s'amusèrent pondant quelques instants devant les bâtiments où l'on gardait les faucons, puis ils passèrent au rude palais bâti de pierres et de cailloux, qui servait de résidence aux rois tributaires d'Ecosse, — don d'Edgar à Kenneth, — puis, enfin, atteignirent la crique de la rivière qui serpentant autour de l'Ile de Thorney, — ^ maintenant Westminster, séparait l'église, l'abbaye, du palais du saint roi qui s'élevait de la terre * ferme. Là, ils descendirent de cheval ; on les transporta dans uu bac au-delà de l'étroit

ruisseau, et ils se trouvèrent sur le large espace qui entourait la résidence royale.

76 LE MONTE-CWSTO. Le nouveau palais d'Edouard-le-Confesseur, le palais de Westminster, ouvrit ses portes pour recevoir le roi saxon et le duc normand, qui remontaient la plage de l'Ile et qui maintenant chevaucnaient à côté l'un de Tautre ; et comme le duc regardait sous ses sourcils habituellement froncés, d'abord Tédilice majestueux, quoique encore inachevé, avec ses longues rangées de fenêtres en plein cintre^ ornées de franges et de dentelures, sa longue suite de colonnes massives avec les cloitres qui les entouraient, et ses tours pesantes d'une simplicité qui ne manquait pas de grandeur; puis s'éloignant de la masse architecturale, son regard s'égarait sur les groupes de courtisans en pourpoints serrés, en manteaux courts et à joues rasées, qui remplissaient le vaste espace et se pressaient avec respect pour voir rhô te illustre. A cette double vue son cœur se gonfla dans sa poitrine, et tirant son cheval en arriére, il s'approcha de son frère de Bayeux et lui dit : — Ceci n'est-il pas déjà une cour normande? Regarde ces nobles et ces comtes qui singent notre costume. Regarde et vois jusqu'aux pierres de la porte là- bas, comme elles se rangent ni plus ni moins que si le maçon normand les avait taillées de sa main. En vérité, eii vérité, mon frère, l'ombre du soleil levant se projette déjà sur ce palais. — Si l'Angleterre n'avait pas de peuple, dit l'évêque, l'Angleterre serait déjà à toi ; mais n'as-tu pas remarque pendant que nous chevauchions, ces fronts menaçants? N'as- tu pas entendu les mirmures irrités ? Les vilains sont nombreux et leur haine est forte. — Fort aussi est le coursier que je monte, mais un cavalier hardi le mène avec l'acier du mors et la pointe de réperon. Comme ils s'approchaient de la porte, une troupe de ménestrels,, aux gages de Guillaume, touchèrent ou sonnèrent leurs instruments ; ils firent entendre le chant national du Normand, l'hymne de la bataille de Roland, le {)aladin de Karl-le-Grand. Aux premières notes du chant, es chevaliers normands et la jeunesse normande, répandus avec profusion au milieu des Saxons normands, se joignirent au chant des ménestrels, et les yeux étincelants dirent aussi bien que leurs vers la bienvenue du puissant duc dans le palais du dernier et paisible successeur de Woden. Au seuil du porche de la cour intérieure, le duc sauta de la selle et alla tenir l'étrier pour aider Edouard à descendre de cheval. Le roi, de son côté, mit doucement la main sur la large épaule de son hôte, et après être descendu lentement à terre, le prit dans ses bras, le serra contre sa poitrine et l'embrassa devant toute cette superbe assemblée ;

puis il le conduisit par la main vers la cnambre d'honneur préparée pour lui et dans laquelle il le laissa avec ses gens. Guillaume, perdu dans ses réflexions, se laissa déshabiller en silence, mais lorsque Fitzosborne, son confident favori et son plus fier baron, qui, tant noble qu'il fût, se regardait honoré par le service qu'il rendait à son chef, le conduisit vers le bain qui atteuait à la chambre, le duc recula et s'enveloppant plus étroitement dans la robe de fourrure que Ton avait jetée sur ses épaules. — Non, grommela-t-il entre ses dents, s'il y a sur moi un seul grain de poussière anglaise, qu'il y reste. Prise de possession , Fitzosborne , prise de possession du pays d'Angleterre. Alors, congédiant d'un signe de main tous ses gens, à Texception de Fitzosborne et Rolf, comte de Herefort, neveu d Edouard, mais Français du côte de son père et entièrement dans les intérêts du duc, deux fois celui-ci arpenta la chambre sans adresser la parole ni à l'un ni à l'autre, puis s'arrêta à côté de la fenêtre cintrée qui donnait sur la Tamise. La vue était splendide ; le soleil arrivé à son déclin brillait sur les nombreuses barques qui, descendant ou remontant, filaient sur le fleuve enire Westminster et Londres, ou vers les rives opposées de Lambeth Son œil chercha avec avidité, le long de la rivière, les sombres débris de la tour attribuée à Julius César, et que du nom de Julius on appelait tour de Juillet, et les murailles, tours et tourelles (jui s'élevaient à côté du fleuve au-dessus de la masse épaisse des toits silencieux ; puis il s'efibrca de distinguer les pointes des mâts les plus éloignés de cette marine naissante créé par Alfrea-le-Loin— voV^int, pour la civilisation future des déserts inconnus et pour l'empire des mers vierges encore du sillage des vaisseaux. Le duc respira fortement et ouvrit et ferma la main qu'il avait étendue dans l'espace conmie pouf saisir la ville qui était sous ses yeux. Puis tout à coup : — Rolf, dit-il, tu connais sans doute la richesse des commerçants de Londres, d'un et de tous, car, foi de Guillaume, mon gentil chevalier, tu es un vrai normand et tu sens l'odeur de l'or comme le bon chien de chasse sent le fumet du sanglier. Rolf sourit comme s'il eût été flatté d'un compliment que des gens plus simples auraient pu prendre pour une plaisanterie d une nature quelque peu équivoque. — C'est vrai, monseigneur, répondit-il, et grand merci. L'or de l'Angleterre aiguise l'odorat. Car dans ce pays bigarré, composé de toutes les races. Saxons et Finlandais, Danois et Normands, Pietés et Gallois, ce n'est pas conune chez nous où l'homme courageux et de descendance pure est tenu pour chef en honneur; ici, or et terre sont en vérité noms etseigneuries, et jusqu'au nom populaire de leurs assemblées, le vitan^ qui

signifie le riche; celui qui n'est qu'un ceorl aujourd'hui, qu'il devienne .riche, sera comte demain, et pourra s'allier au sang royal et commander des armées sous un gonfanon plus majestueux que celui d'un roi. Tandis que l'homme dont les pères ont été des aldermen et des princes, si par force ou par fraude, si par trop de prodigalité et de largesse, il est arrivé à devenir pauvre, s'il tombe dans la misère, tombe dans le mépris, {)erd sa position et descend jusqu'à la classe qu'ils appelenXlessixhundredmenàains leur idiome barbare,sans compter que ses enfants descendront encore plus bas, et deviendront un jour des ceorls. C'est pourquoi l'or est la chose que l'on estime le plus ici, et par saint Michel, je commence à comprendre que le péché est contagieux. Guillaume écouta les paroles de Rolf avec une attention profonde. — Bon, dit-il en passant la paume de sa main droite contre le dos de sa main gaucne, un pays tout compacte habité par une race de conquérants conune étaient nos pères, dont les seigneurs et les chefs ne pourraient être dégradés que par la couardise ou la trahison, un tel pays, ô Rolf de Herefort, serait en vérité trop difficile à subjuguer, à leurrer ou à dompter. Rolf sourit. — Oui, dit il, monseigneur le duc a trouvé qu'ainsi étaient les Bretons, et c'est ainsi que moi j'ai trouvé les Gallois dans mes marches de Herefort. — Mais, dit Guillaume, répondant à sa pensée bien plus qu a l'interruption de Rolf, la où la richesse est plus que le sang ou la naissance, on pourra gagner les chefs par la corruption ou par la menace, et la foule, par Notre-Dame, la foule est la même daps tous les pays, formidable sous des chefs vaillants et loyaux, mais sans eux, impuissante comme un troupeau de moutons. Maintenant, reponds à maquestion, mon gentil Rolf, ce Londres doit être terriblementriche, n'est-ce pas ? — Assez riche, répondit Rolf. — Dans les veines de Mathilde que tu recherches pour femme, dit Fitzosborne avec sa brusquerie ordinaire, coule le sang de Charlemagne ; que Dieu accorde son empire aux enfants qu'elle te donnera. Le duc plia la tête et baisa une reUque suspendue à son cou, mais ne donna pas d'autre signe d'approbation aux paroles de son conseiller. Cependant, après un instant de silence, il dit : — Lorsque je serai parti, Rolf, tu retourneras dans tes marches. Ces Gallois sont courageux et remuants ; ils doivent tailler assez de besogne pour tes mains. — Ah ! par ma sainte dame, répondit Rolf, il n'y a que peu de sommeil à goûter, monseigneur, près de la ruche d'abeilles que vous avez abattue. — Alors, dit Guillaume, laisse les Gallois /égorger les Saxons, et les Saxons les Gaulois, et que celui qui remportera la victoire sur l'autre, la paie chèrement. Rappelle-toi

LE MONTE-CRISTO. 77 les présages d'aujourd'hui, Rolf; faucon Gallois et butor SaxQns, et au-dessus de leurs cadavres, le faucon de Norwège du duc Guillaume. Maintenant habillons-nous pour les secondes vêpres et le banquet. • Traduction d'Alex. Dumas. {La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. OCTAVB AUCIUMPE. CHAPITRE V. Nous avons vu qu'après cette fameuse séance où le sénat avait décrété tant de dioses, et n'en avait exécuté aucune, Cicéron était monté dans sa litière et s'était fait porter dans sa magnifique villa de Tusculum, où l'attendait son frère Quintus. Tous deux attendirent là, pendant quelque temps, des nouvelles de Rome. Peut-être les triumvirs ne seraient-ils pas aussi cruels qu'on les faisait d'avance. D'ailleurs, Cicéron ne pouvait croire qu'il eût quelque chose à.ci'aindre pour sa vie, tant que l'enfant qu il avait soutenu, grandi, vanté, serait au pouvoir. Octave ne l'appelait-il pas son père ? Le moyen qu'un père fiU proscrit par son fils, quand la proscription, c'était non-seulement l'exil, mais la mort ? Cependant, il y fallut croire. Le sang coulait à flots dans les rues de Rome. Les fuyards passaient devant la villa de Cicéron. Le bruit venait jusqu à lui qu Antoine voulait sa tête, l'ayant achetée à Octave. Cicéron résolut, sinon de quitter l'Italie, il ne pouvait s'y décider, mais de gagner Astyra, autr^ maison de campagne qu'il possédait entre Antium et Circeum. De là, s'il était poursuivi, il s'embarquerait pour se rendre en Macédoine, près de JBrutus, dont les forces s'étaient déjà considérablement augmentées, et allaient s'augmenter encore de tous les proscrits qui parviendraient à s'échapper. Les deux frères partirent ensemble, chacun dans sa Jlitière, accablés de tristesse tous deux, car, ni l'un ni l'autre n'avait d'espoir. Cependant Quintus était le plus £Q)attu, De temçs en temps, les porteurs fatigués s'arrêtaient, rapprochaient les litières l'une de l'autre, et alors parla portière, les deux frères causaient, Cicéron encourageant de son mieux Quintus. Ce qui tourmentait le plus Quintus, c'était le dénuement dans lequel il allait se trouver. — Il était parti si rapidement, qu'il n'avait eu le temps de prendre ni argent, ni provisions ; Cicéron était presque aussi dénué que son frère. Il fut décidé, comme étant le parti le plus sage, que Quiiltus, celui des deux frères qui avait le moins à cram* dre, retournerait à Tusculum pour y prendre tout ce qui serait non- seulement nécessaire à une prompte fuite, mais à un long exil ; — puis ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes. C'était la troisième fois que Cicéron

s'exilait ; — mais plus l'homme veillit, plus l'exil lui est lourd. Ils ne devaient plus se revoir en effet. — Quintus, en arrivant à Tusculum, trahi par ses domestiques, fut livré avec son fils à ceux qui le cherchaient. Alors il y eut entre le père et le ffls une lutte de prière ; chacun demandait non pas à vivre, mais au contraire à mourir le premier. Les bourreaux se mirent d'accord, quatre prirent le pére^ quatre prirent le fils et les égorgèrent en même temps. Quant À Cicéron il continuait son chemin. En arrivant à Astyra, il tro boa un vaisseau prêt, il s'y embarqua, et poussé par un bon vent, cingla jusqu'à Céricum. Cicéron ordonna de jeter l'ancre, le pilote voulait continuer, lui disant qu'il ne serait jamais assez loin de Rome; mais Cicéron insista, il ne pouvait se décider à quitter la terre d'Italie. » Le pilote, qui était aux ordres de Cicéron, obéit. Cicéron mit pied à terre. Puis, machinalement il se mit à marcher, et fit ci^^ lieues dans la direction de Rome. Mais ces cinq lieues faites, il s'arrêta. — Le danger qu'il courait se dressa devant, lui barrant en quelque sorte le chemin. Il reprit la route de la mer et revint à Astyra*. 11 y rentra la nuit, seul et morne comme il convient à un fugitif, regagna sa chambre aux yeux de ses serviteurs étonnés, s'y enferma et y passa une nuit d'angoisse, ne sachant que décider, n'ayant pas la force de fuir, sentant qu'il lui était impossible de rester. Une fois, il sauta en bas de soi^ lit; il venait de prendre une résolution extrême : il voulait revenir à Rome, pénétrer dans la maison d'Octave, se poignarder à son foyer en le maudissant, et attacher ainsi à ses pas une furie vengeresse. Mais tout à coup il réfléchit qu'avant d'arriver à la maison d'Octave, qu'au moment d'y pénétrer même, il pouvait être pris et mis à la torture. Cette crainte l'arrêta. Le jour parut. Toujours flottant entre des partis dangereux, repoussant le seul qu'il fût raisonnable de prendre,, c'est-à-dire une prompte fuite, il s'abandonna à ses domestiques, chargeant ceux-ci de le conduire à Caiëte où il avait un domaine - charmante villa pendant les mois brûlantS" surtout, car alors elle était rafraîchie par la fjaiche haleinedes vents étésiens. Sur le petit cap qui se prolongeait vers la mer et qui fai» sait partie de sa villa, Cicéron avait fait bâtir un petit temple à Apollon. A mesure qu'il s'approchait, l'œil fixé sur le rivage, il s'étonnait de voir ce temple tout noir comme s'il eût été en deuil. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à une certaine distance, il reconnut qu'il était couvert de corbeaux. L'augure était sombre, les serviteurs de Cicéron hésitaient ; celui-ci leur ordonna de continuer leur chemin. Mais, comme si les noirs oiseaux voulaient eux-mêmes lui donner un avis, ils quittèrent le temple et se dirigèrent vers le navire de Cicéron,

tournoyant, battant des ailes et jetant de grands cris. Voyant que le vaisseau, malgré le présage, continuait son chemin, ils vinrent se poser de cnaque côté de Tantenue, les uns croassant, les autres becquetant les cordages. Tous les domestiques criaient : — Maître, reprenons la mer; maître, fuyons; ne voyez* vous pas le présage ? Mais Cicéron, sans répondre, montrait du doigt la terre^ On aborda. Cicéron débarqué entra dans la maison pour prendre tm peu de repos. Les corbeaux ne le quittèrent qu'à la porte* Il monta à sa chambre, qui était élevée, afin que de l» fenêtre on pût voir la mer. Les fenêtres étaient ouvertes et les corbeaux obstiaé» étaient posés sur la fenêtre. Cicéron se jeta tout hal)illé sur son lit, et, se couvrant le visage d'un pan de sa robe, s'endormit. Mais comme si, de même que la veille, son sommeil devait être troublé par de sombres augures , un des corbeaux entra dans sa chambre, se posa sur le lit, et sans s'effraver le reveilla en lui découvrant le visage. , Un domestique entrait à ce moment et vit ee qui se passait. Il descendit alors, rassembla ses camarades et leur ra-* conta ce qu'il venait de voir. Tous alors, s'excitànt les uns les autres, se dirent : — Nous ne pouvons cependant point rester ainsi tranquilles et inertes, témoins du meurtre de notre maître, t

 lorsque les animaux eux-mêmes viennent à son aide et le préviennent du sort qui le menace. Alors, les uns préparèrent la litière, les autres, moitié par prière, moitié par force, entraînèrent Cicèron qui ne voulait pas fuir, disant qu'à son âge et anrès une vio aussi remplie que la sienne, il devait attendre la mort ettion pas lui donner la peine de courir aprè64ui. Mais les serviteurs ne Técoutèrent point, et le faisant monter dans la litière, ils prirent en courant le chemin de la mer. A peine avaienUls quitté la villa, que les meurtriers en • voyés par centaines parurent. Ils étaient conduits par le centurion Herennius, et par Popelius, tribun des soldats. Ce dernier, accusé d'avoir lue son père, avait autrefois été défendu et sauvé par Cicéron. En fuyant, les domestiques avaient fermé les^ portes ; les soldats les enfoncèrent et cherchèrent par toute la maison. Cicéron n'y était pas et les domestiques, demeurés derrière leurs compagnons, affirmèrent ne Tavoir pas vu . Par malheur, il y avait Jà un jeune homme qui devait tout à Cicéron, il se nommait Philologus, sans doute à cause d'une certaine aptitude à apprendre les langues; c'était un affranchi de Quintus, que Cicéron avait instruit comme son propre enfant dans les sciences et dans les belles-lettres. Au moment où le tribun passait près de lui, il lui dit tout bas : — Vers la mer, par les allées couvertes. Les soldats s'élancèrent hors de la maison , et comme ils hésitaient sur la route qu'ils devaient prendre, ils rencontrèrent un cordonnier, ancien client de Clodius, qui, joyeux d'avoir cette occasion de venger son patron, leur indiqua la route suivie par Cicéron. Celui-là, au moins, en avait le droit. Le centurion et le tribun des soldats se mirent à la iwursuite de la litière. ^^ Cicéron entendit leurs pas dans le taillis, et se doutant u'il avait affaire à des assassins, ordonna à ses porteurs e s'arrêter et de déposer la litière sur la route. Ils obéirent : au même instant les meurtriers parurent. Cicéron les attendit , la main gauche appuyée à son menton, ce qui était son geste ordinaire, et regardant avec tranquillité ceux (jui venaient lui donner la mort. Ce visage défiguré par la douleur, — ces cheveux hérissés et poudreux, — ce regard fixe et intrépide, imposa un instant aux meurtriers. La plupart des soldats se détournèrent ou se couvrirent le visage. Mais Herennius s'approcha de Cicéron en lui disant : — Il faut mourir. Cicéron ne daignia pas répondre ; il tendit la tête hors de la portière, et attendit le coup. Le coup ne se fit point attendre. Herennius lui ouvrit d'abord la gorge, puis lui détacha la tête du tronc ; puis enfin, ainsi que l'avait recommandé

Antoine, lui coupa ces deux n^ains qui avaient écrit les Philippiques, Cette mort calme et intrépide racheta, aux yeux de la postérité, les hésitations de sa vie. Sans doute Cicéron savait-il que le sang qui tache la mémoire du meurtrier, lave celle de la victime. Ce qui reste aujourd'hui de Cicéron, c'est ime, renommée immense et une œuvre siAllmfe. Antoine tenait les comices pour l'élection des magistrats, lorsqu'un homme, fendant la foule, arriva jusqu'au pied de son tribunal. Cet homme déposa devant lui une tête et deux mains. C'étaient la tête et les deux mains de Cicéron. — Voici les proscriptions finies, dit Antoine à la vue des sanglantes dépouilles. Puis, il ordonna de clouer les mains à la tribune aux harangues et de porter la tête à Fulvie. Fulvie était à sa toilette. Assise au milieu de ses femmes qui la paraient, on lui présenta le sanglant trophée. L'œil de la veuve de Clodius étîncela de joie ; elle prit la tête entre ses genoux, lui tira, avec une pince, la langue hors de la bouche, et, prenant une épingle (Por dans ses cheveux, elle en perça celte langue qui avait tué son premier époux et déshonoré le second. i Cependant, on raconte que, lorsque Antoine, rentré lui, se fit raconter par Herennius la mort de Cicéron* il eut, pour le compte de Thumanité, honte de la conduite de ce misérable Philologus, et ordonna qu'il fût livre à Pofnponia, femme de Quintus. Or, la légende antique, dont Plutarque se fait l'interprète, dit qu'une fois maîtresse du traître, Pomponia le força à couper lui-même des morceaux de son propre corps, de les faire rôtir et de les manger. Combien de temps dura cet effroyable supplice avant que de son rasoir Philologus se coupât Tartère de la gorge ou les veines du bras , c'est ce que ne dit aucun blstorieo . Convenons que les femmes de cette époque s'entendaient en vengeance. Tiron, l'affranchi de Cicéron, avait écrit une vie de son maître; cette vie n'est connue que parla citation qu en fait le commentateur Asconius. Plutarque, dans un reste d'enthousiasme républicain, estleçlus complet biographe de Gicéroti. Cicéron mort, proscrit, n'a pas pas eu de panégyriste. Nous nous trompons, Cornélius Seveinis a fait sur sa mort de splendides vers, qui sont parvenus jusqu'à nous. Nous avons cité le nom du traître. Nous allions oublier celui de Tami. Cicéron laissait un fils qui étudiait à Athènes. Nous Ty retrouverons et nous aurons Toccasion d'en dire quelques mots. Un jour — il y avait alors trente-cinq à quarante ans que les événements que nous venons de raconter s'étaient passés. Octave, devenu Auguste, entra à l'improvist^ chez un de ses peti*s-fils, au moment où celui-ci lisait un livre de Cicéron. Le jeune homme, craignant de blesser la susceptibilité de son grand-père, cacha le livre sous

sa robe. Mais celui-ci, ayant vu le mouvement, prit le livre, Ton vrit et en lut quelques ligues. Alors, poussant un soupir, et rendant le livre à çon petitfils : — C'était un savant homme,' mon enfant, lui dit-il; oui, un savant homme, et qui aimait bien sa patrie. Ce panégyrique de l'auteur des Philippiques est curieux dans la bouche de son meurtrier. Au milieu des proscriptions , un grand exemple fut donné par un homme proscrit lui-même. Sextus Pompée, qui, maître de la Sicile, dominant sur la Méditerranée, s'intitulait le fils de Neptune, Sextus Pompée fit afficher dans les rues de Rome, que, pour chaque proscrit sauvé, on recevrait de lui le double de ce qu'on recevait des triumvirs pour chaque proscrit assassiné. Alex. Dumas. {La êuite au prochain numéro.) THÉÂTRES. A PROPOS DE LA REPISE WHAMLET AU GIROUE. On a repris Hamlet au Cirque. Rouvière y a été frénétiquement applaudi. Kouviéré, comme tous les hommes qui ont en eux une i)arcelle de ce feu divin que l'on appelle le génie, a ses ànatiques qui le trouvent toujours sublime, et ses détracteurs qui le trouvent constamment mauvais. Une femme, dont l'opinion a un poids immense en art, a fait pencher la balance en sa J&veur, en lui dédiant Maître Pavilla : cette femme, c'est M^e Sand. Je serais donc mal venu, moi qui dans beaucoup de parties de rôles de Rouvière l'applaudis comme les autres, à discuter son talent. Rouvière a d'abord vaincu certains défauts naturel»,

LE MONTE-CRISTO. 79 S0U8 lesquels un autre homme, un homme ordinaire, un homme médiocre, eût été écrasé. Il était petit; dans certaine situation, il grandit à la taille d'un géant. Il n'est point beau au point de vue bourgeois ; au point de vue artistique, il est impossible de trouver un plus splendide masque ti*agique : Tœil est plein de flamme et Ï profondément encadré sous des sourcils d un noir d'ébène ; a bouche est dédaigneuse, et, en se relevant, montre des dents magnifiques et prêtes à déchirer : enfin, sa pâleur, qui dans certains cas atteint jusqu'à la lividité, est d un effet immense dans les rôles comme ceux d'Hamlet, et conviendiait à tous les rôles de cette gigantesque famille. Rouvière sort de la rue de Richelieu, où il a fait son iemps^ comme on dit. A la suite d'une représentation àlfamlet à TOdéon, M. Arsène Houssaye, alors directeur du Théâtre-Français, poète, et par conséquent enthousiaste, sortit émerveille, et de Facteur, et de ce qui était resté du drame anglais, malgré, je ne dirai pas la faiblesse, mais Tinsuffisance de la traduction. Il fit venir Rouvière, et rengagea pour jouer deux rôles exceptionnels : Chatterton, le chef-d'œuvre de M. Alfred de Vigny, et Hamlet, le chef-d'œuvre de Shakspeare. Le jour de son engagement Rouvière vint me voir, et je lui prédis qu'il ne jouerait, au" Théâtre-Français du moins, ni l'un ni l'autre de ces deux rôles. C'est la lactique du Théâtre-Français, tactique étrange, quand il y a une lumière quelque part, de la prendre, de la mettre sous le boisseau, de la laisser s'affaiblir et de la rendre éteinte. Vous rappelez-vous ce sauvage à qui le capitaine Cook donna sa montre, objet de son ardente convoitise, et qui le lendemain la lui rendit dédaigneusement en disant : — Tiens, voilà ta bête : elle est morte. Le sauvage n'avait oubUé qu'une chose, c'était de remonter la montre. La montre n'était pas morte : elle n'était qu'arrêtée. Le capitaine Cook remonta la montre, et elle alla de nouveau. Pendant un an ou dix-huit mois qu'il est resté au ThéâtreFrançais, on n'a remonté Rouvière que deux fois. Une fois, pour iouer le Don Diégue du Cïd, Tautre pour jouer le Jacques de Comme il vous plaira. Il n'y a pas d'horloge, si bien fabriquée qu'elle soit, qui puisse aller dix- huit mois avec deux coups dé clef. Il en résulte que voilà Rouvière libre ; seulement, il a perdu dix-huit mois de sa vie aussi complètement que s'il eût travaillé aux mines du Mexique ou de la Sibérie. Arsène Houssaye assistait à cette reprise d'Bamlet^ et aptilaudissait au Cirque comme il avait applaudi à TOdéon, orsqu'il avait vu Hamlet pour la première fois. J'avais bien envie de lui demander le secret de ces

confiscations du Théâtre-Français. Maintenant qu'il n'est plus directeur, il me l'eût dit peut-être. Ainsi a été fait de Lafontaine auquel j'ai prédit son désastre le jour où il m'a annoncé qu'il allait débuter dans le Ctd. Prendre un jeune premier au Gymnase, et le faire passer du Fils de Famille au Cid^ le saut est périlleux. Aussi, lafontaine n'a-t-11 pas fait le saut, il a fait la culbute, et dans la culbute il a failli se casser le col. Je comprends que le Théâtre-Français, emprisonné dans certaines lois acsâémiques, dirigé par \xn membre de l'Académie, jouant de préiérence les pièces des académiciens, repousse des originalités comme Chatterton, ou des traductions comme ilamlet. — Où l'on joue les castrations de Dncis, on ne peut pas jouer les imitations de Shakspeare : le corps ferait trop de tort à Pombre. Mais il me semble qu'un pays comme la France, doué de cette puissance d'assimUation qui fait sa force^ appréciateur équitable de tout ce qui est grand, doit, dans sa littérature dramatique surtout, chercher le beau partout où il est, sans s'inquiéter dans quelle langue le beau s'est produit. L'homme de génie n'est pas Français, Anglais, Allemand, Espagnol ou Itâien. Il est Européen. La langue dans laquelle il a parlé n'a été qu'une concessicm faite à son pays. L'œuvre produite, du moment où elle est supérieure, est pareille à un de ces mondes que Dieu lance dans l'espace : il est destin^ non pas à s'écbirer lui-même, mais à augmenter la lumière universelle. Ainsi, c'est restreindre l'art dramatique en France, que de lui donner non-seulement pour modèles, mais encore pour limites, les hommes que la France a produits, en supposant (fu'il y ait des limites à l'art. Ces limites devraient être, au nord, Shakspeare; au midi, Calderon; à l'est, Eschyle; à l'Occident, Corneille. Maintenant, vous me répondrez que personne n'empêche MM. Fournier, Hostein, Desnoyer où Billion de jouer des imitations des théâtres étrangers. Ceci est parfaitement vrai ; mais les directeurs que nous venons de nommer risquent leur propre fortune, et ne peuvent pousser le dévouement pour l'instruclion de la jeimesse, au point de se ruiner, si la curiosité du public ne répond pas à l'utilité del'œuvi'e, et cependant de temps en tems, on voit apparaître un de ces essais qui soulève des cris d'encouragement. Othello^ de de Vigny, au Théâtre-Français; VAntigone^ de Vaquerieet de Paul Meurice, à rOdéon { le Macbeth^ d'Emile Deschamps, au même théâtre ; notre Hamlet^ à Ps^ul Meurice et à moi, au ThéâtreHistorique ; enfin, mon Orestie^ à la Porte-Saint-Martin. Aucun cours de théâtre étranger, — et d'ailleurs, nous n'avons pas de cours de théâtre étranger, — ne vau&rait une pareille école. Mais, pour cela, il

faudrait un théâtre spécial, un théâtre encouragé et soutenu par le gouvernement, un théâtre ayant une subvention non pas égale à celle du ThéâtreFrançais, mais correspondant à celle que fait à l'Odéon le vote de la chambre et l'abandon de la salle; eroyez-vous que le Théâtre-Lyrique par exemple, n'a pas aussi bien mérité delà France en lui faisant connaître le Fret^cAt^/z et Oberon^ ces deux chefs-d'œuvre de Weber, que M. Gros-, nier en donnant l'opéra des Vêpres SicilienneSy et M. Royer le ballet de Marco Spada ? 11 y a deux théâtres à Paris, auxquels le gouvernement pourrait donner celte destination : L'Odéon ou le Cirque. L'un est le théâtre de la jeunesse, l'autre le théâtre du peuple. Or, qu'est-ce que la jeunesse et le peuple? deux cho«ft qui ont essentiellement besoin d'éducation. La jeunesse ne demande pas mieux que de s'instruire. Le peuple a presque besoin d'être instruit malgré lui. Quand nous avons applaudi des deux mains et du cœur à.la Voix des Ecoles y c'est que nous sentions que cette jeune et chaleureuse création était dans le vrai, qu'elle demandait la décentralisation littéraire, l'éclectisme en art — elle vient d'applaudir Frederick dans André Gérard^-^ mais elle a séparé l'homme de l'œuvre, — elle l'eût bien autrement applaudi, croyez-moi, dans une œuvre où le drame et l'homme eussent été à la même hauteur, — dans le Roi Lear y dans Méphislophéles, ou dans Fronts: Moor^ cette colossale création de Schiller, que Frederick désire jouer depuis trente ans, sans qu'un seul des théâtres qui lui ont fait jouer le Chiffonnier, Paillasse, le vieux Caporal, la Bonne Aventure, — ait jamais eu l'idée d'accéder à son désir. Croit-on que la jeunesse et le peuple n'auraient pas autant i apprendre en voyant représenter Prométhée, VOreslie, OEdtperoi, Œdipe à Colonne, Hippolyte, Alceste, . Médée, Othello, Macbeth, Roméo et Juliette, Richard III, Jules César, Coriolan, la Tempête, V Ecole du scandale , le Médecin de son honneur, la Dévotion' à ta Croix, le Convive de Pierre, le Cid, Trois Châtiments en un seul, le meilleur Alcade, C^esi le Roi , le Chien du Jardinier, Gœtz de Berlichingen, Faust, le Comte d'Egmont, les BriÎands, Intrigue et Amour. Fiesico, Don Carlos, Guillaume ^ell, Wcllenstein, Manfred, les deux Foseari, Marina Falitro, qu'en voyant représenter la Marchande du Temple^ le Diable d'Argent , la Réclame, et André Gérardi

E MONTE-CRSTO. Répondons en deux mots à une lettre que nous recevons ^ dans laquelle on nous demande pourquoi nous nous don noas la peine de traduire Harold nous-même, quand iious pourrions le faire traduire par la première personne venue. Celui ou celle qui nous écrit cette lettre ne connaît pas le jeu de mots italiens : Tradaiiore^ iraditdre^ — traducteur, trahisseur. . A notre avis, le grand malheur des traductions, c'est •d'être faites par la première personne venue. — Un homme ou une femme sait une langue étrangère, et parce qu'il ou elle sait cette langue, la parle même, cet nomme ou cette femme se croit capable ae traduire. . . Erreur. Pour traduire un poète, un dramaturge, ou un roman•cier, il faut que le traducteur soit de force égale à celui • qull traduit, — il faut qu'il ait l'amour de la chose, qu'il fait passer d'une langue étrangère dans la sienne ^ il faut que s'il y a réduction, — cette réduction, comme^ celle de. Sauvage ou Colas, soit touiours le fac simileie l'original. Voilà pourquoi, trouvant dans Bulwer, une fort. belle ^ chose inconnue encore à la France, je me suis mis à Tœu-vre avec autant d'ardeur et plus de conscience qu'à un tra-. Tail original ; car si, dans un travail original, je reste infé-^ irieur à moi-même, je ne fais tort qu'à moi seul, tandis que «dans une traduction, si. je reste inférieur, à l'auteur, — c'est à autrui que je fais tort. Or, je n'ai pas plus le droit de gâter l'œiivre d'un confrère qu'un peintre appelé pour faire un portrait ressemblant n'am^ait le droit d'enlaidir l'homme. Nous continuerons donc, lorsque nous trouverons une belle chose dans une des trois langues que nmis connais-, «ons : Italien) espagnol ou anglais, de la traduire nousméme; et nous serons sûr aussi que si nous n'arrivons point à la perfection^ nous ferons du moins aussi quiconque puisse faire. que * * * Le théâtre de la Galté. va reprendre il ntom ; Laferriére jouera. Antoni et M«"« Lacressonniére, Adèle; les Compagnons de JihUy dont nous racontons rhistoire dans notre Causerie^ viendront immédiatement après. • On nous demande aussi, si un livre en huit ou dix volumes intitulé LA MAIN DU DÉFUNT, circulant dans les cabinets littéraires conlme la suite du comte de monte-cripto et sous le nomade M. Le Prince, est de nous. . . Nous ne connaissons pas le f(»rban Kttéraire qui vogue sous notre pavillon, et nous croyons que si notre correspondant anonyme avait lu la première page de la main du DÉFUNT, il aurait pu de lui-même et sans recourir à nous, donner un démenli' ati libraire mii lui a dit que le livre était de M. Dumas, mais que M. Dumas prenait un pseudonyme pour échapper à ses traités avec ses

éditeurs. Si notre correspondant anonyme voulait nous. faire un plaisir, ce serait de' nous donner le nom du librai^ qui a de la probité littéraire dé M. Dumas une si haute opinion. Qu'on mette mes livres sur le compte des autres, soit ; mais qu'on mette les livres des autres sur mon compte, non. Alex. DUMAS. sst: Alex. Dumas. Seul propriétaire et i€»l rédactenr da MviU-^^ritto. Paris. -*- Imprimerie de £. Brière et G", rae Sainte-Anne, 55. En vente CBS2 CBAEIiI&ir, ÉDIT&irft, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12. LA COMTESSE DE CHARNY. PAii ALEXANDRE DUIIIAS, Uu fort volume jésus à deux colonnes', Prix: 4 fr. Sft c. iMAi A LA MÊME LIBRAIRIE NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CHOISIE A I FRANC LE VOLUME IN- 18. Les Etudiants de Paris, par Paul Avenel. Les Pigeons de la Bourse, par Deltuf. Chavomay, par Charles Didier, 1 vol. in- 18. Les Onatre Fauvettes, par E. Enault. Flâneries parisiennes aux Etats-Unis, par Alf. d'Almbert, 1 vol. in-lG La Physiologie du Duel, par id., 1 vol. in- 18. 1 fr. 1 1 1 1 1 Contes et historiettes, par le marquis de Varenne, 1 vol. . . .... Le Lion de Venise, par le vicomte Ponson du Terrail, 1 vol La Question d'Argent, in-lS par A. Dumas fils. Les Heures Perdues, par Ludovic Duperche. . Feuillets épars, par id, 1 vol. grand ia-18. < 1 fr. 1 2 2 3

The text on this page is estimated to be only 17.14% accurate

I" ANNEE. N» «, UM WDMBIIO, 15 CENTIMEa. VAnte tra4ac4l«« et rryrMlBrt lEDDI 28 MAI ISP. MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, TVBLi£ ET B^Matf PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. Od «'alionHe A Parla, «a barean dn Jonrnal. me Nelre-IMiiie d«« Victoire*. d« 11. Atig1ei«n*e. . BelgiqQB. . , lea d«m«nde* d'tbonnementa doÎTïiit être adruaiea,/'n»ic0,àH.DeUTi«r, bu liarcsoda journal, ivta une valeur inrPariioi a mandat im la poiU. CAUSERIE ÀVIC MES LECTEURS. Chers lecteurs, J'ai teruiiaé ma dernière causerie, au moment de mon départ pour Bourg. DeuitchemiosconduisentàBourg, quand on vient de Paris, bien entendu : On peut quitter le chemin de fera Mdcon, et prendre une diligence qui conduit de Màcon à Bourg On peut conticuer jusqu'à Lyon, et prendre le chemin de fer de Boui^ î Lyon. î'hésitaia entre ces deux voies, lorg-jue je fus déterminé par un des voyageurs qui habituient momentanément le même vagon que moi. ' Il allait à Bourg, où il avait, me dil-il, de fréquentes relations ; il y allait par Lyon, donc la route de Lyon était la meilleure. Je résolus d'aller par la même route que lui. Je couchai donc à Lyon, et le lendemain à dix heures du matin j'étais à Bourg. Un journal de la seconde capitale du royaume m'y rejoignit. li contenait un article aigre-do'ix sur moi. Lyon n'a pas pu me pardoiiner depuis 1833, je croie, il y a de cela 24 ans, d'avoir dit qu'elle n'était pas littéraire. Hélas I j'ai encore sut Lyon en 1857 la même opinions que j'avais sur elle en 1 833. Je ne change pas facilement d'opinion. Il y a en France une seconde ville qui m'en veut près

Jfi LS MQNTft-GUfR). qu'autant que Lyon. C'est Bouen. Rouen à sifflé toutes mes pièces, y compris le Comte Bermann. Un jour un Napolitain se .van tait à moi d'avoir sifflé Rossini et la Malibran, le Barbier et la Desdemona, — Celadoit être vrai, lui repondis-je, car Rossini et la Malibran, de leur côte, se vantent d'avoir été siffles par les Napolitains. Je me vante donq d*avoir été sifflé par les Rouennais. Cependant, un jour que j'avais un Rouennais pur sang sous la main, je résolus de savoir pourquoi on me sifflait à Rouen. Que voulez-vous, j'aime à me iiendre compte. des plus pe • tites choses. Le Roaennais me répondit : — Nous vous sifilons, parce que nous vous en voulons. Pourquoi pas? Rouen en avait bien voulu à Jeanne d*Arc. Cependant, ce ne pouvait pas être pour le même motif. Je demandai au Rouennais pourquoi lui et ses compatriotes m'en voulaient: je n'avais famais dit de mal du sucre de pomme. J avais respecté M. Barbet tout le temps qu'il avait été maire, et délégué par la Société des gens de lettres à l'inauguration de la statue du grand Corneille, j'étais le seul qui eusse pensé à saluer la statue avant de prononcer mon discours. Il n'y avait rien dans tout cela qui dût raisonnablement me mériter la haine des Rouennais. Aussi, à celle fiére réponse : — Nous nous sifflons parce que nous vous en voulons, Fis-je humblement cette demande : — Et pourquoi m'en voulez-vous, mon Dieu? •— Ohl vous le savez bien, repondit le Rouennais. — Moi? Ûs-je. — Oui, vous. — N'importe, faites comme si je ne le savais pas. — Yous vous rappelez le dîner que vous a donne la ville, à propos de la statue do Corneille. — Parfaitement» M'en voudrait-elle de Le pas le lui avoir rendu? — Non, ce n'est pas cela. — Oi^'est-ce ? — Eh bien I à ce dinér, on vous a dit : M. Dumas, vous devriez bien faire une pièce pour la ville de Rouen, sur un sujet tiré de son histoire. — Ce à quoi j'ai répondu : Rien de plus facile, je viendrai, à votre première sommation, passer quinze jours à Rouen. On me donnera un sujet, et pendant ces quinze jours, je ferai la pièce, dont les droits d'auteur seront pour les pauvres. — C'est vrai, vous avez dit cela. — Je ne vois rien de si blessant là dedans pour les Rouennais, que j'aie encouru leur haine. Oui, mais Ton a î^outé : La ferez-vous en prose ? ce 4 quoi vous avez répondu, — vous rappelez-vous ce que vous avez repondu? — Ma foi, non. — Vous avez repondu : Je la ferai eu vers, ce sera plus tôt fait. — J'en suis bien capable. — Eh bien I «— Après? — Après, c'était une insulte pour Corneille, monsieur Dumas; voilà pourquoi les Rouennais vous en veulent, et vous en voudront encore

longtemps. / Textuel 11! Ohl dignes Rouennais! J^espérebien que vous ne ferez jamais le mauvais tour de me pardonner et de na*; plaudir. Le journal disait que H. Dumas n'était resté qu'une nuit à Lyon, sans doute parce qu'une ville si peu Htle— raire n'était pas digne de le garder plus longtemps. M. Dumas n'avait pas songe le moins du mondf à cela. Il n'était reste qu'une nuit à Lyon, parce qu'il était presse d'arriver à Bourg. Aussi, à peine arrive à Bourg, M. Duaias se flt-il conduire au journal du département. Je savais qu*il était dirige par un archéologue disting:ué, éditeur de l'ouvrage de mon ami Baux s)ir Teglise de flrou. Je demandai M. Milliet. ^ M. Milliet accourut. Nous échangeâmes une poignée de mains, et je lui ex~ posai le but de mon voyage : — J'ai votre affaire, me dit-il, je vais vous conduire chez un magistrat de notre pays qui écrit l'hiâtoire de la province. — Mais où en est-il de votre biitoire ? — Il en est à 1822. Tout va bien, alors. Comme les événements que j'ai à raconter datent de 1799. et que mes héros oqt ete exécutes en 1 800, il aura passé Tépoque, et pourra me renseigner. Allons ch^z votre magistrat. £n route, M. Milliet m'apprit que ce même magistrat historien était eu marne temps un gourmet distingué. Depuis Brillât-Savarin, c'est une mode que les magistrats soient gourmets. Par malheur, beaucpup se contentent d'être gourmands, ce qui n'est pas du tout la même chose. On nous introduisit dans le cabinet du magistrat. Je trouvai un Homme à la figure luisante et au sourire goguenard. Il m'accueillit avec cet air protecteur que les historiens daignent avoir pour les poètes. — Eh bien ? monsieur, me demanda-t il, vous venez donc chercher des sujets de roman dans notre pauvre pays? — Non, monsieur, mon sujet est tout trouvé, je viens seulement consulter les pièces historiques. — Bon 1 Je ne croyais pas que pour faire des romans il fût besoin de se donner tant de peine. — Vous êtes dans Terreur, monsieur, à mon endroit du moins. J'ai l'habitude de faire des recherches trés-serieuses sur les sujets historiques que je traite. — Vous auriez pu tout au moins envoyer quelqu*un. — La personne que j'eusse envoyée, monsieur, n'étant point pénètre de mon sujet, eût pu passer près de faits très importants sans les voir; puis, je m'aiile beaucoup des localités, je ne sais pas décrire sans avoir vu. -r- Alors, c'est un roman que vous comptez faire vous même? — £h! oui, monsieur. J'avais fait faire le dernier par mon valet de chambre. Mais comme il a eu un grand succès, le drôle m*a demandé des gages si exorbitants, qu'à mon grand regret je wisi pu le garder. Le magistrat se mordit les lèvres. Puis, après un instant de silence. — Vous voudrez bien

m'apprendre, monsieur, me ditil, à quoi je puis vous être bon dans cet important travail. — Vous pouvez me diriger dans mes recherches, monsieur. Ayant fait une histoire du département, ai;cun des événements importants qui se sont passés dans sa capitale ne doit vous être inconnu, — En effet, monsieur, je crois sous ce rapport être assez bien renseigné.

LE MONTE-CRISTO. 83 -* Eh bien, monsieur, d*abord votre département a été le centre des opérations des Compagnons de Jéhu. — Monsieur, j'ai entendu parler des Compagnons de Jésus^ répondit le magistrat en retrouvant son sourire gouailleur. — C'est-à-dire des jésuites, n*est-<e pas ? Ce n'est pas cela que je cherche, monsieur. — Ce n'est pas de cela que je parle non plus ; je parle des voleurs de diligence qui infestèrent les routes de 1797 à 1800. — Eh bien, monsieur ! permettez-moi de vous dire que ceux-là justement sur lesquels je viens chercher des renseignements à Bourg s'appelaient iejs Compagnons de Jéhu^ et non les Compagnons de Jésus. -- Mais qu'aurait voulu dire ce titre des Compagnons de Jéhu ? J'aime à me rendre compte de tout. — Moi aussi, monsieur, voilà pourquoi je n'ai pas voulu confondre des voleurs'de grands chemins avec les apôtres. — En effet, ce ne serait pas très-orthodoxe. — C'est ce que vous faisiez cependant, monsieur, si je ne fusse pas venu tout exprès pour rectifier, moi poète, votre jugement, à vous historien ! — J attends Texplication, monsieur, reprit le magistrat en se pinçant les lèvres. — Elle sera courte et simple. Jéhu était un roi d'Israël sacré par /^/i^^^pour l'extermination de la Maison d'Achab. J?//>^e c'était Louis XVIII; /^A»fc'étaitCadoudal. Ia Maison i/'iltîAflft c'était la révolution. Voilà pojiEquoi les détrousseurs de diligence qui pillaient l'argent du gouvernement pour entretenir la guerre de la Vendée s'appelaient les Compagnons de Jéhu. — Monsieur, je suis heureux d'apprendre quelque chose à mon Sge — Oh I monsieur, on apprend toujours, en tout temps, à tout âge : pendant la vie, on apprend l'homme ; pendant la mort on apprend Dieu. — Mais enfin, me dit mon interlocuteur avec un mouvement d'impatience, pi^is-je savoir à quoi je puis vous être bon. • — Voilà, monsieur. Quatre de ces jeunes gens, les principaux parmi les Compagnons de Jebu, ont été exécutés à Bourg, sur la place du Bistion. D'abord, monsieur, à Bourg on n'exécute pns sur laplace du Bastion, on exécute au Champ de foire. — Maintenant, monsieur, depuis quinze ou vingt ans, c'est vrai. depuisPeytel. Mais auparavant, et du temps de la révolution surtout, on exécutait sur la place du Bastion. — C'est possible. ^ C'estainsi: Ces quatre jeunes gens se nommaient 6uyon,Leprêire, Amiet et Hyvert. — C'est la première fois que j'entends prononcer ces scias là. — Ils ont pourtant eu un certain retentissement, à Bourg surtout. — Et vous étea sûr, monsieur, que ces gens-là ont été exécutés ici ? '— J'en suis sûr. — De qui tenoz-vous le

renseignement? — D*un homme dont l'oncle, commandant de gendarmerie, assistait à l'exécution. — Vous nommez cet homme ? — Charles Nodier. — Qiarles Nodier, le romancier, le poète? — Si c'était un historien, je n'insisterais pas, monsieur. J'ai appris dernièrement, dans un voyage à Varennes, le cas qu'il faut faii-e des historiens Mais justement parce que c'était un poète, un romancier, j'insiste. — Libre à vous, mais je no sais rien de ce que vous désirez savoir ; et j'ose même dire que si vous n'êtes venu à Bourg que pour avoir des renseignements sur Texecur tion de MM. . . ? Comment les appelez-vous. — Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert. — Vous avez fait un voyage inutile. Il y a vingt ans, monsieur, que je compulse les archives delà ville, et je n'ai rien vu de pareil à ce que vous médites là. — Les archives de la ville ne sont pas celles du greffe, monsieur ; peut-être dans celles du greffe trouverai-je ce que je cherche. — Ah I monsieur, si vous- trouvez quelque chose dans les archives flu greffe, vous serez bien malin ; c'est^ un chaos, monsieur, que les archives du greffe, c'est un chaos; il vous faudrait rester ici un mois, et encore... encore... — Je compte n'y rester qu'un jour, monsieur; mais si dans ce jour je trouve ce que je cherche, me permettrezvous de vous en faire part? — Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, et vous me rendrez un très-grand service. — Pas plus grand que celui que je venais vous deman«-> der, je vous apprendrai une chose que vous ne savez pas, voilà tout. Je me levai pour prendre congé de mon historien, lors•qu'en me retournant pour regajgner la porte, mes yeux se portèrent sur une statuette antique. Je fus émerveillé. — Oh I m'écriai-je, le charmant petit César I — Oh ! oh I vous êtes donc archéologue aussi ? — Moi, je ne suis absolument rien. — Cependant, à la premièrb vue, vous avez reconnu que cette statuette était un buste de César? — Il n'y a pas là une grande malice. César est un type connu. — Oui, et puis la fameuse couronne de laurieis qu'il avait obtenu de porter toujours, pour cacher sa calvitie. — Oh ! ceci n'est' point une raison, le décret sur la couronne de lauriers date des derniers temps de sa vie, de Tan 46 ou 47 avant JesusChrist, quand César avait cinquante-deux ou cinquante- trois ans ; ici, voyez, il en a de quarante à quarante-cinq ; et je retournai la statuette, et voyez encore, il n>st pas chauve, car cette place pelée, c'est une lime ou le temps qui a fait cela; non, il a là tout simplement la couronne de lauriers de VlmperalOf\ du général, du vainqueur; celle pelite statuette a dû être trouvée en France, elle aura ete faite lors de sa premièit; expédition desGaules, cinquante-six ou cinquante-sept ans avant Jésus-Christ. — Elle a été retrouvée aux environs de

Besançon, monsieur. — C'est cela, Besançon avait été menacée par la migration des Helvètiens, qui avait failli lui passer surle corps. Les Helvètiens refoules dans leurs montagnes, César dut apparaître à Vesuntio ou à Chrysopolis, comme vous voudrez, César lui donne ces deux noms^comme un sauveur. D'ailleui*s, César en parle avec le plus grand éloge, je me le rappelle parfaitement, dans ses Commentaires ; si vous les aviez là je vous trouverais la page en cinq minutes ; ce doit être dans le livre premier. Vous chercherez cela quand je n y serai plus. B^'sançon est devenu depuis une grande capitale, la métropole de la Sequanie ; mais il est vrai que c'est sous Auguste. Il lui reste des vestiges d'antiquités qui datent d'Aurelien, je crois, la Porte noire, des ruines de théâtre, d'aqueduc. — Vous avez ete à Besançon ? — Jamais. — Comment savez-vons cela, alors ? ^ Comme je sais une foule d'autres choses, par circons

84 LE MONTE-CRISTO. tances. Besançon est la ville natale de Nodier et d'Hugo, dont l'un a été, dont Taulre est encore et sera toujours mon ami; vous connaissez. les beaux vers d'Hugo sur Besançon ? — Je ne me les rappelle pas. — Oh ! mais tout le monde les sait par cœur. Le siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte, Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte. El du premier consul déjà par maint endroit, Le front impérial brisait le masque droit. Alors dans Besançon vieille ville espagnole, Et cœtera, et cœtera. lien résulte que j'ai beaucoup causé de Besançon avec Hugo et Nodier, et que je connais Besançon comme ma poche. D'où vous vient cette statuette? — C'est le Musée de Besançon qui m'en a fait cadeau. — Il faudra que je la demande. — Je crois qu'elle n'a été tirée qu'à vingt-cinq exemplaires ? — On en tirera un vingt-sixième pour moi, on me doit bien cela. — A quel titre ? — Mais comme historien de César. — Vous avez fait une histoire de César ? — Oui I — Vous ? — Pourquoi pas moi, vous voyez bien que je connais César, aussi bien que. . . que beaucoup de gens, et même mieux. — Quand avfez-vous fait cette histoire de César? — Dame, il y a un an. — Excusez; c'est que, comme on n'en a point parlé dans le monde savant. . . ~ Oh ! Je monde savant ne parle jamais de moi. — Une histoire de César doit cependant faire une certaine sensation ? — Celle-là n'en a fait aucune, on Ta lue, voilà tout ; ce sont les histoires illisibles qui font sensation, c'est comme les dîners qu'on ne digère pas ; les dîners que Ton digère, on n'y pense plus le, lendemain. On devrait proposer un prix sur cette question : lequel est le plus ingrat de l'estomac ou de la mémoire des hommes ? Et sur ce vœu philanthropique, je saluai mon magistrat et sortis non sfl^ns jeter un dernier regard de convoitise au petit César. Vous voyez, chers lecteurs, que tout chemin conduit à Rome ; seulement nous ne sommes pas encore arrivés ; à jeudi prochain la dernière étape. Alexandre Dumas. LES MOHICANS DE PARIS. iÇJITE. CHAPITRE XVII. LKS CABINETS PARTICtLIERS. Le dimanche où devait avoir lieu la premièi*e séance du portraitde la petite Abeille, Petrus atlondaitdans l'atelier dès huit heures du matin, quoique ses visiteuses ne dussent arriver qu'à midi. A dix heures, il fit demander au capitaine s'il voulait déjeuner avec lui. Mais Jean lui annonça d*un petit air discret que le capitaine n'était pas rentré depuis la veille. Pétrus éprouva un sentiment de bien-être à Tannonce de cette absence. , Il craignait que Régina ne rencontrât le capitaine. Si des natures comme celle de Ludovic, comme celle de Jean Robert, comme la sienne

même, éprouvaient parfois de la répugnance devant cet homme, /ju'en serait-il donc de l'aristocratique organisation de Regina ? Il lui semblait maintenant qu'il aimerait autant dire qu'il était ruiné et obligé de vendre ses meubles, que d'avouer qu'il avait chance de devenir quatre fois millionnaire en héritant de son parrain. Aussi donna-i-il l'ordre à Jean, si le susdit parrain rentrait pendant que Régina serait dans son ateher, de dire au capitaine qu'il était en séance. Ces précautions prises, il déjeuna les yeux fixés sur la pendule. A onze heures, il fit sa palette le plus lentement pos^sible. A onze heures et demie, il se mit à tracer sa composition au crayon blanc sur la toile. A midi ime voilure s'arrêta devant la porte. Pétrus posa sa palette sur une chaise et courut au haut de TescaUer. Dès le premier jour, le hasard le favorisait. Régina accompagnait seule la petite Abeille. Nous avons dit que Régina, pour le premier jour, avait choisi un dimanche. La marquise de la Tournelle n'avait pas cru pouvoir se dispensend'entendre la grand'messe à sa paroisse de SaintGermain -des-Prés. Régina, pour ctlte fois, était venue seule avec Abeille. La petite Abeille courut à son ami Pétrus avec toute sorte de démonstialions d'amitié. Il y avait fort longtemps qu'elle ne l'avait vu. Regina tendit la main aur peintre. Pétrus prit cette main, écarta avec les lèvres la manche du gant, et par Touverture la baisa longuement, tendrement, avec ce murmure joyeux dont le bonheur est si grand, qu'il ne saurait demeurer muet. ^ Puis il leur montra les préparatifs faits. Régina adopta complètement la disposition du tableau, puant à Abeille', elle fut enchantée des fleurs qui l'attendaient. La veillé, pour se les procurer, Pétrus avait dépouillé les serres du Luxembourg et du jardin des Plantes. On entra en séance. Faire le portrait de Régina avait été une joie, faire celui d'Abeille fut un enivrement ! Pour le premier, Régina avait été le modèle. ' Pour le second, elle était la* conseillère. Ce titre de conseillère lui donnait le droit de s'approcher de Pétrus, de s'appuyer sur son épaule, de disparaître avec lui derrière la toile. Et aloi*s, dans ces moments rapides comme l'éclair, mai.s brûlants comme lui, les cheveux de la jeune femme effleuraient le visage de Pétrus ; ses yeux hii racontaient toutes les féeries de l'amour; ses lèvres le caressaient de ce souffle qui, mourant, l'eût rendu à la vie, qui, vivant, le transportait au ciel. Puis, le conseil donné, Pétrus reprenait son travail d'une main tremblante et en regardant Régina. Mais qu'avait-il besoin de voir Abeille? n'eût-il pas fait le portrait de la petite fille les yeux fermés ? Puis il fallait bien dire quelque chose, non pas que les jeunes gens en comprissent la nécessité : il leur eût suffi de se regarder et de sourire éternellement ;

leurs regards et leurs sourires en disaient bien plus que leurs paroles. Cependant, il fallait parler. Alors, Pétrus raconta la disparition de Rose-de-Noël, le désespoir de Ludovic, la promesse de Salvator de la retrouver, le serment étrange fait par Ludovic de l'épouser, fùtelle riche ! A son tour, Régina raconta que Carmélite s'était fait entendre chez elle à M. Sosthénes de la Rochefoucauld, y avait eu un succès d'enthousiasme etavait obtenu son ordre de début à, l'Opéra. Puis Pétrus demanda des nouvelles de madame de Marande.

LE MONTE-CRISTO. 85 Madame de Marande était toujours la plus heureuse femme de la terre. Il est vrai que M. de Marande faisait toute sorte de folies pour une nouvelle maîtresse ; mais il était en même temps si plein d'ép^ards pour sa femme, il la laissait si parfaitement libre de ses actions, que, dans la situation de cœur et d*esprit où se trouvait madame de Marande, elle ne pouvait lui en avoir qu'une profonde reconnaissance. Au reste, les afifa'res pécuniaires et politiques du banquier marchaient à merveille : il allait partir pour Londres afin de contracter pour TEspagne un emprunt de soixante millions, et il était évident qu'au premier retour que ferait le roi vers Topinien libérale, il serait nommé ministre. Puis Régina demandait des nouvelles de Fragola. Elle voyait^rement la jeune fille ; comme le fruit dont elle portait le nom se cache sous Therbe, de même Fragola semblait se caoher dans son bonheur. Pour la voir, il fallait que Régina allât la trouver chez elle. Mais aussi, quand elle y allait, elle en revenait le cœur tranquille et le visage souriant, comme une ondine qui vient de se mirer dans un lac, comme un ange qui vient de se mirer dans le ciel. Pétrus, par Salvator, en avait de fréquentes nouvelles. Il n'était donc pas étonnant que ce fût Régina qui s'informât de Fragola à Pétrus. On comprend avec quelle rapidité passait le temps dans cette douce occupation. Peindre un ravissant visage d'enfant, regarder un ravissant visage de jeune femme, échanger avec l'enfant des sourires, avec la jeune femme des regards, des paroles, presque des baisers I l>a pendule, en sonnant, attira l'attention de Régina. — Quatre heures I s'écria-t-elle. Les jeunes gens se regardèrent. A peine leur semblait-il qu'ils fussent l'un près de l'autre depuis vingt minutes. . Il fallut se séparer. Mais il y avait séance pour le surlendemain, et, dans la soirée du lundi au mardi, c'est-à-dire du lendemain au surlendemain, Régina croyait pouvoir donner à Pétrus une heure dans la serre du Boulevard des Invalides. Régina sortit avec la petite Abeille. Pétrus les regarda, penché sur l'escalier, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu sous la grande porte. Puis il courut à la fenêtre pour les voir encore une fois au momçnt où elles monteraient en voiture. Enfin, il suivit la voiture des yeux tant qu'il put la voir. Alors il referma la porte et la croisée de l'atelier, comme s'il eut craint que le parfum de la visite charmante s'évaporât. Alors il toucha tous les objets qu'avait touché Régina. Alors retrouvant son mouchoir de batiste garni de point de Bruxelles, son mouchoir qu'elle avait laissé par oubli ou à dessein peut-être, il le prit àydeux mains et y plongea

tout son visage pour en respirer le parfum. Il était tout entier absorbé dans ce doux rêve lorsque le capitaine entra brusquement, et avec de grands élans de joie. Il avait enfin trouvé dans la nouvelle Athènes une maison qui lui convenait. Le lendemain ou le surlendemain, on passait l'acte de vente chez le notaire, et la semaine suivante on pendait la crémaillère. Pétrus fit au capitaine ses compliments bien sincères. — Ah ! garçon, dit le marin, il parait que tu es content de me voir déménager. — Moi, dit Pétrus, tout au contraire, et la preuve c'est que vous pouvez conserver votre appartement en garni chez moi à titre de maison de campagne. — Ma foi, je ne dis pas non, répondit le capitaine; mais à la condition que je te paierai loyer, et que je fixerai moimême le prix de ce loyer. L'arrangement fut accepté de part et d'autre. Les trois amis avaient rendez-vous ensemble pour dîner; Jean, Robert et Ludovic arrivèrent à cinq heures. Ludovic était fort triste ; on n'avait aucune nouvelle positive de Rose-de-Noël. Salvator n'avait reparu chez lui qu'à de rares et rapides instants, pour donner de ses nouvelles à Fragola, qui ne l'attendait que le lendemain soir ou le surlendemain au matin. Pour distraire Ludovic, à la peine duquel le capitaine paraissait prendre le plus vif intérêt,* il fut résolu que Ton irait diner à Saint-Cloud. Ludovic et Pétrus iraient dans le coupé. Jean Robert et le capitaine à cheval. A six heures on se mit en route, à sept heures moins un quart les quatre compagnons étaient installés dans un cabinet, chez Legriel. Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie dans le restaurant ; le cabinet attenant au leur surtout laissait déborder les paroles bruyantes et les rires étincelants. D'abord les nouveaux venus n'y firent point attention. Ils avaient faim, et le bruit des cueillères et des assiettes couvrait presque le bruit des voix et des rires. Mais bientôt Ludovic écouta plus attentivement. C'était le plus triste, par conséquent le moins distrait des quatre. Il sourit faiblemput. — Bon, dit-il, voilà une voix, je pourrais même dire voilà de^ix voix que je connais. — Est-ce que ce serait la voix de la charmante Rosede-Noël? demanda le capitaine. — Non, par malheur, répondit Ludovic avec un soupir. C'est une voix plus joyeuse, mais bien pure. — Et quelle voix est-ce donc? demanda Pétrus. Un éclat de rire, qui parcourut tous les tons de la gamme, fit irruption d'un cabinet dans l'autre. Il est vrai que ces cabinets qui, en cas de grande réunion, étaient destinés à se réunir cinq ou six en une seule chambre, n'étaient séparés que^ar des panneaux couverts de papier collé sur toile. — Dans tous les cas, le rire est franc, dit Jean Robert, j'en répondrais. — Oh! tu peux en repondre, cher ami; car les deux femmes qui sont dans le

cabinet voisin, c'est la princesse dcVanves et la comtesse du Battoir. — Chante-Lilas ? dirent ensemble les voix des deux amis. — Chante-Lilas elle même. Ecoutez plutôt. — Messieurs, dit Jean Robert, qui paraissait légèrement embarrassé, nous est-il bien permis d'écouter ce gui se dit dans la chambre voisine? — Pardieu ! dit Pétms, du moment où on le dit assez haut pour que nous l'entendions, c'est que ceux qui parlent n'ont pas de secret. — Parfaitement jugé, mon filleul, dit Pierre fierthaud, et j'ai là-dessus une théorie exactement semblable à la sienne ; seulement, avec la voix des deux femmes, j'ai cru entendre une voix d'homme. — Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher capitaine, dit Jean Robert, que toute voix a son écho ; seulement, en général, l'écho de la voix d'une femme est une voix d'homme, tandis que l'écho de la voix d'un honune est une voix « de femme. — Puisque tu es si habile à reconnaître les voix, dit Pétrus à Ludovic, sais - tu quelle est celle de l'homme? — Il semble, dit Ludovic, que je pourrais nommer le cavalier sans plus me tromper que quand j'ai nommé les femmes, et vous-même, si vous vouliez bien écouter, je crois que vous ne conserverez pas plus de doute que moi. Les jeunes gens écoutèrent. — Laisse-moi te donner le démenti le plus poli qu'il soit possible de faire, princesse, disait la voix. — Mais quand je te jure que c'est la vérité pure, la vérité du bon Dieu. — One m'importe que ce soit la vérité, si la vérité est invraisemblable. Dis-moi un mensonge croyable , et je te croirai. -— Demande plutôt à Pâquerette, et tu verras. — Oh 1 la bonne caution : Sophie Arnoultqui Dépend de madame Dubarry ! la comtesse du Battoir qui répond de la princesse de Vanves ! Pâquerette de Chante-Lilas ! . — Vous entendez, dit Ludovic? — Nous tirons donc toujours des pétards, monsieur Camille ? dit Chante-Lilas. — Plus que jamais , princesse, et cette fois-ci j'ai une raison, c'est en honneur de votre hôtel de la ru^j de la Bruyère, de vos quatre chevaux alezan brillé, et de vos deux iockeys cerise , le tout donné gratuitement. — Ne m en parle pas, je crois c[u'il cherche des rosières et que son intention est de me faire couronner.

86 LE MONTE-CRISTO. — Mîiis non, il te rQpnrve peut-être pour le mariage. — Imbèrile ! puisqu'il est marie. — Fi ! princesse, vivre avec un homme marié ! c'est bien immoral. — Bon I et qu'est-ce que vous êtes donc, vous? — Oh ! moi, jç le suis si peu ; et puis je ne vis pa^ avec loi. — Non , vous dînez avec moi , voilà tout. Ah ! monsieur Camille , vous eussiez mieux fait d'épouser la pauvre Car melite, ou plutôt de lui écrire à temps que vous ne l'aimiez plus ; elle aurait épouse monsieur Golômban et ne serait pas vêtue de deuil, comme elle est aujourd'hui. £t Chante-Lilas poussa un profond soupir. — Et qui diable voulais-tu qui se doutât de cela? répondit rinsoucieux créole. On fait la cour à une femme, on est son amant, on n'est pas obligé de Tepouser pour cela. — Les monstres t fit la comtesse du Battoir — Je n'ai pas pris Carmélite de force, continua le jeune homme»; pas plus que toi, Chante-Lilas. Voyons, sois franche, t'ai-je prise de force ? — Oh ! monsieur Camille, ne nous comparez pas l'uno à l'autre ; mademoiselle Camille est une honnête iiile. — Eh bien, et toi donc?. -i. Oh ! moi, je ne suis qu'une bonne fille. — Et encore, si je n'étais pas tombée de mon ftne et si je n'étais pas restée évanouie sur le gazon, ça ne se serait point passe comme cela. — El avec ton banquier? — Mais avec mon banquier, puisque ça ne s'est pas passé du tout. — Allons, tu y tiens. Tu sais que Salomon a dit qu'il y a trois choses en ce mon'te qui ne laissent pas de traces ; le passage de l'oiseau dans l'air, le passage du serpent sur la pierre — elle... — Je sais, interrompit Chante-Lilas, qu'avec tout votre espiit vous n'êtes qu'un sot, M. Camille de Rasan, et que j'aune cent fois mieux mon banquier, r[uoiqu'il m'aitdonné cent mille francs, que vous qui ne m'avez rien donne du tout. Comment, je ne l'ai rien donné du tout, ingrate, et mon cœur, pour quoi donc le comptes- tu ? — Oh ! votre cœur, dit Chante-Lilas en se levant et en repousï^ant sa chaise, c'est comme le poulet de carton que j*ai vu servir l'autre jour au théâtre de la Porte Saint-Martm, on le sert à toutes les représentations el peisonne ne r'entame jamais. Voyons, demander si ma voiture est prête. Camille sonna, le garçon accounit. — L'addition d'abord', fit le créole, et ensuite demandez si la voilure dn M""« la princesse est prête. — Elle attend à la porte. — Me fecondnis-tu à Paiis, princesse ? — Pourquoi pas ? — El ton bancjuier ? — Mon banquier me donne toute liberté. D'ailleurs, a cette heure-ci, il doit être en route pour l'Angleterre. — Alors lu profiteras de cela pour me montrer ton hôtel de la rue de la Bruyère. — Avec plaisir. — Eh bien ! comtesse du Battoir, dit Camille,

j'espère que voilà unn chance qui doit te donner bon espoir. — Ah ouiche ! fit Pâquerette, est ce qu'il y a deux Mararide au monde. — Comment, s'écrièrent ensemble Pètnis et Ludovic, c'est M. de Marande qui fait ces folies-là pour la princesse de Vanves? Est-ce vrai, Jean Robert? — M»foi, dit Jean Robert en riant, je ne voulais pas vous le nommer: mais puisque Pâquerette a fait l'indiscrétion, je dois dire que j'ai entendu raconter la chose par quelqu'un qui doit être parfaitement informe. En ce moment, la princesse de Vanves, en toilette ébouriffante, passa devant la porte du cabinet, donnant le bras â Camille de Razan et suivie par Pâquerette. Le chemin n'etiiit pas assez large pour donner passage à la fois aux robes bouffantes des deux femmes. Alsx. Dumas. {La tuile au prochain numéro.)
HAROLD 00 LE DERNIER DES ROIS SAXONS. i«ivmB u. '
LANFRANC LE SAVANT. CHAPITRE ler. Quatre repas par jour et quatre rep'^s copieux ne paraissaient point, à Tepoque que nous essayons de peindre* une interprétation trop large du pain quotidien^ pour lequel les Saxons priaient Dieu. , Quatre repas par jour étaient dans l'ordinaire de tout Saxon, depuis le Thane jusqu'au Ceorl, c'estr-à- dire depuis le seigneur jusqu'au vassal. Heureux temps, dira en soupirant le descendant du dernier ! Pas en toute chose, cependant ; car la nourriture n'a jatnais bon goût à la bouche, et la boisson chaleur au cœur, lorsqu'on est esclave. — L'ivrognerie, le vice des nations belliqueuses du Nord, n'avait peut-être point encore ele Texcès dominantdes premiei*s Saxons, lorsque les a.uiles et fougueux Bretons, dans celte foule de petites guerres qu'ils leur déclarèrent les unes après les autres, obligèrent ces robustes guerriers à recourir à la tempérance comme moyen de salut ; mais l'exemple des Danois leur aval été fatal. Ces géants de la mer, comme tous ceux qui subissent de grandes alternatives de tempête et de repos, en allant de la tempête au port, mettaient la main sur tous les plaisirs qui se trouvaient à Ipur portée ; avec quelques-uns de ceux qui tendirent à élever le caractère du Saxrm, ils lui en communiquèrent beaucoup qui eurent pour résultat de le dégrader. I/Anglais apprit d'eux à manper jusqu'à la repletion, à boire jusqu'au délire. Mais, il faut Tavouer, ou plutôt le constater, telle n*elait point la coutume â la cour d'Edouard le Confesseur, eleve dès sa jeunesse dans le camp cloîtré des-Normands ; ce qu'il aimait surtout dans leurs mœurs, c'étaient leur sobriété et leur abstinence extrêmes et la religion pleine de pompeuse cérémonie qui distinguaient ces fils des Scandinaves des autres tribus leurs parentes. La position des Normands en France

ressemblait à celle des SparMates en Grèce ; ils s'étaient établis de force, avec peu de monde, au milieu d'une nation subjuguée, malgré sa supériorité numérique, mais^ par cela même malveillante pour eux. Ils étaient donc*entoures d'eunemis'jaloux et formidables. La sobriété, cette mère de la vigilance, était par conséquent pour evix une condition de leur existence, et la politique de leurs chefs prêtait volontiers Toreille aux discours des predicateura qui roulaient sur ce point. Comme la rare Spartiate, la race normande, race pure, . était libre et noble, et cette conscience qtrelle avait ellemême de sa liberté et de sa noblesse donnait à ses enfants cette remarquable dignité de maintien que possédaient éîralement Normands en France, Spartiates en Grèce, miiis aussi le fastidieux respect pour soi-même, qui eût arrêté les Normands, et qui n'arrêtait pas les Spartiates, «à donner un spectacle d'avilissement à leurs inférieurs En outre, comme le petit nombre de ceux qui se hasardaient à les attaquer, comme la bonne fo'^lune qui les suivait d'ordinaire dans les combats, tendaient à rendre les Spartiates les plus religieux des Grecs par leur conflance dans l'assistance des dieux, de même peut-être pourrait-on faire remonter aux mêmes causes la pieté proverbiale des Normands, ces infatigables amis des cérémonies ecclésiastiques. Ils portaient dans leur nouvelle croyance envers leurs protecteurs divers quelque chose de la fidélité féodale qu'ils avaient pour leurs seigneurs terrestres, faisant hommage à la Vierge pour les terres qu'elle avait bien voulu leur accorder, et reconnaissant dans saint Michel le gé« néral en chef qui conduisait toutes leurs armées.

LE MONTE-CRISTO. 87 Après avoir entendu vêpres et compiles dans la chapelle provisoire que Ton avait arrangée dans l'abbaye non encore achevée de Westminster, lajueUe occupait l'emplacement du temple d'Apollon, le roi et ses hôtes s'étaient rendus au repas du soir dans la grande salle du palais. Audessous de l'estrade où s'asseyait le roi ètai.^nt rangées trois longues tables destinées aux chevaliers de la suite de Guillaume, età celte fleur delanoblesse saxonne, qui, amie, comme toute jeunesse, du changement et de l'imitation, venait en foule à la coiu* de leur saint roi normand et mé grisait le rude patriotisme; mais, quant aux cœurs veritalement anglais, ils n'étaient point là, et plusieurs même de ceux qui avaient été les ennemis du grand comte au cœur anglais, soupiraient après le retour de celui qui avait été exile à cause de son amour pour la loi anglaise. A la table ovale placée sur l'estrade, c'est-à-dire à la table même du roi, étaient assis les hôtes délite, et au f)remier rang de ceux-ci, à la droite d'Edouard, le duc Ouilaume, à sa gauche Eudes de Bayeux. Au-dessus de leurs têtes s'étendait un dais de drap a or; ils étaient assis sur des chaises richement dorées et ornées d'armoiries sculptées en arabes(jues et ariistement travaillées. A la même table se trouvait aussi le neveu du roi, le comte de Herefort, et à cause de sa parenté avec le duc Guillaume, le bien-aime baron et grand-senechal de Normandie, Guillaume Fitzosborne, qui, quoique n'ayant point en Normandie même Je droit de s'asseoir à la table de son seigneur, était, comme allié du duc, invite par Edouard à s'asseoir à la sienne. Au reste, aucun autre convive n'était admis à cette table ; de sorte qu'à l'exception d'Edouard to is étaient Normands. Aussi les plats qui la couvraient etaieut-ils d*or et d'argent : les coupes placées devant chaque convive richement ciselées; les couteaux à manches de vermeil incrustes de pierres précieuses ; onfin les serviettes avaient une frange d'argent. Les mets n'étaient point poses sur la table pour y être découpes, mais servis enflles à de petites broches ; et entre chaque service des pages de haute naissance faisaient le tour de la table avec des bassins d'eau parfumée. Aucune femme n'embellissait le festin ; car celle t\m eût dû le présider, celle qui était incomparable pour la beauté sans orgueil, pour la piété sans ascétisme, pour la science sans pédanterie,— la pale rose d'Angleterre, la fille aimée de Godwin et la femme détestée d'Kdouard, partageant la disgrâce de ses parents, avait ete envoyée par le doux roi ou par ses violents conseillers, dans une abbjiye du Hampshire, avec ces mol« railleurs : • 11

n'est point convenable que l'enfant et la sœur jouissent de la grandeur et de la pompe, pendant que le père et le» frères dans l'exil et la aisgràce mangent le pain de l'étranger. * Si affamés que fussent les hôt»^s, ce n*était pas l'usage de cette sainte cour de commencer son repas sans avoir fait ce que commandaient les cérémonies religieuses; la rage pour le chant des psaumes était alors à son point culminant en Angleterre ; la psalmodie avait exclu presque toutes les autres espèces de musique vocale, et l'on dit même que, dans certaines occasions solennelles, on prelu lait aux grands festins par un effort de poumons et de mémoire, qui n'était rien moins que les chants eniiers qui nous ont ete lègues par le roi David. Ce jour cependant il avait plu à Ugolin, le chambellan noi mand d'Edouard, de diminuer d'une bonne moitié au moins la longueur de ces prolixes prières. La compagnie échappa donc, à la grande surprise et au grand deiilaisir d Kdouard, par une courte et inconvenante préparation de neuf psaumes seulemen t e^ d'un hymne spécial en l'honneur du saint auquel le jour était consacre, à la longue et fatiguante mélodie qui servait d ouverture à chaque repas. Psaumes et hymne avaient été écoutes debout. Psaumes et hymne achevés, les hôtes reprirent leurs sièges ; Edouai'd murmura des excuses à Guillaume pour Tétrange omission de son chambellan, après quoi, secouant la télé, il se dit à lui-même : — Naualil^ haughiy naughU ^^V naught. C'est-à-dire ; — Cela ne vaut riôn. La galte languissait donc i k table royale, malgré les saillies de Rolf et malgré quelques tentatives pour produire l'enjouement de la part du duc, dont les gens erraient le long des tables, essayantde distinguer les Saxons des Normands et d'enumerer ceux des premiers qu'il pouvait compter au nombre de ses amis. Mais qux longues tables inférieures, à mestireque le festin preijaît de la consistance et que l'arrosaient, faisi[^nlle tour de la tabh, l'aie, l'hydromel, le pigment er lé morale, la langue du Saxon se déliait et le chevalier normand perdait quelque chose de sa superbe gravite. C'elaitjuste le moment où, comme dit le poète danois, le soleil^vait atteint sa chaleur de midi, lorsqu'un léger bruit entendu aux portes de la salle, portes en dehors desauelles attendait une foule compacte de pauvres à qui l'on istribuait ensuite les restes du repas, fut suivi de l'entrée de deux étrangers pour lesquels les ofiiciérs charges de l'ordonnance du repas firent faire place au bout d'une des tables. Les deux nouveaux venus étaient habillés avec la plus grande simplicité. L'un portait un vêtement qui, pour n'être pas complètement monastique, n'en était pas moins celui d'un ecclésiastique de bas degré. L'autre était habillé d'un grand

manteau gris et d'une gonna très-ample, reculée et retenue par une large ceinture de cuir, laissant voir ses jambes nerveuses et bien proportionnées, couvertes de la poussière et de la boue du chemin. Le premier était frôle et de petite taille. Le second était de la grandeur et du port des fils d'Anak. t On ne pouvait, au reste, distinguer le visage ni de l'un ni de l'autre, chacun d'eux ayant laissé tomber sur sa figure le capuchon que prêtre et laïque portaient également à cette époque, lorsqu'ils mettaient le pied, les uns hors de leurs cloîtres, les ajtres hors de leurs maisons. . Un murmure d'étonnement, de dédain et de colère, se fit entendre à l'introduciion des deux étrangers, si modestement vêtus, et circula surtout dans le voisinage du lieu où on les avait places. Cependant il fut contenu par un certain air de respect que l'officier qui les avait introduits, leur avait montre à chacua d'eux, et au plus grand, surtout. Mais alors voyant Teffelqu'il avait produit et voulant, sans doute, que r»m murmurât pour quelque chose, le plus grand des deux étrangers, secouant la légère contrainte qu'il avait commence de s'imposer, étendit le bras sur la table et tira à lui un immense pot de vin, qui, selon la manière de servir de cette époque, par^ables de quatre, avait été expressément destiné à Ulf, le Danois, à Godriih, le Saxon, et à deux jeunes chevaliers normands, parents du puissant seigneur de Grandmesnil, et l'ayant offert à son camarade qui secoua la tête, il le vida avec une volupté qui semblait prouver qu'il n'était pas normand, ou que s il l'était, il n'avait pas fait de la bière ou du cidre sa boisson favorite, après quoi, il essuya rustiquement ses lèvres avec la manche qui couvrait son grand bras. . — Baau sire, dit alors un des chevaliei-s normmd^, Guillaume Mallet, de la maison de Millet de Grayille, en s'eloignant, autant que le permettait l'espace laisse par le banc, de ririlrus gigantesque, pardon de l'observation; mais vous avez endommage mon manteau , vous avez heurté mon pied et vous avez bu mon vin. Accordez donc, s'il vous plait, la vue de la figure de celui qui a fait ce triple tort à Guillaume Mallet de Graville. Une espèce de rire, si ce n'était pas un rire véritable, sortit brusquement de dessous le capuchon du grand étranger, qui le baissa d'un cran de plus sur sa figiue. Puis, avec une main qui, étendue, eût pu couvrir la poitrine de celui qui lui parlnit, il fit un geste qui signifiait ceci : — Je ne comprends pas la demande qui m'est adressée. Là-dessus le chevalier normand se penchant avec une courtoisie affectée sur la table, dit à Oodrith le Saxon : — Per dex, mais le bel hôte ot seigneur me semble noble Godree, dontje crains que mes lèvres n'ecorchenlleûO!n,de lignée et de langage saxon, il ne connaît pas

notre langue romance. Or, vous qui êtes Saxon, je vous ppîe de me dire s'il est dans les couiumes saxonnes, d'entrer aiasi vêtu

 "i dans la salle d'un roi et de boire silencieusement le vin d'un chevalier. Godrith, jeune saxon de haut rang , mais en même temps Tun des imitateurs les plus empressés des modes ètranQ:ères, rougit grandement au sarcasme qui se trouvait dans le langage du chevalier, et se tournant bmsquement vers le géant, .qui en ce moment faisait disparaître d'énormes morceaux de pâté sous son capuchon caverneux, lui dit dans sa langue natale, quoiqu*eu affectant de la parler comme si elle lui était peu familière : — Si tu es Saxon, ne nous fait pas honte par 1^ manières d un ceorl et demande pardon à ce tbegn normand, qui, sans doute, te l'accordera par pitié, enfin découvre ta figure el. . . Ici les reproches du saxon furent interrompus par une action qui méritait de nouveaux reproches. Un des serviteurs, s approchanf juste en ce moment, arrivait près de Godrith avec une broche élégamment garnie d'une vingtaine d'alouettes grasses et dodues. Or, le géant mal appris étendit son bras à la distance d*un pouce du Saxon ébahi et s'empara de la broche et des oiseaux, qui, selon la locution lamilière, lui passèrent littéralement devant le nez. Il en tira deux, qu il mit courtoisement sur Tassiette de Bon ami, malgré les gestes de refus de celui-ci, puis disposa les seize ou dix-huit autres sur la sienne. Les jeunes convives regardèrent cet acte d'inconvenance avec une telle colère qu'ils ne trouvèrent point de paroles pour l'exprimer. Enfin, Mallet deGraville retrouva la parole tout en jetant un regard de convoitise sur les allouettes ; sans être gourmand il était épicurien. — Certes, et par ma foi de chevalier, dit-il, un homme, d'habitude, doit aller dans des lieux étranges lorsqu'il désire voir des monstres ; mais nous sommes des gens heureux et privilégiés, nous, — et il se tourna vers son ami Normand le comte d'Evreux,— car nousavons découvert Polyphème sans aller aussi loin qu'Ulysse. Puis, montrant du doigt le géant encapuchonné, il fit cette citation qui n'était pas sans à propos : Monstrum horrendum^ informe^ ingfns, cui lumen ademptum. Le géant, malgré la citation, continua de dévorer les alouettes sans sourciller, comme eût fait l'ogre auquel on le comparait lorsqu'il dévorait les Grecs dans sa i^averne ; maïs son camarade le clerc sembla être agité par les paroles latines ; il leva subitement la tête et montra des dents blanches et régulières luisant entre des lèvres courbées par un sourire approbateur. — Dene^ mi fili, dit-il, bene^ lepidissimè^ poelœ verba^ in militis ore, non iudecora sonanl. Le jeune Normand regarda le parleur en ouvrant de grands yeux et

répondit avec le même ton de gravité affectée : — Sire courtois, l'approbation d'un ecclésiastique aussi éminent que je vous suppose, à cause de la modestie avec , laquelle vous cachez votre grandeur, ne peut manquer d'attirer sur moi la jalousie de mes amis Anglais ; ils sont accoutumés à jurer in verba magislri; seulement, ils ont le savoir de substituer tina à verùa. — Vous plaisantez, sire Mallet, dit Gpdrith en rougissant ; mais je sais bien que le latin ne convient qu aux moines et aux tonsurés et même souvent ceux-là en ont assez peu pour s'en vanter. Les lèvres du normand se froncèrent avec dédain. — Le latin, mon cher Godrée, répondit-il, le latin c'est la langue des Césars et des sénateurs; brave conquérant et Sreux chevalier , ne sais-tu pas que le duc Guillaume l'inomptable, à l'âge de huit ans, savait les Commsntaires de César par cœur? c'est lui qui a dit ces paroles : Un roi non lettré, est un âne couronné. Lorsqu'un roi est un âne, ses sujets sont des ânons ; c'est pourquoi il te faut aller à l'école, ne fût-ce que pour t'apprendre à parler respectueusement de ceux qui valent plus que toi ; ~ les tonsurés et les moines, qui souvent, chez nous, sont de braves capitaines et de sages conseillers. •— Apprend qu'une tête pleine rend la main pesante. — Ton nom; jeune chevalier, dit recclésiastîque. en franco-Tinrmand, quoique avec unléger accent étranger. — Je puis te le donner, moi, dit, au grand étonnement des .auditeurs, le géant, parlant pour la première fois daos la nîière langue, et d'une voix gutturale qu'une oreille sub tile eût pu reconnaître pour déguisée; —je puis te décrire tout, nom, naissance et qualité : de nom, ce jouvenceau est Guillaume Mallet quelquefois appelé de Graville, parce qu'il faut maintenant à nos gentilshommes normands un de attaché à leur nom ; néanmoins, il n'a pas d'autre droit à la seigneurie de Graville, qui appartient au chef desa maison, quecelui que peutlui donner une vieille tour, située dans un coin u un domaine de ce nom, avec des terres qui nourriraient un cheval et deux vilains, s'il ne les eût pas mis en gage aux mains d'un juif pour en avoir de l'argent, et de cet argent acheter un manteau do velours et une chaine d'or. Par naissance, il vient de Mallet, un hardi norwégien de la flotte de Rou le roi des mers. Sa mère, était une femme franke, de laquelle il hérita ses meilleures possessions, c'est-à-dire un esprit piquant et une langue railleuse. Ses qualités sont l'abstinence, car il ne man&e jamais que hors de chez lui et aux frais des autres,— un peu de latin, parce qu'on voulait d'abord le faire moine, à cause de sa faible charpente qui ne semblait pas être celle d'un homme de guerre; un peu de courage, car malgré cette faible charpente, il

tua trois Bourguignons de sa propre main, et le duc Guillaume, parmi d'autres actions qui n'ont pas le sens commun, a gâté un moine — sans tâche en le faisant chevalier sans terre, —Pour le reste — Pour le reste, interrompit le sire de Graville, devenu blanc de colère et parlant d'une voix basse et comprimée, pour le reste, si le duc Guillaume n'était point assis là, lu aurais déjà dix pouces d'acier dans ta grande carcasse pour t'aider à digérer ton diner volé et pour faire taire ta langue insolente. — Pour le reste, continua le géant avec indifférence et comme s'il n'eût pas entendu l'interruption, — pour le reste, il ressemble à Achille ; mais seulement parce qu'il est impiger et facimdus : les hommes grands, vous le voyez, peuvent citer du latin aussi bien que les petits, mes sire Mallet, beau clerc. La main de Mallet était sur son poignard, et son œil se dilatait comme celui d'une panthère, prête à bondir sur sa proie ; par bonheur, en ce moment la voix forte et sonore de Guillaume, habitué à faire courir ses paroles sur le front d'une armée, roula clairement à travers les convives, quoique peu élevée au-nâessus de son timbre ordinaire. — Votre festin est bon, votre vin pétillant, mon sire, roi et frère ; mais il manque ici ce que roi et chevalier regardent comme le sel du repas, et le parfum des vins; le lai du ménestrel, si je ne me trompe, normands et saxons sont de la même souche et aiment à entendre, en salle et en chambre, les faits de leurs pères du nord, c'est pourquoi je demanderais de vos harpistes, cher roi, quelques faits de l'ancien temps. Un murmure approbateur se fit entendre parmi la partie normande de l'assemblée ; les saxons levèrent les yeux avec étonnement et quelques-uns de ceux-ci soupirèrent d'un air fatigué comme s'il ne savaient que trop bien quel genre de chant affectionnait le saint Edouard. Les paroles que répondit le roi, prononcées à voix basse, ne furent point entendues; mais ceux qui avait l'habitude de lire sur sa figure et sur ses traits les plus faibles variations de ses sentiments auraient pu voir que la voix du roi contenait une desapprobation, et l'on reconnut bientôt en pratique le sens de cette réponse, lorsqu'un prélude lugubre se fit entendre du côté de la salle où étaient assis les musiciens, espèces de spectres vêtus de robes blanches comme des linceuls et qu'une voix mélancolique et funèbre commença de chanter un long et ennuyeux récit des miracles eî du martyr de quelque saint primitif. Le chant était tellement monotone que son effet fut visible par l'assoupissement général qu'il causa ; et lorsque Edouard qui avait écouté avec attention et délice se tourna, le cantique tirant à sa fin, vers ses convives pour recueilhr leur tribut d'admiration sympathique, il vit son

neveu qui baillait comme s'il eût eu la mâchoire disloquée, l'évêque de Bayeux avec ses doigts couverts de bagues «ûtrelacés et posés sur son abdomen, profondément endormi.

LE MONTE-CRISTO. 89 la tête à moitié rasée de FitzosborDe, se baissant et se relevant en soubresauts, et Guillaume bien éveillé, lui, mais les yeux fixés sur le vide et Tesprit bien éloigné du gril sur lequel, — bénis soient tous les autres saints !— sur lequel le saint de la ballade était enfin heureusement arrivé. — -Un récit consolant et salutaire, comte Guillaume, dit le roi. % Le duc, auquel le roi Edouard ne donnait que le titre de comte, sortit brusquement de sa rêverie, inclina la tête et dit un peu brusquement : — Ce blason là, n'est -il point celui du roi Alfred? — Oui, pourquoi? demanda Edouard. — Hein, Mathilde de Flandres descend directement d'Alfred, et c'est un nom et une lignée que les Saxons n*ont pas cessé d'honofer. — Vraiment oui, Alfred était un grand homme, il a réformé le livre des psaumes à Tusage des Saxons, répondit Edouard. Le chant funèbre avait cessé ; mais l'assoupissement produit par lui était si grand, qu'il n'avait pas cessé avec sa cause. Un silence de mort régnait dans la salle spacieuse, quand tout-à coup, sonore et éclatante comme l'éclat de la trompe ttf* au-dessus de la tranauillité des tombeaux, une voix se fît entendre, — une seule. Tous tressaillirent, tous se tournèrent, tous regardèrent d'un seul côté. On vit alors que la grande voix partait du banc le plus éloigné de la salle. De dessous sa robe, l'étranger gigantesque avait tiré un instrument à trois cordes, ayant quelque ressemblance avec un luth ordinaire, et chantait ainsi : LA BALLADE DE ROU. De Sentis Jusqu'à Blois, vague sur Tague roule. Le déluge incessant des conquérants dn nord. Et par refTi'oi chassé, devant la SamWe roule, Roule aussi Franc sur Franc, pour éviter la mort. Car dans ce beau pays/ autrefois si prospère, Pas un fort dont les murs n'aient croulé sous leurs coups; Pas un flls orphelin qui ne regrette un père, Pas une femme en deuil qui ne pleure un époux. Moines, prêtres, barons, couverts de leurs armures. Vont à Charles leur roi demander du secours. Tandis que, derrière eux, groudi nt lointains murmures De tonnerres, de pas, retentissants et sourds. O roi, dirent ensemble et chefs couverts de mailles Et prêtres revêtus de leurs saints ornements, L notre aide, venez; car. il n'est ni murailles, ^ Ni boucliers, ni fer, qui résiste au Normand. Nous tombons devant eux, comme sous la tempête Tombent les blés broyés sur le bord des sillons. Vainement, pour lutter, nous relevons la tête, Vainement pour prier, nous nous agenouillons. 5ons appelons à l'aide et le ciel et la terre. Mais traits partis de l'arc, mais chants vibrants dans Tair Demeurent impuissants. El flèches et prières S'émoussent en touchant ces cœurs durs comme fer. Et

pendant que barons et clercs versaient des larmes, Semblables aux vautours, fauves rois des tombeaux. Se rapprochaient toujours redoublant leurs alarmes. Les étendards de Rou portant de noirs corbeaux. Lors, le roi répondit : Malheureux que nous «ommes^ Où le nombre ne peut, que puis-je seul, héU» l La force d'un monarque est dans les nobles hommes Qui portent son épée avec leurs mille bras. Quand un peuple, oubliant ce qu'il était naguère, D'un passé glorieux jette en fuyant le faix, Quand la guerre fait peur à des hommes de guerre, C'est quMropie est la guerre et qoe Dieu veut la paix. Nobles barons, rentrez au fourreau votre glaive ; Moines pieux, allez avec messes et croix Vers le terrible Rou pour lui demander trêve, Et dire que je suis prêt à subir ses lois. J'offre de lui céder le fertile rivage, .Qui de l'Eure s'étend jusqu'au mont Saint-lffeket. J'offn» de lui donner ma filte aux doux visage^ Gille, l'enfant béni que j'ai reçu du ciel. En échange il n'aura qu'à Jurer sa parole. De rester satisfait de ce large terrain. Il n'aura qu'à baiser la croix, pieux symbole. En me reconnaissant pour seigneur suzerain. A.'îsez, et si quelqu'un trouve mieux, qu'il le dise. Pour mol, j'y rêverais en vain. — foofiteor. LoQi, eu procession sortirent de l'égltse. Les bergers du Seigneur, à la houlette d'or. Et sans s'épouvanter des brillantes fanfares,. Ils prirent le chemin du camp de la terreur. Rau les reçut debout, au milieu des barbare» Que son front dépassait comme un front d'empereur. L'archevêque des Francs, prélat pieux et sage. Adressant lu parole au terrible vninqueur : — Pourquoi, dit-il, ô Rou, la colère et la rage Aux bords où peui régner le calme du Seigneur ? Pourquoi semer la mort dïins les plaines fécondes ; Pourquoi de mille feux cet horizon fumant ; Pourquoi les noirs coursiers foulant les gerbes blondev Quand ainsi parle Charie à Rsu, le chef normand : — J'offre de te céder le fertile rivage. Qui de l'Eure s'étend jusqu'au mont Saint-Michel ; J offre de te donner ma fllle au doux visage, ' Gille, l'enfant béni que j'ai reçu du ciel t En échange, tu n'ao qu'à jurer ta parole De rester satisfait de ce large terrain ; Tu n'auras qu'à baiser la croix, pieux symbole, En me reconnaissant pour seigneur suzerain. — Au conseil 1 dit le chef. Et tous se réunirent Pour discuter la paix qu'offrait le roi des Francs ; Mais le père et le (ils et l'Esprit Saint bénirent Ceux qu'ils avaient livrés à ces durs conquéiants. Rou revint, et parlant au prélat doux et sage : — J'accepie le terrain à titre de duché; De l'Rnre à Saint-Michel je prendrai le rivage. Et Gille. belle ou laide, en dessus du marché. Quant à jurer, ton Dieu, soit ; moi, j*ai l'âme bonne ; En matière de Dieu, Rou n'est pas exigeant. Le Dieu du roi des mers est celui qui lui donne Le plus de fer,

de bois, de terres et d'argent. Va donc dire à ton roi qu'il tienne sa promesse ; Qu'il me livre la côte aux flots tumultueux. Par-dessus le marché sa lllle, et, par la messe, Il aura dans son gendre un flls respectueux. 9 Ainsi fut convenu. Rou vint vers la rivière Qui se perd dans la Seine au-dessus de Vernon ; A Saint-Clair il trouva le roi Charie, son père. Ayant à ses côtés tous ses preux de renom. Entre les mains de Charie il posa sa main nue. Et la foule aussitôt cria joyeusement ; Mais une larme aux yeux de Charie était venue. Si fort Rou lui serrait la main dans son serment. — Baise le pied du roi, maintenant, dit le prêtre ; C'est le dernier hommage à rendre à ton seigneur. Rou fronça le sourcil, mais parut se soumettre, Et le front enflammé d'une sombre rougeur, Il prit le pied du roi, comme si de sa bouche 11 voulait l'approcher, vassal obéissant ; Les Normands le suivaieotde leur regard farouche. Grinçant les dents de rage à l'acte avilissant. Mais lui, le chef du Nord, lai, l*homme noble et libre, Leva si haut le pied de son seigneur et roi. Que Charles, chancelant et perdant réquilibre, En arrière tombe, jetant un cri d'efltoi. Voyant le bandeau d'or rouler hors de sa tête. Le chef normand sourit, et fier se relevant, Comme un mât qui, courbé par la lourde tempête, Se redresse malgré le tonnerre, et lèvent. t

90 LB MONTS-CRISm — Meure, s*écria t il. consumé par la fiftrre» Celui qui. huit ul IVxemple que voilà, ^ ^ FAl-cH pour un duc1i<\ loticlierall de s'i bouche Le pied qui lâclieaient devaol lui recula. Aucune parole ne peul exprimer Te^citation que causa parmi les convives normands celte rude ballade, pâtée, comme elle Teât par notre pauvre traduction de la langue romane, dans laquelle elle fût rhanlée. Au reste, le chant lui-même fit peut-être moin» d'effet que lare<:onnat8:^nce du ménestrel, et lorsqu'il arriva vers la fin de son chant, 1)lusieurs voix firent entendre un bruyant murmifre, que a présence royale empêcha seule de devenir le cri : — Taillefer, notre Normand Taillefer 1 — Par notre patron saint Pierre, mon cousin le roi, s'écria Guillaume, après avoir fait entendre un rire franc et cordial, j*etais bien sûr qu'il fallait nne langue au&si libre que l'est celle de notre ménestrel guerrier, pour choquer notre oreille. Excuse en faveur de son cœur couraf^eux le sujet hardi qu'il a choisi, et puisque je sais bien ici le visage du duc devint grave et soucieux) et puisque je sais bien que rien, excepté /les nouvelles urgentes et importantes de mon orageux duché, n'aurait pu faire venir jusqu'ici cette mouette rimeuse, permettez que roflicier qm est derrière nous, nous amène cet oiseau qui, je le crains, est aujourd'hui un oiseau aussi bien d'augure que le chant. — Tout ce qui te plaît me plaît, répondit sèchement le saint roi. Et il donna Tordre au serviteur d'amener Taillefer au duc. Traduction d'ALBXANDRB Dumas. {La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. OCTAVE AUGUSTE. CHAPITRE VI. Les triumvirs avaient dit que, sur le point de quitter Rome, ils ne voulaient pas laisaer d^ennemis derrière eux. Ce fut à peu près les mêmes paroles que dirent dix-huit ffiècles après les hommes qui firent les massacres de septembre. Et en effet, les massacres de Rome achevés, il était temps de tourner les yeux vers la Macédoine où cta^ut Brutus et Cassius avec une armée. Avant de marcher contre Brutus et contre Cassius, Octave pensaqu'il était bon de bien régler leur position de rebelles; il les traduisit donc en justice, eux et leurs (!omplices, comme avant cause la mort d un homme non seulement revêtu des plus hautes dignités, mais grand entre tous les hommes. Il les assigna en conséquence à comparaître devant lui, nommant comme accusateurdelirutus, LuciusConficius, et comme accusateur de Cassius, Marcus Agrippa. Naturellement les accuses ne comparurent point. Octave força les juges de les condamner par contumcice ; mais lorsque le héraut du

haut de la tribune ajourna Brutus à comparaître et qu'à cet ajournement le silence seul répondit, une longue et douloureuse plainte s'éleva des rangs du peuple, qui fit en x3assant frissonner Octave sur sou tribunal. Ceux qui-gardèrent le silence baissèrent la tête. Publius Silicius pleura et eut l'imprudence de ne point cacher se« larmes .>• Ces larmes étaient un crime qui fit mettre Publius Silicius au rang des proscrits. Au moment où ces choses se passaient i Rome, Brutus était à Athènes ; condamne à mort à Rome, Athènes lut faisait un triomphe. Disons en quelques mots ce qu'était Athènes & cette époque. Athéhes était le rende^-Vous de toute Id jeunesse aristocratique de Rome; c*est là que se débattaient les âiTer^es doctrines religieuses et sociales qui occupaient le monde. Horace, qui y était à cette epouue ; — nous reviendrons à Horace dont les poésies nous donneront plus d'un renseignement historique que nous cherche! ions en vain dans Piutarque, Dion ou Appieu ; — Horace nous dit, dans son ^pltre à Florus, ce qu'on y apprenait. — Il m'est arrive, dit-il, d'être eleve à Home €^ d'y apprendre tous les manx que la colère d'Achille avait fait souffrir aux Grecs. Cette excellente ville d'Athènes ajouta beaucoup à mon instmc tion ; j'appris là comment on peut distinguer la ligne droite de la ligne courbe et à rechercher la vérité dans les bos— quets d'Academus. • Ces jardins de l'Académie où Servius Sulpicius faisait enterrer son collègue Marcellus comme étant • le lieu le S lus célèbre de l'univers », ces jardins de l'Académie qui rent une impression si profonde à Cicéron lorsque la.pre— mièrc fois il les visita en compagnie de Onintus Cicern son frère, de Lucius Cicero son cousin-germain, et de ses amis Pomponius, Atticus et Pison, étaient encore alors le rendez-vous de toutes les grandes intelligences humaines, qui venaient pour ainsi dire y boire la philosophie aux sources du passé. 11 est vrai que ces grands ombrages étaient devenus de simples bosquets ; il est vrai que ces arbres dont parle Horace n'étaient plus ceux qui avaient ombragé Platon et ses disciples. Ces beaux arbres, ces vénérables platanes dont Pline nous donne les gi^antesqu }s dimensions avaient été coupes par Sylla lorscjuil fit le siège d'.\thènes. Sylla les avait traités comme des hommes, il n'avait pas plus respecte leurs cimes qu'il n'eût respecte des têtes. Aujourd'hui les bosquets eux-mêmes, qui du temps d*Horace avaient succédé aux grands arbres abattus par Sylla, aujourd'hui ces bosquets ont disparu, à peine sait^on vous indiquer dans l'Athènes du roi Othon, où étaient ces jardins que Lucius Sulpicius appelait comme nous l'avons dit : le lieu le plus célèbre de l'univers. Cependant, si vous voulez le

visiter, modernes voyageut*s, faites-vous indiquer un champ ouverldeciuq acres d'étendue, appelé encore aujourd'hui par ceux qui le cultivent Acnthymia. —Ne cherchez point la trace des murs dont l'entouraient Hypparque et Cimon, car la Irace même de ces murs a disparu ; mais vous y trouverez encore les trois ruisseaiu qui descendus de TAuchesmus y coulaient au temps de Platon. Près de ce champ vous verrez deux monticules, deux petites chapelles qui marquent peut-être les emplacements des autels et des sanctuaires qui se trouvaient dans Tantii\\xQ enceinte, si toutefois elles n*indiqu«»nt pas la place de la tour de Timon et de la maison de Platon I<es seuls arbres que vous y trouverez à cette heure, sont quelques oliviers epars qui rappellent qu Athènes était la ville de Minerve et que l'arbre de Minerve était l'olivier. Or tout ce qui se passait à Rome avait son retentissement à Athèues ; la nouvelle de la mort de César y arriva comme un coup de foudre. Nous avons dit c^ue c'était surtout l'aristocratie romaine qui étudiait à Athènes; or l'aristocratie, qui avait pris Pompée pour chef, était par le fait même anli-cesarienue. Ce fut donc parmi toute celte aristocratie une joie que personne ne se donna la peine de cacher Sur ces entrefaites arriva, adresse à son fils, un nouveau livre de Cicerou intitule De Officiis^ c'est-à-dire Des Devoirs. Ce livre traitait, comme l'indique son titre, des devoirs de l'homme envers la société ; la morale la plus républicaine respii-ait dans ce livre, et Cicerou avait eu le temps d'y intercaler certains passages par lesquels il indiquait donner un plein asseutiinenl à l'assassinat de César quoiqu'il ne fût point complice de cet assassinat, les meurtriers n'ayant point voulu iui révéler le complot à cause de la fainlesse de son caractère. D'abord dans le premier livre il attaquait violemment César. « Il arrive à bien des hommes, disait-il. d'oublier la justice lorsqu'une fois la passion de la gloire, des honneurs et du commandement s'est emparée de leur âme. C'est ce 3ue dit Ennius : — Qu*importe le serment lorsqu'il s'agit 'un trône! « On peut s'étendre bîeu plus lolft . . . En général, potir tout ce qui n'est réservé qu'au petit nombre, il ë etiÀut une si

LE MONTEWaUSTO. 91 grande rivalité qu'il est difficile de conserver intacts les droits sacres de la société. C'est ce que vient de nous prouver la témérité de César qui a renversé toutes les lois divines et humaines pour arriver â ce rang qu 11 croyait faussement le premier. • Ce n'était pas tout : après avoir attaqué dans son premier livre Cësar vivant, dans son troisième livre, Cicéron f glorifiait, sans les nommer, Cassius et Brutus, en exaltant ^assassinat politique dans les circonstances où César avait é té assassiné. — Amsi, disait-il, entre nous et les tyrans pas de société, mais bien plutôt un abtme. Il n'est pas injuste de dépouiller, si vous le pouvez, celui qu'il est bieu de tuer. C'est un devoir d'anéantir cette engeance sacrilège, d'anéantir cette peste contagieuse. Op coupe un membre dès que le sang cesse d'y circuler et d'y porter les esprits vitaux, parce qu'il tient au corps entier; donc, et de môme, il faut retrancher de l'espèce humaine ces bêles féroces qui n'ont rien de l'homme que le visage. A R:,me, déjà, où tout le patriciat et tout l'ordre des chevaliers étaient pompéens, une pareille morale avait excité grandes sympathies. Mais à Athènes, toujours traitée par le sénat plus favorablemeot que les autres villes; à Athéues, que là nature démocratique de son ancien gouvernement avait faite glorieuse dans la paix et dans la guerre; à Athènes, où la cause de la liberté réunissait tous' les espiîts, toutes les opinions, le traite de Ciceron excita une admiration qui atteignit Tenthousiasme quand on sut que Brutus et Cassius venaient de débarquer au Pirèe. Elle ordonna que tous deux seraient mis au nombre des héros qui avaient le mieux mérité des hommes, et au'une statue leur serait dressée auprès de celles d'Harmodius et d!Aristo^iton. Ils allaient prendre le commandement des provinces qui leur étaient confiées, et leur arrivée à Athènes coïncidait à peu près avec l'arrivée d Octave à Rome. Cassius, plus homme de guerre que Brutus, fut chargé. par conséquent, de l'organisation de l'armée qui se rassemblait en Syrie; il ne nt que poser le pied dans la capitale de l'Attique Brutus , plus homme politique, meilleur orateur que Carsius, resta à Athènes pour attirer à lui les esprits de to'Ue cette jeunesse, dout les parents étaient les principaux à Rome. Brutus avait des antécéden^ts, on se le rappelle. Gendre de Caton, il avait vaillamment combattu pour la cause aristocratique à Pharsale, et recherché par César après) la bataille, ne s^etait jamais rallie à lui. Puis c'était un peu pour lui-même aussi que Brutus séi'ournait à Athènes. Plus qu'homme politique encore,)rutus était homme d'étude et de science ; il aimait les pures extases

de l'e^^prit, les spéculations abstraites de Tintelligence. — 11 eut de fréquentes conférences sur la philosophie avec Cratipes et Theomnesles sans que cela nuisit aux séances publiques, dans lesquelles il tenta d'inculc^uer dans le cerveau ou plutôt dans le cœur de toute cette jeunesse les principes stolques d'un patriotisme courageux. Ces efforts de Brutus portèrent leurs fruits : lorsqu'il quitta Rome il fut suivi par un bon nombre de ces jeunes gens qui l'accompagnaient comme volontaires. Au nombre de ces jeunes gens, étaient Horace, Messala, le fils de Ciceron et le fils de Caton. Horace devint le plus important de tous ces hommes^ sinon par son courage ou sa position politique , mais par son génie Horace et Virgile sont lesdeux flambeaux, nonseulement du ré^ne d'Auguste , mais les deux phares poétiques de l'avenir. Sans doute il y en eût eu un troisième dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous, c'eût été le poète tragique Lucius Varius; mais ses œuvres se sont perdues et nous ne les connaissons guère aujourd'hui que par cette {^urliion de sa propre lumière qu'Horace verse sur lui dans es vera qu'il lui adresse. Disons donc (fuelques mots d'Horace. C'était, à cette époque, un jeune homme de vingt-deux ans, d'une taille courte et ramassée, à cheveux noirs descendant très bas sur le front, au teint frais et colore, aux traits fins et graciçux. Il avait les yeux grands et ouverts ; mais les paupières rouges et malades, ainsi qu'il se charge de nous le dire lui-même dans sa satyre contre le chanteur Tigellius, dans laquelle il se repond au nom dé ses ennemis. « Le stupide amour que tu as de toi-même, ne méritet-il pas qu'on te flétrisse? Lorsque, avec tes yeux chassieux, tu ne sais pas même apercevoir ce qui te manque, pourquoi porter sur tes amis un regard perçant comme celui de l'aigle, ou malin comme cehil du serpent d'Épidaure? » Ce jeune homme encore ignoré du monde et qiiî, selon toute probabilitî, s'ignorait encore lui-môme, était ne à Venusia, ville antique située aux confins de l'Apulie et de la Lucanie, au penchant d'un^ verte colline, dans un pays riche, fertile, entouie de montagnes. Il était né soui* le consulat de Lucius Manlius, comme il nous lendit lui-même en débouchant une amphore de vin marquée dé la date de* ce consulat. D^autres indications du çoète indiquent que cette naissance avait eu lieu dans le mois de décembre de l'an 689 de la fondation de Rome, soixante-cinq ans avant l'ère chrétienne ; enfin vient Suétone qui, dans la courte vie d'Horace, qu'il nous a laissée, non-seulement confirme cette date, mais nous dit le jour précis de la naissance de l'auteur de l'art pojHîque. C'était le sixième des ides, c'est-â-dire le 8 de décembre. Qu'on ne s*elonne point de l'importance

que nous attachons ici à Horace. D'abord il la mériterait comme poète, mais poète feeulement, peut-êire passerions- nous plus rapidement sur lui, non, c'est Horace historien, que nous caressons et que nous étudions à cette heure, Horace qui, dans ses poésies presque toutes inspirées pir des événements publics et particuliers, va nous rendre le même service pour le siècle d'Auguste, que Cicéron avec ses lettres familières nous a readu pour le siècle de César. Horace ét^iit le fils d'un affranchi ; lui-même le dit ou plutôt s'en vante ; il se nommait O^^intus Horatius Flaccus. Quinfus était son prénom, fforutius^ non pas son nom de famille, mais probablement le nom dé famille des mattreà de son père; enfin Flaccus qui, s'applîquant tout ensemble au physique et au moral, veut dire à la fois le mou, r homme a grandes oreilies.ei par extension, le pnresseuxy le lâche^ était probablement un sobriquet dont le poétô aura hérité en même temps que de ses autres noms. Horace raille ce sobriquet dans sa quinzième epode î « 0 Neera ! que de regret» va te coûter mon courage. Oui, s'il reste encore dans Flncctf$ quelque chose de viril^ il ne souffrira pas impunément que tu prodigues tes nuits à un rival préféré. » Nttm si quid in Flacco tin est. » Ce qui , quoiqu'en dise Dacier dans sa Vid d'Horace, tome Yi page 299, est un mauvais calembour qui, strictement, ne peut se traduire qu'ainsi : —' Car, sTi reste dans le mou rjuelque chose de solide... Nous avons déjà vu que c était une des coutumes d'Horace que de se moquer de lui-même ; pourquoi n'aurait-il pas raillé son nom ridicule, lui qui raillait ses yeux chassieux ? Au reste, lui-même va se charger de nous dire quelle fut sa naissance, son éducation et^tout ce qu'il doit à son excellent père. Nous prenons la citation suivante à l'ouvrage du savant baron Walkenaer, qui a fait un si bf»au travail sur Horace : t Revenons à moi, qui suis le fils d'un affranchi . Ceux 3 ni m'envient le grade de tribun eî l'honneui* que j'ai 'avoir commandé une légion romaine, et celui que j ai, Mécène , d'être votre convive, croieut m'ofl'enser en repè tant sans cesse que je suis le fils d'un alfranclil. 11 est vrai, Mécène, que vous savez si bien discerner l'honnête homme du vil coquin, que si je vous ai plu, si volts voulez bien me compter au rang de vos amis, c est â la noblesse de Thés sentiments, à ma conduite irréprochable, que j'en suis redevable, et non pas à rillustration de mon père: pourtant, sachez-le bien, si, à quelques défauts près, qui sont comme autant de taches sur un beau corps, mon naturel est vertueux, mes inclinations droites, mon âme innocente et pure, qu'on me passe, pour cette fois, left louanges que je me nonne, si , avec raison, on ne peut md reprocher rîén de bas , rien de

sordide , rien de hautain j si enfin je suis cher à mes amis , c'est à oét afiTrancbi , a

92 LE MONTE-CRISTO. l mon excellent père, que je dois tout cela ; lui, i)ropriétaire d'un mince patrimoine, il ne voulut pas m'envoyer à l'école de Flavius, où des enfants nés d'honorables centurions allaient avec leurs sacoches et leurs tablettes suspendues au bras eauche apporter exactement aux ides de chaque mois le salaire du maître. Il me conduisit à Rome pour que j'y reçusse l'éducation réservée aux fils de chevaliers et de sénateurs. « A mes habits, aux esclaves qui suivaient, on me prenait, dans la foule, pour le fils d'un homme riche ou pour le rejeton d'une longue et illustre série d'aïeux. Mon père fit plus, il fut pour pioi un gouverneur vigilant, incorruptible ; il ne me perdait point de vue, m'accompagnait chez mes professeurs, et, non seulement il sut me garantir de toute action capable de flétrir en moi la première fleur de la vertu; mais, ce qui n^'est pas moins important, il me mit à l'abri du soupçon ; il ne craignit point qu'on lui reprochât un jour de n'avoir fait tant de dépense que pour que je fusse, ce qu'il était lui-même, un assier, un simple receveur de deniers. • Si tel avait été le résultat de ses soins, je ne me serais as plaint ; mais s'il en a été autrement, il a droit à plus e reconnaissance et à plus de louanges de ma part. Comment pourrai-je donc ne pas me féliciter d'avoir eu un tel père? Comment, ainsi que tant d'autres, me défendrai-je en disant que si je ne suis pas né de parents illustres, ce n'est pas ma faute ; mes sentiments sont tout autre et me dictent un autre langage. Oui, je le déclare, si la nature nous reprenait les années qui se sont écoulées depuis notre naissance, et que chacun, selon les caprices de son orgueil, fût libre de se choisii* d'autres parents que ceux qu'il avait, je laisserais le vulgaire s'emparer des' noms illustres qui ont brillé au milieu des faisceaux et dans les chaises curules, et, dusse- je passer aux yeux de tous pour un insensé, je resterais satisfait des parents qui m'ont été accordés par la bonté des dieux ! • Voilà donc quelle avait été la naissance, et la première éducation â*Horace. Son père, ne trouvant pas que le maître d'école de son village, ce digne Flavius, fut un instituteur digne de son fils, le plaça sous la férule plus sévère du professeur de belles lettres à la mode de Rome à cette époque, de Pupilus Orbilius. Ce digne instituteur était de Bénévent ; il avait été Cormculaire^ c'est-à-dire brigadier dans la guerre de Macédoine, était venu à Rome à près de cinqu'ante ans sous le mémorable consulat du pauvre Cicéron. Là il vécut et mourut à peu près dans la misère. Il avait ceni ans lorsqu'il mourut. Ses concitoyens les Benéventins qui l'avaient fort n'égligè pendant sa vie,

l'honorèrent selon la costume, après sa mort. Ils lui élevèrent une statue en marbre blanc que vit Suétone et dont Suétone parle dans ses illustres grammairiens; il était leprésentè assis, revêtu du pallium, grand manteau qui chez les Grecs remplaçait la toge romaine. Le sculpteur lui avait mis deux écritoires à ses côtés. Horace avait gardé un rude souvenir du digne homme, il l'appelle Plagosus, le frappeur. Ce fut sous ce frappeur que le poète étudia les lettres ffecques et latines : Livius Andronius, Nœvius, Ennius, ^acuvius, Accius, Afranius, Plante, Cecilius, Tèrence, Homère, Pindare Alcée, Sapho Hesichore, Anacréon, Eupolis Cratinus, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide. A vingt ans il était parti pour Athènes. C'était pendant ces vingt années de l'enfance et de la jeunesse d'Horace que s*etait écoulé : ^ « Le long enfantement de la grandeur romaine. » Lucullus et Pompée avaient abattu en Orient la puissa:ice de Mithridate, César avait mis fin à la guerre des Gaules, passé le Rhin, porté les aigles romaines jusqu'à cettn lie sauvage connue sous le nom de Britannia et qu'au blanc aspect de ses rivages il nomma Albio. Gabinius avait pénétré dans les déserts de l'Arabie et y avait soumis les Uabatheens. Crassus s'était fait battre et tuer par les Parthes. Pompée avait été battu à Pharsale et assassiné en Egypte. Enfin il avait vu la victoire de Munda, la dictature et la mort de César. Maintenant il voyait Brutus, Tun de ses meurtriers, le plus chéri de tous, celui qui avait fait pousser au dictateur son plus douloureux, son suprême cri : ^ Tu quoque, mi Brute. — Et toi aussi, mon Bnitus! C'étaitàcette école d'Orbihusqu'Horac^avait connu deux jeunes gens dont l'un Lucius Varius avait déjà composé La célèbre tragédie que Quintilien compare aux plus belles pièces d'Euripide et de Sophocle ; mais dont l'autre, Virgilius Maro, n'était encore connu que par des pièces de peu de valeur. Horace, comme nous l'avons dit, s'attacha à Brutus et le suivit en Macédoine. Pendant la première campagne , il s'y conduisit d^une façon si remarquable, lui qui dp.vait à Philippes pour fuir plus vite et plus inconnu, jeter loin de lui son Douclier, son angusticlave et son anneau, que Brutus l'deva i la dignité de tribun des soldats, dignité qui n'avait au-dessus d'elle que le consulat. Abandonnons notre poète et revenons aux grandes catastrophes qui agitaient le monde en ce moment. Alex. Dumas. {La suite au prochain numéro.) THÉÂTRES, ENCORE A PROPOS WHAMLET. Théophile Gautier, dans son avant-dernière revue thédtrale, s est presque exclusivement occupé de la reprise à'ffQmlet et du jeu de Rouvière. Esprit plastique par excellence, Théophile Gautier, avec cette technicité de mots

qui fait de lui, non-seulement un styliste, — mais un peintre, mais un sculpteur en style, a beaucoup loué le drame et l'acteur. Quant aux louanges adressées au drame,-*- il va sans dire que Shakspeare les prend pour lui, et que nous n'avons, nous traducteurs, que le mérite d'avoir popularisé un des chefs-d'œuvre de 1 esprit humain. Plus on voit Ilamlet^ même dans la traduction, plus Ton s'étonne de l'immense génie de son auteur. Il y a tout dans Hamlet, -r comme il y à tout dans le Dante, comme il y a tout dans Homère ! Tout, — c'est-à-dire non-seulement la somme des connaissances acquises, mais le rêve, l'intuition, le pressentiment des connaissances à venir. Il y a plus, — il y a des sentiments encore complètement inconnus à l'époque où écrivait Shakspeare. La mélancolie, par exemple, cette muse toute moderne Shakspeare connaissait-il les tragiques grecs? Connaissait-il Eschyle, Sophocle, Emîpide ? Connaissait-il Oreste ? Nous ne le croyons pas. — Si fier, si indépendant, si individuel que fût son génie, il eut subi l'influence, nous ne dirons pas de génies plus grands — Shakspeare est au moins de la taille de l'auteur de Prométhée^ de l'auteur d Œdipe roi, et de Tauteur d'Hippolytei — mais de génies antérieurs à lui. Il connaît Plutarque, — aussi voyez dans Antoine et Cléopâtre, dans Jules Cisar et dans Coriolan^ il lui emprunte des phrases entières. Shakspeare était trop fort pour faire ce que fit plus tard Voltaire, voler le linge d un rival et le démarquer. Qu'est-ce qu'Orosmane et Sémiramis, sinon Othello et et Hamlet voles et démarqués. llamlet est donc une création appartenant en entier à Shakspeare. Maintenant, rendons compte des quelques changements que nous avons introduits dans notre traduction, et disons en quoi elle se sépai'e de l'œuvre originale. Comme Molière, Shakspeai'e n'a pas laissé un seul manuscrit. De même qu'il reste je crois , à la bibliothèque, une signature de Molière, il reste dans les archives anglaises une seule ligne, je crois, de la main de Shakspeare. Pourquoi cela ?

LE MONTE-CRISTO. 93 Nous croyons en avoir trouvé la raison. Shakspeare, comme Molière, était directeur de troupe. Il avait les artistes à sa disposition, toujours prêts à se réunir, à apprendre, à répéter. Presque toujours les artistes apprenaient et répétaient au fur et à mesure que le poète écrivait. Pressé par le temps, par le besoin d'une pièce nouvelle, par l'insatiable voracité du public, gouffre, abîme, Carybfle, absorbant, dévorant, engloutissant tout ce qu'on lui jette , il travaillait au jour le jour, apportait le matin le travail encore chaud de la nuit, et corrigeait aux rèpétilions. La pièce répétée et jouée, on livrait au copiste un manuscnt en lambeaux , c'était le manuscrit original. Le copiste copiait, l'imprimeur imprimait. , — quand il imprimait, — et il ne restait rien du manuscrit primitif. Puis, seconde observation : Shakspeare ayant une troupe, travaillait pour sa troupe. Il fallait qu'il se contentât des hommes et des femmes qu'il avait, et travailhît pour eux, et selon leur talent. Sans doute son Bamlet^ ou plutôt Tacteur qui remplissait le rôle d'Hamlet, était-il gros et gras ; Shakspeare fait, dans le cours de la pièce, plusieurs fois allusion à cette obésité. Sans doute, aussi, cet acteur avait-il sur Tescrime im talent que Shakspeare, ou lui tenait à développer; de là, la scène des fleurets qui est tellement étrange et en dehors de Taction, qu'il a fallu un accident pour la faire èclore dans l'esprit du poète. Cette scèn3 amène un dénouement qui n'en est pçis un ; avec rinsouciance du génie qui souvent ne sait pas lui-même la valeur de ce qu'il a fait, le poète le laisse flotter an hasard, et ne se donne point la peine de l'équilibrer logiquement avec le reste du drame. Hamlet blessé par Laerte, le blesse à son tour, puis tue le roi. — La reine meurt du poison ; Horatio lui-même veut mourir, et n'en est empêché que par Hamlet. Il y a là une espèce de tuerie sans logique et surtout sans moralité dramatique. Ceci m'avait toujours frappé lorsque j'avais lu ou plutôt étudié ce chef d'œuvre. Il me semblait que la fin réelle avait été ou perdue ou tronquée, ou même changée tout à fait. Je ne comprenais pas comment l'ombre qui fait le nœud du drame disparaissait au troisième acte pour ne plus reparaître. Non-seulement la chose n'était pas logique, mais encore, matériellement, elle enlevait son contrepoids à l'apparition du second tableau. L'ombre, c'est la Justice divine , ou tout au moins son fondé de pouvoirs. Elle doit répartir les châtiments selon les crimes commis. Elle a imprimé le mouvement à la machine, elle ne peut pas laisser s'arrêter la machine au hasard. La Providence, qui souvent vacille comme la boussole,

comme la boussole a son nord absolu, auquel elle doit fatalement revenir : L'équité. Or, le dénouement de Y Hamlet anglais n'est pas équitable. Le voici : HAMLET. — Allons ! la troisième passe, Laerte. Vous n'y allez pas sérieusement; mettez-y, je vous prie, tout votre savoir faire. Je crains que vous ne me traitiez en enfant. LAERTE. — Vous CToyez ? En garde I (Ils recùnmencenU) osRic. — Rien de part ni d'autre. LAERTE.— A vous, maintenant, [latrtt blesse Hamlet; ; vis, dans la chaleur de VacUon^ ils échangent leurs fleurets et Hamlet blesse Laerte,) LE ROI. — Separez-les, ils ne se possèdent plus. ^ HAMLET. — Non, continuons. (La reine tombe.) osRic. — Secourez la reine, ô dieux ! HORATIO. — Leur sang coule à tous deux 1 Qu'y a-t-il , monseigneur ? OSRIC — Qu'y a-t-il , Laerte? LASATE. — 11 y a que je suis pris à mon propre piège , empoisonnée I (Elle que je meurs justement et victime de ma perfidie. HAMLET. — Comment se trouve la reine ? LE ROI. — Elle s'est évanouie à la vue de leur sang. LA REINE. — Non, non ! . La coupe, la coiipe !.. Oh I mon cher Hamlet!.. La coupe, je suis empoisonn meurt.) HAMLET. — Oh ! crime infâme I Holà! fermez les portes. Trahison ! qu'on cherche le coupable! [Laerte tombe,) LAERTE. — Le voici! Hamlet. Hafnlet, tu es blessé â mort ! il n'est pas de remède au monde qui puisse te sauver, et tu n'as pas une demi-heure à vivre. Tu tiens à la main l'arme perfide démouchetée , empoisonnée ; ma trahison a tourné contre moi-même ; regarde, je suis ici , gisant, pour ne plus me relever. Ta mère est empoisonnée, je n'en puis dire davantage; le roi, c'est le roi qui a tout fait. HAMLET. — Cette arme est, dis-tu, empoisonnée. — Eh bien, poison, fais ton œuvre, (/(parce, à plusieurs reprises^ le roi de son fleuret,) OSRIC ET LES SEIGNEURS. — Trahisou ! trahison ! LE ROI , se débattant contre Hamlet, — Oh ! défendez-moi ; mes amis, je ne suis que blessé. , HAMLET , approchant des lèvres du roi la coupe empoisonnée et le forçant à boire. — Tiens ! Danois incestueux, fratricide et damne ! avale ce breuvage. Y trouves-tu ta perle ? Va rejoindre ma mère ! (Le roi meurt) LAERTK. — Il n'a que ce qu'il mérite. Le poison avait été préparé par lui. Pardonnons-nous mutuellement , noble Hamlet , que ma mon et celle de mon père ne pèsent pas sur toi, pas plus que la tienne sur moi. (// meurt.) HAMLET. — One le Ciel t'en absolve! Je te suis; je meurs, Horatio ! Malheureuse reine , adieu. Vous qui , pâles et tremblants , contemplez cette catastrophe ; vous qui assistez, en personnages muets ou en spectateurs , à ce drame terrible, oh î si j'en avais le temps, si la mort , ce sergent redoutable chargé de

m'appréhender au corps, mettait moins de rigueur dans son arrestation, je vous dirais Mais laissons cela, Horatio , je meurs , tu vis , justifie-moi et plaide ma cause auprès de ceux qui voudront connaître la vérité. HORATIO. — Ne Tespère pas, il y a en moi plus de l'antique Romain que du Danois. Il reste encore du poison dans cette coupe... (Il prend la coupe empoisonnée.) HAMLET, ta lui arrachant. — Si lu es un homme, donnemoi cette coupe. Lache-là; par le Ciel ! je veux l'avoir.,. Oh ! mon cher Horatio ! quel nom flétri je laisserai après moi ! si la vérité restp sous le voile qui la couvre ; si jamais j'occupai une place dans ton cœur, sèvre-toi pendant quelque temps du bonheur de mourir et résigne- toi Â traîner péniblement dans ce monde odieux une vie haletante, pour raconter mon histoire. (On entend^ dans le lointain^ le%ruit d'une marche militaire et d*une décharge de mousqueterie.) Quel est ce bruit de guerre que j'entends. OSRIC - C'est le jeune Fotimbrasqui revient vainqueur de son expédition de Pologne, et qui salue par cette salve guerrière Tarrivée des ambassadeurs d'Angleterre. HAMLET.— Oh ! je meurs, Horatio, la puissance du poison dompte mon énergie ; il ne me reste plus assez de vie pour entendre les nouvelles d'Angleterre ; mais je prévois que, dans l'élection d*un monarque, le choix du peupla se fixera sur Fortimbras. Je lui donne ma voix mourante. Dis-le lui et raconte lui en détail toutes les circonstances qui m'ont amené là. — Le reste, c'est le silence (// meurt.) HORATIO. — Et maintenant, un noble cœur vient de se briser. Adieu, aimable prince, et que les concerts des anges bercent votre sommeil. Voici où finit la pièce telle qu'on la joue en Angleterre. Souvent même Horatio ne termine pas le drame gui s'arrête à ces mots Le reste est le pilence. Eh bien ! nous le répétons, au point de vue dramatique, 9u point de vue logique et au point de vue moral, ce dénouement était incomplet. Nous lui avons substitué celui-ci : HAMLET A LAERTE. A cette passe, ami, jouez tout votre jeu, Car votre habileté, j'en ai peur, me regarde En enbnt et m*épargne.

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

M LE ItONTEMAISlto. X^AERTE. Ah ! VOUS railles^en garde I GUILPENBTERM. Rien des deux parts. HamU't $ aperçoit^ à son pourpoint déchiré^ que le fleuret dé Laerle éiç^ii démoucheté, H recommence l assaut; lie le fir, fait sauter U fleuret des mains de lAJterte^ met le pied dessus^ et lui présente le sien, IiAERTE. Pardon, mais vous m'offrez, je crois, Votre fleuret î HAVLET. Sans doute. Eh bien I I^AjSRTfi. C'est fait de moi ! HAMjUBT. Touché! LAERTE. Mort. LE ROI. Arrêtez le combat, c'est i peine guis se possèdent. HAMLET. Non, encore ' (Il le touche une seconde fois.) aORATJO. 0 ciel ! la reine (H court à la reine,) GUiU>fiNST£RN (courant à Laerte.) Son sang coule. HAMLET. 0 ma mère ! —il la faut secourir. GUILDENSTERN. * Qu'as^-tu Leerte? LABRTB. J'ai— j*ai , que Je vais mourir, ?ue je suis à la fois assassin et victime ris a mon propre piège. fiAML£T {penché sur Ja rdnc) 0 ma mère , est^re un crime ? LE ROI. Sans doute, gu*en voyant le sang. .. LA REINE. Non, trahison. La coupe, cher Hamlet ! la coupe — du poison! HAMLET. Infamie — oh ! fermez les portes tout de suite Et trouvons le coupable. LAERTE. II n'est pas loin ! viens vite I La reine a bu la mort, rien ne peut la sauver Je ne dois pas non plus, Hamlet, me relever. ^ Tont secours serait vain, ma vie est condamnée I • Et Tarme, dans tes mains, regarde, empoisonnée ! Et le bourreau se meurt à tes genoux— c'est moi, Mais le double assassin— le voilà— c'est le roi ! hamlev. l'ai Farme empoisonnée, alors, poison, à l'œuvre 4 ^ (n frappe le roi,) ouildenstern. Trahison! LE ROI. Ah! ^ HAMLET (redoublant.) Meurs donc de ton venin, couleuvre. LE ROI. Je ne suis que blessé, meâ amis. Au secours f HAMLET, le forçant de vider la coupe. Inceste et meurtrier! Vide ceci, toujoui-sl Bois, maudit. — Trouves-tu ta perle ? [Lomhre apparait. — Bamlei se ràresse avec effroi. EUp ^ vt« sible pour Hamlet seul et les mourants). L'ombre! l'ombre! Viens voir tes meurtriers mourir, fanlôme sombre ! (Aux courtisans^ sur un signe de Vombre). Et vous tous, laissez-nous ! (Les courtisans héeUcnt, Banitet tes menace) . Qu'un de vo\is fasse un paS| Il n*en fera pas deux : je suis roi, n'est ce paa ? I Roi de votro existence et de leur agonie. Ils se retirent). 1 Ried qu'entre nous cinq la pièce soit finie. Profanes! hors d'ici. (Aux mourants). Mourants, le. voyez-vous. Répondez. LAEaxE, se soulevant. Le roi mort ! LE ROI. Mon frère I LA REINE. Mon époux!.*. LAERTEi à Vombre., Grâce! l'ombre. Oui : ton sang trop prompt t'entraîna vers l'ahlnie,

Laerte, et le Seigneur t'a puni par ton crime , Mais tu le trouveras, car il sonde les cœurs, Moins sévère là-haut, — Laerte, prie et meurs. (Laerte msiMt). LA reine. Pitié! pitié! l'ombre. ' « Ta faute était ton amour même, Ame trop faible, et Dieu vous aime quand on aime. Va, ton cœura lave ta honte avec ses pleurs. Femme ici, reine au Ciel, Gertrude, espère et meurs. (Elle meurt) LE ROI. Pardon! l'ombre. Pas de pardon I Va, meurtrier intàxne f Pour tes crimes hideux dans leurs cercles de flanunet Les enfers dévorants n'ont pas trop de douleurs. Va , traître incestueux I Va, desespère et meurs. (Le roi meurt). HAMLET. Eh moi 1 vais-je rester, triste orphelin sur terre, A respirer cet air imprégné de misère ? Tragédien choisi par le courroux dn Dieu , Si j^ai mal pris mon rôle, et mal saisi mon jeu ; Si, tremblant de mon œuvie, et lassé sans combattre» Pour un que tu voulais j'en ai fait mourir quatre , Est-ce quo Dieu sur moi fera peser son bras , Pèr(9 ! et quel châtiment m'attend donc ? l'ombre. Tu vivras I I/)rsque notre traduction a été représentée, p^our la première fois, quelques fanatiques ont crie au sacrilège. Il n*y a pas eu plus sacrilège de notre part à changer le dénouementd7/ai7//e/ pour le rendre meilleur,— elnous déclarons que celui que nous lui avons sjbstiiue est meilleur que celui dont il à pris Id, place, — qu'il n'y a eu sacrilège à Garrick, i intercaler la magnifique scène de Juli^te se réveillant avant la mort de Romeo. Dans la pièce originale, Juli^^tte ne revient i elle que Romeo mort. Et le pathétique, le déchirant, le terrible de la scène est reste derrrière une ombre, qui, dans cette circonstance, a obscurci le génie du poète. D ailleurs, c*est Tintention qui fait le sacrilège, et il n*y a jamais sacrilège, là où il y a admiration. Et nul ne contestera notre admiration pour Shakspeare. Ces quelques mots, que nous avions à diie, nous oni entraine si loin, que, dans notre premier numéro seulement, nous poiu^rons ri'venir su** le véritable ca^'actère d Hamiei, et par conséquent sur la façon dont, à notre avis, il doit être joue. ALBXAMmifi DonAa. CORRESPOiNDANCE ET NOUVELLES DIVERSES. Mon cher Dumaa , Vcici une ocoaaioa de vous dire benjouT) je la sai^. Il

Ul jfSfSffjf^r^lKiSW«& y a cela de bon avec vous, que si on ne vous voit pas, vous êtes néanmoins toujours présent chez ceux qui vous aiment , sous forme de livres , de drames , de causeries, etc. J'ai retrouvé en votre nouveau Monte-Crisfo notre cher et premier Mousquetaire^ et je le lis.... c est-à-dire: je le dévore. Je peux donc vous apprendre quelque chose I c'est le nom des Koukhms*'f de votre jeune âge, que dans le patois de mon pays Messin on nomme Coucous , — parce que c>st la première fleur qu*ou trouve dans les bois quand Toiseau du même nom fait entendre son premier cri. La légende dit : Qw^xm amoureux pense à sa blonde (blonde est là-bas le synonyme de maîtresse : on dit oloiider "powv faire la cour) hM moment où» pour la première fois de l'année, il voit la primerolle fleuMr, et entend en même temps le chant du coucou, et sa blonde le rendra heureux. La kouklouse. le coucou, la primevère ou primerolle, sont une seule et même fleur que MM. les savants nomment primuia veris lorsque la tige est élevée et la fleur petite, et primuia officinalis ^lorsque la tige est plus courte et la fleur plus large. Cette deraière espèce est celle dont les enfants font le plus volontiers des balles. Sa racine, prise en décoction, est un remède souverain contre les vapeurs et les eblouissemenls qu'éprouvent parfois les jeunes filles ; enflu le suc que distille sa tige adoucit et blanchît la peau des paysannes coquettes. "Vous voyez, mon cher ami, que la science n'ôte rien à la poésie des petites fleurs favorites de vos souvenirs. Prtmula ou primavera ne sauraient déshonorer kouklouses. Au revoir, mon cher Dumas, et bonne vie à Monte* Cristo'. Voire tout dévoué, Albert de la Fizelière. 21 mai 1857. On a cessé de jouer le drame de Shakspeare au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avant que nous ayons eu le temps d'en rendre compte. Le drame, maigre la présence de Melingue, faisait 150 fr. de recette. Nous le demandons au directeur lui-même, n'eût-il pas mieux valu jouer un des chefs-d'œuvre du poète anglais, qu'une espèce de biographie de ce poète, oui n'est arrivée qu'à nous prouver une chose, c'est que il. Dugue n était pas de taille à prendre la mesure de Shakspeare, et qu'un comédien, de quelque taille qu'il soit, ne saurait faire d'argent dans une mauvaise pièce. Snlomonde Caus a réuçsl au théâtre de la Gaité. Salo^ mon da Caus, dont on ne trouve pas môme le nom dans les dictionnaires biographiques, serait, s'il faut en croire la tradiiidn, le premier iuventeur de la vapeur. C'était, dit encore la môme tradition, un ami de Mariou Delorme, que cette amitié delà célèbre (yurtisanne ne jput empêcher de mourir dans la maison de fous où

l'avait relègue Riche-^ lieu. Salomon de Caus est de Bignon. Une anecdote sur l'auteur de Salomon d$ Caus. Je l'ai racontée à qui a voulu l'entendre ; écrivons-là pour qui voudra la lire. Les commencements de la carrière de Bignon furent dif* ficiles. Ce n'est point sur les mai*ches des palais, et parmi les millionnaires que l'art dramatique recrute d'ordmaire ses adeptes. Bignon était pauvre. Un jour, il vint me trouver, il désirait jouer Antony. Il fallait à Bignon un costume complet. Jft lui donnai un mot pour mon tailleur. Quatre ans après, c'était moi qui était plus pauvre que Bignon; je venais de rembourser à la suite de 1848, quel- | que chose comme 226,000 fr. de papier de librairie, et l'on allait vendre Wonte-Crislo , si je ne trouvais pas 6,000 fr. Je parlai de ma position à un homme qui me devait toute sa fortune, sans faire attention que Bignon était Jà. D'ailleurs, Bignon était une espèce d'enlantà moi, devant lequel je pouvais tout dire . L'homme qui me devait sa fortune s'excusa sur Tembairras des temps, et me ût force protestations. Bignon ne dit rien. Seulement, le soir, je reçus sous un pli 6,000 avec ce mot : — Voici, maître, — v«u» me rendrez cela quand vous pourrez. BifMQlf. V Nous venons de lire un ouvrage très-remarquable : de M. Gustave Flaubert. On devine que nous voulons parler de Madame Booary. Madame Bovary est un livre de l'école de Balzac,— plus Clairement taillé dans ses perpectives, -- plus travaillé comme style. Il y a trois soi tes d'imaginations. — La petite imagination, si l'on peut dire cela, qui est l'imagination des mots. — L'imagination secondaire, qui est l'imaaination des détails. — Enûn, la grande imagination, qui est l'imagination des événements. Il est rare, — il est même impossible d'avoir les trois ima<;inations à la fois. D'ailleurs, à qui possède la grande imagination, que suit d'ordinaire l'imagination de détails •- comme l'ordre du 8a nt-Esprit entraînait avec lui Saint-Louis et le Mont Carmel, l'imagination de mots est inutile et serait même nuisible. M. Gustave Flaubert, ne me parait pas doué de la grande imagination : il ne la cherche même pas, mais il possède au plus haut degré l'imagination des mots et des détails. Son livre n'est même à vrai dire qu'une suite de détails. C'est rhistoire d'une femme sensuelle, flUe d'un paysan, femme d'un médecin, maltresse d'un clerc d'avoué et d'un gentilhomme campagnard, s'empoi sonnant avec l'ai-senic 3 ne lui laisse prendre un garçon pharmacien amoureux 'elle, et cela parce qu'elle ne peut payer douze mille Irancs de dettes contractées envers un usurier de province. Voilà toute l'intrigue, — voilà tout le drame, *— qui remplit quatre volumes ordinaires — deux

volumes édition Levy. On voit par notre analyse qu'en effet tout doit être en détails et en caractères. Les détails sont vrais, mais douloureux ; les caractères sont bien tracés, pleins de facettes, mais desenchantants. Au milieu de cette mêlée littéraire où agissent un père fermier grossier et brutal, un beau-çére fumeur ef voltairien, une belle-mère aigre et acariâtre, un pharmacien philosophe et vaniteux, un prêtre idiot et ivrogne, un gentilhomme avare et égoïste, un clerc d'avoué faftle et amoureux, un médecin ignorant et sale, un usurier insinuant et inflexible, enfin une maîtresse de piano complaisante, un garçon d'écurie pied-bot, un mendiant aveugle, il n'y a pas un personnage consolateur sur lequel Tceil ait du charme à se reposer; figurez-vous un jardin tout entier, semé de plantes malfaisantes ou de fleurs vénéneuses: ciguë, aconit, eubhorbe, fausse angusture, noix vomique, mancenilier bohon-upas. Tout cela poussant, fleurissant, faisant ombrage, donnant parftim comme des plantes ordinaires, mais ombrage sous lequel il ne faut pas s'endormir, parfum qu'il ne faut pas respirer. ^ Ohî si j'avais trouvé une sçule petite fleur bleue dans tout ce livre, comme je me fusse écrie avec Rousseau. — Une pervenche. Tout cela n'empêche point que Madame Bovan/ ne soit un livre de la plus haute valeur ; ce qui pour moi est un défaut qui tient à une organisation littéraire difPerente de celle de l'auteur ^st une qualité pour beaucoup d'autres.

96 LE MONTE-CRIâTO. Un livre doit être jugé au point de vue où il a été écrit, comme une pièce au point de vue où elle a été faite. Livre de détails et de style', Madame Bovary est riche de détails, brillante de style, la phrase à des tours pittoresques et des terminaisons inattendues et insolites qui, à notre avis, lui donnent comme style une supériorité sur la phrase de Balzac ; mais avec tout cela le lecteur éprouve en avançant dans ce livre la latigue qu'éprouverait un voyageur qui aurait entrepris une longue course avec un Mton trop lourd-; le bâton. au livju de lui être un point d'appui devient une fatigue, si bien que de temps en temps il est obligé de 8*asseoir au bord du chemin, ou de poser son bâton à terre. A chaque page nous reconnaissions le mérite de MadameBovqry^ muis à chaque page, pour le reconnaître, nous nous arrêtions, de sorte que nous avons mis huit ou dix jours à lire Touvrage. Seiilenient, Touvrage lu, cette espèce de fatigue, qui est elle-même une louange, oubliée, on resté sous le charme. Deux'jours après avoir lu ce livre de M. Gustave Flaubert, je dînais avec M" <: Sand et mon fils. La conversation tomba .sur Madame Bovary ; nous commençâmes par en dire grand mal, mais le résumé de tout cela, fut que Madame Aovary avait pris en littérature une place supérieure et qu'elle conservera. . Nous dirons donc : — ne vous en rapportez pas à notre appréciation. — Lisez M"^^ Bovary \—M^^ Bovary est un de ôes livres qu'on ne juge pas avec un compas et line equfih-e, mais avec son tempérament. lfn>« Bovary est un événement littéraire. » ¥ Un aulre ouvrage d'un genre parfaitement opposé, mais on ne peut plus extraordinaire, vient également de paraître a la même librairie : — c'est les Voleurs d'or^ de M"«de Chabriant. M"»« de Chabriant qui, en quittant la France, avait, sous le nom de Céleste Mogador, publié ses Adieux au monde^ a épousé, jcomme on sait, M. le comte de Chabriant, consul de France à Melbourne, — et a suivi son mari en Aus.tralie. C'est un vaillant cœur que celui de M™* de Chabriant, une de ces créatures que Dieu a faites pour les dévouements ou les luttes. Son séjour à Melbourne a été à la fois une lutte et un dévouement. Pendant les quatre ans qu'elle est restée à cinq mille lieues de la France, elle a, au prix des plus grands sacriûce^ et par un travail obstiné, refait ou plutôt fait entièrement son éducation. Elle a non-seulement appris Tanglais, — mais encore réappris le français, ce qui était, à ^otre. avis, une chose bien autrement difficile. — Enfin, elle est revenue en France — avec quatre ou cinq romans — formant douze ou

quinze volumes ordinaires de cabinets de lecture. Le premier de ces romans, si toutefois un livre si palpitant de réalité qu^il semble que chaque scène se soit passée sous les yeux de l'auteur, peut s'appeler un roman, — le premier de ces romans vient de paraicre sous le titre des Voleurs d'Or. Notre éloge sera contenu en deux lignes. Il ne nous a fallu que deux nuits pour dévorer ce volume de cinq cent mille lettres. Or, u est bon de dire dans quelles conditions je lis. Depuis vingt-cinq ans, j'ai pris l'habitude de ne ja m'eudormir sans avoir lu quelque chose. Cette lecture n'a pas de terme précis, — si le livre m'amuse, je la prolonge jusqu'au jour. Si le livre m'ennuie, il me tombe des mains, et je m'endors souvent sans avoir eu le temps de souffler mes bougies. Le sommeil plus ou moins combattu est donc pour moi la mesure de l'intérêt renfermé dans le livre. Eh bien, pendant deux nuits, j'ai vu venir le jour en lisant les Voleurs d'Or. U me semblait lire un ouvrage du pauvre Ferry, le Coureur des Bois ou Costal l'Indien . Même vigueur dans les caractères, même vie dans les personnes, même battement fiévreux dans le livre. jamais Tous deux ont vu. Et voir, c'est énorme, quand on sait voir. Il y a, dans les Voleurs d'Or^ une réunion singulière : Le terrible et le gracieux. Rien de plus terrible que les caractères du Coupeur et de Max. Rien de plus gracieux que les silhouettes de Mélidâ, d'Emeraude et de Louisa. Ce sont,* les deux prtmiières, des vignettes anglaises, — la troisième, un dessin de Greuze. Il y a, au milieu de tout cela, une jument et un chien auxquels on prend intérêt, comme à des créatures humaines: — J'oubliais : Une petite fille qui vient au monde en pleine mer, que l'on appelle Bijou,»— et qui mérite . son nom — le nom de Bijou diH-il se traduire par perle ou diamant. Vous qui aimez les descriptions rapides, les aperçus pittoresques, les émotions terribles et profondes, — lisez les Voleurs d'Or. Oh I quand les femmes veulent s'en mêler i * ♦ ' La cessation des représentations du Shakspeare de M. Dugué, que l'on croyait destine à une plys lonjgù'e carrière, a laissé la direction * de la Porte* Sain t*Martin dans l'embarras. On remonte Jocko et le Vampire. Voilà. ce qu'il y a de profondement triste dans ce théâtre étrange, c'est qu'avec des aspirations vers ce qui est élevé, il retombe éternelbment dans les Arabes sauteurs, les ^éléphans Kiounis, les jongleurs anglais, les singes saVants. 11 a à la fois le visage sublime dont parle Ovide et la queue de poisson dont parle Virgile; seulement, il montre plus souvent sa queue que son visage. Un de nos lecteurs se plaint qu'après avoir annoncé que le Monle-Cristo serait tout entier de moi, il m'arrive quelquefois de terminer

ma dernière page par une annonce. Et il me demande, narquoisement, si Taunonce est de moi. Je rèpondi^ai une chose bien simple : Poui être sûr de Bnir au bas de ma seizième page, il faudrait que je ûs§e exactement par semaine cenl quatorze mille lettres. Or, il est assez difficile, quand on publie trois romans, une causerie, une correspondance et nuit ou dix nouvelles à la fois, il est assez difiicile, disons-nous, de s'arrêter juste à la cent quatorze millième lettre. Le jour où je n'en donne que cent treize mille huit cents, on est obligé de remplir le bas du journal par une annonce ; comme le jour où j'en donne cent quatorze mille deux cents, on est obligé de reporter deux cents lettres à un autre numéro. Maintenant, si ce sévère calculateur-trouve que ce n'est pas assez de cent treize mille huit cents lettres de moi pour trois sous, qu'il n'achète pas le Monte-Cristo le jour où il y aura une annonce. • n est libre. * Nous avons sous les yeux deux caricatures du Punch qui nous semblent rentrer dans l'esprit français. Un gamin ennuie une sentinelle. — Tu ne peux pas rester là , gamin , — lui dit la sentinelle. — Oui, mais toi, tues forcé d'y rester, mon vieux. Un gentleman monte sur le siège d'un stage coach, — offre un cigare au cocher. ' — Merci, votre honneur, répond lé cocher, je ne fume que du tabac. Alex. Dumas. Alex. DUMAS. Seul propriétaire et seul rédacteur du Moniê-Oriilo. Paris. «^ Imprimerie de E. Brière et C*, rue Sainte- Aime, 65.

The text on this page is estimated to be only 15.77% accurate

UNI imiHERO, 15 CENTIMES. JBDDi i irra 1851. e tradatlIOD et rcpraducdon ■*■>(iDMr^lIca* MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADilRE DE EOMANS, D'HISTOIEE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. On ■■«bowBe * P«ri*i «a FRiLNCE: iHweaa da JoanuiL nie iVoire-lhiDae i ÉTEANGEE: Anglelerre. ... Un an, 13fr. -"C. 1 PMmonl. Belgique Un an, 13 50 Forlugal. Eapagas Un tu, 13 60 PnuM. , Naplei Uu ta, 13 t" I Rouis. , Puit. IMptrtameDti. , Lm damandai d'ibamieniMiti doirent Itn «dreHéw, franco, k M. Ddanar, aa bnnau da journal, av«o an« voleur lur Pacit on un mandat «nr la poite. Un BD, 13 60 CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs, Vôusdeviudi qu'en sortaDt decheimon magistral j'élais piqué d'honneur, je voulais, coûte que coûte , avoir mes renseignements sur les compagnons de Jèhu. Je m'en pria à Milliel et le mis au pied du mur. — Écoutez, me dit il, j'ai un beau-frére avocat. — Voilà mon homme.— Allons chez le beau-frère. — C'est qu'à cette heure il est au Palais. — Allons au Palais. — Votre apparition fera rumeur, je vous en préviens. — Alors allez-y tout seul, dites-lui de quoi il est question, qu'il fasse ses recherches, moi je vais aller voir les environs de la ville pour établir mon travail sur les localités, nous nous retrouverons à quatre heures sur la place du Bastion, si vous voulez bien. — Parfaitement. — Il me semble que j'ai vu une forêt en venant. — La forêt deSeillon. — Bravo! — Vous avez besoin d'une forêt? — Elle m'est indispensable. — Alors permettez. — Quoi? — Je vais vous conduire chez uu de mes amis. M, Leditc, un poète, qui, dans ses moments perdus, est inspecteur. — Inspecteur de quoi ?

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

98 LB HONTE-GRIBTO. — De la forêt. — 11 n'y a pas quelque ruine dans la forêts — Il y a la Cîhartreuse, qui n'est pas dans la forêt, mais ^i en est à cent pas. — Et dans la forêt ? - — Il y a une espèce de fabrique que Ton appelle la Corerie, qui dépend de la Chartreuse, et qui coiyimunique avec elle par un passage souterrain. — Bon.— Maintenant si vous pouvez m'ofitirune grotte, ^vous m'aurez comblé. — Nous avons la grotte de Ceyzeria, mais de l'auli'e côté, de la Reizousse. — Peu m'importe. Si la grotte ne vient pas à moi, je ferai comme Mahomet, j'irai à la grotte. En attendant, allons chez M. Leduc. Cinq minutes après nous étions chez M Leduc, q.ui, sachajat de q^uoi, ij était question, se mettait, lui, son cheval et sa voiture, à ma disposition. J'acceptai le tout. Il y a des hommes qui s'ofirent d»'un§ certajine façon qui vous met du premier coup tout à Tais.^. Hpu3, visitâmes d'abord la Chartreuse, fe l'eusse fait bâtijc exprès qu'elle m'eût pas été plus à ma çonven^mce. Cloître dèseçL jajdin dévasté, habitants presque sauvages. Merci, hasard. De U. i^f^ua pa^stoes à la Correrie .; c'était l^ çi^piplémenje de la Chartreuse, fe ne savais» pas-èflfjçrç. ce. q^ j'en ferai!^ Qjusûd U est évident q^ue çelfli pouvait iflÇ^'e utUe. -^^imHHimk ^omie^tx, dis-ja à, niôn o))Ugeantcon ducjjeux, j»'ai besoin (J'i^ jpli site, un, peu, somj^re, spu^ de g£ajuk.'acbj:efi, près, d une rivière. Tenazrvous cela daoâ. le pays? — Pourquoi faire? — Pour y bâtir ua château. — OujbI château ? — Un château de cartes, parbleu. J'ai une famille à loger, ime mèce mpdèle, une jeune fille mélancolique, un frère espiègle, un jardinier braconnier. — Nous avons un endroit appelé les Noires-Fontaines. — Voilà d'abord un nom charmant. — Mais il n'y a pas de château. — Tant mieux, j'aurais été obligé de Tabattre. — Allons aux Noires-Fontaines. . Nous partîmes ; un quart-d'heure après nous descendions à la maison des gardes. — Prenons ce petit sentier, me dit M. Leduc ; il nous conduira où vous voulez aller. « • n nous conduisit en eiffet à un endroit planté de grands arbres, lesquels ombrageaient trois ou quatre sources. — Voilà ce que Ton appelle les Noires-Fontaines, me dit M* Leduc. — C'est ici que demeureront M«n« de Montievel, Amélie et le petit Édoq^. — Vous me présenterez à eux. • — Vous vous présenterez bien tout seul. Il s'agira tout simplement d'acheter le /ourna/ pour Tous. Il vous en coûtera deux sous. Maintenant, quels sont les villages que je vois en face de moi? — Ici, tout près, Montagnac; là-bas, dans la montagne, Ceyzeria, —

Est-ce là qu'il y a une grotte? — Oui. — Comment savez- vous qu'il- y a une grotte à Ceyzeria? * — Allez toujours. Maintenant, le nom de ces autres villages? — Saint-Just, Tréconnas, Ramasse, Vellereversure. — Très-bien. — Vous en avez assesf ? — Oui. Je pris mon calepin, ûsle plan de lalocalité et j'inscrivis à peu près à le\ir place le nom des villages que M. Leduc venait de me faire passer en revue. — C'est fait, lui dis-je — Où allons-i^ious? — L'église de]^rou doit être sur notre chemin ? — Justement. — Visitons leglise de Brou. T- Eu. avez-vous aussi besoin dans votre roman? — Sans doute; vous vous imaginez bien que^ je ne vais pas faire passer mon action dans un pays qui pps^e le chef-d œuvre de Farchi lecture du seizième siècle san^ utiliser ce chef-d'œuvre. — Allons à l'église de Brou. Un quart-d'hçuxe après, le sa^cristain nous intirodpisait (Jans cet écrin d/ç granit où sont realermés les trois jpyaux ' demajL'bre qu^ioA ^pelb les tombeaux de lijarfjuerite dj'Autri^he, de Miarguerite dq Bp^rbpp et de Pl|iliJ>ert-leÇpa^u. rr. Cpmmen^ (jpmgndai-je- a,u sacristaia;^ tpuft oe* çhefs(Jj'p<*uvrp»ij^'9^t-iJs.pas été mis eij, çp^s^re. à Ifépoqy^.de la rèypjf^t^pn ?.. TT Ah l monsieur, lamunicipaliuj.a^aitpif ui>^.iijf)e, — ^ Laqi^lle ? — Ç'étai,t de- faille de Iféglise uq, roag^^ijf à, ff^^!^. — Oiii, et le foin.. $1 sauvé le marbrp ; ypu^. aye^v î;aison, ujW ami, c'est \m^ idéç, ma demandai Leduc^ — Ma foi oui, et j'aurai bien du malheur si je n'en fais pas quelque chose. Je tirai ma montre. — Trois heures, allons à la prison, j'ai rendez-vous à quatre heures place du Basjioi^, avec M. Milliet. — Attendez, une dernièce chpse. — Laquelle. — Avez-vous vu la devise de Margueritevd' Autriche ?- ' — Non, — où cela ? — Tenez partout -, d'abord au dessus de son tombeau. — Fortune infortune fort une. — Justement. — Eh bien, que veut dire ce jeu de mots? — Les savants l'expliquent ainsi : le sort persécute beaucoup une femme. — Voyons un peu. — Il faut d'abord supposer la devise latine, à sa source. — Supposons, c'est probable. — Eh bien, fortuna infortunat. . . — Oh ! oh ! infortunat. — Dame. — Cela ressemble fort à un barbarisme. — Que voulez-vous ? — Je veux une autre explication , — Donnez-làl . ,.^ — La voici . Fortuna, infortuna forti una. — Fortune et infortune^ sont égales pour le fort. — Savez-vpus que cela pommait bien être la vraie traduction. . — JParbleu, voil^.ce que c'est que de ne pas être savant, mon cher monsieur ; on est sensé, et avec du sens, on voit plus juste qu'avec de la. science. — Vous n'avez pas autre chose à me dire? — Non. — Allons à la prison, alors. Nous remontâmes en voiture, rentrâmes dans la ville et ne nous arrêtâmes que devant la porte de la prison.

LE MONTE-CRISTO. 99 Je passai la tête par la portière. — Oh ! fis-je, on me Ta gâtée. — Gomment î on vous Ta gâtée ? — Certainement, elle n'était pas comme cela du temps de mes prisonniers à moi. Pouvons-nous parler au geôlier ? — Sans doute. — Parlons-lui. — Nous frappâmes à la porte. Un homme d'une quarantaine d'années vint ouvrir. Il reco^mut M. Leduc. — Mon cher, lui dit M. Leduc, voici im savant de mes amis. — Eh i là-bas, fis-je en Tinterrompant, pas de mauvaises plaisanteries. — Qui prétend, continua M. Leduc, que la prison n'est plus telle qu'au dernier siècle ? — C'est vrai, monsieur Leduc, elle a été abattue et rebâtie en 1816. — Alors, la disposition intérieure n'est plus la même? — Oh » non, monsieur, tout a été changé. — Pourrait-on avoir un ancien plan ? — Ah ! M. Martin, l'architecte, pourrait peut-être vous en retrouver un. — Est-ce im parent de M. Martin, l'avocat? -- C'est son frère. — Très-bien, mon ami, j'aurai mon plan. — Alors, nous n'avons plus besoin ici, demanda M. Leduc? — Aucunement. — Je puis rentrer chez moi ? — Cela me fera de la peine de vous quitter, voilà tout. — Vous n'avez pas besoin de moi pour trouver le bastion ? — C'est à deux pas. — Que faites-vous de votre soirée ? — Je la passe chez vous, si vous voulez. — Très-bien I A neuf heures une tasse de thé vous attendra. — Je l'irai prendre. Je remerciai M. Leduc. Nous échangeâmes une poignée de mains, et nous nous quittâmes. Je descendis par la rue des Lisses, Usez : Liceis, à cause d'un combîit qui eut lieu sur la place où elle conduit, et longeant le jardin Montburon, je me trouvai sur la place du Bastion. C'est im hémicycle où se tient aujourd'hui le marché de la ville. Au milieu de cet hémicyle s'élève la statue de Bichat, par David d'Angers. — Bichat, en redingote, — pourquoi cette exagération de réalisme? — pose la main sur le cœur d'un enfant de neuf à dix ans, parfaitement nu, — pourquoi cet excès d'idéalité ? tandis qu'aux pieds de Bichat est étendu un cadavre. C'est le livre de Bichat traduit en bronze. De la vie et de la mort I... J'étais occupé à regarder cette statue, qui résume les dé • fauts et les quaUtés de David (d'Angers), lorsque je sentis que Ton me touchait l'épaule. Je me retournai : c'était Hilliet. Il tenait un papier à la main. — Eh bien? lui demandai-je. '— Eh bien ! victoire 1 — Qu'est-ce que cela ? — Le procès-verbal d'exécution. — De qui? — De vos hommes. — De Guyon, de Leprêtre, d'Amiet. — Et d'IIyvert. ' — Mais donnez-moi donc cela. — Le voici. Je pris et je lus : PROCÈS -VERBAL DB MORT ET EXÉCUTION I LAURENT GUYON, ÉTIENNB HYVERT,

FRANÇOIS AMIET ET ANTOINE LEPRÊTRE, condamnés le 20 thermidor an VIII, et exécutés le 23 vendémiaire an IX. « Gejourd'hui, 23 vendémiaire an ÏX, le commissaire du gouvernement près le Tribunal, qui a reçu dans la nuit et à onze heures du soir le paquet du ministre de la justice contenant la procédure et le jugement qui condamne à à mort Laurent Guyon, Etienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre.— Le jugement du Tribunal de cassation du 6 du courant, qui rejette la requête en cassation contre le jugement du 21 thermidor an VIII, — a fait avertir par lettre, entre sept et huit heures du matin, les quatre accusés que leur jugement à mort serait exécuté aujourd'hui à onze heures. Dans l'interviille qui s'est écoulé jusqu'à onze heures, ces quatre accusés se sont tiré des coups de pistolet et donné des coups de poignard en prison. — Leprêtre et Guyon, selon le bruit public, étaient morts ; Hyvert blessé à mort, et expirant ; Amiet blessé à mort, mais conservant sa connaissance. Tous quatre, en cet état, ont été conduits à la guillotine, et morts ûu vivants^ ils ont été guillotinés ; à onze heures et demie, Thuissier Colin a remis le procès-verbal de leur supplice à la Municipalité pour les inscrire sur les livres des morts. i» Le capitaine de gendarmerie a remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'est passé en prison, où il a été présent ; pour moi qui n'y ai point assisté, je certifie ce que la voix publique m'a appris.)) Bourg, 23 vendémiaire aR IX. » Signé : Dubost, greffier. » Ah ! c'était donc le poète qui avait raison contre l'historien. Le capitaine de gendarmerie qui avait remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'était passé en prison — où il était présent^ — c'était l'oncle de Nodier. Ce procès-verbal remis au juge de paix, c'était le récit gravé dan^ la tête du jeune homme, récit qui après quarante ans s'était fait jour sans altération dans ce chef-d'œuvre intitulé les Souvenirs de la Bévolution. Toute la procédure était aux ai'chives du greffe. M. Martin me faisait offrir de la faire copier : ititerrog|itoire , procès-verbaux, jugement. J'avais dans ma poche les Souvenirs delà Révolution de Nodier. Je tenais à la main le procès- verbal d*exécution qui confirmait les faits avancés par lui. ^ — Allons chez notre magistrat, dis-je à Milliet. — Allons chez notre magistrat, répéta-t-il. Le magistrat fut altéré, et je le quittai convaincu que Içs poètes savaient aussi bien l'histoire que les historiens. S'ils ne la savaient pas mieux. Il va sans dire que je ne pris point congé de lui, sans jeter un clernier coup d'œil de convoitive sur le petit César, dont nous nous entretiendrons pour la dernière fois, chers lecteurs, jeudi prochain, si vous le voulez bien. A. Duicas.

100 LE MONTE-CRISTO. CORRESPONDANCE. Lundi !•' juin 1857. Mon cher maître, Nous savions qne vous étiez arrivé ce matin de Londres, et nous comptions sur votre présence aux nouvelles expériences de Devismes. Mais l'imprimeur de votre journal guettait votre sortie du vagon ; vous n*étiez plus libre. . . n'auraient dit jeudi prochain les 25,000 acheteurs de Monte-Cristo ? ments rez les détails dans la Science contre le Préjugé. tardé la publication du prochain numéro, afin de relater les procès-verbaux d'autopsie dressés par M« Monljauze. Vous vous souvenez de la mort instantanée des sept chevaux abattus en avril dernier, cinq chevaux ont été sacrifiés aujourd'hui. Jules Gérard, pour lequel Devismes a fabriqué une carabine spéciale se chargeant car la culasse, avait demandé qu'on employât des projectiles plus forts 3ue les premiers. Devismes a donc tiré avec des projectiles e dix centimètres de longueur contenant 15 grammes de poudre, tandis que les premiers bui ont si bien réussi n'étaient que de sept ce;itimètres, et ne contenaient que 10 grammes de poudre. Le second cheval, atteint au poitrail, a été foudroyé et asphyxié par le gaz oxide de carbone. Lesautres victimes ont tardé plus ou moins longtemps à mourir. Les projectiles ayant trop de force, n'ont éclaté qu'à la sortie au lieu d'éclater dans l'intérieur dq ventre ou des poumons. Cela pourrait passer pour une non-réussite aux ^reux de ceux qui n'ont pas assisté aux premières expériences ; mais ceux qui en ont été témoins sont plus que jamais convaincus de l'efficacité des projectiles Devismes. Ces projectiles d'aujourd'hui étaient bons pour des éléphants, et même pour des baleines, et non pour des chevaux. La question est donc résolue. Un lion, un tigre, un éléShant, une baleine, atteints dans la poitrine ou dans Tabomen par la balle foudroyante explosible^ sont incapables de nuire, quand même ils ne succomberaient pas instanta-. nément ; il s'agit seulement d'appliquer à chaque animal un projectile de force convenable. C'est dans ce but que Devismes se livre à de tels essais, et non pour tuer des chevaux en présence d'un public curieux, aussi promptement que les émanations du papier arsenical tuent les mouches. Recevez, mon cher maître, l'assurance de mes respects et de mon déyouement^ Docteur Félix Maynard. LES UOHICANS DE PARIS. iUITI. CHAPITRE XVIL CATASTROPHE. Le lendemain soir, à dix heures, dans l'espérance de la bonne promesse faite par Régina, Pétrus était embusqué derrière le plus gros arbre du boulevard des Invalides qui se trouvât dans le voisinage de la petite porte de l'hôtel du maréchal de

Lamothe-Houdon . A dix heures cinq minutes, la p(»rte s'ouvrit doucement et la vieille Manon parut. Pétrus se glissa dans la grande allée de tilleuls. — Eh bien, eh bien? demanda la vieille nourrice. — Au rond-point, n'est-ce pas ?... n'esl-elle pas au rond-noint? — Oh ! vous n'irez pas jusque-là sans la rencontrer ! Et, en effet, avant que Pétrus fût au fond de l'allée, son bras était enlacé au bras de Régina. — Oh ! que vous êtes charmante, ma belle Régina, d'avoir tenu votre promesse ! et que je vous remercie et qu«^ je vous aime 1 s écria le jeune homme. — Taisez-vous donc , dit la jeune femme, n'allez-vousj point ctier cela tout haut I Elle lui mit sur la bouche une belle main que Pétrus baisa avec fureur. — Oh ! mon Dieu I qu'avez-vous ce soir ? fit Régina. — J'ai que je suis fou d'amour, Régina ; j'ai qu'à cette espérance de bonheur que vous m'avez oonnée d'avoir un mois de liberté, de vous voir tous les deux jours chez moi, de vous voir le soir ici... — Pas tous les deux jours ... — Le plus souvent possible, Régina... Voyons, aurezvous le courage, quand mon bonneur sera entre vos mains, de vous en faire un jeu? — Eh ! mon Dieu ! reprit la jeune femme, puisque votre bonheur, ami, c'est le mien, soyez donc tranquille. — Eh bien, vous me demandiez ce que j'avais. — Oui. — J'ai que j'ai peur ; j'ai que je tremble ! Tout en venant, tout en attendant à la porte... — Oh 1 vous n'avez pas attendu longtemps. — Non, et je vous en semercie de toute mon âme, Régina I... J'ai qu'en venant, qu'en vous attendant, il me passait des finssons dans le cœur. — Pauvre ami I — Et je me disais : « Oh I je vais la trouver en larmes, désespérée ; elle va me dire : « Pétrus, impossible 1 je vous » ai reçu pour vous dire ce soir : Je ne vous verrai pas de> main! » — Eh bien, vous le voyez, ami, au lieu d'être désespérée et en larmes, je suis joyeuse et souriante ; au lieu de vous dire : « Je ne vous verrai pas demain, » je vous dis : « Demain, à midi précis, Pétrus, je serai chez vous. > Seulement, cette fois, je ne serai pas seule avec la petite Abeille : il y aura la tante ; mais, bah I la tante voit mal sans ses lunettes, et elle est si coquette qu'elle ne les met 3ue quand elle y est absolument forcée ; la tante s'endort e temps en temps, et, quand elle dort, elle y voit encore moins que quand elle n'a pas de lunettes: eh bien, nos yeux, nos mains, le frôlement de ma robe, mon inclinaison sur votre épaule pour étudier la ressemblance de plus Eres, tout cela Pétrus, n'est-ce pas encore de la joie, du onheur, de l'enivrement, comparé à la douleur de ne pas nous voir? — Oh! ne pas nous voir, Régina I ne prononcez pas ce mot-là ! c'est le tourment incessant de mon cœur, qu'un moment puisse arriver où je ne vous verrai plus. Régina haussa légèrement

ses belles épaules. — Ne plus me voir ! dit-elle ; et quelle puissance au monde peut empêcher que je ne vous voie ? Cet homme ? Mais vous savez bien que je n'ai rien à craindre de lui. Le maréchal, le maréchal seul, s il apprenait notre amour mais qui le lui dira ? personne, et, le lui dit-on, je nierais, ie mentirais, je dirais que ce n'est pas vrai. Oh ! ce serait bien dur, cependant, de dire ^e je ne vous aime pas, mon cher Pétrus, et je ne sais si j'en aurais le courage. — Chère Régina I ainsi rien n'est changé à l'ambassade ? — Rien. — Il part toujours à la fin de cette semaine ? — Il est aux Tuileries à cette heure pour prendre ses dernières instructions. — Pourvu que cela tienne I — - Cela tiendra ; il parait que c'est résolu en conseil deministres ; oh I si ce n'était pas si ennuyeux de parler pos litique, je vous dirais la conversation que j'ai entendue entre mon père et M. Rappt, et cela vous rassurerait tout à fait. — Oh I dites, dites, chère Régina 1 du moment où la po— Eh bien, l'on est en train en ce moment-ci de faire un nouveau ministère. — Ah ! diable I voila qui m'explique l'absence de mon

LE MONTE-CRISTO. 101 ami Salvator, dit gravement Pétrus : il y travaille. — Plalt-il ? •*— Rien; continuez, chère Régina. — Ce ministère se compose de M. de Martigpac, de M. Portalis, de M. de Caux, de M. Roy ; — on avait offert le ministère des finances à M. de Marande, mais il a refusé ; — de M. de la Ferronnays, et peut être de mon père Mais mon père ne veut pas d'un ministère mixte, d'un ministère de transition, comme il l'appelle. — Oh ! Régina, Régina, la belle chose que la politique 1 quand c'est vous qui eu parlez... Continuez, je vous écoute. — M. de Chateaubriand, qui était en disgrâce depuis une lettre écrite par lui au roi, trois jours avant la fameuse revue de la garde nationale où l'on a crié : « A bas les ministres I » M. de Chateaubriand qui s'était retiré à Rome, au milieu des ruines, va y recevoir ses lettres d'ambassadeur ; enfin, il se fait, comme on dit, un revirement de politique. — Et vous, chère Régina, qu'êtes- vous nommée dans tout cela? — Moi, je suis nommée gardienne de l'hôtel du boulevard des Invalides, tandis que mon père va, probablement, être nommé gouverneur du château, et que M. Rappt est nommé envoyé extraordinaire près Sa Majesté Nicolas I». — Voilà justement ce que je crains : c'est que l'ambassade n*échoue. — Au contraire, elle est sûre: on veut se détacher de l'alliance anglaise et se rapprocher de TalUance russe ; le maréchal y pousse de tout son pouvoir ; on y gagnerait les Srovinces du Rhin; et l'on dédommagerait la Prusse aux épens de l'Angleterre... Ah ! est-ce clair tout cela? — Vous m'en voyez tout étourdi ! Comment tout cela peut-il tenir dans cette charmante tête, mon Dieu I et, si vous ne me laissez baiser votre front, ma belle Régina, je croirai qu'il y est venu des rides. Régina renversa «a tête en arrière pour que Pétrus pût s'assurer que, depuis la veille, elle n'avait pas vieilli de cinc[uante ans. . Pétrus baisa non-seulement ce beau front de nacre, mais aussi les beaux yeux de velours. Oueloue chose de pareil à un gémissement s'échappa de la bouche du jeune homme. Régina s'éloigna vivement. Elle avait senti frémir sur ses lèvres l'haleine de Pétrus. PétruB la regarda avec un geste suppliant, et elle revint d*elle-méme se suspendre à son cou. — Ainsi donc, murmura Pétrus, à la fin de la semaine, il partira et vous serez libre ? — Oui, mon ami. — Oh î qu'il y a loin d'ici à une semaine ! comme d'ici là, entre les jours, entre les nuits, entre les heures, entre les minutes, comme il y a place pour un malheur 1 Et le jeune homme qu'on eût dit accablé d'un pressentiment terrible, se laissa aller sur un banc de gazon, attirant Régina à ses côtés. Le

groupe charmant s'affaissa mollement sur lui-même comme si ses deux corps n'en eussent formé qu'un seul. La tête de Régina se trouva sur l'épaule de Pétrus. EUo voulut faire un mouvement pour la retirer. — Oh ! Régina ! murmura Pétrus. El la tête retomba. Ils étaient si bien là tous deux, qu» le temps s'écoula sans que l'un ni l'autre, s'aperçût de sa fuite. Tout à coup, le. roulement d'une voiture se fit entendre. Régina releva la tête et prêta l'oreille. On entendit la voix du cocher qui criait : — La Dorte ! La griUe s'ouvrit. Le roulement se rapprocha. La voiture entrait dans la cour. — Les voilà ! dit Régina ; il faut que j'aille au-devant de mon père. A demain, cher Pétrus ! — Oh I mon Dieu ! murmura Pétrus, que je voudrais pouvoir rester ici jusqu'à demain I — Mais qu'avez -vous donc ? — Je ne sais ; je sens un malheur. — Enfant ! Et Régina tendit une seconde fois son front à Pétrus. Pétrus l'efileura des lèvres, et la jeune femme disparut dans les allées sombres en jetant comme une consolation ces deux mots à celui qu*elle aJ)andonnait : — A demain ! — A demain ! murmura tristement Pétrus, comme si, au lieu d'être une promesse d*amour, ces mots étaient une menace de malheur. ' Cinq minutes après, Pétrus entendit des pas qpii venaient à lui, et une voix qui l'apçelait doucement. C'étaient les pas et la voix de Manon. — La petite porte est ouverte, dit-elle. — Oui, oui, ma bonne Manon, répondit Pétrus en faisant un effort pour s'arracher de sa place. Et, tout en envoyant son cœur, sa vie, son âme à Régina dans un baiser, il regagna cette petite porte et sortit sans être vu. Sa voiture l'attendait à cent pas de là. En rentrant, il demanda à son domestique des nouvelles du capitaine. Le capitaine était venu vers les dix heures, avait demandé des nouvelles de Pétrus, et, ayant appris qu'il était sorti, lavait attendu plus d'une heure dans Tateher. A onze heures et demie, voyant que Pétrus ne revenait pas, il était rentré dans sa chambre. Pétrus, tourmenté d'une vague inquiétude, descendit et frappa à la porte. On ne répondit pas. Pétrus chercha la clef pour ouvrir. La clef n'était point sur la porte. II frappa de nouveau. Même silence. Ou le capitaine dormait, ou il était sorti. Pétrus remonta chez lui. Il se promena longtem{)s de son atelier à sa chambre. liO capitaine avait laissé sa trace dans l'atelier. La lampe brûlait. Un volume de Malebranche était tout ouvert sur la table. Enfin, Pétrus se décida à rentrer dans sa chambre. li étouffait : il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air déjà froid de la nuit. Cette fraîcheur nocturne le cahna un peu. Enfin, il se coucha. Le sommeil fut long à venir, et, une fois venu, intermittent, fiévreux, agité. Vers cinq heures du matin, cependant, la fatigue l'emporta.

A sept heures du matin, on frappa vivement à la porte. Il vit entrer son domestique. 11 se souleva brusquement. — Ou y a-t-il, Jean ? demanda- t-il. — • Une dame voilée demande à parler à monsieur, répon* dit celui ci tout effaré. — Une dame voilée ! à moi ! — Une dame voilée, à vous. — La connais tu? demanda Pétrus. — Oh ! monsieur, elle n apas dit son nom... mais... — Mais quoi ? — Je crois bien... — Que crois-tu ? voyons, achève. — Je crois que c'est madame la princesse. — Tu crois que c'est Régina? — J'en suis sûr même. — Régina ! s'écria Pétrus en sautant à bas de son ht, et en passant rapidement un pantalon à pied et sa robe de chambre ; Régina ici ! à cette heure I II faut qu'il soit arrivé quelque catastrophe I Oh I mes pressentiments I mes pressentiments ! Pétrus s'était habillé à la hâte. — Faites monter, dit-il ; j'attends dans 1 ateher. Le domestique descendit. .. t. - . — Mon Dieu ! mon Dieu I murmurait Pétrus presque fou, vous m'aviez envoyé le pressentiment d un malheur ; mais que peut-il être arrivé ? * , ., En ce moment, la femme voilée parut sur le seuil. Le domestique la suivait. Il ne s'était pas trompé. A travers son voile, Pétrus reconnut Regina. - Sortez, dit-il au domestique.

m LE MONTE-ORISTO. Jean obéit et ferma la porte sur celle qu'il venait d'introduire. , . — Régina ! s'écria Pétrus en s'élançant vers la jeune femme, qui lui paraissait chanceler, Régina! est ce bien vous? Régina — c'était bien elle — souleva son voile et du : — C'est moi, Pétrus. Pétrus recula de deux pas en voyant le masque de marbre, le visage pâle jusqu'à la lividité de la comtesse Ranpt. Qu'était-il donc arrivé ? Alex. Dlmas. {Lajuile au prochain numirà.) ItAROLD ou iiE DERNIER DES ROIS SAXONS. LIVIIB l»REMIER. CHAPITRE II. Quelques instants après , dans l'espace réservé entre les tables, on voyait venir à grandes enjambées le fameux ménestrel, précédé de Tofflcier, et suivi par Tecclesiastiqûe. Le capuchon des deux hommes était rejeté en arrière, et découvrait des figurés d'un contraste étrange , mais dont chacune était également digne de fixer Tattëntion qu'elle provoquait. Le visage du ménestrel étaîl ouvert et éclairé comme un jour joyeux ; celui du prétrè était voilé et sombre comme la nuit; des boucles épaisses d un blond rougeatre, couleur la pluscommunedd la cheveltiredesNorraands, encadraient dans un désordre négligé le front large et sans rides de Tailleter ; son œil, couleur de noisettte, comme disent les Anglais, avait ime expression hardie et joyeuse ; sa galté, d'une espèce sarcâslique et maUgne jouait autour de ses lèvres ; enfin, tout son aspect était à la fois engageant et moqueur. Du côté du prêtre, au contraire, la joue était à la fois plombée et blême ; ses'traits étaient singulièrement délicats et efféminés ; son front était haut, quelque peu étroit, et creusé en travers par le sillon de la pensée ; son maintien était tranquille et modeste, mais calme et confiant en]ui-même. Au milieu de celte nombreuse assemblée de oldats, sans bruit, recueilli en lui-même, sachant son vaste pouvoir de domination sur toutes les épées et les scottes de mailles, s'approchait donc le savant. L'œil de Guillaume s'arrêta sur le prêtre avec une expression de surprise qui n'était pas sans mélange de fierté et de colère ; mais s'adressant d'abord à Taillefer qui venait d'atteindre le pied de l'estrade, il lui dit avec une familiarité presque affectueuse : — Maintenant, par Notre-Dame, si tu n'apportes pas de mauvaises nouvelles, ta joyeuse figure, mon garçon, est plus agréable à mes yeux que ta rude chanson ne fa été à mes oreilles. Mets-toi à genoux, Taillefer, mets-toi à genoux devant le roi Edouard ; seulement que ce soit avec plus d'adresse, coquin, que ne Ta fait notre malheureux compatriote lorsqu'il s'est agenouillé devant le toi Charles. Mais Edouard, qui trouvait l'aspect du géant aussi peu de rfon goût qu'il avait trouvé sa

chanson, dit en reculant son siège le plus loin qu'il put . — Non, non, nous t'excusons.— Relève-toi. Malgré cette invitation, qui était dite du ton dont serait donné un ordre, le ménestrel resta à genoux, comme si dans son insolente humilité il ne devait obéissance qu'à son Duc. Le prêtre en fit autant avec im regard de profonde humilité. Mais sur un signe de Guillaume ils se levèrent lentement, passèrent de l'autre côté de la table, et se tinrent derrière fa chaise de Fitzosborne. — Clerc, dit Guillaume, regardant d'un a^il investigateur la pâle figure du prêtre, je te connais d'ancienne date, et si l'Eglise m'envoie un ambassadeur, elle aurait dû au moins m'envoyer un abbé. Mais à ces paVoles du duc ce fut Taillefer qui répondit. — Hum, dit-il, ne blesse pas mon bon camarade, comte des Normands ; Dieu merci, peut-être scra-t-il, lorsqu'on saura pourquoi il vient, mieux venu que moi, car le ménestrel n'est bon qu'à raconter la discorde et la guerre, tandis que le sage peut ramener la paix et la bonne harmonie. — Ah! ah! dit le duc, que ces paroles confiiinaieni dans ses soupçons. Et le froncement de ses sourcils s'abaissa si sombre sur ses yeux qu'on île les distinguait plus que pat les deux étincelles de flamme qui semblaient lui tenir lieu de prunelles. Puis continuant : — Je d.evine , dit-il, que mes fiers Vavassovrs sont mutinés; retire-toi avec ton camarade Taillefer, et attends-moi dans ma chambre, le festin ne doit pas souffrir à Londres de ce que le vent est à l'orage à Rouen. Les deux envoyés, car tels ils semblaient être, se courbèrent en silence et se retirèrent hoi-s de la salle. pas de schisme dans ton église ? Le clerc me semble être un homme humble et paisible. — S'il y avait un schisme dans mon église, dit Guiliaurme, voici mon frère de Bayeux qui le ferait cesser par des arguments aussi serrés que ceux que donne la corde à la gorge qu'elle étrangle. Le roi se tourna vers l'archevêque : — Et sans doute, tu as bien lu les canons, saint Eudes, dit-il avec plus de respect qu'il n'en avait encore montré pour le doux prélat. — Les canons? — oui, sire. — Je les connais d àutaht mieux que c'est moi qui les fais, moi-même, pout mon troupeau, et qui, par conséquent, al soin de les faire conformes aux interprétations de l'église romaine, qui conviennent le mieux au pays normand, et malheur au diacre, moine ou abbé qui les comprendrait mal. Le visage de l'évêque avait pris une telle expression de menace et de férocité, tandis que son imagination faisait la supposition incroyable d'un dissentiment héiélique , qu'Edouard s'éloigna de lui comme il avait fait de Taillefer. Quelques minutes après, un échange de signes entre lui et le duc qui était impatient de s'échapper, et trop fier pour témoigner ce désir, la

retraite des princes mit fin au banquet. Restèrent cependant quelques-uns des anciens Saxons et des Danois les plus incorrigibles qui gardaient fermement leurs sièges et qui ne furent délogés de l'endroit où on les avait posés en dernier lieu, sur les dalles de pierre, que pour se trouver à l'aube du jour soigneusement appuyés en ligne contre les murs extérieurs du palais, ayant devant eux lem's serviteurs patients qui, flambeaux et torches en main, regardaient leurs maîtres avec envie, sinon pour leur repos , mais pour les boissons diverses qiil l'avaient causé. Pendant ce temps, Guillaume était rentré dans sa chambre et s'était couché sur un lit long et étroit, surmonté d'un rebord élevé en forme de boite, ce qui était la mode la plus usitée pour les lits à cette époque. — Et maintenant, dit-il, sire Taillefer, voyons tes nouvelles : Il n'y avait alors dans la chambre du duc, que le Comte Fitzosborne, seignenrde Breteuil, surnommé le fier esprit, lequel tenait avec une dignité suprême au dessus du brasier l'ample tunique de toile appelée ï>ormï7oriwm, dans le latin de ce temps, et uight-rail en langue saxonne, — tunique dans laquelle son seigneur devait envelopper ses membres formidanles pour le repos ; puis que Taillefer, droit et de

LE MONTE-CRISTO. 105 bout devant le duc, comme une sentinelle romaine à son I)Oste,et enfin que l'ecclésiastique, retiré un pe*u à Técart, es bras croisés au-d.essous de sa robe et fixant sur le parquet ses yeux noirs et luisants. — Haut et puissant lige, dit alors Taillefer gravement et avec une nuance de sympathie répandue sur son large visage, mes nouvelles sont de celles qu'il vaut mieux annoncer en peu de mots : Bunaz, comte d'Eu et descendant de Richafd-sans-peur, a levé Vétendard de la révolte. — Continue, dit le duc, serrant les poings. — Henri, roi des Francs, traite avec le rebelle et souffle le feu dans ton duché, en suscitant des prétendants à ton ti'ône. ' — Ah ! ah ! fit le duc et ses lèvres tremblèrent. Mais ce n'est pas tout,' n'est-ce pas? — Non, mon lige, et ce qui reste à t'annoncer est le pire : ton oncle Manger, connaissant le désir que tu as que tes noces se fassent promptement âVéc la haute et noble demoiselle Mathilde de Flandres, a encore éclaté contre toi en ton absence, et prêche en salle et en chaire.* Ildéclaroi que de telles épousailles sont incestueuses pour deux raisons : premièrement, parce quJelles seraient au degré défendu; secondement, parce 'qu'Adèle, la mère de la jeune fille, avait été fiancée à son oncle Richard. En conséquence , Manger menace d'excommunication dans le cas où mon lige poursuivrait son projet. Or, le pays est tellement troublé que, sans attendre le débat du conseil, et craignant qu'il n'arrivât malheur, si j'attendais, j'ai nolisé un navii-e dans ton port de Cherbourg, et à peine ai-je pris le temps de briser le pain, tant j'étais pressé de venir dire à l'héritier de Roule fondateur: —sauve ton trône des hommes en cottes de mailles, et la France des coquins en étamine. Guillaume laissa alors éclater une espèce de rugissement de colère, et sautant à bas du lit : — Haï ha! entends-tu ceci, lord Sénéchal? Pendant sept années, j'ai courtisé le patriarche et attendu son approbation, et voici que la septième année un prêtre orgueilleux me dit: arrache ton amour du fond de Ion cœur. M'excommunier, moil moi Guillaume, le fils de Robert le Diable. Ah ! par la splendeur de Dieu, j'espère que Manger vivra assez longtemps pour désirer que le père se tienne à ses côtés sous les traits du démon, plutôt que de braver le front plissé du fils. — Auguste s.eigneur, dit Fitzosborne, se désistant de l'emploi de chauffeur de chemise, et se redressant, tu sais que je suis ton fidèle ami et ton loyal chevalier, tu sais que je t'ai toujours aidé dans le mariage avec, la dame da Flandres, tu sais que je suis profondément convaincu que tout ce que tu trouves convenable de faire* est en etfet ce qui

convient qu'il soit fait ; mais avant que de braver l'ordre de l'Eglise et la malédictiou du pape, je te verrais plutôt et avec plus grande satisfaction épouser la vierge la plus pauvre de la Normandie. Guillaume, qui arpentait-sa chambre avec les mouvements brusques et saccadés d'un lion qui bondit dans sa cage, s'arrêta étonné de ces paroles hardies. — Oh ! ceci, de toi Guillaume Fitzosborne, de toi, s'écria-l-il, je te dis que si tous les prêtres de la chrétienté et tous les barons de la France se trouvaient entre moi et ma fiancée, je m'ouvrirais un chemin a travers leurs rangs. Des ennemis envahissent mon duché, qu'ils le fassent, des princes conspirent conti*e moi, je souris de dédain. Mes sujets se mutinent, cette forte main peut châtier, ou ce grand cœur pardonner. Tout ceci est le danger que celui qui gouverne doit être toujours prêt à rencontrer ; mais l'homme a droit à son amour, comme le cerf à sa biche, et celui qui me fait tort sur ce point, est ennemi et traître envers moi, non pas comme duc normand, mais cprame être humain ; faites donc attention à la façon dont vous agirez, toi et tes orgueilleux barons, faites attention ! — Tes^barons peuvent être orgueilleux, car ils en ont le droit, dit Fitzosborne on rougissant, et avec un front qui s'inclinait pariois, mais ne se courbait jamais devant celui de son seigneur, car ils sont les fils de ceux, qui avec Tépèe et la hache, ont taillé le royaume du Normand sur les côtes de France, et ne reconnaissent en llou que le chef féodal de guerriers libres. Des vassaux ne sont pas dcb vilains, sire comte, et ce que nous tenons pour être notre devoir, soit envers l'Eglise, soit envers notre chef, c'felâ^ comte Guillaume, tes barons le feront indubitablement, mais ils ne se laisseront pas influencer, crois moi, par Aek menaces qu ils bravent du moment où ils accomplissent leurs devoirs, et qu'ils défendent leur liberté, bien qu'ilà regardent pour eux comme aussi nécessaire et aussi prédeux que Tâît qu'ils respirent. Le duc arrêta sur son sujet hautain un œil fixe, dans lequel un esprit moins élevé eût vu sa condamnation ; les veines de ses larges tempes s'enflèrent comme des conles, et une légère écume s'amassa sur ses lèvres tremblantes *, mais tout fougueux et intrépide que fût Guillaume, il n'était pas moins sagace et profond. — En cet homme, qui venait de lui adresser ces hautaines paroles, il voyait le représentant de celte chevalerie superbe et incomparable, race Earmi les races, hommes parmi les hommes, en qui leô raves reconnaissaient avoir trouvé l'exemple le plus élevé de faits vaillants, et les libres la plus virile représentation des pensées nobles, depuis le jour oïi le dernier des Athéniens couvrit sa tête 'de son manteau et mourut en silence^.

— D'ailleurs, loin que Fitzosborne fût d'habitude obstine contre ses désirs, c'était souvent à son influence dominante et à ses conseils que Guillaume avaî't dû la èoumission de sed vassaux à sa volonté, et les contributions qu'il était forcé de lever pour ses nombreuses guerres. — Au milieu de la tempête mêni e de sa colère , il comprenait que le coup qu'il mourait d'envie de frapper sur cette têie hardie, s'il abattait la tête, pourrait bien, en même tenips, renverser son trône ducal dans la poussière ; il sentait aussi combien était redoutable la puissance de celte église que pouvait tourner contre lui le cœur de son plus fidèle chtevalier, — et il commença, car avec sa franchise apparente , le duc Guillaïune avait le caractère soupçonneux, il commença à faire ce tort à ce noble et magnanime chevalier, en concevant cette injurieuse pensée, qu'il avait été gagné par les ennemis que Manger avait mis en ligne contre son mariage. C'est pourquoi, par un des rares et puissants efforts de cette dissimulation qu'il appelait à son aide dans les grandes circonstances, dissimulation qui, tout en avilissant son caractère, contribuait à mener heureusement ses entreprises jusqu'au bout, il chassa de son front le sombre nuage qui le couvrait et dit d'une voix basse, mais non dépourvue de sentiment : — Si un ange du Ciel m'eût averti d'avance que Guillaume Fitzosborne parlerait ainsi à son parent et à son frère d'armes au moment du besoin, àl'lieure de sa passion, je ne l'eusse pas cru.... que cela soit oublié. Mais avant que ces derniers mots fussent sortis des lèvres du duc, Fitzosborne était à ses pieds, les joues baignées de larmes, serrant ses mains, et s'écriant: — Pai'don, pardon, mon lige^ lorsque tu parles ainsi, je sens se fondre mon cœur, ce que tu veux, je le veux, Eglise ou Pape, peu m'importe, envoie-moi en Flandre et je te ramènerai ta fiancée... Le léger sourire qui courba les lèvres de Guillaume montra combien peu il était digne de la sublime faiblesse de son ami ; mais il n'en pressa pas moins avec cordialité la main de Fitzosborne , en disant : — . Lève toi , c'est debout qu'un frère doit parler à son frère. Puis, comme sa douceur n'était qu'une colère déguisée et non pas même étouffée, et que, ne pouvant se dompter lui-même, il cherchait une tête sur laquelle la répandre, son œil tomba sur le visage délicat et le front pensif du prêtre, qui malgré tout ce que lui disait Taillefer pour le faire intervenir, assistait silencieux à cette courte et orageuse conférence. — Ah! ah! prêtre, dit-il, je me souviens d'une chose, c'est que, quand pour la première fois Manger dénoua contre nous sa langue rebelle, ce fut toi qui lui prêtas ton savoir de pédant, et qui te fi l'allié de sa stupide trahison. Je pensais qu'alors je t'avais exilé de mon duché ,

prêtre. — Ce n'est point tout à fait ainsi que les choses se sont passées, comte et seigneur, répondit Tecclésiastique, éclairant ses lèvres d'un sourire grave, mais fin, qu'il me soit

 donc permis de te rappeler les faits. — Non pas pour ni*exiler, mais pour m'envoyer dans mon pays natal ; lu as eu la bonté de m'envoyer un cheval, un peu boiteux de trois jambes et tout à fait boiteux de la quatrième. Ainsi monté, je Vai rencontré sur mon chemin ; je te saluai et ranimai fit de même : car sa tête touchait presr[u'à terre ; là dessus je te priai, en quelques mots latins^ de me donner au moins, si tu voulais que je continuasse ma route, un quadrupède et non pas un trépied. Même dans ta colère ta réponse fut bienveillante, et ton sourire miséricordieux — tes paroles disaient ea;t7, mais ton sourire disait pardm^ — alors je suis resté. Malgré sa colère , Guillaume eut peine à reprimer un sourire ; mais la mémoire lui revenant il reprit avec plus de gravité : — • Trêve aux plaisanteries, tu es sans doute l'envoyé de ce scrupuleux Manger, ou de quelque autre prélat de mon gentil clergé, et tu viens à moi avec de mielleuses paroles et de dolentes homélies. Apprends que c'est inutile ; j'ai un saint respect pour Téglise, le pontife le sait — mais j'ai résolu que Mathilde de Flandres serait ma femme, et Mathilde de Flandres s'asseoira à mes côtés dans les salles de Rouen, ou sur le pont de ma nef de guerre, jusqu'à ce que nous arrivions à mettre le pied sur un pays digne de faire un royaume au fils du roi des mers. — Dans les salles de Rouen et peut-être aussi sur le trône d'Angleterre, Mathilde régnera à côté de Guillaume, dit le prêtre d'une voix basse mais claire, et c'était pour dire à monseigneur le duc, que me repentant de ma première obéissance inconsidérée envers Mauger, en sa qualité de supérieur spirituel, j'ai depuis lors examiné moi-même les canons et les précédents. Or, quoique la lettre de la loi soit contre ton mariage, ce mariage rentre précisément dans la catégorie des alliances pour lesquelles les Pères de l'Eglise accordent des dispenses. — C'était pour te dire ceci que moi, simple docteur ès-lois et prêtre de Pavie, j'ai traversé les mers. —Ha Rou! Ha Rou (1) ! s'écria Taillefer avec sa rudesse ordinaire et riant à gorge déployée, pourquoi ne voulaistu pas l'écouter, monseigneur? — Si tu ne me trompes pas, si tu peux tenir l'engagement que prennent tes paroles, dit Guillaume surpris, aucun prélat^ de la Neuslrie, sauf Eudes de Bayeux, n'aura la tête aussi haut placée que la tienne. Et en prononçant ces paroles, Guillaume, c'est-à-dire l'homme versé par excellence dans la connaissance des hommes^ fixa son regard perçant sur le visage impassible de celui qui venait de parler.* — Bon, dit il alors, comme satisfait de ce qu'il a^ait pu lire, mon esprit me dit que tu ne t'avances pas si hardiment et

avec tant de calme sans être sûr de ce que tu dis. Homme, tu me plais ; ton nom? je l'ai oublié. — Lanfranc de PaVie, s'il platt à monseigneur, appelé parfois Lanfranc le savant dans ton cloître de Bec. Ne.t'étonne point de ce que moi, prêtre non mitre, je suis si hardi, je suis noble de naissance, et mes parents sont bien vus de notre pontife spirituel, moi même je ne lui suis pas inconnu, si je désirais les honneurs, je pourrais les demander à l'Italie. Mais il n'en est pas ainsi, je ne demande aucune récompense pour le service que j'offre, excepté ces deux choses, du loisir et des livres dans le couvent, de Bec. — Assieds-toi donc, assieds- toi, dit Guilloume, fortement intéressé quoique soupçonneux encore, il y a seulement une énigme que je te demande d'expliquer av.int de te donner toute ma confiance, et de remettre mon cœur même entre tes mains. Pourquoi, si tu ne désires pas ;de récompense, te dévoues-tu à me servir, toi, un étranger ? Un feu brillant, mais calme étincela dans les yeux du savant et une vive rougeur colora ses joues pâles. — Seigneur prince, dit-il, je répondrai par des paroles simples ; mais permettez moi d'abord d'être l'interrogateur, au lieu d'être l'interrogé. Guillaume fit un signe d'assentiment. Traduction d'ALEx. Dumas. {La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EX ROBE DE CHAMBRE. (1) D*où les Normands ont fait leur cri Ha ro. OCTATB AUCtfJSVB. CHAPITRE VU. Nous avons vu Brutus à Athènes, et nous avons assisté à l'accueil triomphal qui lui avait été fait. Mais Brutus commençait, au milieu de tout cela, à comprendre que Cassius et lui avaient eu tort de quitter l'Italie. D'ailleuis, une chose l'attristait sur son cnemin. 11 suivait les traces de Cassius, et sur ces traces il trouvait rOrient presque aussi ruiné par son collègue, que l'Italie Tétait par les triumvirs : le même besoin d'argent motivait les mêmes actes, plus terribles peutrêtre, parce iju'ils n'avaient point leur source dans un sentiment qui, chez les anciens, passait pour sacré : la vengeance. Cassius avait exigé un tribut de dix années par toute TAsie. — Les magistrats de Tarse, frappés d*une contribution de quinze cents talents, avaient ét§ forcés d'abord de vendre I^s propriétés publiques , et ensuite de dè^luiller les temples. Enfin, ces deux extrémités laissant encore les exigences de Cassius en arrière, ils avaient fait vendre, comme esclaves, des citoyens libres, des enfants, des femmes, des vieillards, des jeunes gens même, doiit plus de la moitié se tua, préférant la mort à l'esclavage. Rhodes, où Cassius avait été élevé, lui résista ; Cassius en fit le siège et la prit. Cinquante citoyens furent égorgés au milieu du sac de la ville. Ce spectacle commença par briser Tâme douce

et tendre de Brutus ; mais il s'aperçut bientôt d'une chose terrible : c'est qu'il faut subir le destin que l'on s'est fait. Ce n'était plus pour sa vie, pour une idée, pour un principe, pour un rêve que combattait Brutus : c'était pour la lioerté de l'Italie. On était entré dans la voie terrible par un meur* tre ; il fallait continuer la route funeste l'épée et le flambeau à la main : il fallait éteindre l'incendie avec le sang. Ainsi, il avait, lors du meurtre de César, obtenu des conjurés que Ion épargnât Antoine. Il avait, rappelez-vous sa lettre à Cicéron, épargné le frère du triumvir qui était tombé entre ses mains, et voilà qu'il apprenait les massacres de Rome et la mort de Cicéron. La première chose qui le frappa dans cet événement, lui, stoïque, pour lequel la mort n'était point un malheur, ce ne fut point précisément l'odieux de cette mort, mais Tavilissemenc du pays, mais l'abaissement des hommes qui avaient laissé commettre un pareil assassinat. Aussi, en apprenant cette mort, dit- il publiquement: — J'ai plus de honte de ce qui la cause, que je n'ai de douleur de cette mort même; tout le toft en est à mes amis de Rome ; ils doivent s'imputer a eux-mêmes, plus qu'à leurs tyrans, Tesclavage dans lequel ils sont tombés, puisqu'ils ont la lâcheté de voir et de souffrir des indignités dont le seul récit est intolérable. Mais alors par représailles il ordonna que l'on mit à mort Caïus Antonius. Hortensius, qui l'avait en garde, reçdt cet ordre et le mit à exécution. Lui-même devait être victime d'une représaille semblable. Pris à la bataille de Philippes, Antoine à son tour égorgea Hortensius sur la tombe de son frère. * Cet Hortensius, lieutenant de Brutus, était le fils du fameux orateur et le père de cette noble Hortensia dont la mémoire est arrivée jusqu'à nous et dont le nom est le symbole du courage et de l'éloquence. Eh bien, de même que Brutus avait eu, par les événenements, la main forcée à l'endroit delà clémence, il r.eut à l'endroit des exactions et du pillage. La grande question à cette époque était de fairç vivre les soldats. Ceux qui avaient faim devaient indubitablement aller demander à manger au général ennemi. Brutus fit ce qu'axait fait Cassius. Ce n'était point le corps de Brutus qui souffrait, c'était son âme au milieu de ses triomphes. Il avait vaincu' les Xanthiens, les Lyciens, les Pontariens, les Mysiens, il avait hâte d'en finir. Le gépéral ordonnait, l'homme jjémissait.

LE MONTE-CRISTO. 105 Aussi écrivit -il à CSassius : « Quitte TEgypte, au plus vite, et viens me joindre en Syrie ; ce n'est pas pour posséder nous mêmes le pouvoir, nîais pour délivrer notre pays de la servitude et pour détruire les tyrans que nous avons rassemblé des armées. A quoi bon alors errer de côté et d'autres. Il faut nous remettre sans cesse à resx)rit le but que nous nous somiHes proposé et ne nous en écarter jamais. C'est pourquoi, ne nous éloignons pas de Tltalie, rapprochons nous en, au contraire, le plus tôt que nous pourrons afin de secourir nos concitoyens. » Cassius comprit la nécessité du plan proposé par Brutus, il se mit en marche à Tinstant même. Les deux amis, disons mieux, les deux complices, — complices de ce crime immense de vouloir rendre à Rome une liberté dont Rome ne voulait plus— les deux complices se rejoignirent àSmyrne.G^étaitla première fois qu'us se revoyaient depuis qu'ils s'étaient séparés au Pyrée pour aller l'im en Macédoine, l'autre en Syrie. Chacun amenait, Four sa part, une magnifique armée. Ils étaient partis de Italie, comme de misérables bannis, sans argent, sans armes, n*ayant pas un seul vaisseau équipé, n'ayant pas un soldat à leur suite, par une seule ville dans leurs intérêts, obligés de se séparer-, pour faire un double appel de forces ; et voilà qu'après cinq ou six mois ils se trouvaient réunis disposant d'une flotte puissante, d'une cavalerie bien équipée, d'une infanterie nombreuse, et mieux que tout cela,ae l'argent nécessaire àFentretien de leurs troupes; en somme, en état de disputer à leurs ennemis Tempire du monde. Empruntons à Plutarque les quelques lignes iqu'il écrit à propos du rapprochement des deux amis,nousy trouverons l'appréciation de leurs deux caractères, appréciation précieuse sortant de la plume d'un Grec vivant sous les empereurs et écrivant les actions de Brutus et Cassius, cent vingt ans environ après leur mort, et quand il ne restait £lus à Rome que quelques rares et tenaces partisans de la épublique. — Cassius,dit-il,désirait rendre àBrutus autan t d'honneurs qu'il en recevait de lui ; mais Brutus le prévenait presque toujoursetallait le plussouventle premier chezCassiu8,ayant égard à son âge et à la faiblesse de son tempérament qui ne lui permettait point de soutenir la fatigue. Cassius passait pour un habile homme de guère ; mais il était violent et ne savait gouverner que par la crainte. Au milieu de ses amis, il aimait à railler et il se livrait à la plaisanterie avec excès. Quant à Brutus, il était aimé du peuple pour sa vertu, chéri de ses amis, admiré des gens de bien, et n*était haï de personne, pas même de ses ennemis. Il devaitces

sentiments à son extrême douceur, à l'élévation peu commune de son esprit, à sa fermeté d'âme qui le rendait « supérieur à la colère, à Tavarice et à la volupté. Sa pensée était droite, il ne fléchissait jamais dans son attachement à tout ce qui lui paraissait juste et honnête, et s'il se concilia la bienveillance et Testime publiques, ce fut surtout par la confiance que Ton avait dans la pureté de ses intentions.— Personne n'eût osé affirmer que Pompée, le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût voulu soumettre sa puissance aux lois. On était persuadé au contraire, qu*il retiendrait entre ses mains l'autorité souvei*aine sous \e titre de consul ou de dictateur ou de quelque autre magistrature plus douce. Quant à Cassius, homme emporté et colère, et que Tintérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on croyait que s*il faisait la guerre, s'il courait le pays et s'il s'exposait ainsi à tant et à de si grands dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens que pour s'assurer à lui-même une haute puissance. » , « Que si nous remoàtons à des temps antérieurs, . les Cinna, les Marins, les Carbon, qui regardaient la patrie comme le prix ou plutôt conune la proie du vainqueur, n'avouaient-ils pas franchement n'avoir combattu que pour la réduire en servitude ? « Mais Brutus ne s'entendit jamais reprocher des vues tyranniaues par ses ennemis, au contraire, Antoine luimême, dit un jour et cela devant témoins, que Brutus était le seul des conjurés oui n'eût été conduit, en conspirant contre César, que par la grandeur et la beauté de l'en- I treprise, tandis que tous les autres y avaient été poussés Sar la haine et par l'envie qu'ils portaient à ce grand omme. « Aussi, les lettres de Brutus prouvent-elles, et cela d une façon évidente, qu'il mèttait.sa confiance bien moins en ses^troupes qu'en sa propre vert^i. A la veille même du danger, il écrit à Atticus : « Mes afiJEdres sont au point de fortune le plus brillant, car, ou ma victoire afi'ranchira les Romains, ou la mort me délivrera moi-même ; tout le reste est pour nous dans un état ferme et assuré, hormis une seule chose qui çst encore incertaine, à savoir si nous vivions ou si nous mourrons libres. Maitî-Antoine porte la juste peine de sa folie en ce que, pouvant se mettre au nombre des Bjiitus des Cassius et des Caton, il aime mieux n'être que le second après Octave, de sorte que s'il n'est pas vaincu dans la bataille qui va se donner, lui, à son tour, sera obligé de lui faire la guerre. » • Et le temps prouva que ces paroles étaient une exacte prédiction de ce qui devait arriver par la suite. » Nous avons déià vu avec quelle lucidité dans sa lettre à Ciceron, Brutus lui avait exposé l'ambition d'Octave et les dangers çjue lui, Cicéron, courait en la secondant. Ce fut a Smyme

qu'eut lieu la première altercation entre les deux amis. Elle vint à propos d'argent. Cassius avait par ses exactions réuni de grandes sommes Brutus n'avait recueilli que très-peu d'argent, car ce ne fut que plus tai-d qu'il s'empara des provinces et des villes dont, trop hâtivement, nous avons annoncé la conquête — Tout Tarçent que j'avais de mon côté, disait Brutus, a ete employé al eqmpement de cette flotte nombreuse que je t amène, et qui met la Méditerranée en notre pouvou-. Mais les amis de Cassius, au contraire, jaloux de Brutus lui disaient : * ^ — Il n'est pas juste que ce que tu as conservé de tes épargnes, et ce que tu as arraché aux peuples en t'exposant à leur haine, tu le donnes à Brutus qm l'emploiera à s'attacher la multitude et à faire des largesses aux soldats. Mais telle était l'ii^fluence de Brutus sur Cassius, que celui-ci céda et donna à Brutus un tiers des sommes ou'il avait recueillies. ^ Alors ils se séparèrent ; chacun avait son œuvre i faire • un nouveau rendez-vous fut donné à Sardes. Ce fut alors que Cassius se rendit maître de Rhodes et en usa si durement avec les habitants. Et comme à son entrée dans leur ville les Rhodiena 1 appelaient leur maître et leur roi : — Je ne suis ni un maître ni un roi, leur dit-il, mais i'aî au contraire tué celui qui voulait être notre maître et notre roi. De son côté Brutus allait essayer de loyer des contributions, mais son cœur miséricordieux n'était pas celui d'un percepteur de taxe. Il eût, s'il eût suivi sa propre impulsion,plutôtdonnéaux malheureux qu'imposé les riches Ses ennemis eux-mêmes savaient cela et agissaient en conséquence. Ainsi il demanda aux Lyciens .de l'argent pour ses troupes ; les Lyciens allaient le donner, mais le démaaoaue Naucratès persuada aux villes de la Lycie de se révolter en en défendant les hauteurs, et de fermer ainsi le Dassaee aux Romains. ^ ^ Nous ayons souligné le mot démaaoaue pour prouver que la cause de Brutus était bien celle de l'aristocratie Brutus voyant l'obstacle qui lui était opposé,' envoya contre les Lyciens sa cavalerie qui les surprit pendant leur repas et en passa six cents au fil de l'épée. Puis, profitant de la terreur inspirée par sa victoire il se rendit maître de plusieurs forts et de plusieurs villes Alors son excellente nature reprit le dessus, et se donnant à lui-même un prétexte de clémence, il renvoya sans rançon ceux qu'il avait faits prisonniers. Il espérait que ce désintéressement lui attirerait l'affeotion des peuples, mais il n'en fut rien. La clémence était chose si insohte dans la société antique, que ses ennemis mirent l'action de Brutus sur le compte de la crainte Qu'ils lui inspiraient. ^ Brutus résolut alors de frapper un grand coup et d'aller mettre le siège devant Xanthe, où les plus braves et les

 plus considérables des Lyciens s'étaient renfermés. Une rivière en baignait les mnrailles, cette rivière s appelait le Xanthe, c'était elle qui avait donné* son nom à la ville. Ceux dçs assiégés qui pensaient avoir le plus à craindre de la vengeance de Brutus, au cas oi!i la ville serait.prise, résolurent de profiter au voisinage de cette rivière et tentèrent de se sauver en nageant entre deux eaux. Quelquesuns réussirent, mais les assiégeants s'étant aperçu de ce moyen d'évasion, tendirent des filets à travers la rivière , et à ces filets attachèrent des sonnettes. Dès qu'un nageur allait donner de la tête contre les filets, les sonnettes tintaient et le nageur était pris. . Une nuit , les Xanthiens firent une sortie dans le but 4'incendier les machines du siège. Ils parvinrent en effet à attacher la flamme à quelques-unes. Mais, juste en ce moment, un grand vent s'étant élevé, le feu sembla poursuivre ceux qui l'avaient apporté, et s'allongea en langues ardentes jusqu'aux créneaux des murailles r menaçant les maisons voisines. Brutus, qui craignait de voir Tincendie s'étendre à la ville, ordonna aussitôt d'éteindre le feu. — Mais, pris d'un désespoir insensé, les Xanthiens, au lieu de l'aider dans l'œuvre de leur salut, comme si, au contraire, ils s'étaient condamnés eux-mêmes, apportèrent du bois, du goudron, et tout ce qu'ils trouvèrent de matière combustible qu'ils jetèrent dans les deux ou trois foyei's. La flamme monta alors in'ésistible, dévorante, effroyable. Du haut des "murailles on voyait les Xanthiens, comme autant de démons rougis par les reflets de l'incendie, augmentant ce foyer, tirant sur les Romains, les vouant à la mort et s'y vouant avec eux. Bientôt l'incendie, comme attiré par les éléments qu'on lui jetait, rampa contre les murailles, couronna leur sommet, gagna des maisons épaisses; et, toujours poussé par le vent, toujours attisé par les assiégés, gagna la ville. Au miUeu des flammes, on voyait les habitants courir, allumant des torches au volcan, les jetant sur les maisons non atteintes encore. — On eût dit une fête consacrée au dieu du feu, —^ une satuijiale à Pluton. — En deux heures tout brûla : la surface de la ville ne fut plus qu'un lac de flamme. Brutus, desespéré de cet irréparable malheur, courait tout autour des remparts, criant aux Xanthiens qu'il leur faisait grâce, les suppliant seulement de s'épargner eux mêmes. Mais eux, sourds à sa voix, à ses prières, à ses supplications, semblaient pris de la rage de la destruction. Et, non seulement les hommes, mais les femmes, mais les petits enfants, se jetaient au milieu des flammés, ou se précipitaient du haut des murailles, en

poussant des cris afTreux. On vit des enfants venir tendre leur gorge nue aux épées de leur père. On les entendit leur crier de irapper. La ville consumée, réduite en cendre fumante, on vit une femme ayant son enfant mort à son cou mettre le feu à sa maison qui, écartée des autres, avait été épargnée, et se pendre elle-même à quelques pas de là. Le cœur de Brutus se brisa à ce dernier spectacle ; il s'en éloigna, détournant lefs yeux, et criant qu'il y avait une récompense de huit cents sesterces pour tout soldat qui sauverait un Lycien, homme, fenmie ou enfant. Cent cinquante seulement consentirent à accepter la vie. Au reste, l'exemple avait été donné aux Lyciens par leurs ancêtres pendant les guerres médiques : ils avaient brûlé eux-mêmes leurs villes et s'étaient ensevelis sous leurs décombres. Xanthe détruite, Brutus alla mettre presque en trem bjant le siège devant Patare, autre ville de la Lycie ; nous disons presque en tremblant, car il craignait que cette ville ne suivît l'exemple qui venait de lui être donné par la malheureuse Xanthe. Mais la fortune voulut, qu'ayant fait quelques femmes prisonnières, et les ayant renvoyées sans rançon, elles vantassent tellement à leurs pères et à leurs maris, qui étaient des plus considérables de la ville, la générosité et la clémence de Brutus, qu'elles amenèrent ceux-ci à remettre la ville entre ses mains. Dèg lors, la marche de Brutus fut un triomphe ; toutes es villes se soumirent et se rendirent à discrétion. Et bien leur en prit, car tandis que Ca:?diu8 imposait le^ Rhodiens à huit mille talents, c'est-à-dire à quaranteÏuatre millions de notre monnaie, Brutus ne leva sur 1--^ yciens qu'une contribution de cent cinquante talent?, c'est-à-dire de huit cent mille francs à peu près. Puis, sans leur causer d'autre dommage, il partit pont rionie. Ce fut là qu'il eut l'occasion d'accomplir une vengeano: qui, chez les Romains, passa pour un acte de piété. Noui^ avons, dans notre étude sur César, raconté la bataille de Phaisale, Pompée fuyant, son arrivée en Egypte, s^a mort. Cette mort avait été décidée pai' un mauvais rhéteur, nommé Theodatus de Chios, lequel enseignait la rhétorique au jeune Ptolémée, et, faute de meilleurs ministres, était admis au conseil. Le conseil rassemblé pour savoir comment on devait agir à l'endroit de Pompée, Theodalus de Chios opina pour l'assassinat, donnant cette bonne raison. — Un mort ne mord pas. Le conseil se rendit à cet avis et IJompée fat tué. Lorsqu'à son tour César arriva en Egypte, etjout ennemi de Pompée qu'il était, punit ses assassins, Théodatos seul eut le bonheur de lui échapper. Mais il n'échappa point à Brutus ; amené devant lui, Brutus le condamna à mort. La sentence fut exécutée. L'époque prise pom* le rendez-

vous des deux généram étant venue, ils se retrouvèrent à Sardes. Brutus étant arrivé le premier, il alla au devant de Cassius avec seï amis tandis que les troupes, i)our lui faire honneur, so i-angeant sur son passage, les saluaient l'un et l'autre du titre dCimpérator, Brutus attendait Cassius avec impatience ; il voulait lui repi'ocher sa cruauté et ses exactions. Aussi, à peine Cassius fut-il arrivé à Sardes et eut-il pris possession de la maison qui lui était préparée, que Brutus le poussa dans une chambre, y entra à son tour, ferma la porte derrière lui et aborda la question des remontrances. Cassius n'était pas doué d'une grande patience, aussi la sienne fut-elle vite à bout. On entendit alors un grand bruit de voix el une longue suite de récriminations réciproques. Brutus reprochant à Cassius son avarice et sa cruauté. Cassius lui reprochant sa clémence et son désintéressement. Cependant il était trop important au bien de la cause que les deux chefs qui représentaient le parti ne se brouillassent point pour que cette querelle eût une suite sérieuse. Stavonius, le même Stavonius que l'on appelait le singe de Caton, prit sur lui de forcer la consigne et d'entrer. Brutus et Cassius qui n'avaient pour lui qu'une médiocre considération le mirent à la porte ; mais la diversion était faite, et le même jour ils dînèrent à la même table, paraissant aux yeux de tous parfaitement l'accommodés. Le lendemain, Brutus jugea publiquement un Romain Lucius Pella, accusé de concussion par les Sardiens. Brutus, incapable de transiger avec sa conscience, le nota d'infamie. Ce jugement blessa fort Cassius. Quelques jours auparavant, ayant, dans des circonstances pareilles, à juger deux de ses amis, non-seulement accuses mais convaincus du même crime, Cassius s'était contente de leur faire quelques réprimandes en particulier, réprimandes qui ne l'empêchèrent point de leur conserver leurs • emplois. Ce jugement de Brutus était donc la censure du jugement de Cassius. Aussi Cassius accusa-t-il avec aigreur son ami de montrer un trop scrupuleux respe«n pour les lois et la justice dans, un temps où il fallait sacrifier quelque chose à la politique et à la faiblesse humaine. Alors, avec sa douceur ordinaire, Brutus lui répondit : — Cassius, lu dois te souvenir des ides de mars, ce jour • où nous ^vons tué César, non point que Cosar eût dépouille ni tourmenté lui-même pxîrsonne ; mais parce qu'il fermait les yeux sur ceux qui agissaient ainsi sous son nom. S'il est quelque prétexte honnête de violer la justice, mieux eût valu encore souffrir les malversalions des amis de César qued'être le complice de celles de nos propres amis ;

LE MONTE-€RIST0. 1Ô7 rindifférence sur les. premières n'eût passée que pour défaut de courage, tandis qu'en tolérant les autres nous semblons partager les profits des crimes que nous ne punissons pas. Ce qui rendait Cassius aigre envers Brutus c'est que Brutus avait toujours raison. Ce fut en ce moment et comme Brutus se disposait à quitter TAsie, pour passer en Grèce, qu'arriva l'étrange événement qu'on va lire. La tradition Ta raconté, l'histoire Ta adopté, la poésie l'a consacré. Brutus était un veilleur obstiné, uiie partie de ses nuits était consacrée à l'étude, au travail, ou à la lecture, deux ou trois heures de sommeil lui suffisaient. Une nuit qu'il avait veillé .jusqu'à la troisième garde, c'est-à-dire jusqu'à minuit, et qu après avoir donné le mot d'ordre aux centurions il était resté seul et éclairé seulement par la ftdble lueur d'une lampe, tout étant profondément obscur autour de lui, il lui sembla entendre un faible bruit vers l'entrée de sa tente, alors il tourna la tête et vit entrer un spectre à la tigure menaçante qui s'approcha de lui et se tint debout à ses côtés. Brutus attendit un instant que la vision terrible lui adressât la parole ; mais voyant que le fantôme s'obstinait à se taire, il l'interrogea le premier. — Oni es- tu? lui demanda-t il, réponds, homjne ou dieu. Que viens-tu faire ici? et que me veux-lu? — Brutus, je suis ton mauvais génie, répondit le fantôme, et tu me verrae à Philippe. — Soit, je t'y verrai. Le fantôme disparut. Brutus appela ses serviteurs et leur demanda s'ils avaient vu quelque chose. Tous répondireçt qu'ils n'avaient rien vu. — C'est bien, dit-il, allez. Et quand ils furent sortis il se remit à sa lecture. Alexandre Dumas. (La suite au prochain numéro).

THEATRES. TOUJOURS A PROPOS VHAMLET, Ce drame àUfamlet^ ce chef-d'œuvre de Shakspeare, et, par conséquent, ce chef- d œuvre de l'intelligence numaine^ a préoccupé les plus vigoureux esprits. L'auteur de Faust et ànComte d'Egmont^ le poète, le philosophe, le penseur Goethe, a subi surtout l'influence de l'œuvre colossale. ^ Nous disons le poète, le philosophe, le penseur, parce que Goethe était tout cela, à un plushaut degré, qu il n'était poète di'artiatiqu'e. Sous ce rapport, Schiller lui est bien supérieur. Aussi Goethe est-il bien autrement impressionné par Hamlet que ne l'est Schiller. C'est que, dans Hamlet^ il y a encore plus de poésie, de philosophie, de rêverie, que de drame. Shakspeare, l'homme dramatique, le sent si bien luimême, que son héros se gourmande sans cesse sur son invincible indécision. Il est vrai que cette indécision, cette lenteur, ce doute, sont une des grandes beautés de l'œuvre, puisque Ifamlet u'hèsite que parce

qu'il lui faut, pour olieir à son père, commettre une aciion qui lui brise le cœur. La première fois qu'il se fait ce reproche d'inertie, c'est dans le monologue qui termine l'acte II : « Et moi, cependant, intelligence épaisse^ âme de boue, je reste dans une stupide inaction, indifférent à ma propre cause, etjene trouve rien à dire, non, rien ! en faveur dun f'oi qui a perdu la couronne et la vie par le plus exécrable aiientat. -^Ah !je suis un lâche.— Qui veut m' appeler in-ffme, me frapper sur la tête, m' arracher la barbe et me la jeter à la face, me tirer par le nez, fne dire que y en ai menti par la gorge, et me faire avaler cet. ouïr âge, gui le veut ?— Ah ! j$ le souffrirais ; car il faut que je sois inoffensif comme la colombe, et sans fiel pour ressentir une injure. — Autrement j* aurais déjà engraissé tous tes vautours du pays avec les entrailles de ce misérable. — Satiguinaire et impudique scélérat ! monstre de perfidie! joignant sans remords le meurtre à t adultère — ' Quelle stupide créature je suis. Qu*il est beau de me voir, moi, fils d'un père assassiné, moi, que le ciel et l'enfer excitent à la vengeance, exhaler mon tndif/nalipn en paroles et me répandre en folles imprécations, comme pourrait le faire la dernièie des prostituées ^ Oh ! quelle honte ! cherchons dans ma cervelle ! C'est alors qu'Hamlet invente ce piège du théâtre qui doit donner une des plus splendides scènes dramatiques qui aient jamais existé. Hamlet fait jouer devant la Cour le Meurtre de Gonzagie, qui n'est pas autre chose que le meurtre du vieux roi. Au fur et à mesure que la comédie avance vers son dénouement, Hamletj qui profite de l'attention que sa mère y donne, , rampe des genoux d'Ophélia aux siens ; puis toul-à-coup, au moment où ne pouvant plus supporter le spectacle eïlé jette un cri, il se dresse devant elle triomphant. Sa terreur et, celle du roi ont dénoncé les deux meurtriers. Hamlet ne peut plus conserver de doute. — Oh! mon cher Horalio, sécrie-t-it, je gagerais mille livres que V Ombre a dit vrai, as-tu remarqué? — Parfaitement, Monseigneur. Et cependant l'occasion va s'offrir et Hamlet va la laisser échapper encore. Il trouve le roi seul, en prière; il tire son épée et s'avance derrière lui, puis il s'arrête. — V occasion est propice, maintenant ^qu' il est en prière, agissons donc. Oui, mais alors il ira droit au ciel. Est-ce la la vengeance que je veux de lui?... Non, rentre dans le fourreau, mon épée, et quand il sera assez endormi ou en proie à la colère, ou plongé dans les plaisirs d'un lit incestueux, ou absorbé parle jeu, ou le blasphème à la bouche, ou accomplissant quelqu'acte qui soit loin de porter le cachet du salut, alor^ frappe-le, afin qu'il tourne le dos au ' ciel et que son âme soit aussi noire el^ aussi damnée que l enfer otl i7 ira 1 Mais le

spectre n'entre pas dans toutes ces subtiUtés, Il a demandé la mort de Claudius, il la lui faut. Au milieu de la scène entre Hamlet et sa mère, il apparaît donc de nouveau. Aussi, en l'apercevant, Hamlet s'écrie-t-il. — Que me veux-tu, ombre chérie, veux-lu réprimander les lenteurs de ton fils qui, laissant le temps s'écouler et son indignation se refroidir, néglige Vexécuiion de tes redoutables commandements'^. . Il est vrai qu'il a voulu les accomplir, et que, croyant îe roi derrière la tapisserie, il a tué Polonius d'un coup d'épée ; mais ce meurtre inutile n'a fait que jeter un doute de plus dans son dme. Aussi, dans un monologue de la scène V du 1V« acte, se gourmande-t-il d€ nouveau : — Soit oubli stupide, soit lâche scrupule, qui me fait trop approfondir r action que je médite;— pensée dans laquelle il entre un quart de sagesse et trois-quarts de lâcheté, — je ne puis m'expliauer pourquoi f en suis encore à me dire Voila ce que j'ai a faire... Oh ! qu'à dater de ce moment mes pensées soient sanguinaires ou quelles soient nulles \ Et cependant telle est l'horreUr du meurtre que Dieu a mise dans le cœur d'Hamlet, qu'il ne faut rien moins que la révélation de Lae'rte, — la mort de sa mère et la certitude qu'il va mourir lui-même, pour déterminer Hamlet à frapper le roi. Mais, nous le répétons, cette hésitation même est une beauté. Goôthe a essayé de donner une idée de l'impression produite sur lui par Hamlet. Dans son roman de Wilhelm Meister, — Wilhelm s'engage dans la troupe de Serlo, — à la condition qu il jouera Hamlet. Seulement, comme il comprend qu'Hamlet ne peut être représenté devant un public allemand, comme il est sorti (lu cerveau de Shakspeare , il s'agit de faire des coupures et des changements. Alors Goethe met soïi génie à la torture pour faire ces changements et ces coupures ; — mais Goethe, qui n'est pas un génie dramatique s'y perd lui-même.

 lisez, et vous allez voir les changements de Goethe. « Je propose, dit-il, de rejeter tous les incidents épars, à l'exception d'un seul qui peut les remplacer tous, — les troubles de Norwége, — et voici mes idées à ce sujet : — Après la mort du vieil Hamlet, les Norwégiens, nouvellement soumis, s'insurgent. — Le gouverneur envoie son fils Horatio en Danemark pour hâter Tarmement de la flotte, et stimuler le zélé du nouveau roi, plus occupé de «es plaisirs que des affaires de TEtat. — Horatio, ancien camarade du jeime Hamlet et célèbre par sa valem* et sa sagesse, a connu le vieux roi ; — il a combattu à ses côtés et mérité ses bonnes grâces, — circonstance qui augmentera Vintiril de la première apparition du fantôme. Le nouveau roi accorde une audience à Horatio et charge Laerte d'aller en Norwége pour annoncer la prochaine arrivée de la flotte. —Horatio reçoit l'ordre d'en hâter l'armement. — Hamlet veut l'accompagner, mais sa mère s'y oppose. • Je ne sais si Goethe comprenait lui-même quelque chose aux changements qu'il proposait ; mais, quanta moi, je déclare que je n'y comprends absolument rien. Continuons. * « Après avoir reçu de Hamlet l'aveu du crime de son beau-pqre, Horatio'lui conseille de partir avec lui pour la Norvège, et de revenir avec lui à main armée. Quand le roi et la reine ^e défiant d'Hamlet, l'éloignent en lui donnant le conmiandement de la Hotte ; mais ils le font accompagner par Rosencrantz et Guildenstern, chargés de l'espionner. Sur ces entrefaites, Laerte revient, et le jeune homme, que Ton a fanatisé au point de le rendre coupable d'un assassinat, doit rejoindre Hamlet. Des vents contraires retiennent la flotte. Le prince revient, et il sera possible de motiver convenablement son passage à travers le cimetière. » Comprenez-vous Goethe, le moins ingénieux des auteurs dramatiques, et le plus naïf des grands poètes en fait de théâtre, s'inquiétant de motiver le passage d'Hamletà travers le cimetière. ♦ Comme si, avec le caractère d'Hamlet — rongé de mélancolie comme il est, poussé constamment à des idées de mort, non-seulement par son propre esprit, mais encore par les apparitions de l'Ombre — un cimetière ne doit pas être la promenade favorite d'Hamlet. Puis, lorsqu'une certaine invraisemblance devrait amener la scène des fossoyeurs, celle d'Hamlet interrogeant le crâne de Yorick, celle enfin d'Hamlet et de Laerte, est-ce qu'il faudrait s'inquiéter de cette invraisemblance ? Quand Rembrandt a besoin d'éclairer un portrait, il cherche la façon dont il l'éclairera pour faire te plus grand effet possible,' et

non pas la fenêtre d'où vient en réalité la lumière. Voilà, à notre avis, de ces choses parfaitement puériles en art. Enfin Goethe achève la nomenclature dé ses corrections. « Bientôt le roi reconnaît qu'il ne saurait trop tôt se débarasser d'Hamlet ; alors viendront la fête des adieux, la réconciliation apparente entre le prince et Laerte, les exercices chevaleresques et les quatre cadavres; tout cela est indispensable au dénouement de la pièce , la nation danoise a repris le droit d'élire ses souverains, et Hamlet mourant doime sa voix à Horatio. » Nous sommes d'un avis complètement opposé à celui de Goethe ; rien de tout cela n'est indispensable au dénouement de la pièce ; au contraire, toutes ces choses embarrassent le dénouement et alourdissent l'action; Troubles de Norvège, — voyage en Angleterre, — prise d'Hamlet par les pirates, — retour de Fortimbras,— l'action n'est point là, l'intérêt n'est point là, le drame n'est point là. Le drame est dans le crime de Claudius, dans les remords de Gertrude, dans les révélations de l'ombre, dans les tergiversations d'Hamlet, dans l'amour des deux jeu- nés gens, dans la mort d'Ophélie, dans la haine de Ijaerte, enfin dans la ven.geance accomplie. Voilà le drame ; non-seulement tout le reste n'est pas indispensable, mais tout le reste est inutile, plus qu'inutile, nuisible. Maintenant passons à la grande question qui divise les -commentateurs de Shakspeare. En Italie, on se dispute encore pour savoir si Ugolin a mangé ou n'a pas mangé ses enfants. En Angleterre on se dispute pour savoir si Hamlet est fou ou n'est pas fou, et si ayant toute sa raison, sa folie n'est qu'une folie feinte. Il nous semble que ce point ne peut être même discuté, Hamlet évidemment fait semblant d'être fou. Il donne lui-même le programme de sa folie future . Jusqu'à l'apparition de l'Ombre, nulle trace de dérangement dans l'esprit d'Hamlet ; mélancolie amère, profonde, inguérissable, voilà tout. L'ombre apparaît, la mission est donnée, Hamlet devient le vengeur céleste ; mais pour arriver au résultat voulu, il lui faudra dissimuler ; écoutez-le. « Le ciel et la terre, Horatio, recèlent plus de mystères que vos philosophes ne l'imaginent ; mais venez^ aini5, C[uelque singularité que vous remarquiez dans ma conduite, is par la suite je juge convenable d'affecter des ma9iiérts ibsarres^ jurez par le salut de vos âmes, qu'en me voyant ainsi, jamais il ne vous arrivera de vous croiser les bras ou de secouer la tête, ou de prononcer des paroles ambiguës, comme, — fort bien, ' — fort bien, nous savons ce que c'est, » — ou « nous pourrions si nous voulions, ■ — « ou s'il nous prenait envie de parler, » — ou bien encore : « il y a des gens qui, s'ils l'osaient, • — ou telles autres expressions

équivoques, — donnant à entendre que cous êtes dans ma confidence. Jurez de n'en rien faire,— et puisse à l'heure où vous en aurez le plus grand besoin, la grâce ne pas vous manquer. Rien n'est plus clair que cela. La folie d'Hamlet n^est u'un masgue. Il sera fou à la manière d'Edgar dans le loi Léar^ fou pour tout le monde, mais en face de Dieu et de l'Ombre, il aura toute sa raison. Convaincu que nous étions de cette folie feinte, nous avons encore rendu la chose plus positive dans la traduction que dans l'original. n HAMLET. Oui la terre Et le ciel, mes amis, cachent plus d'un mystère Que la philosophie encor n'a pas rêvé ; Revenons là. Chacun de nous soit préservé Par la grâce 1 Ecoutez : peut-être ma conduite Sera-t elle bizarre, étrange par la suite ; Peut-être je feindrai V égarement des fous. En me voyant alors, messieurs, promettez-vous De ne pas secouer la tête de la sorte. Ni de croiser ainsi les bras, disant : n'importe I « Nous connaissons la cause, » — ou bien, « si l'on voulait Dire ce qu'on a vu... si l'un de nous parlait, » Ou bien, « feinte folie 1 » ou telle autre parole, liaissant à présumer que vous avez un rôle Dans ma vie inconnue. Oui, vous me l'assurez, Chers amis, pas un mot, pas un souffle I —Jurez I Dans un autre endroit encore du drame, Shakspeare qui craint sans doute que le spectateur ne s'y trompe, fait au milieu de la scène la plus insensée du drame, rappeler, par Hamlet lui-même, qu'il n'était pas fou. HABfLET. — Voyez-vous là-bas ce nuage qui a presque la forme d'un chameau? poLONius. — Par la sainte messe, on dirait effectivement un chameau. HAMLET. — Je crois plutôt qu'il ressemble à une belette. POLONIUS. — En effet, c'est bien la forme d'une belette. HAMLET. — Ou à une baleine. POLONIUS. — Il ressemble beaucoup à une baleine. HAMLET. — En ce cas, je vais rejoindre ma mère. — Ils finiront par me rendre réellement fou I Il y a donc deux choses bien distinctes dans ffofnlety l'Hamlet raisonnable loi-squ'il est seul ou avec Horatio; THamlet sombre, — rêveur, — plein de paradoxe et d'âmère philosophie , — misanthrope ; récriminateur, contre toutes choses, et surtout coiltre lui-même ; -*mais, nous le répétons, THamlet raisonnable. Fuis, THamlet fou, — insensé,' — qui ne répond jamais à ce qu'on lui dit, qui échappe au dilemme, qui glisse en

LE MONTE-CRISTO. 109 tre les raisonnements, — rHamlet qni ne veut pas lais^ ser jouer de lui, enfin. Voir la scène de la flûte. Il nous semble que cette distinction bien claire, bien précise, bien nette, rend la tâche de l'acteur plus facile en lui traçant le double chemin qu*il doit suivre. Ainsi, chaque fois qu'il est seul, toute trace de folie et d'excitation nerveuse doit disparaître. Hamlet n'est plus qu'un corps brisé, un acteur fatigué du rôle qu'il joue, — craignant et désirant à la fois d'arriver au dénouement terrible ; essayant d'emprunter de la force à tout ce qui peut lui en donner, laissant par tous les pores échapper la fatigue x)hysique, par toutes ses pensées la fatigue morale. Mais dès qu'il n'est plus seul, dès qu'un œil l'épie, dès qu'une oreille l'écoute, Hamlet redevient le fou qu'il s'est promis d'être. Il est fou, non-seulement de pensée^ mais de corps. Il chante, il s'agite, il divague ; car il sent bien qu'il n'est pas fou, et dans la crainte qu'on s'aperçoive qu'il ne l'est pas, il exagère sa foUe. Puis, de temps en temps, nuance qui est plutôt dans la traduction que dans l'original , — il se laisse entraîner à la passion, — soit avec Ophélie, soit avec sa mère, et quand l'interlocuteur commence à s'étonner de trouver une suite dans les raisonnements de cet insensé, il éclate de rire en disant à Ophélie : HAMLET. Votre père est chez vous ? OPHÉLIE. Oui, monseigneur. HAMLET. Tirez sur lui tous les verroux, Qu'il ne fasse du moins 1 insensé qu'en famille. En disant à la reine : Un rat ! mort. — Je parie Un ducat, qu'il est mort. Voilà donc les deux grandes lignes que nous tracerons à Tartiste, en le laissant, bien entendu, maître des détails. Nous sommes revenu trois fois sur Hamlet,— c'est beaucoup, et cependant, ce n'est point assez. Hamlet est avec Yflliade et la Dwine Comédie, la plus grande œuvre qui ait été exécutée par un homme, et elle a l'avantage d'être plus humaine que les deux autres. Tant qu'il restera dans le cœur des peuples, une étincelle du beau, du grand, de la poésie, du pittoresque, Hamlet sera un objet d'étude et d'admiration pour les esprits élevés, et un tournoi splendide où les acteurs de tous les temps, de toutes les époques, de tous les siècles, essaieront teurs forces. Pour le moment, le tenant est Bouvière. Alex. Dumas. RECAUSERIE. Chers lecteurs, Ne me demandez ni ordre ni méthode dans ce que je vais vous raconter ; ne me demandez pas même d'être clair; je sors d'une espèce de rêve, poussé dans certaines parties jusqu'au cauchemar. Supposez que vous lisez quelque chose de pareil au S marra de Charles Nodier, et que vous suiviez, bon gré, mal gré, en chemins de fer, en

paquebot, en stage-coach, en ballon, à cheval, en barque, un Méphistophélès quelconque, vous entraînant au sabbat sur ses traces. • _ Tout ce que je vais essayer de faire passer devant vos yeux, vous le verrez, je vous en préviens, comme je l'ai vu moi-même, à travers le brouillard , à travers la poussière, à travers les ténèbres, à travers la fumée, à travers la vapeur et, par hasard, à travers le soleil. Parti lundi soir, j'arrive dimanche matin. Pendant six jours j*ai fait quelque chose comme cent lieues par jour, par tous les moyens de locomotion connus, — et au moment où j'arrive, au moment où, sortant du bain, j'étends la main ou plutôt la jambe vers mon lit afin de refaire connaissance avec le sommeil, oublié ou à peu prés, pendant toute une semaine, une voix me crie : — Eh bien 1 oui, il s'agit drôlement de vous mettre au lit, M. Brière déménage , il faut que demain, avant sept heures, il ait son journal fait. Alerte I alerte! — C'est bien, il l'aura. Oui, il l'aura, M. Brière ; mais il me laissera lui dire deux mots sur son prote. Déménagez, monsieur Brière , allez demeurer où vous voudrez ; transportez vos ateliers de la rue Sainte-Anne à la rue Vivienne, si bon vous semble; exigez de moi de passer les jours et même les nuits ; mais, au nom du Ciel, monsieur Brière, ayez un prote qui, quand je prends la peine de mettre en vers les ballades de Bulwer, pour donner plus de grandeur et de caractère à ma traduction, ne me fasse pas rimer roule avec roule. Mettez-vous un peu de mon côté, chers lecteurs, et fâchons-nous de compte à demi. Voici la première strophe de la ballade de Rou, telle qu'elle doit être imprimée ; De Senlis jusqu'à Blois, vague sur vague roule. Le déluge incessant des conquérants du Nord ; Et par l'effroi chassé dovant la sombré houle Roule aussi Franc sur Franc pour éviter la mort. Admirez un peu le travail qu'il a fallu à un prote pour aller découvrir la ^anifrre là-dedans, et pour mettre au lieu de devant la sombre houUy devant la Sambre rouUf Sans compter qu'il a découvert une chose nouvelle en géographie, c'est que la Sambre, qui prend sa source à Nouvion et se jette dans la Meuse à Namur, coulait entre Blois et Senlis. Il n'y a que les protes pour découvrir ces choses-là et que les correcteurs d'épreuves pour les laisser passer. Ce n'est pas tout ; sur trois fois qu'il y a Bou dans la ballade, le prote a mis une fois Rou, une fois Bau et une fois jR^. Enfin, pour couronner l'œuvre, il m'a fait un magnifique hiatus dans la dernière strophe. Celui qui imitant. Au lieu de Celui qui reniant. Avouez, M. Brière, que c'est cependant une chose bien . triste, plus triste encore que de déménager, qu'un auteur ne puisse pas quitter sa pauvre phrase un instant de vue, sans qu'elle soit dénaturée, torturée, estropiée,

poignardée, décapitée, rendue folle, inintelli^le, absurde, insensée, par celui-là même qui est chargé de la redresser au cas où elle sortirait contrefaite des mains de son crés^teur. En typographie, c'est l'orthopédiste qui fait les bossus. Enfin I Revenons au voyage, au musée de M»» Tussaud, à la fêle de la reine Victoria, aux promeneuses de Haymarket, aux jardins de Cremorn, aux paquebots monstres, aux dîners de Blackwall, aux courses d'Epsom, à l'exposition de Manchester, et suivez-moi si vous pouvez. Il y a douze jours, j'avais quelques amis à diner, un phrénologue américain, un médecin hongrois, un réfugié italien, et parmi eux un négociant germano-anglo-indien fort aventureux, fort aimable, fort millionnaire, ce qui, chez lui, qualité étrange, au lieu de gâter la chose, l'embellit. Il se nomme M. Young, marquis de Badaour. C'est le nabab pur sang. Au dessert il leva son verre. — Messieurs, dit-il, un toast. On connaît la solennité de pareilles paroles ortitnt de

 la bouche d'un Allemand ou d'un Anglais. Or, quand TAUemand est Anglais ou l'Anglais Allemand, ees paroles sont doublement solennelles. On fit silence. — A ceux, dit M. Young, qui viendront avec moi mercredi prochain aux courses d'Epsora. — Bon, dit une voix, pour aller aux courses d'Epsom, il eût fallu s'y prendre il y a un mois. Vous ne trouverez plus une chambre à louer dans les hôtels, plus une voi • ture à louer dans les écuries. — Aussi, répliqua M. Young, il y a un mois que je m'y suis pris. J'ai retenu deux étages de London Coffee House, et un de mes amis a dû louer une calèche où nous tiendrons facilement douze. Je puis donc offrir à chacun de ceux qui me feront raison de mon toast une place dans ma cstléche, une chambre dans mes deux étages \ pour tout le reste, et les courses d'Epsom passées, chacun sera libre comme Tair. Mon fils et moi fîmes raison a,u toast; c'était pour moi une occasion de voir, non-seulement les courses d'Epsom, mais l'exposition de Manchester. C'était pour mon fils celle de voir les courses d'Epsom, l'exposition de Manchester, et par dessus le marché l'Angleterre qu'il ne connaissait pas. — Où est le rendez-vous ? demandai-je. • — A lundi soir, sept heures et demie, dans la cour du chemin de fer du nord. Il ne fut pas dit autre chose. . On vida son verre là-dessus ; l'engagement était bien autrement sacré que s'il eût été passé devant notaire. — Le lundi, à sept heures et demie du soir, nous étions, Alexandre, M. Young et moi, dans la cour du chemin de fer ; à huit heures moins un quart, nous montions en wagon ; à trois heures du matin, nous arrivions à Calais ; à trois heures et demie, le paquebot s'éveillait, toussait, se mettait à nager, et, à travers la Umpide transparence de l'atmosphère matinale, nous abordions à cinq heures du matin à Douvres, sans avoir perdu de vue les côtes de France. Je retrouvai sur la jetée, au même endroit, presque sur la même marche, mon homme de la coulevrine, celui de l'autre voyage; mais quand on a vu une coulevrine une fois, fût-ce la coulevrine de la reine Anne, et que Ton a payé deux shellingspour la voir, on n'éprouve aucunement le besoin de redonner deux autres shellings pour refaire au bout d'un mois connaissance avec cette même coulevrine. Au lieu de suivre mon cicérone, j'entrai au buffet. Je voudrais bien qu*un savant hygiéniste, mon ami Place, par exemple, qui dans ce moment est chargé, sous le rapport de l'hygiène, de faire l'éducation des Bruxellois, voulût bien me dire ce que l'on peut prendre dans un buffet, à cinq heures du matin, après avoir fait quatrevingt-dix lieues en chemin de

fer et dix ou douze Ueues en bateau à vapeur. Il n'est point que vous sachiez, chers lectem-s, que la mer furieuse d'avoir, à la suite de je ne sais quel cataclysme, séparé deux peuples destinés à si bien s'entendre dans l'avenir, fait incessamment rage entre Douvres et Calais, et est plus fatigante^ pendant les deux heures ou deux heures et demie que l'on met à la traverser dans sa plus étroite largeur, qu'elle ne l'est quelquefois quand on va de Porthmouth à New-York, et de Lorient à BuenosAyres. Je ne dis pas cela pour moi, j'ai le bonheur de regarder du haut du pont la mer avec un suprêm^e dédain ; elle ne m^a jamais produit qu'un seul effet, c'est de me donner de l'appétit; plus elle est grosse, plus elle me creuse. Cependant, comme il est difficile de manger au milirde gens qui font tout le contraire, on en arrive, en me tant pied à terre, à des dépravations d'estomac qui vuu> épouvantent quand on y réfléchit à téta reposée* A peine si j'ose dire ce que je demandai en entrant a. buffet. Je demandât une tasse de café à la crème. Le café à là crème est rarement bon chez aou ; une foi^ engagé sur les grandes routes, il né l'est jamais; mais e arrivant en Angleterre, c'est un breuvage qui n'a plus d^ nom. Peutr-être me demanderez-vous, chera lecteurs , pourquoi je m'arrête suv de pareils détails, ayant tant de choseà vous raconter; vous êtes injustes, en ce que c'est poii^ vous, ce que j'en fais ; en efTet, il n'y a rien d'impossible ^ ce qu'un jour ou l'autre vous alliez en Angleterre, à ce qiir vous ayez faim en arrivant à Douvres, et à ce qu'ayant faim. vous demandiez comme moi une tasse de café à la crème. Je fis hommage du mien à un fort bel épagneul qui, erraientre les jambes des voyageurs, indiquait par les prévenances qu'il semblait avoir pour eux, sans' distinction di sexe, de nation ni de rang, qu'il appartenait à la maison ai; même titre que certains garçons de restaurant qui, n'étac: point payés par l'établissement lui appartiennent cefiendant et vivent des pour-boire qu'ils reçoivent. Le chien iii<^ regarda en animal qui ne demande pas mieux que de séparer le fait de Tintention, et ne voyant rien d'hostilt sur mon visage, il se contenta de me tourner dédaigneusement le dos, sans même faire ce que j'avais fait, c*est-cV dire approcher ses lèvres de l'affreux breuvage. Maintenant que j'y réfléchis, je lui sais gré de cette modération. Il avait le droit de me mordre. A six heures nous quittâmes Douvres, à neuf heures ud quart nous étions à London Coflee House. Nous touchions juste pour là fête ou pour l'anniversair? de la naissance de la reine Victoria, je ne sais pas bien. — A partir du moment de mon arrivée à Londres, j'entrai dans un tel tourbillon, que je n'eus même plus le temps de demander l'heure qu'il était.

M. Young avait à voir ses amis, nous les nôtres. Il nous donna rendez-vous à cinq heures, à l'hôtel ; nous dînions avec lui à Blackwall. Le dîner, comme la chambre, comme la calèche, était commandé de Paris. Nous primes un bain et nous sautâmes, Alexandre et moi. dansi une voiture. Nous sommes en général émerveillés, nous autres Français, de voir le train dont vont les voitures à Londres — nous en faisons honneur, tant que nous n'avons i>as payé nos cochers, à une race de chevaux supérieure à la nôtremais quand nous avons prononcé le sacramentel how muck qui veut dire combien^ le mystère nous est expliqué — ^la rapidité ne vient point de ce que le coursier est croisé arabeou anglais, elle vient de ce que le cocher est payé au mille, et que plus il parcourt de milles dans la journée, plus il gagne de shellings . Chez nous, où il est payé à la course où à l'heure — il marche quelquefois à la course, à l'heure jamais. Là bas — il va vite — mais il va cher. On peut hardiment compter le double du prix de la France. Consignons un fait en passant -— c'est que presque jamais un cocher anglais n'accroche, et que si ce malheur lui arrive, au lieu d'mjurier son accroché ou son a(;cro*

 cheiu', chacun salue Vautre en riant comme pour dire : quels imbéciles nous sommes ; et poussant son cheval qui en arrière, qui en avant, le décroche comme il peut , sans le moindre échange de mauvaises paroles ou de coups de fouet. Les cochers d'omnibus surtout sont merveilleusement adroits. Ils conduisent des colosses qui sont dans Tordre des voitures ce que les léviathans sont dans l'ordre des poissons ; un coup de leur queue ferait sombrei* immédiatement le cab le plus solide. Eh bien, ils connaissent leur force et n'en abusent pas. Assis à quinze pieds de terre, graves comme si lairs sièges étaient d.es trônes et leurs véhicules des états, gantés et cravatés comme des gentlemen, ils paraissent condescendre par complaisance à vouloir bien conduire dans leurs voitures les passants là où leurs plaisirs ou leurs affaires les appellent. Quand on arrive à Tlle d'Elbe on vous prévient que vous allez tout trouver un tiers au-dessous de la nature. Quand vous arriverez à Londres, soyez prévenus que vous trouverez tout un tiers au-dessus, — jambon, roesbeef et beefsteaks compris. Au reste, Londres, qui est grand deux fois comme Paris, est vile vu, à la surface, bien entendu. — Quand vous avez remonté trois rues à droite, que vous les avez redescendues à gauche, — Haymarket, — Régent Street, — et Oxford Street, — vous avez tout vu, — en fait de rues. Il y a une énorme ressemblance entre la Belgique et TAngleierre, — Londres est une gigantesque Bruxelles. Alexandre avait d'ailleurs ses idées arrêtées sur Londres, — il y allait pour acheter du papier, de la porcelaine et du plaqué, — les courses d'Epsom et Texposition de Manchester ne venaient que secondairement. Il en résulta qu'au bout d'une heure nous nous dédoublâmes, nous donnant rendez-vous à Hyde-Park pour quatre heures ; il sauta dans un cab, je restai dans mon coupé, —il tira à droite, moi à gauche. ' Qu on ne donne point une mauvaise interprétation à ces deux mots à gauche. J'allais voir le musée de M»»* Tussaud, et Alexandre en faisait fi. Chers lecteurs, heureusement pour vous, vous ne vous rappelez probablement pas le boulevard du Temple tel que le chanta le pauvre Désaugier. — Eh bien, sur le boulevard du Temple s'élevait le salon de Curtius, où Ton m'a conduit quand j'étais enfant et où je suis retourné jeune homme, — ^j'avouerai que toutes ces célébrités en cire, depuis la chaste Suzanne jusqu'à Papavoine, avec leurs yeux fixes et leurs vétemen48 toujours trop larges aux biceps et trop étroits aux coudes, ont laissé un profond souvenir" dans mon esprit, — on les retrouve encore, il est vrai,

aux foires de province, mais isolées, éparpillées, — solitaires, — et tristes de leur solitude, — qu'il y a loin de là à cette brillante réunion dont elles faisaient partie du temps du café deVEpi-Scié — et du théâtre de Bobèche. Quand je pense que c'est sur ce même boulevard du Temple, que j'ai rencontré Hugo pour la première fois, dans la baraque d'un homme qui montrait un squelette de sirène, dont il prétendait avoir refusé la veille vingt-cinq mille francs, au gouvernement français. Eh bien ! le musée de madaracTussaud, c'est le royaume des figures de cire, présidé, comme la bataille d'Austerlitz, par les trois empereurs : l'empereur François , l'empereur Alexandre, l'empereur Napoléon. Tout souverain proscrit, .tout grand criminpl égaré, toute célébrité qui craint de fondre au grand soleil peut aller frapper à la porte de madame Tussaud, elle pratiqpie l'hospitalité sur une grande échelle. Au reste, quand la montagne ne vient pas à M*»» Tussaud, madame Tussaud n'est pas plus &ére que Mahomet^ elle va à la mont^ne. Son musée est non-seulement le musée des hommes, mais des choses. Elle a acheté les ordres de lord Wellington après sa mort; elle a acheté la voi-^ ture de Napoléon après Waterloo; elle a acheté la chemise de Henri lY après la révolution de 1830; elle a acheté jusqu'à la guillotine de Louis XVI. Aussi son musée est-il divisé en deux exhibitions bien distinctes : celle que tout le monde voit moyennant deux shellings, et celle qu'on ne voit que moyennant quatre shellings. Celle-ci est insidieusement appelée le Musée des Horreurs^ titre qui, vous le comprenez bien, pique vivement la curiosité des visiteurs, à qui l'on se garde bien de dire que pour leurs deux première shellings ils ne verront qtie des choses agréables, comme Wellington sur son lit de parade, Tom Pouce en costume de général et Henri VIII et ses sept femmes. S'il n'en a eu que six ou s'il en a eu huit, — une de moins ou une de plus que Barbe-Bleue, — pardonnez-moi, je n'ai pas le teraps.de chercher. Si bien qu'une fois engrainés de deux shellings, trouvant insuffisantes les choses agréables que l'on a vues, on se décide, moyennant deux autres shellings, à voir les horreurs. Le même motif qui a porté M"»« Tussaud à mettre lord WelUngion sur son lit de parade au nombre des choses agréables^ Ta portée à mettre Napoléon sur son lit de camp au nombre des horreurs. Décidément M™« Tussaud cache là-dessous quelque épigramme historique. Il va sans dire que je sacrifiai mes quatre shellings; deux pour voir les choses agréables, deux pour voir les horreurs. Je dois avouer une faiblesse, je n'ai jamaig vu guillotiner personne. Mais j'ai toujours désiré voir une guillotine au repos, à l'état inofFensif. J'ai conduit

dans ma vie tant de gens à l'échafaud, que c'est bien le moins que je sache commentim échafaud est fait. J'en ai vu en gravm'e, c'est vrai, mais la gravure laisse un souvenir bien vague. J'étais donc tiré malgré moi yers la guillotine de M™* Tussaud, ou plutôt vers la guillotine d^ M. Samson, comme le dit une inscription clouée à la muraille. Eh bien, je vous jure que c'est une mécanique fort ingénieuse, et dont le citoyen Guillotin avait le droit d'être fier. Celle de M™« Tussaud ne laisse rien à désirer. Elle est complète, le panier attend à droite, la bascule est baissée, le couperet est levé, il n'y manque absolument que le condamné. On n'a pas même fait sur lui l'économie de substituer de la sciure de bois au son auquel il a droit. Voir le condamné d'Henri Monnier. Dernièrement, cette guillotine toute prête tenta un Parisien. Il voulut voir comment on était sur cette bascule, et le cou pris dans cette lucarne : en conséquence, il releva la partie mobile de la lucarne, se coucha sur la bascule, pa^a sa tête par la lunette, et une fois là, abaissa la partie supérieure de la lucarne au niveau de son col. Il croyait qu'une fois la lucarne abaissée, il n'y avait plus qu'à la relever, et à retirer la tête en arrière comme fait un colimaçon qui veut rentrer dans sa coquille. Le Parisien était dans Terreur.

112 LB ftONTSMmiSTO. Une fois la tête prise dans la lucarne, la tête doit y rester jusqu'à ce qu'elle tombe. La guillotine est une chose sérieuse. Un petit ressort qui s'échappe sournoisement de luimême fixe le dessus de la lucarne, et comme ce ressort n'est connu que de l'exécuteur, le condamné parvlnt41 à délier ses mains, ne parviendrait pas à faire jouer le ressort. Il- fallait tout prévoir ! Or, notre Parisien, après être resté cinq minutes sur sa bascule, la tête à la lucarne, voyant que Ton ne voyait rien que le son qui garnit le fond du panier, et que cette vue était peu variée, essaya de relever le dessus de la lucarne poui' retirer sa tête, continuer sa visite, remonter dans son cab et rentrer &^n hôtel. Il se figurait reffet qull ferait, en France, en racontant à table d^hôte qu*il avait essayé la guillotine de Louis XVI et qu'il avait passé sa tête par la même lucarne où le petitfils de saint Louis avait passé la sienne. Seulement il ajouterait : , . — ^ Mais moi, pas bête, je l'ai retirée. 11 avait déjà fait sa phrase, comme vous voyez. . Seulement il avait compté sans son hôte. Quand il voulut relever la lucarne, la lucarne se refusa à tout mouvement. Le Parisien insista : la lucarne tint bon. . Il comprit alors qu'il y avait un ressort et chercha le ressort. • Mais alors il lui vint une idée qui lui fit pousser une goutte de sueur à chacun de ses cheveux. C'est qu'il pouvait se tromper de ressort et lâcher celui qui, au lieu de faire relever la lucarne, ferait tomber le couteau. Alors il se serait décapité tout seul, sans avoir la moindre envie de suicide, sans compter qu'il ne pourrait plus raconter, dans ce monde-ci du moins, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI. Or, il lui semblait que dans Vautre, le récit ne ferait aucun effet. Le parisien, imbu de cette idée qu'il pourrait se tromper de ressort, pensa cpi'il n'avait rien de mieux à faire qu'à appeler. n appela. On ne vint point. Il cria. Les visiteurs entendant ses* cris s'approchèrent. ^One diable fait là cet honune? demanda un de ces bons Londrins que Punch désigne sous le nom de eockney. — Oh I lui répondit un autre visiteur d'un esprit plus actif, cette bonne madame Tussaud ne sait qu'inventer pour la satisfaction de son public. Elle a pensé que la vue de la guillotine sans patient était dénuée d'intérêt, et elle a loué un brave jeune honmie, qui fait semblant d'être criminel; seulement, conune on ne guillotine pas à Londres, elle a poussé la vérité historique jusqu'à louer un Français pour représenter le patient. — A l'aide, au secoiirs, criait le Parisien. ^ Très bien, très bien, jeune homme, répondait l'Anglais, vous jouez merveilleusement votre rôle, bravo. — Mais monsieur, criait le

patient, ce n'est pas un rôle, je vous jure. Je suis là par acccident. . — Oh 1 oui, bravo, c'est comme celaqu'il faut continuer. — Que dit-il demandaient les autres visiteurs qui s'amassaient en foule. — Cc'est une leçon qu'il répète, seulement, il la répète bien. — Messieurs, messieurs, au nom du ciel criait le Pari 1 sien d'une voix qui allait s'affaiblissant. Messieurs, délirrei moi, mais faites bien attention, ne vous trompez pas >!> ressort, Messieurs, oubliez que vous êtes Anglais et me; Français, tous les hommes sont Jfrèrês, messieurs, à Taide, au secours. — Oh bravo ! bravo, répétait l'Anglais. Et chacun d'applaudir et dé battre des mains. Enfin, les applaudissements, les bravos et lés'battemeoîi •de mains firent si grand bruit ; qu'un dès employés de IV•tablissement accourut, fendit la foiiléét péàètra jusqu'à:: captif, auquel il demanda à quelle sorte de plaisanterie il se livrait. Au premier mot qu'il entendit, le patient comprit qui lui arrivait du secours. *; * Il parlait un peu anglais, l'employé de rétaLIissemeL: parlait un peu français'. ' . Les deux interlocuteurs finirent par s'enteÉdre. L'employé commença par expliquer la chose aux celieux, qui ne voulaient pas, à toute force, qu'on rendit ipatient à la liberté. De son côté, le patient criait qu'on le délivrât sans r;^ tard, à l'instant même. " ' • — Monsieur, lui dit l'employé, un peu de patience ; un de nos visiteurs est allé chercher sa femme qui est resté près du berceau du roi de Rome, je vous demande de demeurer jusqu'à ce que cette dame vous ait vu; quelque? secondes de plus, quelques secondes de moins ne sôntpoint une affaire. — Mais je ne veux pas rester une seconde de plus, moi, je ne suis pas ici pour amuser votre public, je suis ici comme les autres, pour mon argent. ^ Patientez, monsieur, patientez. — . Mais cela vous. est bien aisé à dire, vous, — j'étouffe, j'étouffe, je vais avoir un coup de sang, à moi, je..., j^ai... ouf! — Où est-il, où est-il, demandait la femme, en fendant la foule. — Le voilà, dit le mari. — Tu m'avais dit qu'il criait, pourquoi ne crie-t-il plus je veux qu'il crie pour moi comme pour les autres. — Vous entendez, monsieur, dit l'employé traduisant le désir de sa compatriote ; — madame vous prie de crier. Mais le patient ne soufflait plus le mot. Vous êtes Français, monsieur, et en votre qualité de Français, vous êtes trop galant pour refuser quelque chose à ime dame, monsieur, deux ou trois cris, voilà tout. Non-seulement le patient ne criait plus, mais ne bougeait plus. On eut alors Tidèe qu'il s'était trouvé mal. On fit jouer le ressort, -» on le tira de sa lunette, — on le mit sur ses pieds. n s'affaissa sur lui-même. Conune on Tavait présumé, il était complètement évanoui. On lui fit respirer des sels, on lui jeta de l'eau glacée au visage, enfin, à la grande

satisfaction des spectateurs, il rouvrit les yeux. Son premier mouvement en revenant à lui fut de porter ses mains à sa tête. En sentant qu'elle était encore sm* ses épaules, il poussa un grand cri de joie, et sans réclamer son chapeau qui l'attend toujours, il s'élança hors des murs de M»« Tussaud. Alex. Dumas. {La suite au prochain ntméro.) _^ Alex. DUMAS. Seal propriétaire et senl rédacteur da Ëfantê-Critto. ParÎB. — Imprimerie de E. Brière et C*, nie Sainte- Anne, 55.

The text on this page is estimated to be only 13.01% accurate

I" iNNia. N- ». UN MIIHERO, 15 CBIHTIHES. JEUDI 1 1 JLIX 1857. e (radattUB cl rcprainetln amai Interdites. MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. •■ •'•borne A P«rlii. •■ FRANCE! Pwii On «. . 8rr.--e. — Six mois. 4 SO - Six mois. S fiO bapean dn Joamal, rne Molre-Daiii« «!«■ TIOvIreM. n<> 11. ETRANGER: ■ AngMem'. ... Un an, Mfr...-c. PL.imonl L'n un, 15(r.-e. Be1giqu« Un .an, l.t 50 PorlUR.il .... Un »n, 11 S» Espa*n Un «n. 13 BO PruasQ Un «n, 1.1 SO Nfp& Un «n; 15 n. R-..i Un .n, 13 60 CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chère lecteurs. Rien ne me retenait donc plus à Bourg, mes renseipnements étaient prêts, elle lendemain matin, je quittai la capitale de la Bresse, la rivale du Mans, par la diligence de MÂcon. Le même soir j'étais à Paris. Une fois à Paris, le désir du Césarme revint en tête — ou plutôt, pour être vrai, le désir du César ne m'ayant pas quitté, une fois à Paris, je me préoccupai d'obtenir du mu?ée de Besançon la même faveur qu'en avaitobienue mon magistral. Mais à Besançon, je ne connaissais personne. Ah I si Nodier n'était pas mori I D'ailleurs, si Nodier n'était pas mort, c'eût é(c chez lui que j'eusse vu la statuette de César, et non chez mou magistrat. Je me rappelai tous mes souveuirs. Alors il mf> revint à l'espiit que je devais avoir une con- ■ naissance à Besancon Mais j'hêsilai fort. .\ celle i-rtnnaiss.ince J'avais ivndu uu service. 11 y a uni- chose (l'io j'idexiii-iiuiciilL'i-— c'i'sl qu'il n'y a pires t'uuemis que ceux à qui l'on a rfudu des services. Si l'homme se contenlall d'être ingrat, il sérail dans son droit. J'écrivis en tremblant à ma connaissance de Hesançon —

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

111 LK MONTE-CailSTO. et j'attendis, je Tavoue, sans grand espoir. J'étais injuste envers Ayasse, — ' Bon, voilà que j'ai laissé échapper son nom — par bonheur je ne fais d'ordinaire ces sortes d'indiscrétions que pour ceux dont j'ai du bien à dire. Reprenons donc. J'étais injuste ; Ayasse n'avait jamais laissé échapper une occasion ffe me donner de ses nouvelles et de me re mercier en même temps. Aussi, je dois le dire, chacun© de ses lettres m'avait toujours produit une sensation d'è tonnement, qui dénote que je fusse devenu un terrible misanthrape, si Dieu ne m'eût point donné un si bon estomac. Ayasse me répondit poàte pour poste. Il avait, ma lettre à la main, été trouver M. Vuiileteii Ma demande m'était accordée. Dans trois jours je recevrais mon petit César, aVéc un(? notice sur sa mutilation, et sur la manière doùt il était passé de la boutique d'un maréchal-ferranl au musée dé Besancon. En effet, la statuette n'avait ni bras ni jambe». En outre, à plusieurs endroits la den i du temps ou de la . lime avait laissé sa trace. Ces mutilations lui donnaient, aU teftte^ un Èàt d'antiquité qui lui allait à merveille. Je les avais donc facilement laisaéei Stli^ té eoâfiple du tempd^ — je me trompais^ Je devais les mettre sur celui des homme»/ Le temps n'est qu'inflejiible— les hommei sent., qui me donnera un mot pour dire ce que sont les hommes? Je le mets au concours. *Voici ce qui était arrivé au pelit César ; Il y â une vingtaine d^années, un paysan possédait deux ou trois arpents de> terre et detix ou trois vache» aS village de Voray. Ne m3 déminiez pas le nom de ce digne homrtie -, il est resté inconnu. Vous allez voir que le malheur n'est pas grand. Le susdit paysan venait tous les jours à Besançon vendre son lait. Un jour, en bêchant son champ, sa pioche heurtât un corps dur. Plus le champ est petit, plus son propriétaire le caresse. Son champ, c'rst le véritable enfant du paysan. Il laisse partir son fils pour l'armée plutôt (lue de vendre son champ. Il y a plus, si son fils a pris un bon nunïéra, il le laissé se vendre à celui qui en a pris un mauvais, pour arrondir son champ. J*ai fait un roman là- dessus qui n^est pas le plus mauvais de meà romans : Conscience. Notre paysan heijrla donc quelque chose de dur. Il fut étonné I il ne croyait pas avoir laissé dans son champ une seule pierre. Il fouilla du bec de sa pioché, et fit si bien qu'il déracina une espèce de chose ayant forme humaine ; seulement cette forme humaine était réduite à une hauteur de douze à quatorze pouces. Que l'on mo pai'donne de parler d'après l'ancienne mesure ; je n'ai pas encore eu le temps d'apprendre la

nouvelle. D'ailleurs, je suis bien aise de dire, en passant, que comme il y a parfois dans les choses^ dans les hommps et dans les institutions qui dis[).'\raiss:;nt, corUiines choses, certains hommes, cert;ûnes institutions que je regrette, je me cramponne le plus longtemps que jo puis à ces institutions, h ces hommes, à ces choses. Eh bien I j'avoue que j'aimais autant le pied de roj, l»* pied composé de douze pouces, qui me rappelait Ja Aénérahle mesure du pied de Chaîlemagne, quête» trentetrois centimètres qui ne me rappell«?nt rien du tout. Je ne suis pas de ceux qui croient que le progrés ne peut marcher qu ert abattant tout ce qu'il rencontre sur sa route. Le propre» doit, avant tout, conserver, ne fût*ce que pour établir, au bénéfice de ce qui est, une comparaison AVec ce fjui a été. Il est vrai que, sur ce point, les progfOTiiléé ne Wfll pa :^ toujours d'accord avec le progréî*. Ouand nous relisons aujourd'hili PàuH/mî» fltfiitîer. qui était certainement un progrf^sslst^^ HôtM idfnrtlM féii* étonné» de la haine avec laquelle il potirltiit rielix fchâteâti:^, tietin dotijoti», tlellle» tours. Ilpretidle^ pierfM potif de» idées, wmiTfli âdil Vnithaiïe prenait des tnmiHn» ft Vênl pour dèi pçéahf*. jidire pftynnn lira drnic fle terre Htt* IbrrtW hUifiiliie féduU*^ A une hautetlr de douié êti ijtitttôtltf podCM. C'Ptîtlt fmtre César. C'élpit hlen la peine d'étfe César, À^àihif fcod^ttîirfepa^tié, ien «Htles, la Crerf?^ l'Bgtfte, l'Afrir|Wf pmt ^iro dî«-tieuf Cent» ans apte» Wttrésènfé paf tiii» flg««lf« ^ue CharlVmaghé ottt ômiterle de iofi pied. Bh f mon ftflu, ëbakspeare^ le gtàûA j^imêUfiU, fc'at-11 pà» dit : A qupUc fln grossière Nous pouvons arriver ; en suivant la pou^^sière D'Alex ndie le Grand, encha'ine état. bIcnlAt Ou peut la trouver drnchi» à la iftaincriin ruiiiàod. HOllATl(f. Cctel trop stfttilemclit enviéagcf les cWses. HAMLET. Ifats non. tien (}nô de .«Impie en ces tnéfnmorplioséSr Pien qu'on puisse nier Tiens. Al.xandrc est mort ; Oft le me! au tomb au ; li, tous en sont d'accord, H rpdev'rcnt pn«s» 6fc el sa cendre est de terre, Ef Ja terre rsf arçîle. et sans plus de mystère, De rarjîile qui fui Alexaiulre-lc-Grand, Un polier pei t bien faire «n pot. au dem«araiit. i;imp(^rieux César, mort, redevenu boue; I^eul remplir lin* fente où la bise se jeiie, . PI rnrfcîle, qui tint en suspens rnnîvèfs. Va plalrcr un vieux mur rongé ()ar ies hivers'. Or, avouez, chers lecteurs, que niîéut vaut êncofé pour César être représenté par une figurine de bronze de la Iongiieur du pied de Charlemagne, que par une truelléc de bbîie plâtrant un vieux mur. L'homme, qui ne savait pas ce que c'était que César, tira sa figurine de terre, comme il eût fait d'une rave, et la rapporta à la maison, après s'être assuré

que c'était du cuivre. Le lendemain, il prit son seau à lait d une main, son César dé Taulre, et comme d'habitude s'en alla à Besançon. ' i ' En passant à Moires, devant la boutique d'un maréchalferrant, il entendit son nom prononcé. Il se retourna. I^ maréchal-f errant, qui était un de ses amis, rappelait. 11 était tout sithplement question de boire un verre de vin. Mais, pour boire un verre de vin, il fallait que notre homme rentrât dans la libre disposition de ses deux mains.

The text on this page is estimated to be only 14.41% accurate

l6 Sô^^tE-fttsTO. ni l Celait chose facile Il posa ewi s^au boue l'établi, son César dc^us. Tout en trinquant, le maréchal-feiTaal vit 1« Gràar. — Tiens, qu'as tu donc là ? demanda-t-il. — Un bonhomme en mivre que j'ai u-ouvé en bêchant ma terre et que je vais vendre a U ville. — Si c'est du bon. cuivre, il est inulile de le porter plus loin , dit le maréchal-fen-ânt.)e té l'achèterai ausiî bien que le premier quincaillier vend. — Oh I je né demande pas mieux ; ce he seia paS jplus chef pour ua àmi, — le cuivre est du cuivré. — Seulement, reste à savoir s'ù est bon. — Éprouve. Le maréchal ferrant prit une lime de la main droite, le César de la maîA gauche, él lui 'donna cinq ou six coUps de lime derrière la tète et autant sur la poitrine, pouf a'asSurer de la qualité du cuivre d'abord et que le cuivra était du même aloi dans toute la longueur de la etaluelte. — Eh bien î Ût le paysan en voj-an*. voler soua la lime la poufisiéi'e dorée. — C'est du cuivre, tout de même, ilt le maréchalferraût. — Et du bon, hein 1 — Du cuivre est du cuivre. — Allons ! voilà monsieur qui va marchander. — Non, et la preuve, tiens , combien peut-il y avoir de cuivre U-dedanst Deux livres, peut-étref. . — Oh 1 il y a plus que cela. — La preuve, c'est que je t'en donne^ du premitr coup, trente boub. —1 Tu en mettras bien quarante. Et, en effet, aprée une discussion d'un instant, le Biaréchal en rait quarante. I.e paysait, enchanté de sa j^ouraèe,>'eQ alla vendre son lait à BesatiËon, priant le boB Dieu de lui envoyer souv^t de pareilles aubaines. Le maréchal-ferrant avait -son plan -. c'était de faire du César de la soudure. . Ph I Shakepeare 1 Shakspe.are I , En c<H)8équence ^ chaque Tois que le brave homme avait besoin de limaille de cuivre, il prenait A mdme. Il lui lima d'abord une jambe, -^ puis l'autre. Un braS', - puis l'autre. Qnant A cehii-lÂ, l'bistoire b conservé son oem. Léguons ce nom à l^Fostérité : Jl s'appelle Vibï-, ' . ij. était en Uraia d'attaquer le côrp», lorsqu'on aiatlquairê de BewuiçoB.-aooMnéM. Hcdueli passa par hasard. . De ten[^M «a tempB il fatsùl une towmèe par la ville, ghlbADt teM n qm lui ^ctaiMtDt ATett tnie vatew artistiqnfe; °-Avei^vdînqiRilqiie«fa(itefoiiPfaoi, Vityr Un -4amRB> ^"-t'il ed ^tMiik *» Mon-, mmi^TOt Riductj n'ov. ■^ Eomment, p«s la plus petita «taïlM ~ '^ Pas la ptni pe'tito. St il eanttntiHit de ttnnr la nviniH tNi vainqueur de Pha^le et ite Manda. «■Rient — Absolument rien. ^ Maift qae diable ténet-vi^in ttooé-tt & laitutàn t **■ A la mtiiii, ma Httw; a-ls'on, A l'antre? ' — Uoé bamboche. -^ Mon'irei-raoi 11 bawboche, Vlry. — Oh f la

voM, mobfthnïr ftodnbt. Ça TX%n i pas l'air an PTcraiet abord , mais c'est du fameux cuivre, allei. L'antiquaire, aVec i;etlè intûiUofi dd TaîvhébliDgue, tressaillit en touchant le bronze sacré. Il reconnut une merveille d'art tronquée, mutilée, mais gat^bm la tiian)\ie tadtlébiA tlu isbff-aiftaAV» — Combien voulez vous de ce morcesa -ai cwvreî deaanda M, }t«dïtet. — Ah ! je vous préviens qu'il faudra le payer theri car c'est do faraeax cuivre, — Je vous demande combien vous en veulèt ? — > J'en voux six franoB. — Les voiyi. , _ .... M. Reduet jeta les six francs sur rétai)li et ae saûrâ avec son César. M. Reduet mourut quelque temps après cette acquititioa; il -avait un trée-beau rabiaet de curiosiiés qui fat Ysnda A M. Champy, de Dijon, n y a qujitre aas* M. Cbaœpy ût, A «on tour, «anoncer la vente de son «abfnA. M. Vuilleret, de Besançon, qui savait que le toAe du César se trouvait dans le cabinet de U. (%am{fy, partit pour Dijon, et fit l'acquisition de ce chAtnunt Antique pour cent cinquante franca. Hors de tonte atteints profone, grâtie A'cette 'demiAre mutation de mains, la merreilteusè figurine ko trouve ftiainlenant sonB vitrine au musée de Besançon. Ce fut ainsi que, grâce i\ la reconnaissance d'Ayosse, et grilce à la courtoisie de M. Vuilleret, jeme trouve proprié taire d'une épi-euve du torae de César, épreuve d'autan plus précieuse qu'il n'a été lire qu'à soixante exemplaires. Que cela ne vous entraîne pas à rendre service, (;hcrs lecteurs, et laissez-moi ces aortes de sottises. Vous ne tombe rez pent-étre pas toujours sur un cœur aussi reconnaissan qu'Ayaase et Btu- an homme auni courtois que M. Vuilleret. Alex. Dumas.

ÉTRUSQUES A BOURG. Pendant que nous sommes à Bourg et que nous parlons d'antiquités, disons un mot d'une chose qui m'a frappé. Notre journal n'est pas un journal comme un autre, et vous me permettrez bien de mi donner la forme que je veux. Je crois que j'en arriverai à supprimer romans, histoire et traductions, et à ne plus faire que causer avec vous. Il me semble qu'à tout prendre, c'est la chose qui vous amuse le plus, et nioi aussi. Je revenais donc de TégUse de Brou, je rentrais dans la ville par le faubourg Saint-Nicolas, quand tout à coup, en levant le nez, j'aperçus sur une fenêtre du n® 84 et audessus de cette inscription: Charles Bozonnet, potier, des pots d'une couleur charmante et d'une forme parfaite. Avec quelle argile étaient-ils faits? Etait-ce avec la poussière d'Alexandre-le-Grand, ou la boue de César? Je ne m'en inquiétai pas, je montai. La femme vint m'ouvrir; je demandai le potier, il arriva les mains pleines de terre. Je trouvai un artiste sous Tenveloppe d'un ouvrier. Nous causâmes. — Mais, mon ami, lui demandai-je, comment se fait-il, puisque vous dites vous-même avoir commencé à faire de la poterie comme tous les potiers, comment se fait-il que vous soyez arrivé à épurer de la terre commune et à éléganliser des formes vulgaires? — Ah ! monsieur, me répondit-il, c'est la faute de ma femme. — Comment, c'est la faute de votre femme ? — Oh ! je ne le lui reproche pas, au contraire. — Expliquez-moi cela. — Il faut vous dire que ma femme, tout le temps qu'elle ne passe pas derrière son pot au feu ou autour de ses enfants, elle le passe à lire. Je saluai la fenmie avec un certain respect. Elle se mit à rire. — C'est vrai, dit-elle, c'est mon défaut, j'aime cela de passion, lire. — Je dirai comme votre mari, madame, je ne vous en fais pas un reproche. — Eh bien, il faut vous dire , monsieur , que tout en lisant, elle tomba sur un livre intitulé Atcanio. — Ah! bah. — Vous le connaissez ? — Oui. *- Eh bien, quand elle eut lu ce livre, elle vint me trouver, elle le tenait à la main. — Bon I lui dis-je, te voilà encore avec tes romans. — Oui, et celui-là, il faut que tu le lises. — Est-ce que j'ai le temps? — Tu le prendras. — Mais, malheureuse, si je vais donner comme toi dans la passion de lire, que va-t-il arriver de nous? Tu peux écumer ton pot au feu tout en lisant, mais moi je ne puis pas en même temps lire et pétrir ma terre. — Ecoute, dimanche, nous devions aller ensemble à Ceyzeriat, n'est-ce pas? — Qpi. — Eh bien , au lieu d'aller à Ceyzeriat, je resterai à la maison, loi aussi, et nous lirons. — "Ce .sera amusant! —

Dame, peut-être. — Il faut vous dire que, tout en ayant lair d'être le maître, je fais toujours tout ce que veut ma femme. — Je connais bien des chansons sur cet air là, nion pauvre ami. — Le dimanche venu, je restai donc. Voyons, où est ton livre? lui demandai-je. — Le voilà. Et elle me donna le diable de livre. Je le pris en rechignant. D'abord, cela ne m'amusa pas beauéoup ; il était question de toutes sortes de personnages que j'ai connus depuis, mais que je ne connaissais point alors • deM»* d'Etampes, de François I*»*, du prévost de Paris; enfin, je tombai sur un nommé Benvenuto CeUjui, un faiseur de pots de Florence, à l'exception que celui là, au lieu de faire ses pots avec de la terre, de la faïence, de la porcelaine ou du près, les faisait avec du bronze, de l'argent, de Tor. — Monsieur, à partir de ce moment-là, je ne pus lâcher le diable de livre qu'il ne fût fini, et, quand il fut fini, il s-? fit un grand boide versement dans ma tête ; il y avait peutêtre dans le magasin une trentaine de pots, de cruches et demarmites; je pris un bâton, et vli et vlan, voilà touîe la vaisselle en morceaux. C'était ma femme qui était saisie: elle croyait que j'étais fou, et elle faisait tout ce qu'elle ppuvait pour m'arrê ter, en me disant :— Charles, mais qu'est-ce que tu fais donc, Charles? — Mais elle eut beau dire, je ne m'arrêtai que quand cela fut fini. Je lui dis . C'est bien ; maintenant, je vais aller au musée de Besaccon ; elle me crut de plus en plus fou. — Bozonnet, me ditelle, Bozonnet, songe à ta femme et à tes enfants. — C'est justement à eux que je songe, lui répondis-je. Je ne veux pas qu'ils soient des ouvriers comme leur père et leur grand-père ; je veux qu'ils soient des artistes, des artistes comme Benvenuto Cellini, comme Michel- Ange. Vous voyez que ma pauvre femme ne se trompait pas tout à fait, et que j'étais au moins à moitié fou; n'importe, elle commença de comprendre. — Ah! dit-elle, ah! oui, oui, oui. Alors, imaginez-vous qu'au lieu de me retenir, la voilà qui me pousse. Le lendemain, en route pour la capitale du Doubs, et en avant. Monsieur, il y avait là des urnes de bronze, des vases étrusques, des cruches égyptiennes, tout cela d'une pâte et d'une forme à faire tourner la tête. Imaginez que je dessinais a peu prés comme notre chat ; jamais il ne m'était venu dans l'idée de toucher à un crayon. Je sors du musée, j'achète un crayon et du papier; je rentre et je me mets à dessiner : c'étaient de drôles de . dessins, allez ; je recommençais dix fois, vingt fois, trente fois; mais àja fin de la journée me voilà tout étonné que cela commençait à aller. Le lendemain, j'y retourne ; ça allait mieux que la veille. Enfin, lé troisième jour, je reviens à la maison avec une douzaine de dessins, pas bons, mais suffisants, voyezvous, pour ce

que j'en voulais faire, sans compter que j'avais vu un jour dans un coin da pays une espèce de glaise et que je m'étais dit : — Tiens, tiens, tiens, voilà une chose qui pourra servir au besoin ; c'était à croire que c'était exactement la même que celle des vases étrusques et des cruches égyptiennes; j'y vais, il y on avait une mine. Dès le lendemain, monsieur, j'étais à même de deux charretées de terre, et je faisais de mon mieux pour arriver aux formes que j'avais dessinées. Les voisins me regardaient &ire et ils haussaient les épaules. — Tu vas crever de faim, mon pauvre Bozonnet, me disaient-ils ; à quoi diable veux-tu que servent des p^ots de cette forme-là? On ne peut ni faire la soupe ni aller à la fontaine avec tes pots, et ils avaient raison ; il y en avait qui étaient faits sur la forme de ces amphores, vous savez, où les Romains mettaient leur vin et qu'ils enfonçaient dans le sable. Il y avait des urnes sépiilcrales, des lacrymatoires. Tout le monde se moquait

LE MONTE-CRISTO. 117 de moi; ce qu'il y avait de pis, c'est que tout le monde avait raison ; pendant plus de trois mois, je restai sans vendre une seule de mes machines. Oh ! femme, je dis, ce n'est point cela ; il ne s'agit point de s'entêter et de crever de faim ; nous allons faire les anciens pots pour la nourriture et les nouveaux pour Tart, pour le plaisir, pour la réputation, et qui fut dit fut fait. Je me remis au métier, faisant de l'art âmes moments perdus, de sorte que, vous comprenez, l'ouvrier nourrit l'artiste ; de temps en temps il y a des amateurs, comme vous, monsieur, qui en passant voient mon exposition sur la fenêtre; ils montent, visitent mon magasin et m'achètent quelque chose, mais c'est rare. — Eh bien 1 repris-je, si j'essayais de vous dessiner deux pendants et un milieu, est-ce que vous croyez que vous pourriez les exécuter? — Pourquoi pas ? — Dame, je vous le demande. — Essayons. — Je vais d'abord essayer, moi. Je pris un crayon, et je dessinai trois pots de la forme la plus pure que pût me fournir ma mémoire. Bozonnet me suivait des yeux avec la plus grande attention. — Oh ! oui, disait-il, au fur et à mesure que j'avançais ohl oui. " ' — Oui, oui, dit-il, quand j'eus fini. — Quelle taille voulez-vous qu'ils aient ? — Dix-huit àvingt pouces de haut.— Combien vous devrai-je ? * — Dame ! Il y a de l'ouvrage. ' — Je le reconnais. — Ecoutez, ça vaudra quinze francs. — Le pot? — Oh 1 non, les trois pots. — Eh bien, va pour quinze francs, les voilà. — Bon I vous payez d'avance. — Et qui sait si j'aurais les quinze francs le jour où vous enverriez les pots. "^ "° — Oh ! l'on vous ferait crédit. — Merci, — à quand les pots ? — Je ne peux pas vous le dire ; quant à cela, vous comprenez, û faut vous en rapporter à moi, il y en a oui s^ gercent à la cuisson, voilà pourquoi c'est un peu cher ' — Je ne trouve pas que ce soit cher du tout -Là, reprit Bozonnet, maintenant, comme monsieur n est pas de Bourg. . . "^ — Eh bien I — Je le prierai de me laisser son nom et son adressP pour que je puisse lu^ envoyer sa commande. Il prit une plume et s'apprêta à écrire. Je dictai. Rue d'Amsterdam, 77. • — Rue d'Amsterdam, 77, répéta Bozonnet, voilà l'adresse Mais le nom. «^^esse, — Alexandre Dumas. effir ^' "°^'" '"'" '^'" ^'"'^' j'*^^^ °»éoa8é mon La plume lui tomba des mains. d Je^'°°' ^"^'"^ ^'"'^ ' '^ '"'" ^" "^ "'° °« ^"^t pas d- w"'"' ' '"'" '"'" "• ^^"'^"'^^ ^^^^' ^'^'^'«"r — Mon Dieu, oui. — Cost-à-dire que c'est vous qui êtes cause. — Que vous avez failli mourir de faim, vous venez de me raconter cela, et je vous en fais mes excuses. — Oh I il n'y a pas d'affront ! — Ni de rancune. — Je crois bien. Alors, si c'est vous qui

êtes M. Alexandre Dumas... — Hélas oui, c'est moi. ^ — On fera de son mieux, oh ! femme qui est-ce qui t'aurait dit cela que ton auteur viendrait dans notre pauvre maison, car vous êtes son auteur, oh ! vous lui en avez coûté de l'argent, vous pouvez vous en vanter, eh bien, c'est égal, on ne vous fera pas payer plus cher pour cela', ^ant on est content de vous voir. Je donnai une poignée de main au mari, j'embrassai la femme. Un mois après, j'avais mes trois vases, plus une carafe, un verre, un crapaud , et une couleuvre par-dessus le marché. Le cadeau accompagnait la commande. Maintenant, chers lecteurs, les vases sont fort beaux en reaUté, d'une coupe grave et antique ; si bien que tous ceux qui les voient dans mon atelier me demandent à quel Musée je les ai achetés, et le prix qu'ils m'ont coûté. Ce à quoi je réponds : — Je les ai achetés au musée de Charies Bozonnet, rue Saint-Nicolas, n» 84, à Bourg-en-Bresse, et ils m'ont coûté quinze francs. D'où vient que je vous parle de cela aujourd'hui, chera lecteurs ? Je pourrais vous répondre tout simplement : Je vous en parie parce que j'ai pensé à cela et non à autre chose • je vous en parle, enfin, parce que je vous en parle. — Mais, ce ne serait pas tout à fait vrai. — Je vous en parle pour avoir l'occasion de faire un autographe. — Un autographe ? — Oui. — Voici la lettre que j'ai reçue ce matin : « Bourg, 4 juin 1857. Monsieur Alexandre Dumas, » Lors de votre rapide séjour dans notre ville de Bourff vous avez daigné m'honorer de votre visite et faire acte d« présence dans mon petit atelier : non seulement, vous m avez alors acheté trois vases, mais encore vous m'avez fait espérer que lorsque vous auriez à me commander auel que chose, vous m'écririez directement : à cet effet ma femme vous donna mon adresse ; mais vous l'aurez perdue probablement,-ceci est parfaitement vrai, «puisc^e vos autres commaiides me sont venues par l'intermédiaire de M. MiUiet ; c'est pourquoi je prends la hberté de vous écrire la présente d'abord pour vous remercier de nouveau et von^ prier de vouloir bien prendre paUence encorldeux ou trois semamespourl'expédition.de vos vases . Vous m avez porté bonheur par votre visite,'monsieur • bon nombre de mes productions sont promises, S je S ' rXr 'IT"^'^' ^' '"^' P^^P^^^ pour fouini? un; collection d objets, produit de cinq ou si^ ans de trava^? je vous remercie donc doublement. » . Et maintenant que M. Alexandre Dumas aura lu ce miî précède, U se dira en posant ma lettre sur sonbu^eaT vSonsT ' """"^' ^"^' "^^ ^^^^^ ^ n'exfge î^?5^ Al * ^^!? "^^ °® ^^^"""^ P^^ ^^ tout mon compte à moi • si \f Alexandre Dumas fût revenu le lendemain du Zur . • '. avait fait à mon atelier l'honneur de le^s^ter iC^^ "". " venté n'importe

quoi et prié FillLtr^^^^^^^^^ '^7^^^' un autographe; ça ne vous aurait rien comé au mlhtSL

The text on this page is estimated to be only 18.12% accurate

m I4E MONTE-CRISTO. note^ que vous prçuiez daps polira vUlç çt Qe9. environs pour les Compagnons dé JehUy que j't^i lus ayçc le piéine intérêt et le même plaisir que jV toujours i 4èyorer vos ouvrages, depuis que, grâce à ma femme, i> ai çQordu. • Car voQs nVv)l)lierez p^,)I. Alexandre Dumas^ quo c'est en lisant vos descriptions sur Benvenuio Cellini im^ 4l^ eanio que j*ai senti bouillonner ^jx mo| Vapaour de Tart ; je ^ Ûgp ^ue ^ti& pauvves petites productiona n'étendront iojpfifili» vie4 ^ui ressemble à 4p \f, çéléb^t^. 9^ 4^ !*? «i»SfeÇ^<¥» que ïne% 4^Hvre* m'^éî W^^ÇHP^Wil* <^^V^^ cellg ^ vous avoir gQ^dè guçl(^fî ^<^%^ ÇfâëS ma. mai&ûn. ■ Ma femme et mon fila wîf^g8#«t ^ ^n% %kW9à Vm^ cères. > Gh^rieg Pcoûiqikx^ » Potier de terre à Bourg-en-Bresscy faubourg MuONiouias, N9S^. 9. Çô que le vîa de plus clair dans, foi^t cçl^, ç'efi^ qi^e j^gp ami Çgar^s Bozonnet voulait un autographe dft moi. 0uel aiilographe lui do^per ?" Alors J^eus une idée, c*étaît de joindre T^U^ & Vagiéable. " ^ Citait 4e vws ra^coixter gq^ hUtpîr^^ çbeç^ teSV^SW^ »* de lui en envoyer le ié3it. Q'est ç§ çjui çera (ait. En attendant, si vous désirez des pots de terre iÇ\\W beHe çputeur ç^ ç^éçutés avec wx\o, ^^(^aUrabJe iatelligeijce, faites çHi feUfts (aire vos jle$8ine^ et e^vpyez-l^s, §l4> foi^bourg SaintrTS'ipalaa, à Ch,arlpçPpzoiHiet, ^ Bo^ygrén-Ççenç, et rapportez-vo\}§: çn ^ lui. dans son commerce. Chers lecteurs, je vous donne ma P§{^ 41^^^^ fine cela n'est pas vrai. Non, mais en faisant fiàt^ y-di ^aâà une ohoae qui mV v?ki(un jpur prafop^^mfnt ^^ucl^é, je ve^s vôu9 ^acpnti^ ç^x\% f^^fm : le TOPa fâ ^t 4ans un^ ^ xm9 pmédwtas fiausaries qu'U m'était iipJoHr y«nu à Vi4é§ de refmva paaà pas le çnepÛQ 4S Yar^nes poqr relever le« erreurs Âûtea par les histqiena qui ont §crit cotte magnifique histoire à% la CtntQ 4u W \ si m^^iQqua, qu'elle r^aernble à un roman. J'^rr^yçiis 4 Sainte-Ménébould. L'hûfiune qui inenait mp^ çhfMrràrbaAfii a^i^ta i Tantrée de }$t ville et me dexuanda, : — Qtj ^um vous conduiva? le çépoAdia gaps liési^ç^ : — A l'iiôlet de Metz, Ppujpquoi 4 rî^ôtel de)|e^ piuiftt qu'aîlleurs» Je yaia vqua }e dir^, J V^a lu> 4ips Touvrage 4vi ili^in de Viotop Hugo, une description q^i m'ayfii(fait m^ dir^ i moi-même : — Si jamais je passe à Sai^^ -MéQêWuld, je deaoandi^i bien certainement ^ rh6tel de Metz. Cette description là voici : « Sainte Menébould es^ une esses pittoresque petite ville répandue à plaisir sur la pente d'une coUioe fovt verte, surmontée; ^e gr|«)^. «rbirea. Tai vu

iSaint^Ménébpuld une belle cbofg, > C'est la cuisipe {le Yffétei dû Mets. » C^^Uipw VJT^W euiabiBi upe aalle immense : on «es murs occupé par clés cuivres, lautre par des. faïences, au milieu^ en face des fenêtres, la chçminée^ énorme caverne qu'emplit un ffcu splendide ; au plafond un noir réseau de poutres magAiftqueinent enfuipées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses y des paniefç, des lampes, un garde-noanger^ et au centre une large nasse à clajres^voies où s\>4alentde^9tes hnfipézesde lard; sous la cheminée, outre le tourne-broche, la crémaîHère et la chaudière, reluit et pétille un trousseau éblouissant dSine douzaine de pelles et de pincettes, de tontes les fermes, d** toutes les grandeurs ; Fûtre flamboyant envoie des rayons dans tous hs oolns, découpe de grandes ombres sur le plafond* jette une teinte rose sur les fàleneea bleues et fait resplendir l'édiQce fantastique des casserollea eemaie une mumtUe 4e braise. Si jetais Homèra eu Rabelais, je dirais ^ -« Cette cuisine est un monde , don(cette chemtpée esl le soleil. » C'est un monde, en effet, un monde où ^ V^\ (gute une république d'hommes, de (^mea et d'^atmaux ^ des garçoni, 4es s^rvant^a des m^^miton^ ^es roi^liers, des poêles sur les récbftuda, dea marpitça ^\4 g^Ufaént, des friiurefli qui glapissent, ^espipe%/des oarièsi^ 4^^* fipfaou qui jouent, des chats et des chiens, et le miadtrê qui surveille, • Mens agitât molem . » » Dans un co^n, une grande horloge à g:^^ne^f[| i poids, dit gravemept l'heurç à tous ces gens occupés ; parmi les choses innombrables qui pendent au plafbnd^J'en ai admiré une surtout, le soir de mon arrivée ; ç ç^t une petite cage où dormait un petit oiseau ; ce petit oiseau m'fi'paru être le plus admirable emblèrue de Ic^ confiance. Cet autre, cette forge à indigestions, cette eutsine effha:i[ânte e^t nuit et jour pleine de vacarme : l'oiseau dort ; on a beau faire rage autour de lui, les hon^mes jurent^ les femme^ querellent, les enflants crient, les chiens aboient, les chats miaulent, l'horloge sonne, le cpupere^ co«:ne^ la lèchefrite piaille, le toumebrocho grince, la fontaina pleure, les bouteilles sanglottent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre , la petite boule àif^ plumes ne bouge pas \ • Maintenant vous eemprenes , n*e8t-ea pas ^ ehers lecteurs, que la description m^vait donné le désir de visiter l'auberge. J'entrai de plein bond dans la cuisine. Tout était à sa place, le cuivre, la faïence, l'^arioge, le lard, la pelle et les pincettes. Tout, excepté le petit oiseau qui é^t mort de viçillesse i onse ans. — Grand âge pour un oiseau \ -^ Citait un çbardonneret. En voyant la minutieuse attention avec laquelle j^examinais sa cuisine, l'hôtesse se ipit à

sourire et nie dil ' — Je vois que vous avez lu ce que M. Victor Hugo a dit de nous ; il nous a fait bien du bien en quelques lignes : — Dieu le bénisse partout où il sera. Que ta bénédiction passe les mers, pauvre âme reconnaissante, et que Texilé la sente passer cqnune up souffle de la patrie. liO roi Louis XYI a passé avec toute la famille royale ; on ne se souvient de son passage que comme d'un fait historique, personne ne peut dire : — En passant, le roi nous a fait du bien. Au contraire, le roi fuyait, le roi trahissait son sermeQt, le roi allait chercher l'étranger pour çentrgf avç(f lui en France. sr

The text on this page is estimated to be only 28.54% accurate

LE MONTE-CUISTO. U» Le roi ne faisait de bien à personne ; il faisait du mal à tout le monde. Un poêle passe, il est incqi^nu aux gens qui lo reçoivent, îl laisse tomber, toujours iuconuu, quelques lignes de sa plume, la description d'une cuisine ; un million d'hommes lit cette description, personne hq pass^ plus sans s'arrêter à Tauberge indiquée : la fortune de Taubergisle est faite. Et dix-sept ans après, au fond de son exil, le poète sent avec Tair qui passe, quelque chose de doux comme le frôlement de Taile.d'un ange. C'est la bénédiction d'une vieille femme qui travei^se la mer et qui vient à lui. Oh ! mon bien cher Victor, que ces mots qui vous étaient adressés m'ont été doux. — Dieu le bénisse! Eh bien ! voilà la chose dont je me souviens. Je me suis dit : — Peut-être serai-je pour ce§ braves gens de Bourg ce que Victor Hugo a été pour raubergisl© de Sainte-Menehould, et dans dix-sept an§, exilé ou mort, peut-être la femme dira-t-elle aussi cq pii^ii^nt (îç rooi. — Dieu le bénisse ! Al63^. Dumas. -»— «S" RECiUSERIE * . UNE PARENTHÈSE A PROPOS p£ h-S aUHO^OTINB DE MADAME Ti'ssAyo. Ne croyez pas que ce que nous allons vous dire à ce propos, cher lecteur, soit précisément folâtre. Non ; mais toute chose a son intérêt, même les choses hideuses. Or, à propos de la guillotine de M"»« Tussaud et do l'anecdote très-vêridique du Parisien qui s^va^l tente de l'essayer, j'ai reçu bon nombre de lettres. D'abord, une dissertation fort savante sur l'invention de la guillotine, qui, au dire de lauteur anonyme de cette dissertation, u*auraii pas été inventée par M. Guillotin. ?uîsune signification, à biiile pourpoint, d avoir à donner la preuve que la f:uillotiue de M»"* Tussaud est bien la vraie guillotine de 1793 ci n'a pas ét^ cUangée pendani ses mois de nourrice chez M. Sanson* Puis pnfin, une lettre du Parisien qui a laissé son chapeau chez M"'* Tussaud, et qui me dit que j'aurais bien dû le lui rapporter, attendu que c'était un chapeau tout flambant neuf. Il donne même ladresse dd son chapelier, ce qui fait croire que la lettre est du chapclierelnondu propriétaire du chapeau Mon intention était de continuer mon récit; mais vous comprenez bien, chers lecteurs, que devant de telles interpellations, je change d'avis et ouvre une parenthèse. Nous reprendrons notre récit dans le prochain numéro, à moins de nouveaux événements. L'homme propose, Dieu dispose. Seulement, je vous préviens d'une chose. Asseyez-vous dans votre meilleur fauteuil, accoudez-vous le plus confortablement que vous pourrez, allongez les jambes,

mettez-vous à votre aise, nous en avons pour un bojt de temps à causer. (l) la longueur de noti-e bAvw4^ge aous forço à remollro «u prochulQ numéro Ui AloMccm, Barold et Ut Grands nommés an rûbt àt ehambrt. j SeulemeiU, chères lectrices, mettez à la pointée de voire jolie main un flacon de sels anglais. Je vais vous faire riiistorique de cette horrible machine que Ton appelle la guillotine, ce qui ne serait pas plus une raison, je Tavoue, pour que le docteur Guillotin l'ait inventée, que le nom de l'Amérique n'est une preuve que l'Amérique ait été découverte par Americ Vespnce. Mais cette fgjs, rassurez-vous , il n'y a pas pu de passedroit. L'honneur de l'invention est revenu à l'inventeur, et si un Instant elle s'est appelée la petite Louisette, c'était à titre de sobriquet , et pas comme nom de famille. Abordons le sujet : Le 21 janvier 1790, l'Assemblée Nationale, qui avait déjà proclamé l'égalité devant la lui, proclamait l'égalité devant le suppHce. Le premier qui fournit à la justice l'occasion de mettre en pratique cette égalité devant l,e supplice, fut le malheureux baron de Favras. Il fut pendu. Il est vrai qu'il était innocent et pendu pour le compte et au lieu et place dç Monsieur da Provence, frèrç i\x Roi, depuis Louis XVIIL Empruntons à Prud'homme le compte-rendu de cette séance du 21 janvier 1790 : DISCUSSION SUE LA PEINE DE MOKT. -^ LK DOCTEUE GUILtOTJ^. — LA GUILLOTINE. — Séance du 21 Jamier 1790. « Après les dons patriotiques et la lecture des adresses, parmi lesquelles on a remarqué celle des citoyens patriotes de la ville de Grenoble, on a entendu le rapport relatif aux acquits-à- caution sur lesquels l'assemblée a déclaré qu'il n'y avait pointa délibérer. » Puis on a repris la mulion du docteur Guillotin sur les peines, et Ton a décrété les articles guivanls : » Les délits du mêiue genre seront punis par le môme genre de peines, quels que soient l'état et le rang descou-r pables* * Les délits et les crimes étant personnels, le supplice du coupable et les condamnations infaminles quelconques n'iippriment aucune flétrissure à sa famille. L'honneur de ceux qui lui appartiennent n'en est aucunement entaché. Et tous continueront d'être admissibles à toutes sortes d'emplois, de professions et de dignités, » La confiscation des biens du condampé ne pourra jamais être prononcée en aucun cas. tt Le corps du supplicié sera délivré à la famille si elle le demande : dans tous les cas, il sera admis à la sépulture ordinaire, et il ne sera fait sur les registres aucune mention du genre de mort. • N'est-ce pas curieux q le ce soit le 21 janvier 1790 que soit proclamée cette égalité dans le supplice, égalité, à laquelle le roi qui approuvait et signait le décret —

devait être soumis trois ans après, jour pour jour. Avez-vous remarque ces mola que nous avons soulignés? — Puis on a repris la hiqUou du docteur (iuillotin sur les peines. C'est qu'en elTet, c'était toujours le docteur Guillotin qui soulevait les questions de pénalité. Le docteur Guillotin avait sou dada. C'est que : 1** la peine de mort fût conservée. 2« Qu'elle fût appliquée à l'aide d'une machine de son in•^ vention. 11 y avait longtemps que le docteur Guillotin travaillait sournoisement à sa machii^e, c'était son idée fixe que à'6ter la vie sans douleur. s

The text on this page is estimated to be only 27.53% accurate

120 LE MONTE-CIUSTO. Il était convaincu qu'il y avait réussi. La chose était tournée, chez lui, à la monomanie. Il avait dans ses poches un assortiment de petites mécaniques de diverses grandeurs, avec lesquelles il donnait des représentations chez ses amis en décapitant des poupées do toutes les tailles. Du zèle il avait passé à Tenthousiasme. Dés le premier décembre 1787, il avait offert à rassemblée saphilanthropiqueinvenlion— elcela dans des termes qui ne permettaient guère à rassemblée de la refuser. — Avec ma machine, disait-il, je fais sauter votre tête eu un clin d'œil et vous ne soutïrez^point— à peine sentez-vous une. légère fraîcheur sur le cou. Vous voyez qu'une pareille machine n'avait rien que d'agréable, surtout dans It's temps chauds. C'était un rafraîchissement d'un nouveau genre. Cependantrassertion du philanthrope trouva bon nombre d'incrédules. L'assemblée se prit à rire. Combien de ceux qui rirent alors devaient à leur tour essayer la machine du docteur, et apprécier cette légère fraîcheur. Mais ils commencèrent par rire — c'est toujours comme cela que Ton commence en France. Ce rire qui signalait une incrédulité exalta le docteur Guilloliu. — Ah ! vous doutez, s'écria t-il, vous doutez— eh bien je n'ai qu'une crainte — c'est que cette facilite de se donner la mort, cette abseuce de douleur dans le moyen employé, ne- multiplie le suicide, surtout chez les vieillards, qui naturellement las de la vie, ne connaîtront pas plutôt mon invention, que ce sera à qui voudra en profiter. Au nombre des a.ssistants et de ceux qui riaient le mieux et le plus fort, était un pauvre garçon qui devait mourir d'une mort, certes, plus douloureuse que celle que venait d'inventer le docteur Guillotin. C'était Suleau, le rédacteur en chef du journal les Acles des A paires^ qui devait être massacre au 10 août. Il ne se contenta pas de rire, il lit une cjianson. — Si l'on doutait encore que la guillotine fût bien la fiile de M. Guillotin, cette chanson d'un contemporain, faite le soir du même jour où l'instrument en question fut offert à rassemblée, pourra lui tenir lieu d'extrait de baptême. Elle se chantait sur un air très à la mode à cette époL^air du Menuet cCExaudel. La voici : Guillotin, Médecin Poluique, Imagine un beau malin Que pendre est inhumain Et p;>u)mlrioliquc j Aussitôt Il lui faut Un supplice, Qui, sans corde ni poteau, Supprime du bourreau L'office. C'est en vain que Ton publie Que c est pure julousio D*un suppôt Du tripot D*llipppcrate, Qui de tuer impunément. Môme cxclusivemeiii, Seflaile, Le Romain Guilloliu Qui s'apprôte,

Consulte gens du métier Barnave et Chapelier, Même le coupe tèle ; Et sa main. Fait soudain La machine, Qui simplement nous tuera Et que Ton nommera Guillo.ine. L'nvention semblait si gaie, qu'elle excita encore la verve joyeuse d'une autre gazette : le lendemain du jour ou Suleau faisait paraître sa chanson, — une autre feuille intitulée le Nouveau Journal faisait paraître ce pot poun-i :. AIR : Paris est au roi, M. Guilloiin Ce grand medi-cin. Que l'amour «lu prochain Occupe sans Un, S'avance soudain Prend la parule < nfin Et d*uu air bénin, Il propose Peu de choses Qu'il expose En pt*u de mots, Mais reuipb.ise De sa phnise Obtitiiit les bravos De cinq ou six sols. AIR : En amour^ c'est au viltage. Messieurs dans votre sagesse. Si vous avez déci été Pour toute humaine faiblesse La loi de régalité, Pour peu qu'on daigne m\ ntendre, On sera bien convaincu Que s*il est cruel de pendie, Il est (Jur d*élre pendu. Air : de la Baronne, Comment donc faire, Quand un honnête citoyen, Dans un mouvement do colère Assassinera son prochain. Comment donc faire : En rêvant à la S3urdine Pour vous tirer d^embarras, J*ai fait une machine Qui met les têtes à bas. — Air : Quand la Mer Rouge apparut, « C'est un coup que l'on reçoit Avant qu'on s'en doute, A peine on s'en aperçoit, Car on n'y voit goutle. Un ceriain ressort caché Tout à coup étant lâché F*ait tomber Ber ber Fait sauter Ter ter Fuit tomber Fait sauter Fait voler la tête C*est bien plus honnête. Vous comprenez bien, chers lecteurs, que si la machine n'eût point été du docteur Guillotin, celui-ci eût réclame en voyant l'effet d'hilarité que produisait l'apparition de son instrument. Ainsi, voila la fille de M. Guillotin venue au monde, la

 voilà baptisée, et, comme vous le voyez, rien n'a manqué à son baptême, pas même les chansons. Il est vrai que si les études du moyen âge, et des ^es suivants eussent été aussi familières aux critiques de 1790 qu'elles le sont à ceux de 1857, M. Guillolin eût certes été accusé de plagiat. Que voulez-vous, ce n'est pas la faute de M. Guillotin — pourquoi arrivait-il le dernier? Il pouvait dire comme le poète à qui Ton reprochait d'avoir imité rantiquitê : L'antiquité, voilb, ma foi, Une pluisante cfemoiselle ? Que ue venuil elle après moi ? J'aurais dit la chose avant elle. Il est si difficile à une imagination, si riche qu'elle soit, d'inventer quelque chose de complètement nouveau; l'homme a toujours été jusqu'à la prodigalité riche d'inventions mortelles. Nous avouons donc que Ton retrouve quelque chose de pareil à la machine de M. Guillotin en Ecosse, en Allemagne et en Italie, où la mannajOy espèce du guillotine à couteau arrondi au lieu d'être taille en biseau, se perd dans la nuit des temps. Le maréchal de Montmorency lui-même, cet illustre rel)elle qui fut reconnu.de ses ennemis, parce qu'après avoiirenversé six de leurs rangs, _ il avait encore eu la force de tuer un homme au septième,' le maréchal de Montmorency fut décapite à Toulouse à l'aide d'une machine qui, si nous en croyons l'historien Puységur, avait de grandes ressemblances avec l'invention du docteur Guillotin. Il est vrai que les méridionaux ont toujom^s été d'un génie plus avancé et d'une imagination plus féconde que nous. « En ce pays-là, dit le chroniqueur, on se sert d'uae doloire, qui. est entre deux morceaux de bois ; quand on a la tête posée sur le bloc, quelqu'un lâche la corde et cela descend et sépare la tète du corps. • Voyez comme c'est simpki. Il y a seulement une chose qui m'étonne, c'est qu'une chose si simple n'ait pas été Inventée par Adam dans les loisirs champêti'es que lui laissait le paradis terrestre. Cependant, si satisfaisante que fût la machine de l'illustre docteur, ce ne fut que le 3 juin 1791, c'est-à-dire dix-huit jours avant la fuite du roi, qu'elle fut définitivement adop lée par l'assemblée, en même temps que la peine de mort, qui fut vivement discutée. Voici le texte du décret. Ah I vous avez voulu des détails, chers lecteurs, vous en aurez. ARTICLE PREMIER. Les peines qui seront prononcées contre les accusés trouvés coupables par le jury sont ; LA PEINE DE MORT. La chaîne. La réclusion dans une maison de force. La gêne. La détention. La déportation. ^ La dégradation civique. Le carcan. ART. II, La peine de mort consistera dans la simple privation de la vi3, sans

qu'il puisse jamais être exercé aucune torture contre les condamnés. ART. m. Tout condamné aura la tête tranchée. Au moment ou l'assemblée décidait que tout condanmé aurait la tête tranchée, la machine de M. Guillotin triomphait sur toute la ligne. Deux hommes s'étaient opposés avec persistance à la peine de mort. DU PORT ET ROBESPIERRE. Sans doute pressentaient-ils le cruel abus qu^eux-mémea devaient faire de cette peine. Les deux orateurs motivèrent ainsi leur opinion. 1» La société n'a pas le droit de mettre à mort un de ses membres, quoique coupable et dangereux. 2° La peine de mort n'est pas la plus dure de toutes le» peines. Mais Robespierre et Duport eurent beau faire, — le parti Guillotin l'emporta. La peine de mort fut adoptée. C'était la seconde fois que le nom du célèbre docteur revenait avec bruit 4 la surface agitée de l'assemblée. La première fois, ce fut lorsque, chassé par M. de Brèze de la salle d es séances, il proposa le jeu de paume comme le local que devait adopter l'assemblée. On y prononça le serment qui devait tuer la royauté. Xa seconde fois, il proposait la guillotine. C'était l'instmment qui devait tuer le roi. Et remarquez bien que M. Guillotin, savant distingué, au reste, était médecin par quartier de la cour. Il y a des hommes prédestinés. ♦ ♦ * Mais vous comprenez bien que rAssemblée nationale n'avait pas adopté à l'aveuglée l'instrument de M. Guillotin. Elle, qui avait rédigé cet article, auquel sa niaiserie apparente n'ôte pas, après les supplices de Ravaillac et de Damiens, son côté sublime ! La peine de mort consistera dans la simple privation de la vie. En effet, avant cet article, la peine de mort n'était pas la simple privation de la vie ; c'était, avec un art infernal, la prolongation de Tagonie. C*était sur l'échafaûd la suite de la torture. C'était la roue, Pécartellement, le plomb fondu dans les membres, le bûcher, l'huile bouillante, où l'on trempait le condamné, comme une mère attentive trempe pour sou enfant une croûte de pain dans le pot-au-feu. Elle devait donc être séduite, surtout par l'invention d'un instrument qui ôterait la vie sans douleur. On décida qu'il serait fait un essai de l'instrument. Chers lecteurs, suivez-nous, et nous allons vous faire assister à cet essai. Vous comprenez que, si partisan qu'il fût de son inven- • tion, si confiant qu'il fût dans la douceur de son supplice, le philantrhope docteur ne pouvait essayer sa machine sur lui-même. Il fallait donc des sujets. Y êtes-vous, chers lecteurs ? Oui ; moi aussi, venez. * Vous me demandez où nous sommes? C'est votre ^Ut>it. Nous sommes dans une des cours de Bicêtre. Ce que nous allons raconter se passait le 17 avril 1792. Il était six heures du matin. Une petite

pluie tombait fine comme un crêpe, tandis que cinq ou six ouvriers charpentiers, sous la direction

 coups d'un maître, s'occupaient à dresser dans cette cour une machine d'une forme inconnue et étrange. C'était une plate forme en bois, surmontée de deux panneaux de dix i douze pieds de hauteup. Ces deux poteaux, à une dizaine de pouces Vun de Vautre, étaient ornés d'une rainure dans laquelle glissait, au moyen d'un ressort qui, ea s'ouvrant, lui donnait taule facilité de se précipiter avec la force de son propre poid§ multipliée par un poids étranger, une espèce de couperet en forme de croissant. Une petite ouverture était pratiquée entre ces deux poteaux ; les deux battants de cette ouverture, à travers laquelle un homme pouvait passer sa tête, se rejoignaient de façon à li^i prendre^ le cou compie dans un collier. Une bascule, en rapport avec cette lucarne,^ était étalée de façon à §e redresser tout à coup et à se présenter horizontalement à la hauteur de cette lucarne. En jetant les yeux sur les ouvertures grillée?, pratiquées dans les quatre n^ur^ailles qui fermaient cetlè cour, on pouvait voir quelques têtes pâles et inquiètes, véritables têtes de spectres aux yeux fiévreux, dont les regards plongeaient SU" la mî^chiiie qui alljiit s'élevant toujours. Celaient les têtes des prisonniers réveillés par les de martça.u ; on a le sonimejl léger en prison. Ces prisonniers regardaient quel événement inattendu allait se passer dans la cour, Quelques personne^ entraient les unes après le$ autres, et maigre la pluie qui continuait de tomber, elles examinaient cette machine avec curiosité. Ce furent d'abord le docteur Philippe Pinel, puis le célèbre Cabanis, dans les bras duquel Mirabeau venait de de mourir, il y avait quinze jours a peine. Ces personnes demandaient des explications au maître cbarpQiHier qui se nommait Quidou. Vous voyez, messieurs les critiques , que nous sommes au courant. £m pressons-nous de iivù que ma^itr^ Guidon donnait ces explications avec la plus grande eoraplaisance. Mallre Guidoq détaillait donc de son mieux les vertus de la machine pour laquelle il paraissait avoir une prédilection toute particulière, et qu'il appelait en riant la defn^fiselle^ attendu, ajoutait-il, qu'elle était vierge. Dans un coin de ia cour se tenait un autre groupe de quatre personne^, Ces quatre pef*sonne3, vôtue$ (^t siniplemeut, portaient des cheveux non poudi^s. Le chei de cei quatre Honiimes pouvait c^voir de cinquantecinq à cinquante-huit ana^ il était de taille haute, avait le sourire bienveillant, la physionomie ouverte. Cet homme s'appelait Charles-Louis Sanson, Il était né le 15 février 1738, et exerçait depuis vingt ans, sous la direction de son père^ les fonctions de bourreau de Paris. Les trois autres

hommes étaient : D'abord son fils aîné— Cl^avles-Henri^ jeti^e homme de vingt-trois ans, destiné c^lui succéder. Les deux autres étaient de simples aides. La présence de Monsieur de Paris , comme on appelait alois l'exécuteur des hautes œuvres du département de la Seine, donnait une terriblq éloquence à la machiuQ en question, qui dés lors parlait toute seule. . ' Vera sept heures et demie, deux hommes apparurent 4 la grille, qui s'quvrit devant eux. • L'un^ âgé de soixante-dix ans, pdlr^, çoufTrant delà maladie dont bientôt il devait mourir, était le docteur Louis« médecin par quartier du roi. L'autre ^lait l'inventeur delà fameuse machiûe, le citeyen Jeseph-Ignacc GivUotin en personne. Tous deux s'approchèrent, le docteur Louis lentement, Giiillotin avec cette vivacité qui faisait le côté rejaapquable de sa personne. Ce dernier parut enchanté de la manière dont maître Guidon avait matérialisé sa pensée, aussi lui demanda-t-il combien Tinstrument pouvait coûter. — Foi d'homme, dit Guidon, dont c'était le sermPiit habituel, je ne puis livrer la chose à moins de e4nq mille cinq cents francs. — Oh ! oh I fit Guillotin hq peu étourdi du chiffpe , cela me paraît bien cher. — Oh ! répondit Guidon, c'est que ce n'est point de l'ouvrage comme les autres ouvrages celui-là. — Quelle différence y a-t-il donc entre cet ouvrage et un autre ? rr- Il y a que les ouvrier» répugoent à exéatttep Q§i f^v* tes de travaux, foi d'homme I rr- Ah bah, dit an s'approcbant du doçtmif LQI|i«. uq des assistants, il y a un ouvrier qui avg|t YU }$ ined^je du citoyen Guillotin et qui m'a offert, il y a buitJQui^i de de me confectionner la même maabinft pour aU oeato francs. La guillotine était au rabais : un homme avait irauTâ une guillotine à quatie mille neuf cepts* francs de moins que maitra Guidon^-^ee n'était pas la peine de s'en priver. Cet honime, c'était le citoyen Giraut, architecte de la ville de Paris. Une discussion très-vive s'éleva, on comprend bien, entre maitre Guidon et le citoyen Giraut. Pondant cette discussion on fi*appa à la grille, et une petite voiture tirée à bras fut introduite dans la cour. — Ah voilà ce que nous attendons, s'écria le decteur Guillotin tout joyeux. Celte voiture contenait trois sacs, et chaque sac un cadavre, envoyé par la direction ies hospices. Le docteur Guillotin eût bien quelque regret que ces cadavres fussent morts, mais on n'avait pas pu trouver mieux. Les deux valets s'emparèrent d*un des deux cadavres et le couchèrent sur la bascule. On fit jouer le ressort, le ressort se détendit, le couperet se précipita avec la rapidité de la foudre et la tète du ca» davre séparée du corps roula sur le pavé de la cour. L'expérimentateur poussa un cri de satisfaction. Quant à la gaillotine, elle

pouvait être appelée madame. Elle venait de perdre sa virginité. Un second essai fut tenté avec un succès égal. Mais au troisième, le couperet glissa mal et tomba à faux — la tête ne fut tranchée qu'aux trois quarts — et il fallut achever de la détacher avec un couteau. Ce petit accident ne nuisit heureusement ni à l'inventeur, ni à sa machine. Cabanis fit son rapport — louant l'instrument, la rapidité avec laquelle il pracédait, et a£Srmant qu'en effet la mort devait être si insantanée, que le condamné trépasserait sans la moindre souffrance. Cabanis était Vhomme à la mode — Mirabeau venait de plus l'illustrer par sa mort, que dix autres ne l'eussent illustré par leur résurrection : la machine fut adoptQC par l'assemblée. Cependant on sentait qu'il y avait une amélioratiofi à introduire dans l'instrument. Le fer taillé en croissant n'avait fait, on l'a vu, au troi^ sième essai, que les trois-quarts de la besogne. Qui devait trouver cette amélioration? Ecoutez et frémissez ! Le roi Louis XVI, excellçnt serrurier et mécanicien passable, conune on sait, avait entendu parler do rexpérience

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

LE MONTE-CRISTO. 1?3 qui avait été faite dans la cour de Bicêtre. ' Seulement, on n'avait pu lui cacher le pelil dèaagrènaeni qu'avait éprouvé le docteur Guillotin. * La première fois qu-il eut occasion de se iFOUvei^ avec le docteur Louis, il se lit expliquer par lui le mécanisme de la machine ; il en admira la simplicité, mais il critiqua la forme du couperet. —Le défaut est là, dit-il \ au lieu d'Atre façonna m, oroiftr sant, le couperet doit être de towae trianguiaira, at oauper en biais. Et Lonla XVI, p;i*enaqt upô plume, deçsina & sou toup Vinstrument comme il le comprenait. Moins d un an apFés, \% tâtç da malUeureui^ m totaliait epus llpeirumeiii que lui-xnéma avait deeup^ l ÇçUe jaaélioration introduite par Jç docteur Louis, fut cause que pendant quelque temps, on appela la guillotine Iq peiiU Isouiseile. Cep Widîint, celte assertion du docteur Suillolin, que le condamné né sentirait qu'nne légère fçaîcheur sur le CQu, -rr? et pette affirmation dç Cabanis, qiie la mort serait, instantanée, trouvèrent des contradicteur. Deux hommes ramassèrent le gant et soulevèrent la question 1 Ces deux hommes étaient le docteur Sue,— père du célèbre écrivain fugène ^ue, — et Teicpérimentateur Ledru, oncle du célèbre tribun Ledru-RolUn. Deux événements leur servirent de point de départ : Un assassinat à Montrouge ^ Le supplice de Charlotte de Corday sur la place de la Révoli}tion. Yaift çg qy^ »'p^aU fi^^ ^. Montrougô, racontait- on. Un ouvrieç ^ v»f caméref avait pris la résolution de tuer sa femme. Un matin il lui dit :— jq n'irai pa^ travailler aujourd'hui, j^ai? jouer aux bpules avçc des camarades — que le dînef eoit prêt ^ \iiXH heure. ^ La femme voulut faire des pî)senaUon3, ipaîs le mari)ui io^poaa silencp. Elle sortit pour a^ler chercher le pot au feu. Lui, pendant ce temps, prit une longue épée à deux mains, qu'il avait yepassèe sur un grès^ et qui coupait commQ un rasoir. Puis \l deççepdit à la cave çt se cacha derrière des tonneaux. Il s'était fait cette réflexion, qu'elle descendrait à la cave pour tirer du vin — pendant qu'elle çierait à genoux et inclinée sur le robinet, il lui abattrait l^ tête. Il attendit pemiant trois heures La femme descendit ; elle tenait la chandelle d'une main, un litre de l'autre.. On eût dit qu'elle pressentait ce qui allait se passer, elle avait peur et regardait d^ tçus côtés. Elle ne vit rien. Elle s'agenouilla, approcha la bouteille, tourna le robinet. L'honame se levs^. Le bruit ^ue faisait le vin en tombant dans la bouteille empêchait qu'on entendu celui de sçs pas. Il lev% Vépée — un éclair passa dans l'obscurité, la tête

tomba. Son plan était fait d'avance. Il avait un sac de plâtre tout prêt pour cacher le ^ng-, il empoigna la tête pour la poser sur son sac de plitre. Tout à coup il jeta un cri. lia iôte lui avait pria le pouce avec s^s dents, et dans les convulsions de l'agonie, le mordait jusqu'à l'os. L'homme devint preque fou de douleur et d'effroi ; il posa la tête Riir le sac à plâtre ; le plâtre en se collant à la plaie vive avrôta le sang ; les yeu^ se rouvrirept, les dents* se desserrèrent, et il sembla que, camme un dernier souffle, comme un soupir suprême, la tête lui jetait ce mot: — Malheureux ! L'-hëmme bondit hors de la eave, eourut ôhei le commissaire de police, se dénonça lui«même, racuntapt l'evéne-? ment dans tous ses détails. Voilà le premier fait. Le second avait rapport, comme nous rtvons dit, à Charlotte de Gofday, et de celuiTlà en ne pouvait pas nier rauthenticité. On sait quel enthousiasme avait eenduil Chariotte de Corday à Paris, quel ciimo elle y acconiplit, et comment elle fut condamnée à mopt en expiation de oe eiime. Charlotte de Oorday fut conduite à leobafaud. C'était par jme ohaude journée de juillet, une journée d'orage. Au moment où elle parut sur la plase de }a Bèvolutien, la ft>ule poussa un criLe spectacle, en efl^t, était splendide. Figurez- vous une jeune fille de vingt-sept an{», avec des yeux magnifiques, un nez d'un dessin pariait, des lé/res d*une régularité suprême, se tenant debout dans la chap^ rette, la tête levée, moins pour paraître dominer la foule, peut-être, que parce que ses mains liées derrière le dos la forçaient de tenir la tête ainsi. La pluie avait cessé, mais comme pendant tout le ehemin elle avait supporté .la pluie, l'eau qui avait eoulé sur ell§ collait ses vêlements à son eorps, dont ils dessinaient le| contours charmants. On eût dit une Diane sortant du bain. La chemise rouge dont Tavait revêtu le bourreau don» naît un aspect étrange, une splendeur sinistre à cette tête si fière et si énergique . En apercevant Téchafaud, elle pâlit, et cette pâleur fut sensible, surtout à cause de la chemise rouge qui montait jusqu'^ ses épaules; mais presque aussitôt elle û\ un effort, se tourna vers Téchafaud et le regarda eu souriant. La charrette s'arrêta. Charlotte de Corday aaula à tepre, sans permettre qu on l'aidât à descendre, puis elle monta les Qiarches de Téchafaud, rendues glissantes pav la pluie qui venait de tomber. Pour le reste, laissons parier le biographe. Si je terpii* naii^ le récit, peut-être croirait-on que j'y ajoute quelque chose. « Le calme de ses traits ne se démentit qu'au moment où l'exécuteur, — cet infâme" avait nom Legros, — lui arracha le fichu qui couvrait son sein : la pudeur outragée se trahit chez la jeune fille par un mouvement do colère bientôt réprimé; quand la tête de 01i.irlotte Corday

fut tombée sous le fatal couteau, Texécuteur la montrant au peuple, osa lui appliquer deux soufflets. Les joues se couvrirent d'une rougeur qui frappa tous les regarda (1). C*est cette rougeur après la section de la tête, quand tète et tronc, selon le docteur Quillotin et le docteur Cabanis, devaient être morts, c'est cette rougeur qui ioi^m matière à la discussion. Ajoutez-ceci : M. Ledru avait assisté à l'exèeutioa, il avait vu cette rougeur, et il avait poussé, comme la plupart de^ specta(1) DiiG(jlonnçir$ Je la CQnv$r$aUon, Charlotte Corda;.— Charte} du Rukoir.

 teurs, un cri d'indignation à cet acte brutal de Texécuteur. C'était un philosophe que M. Ledru. Il voulut savoir, de Texécuteur lui-même, ce qui avait pu le pousser à ime pareille action. Il alla le voir en prison. Le misérable avait été condamné à trois mois de prison pour outrage envers un condamné. Nous avoijs vu que, sur ce point, le texte de la loi était précis. L'article 11 disait : La peine de mort consistera dans la simple privation- de la vie, sans qu'il puisse jamais être exercé aucune torture envers les condamnés. Oi* c'était une torture que ces deux soufflets, torture posthume, c'est vrai, mais torture I M. Ledru descendit dans le cachot de Thomme. 11 demanda à Legros ce qui avait pu le porter à l'action infâme. — Tiens, répondit celui-ci, la belle question ; je suis maratiste, moi ; je venais de la punir pour le compte de la loi, j'ai voulu la punir pour mon compte. Mais, répliqua M. Ledru, vous n'avez donc pas compris, malheureux, qu'il y a un crime dans cette violation du respect dû à la mort ! — Bon, dit Legros, vous croyez donc qu'ils sont morts parce qu'on les a guillotinés, ces chiens d^aristocrates. — &ins doute ! — On voit bien que vous ne regardez pas dans le panier quand ils y sont tous ensemble, que vous ne leur voyez pas tordre les yeux et grincer des dents, cinq minutes encore après l'exécution. Abt/^ sommes forcés de changer de panier tous les mois^ tant ils en saccagent le fond avec leur s dent s. ^C est un tas de têtes d'aristocrates, voyez-vous, qui ne veulent pas se décider à mourir, et je ne serais pas étonné qu'un beau jour quelqu'une d'entr elles se mit à crier vive le Roi. Dès lors, pour M. Ledru comme pour M. le docteur Sue,^ il n'y eut plus de doute, il y avait persistance delà vie audelà du suppUce. Pendant combien de temps. La question n'était pas là : du moment où la mort n'était pas instantanée, la douleur ne durât-elle que cinq secondes, n'était plus dans la loi. La loi avait dit, toujours article II ; La peine de mort consistera dans la simple privation de la vie, sans qu'il puisse être exercé aucune torture envers le condamné. Ces cinq secondes de douleur étaient une torture, et une torture insupportable. * La douleur ne se mesure pas à sa durée, on le sait — mais à son intensité. Cabanis et Quilbtin nièrent que cette douleur existât. M. Ledru et le docteur Sue allèrent chercher leurs preuves dans les animaux d'abord. Chez l'homme ensuite. r Enlevez la tête à une mouche, elle s'envole, se pose au premier endroit venu, se frotte les deux pattes de devant et de ces deux pattes cherche sa tête. Enlevez la tête d'un hanneton, et posez le hanneton sur une table ronde, le hanneton se mettra en route et

marchera jusqu'à ce qu'arrivé aux limites de la table, il sente le vide avec sa patte, alors il reviendra sur ses pas, craignant de tomber. Enlevez la tête d'un cerf-volant, mettez-là dans une tolte, vingt-quatre heures après exposez votre doigt à la pression des cornes de cette tête, et elles vous serreront les doigts jusqu'au sang. Oui, mais ces animaux n'ont point de colonne vertébrale. Passons aux animaux à colonne vertébrale. Tranchez la tête d'une vipère à deux pas de son trou, la vipère tournera instinctivement sur elle même et cherchera son trou pour y rentrer. Tranchez la tête d'un canard à vingt pas de sa mare. Il s'envolera du côté de sa mare, et, s'il y tombe, se mettra à nager sans tête. Tranchez la tête d'un veau, et posez-là sur un vase rempli de plâtre. Les yeux resteront ouverts, et chaque fois que vous menacerez les yeux de vos deux doigts, le veau clignera les paupières. Passons à l'homme. Haller dans ses Eléments de Phijsique^ tome IV, page 35, dit: « Une tête coupée rouvrit les yeux et me regarda, parce que, du bout du doigt, j'avais touché sa moelle épinière.» Weyeard, Arls philosophique^ page, 221, dît : « J'ai vu se mouvoir les lèvres d'un honmie dont la tête était abattue. » En&n, Sommering dit : « Plusieurs docteurs, mes confrères, m'ont assuré avoir vu une tête séparée du corps grincer les dents de douleur. Et moi, je suis convaincu que si l'air circulait encore par les organes de la voix, les têtes parleraient. » Laissons ceci, et passons à un autre ordre d'idées. Plusieurs historiens avaient raconté qu'au moment de monter à l'échafaud, Louis XVI s'était débattu entre les mains des aides. Cela me semblait tellement en opposition avec la couleur générale de sa mort, avec la résignation de son testament, que ne m'en rapportant point à la lettre écrite le surlendemain de l'exécution, par le père Sanson, à l'Assemblée nationale, je résolus vers 1832 ou 1833, de me présenter chez l'exécuteur sous un prétexte quelconque, et de le questionner moi-même. Le prétexte fut bientôt trouvé. — Les exécuteurs ont toujours certains remèdes contre certaines maladies, sans compter le remède souverain qu'ils ont contre la vie. ^ Aussi, en Allemagne, appelle-t^on les bourreaux généralement docteurs. Il est vrai qu'en France, on appelle assez généralement aussi les médecins, bourreaux. Sanson vendait de la pommade pour les rhumatismes. Cette pommade, selon la légende populaire, se fait avec de la graisse de morts. Je me présentai chez M. Sanson à huit heiu*es du soir. 11 demeurait rue des Marais, n*» 71 . Je demandai à parler à M. Sanson ; — on me conduisit à lui. Je savais que lui n'avait jamais exécuté ; seulement il était présent , se tenait au pied de l'échafaud , tandis qu'un de ses quatre aides

faisait la besogne. Depuis 1 820, son fils Clément-Henri exécutait. La première exécution qu'il avait faite, c'était à Beauvais, chez son beau-frèrcr Charles-Constant Desmorets , mort aujourd'hui depuis plusieurs années , et qui avait dans sa vie ce terrible souvenir d'avoir exécuté Georges Cadoudal et ses onze complices. J'appris de lui-même un détail assez ignoré , c'est que leurs cadavres ont été enterrés au cimetière Sainte-Cathe

LE MONTE-CRISTO. 123 riue, BÎXué rue des Fossés-Saint-Michel, et qiii fut fermé en 1815, à la rentrée des Bourbons. J'avoue que j'étais assez embarrassé d'entamer la négociation. Le père Sanson, homme de soixante-trois ans à peu prés, à figure douce, mélancolique et vénérable, me recevait debout et le sourire sur les lèvres. Ce sourire voulait dire : — Vous êtes un curieux, je le vois bien , que puis-je faire pour satisfaire votre curiosité? Je pris mon prétexte : — Monsieur, lui dis-je, un de mes parents est atteint de i-liumatismes, et j'ai recours à vous. On lui a recommandé votre pommade comme étant souveraine ; je viens vous en demander un pot. Sanson ouvrit une armoire, — en tira un pot et me le donna. — Ck)mbien ? demandai-je. — C'est selon : votre parent est-il pauvre ou riche ? — Pourquoi cela ? — S'il est pauvre, ce n'est rien ; s'il est riche, c'est ce que vous voudrez. Je lui donnai dix francs. — Est-ce tout ce que vous désirez ? me demanda-t-il. A mon tour, je le regardai en souriant. — Non, lui dis-je, je désirerais encore autre chose; mais, cette autre chose, je n'ose pas voiis la demander. — Parlez. — Franchement, vous me le permettez , n'est-ce pas? Puis, je ne suis pas tout le monde . — Je ne vous demande pas qui vous êtes, mais si v(»us voulez me dire votre nom... — Je suis Fauteur àUfenri III^ de Christine et d'Atitony. — Ah ! monsieur Dumas. Quel dommage que mon fils ne soit pas là ; c'est un rude claqueur, allez ! il se ferait plutôt écharper que de manquer une de vos premières. — Au reste, il' est peut-être rentré; attendez. Il ouvrit la porte et cria : — Henri ! Henri ! Une voix répondit : — n n'est pas rentré. — Ah I par exemple, ce sera un désespoir. — Enfin. — Eh bien , vous disiez que vous désiriez quelque chose, monsieur Dumas? — Vous savez combien les auteurs dramatiques ont besoin de renseignements précis, monsieur Sanson. W se peut qu'il arrive un moment où j'aie à mettre Louis XVI en scène. — Qu'y a-t-il de vrai dans la lutte qui s'engagea entre lui et les aides de votre père, au pied de l'échafaud? — Oh ! je puis vous le dire, monsieur, j'y étais. — Je le sais, et c'est pour cela que je m'adresse à vous. — Eh bien, voici : le roi, vous le savez , avait été conduit à l'échafaud dans son propre carrosse et avait les mains libres. Au pied de l'échafaud , on pensa qu'il fallait lui lier les mains ; moins parce qu'on craignait qu'il ne se défendit que parce que, dans un mouvement involontaire il pouvait entraver son supplice ou le rendre plus douloureux. Un des aides attendait donc avec une corde, tandis qu'un autre lui disait : — Il est nécessaire de vous Uer les mains. A cette proposition

inattendue, à la vue inopinée de cette corde, Louis XVI eut un mouvement de répulsion involontaire. • — Jamais! s'écria-tril, jamais ! Et il repoussa Thomme qui tenait la corde. Les trois autres aides, croyant à une lutte, s'élancèrent vivement. De là, le moment dé confusion interprété à leur manière par les historiens. Alors, mon père s'approcha, et , du ton le plus respectueux : — Avec un mouchoir, sire, dit-il. A ce mot • sire , » qu'il n'avait pas entendu depuis si longtemps, Louis XVI tressaillit; et comme au même moment son confesseur lui adressait quelques mots du carrosse : — Eh bien, soit, — encore cela, mon Dieu ! dit-il. Et il tendit les mains. — Est-ce que l'échafaud est toujours le même ? demandai-je à Sanson. — Non, me dit-il, il a été renouvelé; mais la guillotine, TaDcienne, celle qui a servi à Louis XVI, à Marie-Antoinette, à Madame Elisabeth et à la princesse de Lamballe est dans notre musée. • — Vous avez donc un musée, demandai-je? — Oui. — Voulezrvous le voir? — Je crois bien ! — Venez, alors. Il prit une bougie et marcha devant moi. Autant que je puis me le rappeler, après vingt-cinq ans, nous montâmes quelques marches et entrâmes , à droite, dans une espèce de galerie. Là, en effet, était le musée terrible. Au premier rang , appuyés contre la muraille, les deux portans rouges, et, entre eux, le couperet rouillé. Au pied des portans, là bascule démontée et les deux paniers : celui destiné à recevoir la tête, celui destiné à recevoir le corps. Après cette sombre relique venait , comme importance, l'épée qui avait décapité Lally Tollendal. M. Sanson , voyant ma curiosité, la prit et me la mit entre les mains. C'était une longue rapière dont la lame avait près de quatre pieds de long ; sa fonne était espagnole ; — sans doute la lame faisait partie de ces fers précieux que Ton trempait dans le Tage ; — la garde, toute en fer, comme la poignée, était composée de quatre tiges de fer recourbées de manière à couvrir la main, tandis que la sousgarde, faite en manière d'écumoire, était perforée de pe* tites étoiles dans la concavité desquelles s'engageait Tépee de l'adversaire. Puis il y avait tout un arsenal de haches, de doloires, de tiluiches-tétes de toutes façons. Je vis un pe\^ tout cela, comme dans un songe, à la loenr d'une bougie dont la flamme tremblante faisait trembler les objets qu'elle éclairait. M. Sanson avait mis une complaisance parfaite à me montrer tous ces objets, de sorte que je n'hésitai point à hasarder la plus indiscrète de mes questions. Après l'avoir fait précéder de toutes sortes d'excuses. — Monsieur, lui demandai-je, est-il vrai que vous pouvez avoir une voiture, mais seulement à la condition que votre nom sera sur cette voiture ? — Ceci, me dit-il, ce n'est pas une loi, c'est pis :

une loi se rapporte ; c'est une coutume, et une coutume ne s'abolit pas. Au reste, si vous voulez voir comment on élude une question, venez avec moi, et je vous ferai voir ma voiture. J'étais en train de tout voir, la voiture devait y passer comme le reste.

The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate

126 LE MONTE-CRISTO. Nous descendioies dnne une cour, et, ^ou» uoe remise, je vis une espèce de landau asseï massif. M. Sanson approcha la bougie de son panneau* Ce panneau était orné d'un blasen. — Ce sont des armes parlantes, me dit-il; L'écusson élait de gueulosj avee une cloche d*ftrgenl. . Seulement la cloche était. fêlée, et, au-dessous de la eloche, élait écrite cette légende : S mis 9on, Monsieur de Paris s'en était tiré au moyen d'un ca ien>beur. Maintenant, comment cette guinôtînê qné j'ai vite démontée, en 1833 dâhS le tnuàéë Sanàon, à WKà, comment cette guillotine se trouve- t-elle remontée, eâ 185t, flans lé musée Tussaitd, à Lbndfës? Je vais vous le dire. » Ah ! vous né m'écrîreè plus, quand tous ferrez où cela vous mène. Comme mè l'avait dit feon pore, Clèmènt-Sènri Sanson était un grand coureur dé spectacles et 3e bàl§. Il était à toutes les premières représentations ; il ne manquait pas im bal. Vous croyez qull en avait le droit. Point. M. dé Paris n*apas de droite; il n'a que des devoirs. Nous avon* dit que le père éânsotî i*af ait jamais exécuté et que le fils eiécutàit dèpuià I82(j. Pendant la nuit du mardi gi-as de l'âii làSë, une exécution fiit décidée. C'était celle de fiéëcKi. Lbrsqii'une exécution est décidée pour je lendemain, — q'\e le pourvoi en cassation et le pourvoi en grâce sont rejetéë, -*- le lîiîîiJâtèrè de la justice envoie au procureur général Tordre d'èxêcutîôh : lé parquet alors fait prévenir l'exécntetir ëri lui eûvoyanl , par un garçon de J3ureau, Tordre d'exécution, et un autre ordre pour que le directeur dé Id pfisOtl lui remette iè condamné. ^ Le pârqtiet pfévieril également l^aunioiiiér de là prisoil, là gendartneriè et la jîollce. Il à^aif dohc été dèéidô, dans la soirée dii Ihai-dî-gras, fiië Flèschi serait fexécutô îé lendemain. A îninilît, îé gafçoti de bureau èonnait à là ïfôrtè dô la rtlèdëé*îaraîâ<nrf'/i. Le Péfe Sàrtèèfl était fl îà Câmfràgiiè. Lé fils n'était pas chez lui. Uordre était Itt^grut j lé Wfîdêiflâin ft i^i liétifH du matin, Fieschi, Pépin et Môî'et Q«tftl«ût af&îf èêéSél Se vivre. Pas d'etècutôurâ. Les domestiques troublés, disaient ^l'iW htf ct(rf aî^t pas que leur maître renlrAè le lendemaîn avant sept ou huH heures du matin. Lé garçon de by^eau couru I àlajjoHce; On prévint M. Kanlair que M, Sansoti ne se Ifoutait pas. . ^^ Il s^àgiasàit, quelque part qu'il fût, de retrouver M. San. son. Kanlair se rendit à la maison de ia me des Marais , interrogea les domestiques, mais n'en tii'a rien. II eut une illumination. ^Jl connaissait un bal où. ... où, selon lui, M. Sanson devait être. C'était un bal masqué, — un

bal — rien que de Turcs. On Se rendit au bal , — on garda les issues, on entra dans la salle, on fit démasquer tous les danseurs. Kanlair ne s'était pas trompé. M. de Pari.s fut prévenu à temp?, ^'iescnij ^epin et Moret furent exécutés à 1 heure dite; mais î\ n*y eh eût pas moins un mauvais rapport fait sur M. de Paris. Dc^ux ou trpis laits du m«me genre salant siiccédè, Clément-Henri Samson fut forcé de donner sa dinilssioneB février 18 'i7. Il n'avait d'aulré (oriunè que si placé, les meumès de sa maison et les curiosités de âon ihùsee. Les ppées, celle qui avait tranché , la tête de Lally, Tollendal surtout , les haches, les coutelas se veîidirent facilement. Mais la guillotiné n'était {>as d^un jiiacëmeni commode ; on la fit offrir au musée d*àrlillëHe, mais le directeur la refusa. Enfin, Sanson 1 a fit offrir à M"« Tussâtid, qui fie fit pas la petite bouché, sauta dessus, et ia i*achetà \e)^v\iL mie le grand père Sanson Tavait rachetée lui-même après f'èxétion de Marie Antoinette. Cinq mille èinq cents ftancs. C'est que le grand père Sanson était ftt^llstë de cœur : après Texécution dii rbi, il bmba lîiàlàdé; â^rès celle dé la reine, il mourut. Il ne survécut que six mois à c'ëUë dettiièrè. Voilà, chers lecteurs, Thi^tbii-e de là guillotiôë feh général, et en partièuliér Thifctoitè de la guiilbtlhè de M"« Tussaûd. THÉÂTRES. ftEPRÉSENTATION A BENEFICE DB M«« RIST«II. M"fe ftistori à fail.sameûi demleil seà âdleûx à Pàriâ dânî Marie Stuarf, la séène du somhàtfabulîSme de Maebeth , et les Jaloux heureux, — f Gelosi fortnnUi\ An emite èiraud. La salle était comble. Tout le inonde co-înaft Marie Stuari et i Gemi\ mais aucun des dix-huit cents spectateurs, peut-être, n'avait vu M«n« RisroTî danô là écéne de feoiîinambuiiSme dé lady Macbeth. Shakspeare, qui a tout deviné avec (fet iMtihBt flH génie, à qui Tavenir appartient aubsi bira que te fasse ; Shakspeare.avait inventé le somnambulisme denz eeniâ ans ayant Mesmer.. ^ Celte scène de lady Macbeth, la femme âù caKir de Bt'Onze, thuette dans sa veilte, maïs feissaûl pendant soq Sbtnmeil filtrer gbutté â goutlë #on secret i trkVérs lei veines de son cœur, comme des larmes coulent à traders des paupières fermées^ lady Macbeth est te g ëûi^ dl Tart dr^atique moderne. Eri Angleteite, on âilend pi^nrlànl ^nilrè actes celte scène, comme à TOpéra on attendait pendant quatre actéà te Suibn-mBi de euHImme Telt. Toutes les grandes aetrices anglaises oàt éon^Dcî^ cette scène par le triomphe qu'elles y ont obtenu.. . Si les couronnes qui leur ont été jetées étaient firaoacclées les unes sûr les àuti'fes^ elles produiraient cette ïanlaslîqilê niontâgnè dont parle Hamlet, et prés de laquelle le mont Ossà neparaffrnit pas plus tjros

fjH'une tenue. C'était donc cette ècéne que Ton attendait, Suhôut daili la représentation à bénéfice de salîiedl dôraler. Aussi, lorsque la toile s'est levée sur le palais du roi d'Ecosse, s'est-îl fait un profond silence ; ce silence tèrriBlc fliil indique â Tartiste que deux mille regards sont fiîtês sur lui, que deux mille respirations sont suspendues }^Ofit ne pas perdre un mot de ce qu'il va dire. Voici la scène.

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

LE MONTE-CRISTO. Iè7 Entre lady Stacbclhy tenant un flambeau qu'elle pose sur une talle. LA FEMME DE CHAMBRE. — Tenez, la voîlA qui vient, — c'est bien sa manière et, sur ma vie, elle dort profondément. LE MÉDECIN.— Comment s'est-elle procuré ce flambeau? La femme de cHAMBné. — Elle lavait prés d'elle ; elle a 16 ujours de la lumière, t'est son ordre exprés. le médecin. — Voyez, ses yeux sont ouverts? LA FBOMB Dâ GHAMfiBE. ^ Ou), tnais là vue n'y est pas. LÉ MÉDECIN.— Que falt-ellé maintenant? Oh! voyez donc comme elle se frotte les mains. LA FEMME DE CHAMBRE. — G'est Une hahilude qu'elle a d'irniter Taciion d'une persohne qui se lave les mains ; je lalui ai vu faire pendant un qnart-d'heure de suite. LADY MACBETH.— QvLOï] — toujours cetle tache? LE MÉDECIN. — ftcoutez, elle parle. -^ J'écris, moi, pour mieux fixer mes sentiments. • " LADY MACBETH. — Va-l-en, tache, maudite. — Va-t-efi, te dis-je I une, deux.— i- Il est temps, il fait noir en enfer, — il donc, moii époux , fl donc !. Un guerrier avoir peur, — que notis importe qu'on le sache, guand nous serons tout puissants, et que personne ne pourra nous demander des comptes. Oh! qui aurait pu croire quily avait tant de sang dans ce vieliard. LE MÉDECIN.— Entendez-vous cela? LADY MACBETH.— Lc Thanc de Fife.avaitune femme, où êst-elle maintenant. Ne pounai-je donc jamais nettoyer ces mains? —En voilà assez, seigneur, en vçilà assez, vous gâtez tout avec vos terreurs. LK MÉDECIN. — Allous , allous, elle en sait plus qu^elle ne devrait en savoir. LA f EMUiE DE CHAMBRE. — Elle à dit cc qu'elle ti'aurait pas dû dire, j'en suis sûre ; quant à ce qu elle sait, c'est le secrel du Giel. LADY MACBETH. — TouJouTS i'odcur du saug. Oh! si petite que èôit cette main, lous'es parfums de l'Arabie ne pourront pas la desinfecter. — (Gémissant) oh 1 oh ! oh I LE If É0BCIN.— Quel soupir f an poidd cruel pèse sur ce cœur. LA f EMlttE De cHAMBRE.^e ne Vomdrais pns pour toutes les grandeurs de sa royale personne avoir dans mon sein tm tcBnt comme celui-là. LE MÉbÊciN. — Cette maladie est au-dessus dés ressources de mon art. Cependant, j'ai connu des somnambules qui sont morts saintement éii leur vie. LADY MACBETH. Lave tës main5?j mets ta robo Ûé Chambre; BB sois pas si pàlp. le le le rèpélei Bsln(|uo est en terre, il ne peut sortir de sa temoej l6 médecin t Eh qtt(A f l'Afi* UAcbEtiî. Au lit, au lit t On Mjppe ^ la porte, ^lêns, vieus, viens, viens... Donnë-fnoî làmstih;

ce qui est fait lie péùi être défait. Au li(, au lit I (Elle reprend son flambeau et sort.) Vous le savez, chers leéleiirs, c'était une face Éénê laquelle n'avait point encore apparu M™« Ristorl. On attendait donc. On a vu entrer une statue de marbre à Tœil ÔMe^ au vi* sage impassible, aux lèvres à peine mouvantes ; le pied était iralnaM et Umrd comme s'il n'eût pas pu se détacher de la terre. On sentait que la volonté n'était pas là, que Tâme n'était pas là, que le corps n'était qu'une machine automatique, pas autre chose. Le premier mot nrononcé par la grande artiste a fait tressaillir toute la salle. Ce n'était point une voix humaine qui parlait. C'était une parole blanche comme un lant6me, sans car déniée, sans accentuation, un gémissement» un râle. Les mains étaient raides et lordueâ, les doigts s'enroulaient les uns aux autres comnie des serpents. Le troisième : viens, viéns^ tiens l a fait éclater les applaudissements contenus jusque-là. Il y avait dans cet arditi le suprême commandement et la supi'ême douleur-. Le désespoir de l'impuissance s'est fait sentir dons la phrase : Oti! s{ pelHe que scit celte nUrin, tous les parfums de l'Arabie ne sufiiraient pas à la desiufectel*. Enfin, elle est sortie en disant les mots : au lif^ nu lit / au milieu d'un cri fiousse par toute l.i feallê. C'était la inspiration qui reveriait à deux mille personnes. Non seulement M»»»» Ristorl a ete rappelée, mais, dû milieu des cris d'enthousiasme, obligée de redire lascèn^. Elle a été plus belle à la seconde fois qu'à la première. Quelques voix criaient— assez, assez, vous la tuez. Qu'importe, tuez les artistes ainsi— tuez lesjeunes- c'est la mort sublime. AiEt. DivASi CORRESPONDANCE. Le Havre, samedi 6 juin 1857. Mon cher maître, Le problème a été résolu ce matin samedi sur la jetée du sud ; désormais on n'attaquera plus la baleine avec le har- • pon, on ne les tuera plus avec la laijce. — La nouvelle ballô de Devisme, ou plutôt sa cartouche foudroyante., la fera passer de vie à trépas aussi lestement qu'un grain de pl^mb* abat une bécassine. . : — Voici la mise en scérte de cette ctlrieusé expérience e - Un gâteau de suif était placé à Torince duuë eaisslarge et haute d'un mètre sur deux de profondeur, et rén fermant quatre sacs remplis de paille mouillée, po^ès l'un devant l'autre-, et ayant chacun trente centimètres d'épaisseur. . _ . Devisme a tiré sur ce gâteau de suif, dont l'épaisseur et la consistance sont à peu prés égales à celles du gras de la baleine; le projectile a traversé le suif, pénétré dans la caisse et n'a éclaté qCie dans le fond du second sac qui fut incendié... C'est vraiment merveilleux 1 1 1 Croyez-vous maintenant qu'une baleine qui aura subi dans la poitrine ou dans l'abdomen TexploBion de ce projectile de cuivre et

de plomb, long de quatorze centimètres, d\m diamètre iiltérieur de trois centimètres trente millimètres, et chargé de soixante gramme de poudre^ puisse vivre assez longtemps pour se venger en écrasant d'un coup de queue Ou de nageoires les audacieux py^mées qui ne craignent pas de lutter corps à corps avec elle? *^Ce n'est pas probable, c'est même impossible.. i Je me hâte dé vous annoncer sommairement 06tte bonne nouvelle ; à une autre fois les détails. Recevez, mon cher maître, rassurante de mes redj^oets ei de mou dévouement. Le docteur îfèlix MATifAfuf. «r ^ méén iAih.
NOUVELLES DIVERSES. Nos voisins les Suisses trouvent rfu'il n'ftrrl^S pas assez d'accidents avec la marche ordinaires dé& çiiîmms de fer, ils en inventent aùxquelà lei éhê^ttiins deierne pensaient pas. Jeudi, entre dix et onze heures du soir— l'heure eilt aussi excentrique que Tamusement, une vinglainede jeunes gens se sont adressés à des iravailleurs de nuit, et ont à force d'instancoâ ôbtêru de monter sur un waQ;on. Il s'agissait de s'amuser; dans ce but, le wagon a été lancé surime pente qui s'étend du Cret à la ville de Locle. La chose a ete à merveille pendant trois toui-s, mais au quatiiéme, on ou*

J28 LE MONTE-CRISTO. Wiade mettre le frein ; il en résulta que tout-à-coup les voyageurs s'aperçurent qu'ils étaient en train de faire douze ou quinze* lieues à Theure, et que le train de plaisir tournait au convoi funèbre. En songeant aux wagons de traverse contre lesquels ils ne pouvaient manquer d'aller se briser, la terreur prit à ces malheureux et le cri de sauve qui peut se fit entendre ; dés lors toutes les têtes furent perdues— et ce fut à qui se jetterait dans la mort en essayant de la fuir. Les uns sautèrent et eurent les jambes brisées en sautant, les autres furent accrochés et traînés sur les rails, d'autres se sont cramponnés èL leurs places, et dans le choc ont été écrasés — tous ont été blessés plus ou moins— et ont été eu la tête fendue, les jambes coupées ou les hanches moulues. Deux sont morts. Nous n'avons pas encore eu le temps d'aller voirla DaUla d'Octave Feuillet au Vaudeville. Mais nous savons déjà que Lafontaine et Fargueil y ont eu un grand succès. Lafontaine est un exemple de ce que nous disions l'autre jour, à propos de la Comédie française, c'est-à-dire qu'elle ne prenait les gens de talent que pour les annihiler. Lafontaine est resté plus d'un an au théâtre Français, il y a eu une chute et un demi- succès. Il sortait du Gymnase — ou il avait créé trois ou quatre rôles avec un véritable talent: Flaminio, le Fils de Famille^ le mari dans Diane de Lys. Il rentre au Vaudeville, par un énorme succès , est-ce :à dire que le public du Gymnase et du Vaudeville est ïuoins intelligent que celui du Théâtre-Français, ou le puiblic du Théâtre-Français plus difficile que celui du Vaudeville ou du Gymnase ? Non, le public est le même partout. Seulement au Théâtre-Français, lartiste, original ou pittoresque, doit perdre son individualité pour rentrer dans la couleur générale, c'est-à-dire dans le terne et dans le gris. Mettez un homme de Delacroix au milieu des statues de M. Ingres, et Tbomme de Delacroix aura l'air d*un fou. Il ^^vra, voilà tout,— les autres sont morts. CûM- Maza, qui cache probablement, et je ne sais pourquoi, son nom sous un pseudonyme, m'écrit une lettre dans laquelle il se plaint que]*ai fait trois fautes dans quatre vers d'Hugo. — Oh ! cher monsieur Maza, je m'en plains bien autrement que vous, moi, — mais vous avez vu par mon dernier erratum que ce n'est pas seulement dans les vers •d'Hugo qu'on en fait, — on m'a assez proprement estropié les miens. Tout cela s'est passé pendant mon voyage d'Angleterre, — comme , dans le Légataire universel, tout se passe pendant la léthargie de M. Géronte. Ne m'en veuillez pas, cher monsieur Maza, si ce n'est pas Géronte que s'appelle le vieillard du

Légataire univer-sel^ — il est onze heures du soir et je n'ai point de Regnard dans ma bibliothèque. Rétablissons les vers, je ne demande pas mieux , cher monsieur Maza^ — et croyee bien que j'admire trop les vers d'Hugo pour le corriger, comme vous m'accusez de le faire. Voici les quatre vers non pas tels qu'on les a lus dans le Monte-Cristo^ mais tels que je les dis à mon magistrat : Ce siècle avait deux ans, — Rome remplaçait Sparte , Déjà Napoléon perçait sous Bonapurte , Et du premier Consul déjà par maint endroit Le front de TEmpereur brisait le masque étroit. Maudit voyage de Londres ! Heureusement qu'Hugo, qui reçoit le journal là-bàs, ne s'y sera pas trompé, lui, et aura "mis les corrections sur le compte de qui de droit. M. Brifiaut est mort. — Qu'est-ce que M. Briffaul? demandera le lecteur.— M. Briffant était un académicien connu, ou plutôt inconnu, par sa tragédie de Ninus IL Sous les Bourbons de la branche cadette, M. Briffant enmulait, — il était noc-seulement académicien, mais censeur. Lorsque mon drame de Christine à Fontainebleau fut arrêté par la censure, ce fut à lui particulièrement que j'eys affaire. Je dois dire qu'homme du monde s'il en fut, H. Briffant mettait du sien dans nos relations* tout ce qu*il en pouvait mettre. 11 était désespéré, disait-il, d'arrêter un jeune homme au commencement de sa carrière, et il mettait son imagination à la torture pour inventer quelque chose qui rendît CAri*/in^ jouable. Enfin, un jour il trouva un moyen. — L'obstacle, me dit-il , vient de ce que Christine est une femme, et que la délicatesse française ne peut pas permettre qu'une femme commette un pareil crime. Faites de Christine un homme, et la chose ira toute seule. Je crus que l'honorable académicien plaisantait, et je lui avouai que je connaissais des plaisanterie plus drôles quo celle-là. — Point du tout, me dit-il, je parle sérieusement, et je vais vous donner im exemple qui vous convaincra , je Tespère. Vous connaissez mon Niutts 111 • — De nom, j'ai cet honneur. — Eh bien ! savez-vous comment il s'appelait primitivement ? — Sémiramis ? — Non-, il «^appelait Pelage ; la pièce se passait en E*pagne;et avait pour sujet raffranchisseroenl des Espa gnols. Par malheur, je l'achevais au moment où l'Empereur Napoléon déclarait la guerre aux Espagnols. On lui parla avec grand éloge de ma pièce ; il demanda à la lire : mais, après l'avoir lue : -^ La pièce est un chef-d'œuvre, dit-il, seulement elle ne sera pas jouée. -^ Pourquoi cela, lui demanda la personne qui me patronait pi es de lui. — Parce que je ne veux pas qu'on exalte un peuple au moment où je lui fais la guerre. Deux ou trois tentatives nouvelles près de lui furent inutiles. Enfin, on lui demanda une audience pour moi. —

Volontiers, dit*il, je le verrai avec grand plaisir. — En effet, l'Empereur me reçut à merveille. — Eh I mon Dieu, jeune homnje, me dit-il, c'est à votre pièce que j'en veux et non à vous, et, la preuve, c'est que si l'action se passait chez les Parthes, chez les Perses ou chez les Assyriens, au lieu de se passer chez les Espagnols je l'autoriserais demain. — Est-ce vrai? lui demandai -je. — Comment! si c'est vra-, certainement. — Sire, je vous demande huit jours. Au bout de huit jours, monsieur Dumas, ma pièce, au Jieu de s'appeler Pelage, s'appelait Ninus II, et, au lieu de se passer à Cavadonga, se passait à Babylone. 11 y a bien eu par-ci par là quelques rimes à changer, mais pour un poète ce n'est pas une affaire. — Mais cependant, monsieur Briffant, la couleur locale? M. Briffant sourit de ce charmant sourire moitié protecteur, moitié dédaigneux, qui n'appartient qu'à des lèvres académiques. — Monsieur, dit-il, de notre temps, à nous autres, la couleur locale n'était pas inventée, Alex. DUMAS. SES . .1 I. I 'I g Alex. Dumas. Seul propriétaire et teal rédacteur da M^ikU-Critto Parii. — Imprimerie de B. Brière et C«, rne Sainte-AnDt, M.

The text on this page is estimated to be only 16.27% accurate

1- Amna. it* •. un mnagto, is cbutiiibs. JEUDI 18 JUIN 1857. LE MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMiDAIKE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE. PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. »n dn ioi , roe Notre-Dame des Victoires. ii<> Il Lw Amudm friwniwmwtt* deinnt,tM kdrtMtM, ËTSANGER: Anglcleire. ... Un an, I3fr.>-a. 1 Piémont, . , , Btlgiqae Un an, 13 50 Portugal. . . . Eipagne Dd an, 13 50 Prune NaplM Un aa, IS — { Rnaiifl franco, à H. Ddamr, an barsan àa journal, atM une Talanr rar Farii oi CiUSEBIE AVEC IE8 LECTEURS. * Chers lecteurs, L'histoire de mon petit César finie, la parenthèse à propos de la guillotine de madame Tossaud fermée, lerenous & noa coursea dans Londres et hors de Londres. Vous comprenei bien, chera lecteurs, que n'ayant que quatre ou cinq jours à donner à la joyeuse Angleterre, et un de ces jours devant être consacré i Epsom , un autre à Manchester, nous n'avions pas de temps à perdre, même au miiée det horreuri. Je jetai les yeoz sur ma montre : il était trois heures et demie. No«s nous h&tâmes de r^iagow la rue et d'appeler un «ab. En France, nous croyons que le moicab s'applique patticuliérementà la désignation d'une espèce de cabriolet, en forme de îauleuil à la Voltaire, à l'arrière duquel la cocher est assis, et qui, disgracieux d'encolure, est fort commode en réalité, en ce qu'il vous isole du cocher,.et, par conséquent, de l'émanation des herbes plus ou moins malfaisantes qu'il fume sous le nom de tabac. Oh I que je voudrais pouvoir consigner ici le nom de cette grande et honnête dame, comme disait Brantôme, i qui un de nos amis demandait l'autre jour dans un vagon : — L'odeur du cigare voua incommode-t-elle, madame? Et qui lui répondit :— le ne sais pas, monsieur, on n'sj», mais fumé devant moi.

130 LE MONTE-CRISTO. Celle nouvelle parenthèse fermée, revenons au mot cab. Non, en Angleterre cab ne désigne absolument aucune espèce de véhicule, cab s'applique à tout moyen de locomotion animé par la présence d'un ou de deux chevaux. On peut hasarder, sans amour-propre national, que cette désignation philosophique vient du mot cabriolet. Seuiemeiit, les Anglais, qui sont les plus grands abréviateins que je connaisse, ont réduit les quatre syllabes en une, et du mot cabriolet ont fait le mot cab. Comme ils ont fait du vin d'Oporlo le vin de Porto ^ puis 1? vin de Port' Quand il s'agit du nom de famille, qu'ils ne peuvent pas abréger matériellement, ils Tabrégent par la prononciation. Lord JîroM^ftflm— prononcez lord Broitm. Les iVn^lais, avec un peu de travail, finiront , par ne plus parler, comme les grosses caisses, que par monosyllabes. Aussi, le vers de Racine, qu'ils apprécient le puis, estil celui-là justement qu'on a tant reproche, au grand poète p\rce qu'il n'était composé que de monosyllabea. Le jour n'est pas plus pur que lo fond de mon cœur. Partageons leur admiration et montons en cab. Ce cab nous conduisit en quelques minutes à HydePark. L'heure brillante de Hyde-Park est quatre heures de l'après-midi ; le jour à la mode le vendredi. Alors, toute la fashion de Londres marche au pas, trotte ou galope dans la grande allée de Hyde-Park. C'est là que Ton voit les plus beaux chevaux et les plus jolies femmes de Londres, et par conséquent du monde entier. « Mais rendons justice aux Anglais : leur premier regard est toujours pour le cheval. Nous pourrions même ajouter, je crois, leur premier désir. C'est chose curieuse, je vous jure, à voir, que cette grande allée de Hyde-Park, où l'indépendance de la femme anglaise brille dans tout son éclat. Autant il est rare de voir, en France, une femme monter seule à cheval, suivie de son domestique, autant il est rare, à Londres, de voir une femme accompagnée de sou mari, de son frère ou de son amant. H y a plus : la femme domine énormément comme nombre. On rencontre des groupes de dix ou douze femmes, marchant en peloton comme une patrouille de hussards, ou comme une seule ligne de cuirassiers qui passe une revue On les sent fermes sur leurs selles comme des amazones du Thermodon, ou comme des écuyèrcs du Cirque. Arrivées aux barrières, c'est-à-dire à l'extrémité des allées, elles font volte-face avec une précision admirable, sans eifort, sans embarras. Si l'une d'elles a à causer avec quelque cavalier qui passe, elle reste en arrière, entame avec lui une conversation plus ou moins longue, puis salue fan^ilièrement de la main et

de la cravache, enlève son cheval au galop, et rejoint le groupe auquel elle appartient. Cela ne veut pas dire que tous les groupes doivent être de dix ou douze, non, il y en a de six, de quatre, de deux. -— Oiielques femmes d'un rang plus aristocratique ou d'un tempérament plus solitaire se promènent seules, avec un domestique, deux domestiques et quelquefois trois ou quatre domestiques. Je vis l'une de ces dames, se trouvant devant la barrière au lieu de se trouver devant l'ouverture, trop paresseuse pour faire une demi-courbe, enlever son cheval par-dessus la barrière avec autant de laisser-aller, de facilité, de hardiesse qu'un jockey à une course de haïes. Le domestique qui la suivait se crut sans doute obliije d'en faire autant, -et suivit son exemple. Nous avons dit que le spectacle de la grande allée de Hyde-Park était curieux. — H est plus que curieux, il est beau. C'est un large spécimen de la fierté aristocratique de ce peuple, qui est arrivé à la liberté en foulant aux pieds Togalité. Nous n'avons pas idée de cela en Franqe. Il y a à Hyde-Park , tous les jours, quinze à dîx-lniit cents femmes montant des chevaux de cinq à dix mille francs. Combien y a-t-il de chevaux de dix mille francs à Paris? Vingt-cinq ou trente, peut-être. Et encore!... Nous restâmes trois quarts d'heure à Hyde-Park. Ce que, pendant ces trois quarts d'heure, nous vîmes passer flottant au vent de boucles de cheveux de toutes nuances, depuis le noir aile de corbeau jusqu'au blond roux, de cous gracieusement inclinés, se courbant et se redressant comme le mouvement des vagues, de visages roses éclatant sous la demi-teinte des chapeaux à larges bords chargés de plumes, frangés de dentelles, — d'yeux noirs, fiers et passionnés, — d'yeux bleus doux et langoureux,'—je ne me chargerai point de l'énumérer. Shakspeare, qui a tout dit, a peint ses compatriotes avec une seule phrase : L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. H va sans dire que, dans ce nid de cygnes, il n'y a de places que pour les Anglaises. Oh ! comme on vous comprend, doux rêves du poète ! Desdemona, Juliette, Miranda, Ophélia, Jessica; Cordélie, Rosalinde, Tilania, comme on vous comprend, .quand on a vu ces femmes aux cheveux flottants, aux yeux noyés, aux joues transpai*entes, aux cous ondoyants, qm semblent faites pour l'hermine, le velours, le satin et la soie, plus encore que la soie, le satin, le velours et l'hermine ne semblent faits pour elles I Disons en passant, que Punch, ce Pasquino de Londres, qui ne respecte rien, appelle la Grande-Allée où caracolent toutes ces belles dames , — Jtollen^Itow , le chemin pourri. Près de cette grande allée est la statue. d'Achille,^fondue avec les canons français pris à Vittoria et dédiée, Ta

Arthur of Wellington from his countrywomen , mot à mot : —à Arthur, duc de Wellington par les femmes de sa patrie. H va sans dire qu'Achille , en véritable demi-dieu de Tantiquité, combat tout nu. Mais il a un bouclier ; chose qui lui est la moins nécessaire, puisqu'il est invulnérable. En face de la statue et de manière à ce que Tilluçtre duc et sa postérité puissent voir ce chef-d'œuvre de l'art moderne de toutes ses fenêti'es, est bâtie, sa maison, qui aujourd'hui n'offre plus rien de remarquable, et qui, lors de mon premier voyage, était doublement curieuse, — d'abord en ce qu'elle était la résidence de lord Wellington, — ensuite, en ce que tous les volets étaient en fer. La raison de ce formidable retranchement, faisait honneur à la popularité du vainqueur de Yittoria;de Salamanque et Talavera, — car nous ne pouvons pas admettre qu'il fut le vainqueur de Waterloo, — à chaque nouvelle émeute, on brisait ses vitres ; — d'abord, il essaya de fermer les volets, mais la dépense était double, on brisait les

LE MONTE-CRISTO. 131 volets d'abord et les vitres après. Il en résiûta qu'il eut ringénieuse idée de fermer les fenêtres avec des volets en fer. Le duc en était quitte les jours d'émeute pour déjeuner et dîner à la lumière. Heureusement que la statue d'Achille comme sculpture, et la maison de Wellington comme architecture, peuvent être vues d'un coup d'teil, — l'art n'y étant absolument pour rien et la bonne intention y étant pour tout. Il en résulta que la double visite en fut bientôt faite, — et comme notre cab nous attendait, porte Grosvenor, — nous sautâmes dedans, et, sans nous arrêter à rien, nous revînmes à London CofTee House avec la rapidité du fiacre anglais, doublée de la promesse d'un pourboire , chose inconnue en Angleterre. Il est vrai que comme les cochers anglais comptent par milles et font leurs comptes eux-mêmes,' il y a tout lieu de prpsumuer qu'ils n'ont point la maladresse de s'oublier. A la porte de l'hôtel, toute la société, composée d une quinzaine d'amis de M. Young, nous attendait. La présentation se fit selon l'étiquette anglaise. Mais de toute cette nombreuse société, je ne retins qu'un nom, celui de M. Knowles. Il est vrai qu'à ce nom, M. Young ajouta : Qui a tué trente-cinq tigres. M. Knowles était un homme d'une trentaine d'années, ayant habité Rajahrampor^, c'est-à-dire la ville du roi Ram, près Mours-hed-Habad. Il avait la t5te de moins que Gérard, qui lui-même n'a guère que cinq pieds deux ou trois pouces. C'était une nature frêle, mais calme, avec une grande fixité dans le regard. L'œil était bleu faïence comme celui de tous les hommes volontaires jusqu'à l'obstination. C'est la couleur de l'œil des races celtiques, les plus entétées de toutes les races. Voyez les Bretons et les Ecossais. Nous allâmes tout courant jusqu'à Blackfriars-Bridge, c'est-à-dire jusqu'au pont des Frères-Noirs, un des plus vieux ponts de Londres, et là nous trouvâmes un de ces bateaux à vapeur qui sillonnent la Tamise. Cela seul peut vous donner une idée de la puissance de cette reine de l'ennui qu'on appelle Londres quand je vous dirai, par exemple, que du pont de Battersea, qui peut correspondre à notre pont d'Iéna, jusqu'à Blackwall, qui peut correspondre à notre Râpée, c'est-à-diVe pendant quatre lieues au lieu d'une, la Tamise est desservie, comme' une rue à omnibus, par plus de soixante bateaux à vapeur contenant une moyenne de cent-cinquante passagers, parmi lesquels circulent deux ou trois bateaux à half penny ^ c'est-à-dire à un demi penny, c'est-à-dire à deux liards,. toujours chargés de 250 ou 300 personnes, qui, pour les deux liards, vont depuis le pont de Londres jusqu'au pont de Westminster, c'est-à-dire

font à peu près deux lieues. Le bateau allait partir ; nous y fîmes une véritable irruption. Au pont de Blackfriars, la Tamise est quatre fois large comme la Seine au popt d'Iéua. Ne vous préoccupez de rien, chers lecteurs, si vous faites ce voyage, que de regarder à droite et à gauche et d'étudier le mouvement commercial qui fait grouiller au bord du grand fleuve anglais un demi jnillion d'individus. Le seul souvenir historique que Vous côtoyiez, c'est la Tour de Londres, dont vou» voyez s'élever les quatre clochetons. Quand je dis la Tour de Londres, je devrais dire la Tour Blanche bâtie par Guillaume le Conquérant, car de la Tour de Londres qui existait avant l'invasion normande et que a tradition veut avoir été appelée Tour de Juillet, comme ayant été bâtie par Julius César, il ne reste plus rien. Si je ne vous parle pas aujourd'hui de cette tour de Londres, chers Lecteurs, ou si je ne vous 2n parle que pour mémoire, ce n'est point qu'elle n'en vaille pas la peine, c'est au contraire qu'elle en vaut trop la peine. Nous en ferons en conséquence l'objet d'une causerie, sinon de deux. A part ce mouvement commercial qui est l'âme visible de la grande cité, vous n'avez que deux choses à voir, chers leclcurs, dans cette traversée de Blackfriars à Black-^ wall : c'est à gauche, le Grand Oriental ; à droite, l'Hôpital des Invalides de la marine , le plus beau palais de Londres. Il a été bâti parinigo Jones, sous Charles I"", c'est-à-dire parle contemporain de Vandick qui, lui aussi, faisait de l'architecture en ^ême temps que de la peinture ; mais qui, en même temps qu'ilfaisait de l'architecture et de la peinture, faisait malheureusement aussi de l'alchimie, ce qui nous coûta probablement à nous une douzaine de beaux tableaux et probablement à lui une douzaine de belles années. La peste de 164 1 le trouva tout affaibli par les veilles et n'eut qu'à le toucher de l'aile pour le coucher au nombre de ses victimes. Charles I« le lit enterrer à l'ancienne église de SaintPaul, brûlée en 1666. L'incendie détruisit le tombeau. Sa mémoire n'en souffrit point; il n'a pas cessé de grandir. Ceux qui sont curieux d'énormes fourneaux, d'immenses marmites et de cuillers à pot gigantesques, doivent visiter les Invalides de Londres qui, sous ce rapport, l'emportent sur les Invalides de Paris. Il faut rendre justice à qui de droit. Quand au Grand-Oriental, c'estle plus énorme bâtiment qui ait jamais été bâti sans en excepter la fameuse galère de Ptolémée dans laquelle il y avait un jardin et dans le jardin un bois de palmiers. Le Great Eastern, pour lui donner son nom anglais, jauge 22,500 tonneaux ; c'est-à-dire qu'il est quarante-cin/£ à cirquanle fois plus grand qu'un trois-mâts ordinaire. Du bateau à vapeur que nous monUons, nous l'apercevions à un demi-kilomètre

gisant sur le rivage, commô Léviathan échoué. Les hommes qui travaillaient à sa carène, rapetisses par sa masse, paraissaient gros comme des fourmis. Il pourra transporter 4,000 passagers et 10,000 soldats. Il aura six mâts, dont cinq en fer, et le plus proche du gouvernail en bois, pour ne pas déranger la boussole. Cela nous semble, au reste, une grande erreur en matière de construction que de croire que plus la masse est puissante, mieux elle résistera à la mer et à la tempête. Quant à moi, je me croirais plus en sûreté dans la plus petite goélette que dans cette énorme machine. J'ai voyagé avec un speronare, c'est-à-diie dans une coquille de noix ; j'ai voyagé avec le Vétoce^ c'cst-à-dirc avec un bâtiment de la force de deux cent cinquante chevaux. Je me suis cru, dans deux circonstances identiques, moins exposé sur ma coquille de noix que sur mon l3âtiment de deux cent cinquante chevaux. Quelle que soit la force d'un steamer ou d'un vaisseau, il ne domptera pas la mer. Et pour la mer, ce sera toujours une plume à la main d'un géant. Mieux vaut amuser la mer que la défier. J-^î ne demande pas mieux que de ne pas être un prophète de mauvais augure pour la compagnie qui a déjà souscrit 700,000 livres steriings, c'est-à-dire dix -sept millions et demi, pour la construction du Great Easlern. Mais, je le répète, j'aimerais mieux, survenant une tempête, être sur le bouchon de liège avec lequel j'ai parcouru tout l'ari

 chipel de Sicile, avec lequel j'ai été à Messine, à Syracuse, à Païenne, à Lipari, à Malle, à Tunis, au Pizzo, que sur lo Colosse qu'on bâtit aujourd'hui à Millwall. Mais les Anglais sont ainsi faits. Ils croient faire plus grand en faisant plus gros. A six heures et quelques minutes, i\ous abordâmes presqu'en face du restaurant. Comme tout le reste, le dîner était commandé de Paris. Je vous en ai promis la carte, la voici. La carte est ime curiosité. Ceci, chers lecteurs, s'adresse aux gourmands, si toutefois j'ai des gourmands, ce que j'espère bien, parmi les lecteurs du Monte-Cristo. Si j'ai des gourmands, qu'ils osent avouer leur gourmandise, et que Voccasion s'en présente, nous causerons cuisine. Ils verront qu'en théorie, du , moins, je suis digne de faire leur partie. CARTE DU DINER DONNÉ PAR M. YOUNG A BRUNSWICK, HOTEL BLACKWALL. POTAGES. Tortue à l'anglaise. Printannier. PREMIER SERVICE. Truite à la tartare. Water-zootches de perches, soles, saumons, truites et anguilles. Tranches de saumon de Gloucester. Turbot sauce au homard. Rougets en papillotes. Boudins de merlans à la reine. Filets de sole à la Orly. Saint-Pierre à la crème. Matelotte normande. Friture de flottons et d'anguilles. Rissoles de homard. Quenelles de saumon. Crevettes en buisson. Côtelettes de saumon â l'italienne. White-bais au naturel. White-baisen Méphistophélès (1). RELEVÉS. Poularde à la Montmorency. Noix de veau à la jardinière. Pâté froid à la royale. Poularde à l'ivoire, sauce^suprêmc. Bastion de volaille. Jambon de Rayonne. Lard garni de fèves. ENTRÉES. Côtelettes à la Maintenon. Vcl-au-vent à la financière. Escalope de caille aux tnifTes. Riz de veau en macédoine. Kari à Tindienne. Filets de pigeon à l'italienne. Fricassée de volaille aux truffes. Chartreuse à la Toulouse. (1) La différence qui sépare les white-bais au naturel des white bais en Héphlslophél^s, c'est que ces derniers sont saupoudrés de poivre do farorne. SECOND SERVICE. ROTS. Chapon et petits poulets au cresson. Dindonneau. Venaison. Levreau. Cailles bardées. Cannetons à la ferme. RELEVÉS. Charlotte Plombière. Boudin â la Jenny Lind. ENTREMETS. Boudin Saint-€lair. Haricots verts. Croûte de champignons. Crème de Montmorency. Fromages de Neufchâtel. Tourte de cerises à l'anglaise. Fromages bavarois. Gelée au marasquin garnie de fraises. Petits pois. Bayonnaise (2) de homard. Meringues à la glace. Gâteau de millefeuille. Bordure genevoise garnie de Reine-Claude Gelée, macédoine de fruits. Riz a la Brunswick. Radis et salade. DESSERT. Fraises. Raisins. Ananas.

Mandarines et Tangerines. Conserves de pêches, d'abricots, de mirabelles, etc., etc. VINS. Hock, Sherry, Champagne, Madère, Porto, Çlaret, Château-Margaux. - Château Dickius. Cous tance. To'ckay. Vous comprendrez sans. peine, chers lecteurs, qu un pareil dîner nous conduisit jusqu'à dix heures du soir. A dix heures, nous primes le chemin de fer qui nous ramena en vingt minutes à Londres, que nous trouvâme.<« illuminée à giorno. Nous avons dit que c'était l'anniversaire ou la fête de la reine d'Angleterre. J'ai été sur le point d'écrire, après cette dernière ligne, la suite au prochain numéro^ mais je réfléchis quïl vaut mieux en unir avec la journée du lundi 25 mai. On verra ce que peut supporter un touriste bien organisé en vingt-quatre heures. Donc en abordant au pont de Londres, ou au pont de Waterloo, je ne sais plus bien lequel, et le déclare hautement pour que nul ne songe à me chercher une querelle topographique, nous montâmes dans cinq ou six cabs. — Plait-il? — Vous avez dit que le mot cab, s'appliquait à toutes sortes de voitures. (2) Et non mayonnaise ou magnonnaùe, commo ili.senl lis niisinirrs peu Icliré.s.

LE MONTE-CRISTO. 133 — Oui. — Vous vous êtes trompé. ^ — Bon, en quoi? — Le mot cab ne s'applique qu'aux voitures à deux roues. — Merci. Ce dialogue vient d avoir lieu entre mou ami Mackenzie et moi, vous voyez que si j'échappe à l'un je n'échappe pa3 à lautre. Nous montâmes donc dans cinq ou six voitures, et nous nous fîmes descendre à la place de Trafalgar. Nous reviendrons à cette place de Trafalgar, et nous dirons en passagit un mot du héros de Trafalgar et d'Aboukir. Nous descendîmes donc à la place de Trafalgar et nous nous acheminâmes vers Regent-Street. Vous savez ce qu'est Paris les jours d'illuminations, n'estce pas? figurez vous quelque chose de trois fois plus compacte que la foule de nos boulevards. Une chose me frappa. - ♦ C'est qu'au fur et à mesure que nous avancions vers Ilegent street, des mots français nous frappaient iVlusrapprochés les uns des autres. En arrivant â Leicester square, l'anglais et le français se contrebalançaient, à Haymarket l'anglais était complètement vaincu, n'est que Haymaiket est lé Canada de I*ondres. C'est à Haymarket et dans ses environs qu émigreut les demoiselles que Béranger a illustrées par une de ses plus verveuses chansons. Faut qu*lord Wiiain— ton ait tout pris; Gu'ia plus d'argent dans c*gueux d'Paris. Haymarket, moins les robes en brocard, moins les plumes, les aigrettes, les oiseaux de paradis, les colliers et les boucles d'oreilles de strass, Haymarket est en 1857 ce 4iu^étaient les galeries Je bois en 1825. Le dernier dénombrement qui a été fait de ces demoiselles tant anglaises qu'irlandaises , qu'écossaisses, qu'allemandes, que françaises est fantastique. Un Français , employé à la police de Londres, m'a dit qu'il s'élevait à quatre-vingt mille, sur lesquelles on peut compter de cinq à six mille françaises. Tout cela vivant à sa guise et sans être soumis à aucun règlement sanitaire. La raison qu'en donne le puritanisme anglais est admirable. l'impunité. Au reste, c'est au jardin de Cremom que le vice s'étale dans toute sa splendeur. Cremorn — c'est le Yalentino, le Mabile, le Château-desFleurs de Londres, — en mesurant tout à un cran plus bas. A la rigueur, une femme pourrait entrera Yalentino, à Mabile, au Jardin-des-Fleurs. Une fille peut seule entrer à Cremorn. Nous en sortîmes à minuit , profondément attristés par les danses funèbres des Brididis et des Pomarés de fa Grande-Bretagne. A une heure et demie, nous rentrions à London Coffee tiouse. Depuis la veille à huit heures et demie du soir, c'est-àdire depuis vingtrneuf heures, minute pour minute, nous avions été de Paris à Calais. Nous avions lait la travei'sec de Calais à

Douvres. Nous étions venus de Douvres à Lon drèa. Nous avions terminé nos emplcittes de porcelaine chez Daniel. Nous avions visité le musée deM«««^ Tussaud. Nous avions stationné à la promenade de Hyde-Park. Nous étions revenus à Coffee House. Nous avions été prendre le bateau à Blackfriars Bridge. Nous avions descendu la Tamise de Blackfriars Bridge àBlackwall. Nous avions diné, et vous avez vu, chers lecteurs, que ce n'était point la moins laborieuse de nos opérations. Nous étions revenus àîx)ndres parle cl^emin de fer, nous avions été en voiture du débarcadère du chemin de fer à la place de Trafalgar, à pied de la place de Trafalgar au bout de Régent Street, en omnibus de Piccadilly à Cremorn, et enfin nous étions revenus en voiture de Cremorn à London Cofïec House. Quand je vous disais que mon voyage ressemblait à un cauchemar. Mais vous n'êtes pas au bout, chers lecteurs, et nous al Ions vous en faire voir bien d'autres au prochain numéro. Alex. Dumas. LES MOHICANS DE PARIS. CHAPITRE VIII. ROMK. Nos lecteui-s voudront bien — du moins telle est notre espérance — ajourner pour quelques instants l'explication a ni va avoir lieu entre Pétrus et Regina, afin de suivre ans son pèlerinage- un des héros de cette histoire, héros abandonné depuis longtemps et auquel il nous apanr qu'ils voulaient bien prendre quelaue intérêt. Comme il nous est impossible de le suivre dans sa longiir course à travers les Alpes, le long des Apennins, nous supposerons que six semaines se sont écoulées depuis qu(! frère Dominique a pris congé de Salvator sur la route de Fontainebleau -, qu'il est arrivé depuis huit jours à Rome ; que, soit hasard, soit précaution prise d'avance, il a fait d'inutiles efforts pour parvenir jusqu'au pape Léon XH, et qu'en desespoir de cause, il est résolu à recourir à la lettre que lui a remise à cet effet Salvator. Le lecteur entrera donc avec nous dans la cour du palais Colonna, situé via dei SanliAposloli; il montera alpiaiw nobtle, c'est-à-dire au premier étage ; il se glissera, grâciî au privilège que le romancier a de pénétrer partout, par les deux battants d'une porte enlre-bAillêe, et il se trouvera dans le cabinet de l'ambassadeur de France. Le cabinet est simple, tendu de papier vert, avec des rideaux de damas et des meubles de même couleur. Le seul ornement qu'il y ait dans ce cabinet, autrefois Il ne faut pas encourager le vice par l'espérance de ^^„ i.e seui ornemeiu qu u y au uana et: can '.A r r ^ l'un des plus riches en tableaux de Rome, est un portrait du roi de France Charles X. Autour de l'apDarlement, appuyés aux murailles, sont des tronçons mutilés de colonnes, un bras de femme, un torse d'homme, arrachés à la terre par des fouilles récentes ; près d'eux un énorme

bloc de marbre, et, en face du bureau, un modèle de tombeau. Ce tombeau, d'une forme très-simple, est surmonte d'un buste du Poussin. Le bas-relief représente les Bergers d\ircadie. Au dessous du nas-relief, on lit cette imcription : F.-R. DE Ch. A Nicolas Poussin l'OtU LA GLOIRE DES ARTS ET l'uONNEUR DE LA Frange. Au bureau, un homme est assis et écrit une dépêche d'une écriture longue et lisible. Cet homnie est âgé de soixante ans à peu près; son front large et proéminent est ombragé sur les tempes dv quelques cheveux gris ; ses sourcils noirs abritent un œil qui jette des regards pareils à des éclairs ; le nez est /

 mince et long, la bouche est mince et fine, lo menton est bien dessiné ; les joues, brunies par le soleil des voyages, sont légèrement marquées par la petite vérole ; Vensemble de la physionomie est fier et doux à la fus; tout indique riiomme de haute intelligence, aux aperçus lumineux et aux décisions rapides; poète ou soldat, il appartient à la vieille race française, à la race militante. En effet, cet homme, c'est le poète qui a écrit Bené^ Alaia, les Mnrlyrs ; c'est l'homme d'Etat qui a. publié le paniphlcl intitulé: tionaparle et Ls Bourbons^ et qui a critiqué la célèbre ordonnance duo-septembre dans la brochure De in monarchie srlon la Charte : c'est le ministre qui, en 1823, a déclaré la guerre d'Espagne, le diplomate qui a successivement représenté la France à Berlin et à Londres ; c'est le vicomte François-René de Chateaubriand, ambassadeur à Rome. Sa noblesse est vieille comme la France. Jusqu'au XIII« siècle, ses ancêtres ont eu pour armes un semis de plumes de paon au naturel ; mais, depuis la bataille de Mansourah, Geoffroy, quatrième du nom, qui portait devant saint Louis le drapeau de la France, s'étant enveloppé dans son drapeau plutôt que de le re.ndre aux Sarrasins, et ayant reçu plusieurs blessures qui déchirèrent à la fois Tétendardet'la chair, saint Louis lui accorda le privilège de s'armer de gueules aux fleurs de lis d'or sans nombre, avec cette devise : MON SANG TEINT LES BANNIÈRES DE FRANCE. • Cet homme, c'est le grand seigneur et le poète par excellence ; la Providence Ta place sur la route de la monarchie comme ce prophète dont parlai l'historien Joseph, et qui pendant sept jours fit le tour des murailles de Jérusalem en criant: « Jérusalem, malheur à toi! • et qui le septième cria: « A moi malheur! » puis qu'une pierre partie des murailles coupa en deux. La monarchie le hait comme tout ce qui est juste et dit la vérité ; aussi l'a-t-elle éloigné d'elle, tout en ayant l'air de récompenser son dévouement. On a spéculé sur l'artiste : on lui a offert l'ambassade de Rome ; il n'a pu résister à l'aimant des ruiues, et le voilà ambassadeur à Rome. Que fait-il à Rome ? Il suit des yeux la vie de Léon XII, qui s'éteint. - Il écrit à madame Recauiier, la Beatrix de cet autre autre Dante, la Leonor de cet autre Tasse ; il prépare un monuoieat au Poussin, dont Desprez fera le bas-relief et Lîmoyna le buste ; eatin, dans ses moments perdus, il fait d33 foiiillei à Torre-Vergala, non point avec l'argent du gouvernement; mais avec le sien, bien entendu, et les débris d'antiquités que vous apercevez dans son cabinet, ce ^nt les produits de ces fouilles.

'*/cus le voyez heureux comme un enfant.: la veille, il a ga[j;iié à cette loterie des morts, comme il l'appelle, un bloc de marbre grec assez considérable pour faire son buste du Poussin. C'est dans ce moment de joie que la porte s'ouvre, qu'il relève la tète et qu'il demande à l'huissier qui garde cette porte : — On'y a-t-il, Gaëtano? — Excellence, lepondit l'huissier, c'est un moine français qui a fait à pied le voyai;e de Paris à Rome, et qui désire vous parler pour une affaire, dit-il, de la plus haute importance. — Un moine I répéta l'ambassadeur étonné ; et de quel ordre ? — Dominicain. — Faites entrer. Et aussitôt il se leva. Il avait le respect profond, comme tous les grands cœurs, comme tous les grands poètes, des choses saintes et des hommes religieux. On put voir aloi*s qu'il était petit de taille, que sa tète était un peu trop grosse pour son corps, que, comme tous les descendants des races guerrières dont les ancêtres ont trop porté le casque, il avait le cou légèrement rentré dans les épaules. En apparaissant sur le seuil de la porte, le moine le trouva donc debout. Les deux hommes n'eurent besoin que d'échanger un regard pour se connaître , disons mieux, pour se recojinaitre. Certaine cœurs et certains esprits sont de la même fa mille : partout où ils se rencontrent, ils se reconnaissent * ils ne se sont jamais vus, c'est vrai ; mais les Âmes qui ne se sont jamais vues ne se reconnaîtront-elles pas au ciel? Le plus vieux des deux tendit les mains. Le plus jeune s'inclina. Puis le plus vieux dit au plus jeune avec un sentiment de profond respect : — Entrez, mon père. Frère Dominique ei}tra. L'ambassadeur fit de l'œil un signe à Thuissier, afin que celui-ci refermât la porte et veillât à ce que nul ne vint les déranger. Le moine lira de sa poitrine une lettre et la remit à M. de Chateaubriand, qui eut à peine jeté les yeux dessus, qu il reconnut sa propre écriture. — Une lettre de moi ! dit-il. — *Je n'ai pas trouvé de meilleur introducteur prés de Votre Excellence, repondit Je moine. — A mon ami Valgeneuse I... 'Comment cette lettre est-elle entre vos mains, mon père? — Je la tiens de son fils. Excellence. — De son fils ? s'écria l'ambassadeur ; de Conrad ? Le moine fit de la tète un signe affirmatif. ~ Pauvre jeune homme ! dit mélancoliquement le vieillard ; je l'ai connu beau, jeune, plein d'espérance : il est mort bien malheureusement, bien fatalement ! — Comme les autres, vous croyez qu'il est mort , Excellence ; mais à vous, l'ami de son père, je puis dire : Il n'est pas mort, il vit et met son respect à vos pieds. L'ambassadeur regarda le moine d'un air stupéfait. Il doutait que ce dernier jouit de sa raison. Le moine comprit le doute qui venait de naitre dans l'esprit de son interlocuteur. Il sourit

tristement. — Je ne suis pas fou, dit-il ; ne craignez rien, et surtout ne doutez pas : vous, l'homme initié à tous les mystères, vous devez savoir que la réalité va au-delà de toutes les fictions. — Conrad vit? — Oui. — Et que fait-il ? — Ceci n'est pas mon secret, c'est le sien. Excellence. -- Quelque chose qu'il fasse, ce doit être une chose grande; je l'ai connu, c'était un grand cœur. Maintenant, comment et pourquoi vous a-t-il remis cette lettre? Que desirez-vous ? disposez de moi. — Et Votre Excelle nce se met ainsi à ma disposition sans savoir à qui elle parle, sans me demander qui je suis ! — Vous êtes un homme: donc, vous êtes mon frère » vous êtes un prêtre : donc, vous venez de la part de Dieu ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. — Oui ; mais, moi, je dois tout vous dire : Il est possible que mon contact soit fatal à qui me touchera. — Mou père, rappelez-vous le Cid : saint Martin, caché sous les haillons d'un pauvre lépreux, l'appelait àson aide du fond d'un fossé, lui disant : « Seigneur chevalier, prenez pitié d'un pauvre lépreux tombé dans cette fosse, d'où il ne peut sortir ; tendez-lui la main : votre main ne risque rien, couverte qu'elle est d'un gantelet de fer. » Le Cid descendit de cheval, s'approcha du fossé, et, tirant son gantelet de fer : « Avec l'aide de Dieu, dit-il, je te donnerai bien la main nue. » Et il lui donna sa main nue, et le pauvre lépreux se transforma en un saint qui le guida vers la vie éternelle. Voici ma main, mon père ; quand on ne veut pas que j'aille au danger, il- ne faut pas me dire : le danger est là. Le moine garda sa main cachée dans sa longue manche. — Excellence, dit-il, je suis le fils d'un homme dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous, — Dites ce nom.

LE MONTE-CRISTO. 135 — Je suis le lils de. .. Sarranti, condamné à mort il y a deux mois par la cour d*assises de la Seine. L'ambassadeur fit malgré lui un mouvement en arrière. — On peut être condamné à mort et être innocent. — Pourvoi suivi d'assassinat! murmura l'ambassadeur. — Rappelez-vous Calas, rappelez-vous Lesurques ; ne soyez pas plus sévère, ou plutôt ne soyez pas plus incrédule que ne l'a été le roi Charles X. — Le roi Charles X ? — Oui ; quand j'ai été le trouver, quand je me suis jeté à ses pieds, quand je lui ai dit : Sire, j'ai besoin de trois mois pour prouver Finnocence de mou père, » il m'a répondu : t Vous avez trois mois, pas un chev^ni ne tombera de la tête de votre pèro avant trois mois. » Et je suis parti, et me voici devant Votre Excellence, à qui je dis : Sur l'honneur du serment, sur la sainteté de ma robe, sur le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a coulé pour nous, je jure à Votre Excellence que mon père est innocent et que la preuve de son innocence est là. Le moine frappa sa poitrine. — Vous avez là, sur vous, contre votre cœur, la preuve de Vinnocence de votre père, et vous ne la mettez pas au jour I s'écria le poète. Le moine secoua la tête. — Je ne le puis, dit-il. — Otû vous en empêche ? — Mon devoir, la robe que ie porte ; le sceau de fer de la confession est posé sur mes lèvres par la main de la fatalité. — Mais alors il faut voir le saint-père, il faut voir le souverain pontife, il faut voir Sa Sainteté Léon XII. Saint Pierre, dont il est le successeur, a reçu du Christ lui-même le droit de lier et délier. — Eh ! s'écria le jeune moine, le front éclairé d^'unejoie subite, voilà justement ce que je viens chercher a Rome ; voilà pourquoi je suis ici, près de vous, dans votre palais ; je viens vous dire : Depuis huit jours, ou multiplie les obstacles sous mes pas ; on me refuse mon entrée au Vatican ; et cependant le temps s'écoule ; le couteau est suspendu sur la tête de mon père ; chaque minute l'en approche ; des ennemis puissants veulent sa mort ! Je m'étais promis de ne venir à Votre Excellence qu'à la dernière extrémité ; mais la dernière extrémité est arrivée ; me voici à vos genoux, comme j'ai été aux genoux du roi que vous représentez ; il faut que je voie Sa Sainteté le plus tôt possible, ou, comprenez-vous bien ? quelque diligence que)e fasse, j'arriverai trop tard î — Dans une demi-heure, mon frère, vous serez aiLX pieds de Sa Sainteté. L'ambassadeur sonna. L'huissier reparut. - Qu'on mette les chevaux à la voiture, dit-il; et que l'on vienne dans ma chambre m'aider à m'habiller. Puis, se tournant vers le moine : — Je vais passer mon uniforme d'ambassadeur, dit-il ; attendez-

moi, mon père, dans votre habit de combat. Dix minutes après, le moine et l'ambassadeur débouchaient par la via de Passeio^ traversaient le pont SaintAnge et roulaient vers la place Saint-Pierre. Alex. Dumas. {La suite au prochain numéro.) HAROLD f ou LE DERNIER DES ROIS SAXONS. CHAPITRE IL suite. Le prêtre se tourna vers Fitzosbornc, qui s'était assis sur un tabouret aux pieds de Guillaume, et qui, le mauton appuyé sur sa main, écoutait l'ecclésiastique avec autant de respect pour sa vocation que d'ètonnement pour l'influence qu'un être, si obscur, gagnait irrésistiblement sur son esprit martial et sur la ruse de fer du duc. — N'aimes-tu pas Guillaume, seigneur de Breleuil? luidemanda Lanfranc, n'aimes-tu pas la renommée pour la renommée? — Sur mon âme, oui, dit le baron. — Et toi, Taillefer le ménestrel, n'aimes-tu pas le chant pour le chant, les vers pour les vers, la poésie pour la poésie? — Pour le chant, pour la poésie seuls, répondit le puissant trouvère, il y a plus d'or pour moi dans une seule rime bien sonnante, que dans tous les coffres de la chrétienté — Eh ! t'émerveilles-tu, toi, qui lis dans le c&ur des hommes, continua Lanfranc, se tournant vers Guillaume, que l'étudiant aime le savoir ? né d'une famille noble, de bonne heure me voyant pauvre de bourse, chétif de membres, j'ai trouvé la richesse dans les livres, et puisé la force dans la science. J'entendis parler du comte de Rouen, du duc de Noi'mandie , comme du prince d'un domaine limité, c'est vrai, mais d'un esprit sans bornes, capitaine en guerre, mais ami des lettres dans la paix. Je vins dans ton duché, j'étudiais les sujets et le prince et les paroles de Thémistode sonnèrent à mes oreilles. a Je ne puis jouer du luth, c'est vrai, répondit un jour le héros de Salamine ; mais je puis rendre grand un petit Etat. » Je me sentais un intérêt dans ta carrière vaillante et troublée. Je crois que le savoir, pour se répandre parmi les nations, doit d'abord trouver un berceau dans le cerveau des rois, et je vis dans l'homme d'action l'a gen t du penseur. Dans ce projet de mariage,où ton cœur s'enferme avec une infatigable obstination, je pouvais sympathiser avec toi peut-être.— Ici un sourire mélancolique passa sur Ids lèvres de l'homme de science. — Peut-être même comme amant, quoique je sois prêtre maintenant et mort à l'amour charnel. Une fois j'ai aime et je sais ce que c'est que de lutter en espérant "et de dépérir dans le desespoir. Mais ma sympathie, je l'avoue, était plutôt donnée au prince qu'à l'amant. ïl était naturel que moi, prêtre et étranger, j'obéisse, d'abord aux ordres de Manger, archiprélat et chef spirituel, surtout la loi étant de son côté. Mais lorsque je me suis décidé à rester, malgré ton ordre qui m'exilait, c'était dans la

résolution de t'aider ; car si la loi morte était avec Manger, il y avait avec toi la cause vivante de l'homme. Duc Guillaume, ton duché dépend de* ton mariage avec Mathilde de Flandres, de là dépendent aussi peut-être des sceptres plus puissants, ton titre est disputé, ta principauté est nouvelle et mal établie, il faut donc que toi, avant tout autre, tu allies ta nouvelle race avec l'ancienne lignée des rois et des Kaisers. Mathilde descend à la fois de Charlemagne et d'Alfred. Ton duché chancelle, tant que la France le mine par ses complots et le menace par ses armes. Epouse la nièce de Beaudoin et te voilà, par ta femme, neveu d'Henri de, France, dès lors ton ennemi devient ton parent et doit, malgré lui, devenir ton allié. Ce n'est pas tout, il serait étrange qu'en jetant ton regard sur cette royauté confuse de l'Angleterre, sur le roi sans lignée qui t'aime mieux que son propre sang, sur cette noblesse divisée qui déjà a adopté les modes de l'étranger et qui est accoutumée à porter sa fidélité tantôt du Saxon au Danois, tantôt du Danois au Saxon, sur ce peuple qui respecte les hommes courageux ; mais qui, voyant journellement des hommes nouveaux s'élever de familles nouvelles, n'a plus de respect pour les anciennes descendances et les noms héréditaires, sur cette niasse de vilains et d'esclaves qui n'ont aucun intérêt dans le pavs et dans ses gouverneurs, il serait étrange, dis -je, voj^ïit tout ceci, que dans tes rêves de jour tu n'aies pas vu aussi ua souverain normand sur le trône de l'Angleterre saxonne. En outre, ton mariage avec la descendante du meilleur et du plus aimé prince qui ait jamais gouverné le royaume, s'il ne te donne pas des titres positifs à la possession du pays, t'aide au moins à te concilier les affections et à fixer tes fils dans les palaisde la famille de leur mère. Voyons, en ai-je dit assez maintenant pour prouver comment, pour le bien des nations, il serait sage que le pontife élargit les

136 LB MONTE-CRISTO. liens rigides de la loi, et comment je pourrais prouvera la cour de Rome qu'il serait politique de se concilier Taffection et de fortifier les mains du comte des Normands, qui pourrait ainsi devenir le principal soutien de la chrétienté ? Ai-je assez dit, enlln, pour prouver que l'humble clerc peut envisager les choses mondaines avec l'œil de l'homme qui, comme Thémistocle, peut rendre grands les pelils Etats. Guillaume demeura muet; son sang bouillonnant 8*émut d'une crainte presque superstitieuse , tant cet obscur Normand avait vu clair dans sa pensée et avait suivi, dans ses détails, les replis tortueux de la poUtique avec laquelle il avait lui-même entrelacé son anection obstinée pour la princesse flamande, de sorte qu'il lui semblait écouter r écho de son propre cœur, ou entendre, de la voix d'un devin^ ses plus seci êtes pensées. Le prêtre continua : — C'est pourquoi je me suis dit : Maintenant, 6 Lanfranc le Lombard ! l'heure est venue de te prouver à toimême si les rêves orgueilleux que tu as faits ne sont que de vaines déceptions, et si, dans ce siècle de fer, et au milieu de celte convoitise d'or, toi, le pauvre et le faible, tu peux donner au savoir et à l'esprit plus d'influence sur les destinées des rois, que les hommes armés et les trésoreries barons dans le cas où le pape confirmerait l'excommunication dont te menace ton oncle. Tes armées t'abandonneront, tes trésors seront comme des feuilles sèches dans tes coffres. — Le duc de Bretagne réclamera ton duché comme héritier légitime de tes aïeux. — I^e duc de Bourgogne se liguera avec le roi de France, et marchera sous les bannières de l'Eglise contre les légions infidèles ; l'écriture de feu s'étendra sûr la muraille, et ton sceptre et ta couronne disparaîtront. Guillaume serra ses dents à les briser, respira fortement, mais continua de garder le silence — Au contraire! continua Lanfranc, envoie-moi comme ton délégué à Rome, et les foudres de Manger s'éteindront. Epouse Mathilde, amène-la dans ton palais, metsla sur ton tW^ne, ris dédaigneusement de l'interdiction de ton traître d'oncle, et reste assuré que le pape t'enverra ta dispense pour tes épousailles, et sa bénédiction pour ton lit nuptial; et quand ceci sera accompli, duc Guillaume, ne me donne ni abbaye, ni évêché, mais multipUe les livres, établis des écoles, et oidonne à ton serviteur de fonder la royauté de la science, tandis que toi tu fonderas la souveraineté de la guerre. Le duc, à ces dernières paroles, se leva comme emporté hors de lui-même, et serrant le prêtre dans ses vastes bras, le baissa sur les joues et le baisa au front, comme en ce temps les rois embrassaient

les rois pour le baiser de paix. — Lanfranc de Pavie 1 s'écria-t-il, que tu réussisses ou ne réussisses pas, tu possèdes pour toujoiurs mon amitié et ma reconnaissance. — CSomme tu parles, ainsi j'eusse parlé moi-mîme, si je fusse né, si j'eusse été bâti et élevé comme toi. En vérité, en t'écoutant, je rougissais des vanteries de mon orgueil de barbare, qui longtemps m'a dit tout bas : — Sois fier, Guillaume ; nul ne peut manier ta massue, ni bander ton arc. En vérité, pauvre est la force du corps, Lanfranc ; car le fil de la loi peut l'enlacer aussi fortement qu'une chaîne, car la parole d'un prêtre peut la paralyser aussi complètement que le souffle de la mort. . . — Mais toi, Lanfranc, laisse que je te regarde. Et Guillaume regarda fixement le pâle visage et parcourut de la tête aux pieds la forme frêle et délicate. Puis, se retournant, il dit à Fitzosborne : <'— Toi dont la main gantelée a d'un coup de poing abattu un cheval de guerre, n'as-tu pas honte de toi-même? 0 Fitzsborne! Fitzosborne I le jour approche, je le vois de loin, où ces petits hommes mettront leurs pieds sur nos corselets de fer. Alors, s'arrêtant tout pensif, il se remit à arpenter la salle en long et en large, s'arrêtant tantôt devant le crucifix, tantôt devanrrimage de la Vierge, qui se trouTaient dans des niches aux deux côtés de la chambre/ — Vous avez raison, noble prince, dit la voix basse du prêtre ; cherchez là une solution de toutes les énigmes ; adorez là le symbole de la puissance qui dure toujours ; apprenez là le but des choses d'ici-bas, et comprenez l'importance du compte qu'il faut en rendre là-haut — Nous vous laissons à vos pensées et à vos prières. Et disant cela, après avoir fait une révérence grsAre & Fitzosborne, il prit le bras robuste de Taillefer et quitta la chambre. Traduction d'ALEX. Dumas. (La suite au fMrochain nUméro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. CHAPITRE VIII. De leur côté, Antoine et Octave se préparaient au combat. Voyant que Brutus et Cassius ne les venaient pas chercher, ils résolurent de marcher à eux. Ils laissèrent en effet le commandement et le gouvernement de Home à Lepidus, traversèrent la mer et entrèrent en Macédoine, en marchant de l'occident vers l'orient, tandis que de leur côté Brutus et Cassius y enti*aient en marchant de lorient à Toccident. Que nos lecteurs nous laissent leur donner une idée des localités où va se dénouer le drame que nous leur racontons. Supposons donc que nous nous rendions par terre de Paris à Constantinople et qu'après une halte à Salonique nous nous remettions en chemin, nous ferons d'abord trente lieues à peu près dans un pays plus pittoresque et plus varié que facile, nous arriverons au lac de Langasa, après le lac de Langasa nous traverserons les

belles prairies de Glisseli, puis nous atteindrons le lac Bolbi et le golfe de Gontesse dont nous côtoierons pendant quelque temps les rivages; alors nous quitterons la grande route, qui nous eût conduit à Orfana, pour rejoindre le chemin de Serrés à Constantinople ; en suivant cette ligne, nous arriverons sur les rives d'un lac plus nrand que les deux autres, c'est le lac Strymon, ou le lac Cercinids des anciens ; bientôt nous nous heurterons à des ruines qui sont celles de l'antique Amphipolis ; prenons, au lieu de continuer vers le sud, ce chemin qui bifurque à gauche, nous longerons les flancs du mont Pangée, ai'^élebre dans l'antiquité par ses mines d'or, nous traverserons l'étroite vallée qu'il forme, et tout à coup un splendide spectacle se présentera à nos yeux. C*est une vaste plaine, longue de huit lieues du nord au sud, large de quatre lieues de Fest à l'ouest ; la rivière Ançhista la rafraîchit et la féconde, son sol est d'une prodigieuse fertilité, dans les bas lieux ce sont des rivières ou de vertes prairies; dans les parties les plus élevées ce sont des plantations de tabac ou de coton, sur les coteaux des vignobles, enfin, au sommet des montagnes demagnifloues forêts. Ces montagnes forment un cirque immense, bâti par la main de Dieu, et qui, comme tout ce qui sort de cette main céleste, écrase les cirques humains. La plus haute de ces chaînes de montagnes vous fait face au moment où vous entrez dans la plaine par la route indiquée. Si vous continuez votre chemin et que vous marchiez droit à elle, vous verrez, s'élançant d*une espèce de plateau, un énorme rocher supportant des ruines de murailles, et quaud vous aurez gravi cette hauteur, vous dominerez les débris d'un théâtre et d*une ville antique, à la droite et à la gauche de laquelle vous apercevrez deux villes modernes, Drahma et Alistrati, enfin à votre gauche le port de Kavalh, patrie de Méhémet-Ali. Si vous demandez à quelque pâtre, faisant paître ses

LE MONTE-CRISTO. 137 troupeaux au pied de ce rocher ou au penchaat de cette chaîne de moutagnes, le nom de cette ville morte qui se trouve au milieu de ces deux villes vivantes, il vous répondra insoucieusement. — On l'appelait Philippi (1)* Vous êtes sur la place même où le mauvais génie de Brutus lui avait donné rendez-vous. Vous avez sous les yeux cette plaine à laquelle le grec Plutarque donne le nom latin de Campos Philippos. Brutus et Cassius y étaient arrivés après avoir soumis la plupart des villes voisines, après 8*éU'e rendus maîtres de tout le pays, iusmi'à la mer de Thasos, après avoir surpris et envelopoé nornanus, lieutenant d'Antoine, dans un lieu appelé les Détroits, c'est-à-dire dans une des ramifications dumontPangée. Antoine y était arrivé le premier, doublant les étapes pour secourir son lieutenant, et faisant une telle diligence que ni Brutus ni Cassius ne voulaient croire à sa présence. Octave, toujours malade et lent, lorsqu'il fallait marcher au devant d'une action décisive, y était arrivé dix jours après Antoine. Il avait campé en face de Brutus, et Antoine en face de Cassius. . C'est l'espace com^pris entre les deux camps que Plutarque appelle Campos Phtlippos, les champs de Philippe. Jamais , même au temps des grandes batailles de César, même à Pharsale, on n'avait vu deux armées romaines si considérables en face Tune de l'autre. Celle de Brutus et de Cassius était beaucoup moins nombreuse que celle d'Octave et d'Antoine ; mais elle était bien autrement magnifique : t Presque toutes les armes, dit Plutarque , étaient » d'or ou d'argent. » En effet , Brutus, qui voulait que ses officiers et ses soldats fussent simples et modestes dans tout le reste, leur permettait, leur recommandait même le luxe des armes, persuadé qu'il était, que le combattant tient à son armure en raison de sa richesse et de sa beauté. Cependant les présages , — ces fatidiques événements qui tiennent une si grande place dans la vie antique, — n'étaient point favorables. Dans une cérémonie publique, la Yictoire d'or de Cassius, qui était portée en pompe, tomba à terre, celui qui la portait ayant fait un faux pas. Une multitude d'oiseaux de proie tournoyait chaque jour sur son camp, n'étendant pas leur vol à ceux d'Octave et d'Antoine ; ce qui voulait dire que là serait le carnage ; des essaims d'abeilles se rassemblaient dans certains endroits des retranchements, et les devins, voyant la crainte qu'inspirait cet auçure, les firent mettre hors de l'enceinte. Aussi Cassius n avait-il plus le même empressement à livrer bataille, émettant cet avis de traîner la guene en longuem* et s'appuyant sur ce que, bien munis d'argent ,

ils étaient fort inférieurs en nombre. Brutus, au contraire, ne pensait qu*au salut et à la liberté de Rome ; peut-être plus détaché de la vie que son compagnon, Brutus était pour une bataille prompte et décisive. Ce qui lui inspirait une grande confiance, c'est que dans toutes les rencontres et dans toutes les escarmouches qui avaient eu Ueu, sa cavalerie avait toujours eu l'avantage. D'un autre côté , il constatait que chaque jour de nouveaux déserteurs passaient dans le camp d'Octave , et comme beaucoup dans Tarmée étalent soupçonnés de vouloir suivre cet exemple, il insistait d'autant plus ardemment pour une bataille prompte. Ces considérations avaient une telle importance, que la plujpart des amis de Cassius passèrent à l'avis de Brutus. Il est vrai qu'un des amis de Brutus, ^ttilius, était d'avis contraire, proposant, lui, de différer jusqu'à l'hiver. — Et que gagneras-tu de différer encore six mois? lui demanda Brutus. — J'y gagnerai, répondit Attilius, de vivre six mois fie plus. Ce n'était point là une de ces réponses qui pouvaient (1) Baron de Walkeoacr. HUMre de iu vie et des poésies d'Horace, plaire à Brutus, ni le convaincre. Cassius lui-même Timf)rouva, les autres chefs s'en indignèrent, et la bataille ùt résolue pour le lendemain. Octave apprit cette résolution par des déserteurs. Il ordonna dans son camp un sacrifice expiatoire, et fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé, et cinq drachmes par tête : — quatre francs à peu près. Brutus, de son côté, purifia son armée, distribiiia grand nombre de victimes et donna cinquante drachmes — à peu près quarante-cinq francs, à chacun de ses soldats. Pendant le sacrifice même, Cassius eut un dernier signe néfaste. Le licteur, qui portait les faisceaux devant lui, lui présenta la couronne à l'envers. Aussi, tandis que Brutus, rempli de magnifiaues espérances, s'entretenait, en soupant, de matières pnilosopni que$, etaprès'le souper allait prendre du repos, Cassius — c est Messala, le même Messala qui, avec Horace, avait suivi Brutus d'Athènes, qui raconte la chose. Cassius soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis, et fut, pendant tout le souper, sombre et taciturne, ce qui était contre ses habitudes. Enfin, après le souper, prenant les mains de Messala : — Messala, lui dit-il, je te prends à témoin qu'ainsi que le grand Pompée, je suis forcé, par ceux qui m'entourent, de mettre au hasard d'une bataille le sort de ma patrie, et pourtant nous avons bon courage et grande raisou d'espérer dans la fortune, dont, grâce à nos ressources, nous aurions tort de nous défier, même ayant pris le mauvais parti, et les dieux savent au contraire que nous sommes pour la justice et la liberté. A ces niots il embrassa Massala. Mais celui-ci : —

Cassius, dit-il, c'est demain le jour de ma naissance , j'ai soupe avec toi aujourd'hui, promets-moi de venir souper avec moi demain. Cassius se contenta de répondre affirmativement, par un signe de tête, et avec un triste sourire. Le lendemain, dès que le jour parut, on éleva dans les camps de Brutus et de Cassius le signal de- la bataille,' qui était une cotte d'arme de pourpre, et s'avançant chacun de son côté, les deux chefs entrèrent en conférence au milieu même de l'espace qui séparait leurs deux camps Cassius prit le premier la parole. C'était le plus âgé des deux, et Bmtus lui accordait toujours beaucoup de respect. — Brutus, lui dit-il, fassent les dieux que nous remportions la victoire et que nous passions le reste de nos jours ensemble en paix et en ioie ; mais, comme les événements qui intéressent le plus les hommes sont en même temps les plus incertains et que, si l'issue de la bataille nous est contraire, il nous deviendra difficile de nous retrouver, dis moi d'avance ce que tu feras, fuiras-tu? te tueras-tu ? — Ami, répondit Bmtus avec le même ralme que s'il soutenait une thèse phlosophique, lorsque j'étais encore jeune et sans beaucoup d'expérience, je composai, sans et que prendre la fuite hors du combat ou hors de la vie, c'était toujours prendre la fuite. Notre situation présente me fait penser différemment, et je crois que j'avais tort. Ainsi donc, si la divinité ne donne pas à cette journée une heureuse issue pour nous, je suis résolu de ne plus tenter de nouvelles espérances ni de nouveaux préparatifs de guerre. Yaincu, le me délivrerai de toutes mes peines, en rendant grâce à la fortune, car depuis qu'aux ides de Mars j'ai donné mes jours à la patrie, ' j ai mené et soutenu par mon dévoûment à sa cause une vie moins libre que glorieuse. Cassius sourit alors, et embrassant Brutus : — Puisque nous partageons les mêmes sentiments, ditil, allons hardiment à l'ennemi, cai* nous risquons maintenant d'être vainqueura sans avoir à craindre d'être vaincus. Puis ils ne dirent plus un mot de leur mort , s'entretcnant, en présence de leurs amis,àauiil8 avaient fait signe de les joindre, de l'ordonnance de la bataille.

 Brutus demanda à Cassius le commandement de Taile gauche; Cassius le lui accorda, — lui donna Messala avec sa légion la plus aguerrie pour combattre à cette aile, — réparant ainsi , autant qu'il le pouvait , les torts que son esprit inégal et violent pouvait avoir eu depuis les Ides de mars pour Tesprit patient et doux de Brutus. Investi du commandement de laile gauche, Brutus fit sortir aussitôt des retranchements sa riche et splendide cavalerie, et mit son infanterie en bataille. Les soldats d'Antoine ne pouvaient croire aune attaque; ils tiraient des tranchées depuis les marais près desquels ils campaient jusque dans la plaine, afin de couper à Cassms le chemin de la mer, — car Octave et Antoine n'étaient point sans inquiétude sur la magnifique flotte que Brutus et Cassius possédaient dans la mer Egée. Quant à Octave, il était malade de corps ou plutôt de cœur, et sVtait éloigné du camp, son sacrifice expiatoire accompli. Ses troupes, pas plus que celles d'Antoine, ne s'attendaient qu'on en vint à une bataille : on croyait seulement à une escarmouche entre quelques archers et les travailleurs. Il ne devait pas en être ainsi ; Brutus, après avoir fait passer à tous les capitaines, de petits billets où était écrit le mot d'ordre, parcourait à cheval tous les rangs, animant les soldats à bien faire. Mais^ le mot qu il donna, quoique donné à voix haute, ne fut entendu que de bien peu, caria plupart, sans même l'attendie, étaient déjà partis, et fondaient sur les troupes d'Octave en poussant de grands cris. Il résulta du desordre avec lequel ils chargèrent, qu'il se fit de grands vides entre les légions ; — d'abord celle de Messala , emportée par son élan, outrepassa l'aile gauche d'Octave sans faire autre chose qu'écorner les derniers rangs et renverser Quelques soldats, elle poussa en avant jusqu'au camp, où elle arriva au moment où Octave venait de la quitter, prévenu par un songe, dit-il lui même dans ses mémoires, — ce songe, ce n'était pas même le prudent Impèrator qui l'avait fait, c'était un de ses amis, Marcus Sertorius, ce songe donnait avis à César de s'éloigner à l'instant même des retranchements. — Il en résulta qu'Octave s'enfuit sans perdre un instant, et ce fut alors que Ton put voir combien les songes sont chose utile puisque sa litière où Ton pensait qu'il s'était renfermé, fut criblée de coups de traits et de piques. Tous ceux qui furent surpris dans le camp furent mis à mort, et au nombre de ceux-ci se trouvaient deux mille Lacédémoniens» auxiliaires qui venaient d'arriver au camp. Les autres troupes de Brutus, celles qui ne dépassant pas les soldats d'Octave, se

trouvèrent les avoir de face, celles-là, renversèrent facilement tout ce qui se trouva devant elles, et taillèrent en pièces trois légions ; puis voyant que rien ne leur résistait plus, elles se jetèrent pêle-mêle dans le camp avec les fuyards. Brutus combattait avec elles et au premier rang. Seulement ce mouvement agressif, laissait dans sa précipitation, l'aile gauche complètement isolée. Les vaincus s'en aperçurent; ils laissèrent Brutus et ses soldats s'emportera la poursuite des fuyards, se réunirent, tombèrent sur l'aile gauche, la renversèrent et la mirent en fuite. Cette portioti de l'armée ignorait la victoire de de l'aile droite, et se croyant complètement abandonnée résista à peine. Pendant ce temps, chose étrange, Octave avait disparu d'un côté et Antoine de Tautre. Nous avons dit ce qu'était devenu Octave. Quant à Antoine, voulant, ditPlutarque, éviter Vimpéluosilé du premier choc, il s'était dès le commencement de l'action retiré dana un marais voisin. L'histoire d'Antoine, de ce prétendu descendant d'Hercule, est pleine de ces défaillances : une le prend à Actium, et il fuit ; une autre à Alexandrie, et il se tue. Ainsi de chaque côté, et presque en même temps, la journée était décidée. Brutus était vainqueur. Cassius était vaincu. Or, chacun d'eux ignorait le sort de l'autre. Si Brutus eût su Cassius vaincu, il eût étb à son, secours. Si Cassius eût su Brutus vainqueur, il n'eût pas désespéré. Et Brutus était bien vainqueur. Messala donne uno preuve irrécusable de sa victoire. — Brutus; dit-il, avait pris trois aigles et plusieurs enseignes, et n'en avait point perdu une seule. Aussi Brutus, revenant après la victoire, fut-il surpris outre mesure, ne doutant point que Cassius ait eu la même fortune que lui, aussi Brutus, disons-nous, fut -il surpris outre mesure de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume, car le pavillon, placé sur une hauteur d'abord, puis en outre, très-élevé par lui-même, s'apercevait de loiu. Ce qui' augmentait encore son etonnement, c'est qu'il ne voyait pas non plus les autres tentes, la pluSart ayant été abattues et mis.e3 en pièces par les soldats 'Antoine. Ceux qui se vantaient d'avoir une bonne vue prétendaient cependant distinguer des armes étincelantes sur l'emplacement mêineoù étaitle camp de Cassius. Mai8,à leur avis, les armes étaient celles des soldats d'Antoine. Il est vrai, ajoutaient-ils, que si ces soldats eussent été ceux du Triumvir, on verrait sur la plaine de plus grandes traces de carnage que celles que l'on y apercevait. Toutes ces conjectures contradictoires versèrent le doute dans l'âme de Brutus. Laissant donc une bonne gardn dans le camp des ennemis, il rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et les rallia pour marcher avec eux au secours de Cassius, si,

comme il commençait à le craindre, Cassius avait été battu. Or. voici ce qui s'était passé du côté de Cassius. Celui-ci avait vu avec un profond regret, mêlé d'une certaine terreur, les troupes db Brutus se précipiter comme elles avaient fait sur l'ennemi. Cette terreur s'augmenta quand il vit ces troupes s'amuser à piller le camp d'Octave, au lieu de se rabattre sur l'aile droite du Triumvir. Mais en considérant et en déplorant la faute que commetlait l'armée de Brutus,il perdit lui-même un temps considérable, ce qui, bien plus que la trop grande hâte de son collègue, donila aux généraux ennemis le temps de l'envelopper. Ajoutez qu'au premier choc de la cavalerie d'Octave, la cavalerie de Cassius se débanda et prit la fuite du côté de la mer. L'infanterie, ébranlée par cette panique, commença d'en faire autant, Cassius se jeta dans ses rangs pour l'arrêter, saisit l'étendard d'un porte-enseigne qui fuyait, le planta devant lui, et là le défendit sans reculer d'un pas, jusqu'à ce qu^il se vit abandonné par sa propre garde. Forcé alors de s'éloigner, il se retira en combattant, ralliant un petit nombre de ses plus braves et plus fidèles soldats, et pied à pied, il se retira sur une émmence, du haut de laquelle il dominait tout le champ de bataille. Mais lui-même, à cause de sacourte vue, ne pouvant voir ce qui se passait, fut forcé d'interroger ceux qui l'entouraient. Ceux qui l'entouraient répondirent qu'ils voyaient un gros de cavalerie qui s'avançait au galop. Ce gros de cavalerie* c'était la troupe que Brutus envoyait à son secours. Seulement les amis de Cassius la prirent pour la cavalerie d'Antoine et se crurent poui*suivis. Alors Cassius appela un de ses officiers nomme Titinnius, et lui donna ordre de s'en assurer. Titinnius partit au grand galop. Les amis de Cassius suivirent des yeux le cavalier. Titinnius était bien connu des soldats de Brutus. Aussi, à peine ceux-ci l'eurent-ils reconnu, qu'ils poussèrent de grands cris de joie et s'élancèrent au-devant de lui à fond de train, lui demandant des nouvelles de Cassius, de sorte qu'en un instant Titinnius disparut au milieu de ceux qui 1 entouraient. Le malheur voulut qu'à la distance où Cassius se trouvjiit du gros de cavalerie qui venait de faire fête à son envoyé, il fût impossible de rien voir ni entendre distinctement, de sorte que Cassius et ses amis crurent que Titinnius était tombé aux mains des soldats d'Octave ; or, comme le gros de cavalerie un instant arrêté avait repris sa course et se dirigeait vers l'éminence où attendait Cassius, celui-ci crut qu'il était poursuivi, et que ceux-là qui lui apportaient le salut venaient.au contraire lui apporter la mort. Alors Cassius se retira dans une tente abandonnée, y entraînant avec lui un de ses affranchis nommé

Pindarus, que depuis la défaite de Crassus, à laquelle, on se le rapI pelle, Cassius avait assisté « il avait gardé prés de lui

LE MONTB-CMSTO. m comme on garde du poison dans un anneau, un poignard dans-une gaine. Or, tendant le cou au glaive de TaiTranchi r — Ami, lui dit-il, Theure est venue de me rendre le dernier office pour lequel je t'ai gardé : la liberté est morte, je ne veux pas lui survivre, frappe. L'affranchi frappa, et si violemment que la tête roula séparée du corps. Puis, effrayé lui-même de ce qu'il avait fait, il s'enfuit et disparut sans que nul pût dire jamais ce qu'il était devenu. Plus tard, beaucoup crurent que Pindarus avait tué son maître sans en avoir reçu Tordre ; mais cette opinion demeura toujours à l'état de doute. Titinuius, qui précédait la cavalerie de Bru tus pour annoncer la bonne nouvelle à son général, et qui s'ét-ait ceint le front d'une couronne de laurier, afin que de loin Cassius vit cet emblème de victoire, arriva sur Téminence et appela inutilement. Personne ne lui répondant, il sauta à bas de cheval et se mit à chercher. En entrant sous la tente dont nous avons parlé et qui avait abrité le drame mystérieux qui venait de se passer entre Cassius et Pindarus, il heurta du pied une tête. C'était celle de Cassius. ' Alors il prit sa couronne, la posa sur le corps de son général, tira son épée et se tua pour se punir lui même de sa Ipnteur. Mais la cause de la liberté n'avait pas encore perdu Brutus, le côté fort et stoïque du parti. Voyons ce que va devenir Brutus. Alexandre Dumas. . {La suite au prochain numéro). CORRESPONDANCE. Monsieur, Permettez à un de vos lecteurs les plus fervents d'interrompre votre charmante causerie pour glisser une toute petite rectification historique. C'est de Puységur que je veux parler. Dans l'article intitulé : Une Parenthèse à propos de la guillotine de Jlf°« Tussaudy vous dites, d'après le témoignage de l'historien, que le maréchal de Montmorency fut décapité à Toulouse à l'aide d'une machine qui avait de grandes ressemblances avec l'invention du docteur Guilljtin. Or, nous avons tenu dans nos mains l'instrument de supplice du Maréchal. Cet instrument est conservé au Capitole, à Toulouse. On a eu l'heureuse idée de le placer dans la sallç où sont exposées les fleurs destinées aux élus des jeux institués par Clémence Isaure. Que ^ites-vous du rapprochement ? Donc, l'objet en question est une sorte de sabre, ayant à peu près la forme d un cimeterre, pesant bien 2.5 livres et d'une seule pièce, la poignée ayant été forgée avec la lame. ^ Vous voyez qu'une arme de ce genre ne ressemble nullement à la machine du docteur Guillotin. Mille excuser, Mo:3sieur, de troubler ainsi vos travaux pour vous adresser à brûle-pourpoint une interruption de ce genre. Mais

vous me pardonnerez bien un peu, puisque ce n'est pas vous que je contredis, mais Tliistorien Puységur. Veuillez agréer mes salutations les plus respectueuses, Un lecteur du Monte-Cristo. THÉÂTRES. DALILA ^ drame en irois actes et sis tableaux, d'OcTAVE Feuillet. Nous avons été voir Dalila. Dalilaviie, nous demanderons une seconde fois, au Théâtre-Français, comment sç faît-il quune administration intelligente' garde, pendant plus d'un an, un acteur comme Lafontaine, sans en tirer le moindre parti. Ce n'est plus d^ l'incurie, c'est delà séquestration. ' Il se passe une chose étrange depuis deux ou trois ans. Le drame voyage — ce n'est point sur hs théâtres où il devrait se jouer qu'il se joue — mais sur le théâtre où on ne l'a jamais joue. Et c'est là qu'il se joue mieux qu'ailleurs. Voyez le Gymnase jouant Dian*! de Lys et le DemiMonae. Voyez le Vaudeville jouant la Famille Lambert et DaliU. Il est vrai que le Théâtre Français reprend la Jeunesse de Henri V. Et que la Porte-Saint Martin reprend Jocko. Nous causerons un jour ou l'autre, chers lecteurs, de la Jeunesse de Ilenri^ dont la reprise vient de faire un four si merveilleux au Théâtre- Français.^ Pendant ce temps, le Vaudeville joue une œuvre distinguée et vivante. Vous connaissez Dalila^ par l'analyse du moins. Un jeune artiste Dalmate, Rosswein, aime la fille de son vieux maître de musique Sertorius. — Celle qu'il aime est une de ces jeunes allemandes pâles et frêles, destinées à 'mourir de la poitrine La scène s'ouvre le soir de la première représentation du premier opéra du jeune maestro. — Malgré sa haine pour les artistes, haine qui vient de ce qu'il est tombé dans un concert devant la cour d'Autriche, Sertorius affectionne tant Roswein, que celui-ci a l'espoir, espoir qu'il fait partagera sa maltresse, que si son opéra réussit, Sertorius se laissera toucher et consentira à lui donner Marthe, — c'est le nom de la jeune fille. Aussi, tandis que le vieillard s'habille pour aller à Saint-Charlns, le jeune homme promet-il, à celle qu'il aime, de revenir après l'opéra s'il a un succès, et de profiter de l'enthousiasme du moment pour obtenir de Sertorius la met/? de -J/ar/Ae, style de compte-rendu ! Le vieillard et la jeune fille partent pour Saint-Charles. Quant à Rosswein, il reste pour attendre son protecteur le chevalier Carnioli, qui est allé dîner chez la princesse Falconieri, dont la villa est voisine de la maison de Sertorius et qui doit le reprendre en passant. Le chevalier Carnioli arrive et expose lui-raérae son caractère. C'est un mélomane enragé, ennemi acharné du mariage, qui caresse et brutalise tout à la fois son protégé Roswein, qu'il aime comme son enfant. 11 prend fort mal les espérances matrimoniales du jeune maestro, et sort avec lui en lui

déclarant que, puisque son mariage dépend du succès de son opéra, il va tout simple* ment siffler son opéra. Au second tableau on est dans le salon de la loge de la princesse Falconieri, et l'on assiste aux opinions idiotes, qu'émettent avec leur aplomb ordinaire les gens du monde en face d'une œuvre de génie. Il y a là un prince russe qui passe pour avoir eu les deux oreilles emportées dans la guerre du Caucase par le même boulet de canon et qui est ravissant. Il y a de ces comtesses napolitaines qui se vantent d'avoir chuté la romance du Saule d'Othello et le finale de la Somnambule le jour du début de la Malîbran, qui sont prises sur le fait. La princesse Falconieri préside et persilfle. Elle est Rossweiniste. Sur ces entrefaites arrive Carnioli dans l'enthousiasme. L'opéia marche sur roulettes ; il raconte l'histoire de son protégé, le jeune pâtre Dalmate, qu'il a enlevé à ses montagnes et ramené àNaj)les. Selon lui, Rosswein n'est <pas musicien, c'est la musique eu personne. Une seule chose le

! 140 LE MONTE-CRISTO. désespère, c'est que le mariage va poser son éleignoir sur ce flambeau à peine allumé. Il serait digne de la princesse d'empêcher cela. ~ Comment faire ? — Oh ! mon Dieu ! rien de plus simplç : un regard de vos beaux veux sufïlrait. Vingt-cinq nis. Et la princesse sourit de ca sourire qui chez les femmes veut dire : — On verra. Et en effet, à la fin du grand air de Boabdil quittant Grenade, on peut voir la princesse jetant son bouquet au jeune maestro, qui reparaît. Seulement en quittant la main de la princesse, le bouquet a emporté avec lui sou mouchoir, fragment exigu de baptiste, frangé d'une dentelle de trois pouces de haut, et sur lequel il n'y a de place que pour ses armes. Le poète n'aura donc pas de peine, au blason du mouchoir, à reconnaître d'où lui vient le bouquet, et un prétexte sera donné au maëstro-poète de se présenter chez la princesse, - s'il rapporte. , . ^ .^n Le mot est d'autant glus juste que dans la pièce d Octave Feuillet, les artistes sont à peu près traités comme des chiens^ Nous reviendrons là-dessus. Le troisième tableau se passe à la villa Falconien, — charmante fabrique moitié antique, moitié moderne, moitié grecque, moitié napolitaine, donlles fenêtres immenses s'ouvrent sur des jardins pleins de fleurs, baignés dans l'air tiède du golfe de Naples et dans les rayons nacrés de a iuaeon, ne giii« ncu a ic* ^ix^^^y Encore un emprunt fait par le Vaudeville aux théâtres qui devraient avoir de beaux décors et qui n'en ont pas. La princesse et Carnioli sont en tête à tête, — CarnioU chargé d'une mission diplomatique part pour l'Espagne. Il fait ses adieux à la princesse en lui recommandant son proté se* Derrière Carnioli, on apporte à la princesse une carte,— c'est celle de Rosswein. — Qu'il entre et qu41 attende, dit la princesse en disparaissant dans sa chambre à coucher, sans autre but que d'apprendre à ce faquin d'artiste auciuel elle a jeté le mouchoir, qu'un homme de sa sorte n'entre pas chez une princesse de son rang sans faire antichambre. Puis il fallait donner à Rosswein le temps et le moyen d'exposer sa folie dans un monologue, et comment emporte par un irrésistible entraînement, il a pris le chemin de la splendide villa de la comtesse, au lieu de suivre celui de l'humble maison de Marthe. Au milieu du monologue entre la princesse. ^ Alors commence une scène fort bien filée, qui s ouvre par une avalanche de déd.ii s, et qui finit par un baiser. Roswein, qui s'es tévanoui sons les dédains, manque de mourir sous le baiser : car dédains et baisers viennent de la princesse. , _, Le quatrième tableau n'est qu un soupu' d attente et un cri de douleur. Marthe, qui

pressent son abandon et qui comprend qu'elle n'y survivra pas, fait promettre à son père que, partout où elle mourra, il ramènera son corps en Allemagne pour y être enseveli près de sa m.ère. Sertorius promet tout en pleurant, — Marthe, qui a quitté un instant la fenêtre par laquelle elle espère voir venir Roswein, y retourne. A peine y est-elle (lu'elle jette un cri. Elle vient de voir dans une voiture découverte Rosswein à côté de la princesse. La princesse enlève RossLe cinquième tableau est a la villa Falconien. Lu an s'est passe'depuis l'enlèvement de Rosswein par la princesse. Rosswein est plus fou que jamais. La princesse n'aime plus. Le vampire à la robe de dentelles et au collier de diamants a sucé tout le sang du beau jeune homme, tout le génie du pauvre maestro, il lui en faut un autre. Cet autre est tout simplement le ténor qui jouait Boabdil dans la Chute de Grenade. Vous voyez que la princesse n'a choisi ni loin, ni haut Tous les ténors, en Italie surtout, ne sont pas des grands seigneurs, comme Mario, ou des grands génies, comme Duprez. Tous ces détails sont donnés par la femme de chambre de la princesse à Carnioli, qui arrive d'Espagne. * Il va sans dire que le public en prend sa part. La conversation est interrompue par le bruit que font en rentrant Rosswein et Léonora. La soubrette se sauve dans la chambre à coucher. Carnioli se cache sur le balcon. Alors on assiste à la triste lutte d'un amour se déchirant aux mains de celui qui aime encore; tout ce que le demoa le plusimaginatif de Dante peut faire soufifrir à un damné. Leonora le fait souffrir à Roswein ; elle lui ouvre l'épiderme avec ses ongles roses, elle lui ronge le cœur avec ses dents de perle. Vous comprenez bien que dans une pareille existence, il n'y a pas de place pour le travail, — la goule acharnée tue tout, vie et imagination, existence et génie. Rosswein n'est plus qu'un homme ordinaire, ne pouvant pas exécuter l'opéra qu'on lui a payé d'avance, et vivant, comme les domestiques, au compte de la princesse. Après avoir pousse une scène de dispute jusqu'à son paroxisme, la princesse sort, laissant Rosswein crachant le sanç à plein mouclfoir et à moitié évanoui sur un canapé. Carnioli profite de la solitude de son jeune ami pour rentrer en scène. Il est effrayé de l'état de pâleur et d'amaigrissement dans lequel il retrouve Roswein. C'est lui qui a fait le mal, c'est à lui de le guérir. Il essaie de faire comprendre au jeune maestro ce que c'est que cette adorable furie, comme on disait sous le directoire, à laquelle il a donné son cœur à dévorer; mais de la bouche d'un autre, Rosswein ne veut rien entendre, il impose silence à Carnioli. Et quand celui-ci lui déchire le cœur par cette brutale vérité qu'il est tout simplement le sixième amant de

la princesse. Rosswein, répond à son ancien protecteur ces deux simples mots : — Tu .MENS. Ces deux mots semblent évo«iuer Léonora, qui bondit de sa chambre à coucher au bras de Rosswein, en lui disant : — Merci, mon amour, je t'aime. Elle essaie tout doucettement, la charmante femme, de faire couper la gorge aux deux hommes. Mais CarnioU trouve bien plus simple de terminer la discussion en allant chercher chez lui les preuves de ce qu'il avance. Il a une collection de lettres de la princesse, lettres écrites à différentes adresses et qui ne laisseront aucun doute à Rosswein. Malgré l'assurance de Carnioli, Rosswein ne veut pas croire ; mais à peine Léonora est-ellQ seule avec lui qu'elle tombe a ses genoux, qu'elle lui avoue tout; tout ce que Carnioli a dit est vrai. Dans le premier moment de douleur, Roswein veut la quitter, partir, rejoindre Carnioli, il en a la force, il croit l'avoir du moins. Mais être quittée, c'est une humiliation à laquelle Jie peut consentir une femme comme Léonora, alors «lie redouble de séductions, de caresses, de protestations. Elle l'enlace comme une couleuvre, l'etreint comme un lièvre, le courbe comme un allhète. Rosswein vaincu, brisé, anéanti, lui avoue qu'il Taime plus que jamais, et la preuve c'est qu'il est prêt à partir avec elle, pour l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Inde. Sur ses pas, il ira au bout du monde ; mais il faut partir, partir à l'instant même, partir avant le retour de Carnioli. La princesse rentre dans sa chambre, elle ne lui demande que le temps de passer une robe de voyage, et de prendre de l'argent et des bijoux. Carnioli rentre, il a sa collection de lettres ; mais la princesse en a plus avoué à Rosswein que Carnioli ne lui en dira jamais. Rosswein a pardonné, il a repris sa chaîne, Carnioli a beau faire, Rosswein ne quittera pas la princesse. Alors Carnioli emploie un autre moyeu. Il est revenu d'Espagne par la Sicile. Marthe mourante a été cherchera

LE MONTE-CRISTO. 141 Païenne un air plus doux, celui de Naples ne Télait plus assez pour elle. 11 a vu Marthe mourante ; le médecin consulté lui a dit qu'elle montait encore plus d'amour que de la poitrine, et que le retour de l'homme qu'elle pleurait, pouvait seul lui rendre la santé. Cette fois, Rosswein n'hésite plus, il partira ; mais il ne partira pas sans dire adieu à Léonora. Il veut entrer dans la chambre à coucher de la princesse. La femme de chambre lui en barre la porte. La princesse dort. — Et moi, dit Carnioli, je parie ma vie qu'elle n'y est pas. Rosswein écarte la femme de chambre, renlre et reparaît avec une lettre, conçue en ces termes, ou à peu prés. — Je quitte mes amants, mais mes amants ne me quittent pas. Pendant que Rosswein lit, îa femme de chambre veut s'esquiver, mais il la retient avec un : — Reste là, loi ; qui fait passer le frisson dans toutes les chairs. Interrogée , la femme de chambre avoue que sa maîtresse est partie pour Gaëte avec le ténor qui jouait Boabdil. Rosswein saute sur une paire de pistolets et sort. Carnioli le suit. Le dernier tableau est sur la route de Gaëte, — au milieu des ruines , la décoration est encore fort belle et très-bien entendue. Rosswein et Carnioli arrivent. Ils sont venus à grande course de chevaux ; ils ont dû précéder Léonora et le ténor. Cependant ils n'ont rien vu sur la route. Carnioli veut calmer Rosswein, mais il n'obtient rien de lui que la promesse d'un duel en ré^le. Rosswein dévore l'espace du regard. Enfin on aperçoit une voiture, elle s'avance lentement, elle va passer au' milieu des ruines. C'est une voiture de couleur sombre et d'allure funèbre, — mais tandis que Carnioli arrête les chevaux, Rosswein n'en saute pas moins à la portière, qu'il ouvre avec violence en criant : — Descendez. Puis il jette un cri, recule, et cache son visage dans ses deux mains. On voit alors dans l'encadrement de la portière se dessiner la tête pâle de Sertorius. Les cheveux blancs lui font une auréole d'argent. SERTORIUS. — Qu'y a-t-il? Que voulez-vous, messieurs?— Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré , c'est ma fille , messieurs, — sa voix se brisCy — ma fille unique, — mon unique enfant, que voulez-vous de moi ? CARNIOLI. — Monsieur, n'ayez aucune crainte. SERTORIUS. — Je ne crains rien, — vous êtes des voleurs, des bandits, — vous n'êtes pas des artistes, — je ne crains que des artistes, messieurs ; — c'est un artiste qui a tué ma fille, — un de vous en aurait eu pitié, — un tigre l'eût épargnée. CARNIOLI. — Passez, monsieur, passez en paix. SERTORIUS. — Merci, messieura, merci ; je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré. CARNIOLI. — Oui, monsieur, allez en paix, que

Dieu vous soit en aide. La voilure disparait, — Carnioli se retourne : André, o^\ es-lu mon André ? // aperçoit /e jeune homme assis sur un tronçon de colonnes^ et *court à lui, — Souffres-tu, mon enfant? Comme tu es pale, donne moi ton pouls? Ah î miséricorde 1 ROSSWEIN. — Ecoutez ! On entend un bruit de chant et de musique sur la mer, — une baratte pamisie de feux apparaU doublant la pointe de la falaise, les sons deviennent plus distincts, la voix de Léonora s'élève chantant les adieux à Grenade. — Rossvein pousse un gémisstment étouffé et tombe évanoui. CARNIOLI, se dressant sur le bord de la falaise, sans quitter la main de Rosswein et criant d'une voix tonnante : lie Cygne Dalmate expire, et tu chantes, Canaglia. — La barque s'éloigne, Carnioli tombe à genoux et porte sa main sur le cœur du jeuue homme. — Plus rion , pauvre enfant! — Il V embrasse H sanglote. 'Ah! prie pour moi. Les chants s'éteignent dans le lointain. La toile tombe . Voilà Dajila. Comme œuvre, c'est remarquable, distingué, littéraire surtout ; l'auteur y a mis tout son tempérament, c'est maladif et fiévreux, enfant tît vieillard. Si quelque chose fait défaut dans l'œuvre, ce n'est ni le sentiment, ni la délicatesse, ni la poésie. C'est la virilité 1 Le drame est taillé en plein dans le manteau étoile de la fantaisie, il côtoie presque constamment ce précipice qu'on appelle en art, le faux, mais s'il y penche souvent,' il n'y tombe jamais. Ma critique sera courte. Pourquoi, artiste, cette rage d'abaisser les artistes; si petits et si faibles qu'ils soient, les oiseaux font leurs ordures hors du nid. « Pourquoi mettre les princesses encore plus bas que les artistes, ce n'est pas une raison parce que l'on est princesse ponr (ju'on soit sans cœur, pas plus que ce n'est une obligation d'être sans honneur parcp que l'on est artiste. L'ecoledu bon sens a cette tendance; à quel propos, je l'ignore; voyez la Pierre de Touche d'AugierelSandeau, il v a là aussi un artiste qui est une canaille. Faites-vous donner la statistique du bagne, messieurs, et vous verrez qu'il y a au bagne plus de notaires que d'artistes. Rosswein est incompréhensible et n'a aucune excuse. Rien ne le force de promettre à Marthe qu'il reviendra la demander en mariage après son opéra. Rien ne le force, au lieu de revenir chez Marthe, à aller chez la princesse. Rien ne le force surtout lorsqu'il se fait enlever par elle, de prendre juste le chemin qui passe sous les fenêtres de la pauvre enfant. Tout cela, je le sais bien, est du pittoresque, du caprice, de la fantaisie ; mais il y a quelque danger à suivre dans la nuit au bord des lacs, au sommet des abîmes, cette folle du logis qu'on appelle l'imagination. Du reste, nous le répétons, l'œuvre est littéraire , attachante, remarquable ; et c'est une joie

pour les esprits un peu élevés, que de voir des poèmes réels se substituer à ces choses sans nom, qui se composent, comme style, d'un hachis de calembours et d'approximatifs. Cela, c'est de l'art. Maintenant que nous avons fait, peut-être un peu mesquinement, la part du poète, par cela même qu'il est notre ami, passons aux comédiens. J'ai monté soixante drames de moi, j'en ai vu jouer cinq cents des autres, je n'ai jamais vu un drame aussi bien joué que celui-là. Parade est spirituel, naïf, tendre, dans la première partie ; déchirant dans la dernière. Il est impossible de donner à un visage une expression plus triste, à une voix un accent plus douloureux qu'il ne le fait dans la dernière scène, scène dont nous avons cité le dialogue. Sa sortie de la voiture est une apparition. Il parle un pied dans la tombe. Luther est charmante, pleine de mélancolie, de tristesse, de doute. On sent l'enfant à l'avenir fermé, vivant dans un air trop épais poiu* sa poitrine, n'osant sourire, et si elle sourit, par hasard, se repiochant d'avoir souri. Le cri qu'elle pousse en s'évanouissant est bien le cri d'un cœur qui se brise. Cet évanouissement est évidemment le prologue de la mort. Félix, le rôle oftginal, le comique de la pièce, pour nous servir du terme consacré, joue l'Italien mélomane, protecteur etl)ourru avec une verve admirable une originalité à mille facettes. C'est une chance pour un auteur d'entendre retentir, dans son ouvrage, cette voix stridente qui donne de la valeur à chaque mot. Fargueil a été ce qu'elle est depuis trois ou quatre ans surtout, une excellente comédienne montant un degré de l'art à chaque création. Personne ne joue le dédain comme elle, personne ne lance le mqj; comme elle, personne ne donne une physionomie à un rôle comme elle ; seulement peut-être parce qu'elle a joué Marco et y a obtenu ce que

142 LB MONTE-CRISTO. les anciens appelaient le grand triomphe, peut-être les auteurs sont-ils trop pei-suadés que Fargueil ne peut jouer que les femmes sans cœur. Avec ce talent-Là on peut tout jouer. Lafontaine est parfait de tout point. Il y a dans sa vie à lui des ressemblances avec celle du pâtre Dalmate, qui font peut-être que ce rôle lui va mieux que les autres rôles. On dira oui. Je dirai non ; le rôle va à Lafontaine parce qu'il à un grand talent, et surtout un talent rare 11 se transforme. Il y a des comédiens qui ne peuvent jouer que des rôles à longs cheveux et à courte moustache, xjui sont : monsieur un lely et pas autre chose que monsieur un fel ; ce n'est point là le cas de Lafontaine. Il peut tout jouer : jeune homme, honmie fait, vieillard, citadin , paysan , l3ourgeois soldat, bohémien, grand seigneur, amoureux, misanthrope, violent ou amer : il est toujours distingué. Son gpste le plus convulsif reste naturel ; le pantin a ses fils dans son bonnit; le comédien a ses nerfs dans le cœur. Lafontaine est un grand comédien. On a dit, quand Lafontaine a joué le Cid, qu'il ne savait pas dire les vers. Non, pans doute, Lafontaine ne sait pas dire les vers de Corneille, si beaux qu'ils soient. Les vers ont le ton, la couleur, Tallure de leur époque, et il faut une étude particulière pour dire ces choses-là. Il faut tourner le dos au présent, s'enfoncer dans la poussière du passé, s'enfermer au milieu des tombeaux, vivre avec les morts, apprendre enfin à parler, au lieu de notre langae, la langue que l'on parlait il y a deux cent cinquante ans, langue magnifique, langue splendide, mais dont SaintSimon est le dernier modèle. Or, qu'egt-ce qu'un comédien ? — Un écho. Comment être l'écho d'un bruit qui n'existe plus? Un jour je m'amuserai à traduire Roméo en vers pour Lafontaine, comme j'ai traduit Hamlet pour Rouviére. Et vous verrez, messieurs les habitués de Torchestre du Théâtre-Français, vous verrez que Lafontaine dit bien les vers. Mais les vers contemporains; mais nos vers ! Tout a donc été admirablement joué dans Dalih^ même un bout de rôle de femme de chambre , peu avantageux, joué par une demoiselle dont je voudrais savoir le nom pour le consigner ici, et à qui je fais tous mes compliments. Bravo, monsieur de Beaufort! vous êtes de ceux qui croient que pour faire un beau théâtre il faut de bons comédiens et de bonnes pièces. Ce n'est pas l'avis de beaucoup de vos confrères. Demandez-leur le bordereau de leurs recettes, et nous verrons qui de vous ou d'eux a raison. Alex. Dumâs. RECAUSERIE. LA BOMBARDE DU DUC DE WELLINGTON, POUR FAIRE PENDANT A LA

COULEVRINE DE LA REINE ANNE. Je décachette trente lettres par jour ; dix parlent du Monte-Cristo^ huit réclament des causeries. Je ne demande pas mieux; moi ; cela m'amuse beaucoup de causer. Quand j'habitais l'étranger, je revenais en France rien que pour cela. En Angleterre on pérore ; en Allemagne on discute ; en Espagne on déclame; en Italie on babille; en France, seulement en France, on causePuisque je suis en France, causons. Seulement, je ne puis pas, rien que pour causer, agrandir le format de mon journal. Mon journal ne contient que deux mille lignes, deux mille lignes ne donnent que cent quinze mille lettres, cent Quinze mille lettres par semaine font quelque chose comme douze mille lettres par jour! Douze mille lettres hier, douze mille lettres aujourd'hui, douze mille lettres demain, c est bien gentil ce me semble. Après tout, je puis vous retrancher Jlarolde^ et Octave Auguste, et vous donner de la causerie en place. Douze mille lettres sont douze mille lettres, et il me fa* tigue moins de causer que de composer. Tenez, c'est si vrai que mon journal fait, j'enlève quatre colonnes de roman pour causer avec vous. Je vais vous raconter l'histoire de la bombarde du duc de Wellington, prévenant d'avance que je ne répondrai pas aux réclamations. , Quelquefois mes histoires tournent un peu au conte. Les contes sont amusants, et La Fontaine, qui s'y connaissait, demandait qu'on lui contât Peau d'Ane, Par malheur, on ne fait pas Peau d^Ane^ ou l'équivalent de Peau d'Ane, tous les jours. Commençons donc notre histoire. Il y avait une fois dans Saint James-Park une bombarde (lisez mortier) avec cette inscription : Duc Wetlington. Devictis Ùallis, apud Salamancam^ hanc bombardam nunqnam exauditam cepit. Voici l'histoire de ce moï'tier. Elle n'est pas à la gloire de la nation française. Mais, que voulez- vous, la vie d'un conquérant ne se compose pas rien que de jours qu'on appelle Rivoli, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, léna et Friedland. Elle a ses jours de brume après ses jours de soleil. Toute médaille a son revers. Le 12 juillet 1812, le duc de Wellington remporta donc une grande victoire sur le duc deRaguse. Les Anglais appelèrent la bataille, la bataille de Salamanque, Les Français l'appelèrent la bataille des Arapiles- Mais cela ne changea rien au résultat, — le fait est que nous fûmes battus. Le duc de Wellington nous prit bon nombre de canons dans cette affaire, et entr'autres un mortier, complètement neuf, et qui n'avait jamais tiré. Pourquoi le duc de Wellington s'attacha-t il particulièrement à ce mortier ? — Est-ce à cause de son innoceace ? C'est probable. Mais il écrivit au lord-maire. t Mylord, » La présente est pour vous annoncer que je viens de remporter près de

Salamanque une grande victoire sur les Français. Je leur ai pris bon nombre de canons, parmi lesquels' un mortier qui n'a jamais fait feu. Je désire que vous lui trouviez une place bien vue et qu'il soit exposé à la curiosité des habitants de Londres, avec une inscription latine qui indique son origine. » J'ai l'honneur d'être, etc. » P. S» Je sais bien que cela ne vous regarde pas. Mais comme le roi est fou, comme le prince régent n'est occupé que de ses plaisirs, je m'adresse à qui je puis, et non pas à oui ie voudrais. Le lord-maire était le héros de la Brasserie de l'époque, comme l'est aujourd'hui Whitbrcad ou Barclay-Berkim. Le lord-maire savait l'arithmétique, jusqu'à l'algèbre, mais il ne savait pas le latin Il lit venir le premier secrétaire du premier chambellan, lui montra la lettre de lord Wellington, lui annonça l'arrivée du mortier, et lui expliqua son embarras sûr deux points : L'endroit où le mortier devait être exposé. La rédaction de l'inscription. Le premier secrétaire du premier chambellan était un élève de l'Université d'Oxford ; il avait doublé sa philosophie, avait été cinq fois premier prix en thème. Mais, depuis sa sortie du collège, n'ayant pas eu l'occasion de parler le latin, il l'avait tant soit peu oublié. Il commença par discuter, avec le lord maire, l'endroit où l'on placerait le fameux mortier. Il n'y avait pas de musée à Londres. — On en faisait bien un à Charmg-Cross, mais il n'était pas fini. Il y avait bien la tour de Londres, — l'hôtel des invalides de mer fondé par Guillaume III, et l'hôtel des invalides de terre fondé par Ellen Gwynn, appelée famiUèrement Nelly Gwynn.

LE MONTE-CRISTO. 143 Nous vous dirons plus lard ce que c'était que Nelly Gwynn. Mais l'hôtel des invalides de mer est à Greenwich, — c'est-à-dire à deux heures du centre de Londres; et Thôtel des invalides de terre est dans le bourg de Chelsea , — à la même distance à peu près que Greenwich. Restait la Tour. Mais les étrangers seuls visitent la Tour. Les désirs de Sa Grâce lord Wellington n'étaient donc qu'à moitié accomplis, puisqu'il voulait que son trophée fût bien en vue. Il est vrai que le lord-maire, que la chose ne regardait en effet aucunement, puisque sa juridiction ne s'étend pas au delà de la Cité, pouvait renvoyer la balle à qui de droit. Mais quand on a Thonneur d'être chargé d'une pareille commission par un homme comme Sa Grâce lord Wellington, — on fait ce qu'il demande, ou Ton crève à la peine. Heureusement il vint une idée au premier secrétaire du premier chambellan : c'était de demander au directeur des parcs et des châteaux royaux une place pour le fameux mortier dans Saint-Iames-Park. Il va sans dire que la place fut accordée avec enthousiasme. Restait l'inscription. Dix ans auparavant, le premier secrétaire du premier chambellan l'eût faite sans hésitation aucune. — Mais, nous l'avons dit, depuis son premier prix de thème, remporté en 1799, — il s'était un peu rouillé. Il eut l'heureuse idée de s adresser à la société royale de Londres , qui n'est rien autre chose que l'Académie des inscriptions et belles-lettres de la Grande-Bretagne. Elle se compose, comme la nôtre, d^ quarante membres. Sur ces quarante membres, il y en avait trente-neuf qui n'avaient jamais su le latin. Le président jugea donc inutile de les rassembler. Le président elait le révérend John Luxton. Moins les études sur Virgile, il pouvait représenter à Londres ce que M. Tissot représentait à Paris. Le révérend père Luxton avait franchi le détroit et visité la capitale de la France. Il avait passé sur la place Vendôme, s'était arrêté devant la colonne, et avait lu et retenu la magnifique inscription que rédigea TAcadémie sur l'ordre de l'Empereur. Cette inscription, Dieu merci, nous pouvons encore la lire aujourd'hui, vous, — moi, — nous, — tous tant que nous sommes. Elle est conçue en ces termes : Nea polio. Imperat Aug, Bclli Germanici. Hoc monumenlum Ex œre proiligdti, irimeslri spatio Erexif. Ce qui signifie, mot à mot : Nearque Polion, général d*Âugu<^to, A élevé ce tombeau, par Tespace irimeslriel De Id guerro de Gerinaiiicus, avec l'argent Du vaincu. Cette inscription si claire, si élégante, qui dit si bien ce qu'elle veut dire, l'avait toujours frappé, et il s'était promis, l'occasion s'en présentant,

d'enrichir Londres d'une provision de barbarismes non moins solennelle. L'occasion se présentait. Le révérend John Luxton reçut donc le premier secrétaire du premier chambellan, comme Fourier eut reçu le capitaliste qu'il attendit pendant dix ans, de midi à deux heures, et qui devait lui apporter les six milHons nccessairos à la fondation de son phalanstère. Après avoir pris connaissance de la lettre, avoir tressailli de joie et lougi de plaisir. — Jfabes verbum^ lui dit-il avec un sourire aussi agréable que peut le grimacer un savant. Pour ceux qui se trouveraient dans le cas des trenteneuf membres de la Société royale, c'est-à-dire qui ne sauraient pas le latin, hâtons-nous de dire que llabcs verbum veut dire : Vous avez la parole : Le premier secrétaire du premier chambellan ne par lait plas la langue de Giceron, mais il l'entendait encore. Aussi repondit-il en anglais. Illustre savant, vous connaissez les désirs de Sa Grâce lord Wellington qui nous fait l'honneur de s'adresser à }f nous, quoique la chose ne nous regarde pas, mais comme c'est un grand philosophe en même temps qu'un grand général, il a devine que la besogne que l'homme en général fait avec le plus de plaisir, c'est celle qui ne le regarde pas. — Yes, répondit le révérend faisant une concession à l'idiôme maternel. Sed qvœcumqve maferiœ de locis elhominibus mihi sunt necessariœ for to do my inscription in lalinum. Ce qui voulait dire pour ceux qui ne sauraient ni l'anglais ni le latin. — Oui, mais quelques renseignements sur les hommes et les lieux me sont nécessaires pour faire mon mscription latine. Maintenant qu*il est bien établi que le premier secrétaire du premier chambellan entend le latin, et que le révérend John Luxton parle anglo-latin, nous demandons à nos lecteurs de nous permettre de continuer le dialogue en français, ce qui leur sera plus commode et à nous aussi. ^ Quel était d'abord le nom du général qui commandait à Salamanque demanda le révérend John Luxton. — Illustre savant, répondit le premier secrétaire, je ne sais pas le nom du général qui commandait à Salamanque, mais je sais que c'est le tnarechal of Fine Moon (1), qui commande en Andalousie. Je crois donc que vous pouvez sans crainte mettre la défaite de Salamanque sur le compte de ce général. Maintenant, comment traduiriezvous en latin : of Fine Moon. — Rien de plus facile, dit le savant. Pulchrœ lunœ ma^ riscalchus. — Très-bien, dit le premier secrétaire. Maintenant, passons au mortier, à un mortier qui n'a jamais fait feu, vous savez, car il faut constater ce fait, que le mortier n'a jamais fait feu ; c'est le souhait le ijIus ardent du noble lord. — Diable ! diable I diable ! fit le savant, comment traduiriez-vous cela ? — A Oxford,

nous eussions dit : Qu% numquam fecit ig^ nem. Le savant fit une grimace. — C'est long, dit-il, et cela s'écarte du style lapidaire , qui est le plus concis de tous les styles. Voyez l'inscription de la colonne de la place Vendôme: trimeslri spatio ^ comme c'est élégant: il s'agit donc de ne pas rester au-dessous de nos voisins les Français. — Si nous mettions mortier vierge, virgin morlarj ce serait aussi concis que possible. — Mais, indécent jeune homme, shocking ! shocking ! Songez que les femmes lisent les inscriptions. Puis, comment traduiriez-vous mortier en latin? — Au collège d'Oxford nous disions tormentum bellicum. — Le révérend secoua la tête. — Vous repoussez tormentum bellicum? àemsinàale premier secrétaire. — Je le repousse et avec raison, cette désignation a été inventée après la bataille de Grécy par le poète écossais Buchanam pour dire Canon. — Il dit peut-être mal ce qu'il veut dire, mais enfin, c'est adopté dans le latin de l'artillerie; d'ailleurs» ce n'est point un canon qu'à pris Sa Grâce. — C'est un mortier. — C'est juste... si nous disions catapulta? — Cela voudrait dire catapulte, et catapulte n'a jamais voulu dire mortier. — O^ielle diablesse d'idée avait donc Sa Grandeur Lord V/ellington de prendre un mortier quand il pouvait prendre toute autre chose ? (l). DeBellune. Seulement le premier secrétaire traduit : Belle Lune, ce qui est bien excusable chez un étranger.

144 LE MOMTB-CRISTO. a — Oui, mais c'est un mortier qu'il a pris, et maintenant u'il Ta pris, que voulez-vous, il ne neutplus le rendre, — es gascons de français diraient qu ils le lui ont repris. — Si seulement if avait fait feu ! dit le premier secré.taire, nous ne serions qu'à moitié embarrassés. — Oui, mais il n'a pas fait feu. — Si nous mettions tout simplement en anglais, — Mortar wUliout /ire ? — QUe dirait la colonne de la place Vendôme? — Une inscription en langage vulgaire, maissachez, jeune homme, que les Français ne sont fiers quand ils regardent la colonne que parceque la colonne à une inscription latine, nous avons une occasion d'être fler^en regardant le mortier de Sa Grâce, ne la laissons pas échapper. — Si vous aviez un dictionnaire de John Bond. — Le commentateur d'Horace? — Oui, — il était contemporain du bombardement de Gênes, et par conséquent de l'époque à laquelle les mortiers furent inventés. . — Vous avez raison jeune homme. ; . — Le révérend étendit la main vers la bibliothèque et en tira John Bond. ■ _ — Mor-mor mor, voilà, voilà, mortar,"lo mortar président, Président à Mortier. — C'est tout? — C'est tout. — Le savant et Tadepte se regardèrent consternés. Le savant se gratta le front. — Que disiez vous, tout-à-rheure, jeune homme, à propos de l'époque ou vivait John Bond ? — Je disais qu'il était contemporain du bombardement de Gênes, — Eurêka ! s'écria le savant en saisissant sa perruque à pleines mains. — Vous l'avez trouvé, s'écria le premier secrétaire,— Vous avez trouvé le nom latin de mortier? — Bom-bar-da, dit majestueusement le Révérend. Le jeune homme s'inclina devant cette illumination du génie. — Bombarda, reprit-il , queUe onomatopée ! — On di-, rait qu'on entend le mortier ^ui-^même.— Bom-bar,— mais à propos, on ne Ta jamais entendue, la bombarde, puisqu'elle n'a jamais fait feu. — Répète, jeune homme, s'écria le savant, répète. • — Je disais qu'on ne Tavait jamais entendue, votre bombarde. — Numquam exauditam 1 — Je tiens mon inscription. — Ah ! par exemple, fit le premier secrétaire, voilà qui est beau, voilà qui rend mot pour mot le qui if a jamais fait feu I — Hein, dit le révérend JohnLuxton en se rengorgeant, nous dirons donc ^ — Dux Wellinglan, devictis Gallis, apud Salamancam, hanc Bombardam numquam exauditam cegit. — Oui, nous dirons cela, répondit le premier secrétaire. LUnscription fut proposée dans ces termes aux trenteneuf autres savants, qui ne firent aucune objection. La bombarde fut donc placée à Saint-James-Park, à l'endroit où elle est encore aujourd'hui, et l'inscription gravée sur le

socle par un marbrier de Hamstead. En 1814, après la bataille de Toulouse, qui n'avait point tout à fait fini comme celle de Salamanque", lord Wellington, rentrant dans sa maison de Hyde-Park, prit à peine le temps de quitter son water proof de campagne, et courut au Park-Saint-James pour voir si son trophée était exposé et glorifié d'une façon digne de lui. Mais les chevaux de frise étaient là, qui, lord Wellington comme les autres, empêchaient tout le monde d'avancer. Sa Grâce prit son lorgnon et parvint à déchiffrer l'inscription à distance. n fit une légère grimace et lut une seconde fois : Dux Wellington, devictis Gallis, apud Salamancam hanc Bombardam numquam exauditam cepit. Oh 1 oh I murmura-t-il, que veut dire ceci , le généial Wellington, les coqs étant vaincus près de Salamanque, prit cette bombarde qui n'avait jamais été exaucée. — ^11 me semble que ce n'est point cela que j'avais demandé. Il envoya chercher le savant. Le savant, qui s'attendait à des compliments, se tenait tout prêt. . n accourut. . — ' Quel est l'âne bâté qui a lait cette inscription ? demanda lé duc' — C'est moi, dit le savant, qui avait, mal compris les premiers mots, vu qu'ils avaient été dits en langue vulgaire. — Ah 1 c'est vous. Eh bien, faites-moi le plaisir de m'expliquer ce que vous entendez par les coqs itantvaincui ; estce que vous croyez par hasard que la bataille de Salamanque a été un combat de coqs? , , ., j .. Votre grâce sait, répondit courtoisement le révérend JohnLuxton, qne Gallus veut également dire Gaulois et coq, ' ^ : : : — Mais ce ne sont point des Gaulois que j'ai vaincus. c«* sont des Français, — des Gaulois ! des Gaulois ! On veut me confondre avec Camille; et faire croire que c*est moi qui ai battu Brennus ! • « * • _- Voyez la colonne de la place Vendôme, on y confond bien Napoléon Empereur des Français avec Nbarque,. Polio général d'Auguste. — Vous êtes sûr ? — Parfaitement I — C'est égal, j'eusse préféré Francis ievietis. — Pardon, Votre Grâce, mais cela eût signifié : les Francs ayant été vaincus, et l'on vous eût confondu avec César. — Eh bien 1 demanda le duc, où eût été le mal ? — Le mal eût été en ce qu'il n'y eût eu qu'un César, mylord, et qu'ainsi il y en a deux. Le duc accepta la raison. — Eh bien s'oit, dit -il, je passe par dessus Gallis devictis, msiis numquam exaudUam^^ijerne rappelle bien le latin que m'apprenait mon précepteur quand j'étais simple marquis de wellesley, bombardam numquam exauditam signifie une bombarde, non pas qui n'a jamais fait feu, mais qui n'a jamais été exaucée. — Exaucée, c'est vrai, répéta le savant John Luxton profondément consterné. Mais tout à coup, retrouvant dans l'inuninence même du danger sa présence d'esprit, — Oui, dit-il, — exaucer,

et c'est bien cela que j'ai voulu dire. — Expliqueit-vous ? — Que demande un mortier ? Quel est son désir le plus ardent, son vœu le plus cher? — Je n'en sais rien, répondit le duc. — N'est-ce pas de faire feu ? — Sans doute. — Eh bien. Monseigneur, le vœu de cette honorable bombarde n'a jamais été exaucé, puisqu'elle n'a jamais fait feu, numquam exauditam, jamais exaucée 1 Je n'ai pas voulu dire autre chose. Cette fois ce fut Sa Grâce lord Wellington qui* courba la tête et qui avoua qu'il avait tort. Le révérend John Luxton fut nommé précepteur du jeune marquis de Wellington, avec trois cents livres d'appointements annuels, et une rente viagère de IJundred Pounds, autrement dit de deux mille cinq cents francs. Alex. Dumas. Alex. Dumas. Seul propriétaire et seal rédacteur do MUmiê^riito. Paris. — Imprimerie de E. Brière tt C*, rue Saint^^Amie, 55.

The text on this page is estimated to be only 14.40% accurate

1- ANNEE. N" lO. UNI MIIHEBO, I& CBltTIMBS. JEUDI 25 Jl'lS I86T. TMrte tmdttriifln r rpprodartiaa ■•al IntcrdUi MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, ntui ET xiiaai PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. . 0« ■fafcoaMg * Parti, ma feaiwan da JoanMl, me Kotre-DAme des VIcIoItm. n* 11. ÉTRANGER: Angleterte. . . . Un an, 13rr.--c. 1 Piémont Uo an, ISfr,". Belgique Un an, 13 80 Portagsl Un •- n «f Ddpartmumti. . . Un an, . 10 -- Eipogne Un on, 13 fiO ■ ' — Naplei Un an, 15 — 1 Kouie ....
Lnd«&iandnd'abonnaiMnt«doiveDtêtr«adranAM,^WK«,àM. DeliTicr.aubrmaDdajaDnud, ar»auD«valeai nu Paris oi Pni«M Un u), 13 BO CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chei's lecteui-s, Ce jour, ce graod jour du Derby, auquel noua étions convoqués de Paris, — ce cainavai de Londres qui n'a pas de. carDaval, était eufin arrivé. A dix heures, une immenso calèche pouvant contenir dix personnes et sangléo de loua eûtes de paniers contenant des piitès, des poulets Troids, des homards, du vin de Bordeaux, du vin de Champagne et de la glace, s'atrélait devant la porte de London Coiffe House. Elle était atlelee de quatre chevaux, conduïispar deux poslillons en Uaumont, bottes à rclroussis, culottesblauches, gilets blancs, vestes et casquettes roses. Nous nous y iiiBlallâmea et la voilure passa sans transition de l'immobilité au galop. Le galop, c'est l'alhire du Derby day. Ce jour-là, tout va au galop, même les unes. Tant que nous fûmes dans les rues de Londres, nous ne vîmes pas grand changement avec l'aspect ordinaire des rues ; seulement on pouvait remarquer que pour une voiture qui nous croisait en sens inverse, dis suivaient le même chemin que nous. I>e temps était magnifique et promettait une belle journée de ponssiéi'e. La poussière est tellement une des conditions indispensables de la fêle, que les femmes, d'habitude, funl faire pour le jour du Derby des robes qui ne leur sen'ent que ce jour- là. Les hommes, de leur cdié, avaient prii des précautions

The text on this page is estimated to be only 19.47% accurate

m. LE llOKttM^fttSTO; i«Mk«AU contre la poussière, lo grand ennemi du jour; tous ceux que nous rencem Irions portaient ri leurs chapeaux des tollés bleus, bruns ou verts, qui donnaient à qiifelques-unS d'entre eux, adolescents de quinze ans, irais et roses comme les crocus qui poussent dans les prairies, Tair d'amazones dé montées. » 1^1 population stationnait, placée en haie, aux deux côtés de la rue. Au fur et à mesure qtie rions nous éloignions du cœdf de là cité, au lieu que cette haie s'eclairclt, ati lieu que lëS voitures diminuassent, la haie s'épaississait et les voîlu-s res devenaient plus nombreuses et surtout plus divei*ses. C'était une exhibition générale de toutes les voitiireé connues, non-seulement dans la carrosserie, mais dsthâ la charronnerie anglaise. • Ksààyôns de donner une idée de ces différeâtS Spêéimené. C'était d'abord la voiture nationale, le stagé^éoaêk^ le fonrrhi'haud^ c'est-à-dire le çwo/r^ pii mnin^ fiÉlfce Qttë l§ mér|lè cocher conduit quatre chevaux en iHàin : dans léâ temj^sflrdinaîres^ les chiens sont dans le èôffre,- les domestiqués dérHéfe^ et les iiiaitres et les amii dëVant. Cef |our-i\, leî chifus étaient restés art chenil et lei db= raestJques à l'antichambre. Tout, iiilêMeur, impèriîtië,devant, derrière était encombré de twâllres. Celait le mail-coachy cette cohcufrtehce qiiô les entreprises toihmerciales fout au stâge-coach , et qui, dans un jciiir solennel comme celui dit Derbjr, avec Ses deux ou ses |ùàtré cheVaiix, voilure dé f i«gl à vuigfc-cinq âtnaleurs. CMâii le eàiriage, calèkh«f de famille 4 Véhicule ordinaire de la bourgeoisie, où s'entasse cette population sans fin, étagée comme une flûte de Pan à dix, douze et quinze tuyaux , (Jui se cdmposè du père , dfe la ifièrë et des enfants , eeux-ci infinie, sans noftbrê,* parterre de camélias blancs et rosês^ chacun, depuis le b'outoh jusqu'au calice, épanoui À soo degré de iloraisoïi. Le sdtiabh^ sorte de wurst immense, dont le nom indique la qualité, et qui est destiné î non seulement à entretenir, mais à resserrer, entre huit à dix personnes ^es liens de la société. Le Uraice , grand coupé à quatre personnes , qui , ce jour-là, en porte invariablement dix, quatre dans l'intérièùr, plus ui/ enfant qui se tient debout à chaque portière, deux sur le sièfee de derrière, deux sur le siégé de devant; total dix, chiiTre aunoncé. Le broufiham — ^ prononcer le Broum, — Inventé par lord Brougham pour se rendre au parlement, sans avoir Tobligalion d'y mener personne à ses côtes. Dans le broughanx, coupe, microscopique comme épaisseur surtout, il y a juste place pour le minîstre

et son portefeuille ; ce jour-là il contient de quatre d six personnes. Le landau^ voiture popularisée en France ^ar là pièce que Scribe a fait sur elle pour les débuts de Perlet, passé depuis dans notre usage , mais relégué aujourd'hui chez nous dans les vieilles écuries du f.mbourg Saint- Germain. Le landolétÈy difninutif du landau, comme le brougham tel lé diminutif du coupe ordinaire. ' Lé ma//-/7Aàe/awv récipient ordinaire de quatre perèanfïés, Çiil devient, ce jour-là, sur là route d'ËpSom , ce que lé cOrricôlo est tmis les jours sur là routé de Torrè de Gréco à Naples. • Le dog-cnri , la voiture âeà chiens, où les maîtres ne sont considères que comme des êlres secondaires; lé jour lluO^rby, detix femmes remplacent d'ordinaire les domestiques et vont à reculons, ayant pour appuis le dos des deiix hommes qui vont en avaiit. Lo tc/iiechinnl, la voiture du village, avec laquelle on va entendre les prêches et les sermons, qui conduit aux enterrements, aux baptêmes, âu.t fêtes, aux noces; c'est notre chariot, plus la Étt^petisioti. En Angleterre, toute voilure est suspendue. LR htrak avec sort coener élevé qui semble, du haut de SoH Sl^^e, macGBtlvërf son bâtiment comme ùii conlretùailFe fait de SôH Havire du haut du beaupré. tiëS felntjuantt ëljiêces de lilburys qtie nous connaissons, dfetiiiiS le tilbtify A patin jusqu'au tilbury à télégraphe. Le btlgiff'^ dont nous avons iait boghey^ et qui est en rédlitQ le modeste tape-ctil. hê fiirmerS'Çrtrl, la voiture du fermier. hé ^hweiUdray^ la voiture du liitéSéûf: Le wagffon, tapissière de tfittii$à^iié. . Lé mtifredfirs, c>st -à tîi^é ïà toiture anglaise f^f éitceliëtlëë. U atb ; uc^i lié sâvëhs par qtfël ftiitrë ÛMï dégfalâér la Vëitliré fl la Voltàifë k^ec ^dû ébeher eti thiiipê; hê ttaniùth pdhféi èttl^Ugi que Yoik ifeikêhltë â chaque pdi dans les riiëi éê hoûévéé^ et Aàûi It^nëhë le tV^ài est asSlihê ëôhii*ë tel aèélderils. /bmikài qui ha pas besoin de â^^ripilâM; ^ttihétiHy avec ses detlx chevaux eti aiMtftfe. ie/t/y^ notre berlingot^ c'est-à-dire tixtil èë qtit H\ voilure de iouape. Le poil-chaiÊBy erëaliOfi ante-dildtieùhë àklâdennée chez nous depuis plilS de 90 atis. Le pouy-chaièe, traîné tomihe l'iiidiqiie é&Û flélfi par des poneys, Lé dôhkg-chtHêé; mi Jà chaise aux unes. Enfin, le sioeep-cliaise, qu'on ne voit qu'à Londres, et dont la traduction littérale est la voilure du tamoneur. %\i bifen, chei^s tecteurg^ ftgurrt-volis toutes cél voitures de foimesvariees, de constructions diverses; tirées de leurs Coufe, de leurs î'emises, de leurs hangars, Idus e^s animaux dé racée, de formes, de grandeursdiiTeréntes, sortis de leurs boxes, de leure écuries,» de leurs etables, les valides aussi ' bien que les eclopés^ lés vivants aussi bieq que les morts, tout cela ronlant, trottant, galopant sur

cette route d'Epsom comme dans une autre vallée de Josaphat, se heurtant s'acorocbani, se renversant avec un bniit d'ossements froisses, semant là roule de débris auxquels personne ne fait attention, d'épaves que personne n'évite, de naiifragéâ, que personne né feouéHte ; là, tîofiltfté jlarthlit, la force dominant, les grands écrasant les petits, chacun pris de la rage d'firriver avant son voisin et tourmentant de son inieux le malheureux quadrupède qui Taide à accomplir cette œuvre de vahité. Et remarquez que ce que je vous dis là, ce n'est pointa propos d'une agglomération partielle sur un point particu-lier. Non, c'est partout : depuis lo Vaux-Hall jusqu'à Epsoni, c'esl-â-fUre pendant sept lieues, on vogue à pleines voiles, au milieu decueils mouvans, parmi l^stjuels il Xaut être non seulement cocher, mais pilote, attendu que vous avez bien plus affaire à des vagues qu'à des roclrers. Et chaque vague crie, hurle, murrfiure, glapit, jiite; chante, menace^ tnaudit, raille, car elle a depuis quatre jusqu'à vingt têtes. C'est que les courôëé éft Angleterre, et surtout les ccfurses d'Epsom, voyez tous, èhérs Ieetei4fs, té n*ëst {)àsf6-nn ô chez nous la Marche ou Chantilly, une affairé de luXe. N(n ; t'est une fête ftalionale à laquelle chacun prend sa part, et à 1{ qiu^lle chacun veut ast^l^ter, riche crimfhë pauvre, gentleman comme ouvrier; on l'htlt^nd 01 ze mois, ou eu parle pendant .»Çtx, ort s y prépare j»endHnt trois, et Von s en so v.ent quelque. ois plus longtemps qu'on ne la MM\^^) qu'on u*Bn a parle^ qu'eu ne is'y est préparé.

LE MOfiTE-CRISfO. U1 Avec tïotre calèche monstre, nos quatre chevaux, nos deux poslillons, nous étions nature.lement ranges parihi les oppresseurs, ei du haut du siège de devant, d'où il commandait la manœuvre, M. Young ne repondait à toutes les raillérîe<5, à toutes les malédictions, à toutes les menaces, à toutes les chansons, à tous les jurements, à tous les murmures, à tous les glapissements, à tous les hurlements, à tous les cris que par ce mot : — Forward ! forward ! * Et la voiture allait en avant, emportée comme le char. de la foudre dans un nuage de poussière qui ne permettait pas de se voir à vingt pas. Un peu avant d'arriver à Moi^den, nous trouvâmes un slage-coach à quatre chevaux, arrêté au beau milieu de la route. Nous disons à quatre chevaux, nous devrions dire à trois; on avait mené les pauvres bêtes si grand train, qu'une des quatre venait de tomber frappée d'un coup dé sang. — Saignez-le ! saignez le! criait-on de tout côté. Mais bast ! les propriétaires n'avaient pas le temps , il fallail arriver à Epsom -, im mail-coach qui tenait derrièreé Avec ce mail-coach, il y avait pari. On se contenta donc de couper promplement les traits^ d'attacher le cheval dépareillé en arbalète, et on teparlil laissant lé cheval mort au milieu du chemin. Au moment où nous arrivions au sommet d'une colline qui domine le champ de course d'Epsom, et cela à tiaverë inillé dangei'S, la plupart des chevaux qui montaient cettd colline ayant pris prétexte dé son e?rarprment]»our allei^ eh arrièi'e au lieu de continuer d'aller en avant, au mo-» menf, dis-je, où nous ariitâmes au sommet de cette colline, là première course parlait. l*ar bonheur, c'était une espèce de prologue, une course) d'essai; la second seiiîe était importante. Tous les véritables parieurs s'étaient réservés pour cellef seconde coui'se. , Elle devait, en effet, résoudre cette grande question. Un cheval qui avait été le favori dans deux ou troi(< courses, et qui les avait bravement gagnées, s'était laissée battre à Newmarket, comme un pleutre, par un cheval à peu prés incQuiiu, de sotte ^u il avait perdu sa popula-^ ailé. Uonjeu de son maître à Newmarket était de mille guinees. Ce cheval s'appelait Blînk Bonny, ce qui traduit à peu prés, comme toute traduction, veut dire, le Joli Clignol-^ leur. Cette fois, Tenjeu de son maître était de 27,000 livres^ c'est-à-dire de 675,000 fr. Le maître confiant était M. Anson. , , Ou pariait, en général,* vingt contreun, tant Blink-Bondy était en défaveur. lien résultait donc que cette première course, dr la-' quelle nous n'assistions pas, était, comme je lai dit, dans grande importance. D'ailleurs, il y avait une

préoccupation qui l'emportait sur toutes les autres. C'était d'entrer dans le champ de course. Il fallait, pour arrivera (5e but, franchir une barriéfe ouverte, bien etilendu^ mais li'olTrant qu'une dizaine de .méll^s tl ouverture* Supposez la passe de Calais pendant une tempôlé avec cinq cents bûliments, quVst-oe que je dis cinq .'cnts, millo, dix mille, «le toulo forme, de toute grandeur, de tout ioi.u..ge, depuis le chu8:»e-muree jusqu'au vaii^seau à trois pbnls, tout cela se pressatit poùt eùtrei*, avec les mdts qui se brisent, les voiles qui se déchirent, les membrures qui craquent, et vous aurez une idée de l'entrée de notre frégate, dans la passe d'Epsom. Là passe franchie, on se trouve plus à l'aisé. Il ne s'agissait plus que de navijjiter à travers un océan de piétons. Trois cents mille personnes à peu près. Voilà où est le vrai spectacle. «^ lÀ course n'est qu'uD détail. Le jour du Derby reste pour les Anglais eux-ihémes un phénomène inexplicable et surtout indescriptible. Figurez-vous un mélange inouï d^élres de toutes les conditions : un monde tout entier enfermé dans des liX mites d'une lieue carrée. — Ijondres envoyant dans ce chaos social un échantillon de tout ce qu'il 'possède, pour faire un Londres sans maisons, un Londres avec ses pompes, ses misères, ses richesses, ses vices, son luxe, ses gentlemen, ses fripons, ses cockneys, ses lords, ses imbéciles, ses filous, ses duchesses, ses petites niarchandes, ses filles publiques , kaleldoslope fantasque,' cosmopo' lite, gigantesque, multiple, présentant à la fois toutes les faces d'une société indéfinissable, immense^ bruyante, variée, orageuse enfin, comme l'Océan. Au milieu do tout cela, pareils à des roches immobiles au milieu des vagues mouvantes, des baraques de toute espèce, depuis la tente en grosse toile d'Alger, à l'apparence luxueuses où l'on débite le Porto, le claiet, le girt, le cognac, les petits gâteaux, jusqu'aux modestes paraàols de canevas goudronne, sous lesquels les petites filles d'Egypte, aux oripeaux fanes, mais harmonieux de couleurs, vous promettent, pieds nus et en haillonselles-mémes,des fortunes de nabab, pour la bagatelle d'un demi shilling ; — des joueurs d'orgues, des sal.imbanques, des orchestres ambulants, des danseurs, des montreurs de singes, des mendiants, des gamins qui peuvent à peine se tenir sur leurs pieds et qui se tiennent sur la tête, des enfants sevrés d'hier et qui grimpent comme dos mousses micros* copiques à de longues échelles posées en équilibre sur le nez paternel, lequel même, dans l'etatordinaire, indiqvie par sa déviation cartilagineupe tout ce que ce membre si essentiel au visage a souffert des devoirs bizarres qui lui ont été imposés en dehors de sa destination ; —de hâves vagabonds,

aux maillots râpés et poussiéreux, qui rampent, se tordent, s'arrondissent, se cambrent, se raccornisseut de manière à détruire toutes les théories adoptées siu* l'usage et la facultativité, — tant pis si je fais un mot — de Tèpine doi'sale ; — des petites filles sur dse échasses, des polichinelles, fies musiciens nègres, tout cjla giiouijlant entre les rouçs d. s voitures, les habits noirs, les robes de satin, bravant les flèches et les bâtons. Expliquons ce que nous voulons dire par ces mots-^bravant les flèches elles bâtons. li y a deux jeux privilégies aux courses d'Epsom, et qui s^etablissentdu beau milieu de la fouc, sans a mquièi^f* de torts graves qu'ils peuvent faire à la foule* C'e3t le ieu de l'arc et le jeu des bâtons. Le jeu de l'arc n'a pas besoin d'êrre expliqué. 11 y a trois buts : . tue carte ronde. tn nègre. Un dame en grande toilette» , 11 va sans dire que carte ronde, nègre et dama. en grande toilette sont en carton. Il V a une douzaine d'arcs en lîiisceau et douze ou quinze douzaines de flèches placées, douzaine par. douzaine, danj des carquois creuses en len-ç.

148 LE MONTE-CRISTO. Arcs et flèches forment une ligne placée à cinqixante pas du but. Moyennant six pence tout le monde, gentleman comme mendiant, mains à gants de peau de Suède, mains calleuses, ont droit de venir prendre un arc et douze flèches. Gliacun choisit son but,— on est même libre de choisir les trois— fait ses paris avec son voisin et tire ses douze floches Nous disons fait ses paris, parce que le jour des courses d'Epsom, sous la forme de grains de poussière probablement, la contagion flotte dans l'air. Chacun en avale sa part et devient enragé. On parie sur tout, chaque chose est un prétexte, une occasion, un motif de paris. J'ai vu à Tare des gens parier, qu au lieu d'envoyer leur flèche au but, ils l'enverraient dans le derrière d'un honnête cockney qui passait, donnant le bras à sa femme et îi sa fille. Le parieur gagnait ou perdait, maie il accomplissait le pari. Le jeu de bâton consiste à abattre des poupées, des pelotes, des boites, des polichinelles, placés sur des baguettes fichées en terre ot de trois pieds de hauteur. On a douze bâtons pour six pence. Chaque bâton représente le tiers d'un manche à balai. On jette les bâtons comme on veut, en douceur ou à haute volée. Le joli, le plaisant, le suprême, est d'atteindre avec les bâtons non-seulement les baguettes, mais encore le marchand ou la marchande qui se tient derrière, saute en l'air, ou bondit à droite et à gauche, selon qu'il est menarô de face, à gauche ou à droite. n en est des bâtons comme de l'arc. A l'arc, celui qu'on vise avant tout— c'est le malheureux gamin, qui court sans arme défensive aucune, au milieu, de cette grêle de flèches qui part à la fois de douze arcs et de vingt-quatre mains. Au bâton, c'est le marchand. Vous figurez-vous ces deux jeux "au milieu d'une foule compacte. Un jour, les spéculateurs en plein vent d'Epsom en arriveront à établir, au milieu de la foule, un tir au pistolet — commfe ils ont établi des tirs à l'arc et au bâton— el certainement personne nes'y opposera — pas même la police —qui est invisible, ne se mêle de rien, ne s'occupe de rien —n'existe pas. Nous parvînmes, à travers cette multitude que Ton sépare au galop, sans plus s'inquiéter de c#ux que l'on écorne que les tireurs d'arc ne s inquiètent de ceux qu'ils piquent et les jetteurs de bâtons ceux qu'ils meurtrissent. Nous parvînmes donc au groupe principal des voitures — Deuxou trois mille— je ne lésai pas comptées, mais puisque l'on parie, je parierais plutôt pour plus que pour moins. n va sans dire que sur toute retendue du champ, il y a einqou six groupes semblables. Là nous primes notre rang le meilleur possible. En face de

nous- était la maison appelée le Standy c està-dire l'arrêt. Toutes les fenêtres étaient garnies , des gradins arrivaient jusqu'à son premier étage et son toit, incliné en amphithéâtre, contenait deux mille stalles numérotées. Pas une de ces stalles n'était vacante. Faites-vous d'après cela une idée du Stand. Aves ses tribunes étendues à ça droite et à sa gauche comme deux ailes, avec ses degrés montants à son pre• mier étage comme tm grand perron, avec son amphithéâtre stalle sur son toit, le Stand peut cx)ntenir trente mille personnes. Le chemin de fer, depuis huit heures du matm, en amenait mille par chaque convoi. — Lorsque nous fûmes montés sur les somuiets les plus élevés dô notre voiture, nous embrassâmes une population de trois cent mille âmes à peu près. C'était juste au moment où les jockeys essayaient les chevaux de la seconde course. Vingt ou vingt-cinq chevaux devaient y prendre part. C'était un miroitage de casquettes et de vestes de toutes couleurs. On se montraitBHnk-Bonny-Adamas— Anton— Chevalier d'industrie-Black-Tommy—Stratnave.- et Tournameut comme les huit chevaux entre lesquels le prix devait êliv disputé. Plusieurs fois l'enthousiasme fut éveillé par de faux départs. C'étaient de grands cris, une clameur immense qui s'éteignait tout à coup quand les spectateiu-s voyaient qu'ils se trompaient. Bientôt les chevaux furent renvoyés par la petite porte, n'ayant plus liberté que de caracoler dans the fatal ghh, c'est-à-dire dans la vallée fatale. Puis les policemen, sur quarante de front, firent vider la piste aux curieux, les chevaux furent rangés en ligne au milieu du plus profond silence. Enfin les drapeaux s'abaissèrent et les chevaux partirent. Ils semblèrent en partant rendre la respiration à trois cent mille spectateurs qui éclatèrent en un seul.hurrab! Le sol frissonna comme dans un tremblement de terre. D abord Chevalier d'Industrie prit la tête, mais au bout de trois cents mètres il la perdit. D'où nous étions, nous ne pouvions voir qu'une masse confuse luttant de vitesse. Ce n'était plus les chevaux que Ton pouvait reconnaître, mais les jockeys, A la couleur de leurs vestes et de leurs casquettes. Il nous sembla que la lutte avait lieu entre Blink Bonny, Anton, Tournament, Adamas et Shatnaver. A part un groupe de huit ou dix chevaux qui semblaient enchaînés les uns aux autres, les concurrents étaient distancés : ce groupe arrivait comme une avalanche, on distinguait les cris de Adamas t Adamas! Btink Bonny! Blink Bonny l Enfin le groupe passa devant nous comme un éclair. Bliffli Bonny dépassait les autres d'une demi longueur. Adamas venait après lui, vivement pressé par Black Tommy, puiî» Antou. La même clameur immense, grondante comme un tonnerre, qui

avait salué le départ, accueillit le retour. C'était le nom de Blink Bonny, hurlé par cent mille voix. En même temps un drapeau fut hissé en l'air portant le chiffre 21 ; c'était le numéro d'inscription de Blink Bonny. M. Anton, qui avait refusé 6,000 guinées, cent cinquante mille francs, de Blink Bonny, venait de gagner quatre ou cinq millions. On. amena Blink Bonny au milieu des applaudissements de toute la foule. Pendant dix minutes on ne pensa à rien autre chose qu'à l'admirable course qui venait d'avoir lieu, chacun se précipita vers le turf, les policemen furent obligés de ménager un cercle autour du vainqueur , cheval et Jockey eussent été étoufles. Le jockey se nommait Gharlton. On assure queM. Anson lui avait promis cent mille francs s'il arrivait le premier. •

LK MONTE-CRISTO. 149 Eufln la foule s'ouvrit pour laisser rentrer les deux triomphateurs. Aussitôt qu'ils eui'ent disparu, le cri : aux voitures, se fit entendre. Jamais invitation ne fut suivie d'une exécution aussi rapide, chacun se précipita vers sa voiture. On eut dit une invasion de Tartares, de Mogols, de Cal'albes de Gomanches, de Cannibales. Si les chevaux eussent été attelés aux voitures, pasuhe, bien certainement; ne serait restée à sa place,"et beaucoup n'eussent été ramassées qu'en morceaux. n s*agissait de dîner. Tout le monde s'y mit : panier au pain, panier aux viandes, panier au poisson, pauieraux légumes, panier au vin, panier à la glace, tout fut éventré eu une seconde. En une autre seconde, les pâtés furent ouvert, les poulets démembrés, les jambons éminces, les homards écaillés. Un premier bouchon de Champagne sauta en l'air, et uii bruit qui ressemblait à la mousqueterie d'une armée faisant feu à volonté, se fit entendre. Rien ne donnera une idée de trente mille personnes, hommes, femmes et enfanis mettant au pillage trois mille voitures, au bruit de soixante jnille bopichons qui sautent. Gela dura une heure. Ne me demandez pas de raconter, de décrire, de peindre ce qui se passa dans cette heure ; on eût dit Torgie universelle précédant de vingt-quatre heures la fin du monde. Je crois qu'il y eut une course au milieu de tout cela. Mais personne ne s'en inquiéta ; la grande, la seule et unique course du Derby-Day était finie. Nous primes, Alexandre et moi , une cuisse de poulet d'une main et un morceau de pain de 1 autre, et nous nous lançâmes au milieu de ces gigantesques noces de 6amache. Il n'y avait pas à s'inquiéter du vin, on pouvait s'approcher de la première voilure et tendre son verre. Chers lecteurs, vous n'avez jamais rien vu, vous ne verrez jamais rien de pareil à Epsom, à moins que vous n'alliez à Epsom. Il va sans dire qu'au milieu de ce tohu-bohu universel, les flèches et les bâtons allaient leur train, compliqués de dix ou douze courses d'ânes, montés cette fois par des jokeys en jupon, qui, moins solides queles jokeys en veste, variaient non-seulement la chance, mais les accidents de la course. Ces dames nie parurent appartenir à celte honorable classe de la société dont je me suis occupé dans mon dernier numéro, et dont j'ai porté le chiffre à quatre-vingt mille. A six heures, le cri : les chevcCuw ! les chevaux ! se fit entendre comme s'était fait entendre le cri : attx voilures ! A l'instant même, on vit sortir dçs écuries improvisées une armée de postillons, de chevaux, de gi*ooms, de palefreniers, tout cela pêle-mêle, criant , jurant, hennissant, cherchant sa

voiture. En un quart d'heure tout fut rattelé. Cest l'heure de miel des pauvres , des mendiants , des bohémiens. Chacun tend la main . L'un reçoit les assiettes chai-gées de débris, l'autre les bouteilles à moitié vides, celui-ci un poulet aux trois quarts dévoré, celui là un pâté battu en brèche ; chacun attrape quelque chose ; rien de ce qui a été touché, écorné, entamé ne rentre à la maison. Mangez bien, pauvres mendiants ; gorgez-vous de croûtes de pàlés , de cuisses de poulet, de pattes de homard, de gras de jambon ; buvez du porto ^ du Champagne, du claret, du malvoisie ; mangez, buvez ; vous en aurez pour un an à ne plus manger que des trognons de choiuc au coin des bornes et des arêtes de saumon aux portes des posisonneries. Presque en même temps , le groupe entier de voitures dont la nôtre faisait partie s'ébranla. Comment le réseau gigantesque se démêla-t-il? Gomment chevaux, timons , brancards parvinrent-ils àsedèsenchevêtrer ^es uns les autres ? Dieu, qui fit ce miracle peut seul le savoir. ' Alors les cris : Forward I to rightl go before ! retentirent, et la course qui venait de finir entre les chevaux commença entre les voitures. m Horace parle du triple acier qui enveloppait le cœur du premier navigateur. Horace n'avait jamais navigué sur le champ de coui'se d'Epsom, dans un stage coach ou dans un break. Horace aurait déclaré que la navigation dans la Méditerranée, l'Atlantique et même la mer des Indes, n'était qu'une promenade inoffensive en bateau, près de la navigation dans V Epsom races le jour du Derby. Nous tournâmes sur nous-mêmes. — Comment ? NoUs sortîmes du champ de course. — De quelle façon ? —Nous franchîmes les barrières.— Par quels moyens ?- Détournez les yeux, seigneur, et ne me faites jamais responsable des coups de foiiet donnes aux animaux et aux hommes. Une foi§ sur la gi-ande route, on reprit le galop. La poussière du matin n'avait pas eu le temps de retomber, elle était restée suspendue. Nous la retrouvâmes. Nous y joignîmes celle que nous soulevions de nouveau. Gliaqiie voiture enti-alnait avec elle son tourbillon, avait son simoun à elle seule, son khamsin particulier. Ce fut en revenant, aux débris dont la route était couverte etaux cadavres d'ânes, de chevaux et de poneys reposant douillettement sur les i-evers des fosses, que l'on put voir ce que la journée coûtait. Toute la population de Londres et des environs assiste à ce retour, où chacun a l'air non pas d'aller comme Faust et Mephistophelès au sabbat, mais d'en revenir. Nous passâmes, bien certainement, à travers plus d'un million de spectateurs, dont chacun nous jeta son hurrah A dix heures, nous rentrions, brisés, moulus, roués, à London Coffee-House. Visages,cheveux, habits,

mains, gants, tout était de la même couleur. Nous avions un demi-pouce de poussière sur le visage, un pouce sur les habits ! Nous avions manqué verser dix fois, être éci-asés vingt. Nous avions vei*sé et écrasé les autres, mais nous avions vu les courses d'Epsom. Nous avions assisté au Derby-Day. Maintenant pourquoi les courses d'Epsom, celles-là du moins, sont-elles appelées le jour de Derby ? C'est bien simple, c'est qu'elles ont été créées par le patriarche des torys, lord Derby. Je cherchais partout un portrait de ce bienfaiteur de ' l'humanité, désespérant de le voir en personne; et j'exprimais ce désir deyant le rival de Nadar, M. Herbert Wal• kins, lorsqu'un gentleman qui m'avait écouté sans rien dire demanda une plume et du papier que le photogi'aphe s'empressa de lui donner. En un clin d'œil le gentleman eut fait son dessin. Alors s'approchant de moi : — Voilà ceque vous désii'ez, monsieur, me dit- il, lachose vous coûtera un autographe. • Je pris le dessin ; c'était un croquis de lord Derby, signé du fameux Alfred Crowquill, le Gavarni de Londres. Consignons en passant, chers lecteurs, que Croioquill veut dire plume de corbeau. Je l'acceptai avec l'intention de vous en faire part.

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

t.V) LE UONTB-CRISTO. • «^^ Le Toici : 11 va sans dire que M. Crowqulll eut son autographe. Alex. Dumas. LES MOHICAiVS DE PARIS. CHAPITRE VIII. D'un autre côté» il s'était montré fort sévère sur les règlemenls rel'i^ieux en defemlant les spectacles et les autres amusements pendant Tannée du jubilé. Il avait fait un désert de Rome. Or, les Romains de la ville n'ont qu'une rfsssodrce : le lover do leui-s maisons. Les Romains de la montagne n ont qu'un commerce ; leurs relations avec les bandits. Il en résultait que, le pape I^eon XII ayant ruiné à la fois les Romains de Home et les Romains de la montagne, le pape Léon \U était à la fuis exécré des habitants delà ville et des habitants de la campagne. A sa mort, deux hommes d'Ostie qui avaient commis le crime de manifester leur sympathie pour le défunt, faillirent être éçorgés. Dans sa jeunesse, n'étant pas d^Eglise et étant appelé ffl marchesino^ — le pHlitina]*(|uis, -« il lui avait été prédit par un astrologue qu'il serait pape \|n jour. Ce fut à la suite de cette prédiction que sa famille le (Il entrer dans les ordres. . Qii^l était le fait qui avait donné lieu à la prédiction ? Un fait assez étrange ei(iui ne pouvait dt^convrir l'avenir quïi un homme véritablement doue de la double vue. Etant au collège de Spolè^e, les enfants faisaient uiie procession à l'insu de leurs professeui*s, portant sur un brancard la statue de la Madone. Le petit marquis de la Genga, —ses ancêtres avaient reçu le titre de marquis et la propriété de la main de Leou X,— LE SUCC^SSEUB DE SAINT PIEIUIE. Léon XII ^ Annibal délia Genga, né prés de Spoléte, le 17 août 1760, élu pape le 28 septembre i8'23 — occupait la trône pontifical depuis prés de cinq ans. C*était donc, au jour où nous sommes arrivés, ud vieillard de soixante huit ans, grand, mince, à l'air triste et serein à la fois ; se tenant d'habitude dans un cabinet pau* vre, presque sans . meubles, vivant, avec son chat, son compagnon le plus habituel, d'un peu de polenta ; se sachant tr^s-malaae ; se voyant dépérir avec une résignation presque joyeuse ; ayant déjà reçu le viatique vingt-deux fois, c>st-à-due ayant déjà ete vingt-deux fois en danger de mort, et tout dispose à mettre, comme Benoit XI II, son cercueil sous son lit. Annibal délia Genga avait été nommé sur la désignation de son collègue It* cardinal SeveroH, qui, ayant ete écarte du pontificat par l'exclusion de l'Autriche, l'indiqua comitie son successeur. Au moment où trente-quatre votes le firent pape et où les cardinaux qui venaient de le nommer lui adressaient leurs félicitations, il leva sa robe de

nourpre, et, montrant aux electeui-s du conclave, ses jamues enflées : -- Comment, s'ecria-t il, pouvez- vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous vouiez m'imposer? Il est trop pesant pour moi ; que deviendra l'Eglise au miheu de tous ses embarras, lorsquç sa diiection sera remise aux soins d'un pape infirme et moribond ? C'était justement cette qualité d'infirme et de moribond qui valait son exaltation à Léon XII. On n'élit un nouveau pape qu'à la condition qu'il mourra le plus iùl possible, et pas un des deux cent cinquantequatre successeurs de saint Pierre n'avait encore atteint . l'iîze du prince des apôtres, c'est-à-dire vingt-cinq ans de pontificat. KoiJ Videbii nnnoK Pétri ! tel est le pro\^erbe, ou plutôt ta prédiction dont on salue l'élection d'un nouveau pape. En s imposant le nom de Léon XII| Annibal délia Genga semblait avoir pris rengagement de mourir vite. Le Florentin Léon XI, élu en 1005, n'avait régné que vingt-sept jours. r ii cependant cet homme débilp, aux jambes enflées, sembla un instant avoir reçu des mains de saint Paul l'e* pée de l'Eglise. 11 fit une terrible guerre au brigandage, enlevant tous les paysans d'un villao^e pour les transporter dans son pays natal, à Sî>oléle. Ces paysans étaient accusés d'avpir (.es relations avec les bandits et un peu d'être bandits eux-mêmes. A partir de ce moment, on n'entendit pas plus parler d'eux que s'ils eussent ete transportesàBotany-Bay. le petit marquis do la Genga, étant le plus beau de tous les enfants, avait ete choisi pour remplir le rôle de la Madone. Tout à coup, on entend venir un professeur ; les élève* qui portaient le brancard prennent la fuite, et la- Vierge glisse de leurs épaules, tombe à terre sans pourtant tomber de la litière improvisée pour elle. Un sorcier prédit alors que l'enfant tombé des épaules de ses camarades en jouant le rôle de la Madone seiuH pape un jour. Cinquante ans après, le sorcier mort depuis longtemps, la prophétie se réalisa. Cette beauté qui avait valu à l'enfant l'honneur déjouer lé rôle de la Vîerce avait, disait-on, plus d'une fois mis en péril l'âme du prêtre. On parlait de deux grandes passions qui avaient épure sa vie, en supposant qu'elles ne l'eussent pas souillée : Tune pour une uoble Uomaine, l'autre pour une grande dame Bavaroise^ Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il était occupe à faire la chasse aux petits oiseaux dans le jardin du Vatican. La chasse était la seule passion, — le saint père l'avouait lui-même,— la chasse était la seule passion qu'il n'eût pas vaincue. Lec^sei/iif/t lui faisaient un crimedecelamusement. Léon Xil aimait fort M. de Chateaubriand. Loi-squ'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il se hâta de remettre aux mains de son valet de

chambre le fusil à un coup a"ec lei[uel il chassait, H^ ordonnant qu'on introduisît l'illustre visiteur, sans le fa're attendre une seconde, il se^eudit à son cabinet. On introduisit l'ambassa leur et son client à travers un corridor noir jusqu'au sanctuaire de Sa Sainteté. Lorsqu'ils parurent? sur le seuil de U porte, le pape était delà assis et attendant. Il se leva et alla au devant du poète. l.e poète, selon le cérémonial habituel ^ et sans vouloir se souvenir de la haute charge dont il était ihji^41u, le poète mit un genou en terre. Mais Léon XII le releva vivement, et ne souffrant point qu'il restât dans cette humble posture, le prit par li^main et le conduisit à un fauteuil. 11 n'en fut point de même pour Dominique. L > pane le ai sa s'agenouiller et baiî-cr le bas de sa rob^. Quana le pape se retourna, il vit M. de Chateaubriand debout et lui lit de nouveau signe.de s'asseoir, Mais celui-ci : — ïrés-saint-père, dit-il, cme Votre Béatitude souffre non-'Seulemen» que je reste debout, inais que je me tvtire. Je vous ai amené ce jeune honinu", qui vient en appeler A vous de la vie de sou père, il a fait quatre cents iiaues pour venir, il fera quatre eenta lieues pour s'en aller. Il

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

LE MONTE'CRISTO. 151 •■■^ Bêi vonu dans l'espéranco, el, selon que voiis lui direz oui ou non^ il s*eii ira dans la joie ou dans Ips larmes. Puis, se retournant vers le jeune moine, qui était demeure à genoux. -rn Aypz bon coura^A, mon père! lui diuil; je von» laisse avec celui qui rst autant an-desBus des rois que les yois aû^des^us du pauvre mendiant qin nous a demandé TaumAne à la po-te du Vatican. . -^ Rctnurhez-vous donr à l'ambassade, demandale jeune inoioe, presque effrayé d'ét|*e abandonne à ses propres forcer, et ne vous reverraf-je pas? «9f OU (M fait, dit en souriant le protecteur de frère Do* Qiiiûque, je ressens un trep vif intérêt à voire éaard pour in '«loipner ainsi. Je vais, avec In permission de Sa Sainteté, vous attendre dans les Stanze. Ne craigapz pas de me faire atl<*ndrat j'oublierai le temps devant les œuvfes de celui gui Ta vaincu. Le pape lui tendit la main, et, malgré sa résistance, } amba^^sadeur la lui baisa. Puis il sortit, laissant face A face le plus haut et le plus ^93 degrc de IVchelle religieuse : Le pape et le moine. ' MolsB n'était pas plus pAle et plus tremblant lorsqu'il se trouva sur le Sinaï, aveusrlé par les rayons de la gloire divine, que ne le devint frère Dominique loi'^qu il se trouva seul à apul avec I^on XII. Plus il elait venu de loin pour chercher celui qui tenait dans sa main la vie de son père, plus son cœur était plein d angoisse et de doufe en Tabordant. . Le pape u^eut qu'à jeter un regard sur le beau moine pour comprendre qu'il allait s'évanouir. ' Il lui tendit la main. — Couraee, mon fils ! lui dit-il ; quelque faute, quelque péché, quelque crime que vous ayez commis Ja miséricorde d^ Pif'u est |)lus grande que toute la malice humaine. fi-f Je suis un pécheur, étant un homme, ô satnt'^père, répondit le Dominicain ; mais si je ne suis pas sans péché, j'i^pére être sans faute et je suis sûr d'être sans crime. - vw Eu effet, il me semble que votre illustre introducteur m'a dit, mon fils, que vous veniez m*|mpIorer pour votrç père» ^ Oui >^ Votre Sainteté, e est en eflbt pour mon père que je viens. ' -^ Où est votre père ? *^ Il est en France, il est à Parla. -^ One fait-ilT «rr Condamne par la justice ou plutôt par la méchanceté des hommes, il attend la mort. ««r Mon dis, ne nous faisons pas accusateurs de nos juges; Dieu les jugera sans accusation. 'TT- En attendant, mon père est iiinocent et mon père va mourir. -^ Le roi de Francfi est un prince religieux et bon, mon fils ; poui-quoi ne vous étes-vous pas adressé à lui ? -^ Je me suis adresse à lui et il a fait pour moi tout ce qu*il pouvait faire. Il a suspendu le couteau de la

justice pendant trois mois, le temps que je vinsse de Paris à Rome et que je retournasse de Rome à Paris. ^ Et qii*étes-vous venu faire à Rome ? — Vous le voyez, très-saint-père, me jeter à vos pieds. — Je ne liens pas dans ma main la vie temporelle des sujets du roi Charles X. Mon pouvoir ne :i*exerceque sur la vie spirituelle. «- jQOQdeo^ande pas grâce, très-saint père, je demande juiUc<\ ^ J)e quoi est accusé votre père, mon flU î r^ U e^i accuse de vol et d'assassinat. ^ Kt vous dites qu'il est iunocent rte oes deux erimes ? — Je connais le videur, je connais Tassassin. ^ Hm pourquoi oe revelez-vous pas ce terrible se-V* Ce n'est pas le mien : c'est celui de Dieu, c'est celui (!(i confession. El, en sanglotant, Dominique, prosterné aux pieds du saint-père, frappa le parquet de son front. Léon XU regarda le jeune homme avec un air de profoQdç rommiseration. — Bl V048 êtes venu me djre, mon fllst — Je suis venu vous dire, ô très saint père, à vous Téyéque de Rome, le vicaire du Chri.st, le serviïeur de Dléu,^ je suis venu vous dire : Dois-je laisser mourir mon père quand j'ai le, «ur ma poitrine, dans ma main, à vos pieds,^ la preuve de son innocence? El le moine déposa aux pieds du sourerain pontife, mais couverte d'une enveloppe, mais cachetée, la confession ue M. Gérard, écrite do la main de M. Gérard, signée de M. Gérard. Puis, toujours à genoux, les deux raiins étendues vers le manuscrit, le n»gard suppliant, les yeux en larmes, les lèvres tremblantes, le moine ajt^pdit la réponse de soa juge. — Vous dites, mon fils, l|t Léon XII d'une voix émue, que cet aveu a été remis en vos mains? — Par le coupable lui-même, tr^s^p^iflt père.— A quelle condition ? Le moine poussa un gémissement. — A quelle condition? répéta Léon XII. — A celle de ne le rendre puMiç qu'après sa mort. — Alors, aliéniez la mort du coupable, mon fils. ~ Mais mon père. . mon père? Le souverain pontife se tut à son tour. — Won père va mourir, sanglota Te moine, et mon pèrtf est innocent! — r Mon fils, répQudit le pape d une voix lente mais ferma,' mon fils, périsse un innocent, périssent dix innocents, péwi risse le monde entier plutôt qu'un dogme l Dominique se r*îleva le desespoir dans Tàme, raaia,> chose étrange, le visage calme. Ses lèvres, retroussées parle sourire du dédain, burent ses deux dernières larmes. . ' Ses yeux se sechèri-:nt comme si l'on eût passé un fer rouge devant eux. T-r C^esl bien, tr^s-saint pôre,-dit-il je vois que je n'ai plqs rien à espérer çn ce monde que de moi-^môme. - Vous vous trompez, mon fils, dit le pape, ear je viana vous dih3 : Vous ne rei'elerez pas la confession du cçiipa-^ ble, et cependant votre père vivra. -^ Sommee-nou^ au temps des mir&oles, très<>saint père? ear je ne vois plus

maintenant qu'un miracle oui prisse sauver mou père. «•^ Vous vous trompes, monr fils; car, sans que vous Qie révéliez rien, «-' le mystiHra de la confession est saere pauc^ moi comme pour ie$ autres, -^ sans que vous ma révéliez rien, je puis écrire au roi de i<>ance que votre père est innocent, que je lésais, — si c*est un mensonsfe, je la' prendrai sur moi, et j*espère que Dieu me le pardonnera, r- et qiiQ je lui demande sa grdce. rf SaffrAcft vous n'avez ()a8 trouvé un autfe mot à dire, très-saint-père, et, en effet, il n'y a pas d autrt) mat que le mot ffrAce, Mais on ne fait grâce qu'atix coupables ; mun péi« est ir\nocent, et, pour les innocents, il n'y a ^aa de grâce. Moq père mourra donc. Et le moine slncliua respectueusement devant le r^pré^ sentant du Christ. — Pas encore, s'écria Léon XII; ne vous en allez pas encore, mon fils! leflechissez. Mais Dominique, pliant les genoux : ' — Une seule faveur, très»saint-pére, dit-il, votre bénédiction. — Oh ! de grand cœur, mon enfant I s'écria LèQi) XII. Et 11 étendit les mains. — Votre bénédiction m arliculo mortisy maxtmv^ \^ moine Le souverain pontife hésita. -^ Que comptez-vous donc faire, mon enfant? demanda* t-ih .— Ceci, très-saint-père, c'est mon secret, plus profond, plus muet, nlus terrif^le que celui de la confession. Léon XII laisâa tomber ses deux mains. . --« Je ne puis bénir celui qui me quitte^ diWil, avea «a secret au'il ne peut révéler au vicaire de Jesus^-Christ. — Alors, ce n'est plus votre bénediaion que je vouirdemande, très-saint-père, ce sont vos prières. — Allez, mon fils, elles ne vousmauq leront pas. Le moine s'inclina et sortit d*un pas ferme, lui qui était entré d'un pas tremblant,

152 LE MONTE-CRISTO. Quant au souverain pontire, la force lui manqua, et il se laissa retomber sur son fauteuil de bois en murmurant : -« G mon Dieu ! veillez sur cet enfant ; car il est de la race de ceux avec lesquels on faisait autrefois des martyrs. Alex. Dumas. (La suite au prochain numéro.^ HAROLD ou LE DERNIER DES ROIS SAXONS. CHAPITRE III. Le matin suivan t ^ Guillaume resta longtem ps enfermé seul avec Lanfranc,cet homme, un des plus remarquables de son siècle, cet homme de qui il a été dit : que pour comprendre rétendue de ses connaissances, il fallait être Herodien en grammaire, Aristote en dialectique, Cicéron en rhétorique. Augustin et saint Jérôme dans la connaissance des écritures saintes, — et avant midi, la suite magnifique et princiôrc du duc avait reçu Tordre de se tenir prêle à partir pour la Normandie. La foule, dans le grand ospac« libre qui se trouvait en face du palais, et les citadins dans leurs barques sur la rivière, regardaient les chevaliei*s, les écuyers et les montures de cette superbe compagnie, déjà ran gés et attendant en dehors des portes grandes ouvertes, le sondes trompettes qui devaient annoncer le départ du duc qu'attendait son service particulier devant le portique de la salle dans la cour intérieure. Là, étaient le chevil noir du duc, lei palefroi blanc de neige de Eudes, lalezan de Fitzosborne , et, à la grande surprise de tous, un petit bidet simplement caparaçonne. — Qv\e faisait là l'humble - bête au milieu de ces nobles boursiers, qui semblaient eux-mêmes humiliés de ce voisinage ? — Le cheval du duc en l'apercevant dressa les oreilles et ronfla, l'alezan du seigneur de Breteuîl rua, et le barbe blanc du prélat, avec son œil rouge et vicieux, avec ses oreilles renversées en arrière, coumt furieusement sur rintrus, et fut avec peine réprimé par les écuyers qui partaj^eaient eux-mêmes la surprise et le ressentipient de l'animal. Sur ses entrefaites, le duc, sortant de sa chambre, prenait tout pensif le chemin des appartements d'Edouard. Dans 1 antichambre se trouvaient beaucoup de moines et grand nombre d'hommes de guerre, —mais le plus remarquable parmi ces derniersétaitun majestueux vétéran, haute taille, s'appuyanl sur une grande èpee à deux mains, et dont le costume et la coupe de la barbe étaient de la dernière génération ; c'est à-dire de ces hommes qui s'étaient battus à côté de Canute le Grand ou d'Edmond Côte de fer: —L'aspect de ce vieillard était telieraent magnifique, et tellement grand était le contraste de son apparence avec les vêtements étroits et les joues rasées da ceux qui Tentouraient, que le duc, en le voyant, sortit de sa rêverie, s'e^ raerveillant

qu'un homme qui était évidemment un chef de haut rang, n'eût point assisté au banquet qui avait été donné en son honneur, ni ne lui eût point été présenté, et se tournant vers le comte d'Hereford qui sapprochait.de lui avec un gai salut, il demanda le nom et le titre de l'homme à la longue barbe et à la r(»be flottante. — En vérité, dit le joyeux comte avec étonnement, ne savez-vous point que vous avez devant les yeux le grand rival de Godwin : cet homme est le héros des Danois, comme Godwin est le héros des Saxons. Cet homme, c'est un vrai fils d'Odin. Cet homme, c'est Siward, comte des Norlhumbriena. — . Notre-Dame me soit en aide, s'écria Guillaume. Sa renommée m'a souvent rempli les oreilles, et j'eusse ier<lu le spectacle que je désirais le plus voir dans la joyeuse Angleterre, si je ne l'eusse pas vu. Le duc, alors, s'approcha courtoisement de lui, et soûle* vaut la petite toque qu'il avait gardée jusque là, il salua le vieux héros avec les paroles courtoises que le normand avait déjà apprises dans la cour des Francs. Le brave comte les reçut froidement, et répondant en Danois à la langue romane de Guillaume : — Pardon, comte des Normands, dit-il, si mes vieilles lèvres restent attachées à la vieille langue ; mais tous deux, il me semble, prenons notre lignée au pays du nord. Souffre donc que Siward parle la langue Que parlaient les rois des mers. Le vieux chêne ne saurait être transplanté, et le vieil homme se tient sur le terrain où sa jeunesse a pris racine. I^ duc, qui n'avait compris qu'avec peine la signification générale des paroles de Siward, mordit ses lèvres: mais néanmoins répondit avec courtoisie : — La jeunesse de toutes les nations peut apprendre chez la vieillesse renommée. Je me sens honteux de ne pouvoir converser avec toi dans la langue de nos pères. Biais les anges, du moins, connaissent la langue du chrétien normand, et je les prie, ainsi que tous les saints, d'accorder une fin calme à ta vaillante carrière. — Ne prie ni anges ni saints pour Siward fils de Beorn, s'écria vivement le vieillard, ou si tu les pries, prie les pour que je ne meure pas de la mort d'un lâche, mais de celle d'un guerrier ; prie-les pour que je meure la hache en main et le casque en tête, et telle pourra bien être ma mort, si le roi Edouard pense comme moi et accède à ma prière. ^ J'ai quelque influence sur le roi, répliqua Guillaunoe, dis ton désir et je l'appuierai. — Le démon nous en garde, répondit le comte sauvage, qu'un prince étranger dirige Tesprit d*un roi d'Angleterre et que Ihcgns ou comtes croyent avoir besoin d'autre soutien que de leurs services loyaux et de leurs justes causes, si Edouard est le saint que les hommes disent, il me là* chera sur le loup d'enfer, sans autre cri pour l'y exciter que

celui de sa propre conscience. Le duc regarda d'un air interrogateur Rolf, neveu d'Edouard qui, comprenant la question muette du duc, Té* pondit : — Siward pousse mon oncle à épouser la cause de Malcolm de Cumbria contre le tyran sanguinaire Macbeth, et sans les querelles oui ont eu lieu avecle trattre Godwin le roi aurait depuis lon^iemps tourne ses armes contre l'Ecosse. — N'appelle point traître , jeune homme, dit le vieux comte avec un suprême dédain, celui qui, malgré toutes ses fautes et tous ses crimes, a mis ton oncle sur le trône de Canute. — Silence, Rolf, dit le duc, silence, car il s'apercevait que le jeune et joyeux normand allait répondre avec vivacité, puisse tournant vers Siward : — Pardon, dit il, mais si peu instruit que je sois des troubles d'Angleteri'e je pensais que Siward était l'ennemi jure de Godwin. — J'étais son ennemi alors qu'il était puissant, répondit le comte ; mais je suis son ami maintenant qu'on le persécute, et si l'Angleterre a besoin de défenseurs lorsque Godwin et moi serons couchés dans nos linceuls, il n'y aura plus qu'un seul homme digne des jours d'autrefois, cet homme sera Harold le prosent. L'expression de la figure de Guillaume, quelque puissance qu'il eût sur lui-même, et si forte que fût saaissimulation, changea d'une manière sensible à ces paroles de Siward; et, coupant court à ce dialogue, il continua de mauvaise humeur et irrité son chemin, après une légère inclinaison de tête. * — Cet Harold ! cet Harold ! grommela- t-il en lui-même; tous les hommes vaillants^me parlent de cet Harold; mes chevaliers normands eux-mêmes le nomment avec respect; ses ennemis eux-mêmes lui rendent honneur. En vérité son ombre se projette de Texil où il est sur toute l'Angleterro. Ainsi, murmurant, il traversa la foule avec moins de courtoisie et d'afîabililé qu'il n'avait coutume dele faire, et, repoussant les officiers qui voulaient le précéder, U

LE MONTE-GhiSTO. 153 ^imm^mm^ entra sans cérémonie dans la chambre d'Edouard. Le roi était seul, se parlant à lui-même à haute voix, avec des gestes «violents ; il était tellement sorti de son apathie habituelle et de son maintien placide que Guillaume recula, alarmé et effrayé. 11 avait souvent entendu rapporter indirectement qu'Edouard avait des visions et était arraché à lui-même pour entrer dans le monde des esprits et des ombres. Or, de cette nature, et Guillaume n'en doutait nullement, était Tétrange paroxysme duquel le hasard le faisait témoin : les yeux d'Edouard étaient fixés sur lui ; mais évidemment sans qu'ils reconnussent sa présence, et, les mains étendues, il s'écriait à haute voix, avec un accent douloureux : — Sangue lac I sangue lac ! Le lac de sang ! Les vagues ' montent, les vagues rougissent ; mère de miséricorde, où est l'arche I où est l'Ararat ! Sauvons-nous ! sauvons-nous ! Par ici ! par ici I Et, saisissant le bras de Guillaume^ il le serra convulsivement ;4)uis, le tirant sur un autre point de la salle... — Nonl Là, les cadavres sont entassôa ! Plus haut! plus haut ! le cheval pâle de l'apocalypse foule aux pieds les morts dans leur sang I Profondément ému, Guillaume prit entre ses bras le roi haletant, et comme il eût fait d*xm enfant, l'emporta sur son lit de parade tout blasonné de la croix et des martelets de ses armoiries. Edouard revint lentement à lui, tirant péniblement de sa poitrine de profonds soupirs ; et lorsque enfin il se remit sur son séant, il regarda tout autour dé la chambie, — avec une évidente ignorance de l'absence qui venait de se faire dans son esprit hagard et errant, disant avec son calme ordinaire : — Merci, Guillaume bien-aimé, merci pour m'avoir réveillé de cet intempestif sommeil. — Comment te trouvestu? — Et toi, cher ami et roi ? répliqua Guillaume, tes rêves ont été troublés ? — Non , au contraire, je dormais si profondément, que je pense n'avoir pu rêver ; mais tu es vêtu comme pour im voyage, le bâton à la main et 1 éperon à la botte. —Il y a longtemps, mon cher Hôte, aue j'ai envoyé Eudes pour te dire que de mauvaises nouvelles de la Normandie me forçaient de m'en alleiv — Ohl je me rappelle maintenant; oui, je me rappelle, dit Edouard, passant ses doigts blancs et efféminés sur son front ; les païens s*acharnent contre toi. Oh 1 mon pauvre frère I une couronne est une lourde coiffure; et pendant que nous eu avons encore le temps, — liens ! pourquoi ne chercherions-nous pas quelque couvent tranquille où nous vivions débarrasses de tous ces soucis terribles? Guillaume sourit et secoua la tête. — Non, dit il, non, saint Edouard ; dans tout ce que j'ai vu des

couvents, c'est un rêve de penser que la robe du moine couvre un cœur plus calme que l'armure du guerrier ou l'hermine du roi. Et maintenant, donne-moi ta bénédiction, car je pars. Et, parlant ainsi, il s'agenouilla devant le saint, qui étendit les mains et le becit. Alors, otant de son cou un collier de zimmes, — c'était ainsi qu'en Angleterre ou appelait des pierres précieuses non taillées,— le roi le jeta autour du large cou ineliné devant lui. Puis, se relevant, il frappa des mains. Une petite porte s'ouvrit et laissa voir im oratoire. Un moine parut sur le seuil. — Mon père, demanda Edouard, a-t-ou accompli mes ordres? Hugolin, mon trésorier, a-t-il distribué les dons que j*avais recommandé de faire? — En vérité, oui ; car cave, coffre, garderobe, étable et écurie sont à peu près vides, répondit le moine avec un regaitl aigre- doux dirigé sur le duc normand, dont l'avarice native brilla dans ses yeux noirs loraqu'il entendit cette réponse. — Ta suite ne partira pas d'ici les mains vides, dit affectueusement Edouard ; les palais de ton père ont abrité l'exile, et l'exilé n'oublie pas l'unique plaisir d'un roi, le plaisir de ren(U*e un bienfait. Il est possible que nous ne nous revoyions jamais, Guillaume; la vieillesse s*empare de moi, eh !•.. qui succièdera à mon trône épineux? Guillaume avait grand envie de réi)ondre que le successeur était tout trouve, et de rappeler à son cousin cette vague promesse de sa jeunesse, que le comte normand succéderait au trône épineux. Mais la présence du moine saxon l'en empêcha, et il n'y avait pas dans le regard in!|uiet d* Edouard assez do confiance en lui pour l'amener à aire cette ouverture. — En attendant, continua le roi, que la paix soit entre toi et les miens, comme entre toi et moi. — Amen^ dit le duc, et i'ai au moins cette consolation de te laisser libre des rebelles orgueilleux qui ont si longtemps troublé ton règne. Cette famille de Godwin, tu ne la laisseras point dominer une seconde fois dans ton palais, n'est ce pas? — L'avenir est entre les mains de Dieu et de ses saints, répondit faiblement Edouard; mais Godwin est âgé, plus âgé que moi, et courbé par plus d'un orage. — Oui, bon pour Godwin ; mais ses fils doivent être redoutés et tenus à l'écart, surtout Harold. — Harold? il était toujours obéissant, lui; c'était le seul de la parenté. En vérité, mon âme est en deuil d'Harold, dit en soupirant le roi. — L'œuf du serpent ne produit que le serpent. Tiens le talon sur leur exil, dit durement Guillaume. — Bien dit, fit le prince irrésolu, qui jamais trois minutes de suite ne demeurait dans les mêmes idées. Harold est en Irlande, qu'il y reste; cela vaudra mieux pour tous. — Pour tous, dit le duc ; sur ce, que les saints t'aient donc en garde, ô saint royal. Et baisant la main du roi,

il se dirigea vers la' salle où l'attendaient Eudes, Fitzosborne et le prêtre Lanfranc. Et le même jour, il chevaucha jusqu'à mi-chemin de la ville de Douvres, ayant près de lui, côte à côte de son cheval de bataille, le bidet de prêtre qui marchait lamble. Derrière, venait la suite magnifique avec les chevaux et les mulets, charges de bagage et enrichis des dons d'Edouard. Tandis que des faucons gallois et des chevaux de grand prix, des pâturages de Surrey et des plaines de Cambridge efd'York, attestaient non moins hautement, que le^collier emporté à son cou par le duc, la munificence du roi reconnaissant. Comme ils voyageaient ainsi, et comme le bruit de la venue du duc était répandue par les courriers envoyés en avant, pour hâter son passage à travers les villes, lesjeunes (rens de la plus hîuite naissance de l'Angleterre, et particujèrement ceux qui étaient du parti contraire à Godwm, l'exilé, venaient de tous côtes pour contempler le chef renommé qui,' depuis l'âge de quinze ans, avait manié l'epée la plus redoutable de la chrétienté. Ces jeunes gens por^ taient le costume normand, dans les villes, les comtes normands tenaient son étrier pour l'aider à descendre de cheval, lorsqu'il s'arrêtait, des hôtes normands étalaient des tables somptueuses, et lorsque dans la soirée du jour suivant. Guillaume vit le pennon d'un de ses chefs favori d flottant devant des hommes armés qui sortaient des toura de Douvres, la clef rie la côte, il se tourna vers le lombard qui était à ses côtés et lui dit : — Regarde, Lanfranc, l'Angleterre ne fait elle pas déjà partie de la Normandie? — Le fruit est presque mûr, répondit en souriant le Lombard, et la première brise le fera tomber à tes pieds. Seulement, n'étends pas ia main trop vite, et laisse faire au vent son ouvrage. — Comme tu penses, je pense aussi reprit le duc, et il n'y a qu'un vent aux voûtes du ciel, qui puisse faire tomber le fruit au pied d'un autre que moi. — Lequel ? demanda le Lombard. — C'est le vent qui soufflerait des côtes d'Irlande, lors qu'il remplirait les voiles d'Harold fils de Godwin. — Tu crains cet homme? demanda le Lombard. ~ Je ne crains que lui, répondit Guillaume. — Et pourquoi cela? — Parce que dans^ la poitrine d'Harold, bat le cœur dé l'Angleterre, Traduction d'ALEx. Dumas, FIM ne LA PBKSfiiSRe partui.

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

tS4 LB VONIB-^ISTd. s^ LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. Avapt d'atHver au pilad de l'éminence où les soldatt» envoyés par lui' se pressaient 'autour du corps de Cassius, Pl'iUifft ci^Qiiaîssait déjà la déCaite de son ami. Mais ça ne fut qu'à une ceutaine da pas de la tente' qu'il apprît sa m«i t. . he coup Ait violent et dt jaillir des larmes de sfss veux. A tout moment, les mouvements du oreur de Brutus Cémentaient cette rude et stoliqui philosophie qu'il se vantait do pratiquer. Il s'avança d^s lors à pas lents et tête baissée, ne s'ar^ rotant qi\e devant le corps mutile dont ou avait rapproche la tète. Alors iV 8*agenouiUa, et sa douleur s échappa en sanglots ^esa poitrine, tandis qu'à plusieuia reprises il s'écriait: — Le dernier Romain est mort ! Puis il donna Tordre d'ensevelir le cadavre, et l'envoya dans l'Ile dn Thasos. Il craignait que les funérailles dé Cassius, célébrées au camp, n'aii4enassent le deci>uragement et ne causassent du trouble. Knfin, celte précaution prise, il réunit les soldats, déplora avec eux la perte de leur gênerai, essayi, non pas de les consoler, mais de les raCTeimir ; et, pour les dédommager de la perle qu'ils avaient faite dans le pillage du ^mp de Cassius, il leur donna à chacun deux mille drachmes, environ dix huit cents francs de notre monnaie. Cette façon d'^^ir avec eux grandit encore Brutus dans leur esprit, et ils Ini rendu'ent celte justice de rerx)nnaltre qu*il était. le $eul des quati*e généraux qui u'avait pas ete vaipcp. . Pu eSet, Octave avait été vaincu par lui, Brulus. Cassius avait ete vaincu par les soldats d'Antoine. ^t Antoiue, nui navait pas doQue daos le combal, avait été vaipi'u par la crainte. Or, rien n'était desespéré, à part l'irréparable perje de Cassius : les deux armées républicaines avaient laisse huit mille hommes à peu près sur b^ cha!up de bataille ; mais l'armée des triumvirs avait perdu plus du double. Seiiçe mille hommes, manquant le soir dans les rangs des soldats d* Antoine et d'Octave y faisaient un si terrible vide, Sue larmf e des triumvire était tombée dans uu complet écouragemeut, loi-sque, pendant la nuit qui suivit le Gombat, pn annonça à Antoine, qui veillais soucieux sous * sa tente, qu'un des esclaves de Cassius. nommé Demetrius, demandai t à lui pcirler» }1 fit un signe et Tesclave fut introduit. Cet esclave venait, dans l'espoir diune récompense, raconter à Antoine ce qui s était passe. — Antoine n y voulait pas croire, tant l'événement lui paraissait heureux et était inatlendu. Mais TeFclave lui montra l'épée et la robe de son maître, et appuya ces preuves matérielles de

tels détails, qu*Antoine fut bien force de croire à la veiite du récit. Il ordonna qu'à finstant même la nouvelle de la mort de (]|assius fût répandue dan^le camp, -- tout en faisant dire aux soldats que Cassius n'avait pas été tue en com^ battant, mais s était tue, ou fait tuer après î»a défaite, re gardant celte défaite comme irréparable. La uouvi lie eut le résultat qu'eu amendait Antoine, et dè^ le malin toute l'armée des triumvirs était debout, ar^'^ mêe et présentant la bataille à Brutns. ^ Mais Brutus, tout eu laissant ses troupes sous les armes; refusa le pombat ; il se UeQait des troupes de Cassius polir deux raisons : Sa victoire à lui, leur avait inspiré de Tenvie. ^ Leur défaite leur avait inspire de la crainte. Puis il avait encore d'autres inquiétude s : -t il avait fait \\n grand nombre de prisonniers, esclaves et hommes libres. Or, comme on disait que les? sdldats des triumvirs avaient ete sans pitié pour. les prisonniers qu'ils avaient faits, un rcsu*ntiment implacable s'éleva dans son armée contre ces malheureux, — si implacable que, par manière de transaction, il abandonna lès esclaves qui furent mis k mort. Quant aux hommes libres, il leur rendit strictement là liberté, afin qu'ils pourvussent eux-mêmes A leur salut. Au nombre de reux-cl, étaient deux hommes que Brutns avait voulu sauver comme les autres, par malheur, ilg étaient {dus étroitement gardés que les autres: c'étaient, lun un mime, nomme Volqmnius, el l'autre, un bouffuo, nommé Saculion. Or, en les amena d«^vant Brutus, eeux qui les amenaient se plaipruant que tout captifs qu'ils étaient, ils se permettaient do railler leura valuqueur.^. Brutus, occupe ues soins qui lui paraissaièi^t plus irapor^ tant que dé corriger deux drôles d<^ eette espace', ne repondit rien, faisant signe de la main qu'on le laissât Iranquilie. Alors, et taudis que Brutu-t continuait A suivre sa pensée, un instant accrochée aux bruits extérieurs; mai> l>l«nt6t rendue à elle-même, Corvinius ouvrit la proposition de battre les deux prisonniers de verges et de les leuioyçr teul nus à Otîtave et & Antoine, pour leur faire hcMite de ce qu'ils avalent besoin, même dans leur camp, de convives et d'amis de celte espèce. , Cet Rvii fut appuyé, et qtfelques-nns penchaient pour qu'il fût auivi, quand Publius Casna, celui oui avait porté le premier e^up A César, envieux de cette fa'*>ulle qu'avait Brutus d»' s'isoler au milieu du bruit et de la foule, et de s'absorber en lui-même, prenant la paro'e: •^ Ce n'est point, dit-il, par des jeux ou des plaisanta' ries, qu'il s'agit de célébrer les obsé<]ueB de Cassius, et de prouver le regret que nous inspire ce grand homme. Puis s'adressant à Bmtus : --- Bititus, dil-il, en parlant assez haut pour le lirerde sa rêverie, c'est à toi de faire voir quel souvenir tu conserves

de ton collègue, en punissant ou en sauvant ceux qui osent le prendre pour objet de leur raillerie. Alors Brutus levant sur lui son œil calnie et doux : — Pourquoi me démandes-iu mon avis, Cases^, dit^-il. et ne fais- tu pas toi même ce que tu juges convenable de faire ? Et il rentra aussitôt dans sa pensée, comme un homme gui a d38 choses t>lus graves à méditer, que celles qu'on lui propose inop|)oitunément. Cotait tout ce que voulait Casca, il prit les paroles de Brulus comme un ac/|uiescem^nt à la mort de ces deux malheureux, les emmena et les fit périr. 1^ situation de Brutus, comme on le voit, était inquiétante, mais celle de ses deux ennemis n'était pas beaucoup meilleure. Réduits à une véritable disette, rampes au milieu de marais malsains, trempes par les pluies d'automne qui avaient rempli les tentes de fange et d'eau déjà glacée par un vt^nt du nord, ils apprirent enœre que leur flotte venait d'être détruite par celle de Brutus. La chose ejtait d'autant plus terrible que leur flotte leur ap|»ortaitdeux choses dont ils avalent gi*and besoin, — des vivres abondants et un renfort considérable d hommes. Or, la défaite avait été si complète qu'il ne s'était sauvé, qu'un petit nombre de soldats, et encore les bâtiments portant les vivres ayant ete pris, les hommes qui s'étaient sauves furent-ils forces, pour ne pas mourir de faim, dé manger les voiles et les cordages de leui*s bâtiments. Celait après avoir subi de telles extrémités, qu'ils arrivèrent, plutôt spectres que créatures Imniaines, annonçant leur desastres aux triumvirs. Ce combat naval avait eu Heu le môme jour que le combat do terre à la suite dui^uel Cassius avait ete tue. Par malheur, Brutus ignora que sa flotte avait battis celle de ses enqemis. -^ Quand une cause e$t condittuace, tout se reu.qit pour la pousser ^ sa perte. Si en effet Brutus eût connu ce résultat, il se serait bien gardé d'aci^epter la bataille que lui otrraieot Antoine et Octave, qui be la lui olfraieiit «{ue parce qu'une bataille jiitait dans leur siluation le seul moyen de salut qui leur restât. Et cependant, la veille du jour où elle fut livrée, un déserteur nomme Claudius passa du camp des trinnivira dans celui des républicains, annonçant U nouvelle de la victoire remportée par la flotte de Brutus; mais pererane

The text on this page is estimated to be only 19.24% accurate

LE MONTE-tCRISTO. \ii ne voulut croire cet homme et Ton m permit poiat qu il approchât du gênerai. La nuit arriva et s'étendit sombre et pluvieuse sur le camp; comme d'habitude. Biulus se retira seul dans sa tente/ et se Jeta sur sur son lit ; mais à peine y était-il, que si bien éveille qu'il Tût, il vit se dresser à son chevet, le même fantôme qui lui était déjà apparu et qui lui avait annonce qu'il le reverrait à Philippes. Seulement, celte fois il ne lit qu apparaître à Brutus comme une vision, et disparut sans avoir prononça upç parole. , JjQ jour vint ; Brutus Ut sortir son armée et la rangea en bataille en face de celle des triumvirs, £n ce moment, deux aigles venant l'un d'orieut et Tautre d'occidenr, se rencontrèrent au-dessus des deux armées et se livrèrent un combat acharne, qui, à l'instant mémç, attira l'attention de tout le monde et fit régner dans toute celle plaine si bruyante un instant auparavant un silence extraordinaire. Knfin l'aigle qui était du cOtè^de Brutus céda et prit la fuite. Cet événement fui regardé comme.un mauvais augure , Ce n'était pas le premier, la veilla; l'aifj^le, de la prem\èv^ enseigne, avait ete couverte d'abeilles, et le maJn un Ethiopien, s'etaut présente le premier à l'ouverture du camp, avait eie mas«<acre. Soit quMl fiU ébranle par ces différents présages, soit qu lit craignit la désertion de quelqu'une de ses compagnies, Brutus refusa le combat jusqu à la neuvième heure du jour, ç est-à-dire jusqu'à trois heures de l'après-midi. Tout à coup, un des meilleui-s ofticiars de Brutus, qu'il aimait beaucoup et dans lequel il avait toute coi>fiauce, sortit des rangs et alla se rendre à Teunemi. Il se nommait Camalatus. ^ Brutus craijjinit que^ celte désertion ne fût d'un mauvais .e.xemplQ, et il donna le signal de Taitaque, comme il avait fait dans lelpremier combat ; il renversa tout ce qu'il trouva devant lui, "ït seconde par sa cavalerie, et ges fan* tassins qui chargèreut vigoureusement lus troupes des triumvirs, il pressa si vigoureusement Taile gauche, qu'elle p'ia. Mais son aile gauche, à lui, ayant, do peur d'é tr6 enveloppée par l'ennemi, trop étendu ses rangs, laissa un vide dans le centre ; Antoine qui, celle fois, comman-* dait en personne, en profita, y jeta toutes ses forc^^s, brisa cette aile gauche et la mit en fuite; puis la voyant dispersée, éperdue, au lieu de la p.iursuivre, rallia ses soUats, revint surBiutuâ vainqueur, et l'enveloppa. B'utus comprit qu il était perdu, et dans cette extré* mité, dit PlutaiHjue, fii de In Icte et de la mnin ce que devait faire un grand capitaine et un brave soldat. Mais que Îouvait Brutus, dernier défenseur de la

Republique. La èpublique était condamnée ; il fallut non pas cederi mais mourir. C*est là aue fut tué le fils de Catou en faisant des prodigeb de valeur, au milieu des plus braves de la jeunet^se romaine. Accablé par le nombre, brise par la fatigue, ayant à peine la force de lever le bras pour frapper, il ne voulut pas i*e('uler d'un pas, et criant son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts. Horace, qui combattait à ses rôles, n'eut pas le courage d'en faire autant, envoyant l'horrible boucherie; il fut pris par la peur, jeta son buuclier, son angusticlave et son anneau, les deux derniei^ objets, symboles de sa dignito militaire, et sp ^uva. U avait pour précédant le poète grec Alcée. Mais, disons^ le, cela ne lui parui pas une excuse à lui-mômâ. Aussi Carm.VIU20, dit-il franchement, — et j'eus le tort d'abandonner mon bouclier. Htiicla non béuê ptirnmià. Quant à Biulu», il fut sauve, momentanément du moijns, pAi* la dévouement d'uo de s^^ amU nomme Lucilius. En effet, Lucilius, voyani une masse d'ennemis parmi laquelle étaient des cavaliers bai^ban^s ne s'attacher qu'à Brulus, cria tant qu'il le put et comme s'il était Brutus :* — A moi, soldais, à moi rralliej-voua à votre général. Je suis Brutus. Dès loi-s, tous les efforts se tournèrent contre lui et \^ joie des assaillants fut giande lorsque l on vit qu'il se renHail et demandait à être conduit & Antoine. Il était d'autant plus facile de se tromper à la riise de Lucilius, qu'il faisait déjà nuit. . Les soldats des triumvirs se réunirent donc autour de leur capture en criant Brutus, Brutus ! nous tenons Brutus ! Antoine entendit ces (5ris, sortit de sa tente, ùi\ iI\ètaU rentre pour se reposer un instant, et s'avança au (levaut *du groupe tumultueux qui annonçait sa prèiénçfj P^r #9f ~ cris. * . '. Les soldats, de leur côté, instruits que l'on amenait 4 leur général Brutus vivant, accouraient en foula -r Ie3 uns le plaignant, les autres indifférents, et ciîrieùx ^n-^' lement de Te voir, d'autres, euQu, s'etonnant que Brutus eût poussé l'amour de la vie jusqu'à se lai^^r preudfo yir vaut. Antoine était de ces derniers. Il s^etait arrête à une cinquantaine de pas du groupa QUt ' venaH à lui, cherchant quel accueil ii devait faire à Brutuff quand Lucilius le tira d'embarras en sortant des rang^, *— Antoine, dit-il, personne n'a pris Marcus Brutus er I)ersonue ne le prendra vivant. Aux Dieux ne plaise que le lasard ait tant de pouvoir sur la .vertu ^^ on le trouvera, mort ou vivant encore, peut-être, mais mort ou vif, digne encore de lui-même. ^ Quant à moi, qui me suis Joue de ces hommes en leur disant que j'étais Brutus — je tap* portQ ma tête et suis prêt à mourir. Ceux qui entendirent ces mots demeurèrent stupéfaits d'etonnement; mais quelques soldais furieux tirèrent

leurs epeos et voulurent se précipiter sur Lucilius. Antoine les arrêta. — Compagnons, dit-il, vous êtes irrités de celte ruse d^ Lucilius, et vous voulez l'en punir parce que vous m'en croyez irrite moi-même, detrompez-vous, rien ne pouvaitm'être plus agréable que voire erreur puisque vous m'a-' menez un amvau lieu d'un ennemi. Je ne sais, je vous lejure, comment j'eusse traite Brutu) vivant, tandis qu'à Lucilius se dévouant pour son général, je tends lesbro^ ^t di^ : Lucilius voux-tu être mon ami? Lu(Mlius, en effet, touche de cette générosi é d'Ant^iipa» se jeta dans ses bras, et se montra, à partir de c^ inpmapt, fort alUiche à lui et d'une fi lelite à toute épreuve. Qu m ta Brulus, débarrasse de ceux qui rassaillaient,gr^f) à la ruse de Lucilius, il s'était retire p is à pas oom U4 ||n lion en retraite, avait traverse une rivière, probablement rAnguiïila, et s'arrélant dius un endroit creux s'était assis sCr ufie roche avec le petit nombre d'olTiciers et d'aipi^ qui l'accompagnaient. Là, élevant les yeux vers le ciel, tout resplendissant d'étoiles, il prononra deux vers de la Medee d Ëuvipi4^. -v Volumnius nous a conservé le premier ; Jiipilpr, no laisse pas échapper à tes regards Tauleur de ce§ maui. Volumnius ne s*est point souvenu du second.^mats le premier nous servant de guide, il n'est point diftlciîe de le retrouver. C'est d'ailleuvs dans le second vers que sont les paroles tant reprochées à Brutus : Ver u, voin mol : vaine o.nbrc ! est:lave du hasard î Hélas I i'ai eru J n loi. Brutus, ensuite, nomma les uns après les autres tous ses amis, qui avaient péri sous ses yeux ^ geniit, sou* pira. Mais, au souvenir de h'iavius et de Labeon, versa des larmes ^ et cependant I^abeon était un simple iiento* nant et Flavius le chef de ses ouvriers, mais c'éUiient tieux grands cœurs et véritablement Romains. . Et^effdl, de tous ceux ({ui avaient pris part aa meurtre de César, Brutus restait à peu pré» le dernier. Aussi, Shakspeare , dans son mer\pilleux drame, lui fait àiv^ • 0 Jiil'ns Cœsir !Thou art mghiy yet I Tliy spirii wakâ alinad an i luri.sour swords 1 ttoourown pr)er eitiraiU. OJuHiis Côsar I tu es rncure tout pui"-$anl ! T 'Il p-iprii paiC'Hiri ta tiTre ei luuino nos épécs Contre ou^ propre:» enlruilles En ce momfuit, un di^ hommes de la suite de BnUui,

 ua blessé peulr-dtre, eut soir et voyant Brutus aussi fort altéré, alla jusqu'aux bords de la rivière et puisa de Teaii dfloid un casque. Aux premiers pas qu'il fit vers le fleuve, il s'arrêta, disant : — J'entends du bruit sur l'autre bord. Alors, tandis que lui ne s'occupait qu à puiser de Teau, Volumniuset Dardanus, Técuyerde Brutus, s'approchèrent de la rivière pour tâcher de découvrir la cause de ce bruit. Ils revinrent sans avoir rien vu, jnais, en revenant, ils demandèrent s'il restait de l'eau. — Nous avons tout bu, dit Brutus en souriant, mais on va vous en aller chercher d'autre. II renvoya donc à la rivière celui qui déjà y était allé, mais des groupes de soldats appartenant a Tarmèe des triumvirs avaient déjà traveree la rivière, de sorte que l'homme fut blessé et manqua d'ôlre pris. On jeta des éclaireursen avant, mais, sans doute, les sol-, dais avaient déjà repassé l'eau, car ils ne virent personne. — Je voudrais bien, dit alors Brutus, savoir si nous avons perdu beaucoup de monde dans la bataille ? — Rien de plus facile dit StatylUus, — je puis passer le fleuve, visiter dans robscurité Tendroit où nous avons combattu, et te rapporter une réponse positive. — Va, dit Brutus, et si tu trouves les choses en bon état, tâche de me le faire savoir. — J'élèverai ma torche allumée et viendrai aussitôt te rejoindre. Statyllius partit, pénétra dans le camp, prit un tison à \m feu qui brûlait encore, et fit le signal convenu. Mais sans douté quelque mouvement de terrain s'interposait entre lui et Brutus, car Brutus n aperçut rien. Vers trois heures du malin, voyant que Statyllius ne revenait point. — Statyllius est mort ou pris, dit-il, sans quoi il serait déjà de retour. Et en effet, Statyllius en revenant était tombé dans une patrouille ennemie et avait été massacré. Alors, la puit s'avançant toujours, Brutus se pencha à Toreille d'un de ses serviteurs nommé Clytus et tout bas lui dit quelques mots ; mais Clytus ne lui répondit point, seulement des larmes coulèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues. Voyant cela, Brutus, tirant à part Dardanus, lui parla aussi tout bas. Puis ensuite, s'adressant en grec ù Volumnius, il lui rappela le temps de leurs études savantes et de leurs exercices gymnastiques. S'interrompant tout à coup en timnt son épée e^ en disant : — Volumnius, une dernière preuve d'amitié, tiens moi mon épée ! Mais Volumnius écarta de la maiu répée que lui présentait Brutus. En ce moment une voix dit : Pourquoi rester plus longtemps ici? fuyons I — Oui, en effet, dit Brutus, il faut fuir ; mais pour fuir, il faut nous servir non pas des pieds, mais des mains. Alors embrassant^es amis les uns après les autres : — Allons, dit-il ,

avec son doux sourii'e mélangé cette fois d'une teinte de tristesse qui le rendait plus doux encore, je vois avec un inexprimable bonheur que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis et que, si j'ai à me plaindre de la fortune, ce n'est que pour ce qui concerne la patrie. Puis, après un moment de silence, élevant la voix comme s'il parlait, non «seulement pour les hommes, mais pour les dieux; non-seulemeut pour le présent, mais pour l'avenir : — Je m'estime bien plus heureux que mes vaintjueurs, ajouta-t-il, car je laisse après moi une réputation de vertu que jamais ni leurs armes, ni leui^s richesses ne pourront leur acquérir ni leur faire transmettre à leurs descendants, et Ton dira éternellement d'eux , qu'injustes et méchants, ils ont vaincu les gens de bien pour usurper une domination à laquelle ils n avaient aucun droit. Après quoi, il les supplia de pourvoir à leur siirèlê . le leur ordonnant au besoin comme leur général. Puis, se retirant un peu à l'écart avec deux ou trois de ses intimes, au nombre desquels était Straton, qui, de son professeur d'éloquence était devenu son ami,' il leur exprima sa ferme volonté de mourir et pria Straton de lui tendre son épée. Straton refusa d abord ; mais Brutus le supplia tant et avec de si tendres paroles qu'il y consentit enfin, prit l'é*pée et la tendit ferme à Brutus , mais en détournant les yeux. Brutus s'y jeta avec une telle raideur qu'il se perra d'outre en outre et expira à l'instant même. Quelque temps après , Messala , l'ami de Brutus , ayant fait sa soumission et étant devenu le familier d'Octave, profita d'un moment de loisir d'Octave pour hd présenter Straton. — César, lui dit-il , les yeux pleins de larmes, — voici l'homme qui a rendu à mon. cher Brutus le dernier service. Octave tendit la main à Straton , se l'attacha, et depuis l'eut pour compagnon dans toutes ses campagnes et particulièrement à Actium. • Le lendemaio, Antoine visita le champ de bataille, et, guidé par quelques soldats, arriva au corps de Brutus, qu'il reconnut parfaitement. Il commanda alors que le corps fût enseveli dans une de ses plus riches casses d'armes, et envoya les cendres du héros à sa mère Servilia. Bien plus, ayant appris que son oi*dre n'avait été suivi qu'à moitié, et que l'homme chargé de brûler le corps avait p^ardé pour lui la cotte d'armes, il fit égorger l'homme comme une hécatombe aux mânes de Brutus. Quant à la femme de Briitus, Porcia, deux auteurs, Nicolas de Damas, conU3mporain des événements, ami intime du roi Hérode, et Valère Maxime,«qui vécut à la fois sous Auguste et Tibère, racontent que, résolue à se donner la mort ellemême, en apprenant celle de son mari, mais empêchée par ceux qui l'entouraient, la rude romaine, digne fille iv, Caton, diû:ne

épouse de son mari, prit au feu des charbons ardents et les avala, tenant sa bouche si exactement fermée, qu'elle mourut étouffée en un instant. Dieu me garde d'être de ceux qui dépouillent l'histoire de ses voiles d'or, pour montrer quel est parfois le mensonge de son costume factice, et la pauvreté de son costume réel ; mais rien n'est moins probable que cette mort de Porcia, contredite par Brutus lui-même. En effet, dans une lettre écrite de sa main, qui par malhinir ne s'est pas retrouvée depuis, mais qui a été vue par plusieurs contemporains , Bmtus reproche à ses amis d'avoir laissé mourir Porcia, et de l'avoir abandonnée, lui absent, au lieu de la soutenir et de la consoler pendant son absence. Selon toute probabilité, Porcia précéda donc Brutus dans la tombe au lieu de l'y suivre. Une lettre de Cicéron, bien conservée, celle-là, vient à l'appui de cette opinion, sans que le nom de Porcia, délicatesse oratoire, bien selon 1 esprit de Cicéron, soit une seule fois prononcé. Il essaie de consoler Brutus de la perte irréparable qu'il a faite, et qu'il compare à celle qu'il fit lui-même en perdant Tullie. Revenons à Brutus. Les philosophes raisonneuisà froid, et les historiens déraisonueurs patentés ont beaucoup reproché à Brutus cette mort si prompte et surtout si désespérée. C'est vrai, Brutus avait hâte de mourir; c'est vrai qu'en mourant, ou plutôt, deux heures avaut sa mort, Brutus a dit le vers de Medée : f Vertu, vain mot, vaine ombre, esclave du hasai*d — hélas! je crus en toi. D'abord, on peut dire que le second vers a été amené Sar le premiei — le second est un blasphème — au point a vue moderne, le premier était une imprécation au point de vue antique. « 0 Jupiter, ne laisse pas échapper à tes regards l'auteur de ces maux. » Repondons à cette pi*emiére accusation. Bruttis avait hâté de mourir — c'est vrai, avons-nous diU mais c'est encore cette vertu de Brutus, qui lui donnait cet âpre désir de la mort. Les cruelles nécessités de la guerre civile avaient été pour

LE MONTB-CRISTO. lui une inoessanle lovlure, une fatalité terrible s'était attachée à lui, âme douce, il était engage dans le chemin des indispensables cruautés. Il lui avait fallu tuer Antonius (fu'il avait si longtemps disputé à Cicéron —il lui avait fallu affamer Salamine, à ce point que cinq sénateurs y étaient morts do faim — Il lui avait fallu voir brûler Xanthe, sans pouvoir lui poiier secours. ^ Il n*avait pu ni garder, ni sauver les prisonniers qu'il avait faits dans la première bataille et il ^vait dû égorger les esclaves — les troupes menaçaient de Tabandonner, et premier crime de sa vie, pour lutter de promesse avec les ofiTies d'Octave et d'Antoine, il avait du promettre aux soldats le pillage de Lacédemone et de Thessalonique. Enfin, il lui avait fallu abandonner à Gasca, qui les avait égorgés comme des etinemis sérieux, lés deux bouffons dont nous avons raconte la mort ; — on comprendra donc, que Brutus avait hâte d'en finir avec la lutte funeste et considérait la mort, sinon comme le temple de la Victoire, du moins comme l'asile du repos. D'un autre côté, Brutus doute de la vertu, de quoi vouliez-vous qu il doutât, dans ce siècle de corruption, en voyant les parjures d'Ctetave et les concessions d'Antoine ? — r Du crime ? — mais le crime était triomphant à ses ytjax dans la personne d'Antoine et d'Octave, tandis que la vertu était vaincue dans sa personne et dans celle de Gassius. Sans compter les souvenirs de Pompée et de Caton. — En voyant les dieux si constamment favoriser le meurtre et le pillage, si constamment frapper la clémence, la probité, en voj'ant, au moment où rien n'était perdu encore, en voyant Cassius se tuer sur un quiproquo, Brutus devait douter ou de la vertu, ou des Dieux. — Il ne voulut pas être athée, il fut sacrilège, il douta de la vertu. Joignez à cela les deux apparitions de son mauvais génie, la première fois à Sardes, la seconde fois à Philippes, et vous comprendrez celte hâte de fuir la vie en se réfugiant dans le sein glacé , mais calme de la mort. Octave repanit après le combat — Un Dieu Favait averti en songe de veiller sur lui, et comme toujours il fui impitoyable pour les vainqueurs. Un fils et un père lui demandaient grâce. — Il y aura grâce de la trahison^ pour celui qui tuera l'autre, répondit il. . Le fils tua le père : Octave ordonna que Ton tuât le fils. — Mais, dit celui-ci, tu avais promis grâce à celui qui tuerait l'autre. — Grâce comme Irailre^ répondit Octave ; aussi je ne te fais pas tuer comme traiire^ je te fais tuer comme parricide. Un autre se contentait de demander la sépulture. — Les vautours y pourvoiront, repondit Octave. Quant àAntoine, on ne lui reproche d'autre cruauté que

d'avoir, comme nous l'avons dit, égorgé sur la tombe de son frère, Hortensius, qui sur l'ordre de Brutus avait mis Antonius à mort. Alexandrjs Dumas. [La fuile au prochain numéro). CORRESPONDANCE. Mon cher ami , Je vous applaudis de grand cœur, comme je ferais devant un de vos romans ou de vos drames, lorsque vous attachez votre delenda magistral à l'inscription macaronique de la colonne Vendôme, à propos d'un autre latin bouffon, écrit par un académicien anglais sur le trophée du parc Saint-James. Pendant que vous dénonciez à Téclat de rire universel ces styles lapidaires qui mettent l'entente cordiale dans le barbarisme, un accident très-grave, et lie à la question, mettait en émoi la vaste rue de la Paix. Veuillez bien ajouter cette pafje au dossier de ce procès 'académique, dans votre réquisitoire vengeur. Donc, l'autre jour, M. Thomas Jegler, de Munich, voya géant à la suite du roi de Bavière, a perdu connaissance sur la place Vendôme, comme s'il eût été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Deux passants l'ont transporte tout de suite dans la Doutique du pharmacien anglais, à l'angle de la rue de la Paix. M. Jegler est un des savants philologues les plus renommés de l'Allemagne. C'est le type du bénédictin rhénan ; à son costume et à sa figure on reconnaît le vieux Germain du premier coup d'œil. L'un des passants a dit en déposant le voyageur sur un fauteuil de fa pharmacie anglaise : C'est un Allemand. Les curieux et les oisifs, qui abondent toujours sur la place Vendôme, ont envahi la boutique anglaise, et chaque bouche répétait ces trois mots : C'est un Allemand. Reflexion accompagnée d'une mélopée de commisérations, Îui justifie ce bel axiome : Vélranger est une chose sacréCy ^eregi inus res sacra. Alors, une voix de passant à dit : « C'est une noble exa» geration de patriotisme qui a foudroyé d'apoplexie ce » pauvre Allemand ; il a vu celte colonne triomphale qui » lui rappelle Wagram, et la désastreuse campagne de » 1805, et son cœur patriote a saigne ; l'anévnsme d'un » cruel souvenir la étoufi'e sur place. Malheureux fils des " vaincus, tué par une colonne! » L'auditoire a donné des signes d'.idhésion. Le pharmacien anglais prodiguait l'ether sur le visage du savant. « Aussi, pourquoi élève-t-on des monuments de victoire? • a dit un oisif, membre du Congrès de la Paix. Un jour les » peuples fraternisent, et lorsqu'ils visitent les capitales » de leurs amis, ils se souviennent des anciennes haines, » et pensent plutôt à la vengeance qu'à la conciliation. Nouvelle adhésion'de l'auditoire. Le pharmacien a dit au médecin : — il faut le saigner ; une bonne saignée le sauvera. Le médecin a ouvert sa trousse, et au même instant, le voyageur a

ouvert un œil. Ciel ! il respire I s'est écrié un apprenti académicien, qui fait des libreUi d'opéra. ^ Alors le àembre du congrès de la paix a pris la main de l'Allemand et lui a dit : — Monsieur, votre susceptibilité nationale vous honore, mais elle est excessive. Toutes les nations ont leurs trophées; nous avons tous été, à notre tour, vainqueurs et vaincus. Chaque pays a la plus brave armée *du monde; chaque capitale montre avec orgueil plusieurs arcs de triomphe, qui attestent qu'un voisin a passé sous les fourches caudines, comme Poniius. Imitez Pontius, il ne s'est jamais évanoui dans le Samniuin. L'Allemand a ouvert l'autre œil et a regardé son consolateur avec une expression indéfinissable, puis, il a souri d'un air philosophique, et il a dit : — Comment, monsieur, vous me croyez assez stupide manicus sont contemporains. Si cela vous amuse déjouer aux quilles avec des colonnes, amusez-vous. Cela m*est bien égal. Ce sont des enfantillages de vieux peuples. Oui, j'ai été frappé au cœur par votre colonne, mais ce n'est pas à cause de Wagram ; c'est à cause de l'atroce inscription latine qui déshonore le stylobate, et l'Académie française. La belle langue latine, langue presque aussi belle 3ue l'allemande, va s'éteindre au premier jouj* . Et je me isais, au moins Paris gardera les traditions des latinités antiques, et cette idée me soutenait encore, moi, le dernier humaniste de Bavière. Et voilà qu'en arrivant, je Hs l'inscription de la colonne, et mon beau rêve s'évanouit, et la colère, l'indignation, la douleur sont si fortes dans mon âme qu'elles m'etoufieiU comme un air asphyxiant. Excusez ma faiblesse, plaignez-moi, .et montrez-moi un chemin qui me ramène aux Tuileries sans m'obliger à passer devant cette homicide inscription Le membre pacifique a conduit l'Allemand à la station du boulevard des Cap .cines, l'a fait monter dans un fiacre, a baisse les stores, et a dit au cocher : — Aux Tuileries par la rue Richelieu, la rue de Rivoli,

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

158 LE MONTK-CtliSTÔ. Saint-Germain VAuxerrois, le t>ont-Neuf, le quai Conli, le quai Voltaire et le Pont- Royal. — Que! diable de chemin me failes vous prendre pour aller aux Tuileries? a dit le sage cocher* — Allez toujours, a repris le membre du congrès, vous marchez à Theure. Eu passant devant l'Institut, TAllemand s'est arrêté pour demander au concierge l'adresse du secrétaire de TAcademie des inscriptions. — Il est mort, a dit le concierge. — Et son successeur ? . — Aussi. * — Et celui qui est vivant? ~ Aussi. Alors il à déposé sa plainte entre les mains des Sphinx de Finslîtiil, pour avoir au moins une chance de repdnse. Si tmis les jours un alh^maiid avait la bonté de s'évanouir devant l'inscription de la colonne Vendôme, on liouwait espérer un défet dn, en 1957. Je profite de celle occasion, mon cher Dumas, pour vous slfjnaler une autre inscription, placée sur la porte d'un hos• picé', rue Faubourg -S'aiiit-Martîn : flogpice des IncPrttbirs, Ce nW ni français, ni charitable, ni chrétien, ni poli. Un pauvre malade touche le seuil hospitalier de cet asile avec cet espoir qui n'abandonne jamais l'humanité souffrante, et l'inscripiion lui dît brutalement :— f/i es iuciirnble /—Voilà raccueil qu'on lui fait î Dans la cour dé cet hospice, il y a une .chapelle où un prêtre raconte aux malades l'histoire du iparalylique : Lève-loi el marche, et Tautre histoire de ce roi des incurables, Lazare, mort et enterré depuis sept jours. Lazare, veiii /oràs, lui dît le Christ, et Tincurable mort se leva et fut le premier evécpie de Marseille. Nolez bien que c'est aux cpo(iues où la foi était vive pour les choses que le ludl désolant incurable a ete invente sur la porte de cet hospice. Il était provisoire, et il sera éternel en France, comme tout ce qui est provisoire, les gouvernements exceptes. Corde tibf et htis. MÉAy. U?ÎÈ MÈRE. bnô liiàre était assise prés du berceau dé son enfant. Il n'y avait qu'a\ la regarder pour lire sur ea physionomie qu'elle était en proie A la plus vive douleur. L'enfant était pâle, les yeux étalent fermas, il respirait diBicrletnetit, et chactide de ses aspirations était ptoionde éôiïime s il soupirait. La méie Irèrtiblait dé le voir mourir et re^^^irdàit le pauvre petit être avec une tristesse déjà muette comme le de • sespoir. On frappa trois coups à la porte. Entrez, dit la mère. Et comme on avait ouvert et refermé la porté, et que cependant elle n'eutèndait point le bruil des pas, elle se retourna. Alors elle vit s'approcher un pauvre vieillard, le coi-psi moitié enveloppé dans une couverture de chevaU C'était UH triste vêtement pour qui fi'en at^ait pas d'au tre. Lhiver

était rigoureux ; de l'autre côté des vitres blanchies et ramagées par le givre, il faisait dix degrés de froid et le vent coiipaît le visage.te vielhird c'ait pieds nus, c'était éâns doute pour cela que ses pas ne faisaient pas de bruit sur le parquet. Gomme le vieillard tremblait de froid, et (pie depuis qu'il élait là l'enfant paraissait dormir plus profondément, la mère se leva pour ranimer le fiTu du pdèlc. Le vieillard s'assit à sa place et se mit à bercer reû'Taût< en chantant une cHaosbn mortellement triste dans Une langue inconnue. , — N'est ce pas, que je le conserverai, dit ta mère en s'adressent à son hôte sombre ? Celui-ci fit de la tête un signe qui ne voulait dire ni oui ni non, et de la bouche un sourire étrange. La mère baisM les yeux, de grosses larmes coulèrent sur ses joues, sa têle tomba sur sa poitrine. Il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait ni doriiii ni mangé. N Sjn front devint si lourd qu'un instant elle s'assoupit maigre elle ; mais bientôt elle se xeveilla en sursaut et toute glacée. Le viellard n'était plus là. ^ Où donc est le vieillard ? criait-elle. Et elle se leva et courut au berceau. Le beireau était vide. Le vieillard avait /emporté l'enfant. En ce moment la vieille horloge qui était pendue dans un coin contre le mur, sembla se détraquer, le poida en pkiflifedesoeiiâit jusqu'à ee quil eût touché le sol, et l'Jiorioge s^arrêta. La mère se précipite bcnrftâe la maison en criant : Mon enfant! qui est-ce qui à vu mon enfanif Une grande femme, vêluo d'une longue robe noire, et qui se tenait dans la rue eu face de la maison, les pieds dans la neige, lui dît : -^ Imj)rudente, dit-elle, tu as laissé la Mort entrer chez toi et bercer tott enfant, au lieu de la chasser. Tu t'es endormie pendant qu'elle était là; elle n'altebdait qu'une chose, c'était que tu fermasses les yeux ; alors elle a pris ton enfant. Je l'ai vue s'enfuir rapidement en l'emportant entre ses bi^as. Elle allait vile comme le vent, et ce (juVmporle là Mort,- pauvre mère, elle ne le rat)porl»^ jamais. — Oh! dites-moi seulement le chemin qu'elle ft gris, s'écria la mère, et je saurai bien la retrouver, moi. — Certes, rien ne m'est plus facile, fit la femme noire ; mais avant de le faire, je- veux que tu me chantes toutes les chansons que tu chantais à ton enfant en le berçant. Je suis la Nuit, et j'ai vu couler tes larmes lorsque tu les chantais. -^ Je vous les chanterai toutes, drpliià la première jusqu'à la dernière, dit la mère, mais un autre jour, mais plus tard ; laissez moi passer maintenant, afin que je puisse les rejoindre et retrouver mon enfant. Mais la nuit resta muette et inflexible; alors la pauvre mère, en se tordant les bras, lui chanta toiites les chansons qu'elle avait chantées à sou enfant. Il y avait beaucoup de chansons, mais il y eut encore plus de larmes. Ouand elle eut chanté sa dernière clinnson et

que. sa voix se fût éteinte dans son plus douloureux sanglot, la Nuit lui dit : — Va droit à ce sombre bois de cyprès ; j'ai vu la Mort y entrer avec ton enfant. I^ mère y cou ru l; mais ail milieu du bois le chemin bifunjuait. Elle s'arrêta, ne sachant si elle devait prendre à droite ou à gauche. A l'angie des deux chemins, îl y avait un buisson d'épines qui n'avait plus ni feuilles ni fleurs, car c'était l'hiver; il était couvert de givre, et des glaçons pendaient à chacune de ses branches. — N'as-lii pas vu la nfioH passer avec mon enfant ? demanda la mère au buissori. — Oui, répondit Tarbusle; mais je ne te dirai point le chemin qu'elle a pris, (|ue tu ne m'aies réchaufilë à ton se.»n, car, tu le vois, je ne suis qu'un glaçon. Lanière, sans hésiter, se mita ;;enoux et pressa le buis* son contre "son sein, afin qu'il dégelât; les exclues pené

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

Ut MONTE-GBISfO. 159 ^». ■ ^■— ^>. irérèht dans sa poitrine, et le sang coula par grosses gonltos. Mais au fur et à mesure que le sein de la mère était dé;chirèei qu^ son sanp coulait, Il poussait au buisson, qui était une aubépine, de belles ftHiillus vertes et de belles feuilles roses, tant est chaud le cœur d'une mère. Bt le buisson, alors, lui indiqua le chemin qu elle devait suivre. Elle le prit en courant et parvint ainsi au rivage d'un çrancl latî, sur lequel on ne voyait ni vaisseau, ni barque; le lac était trop gelé pour qu'on essayât de le passer à la nage, pas assez pour qu'on pût le passer à pied. H fallait cependant, tout impossible que cela paraissait au premier abord, que cette mère afQigée le traversât. Elle tomba à genoux, espérant que Dieu ferait un miracle en sa faveun — N'espère pas l'impossible, lui dit le lac en levant sa tête blanche au-dessus de leau. Voyons phuùt, à uou.sdeux, si iious en viendrons à bout. J aime à amasser les perles, et les yeux sont les plus brillants que j'aie vus; veux-tu pleurer dans mes eaux jusqu'à ce que tes yeux tombent ? Car alors tes larmes deviendront des perles et les yeux des diamants. Après cela, je te tran.<porterai sur mon autre bord, à la grande serre chaude où demeure la Mort et où elle cullive les arbres et les fleurs dont chacun représente une vie humaine. — Oh ! ne veux-tu que cela? dit la pauvre désolée, je le donnerai to»U, îoit. toitt, pour arriver à mou enfant. Kt elle pleura, elle pleura tant, que $es yeux, n'ayant plus de larmes, suivirent les larmes, qui éfaiont devenues des perles-, et tombèrent dans le lac, 6û ils devinrent des diamants. Alors le lac sortit ses deux brais de Veau, la prit, et en un instant la transporta de l'autre côté de ses eaux. Puis jl lîi déposa sur là rivé où était situé le palais des fleurs vivantes. » C'était un immense palais tout en verre, ayant plusieurs lieues de lonj;, doucement chaufltî Thiver par dés pcéles Invisibles, et Tête parle soleil. Là pauvre mère ne pouvait le voir, puisqu'elle n'avait plus d'yeux. • Elle chercha en fatonnant, jusqu'à ce qu'elle en trouvât l'entrée; mais sur la seuil se tenait la concierge du palais. — Qne venez-vous chercher ici? deriianda la concierge, r — Oh! une femme! s'écria la mère, elle aura pitié de fiioi. Puis à la femme : : — Je viens chercher la Mort qui m'a pris raori enfant, dit-elle. -^ Comment es-tu venue jusclu'idi et qui t'y a aidée, demanda la viëill*^ • — C'est le bon Dieu, dit la mèro. Il à eu pifié de moi. 7oi liuséi tu auras pillé de moi èl tu me diras où je puis retrouver mon enfiiiit. «=- Je he lé connais pas, répondit la vieille, et toi tu ne peux plus le

voir. Beaucoup de fleurs et d'arbres sont morts cette nuit. La Mort va bientôt venir pour les replanter, cal* tu n'ignores pas que chaque créature humaine à son arbre ou sa fl^ur de vie suivant que chacun est organisé. Us ont la thôme apparence qiie les autres végétaux, mais ils ont un cœur, et ce cobur bat toujours. Car lorsque les hommes né Vivent plus sur la terre, ils vivent au ciel. Et comme les cœurs d'enfaota battent comme les cœurs des grandes persoimes, peut-être au toucher reconnaltrastu le b ittemenl du tien. — OUI oui, oui, dit la mèrei je le reconnaîtrai, j'en suis sûrt». — Quel âge avait ton enfant? — Un an ; il souriait depuis six mois, et avait dit pour la première fo^s maman, hier. — Je vais te conduire dans la salle des enfants d'un an, mais que me donneras-tu? — Qu'ai-je encore n donner, demanda la mère, rien, vous le voyez ; mais s'il faut aller pour vous pieds uùs au bout du monde, j'irai — Je n'ai rien à faire au bout du monde, répondit sèchement la vieille, mais si tu veux me donner tes longs et beaux cheveux noirs en échange da mes cheveux gris-, je ferai ce que tu desires. — Ne desi^E-vous que cela, dit la pauvre femme, oh prenez les, prenez-les I Et elle lui donna ses longs et beaux cheveux noirs et re^ eut en échange les cheveux gris de la vieille. Elles entrèrent alors dans la grande serre-chaude de la mort, où fleurs, plantes, arbres, arbuste8,^sont rangés et éti(|uetes selon leur âge. Il y avait des jacinthes sous des cloches de verre, des plantes aquatiques nageant à la surface des bassins, quelques-unes fraîches et bien portantes, d'autres malades et à demi fanées, des serpents d'eau se couchaient enroulés sur celles-ci, et des ecreyisses noires grimpaient apré» leurs tiges. Il y avait là de magnifiques];>almiers, des chênes gigantesques, dep platanes et des sycomores immenses. Il y avait des bruyères, des serpolets, du Ihym en fleurs. Chaque arbre, chaque piaule, chaque fleur, chaque brin d'herbe avait son nom et représentait une vie humaine, les unes en Europe, les autres en Afrique, celles-ci en Chine, celles-là au Groenland. Il y avait de grands ar-r hrcs dans de petites caisses qui paraissaient sur le point d'éclater, étant devenues trop droites. Il y avait aussi maintes petites plantes dans de trop granJs vases, dix fois trop grands pour elles. Les caisses ti*op étroites représentaieiit les pauvres, les vases trop grands représenlaieul les riches. Enfin la pauvre mère arriva dans la salle des enfants. -^ C'est ici, lui dît la vieille. Alors la mère se mit à écouter battre les cœurs et â tâter les cœurs qui battaient. Elle avait mis si souvent la main 9ùr la poitrine dii pàiivre petit être que la Mort lui avait pri^, qu'elle etlt récoimu le battement du cœur de son enfant au mUiau d'uii miJlioji d'autres cœurs. ^ Le voilà! le

voiW ! s'écria-t-elle enfin en étendant leé deux mains sur un petit cactus qui se penchait tout malt« dif sur un côté. — Ne touche pas à la fleur de ton enfant, lui dit la vieille, ma'rs place-toi ici tout près. J'attends la Mort à chaque instanh et quand elle viendra ne lui laiése pas ar*» racher la plante, mais menace-la, si elle persiste, d'en taire autant à deux autres fleurs ; elle aura peur, car pour qu'Une plante, une fleuron un arbre soient arraches, il faut Tordre de Dieu, et elle doit compte à Dieu de tou testes plantes humaines. — Ah! mon Dieu, dit la mère, pourquoi ai-je si froid? — C'est la Mort qui rentre, dit la vieille, reste-là et sou-» viens-toi de ce que je t'ai dit. Et la vieille s'enfuit. A mesure que la Mort approchait, la mère sentait le froid redoubler. Elle ne pouvait la voir, mais elle devina qii'elle était devant elle. — Comment as lu pu trouver Ion chemin jusqu'ici, demanda la Mort -, comment smtout as-tu pu êti-e ici avant moi?

160 LE MONTE-CRISTO. — Je suis mère! lui répondit-elle. El la Mort étendit son bras décharné vers le petit cactus, mais la mère le couvrit de ses mains avec tant de force et tant de précaution qu'elles n'endommagea point une seule dé ses feuilles. Alors la Mort souffla sur les mains de la mère, et elle sentit que ce souffle était froid comme s'il sortait d'une bouche de marbre. Ses muscles se détendirent et ses mains se détachèrent de la plante sans force et sans chaleur. — Tu ne saurais lutter contre moi, dit la Mort, rendstoi donc. — Non," mais le bon Dieu le peut, répondit la inère. — Je ne fais que ce qu'il me commande, répliqua la Mort. Je suis son jardinier, je prends les arbres et les fleurs qu'il a plantés sur la terre et les replante dans le grand jardin du Paradis. — Rends-nfbi donc mon enfant, dit la mère en pleurant et en suppliant ; ou arrache mon arbre en même temps que le sieii. — Impossible» dit la Mort, tu as encore plus de trente années à vivre. — Plus de trente années, s'écria la mère désespérée, et que veux-tu, ô Mort, que je fasse de ces trente ans ? Donne les à quelque mère plus heureuse, conrnie j'ai donné mon sang au buisson, mes yeux au lac, mes cheveux à la vieille. — Non, diila Mort, c'est Tordre do Dieu et jç n'y puis rien changer. — Eh bien, dit la mère, à nous deux jilors. — Mort, si tu touches «^ la plante de mon enfant, j'arrache toutes ces fleurs. El elle saisit à pleines mains deux jeiuies fuchsias. — Ne louches pas à ces fleurs, s'écria la mort. — Tu dis que tu es malheureuse et tu veux rendre une autre mère plus malheureuse encore que toi, car ces deux fuchsias sont deux jumeaux. . '— Oh! flt la pauvre femme, et elle lâcha les deux fleurs. , • . . Il se fit un silence pendant lequel on eût dit (fue la Mort éprouvait un mouvement de pitié. — Tiens, dit la Mort en présentant à la mère deux beaux diamants, voici tes yeux : je les ai péchés en passant dans le. lac ; reprends-les; ils sont plus beaux et plus brillants qu'ils n'ont jamais été. Je te les rends : regarde avec eux dans cette source profonde qui coule à côté de toi. Je te dirai les noms de ces deux fleura que tu voulais arracher, et tu y verras tout l'avenir, toute la vie humaifne de ces deux enfants. Tu apprendras alors ce que tu voulais détruire. Tu verras ce que tu voulais refouler dans le néant. Et elle regarda danB la source. (Tèlait un magnifique spectacle que de voir à quel avenir de bonheur et de bienfaisance étaientréservés cesdeux êtres qu'elle avait failli anéantir. — Leur vie s'écoulait dans une atmosphère de jpic, au milieu d'un concert de bénédictions. — Ah f murmura la mère ou mettant la main .sur ses yeux, j

ai failli être bien coupable. — Regarde, dit la Mort. Les deux fuchsias avaient disparu, et elle vit à leur place un petit cactus qui prenait la forme d'un enfant, puis l'enfant grandissait et devenait un jeune homme plein de brûlantes passions ; tout était chez lui larmes, violences et douleur. —Il finissait par le suicide. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, qu'était ce que celui-là? de" manda la mère. — C'était ton enfant, répondit la mort. >- La pauvre femme poussa un gémissement et s affaissa sur la terre. Puis, après un instant, levant les bras au ciel : ~ '0 mon Dieu, dit-élle, piuisqûe vous l'avez ' pris, . gardezAe. — Ce que vous faites est'bien fait. La Mort, alors, étendit le bras vers le petit cactus. Mais la mère lui arbéta le bras d'une main, et de' l'autre lui rendant ses deux yeux: . — Attends, dit-elle, que je ne le voie pas mourir. Et la pauvre mère vécut trente ans encore, aveiigle, mais résignée. ' Dieu avait mis l'enfant au rang des anges, — il mit la mère au rang des mari vr^î. ' ...*.... . . • N Andkrses.— Traduclion AtÉx. Dt'MAS. AVI.S IMPORTANT. Vous voyez que je tiens tout, même les avis. Lisez donc celui-ci, chers lecteurs. J'ai reçu une foule da lettres d'abonnés qui se plaignaient avec raison, — d'abord les abonnés ont toujours raison, et raison d'être abonnés surtout, — qui se plaignaient, avec raison de trouver dans le Monte^Crislo un roman à son vingt-cinquième volume. « Nous n'avons pas lu les vingt-quatre premiers, ■ disent-ils. Excusez l'orgueil de l'auteur, chers abonnés, un auteur croit toujours que tout le monde l'a lu. — Eh bien ! ces vingt-quatre volumes, il faut les lire. — Nous ne demandons pas mieux, mais comment faire? — 3/onle-Crisio vient de racheter tout le bagage que dWrtagnan avait laissé pendant le séjour qu'il a £ûi rue Coq-Héron, n^ 5. . î^a principale partie de ce bagage se composait d'un» prime se composant elle-même des vingt- quatre premiers volumes des Mvhicanê. Demandez cette prime à SL Delavier, chers abonnés, M. Delavier peut donner ces vingt^quatre volumes aux abonnés pour cinq francs, je crois. ' . Vous ne vous plaindrez pas que c'est trop çherj n'est-ce pas? Il y a même plus : Pour les petites bourses qui ne trouveraient pas que ce soit trop cher de -cinq francs pour vingt quatre volumes, mais que cela gênerait de tirer de leur poche cinq francs tout d'un coup, M. Delavier ades arrangements de la plus grande douceur. Arrangez donc cela avec lui; vous savez son adi-ess^, rue Notre-Dame des Victoires, n® 1 1 . J'étais d'avis que l'on vous donnât ces vingt-quatre volumes pour rien ; mais il parait que la chose n a pas pu s'arranger ainsi. On a acheté, il faut revendre. Ce n'^st donc pas à la plume qui écrit qu il faut en vouloir, c'est à celle qui calcule. ALEXANDRE

Dumas. Alex^ Dumas. Seul propriétaire et seul rédacteur da MonUCrù».
Par». — Imprimerie de E. Brièra et C«, rao Saiate-Aïuie, 55.

The text on this page is estimated to be only 15.66% accurate

1» ANNÏE. N" »«. Bl» WmEMO, 15 CBMTIIIB». W «MdBCtl** et »fr«datll*a BMI latcrdltM. reDDI2IUIUF.TI857. LIE, MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PUBLIA ET aioioi PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. on ••alMiiBe * Paris, •■ FRANCE: Pwi« Un (m. . 8fr...c. ^, — Six aoia. i 50 - Sii moit. S 00 ÉTRANGER: Angleierre. ... Un «n, ISfr.-.c. Rémoot Un «n, 15fr.... Balgiqua Un an, 13 90 Portagal Un *n, 11 S^^ E.p<igns Un •<) 13 30 Pni.M. Un an, 13 50 N.plei Uu an, 15 - Rouie Un «., 13 60 4ai, françа, à M. DaliTisr, ou burcan dn jooriMl, avM une valeor tut Parii on un mandat lur la poile. , îiUSERIE AVEC HES LECTEURS. Cher» lecteurs, Vous êtes- vous débrouiliès dans mes courses d'Epsom ? Avez-vouspu y voir quelque chose à travers la poussière? Avez-Toua embrassé ce gigantesque ensemble avec ses mille détails? — A peu près. — Tant mieux, c'est plus que je n'espérais. Nous allons remonter au chemin de fer de London Bridge, et aller au Palais de Cristal. Là, nous respirerons, ce que nous n'avons guère fait depuis mon arrivée à Londres. Et encore ce sera en courant. — Nous partons à huit heures, et nous devons être de retour à une heure, pour avoir le tefaips de voir Westminster. Il faut que demain malin nous soyons à quatre-vingts lieues de Londres, à Manchester, où .nous attendent les Titien, les Rembrand, les Vèlasquez, les Murilloet les VanDick. Au reste, il ne nous faut que vingt minutes pour être au Palais de Cristal. Le Palais de Cristal est à Londres ce que l'Arc-Ûe-Triomphe est à Paris. De quelque côté que l'on se tourne on le voit toujours. Sans compter que lorsqu'on en approche il vous écrase par sa masse, et qu'alors on ne voit plus que lui. Le Palais de Cristal de Londres m&rite complètement son litre : il n'a pas, comme le nuire, des prelcrilions à rarchiteclure. Son fronton n'est point sculpté ; son por

 che ne repose pas sur les colonnes d'Ionie ou de Coiûntlie. i Cest un bâtiment en vitres et en fer, vme gigantesque cage de verre, et pas autre chose. Mais une cage de verre d'un quart de lieue de long et de cent cinquante pieds de haut. Tout ce qu'il y a de parties opaques est peint en bleu clair. Il n'y a rien d'artistique dans tout cela ; mais Tindustrie, portée à ce degré, est la sœur de Tart. Puis, une fois entré dedans, Tart vous attend derrière la porte, il va vous prendre, vous envelopper, vous étreindre. Je ne parle pas des machines, des porcelaines, des verreries, des voitures, des coutelleries, des châles, des percales", des madapolams, des popelines, toutes choses fort intéressantes pour certaines organisations, mais fort fastidieuses pour moi. Tout cela c'est de l'industrie, et non pas de l'art. Mai« ce qui est de Tart, et du plus beau, du plus pur, du plus élevé, —ce sont les difTérents Musées à travers lesquels on passe. Un des caractères des spéculations du peuple anglais,— c'est Futilité ; — ajoutons qu il est essentiellement classificateur. En France, nous eussions tout mis dans le même Musée,—en séparant peut-être le tout en salles, — égyptiennes, grecques, romaines, etc., etc. Là on a tout fait revivre, excepté les hommes. — Et encore, à leur défaut, y troave-t-on leurs statues. Nous ne craignons pas de dire que le Palais de Cristal est le musée le plus complet qui existe. On y entre trois mille ans avant le Christ, on en sort en même temps que nos contemporains. La première chambre est égyptienne. L'Isis égyptienne est la mère des nations ; — au-delà de son voile, tout est ténèbres. L'Angleterre, qui est la maîtresse de l'Inde, n'a rien ose nous donner des antiquités de l'Inde. Elle commence au modèle du temple d'Aboo,— près de Thèbes,— aux statues d'Amenopliis, — aux flgures^gigantesques de Rhamsès-le-Grand. Ces colonnes, peintes d'hier, ce sont celles du temple de Karnak rendues à leur lustre primitif. Les deux autres colonnes, cannelées sans fi\l ni chapiteau, soutiennent le tombeau de Béni-Hassan. Ces bas- reliefs sont tirés du grand temple de Rhamsès HT. De la chambre égyptienne on passe dans la chambre grecque. Là est le Parthénon restauré tout entier, — avec la frise de Phidias peinte et dorée. Quand les mutilations de lord Elgin n'auraient servi qu'à cela, on les lui pardonnerait. Cette chambre est peuplée d'un monde de statues, — tout ce que Tart merveilleux de la Grèce nous a légué pendant une période de trois cents ans — bustes, statues, groupes, tout est là. J*y ai retrouvé toute cette grande et douloureuse famille de Niobé que je n'avais vue qu'à Florence.

Entre la Vénus Victrix, qui porte le premier numéro, et le buste de Magnus Decentius qui porte le dernier, sont enfermés deux ^nt quinze chefs-d'œuvre. De la chambre grecque on passe dans la chambre romaine. C'est une exhumation complète ; c'est une maison de Pompée remeubléetj — la maison de Diomède ou la maison du poète. Depuis le chien en mosaïque qui garde la porte jusqu'au lararum où sont les dieux du foyer • * Atrium, cubiculura, impluvium, xistus triclinium, bal* neum, vestiarium, culina, tout y est. A chaque draperie qui se soulève, il semble qu'on va voir apparaître la matrone romaine avec sa longue stole, ouïe sénateur avec sa toge ou son laliclave. — Restez une heure dans la salle Romaine, et vous saurez la vie antique comme si vous étiez contemporain de Pline. Là vous trouvez l'art romain déjà si loin de l'art grec ; Athènes donne le Parthénon, Rome le Colysée. Le génie des deux peuples est là tout entier. . DeNaples on passeà Grenade, de Pompeî, à TAlhambra, de rimpluvium du poète m, la Cour des Lions. Entrez, chers lecteurs, les rois viennent d'en sortir, la dernière arme d'Abou-Abd-.\llah-Mohamed, dont nous avons fait Boabdil, est encore sur le seuil de marbre do la salle des Deux-Sœurs. C'est tout bonnement une merveille que cette restauration avec ses fenêtres en verres de couleur, ses arabesques bleues, rouge et or, ses soubassements de porcelaine et son pavé de mosaïque. Rien que cette cour des Lions et cette chambre des Deux-Sœura vaut le voyage, je ne dirai pas de Londres à Sydenham, mais de Paris à Londres. Nous avons tout cela nous aussi, moulé sur nature, et rapporté par Taylor et Dauzats. - Mais où cela ? me demanderez- vous, chers lecteurs. — Parbleu ! dans les caves du Louvre, ou M. Fontaine a fait jeter les Kons creux en déclarant que tant qu'il vivait, la France n en reviendrait pas comme architecture aux siècles de barbarie. J ai bien envie de dire tout bas au directeur du Louvre que M. Fontaine est mort, et que Louis-Philippe n'est plus sur le trône. Maintenant, clicrs lecteurs, il faut sortir par la porte de Ninivc, traverser im jardin tout planté de palmiers, de bananiers, de lataniers, et passer de l'autre côté du palais de cristal, dans la chambre Byzantine. Après la chute de Rome, c'est là que l'art expirant s'est réfugié: Vous, allez le retrouver 'sortant de terre avec la nouvelle ConstaDtinople que Justinien fait bâtir des ruines de lancienne, renversée par un tremblement de terre, et vous le suivez dans toutes ses phases, jusqu'à ce que les maîtres Mosaïstes aillent bâtir le palais des doges à Venise, et le cloître de Montréal à Palerme. ^ C'est pendant la même période que grandit Varchitecture arabe que nous venons de quitter ; elle tombe

presque en même temps. Mahomed II entre à Gonstantinople en 1 453, Ferdinand entre à Grenade en 1492. Il y a cette différence dans ces deux événements, que la prise de Constantinople par les Turcs nous donne la renai;*sauce architecturale et littéraire, et que la prise de Grenade par les chrétiens exile la littérature et la scicnrc de l'Europe. 0 Dona Chimène, que tu avais bien raison d'en vouloir au roi Don Alphonse d'occuper ton mari avec tant d'obstination à chasser les Maures de l'Espagne (1). Cette renaissance que nous donne la prise de Constantinople par Mahomed II, vous pourrez la suivre à travers le moyen-âge dans les salles Florentines, ou rêve le Pense roso de Michel- Ange. Quelle a pu être l'intention de Michel-Ange, cet homme (1) Celle boutade nous a fail relire la letlre si naïve de Dona Chimène au roi Don Alphonse ; nous n'avons pas pu résister à w mettre en vers. Nos lecteurs la trouveront à la suite de noire causerie. Que l'on nous pardonne celle débauche poétique; ^^ ^^^ n'est pas coutume.

 qui mettait une intention partout, quand il a fait un chefd'œuvre de pensée et de rêverie, de la tête de ce misérable Laurent II, quin*est connu que pour avoir laissé une empoisonneuse à la France et un tyran à la Toscane. Cherchez au milieu de tout cela, cher lecteur, si vous faites le même voyage que moi, le David de Donatello, et son petit saint Jean*- deux merveilles — la dernière déjà populaire, du reste à Paris. Je suis retourné trois fois au Palais de Cristal, et chaque fois j'ai refait avec une vénération nouvelle ce voyage à travers les siècles. On dit que Munich a quelque chose de pareil. J'irai à Munich. Maintenant, au lieu des minces et maigres parterres, dont est flanqué notre Palais-de rindustrie, le Palais de Cristal domine un immense jardin avec des bassins découpés et des statues fondues sur les modèles de Versailles. Une machine hydraulique, destinée à faire monter l'eau, occupe une des deux tours. Il en résulte des jets d'eau de cinquante ou soixante pieds. Ce jardin est à coup sûr le paradis des fleurs. Je n'ai vu que le Pré Catelan où elles soient jetés avec une pareille profusion. Une portion de ce jardin trop aride pour être soumise aux exigences du jardinage, a été laissée en désert avec ses flaques d'eau verdàtre et ses immenses rochers. Seulement, comme les Anglais savent tirer parti de tout, ils en ont fait un spécimen de géologie. De même que Ton a pu suivre l'art à travers les civilisations successives de TEgypte, de la Grèce, de Rome, de l'Espagne, de Constantinople et de Florence, de même on pont suivre les créations successives des animaux antédiluviens à travers les différentes couches terrestres. Là, Cuvieret Brongniard àlamain, on peutsuivre un cours coniplet de géologie. Ces animaux disparus, dont le gouvernement a fait tant de bruit chez nous, qui devaient être donnés à exécuter à Barye, comme une récompense accordée à ce grand génie si longtemps, je ne dirai pas méconnu — mais oublié — et qui sont encore en projet dans le cabinet de M. le ministre de Vintérieur ou de M. le maire de Paris, une société particulière les a commandés à M. James Campbell, qui les a exécutés sur les modèles du professeur Ansted. En Angleterre, ce n'est pas plus difficile que cela. Il est vrai qu'on y a déjà dépensé trente-cinq à trentesix millions — qu'on y dépensera bien encore trente-cinq à trente-six autres millions — mais enfin la chose s'achèvera. En France, on n'aurait pas même l'idée de la commencer. Hélas I — l'Angleterre a bien raison de s'appeler la grande nation— surtout si la grande nation veut dire la forte nation, A l'heure dite nous étions de retour à

Londres, ce qui fait, chers lecteurs, que da^s notre prochain numéro nous irons visiter ensemble Westminster. Alexandre DrMA8. COMMENT nONA CHIMÈNE ÉCRIVIT AU ROI HOy FERDINAND. Aii^nianoîr de Burgos doua Chimènc pleure, De son Rodrigue, en vain, demandant lo retour ; Et si près d'accoucher, qu'elle n'attend que Thouro De metlre son enfant au jour. Son Rodrigue est parti, c'orl-h dire son ûine, El depuis ce départ, Chimène est dans les pleurs; Car son cœur sans Rodrigue est un foyer fans flamme, Un printemps sans soleil, un mois de mai sans fleurs. De cette longue attente, un dimanche, lassée, Chimène prend la plume et, Tamour Tentralnant, Sp décide à la fin à dire sa pensée Au noble roi don Ferdinand. — A vous, don Ferdinand, le grand, le bon, le sago. Le conquérant, l'heureux, le puissant, le vainqueur. Votre servante indigne adresse ce message, Car elle a résolu de vous ouvrir son cœur. Souvenez-vous de moi, je suis dona Chimène ; Vous m'avez mariée au Cid Campeador, Mais pour si peu, seigneur, que ce n'était la peine De me mettre au doigt l'anneau d'or. Il faut me pardonner si, rebelle h l'épreuve, De vous-même, seijîneur, je viens me plaindre à vous ; Mais du moment où Dieu ne Ta point faite veuve, C'est péché que de prendre à l'épouse, l'époux. Quand, par Tordre du roi, Rodrigue me délaisse. Si faible que je sois, j'entre en rébellion, El je vous dis: Seigneur, on mel les chiens en laisse, Mais on n'y met pas les li^ ns I Or, mon Cid bien aimé, seigneur, est h la chaîne, Toujours accomplissant vos ordres absolus^, Si bien que, par hasard, s'il revoit sa Chimène, C'est une fois par an, c'est pour une heure au plus. Encor lorsqu'il revient ainsi par aventure, Et que j'accours au seuil, prêle à le recevoir. C'est si rouge de sang, cavalier et monture, Qu'il en est effrayant à voir ! Lors, tout brisé qu'il est des luttes meurtrières, Il soupe, et de mon lit réclamant la moitié, Se couche à mes côtés sans dire sa prière, , Et si vile s'endort, hélas I que c'est piiié I Si c'était tout encor I Mais l'aube à p.'ine joue A la cime des monts, que pressant son départ, Vfn messager parti de Coimbce ou de Cordoue, Le vient quérir de votre part. Ne permettez-vous point qu'il quille un temps ses armes, F(, lisant ce papier, n'aurcz-vous point remonl Do condamner Chimène h verser plus do larmes Sur un époux vivant, qu'on ne fait pour un mort. Si c'est pour l'honorer, un tel honneur outrage; Celui-là qui cueillit des lauriers par faisceaux. Et qui, n'ayant encor point de barbe au visage, A déjk cinq rois pour vassaux. Enfin, ayez égard, seigneur, à ma grossesse, Et songez que le fils d'une mère aux abois Peut souiTiir de ces pleurs que jo verso sanj» cess\ Etant entrée hier dans mon neuvième mois.

Et comme j'ai tout dit en servante loyale, Je baise vos genoux, vous suppliant, seigneur, De me répondre un mot de votre main royale, Quo que indigne d'un tel honneur. Et maintenant, brûlez cette lettre, de grâce. De peur qu'elle ne vienne un jour ii s'égarer Aux mains des gens do cour, froide et moqueuso ra:e Q\\\ se raille do< pleurs, ne sachant pas pleuror. Alex. Dumas.

m LE MONTE-CÎIÎSTO. LES MOHICANS DE PARTS.

CHAPITRE IX. TORRE VERGATA. Le moine sortit d'un pas grave et lent. Dans rantichambre il rencontra un huissier de Sa Sainteté. — Son excellence le vicomte de Chaleaubriand? demanda le moine. — Jo suis chargé de vous conduire près de Uii, répondit rhuissier. Et il 83 mit à marcher devant, le moine le suivit. Comme l'avait dit le poète, il attendait dans les Stanze de Raphaël, assis en face du Saint Pierre délivré par VAnge. D& qu'il entendit retentir sur le plancher le claquement tt une sandale, il se retourna. Il avait deviné le moiue. En efTet, le moine était devant lui. Il jeta sur son "visage un regard rapide ; le visage était calme comme un masque de marbre, mais pâle et froid comme lui. L'homme tout de sensation se sentit frissonner en face de l'homme tout de glace. — Eh bien ? demanda le poète. — • Eh bien ! je sais maintenant à quoi m'en tenir, répondit le moioe. — 11 a refusé, balbutia M. de Chateaubriand. — Oui, et il ne pouvait faire autrement que de refuser. C'est moi qui ai été un insensé de croire un instant que pour moi, c'est-à-dire pour un pauvre moine, que pour mon père, c'est-à-dire pour un serviteur de Napoléon, on faillirait à une loi fondamentale de l'Eglise, à un dogme sorti de la bouche même de Jésus-Christ. — Mais alors, demanda le poète en plongeant son regard dans les yeux du moine, alors votre père mourra ? Le moine ne répondit point. — Ecoutez, reprit M. de Chateaubriand, voulez-vous m'affirma* que votre père est innocent. — Je vous l'ai affirmé une fois. Si mon père eût été cou' pable j'eusse donc menti? — C'est vrai, vous avez raison, excusez-moi. Voilà ce que je voulais vous dire. Le silence du moine indiqua qu'il écoutait. — Je connais personnellement Charles X, c'est un bon et noble cœur. J'allais dire un grand, mais moi non plus je ne veux pas mentir; d'ailleurs, devantDieu ceux qui auron:^ été bons l'emporteront peut-être sur ceux qui auront été grands. — Vous allez, interrompit frère Dominique, m'offrir de de demander la grâce de mon père au roi. — Oui. — Je vous remercie. Cette offre m'a déjà été faite par • le souverain pontife, et j'ai refusé. — Et la raison que vous avez donnée à votre refus. — C'est que mon père est condamné à mort, que le roi ne peut que faire grâce aux coupables. Gracié par le roi, je connais mon père, le. premier usage qu'il ferait de sa mam droite serait de se brûler la cervelle. — Mais alors, demanda le vicomte, que va t-il arriver? — Dieu qui lit dans l'avenir et dans mon cœur le sait seul. Si le projet que j'ai conçu déplaît à Dieu, Dieu qui d'un signe peut m'anéantir, fera ce signe, et je

tomberai en' poussière. Si, au contraire, Dieu l'approuve, il aplanira la roule sur laquelle je marcherai. — Permettez-moi , mon père, dit l'ambassadeur, de rendre cette route moins rude et moins fatigante. — En payant mon passage sur quelque bâtiment ou dans quelque voiturin . — Vous appartenez à un ordre pauvre, mon père, et ce n'est point vous offenser que de vous offrir une aumône au nom du pays. — Dans toute autre circonstance, répondit le moine, je recevrais cette ailmone âu nom de la France ou au vôtre, et je baiserais la main qui me la donnerait. Mais je suis fait à la fatigue , et dans Ja situation d'esprit et de cœur ou je suis, la fatigue est un bien pour moi. — Sans doute, mais sur un bâtiment ou dans une diligence vous irez plus vite. Charles X pour trois mois, je me fie à sa parole; que j'arrive à Paris le quatre-vingt-neuvième jour, et j'arrive à temps. —Alors, puisque vous n'avez point hâte, laissez-moi vous offrir l'hospitalité au palais de France. — One voire excellence me pardonne de ne répondre que par des refus à ses bontés, mais je pars. ' — Quand cela? — Aujourd'hui? — A quelle heure ! - A l'instant même. — Sans faire votre prière à Saint-Pierre ? — Ma prière est faite, et d'ailleurs je prie en marchant. ~ Laissez-moi vous mettre sur la route, au moins. — Vous quitter le plus tard possible, après les obligations que je vous ai, sera un grand bonheur pour moi. — Vous me donnerez bien le temps de mettre de côté mon habit d'ambassadeur. — A votre excellence personnellement, je donnerai le temps qu'elle me fera l'honneur de me demander. — Alors, remontons en voiture et repassons par l'ambassade. Le moine fit un signe d'assentiment. — La calèche attendait à la porte du Vatican. Le moine et l'ambassadeur y montèrent. Pas une parole ne fut échangée entre eux pendant le trajet ; on arriva à l'ambassade. M. de Chateaubriand rentra avec le moine dans son cabinet, après avoir adressé quelques mots à l'huissier. Puis oe son cabinet il passa dans sa chambre. A peine la porte de sa chambre était-elle fermée, que l'on apporta une table à deux couverts toute servie. Dix minutes après, M. de Chateaubriand rentra ayant dépouillé son uniforme, et s'étant revêtu de ses habits ordinaires. Il invita frère Dominique à se mettre à table et à manger. — J'ai fait vœu en partant de Paris, dit le moine, de prendre mes repas debout; de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à mon retour à Paris. — .Pour cette fois, mon père, dit le poète, je partagerai votre vœu, moi aussi je ne mange guère que du pain et ne fi de l'eau. Il est vrai que cette eau est l'eau de la fontaine Trévi. bois guère que Tous deux mangèrent debout un morceau de pain et burent un verre d'eau. — Partons, dit le premier, le poète

au moine. — Partons, répéta celui-ci. La Voiture attendait. — A Torre Vergata, dit l'ambassadeur. Puis, se retournant vers le moine : — C'est ma promenade de tous les jours, dit-il ; je n*ai donc pas même le mérite de me détourner de mon chemin pour vous. La voiture gagna la rue del Corso, la place du Peuple ou plutôt du Peuplier, car peuple et peuplier se dit de la même façon en' italien, et puis la route de France. Ou passa près de la ruine intitulée : Le tombeau de Niron» Tout est Néron à Rome. . Voltaire a dit de Henri IV : — Le seul roi dont le peuple a gardé la mémoire. Néron est le seul empereur dont se souviennent les Romains. « . — Qii'est-ce que ce colosse ? — C'est la statue de Néron. — Ou'est-ce que cette tour ? — C'est la tour de Néron. — Qu'est-ce que ce tombeau? — C'est le tombeau de Néron.

LE MONTE-CRISTO. 165 Et tout cela est dit sans aucune exécration, sans aucune haine. Les Romains de nos jours lisent peu Tacite. Oui a pu valoir à l'assassin de son frère Britannicus, de# sa femme Octavie et de sa mère Agrippine, cette immense popularité ? Ne serait-ce point qu'au milieu de tous ses crimes, Néron était artiste? C'est du virtuose et non de l'empereur que le peuple se souvient ; non pas du César à la couronne d'or, mais de riiistrion à la couronne de rose. A une lieue à peu près du tombeau de Néron, la calèche s'arrêta. — Voilà où je m'arrête, dit le poète, voulez-vous que la voiture vous conduise plus loin. — Où s'arrêtera votre excellence, je m'arrêterai moimême, mais le temps seulement de lui- faire mes adieux. — Alors, adieu, mon père, dit le poète, et Dieu vous conduise. — Adieu, mon illustre protecteur, dit le jeune homme. Je n'oublierai jamais ce que votre excellence a fait pour moi, et surtout ce qu'elle a eu le désir de faire. Et le moine fit un pas en arrière, les mains croisées sur sa poitrine. — Ne me donnez- vous point votre bénédiction avant de me quitter, dit le vieillard au jeune homme. Le moine secoua la tête. — Ce matin, dit-il, je pouvais encore bénir, mais cet après-diner, avec les pensées que j ai au cœur, la bénédiction serait mauvaise et pourrait bien vous porter malheur. — Soit , mon père , dit le poète. C'est donc moi qui vous bénis. J'use du droit que me donne mon âge; allez donc, et que Dieu soit avec vous. fie moine s'inclina une dernière fois, et prit le chemin de Spolete. Il marcha pendant une demi-heure sans se retourner une seule fois vers cette Rome qu'il quittait pour ne la revoii* jamais sans doute, et qui ne semblait pas occuper plus de place dans son esprit que le dernier village de France. Le poète le suivit des yeux, immobile et muet, tant qu'il pût le voir, l'accompagnant de son regard au retour^ comme avait fait Salvator à son départ. Enfin, frère Dominique disparut pour ne plus reparaître, derrière la petite montée ae la Storta. Pas une seule fois le pèlerin de la douleur n avait retourné la tête. I-.e poète lui jeta un dernier soupir, et la tête basse, les bras inertes, il s'en alla rejoindre un groupe d'hommes qui l'attendait à gauche de la route, près d'une fouille comnipncée. Le même soir, il écrivait à M«n« Récamièr : • J'ai besoin de vous écrire, car j'ai le cœur triste. » Cependant, je ne vous parlerai pas de ce qui m'attriste le cœur, mais je vous parlerai de ce qui m'occupe l'esprit: de mes fouilles. TorreVergata est un bien de moine situé à une lieue à peu près du tombeau de Néron, sur la gauche en venant de Rome, dans l'endroit le plus beau et le plus désert. Là est une immense

quantité de ruines à fleur de terre recouvertes d'herbes et de chardons. J'y ai commencé une fouille avant-hier mardi, en cessant de vous écrire, j'étais accompagné de Visconti qui dirige la fouille; il -faisait le plus beau temps du monde, une douzaine d'hommes armés de bêches et de pioches qui déterraient des tombeaux et des décombres de maisons et de palais dans une profonde solitude, offrait un spectacle digne de vous ; je faisais un seul vœu, c'est que vous fussiez-là. Je consentirais volontiers à vivre avec vous, sous une tente, an milieu de ces débris. • J'ai mis moi-même la main à Tœuvre; les indices sont excellents; j'espère trouver quelcjue chose qui me dédommagera de l'argent que je mets a cette loterie des morts. Dés le premier jour, j'ai trouvé un bloc de marbre grec assez considérable pour faire le buste du Poussin. Hier , nous avons découvert le squelette d'un soldat goth et le bras d'une statue de femme. C'était rencontrer le destructeur avec la i^ine qu'il avait faite ; nous avons une grande espérance de retrouver ce matin la statue. Si les débris d'architecture que j'amène au jour en valent la peine, je ne les renverserai pas pour vendre les briques, comme on fait ordinairement, je les laisserai debout, et ils porteront mon nom ; ils sont du temps de Domitien, nous avons une inscription qui nous l'indique. C'est le beau temps de Tart romain. • Cette fouille va devenir le but de nos promenades, je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris, et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans à demi nus, tout retombera dans l'oubli et le silence. Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés. 11 y avait des maîtres et des esclaves, des heureux et des malheureux, de belles personnes que l'on aimait et des ambitieux qui voulaient être ministres ; il y reste quelques oiseaux et moi encore pour un temps fort court ; nous nous envolerons bientôt. Dîtes-moi, croyez-vous que cela vaille la peine d'être un des membres du conseil d'un petit roi des Gaules, moi barbare de l'Armorique, voyageur chez des sauvages d'un moiide inconnu des Romains, et ambassadeur auprès de ces prêtres que^l'on jetait aux lions? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne ine répondit pas ; le bruit de mes pas à Torre Vergata n'aura éveillé ptrsonne, et quand je serai à mon tour dans le tombeau je n'i'ntendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de me rapprocher de vous et de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite et de vrai qu'un attachement comme le vôtre. » F. DE Ch.^teaubriand. » La malle qui part lous les jours à six heures du soir de Rome emporta cette

lettre, et vers onze heures de la nuit, laissa entre Baccona et Nepi un pèlerin assis sur une pierre au bord de la route. Ce pèlerin, c'était frère Dominique qui faisait sa première halte sur le chemin de Rome à Paris. Alex. Dumas. {La suite au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. OCVAVB AUGUSTE. I. Brutus et Cassius morts, le monde restait à partager en tre Antoine et Octave. Nous disons entre Antoine et Octave, car Lepide était déjà mis de côté ou à peu près. C'était Antoine qui avait eu toute la gloire de la journée de Philippes. Nous avons vu qu'un songe avait prévenu Octave du danger qu'il courait, et qu'Oclave toujours prudent, s'était éloigné du lieu du combat. C'était donc à Antoine à choisir. Fastueux comme un satrape, Antoine choisit l'inépuisable Orient, laissant à Octave l'Italie, les Gaules et l'Espagne ruinées, et à Lepide l'infertile Afrique. Voici ce que chacun avait dans le partage. Antoine, une royauté facile sur des peuples énervés, des richesses immenses, des voluptés inouïes ; puis, dans les moments oi\ il lui conviendrait de rédeveriir soldat, une guerre toute populaire à mener à fin, la guerre des Parthes dont César avait esquissé le plan. Octave avait l'Occident, pauvre, épuisé, à demi barbare, 170,000 vétérans à payer et qui, chacun, avaient la promesse d'un lot de terre et de vingt mille sesterces. Seulement, daiis ce partage est Rome, la ville prédestinée, Rome à qui les douze vautours de Ilomulus assignent douze siècles d'existence et de domination, et qui n'en a pas encore épuisé huit.

166 LE MONTE-CRISTO. Lépide a le pays des fabks et des souvenirs, le berceau d'Annibal, la tombe de Caton. Suivons Octave, puisque c'est lui dont nous esquissons rWstoire. Octave était malade ou faisait semblant de l'être, c'était une de ses grandes ressources ; malade le jour des batailles, il ne combattait pas; malade le jour de Téchéance, il ne payait pas. Dés lors, amis et ennemis disaient qu avec une si faible santé, il ne pouvait vivre six mois. A quoi bon conspirer contre un homme qui dans six lïiois serait mort ? Il revenait donc à Rome à petites journées traîné dans sa litière, rapportant à Home son trophée à lui. Antoine avait jeté son propre manteau sur Brutus, avait ordonné qu'il fut enseveli dans sa plus belle cotte de mailles, avait puni Thomme qui chargé de mettre le feu au bûcher avait enlevé cette cotte de mailles jugeant iûutile do faire une pareille dépense pour un mort. Octave lui avait fait couper la tête de Brutus, et il rapportait cette tête pour la déposer au pied de la statue de César, lui qui, lorsque la chose avait été utile à ses projets, avait porté secours à Décimus Brutus, l'un des meurtriers de César. Mais c*était un tendre neveu quand sa politique avait besoin d'évoquer le souvenir de son oncle. En rentrant en Italie, il fut effrayé ; les grands chemins étaient couverts de routiers devenus bandits, des bandes de colons dépouillés afQuaient vers Rome, les vétérans soulevés avaient tué un de leurs centurions, ils jetèrent son cadavre devant la litière d'Auguste. Les porteurs, voyant leur chemin barré ainsi, ne savaient s'ils devaient avancer ou reculer. Le pâle triomphateur tira le rideau de sa litière et d'ujie voix faible : — Passez à côté, dit-il. La voix était si altérée, le visage si pAle, que les révoltés eux-mêmes eurent pitié. On disait qu'Octave n'amverait pas jusqu'à Rome. Il y entra mourant. C'est que, comme Antoine, il avait aussi sa guerre à laquelle il voulait réfléchir, la guerre des Pirates. Sextus Pompée, échappé à la boucherie de Munda, s'était réfugié en Sicile, et là, avec le nom de son père, il avait reconstruit la piraterie détruite par son père ; son premier soin, après s'être assuré de la Sicile, avait été de prendre la Sardaigne, et, un nied sur chacune de ces îles comme le. colosse de Rhodes, il dominait la mer. C'était un hardi pirate que ce jeunp Sextus, i)lein de poésie, et si l'on peut lui appliquer un mot tout moderne, plein de pittoresque, sans autre patrie que ses vaisseaux, Africain ou Espagnol aussi bien que Romain, portant un nom demeuré le plus illustre et le plus populaire après celui de César, il s'habillait non pa& de pourpre, comme ses rivaux, mais d'une tunique et d'un manteau couleur des vagues azurées de la

Méditerranée, et se faisait appeler fils de Neptune. On se rappelle TafRche qu'il avait fait poser sur les murs de Rome, au moment des proscriptions. Octave Antoine et Lepide avaient promis cent mille sesterces à quiconque tuerait un proscrit. Sextus en faisait offrir deux cent mille à quiconque le sauverait. En attendant, il interceptait les blés d'Afrique et d'Egypte, de sorte que l'Italie mourait de faim. Nous avons expliaué dans notre élude sur César, comment toutes les terres de l'Italie étaient converties en pâturages, et comment de la Gaule cisalpine à Rhégium, on ne récoltait pas le dixième de blé nécessaire à sa consommation. C'était le cas pour Octave d'être plus malade que jamais. Seulement il appela au chevet de son lit deux grands médecins pour le genre de maladie dont il était atteint. Agrippa, son glaive. Mécène, sa pensée. Nous avons dit comment Octave avait rencontré Agrippa, s'était lié avec lui, l'avait ramené de Rome, et quoique (le basse extraction,» en avait fait sa main droite. Fils d'usurier, petit ais d'un marchand de farine, Octave n^ regardait pas de si près. i Il avait deviné, dans Agripp.i, le soldat invincible, l'âme dévouée, l'homme des bons et salutaires conseils. Quant à Mécène, ce n'était pas un héros, celui«là. comme Auguste, il n'avait même aucune des qualités qui les font; tout au contraire d' Agrippa, d'une famille riche et ancienne,— elle descendait, disait-on, des rois étrusques,— il avait tous les défauts que donnent le pratriciat et la richesse. Sous des apparences de mollesse, il cachait une pensée infatigable, un jugement d'une justesse et d'une finesse extrêmes, une grande connaissance des hommes, et cetadmirable sentiment des convenances, dontles parvenus, etOclave était un parvenu, sont encore plus jaloux que les princes d'ancienne race. Merveilleusement habile à corrompre et à séduire, ce fut le plus profond diplomate des temps antiques . Préfet de police, ayant le goût des détails, il appliqua son imagination à suivre le Sénat dans toutes ses intrigues, les conspirateurs dans tous leurs complots, les comices dans toutes leurs brigues ; mauvais poète, mauvais prosateur, faux de goût quand il composait lui même, il devenait un admirable appréciateur, soit qu'il s'agit de critiquer ou apf)laudir lorsqu'il jugeait. Aucun des génies du temps ne ui échappa, pas même Horace, son ennemi mortel qui commença parle déchirer à belles dents, et qui finit par l'applaudir à tout rompre. Il y gagna deux choses. Son nom devint là symbolisation du protectorat élevé, et il fît a Auguste, non-seulement un i^gne glorieux, mais glorieusement chanté. Enlevez à Auguste Mécène, Mécène emporte avec lui Virgile et Horace, et alors Auguste n'est plus

qu'Octave, dont Tacite ne dit que quelques mots, dont Suétone ne dit pas grand bien, et dont Appien dit beaucoup de mal. Il n'y a pas de grand empereur, sans grand poète, point de héros sans apologie , point de demi-dieu sans apothéose. Mécène, l'homme dont parle Sénèque , qui restait au lit jusqu'au soif, qui marchait entre deux eunuques, qui siégeait à la place d'Auguste dans une robe flottante et sans ceinture, reproche déjà fait à César, avait suivi Octave à Phihppes, ne s'était pas couché de trois jours , était resté armé quarante-huit heures, et placé entre le danger et Octave, avait rendu compte à Octave de toutes les phases de la bataille. Puis, après la bataille, il avait recueilli Messala et .Ëiius Lamia, les deux compagnons d'armes d'Horace, avait fait conserver son commandement à Messala, et s'était engagé à faire nommer le second préteur dans Tannée même. Ce courtisan femmelette, cet humble serviteur qui ne voulut jamais s'élever au-dessus du rang de chevalier, était-ce bien le même homme qui, lorsque Octave, sur son siège de triumvir, se laissait aller à l'enivrante luxure du sang, ne pouvant arriver jusqu à l^ui, écrivait sur ses lablettes, — le lèveras-tu, enfin^ bourreau I — et lui ie tait, ostensiblement, publiquement, cette injonction, à laquelle il donnait la force d'un ordie et non la forme d'une prière. Voilà les deux médecins qui étaient assis au chevet d'Auguste. Nous avons dit quelle était la maladie. La maladie, c'était l'Italie afiamée, c'était la mer silloudée par les pirates, c'étaient les vétérans à payer. On commença par décider que Ton paierait aux vétérans le plus que Ton pourrait ; il fallait avant tout une armée. Antoine avait entraîne à sa suite les cin(^ sixièmes de ceux qui avaient combattu avec lui et Octave a Philippes. Or, il n'était pas difficile de deviner que de même que Pompée et César n'avaient pas pu se partager le monde, il faudrait bientôt que l'un des deux, Antoine ou Octavci donnât sa part à l'autre. Octave vaincu par Antoine ou Antoine vaincu par Octave, le vainqueur avalait Lépide par-dessus le marché. Octave dépouilla donc les temples, chassa les propriétaires, écrasa les citoyens. Mais tout cela payait-à peine la moitié de ce qu'il devait aux vétérans. Il se trouva alors entre cette multitude de dépouillés et cette foule de créanciers ayant reçu des à-compte. Or, chacun sait cela, rien de doux comme le cr^Bancler I

LE MONTE*CRISTO. 167 qui craint de tout perdre ; rien de féroce comme le créancier à moitié payé. Il ne fallait qu'une circonstance pour mettre le feu à ritalie. Cette circonstance se présenta. On se rappelle Fulvie. f Lilvie, cette veuve de Clodius, qui faillit embraser Rome avec le bûcher de son premier mari, cette femme du prescripteur Antoine, qui avait ses proscriptions à elle et à laquelle son mari renvoyait les têtes qull ne connaissait pas. Elle avait, par ordre des soldats, marié, à la suite des proscriptions, sa flUe, la fille de Clodius, avec Octave. Le mariage n'avait jamais été consommé, c'est vrai. Eh bien, Fulvie était agitée de deux sentiments : Elle était jalouse d'Antoine, qui faisait en Orient toutes sortes de folies que nous allons dire. Ce qui ne Tempéchait pas, disait la chronique scandaleuse de Rome, d'avoir pour son beau-fils une tendresse qui dépassait les sentiments d'une belle-mère. Or Octave, le restaurateur des mœurs romaines, comme oa rappela, fort débauché lui-même, comme nous le prouverons, savait admirablement résister à ses appétits charnels, qui ne furent jamais bien grands, quand sa faiblesse pouvait nuire à ses intérêts. D'ailleurs, Fulvie pouvait être encore belle ; mais elle n'était plus jeune. Clodius avait été tué il y avait dix ans ; supposez qu'elle eût eu vingt-six ans à l'époque de la mort de son mari, cela lui faisait ses trente-six ans bien comptés, dans un pays où les femmes sont nubiles à dix. Octave n'eut donc pas même le mérite de Joseph. Lucius Antonius, troisième frère d'Antoine, et Fulvie, appelèrent à eux les mécontents. —Les mécontents von t toujours à ceux qui les appellent. — Fulvie et Lucius Antonius promettaient monts et merveilles.— Ils réunirent deux ou trois légions, que Fulvie passa en revue l'épée au côté. Mais au moment d'en venir aux mains, Fulviens et Octaviens, qui ne voyaient guère que des coups à recevoir, déclarèrent qu'ils voulaient juger le difTérend, non pas l'épée à la main, mais à l'amiable. Et ils assignèrent aux deux plaideurs à main armée, la ville de Gabie pour y rendre leur sentence. Mais Fulvie et Antonius ne prirent pas l'assignation au sérieux; ils envoyèrent paître le sénat boité. Le sénat botté se fâcha. L'armée préludait à ce grand drame, drame sanglant, ne je ne sais combien d'actes, et que l'on appella depuis les Prétoriens. Octave, au contraire, se rendit docilement au désir de l'armée et profita du moment où ses ennemis étaient de mauvaise humeur pour les embaucher dans son parti. Lucius Antonius, abandonné de la majeure partie des siens , s'enferma avec ceux qui lui étaient restés fidèles, et les gladiateurs que le sénat lui avait donnés à

Pèrouse. Octave ou plutôt Agrippa l'y assiéga, bloqua la ville et lui fit souffrir une telle famine que force lui fut de se rendre. La ville fut brûlée, tous les chefs égorgés, à l'exception de Lucius Antonius, et Ton allait étendre l'exécution aux simples légionnaires, ce qui était un moyen pour Octave d'avoir quittance de ce qu il restait leur devoir, quand ses propres soldats prirent entre leurs bras ceux qu'ils venaient de combattre et qui étaientau bout du compte leurs vieux compagnons des guerres césariennes, et les sauvèient de la vengeance d'Octave. Trois cents chevaliers avaient été égorgés 1*» jour anniversaire des ides de mars, c'était un holocauste aux mânes de César. , Fulvie mourut de rage, laissant à Antoine une lettre à moitié effacée par ses larmes. Mais Antoine, qui se déguisait cinq ans auparavant en messager afin de surprendre Fulvie, comme Henri IV se déguisait en postillon pour suivre Madame de Condé, était trop occupé d'amours nouvelles pour s'occuper de si vieilles amours. Voyons un peu ce qu'il faisait, ou plutôt ce qu'il avait fait en Orient. Les vingt mille sesterces, ouïes cinq mille drachmes, ou les quatre mille cinq cents francs qui avaient été promis aux vétérants à Philippes, l'avaient été aussi bien par Antoine que par Octave, de sorte que de même qu'Octave était obligé de trouver de l'argent, il fallait que de son côté Antoine en cherchât. Ce fut d'abord aux Grecs qu'il s'adressa, et c'était tout simple puisqu'il était en Grèce. Mais ce fut sans dureté et sans exigence ; c'est qu'Antoine, grand rhétoricien, grand 'phraseur, orateur au style asiatique et ampoulé, aimait les Grecs de sou époque, ampoulés comme lui ; aussi commença-t-il par encourager et écouter les disputes des rhéteurs et des gens de lettres, il rendait la justice avec équité et douceur s'intitulant l'ami des Grecs et surtout des Athéniens —auxquels loin de les mettre à contrîbutiop, il* fit des présents considérables — ce que voyant les Mégariens ils l'invitèrent à venir voir chez eux ce qu'ils avaient de curieux à voir. Antoine y alla. Les Mégariens s'étaient fort engagés, Antoine avait vu tant de choses qu'il fallait qu'une chose fût fort belle pour attirer son attention, aussi ne mesura-t-il le temple d'Apollon Pythien qu'avec l'intention de l'achever, et lorsqu'on lui demanda comment il trouvait le palais. — Petit, répondit-il, et menaçant ruine. Et il offrit aux Mégariens de leur rebâtir leur palais comme il avait offert de leur achever leur temple. Antoine offrait toujours, seulement il oubliait facilement ce qu'il avait offert, et quand il n'oubliait pas, il avait souvent offert si facilement qu'il ne savait comment tenir. 11 laissa Lucius Censorinus gouverneur de la Grèce et chargé d'acquitter tous ses

engagements, puis il passa en Asie. C'était là la terre promise. Aussi Antoine entrait il joyeusement. Il avait auprès de lui un certain Anaxagore joueur de guitare, un certain Xathus joueur de lyre et un certain baladin nommé Mithrodore. C'étaient ses trois bouffons Après eux venait une troupe de farceurs asiatiques qui par leurs grossières plaisanteries laissaient bien loin derrière eux les coquins de la même espèce qu'il avait amenés d'Italie : voyant l'exemple donné par le général, les chefs l'imitaient ~ c'était à qui aurait ses mimes,» ses chanteurs et ses comédiens. Son entrée à Éphèse fut surtout la merveille du genre. Son avant-garde se composait de trois cents femmes déguisées en bacchantes et d'autant de jeunes gens vêtus en faunes et en satyres, si bien que l'on ne voyait par toute la ville aue thyrses, couronnes de lierre, si bien que par toute la ville on n'entendait que le son des flûtes, des chalumeaux et des autres iustruménts. On eût dit Thèbes la Béotienne au moment où Sophocle la montra aux Athéniens dans GËdipe roi, pleine tout à la fois d'encens, de cris de joie et de sanglots. Mais au' milieu de tout cela Antoine n'était pas méchant. Il était avide et déprédateur, voilà tout ; aussi quelquesuns l'appelaient-ils le Bacchus bienfaisant et doux ; il est vrai que d'autres , par opposition , et c'était le plus grand nombre, l'appelaient Bacchus Omestes ou Bacchus Agrionien^ c'est-à-dire — le Bacchus auquel on immole des hommes ou le Bacchus sauvage. Et en effet c'était un capricieux maître que celui auquel était échu l'Asie ; il oubliait parfois que les personnes fussent vivantes et il se portait l'héritier de leurs biens comme si elles eussent été mortes. A Magnésie, un de ses cuisiniers lui ayant servi un excellent dîner, il lui donna en récompense une fort belle maison que l'on voyait des fenêtres de la salle à manger, sans s'inquiéter à qui appartenait cette maison ; enfin il imposa aux vilks déjà ruinées un second tribut, ce qui lui fit dire par l'orateur Hybrias, qui défendait près do lui les intérêts de l'Asie : « Si tu as le pouvoir de nous imposer deux tributs par an, tu as lonc aussi celui de nous donner deux étés et deux automnes. Il est vrai que l'Asie venait de payer deux cent mille talents, quelque chose comme onze cent millions.

168 LE MONTE-CRISTO. Antoine ignorait lui-même les sommes effroyables qu'il avait reçues et dévorées, de sorte que lorsqu'on lui en mit le chiffre sous les yeux, il en fut effrayé lui-même et s'é cria : — Ce n'est pas moi qui ai touché tout cela. Ce à quoi le même Hybrias répondit : — Si tu n'as point reçu les sommes énormes que nous avons payées, véclame-les à ceux qui les ont reçues ; mais si les ayant reçues, tu les a dépensées, aloro nous sommes perdus sans ressource. Et notez que tout cet argent était destiné à la guerre des Parthes, et qu'avant que la guerre fut commencée, l'argent avait disparu. Restait un empire qui n'avait encore rien payé, c'était le royauine- d'Egypte. Il est vrai qu'il était plutôt sous la protection que sous la domination de l'empire romain. Mais on donna à Antoine une idée qu'il saisit avec empressement. Cléopdtre, cette ancienne maîtresse de Sextus Pompée et de César, César mort à l'instigation de Sextus Pompée, probablement avait aidéBrutuset Cassius dans leur guerre contre Antoine et César. Cette idée qu'on donnait à Antoine était de faire venir Cléopâtre à Tarse pour lui rendre compte de sa conduite. Si elle venait, elle était aux mains d'Antoine qui la rançonnait à sou loisir. Si elle refusait, Antoine lui déclarait la guerre et ne faisait qu'une bouchée d'Alexandrie. Il enverra Dellius porter à la reine d'Egypte l'ordre de se rendre à Tarse, en se tenant prêt à marcher sur Alexandrie si elle refusait. Mais bientôt il reçut l'avis que Cléopâtre ne faisait aucune difficulté et- se Vendait à ses ordres. Seulement, pour éviter les fatigues d'un voyage de terre, elle remontait le Cydnus. Alexandre Dumas. {La suite au prochain numéro). CORRESPONDANCE. » Bordeaux, 15 juin 1857. » Vous le savez, mon cher monsieur Dumas, • chose promise, chose due. » • Ne faites pas mentir le vieux proverbe, et donneznous bien vite, comme une bonne fortune promise, r Elude de M. Alex. Dunfias fils, sur les poésies de M. Alfred de Musset, étude impatiemment attendue par les nombreux admirateurs de votre bel et héréditaire talent. » L'un des plus dévoués de tous vos lecteurs. » Amédée Olivier de Saint-Esprit. » P. S. J'attends de la courtoisie qui vous caractérise, une ligne de réponse dans le prochain numéro de votre nitéressant et spirituel journal le J/ow/c-Cm/o, touchant ma réclamation, o Avec grand plaisir, Monsieur, et ces deux lignes, les voici : Je suis endosseur: Alexandre ne payant pas, je paierai. Incessamment Tétude sur Alfred de Musset. Alexandre Dumas. Monsieur Alexandre Dumas, Pourquoi donc ne faites vous de causeries que pour les grandes personnes?

Cela n'est pas juste , il me semble ; et mamau, à qui je nie suis plaint, m'a dit de vous écrire à ce Mijot. On m*a donné, aux étrennes dernières , deux livres de vous qui m'ont beaucoup amusé, — le Casse-noiselle et la Boulie de la reine Berlhe^ — mais je sais ces deux contes là par cœur, et j'en voudrais bien d'autres. Maman me donne dix sous par semaine, et, comme je suis très-économe , j'ai onze francs dans ma bourse. Si vous voulez me promettre de faire des contes pour les enfants, je m'abonnerai pour six mois ; il me restera en* core sept francs. Monsieur Alexandre Dumas, je vous salue. Adolphe Ballet, rao de la Fidélité, n* 5. Mon cher petit enfant, Gardez vos quatre francs pour les donner aux quatre premières mères pauvres que vous rencontrerez portant des enfants dans un bras et demandantraumônedel autre. Je vais vous donner un conte, un conte d'enfant, comme vous le demandez. Seulement , en même temps qu*il amusera les petits lecteurs , je tâcherai qu'il n*ennuie pas trop les grands. C'est le premier, mais ce ne sera probablement pas le dernier. Toutes les fois qu'il y aura un conte du même genre dans le Monte-Cristo^ vous le recevrez sans avoir à fouiller à votre petite bourse. Continuez d'être économe, c'est une recommandation que l'on ne m'a point assez faite quand j'avais votre âge. Je vous embrasse sur vos deux joues, que j'espère être roses et bien portantes. Mille choses à madame votre mère Alex. Dumas. C.\USERIE EN M.\NIERE DE CONTE ou CONTE EN MANIÈRE DE CAUSERIE* Vous saurez, chers petits lecteurs, qu'en 1838, c'est-àdire bien longtemps avant que vous fussiez nés , je faisais un voyage en Allemagne. Je m'arrêtai un mois à Francfort pour y attendre im ami à moi, qui savait une foule de jolis contes, et qu'on appelait Gérard de Nerval. Hélas ! un jour, chers petits lecteurs , vous saurez comment il a vécu et comment il est mort. Sa vie est plus qu'une histoire et mieux qu'un conte. C'est une légende. J'avais reçu l'hospitalité dans une fam lie dont le mari était Français, la femme Flamande et les enfants un peu de tout cela. Il y avait, dans la maison, deux petits garçons et une petite fille. Les deux petits garçons avaient l'un sept ans et l'autre cinq. La petite fille avait quatorze mois. Les deux garçons sont aujourd'hui l'un sous-lieutenant, l'autre sergent en Afrique. La petite fille est une grande et belle personne de vingt ans et demi. J'avais donc bien raison de vous dire que mon voyage avait eu lieu bien longtemps avant que vous fussiez nés. Sous le prétexte qu'ils me voyaient écrire pendant une partie de la journée, tous les jours, après le dîner, les deux petits garçons me demandaient de leur dire un conte.

LE MONTE-CRISTO. 169 Quant à la petite fille , qui m'en a quelquefois et à son tour demandé depuis, elle ne demandait rien alors que son biberon, qu^elle caressait , il faut le dire, avec une affection toute particulière. Pépuisai vite mon répertoire de contes, car vous connaissez Tinsatiable avidité des auditeurs de votre âge. Un conte à peine achevé , leur manière 4'applaudir est de dire : encore ! leur manière de remercier est de dire : un autre I Quand je n'en sus plus, j'en inventai. Je suis fâché de ne pas me les rappeler, car, sur la quantité, il y en avait un ou deux fort jolis. Quand je fus au bout de mon imaginalion , je leur dis : — Mes enfants, j'attends de jour en jour mon ami Gérard de Nerval. Il sait beaucoup de contes charmants et vous en dira tant que vous voudrez. Ce n'était pas précisément cela que demandaient les deux enfants. Mais comme une lettre était arrivée le matin, qui annonçait pour le surlendemain l'arrivée de Gérard, grâce à une tartine de beurre et de fraises , mets essentieUement germains, ils prirent patience. Le surlendemain, Gérard arriva en effet : ce fut une fête dans la maison ; les enfants, qui Pavaient regardé venir de loin et à qui j'avais dit : Voilà r homme aux contes , coururent au-devant de lui et lui çautérent au cou en criant : — Soyez le bien-venu, monsieur Vhomme aux contes ; en savez-vous beaucoup? Resterez -vous longtemps ? pourrezvous nous en dire un tous les jours 2 On expliqua à Gérard la chose dont il était question. Gérard trouva dès lors l'accueil tout naturel et promit un conte pour le même soir, après dîner. Les enfants passèrent leur journée à regarder l'heure à la pendule et à dire qu'ils avaient faim. Enfin on annonça que Monsieur était servi. En Allemagne, mes enfants, on dit : Monsieur est servi. En France, on dit : Madame est servie. Plus tard, vos parents vous expliqueront la différence qu'il y a entre ces deux manières d'inviter le maître et la maîtresse de la maison à se mettre à table. Elle explique le génie des deux peuples, aussi bien et même mieux qu'une longue dissertation. S'il n'y avait eu à table que les enfants, le dîner n'eût certes pas duré dix minutes. Les enfants sautèrent en bas de leur chaise avant le dessert et vinrent tirer Gérard par le bas de ce fameux paletot tabac d'Espagne dont lui-même a écrit Thistoire. Gérard ne réclama que le temps de prendre son café. Le café était une des voluptés de Gérard. Le café pris, il n'y eut plus moyen de résister. On coucha la petite Anna dans son berceau, en mettant son biberon à la portée de sa main, et Ton alla s'asseoir sur un balcon formant terrasse et donnant sur le jardin. Charles, Talné des deux garçons,

grimpa sur mon genou ; Paul, le plus jeune, se glissa entre les jambes de Gérard ; tout le monde prêta l'oreille, comme s'il s'agissait du récit d'Ënée à Didon, et Gérard commença : LE SOLDAT DE PLOMB ET LA DANSEUSE DE PAPIER. Charles frappa dans ses mains. — Oh ! cela promet d'être joli. — Veux-tu te taire l fit Paul, qui, usurpant les prérogatives du droit d'aînesse, imposait silence â son frèi*e. Gérard attendit que le calme fût rétabli, et reprit : — Il y avait une fois vingt-cinq soldats, tous frères, car ils étaient non-seulement nés le même jour , mais encore avaient été fondus d'une seule et même vieille cuiller de plomb. Ils avaient tous Tarme au bras et la figure de face. » Leur uniforme était magnifique : bleu avec des revers rouges. — Ah I j'en ai justement de pareils, dit Paul. — Silence ! cria à son tour Charles, enchanté que son frère cadet lui fournit si vite l'occasion de prendre sa re* vanche. Gérard reprit : — Les premières paroles qu'ils entendirent quand on enleva le couvercle de la boite où ils avaient été enfermés le jour même de leur apparition dans ce monde, et qu'ils n'avaient pas quitté depuis ce jour-là, furent ceux-ci : — Oh I les beaux soldats ! Inutile de dire que ces paroles les rendirent très fiers. Cos paroles étaient prononcées par un petit garçon à qui on venait de les donner pour le jour de sa fête : il s'appe* lait Jules. Et de joie il sauta d'abord, frappa dans ses mains ensuite; après il les rangea en ligne sur la table. Tous ces soldats se ressemblaient non-seulement d'uniforme, mais de visage. Nous avons donné l'explication de cette ressemblance en prévenant qu'ils étaient frères. Un seul différait des autres. — Il n'avait qu'une jambe. Le petit garçon crut d'abord qu'il avait eu cette jambe emportée à quelques-unes de ces grandes batailles que les soldats de plomb se livrent entr'eux. Mais un navant médecin, qui était Tami de la maison, ayant examiné le moignon du pauvre éclopé, — déclara que le soldat était infirme de naissance, et qu'il n'avait qu'une jambe, parce^ qu'ayant été fondu le dernier, le plomb avait fait défaut. Mais il n'y avait que demi mal. — Le soldat était aussi solide sur sa jambe unique que les autres sur leurs deux jambes. Or, c'est justement de celui-là que je vais vous raconter l'histoire. Il y avait, outre la boite aux soldats de plomb, plusieurs autres joujoux sur la table, car le petit garçon avait une petite sœur qui s'appelait Antonine, et pour ne pas faire de jaloux, quand c'était la fête du petit garçon, on donnait comme à lui des joujoux à la petite fille, et vice-^ersâ. — Qu'est-ce que cela veut dire vice-versà^ demanda Charles, qui aimait à se rendre compte de tout. — C'est juste, dit Gérard, je suis dans mon tort. Et il expliqua aux enfants que

vice-versâ voulait dira qu on en faisait autant pour le petit garçon le jour de la fête de la petite fille, que Ton en faisait pour la petite fille le jour de la fête du petit garçon. Je disais donc, continua Gérard, qu'outre la boite aux soldats de plomb, il y avait plusieurs autres joujoux sur la table ; parmi ces joujoux, celui qui sautait le premier aux yeux était un joli petit château de cartes, avec quatre tou< relies, une à chaque angle, et chaque tourelle surmontée d'une girouette indiquant de quel côté venait le vent. — Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et à travers ces fenêtres, toutes grandes ouvertes, on pouvait voir dans Tintérieur des appartements. Devant le château, il y avait des aibres plantés par groupes près d'un petit miroir découpé iiTégulièrement, posé à plat sur le gazon, et simulant un lac limpide et transparent ; — des cygnes de cire blanche y nageaient et s'y miraient. Tout cela était mignon et gracieux au possible. Mais le plus gracieux et le plus mignon de tout cela, c'était une petite dame qui était debout sur le seuil de la grande porte d'entrée. Elle était en papier et avait une robe du linon le plus clair ; un ruban bleu était jeté sur ses épaules en guise de châle ; elle avait en outre à sa ceinture une rose magnifique, presque aus» large que son visage.

170 LE MONTE-CRISTO. — Bon, dit le petit garçon, j'ai là un soldat invalide qui n'est bon à rien et qui dépareille ma compagnie, je vais le mettre en faction devant le château de cartes de ma sœur. Et il fit ainsi qu'il disait, de sorte que le soldat de plomb ee trouva de garde en face la dame de papier. La dame de papier, qui était une danseuse, était restée au milieu d'un pas» les bras étendus et la jambe en Tair, le» cordons de son soulier s'étant accrochés à ses cheveux. Comme c'était une danseuse très-souple, sa jambe était tellement collée à son corps que le soldat de plomb, ne la voyant plus, crut que, comme lui, elle n'avait qu'une jambe. — Ah! voilà la femme qu'il me faudrait, pensa-t-il; mais par malheur c'est une grande dame ; elle habite un château, tandis que moi je- demeure dans une botte, et encore dans cette boite sommes-nous vingt-cinq. Ce n'est point là une habitation convenable pour une baronne ou pour une comtesse^ Contentons-nous donc de la regarder sans nous permettre de lui déclarer nos sentiments. Et fixe au port d'armes, il regarda de tous ses yeux la petite dame qui, toujours dans la même position, continuait de se tenir sur une seule jambe, sans perdre un instant réquilibre. Quand le soir fut venu et qu'on vint chercher le petit garçon pour le coucher, il mit tous les soldats de plomb dans leur boite, laissant par mégarde ou avec intention l'invaUde en sentinelle. Mais si ce fut avec intention et par méchanceté, le petit garçon se trompait fort. Jamais soldat en chair et en os ne fut plus content que notre soldat de plomb, quand il vit qu'on ne le relevait pas de faction, et qu'il pourrait rester toute la nuit à contempler sa belle dame. Sa seule crainte était qu'il ne flt pas clair de lune ; enfermé depuis longtemps dans sa boîte, il ignorait où on était du mois. Il attendit donc avec anxiété. Vers dix heures, au moment où tout le monde était couché dans la maison, la lune se leva et darda son rayon d'afgent a travers la fenêtre, alors la dame de papier qui un instant s'était perdue dans l'obscurité, reparut plus belle que jamais, cette lumière nocturne allant admirablement bien à l'air de son visage. — Ah ! dît le soldat de plomb, je crois qu'elle est encore plus belle la nuit que le jour. Onze heures sonnèrent, puis minuit. Comme le coucou venait de chanter pour la dernière fois, une tabatière à musique, qui était sur la table avec les autres joujoux, et qui jouait trois airs et une contre • danse, se mit à jouer d'abord : J'ai^u bon tabac, puis Malbrouk s'en va-fen guerre, puis Fleuve du Tage, Enfm, Fleuve du Tage iini, elle attaqua sa contredanse qui était une espèce de giguo. Mais alors, à la première note de cette gigue, la petite danseuse commença par

décoller sa jambe de son corps, puis par uji efiort détacha l'autre du sol et attaqua un pas qui semblait avoir été composé par le maître de ballet des Sylphes lui-même. Pendant ce temps-là, le soldat de plomb, qui ne perdait pas un des flic-flacs, des jetés- battus ou des ronds de jambes de la danseuse, entendait ses compagnons qui faisaient tous lem^s efforts pour soulever le couvercle de leur boite ; mais le petit gai*çon les avait si bien enfermés, qu'ils n'en purent venir & bout, et que le bienheureux factionnaire fut le seul qui pût jouir jusqu'à l'enivrement du talent de la charmante artiste. Quant à celle-là, c'était bien certainement la première danseuse qui eût jamais existé, Selop toute probabilité, elle était à la fois élève de Taglioni et d'Essler. Elle s'enlevait comme la première, et au besoin pointait comme l'autre, de sorte que le pauvre soldat de plomb vit ce qu'il n'avait encore été donné à aucun cBil humain de voir; c'est-à dire une danseuse qui pouvait, dans la même soirée, danser lacachucha du Diable- Boiteux , et le pas de la supérieure des nonnes dans Roberl4e-Diable. Le soldat de plomb n'avait pas bougé de sa place, et c'était lui, tandis que la charmante chorégraphe, légère conune un oiseau, semblait n'y pas penser, c'était lui dont le front ruisselait de sueur. Il est vrai que la danseuse avait semblé lui faire les honneurs de ses pas les plus enlevés, et plus d'une fois, comme marque du grand intérêt qu'elle lui portait, avait dans ses pirouettes presque effleuré son nez du bout de son petit pied rose. Mais au milieu de cette satisfaction inouïe que venait d'éprouver le pauvre^ factionnaire, d'avoir un ballet à lui tout seul, il lui était arrivé une grande désillusion. C'est qu'il avait reconnu son erreur primitive : la belle dame avait deux jambes. Si bien que cette similitude sur laquelle il comptait un peu pour se rapprocher de la grande dame ayant disparu, il s'en trouvait repoussé à mille millions de lieues. Le lendemain, les enfants, tout joyeux de revoir leurs joujoux, se levèrent presque avec le jour. Comme il faisait un temps magnifique, le petit garçon décida que ses soldats de plomb passeraient la revue sur la fenêtre. Pendant trois heures, il leur fit faire, à sa grande joie, toutes sortes d'évolutions. A huit heures, on l'appela pour déjeûner. Comme on parlait fort dans le pays d'une invasion de hulans, il craignait que ses hommes ne fussent surpris, et plaça son factionnaire de la veille, de la vigilance duquel il avait été content, l'ayant retrouvé à la même place où il l'avait mis, en sentinelle perdue, c'est-à-dire le plus près possible du bord de la fenêtre. Pendant que le petit garçon déjeûnait, soit qu'il y eût un courant-d'air qui emporta la sentinelle, soit que placé trop prés du bord, le pauvre écloppé ait

eu le vertige, et, mal solide sur sa jambe, n'ait pas pu se retenir, soit enfin que les hulans que l'on craignait fussent venus et l'eussent surpris au moment où il s'y attendait le moins, le factionnaire fut précipité la tête la première du troisième étage. C'était une chute horrible. Un miracle seul pouvait le sauver; — le miracle se fit. Comme, même en tombant, le fidèle soldat n'avait point lâché son arme, il tomba sur la baïonnette de son fusil. La baïonnette entra entre deux pavés, et il resta la tête en bas, la jambe en l'air. La première chose dont s'aperçut le petit garçon en rentrant dans la chambre, après son déjeûner, fui de la disparition de sa sentinelle perdue. Il pensa judicieusement qu'il avait dû tomber par la fenêtre, appela la bonne de sa sœur, W^ Claudine descendit avec elle et se mit à chercher sous la fenêtre. Deux ou trois fois l'un ou l'autre des chercheurs faillit mettre la main ou le pied sur le soldat de plomb ; mais il était juste dans la position où il présentait le moins de surface, et ni l'un ni l'autre des chercheurs ne le vit, quel qu'attention qu'ils missent à leurs recherches. Si seulement le soldat leur eût crié : — ici, me voilà, — ils l'eussent trouvé et réuni à ses camarades , ce qui eut épargné bien des malheurs. Mais, sans doute, rigide observateur de la discipline comme il l'était, il jugea qu'il n'était point convenable de parler sous les arn^es,

 De grosses gouttes de pluie commençaient i tomber ; un orage terrible s'amassait ao ciel ; le petit garçon, en habile général, pensa que mieux valait abandonner un soldat estropié, à qui sa chute d*un troisième étage n'avait pas dû remettre la jambe, que d'exposer à une inondation et aux coups de tonnerre une compagnie de vingt-quatre hommes habillés à neuf et bien portants. Il remonta donc au troisième, d'u^mt à la bonne de sa sœur de le suivre, ce que celle-ci s'empressa de faire, rentra ses vingt-quatre soldats , les remit dans leur boite, referma la fenêtre contre la pluie, tira les rideaux contre les éclairs. Puis il laissa la tempête faire rage , se contentant , pour toute réflexion, de crier, en passant, à sa sœur : — Comme elle a l'air triste, ta danseuse ; est-ce qu'elle était amoureuse, par hasard, de mon soldat de plomb? — Ah ! oui , répondit la petite fille*; avec cela qu elle aurait été choisir justement celui-là qui n'aurait eu qu'une jambe ! — Dame ! qui sait, dit le petit garçon avec une philosophie au-dessus de son âge, les femmes sont si capricieuses. Et il sortit pour aller prendre sa leçon, — Et le soldat de plomb, demanda Charles. :— Oui, le soldat de plomb, répéta Paul. . — Je vois avec satisfaction et avec orgueil, dit Gérard , en s'inclinant, que Tintérêt est sur mon héros. Revenons donc au soldat de plomb. L'orage avait éclaté. Il tombait une pluie torrentielle, que le soldat de plomb reçut la tête en bas, fiché qu'il était entre deux pavés par la pointe de sa baïonnette. Cette pluie fut un giand bonheur peur lui. Placé comme il Tétait, il eut eu à coup sûr, sans ce rafraîchissement inattendu, une congestion cérébrale. I/orage passa comme tous les orages ; puis le beau temps revint. Deux gamins se mirent à jouer aux billes contre le mur de la maison de la fenêtre de laquelle était tombé le soldat de plomb. Une bille s'arrêta contre le shako du soldat de plomb. En ramassant sa bille, le gamin ramassa le soldat de plomb. Il le remit sur ses jambes, ou plutôt sur sa jambe. Il n'avait pas bougé, malgi'é son amour pour la danseuse de papier, malgré sa nuit de veille, malgré sa chute du troisième étage. Il était toujours ferme au port d'armes, l'œil fixé à dix pas devant lui. — Il faut l'embarquer, dit l'un des gamins. C'était chose facile : les ruisseaux étaient devenus de véritables rivières. Il ne manquait qu'un bateau, le premier morceau de papier en ferait les frais. Ils entrèrent chez un épicier, et lui demandèrent s'il voulait leur donner un journal. I^a femme de l'épicier venait d'accoucher d'un fils, chose que désirait beaucoup Tépicier, qui n'avait encore eu que des filles et qui

craignait que son nom ne s'éteignit. Il était donc dans un moment de bonne humeur. Il fut généreux et donna aux deux gamins le journal qu'ils lui demandaient. Ils en confectionnèrent un bateau : à l'instant même, on posa le bateau sur le ruisseau, et à l'avant le soldat de plomb, qui se trouva être à la fois capitaine, lieutenant,' contre-mat tre, pilote et équipage. Le bateau partit ayant son roulis et son tangage, comme un bâtiment de haut bord. Les deux gamins l'accompagnèrent en courant et en frappant dans leurs mains. Au reste le bateau, malgré le cours rapide du fleuve sur lequel il était embarqué, se conduisait à merveille, montant avec la vague, descendant avec elle, naviguant au milieu des épaves de toutes sortes, qui nageaient çà et là, heurtant les roches du rivage, mais tout cela sans échouer, sans sombrer, sans même faire eau. Au milieu de tout ee bouleversement, le soldat de plomb se tenait à l'avant, Tarnie au bras, solide au poste, et ne paraissant pas plus incommodé du mouvement des vagues que s'il avait navigué toute sa vie. Seulement quand le bâtiment virait de bord, ce qui lui arrivait quelquefois lorsqu'il rencontrait un tourbillon, on pouvait le voir jeter un regard rapide et mélancolique sur la maison où il laissait ce qu'il avait de plus cher au monde. Le ruisseau allait se jeter à la rivière. Le bâtiment se jeta à la rivière avec le ruisseau. Une fois là, les gamins furent forcé de Tabandonner, ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu sous l'arche d'un pont. L'arche de ce pont jetait une telle obscurité, que n'était le mouvement imprime au bateau, le soldat de plomb eût pu se croire dans sa boite. Tout à coup il entendit qu'on lui criait : — Eh la bas ! du bateau, avancez ici. Mais au lieu d'obéir, le bateau continuait son chemin. — N'avez-vbus rien à déclarer? cria la même voix. Cette seconde question n'obtint pas plus de réponse que la première. — Ah ! contrebandier de malheur, cria la même voix, tu vas avoir affaire à moi. En ce moment le bateau fit un de ces virements de bord, dont nous avons parlé, et le soldat de plomb vit un gros rat d'eau qui se mettait à la nage pour le poursuivre. — Arrêtez-le, arrêtez-le, criait le rat d'eau, il n'a pas payé les droits. Et il suivait le bateau, grinçant des dents, et criant aux copeaux et aux tampons de paille qui faisait la même route que lui : — Airêtez-le, mais arrêtez-le donc. Par bonheur, ou par malheur, car il eût peut-être été heureux pour le soldat de plomb qui, fort de son innocence, n'avait rien à craindre d'être arrêté par les douaniers — par bonheur ou par malheur, le courtint était si i-apide, que le bateau se trouva bientôt, non-seulement hors de la poursuite du rat, mais même hors de la portée de la voix. Mais le navigateur

n'échappait à un péril que pour tom • ber dans un autre. Il entendait au loin comme le bruit d'une cataracte. Au fur et à mesure que l'on avançait, ce bruit devenait plus fort. Plus le bruit devenait fort, plus,le courant devenait rapide. Le soldat de plomb, qui n'était jamais sorti de sa boîte, ne connaissait pas les environs de la ville. Cependant ce bruit croissant , celte rapidité doublée, tout, et surtout le battement de son cœur, lui indiquaient que l'on approchait d'un Niagara quelconque. Il eut un instant l'idée de se jeter à l'^au et de gagner le bord. Mais le bord était fort éloigné, et il nageait comme un soldat de plomb. Le bateau continuait d'avancer comme une flèche. Seulement, plus une flèche se rapproche de son but , plus elle va doucement. Plus le bateau approchait du but, plus il allait vite. Le pauvre soldat se tenait aussi raide et aussi d'aplomb

172 LB MONTE-CRISTO. qu'il pouvait, et nul ne lui reprochera, si grand que fût le danger, d'avoir cligné Tœil. L'^au devenait verte et transparente. Ce n'était plus le bateau qui semblait avancer, c'était le rivage qui semblait fuir. Les arbres couraient tout échevelés ; comme si, effrayés du bruit, ils voulaient, le plus vite possible, s'éloigner de la cascade. Le bateau allait à donner le vertige. Fidèle à son fourniment, le brave soldat de plomb ne voulut pas que Ton pût dire qu'il avait abandonné ses armes. Il serra plus fort que jamais son fusil contre sa poitrine. Le bateau tourna deux autres fois sur lui-même et commença de faire eau. L'eau monta rapidement. I^ soldat , au bout de dix secondes, en eut jusqu'au cou. Le bateau s'enfonçait peu à peu. Plus il s'enfonçait, plus il se détendait; il avait à peu près perdu sa forme et ressemblait à un radeau. L'eau passa par-dessus la tète du soldat de plomb. Cependant le bateau remonta à la surface et le soldat revit encore une fois le ciel, les rives du fleuve, le paysage, et, devant lui, le gouffre écumant. En ce moment suprême, si rapide qu'il fût, il pensa à sa petite danseuse de papier, si jolie, si légère, si mignonne. Tout à coup il seutit qu'il penchait en avant. Le bateau se déchira sous ses pieds et il fut précipité dans l'abime sans même avoir le temps de dire : Ouf ! Un énorme brochet, qui tendait le bec dans Tespérance qu'il lui tomberait quelque chose d'en haut, le reçut dans sa gueule et l'avala. Dans le premier moment, il eût bien été impossible au pauvre soldat de plomb de se rendre compte de ce qui s'était'passé ni de dire où il était. Ce qu'il sentait, c'est qu'il était tout à fait mal à son aise et couché sur le côté. De temps en temps , comme si une lucarne s'entrebdillait, un jour glauque arrivait jusqu'à lui, ei il voyait des choses dont les formes lui étaient inconnues. 11 était agité par un mouvement rapide et sa'ccadé , qui lui donna peu à peu à penser qu'il pourrait bien être dans le ventre d'un poisson. Du moment où cette idée lui fut venue, il s'orienta et comprit que ces espèces d'éclairs qui venaient jusqu'à lui c'était le jour qui pénétrait dans les cavités thoraciques du poisson, lorsqu'il ouvrait ses ouies pour dégager l'air de l'eau. Au bout d'un quart d'heure, il ne douta plus. Que faire ? Il eut bien l'idée de s'ouvrir un chemin à l'aide de sa baïonnette, mais s'il avait le malheur de crever la vessie natatoire du poisson, le poisson, ne pouvant plus faire la provision d'air à Taide de laquelle il monte à la surface de l'eau, tomberait au fond de la rivière. Que deviendrait-il alors, enseveli dans un cadavre ? Il valait mieux laisser vivre le poisson : si puissant que fussent les sucs gastriques du

cétacé, il était probable qu'il ne parviendrait pas à le dissoudre. Il deviendrait bien certainement une gêne pour le poisson, qui, au bout de deux ou trois jours , finirait par le rejeter, Il y avait un précédent : Jonas I Du moment où il lui fut clairement démontré qu'il était dans un poisson, le naufragé ne s'étonna plus de rien. Tout lui était expliqué — les mouvements rapides à droite et à gauche, les plongeons au fond de l'eau , les soulèvements à sa surface, et, autant qu'il put mesurer le temps, il passa vingt quatre heures ainsi, dans un état de tranquillité relative. Tout à coup le brochet se livra à des soubresauts effrayants, dont notre héros chercha en vain à se rendre compte .'II fallait ou qu'il fût arrivé quelque accident grave, ou qu'il fût agité par une passion violente. Il se tordait, secouait la queue, et, pendant quelques instants, le soldat, couché jusque là, se retrouva dans une position verticale. Le brochet était tiré hors de l'eau par une force supérieure à la sienne, et à laquelle il essayait inutilement de résister. Le brochet avait une affaire désagréable avec un hameçon. A la façon plus difficile dont respirait le brochet, à la façon plus facile dont il respirait, lui, le soldat de plomb comprit que le brochet était amené hors de son élément. Pendant une heure ou deux il y eut encore lutte entre la vie et la mort; enfin la vie fut vaincue, et Tanimal resta immobile. Pendant son agonie, le brochet avait été transporté d'un endroit à un autre; mais où cela? Le soldat de plomb l'ignorait complètement. Tout à coup un éclair pénétra jusqu'à lui. La lumière lui apparut et il entendit une voix qui disait, avec laccent de Tétonnemcnt : — Tiens, le soldat de plomb, I^e hasard avait ramené le voyageur dans la même maison d'où il était parti, et cette e;:clamation était poussée par M^te Claudine, la bonne de la petite fille, qui assistait à l'ouverture du brochet, et qui reconnaissait celui qu'elle avait vainement, avec le petit garçon, cherché la veille dans la rue. Ah ! par exemple, dit la cuisinière, en voilà une sévère, comment diable l'honuQe de "plomb de M. Jules peut-il êtie dans le ventre d'un poisson. Il n'y avait que le soldat de plomb qui pût répondre à cette question ; mais il se tut, dédaignant probablement de dialoguer avec des domestiques. Ah ! dit la bonne, M. Jules va être fièrement content. Et mettant le soldat de plomb sous le robinet de la fontaine, elle lui fit la toilette, chose dont il avait grand b3soin, et le reporta sur la table du salon. Toutes les choses étaient comme le soldat de plomb les avait laissées. La tabatière à musique était à sa place, les vingt-quatre soldats bivouaquaient dans un bois d'arbres peints en rouge, au feuillage pointu et frisé ; enfin la danseuse de papier était toujours sous sa

grande porte, non plus postée vaillamment sur ses pointes, mais d'aplomb sur ses deux pieds, et comme si ses deux pieds ne la pouvait porter, appuyée contre la porte. En outre, on devinait qu'elle avait beaucoup pleuré ; elle avait les yeux horriblement bouffis, et elle était pâle à croire qu'elle allait mourir. Le pauvre soldat fut si ému de l'état dans lequel il la voyait, qu'il eut l'idée de jeter loin de lui shako , fusil , sac et giberne, et d'aller tomber à ses pieds. Au moment où il délibérait s'il allait le faire, et où il essayait de vaincre sa timidité naturelle par toutes sortes de raisonnements intérieurs , la petite fille rentra et le vit. — Ah ! cjest donc toi, dit-elle, mauvais invalide, qui es cause que ma danseuse de x^sipî^i* ^ pleuré toute la nuit, et qu'elle est si faible ce matin qu elle peut à peine se tenir sur les jambes. — Tiens ! voilà pour ta peine. Et prenant , sans plus de discours , le soldat de plomb à pleines mains, mademoiselle Antonine le jeta dans le poêle. L'action avait été si rapide, si instantanée, si inattendue,

 que le soldat de jilomb n'avait pu opposer aucune résistance. Il venait de passer d'une eau trés-froide dans une atmosphère tempérée, et tout à coup il éprouvait une chaleur étouffante et se trouvait au milieu d'un foyer chauffé à blanc. Cette chaleur, près de laquelle la température du Sénégal était la zone tempérée, était-elle celle du feu qiû lui brûlait le corps ou de Tamour qui lui brûlait le cœur? Il ne le savait pas lui-même. Mais ce qu'il sentait parfaitement, c'est qu'il s'en allait , fondant comme une cire, et que, dans un instant, il ne resterait plus de lui qu'un lingot informe. Alors, de ses yeux mourants il jeta un dernier regard sur la petite danseuse, qui, de son côté, le regardait, les bras étendus vers lui et les yeux tout éperdus. • En ce moment, la fenêtre, mal fermée, s'ouvrit sous l'effort du vent ; une raffale entra dans la chambre, et , emportant la danseuse comme une sylphide, la jeta dans le poêle, presque dans les bras du soldat de plomb. A peine y étaitrelle, que le feu prit à ses vêtements et qu'elle disparut au milieu des flammes> consumée, comme Sémélé, en quelques secondes. La petite fille se précipita pour porter secours à la danseuse. Il était trop tard.^ Quant au pauvre invalide, il acheva de fondre, et quand le lendemain la bonne nettoya les cendres, elle ne retrouva plus qu'iin petit lingot ayant la forme d'un cœur. C'était tout ce qui restait du soldat de plomb. Voilà l'histoire que nous raconta Gérard, en nous montrant un petit cœur de plomb qu'il portait à sa montre en guise de breloque, entre un chien assis et une tête de mort. Il prétendait Tavoir acheté la veille à la bonne même de W^^ Antonine, dont, disait-il, il tenait l'histoire (1). Ce ne fut pas la seule qu'il raconta, et si je me souviens des autres, mes chers enfants, je vous les dirai, comme je viens de vous dire celle-ci. Alexandre Dumas. LES ESCARGOTS GUILLOTINÉS. Vendredi matin. Illustre maître, Je suis l'un de vos cent millions de lecteurs, et Tun de vos cent millions d'amis inconnus. Malheureusement, je ne compte que parmi les zéros qui n*ont de valeur que par Tunitè que vous représentez. Je lis chaque semaine le Monte-Cristo^ regrettant après cette lecture que la semaine n'ait pas quatre jeudis, phénomène que vous saurez un jour accomplir, j'en ai la certitude. En relisant votre article sur la guillotine, je me suis rappelé un livre que vous n'avez peut-êtnj jamais vu, et qui n'a peut-être jamais été lu, intitulé : La Cochtioperie^ ou recueil d'expériences très curieuses sur les hélices terrestres vulgairement nommées escargots, et dont je vous donne une analyse. Puisse-t-elle vous intéresser. Votre tout dévoué admirateur. De

Marilly. (1) J'ai appris depuis que le conte é(ait d'Andersen* Le célèbre naturaliste Spallanzani avait avancé que si l'on coupait la tête à des colimaçons, elle parvenait au bout d'un certain temps à se reproduire. Valmont de Bomare assure avoir fait et répété plusieurs /ois cette amputation sans en avoir obtenu le résultat annoncé par Spallan zaai, et sans que jamais il ait aperçu aucun vestige de tête reproduite. Voltaire, de son côté, curieux de vérifier un fait aussi singulier, dit avoir coupé la tête et les antennes à des limaces, et leur en avoir vu renaître de nouvelles. Il n'eut pas le même succès sur des colimaçons. Des têtes, en effet, reparurent sur quelques-uns qui avaient souffert l'amputation ; mais un examen plus approfondi fit voir que la décapitation n'avait pas été complète, et Voltaire demeura persuadé que lorsque la tête a été abattue entièrement, l'animal n'en recouvre pas une autre. Ce qui parait certain, c'est que Spalanzani ne réclama pas, du moins formellement, contre la dénégation de Valmont de Bomare,et que celui-ci y persista jusqu'à sa mort. L'auteur de la Cochlioperie à voulu savoir à quoi s'en tenir sur ce fait extraordinaire, et il a choisi, pour répéter cette curieuse et cruelle expérience, le pauvre escargot de vigne, hélix pomaria (J. J.). Il s'accuse d'avoir sacrifié, pour en venir à cette fin, au moins un millier d'individus de cette espèce innocente. *« Non, dit-il, sans que la compassion émut son cœur, » — mais tout bien calculé, il a cru qu'il y avait beaucoup moins de mal a immoler en gémissant des animaux sur f autel de le science^ que de les tuer avec plaisir sur le bloc de l'intempérance, de la gourmandise et de la volupté, et que, couper le cou & cinquante escargots en un jour, ou manger quatre douzaines d'huîtres à son diner, si cela né revient pas au même, c'est que la déglutition est beaucoup plus douloureuse qu3 la décapitation. Quoi qu'il en soit, l'auteur, après avoir enseigné comment il faut s'y prendre pour couper habilement, et sans doute utilement pour la science, la tête aux escargots, donne les faits suivants comme les résultats de ses expériences. 1® Une tête d'escargot abattue jouit encore du mouvement et du sentiment pendant un temps assez long. Elle peut même, dans la belle saison, retirer et pousser ses cornes. 2o Dès escargots auxquels oi^ a coupé la tête, vivent plus d'une année sans boire et sans manger, mais s'ils sont tO' talement privés de nourriture, loin que leurs têtes ou d'autres parties de leur corps qu'on aurait amputées puis* sent se reproduire, ils finissent au contraire par mourir. L'auteur à constaté ce double fait en enfermant des escargots décapités dans une caisse vide, où il n'y avait aucune nourriture à leur disposition. Son opinion est qu'ils y sont

morts de faim. 3^ Le temps le plus propre aux décapitations des ^scar* gots pour soumettre les animaux à des expériences dont on puisse espérer du succès, est le commencement du printemps: 4<> Si après l'amputation de quelques parties de l'escargot, on veut que ces parties puissent se reproduire, il faut fournir à l'animal de la nourriture, car quoique dicapHf^ il peut se nourrir, soit d'abord en absorbant quelques liquides, soit à mesure que sa tête se reproduit, en paissant l'herbe du gazon frais, des feuilles, des plantes potagères, eUî. ^ Si l'on coupe avec de grands ciseaux une partie de l'empattement des escargots, c'est-à-dire de cette portion de son corps sur. laquelle il se traîne, la partie amputée se reproduit en six mois. Si l'on fend le cou derrière les g**andes cornes, la blessure se ferme, et la peau se recolle

174 LE MONTE-CRISTO. en moins de deux mois. Si on coupe une ou toutes les cornes, elles se régénèrent entièrement, si on divise ces cornes dans toute leur longueur, elles se g^érissent en deux ou trois mois. 6® L'auteur ft vu des têtes d'escargots se reproduire quoiqu'ils eussent subi une décapitation parfaite. Dans sa première expérience, la reproduction ne fût pas complète. Les escargots moururent pendant l'hiver avant que leur nouvelle tête fut formée! La deuxième expérience fut plus heureuse. Les escargots décapités ayant été jetés dans un bois humide où ils pouvaient trouver : « des nourritures propres à être avalées sans le secours de la bouche » — L'auteur leur vit — « vers la fin de la belle saison une nouvelle tête assez ressemblante à un grain de café, avec quatre petites cornes, une bouche et des lèvres. A la fin de rélé, les têtes furent parfaitement reproduite», » d'où l'auteur conclut qu il faut environ deux ans pour que la tête d'un escargot se reproduise, quand elle a été bien véritablement coupée. Pardonnez moi, cher maître, à propos d'une question aussi grave que celle de mort, de vous écrire aussi légèrement, mais, vous le savez, nous sommes tous Athéniens. DE Marïlly. THÉÂTRES. THEATRE - FRANÇAIS. Reprise de la Jeunesse de Henri V. Le Théâtre-Français qui surabonde, et qui surtout est d'un bonheur extrême dans ses reprises, a repris, il y a tantôt un mois, la Jemesse de Henrt K. La Jeunesse de Henri V avait laisse quelques souvenirs dans l'esprit de ceux qui Tout vu représenter comme moi, il y a trente-cinq ans. A cette époque, du moins à la représentation à bénéfice où je la vis pour la première fois, elle était jouée par Fleury, Damas, Armand, Michot, M»'^ Mars, M"* Rose Dupuis. A sa'reprise, elle a été jouée, par MM. Leroux, Maillart, Monrose, Métrème,Masquillet, MM"« Fix et Favart. Nous ne voulons pas dire que MM. b'ieury, Damas, Armand, Michot, Mkin>« Mars et Rose Dupuis jouassent mieux la comédie que MM. Leroux, Maillart, Monrose, Métrème, Masquillet, et MM"«« Fix et Favart. Mais, à coup sur, ils la jouaient d'une autre façon. Nous, en appelions à M. Empis lui-même, qui, étant notre aîné d'une quinzaine d'années, a dû voir le ThéâtreFrançais dans son meilleur temps, Aussi la pièce reprise a-t-elle été jouée deux fois sans argent, ce qui ne prouverait rien, mais sans succès, ce qui prouve beaucoup. Les vieux amateurs s'en sont pris au jeu des artistes. Les nouveaux spectateurs s'en sont pris à la forme de la pièce. Ite se sont demandé, ces derniers, bien entendu, comment près du héros illustré par Shakspeare, près du joyeux et excentrique

compagnon de Falstaff, de Poins, de Peto et de Bardoff, né vers 1380, montant sur le trône en 1413, gagnant en 1415 la bataille d'Azincourt, et mourant au château de Vincennes en 1422, ils pouvaient trouver le poète courtisan Rochester, ne en 1d48 et mort en 1680, c'est-à-dire trois cents ans juste après la naissance du prince auprès duquel le place M. Alexandre Duval, de son vivant académicien. C'est que M. Alexandre Duval était de cette fameuse école de M. Briffault, pour laquelle non-seulement la couleur locale, mais encore la chronologie n'avait pas été inventée. Puis, qu'on nous permette le récit d'une petite histoire que ne connaît peut-être pas le directeur du Théâtre-Fran çais, tout académicien qu'il soit lui même. Avant Alexandre Duval, quia fait la Jeunesse de Ilenf'i V, existait un certain Mercier, qui, outre V Habitant de la Guadeloupe^ la Brouette du Vinaigrier et Jean Hennuyer, avait fait un Charles II, roi d'Anglelerre^ en ceriaim liev^ — comme avant Voltaire, qui a ùài ZMre^ Semiramis et Brulvs, existait un ix»niiié Shakspeare, qui, outre Macbeth^ Romeo ei Juliette et le Juif de Venise^ avait fait Othello^ Hamlet et Jutes César. Or, comme Charles II, roi d'Angleterre dans un certain JieUj comédie très morale en cinq actes très courts, je cite son titre tout entier, est beaucoup moins connu qu'Othello^ qii Hamlet et que Jutes César ^ nous allons entrer dans quelques détails sur cet ouvrage, devenu aujourd'hui si rare qu'il n'en existe que deu.x exemplaires à Pans, et si chers, que mon ami Tresse, soit dit sans reproches, n*a pas voulu me lâcher un de ces exemplaires à moins de vingt francs. Ce fut en 1789 que Mercier publia, sous la rubrique de Venise, cette singulière comédie, dédiée aux jeunes princes, et qui devait être représentée pour ta récréation des EtatsGénéraux. Ouant au nom de son auteur, c'était tout simplement ix DISCIPLE DE Pythagore. — Elle portait pour épigraphe l'épigraphe romaine : Panem et Circences. L'avant propos était curieux, aussi le citons-nous en entier. Le voici : Avant-propos. « Nos poètes tragiques sont de terribles gens ; ils np mettent les rois sur la scène i^ue pmir les poignarder et pour les empoisonner ou les decouronner tout au moins : nos poètes comiques sont plus doux, quand ils font monter les rois sur le théâtre, ce n'est point pour les tuer, c'est pour peindre un acte intéressant ou familier de leur vie privée ; ainsi nous avons vu notre Henri IV, et dernièrement Frédéric le Grand, figurer sur la scène française, et y paraître des hommes très aimables. » Que d^aulres viennent nous offrir Charles I^** passant in trône sur Téchafaud et payant de sa tête ses perfidies envers sa nation ; nous avons mieux aimé présenter son fils Charles II en robe de chambre et en

bonnet de nuit. C'est donc ici le portrait d'un roi en déshabillé , et pour le coup sans gardes ; de sorte qu'il a été impossible à l'auteur dp placer une seule fois dans sa pièce cette phrase sacramentelle et toujours d'un si grand et si bon effet: — Holà ! gardes, à moi 1 « Quel mauvais genre, dira-t on, qu'une pièce de théâtre où il ne se trouve pas un capitaine des gardes ! quel oubli des principes de nos grands maîtres ! quel ravalement do fart I » Nous en conviendrons de bonne foi. » Mais un roi est un homme comme utl autre , il n^est souvent même heureux qu'en se faisant homme le plus qu'il peut, c'est-à-dire en cachant soigneusement sa vie intérieure. » On demandera peut-être ensuite où est la morale de cet ouvrage? » Ah I nouvel embarras pour répondre. » Aussi nous croyons que mieux vaut avouer tout de suite, avec un sage, qu'il n'y a point sous le ciel d'établissement humain qui soit capable d'engendrer la perfection morale tant que l^s hommes sont hommes. • Cependant, ne désespérons point d'éprouvé un peu la moralité de cette comédie. Essayons et prenons un ton grave; l'histoire révélera un jour tout ce qu'auront fait les princes, dira ce qu'il y a aujourd'hui de plus caché. Ello n'a pas manqué de nous instruire du libertinage de Charles II, de sa vie dissolue, qui le rendit méprisable.

LE MONTE-CRISTO. 175 » Ainsi, les petites scéoesde débauche des princes vivants, si elles ne sont point réparées, seront un jour burinées par l'histoire ; mais voyez en même temps renchaînement des choses ! Si Charles II n'eût point tant aimé les lilles, il n'eût point vendu Dunkerque à la France; telle est la cause d'un grand événement, d un événement fortuné pour nous autres Français ; je ne doute pas qu'un politique y réfléchisse mûrement, car les catins tiennent plus qu*on ne le pense aux grandes et modernes révolutions des Etats. » . Voilà, je crois, lecteur^ de la politique et de la morale bien fondues ensemble dans cette comédie, sans compter le spectacle d'un roi qui, ayant perdu sa bourse qu'on lui a volée, est à la merci d'une matrone. — Qu'estce qu'un roi sans argent dans un pareil lieu? — La matrone avare lui dit des injures, renferme sous clef et veut le faire jeûner au pain et à l'eau. Nous renvoyons ici le lecteur aux réflexions que fait Charles II qiiand il ne trouve plus sa bourse et qu'il est dans l'impossibilité de payer les viles créatures dont il est environné. — Toutes alors font tapage contre lui. C'est le bon joaillier qui lui sert de caution et le tire d'affaire. » AjDutoiis qu'au milieu.de tant de brochures sérieuses, et d'un ton sévère, on ne sera peut-être pas fâché d'en lire une enfin d'un style tout à fait différent, mais qui à l'examen regagnera peut être ce qu'elle aurait pu perdre au premier coup d'œil. Il né faut pas que le Français soit trop longtemps sérieux, cela ne serait pas bon, le rire doit se mêler chez lui aux choses les plus graves, voilà pourquoi l'on se piopose d'égayer les états généraux au milieu de leurs travaux patriotiques, par la représentation d'une comédie propre aies délasser de leui's fatigues peut-être aussi longues qu'honorables. Or , pour que les états généraux soient parfaits, il faut, selon nous, qu'ils ressemblent à un grand btal masqué^ c'est-à-dire que chacun y porte un domino après avoir laissé à la porte son habit et même sa physionomie pour prendre uniquement celle d'un français : le député ne doit plus être tel ou tel personnage, mais un citoyen^ l'habit long, l'habit court, les croix, les cordons, mitres, casques, que tout cela disparaisse sous le domino tandis que la voix libre du patriotisme errera seule parmi l'égalité des individus autorisés à tout se dire. — Le bal de l'Opéra doit donc être à la lettre le modèle des états généraux, parce que toutes les conditions y sont confondues et qu'on n'y porte oi canne ni épie (1). Mais ne voilat-il pas encore un aspect politico-moral qui s'ouvre à notre pensée? Finissons, car sans cela nous pourrions véritablement risquer de devenir profond ! » Puis,

après cet avant propos passablement embrouillé vient la pièce. L'analyse en est simple. La duchesse de Portnsmouth, cette bonne W^ de Kéroual, envoyée par Louis XIV à son frère d'Angleterre, à titre d'ambassadeur, s'inquiète des nombreuses infidélités du roi. Elle prie Rochester de corriger Sa Majesté de ce petit défaut, et surtout de la guérir d'aller dans certains endroits où sa santé, plus encore que sa vie, est exposée. Rochester consent à tenter la chose • justement le même soir le roi a ime partiearrangée ; on lui a parlé d'une pprle nommée Betty, qu'il ne trouvera qu'en plongeant dans les profondeurs de l'égoût social. Betty, renseignée par Rochester qui la connaît de longues mains, enlève au roi pendant son sommeil sa bourse et sa montre, remet le tout à Rochester qui part au point du jour, sans payer, en disant : la dépense regarde mon camarade. Le camarade réveillé demande deux choses, son ami et son compte. L'ami a disparu. Quant au compte, il est là et se monte à dix-neuf guinées. Bagatelle ! . Charles II fouille à sa poche, pas de bourse, à son gousset, pas de montre. (1) Nous soulignons les mots que eouligno Mercien maïs nous Tavouons, sans deviner pourquoi il les souligne. Il s'écrie qu'on Ta volé. La maison est honnête, on n'y vole pas, mais on ne s'y laisse pas voler non plus. On met le roi soi^s clef jusqu'à ce qu'il ait trouvé dixneuf guinées. Le roi resté seul, se désespère, mais tout à coup il songe à la bague qu'il porte au doigt et qui vaut deux cents guinées. Il appelle, on vient, il donne sa bague, non point pour qu'on la vende, il tient au bijou, mais pour qu'on le porte chez un joaillier qui prêtera dessus vingt guinées. On porte h, bague chez un joaillier qui est justement le joailler de la couronne. Il reconnaît la bague pour appartenir au roi. Voilà le roi, de volé qu'il était, devenu voleur. Il se décide à dt^mander le joailler, lui-même. Le joaillier vient Il reconnaît le roi comme il a reconnu la bague. Il tombe aux gonouxdu roi en lui demandant pardon; la •matrone, en reconnaissant le roi, tombe à genoux d^ son côté ; les pensionnaires de Ja maison, toujours en reconnaissant le roi, tombent à genoux du leur. Tout cela demande pardon. Le roi pardonne. Alors, s'élève un immense cii de vive le roi, que Charles II ne peut éteindre qu'en se sauvant. Rentré au palais, il s'apprête à laver la tête à Rochester, lorsque la belle duchesse* de Portsmouth s'interpose, explique tout, prend le crime sur elle, et fait fondre toute cette colère du roi dans un baiser. Vous voyez que moins la métamorphose de Betty en fille de taverne, moins la métamorphose de la matrone en capitaine Coop, moins la métamorphose du page en maître d'italien, moins enflji cette pauvre petite intrigue qui fait retrouver à

Rochester sa nièce sous le costume de lîi jolio taverniùre ; la pièce de Charles II et de Henri V est identique. Mercier avait encore été plus volé que Chiirles II. Cola se faisait ainsi au XYIII* siècle, et l'on dit que cela se fait encore au XIX*^. Aussi le soir de la représentation de Henri V, Mercier reconnut-il son Charles 11^ scène pour scène. Mercier était brouillé avec la Comédie-Française, mais fort ami avec Alexandre Duval, qui tout ami de Mercier qu'il fût de son côté, venait comme on voit de fouiller à sa poche sans sa permission, peul-être parce qu'il était son ami. Mercier attendit le troisième acte tout en mâchonnant sa vengeance. Puis le troisièmeacte fini, entrant dans le foyer du théâtre au moment où Alexandre Duval recevait les compliments des acteurs. — Dis donc, Duval, dit-il, en lui frappant sur l'épaule, comment trouves-tu ces imbéciles de Comédiens français qui avaient dit qu'ils ne joueraient plus rien de moi. Puis il s'en alla en secouant la tête et en répétant : — Les imbéciles, les imbéciles I L'anecdote m'a paru curieuse et valoir au moins les vingt francs que la pièce m'a coûtés. " Et maintenant, si l'un de mes lecteurs est assez bibliomane pour reprendre la pièce de Mercier au même prix, je la tiens à sa disposition, à la condition qu'il gardera les vingt francs pour la première souscription à une bonne œuvre qu'ouvrira le Monte-Christo^ tout honteux à cet endroit d'être en retard sur le Mousquetaire, Alex. Dumas. », P. S. 11 va sans dire qu'avec la pièce de Mercier, le lec teur bibliomane aura* droit à l'autographe du présent arti oie. Alex. DUMAS. Seal propriétaire et seul rédacteur du Monte-Cristo. Paris. — Imprimerie de E. Brière et O, rne Vivîemic, 49.

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

176 LE MONTE-CRISTO. El Yeite ekez €HAI11EI}. éliteir. iMilevaré Saiitlariii, r 41 LA COMTESSE DE CHARNY. PAR ALEXANDRE DUMAS. Un beau volume jésus in-S" à deux colonnes contenant la matière de 20 vol. ordinaires, 4 fr 65. EL SALTEADOR PAR ALEXANDRE DUMAS. Dn grand volume in-8^ à deux colonnes contenant la matière de 3 volumes, 70 centimes. A la Bénie librairie : ROMANS ILLUSTRÉS A 20 CENTIMES LA FfiUlLLC ALEXANDRE DUMAS. Les Crimes célèbres. 1 v. lUust. FRÉDÉRIC SOITLIÉ. Les Mémoires du Diab c. Confessions générales. Saturnin Fichet. Huit jours au château. Au jour le jour. Le fiananier. Marguerite. Un malheur complet. Julie. La Lionne. Diane de Chîvry. Le Conseiller d'Etat Les Quatre Sœurs. Le Magnétiseur. Le comte de Toulouse. Sathaniel. Le vicomte de JBéziers. Les deux Cadavres. Le Lion amoureux. 3 fr. 95 3 2 2 1 B B I) B 15 55 75 10 90 70 90 50 30 10 50 10 10 10 10 10 10 10 50 PAUL DE KOCK. Carotin. L'Amant de la Lune. Sans Cravate. La famille Gogo. Ce Monsieur. L'Homme aux 3 culottes. L'Amoureux transi. 1 V. illust. 1 -1 — 1 — 1 — 1 — 1 — 1 — La jolie Fille du Faubourg. 1 — Mon ami Pi£Pard. L'Amour qui passe et l'Amour qui vient i Cerisette. i Une Gaillarde. l Taquinet le Bossu. 1 Picciola. SAINTETE. 1 ALBOISE ET BfAQUET. Les Prisons de l'Europe. 1 — 1 fr. 10 3 15 . -/O 50 I 1 B 1 1 — 1 — 1 10 90 10 10 50 80 50 90 3 75 (Eivres cênylaes de Shaks^eare. tndictiM loivelle, pn BENJAIIN LAIOCHI. Deux magnifiques volumes jésus in-8» à deux colonnes illustrés de 225 gravures sur bois, 1 1 fr. 55 c.

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

1" ANNÏE. N" 1». UN IWHERO, a» CBKTIMBS. Jïiml 9 njllLET 1857. MONTE-CRISTO JODKNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE D€MAS, SEUL. Ob VAboiine A Parla. ■ FRANCE: Pdri» Un «n. . 8fr.-"0. 1 barean du Joiumalt me Notre-Dame de* victoire*, m" 11. ÉTRANGER: AngleteTrc. ... Un an, 13fr. — c. 1 Piémont Un an, 15fT."-c. Belgiqiw Un an, 13 SO Portugal Un an, 11 50 EipwDs Un an, 13 50 Fruase Un an, 13 00 Naple* Uu «D, 15 — I Ruula Un an, 13 flO Lm dauKDdaa d'aboniwmenta dinrent Itw xinaaiet, franco, k H. Ddanar, au bnraau du journal, aï«c une valeur »ut Pari» on un mandat inr la poaM. CiUSEKIE iVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs. Encore une course ou deui dans Londres , puis nous pasBeroQS à autre chose. Je TOUS ai dit qu'à notre retour du palais de Cristal nous TisiterioQB Westminster. Nous allons partir. Y arriveronB-nous aujourd'hui? Je n'en sais rien Nous allons & pied , et nous rencontrons bien des souvenirs sur notre route. Nous partons, vous vous le rappelez, de London Coffee Houae. Faisons une première halte i. cinguante pas à peu près de notre point de départ ; cette rue à droite c'est Farringdon Street, au bas de la quelle coule la rivière Fleet, où Pope fait plonger les héros de sa Danciade — lisez de son Imbécilliade. — C'est la traduction aussi exacte que je puis vous la donner. A force d'y plonger des imbéciles , la rivière Fleet est devenue un ègout. Entrons dans cette rue, s'il vous plaît, cher lecteur, non pas qne noue ayons, ni vous ni moi, aSàire, Dieu merci, Â la rivière Fleet, mais je veux vous montrer le squelette de la fameuse prison qui portait le nom de la rivière. C'est là que Shakspeare , après une vie d'aventures , a fait mourir un de ses pereonui^es de prédilection , celui qui, tandis qu'Haralet, Macbeth et Othello le font le maître de Corneille et de Hacine, le fait l'égal de Molière.

The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate

178 LE MONTE-CRISTO Le pauvre sir John FalftlaiT! Voilà un coquin amusant, spirituel ol pittoresque î Mais, helas i il y a fm A tout. Un autre coquin de ses amis, un voleur de grands chemins, doit le dernier vol a et^. uur couronne, est monte sur le trône^etnon-seulementn'a pas voulu reconnaître le pauvre FalstafT pour son ancien compagnon, mais l'a fait conduire à la prison du Fleet. (Test soii bien-aime liai, son prince chéri ; mais Vingratiludo des princes royaux est devenue proverbiale. C'est luie belle scyie que cette scène du vol de la coulonnedans fhnri IV Le roi vient d'être frappé d'apoplexie ; on Va couché suï son lit ; on a mis la couronne à son chevel, et les grands d'Angleterre le frardenl à genoux et pleurant i»e prince de Galles entre. -r- Oh ! oh! dit- il, pourquoi donc pleut- il ici quand il fait si '^heAijïi dehors? On l^i nipA^»'®- ^" P^*'^' ^^ ^^ ^^^^ ^^^ ^^'^^ ^^^^^ trouvé mat îiwta au moment où il recevait de bonnes nouvelles — Siie^^ malade de joie, dit le prince, il n'est i?jullem-^at besoin d'envoyer chercher le médecin, il se rétablira sa^is\^i.- - ^ , . , ,-^.Chçr. prince, dit Warwick . parlez bas. Sans doute le roi. votre. pèjfe va dormir. W ?<ivs^n,a dans l'au^tre pièce , répond Glarence. V— Votre Altesse veut-elle venir avec nous? demande Wanvick au prince. — Non, repond Henry, je vais m asseoir ici et veiller près du roi. C'e^il;, en effet, la place d'un fils de veiller sur son père. Mais les rois n'ont pas de fils, ils n'ont que des successeurs. Henry reste seul, debout, près du lit d'agonia. Sur quoi croyez-vous que se fixe son œil ? Sur ce front charg(î de soucis, sur cette tête paternelle qu'effleure déjà l'aile de la mort? Oh ! ceci serait bon pour un homme vulgaire, pour- nn fils de manant ou de bourgeois. Sur quoi se fixe l'œil du prince de Galles? Il va vous le dire lui-même. Ecoutez : — Pourquoi la couronné, cette compagnp de nuit si incommodç, est-elle sur- ton cbevet? Oh ! splendeur importune! souci dore qui tiens les portes du sommeil ouvertes, pour que l'inquiétude y entre. Mon père, mon père, tu dors avec ta couronne, c'est vrai , mais tu dors d'un sommeil mille fois plus agité que Thomme qui, coiffe d'ui • humble bonnet, repose paisiblement pendant la - nuit entière. 0 majesté 1 tu pèses à celui qui te porte, comme une riche armure pèse pendant la chaleur du jour à celui qu tdle défend. Il se rapproché dt «oa pèrt,, et , près de sa bouche , voit une plume de i oreiller qui reble immobile. Aux portes de la respiration , j'aperçois un duvet qui reste sans monvement. S'il reopiralt encore , sou sQufiV imprimerait à cette

plume un mouvomeiil quelconque. Il appelle. Mon gracieux souvciain, mon père !... Il écoule; pas de répotise. Ce sommeil est proCoud en effet. Il sourip. C'est ce sommeil qui a detache.de sou front le cercle d'or, qu'ont, l'un après l'autre ,. porte; tant db monarques anglais 1 Ce que tu as droit d'attendre de naoi, mon père, oe »04it d;îs larmes, c'est une {Mofonde iL bincére douleur. Sois tranquille, la nature , l'afiection^ la tendresse, filiale te puierout ce tiibut avec usuie. Ce que tu me doid , à moi, c'est cotte couronne royale qui me rcvi-^'it , comme à ton herilier et par droit de unis?ance. Il met la couronne sur sa tê^e. \^ vuilA où elle doit être, sur mon front. Et le ciel Ty maintiendra ! Dût l'univers conjuré concentrer toutes ses ^\Xi'S dans le bras d'un gèanl, ce bras ne pourra m'arrachev di\ front cç ceicle d'or qui une fois l'a entouré. ?i iUortIa couronne en tète.— C'est Henry V, qui est vovd Au^lelerre ! Henry IV n'est plus qu'un cadavre ! Mais, le cadavre se redresse pour crier au voleur. — - di[i est ma couronne? ouest ma couronne? demande le roi. Elle était là, sur mon chevet; qui la prisa? — Sire, ditWarwick, le prince de Galbes est resté seul p^vs devons, et la couronne était encore sur votre chevet quand r.ous sommes partis. — . Q^> ! s'écrie le mourant, il l'aura prise. Allez le chercher. Ésl-il doue si presse, Timpie, qu'il prenne mon somftveil pour ma mort. Allez le chercher, milord Wavwick, cl g^\ï\eïi^z*l^*"^ûoi ici. Et c'est sur cet ami qu'avait compté le pauvre Falstaff ! 0 perle des honnêtes gens, que tu es, près de ton cher Hal. YpUfS connaissez la scène. Le roi Henry V fait son entrée triomphale à Londres ; il a a\i front cette couronne qu'il a volée à r.agonie de son père, à la main le sceptre qu'il a arraché à sa main à peine refroidie. Falslaff triumphe ; son ami est roi ! Il va pouvoir rendre à Sir Robert -Cer\ eau-vide, les mille livres sterling que celui ci lui a prêtées , il n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pu se faire confecimner des habits neufs ponrfaire plus grand honneur à son cU^r Hjnry. M^is le. çher.Henry verra, dans ctjp guenilles, bien connues de lui au re^te, une preuve de mou empressement. — Venez, sir Robert ; venez, Bardolf , venez tpus ! Vous allez voir quel accueil il va me faire, ce cher Henry. Entendez-vous le peuple qui mugit comme la mor? C'est lui ! c'est le nouveau roi ! il entre ; le voilà ! FaktafT agite son chapeau au bout de sa canne, il crie plus fort à lui soûl que tous les autres ensemble. — Dieu conserve ta majesté, roi Henry ! mon royal Henry ! que Dieu te conserve, mon cher enfant ! — Milord grand-juge, dit le roi, parlez à cet insolent ! — Avez -vous perdu l'esprit? s'ccrie le grand-juge, s'adrcssant à Falstaff. Savez vous, ce que vous dites ? — Mon roi ! ma divinité ! M^ais

c'est à toi que je parle, mon cher cœur, balbutie Falstaff stupéfait. — Vieillard, repond le roi, je ne le connais pas ; va dire tes prières. J'ai longtemps vu en rêve un homme qui te ressemblait, charge d'embonpoint, vieux et profane. Mais maintenant que je suis éveille, je n'ai plus que du mépris p'uu' mon rêve. Songe désormais à faire maigrir ton ventre et grossir tes mérites ; renonce aux excès de table, et songe que pour t'avaler, la gueule de l'çnfer spra forcée de s'ouvrir trois fois plus large'que pour les autres hommes. Ouand tu entendras dire que je suis redevenu ce que j'étais, tu pourras m'approcher et tu seras conuna auparavant le guide de mes débauches, le ministre de. mes déleglemenls. Jusqtie là, je te banniaconiune j'ai dêjà.hanni les autres misérables qui avaient êgaué ma.jemiesse, et je te défends, sous peine de mort, d'approcher do ma personne I Puis, s'adressant au grand-ju?e : ... — Je vous «barge, milord, de t^jnir la main à resécution de mes ordres; conlinu'^z la marche. •*'• Kt le roi patise.; et deixièiele roi,. on ^rnôte ^ Eakitoff iutei'dit, et on le mène à la prison du Fleet, Id o^ nûu& som

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

»-*.♦ LE MONTE-CRISTO. m * ntyin I HW» *if|i»i •*—*frfc« »ii mes» derrière ces nmrai.Iea-ruinées maintenant. -à — Mais que diable nous contez-vous là ? Palstaff est im personnage d'invention, une fantaisie éclose dans le cer* veau du poète ; Falstalf n'a jamais vécu. Je no sais s*il a jamais vécu, chers lecteurs, mais je sais qu'il est mort. Ecouter le douloureux récit de cette mort, fait par soii hôtesse, mistress Quickly, ou si vous Taimez mieux, par Mme Vabon train. On est dans la maison de la digne personne, à East^ Cheap. De même que tes courtisans et les princes pleuraient tout à l'heure le roi, on pleure Falstaff, mais avec des larmes certes plus hin4*èi'es. — Oh ! s'écrie Pistolet, j'ai le cœur navré • Bardolf, apt pelle ta galle A ton aide ; Nym, reveille ta verve faiifh-ronne ; Page, ranime ton courage, car Falstaff est mort. — Je voudrais être avec lui, quelle qu3 pat qu'il soit, dit Bardolf; au ciel ou en enfer. — Oh ! dit mistress Ouickly, il n'est pas en enfer, celui» là, mais dans le sein d*Arlhur. Si jamais mortel y eût de$ droits, c'est lui. Il peut se vanter, pauvre cher homme, d'avoir fait une belle Bn ; et il s'en est aile dans son innocence^ comme un enfant qui vient d'être baptisé; C'est entre midi et une heure qu'il est parti, juste au moment où tournait la marée ; je Tal vu jouer avec ses draps, comme s'il eût joué avec des fleurs. Je voyais bien que cela n'aurait qu'unq fin, car son nez devenait pointu comme le bée d'une pIu-< me, et il babillait sans rime ni raison, battant la campa-r gne. — Sir John, lui ai-je dit, voyons, calmez-vous^ soyez tranquille. — Mais lui a répondu par trois ou quatre fois : — Mon Dieu ! mon Dieu f mon Dieu ! -^ Alors, moi^ je lui ai dit : — Bon, vous avez bien le temps de songer à Dieu S — Car j'espérais bien qu'il n^était paa besoin de l'ennuyer avec d^ pensées pareilles. Ak>rs, il m'a dit : **- J'ai froid \ Plus de couvertures sur mes piedîs I plus l -^ J'ai mis. ma main dans son lit et je les ai touchés»^ ses pauvres pieds ; et en effet, ils étaient froids comme marbre/ Alors, j'ai t4ta joequ'aux genoux : eux aussi étaient froids comme une pierre. > . ; . . — On dit qu'il a demandé à boire, interrompt le capo* rai Nym ? — Je le crois bien, r- £t qi^Ml a parlé des femmes ?. —, Ouaut à cela,, c'est faux. — Si fait, si fait,, dit le garço.Uv il a prétendu quej c^ètaientdeâ diablesses incarnées.— Ne vous rappelez vous pas aussi qu'ayant vu dans le délire une puce sur le ne^ cramoisi de Bardolf, il ^'écria que c'était Tâme d'un nègre qui brûlait dans le feu de l'enfer. Pauvre Falstaff, Stiakspeare lui avait prêté tant d'espriti

qu*après tout ce qu'il en avait dépensé dans une cinquantaine d'actes, il lui en restait encore pour son delii*e d'agonie. Et dites après cela que Falstaff n'a pas existé. C'est cette même prison du Fleet quo Dickens a attaquée dans son Pickewick, en dévoilant toutes les rigueurs de la loi anglaise contre les débiteurs. Les débiteurs ont gagné une chcse à crtte boutade de Diekins.*- On l«s a transpcHrtés dansleQueen-Bench.-^Ilssopt sur la rive droite delà Tamiseaulieud être sur lariveg«u che^ ei eut mie prîBoa neuve au lifiud'ea ayoliTAine vity lie. Maintenant, chei» lecteurs, pceoooiisea WM^s g^aut.des voiture». te FleQt S^^et,» longue i;u(^ trés.çonimerçac^t^, et ds^ai.IatiaÂll<aM^.»ariy*é^i ^pWhe jiifsjuiF^,^^^^ 1^ Uhqtlo romain, la Ttku.art des bureaux desiournaux auolidiens. hebdomadaires et mensuels. Par cette rue nous arrivons à Temple -Bar, porto sous laquelle on passe «encore aujourd'hui, vieillq relique de Londres où Ton exposait les télés des rebelles, et qui garda jusqu'en 1746 les sanglants trophées qi^'on luixonflait. Ceux là, elle les tenait de Charles Edouard, et ils lui étaient envoyés du champ de bataille de Cullodieu, Lisez les aventuras du pretendaQt, cbers lecteurs,, dans l'admirable roman de Waverley, à l'auteui: duquel on ne peut reprocher que sa trop grande dévotion lionale à un prince sans tête ni cœur. En sortant de Temple- Bar, nous allons entrev Jans Straiil. —C'était har-e^O'* dani li camoacrne, au milieu des boîs et des praî i ?<, — Porcherous et GrauîçeBat lièi-e de 1 A-i^l 't îiTrf, — c*e-ait là que s'élevaient les palais de la noblesse. Tenez, ici ou je frappe du pied, nous sommes sur l'emplacement du palais où mouiiit le 8 avril 1364, le roi Jean de France pris à la bataille de Poitiei^. sublime idiot qui se croyait lie i)ar un serment, parce qu'il était mi et chevalier, et qui disait que si la bonne foi etah exclue de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des princes. François h^ dut bien rire^'de la sottise defon prédécesseur, quand il envoya promener Charieé-O^nt qui lui demandait rexècuLion du traité de Hadind, et cpi'il lui laissa en son nom et place le Dauphin en gage, pendant une disaine d'années. Ce qui nous valut un régne Espagnol au lieu d'un régne Français. Il est vrai que pendant œ temps TEspagne avait \m i*égne Flamand au lieu d'un régne Espagnol. Attendez, ehers lecteurs, et venes avec moi, deseendocis du côte de la Tamise par cette petite rue, située en deçà de Sommerset Bouse, otQcupee maintenimt par l'A)»i||mt(> et TAcademie de peinture ; voyt^z-vous cette cliaroiaute petite porte du XVIIe siècle et qui tombe eu ruines, c'est tout ce qui reste du palais dp Georges Williers, duc do Buckingham, lien pas du premier amoureux d'Anne d' Au • triche et tué par

Pelton. maris du second amoureux do Mn<^ Henriette, compagnon de QMries II en exil, mem bre du ministère de la CaM et auteur de la comédie the jR^^ario/) la Répétition. V . . ^ De celui-là qui, au dire de]^^«|den, était dans l'espace d'^n seul jour poète» joueur: de violon, homme d'état el bouffon, et qui mourut sur un sa)é lit d'auberge dans le Yorkshire, à la suite d'une fièvre qui Tavait pria isiubitement à la chasse. «, Voulez-vous le mieux connaître encore, chers lecteurs ? lisez Péviril du Pic de Walter-Scott. * * * • Laissons le Strand à droite, et traversons la place de Trafalgar. Trafalgar «st une bien grande défaite pour la France, mais c'est une bien vilaine place pour l'Angleterre. A tout prendre, j'aime encore mieux que la France ait eu la défaite, et que l'Angleterre ail la place. .. . . Ah 1 rarcbitectore et la statuaire moderneen Angleterre, chers lecteurs, quand vous voudraz avoir idée do kiid poussé jusqu^au hideux, — il faut all^ votr cela. * Quand vous reviendrez, vous, vous arrêterez devaiit le théâtre des Variétés et vous vous écrierez : — Oh ! le majrniflque monumen* f Il y a sur la place de Trafalgar deux fontaines, modelées sur les instruments qui faisaient, voue vous le rappelege, si grand peur à M. de Pourcraugnac, et trois coupoles que Ton. peut prendre pour de gigantesque^ poivri^ères, .. Comme poivrières, ce ne serait p^is beau ; mais ce curieux. ce serait

180 LB MONTIMailSTO. Comme coupole, cela n'a pas de nom. Au miliea de la place s'élève la colonne de Nelson, le vainqueur de Villeneuve, Tassassin de Caracciolo. Vous connaissez, n'est-co pas, toute cette histoire infâme de la capitulation du Château-Neuf déchirée par Nelson, ou plutôt par Emma Lyonna. Vous connaissez cette nuit d'amour du duc de Bronte (1) qui coûta la vie à dix mille patriotes, et qui lit mettre le bourreau à gages fixes, attendu que les 30 ducats qu'on lui donnait auparavant par exécution allaient en faire, si Ton eût toujours suivi le même mode de paiement, le plus riche capitaliste de Naples. Voici comment la chose infâme se passa. Il y avait de par le monde une ûlle ramassée sur les trottoirs de Newmarket et de Régent Street. Cette fille qui venait on ne sait d'où, et qui mourut plus obscure et plus pauvre qu'elle n'était née, cette fllle se nommait Emma Lyonna. Elle était belle à ravir comme la plupart de ces créatures qui salissent la boue de Londres en y laissant traîner leurs robes. Un médecin qui donnait des espèces de séances magnétiques la prit toute fangeuse, la fit laver, la coucha sur une chaise longue, et à travers un voile npir Texposa aux regards des libertins de Hyde Park sous le nom de la déesse Hygie. Là, un jeune homme de l'illustre maison de Warwick, Greenville la vit, en devint amoureux, l'enleva, mangea avec elle sa fortune, en eut trois enfants, et, voulant pousser la folie jusqu'au bout, demanda à son oncle lord Hamilton, ambassadeur à Naples, la permission de Tépouser. Lord Hamilton refusa, bien entendu. Alors, connaissant le pouvoir de la magicienne, il Tex* pèdia à son oncle pour qu'elle en obtint ce qu'il n'avait pu en obtenir. n va sans dire qu'au moment du départ il lui recommanda de mettre en œuvre près du vieillard ses plus puissantes séductions. Emma Lyonna ne s'en fit pas faute, et au bout de trois mois, c'était le vieillard qui l'épousait. Emma Lyonna devenait la tante de son ancien amant, et de plus ambassadrice de Naples. Vous croyez que la porte du palais royal va se fermer devant l'ancienne coureuse des rues. Ah! vous ne connaissez pas la politique, chers lecteurs. La politique voulait, à cette époque, que la cour de Naples caressât l'Angleterre; il fallait étouffer ces malheureux principes de 1789 qui avaient traversé les Alpes et qui faisaient vacarme à Cliiaja et sur la place du MarchéNeuf. Lareine Caroline ouvrit à lady Hamilton, non-seulement la porte du palais, mais celle de son cœur. Les deux amies devim<ent bientôt inséparables. On n'avait pas d'exemple d'une pareille tendresse, ou si Ton en avait, c'étaient des exemples que Ton n'osait citer.

Sur ces entrefaites, Nelson, qui guettait la sortie de la flotte française de la rade de Toulon, vint se ravitailler dans le port de Naples. Là, il vit Emma Lyonna dans tout l'éclat de sa beauté et de sa gloire. n en devint amoureux. Nelson était un grand marin, mais un fort laid et fort peu appétissant personnage, cqurt et ramassé ; reins, (1) Titre donné par le rolde Naples à Nelson, avec un million de rewnn. cou et visage de bouledogue, ayant perdu un bras à Ténériffe, un œil à Calvi. 11 n'avait rien qui pût séduire la belle ambassadrice. Mais la cour de Naples avait besoin de Nelson. — Faites au moins la coquette avec notre Anglais, lui dit la reine, il sera toujours temps de vous arrêter où vous voudrez. Emma fit la coquette, et Tamour de Nelson devint de la folie. En voulez-vous une idée? voici des fragments de de*\x de ses lettres. » Nous dînons aujourd'hui avec le roi de Naples, il me comble de distinctions. — Je vois souvent la reine ; elle est vraiment la fille de Marie Thérèse. — De l'autre côté de la table où je trace ces lignes, lady Hamilton est assise devant moi. Vous comprendrez, je l'espère, le glorieux désordre de cette lettre ; — à ma place, vous écririez peutêtre avec moins de suite encore. Quand le cœur est secoué il faut bien que la main tremble. Naples est décidément un trop dangereux séjour. Il si?ra bon que nous le quittions avant peu. » Mais, par malheur pour sa renommée, Nelson ne quitta point Naples, ou plutôt ne le quitta point h temps. Emma Lyonna, qui devait s'arrêter en route, ne s'arrêta point. Il est vrai que la ûlle de Marie Thérèse, comme rappelait Nelson, la poussait par derrière. Quelque temps après, Nelson écrit : 0 J'habite avec lady Hamilton ; c'est vous dire qu'aucun regret n'empoisonne ma vie , — si ce n'est de temps en temps l'obligation de prendre part aux affaires de ce royaume. — Mais arrivons à faire pendre^ —vous lisez bien à faire pendre — le baron de Thugut, le cardinal Rufifo et le ministre Manfredini, — et tout ira bien. ■ Il n'y allait pas de main-morte, comme vous le voyez, le contre -révolutionnaire Nelson. Il eut le désagrément de ne point les faire pendre, et ce fut fort heureux pour la famille royale de Naples, que le cardinal Ruffo sauva. Mais il s'en dédommagea sur son collègue, l'amiral Caracciolo, qu'il fit pendre à quatre-vingts ans. Oh ! tu *as beau être sur ta colonne de Trafalgar, vainqueur d'Aboukir, la honte montera jusqu'à ton visage de bronze sur une marée de sang. Bonaparte sortit de Toulon ; Nelson dut quitter le port de Naples. « Hélas I écrit-il à sa maîtresse, que le pont démon vaisseau me parait vide et morne, après la société que j'ai perdue pour me confiner dans une cabine solitaire sur l'Océan. Vous m'avez rendu toute place sur le globé'odieuse,

excepté celle où vous êtes ! • On sait Aboukir, — cette victoire , disent les historiens français, la plus, complète qui ait jamais été remportée sur mer depuis l'invention de la poudre. L'amiral Bruéys fut coupé en deux par un boulet. — L'Orient, qu'il laissait à Casa-Bianca, prit feu. Casa-Bianca se fit sauter avec son vaisseau ; — son fils, enfant de douze ans, se fit sauter avec son père. L'Egypte, jusqu'à Rosette, fat remuée 'par cette explosion cooune par un tremblement de terre. Les mâts, les vergues, les canons, les membrures du géant des mers retombèrent en pluie de feu sur la rade et sur la flotte amie et ennemie. On eût dit qu'un morceau de la voûte du ciel s'écroulait au contre-coup des combats de la tetre. Nelson fut atteint d'un , de ces débris. Un fragment de vergues lui laboura la tète, sa peau arrachée du crâne re

LE MONTE-CRISTO. 181 tj ■ »pi^ tomba sur. son œil unique, il se crut aveugle, et avec un juron terrible, il blasphéma le ciel. Aveugle, il éUiit aussi grand que Bélisaire \ mort, il était plus grand que Brueya. làà Providence ne lui accorda pas ce bonheui*. U revint à Naples. La cour tremblante courut au-devant lui jusqu'au milieu de la rade. La reine lui fit cortège jusqu'au palais. Lady Harailton s'était évanouie dans la chaloupe;— on la monta évanouie sur le Vangmrd^ et on la déposa sans connaissauce aux pieds de Nelson. Que faisait lord Hamilton pendant ce temps ? « Amateur éclairé des arts, (Jit la Biographie, il a publié jilusieurs ouvrages précieux, et entre autres des 'observations «Mr/e Vésuve^ » lord Hamilton revoyait sans doute ses épreuves ; — c'est, comme vous savez, chers lecteurs, un travail très-absorbant. Maintenant que nous avons dit ce que faisait lord Hamilton, disons ce que faisait le roi Nasone. Il avait eu l'idée d'aller avec une armée au-devant des républicains, — mauvaise idée, — le roi s'en aperçut à temps. H se sauva. Il parait qu'il eut grand peur, le digne homme ; car, en se sauvant, comme il eut la pensée qu il pourrait être rejoint, pensée folle au train dont il y allait , — il força son écuyer le duc d'Ascolide changer de costume avec lui,— lui Ut prendre la droite dans la voiture et lui ordonna de le tutoyer. Arrivé à Naples sans accident, le roi jugea qu*il ne serait point prudent à lui de s'arrêter là. Il demanda un vaisseau à son bon ami Nelson j — il ne se * croirait en sûreté qu'en Sicile, — et encore, et encore ! Nelson le lui donna. Le roi monta dessus avec la reine et son ministre Acton. La reine, qui était une grande politique, ne quittait pas plus son ministre Acton que son amie Emma Lyonna. Mais un vent contraire s'éleva, le vaisseau non seulement ne put sortir du port, mais fut forcé de revenir jeter l'ancre à cent pas de terre. Alors ministres, magistrats, offlciera, accoururent pour supplier le roi de rentrer à Naples ; mais le roi Nasone avait le rare courage de montrer sa peur franchement et loyalement — ni prières, ni suppUcations n'y firent — il ordonna des messes jïour que le vent changeât de direction et au premier souffle qui vint du nord on leva Tancre et Ton s'éloigna à pleine voile. On avait, par des souterrains communiquant du palais à la mer, enlevé pour quatre-vingts millions d'argent monnayé — d'objets d'art et de diamants. Il va sans dire que Ton n'avait point oublié ceux de la couronne. L'amiral Carracciolo, quoique du parti patriote, avait offert sa frégate au roi— mais, lui, avait préféré le vaisseau de Nelson, et il y était monté avec la reine, les enfants et

lord et lady Hamilton. Nelson passait, à cette époque, pour le premier marin du monde, et cependant— comme si Dieu eût poursuivi le roi en personne — une nouvelle tempête s'étant élevée, le mât de misaine et la grande vergue du Yanguard furent brisés —tandis qu'à quatre cents pas du bâtiment anglais la frégate de l'amiral Carracciolo s'avauçait au milieu de l'orage, calme et comme si elle commondait aux vents: plusieurs fois le roi héla ce bâtiment, qui semblait un navire enchante, pour ^'informer s'il ne pourrait point passer à son bord, mais quoiqu'à chaque sjjrnal du roi l'amiral se fût mis en mer dans une chaloupe et se fût approché de Vanguard^ le péril du transbordement était trop grand pour que Carracciolo osât en encourir la responsabilité. Enfin, on arriva en vue de Palerme. Mais le voisin^e de la terre augmentait encore le danger. Si habile marin que fût Nelson, il en savait moins pour entrer dans lepbrt par un gros temps que le dernier pilote côtier ; il fit un signal pour demander s'il se trouvait sur la flottille un homme plus familier que lui avec ces pai^ages. Aussitôt, une barque montée par un ofiicier se détacha d'un des bâtiments et nagea vers le vaisseau royal. Lorsqu'elle fut aperçue à portée on lui jeta une corde, Toflicier la saisit. On le tira à bord, c'était le . capitaine Giovanni Beausan, élève et ami de Caracciolo, il répondit de tout — Nelson lui remit le commandement. — Une heure après on entrait dans le port de Palerme ^et l'on débarquait à Castellamare. La famille royale était sauvée, moins le plus jeune des enfants de la reine, mort de fatigue et de terreur dans les bras de lady Hamilton. Pardon, chers lecteurs, mais je m'aperçois que ma causerie s'empare tout doucement du journal — il n'en saurait être ainsi — les Mohicans et les Grands Hommes en robe de chambre réclament leur place. — A jeudi prochain pour la fin de Thisloire de Nelson et d'Emma Lyonna. Je me doutais bien que nous n'arriverions pas aujourd'hui à Westminster. — Mais pourquoi diable ai-je rencontré sur ma route la colonne de Trafalgar? Alex. Dum.\8» LES H0HIGÂJV8 DE PARIS. ÉPITRE DUN M.VITRE CHANTEUR. Pendant que l'abbé Dominique revient à Paris le cœur brisé par le sombre résultat de son pèlerinage, que nos lecteurs nous permettent de les conduire rue Maçon, chez Salvator. Là ils apprendront (juel terrible événement avait amené à sept heures du matm Régina chez Pélrus. Salvator, absent depuis quelques jours, venait de rentrer chez lui, lorsqu'il fut mterrompu au milieu des tendresses de Fragola, et des caresses de Roland par ti*ois coups frappés à la porte. A cette manière de frapper il reconnut un des trois amis, il alla ouvrir, c'était Pètms. Salvator recula de deux pas

devant la figure décomposée du jeune homme. Il lui prit vivement les deux mains. Mon ami, lui dit-ii, il vient de nous arriver un grand malheur, n'est ce pas ? — Un malheur irréparable, répondit Pétrus d'une voix presqu'inintelligihle. — Je ne connais qu'un malheur irréparable, répondit gravement Salvator, c'est la perte de notre honneur, et je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai autant de foi dans le vôtre que dans le mien. — Merci, répondit affectueusement Pétrus, en serrant énergiquement les mains de son ami. — Voyors maintenant, nous sommes hommes , parlons en hommes, que vous est-il arrivé, Pétrus? demanda Salvator. — Lisez, répondit le jeune homme eu présentant â fecu ami une lettre toute chiffonné*^ ot nui avait Ptf» prormil»ment nn*»uillee de larme?.

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

182 LE MONTE-CRISTO. -' è > m*mi. JL^ Salvator prit la lettre, la déplia, tout en regardant Pétru». ' Pais reportant ses yeux du jeune homme sur le papier, il lut. — A la princesse Régina de la Motte* Houdon, comtesse Rappt. « Madame, a Un des plus dévoués et des plus respectueux serviteurs de la noble et antique famille de la Motte -Houdon, à trouve, Sar un de ces hasards où se montre visiblement la main e la Providence, Toccasion de vous rendre anonymement le plus signalé service qu'une créature humaine puisse rendre à une autre créature de la même espèce. » Vous parlagf»rez, j'en suis certain, mon opinion, Madame, quand vous saurez qu il s'agit non seulement du fêpos et du bonheur de toute votre existence, mais encore de rbonueiir de M. le comte Rappt, et peut-être même d'une chose bien autrement precie^ise de la vie de l'illustre maréchal votre père. • Je vous demande la permission de vous taire les movens à Taide desquels je suis arrive à la decouvorte du danger qui vous menace, et à l'espoir devons en préserver à jamais. Les vrais dévouements sont mudestes, et per mettez-moi de In repéter, j'ai i'Iionneur de me dire un des plus devoties serviteurs de la famille de la Motte- Houdon. » Voici, madame, le fait dans toute son horrible vérité. • t'n homme, un scélérat, un misêiable, un coquin digne du plus horrible châtiment, a Iroure par hasard, dit-il, chez M. PelruH, onze lettres signées du nom de Régina, cQmtesse de Brignole. 11 snit bien, madame, (jup vous n'êtes pas comtesse d^ Brignole ; votre noblesse est bien autrement ancienne que relie de "es diirncs marchands de prunes, mais il dit que si vous pouvez nier le nom, vous ne pouvez pas nier l'ccriture. J'ignore pinquelle fatiUite ces iellres sont tombées dans ses m;iins, mais je suisà mêipe de vous renseigner sur le prix exhorbitant qu'il met à leur resliiutioB. Salvator regarda Pelrus comme pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce commencement d"epitre. — Oh ! ligez, lisez, dit Pétrus, nous ne sommes pas au bout. Salvator continua : « Il ne demande rien moins que la somme insensée de cinq cent mille francs, qui, enlevée d'une fortune comme la vôtre, fera un déficit à peine visible, tandis que dans ses mains, elle assurera la tranquillité de toute sa vie. En voyant ce chiffre, Salvator fronça si durement le sourcil, que Petrus s'écria, d'une voix' etoutïfeo et en cachant son visage, entre ses mains : — N'est-ce pas, c est horrible ? — HoiTible, en effet, repondit Salvator en secouant tristement la téce. Mais, de cette voix calme que

semblait no devoir point ébranler la chute du monde, il continua : . « Ce misérable dit, madame, pour justifier le prix exhorbi tant qu'il met à ces précieuses lettres, que chaque épitre contenant ime nK>yenffe de cinquante lignes, ne ^ut seatiroer, vu la beauté et la condition de)â personne qui les a écrites, moins de cinquante mille francs, ce qui lâet chaque ligne à mille francs et les onze lettres à cinq cent cinquante mille francs. • Ne vous effiayeaf cependant pas trop, madame, vous verrez tout à Theure que mon ami, — ai-je dit mon ami ? je voulais dire que le misérable réduisait ses prétentions à cinq cent mille francs. » Quelques observations que j'aie pu lui faire, quelques prières, quelques supplications, quelques menaces même que j'aie pu lui adresser, non-seulement il a persisté dans son exec -ablo projet, mais encore il a son tenu qne, vu les sen imen sdi? toute nature exi»rimrs dans resepilres et dont la publi- ito mettrait en péril Tlionn^nn de M le comte Rappt et les précieux jours de M. le maréchal de la Motte-Houdon, cinq &eat nulle livrent étaient une véritable bagatelle. J'ai essayé de l'effrayer alors sur les dangers qu'il courait lui même à jouer tin pareil jeu, je vous ai montrée à lui, aposlant des hommes de la police pour le faire arrêter lorsqu'il se présenterait pour toucher cette somme qui parait lui être si nécessaire, que sur son chiffre il ne sup,porte aucune contestation, je lui ai dit que toute autre femme que vous, menacée dans ces affections les plus chères, irait encore plus loin, et pourrait le faire assassiner. Mais à cette observation que je croyais sérieuse cef rendant, le drôle s'est mis h rire, disant que dans l'un ou autre cas, il y aurait pi-ocès, que les lettres seraient nécessairement pit>duiles au procès, citées par le procureur du roi, repioduites par les journaux et que par conséquent plus que jamais, sans compter le votre, seraient en péril l'honneur de M. le comte Rappt, et les pi-ecieux joui-s de M. le maréchal. • J'ai été oblige de me rendre à cette péremptoire raison. • Ah madame, il y a de bien grands coquins dans notre pauvre monde. « 'J'ai donc la douleur de vons annoncer qu'après avoir cherché iimtilement tous les moyens imaginables de parer â cetie cala-itrophe, vous n'avez à mon avis qu'un seul moyen d'assurer le repos de votre famille, c'est d'en passer par on le veut cet indigne scélérat. « Donc, vuici les propositions qu'il a l'honneur de vous faire, et (lue j'ai l'honneur do .ous transmettre en son nom, souhaitant et espérant madame qn'en pa^sant par la bonclie d'un loyal et vertueux gentilhomme, les paroles de ce coquin lielfe perdront une |»aitie de leur amertume. « Il demande donc cinq cent mille francs, et pour vous Krouver sa loyauté et son désintéressement,— !«•

^oBur umain est un inextricable dedate, qui n'a d'équivalent, ()ue l'abus que parfois ou fait de la langue, --et ix)ur vous pronver, répéterai -je, sa h»yaute et son desinteress* ment, il offre de vons i-eujeitre d'abord une piemiére lettre sans conditions, afin que si vous avez l'aveuglement de conserver quelque doute, ce doute voifs soit enlevé, et me charge en conséquence dé la joindre i cet epiiiv. • Voilà connnenl il ne pousse qu'à cinq cent millefrancs, une prétention qu'il eat pu élever à cinq cent cinquante mille. • Il pense au reste qu'après vous avoir donné une preuve si éclatante de sa bonne foi, vous ne doutdt*ez plus de la Tranchise ultérieure qu'il mettra dans ses relations avec vous. a Si ces conditions sont acceptées, ce dont il ne doute pas, il vous prie de mettre ce soir en signe de consentement, une bougie à la dernière fenêtre de votre pavillon, • Il y sera à minuit sonnant. » Ce premier point ari^éte, il vous supplie, le lendemain; à la même heure, de vous trouver denière la grille devotre jardin, du côté du boulevard des Invalides. • Un horame, dont la vue ne devra aucunement vous effrayer, car autant son cœnr roule de noire perfidie, autant son visage trompeur porte de doncettr et d'innocence, un homme s'approchera de la grille et vous montiera de loin un paquet de lettres. » Vous, madame, de loin aussi vous lui montrerez le Kremier paquet de cinquante mille francs, en billets de ftBfque, soit de mille soit de cinq mille fi-ancs. CetW dê^ monstration de votre part sera la preute que vwis avei compris. Il fera alors trois pas vers tous^ vous lorëz irois pas vers lui, et, en même temps au il avancerii sa main, vous étendiez la votre, alors vous fui remettrez lé prix de la preniière épitre, et lui vdus remettra Tépltre: • Il sera amôi fait avec la même régularité pour la deuxiéâfiOf troisième, enSini ji}sqii*& là dixiêtKé fffchlBiv€M> ment. » Il croit, madame, que les mauvais joui'S qu'il tra« verse en c^mipagnie de tonte la France, la cherté des vî^ vres, l'aujimentaiion exorbilanle du prix des loyers, les ùris decliiranlsd'nne famille n<»ml»reuse et affamée sont autant de motife, hinon suffisants, du raoiiis spécieux, pom*

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

LB MONTE-CRISTO. 183 justifier on tout au moins atténuer la hardiesse de sa requête. Quant à celui qui se charf?e, d'une façon tou^ à fait désintéressée, d'être Tintermediaire de ce misérablo prés de vous, il se prosterne bien ' humbleraeAt à vos pieds, vous suppliant une troisième fois, madame, de le compter au nombre de vos plus dévoués et de vos plus respectueux serviteurs. •» Le marquis Ercolano. » — Voilà, en effet, un grand misérable, dit Salvator de sa voix calme et douce. — Ob! oui, un -inlàme coquin, reprit Pétrus les dents et les poings serrés. — Et que comptez-vous faire? demanda Salvator regardant fixement Petrus. — r Je n'en sais rien, repondit Pétras désespéré; j'ai cru que j'allais devenir fou ; par bonheur.» j'ai tout nalurellement. pense à vous, et je suis accouru vous demander conseil et assisfance. — Ainsi, vous n'avez trouvé aucun remède? — J'avoue qu'un seul jusqu'à pi'esent s'est présenté à mon esprit.» — Lequel? — Celui de me b'ûler la cervelle. — Ce n'^?st point Un roinôle, c'est un crime, répondit froidement Salvator, et un crime n'a jamiûs guéri une douleur. — Pardonnez -moi, répondit le joune homme, mais vous devez comprendre que jo n'ai point la tête à moi. — Kt cependant, si vous eu avez eu jamais besoin , de voire léle, c'est aujourd'hui. — Oh 1 mon ami, mon cher Salvator, dit le jeune homme en se jetant dans ses bras, tandis que; Fragola les regardait les mains croisées, la lêie inclinée S'ir Tt^panle, et pareille à la statue de la Pitie, ô mon ami, sauvez-moi. — J'y tach<»rai, dit Salvator; mais, pour que j'y arrive, il finit que je sache les cireonstanns dans tons îeui-s dêiaiis. Vous comprenez q^e ce n'est point par curiosité, u'ost-ee pas. quH je vo» s demande, vos secrets i •*- 'Y\ ! (>i'»ii ni • y: \ àe d'ea avoir pour vous ; Rejfiua en a-*--elle pour Fragola? El Petrus. te wlit la main à la j» une fille. — Alors, dit b'ragola, pourquoi n'bst-elle pas venue me trouver? — O'^e pou -i'^z-vous faire dans une cirroisiiinoe pareille? demandi Pelms. — Pleurer avec elle, répondit simrdement Fragola. * — Vous êtes un ange, luurmnra Petrus. -- Voyons, dit S.ilvator, il n'y a pas de temps à perdre. Gomment. cette lettre, adressée à lna*^alue la C(»nitesse Rai»pt, est-el!e entre vos mains? Comment les lettres de ma'aue^Ia comtesse Rappt so»il-elles entre celles de ce bandit? Et qui soupçonnez-vous de vous les avoir volées? — Je vais tâcher de mettre autant d'ordre dans mes réponses (|ue vous çn avez mis dans vos demandes, mon cher Salvator; mais ne m'en veuillez pas si, n'ayant pas sur moi-même le pouvoir

que vous avez sur vous , jem'ecarte du chemin que vous me tracez. — Dites, mon ami, dites, reprit Salvator de sa voix la plus douce et la plus encourageante'. — Dites, et ayez confiance en Dieu, ajouta Fragola en faisant un mouvement pour se retirer. — Oh! restez, restez, dit Petrus; n'élos-vous pas l'amie de Régina depuis plus longtemps que Salvator n*est le mien? Fragola s'inclina en signe d'assentiment. ~ Eh bien ! ce malin, il y a une demi-heure, dit Petrus aprésua moment de silence, i^endant lequel il avait rassemble ses idées, Regina est arrivée chez moi la figure bouleversé. — Avez-vous mes lettres? m*a-t-elle demandé. J'étais si loin de me douter de ce qui se passait, que je lui demandai : — Ouellos lettres? — Les lettres qu»^ je vous ai év^rilos. moK ami, répondit elle, onze lettres! — Elles sont li, repondis-je. — Où, là? — Dans ce bahut, dans notre coffre. — Ouvrez-le, voyez-y, et montrez-les moi. J'avais la clef suspendue à mon cou ; je ne la quitte jamais. Le coffre était scellé au bahut; j'avais donc cru pouvoir répondre affirmativement. — Montrez -les moi vile, vile! répéta-t-elle. — J'allai au bahut, je lirai la porte, le coffre était à sa place. — Voyez! lui dls-jé. — En effet, répondit-elle, je vois le coffre, mais les lettres, les lettres? — L«s lettres sont dedans. — Montrez -les moi, Petrus? J'ouvris le coifre, plein de confiance et le sourire sur les lèvres. . — Le coffre était vide. Je jetai un cri de désespoir, Réginîi poussa une plainte. — Ah ! dit-elle, c'était donc vrai! ' J'étais écrasé, je n'osais pas relever la téie, je tombai a genoux devant elle. Ce fut alors seulement qu'elle me pré»euta la lettre que vous venez de lire, je la lus. Mon aiT|i, je compris alors combif .i facilement on iieut devenir un meurtrier. — Soupçonnez-vous quelqu'un, ôtes-vous sûr de votre domestiqué. ' — : Mon dômes' ique est un imbécile, mais il est en mémo temps incapable d'une mauvaise action. Il est cependant impossible que vous n'ayez point de djUîe sur (fuehpi'un. — J'ai bien un soupçon, miis n ille '^erljîude. — On procéd-Mlu connu à Tincoiinu, qui soupçounezvous ? — Cn homme que vous eussiez vu chez moi, si tTepuis qnel.[ué temns vous y fussiez venu. S.tlvator, au lieu de s'excuser do ne pas avoir été visiter son atni, 'jarda l(» silence — Vu hoMini*», repeia Petrus, qui comprenait la caus • du mutisme de S.ilvator, un homme qui se disait mv.n parraifi. — V(UrR parrain, ah! oui, une espèce de capitaine de vaisseau, n'est-ce pas? — Justement. — Grand amateur de peinture. — C'est .'^ela, un vieux camarade de mon père ; le connaissez-vous? — Non, mai^ avant mon dj'^part, Jean Robert m'a dit deux mots de lui, et au siirnalemMit qu'il m'a donné, j'ai senti va^înement (|ue vous alliez être dupe d » quelque

cscroquerie ou tout au moins de quelpie myslifii-ation. par malheur j'étais fnn'ede m'absenter peinlant quelque joni>, mais aujourd'hui même j allais aller chez vous jionr faire connaissance avec ce persjnnaj^e : et vous d'tes que cet homme? — Sest présente chez moi comme un ancien ami de mon père, se nommant d'un nom qui m'était bien connu et que, tout eufant, j'avais appris à respecter comme celui d'un brave et loyal marin. — Mais celui qui se présentait chez vous avait-il le droit de porter ce nom ? — Comment en aurais je douté, et quel eût été son but? — Vous le voyez, de vous soustraire ces lettres. — Poi>r(|noi aurais-jc pu supposer cela? il se présentait chez moi riche comme un Nabab, et a comiuencé par mo rendre un service. — Un service! fit Salvator regardant fixement Petrus. Quel ser\1ce ? Petrus sentit qu'il rou«»issait jusqu'au blanc des yeux sous le regard do Salvator. —^1 a empêche, balbutia Pélrus, que je ne vendisse riies meubles et mes tableaux, en me prêtant dix mille frands. — O.ii, pour l'^squ^ls il en demande cinq cent mille & la coiute:?se ll;q)pt. Voilà, vous, en conviendrez, mou cher IVlrus. un !-':![lLir.l iiui suit faire valoir son arufcnt.

184 LE MONTE-CRISTO. Pétnis ne put s'empêcber de jeter un regard de reproclieàSalvator. — Enfln,ditPétiTis, c'est un tort, j'en conviens; mais CCS dix mille francs je les ai acceptés. — De sorte que c'est dix mille francs de plus que vous devez, dit Salvator. — Oh ! dit Pélrus, sur ces dix mille francs, j'ai payé six ou sept mille francs de dettes pressées. — La question n'est point là, dit Salvator ; revenons au malheur réel. Cet homme a disparu de chez vous ? — Oui. — Depuis quand? — Depuis hier matin. — Vous ne vous êtes point inqrrieté d»3 cette disparition? — Non ; il lui arrivait parfois de coucher dehors. — C'est cet homme ! — Mais cependant... — Je vous dis que c'est lui ; nous ferions fausse route en suivant une autre trace. — Je le crois comme vous, mon ami. - Ou a fait la comtesse en recevant cette lettre. — Elle a calculé ses ressources. — Elle est immensément riche? — Oui, mais elle ne peut vendre ou emprunter qu'avec le consentement de son mari, et elle ne peut lui demander ce consentement puisqu'il est à huit cents lieues d'elle ; elle a donc réuni ses diamants, ses dentelles, ses bijoux, mais toutes ces choses fort chères, quand on les achète, perdent plus de la ipoitié de leur valeur lorsqu'on veut les vendre: elle peut faire soixante-quinze à quatre-vingt mille francs au plus. — Elle a des amies? — M"*» de Maraude ? elle a, en effet, couru chez elle ; M. de Maraude est à Vienne, ne dirail-onpas que tout est conjuré contre nous.? M'»e de Maraude lui a donné tout ce qu*eile avait d'argeut et une parure d'émeraude; cela peut .monter à soixante autres mille francs. Quant à la pauvre Carmélite., inutile d'y songer, c'était lui faire une douleur sans résultat. — Et quant à la pauvre Fragola , dit la jeune fille, elle n'a aue cet anneau d'or qu'elle ne donnerait pas pour 500,000 fr., c'est vrai, mais qui pour un bijoutier en vaut dix. — Vous avez votre oncle, insista Salvator ; le général est riche, il vous aime, c'est un vrai chevalier, ij donnerait certainement sa vie pour racheter l'honneur d'une femme comme la comtesse Kappt. — Oui, dit Pétrus, il donnerait sa vie, mais no donnerait point la dixième partie de sa fortune; j'ai pensé tout naturellement à lui, comme vous dites, mais le général est violent, pour les prompts expédients, il aurait été s'embusquer derrière un arbre avec sa canne à épée, et il tomberait sur le premier passant équivoque qu'il rencontrerait à cette heure sur le boulevard. — Et quand ce passant-là, reprit Salvator, serait notre scroc lui même, il pourrait bieri n'avoir pas les lettres dans sa poche ; d'ailleurs, comme le drôle l'a dit lui-même , toute tentative d'arrestation ou

de meurtre amènerait un procès, la publicité des lettres, cette publicité, le déshonneur de la comtesse. — Peut-être y aurait-il un moyen, dit Pétrus. — Lequel? demanda Salvator. — Vous connaissez M. Jackal ? — Eh bien? — Ce serait de le prévenir. Salvator sourit. — Oui, en effet, dit-il, c'est le uiuyen le plus simple et le plus naturel en apparence, mais c est le plus mauvais en realité. ^ — Comment cela? — X quoi nous ont servi nos recherches légales dans l'enlèvement de Mina? Sans le hasard, je me trompe, sans la Providence, qui a permis que je la retrouvasse d'une facou inespérée, elle serait encore la prisonnière de M. de valgeneuse. A quoi nous ont servi ces mêmes recherches fians l'affaire de M. Sarranli? à faire disparaître Rose-deNoël , comme avait disparu Mina. Sachez bien ceci , cher ami, c'est que notre police de 1828 ne découvre une chose que lorsqu'elle a intérêt à la découvrir ; or, dans l'affaire dont il s'agit, je suis à pou prés sûr qu'elle ne découvrira rien, et bien plus, que loin de nous venir en aide, elle nous desservira de tout son pouvoir. — Mais pourquoi ? — Parce que, ou je me trompe fort, ou la police n'est étrangère à rien de ce qui nous arrive. — La police ? — Ou les policiers ; nous sonmies mal notés au livre de. M. Delavau, cher ami. — Mais quel intérêt la police peut-elle avoir au déshonneur de la comtesse Rappt? — J'ai ditla police ou les policiers. Il y a la police et les policiei-s, comme il y a la religion et les prêtres; ce sont deux choses fort différentes : la police est une institution salutaire, exercée par des gens fort gangrenés; vous demandez quel intérêt la police peut avoir au déshonneur de Règina?Oiiel intérêt pouvait-elle avoir à l'enlèvement de Mina ? quel intérêt a t-elle à l'exécution de M. Sarranti dont l'échafaud sera dans huit jours dressé en place de Grève? quel intérêt a t elle à ce que M. Gérard passe pour un honnête homme et obtienne le prix Monthion ? quel intérêt a-t-elle enfin à ce que Rose de Noël disparaisse de chez la Brocante? la police, cher ami, c'est une tortueuse et ténébreuse déesse qui ne s'avance que par des voies obscures et souterraines : vers quel but, nul ne le sait qu*elle même, quand elle le sait. Elle atantxl^i»térêl&, cette digne police, qu'on ignore toujoura en vertu duquel elle agit : intérêt poHtique, intérêt inoral, intérêt philosophique, intérêt littéraire, intérêt humoristique. Il y a des hommes d'imagination comme M. de Sartine, des hommes de fantaisie comme M. Jackal, qui font de la police tantôt un art tantôt un jeu ; c'est un homme diablement fantaisiste que M. Jackal, allez; vous connaissez sa maxime, lorsqu'il veut découvrir un secret quelconque : cherchez la femme; dans ce cas la femme n'a pas été difficile à trouver. Il y a dans ce moment

ci, d'ailleurs, police et contre police ; police du roi, police de M. le dauphin, police royaliste, police ultraroyaliste; M. le comte RapptestenvoyéàSaint-Pétersbourg, le bruit court que c'est pour traiter avec l'Empereur à huit-clos d'un grand projet, qui aurait pour but une alliance contre l'Angleterre, alliance dans laquelle on nous rendrait nos frontières du Rhin. En outre M. de la MotheHoudon a été appelé aux Tuileries, on veut l'amener à faire partie d'un nouveau ministère, composé de M. Martignac, de M. Portails, de M. de Caus, de M. Roy, de M. Laferronays, que sais-je ; mais le maréchal ne se laisse point prendre à tous ces marivaudages. Il refuse de faire partie d'un ministère de transition, peut-être veut-on fercer la main au maréchal et le mettre entre un portefeuille et un scandale. Et mon Dieu, mon cher, par le temps qui court, tout est possible. — Oui, dit Pétrus avec un soupir, excepté de trouver cinq cent mille francs. Salvator fit comme s'il n"eiU pas entendu. Puis poursuivant sa pensée. — Remarquez cependant que je n'affirme rieû, dit-il, je cherche avec vous. — Oh moi, dit Pétrus découragé, je ne cherche même pas. — Alors, dit Salvator avec un sourire qui ne laissa point que d'étonner Pétrus, alors je tâtonne seul, toutefois ou je me trompe étrangement, ou il doit y avoir de la police ou tout au moins du poUcier là-dessous; cet homme de mer, qui vient s'installer chez vous, qui vous connaît depuis votre enfonce, qui en sa qualité d'ancien ami du capitaine Herbel sait tous vos secrets de famille, cet homme me parait sortir tout vif de la rue de Jérusalem. Il n'y a qu'un père ou une mère, ou la police, cette mène de la société, qui connaisse ainsi la vie d'un homme depuis le berceau jusqu'à l'atelier ; puis, j'ai toujours pensé que par l'écriture on pouvait connaître le caractère d'un homme ; voyez la main qui a tracé ces lignes, - Salvator montra la leUre à Pétrus, — la main qui a tracé ces lignes n'a nomenl déguisée, preuve que pas tremblé, l'écriture est large, droite, ferme, auculenl déîruisée. preuve que ré^rivaîij n'a pus pour qu'on

 «^«««■^•«««««••«««•«■«i le reconnaisse : elle est Timage de Tesprit qui la dicte ; l'honune qui a confectionné cette épltre est donc nonseulement un habile homme, mais un homme de résolution ; il sait parfaitement qull risque les galères, eh bien, pas une lettre n'hésite, pas une ligne ne dévie ; c*est écrit clair et droit comme écrirait un teneur de livres. Nous voilà donc en face d'un compagnon hardi, adroit et résolu, eh bien soit, j'aime la lutte autant que je hais la use, nous agirons en conséquence. — Nous agirons? dit Pétrus. — Je veux dire que j'agirai. — Mais si vous me promettez d'agir, dit Pétrus, c'est donc que vous avez quelque espérance? — J'ai mieuz qu'une espérance, maintenant j'ai une certitude. — Salvator ! s'écria Pétrus, devenant presque aussi pâle (le joie qu*il l'avait été de terreur, Salvator, faites attention à ce que vous me dites. — Je vous dis, mon ami, que nous avons affaire à un rude lutteur, mais vous m'avez vu à la besogne, et vous savez que j*ai les reins solides. Où est Régina? — Elle est retournée chez elle, où elle attend avec anxiété que Fragola lui porte une réponse. — Elle a donc compté sur Fragola? — Comme moi sur vous. — Allons, vous avez eu raison tous deux, et cela fait plaisir d'avoir des amis qui ont une pareille confiance en nous. — Mon Dieu, mon Dieu, Salvator, je n'ose vous interroger. — Mets ta mante et ton chapeau, Fragola, prends une voiture, coure chez Régina, dis-lui de rendre à M«« de >farande sa parure et ses billets de banque, dis-lui à elle de remettre ses diamants dans son écrin et son argent dans sa bourse, dis-lui surtout d'être «tranquille, de ne point se tourmenter, et ce soir, à minuit, de mettre la bougie demandée à la dernière fenêtre de son pavillon. J'y vais, répondit la jeune ÛUe sans paraître aucunement étonnée de la mission que lui donnait Salvator. Et elle entra dans sa chambre, pour prendre sa mante et son chapeau. *- Mais, dit Pétrus, si Régina fait le soir le signal demandé, demain à la même heure l'homme se présentera pour réclamer les cinq cent mille francs. — Sans aucun doute. — Que fera t-elle alors ? — Elle les lui donnera. — Et qui les lui donnera, à elle, pour les donner à cet homme? — Moi, dit Salvator. — Vous, s'écria Pétrus presqu'épouvanté de cette assurance et prêt à croire que Salvator était fou. — Sans doute, mpi. ~ Mais où les trouverez- vous ? — Cela doit pouvons importer pourvu que je les trouve. — Oh ! mon ami, à moins que je ne les voie, je vous avoue... — Vous êtes bien incrédule, mon ami, vous avez cependant un précédent, saint Thomas, eh bien, comme saint Thomas, vous verrez. — Quand cela ? —

Deuiain. — Demain je verrai les cinq cent mille francs? -- Tout divisés en dix paquets, afin d'épargner à Régina la peine de les diviser elle-même, chaque paquet, comme il est indiqué, contiendra dix billets de banque de cinq mille francs chacun. — Mais, balbutia Pétrus, ce ne seront point de vrais billets. — Bon, et pour qui donc me prenez vous? demanda Salvalor, je n'ai point envie que notre homme m'envoie aux i^lères, ce seront de beaux et bons billets de cinq mille fr., à Tencre rouge et portant en toute lettre cette légende : La loi punit de mort le eontrefaclettr. — lie voici, dit Fragola rentrant, toute prête pour la course. ~ Tu te souviens de ce que lu as à dire? — Renefs à M*"^ de Marande sa parure ♦M ses billots de banque, remets tes diamants dans ton écrin, et ton argent dans ta bourse, et fais demain à Theure dite le signe cou*venu. — Oui est? — Oui est de mettre une bougie allumée derrière la dernière fenêtre du pavillon. — Heia, fit Salvator en riant, ce que c'eot que d'être la maîtresse d'un commissionnaire, voilà comme on fait les commissions, va, ma colombe de l'arche, va. . Et Salvator regarda sortir Fragola avec un œil plein d'amour. Quant à Pétrus, il eût voulu baiser les petits pieds qui paraissaient se presser de porter une bonne nouvelle à une amie. — Ah! Salvator, s'écria Pétrus en Je jetant dans les bras de son ami quand la porte se fut refermée derrière Fragola, comment vous remercierai-je jamais du service que vous me rendez! — En Toubliant, répondit Salvator avec son doux et calme sourire. — Mais enfin, insista Pétrus, ne puis-je vous être bon à rien ? — Â rien absolument, mon ami. — Dites-moi cependant ce que je dois faire. '^ Vous tenir parfaitement tranquille. — Où cela? — Où vous voudrez ; chez vous, par exemple. — Oh ! je ne pourrai jamais. . — Promenez- vous alors, courez à pied, montez à cheval, allez à Belleville, à Fontenay-aux-Roses , à Bondy, à Montmartre, à Saint-Germain , à Versailles , allez partout où vous voudrez, excepté au boulevard des Invalides. — Et... mais, Régina, Régina? — Régina va être complètement rassurée par Fragola, et je suis sûr que, plus raisonnable que vous, elle se tiendra chez elle. — Voyez-vous, Salvator, c'est un rêve. — Oui, un mauvais rêve, mais qui , espérons-le , finira mieux qu il n'a commencé. — Et vous dites que, demain, je verrai les cinq cents mille francs en billets de banque? — A quelle heure serez-vous chez vous ? — Oh ! à l'heure que vous voudrez ; toute la journée, s'il le faut. • — Bon ! vous disiez que vous ne sauriez rester en place. — Vous avez raison, je ne sais ce que je dis; eh bien ! à demain dix heures, si vous voulez, mon cher Salvator. — A demain dix heures du soir. * — Vous permettez que je vous

quitte ? il faut que je prenne lair, j'ètouflte ! — Attendez-moi ; j'ai moi même à sortir, nous allons descendre ensemble. — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Pétrus en battant l'air de ses bras, suis-je bien éveillé? est-ce bien réel? nous sommes sauvés? Et il remplit ses poumons d air par une large et bruyante aspiration. Pendant ce temps, Salvator entrait dans la chambre à coucher et prenait dans le tiroir à secret d'un petit meuble en bois de rose , un papier orné d'un double timbre et couvert d'une fine écriture, qu'il mettait dans la poche de côté de sa veste de velours. Les deux jeunes gens descendirent rapidement l'escalier, laissant à Roland la garde de l'appartement. A la porte de la rue, Salvator tendit la main à Pétrus. — Nous ne suivons pas le même chemin ? demanda celui-ci ? — Je ne crois pas, dit Salvator; vous allez , selon toute probabilité, rue Notre-Dame-des-Champs, tandis que moi je vais certainement rue aux Fers. ^— Gomment, vous allez?... — A ma borne, dit en riant Salvator ; il y a longtemps que les dames de la halle ne m'ont vu, et elles doivent être inquiètes de moi ; puis, je vous avouerai une chose, c'est que j'ai besoin de faire une ou deux commissions pour compléter vos cinq cent mille francs. Et, le sourire sur les lèvres, Salvator salua de la main Pétrus, qui reprit, ep songeant n ton! ce qui venait de se

The text on this page is estimated to be only 22.84% accurate

m LE MONT&ORISTO. ■MMM^MhaMi passer, le chemin qui conduisait à la rue Notre -Dame-desChampi*. . , M Comme nous n'avons rien à faire dans sou atelier, suivons Silvator, non point du côté de la rue aux Fers , où il n'avait nul dessein d'aller, quoi qu il en eût dît à Pettnis, mais rue de Varennes, dans laquelle était sîluée rêliidedu digne notaire que nous avons déjà eii Thonneur de présenter à nos lecteurs àous le nom de Pierre-Nicolas Baratteâu. Alex. Dumas. (La suite au prochain numéro.) i LES GR.VNDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. OCTAVB AtJCtUSTB. IL Nous avons dit qu'Antoine avait envoyé un messager à CléopîUre pour lui donner Tordre de venir lui rendre compte de sa conduite à Tarse. Ce messager se nommait Dellius. C'était un homme habile. Il n'eut pas plutôt vu Cléopàtre, il n'eut pas pUilôt caiisè avec elle, qu'il comprît qu avant de combattre A'itoinoc'.îiit vaincu. Dellius résolut de se faire l'am' de la reine d'Egypte. 111a pria de se rendre aux ordres d^\ntoine. Mais, ouvrant r///«de, il lutâCleopâlre, dans cotte b^lle langue grecque qui était sa langue miternello. — d'aillc-urs Clùopdlre parlait sept ou huit langues, — il lut ù Cleopâtre les vers du XIV* chant, oti Junon, s'apprôratU à endormir Jupiter sur le mont Ida, va emprunter sa ceinture à Venus. Cleopâtre comprit le conseil et le reçut avec un sourire. Elle avait fait Tessai de sa beauté déjà sur César ot sur un flls de Pompée. 0»ielques-uns disaient me ae sur les deux. Elle connaissait Antoine, ses instincts brutaux, ses passions sensuelles ; elle avait vingt huit ans, c'est- h-dire lage où la beauté delà femme est dins tout son éclat, son esprit dans toute sa force ; elle prit avec elle de riches présents, des sommes d'argent immenses ; elle prit avec elle snrtotit sa beauté contestable, mais sa grâce incontestée. Les ordres d'Antoine étaient précis, elle devait venir sans perdre une minute. Elle se moqua des ordres d'Antoine. Ses amis lui disaient :— Hdtez-vous; vous vous perdez en restant. Et elle restait. Ou eût dit la magicienne Gircé , sûre du pouvoir de son art. Il lui fallait le temps de faire son spectacle, de prépareisa mise en scène, comme on dirait de nos jours. Nos lfCteUi-8 connaissent d«jàGléopàtre: la femme qui s'introduisait dans le palais d'Alexandrie et qu Apollodore déposait aux pied^ dé César, Youlée dans un tapis, était petite de taille . C'était une nymphe plutôt qu une déesse, une grisette plutôt qu'une reine. H s'agissait de surprendre Antoine et de le conquérir, en quelque sorte, par tous les sens. Enfin Antoine apprit que ClèopAtre

remontait le Cydnus et s'apppochail de Tarse. Antoine dressja son tiône, ou plutôt son tribunal , sur |e bord du fleuve ; il voulait /ïoterroger publiquement, pu. bUquement puoii' tant d'audace. ' " Il était en train de rendre la justice, lorsque, toatà coup, un grand tumulte se fit autour de lui. Des gens accouraient tout essonfUés, des bords du fleuve, parlaient avec cette multiplicité de gestes familiers aux orientaux, montraient Thorison et paraissaient frèoecupes d'une chose inouïe. * " Antoine demanda ce qui se passait. — Vénus Astàrté, lui répondit-on, vient visiter Bacchus poui» le bonheur de TAsie. Cela n'expliquait rien à Antoine. Mais une curiosité si grande se répandit dans la foule, que tout raudttoîred*Aatoine se dispersa , chicun courant soit vers sa maison, pour prévenir sa famille du graud événement, soit vers l'endroit indiqué. Antoine se trouva seul sur son tribunal. Oui pouvait produire cette solitude autour du tout-puissant proconsul? 4 Antoine allait le savoir. Au milieu des chants, dans un nuage de parfutns, s'avançait une galère dont la poupe était d jr, les voiles de pourpre, les rames d'argent. Sous un privtllon tissu d'or, CleopiUre-Vemis était couchée, vêtue d'habilleuiaits splendidos; dn jeunes enf.mts à moitin nus, tels que les peinires peignaient les amours, la rafr.ilchissaieut sur sacou'^he avec de lon;^s éventails de pbun îs île paon et (Fa itriiche. Ci^iil femmes, toutes parfaiteineai bellcîs, vêtups 'ei; unes en Nêreïles,les autres en (xrti:es,s8 tenaient colles-ci au Cîouvern.'iil, celles tt aux cordi^es. L'^s deuK rives du peuve ôtaieut embaumées dt>s pa'fums rpirt Ton bm'ait sur la galère et couverts d'une fonlc im n^ns:î qui suivait la reine d'E ;ypLo, non point p ir s ^s ordresT, mais de sa propre volonté, pour la voir et pour l'afljiurer. .\nioine, debout s'ir S!»n trib m d , embrassait du regard tout rens'iirible du spectacl *, miis sans rien distinguer enèore P(»u à p'*u chi pie objet s*ts ila et s'?» yeux se fixèrent sur la jQ[alôre, centre de lois c»s immenses niouvenr^nts. Une fois arrêtée sur Cléopûtre , les regards d'Autoine ne purent plus se détacher d'elle. Comme tous los barbares, — et Antoine était une espèce de barbare — Antoine se laissait prendre pir les yeux. Avant que Cleopâtre lui eût parle, il était pris. On lui montra Antoine ; elle le regarda, puis continua do causer avec Charmion, sa confidente. On jeta un pont couvert d'un magnifique tapis, qui conduisait de la galère au rivage. Cleopâtre se souleva avec ppine, et marchant mollement, comtne si marcher était une t^op grande fatigue poiu» elle, elle gagna le rivage, appuyée au bras d'une de ses femmes. Sur le rivage elle trouva un messager d'Antoine, qui l'invitait à v,enir souper avec son maître ; mais elle refusa,

disant qu'elle aimait mieux le pec3voir dans le pjlais qu'elle s'était fait préparer. ^ Puis elle continua son chemin, sans s'enquérir davantage 6i Antoine viendrait ou ne viendrait pas. Antoine vint. Antoine fut ébloui. Cleopâtre savait se faire, de tout ce qui l'entourait, un cadre admirable. Cette salle où elle reçut le proconsul était (j^ne magmficeu.'fc inouïr% m'iîme pMtir cet homme, qui Ci'oyait avoir vu toutes les magnificences de POrient.

LE MONTB-CRISTO. 187 On pafiga de cette salle dans celle du festin. Une main magique avait semé les lumières partout. La flamme éclatait en chiffres mystérieux, en figures bizarres. C'était le rêve d'un poète d'Orient devenant uue réalité. Antoine resta jusqu'au jour sur le lit du festin, savourant des vins inconnus, des mets dont il ne savait pas même les noms. Il quitta Cléopâtre, en l'invitant à son tour à venir souper avec lui, et crtlte fois elle accepta. Antoine envoya chercher tous les conseillers qu'il pouvait y avoir en matière pareiHe: mimes, bouffons, cuisiniers, décorateurs, mais il reconnût bientôt son impuissance. Le soir, il l*avoua, railla lui même la mesquinerie et la grossièreté de son festin, et se mit aux genoux de Cleopâtre pour recevoir les chaînes de son vainqueur. Cleopâtre, de son côté, avait, dans ces deux entrevues, étudie à fond Antoine ; elle avait reconnu le soldat marse aux grossières plaisanteries, étoile était descendue de son trône de déesse pour se mettre au niveau de son esprit. Ainoine rentra chez lui fou d'amour. Alors, oubliant Rome, Octave, Fulvie, la guerre desParthps , oubliant tout pour aimer, il suivit Cleopdlre eu Egypte. Elle rentra à Alexandrie tenant le lion en laisse. C'était sa manière de triompher à elle. Alors commença cette vie inimilable , racontée par Plutarque. Entièrement soumis au pouvoir de Tenchanteresse, qui, tandis que les rois ses prédécesseur avaient à grand'pelne appns l'Egyptièti, parlait, ^lle, l'Ethiopien, le troglodyte, Thebreu, l'arabe, le syrien, le mède, le grec et le latin, redevenu jeune près de sa jeune maîtresse, qui de son côte pour son imporator s'était faite bacchante, nous dirions vivandière,— tous deux passaient des jours de folle ivresse, chassant, jouant, buvant; puis le soir le proconsul et la reine s'habillaient en esclaves, couraient les rues d'Alexandrie, frappaient aux portes, insultaient les bourgeois, balt lient, etatlent ba' t :tf, et rentra'ent rîmts et plus amoureux, .Vntoine dtï moins, plus amoureux chaque matin. Le jour on voguait sur le lac, on allait à Canope, on lirait de lare, exercice auquel excellait Antoine, on péchait à la ligne, art qu'il corinaSssaît moins. Aussi un jour s'împa(ienta-t-il de ne rien prendre et ordonna-t-il à un plongeur de se procurer deux ou trois poissons vivants et d'aller entre deux eaux les attacher & ëon hameçon. Trois fois de suite le liège s'enfonça et à chaque coup Antoine tira un magnifique poisson. Cleopâtre le félicita, mais ne fut point sa dupe. Desoncôtéet sans être vue, elle donna tout bas un or* dre. Le liège de la ligne d'Antoine s'enfonça de nouveau, Antoine tira sa ligne et pécha un hateng saur. Cette

fois le plongeur de dléopàtfe avait gagné de vitesse le plongeur d'Antoine. Antoine avait bonne envie de se fâcher. Mais de sa voix, douce comme un chaut, mélodieuse comme un luth, Cleopâtre lui dit : — Impérator, laîssp-nons la ligne à nous qui régnons du Phare à Cîtno[>e, la chasse à toi c'est de premjre des villes, des rois et des rovaumes. Au milieu de ces plaisirs, deux coups de foudre vinrent réveiller Antoine. Il apprit que Labienus, l'ancien lieutenant de César, tenant le parti d'Octave chez les Parthes, subjuguait à la tête de ces derniers toutes les provinces, depuis TÊuphrate et la Syrie jusqu'à la Lydie et â l'Ionie. Alors,commeundormeur qui sort d'un long sommeil, comme nu buveur qui sort d'une profonde ivresse, il reprit le commandement de son armée et s'avança jusqu'en Phénicie. Là il apprit les affaires de Rome, la révolte de Fulvie, puis bientôt après sa mort à Sicyone. Cette morl dénouait tout; elle rendait facile la réconciliation d'\ntoine avec Octave. Antoine mit le cap sur l'Italie, conduisant à sa sùito une flotte de deux cents navires. Il débarqua à Brindes. Antoine était décidé à combattre, s'il le fallait, mais les soldats ne se souciaient pas d'une guerre sérieuse. Ils avaient déjà marié Octave avec Clodià, fille de Fulvie, et quoique le mariacye eût mal tourné, ils décidèrent qu'ils donneraient un dénouement pareil à cette nouvelle prise d'armes. Cette fois, ce fut Antoine qu'ils marièrent avec Octavie, sœur d'Octave. Nons disons sœur à tort; Octavie n^élailque demi-sœur : sœur consanguine. Aînée rt'OrUive de cinq ousix ans, c'était la fille de la première femmed'Octavius, Ancharia; elle avait été mariée à Mar^ellus, q-ii venait de mourir, et en avait un fils. Ce fut ce fils qu'illustra un hémistiche de Virgile : Tu Marcellus eris. Tous deux, Oct»ve et Antoine, acceptèrent l'arrangement : chacun avait, de son côté, une lourde affaire jçirr les bras, et dont il desirait se débarrasser. Octave avait la guerre des pirates, Antoine avait la guerre des Parthes. Mais le peuple romain était un singulier peuple, plein de caprices et de fantaisies ; Sextus Pompée Taffamait, et il aimai t Sex tus Pompée . Ce peuple était-il assez artiste pour être pris par le pittoresque de cette figure ? Le fait est qu'après avoir réconcilié Octave avec Antoine, ils voulurent réconcilier Octave et Antoine avec Sexlus. Sextus, nous l'avons dit, était devenu une puissance ; la douceur — voyez notre étude sur César — aVec la^quelle Pompée avait traité les pirates, avait ménagé l'empire de la mer à son fils. La ville principale des corsaires soles, en Cîlîcie, était devenue Pompéiopolis : pendant la guerre civile , Pompée leur avait dû la supériorité de sa marine, seulement il avait fait la faute de mettre la ilotte sous les ordres de de«ix

généraux de terre Domitius et Bibulus qui n'en avaient tiré aucun parti. Il n'en avait point été ainsi du jeune Sextus ; nous avons dit comment il s'était fait fils de Neptune et en cette qualité roi de fà mer ; nous avons dii comment, encore maître Je la Sicile et de la Sardaigne,il sillonnait la Méditerranée avec deux mille vaisseaux; nous avons dit enfin comment il affamait Rome. Mais c'était un grand cœur avant tout, pitoyable et avantureux : quand après les troubles de Pérouse- Fulvie avait fui avec la mère d'Autoine, Si^xtus, toujours prêt à accueillir les proscrits de quelque parti qu'ils fussent, les

 avait admirablement accueillis. Antoine ne fit donc aucune difficulté de traiter avec lui. Quant à Octave, c'était son intérêt. On fixa une conférence sur la pointe du cap Miséne, à l'endroit où, pareil à un fer de lance, il s*élance dans la juer. Antoine avait sa flotte à Tancre d'un côté du ca{). Sextus avait sa flotte à Tsuicre de l'autre côté. L armée d'Octave était eu bataille sur la terre ferme. Là on convint d'un nouveau partage. Octave gardait TOccident. Antoine gardait l'Orient. fjepidus, l'Afrique provisoirement, c*est-à-dire jusqu a ce qu'on la lui reprit. On accordait à Sextus la Sardaigne et la Sicile, à la condition qu'il n'accueillerait plus les proscrits et purgerait la mer des pirates. C*était lui demander de se tuer lui-même. Octave, Antoine et Lépide, en échange, rendraient aux proscrits le quart de leurs biens. Conditions tout simplement inexécutables. Les biens immobiliers étaient partagés. Quant à l'argent, il était non-seulement partagé, mais dépensé, non point par Octave peut être, mais à coup sûr))ar Antoine et Lepidus Sur cette condition, Sextus fut intraitable. C'était la seule porte honorable par laquelle il pût sortir de ses anciens engagements. » Il s'obligeait en outre à envoyer du blé en Italie , et cela, en quantité suffisante pour la nourrir. Les conditions arrêtées, le traité signé, les trois maîtres du monde s'invitèrent mutuellement à souper. Comme chacun voulait avoir l'honneur du premier repas donné, on tira au sort. Le sort favorisa Sextus. — Où soupera-t-on, demanda Antoine ? — Là, répondit Sextus en montrant sa galéi*e amirale à hix rangs de rames, car c'est la seule maison paternelle ijue l'on ait laissée à Sextus. Antoine se mordit les lèvres ; le sarcasme lui arrivait en plein visage, à lui qui habitait à Rome la maison du grand Pompée. L'invitation acceptée, Sextus fit assurer la galère sur ses ancres, et jeta un pont du promontoire de Misène à son bord. ' Au milieu du repas, au moment où les convives échauffés par le vin raillaient Antoine sur ses amours avec Cleopetre, le pirate Menas s'approcha de Sextus, et se penchant à son oreille : — Veux-tu , lui dit-il , que je coupe les câbles des ancres, et que je te donne non-seulement la Sicile et la Sardaigne, mais l'empire romain. Sextus pdlit. — Il fallait le faire sans me le dire, répondit-il. — Et maintenant ? — Maintenant, dit-il avec un soupir, ilesf trop tard, contentons-nous de la fortune présente, et ne violons pas la foijurcc. Et apfés avoir été fêté à son tour par Anloine et Octave, il retourna en Sicile. Suppoi^ez ^vi. Sextuîi ail 'a*Tep'o l,i j vnposilinn t]*' M«^nns au lieu «le la r<*fn?or. Octave et Antoine aux mains de Sexlus, Sextus maître

du monde, qu'arrivait-il du monde ? L abîme du doute est ouvert au-dessouB de ces quelques mots. C'est à donner le vertige à l'histoire. Alexandre Dumas. [La suite au prochain numéro) . CORRESPONDANCE. Mon cher grand ami, Je me présente chez vous, et j'apprends que vous êtes parti pour Loches. Ou'étes-vous allé faire à Loches ? c'est ce que vous nous direz probablement dans une causerie du Monie-Crislo, M.iis en attendant que vous nous racontiez vos impressions de voyage, je vais vous raconter les miennes : Pendant que vous descendiez,selon toute probabilité, dans les horribles cachots du cardinal La Balue et de Ludovicle-Maure, où vous grelottiez de froid, moi, je me promenais rue de Rivoli, où je rôtissais au soleil. Pourquoi pas sous les arcades? me direz*vous. Par la raison infiniment simple que j'avais affaire là où la rue de Rivoli n'a plus d'arcades. Est-ce une réponse, celle-là, et vous en contenterezvous ? Figurez-vous que j*attendaïs Tomnibus depuis une heure, comme on Tattend toujours dans les parages du Louvre. Oh ! il faut rendre justice à l'administration supérieure, le service est admirablement fait. Toutes les dix minutes, montre à la main, un omnibus passe; seulement, chaque fois, l'omnibus est orné de cette inscription : — Complet. Ce mot,* qui semble un panache attaché à la tête du conducteur, renouvelle chaque jour la triste histoire du pauvre Juif-Errant. Il veut dire à celui ou à celle qui fait un signe télégraphique avec son bras, son ombrelle ou son parapluie. — Marche, marche, marche. Seulement on a six sous dans la poche au lieu de cinq voilà toute la différence. Le conducteur est toujours inflexible, c^est son devoir ; mais j^ajouterai qu'il est souvent malhonnête, ce qui u est pas son droit. A ce qu'il me semble à moi, du moins, qui n'ai point d'intérêt dans les omnibus. Malheur au pauvre diable qui ne sait pas lii*e, ou qui, emporté par son désir de monter dans un omnibus, n'a de regards que pour la stalle espérée à l'intérieur. Moi, qui n'aime point à abuser de la marche, et qui trouve, avec Voltaire, que la promenade, et surtout la promenade dans les rues de Paris, est le premier des plaisirs ennuyeux, j'avouo que je suis dans ces occasions-là prise d'un véritall^ desespoir. Aussi ai-je le cœur plein de liel 'à l'ogard de ces geôliers ambulans trônant sur leurs marche-pieds, el qn\ vous trnitent pintftten prisonnîorqu'ilsronduiîienttila Ton.

MJh^rtkri dergerie ouà Bicêtre, qu'eu citoyen» libres et payants qu'ils mènent à leurs affaires. Et bienheureux encôife ceux qu'ils conduisent, quelque part que ce soit : il y a beaucoup d'appelés et peu. d'élus. Or, pour quiconque n'est pas élu , ils prennent des airs majestueux qui seraient bien risibles s'ils n'étaient encore plus impertinents, se contentant de montrer du bout du doigt, au client désappointé, l'écriteau qui gnnce au-dessus de leur tête. Et la voiture marche toujours— et le voyageur que Von a bercé avec la fable de Pandore, croit que le geste du conducteur a signifié qu'U y avait de la place sur Timperiale ; il reprend courage, quitte le pas gymnastique pour le pas do course ; il arrive épuisé, hors d^aleine, a bout de forces. Il saisit la rampe d une main convulsive. Il levé le pied pour monter. . . — Ah ! ca, est-ce que vous êtes aveugle, lui dit le conducteur en le repoussant, ou bien est-ce que vous ne savez pas lire? — si vous ne savez pas lire, apprenez. - G-o-m com p-l-e-t plet— complet. Il me semble, cependant, que MM. les conducteurs sont payés pour être polis avec tout le monde. L'ommbus,n'est ce pas le carrosse du pauvre? J'attendais donc rue de Rivoli , dans la portion privée d*arcades, qu'un omnibus incomplet me conduisit au faubourgSaini Antoine. -La fatigue me gagnait, le decourarement me prenait , j'étais de mauvaise humeur, parce que cette promenade à pied sous un soleil tropical denlaisait tellement à mon ombrelle que de verte elle était devenue jaune, - lorsque tout à coup arrive au com de la me de la Poterie-des-Arcis, non pas l'omnibus que je cherchais, mais une enseigne que je ne cherchais pas. 0 mon wand ami, quelle enseigne, quelle bonne enselene quelle fabuleuse enseigne —il faut que vous alliez lui faire une visite. Je ne sais pas ce que vous voyez à Loches, et je crois que ce que vous voyez vaut la peine d'être vu- mais vous ne voyez rien de pareil à mon enseigne j'en suis bien sûre- Quand vous la connaîtrez, vous la ferez photographier pour votre Monte^Cruto.L'homme qui a inventé cette enseigne a tout droit d aller a la postérité, et quand il croise Mengin, l'homme au casque, le négociant en grosse caisse et en crayons, il peut exi • ger que celui-ci le saljie le premier. Mengin n'a rien inventé qui approche de cette enseigne. Imaginez-vous une boutique glorieusement pavoisée de hottes neuves et vieilles, gracieusement pendues à des tringles. Toutes sont ferrées à glace à l'usage des porteurs d eau quand il gèle. Au-dessus de la porte, une enseigne se penche avec grâce, — elle représente un lion gros comme un caniche. — Ce lion est furieux,

son regard lance des flammes, sa crinière est hérissée, U tient quelque chose entre ses longues dents blanches, qui est évidemment la cause de sa colère. Oue peut-être ce quelque chose ? S'il n'y avait que la peinture pour éclairer votre esprit , vous ne le devineriez certes pas. Je penchais pour un poulet, — en adjoignant mon lorgnon à mes yeux, je crus reconnaître un lapin. Heureusement, je jetai les yeux sur la légende de renseigne, et elle fit disparaître tous mes doutes. Ce quelque chose était une botte. Au-dessus du lion était écrite cette légende en lettres tfor. Tt' LA DÉCHÏREHAS, ^fAÏS l\ DÉCOt'DRE, JF. TV. tE DÉFENDSImpossible de savoir au juste depuis combien de temps le lion fait ses efforts pour donner un démenti au cordonnier, — mais il y a assez longtemps pour que le cordonnier se soit cru en droit d'écrir au-dessous des combattants: À LA NOUVELLE RENOMMÉE DE LA SOLIDITÉ. Quand revenez-vous, mon grand*ami, que de gré ou de force je vou? conduise voir cette enseigne qui vou s amènera , je Tespère, à confier votre pied à mon cordonnier, au lieu devons entêtera vous faire chausser à Bruxelles. Mille sentiments bien affectueux. Céleste de Chabrillan. J'ai depuis quelques temps reçu d'un de mes amis qui voyage aux Etats-Unis et au Mexique, des lettres qui me paraissent assez curieuses, pour les faire passer sous les yeux des lecteurs. du Monte-Cristo. Je le croyais encore sous le cinquième degré de latitude, chassant l'hippopotame et Téléphant sur les bords du Nil -Blanc, lorsque je reçus, il y a un an à peu près, cette lettre datée de New-York. Alex. Dumas. New-York, 1« mai ISSeT/* Mon cher ami. La dernière lettre que je yous ai écrite était datée des bords du Nil-Blanc ; je pensais bien et je crois même que . je vous l'annonçais , r(mtrer triomphalement dans mes foyers et y planter mes choux comme feu Cincinnatus, mais le démon des voyages ne quitte pas si facilement le malhexireux dont il s'est emparé une fois ; témoin le JuifErrant avec lequel je me vante d'avoir aujourd'hui quelque ressemblance, non point par mon âge et ma barbe, mais par mon teint de Bédouin et mes jambes de cerf. J'ai sauté par-dessus l'Atlantique comme- si ce n'eût été que le Nil, le Rhin ou le Danube, et me voilà tombé au beau milieu de cet effroyable -Jtourbillon qu'on appelle New-York. Pour avoir un peu de repos, je viens causer avec vous, mais n'ayez pas peur, je rie vous fatiguerai pas avec mes observations météorologiques, géographiques, géologiques qui forment le côté sérieux c'est-à-dire ennuyeux de mon voyage. Je viens de débarquer au beau milieu des Yankees, qui m'ont immédiatement donné un échanlillion de la liberté dont ils jouissent, parune

nonchalance,— vous savez que je suis Allemand, cher ami, et qu'en ma qualité de descendant d'Arminins, je ne trouve pas toujours le mot propre quand j'ai l'audace d'écrire en français,— par une nonchalance, di&ais-je donc, que nous appellerions nous de Timpolitesse. Bon, voici que je m'aperçois que je commence par une ingratitude envers ce jeune peuple. Est-ce la faute desAmcricains si Washington n'a pas mis dans la constitution un ariicle qui leur défendit de chiquer depuis le matin jusqu'au soir, et s'ils ont eu des maîtres d'hydrographie qui leur ont appris à cracher avec une habileté dont vous

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

i90 LE MONTE-CRISTO. V^.i»«v^*«» ^i*^**— ^ 11* n'avez aucune idée, à droite, à gauche, devant eux et même derrière eux, ce qui serait du plus grand intérêt si cette science éjaculalricc n'allait paa jusqu'à cracher quelquefois par-dessus la table où vous prenez votre café Dans ces cas*là la chose, vous le compi*enez, cesse d'être récréative pour devenir inquielanle. Mais il faut leur pardonner beaucoup et vous leur pardonnerez, vous, pins que personne, leu'S femmes sont si belles, ce sont de si splendides statues de marbre, tant qu'elles n'ont pas l'imprudence de montrer leurs dénis en ouvrant la bouche, et leurs pieds en allongeant la jambe. C'est cependant un grand peuple auquel je ne feprçche sérieusement que son cuUe e£frene pour le veau d'or, culte qui l'emporte chez lui sur toutes les autres passions qui agitent nos pauvres cœurs européens. Ne parlez plus de Paris et de ses boulevards, de Napleset de sa rue de Tolède, de Londres et de sa Cite, si vous voulez peindre le mouvement d'une ville *. Paris, Londres, Naples, toutes nos capitales, quelles qu'elles soient, agitées par \me fête exuaordinaire) par le loatriage d'une reine, par la naissance d'un prince* par la proclamation de la Aépublique, par ce que voua vovidrez enfin avec votre fertile ima©nation, inventer de plus émouvant, ressemblent à une kermesse de village en comparaison du mouvement qui se fait dansleBroad-vay, c'est-à-dire dans la principale rue de Xew-York. Un jour lord X.., grand propriétaire d'Irlande, montrait au prince d'Esterhazy ses nombreux troupeaux de moutons. — Y a-t-il autant de moutons dans vQlre pays que j'en ai ici, mon prince, demanda milordX... — J'ai plus de bergers que vous n'avez de moutons, répondit le piince Es texhazy. Un pari fut engagé, on compta^ les bergers du prince et lee moutons du lord, — ce fut le noble hongrois qui gaEh bien, avec autant de vérité, un Yankee répondra à un Français qui lui demandera :— -A vez-vous autant de voitures . quernous? — Nous avons plus d'omnibus seulement que vous n'avez, vouF| de promemurs. Pendant six jours de la semaine, New- York est une. fourmilière dans laquelle vous vous êtes amusé à fouiller avec un bâton. Le septième jour, chacun s'enferme chez soi , boit son grog et lit la Bible. Le vieux Yankee dit à sop ills : ... — Gagne de l'argent, mon en&nt, d'une manière bon-' ne te si tju peux, mais, ayan^ tout, gago^ die l'^'^rgeat. Ce besoin de faire de l'argent par tous les. moyens possibles, déteint. en Amérique sur toutes les rebitiona sociales. — Ecoutez les voyageurs q»i ont

parcouru les Etats Unis, -ries uns se plaignent, amèrement d^ la réception 4ui leur a été faite, ~ les autres l'exaltent au troisième ciel. Les uns et les autres ont raison. — Cette diifèrence exist€| réellement et voici d'où elle yient. Présentez -vous comme écari vain, comme savant, comme auteur, comme homme qui voyage pour son agrément,pour la science,' pour passer son temps et pour dépenser so|k argent, vous serez partout le bien venu. Ma» au contraire , arrivez comme homme d'affaires , vous, trois fois, dix fois malheur. — On ne voit en vous qu'un concurrent qui peut devenir dangereux et qu'il e»t nécessaire d'écraser à temps. Ai-je dit qu'il n'y avait qu'une passion qui animât les Yankees, celle de l'argent ?— j'ai eu tort, — et je leur dois une réparation. —A New-York, à Philadelphie, à Washington, à Albany, à Boston, dans toutes les villes des Etats Unis enfin, le feu éclate régulièrement plusieurs fois par jour, tantôt dans un quartier, tantôt dans rautre,**de là jeunes et vieux ont contracté la manie d'être firemen, lisez pompiers, ^- Chez nous les hommes forment des sociétés artistiques, littéraires, scientifiques, mais à New* York, et dans les autres villes américaines, on se borne à établir des compagnies de votoniaires qui ont pour but unique d'éteindre les incendies. Chacune de ces sociétés a ses propres pompes et rivalise de zi^le pour arriver avant aucune autre sur la place du sinistre. -^ Ainsi, je lieos de faire à New- York la connaissance d'un respectable citoyen qui se nomme John Pralt. Après avoir satisfait sa passion pour les dollars en en amassant un million, la rage d'éteindre les incendies s'est emparée de soo ooBur et ea a {^t déloger toutes les autres agitations ; il veille et dort dans sot^uoiConne de pompier, deux .dames tiques, se tiennent nuit et jour aux ÀDOUfcea» ei au prunier coup de cloche qui annonce uu nouvel incendie, John Pratt se jette comme un furieux sur une pompe qui lui appartient, la iratne avec le secours de ses valets jusqu'au foyer destructeur^ et là, tandis que lesdits valets pè^nt sur les leviers d*imputsian, il dirige son jet avec une habileté et une persistance qui jusq4i*ici ont valu toutes sortes de satisfactions à son orgueil. Il m'assura qu'il avait le noble et philanthropique espoir de perdre la vie daiçis un iuccAdie. 4 Vous parlerai*je de& hôtels américains? — Avec un itionime moins, observajUnir q^e vous, je renverrais» mon homme aux grands hôtels de Londres, de Paris, de Vienne. J'aurais tort, et je ne veux pas avoir un tort avec vous, si petit qu'il soit. Rien ne ressemble à un hôtel américain. Suivez-moi. — Cocher, à Astor-House. Le cocher part au galop. ^ En Amérique, on lût tout au galop. — Time is money^ dit l^américaîn. — Le

temps, c'est l'argent. Mon cocher part donc au galop. J'arrive, au bout d'un quart d'heure, devant une eonstiiiction colossale, bâtie comme une forteresse, avee des fenêtres comme des meurtrières. w Foule compacte dans la cour, queue à la porté. < • • • ♦ Ma première pensée est que mon cocher a mal entendu et m'a conduit à la Bourse. L'inscription de l'hôtel me rassure. Je descends, je paie,^ je prends mon tour. Au bout d'un temps donné,— moins long que je n'eusse ccu, tout le monde est pressé, — j'entre, j'enfile une série de corridors, je mon.te des, étages d'es(ahers, je traverse des vestibules, où des centaines de créatures, que jei^roirais mes semblables si elles échangeaient une parole, se pressent silencieusement. Là, nul ne s'occupe deeao^tres, aucun de moi. . • . i^ .. Ce n'est qu'après un temps considérable 91a jft àïcqttvre une espèce de bureau, autour duquel on s'amasse.. m» 4^ comme négociant, comme entrepreneur,— malheur à | fonds la foule, j'arrive jusqu'au commis, je lui demande

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

LE MONtE-CftlStO. m line chambre,.il me regarde avec étonnement, et finit, sur mes instances reUérees, par nVen promettre une pour le Boir. J'insiste pour la voir tout de suite. 11 n'y comprend rien. Eji Amérique, cher ami, une chambre est une chose où il y a un lit bon ou mauvais ; ort y entre à onze heures du son' pour y dormir, on en sort à six heures du maûn pour aller à ses affaires. Dans la journée, on aies salles de lecture, d'écriture, de dessin, de peinture, de conversation. On a cabinet pour se raser, cabinet pour se laver. On a le bar-room où Ton boit, fume et reçoit. Pendant le jour, les hommes y sont, pour ia plupart du temps, couches sur trois chaise^. Ou est là quarante, cinquante, cent. Personne ne parle, nul n'adresse un mot à son voisin. On vide son verre et Ton souffle sa fumée et Ton crache. C'est amusant au possible. On dirait les grandes eaux de Veisailles. Les hôtels de New York, je ne sais encore si je dois dire les hôtels d'Amérique, ont encore une autre spécialité dont je dois faire mention. J ai toujours considéré comme une tradition des temps barbares la façon de se marier de nos pays civilisés. Avant que la jeune fille appartienne à celui quelle aime, on la traîne comme une victime aux autorités civiles et ecclésiastiques, après quoi on l'expose aux regards et souvent aux plaisanteries d'une populalîqn tout entière. A New-York, c est plus fort. Chaque hôtel a ses weding-rooms, — ses chanLbre& de noces, — chambres: mpjitèes avec tout le luxe possible et dans lesquels les jeunes époux passent la, première nuit de leur mariage. I^ lendemain, tous les journaux annoncent comme une réclame, que M. et M^^^'*** ont passç la nuit à tel hôtel et se sont couchés et levés à telle heure. Ma pudeur germanique me fovea, cher ami , à passer 6ur les autres détails, mais, à la première occasiçn, je vous enverrai un journ^ avec les éclaircissements les plus étendus que je pourrai trouver: Adieu. Je tourne court, tant j'ai peur de vous ennuyer. Baron de MULLER. THÉÂTRES. THEATRE-FRANÇAIS. Reprise des Comédiens de Casiuir Delavjgne. . Cette fois, nous ne ferons pas la guerre au Théâtre-Français; les Comédiens joues au théâtre de la rue Richelieu ne sont pas seulement une reprise, c'est une réparation. Tout It^ monde connUU r^nt^cdotç i^lative a la leclure et au refus des Vêpres SirHirnms par le comité de la rue Richelieu, Ce refus nous valut U»8 Comédiens, L'auteur dos ilfssénieithes , sur dix voix, n'en obtint, 'e crois, que trois poiir la réception (Je sa tragédie. A ctrttc époq\ie, Ivs comédiens

étaient obligés de consigner par écrit sur leur bulletin le«nolif de leur réception ou de leur leJiis. Une des dames de la Comédie-Française, la belle Mtt« B..., jeta dans Turue un bulletin eoziçu en ot*^s termes : Je refuse celle ouvrage qui est mal écrite L auteur lui-même a. dans les ComéUiens, consigné ce fait, qui acquit à cette époque ua caractère incontestable d'authepticité. . La dame qui avait exprimé d'une Xaçon si maUieureuse son opinion littéraire sur l'ouvrage, était une médiocre linguiste, mais une agréable comédienne.. Ou avait eu tort de l'enlever à son milieu en Vadmettaat à faire partie d'un comité de lecture, voilà tout. Les Vêpres Siciliennes^ refusés au Théâtre-Français, obtinrent un immense succès à l'OileonLes Comédiens suivirent les Vêpres Siciliennes et obtinrent un succès non moins grand. Supposez rOdeon fermé, et c'est une supposition permise à l'endroit d'ui théâtre qiii n'est si souvent qu'entrouvert, Casimir gardait dans sqn tiroir les Vêpres 5/c/liennes, et ne ftiisait pas jouer les Comédiens, c'est-à-dire une de ses meilleures , sinon sa meilleure pièce. Il est vrai que si la Comédie-Française avait reçu les Vêpres Siciliennes^ Casimir Delavigne ne faisait pas les Coméd'ens, A quelque chose refus est bon. A la mort de Casimir Delîîvru:ne, je crois, la ComédieFrançaise reprit cette spirituelle satîrr. La représentation de la semaine dernière n'a donc été que la reprise d'une repr'se. Aussi, n'estrce point de la comédie que noiis allons nous occuper aujourd'hui, mais i'un de nos confrères en critique, qui consacre son feuilleton du l'indi à une savante et consciencieuse appréciation de la comédie de Casimir Delavigne. Que diable, ce n'est pas le tout que de s'occuper des auteurs ! 11 faut aussi avoir .quelques louanges et quelques encouragements pour les critiques qui maintiennent ou ramènent ces messieurs dans la bonne voie par leui's judicieuses appréciations. Par malheur nous ne nous vendons encore qu'à dix ou douze mille, de sorte que le retentissement ne sera pas aussi grand que nous le .voudrions. Voilà des circonstances, où nous regrettons dte ne pas nous tirer à 80,000, comme le Times, ou à 35,000, comme le Siècle. Si nous voulions faire comprendre tout ce que cet article de notie confrère a de remarquable - au li-eu de l'extrait que nous allons en mettre sous les yeu.\ de nos lecteure, nous serions obligés de le citer en entier. Ce serait bien heureux pour nos abonnés, nous en convenons, mais cela pourrait avoir des ooosèqueaces fâcheuses pour hghs, que l'auteur poursuivrait sans aucun doute en contrefaçpn. Voici la situation et les vers qu'attaque particulièrement le critique, avec uue éloquence qui indique la conviction. Heui'eux J^t ^uwie»

cçinvainqus ! tîommf aux pauvres d'espijpit le royaiimades (ieux Jour sera ouv^t — et ils auront le pas sur ces derniers,, car ils y auront double droit. Sautons pardessus les trois premiers actes et abordons le quatrième. — Le poète — Victor— qu après d'interminables débats les qQra$aifij& lîdj^iapm déjouer ^ \jp^rq\ikJm^ flu'il l'a pu a contenu sa colère et son indignation,— se donne, en

The text on this page is estimated to be only 16.13% accurate

19-2 LE MONTË-ChlSTO t^m ^*i Un, le plaisir de dire une bonne fois à l'an d'enlr'eux, le plus impertinent de la troupe, et ce n'est pas peu dire, tout (^e qu'il a depuis longtemps sur le cœur. —Vous refuse» de me jouer — pourquoi? Vous craignez qu'on sifQe mon ouvrage—maïs c'est le mien et non pas le vôtre. Vous parle* de vos devoirs envers le public — mais comment les irem plissez-vous? Comment nous traitez-vous, nous autres pauvres auteurs? Votre superbe indifférence se joue de nos chagrins, de notre désespoir, de notre misère ; vous nous étouffez au berceau. Oui, par votre indolence, * Le théâtre avili marche ii su décadence. Oue de vieul manuscHis, qui sonl encor nouveaux. Dans vos cartons poudreui ont trouvé leurs tombeaux. Que d'enfants inconnus du vivant do Wurs pères» En paraissant au jour, sont nés sexagénaires. Et mutilés par vous quand vous nous les offrez. Réduits a votre taillo, énervés, torturés. Ne rendent à l'oubli, qui soudain les réclame, Que des corps eo lambeaux, sans vigueur cl sans Ime Contre tant de dégoûts, que peuvent les auteur?? Déttépêréu mfn iVnn iiècJê de lenteurt , ils ravalent leur muse aal jeut do vau<)éviUe, Aux tréteaux de la farce où votrç orgueil Textlr; Aiosi périt en eux, dès leurs premiers essais. Le germo des beaux vers et des nobles sucées. Tout périt ; vous frappez noire littérature Dans sa. gloire passée et sa splendeur future. Je le sais, ma franchise est un crime h vos yeux ; le vois que je tue perds, mais ynime cent fois mieux Tenir du travail seul une obscure existence, En creusai»! un sillon vieillir dans Tindigence, Sans espoir de repos, de fortune et d*honneur, Que mendier de vous ma gloire et mon bonheur. Adieu. Certes, voilà des vers biçn tournés, verveux ; Casimir Detevigne en a rarement fait de meilleurs ; c'est qu'il était ioutenu par ce sentiment qui met le cœur du lion dans lé . corps delà colombe,— parla colère, . , . Oh!- la colère est une Muse inconnue des Grecs, c'est ' rf«li,*niàiB bien- G.(^^a:^fe des moderne3. Aussi n'est-ce pùini la forme que blâmP; le oiitique donk nous ««ôns l'honneur de nous occujper. •. ... ffe^t W fond— c'est la pensée I . . . i 5 y à'wrtjttt «a de ces ters qui lui 'pàr^ît refnféxitie^ hne idée éminém'ûumt fuisse ; .' ^ : : - e^srîcehii^ : : i '-' : . -'• ■'" ^' ". ' " •• ' \ " Je' votiii dertmndi*' toute* votre àtteiition^'^fr qui mè Jisez; "■.'*' -*' -- -• ! PiMpérés enfin d'un »ièch de lueurs, r : '». .' ^ ^ Écoutez, cette fois, ce n'estplws moi, cestle critique qui t^arle.' Ah I si je pouvais parler comme cela, jé serais bira heureux. • Que vous semble-t-il d'im siècle de lenteurd. »

Le dix-neuvième siècle 1 le siècle de la rapeur M du télégraphe électrique, le siècle de tant de prodigieux enfeulements littéraires, le siècle des grands poètes , des grands peintres, des grands statuaires^ et encore et surtout le siècle des gmnds capitaines et des grands législateurs, des batailles épiques des Iliadeê gu'Hémire n'itwaitermt pas^ dit quelque part Théophile &aatîer — le siècle des marches rapides à travers tous les mondes-^marches tantôt éclairées par le flambeau de la science, tantôt par l'éclair des épées — vous l'appelez dans votre mesquine colère de poète wn siècle de lenteurs} » Nous nous arrêtons. Vous comprenez, n'est-ce pas? . Le critique a .cru que le poète en ëcrivatit ce vers Ùéêûipérés enfin d*utk siècle de lenteur t, apostrophait le dii^-neuviejne sièiUe. Slupfte^ génies. — Oh I bienheureux pendus, disait un Italien qui sor tait de disputer avec Sully, en s arrêtant devant trois cadavres qui se balançaient coquettement au bout de leurs cordes sur la place de la Grève ! bienheureux pendus qui n'ayez plus affaire à H. de Sully? Hèlas ! on ne peut pas dire des pauvres auteurs : — Oh bienheureux morts qui n^aurez plus affaire à M. Jules de Prémaray ! • Car c'est M. Jules de Prémaray, chers lecteurs, qui vient de faire contre ce malheureux vers : Béeêtpêréi enfn d^un tiêelê de lenteurs, Télbqûente sortie que j'ai eu l'honneÀt de mettre sons vos veux. •'" Voua n en croyez rien. Achetez là Pattie du luridl 6 juillet, et si vous aimet à rire—vous n'aurez ^ perdu votre arjgent. Car je ne vous ai cité qu'une démi^^olonite du feuille* tefi de rilluitté' 6rïtii|ûé;et trou^' 9X^% dix colonnes de la même force » • • • » • • . fc Alexandre Dumas. <«i— •■' *i» ssac ■ - ■ -j^' - < Alex. DCMAS. Senl propriMaire et ieul rédactsur du Monts-Cride. ■«fa PétIb. — Imprimerie de E. Bri^re et C% Tue Viviwme, 4&. ■dL t^/^^ttmi^mii^^tfi^Ji^^é^^mfi^mm^mém-mil^mm^mmtkai^ma^^i^^ * * 4 Bi veite eut eSillIEl}, édtteir. bMdevtri Saiitlarlii. 1 12. mm^^^m^ta^t^^m^ ^» * * • A_ « ^«. « LA COMTESSE DÉ GHARNY. PAR ALEIMDBE DUMAS. Un beau volume jéaos in-8o à deux eolonnes eontenant la matière de SO toI ordioaires, 4 fr ^

The text on this page is estimated to be only 15.97% accurate

t~ ANNKG. N» 18. UN liUMEBa, 15 CBIITIIIES. JEUDI 16 JUILLET 1857. Taat« tradnctlvn cl rcfroAnetlan a*nl latcrtf Iles. LE MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. On ■•abomme A Pari» mm FRANCE: Tnk Ud an. . Sfr.'-o. — Six oioil. 4 M - Siimoii. 5 » ÉTRANGERAngleletre. ... Un kd, 13fr.'"-o. PMmoot On wi, ISft.— o. Be&qu. Un u. 13 M Portugal Un «n, 11 M EHigce Ud «. 13 BO Pru.« Un «a, 13 M N?pl5i Uu m, 18 -- Bn«ie Un bd, 18 80 «M, /hinco. k M. DaUvier, avi bureau dn Jodro J, «wi nn* talent «ht Pari, on nn mandat iiu la poitt, ■ CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Ghers lecteurs, Vous rappelez-vous où nous en étions i la un de notre dernière causerie? Nous en étions arrivés au dèbarquemeul à Paleroie du roi Ferdinand , de la reine Caroline, des enfants royaux, de Nelson, d'Emma Lyonna, de lord Hamillon et du minislre ActOD. Voie clair qui l'osera, dans ce triste et honteux dédale d'amour adultère et de tendresses lesbiennes. Quaut à l'amiral Carracclolo, il letouma à Naples avec U congi du roi. Naples, pendant ce temps, avait ouvert ses portes à dumpioanet et avait proclamé la République. Tout ce qu'il y avait d'intellifience à Naples avait pris part à ce mouvement, GyriUo, Pagano, Henloue, Conforti, Cimarosa, Hector CarafiTa, la mai-quise San Felice, Eléonore Pimenlalâ, le prince Torella, le prince Riarlo, le marquis Carietto, le chevalier Abamonli , l'orateur Poerio. C'èlail la lumière pourtous ces grands esprits et tous ces grands cœurs, qui jusque-là avaient vécu dans les ténèbres. Tout cela venait d'èclore République et républicains au soleil de la France. Pendant ce temps, Nelson faisait l'amour à Païenne.— Voulez vous avoir une idée de l'état du cœur et de l'esprit de ce double vainqueur. Voici un autre froment d'une de ses lettres :

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

494 LE MOKTË-CRÎSÎO. « Je loge toujours dans le palais de lady HamiltOQ ; elle est mon conseil, ma confidente, mon secrétaire, ma garde malade.— Ma santé, il e3t vrai, est altérée. Mais, tant que je respirerai, si la reine l'ordonne, je resterai ici pour la protéger. Mes pensées me dévorent et me tuent, mon seul désir est quelquefois de descendre avec honneur dans la tombe, et, lorsque la volonté de Dieu m'y appellera, je recevrai la mort comme on reçoit un ami. Ce n'est poink que je sois insensible aux richesses que mon roi et mon pays accumulent sur moi ; mais je suis prêt à quitte^* ce monde de trouble, et je n'envie personne, excepté ceux dont le domaine immuable se compose de six pieds de teri^. » Si avant le meurtre de Carracciolo et les assassinats de Naples, Nelson enviait la mort, la mort dut alors être d«ux fois la bien-venue à Trafalgar. Pmdmt qute N^hioh logeait chez lady Hamiltons îâdsdit des VœttX pour la monalchie napolitaine et enviait l^ morlè, un prêu*6 faisait le métief de général. C'était le cardinal Fabrîzio Ruffo — celui que dens une de ses lettrés Nelson désirait voir peûdre^ Il avait fait tout iau monde prés du priûte François ^ fils aîné dû h>î de Naples et Théritier p^éflomptif de la couronné, pour le déteiminer à se mettre A ia tête du mouvemiiit. Midt le t^riuce héréditaire peiMâ qUe c'était comprome ttre M |Wk Vtef audacieusemeût sa précieuse vie, que de coml^tl¥% lèH)^lMne pour la reprise du royaume de Naplitt. Il passa procuration à Corbara. Qu'est-ce que Corbara? demanderez-vous, chers lecteurs. CortMira était un konnéfe bandit de TAge du prince, et qui lui iressMiblait de visage. kSeulèment, le prince était lâôhe, et Gorbata était btave. Trois autres vagabonds lui furent adjoints : de Césare, .RûCchecian^>e etOolonna. .. ^ . De Césare était un ancien domestique à livrée . Roccjieciampè, un ancien soldat d'artillerie déserteur. Golonna avait un avantage sur eux : il n'était rien du tout. Corbara passa pour le prince François. Golonna pour le connétable du royaume. Boccheciampe pour le frèi*e du roi d'Espagne. De Césat-e pour le d-ue de Saxe. Ce fut avec ces éléments, que l'on souleva la Calabre. A la tête de la Calabre soiûevée, RuiTo marcha sur Napies. Naples était bloquée du côté de la mer par trois flottes, commandées par trois capitaines renommés. Par la flotte anglaise, capitaine Foote. Par la flotte russe, capitaine de Kéraudy. Par la flotte turque, amiral Bonnieu. À l'approche de Ruffo, les lazzaroni se soulevèrent. Les patriotes combattirent à la fois, En mer, contre les Anglais, les Russes et

les Turcs. Aux portes de la ville, contre Ruffo et ses Calabrais. Dans les rites, contre les lazzaix>fii. "Les patriotes succombèrent honorablement ; une capitulation leur fut accordée par Ruffo, Foote, Kéraudy et Bonnieu. L'article second portait : les garnisons républicaines des deux châteaux sortiront 0joec les honneurs de la guerre, et seront respectées dans leurs personnes et dans leurs biens, meubles et immeubles. L'article troisième portait : Elles pourront choisir de ï embarquer sur des vaisseaux parlementaires pour être transportées à Toulon^ ou de rester dans le royaume, sans woir rien à craindre ni pour eites^ ni pour leurs familles. Céleit clair, c'était précis, c'était net. LeiJouvelle de celte capitulation parvint à Païenne. Tout le monde fut furieux : Nelson tout le premier, que cela ne tM?gftrdait point. En eJBfet, il écrivait quelques jours avant à son ami Tamiral Troubridge, qui commandait un vltiêseau du blocu». -^ Annoncez-moi bientôt que Ton a coupé quelque^ têtes, il ne faut rien moins que cela pour, me réconforta un l^u. Quelques têtes, c'était bien misérable, ui CaroUae ni Ferdinand ne voulaient que Naples eu fcà quitte pour t}uelqueB tétes. Aussi, comme Nelson à cette nouvriie était parti pour Naples en disaut c — Si ce^dant la capitulation est signée, il faudra bien qu'elle s'exécute, la reine fit venif sa chère Emma Lyonna. fille lui confia ime lettre conçue en ces tennes : • * La Providence vous remet le soin de la tnonardiie Napolitaine, je B*ai pas le temps de vous écfi^e une lettre détaillée sur le service immense que uous attendons de vous; milady, mon amie et mon ambassaéritè^ wus expçsera mapriite et toute la reconnaissance de ^Vtè affectionnée ; Dans cette lettre était contenu un décret du roi portant : « Que Tintention du voi n'avait Jamais été de traiter av^ des sujets rebelteê, qu'eft conséquence, les capitulations des forts étaietti révoquées, que les pirtisans delà pï^tendue république Parttlénopéerfne étatit plijs tm moins coupables de lèse^majesté, une junte d'état serait établie pour le^ juget, et punirait les plus Coupables pat la murt, les autres par la prison et l'exil, tous par la confiscation de leurs biens.* •» A la rigueur, le roi et la .reine pouvaient écrire ces choses, ils n'avaient rien signé, ils voyaient les événements accomplis, au point de vue de leur pouvoir abaissé, de leur dignité compromisG. Mais Nelson ! Nelson! l'homme du peuple, Nelsoti I le flls d^un pauvre ministre de village de Burnh^mtorp, Ndson, dont la parole était engagée par la signature de son représentant, Nelson, qui dans tous ses démêlés de peuple à roi devait être calme, impartial et froid comme la statue de la justice, Nél«on sur lequel TEurope avait les yeux ouverts et

dont le monde n'attendait qu^un mot pour le proclamer le défenseur de l'humanité, comme il était déjà Tèlu de la gloire, Nelson, quelle excuse avait^l, ei que répondrait-il à Dieu, quand Dieu lui demanderait compte de Texistence de tant de milliers d'hommes, et àd quels hommes? Vous allez les voir mourir — sacrifiés à un fol amour ! Le navire qui portait Emma Lyonna aborda un soir k vaisseau qui portait Nelson. Une heure après, le léger bâtiment repartait pour Palerme avec cette seule réponse : — Tout va bien* Comptez les lettres qui composent ces 4Mi8 fiiorit, phn de milliers d'hommes mwrroftt que dans cet tMk mot! il n'y a de lettres.

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

LE MONTB-^ISTO. 195 Le leQdemain, h capitulation était déchirée. Le roi Nasone, qui prétendait que Ton pouvait gouverner Naples avec trois F, Festa, Força, Farina, — fête, potence et farine, n'avait plus besoin que d'un F, força. n allait s*en donner A cœur Joie. Parmi toutes ces victimes que s'apprêtait à faire la haine de Ferdinand et de Caroline, il y wi avait une qui devait être sacrée à Nelson, et dont il devait défendre et sauvegarder la iétt même avant la sienne. C'était celle de Tamiral Carrac^olo. Nous l'avons vu conduire le roi àPàlerme, et nous l'avons vu revenir à Naples avec le congé du roi. A Naples, il avait pris parti pour les républicains ; i! avait comba(f\L avec eux, et était garanti comme eux par le traité.' Tout à coup le bruit se répandit que la capitulation avait été armchée des mains du capitaine Fodte par Nelson, déchirée et jetée à la mer. QueRuflo, le sauveur de la {amilte r&ftAê^ le Charrette eatabrais, avait été appidé surle ^Mélr^yan^pour qu'il edt â entendre que la capitulation qu'il avait fttite n'était point valable. Mais lui ne s'était pas laissé intimider, et avait déclaré ^e si la eapHutation sigaée par lui n'était pas recounnè, il quitterait Naples avec ses soldats, na voulant pas rendre laeause de Dieu complice de la cause royale. Lady Hamilton le ohaaaa du Pùuinyaui^ ea disant qu'elle prenait tout sur elle. ^ Ruffo se retira, m disimt ans eheCs républieaii)! qu'ils B'ftvaieftt phis qa^aoa ressource, celle de la fuite. Beaucoup refusèrent ce moyen de salut ; quelquM-UBS i^Ciléviept aux instances qui leiur fureài £iites. Garracriolo fut du nombre. Ses amis levaient forcé de quitter le for! sous les hdMts d*un paysan calabrais. Trahi par un domestique, il Ait pris dans la chaaibré où il s'itait caché, ramené à Naples les Tuaitts Kéds derrière le dos et jeté en prison. À peine Nelson sut-il son arrestation qu'il le réclama. Ce fut un cri de joie dans Naples. NelsoD, bien certainement^ réclamait son collègue ^ son aoqiep compagnon d'arme» du temps où les flottes an^^«isf ei papoUtaine étaient combinées, pour l'arracher à]^ jflUitd d'J^» pour Vabriier sous le pavillon britan^ wque. il a'eii étuît rp^, Nelson a:éc)amait Garracriolo jfoi;^ le ikirepeadiV' Vmé nff voniec {m» le croire, nbeiv ieeteurf. ja I0 cor»ygends; ^ar malheor, l'hisâoire a$i là. Ce ittt à hord io4aie du PwêiroywL où Nelson donnait à soB kna rjhosiitaUté A lady Eamilton , que Carracciolo fut transporté et que son pioQès fut instruit par we commission militaire^ présidée jat le comle de Thum. Cimûckdo demanda le Usmyà de réunir les pièces dont il avait

besoin pour sa défense. LecOMte de Tfau» traomit i Nekon cette demande, .i|yi piraiiiiiit jiiate à la commiasion. ^ laittaie* rèpMMlit Nelaoa , quand les faita parlent , il n'y a peateMMi de i^cieuves. Instruises. Le procée eemflaenoa i neuf beures du aatin. k iHÎâit le f09ete de Thum vint dire A Nedson que Tac* cusè était condamné à une prison perpétuelle. Il avait 75 ans. — Vous vous trompez , M. le comte 1 dit Nelson , il est çendamné à le peine de mort. Et la cour gratta le mot prison et écrivit le mot mort i 1» PUloeA une heure, on vint dire à Nehron que le condamné demandait , pour toute gfftce , d*étre AMâllé an lieu d'élre pendu. — Il faut que la justice ait son cours, dit Nelson. Une heure après, le Cv^adamné, garrotté pour le jupplicei fut descendu du Fméroyunt dans une chaloupe « et ^Mr duit à bord de la Minerw, son propre b&timent. Pour que lûJHStice eût son cotirs complet, c était sur ftoe propre bâtiment que Garracekdo devait être pendu. C'était le vaisseau bien-aimé de l'amiral , celui eur le^ quel il combattait de préféi^ence la tempête et l'ennemi* H l'avait toujours soigné comme un père soigne son enfant, et néanmoins, pendant le temps qu'il était reste à bord des vaibseaux anglais, il avait remarqué une foule de petitç détails de construction qui faisaient alors et qui fbnt encore de la marine de la Oranda-Bretagoe la première marine du monde. Ces détails, il les expliquait à un jeime officier napolitain qui avait servi sous l&i^ et il en était ar^ • rivé à un point important de «a démoosteation, lorsque ip greffier s'avança vers lui, le jugement & la «lain. Carracciolo s'interrompit, écouta le jugement, — piiié, lé lecture terminée : — Je disais donc, reprit l'amiral, — et il contimift sa ié^ monstralion à Tendroit même où l'arrêt de mort TaviMiAf terrompue. Dix minutes après, le corps de l'amiral se batançait see^ pendu au bout d'une vergue. Le soir, on coupa la corde, on attacha un bcmlet de trente-six aux pieds du cadavre et on le jeta ft la mer. Douze heures avaient suffi pour rassembler la cour, per> ter le jugement, exécuter la sentence et faire disparaître jusqu'à la dernière trace du condamné. Le surlendemain de l'exécution de GarraceielO) 0à ^ gnala une flottille venant de Sicilet '^ e^étaleai le r^ Ka« sone et la reine Garoliae qui ren traient pgeadre poaseailon de leur royaume. Ma^s le roi Nasoae était u» prince prudent II ne repr" dait pas encore le sol de Naples comme bien attanai ; il résolut de stationner quelques jotirs daae lé pdri et de «9cevoir ses ildèles sujets sur son vaisseau. Hent^t le vaisseau fut cmtooré de baeqoea; c'étaient des ministres qui apportaient des ordonnaiioes , e'éteiant dee députa qui venaient débiter des Itarangnee, c'étaient dee courtisans qui venaient

mendter des places. Toue luiem reçus avec ce visage eouriant et patarnel d'ua[roi qui tea^ tre dans son royaume. Quelques barques seulemeai loreat écartées comme importune^ : c'étaient eeHes qui portaient quelques ennuyeux soUiciteurt venant demander la gitftce de leur» parents condamnés à mort. La soirte se passa ea fête : il y eut iUamiBaliOp et eeii» cert sur le vaisseau. Or, écoutes que je vous dise, ebem l^Aeare, réiranfla spectacle qu'éclaira cette iltnmioatioB } aUeTides 411e je vous raeonta l'évésement inenlqui trenbla ce concert ; C'était dans la auit du 30 juia au 1^ juiUet : le roi était fatigué de tout ce brait, de tontes ces adatatione, de toutes ces lâchetés, ear Nasone était honame d'esprit avant tout, et son regard voyait tout d'abord te ftmd de la cfaoasL 11 monta seul sur le peut et alta s'appuyer au beatiagage du gaillard d'arrière, et, tout ea sUBoiaat un w de ckaâsey S se mit à regarder cetta mer infinie, si calme et ai tiao*> quiHe qu'elle réfléchissait fautes les étoilee du ciel« Toat à coup, à vingt pas de lui, du milieu de cette napfe d'aaur surgit un homme qui sort de Teau }usqa*A la ceinture et demeure immobile en faee de hû. Le roi fixe les yeux sur rapparition, tressaille, regarde encore, pdUt, veatveculer, et sent ses jambes qui lui manquent; il veut appeler et «

196 LE MONTE-CRISTO. •«■ipi sent sa voix qui le trahit. Alors, immobile, Tœil fixe, les cheveux hérissés, la sueur au front, il reste cloué par la terreur. Cet homme qui sort de Teau jusqu'à la ceinture, c'est l'ancien ami du roi, c'est le condanmé de la surveille, c'est l'amiral Carracciolo, qui, la tête haute, la face livide, la chevelure ruisselante, s'incline et se redresse à chaque mouvement de la houle, comme pour saluer une dernière fois le roi. Enfin les liens qui retenaient la langue de Ferdinand se brisent, et l'on entend ce cri terrible retentir jusque daûs les entrailles du bâtiment. — Carracciolo ! Cacracciolo I . . . A ce cri, tout le monde accourt ; mais au lieu de s'évanouir, l'apparition reste visible pour tous. Les plus braves s'émeuvent. Nelson, qui, enfant, demandait ce que c'était que la peur, pâlit d'émotion et d'angoisse, et répète l'ordre donné par le roi de gouverner vers la terre! Alors, en un clin d'œil, le bâtiment se couvre de voiles, s'incline et glisse doucement vers Sainte-Lucie, poussé par la brise de mer ; mais voilà, chose terrible ! que le cadavre, lui aussi, s'incline, suit le sillage, et, mû par la force d'attraction, semble poursuivre son meurtrier. En ce moment, le chapelain parait sur le pont ; le roi se jette dans ses bras: — Mon père ! mon père ! s'écrie -t-il, que demande donc ce mort qui me poursuit ? — Une sépulture chrétienne, répond le chapelain. — Qu'on la lui di>nne, qu'on la lui donne à l'instant même I s'écrie Ferdinand en se précipitant par l'écoutille, ^n de ne plus voir cet étrange spectacle. Nelson ordonna de mettre une barque à la mer et d'aller cber\::her le cadavre ; mais pas un matelot napolitain ne consentit à se charger de cette mission. Dix matelots anglais descendirent dans la yole, huit ramèrent, deux tirèrent le cadavre hors de l'eau. La cause du miracle fut alors connue. L'anûral, comme nous l'avons dit, avait été jeté à la mer avec un boulet de trente-six seulement attaché aux pied». Or, le corps s'était enflé dans l'eau, et le poids étant trop faible pour le retenir au fond, il était remonté à la surface de la mer, et, par un effet d'équilibre, il s'était dressé jusqu'à la ceinture ; puis, poussé par le vent et entraîné par le sillage, il avait suivi le vaisseau. Le lendemain il fut enterré dans la petite église de Sainte-Marie-à-la-Chaine. Après quoi, le roi fit son entrée triomphale dans la capitale, et régna paisiblement sur son ' peuple, jusqu'au moment où Napoléon lui fit dire qu'il avait disposé du trône en faveur de son frère. Mais ceci sort de notre sujet, revenons*y. Ce fut une curieuse et effroyable chose à voir que Naples pendant ces trois mois de sanglantes orgies. Tout ce qu'il y avait de grand ou d'intelligent y

passa. Il y eut alors, parmi les accusés ou les condanmés , des traits de courage merveilleux. La junte royale était présidée par Speziale. Les autres juges s'appelaient — l'histoire est parfois cruelle, et il y a des noms qu'elle n'oublie pas — les autres s'appelaient Quidobalo, Castelcicala, Damiani, Sambuti, Savaï*elli. Le premier qui parut devant ces juges-bourreaux était Mentone, le défenseur du château de TOEuf. — Ou'as-tu fait pendant la république , lui demanda Speziale. — J'ai capitulé, répondit Mentone. Et à chaque question qu'on lui adressa, il se contenta de répondre : — J'ai capitulé. C'était cette capitulation de Mentone qu'avait déchirée Nelson. — Nomme tes complices, dit Speziale à Nicolo Palumba» ou je t'envoie à la mort. — Oh I dit le jeune homme, j'irai bien sans toi. Il s'élança par la fenêtre , ouverte à cause de la chaleur. 11 se brisa la tête sur le pavé. — Quelle est ta profession sous. Ferdinand? demande Speziale à Cirillo. . — Médecin, répond celui-ci. — Sous la république, qu'es-tu devenu? — Représentant du peuple. — Et devant moi, maintenant, qpi'es-tu? — Devant toi, lâche, un héros ! Cirillo et Pagano sont conduits ensemble à la potence. Arrivés au pied du gibet , ils disputent à qui mourra le premier.Cirillo se baisse, prend deux pailles d'inégale Ion* gueur. — A la courte paille, dit-il à Pagano. Et, le eourire sur les lèvres , ils tirent à la courte paille à qui mourra le premier. Heclor Caraffa était condamné , lui , à avoir la tête tranchée. Sur l'échafaud, le bourreau lui demande s'il déaire quelque chose. — ' Oui, dit il, je désire regarder le fer. Et, au lieu de le coucher sur le ventre, cm le couche sur le dos. * Eléonore Pimentale, une femme admirable, quelque chose comme madame de StaëU madame Oirardin ou madame Sand, coupable d'avoir rédigé le Moniteur Parthenopéen pendant la république, est condamnée à être pendue. Par un raffinement obscène, sa potence à elle est le double de hauteur des autres. Au pied de l'échafaud on espère qu'elle demandera sa grâce. — J'ai ordre, lui dit Speziale, de t'accorder ce que tu me demanderas. — Alors, répond-elle, fais moi donner im caleçon. Pendant ce temps, les bons lazaroni faisaient de leur mieux ; ne pouvant pendre et décapiter eux-mtoes, ils attendaient en chantant et en dansant, au pied deréchafaud et de la potence, les cadavres qui sortaient des mains du bourreau, les jetaient dans des bûchers, puis lorsqu'ils étaient cuits, ils en grignottaient selon lem* goût celui-ci le foie, celui-làle cœur, tandis que d'autres portés par leur nature à des amusements plus champêtres se faisaient dessifflets avec les os des bras et des flûtes avec ceux des jambes. C'est tm peuple si musical que le peuple Napolitain. Cela dura trois mois

ainsi. Pendant trois mois on pendit et on décapita. Deux bourreaux moururent à la peine, untroirièxne donna sa démission. Quant à Nelson, à qui la ville de Londres avait offert une épée, que le roi d'Angleterre avait nommé chevalir dn Bain, baron du Nil,pair du royaume, pour Ténéiiffe, Gai vi, Vera-Cruz et Aboukir, pour cette capitulation déchirée il reçut de la reine une épée enrichie de diamants, et fut nommé par le roi duc de Broute ou du Tonnerre, avec un revenu d'un million. Tout cela sans compter l'amoiû* d'Emma Lyonna. Il est vrai que cet amour fut son châtiment. Nous n'en avons pas encore fini avec l'hoinme de la Colonne de Traialgar. {Le reste au prochain numéro.) Alex. DUMAS.

CHAPITRB XI. LE STELLIO-NOTAIRE. Il en est des notaires comme des poulets, avec cette dif férence que Ton mange les ims et que Ton est mangé par les autres. Il y a donc de bons et de mauvais notaires, comime il y a de bons et de mauvais poulets. M. Baratteau appartenait à cette dernière catégorie ; c'était un mauvais notaire dans toute Taccep tion du mot, et d'autant S lus mauvais qu'il jouissait, dans tout le faubourg Saintermain, d'une réputation d'intégrité égale au moins à celle dont jouissait, à Vanves, l'honnête M. Gérard. Il était question, pour le récompenser de cette probité proverbiale, d'en faire un maire, un député, un conseiller d'état ou quelque chose d'approchant/ M. Lorédan de Valgeneuse protègait fort M« Baratteau. U avait usé de tout son crédit près du ministre de Tintérieur pour le faire nommer chevalier de la Légion-d'Honneur ; on sait que le crédit de M« Lorédan de Valgeneuse était grand, aussi avait-il obtenu la croix demandée : Thonnète notaire venait donc d'être décoré, au grand scandale de ses clercs, qui, sachant vaguement qu'il avait hyppothéqué un immeuble dont il n'était point parfaitement certain d^étre propriétaire, l'accusaient tout bas d'être coupable du crime de stelUonat et appelaient ironiquement c^ntr'eux leur digne {patron le Stellio-notaire. L'accusation n'était point parfaitement juste ; le stelUonat consiste en termes de jurisprudence à vendre deux fois une môme chose quivous appartient à deux acquéreurs dilTéf^nts. Maître Baratteau si Bien instruit que se crût la chronique scandaleuse, ne s'était pas précisément rendu coupable de ce délit; il avait hypothéqué une chose qui ne lui appartenait pas *, ajoutons que lorsqu'il avait commis cette peccadille, il était maître clerc et non pas notaire, qu'il ne l'avait commise que pour acheter scjn étude, que l'étude achetée sur la dot de sa femme, il avait remboursé la dette et fait disparaître par bonnes et valables quittances, le déUt primitif. Cette quaMcation de. Stellio-notaire que les clercs de maître lâiratteau donnaient à leur patron était donc doublement défectueuse. Mais il faut pardonner quelque chose à de jeunes praticiens, égarés par la vue d'un ruban rouge comme le senties taureaux d'un cirque par la capa écarlate du Torero. C'était chez ce douteux personnage, après ce que nous venons de dire l'èpithète ne paraîtra peut-être pas exagérée, c'était, répétops-nous, chez ce douteux personnage que se rendait Salvator. Il arriva au moment où ^maître Baratteau reconduisait un vieux chevalier de Saint-Louis, devant lequel il s'inclinait de la plus humble façon. £n apercevant

Salvator à la place où il venait de saluer, avec tant d'humilité son noble client, maître Baratteau jetta sur le commissionnaire un regard dédaigneux qui équivalait à cette question. — Ouel est ce manant ? Puis, comme Salvator faisait semblant de ne point com8 rendre la dédaigneuse et muette interrogation, maître aratteau la reproduisit tout haut en s'adressant à l'un de ses clercs en faisant cette variante, et en passant devant Salvator sans le' saluer. — Que veut cet homme? — Je désire vous parler, monsieiu:, répondit le commissionnaire. — Vous êtes chargé de me remettre une lettre? — Non, monsieur, je viens vous parler pour moimême. — Pour vous-même ? — Oui. — Vous avez une aSaire à conclure à mon étude ? — J'ai à causer avec vous. ~ Dites à mon maître clerc ce que vo\i9 aveas ^ me dirç, . mon ami, ce sera la même chose, — Je ne puis le dire qu'à vous. — Alors repassez un autre jour, aujourd'hui je n*aipas le temps. — Je vous demande pardon, monsieur, mais c'est aujourd'hui et non pas un autre jour quHl faut que je vous parle de cette aflfaire. — A moi-même? — A vous-même. Le ton de fermeté grave avec lequel Salvaator avait, pro nonce les quelques paroles que nous venons de rapporter, n'avait point laissé que d'impressionner M<> Baratteau. Il se retourna donc assez étonné, et comme prenant son parti, mais sans faire entrer Salvator dans son cabinet. — T Eh bieni voyons, que voulez- vous, dit-il, contez-moi votre affaire en deux mots. — Impossible, dit Salvator, mon affaire n'est point de celle qui se disent entre deux portes. — Vous serez bref au moins. ~ J'ai besoin d'jan quart d'heure au moins d'entretien avec vous, et encore je ne sais pas si au bout d'un quart d'heure vous serez décidé à faire ce que je désire. — Mais alors, mon ami, si la chose que vous désirez est si difficile ? — Elle est diJEcile, mais faisable. — Ah I çà, mais vous êtes pressant; savez- vous qu un homme comme moi n'a pas de temps à perdre. — C'est vrai ; mais je vous promets d'avance que vous ne regretterez point le temps perdu avec moi , je viens de la part de M. de Valgeneuse. — Vous ? demanaa le notaire étonné, en regardant Salvator d'une façon qui signifiait, quel rapport ce commissionnaire peut-il avoir avec un homme comme M. de Val- ' gêneuse? — Moi, répondit Salvator. — Entrez donc dans mon cabinet, dit M» Baratteau vaincu par la persistance dé Salvator, quoique je ne comprenne pas quel rapport peut exister entre M. de Valgeneuse et vous. — Vous allez le comprendre, dit Salvator, en suivant M* Baratteau dans son cabinet et en fermant derrière lui la porte qni séparait le cabinet de l'étude. Au bruit que fit Salvator, le notaire se retourna. —Pourquoi fermez-vous

cette porte, demanda-t-il ? — Pour que vos clercsn entendent pas ce que j'ai à vous dire, répondit Salvator. —C'est donc bien mystérieux ? — Vous en jugerez vous-même. — Huml fit M« Baratteau, en regardant le commissionnaire avec une certaine inquiétude, et en allant s'asseoir à son bureau comme un artilleur se place derrière un re* tranchementPuis après un instant d'investigation sans résultat : — Parlez, dit le notaire Salvator regarda autour de lui, vit une chaise, la traîna vers le bureau et s'assit. — Vous vous asseyez ? dit le notaire étonné. — Ne vous ai-je pas prévenu que j'en avais ponr un quart d'heure ? —Mais je ne vous avais pas dit de vous asseoir. — Je le sais bien, seulement j'ai présumé que c'était un oubli. — Pourquoi avez-vous présumé cela? —Parce que voici le fauteuil où était assise la personne qui m'a précédé. —Mais eette personne était M. le* comte de Noireterre, chevalier de Saint-Louis. — C'est possible; mais comme il y a dans le Code : — tous les Français sont égaux devant la loi ; que je suis Français comme M. le comte de Noireterre, et même peut-être meilleur Français que lui, je m'assieds comme if s'est assis ; seulement, comme j*ai trente-quatre ans, tandis qu'il en a soixante-dix, je m assieds sur une chaise au lieu de m'asseoir sur un fauteuil. Le visage du notaire manifestait un étonneraent progressif. Enfin, comme se parlant à lui-même : —Allons, dit-il, c'est quelque pari ; parlez jeune homme. —Justement! j'ai parié, avec un de mes amis, que vous '

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

m LE HONTE-flWSTO. auriez la complaisance de me prêter pour vingt-quatre heures une somme dont Ta! besoin. — Ah ! nous y voilà, dit M« Baratteau, avec cet insolent ricanement qui échappe aux gens d*aflRaires lorsqu'on leur ^communique certaines propositions qui leur paraissent insolites. — Oui, nous y voilà, dit Salvator, et c'est votre faute si nous n'y sommes pas arrivés plus tôt, convenez-en ; moi je ne demandais qu'a parler. —Je comprends cela. —rai donc fait ce pari. •^Et voua avei eu tort. «-*Oue vous me prôteriejs ta somme dont mon atni avait Besoin. — Mon cher, je n'ai pas d'argent disponible en ce moment-ci. — Oh I vous savez, quand les notaires n'en ont pas ils en font. -^ Et guand j'en ai, je ne prête que sur immeubles et par {première hypothèque. Avez -voua des immeubles non grevéa? -^ Moi, en ce moment du moins, je n'ai pas un pouce de terre. — Eh bien, alors, que diable venez -vous faire ici ? -^ Je viens de vous le dire. — Mon ami, dit M« Baratteau en appelant k son aide toute la majesté qu'il était capable de déployer, terminons cette plaisanterie, je vous prie ; mes clients sont des gens prudents et sensés, qui ne prêtent pas leur argent au pre* mier venu. *-« Mais aussi n'était-ce point l'argent d'un de vos clients qtie je venais vous demander, répondit Salvator, sans paraître le moins du monde intimidé de la dignité qu'on déployait devant lui. — C'était le mien peut-^tre ? demanda le notaire. <» Sans doute. -— Mon bonhomme, vous êtes fou. — Pourquoi cela? — Il est défendu aux notaires de spéculer avec leur propre fortune. — Bon, dit Salvator ; il y a tant de choses qu'il est défendu de faire, et que cependant les notaires font. — Ah ça, mon drôle, ut M« Baratteau en se levant et en marchant vers la sonnette. — D'abord, je ne suis pas un drôle, fit Salvator en étendant le bras et en lui barrant le j|)assage ; puis, comme je n'ai pas encore dit tout ce que j ai à vous dire, ayez la honte de reprendre votre plare et de continuer à m'éeouter . M« Baratteau regarda le commissionnaire avec un œil fian^boyant, mais il y avait dans tout l'ensemble de celuici, dans sa pose, dans sa phvsionomie, dans son regard, un tel aspect de force et de droit, un tel semblant enfin de lion au repos, que le notaire se rassit. Mais, en se rasseyant, un sourire crispa ses lèvres ; il était évident qu'il préparait un coup qu'il allait être difficile à son adversaire de parer. — En effet, continua t-il, vous ne m'avez pas dit comment voua venez delà part de M. liorédan de Valgeneuse. — Votre mémoire vous fait défaut, digne M« Baratteau,

répondit Salvator ; je ne vous aï point dit que je venais de la part de M. Lorédau de Valgeneuse. — Ah ! par exemple. — Je vous ai dit que je venais de la part de M. Valge* neuse tout court. «*- C'eet la même chose, il me semble. «^ Oui, excepté que c'est tout le contraire. — Expliquez-vous, car je commence à me lasser, — J'ai r honneur de vous répéter, monsieur, que ai je n'en ai pas déjà fini avec vous, c est votre faute. -— Alors, finissons, — Je ne demande pas mieux ; malgré l'excellente mé • moite dont vous me paraissez doué, monsieur, conlinua Salvator, vous me paraissez avoir oublié qu'il existe deux Valgeneuse. ^ Oomment, deux Valgeneuse, répondit le notaire en Ireesttllant. — Sans doute, l'un qui s'appelait Lorédan de Valgeneuse et l'autre Conrad de Vklgeneule. — Et vous venez de la part... — Je viens de la part de celui qui s'appelait C!oq. rad. — Bon, vous l'avez donc ûûQim autrefois. — Je l'ai connu toujours. — Mais je veux dire avant ta mort, — Etes- vous bien sûr gull soit mort? — A cette question, bien simple cepeadMt, M. Bhttt. teau bondit sur son siège. -^ Comment, si j'en suis sûr, a'éeria le nôtAiré. — Oui je vous le demande, répondit tran(|uIllénie!H M jeune homme. — Certainement que j^en anis sûr. — Regardez^moi nlen. *- Que je vous regarde. — Oui. — Pourquoi frire. «- Dame, je vous dis, je erots ^nê M. Gôht^A dé Taîg^ neuse vit, vous me répondez, je suis eûr que M. C6ârâldè Valgeneuse est mort; afors je vous dit, regardés^miM MeQ, peut-être Texamen tranefaera-t-il ta gestion. ^ Mais comment cet eic^en ttancherait^il la <|ti4stl<mt demanda le notaire. ^ Par la raison inftniûient tfmple qfoè e>M md qvi suis M. Conrad de Valgeneuve. — Vous ! s'écria M. Baratteau dont les jeues M(S<Mi< Trirent d'une pâleur livide. -^ Moi, répondit Salvator av^e le même flegime. ^ Cest une imposture, baUmtia le notaire, M. Csorié de Valgeneuse est mort. — Monsieur Conrad de Valgeneuse est devant tôm. Pendant cette course discussion, leê yeui hagarde 4e maître Baratteau s'étaient fixés sur le jèttlie homme, «t sans doute avaient en effet, en faisant ap^el aux loai^iri du notaire, établi une irrécusable identité, éai* eehil«ci Oê#* sant tout à coup de nier d*une maniéns alMlue, pani I nue autre forme de dialogue. -^ Mais enfin, dit-il, quand ce serait vous t — Ah ! dit Salvator, contenez que ce serait déjà i^aêlque chose. — Qu'y gagneriez-vous ? --J'y gagnerais de vivre d'abord, et pntaemsnltè es votii prouver que je ne mentais pas eii voua disant qiié te venais de la part de M. de Valgeneuse, puisque M. d» Viilf#neuse c'est moi-même ; enfin j^ gagûéws, et j'y gsgfle déjà, d'être écouté par vous avec une poUtésê^ phis gvtoAe et une attention plus

soutenue. — Mais enfin, M. Conrad. — Conrad de Valgeneuse, insista Salvator. Le notaire sembla dire, puisque voua le voolei, et nprit. — Mais enfin, M. Conrad de Valgenetise, vous ssvei mieux que personne ce qui s*est passé à la mort de M. t(h tre père. — Mieux que personne, en effet, répondit le jeune homme d'un ton çul fit passer un frisson dans les veioês du notaire. 11 i*ésolut cependant de payer d'audaoe, et avec un Mûrire narcjuois : ~ Mai «cependant pas mieux que moi, dit M. Baratteau. — Pas mieux, mais aussi bien. Il se fit un moment de silence, pendant lequel Salvâter fixa sur le magistrat un de ces regards avec lesquels leMf peut fascine Toiseau. Mais, de même que l'oiseau ne tombe pas sans lutte dans la gueule du serpent, M. Baratteau essaya de lutter. — Enfin, demanda-t-il, que voul«t*vousT — D'aboixl, êtes-vous bien convaincu de mon identité? demanda Salvator. — Autant qu'on peut être convaincu de la présence d'un homme à l'enterrement duquel on a été, dit le notaire, espérant rentrer dans le doute. . , — C'est-à-dire, reprit Salvator, que vous avejs été a Tenterrement d'un corps que j'ai fait acheter A Tamphithéâtre et que j'ai fait passer pour mon eadaim, par Au

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

LE MONTE-CRISTO. 199 jnotîfs que Je n^^î aucun l&esoin de vous expliquer. Oe fut le dernier coup ; le notaire n'essaya ^Ins âe discuter. — Bu effet, dit-i!, tâchapl de se remettre de son trouble et n'étant point fâché que Salvator hiî donnât une es pèce de répit, en effet, plus je vous regarde^ et plus je me souviens de Votre figure ; mai» j'avoue que je ne vous eusse pas reconnu à première vue, d^bora parce que je vous croyais véritablement mort, cns,uite parce que vous êtes beaucoup ishangé. — On change tant en six ans, dit Salvator avec une sorte de mélapcoUe. — Çpmment, il y a (Jètà six années? C'est effrayant comme le temps passe, fit le notaire, engageant, foute de mieux, la conversation dans des lieux communs. - Et, tout en parlant^ maître Baratteau étudiait avec inquiétude le costume du jeune homme, mais après s^étre bien assuré que c'était un costume de commissionnaire auquel rien ne manquait, pas même la médaille, le calme rentra peu à peu dans son esprit, et il crut voir parfaitement clair dans la demande que Salvator risquait près de lui ; en effbt^ de son examen, il conclut naturellement que, quoique le costume fût assez propre, celui qui le portait était dans la misère et venait, comme il le lui avait dit, du re^te, lui faire un petit emprunt ; dans ce cas, M. Baratteau était un homme qui se respectait, et il s'était déjà répété à lui-même que, si Salvator était bien gentil, il ne serait pas dit que le notaire de la famifle Valgeneusç aurait laissé le fils du marc^uis de Valgeneusè, tout bâtard que fût ce flls, mourir de faim tn,\xïe de quelques louis. Ainsi rassuré, et amené par son assn^rance^à la bonne disposition, maître Baratteau s'en fopça dans son fauteuil, croisa là jambe droite sur la jambe gauche, prit un des dossiers éparpillés sur son bureau et commença de le parcourir, comptant mettre à profit le temps que le jeune homme embç^rrassé emploierait à lui exposer sa demande. Salvator Je laissa ftiire sans dire un mot ; mais, si le notaire eût levé les yeux sur lui en ce moment, il eut été véritablement effrayé en voyçint Vexpression de mépris dont était empreint le visage du jeune homme. Mais le notaire ne leva point les yenx ; il parcourait ou faisait semblant de parcourir une feuille de papier timbré grifiPbnnée du haut en bas, et ce fut les yeux fixés sur le papier qu'il lui dit, avec up accent de compassion toute chrétienne : — Et vous vous êtes fait commissionnaire, ipon pauvre garçon? — Eh I mon Dieu , oui , répondit Salvator en souriant malgré lui. — Gagnez-vous votre vie, au moins ? continua le notaire sans

tourner la tête. — Mais, continua Salvator en admirant l'aplomb de M. Baratteau, mais oui, je ne me plains pas. ^ — Et combien cela peut-il rapporter par jour, de faiye des commissions? — Cinq à six francs ; vous comprenez, il y a les bons et les mauvais jours. — Oh I oh j fit le notaire, mais c'est un bon métier, alors ; avec cinq francs par jour on peut encore, pour peu Îue Ton soit économe, mettre quatre ou cinq cents francs e côté par s^n. — Croyez-vous? demanda Salvator, continuant à étudier le notaire, à la manière dont le chat étudie la souris qu'il tient entre ses griffes. — Mais oui, mais oui, continua maître Baratteau ; tenez, par exemple, moi qui vous parle , étant maître-clerc dans cette même étude, j'ai économisé deux mille francs en trois ans, sur mes appointements, qui étaient de quinze cents francs ; ce fut le commencement de ma petite pelote. Oh ! l'économie, mon cher, l'économie f II n'y a pas de bonheur possible sans économie. J'ai été jeune aussi ; j'ai fait mes farces comme les autres, mon Dieu, mais jamais je n'ai écorné mon budget, jamais le plus petit emprunt,* jamais la moindre dette; c'est avec des principes semblable? qu'on s'assùro une retraite pour ses vieux jours. Oui sait? peut-être, vous aussi, serez-vous un jour miUioimalrQ. I — Oui sait? Ht Salvator. — Oui ; mais, en attendant, bous somniea glsi^ hein f Nous avons fidt nos petites fredaines, et, nous trouvant A sec, nous nous sommes souvenu de ce brave maître Baralteau, et notis nousiiommes dit : C'est un bon garçon, qai ne nous laissera point dans l'embarras. ^^ Ma ioi, monsieur, dit Salvator^ je dois avouer que . vous lisez dans ma pensée conime avec une loupe. — Hélas! fit sentencieusement le notaire, nous sommes malheureusement habitués à sonder les misères huUudnes ; be qui m'arrive avec voiia in^amve tous les jovm avec cinquante pauvres diables qui, tous, commenoent leur antienne sur le même ton, et que je mets à lia porte au commencement de leur antienne. — Oui, dit $alvator, j*ai bien vu en entrant que c'était là votre habitude. — Que voulez-vous, s'il fallait assister tons oeox qui demandent, eût-on la caisse de Rothschild, on n'y suffirait pas ; mais vous, mon garçon, se hâta d^jouter maître Ba^ ratteau, vous n'êtes pas tout le monde, voua êtes le fils na« turel de mon ancien olient, le marquis de Yalgeneuse ; aasst, pour peu que vous soyez raisonnable, je ne demande pas mieux que de vous rendre service. Combien vous bul-il au juste, voyons? continua le notaire, en amenant à lui, au nir et à mesure qu'il se renversait en arrière, le tiroir de son bureau où il mettait son argent. — Il me faut cinq cent mille franosf dit Salvator. Le notaire poussa un cri d'effroi et faillit tomber i la renverse. -T Mais vous

êtes fou, mon garçon, cria-t-il ea poussant le tiroir dans sa gaine et en mettant la clef dans sa poche. — Je ne suis pas plus fou que je ne suis mort, dit le ieune hommie -, il me fout cinq cent mille francs, et il me les faut dans lés vingt-quatre heures. Maitre Baratteau tourna un œil hagard sur Salvator; il s'attendait à le voir menaçant, un poignard ou un pistolet à la main. Salvator était fbrt tranquillement assis sur sa chaise et sa physionomie manifestait la plus complète expressioiî de bienveillance et de tranquillité. — Oh 1 oh ! fit le notaire, bien certainement vous avez perdu l'esprit, jeune homme. Mais Salvator continua comme s'il n'eût pas entendu. — J'ai besoin d'ici à demain nenf heures du matin ; et Salvator prononçait chaque parole lentement et en appuyant sur elle ; j'ai besoin d ici à demain neuf heures du matin de cinq cent mille francs. Avez-vous. entendu? Le notaire secoua désespérément la tète, comme un homme qui diï^ait : Pauvre garçon, il n'y a plus de ressource. — Vous avez entendu ? répéta Salvator. — Ah çà I voyons, mon garçon, dit M. Baratteau, qui ne comprenait pas encore bien' nettement, sinon le but de Salvator, mais ses moyens a y arriver, mais qui flairait vaguement un grand danger caché sous le uegme du jeune homme ; voyons comment peut-il vous être passé par Tesprit que, même- en souvenir de votre père pour ^pntq îequel j'avais, il est vrai, lîne grande amitié êi une profonde vénération, un malheureux notaire comme moi pouvait vous prêter une pareille somme. — C'est vrai, je me suis servi d'un mot impropre en disant un prêt, j'aurais dû dire une restitution; mais, qu'i cela ne tienne, je rectifie ma demande, je viens donc réclar mer de vous cinq cent nulle fi*ancs d'abord, à titre de restitution. — De restitution ! répéta d'une voix tremblante maître Bai^atteau, qui commençait à comprendre pourquoi le flls du marquis do Valgeneûse avait fermé la porte derrière lui. — Oui, monsieur, à titre de restitution, répéta pour la troisième fois et sévèrement Salvator. — Mais que voulez-vous donc dire, demanda d*une voix ét6jiQt6 et en scandant chaque mot le notaire dont le froi^t ruisselait de sueur. -- Ecoutez bien, dit Salvatqr. ^ J'écoute, répondit le notaire. — Le marquis de Valgeneusè, mon père, réppiidii Sal

200 LE MONTB-CRISTO. vaiJtor, vous fit venir, il y a tantôt sept ans. — Sept ans, répéta machinalement le notaire. — Dame, c'était le 11 juin 1821— comptez. Le notaire ne répondit point et ne parut faire aucun calcul. Il attendait. . — C'était, continua Salvator, pour vous remettre un testament olographe, par lequel, en m'adoptant pour son ûls, le marquis me reconnaissait pour son unique héritier. ^•i— C'est faux, s'écria le notaire qui verdissait à vue d'œil. — J'ai lu ce testament, continua Salvator, sans paraître avoir entendu le démenti de M« Baratteau. Il en a été fait deux copies, toutes deux de la main de mon père ; une de ces copiesvous a été remise, l'autre a disparu. Je viens vous demander communication de ce testament. — C'est faux, c'est entièrement faux, hurla le notaira en frissonant de tous ses membres. J'ai entendu, en effet, M. votre père parler d'un projet de testament ; mais, vous le savez, votre père est mort d'une façon si subite, qu'il est possible que le testament ait été fait sans m'avoir pour cela été remis. — Vous en jureriez ? demanda Salvator. — J'en donne ma parole d'honneur, s'écria le notaire en levant la main, comme s'il eût eu devant lui le crucifix de la cour d'assises, j'en jure devant Dieu. — Ëh bien ! si vous en jurez devant Dieu, monsieur Baratteau, dit Salvator, sans paraître ému le moins du monde, vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jan^ais vu. — Monsieur Conrad 1 vociféra le notaire en se levant comme s'il eût voulu sauter sur Salvator. Mais celui-ci lui prit le bras et le fit rasseoir sur son fauteuil, comme il eût fait d'un enfant. A ce moment M. Baratteau comprit tout à fait pourquoi Salvator avait fermé la porte derrière lui. — Une dernière fois, dit d'une voix grave Salvator, je vous somme de me donner communication du testament de mon père. — Il n'existe pas, je vous dis qu'il n'existe pas, s'écria le notaire en trépignant comme un enfant. — Soit, monsieur Baratteau, dit Salvator, j'admets, pour un instant, mais pour un instant seulement, que vous n'ayez pas eu connaissance de cette pièce. Le notaire respira. Alexandre Dumas. [La suite au prochain numéro). LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CIUMBRE. OCTAVB AUttlUSTB. m. Le traité conclu entre Octave et Antoine, Antoine revint à Rome avec Octave devenu son beau-frère après avoir été son beau-fils. Là, Octave se sacra prêtre de César, César avait été nomme dieu. C'était un accord touchant, une alliance à ramener les plus inquiets. Seulement, une ombre obscurcissait cette bonne harmonie. Dans les divers combats, dans les jeux, quels qu'ils fussent, combats de cailles ou de coqs, ces sortes de combats

étaient fort en vogue à Rome, jeux d'adresse ou de hasard Octave était joueur comme les dés eux-mêmes. Antoine avait toujours le désavantage. Non-seulement Antoine était profondément blessé de cette supériorité, mais ce qui ietait le plus d'amertume en ion àme; c est qu il avait près de lui un devin égyptien qui ne laissait pas échapper une occasion de lui faire remarquer cette supériorité du génie d'Octave sur le sien. Cet homme, soit qu'il voulût plaire à Cléopàtre, soit qu'il lui parlât avec sincérité, allait sans cesse lui répétant: « Toute grande et éclatante que soit la fortune d'Antoine, elle s'éclipse devant celle de César. Eloigne-toi de ce jeune homme le plus que tu pourras. Ton génie redoute le sien. Fier et haut lorsqu'il est seul, il perd devant celui de César toute grandeur et devient faible et timide. • Ces avertissements répétés décidèrent Antoine. Il prit Î)our prétexte de quitter Rome sa guerre des Parthes, et, aissaht ses affaires aux mains de César, il quitta Tltalie, emmenant en Grèce sa femme Octavie, dont il avait une fille.' Il s'arrêta à Athènes pour y passer l'hiver. Là, il reçut des nouvelles de Ventidius, auquel il avait confié la conduite de la guerre parthique. Ces nouvelles étaient excellentes. Ventidius avait battu l'ennemi. Labiénus, l'ancien lieutenant de César, et Pharnapatés, le t)lus attaché des généraux de ce fameux roi Orode, avec equel nous avons fait connaissance i propos de Grassus, étaient restés parmi les morts. Cette nouvelle causa une si grande joie à Antoine, qu^il en donna un çrand repas aux Athéniens. Le lendemain de ce repas, il présida lui même aux exercices gymnastiques, et laissant chez lui toutes les marques de sa dignité, u se rendit au gymnase vêtu d'une longue robe, chaussé de pantoufles a la Grecmie, et tenant à la main la verge que les juges avaient l'habitude de porter, de sorte que lorsque les jeunes gens avaient combattu, c'était lui qui les séparait. Au moment où il quitta Athènes pour se rendre à l'armée, il prit une couronne faite des branches de l'olivier saint, et, pour obéir à un oracle rendu, il alla, pour l'emporter avec lui, puiser dans un vase de l'eau d'une fontaine qu'à cause de son intermittence on appelait la fontaine de Clepsydre. Pendant le voyage, il reçut un nouveau courrier de Ventidius. U avait battu leç Parthes une seconde fois. Le fils du roi qui était entré en Syrie, Pacorus, vous vous rappelez encore ce nom, n'estrce pas, chers lecteurs, avait été tué dans l'action. C'était la revanche prise par les Romains de la défaite de Crassus. Les Parthes, battus une troisième fois, furent obligés de se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie. Ventidius les eût bien poursuivis, mais il craignait la jalousie d'Antoine. Il se contenta, en conséquence, d'aller

assiéger dans Samosate Antiochus, roi de Commagéne. Antiochus offrit mille talents, plus de cinq millions, de notre monnaie, et s'engagea à obéir ponctuellement aux ordres d'Antoine, s'il voulait ne pas poursuivre le siège et aller combattre dans une autre province. Mais Ventidius fit dire au roi assiégé qu'il transmettrait les propositions à Antoine, lequel déciderait. En effet, Antoine répondit qu'il était bon de l'attendre, et qu'il arrivait pour signer la paix en personne. Antoine était fort orgueilleux: c'était celui qui signerait la paix qui serait censé avoir fait la guerre. Mais cet orgueil perdit Antoine , lorsqu'il arriva dans la ville, il trouva les assiégés détermines à une résistance désespérée, et comme il ne fit rien de bon ni de grand devant cette ville, il finit par accepter d'en lever le siège moyennant trois cents talents au lieu de mille. Il perdait près de quatre millions â n'avoir pas traite tout de suite et par l'entremise de Ventidius. Les victoires de Ventidius étaient de l'an 37 et 38 avant Jésus-Chrisi. Antoine l'envoya triompher à Rome en demandant le grand triomphe. C'était le premier général romain qui eût battu les Parthes. En Arménie, Antoine passa une revue de son armée. Il avait soixante mille hommes d'infanterie, tous Italiens ; Douze mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois;

LE MONTE-CRISTO. 201 Et trente autres mille hommes de diverses nations. Ces préparatifs menaçaient particulièrement Phraate, mais Antoine n^avait qu un désir, c'était, non pas de se battre, mais d'aller rejoindre Cléopatre en Egypte. Aussi fit-il dire àPhraate,quesMl voulait lui renvoyer les enseignes prises à Crassus et ceux des prisonniers romains qu'il tenait encore vivants, il lui accorderait la paix. Phraate ne répondit point, et attendit Antoine. ' A son grand regret, Antoine était donc forcé de faire la guerre. Seulement, rien ne le forçait de la commencer tout de suite. Au lieu de laisser reposer son armée fatiguée par une marche de quatre cents lieues, aussi insensé que si la belle reine d'Egypte lui eût fait prendre Thippomane qui rendit Caligula fou, espérant avoir tout terminé avant l'hiver, et pouvoir passer rhiver à Alexandrie, il se mit en marche, en automne, se faisant suivre par toutes les machines de guerre nécessairei^ à un siège, parmi 'lesquelles un bélier de quatre-vingt pieds de longueur ; or, aucune de ces machines venant à se rompre ne pouvait être remplacée, la haute Asie ne produisant point d'arbres assez beaux ni de bois assez dur pour être employiè à ces usages. Bientôt, comme il s'aperçut (|ue ses machines, qu'il avait cru indispensables, retardaient sa marche, il ne les crut même plus nécessaires et les laissa derrière lui sous la garde d'un corps de troupes que commandait Statianus, et continua son cnemin vers Phraate, affaibli de ses ma* chines et .diminué du corps d'armée qu'il avait laissé pour les garder. Phraate, qui le faisait suivre par des coureurs invisibles, laissa Antoine mettre trois journées d'intervalle entre lui et ses machines, et lança alors un corps de cavalerie contre Statianus. Statianus se fit tuer, les dix mille hommes qu'il avait avec lui se firent tuer. Les machines furent mises en pièces. '. Antoine sut cette mauvaise nouvelle avant même d^ar ri ver devant Phraata. Manquant de machines^ il fut obligé de dresser une levée pour pouvoir combattre, mais tandis qu'il dressait cette levée, Phraate arriva avec son armée. Les Parthes se présentèrent devant les assiégeants avec leur fierté habituelle, et les Romains, pris entre une ville et une armée ennemies, commencèrent à murmurer tout bas le nom de Crassus. Antoine entendit ce nom, — souvenir fatal, — si bas qu'il eût été prononcé. Il voulut par une victoire remonter le moral de ses troupes. Il prit avec lui dix légions, trois cohortes prétoriennes pesamment armées, toute sa cavalerie, et les mena fourrager. Il était convaincu que c*était le seul moyen de tirer Tennemi hors de ses retranchements, et d'en venir avec lui à une bataille rangée. £a effet,

après une journée de marche, il vit les Parthes se répandre autour de lui, selon leur manière habituelle de combattre, se tenant prêts à la première fausse ma* nœuvre à tomber sur ses troupes. Alors il éleva son camp et donna le signal de la bataille, puis, comme s'il changeait de ' résolution et ne voulait point combattre, il fit pUer les tentes et ramena ses troupes. Seulement, tous les capitaines avaient le secret de cette fausse retraite. La cavalerie avait ordre, dès qu'elle verrait les bataillons, on plutôt les escadrons parthes à portée d'être chargés par Fiofanterie, de charger elle-même. L'armée de Phraate était disposée en forme de croissant. Les Romains passaient sur son front, et ces barbares, qui se battaient sans aucun ordre, comme les Bédouins modernes, leurs enfants, ne pouvaient se lasser d'admirer Tordonuance de l'armée romaine, voyant marcher les soldats d'Antoine sans que ceux-ci rompissent jamais leurs intervalles ni leurs rangs, et en brandissant leurs javelots dans le plus profond silence. A un moment donné, les Romains se trouvèrent assez prés des Parthes pour que l'ordre reçu fût exécuté. La cavalerie, alors, fit un demi-tour à gauche et chargea vivement, en poussant de grands cris. Les romains étaient sur les Parthes avant que ceux-ci eussent eu le temps de bander l'arc. Us la reçurent néanmoins vigoureusement ; mais derrière la cavalerie venait l'infanterie, poussant à son tour .de grands cris et faisant résonner ses armes. Malgré cette double attaque, si inattendue et sd bien combinée, ce ne furent point les hommes qui s'eflOrayèrent, mais les chevaux. Ils se cabrèrent, tournant sur leurs pieds de derrière et emportant leurs cavaliers. Antoine montra à ses hommes l'ennemi qui fuyait, et se lança à sa poursuite. rî espérait qu'un seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avancerait le dénouement. Mais avec leurs armures légères, avec leurs chevaux rapides comme le vent, les Parthes s'évanouirent ainsi qu'une poussière, et, au bout de deux ou trois lieues de poursuites, avaient disparu complètement aux regards des Romains. La cavalerie n'avait renoncé, elle, à la poui^suite qu'au bout de six ou sept lieues. Mais lorsqu'elle se fut ralliée à l'infanterie, lorsqu'on compta, après cette grande défaite, les tués etles prisonniers, il se trouva que les Parthes avaient laissé aux mains de leiu^ ennemis trente prisonniers et quatre-vingts morts. Alors ce fut un découragement suprême. Les Parthes, dans leur défaite, avaient perdu cent dix hommes en tout. Les Romains , dans la leur, avaient perdu dix mille hommes et toutes leurs machines de guerre. Il fallait s'attendre à procéder dans cette proportion. Aussi, dés le lendemain, reprit-on le chemin du camp. Mais d'abord les Romains, dans

leur marche, commencèrent par rencontrer un corps d*ennemis peu considérable. Puis un plus nombreux. Enfin l'armée entière, fraîche et reposée comme si elle n'eût point été battue. Aussi le retour au camp fut-il plein de difficultés. Au moment où il se rapprochait de la ville, Antoine donna dans des soldats romains qui fuyaient. C'étaient ceux qu'il avait laissés devant la ville qui, attaqués par les assiégeants, avaient été battus par eux. Antoine les rallia, — mais à peine ralliés, il les fit mettre Sar groupe de dix hommes, — et dans chacune de ces izaines, il en prit un qu'il fit mettre à mort. Le sort décioa de la victime. Ceux qui restaient eurent pour nourriture de l'orge au lieu de froment. La position, au reste, était critique des deux côtés. Antoine risquait de mourir de faim, les Parthes rendaient le fourrage impossible. De son côté, la saison froide s'approchant, Phraate courrait risque d'être abandonné par les siens. Phraate eut recours à la ruse. n donna ordre aux plus distingués d'entre les Parthes de ne s'opposer que faiblement aux Romains, de leur lais«> ser même quelques avantaîges, de louer leur valeur, de rendre justice à leur courage et de leur dire que leur roi les regardait avec admiration et les tenait pour les premiers soldats du monde. Les Parthes obéirent, s'approchant des Romains et liant conversation avec eux, selon les ordres de leur chef, accablant Antoine d'injures, et disant que c'était lui qui, par son entêtement à ne point écouter les propositions de leur roi, était cause, qu'au lieu d*être amis, les deux peuples s'égorgeaient. Les soldats reportèrent ces discours à Antoine. Il n'y voulait pas croire ; mais, il vint aux avant-postes, déguisé en simpte soldat, et les entendit de ses oreilles. Alors Antoine se hasarda à envoyer quelques messagert de paix au roi Phraate ; ils étaient chargés de dire, que s'il voulait rendre les enseignes et les prisonniers, laissés par Crassus aux mains des Parthes, il se retirerait. Phnaate accueillit à merveille les messa^rs, mais il ré{ tondit Que, quant aux enseignes et aux prisonniers, il n'y allait plus songer, les enseignes étant perdues et les pri* sonniers étant morts ; mais que si Antome voulait se reti

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

20» LE MONTIUmiSTQ. Eer, pi lui oi 9es «oldata w seraiwl in^étes dans leur retraite. Antoine n'avait point d'autre parti à prendre que d'accepter ce$ conditions, seulement il était bien silr que Phraate ne tiendrait poîntla foi jurée,^ Le seul avantage qu'il y trouvait, c^est que ce semblant de paix sauvegarderait Thonueur romain. Néanmoins il était tellement découragé, que les tentes pUéâs« les bagages chargés,au lieu de haranguer lui-même les soldats, ce fut Domilius Enobarhus qu'il chargea de ce soin. Il en résulta que beaucoup prenant ce silence pour du mépris s'en offensèrent; d'autres, au contraire, pénétrant là cause de ce silence, et voyant leur général triste et le frpnt courbé, témoignèrent à Antoine plus de respects et d'obéissance qu'auparavant. Antoine, dans son insouciance, ou plutôt dans son abattement, allait, sous prétexte, qu'il était tout exploré, prendre le chemin par où il était venu. . Or, ce chemin était une plaine découverte et sans ai^bres. Par bonheur, un homme du pays des Mardes, familier avec les moeurs des Parthes, et qui» lors de Tabandon des machines* avait donné à Antoine de si bons conseils, qu'il n'était pomt permis de douter de sa fidélité, le vint trouver, le conseillant d'appuyer à droite et de gagner les montagnes, plutôt que d engager des troupes pesamment aripées et chargées de bagages, dans des plaines nues et découvertes où l'ennemi aurait double avantage, avec ses chevaux et ses flèches. — Cest pour que tu fasses cette faute, et qu'en la faisant^ tu te livres à lui, que Phraate t'a accordé des conditions si favorables, lui dit-il, mais si tu veux, je serai ton guide et te conduirai par une route plus courte et sur laquelle rien jiû te manquera. On avait un précédent terrible; pour s'être fiés à un guide infidèle, Crassus et son armée avaient péri. — ' Quelle garantie de ta fidélité me donneras -tu? dit Antoine au Marde. — Fais-moi lier jusqu'à; ce que j'aie conduit ton armée en Arménie, répondit celui-ci. Pendant deux jours, rien ne troubla la mai'che des Romains, et le Marne les guida ainsi lié. Le troisième jour, comme Antoine ne songeait & rien xaoins qu'aux Parthes, op vint lui dire que le guide l'avertissait qu'il eut à mettre son armée en bataille, attendu que rehnémi n'était i^s loin. — Qui le lui fait croire ? demanda Antoine. .— -* Il y avait une digue qui empêchait Teau du fleuve de se répandre dans la plaine, répondit-il. Or, la plaine est inondée, donc, la digue a été rompue. Cette rupture, c'est Vosuvre des Parthes qui veulent entraver notre marche, que le général se tienne donc sur ses gardes,

ou s'y mette s'il n'y est pas. Antoine doutait encore, cependant à tout hasard, il donna ses ordres en conséquence. A]^ne Antoine- avait-il mis son armée en bataille et place entre les rangs les frondeurs et les gens de trait destinés à tonir l'ennemi à dislance, que celui-ci parut, enveloppant les Romains de tous côtés, et cherchant à mettre le désordre dans leurs rangs. Mais, à l'ordre d'Antoine, les troupes légères fondirent HDBsitôtsur les Parthes, qui, selon leur habitude, laissèfenk, en fuyant, les Romains charger dans le vide. Une heure après, ils reparurent et se rapprochèrent d'Antoine. Mais cette fois il lâcha sur eux la cavalerie gauloise, qui les poussa avec tant de vigueur qu'ils disparurent et qu'on ne les revit plus de la journée. Cette tentative était iin avertissement pour Antoine. Il garait de frondeurs et d'arohers son arriére-garde et ses deux ailes. Il marcha ainsi avec précaution, s' éclairant de tous côtés, donnant ordre à sa cavalerie de charger à fond, mais de s'arrêter dés que l'ennemi serait rompu. " pe cette façon, pendant les quatre jours sulvaitts, les Parthes reçurent des Romains autant de mal qù^ls leur eh firent. Le cinquième, Flavius Gallus, qui tenait ranff pami los* Kremiera lieutenants d'Antoine, et que celui-ci savait être onune de courage et d'activité, Flavius Gallus vint trou» ver son général, le iiriant de mettre sous son commandement le plus qu'il pourrait des troupes légères de Varrièregarde, et même un certain nombre dea cavaliera plus lourdement montés, qui tenaient le front de l'armée. Il promettait, moyennant cette oonflanoe, si Aatoine'la lui accordait, de donner une tafia leçon aux Pajrtbet, que ceux«oi ne se hasarderaieht plut à attaquer les Romaii». Qnoique ceci sentit son gaulois ou son espagnol d'une lieue — les Gaulois et les Espagnols étaient les* Gascons de l'époque — Antoine accorda â Flavius Gallua ce qu'il demandait. Au moment même oix le nouveau commandant de U cavalerie légère venait de prendre sea dispo^itiona, l'ennemi parut. Antoine s'empressa de faire dire à Gallua de ne rien changer à la tactique ordinaire, o'eet-è-dire de ne pour* suivre Tennemi qu'avec prudence, et soue auouii prélexte de ne s'engager trop loin. Flavius Galhis répondit que le gànéiral pouvait étrs tranquille. En ce moment il partait chargeant les Parthes à la tête de sa cavalerie légère. Toute l'armée le suivit des yeux. Galltts culbuta les Parihee ; maist au lieu /de s'en tenir à ce succès, il se mit à leur poursuite. Toute l'ârriére^garde, aussitôt, avec de grands cris, l'avertit de l'imprudence qu'il commettait. Ce ne fut i»s le tout : au risque de se faire tuer ares ceux qu'il voulait sauver, le questeur Titius partit au galop, rejoignit les soldats de Gallus, cria à oeluinsi de ravenir sa

arrière ; et compie il n'obèissait pas, il saisit une enseigne, e.t voulut faire retourner celui qui la portait. Mais Gallus donna ordre i renseigne do marcher en avant. -— Malheureux I lui cria Titius, tu le perds ettn paids l'armôe. Au nom du salut de Rame, je t'erdonm de ts rallier au général. Mais Gallus n'en voulut rien faire. «-« Titius repartit au galop, et revint près d'Antoine, lui disant d'arrhrer, attendu que dans quelques instants Gallus et sea homissf allaient être enveloppés. £t en effet, au moment même la prédietion se réalisait. Gallus, se voyant sur le point â'éti*e envelofipà, envoyait, par le seul point qui fût encore libre« deux caTaliera demander du secours. Ils passèrent à travers une gvéie de flèches : nn des deux y resta. L'autre arriva blessé. Alors C^iidius, un de ceux oui commandait après kor toine et auquel le cavalier s'aoreuA, flt une grande faute. Au lieu d envoyer un corps considérable pour dégager Gallus, il flt partir, les uns après les autres, de faibles dé* tachements qui, les uns après les antres, forent eriblèi de flèches ou écharpés. Enfin, Antoine, voyant ({ne Varmée tout fioittépe menaçait de fondre ainsi morceau jpar morcean , aecounit â f arrière-garde, prit toute son mfanterie et alla avec elle donner, tête baissée, dans cette cavalerie parthe , dans laquelle il flt une brèche. Par cette brèche purent sortir Gallus et ses cavaliers. Mais il était déjà bien tard-<^troi8 mille homoiefl étaient tués, cinq mille blessés. Les soldats soutenaient Gallus sur son cheval ; il avait le corps traversé de quatre flèches. Il mourut avant d'avoir rejoint le gros de l'armée. On rapporta les blessés, tout en cMdbattant. A^^,s,^, Ppmas. (La suite au prochain ntim^e.)

The text on this page is estimated to be only 25.63% accurate

umoimMausm ?^ blessés français, dispersèrent les moioest brisèrent Boçles^ et fenêtres, et laissèrent le saint asile inhabîtablcn Il oe restait donc du couvBat que ses murs ébranièst ot de la communauté qu'un seul moine gui s'étatl reUtè i Kalffa, lorsque frère Jean-Baptiste, désigné par son généra au pape, reçut de Sa Sainteté Tordre de se rendre au Owr^ mel, de voir dans quel état les infidèles avaient mis la sainte hôtellerie de Dieu, et quels étaieiit les mojw» de la réédifier. Le moment était mal choisi. Abdallah-Paeha eommaci'^ dait pour la Porte, et ce ministre du sultan portait uno haine profonde aux Chrétiens ; cette haine s'augmenta en» core de la révolte des Grecs. Abdallah écrivit au sublime empereur, que le couvent du Carmeï pourrait servir de forteresse à ses ennemis, et demanda la permissîCHi do le LE CARMEL. Vers la fin de 1836 ou le commencement de 1837, un beau moine se présenta un matin chez nioi, avec le costume sévère des carmes. Il me remit une lettre d'un de ioties amis voyageant en Orient. Cette lettre me le recommandait. En quoi pouvais-je être bon à \m moine ? Vous allez le savoir, chers lecteurs Mais laisseE-moi Vous raconter d'abord Thistoire de ce moine. La void. En 1819 frère Jean - Baptiste (1), qui habitait Rome, reçut mission du pape Pie VII de paitir pour la Terre-Sainte,* el de voir, en sa qualité d'architecte, quel moyen il y aurait à employer pour rebâtir le couvent du Carmel. Le C^tnei, comme on le sait, est une des montagnes saintes; ainsi ^e THoreb et le SinaY, il a été visité par le Seigneur. Situé entre Tyr et Cèsarée, séparé seulement de Saint- Jean-d* Acre par un golfe, à cinq heures de distance de Nazareth, et à aeux journées de Jérusalem : lors de la division des tribus, il échut en partage à Aser, qui s'établit à son septentrion, àZabulon, qui s'empara de son orient, et à Issachar, qui posa ses tentes au mîdî. Dû côté de Toccident, la mer vient baigner sa base qui s'avance, (kit une pointe entre les flots, et se présente de loin au pèlerin qui vient d'Europe, comme le point le plus avancé de la TerreSainte, sur lequel il puisse poser les deux genoux. Ce fut sur le sommet du Carmel qu*Blîe dopna rendezvous aux huit cent cinquante faux prophètes envoyés pat C3ux qui avaient jamais existé, et après ce plan ledeyia. i^e Achab, afin qu'un miracle décidât, aux yeux de tous, quel devis montait à 250,000 fr.; puis enfin, le devis arrêté, TaN Carmel, le frère Jean-Baptiste revint à Rome. Cependant il n'avait point renoncé à son projet. En }826> il partit pour Constantinople, et grâce au crédit de la Fraaee et aux

instances de l'ambassadeur, il obtint de Mahmoud un firman qui autorisait la reconstruction du monasiière, {1 revint alors à KaïfiîBi et trouva le dernier moine mort. Alors il gravit tout seul la montagne sainte, s'assit sur uu débris de colonne bysantine, et là, son crayen 4 la main, architecte élu pour la maison du Seigneur, il fit 1^ plan d un nouveau couvent plus mirifique qu'aucun de était le véritable Dieu, de Baal où de Jehovah. De\ix autels alors ftirent élevés sur le plateau de la montagne, et des victimes amenées à chacun d'eux. Les faux prophètes crièrent à leurs idoles, qui restèrent sourdes. Elie invoqua Dieu, et à peine s'était-il agenouillé, qu'une flamme descendit du ciel et dévora tout â la fois, non-seulement le bois et la victime, mais encore la pierre du sacrifice. Les faux prophètes, vaincus, furent égorgés par le peuple, et le nom ou vrai Dieu glorifié : cela arriva neuf cents ans avant le Christ. Depuis ce jour, le Carmel est resté dans la possession des fidèles. Elie laissa â Elisée non-seulement son manteau, inais encore sa grotte. A Elisée succédèrent les fils des prophètes, qui sont les ancêtres de saint Jean. Lors de la mort du ChrisU les religieux qui l'habitaient passèrent de la loi écrite à la loi de grâce. Trois cents ans après, saint Basile et ses successeurs donnèrent à ces pieux cénobites des l'ègles particulières. A l'époque des croisades, les moines abandonnèrent le rit grec pour le ri(romain, et de saint Louis à Bonaparte, le couvent bâti sur remplacement même où le prophète dressa son autel, fut ouvert aux voyageurs de toute religion et de tout pays, et cela gratuitement, à la glorification de Dieu et du prophète Elie, lequel est en égale vénération aux rabbins, qui le croient occupés â écrire les événements de tous les âgesdu monde, aux Mages de Perse, qui disent que lenr maître Zoroastre â été disciple de ce grand prophète ; et enfin aux Musulman? qui pensent qu'il habite une oasis délicieuse dans laquelle se trouvent lerbre et la fontaine de la vie qui entretiennent soii immortalité. La montagne sainte avait donc été vouée au culte du Seigneur pendant d^ux mille six cents ans, lorsque Bona{>ar(e vint n^ettré le siège devant Saint-Jean«d'Acre ; alors e Carmel ouvrit, comme toujours, ses portes hospitalières, non plus aux pèlerins, non plus aux voyageurs, mais aux ^ mourants et aux blessés. A huit cents ans d'intervalle, il ^ avait vu venir à lui Titus, Louis IX et Napoléon. Ces trois réactions de l'Occident contré l'Orient furent fktales au Carmel. Après la prise de Jérusalem par Titus, les soldats romains le dévastèrent ; après Tabandon de la Terre-Sainte parles Chrétiens, les Sarrasins égorgèrent ses habitants; enfin, après T^c^^^^ ^^ Bonaparte devant SaintJean*d'Acre, les

Turcs s'en emparèrent, massacrèrent les" (1) Sea nom lnïqHe était Casôioi ; c'était un cousin issu de germain du célèbre géographe. chitecte miraculeux, qui bâtissait ainsi aveo la pensée $Mb s'occuper de l'exécution, alfa à la première maison veïmie demander un morceau de pain pour son repas du soi^. Le lendemain, il commença à s'occuper de trouver Uê 250,000 fr. nécessaires à l'accomplissement de son œuvre sainte. La première chose à laquelle il pensa fut de eréer un re^ verni à la communauté qui n'existait point encore,. Il avait remarqué, à cinq heures de distance du Carmel, et â tms heures de Nazareth, deux mouUus à eau abandonnés, aott parles suites de la guerre, Foit parce, que l'eau qui les faisait mouvoir s'était détournée. Il chercha » bien qu'-à une lieue de là il trouva une source que, par le moyeu â*iiii aqueduc, il pouvait conduire jusqu'à aes usine». Cette trouvaille faite, et certain qu'il pouvait mettre ses moulins en mouvement, le frère Jean-Baptisle s'occupa d'acquérir les moulins. Ils appartenaient à une famille de Druses, c'était une tribu qui descendait de ces israèlites qui adcmirent le Veau d'Or ; ils avaient conservé ridoUtirie àeïékH pères. I^es femmes, anjourd*hui encore, portent pour ooif-^ fure la corne d'une vache. Cette corne, qui n'est relevée d'aucun ornement ches les femmes panvrea, est argentée ou dorée chez les femmes riches. La famille druse qui ae composait d'une vingtaine de personnes, ne voulût* pas i» défaire du terrain légué par ses ancêtres, quoique de tm* rain ne rapportât rien ; elle aurait cru faire une impiété. Le frère Jean-Baptiste lui dfi'ril de louer ce terrain qu'elh ne voulait pas vendre. Le chef consentit à cette dermèife condition. Le revenu des mrulins devait être divisé en tiers : un tiers aux propriétaires, et les deux autres tia^s aux preneurs. En effet, les preneurs devaient êti^e d^ux : l'un apportait son industrie, et celui-là, c'était frère Jean-Baptisle; niais il fallait qu'un autre apportât l'argent nécessaire aut frais de réparation des moulins et de construction dé l'aqueduc. Le frère Jean-Baptiste alla trouver un Turc de ses amis qu'il avait connu dans son premier voyage, et lui demanda neuf mille francs pour mettre à exécution sa laborieuse entreprise. Le Turc le conduisit à son trésor, car les Ttfrcs, qui n'ont ni renies ni industrie, ont encore à celte heure, comme dans les Mille et une Nuihy des tonnes d'or et d'argent. Le frère Jean-Baptisle y prit l'a somme dont jl avait besoin, affecta au remboursement de celte somme le tiers de la vente des moulins ; et, grâce à cette première mise de fonds faite par un Musulman, rarchitecte put jeter les fondements de son hôtellerie chrétienne. D'intérêts, U

Î04 LE MONTE-CRISTO. n'en fût pas question, et cependant il fallait au moins douze ans pour que sa part dans la rente couvrit le bon mahométan de l'avance qu'il venait de faire; quant au contrat, oe Alt chose toute simule, les conditions en furent arrêtées de vive voix, et les aeux contractants jurèrent par leur barbe, Tun au nom de Mahomet, et l'autre au nom du Christ, de les observer religieusement. Saves^vous rien de plus simplement grand que ce chrétien oui s'en va demander de l'argent à un Turc pour rebâtir la maison de Dieu, et rien de plus grandement simple que ce Turc (jui le prête sans autre garaiitie que le serment du chrétien ? C'est que laréédiûcation du Garmel était non-seulement une question de religion, mais encore d'humanité; c'est que le Carmel est une hôtellerie sainte, où sont reçus, sans nayer, les pèlerins de toutes les croyances, les voyageurs de tous les pays, et où celui qui arrive n'a qu'à dire pour trouver unlit et un repas : — Frère, je suis fatigué et j'ai faim. Bientôt le frère Jean- Baptiste partit pour sa première course, laissant le soin de l'exécution de son aqueduc et la r^aration de ses moulins à un néophyte intelligent. £n partant, il écrivit que ceux qui voulaient se réunir au supérieur des Carmes d'Orient n'avaient qu'à venir, et que, dans quelque temps, un monastère s'élèverait i>our les recevoir. Alors il parcourut les côtes de l'Asie mineure, de l'Archipel, et les rues de Constantinople, demandant partout Taumôme au nom du Seigneur, et, six mois après, il revint, rapportant une somme de vinet nulle francs suffisante aux premières dépenses de son édifice. Enfin, le jour de la Fétc-Dieu, sept ans heure pour heure après qu .4bdalIah-Pacha avait fait sauter {esmursde l'ancien couvent, frère Jean-Baptiste posa la première pierre du nouveau. Mais, avant la fin de l'année, cette somme fut épuisée; alors le père Jean-Baptiste partit pour la Grèce et pour l'Italie ; et porteur d'une somme considérable, il revint une seconde fois, ramenant la vie au monument qui continua de grandir, et qui déjà à cette époque était assez avancé pour donner rhoapitalité aux voyageurs. Lamar^ tine, Taylor, l'abbé Desmazures, Champmartin et Dauzats, y furent logés pendant leurs voyages en Palestine. Et c^est ainsi que, sans se lasser de la fatigue, sans se rebuter des refus, offrant à Dieu ses dangers et ses humiliations, le frère Jean-Baptiste, quoique dgé aujourd'hui de 63 ans, poursuivit son œuvre. Il partit onze fois du Carmel et y retourna onze fois. Pendant dix ans que durèrent ses courses, il visita tout un hémisphère ; il alla à Jérusalem, à Damas, à Jafifa, à Alexandrie, au ciadre, à Rama, à Tripoli de Syrie, à Smyrne, à

Malte, à Athènes, à Constantinople, à 'Tunis, à Tripoli d'Afrique, à Syracuse, à Païenne, à Alger, à GibnUtar. Il pénétra jusqu'à Fez et jusqu'à Maroc, il parcourut toute t'ItaUe, toute la Corse, toute la Sardaigne, toute l'Espagne, et une partie de l'Angleterre, d'où il revint car l'Irlande et le Portugal, ai bien qu'à la dixième fois il était retourné au Carmel avec le complément d'une somme de 250,000 francs. Mais son devis, comme tout devis doit être, se trouvait d'une centaine de mille francs au moins au-dessous de la réalité, de sorte qu'il arrivait, parti pour la douzième fois du Carmel, afin de faire une dernière quête en France, ayant gardé le royaume très chrétien pour sa suprême ressource. Et ce qu'il y avait d'admirable dans cet 4;iLomme, c'est que, pendant dix ans qu'il avait fait la quête du Seigneur, pas une obole de ces 250,000 francs qu'il avait recueillis ne s'étaït détournée de la masse commune au profit de ses besoins personnels. S'il avait eu à franchir les mers, il avait reçu son passage gratis sur quelque pauvre bâtiment, qui avait espéré par cette bonne œuvre, obtenir une mer calme et un vent favorable. S*il avait eu des royaumes à traverser, il les avait traversés, soit à pied, soit dans la voiture de pauvres rouliers qui lui avaient demandé pour toute récompense de prier pour eux ; s'il avait eu faim, il avait demandé du pam*à la chaumière, et s'il avait ^u soif, de l'eau à la fontaine : chaque presbytère lui avait prêté un lit pour sou repos de quelques heures. Et ainsi {larti du même heu que le Juif Errant, avec une bènédicion au lieu d'un anathème, il venait, après avoir vu presqu*autant de pays que lui, terminer ses courses parla France. Maintenant, que pduvais-je faire pour cet homme? Il me l'expliqua lui*même. En 1836, en France, l'habit qu'il portait était insolite presque inconnu. ' Notre esprit caustique débutait presque toujours avec lui par quelque raillerie. Il ne parlait qu'italien et ne pouvait pas expliquer l'esprit merveilleux qui le faisait agir. Il lui fallait quelqu'un qui donnât de la publicité à sa mission. Il avait compté sur moi pour cette publicité. La Presse venaitde paraître; elle avait, du premier coup, atteint trente-cinq mille abonnés. J'allai trouver Girardin et réclamai de lui une colonne de son journal. Il me l'accorda. ' Alors l'œuvre m'inspira sans doute. Je rarontai l'histoire de cet homme , sa mission sainte au milieu des peuples, son passage à travers les mers et les continents. Pour les fidèles, je fis valoir le côté religieux ; pour les tièdes, le côté philosophique ; pour tous, le côté humain. Je donnai ma double aumône , l'aumône d^argent, pauvre et telle qu'elle pouvait jortir de la bourse d un poète. L'aumône de la parole, que Dieu fit plus riche que si elle était sortie

de la bouche d'un roi. En France, le père Jean-Baptiste recueillit près de trois cent mille francs. Avec cette somme, il retourna au Carmel^ pour ne plus revenir. Le Carmel fut achevé. Le .père Jean-Baptiste vit toujours, et, à chaque occasion, me fait dire (fuHl m'attend pour me recevoir dans le saint couvent que j'ai aidé ^ rebâtir, et qu'il espère bien ne pas mourir sans m'avoir embrassé encore une fois. Maintenant, ce n'est point tout, et je ne vous ai point raconté cette histoire pour le seul plaisir, ou, comme diront quelques uns , pour le seul amour-propire de voua la raconter. Non ; vbici où la chose nous conduit. HAMA. L'autre jour, je faisais une visite à mon am i M. Théodore de Lesseps, directeur des consulats au ministère des affaires étrangères. Dans son cabinet se trouvait un homme à longue barbe et à robe flottante. n portait au cou la croix et au doigt l'anneau épiscopal. Sa langue était l'arabe. Un interprète l'accompagnait. — Tenez, lui dit Théodore de Lesseps en me désignant, voici l'homme dont on vous a parlé, voici celui auquel j'allais vous recommander. Puis à moi : Voici monseigneur Ata, me dit-il, archevêque de Homs et de Hama, et dont le diocèse s'étend jusqu'à Palmyre. — Il vient en France aujourd'hui, en 1857, comme il y a*' vingt ans y est venu le frère Jean-Baptiste, — non point Eour rebâtir, mais pour fonder. — Cela vous regarde, omme de foi, dans ce siècle de doute, vous qui entreprenez les choses impossibles en disant :— Dieuy aidera. Je reçus le compliment avec une simplicité paurfaite ; je le crois' vrai. D'ailleurs, la meilleure part n'en retient pas à moi, mais à Dieu. J'eminenai monseigneur Ata chez moi. — Que puis-je faire pour vous, monseigneur ? lui demandais-je. L'interprète lui transmit ma demande. L'archevêque me répondit en tirant de sa poche, ou plutôt do sa ceinture, deux certificats et une lettre de re* commandation. Les deux certificats étaient : L'un du patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. L'autre du consul d'Autriche à Damas. La lettre était de M. Rouland, ministre de l'instruction et des cultes.

LE UONTK-CRISTO. 105 Citons la lettre seulement. Elle est adressée à LL. EE. les Archevêques et Evêques de France. La voici : .-. Paris, 2 jaillel 1857. Sa Grandeur rarchevéque de Homs et de Hama, en Syrie, Mgr Grégoire Ata, vient demander à la France quelques secours pour subvenir aux besoins les plus urgents de son vaste oiocèse. La Congrégation de propagande et notre Consul-général en Syrie ont témoigné de leur symSathie pour cette œuvre naissante, que me signale M. le [inistre des affaires étrangères. Votre Grandeur ne s'étonnera donc pas si je prends la liberté d'appeler sa bienveillante attention sur les travaux apostoliques du vénérable archevêque de Homs et de Hama, et sur le triste état de ces diocèses de Syrie> jadis si florissants. Agrées, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération. LeMinislrede Vinstruction public et des cultes^ ROULIND. Voilà qui est bien, mais nous allons, nous humble poète, tâcher de faire encore mieux. Il y a quatre ou cinq ans, les Turcs du mont Calameon se sont révoltés contre la Porte. La Porte envoya des troupes contre les rebelles. Les rebelles, vaincus, se réfugièrent dans le village de Maloula, appartenant au diocèse de Mgr Ata. Les soldats turcs enlevèrent le village. Les rebelles se réfugièrent dans les églises. Une fois dans la demeure du Seigneur, ce n'étaient plus des Musulmans, c'étaient des hommes. Mgr Ata et ses évêques essayèrent de les sauver. Un évéque grec fut tué, Mgr Zacharie. — Mgr Ata n' échappa que par nûracle à la mort. ^ Que feront pour des frères, des hommes qui se sont exposés à la mort pour des ennemis. Ils feront ce qu'ils ont fait. Chrétiens ou musulmans sont des hommes. Mgr Ata vient tendre la main qui forte Vanneau èpiscopal, pour secourir nos frères d Orient, pour restaurer son église, pour bitir un collège. Soixante mUle chrétiens tendent la main avec lui. Le premier, je dépose un louis dans cette main. A votre tour, frères. — Amis, à votre tour. Alex. Dumas. Les aumônes seront reçues par le supérieur des frères de SainWeao-de-Dieu, rue Oudinot, 19. CORRESPONDANCE. Philadelphie, 14 mai 1857. Mou grand ami; Vous connaissez sans doute de réputation le célèbre docteur Kane, cet intrépide voyageur au pôle Nord qui avait commandé l'expédition américaine envoyée i la recherche de sir John Franklin. Moi j'allais faire sa connaissance. Le chemin de fer m*emportait traversant les rues les plus peuplées de Philadelphie: vous savez ou vous ne savez pas qu'à Philadelphie le chemin de fer conduit les voyageurs aux endroits où ils veulent aller, c'est-à-dire dans la viUe même, au lieu de s'arrêter à quelque

embarcadère, qui vous laisse parfois, sinon plus de chemina faire, du moins plus de temps à perdre pour vous rendre chez vous que vous n'en avez perdu pendant tout 1 voyage. Sous ce rapport, il faut rendre justice aux Yankees ; ils sont diablement en avance sur nous. Nous crierions, nous, à l'imprudence, au danger, aux accidents ; mais dans ce pays de la vapeur, les petits en» fants eux-mêmes sont aussi habitués aux locomotives, qui font quinze lieues à l'heure, que nous aux fiacres, qui font trois lieues dans la joiunée. Je m'étais réfugié dans le vagon aux bagages, unique endroit réservé aux fumeurs ; à quelques milles de la viUe, la locomotive fit entendre à plusieuis reprises d^8 siflkrtB si déchirants que je me doutai que c'était une sorte de signal, et qu'il se passait quelque chose d'insolite. Je me penchai hors de la voiture et vis un nègre couché sur les rails et dormant à poings fermés malgré notre sifflet qui faisait un tapage à réveiller un mort. Impossible d'arrêter le train lancé à toute vitesse ; deux secondes s'écoulèrent, et je vis l'Africain soulevé par un instrument disposé en avant de la locomotive et jeté à trente pas de là. Retombé à teire, il ne bougea point, et lorsqu'on fut arrivé à arrêter le train et qu'on apporta le malheureux nègre pour voir ce qu'il était advenu de lui, je pus constater qu'il ne lui était pas resté im os entier dans tout le corps. Bien entendu qu'il était passé du sommeil à la mort sans s'en apercevoir. Cette machine si simple, nommée cowfanger, appliquée à la locomotive, prouve le grand sens pratique des Américains, en ce qu'elle rend les gardiens parfaitement inutiles en écartant du chemin tout obstacle. Seulement malheur à l'obstacle quel qu'il soit. J'ai vu les deux pelles qui servent d'instrument à la force impulsive du cowfanger prendre un attelage de bœufs qui se trouvait sur la route du train et le jeter à vingt-cinq pas de distance par-dessus une baie. Après une demi-heure, le convoi s'arrêta sur la lisière d'une forêt ; un large sentier serpentait par le bois : il me conduisit à ime charmante maison de campagne, demeure de la famille Kane. La situation de cette villa est pour moi l'idéal du siège de repos d'un voyageur qui, après des fatigues et des dangers sans nombre, cherche au sein de sa famille la tranquillité pour écrire ses aventures. Ce jeune célèbre et modeste voyageur me reçut avec cette amabilité et cette cordialité que l'on rencontre chez les honunes distingués de toutes les nations. Une courte conversation nous sui&t pour faire connaissance et ^in serrement de main pour être amis. Lui, l'explorateur des régions polaires, moi, l'habitant des déserts brûlants de l'Afrique, nous nous comprimes à première vue et sentîmes que nous étions frères. Après le diner, nous fîmes

une promenade sous les arbres séculaires qui entourent la ville et dont le riche feuillage, changeant les ardents rayons du soleil en une douce fraîcheur, produit ce demi jour silencieux, où la pensée monte d'elle-même du cœur aux lèvres et fleurit si facilement en paroles bienveillantes et amicales. Combien de souvenirs tristes, de catastrophes terribles, se rattachant à cette terre, remontent à l'époque où les Indiens rouges étaient les maîtres du pays. Enfants paisibles de ces contrées qui étaient leur patrimoine, el cependant traqués conmie des bêtes fauves, les visages pâles les ont chassés dans les déserts de l'Ouest, ou dans les steppes glaciales du nord-est, et ont b&ti leurs maisons usurpatrices sur remplacement de vrigwams. Tout en pariant de ces teoips

The text on this page is estimated to be only 18.81% accurate

7 106 LB M0NT1M31IST0. printtifsreBeore si rapprochéa da nous, noua Irftyereâmea un pont rustique jeté sur un ruisseau transparent ; noua gtaiyUsieà la hauteur, du commet de JaqueUe ce filet argenté tombe en cascade, humeotant d'une pluie fine et iticessania ha feuilles de ces arbres géants, qui sont les respectables lestss de U forêt vierge» Au côté opposé, un énorme bloc de granit borne lu vue. Un matin» me raconta £ane, nos mitriers vinrent tout effarés et jetant les hauis cris me prévenir que la propriété était envahie par une tribu int 'dionne gui avait établi son camp près du grand rocher et jttsait tous ses préparalifs pour s'y installer définitivement* J^ eu ces Indiens étaient-ils arrivés? Qu'est-ce qui les amenait da Canada lointain, au milieu de la civilisation? ■Personne ne pouvait répondre à ces questions. Voici ce que c'était : La puissante tribu des Leni-Lenapes, faisant partie des peuplades Delawares^ avait toujours chassé dans les forêts de Lokawana, et péché dans les ondes du Schuylkill, lors^6 les hommes pâles arrivèrent et gagnèrent pouce par ^ottce ce terrain sur lequel ils étaient nés, sur leqnel ils espéraient mourir. Les Leni-Lenapes, comme tous les au^ très, furent forcés de reculer et d'abandonner ce pays de leurs pères. Un point leur était plus cher que tous les autî« : te grand rocher de Furlrock. Il couvrait les ossements 4e leurs aïeux et de leur plus célèbre Cacique. Il fallut, comme le reste, l'abandonner aux conquérants. C'était ce gigantesque rocher que nous avions devant les yeux. Maintenant, après nti siècle, la misère, la faim, Texil, avaient réduit la grande tribu à cinquante létes, et chaque année diminuait la famille. Alors une grande résolution fut prise par ces malheureux : grave résultat d'un grave conseiî. * t)tL Canada l*ott reviendrait aux bords de laDelaware, au rocher sacré, et l'on emporterait les ossements des aïeux, 'ou Ton mourrait où ils étaient morts. Voilà ce qui avait amené les derniers des Leni-Lenapes au rocher de Furlrock. N^eût-11 pas été bien simple et bien poétique de laisser tivre là, paisiblement, ces enianis de la nature dont on . avait volé rhérilage? — C'était, dans le principe, l'avîs de mot! ami Kane. — Mais les bons Indiens étaient par ihàlhetir forcés de manger pour vivre, et après avoir arraché tots les oignons de tulipes et de narcisses A deiïx * mîtles à la ronde, et les avoir avalés tout crus, faute d'au* tre nourriture, lô temps de laisser mourir de faim toute une tribu .parut long aux usufruitiers dû voisinage. On décida donc d'expulser les j>auvres diables. — On rassembla les gardes-

champêtres des environs : les Indiens furent traqués, réunlilj eu un seul bloc, ramenés à Philadelphie, '•i embâillés tout bus -daiift un tmifl spécial du Canada. Kane me disait n'aToir rien vtt à fat fois de plitt giotesque et de plus triâte 4}ue osi emballement el ce é^euL .. Se quiXtai Kane le même soir; mais, en me quittant, il me prévint que je serais piobablemeut chargé, le laudemaiUy par l^s citoyens de Philadelphie» d'une mission qui . Ae pouvait que m'êtxe agréable. Il me laissa, bxx reste, dans Tignorance de ce que serait cette mission. Ba effet, en rentrant i mon hôtel , je trouvai, au nom de vingi^qaatre citoyens de la ville, une iavitatioa A diner ^ur le lendemain* U était dit, dans ia leUre, ^ue c'était le docteur Kaae qai jtfèsiderait le banquet. A qo%eheurea, le Iwdemaia, il Tint e&ctivem^nX me .^Madreà TbAteL» et ne vmttê an «oraBt de 1* wHmVoici ce qu'il me raconta : £n Amérique, on est comme on était à Rome : avocat et général. Clcéron écrivait à César : Cicero imperalor Çi$(ui imperaiori. Le docteur Kao^, avant son célèbre voyage au pôle, avait servi en qualité d^oificier, et avait fait h guerre du Ifejdque. Le 15 juin eut lien la batailla de la Puebla, Le oomoMn* cément de l'aSaire fut toutàravantage des Mexicains. L*aik gauche de Târmée américaine f^it complètement enfoncée par Tennenii ; un instant, le centre hil-même chaûeela; le désordre se mit dans Tannée, ei pendant un instant on crut la bataille perdue^ Le docteur Kane commandait un eseadma de dragons* Il vit qu'il n'y avait pas un insiant A pérdl^^ et se lai»^ sur Tennemi qui se croyait A peu près certain da la victoire. Prompt el irrésistible comme la foudre, Kane et ses dragons brisèrent les colonnes ennemies. La confiance se rétablit alors dans Tannée Américaine, et un instant après on luttait pied à pîed , homme contre homme , fer contre fer. Cette horrible mêlée aboutit enfin à une victoire qui ne se décida cependant gu'aprèâ tme perte effroyable que firent les Américains. I^ général Taylor pouvait dire eomuie Pyrrhus après la bataille d'Héraclée : — Encore une victoire comme celle-lA, et netis sommes perdus. Kane s'était élancé avec tant de violence dai^s les rangs Américains, que ses compi^noos de go^re n^avaieni pale suivre. Tout*-à-coup, il se rencontia en face d'aâ officier Mexicain. Le hasard fit que Kane trouva dans est homoe un adversaire digne de lui ; c'était tine de «es natores chevaleresques comme on pourrait croire gu*^ n'en doit pas survivre à l'invention de la poudre & canon. Les deux champions semblèfreat ^e recoa naître pour deux énoes de la même trempe. A peine se furoot ils regardés, qu'ils fondirent Tun sur Tautte comme ai chaconi»connaissait enfin l'adrersaire quHl chevehail dans la

mêlée. Alors eut lieu un de ces combats comme les chantait Homère et comme les décrivait le Tasse : tous deux jeûnes, tons deux adroita, tousdeux braves, faaiilîtfSaéB anec le maniement du sabts droit tous denx^ lima AenK AMiâi tfir d'excellents chevaux, et de plus, excellents éçuyers : c*était un spectacle merveilleux A voir que cette lutte dans laquelle le courage et l'adresse èlaienl égaux des deux parts. Mais le Mexicain combattait depuis le matin, il était A bout de forces, son bras commença de fiûbUr^ mm adversaire s'aperçut de cette faiblesse, ses coups devinrent plus pressés ; le Mexicain arriva trop tard A la parade sur un coup droit, le sabre de Kane s'enfonça dans la poitrine : le Mexicain tomba à la renverse. Presqu^en même temps, Kane tombait de son côté, une balle venait de Tatteinâx*e à Tépanile. Des ^çasdKers Mexi^QUXLs, voyai^t le danger de Imv chef, av^ôaql^^WPlu 4e lui pûrier secours, ils arrivaient au galop, il #'éUieQi ^aoi^ ces par quelques ooups de pistolet, el luoe))atte gepioe avait atteint le docteur, qui allait probaUeiB^t Ati:ae achevé à coup de sabre, si la voix de son enoeaii i^l^ijS me «'était point lait enteod^ ppur ie sauvegarder. Le MexkaiA était leiir oapitaine« ils ohèireut. Il leur donna (urdne de les tmasportex toup deu;t à Vouté^ où ils recuoeat les premiers soins, après gisoi toius deu £uirent portés daMis la makoa du aèmwlQ^^fmàfti^ du Meaucain. ^^^«♦•^'^^w •^^a ^^i^y i^^HBWiF ^s"^p ^^^'^Hjv s^avBPVMA VBwr^^a^ weip^^^sH^w ^^^^^^^t^^^^Ê^^^^^ (

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

LE M0N9]H9UtS90. *W aiuc deux blessés iuàisUnCtement, à ce point que toin de voir en eux deu^'ennemisi il &i^i semblé voir deux frères. La mère et les deux sœvM du Mexicain rivalisèrent de zèle, et il ne fallut rien moins que ce& douces mains pour accomplir le miracle d'une double guéiîson, tant les deux héros étaient durement endommagés. Ce|)endant, le miracle se fit, et trois mois Siprès, tous deux étaient rétablis. Pendant cette longue convalescence accomplie dans la même chambre, ils s'étaient liés tous deux d'une étroite amitié, car sur leur)it de douleur, ce n étaient plus des ennemis, mais des hommes jeunes et braves, généreux et vaillants. Au bout de ces ti'Ois mois, ils s'aimaient à désirer passer leur vie ensemble^ mais la paix mit fin à cet échange de sentiment*, et le docteur Kane, parfaitement guéri, dut retourner à Philadelphie rejoindre son régiment. A Philadelphie, Tévénement était déjà connue Téloge du courage de Kabe était dans toutes les bouches, et ses concitoyens demandaient qu'on lui offrit une épée montée en or. On se mit immédiatement à Tœuvre, et Tépée faite, on la lui donna solennellement. Mais le docteur alors demandant le parole : Vous donnez, dit-il, une grande valeur à une action qui n'a aucun mérite de ma part, puisque le courage d'un soldat n'est que l^accompliseement d3 son devoir. Laissez moi donc vous raconter une histoire qui vous fera comprendre quelle difiérence existe entre le simple accomplissement de mon devoir et une action grande et magnanime. Alors, il raconta comment son adversaire mourant lui avait sauvé la vie, l'avait fait transporter chez son père, avait, au milieH de set «aufiEranoes, veiiié à ce que ses souffrances à lui fussent adoucies, H ce récit terminé, il finit enfin par demander que l'épée fdl offerte non pas à lui, mais à son adversaire* Une triple salve d'applaudissements salus^ les paroles du docteur, et il fut décidé qu'un grand peuple comme le peuple Américain devait non seulement récompenser le courage chez les siens, mais honorer la vertu chez ses enKane gar4a son épè^ montée en «ir, maiâ séance tenante, Qu vota une épée oLopaitée.ea argent à sm advereaire. La mission dont on voulait me charger, était de v^meWoe au nom de la ville de PhiladelpJ^iie cette épée d'honnem* au Mexicain. Il va sans dire que j'acceptai la mission. Le temps me manque pouî vous parler des nombreuses sectes religieuses que j'ai visitées. Le résultat de mes ètodes sur oe point est qu'il fi'exisie pas lAne absurdité, si èMnoe qûielle soit, en fait d e réligâNm, qui «oit aseec Cov^

pDur quê «M fmpMM M treiive pae amt Etats-Unis de nombreux adeptes. Je ne vous parlerai pas rtcm l^lvts de T Académie des sciences lie WiTlaàelpttie, m de son Musée d'histoire naturelle, qui est le plus grand du monde eutier. Tout cela, j'en ai peur, serait d'un médiocre intérêt pour vous. le pa» pont Baii&noTe, et de Astltimore j'irai A WaAiligliQin, q«i est la capitale politique de la république. Les quatre grandes villes des Etats-Unis du Nord ont chacune le\ir cachet particulier. Âik)ston, on s'inTomie tl^un eti*anger en demandant; — De quelle famille est-il ? « A New- York on demande : — Combien de dollars vaut-il ? A Miilaéelphle on demande : — Est-il beau garçon ? A Washington on demande : - Esir-il intelligent ? Vous comprenez , mon cher ami , que les gens comme * jAoua ae trouvent A WashifigUm plue A Tûeeiine partout ailleum. . Baron de Huller. PmisU1iitletl857. Monsieur, Le 6 juillet j'ai publié, dans la Patrie^ un feuilleton sur Le 9 du même mois, vous m'av^ lait l'iranneiir dATOos occuper de ce feuilleton. ^ Enfin, le 13, à propos des Comp^if/nons de Jébu^ i^fùe suis laissé aller naïvement à mon enthousiasine pour votre talent. Je n'ai rien à retirer de ce que j'ai dit. S'il ra^afàllvi trop souvent m'affliger de vos défaillances, je n'ai jamaià oublié de constater vos réveils de lion. Mais ici lès dates sont tout. Se ne suis pas asset riche pour m'abonuer aux journaux, et sans un ami inconnu et terrible je ne conna^ trais pas encore votre article du 9. J'y réponds parce que je ne veux pas mie mon admiration bien sincère pour les Compagnons de Jéhu ressemble à un recours en grâce Vous comprenez^ n'est-ce pas ? Hier seulement, à dix heures du sôir, Val reçu, sous enveloppe, l'article de votre journal. Il était accompagné de ces lignes sans signature : « Monsievr, « Un abonné de la Patrie et du Monte-Cristo^ qui a lu voire remarquable feuilleton d'hier (6 juillet), vous prié dp lire l'avticle théâtre extrait du Monte-Cristo, » Je ne vous savais pas, Monsieur, une aussi pieuse tendresse pour Casimir Delavigne. Elle vient peutrétre de ee que j'ai dit que Antony et la Tour de Nesle ne mtermeni pas, et que le théâtre de l'auteur des Messéniennes vivrait. Votre citation dénature un peu mes conclusions. Elle me représente commn une sorte de serpjent Bertrand de la critique, comme un homme qui viole la tombe des morts pour les insulter. De vous, si loyal, celte malice de petit journal m'étonne et me chagrine. J'ai largement fait à Casimir Delavigne la part qui lui est due et qite vous ne lui avez pas toujours accordée. Quant A vous, Monsieur, si je doute de la postérité pour AnUmf/ et la Tmr de Nesle^ je n'en doute pas pour fftnrt 111, Christine,

Mademoiselle ae Belle- Isle, pour tant d œuvres magistrales enfin, qui resteront rhonneur des lettres françaises. Si je ne me trompe, la preimère représent^^tion des (7omédtens a eu lieu en 1820. Jie 4fHel sieck voulait donepar" 1er Casimir Delavigne, quand %l montrait Victor disespéré « d'un siècle f)fl LBNTfiVRS. • Vous me feriez plaieît en me l'apprenant. Votre article se ^rmine par un immense éclat de rire, moins redoutable pourtant que cet éclat de' rire de Voltaire, entendu par Victor Hutfio» dana la mÀotorable séance de rÂcadémie française» où il parla avec tant d*éloquence de Port-Royal et deSaiôte^^ure, ' « Par la sembleu I Monsieur, je ne cixyyais pas être si plaisant que je suis I,.. » Du reste, je me console aisément d*une ironie partie de si haut, mais je tenais à établir par lès dates que mon dernier feuilleton sur les ConmmmMS de Jéku m'a pas eu la lâche pensée d'appaiser « le courroux des dieux.» Votre très-lmmme confrère et três-loyal admirateur, Jules d£ PaibcARAv. 21, rue desSlartyrs. L'explication sera £acila, et je m*étoane que M. Jules de Prémaray ne se la soit pas déjàdounée à'Jui^néme. Le siècle de lenltwrs^ dont se phânt VûneT) n'est pas le xix« siècle qui a^ encore ^ue 20 ans et anifuel ne pense pas même Victor. Le siècle de lenteurs est tout simpleiaent celui que lui font subir MM. les Comédiens* Quand M Jules de PrémaiDay aium en conlme moi huit ou dix pièces jouées au Théâtre-Français, il jae s'y trompera plus. Je fais appel, non pas aux lecteurs du Monte-Cristo^ mais aux lecteurs de la Patrie* S'il y en a un seul qui comprenne le siècle de len leurs autrement que mtii, j'ai tort. AlËXAKDtifi Dumas.

lOft LE MONTB-CRISTO. U REVUE NOCTURNE. Je ne sais, chers lecteurs, si vous vous rappelez une admiraUe lithographie de Raffet, intitulée : la Revue nocturne. Cest tout simplement un chef-d*œuvre. L'autre jour, en achetant des Flaxman chez Lecomte, boulevard des Italiens, m 5, elle me tomba sous la main. Je l'adjoignis à mes Flaxman, — elle coûte soixantequinze centimes, soit dit en passant, pour que vous voyiez bien que ce n'est point la peine de vous en priver. Elle fut inspirée à RafFet par la. ballade allemande de Sedlitz. Je ne sais pourquoi Tidée me vint, en revoyant cette lithographie, de mettre la ballade en vers français. Quand une de ces idées-là me vient, je n'ai plus de tranquillité que la chose ne soit faite. Par. bonheur, elles ne me viennent pas souvent. Je cherchai dans mes vieux papiers, et je trouvai un mot à mot en prose de la ballade de Sedlitz. Voici la forme que je lui donnai ; peut-être aurais-je aussi bien fait de lui laisser celle qu'elle avait. Au reste, vous en jugerez. * É Quand l'heure funèbre i?st Tenue, Que minuit Unie à Tunisson, Et que du bronze dans la nue S'est éteint le dernier frisson, Soulevant de son front livide La froide pierre du tombeau, S*éveille un tambour invalide. Dans son uniforme en lambeau 1 U fait résonner sa baguette Sur la caisse au bruit sans pareil. Et de ses deux mains de squelette, Avant le jour bat le réveil. Soudain, aux roulements qui grondent Sur le fantastique tambour, Tous les vieux soldats morts répondent Et se réveillent à leur tour. Ceux que la presqu'île italique Ensevelit sous ses lauriers. Ceux que l'Espagne catholique Egorgea sous ses oliviers; Ceux que l'Egypte courroucée. Sous son sable ardent calcina ; Ceux que, dans son onde glacée, Eagkiutit la Bérésina I Et tous, ainsi qu'aux jours d'alarmes Qui virent leurs combats géants, S*élancent, saisissant leurs armes, Hors de leurs sépulcres béants I Alors, les bellîqneux squelettes Forment leurs sombres escadrons ; Bu tête marchent les trompettes, Soufflant dans leurs muets clairons. Voici, fourmillant dans les -piques. Les lanciers aux habits pourprés ; Voici les cuirassiers épiques Aux manteaux blancs, de sang marbrés.^ Voici les hussards qui menacent L'ennemi qu'ils vont disperser ; Voici les lourds dragons qui passent, Sans qu'on les entende passer. Us volent dans des flots de poudre. De leurs sabres droits fendant l'air ; Et comme pour braver la foudre. Chaque lame tance un éclair. Puis voici les grenadiers mornes, Marchant toujours du même pas; C'étaient eux qui brisaient les bornes, Limites des anciens Etat^ Eux, qui, dans les sanglantes fêtes. Traînant les rois par Tes cheveux. Changeaient les couronnes de têtes.

Quand le matiro avait dit : Je veux î Le maître, le voici. Silence I Du tombeau le dernier il sort ; Sur son cheval blanc il s'ôlanr^. — Salut, César, Imperalor I Redingote grise et râpée, Habit vert et petit chapeau. Au flanc gauche sa courte èpée. Sur son front, l'ombre d'un drapeau I C'est lui, tel qu'à l'éclair des glaives Nos pères le virent, passant ; Et tel que nos fils, dans kurs rêves, Le verront toujours grandissant. 0 luno I sors de ton nuage, Et verse sur lui tes rayons ; L'Empereur au pâle visage Vient manœuvrer ses bataiBons . — Halte, soldats ! Présentez armes I Il passe dans les rangs glacés, Et l'on voit se mouiller de larmes L*œil creux de tous ces trépassés. Puis, quand du centre à ses deux ailes, César est bs de galoper. Les rares chefs restés fidèles. Autour de lui vont se grouper. Lors, au plus proche capitaine, Le mot d'ordre est par lui jeté. Et de rangs en rangs dons la plaine. A voix basse il est répété. Mais qui peut, sur l'avenir sombre, Arrêter uti^ regard certain 7 — Austerlitz et Wagram 1 dit Tombre^ -h Waterloo I répond le destin. Conune toute poésie allemande, même de poète médiocre, la ballade de Sedlitz est pleine de ce sentiment vague et mystérieux qui fait des Allemands les premiers rêveurs du monde. Nous espérons ne lui avoir rien été de sa couleur vaporeuse et fantastique. A propos de cette ballade, il me vient une idée : Je ne puis, personnellement, aider que bien faiblement notre digne archevêque de Hama, en donnant l'exemple. Mais tous les jours on m*écrit pour me demander des autographes. Eh bien ! voici ce que je propose : Je fais coller par Lecomte vmgt lithographies de Raffet, sur papier Bristol. J'écris en marge de chaque lithographie les vers qua vous venez de Ure. Vous aUez chez Lecomte, boulevard des Italiens, n? 5. Vous donnez à Lecomte ce que vous voulez de la Uthographie et de l'autographe, et ce que vous donnez est versé, par Lecomte, au trésorier de notre archevêque. J'aurai ainsi fait tout ce qull est en mon pouvoir de faire. Qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit. Alex. Dumas. Alex. DUMAS. Seul propriétaire 6t ieul rédacteur du Moni^Crûl*. Fana, — Imprimerie de E. Brière et C", me Vivi^iuie, 49.

The text on this page is estimated to be only 14.80% accurate

l" ANNEE. N" 11. vm MUHBaiw, la ujihtimbo JKUDl a JUILLET 1I$S7. « rt pr«Ju(ll«ii ■•nt Intcr^HeaMONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE. PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. ' On «>alMnii« à Parte, an bnreAa dn |«Mira»li nie Notre-Danae des Vlctvlre», n" il. ÉTRANGERADslatcm. ... Un an,]3'rr.'>a. 1 I^^mont. .... Un u, I5Fr.>i.e. Belgiqu 11 ù an, 13 60 Fortoeal Un «n. Il SO Eapurne Un ui, 13 SO [PnuM Un id, 13 M NapU» Uu an, 13 n. 1 Ronie Un a«, IS 60 iebnmt »f tOnmim.fnnai, à M. Ddaviar, au buMsu dojoureal, MO dm nhat «ur Paria on im mandat aw la p<»M. . 10 .. Béranger vient de mourir. Au prochain Diunéro les détails que nous pourrons nous procurer surlea damiers moments du fprand poèlc. Aikx. Duhab. CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs, Nouii allons en finir avec Nelaon. Nous n'avoua plus rien que de glorieux à dire de lui. Puis, après l'avoir suivi & TraCalgar, nous reviendrons à lady Hamilton, que nous suivrous jusqu'à Boulogue. Vous verrez que la Providence a récomponsé chacun des deux selon ses mérites. Nous franchissons sept années. Napolêcw est & Boulc^pae avec cent cinquante mille soldats, et il a dit ce'.te terrible parole qui gronde comme un orage au-dessus de l'Angleterre : — Si Je suis maître douze heures de la Hanche, l'Angleterre a vécu. Four arriver i ce résultat , voici les ordres qu'il a donnés: — L'amiral Villeneuve sortirait de Toulon avec treize vaisseaux et quelques frégates, rallieiait les escadres espagnoles commandées par l'amiral Gravina à Cadix ; de là il franchirai t l'Atlantique, et rejoindrait aux Antilles l'escadre de l'amiral Missiessy. De son côté, l'amiral Gantheaume, qui commandait la flotte de Brest, profiterait de la première tempête qui éloignerait l'amiral Comwalia de sa croisière ; l'amiral Gantheaume rejoindrait Villeneuve, Gravina et Missiessy à la Martinique. Réunie sous les ordres de l'amiral Villeneuve, U flotte combinée ferait voile pour la France, engageivt un combat

 rilh à mort avec les escadres britanniques. — Pendant le combat, Napoléon passerait en Angleterre, et renouvellerait l'épopée de Guillaume le Congaérant. Que faisait Nelson pendant ce temps? Nelson, qui, pendant trois ans, n'avait pas quitté le pont de son vaisseau, venait de rentrer à Portsmouth, enivré de gloire, brisé de fatigue, meurtri de coups, mais toujours plus anîoureux de la terrible sirène du cap Gérés. Meubles magnifiques, richesses immenses, il avait tout réuni daios une merveilleuse villa qu'i\ possédait à Merton. Lady Hamilton habitait avec lui. Un matin, à cinq heures, on frappe à la porte. Nelson, qui sur le Foudroyant se levait avec le jour, avait conservé ses habitudes de bord. Il étpit levé. Il fit ouvrir et reconnut un de ses officiers, lé cajfitaihë Blackwood. Il apportait des dépêches <le Tamirauté. — Allons, dit il, avant même d'ouvrir les dépêches, JÉ vois ce que c'est, on compte sur moi pour anéantir Ift flottes combinées de VEspagne et de la FWhce, — VouJB avez deviné juste, monsieur, répondit le (ié|>îtaine ; Iprês une relâche à Vigo, les Àbltes seront abritée* pour ^é refaire et se réarmer à Cadii. — Retournez dire à Tamirauié ^<fe c'est bien, Blackwood; c'est une leçon à donner A Villeneuve, je m'en charj^: Pchïjf fe^Bif éelte promesse, Nelson devait quitter Emma Lyoànà. ÉUé comprit elle-même que la gloire devait l'emporter sui* elle; elle donna congé à Nelson. n la quitta le 14 septeiLbre 1805, pour ne plus la revoir. Voici Jte note que Ton trouve, à cette date, dans le journal de l'amiral. — J*ài quitté cette nuit* ce cher et trois fois cher séjour Hanlîltbn, veuve de sir William Hamiltoii^ ont été les plus de Mertôn, cette maison où je laisse tout ce qui m'attache à la vie pour aller servir mon roi et ma patrie. Puisse le Dieu suprême devant lequel je m'incline me rendre digne dés grandes choses que mon pays attend de moi ! S'il permet que je revienne ici après avoir accompli mon devoir, me» actions de grâce, tant que je vivrai, ne cesseront pas de s'élever jusqu'à son trône de miséricorde ; si, au contraire, c'est Tordre de la bonne et sage Providence d'abréger mes jours sur cette terre, je m'y soumets avec une complète résignation, dans l'espoir qu'il voudra bien protéger, après moi, tous ceux que je laisse en amére. Que sa volonté s'accorriplisse.— Amen ! — amen !— amen ! One dites-vous, chers lecteurs, de ce mélange de cruauté*,* de libertinage et de dévotion. Le lendemain, il s'embarqua sur le Victory ; mais auparavant il avait pourvu à sa dernière demeure. Le capitaine Halwel, après la bataille d'Aboukir, lui avait fait présent du grand

mât d'un vaisseau français conquis par lui. Nelson en avait fait scier un fragment de six pieds de lotxg dans lequel il avait fait creuser sa bière. Il alla au garde meuble où cette bière était conservée, fit iBon épiiaphe telle qu'il la désirait ; puis, avec un triste Bôurire : . — J'aurai besoin de tout cela à mon retour, dit-il. Son départ fat un triomphe ; jamais popularité n'avait élé égale à celle-là en Angleterre. Nelson rallia tout ce (xu'il put de bâtiments, et le 22 septembre arriva devant Cadix. \illeneuve y était encore. Le 20 octobre, l'amiral français sortît avec quarantedeux vaisseaux et dix-huit frégates. Le 21 , les deux flottes se titouVètent en présence. Il y avait huit lieues de mer entre les deux flottes. Nelson donna Tordre de mettre toutes voiles dehors Sa flatte était rangée sur deux lignes, avec une avantgarde de huit bâtiments. La seule manœuvre reconunandéefutde couper en deux là ligne française. Chaque bâtiment anglais combattrait le bâtiment français qui se trouverait devant lui. Ces ordres donnés, il descendit dans sa chambre, prit la plume et écrivit ces lignes sur son journal : « Puisse le grand Dieu, devant lequel ^e m'anéantis en adoration profonde, accorder à mon pays, danll llîltérêt dé l'Europe opprimée, une grande et gterieuse victD&e, et puisse-t-il, par sa grâce, ne ternir cette victoire païâtttune faute de ceux qui vont combattre et triom^het*! Piii^e l'humanité, après la victoire, être le trait dominant de la &otte britannique; moi personnellement. Je remets ma Vie à celui qui me TA donnée ; que ses béné^tl^^Ms reposent sur ce que vais entreprendra jjour ièf^l* fidèlement mon pays I Je confie et j'abandonne & lui teûi lâoi et la tause qu'il a daigné me charger de défendre \ ÀllM soitîl— ainsi soi t41— ainsi soit-il • (1); ^s à là suite de ces lignes, où éclate lUttMlitë de i'kfli^lme qui se trouve entre le oiel et là méir àv%é Ità mort en fkiSe de lui, c'est-à-dite en face de rihct^ilifù èhM deux infinis, il revint aux pensées terrestres, et iftetiVit Mh testament. Tout cela, au reste, est plein de grandMJr «t dH&e merveilleuse solennité. t 22 octobre, en vue des flottes combinées éé l^fàÔÈe et d'Espagne ; » Et à eoTiren dix milles de distance entre no«s ; Considérant que les ëminents serVices À'EmInà Lyonna grandi que je connaisse rendus au ^oi et au pays, sans qu'elle ait jamais reçu aucune récompense ni dé Son pays ni de son roi. » La première fois, quand elle obtint conun'unicatioh (i'e la cour de Naples, en 1796, d'une lettre menaçante dn roi d'Espagne à son frète le roi de Naples, et que la communication do cette lettre confidentielle au ministre anglais lui fit prendre les mesures nécessaire au salut de l'Angleterre contre l'Espagne. » La seconde fois, lorsqu'elle obtint, par son

ascendant sur la reine de Naples, pour la flotte anglaise que je commandais, les secours de vivres et les munitions, sans lesquels cette flotte n'aurait jaoftàis pn ftdre voiles pm^ la côte d'Egypte et détruii^ , à Aboukir , l'armée navale de Bonaparte. » S'il eût élé en ma puissance de récompenser moimême de tels services, je l'aurais fait moi-même etn^élisàe point invoqué j^ôur elle la munificence de ma patrie ; mais comme cela est au-dessus de ma puissance, je laisse Emma Hamilton à mon pays et à m^n souverain comme un legs à acquitter, afin qu'ils lui fassent une convenable munificence pour maintenir son rang dans la vie. » Je lègue aussi à la munificence d<) mon pftyd Hià flB^ adoptive, Horatià Nelsott Tkompson, et j^ déftîre q[u*éHé ne porte à l'avenir que le sieul nom d'Horatia Nélstm. » Y<A\k les seules grâces que j^ démande A môb roi et à mon pays au moment où je vais combatte lenrs ennemie. Que Dieu bénisse mon roi ef ma palârie et tons dcfû^r qui mé sont si oheiis dur la terre I Oaant à nia fttdiiilë^ Je n'ai (1) ypir, pour plus amples détails, la magoifique biographie de Nel&on y par Lamartine.

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

LE MONTE-CRISTO. 211 pas besoin de la recommander; elle sera, je n'en puis douter, l'objet de la plus éclatante libéralité. » Nelson ne se contenta pas de signer cette note ; il appela à son bord le capitaine du Vichrv, Hardy, et le capitaine de VEuryak, Blackwood, la leur lut et la leur fit signer. Cette Horatia Nelson dont il parle était sa flUe— il l'avait eue d'Emma Lyonna, et à cette époque l'enfant aVait cina ansArant de quitter Merton, il s'était agenouillé près du lit de la petite fille endormie et avait prié longtemps. Au moment où il achevait la lecture aux deux officier?, le branlebas du combat se faisait entendre — c'est le moment où l'on sauvegarde â bord des bâtiments les objets précieux. Il fit descendre et mettre à l'abri des boulets lé portrait en pied d'Emma Lyonna. Outre ce portrait, il portait tine miniature d'elle sur son cœur. Son adoration pou^ cette femme ne pouvait se comparer qu'à l'idolâtrie d'Antoine pour Cléopâtre, de Buckingham pour Anne d'Autriche. — Prenez bien garde à mon ange gardien, dit-il aux matelots qui descendaient le portrait ; il ne remonta sur le pont que lorsqu'il eut vu le portrait en sûreté. Nelson avait alors quarante-huit ans. Il remonta sur le pont avec les deux officiers. — Oompteï-vous sur la victoire, Blackwood ? lui demanda-t-il . — ParWett f répondit celui-ci. — Combien voulez-vous de vaisseaux coulés eu rendus? ^ Je me contenterai de douze ou quinze. — Moi pas, j'eti veux vingt. Puis, comme on venait lui demander le mot d'ordre de la jouriiée. — L'ANOLËTEhttE, répohdit-il, compte otje chaque homme FBIU SON DBVOlit ! A l'instant même la courte et concise- harangue S'éleva au sommet du mât du Ymory et flotta dans les airs. Un cri d'enthousiasme salua ces quelques mots devenus historiques, cohime tout ce qui est à la fois simple et grand. Cependant les deux flottes s'approchaient l'une de l'autre. Nelson prit congé de Blackwood, qui regagnait son bâtiment. Au bord de l'échelle, il lui prit la mafji. -^ Qu'aves-vous ? lui demanda celui^i. Sûr de la victoire Comme vous êtes , pourquoi cette tristesse ? Mais sans répondre directement : — Adieu, mon cher Blackwood ! dit Nelson ; que le Tout-Puissant vous bénisse ! bous ïie nous reverrons plus. Puis tournant rapidement le dos à son jeune ami, il prit son porte-Voix et monta sur son banc de quart. Il portait, sur son uniforme de Commodore, les quatre plaques des onires dont il était décoré. Ces quatre plaques le signalaient au feu des tirailleurs dont nos haubans étaient couverts et nos hunes remplies.

En c6 moment une députation de ses officiers vint le supplier de ne pas s'engager le premier, et de permettre au iMiathàn de passer avant lufi. — Ottll passe avant moi, s'il le peut, dit Nelson, c'est son affaire. St appelant le capitaine Hafdy t — Fbrces de voiles, dii>41, vous voyefc bien que CoUlng^ wood arrivera avant mol. Et, ett effet, le Rù9aî'Som>êrain, qui débordait d'un de. mi mille le vaisseau commandé par Nelson, ouvrtdt lé feu en se prtcipittot snr lé SaMihÀnnù , vaiMéau de VmtAte espagnole. Laissons notre grand poète et ami Lamartine raconter ce terrible WMoabat. Nos lecteurs y gagneront, et, comme toujours, je serai fier de rendre honunage à plus grand que moi. C'est celui que quelques jeunes gens de bon gùût appellent fift bon viem qu'il faut laitm $'en nUêr tftmquHk dans l'autre mande^ qui va parler. Nelson ne tarda pas lui-même à se jetet- au milieu du feu ; déjà les boulets de sept vaisseaux de là flotte combinée passaient sur sa tête, déchiraient ses voiles et]pleti* vaient sur le pont de la YMoire. Le premier qui tomba frappé de mort à ses pieds fut son secrétaire Scott^ qui causait avec le capitaiiie de pavillon Hardy. Pendant qu'on le relevait pour éloigner le cadavre des yeux de Tamh^al, un boulet ramé coucha huit hommes coupés eti detix sut le pont. « Cela est trop vif pour durer longtemps^ » dit4i au capitaine Hardy. Le vent d'un boulet lui coupa la parole et emporta un groupe de matelots entre le capitaine et lui. Mais la Victoire^ encore muette^ réservait son feu en avançant toujours. Elle éfait foudroyée à portée de pistolet à la fois par le vaisseau français lé Eedoulablè^ monté par le capitaine Lucas, par le BuhéntaHre, vaisseau ft trois ponts, monté par l'amiral Villeneuve lui-nJÉme, enfin par le vaisseau espagnol la Sainte^Ttinifé, de cent cinquante canons, la plus vaste forteresse flottante qui eût jamais pesé sur la mer Hardy demanda à l'amiral lequel de ces vaisseaux il fallait aborder corps à corps pour enfoncer cette ligne de feu et pour frayer la route à sa colonne. « Le plus rapproché» lui répondit Nelson ; peu importe ; choisissez vous-même ! • Hardi ordonna au timonier de diriger la Victoire sur le Bedoutable. et de se coller sabord contre sabord à ce vaisseau. Les deux vaisseaux, après avoir vomi l'un contre l'autre toute la mitraille de leurs flancs, se heurtèrent d'un choc retentissant, aggravé par la houle, comme pour s'éventrer par l'abordage. La force du coup et celle du vent qui s'engouffrait à la fois dans Cette masse de voiles confondues fit reculer le Redoutable et entraîna avec lui la Victoire. Les vaisseaux qui suivaient Nelson passèrent par l'ouverture que ce vide laissait dans la ligne de bataille, et, se divisant après, les uns à gauche, les

autres à droite, séparèrent en groupes confus les tron-^ çons de la vaste ligne formée par la flotte combinée. La rapidité de leurs mouvements, la sûreté de leurs manœuvres, le sang-froid et l'intrépidité de leurs marins» lagilité de leurs voiles, les multipliaient à lem* gré et en un clin d'œil partout où ils voyaient un vaisseau ennemi à foudroyer, un vaisseau anglais à secourir : la mer et le vent, rebelles aux autres, semblaient d'intelligence avec ces maîtres de rOcéan. Nelson s'en fiait maintenant à leur instinct de la victoire, et ne combattait plus que pour lui-même. Villeneuve, déjà brisé ^ans sa ligne et écrasé au centre piff Nelson et ses quinze vaisseaux, appelait en vain par des signaux répétés sur ses frégates les dix vaisseaux de son escadre de réserve, imprudemment annulés pour le combat. Ces vaisseaux, immobiles et comme pétrifii la stupeur, contemplaient à distance Textrémité général et de leur armée^ faisant de vains effori'"" gagner le vent ; d'autres, en grand nombre, '^^ ligne, se laissaient dériver à la lame h^ bataille, tirant de loin des bordées perdu^, et ne sachant^ faute d'habitude et d'&me commune,jpiquer eu accomplir aucune de ces témérités de mancpfvre qui ramènent des vaisseaux souventés au combat. Cependant quelques Taisapifex héroSquet^ animés par des commandants au cœuMe Inronsef soutenaient seuls le choc de GoUlngWodd etjliNelson. Le eapitttoe du Mêd^i^ table, Lucas, digne ^Tsb mesurer avec un héro» /

 couvert de morts et de mourants le pont de la Victoire avant de recevoir son choc. Forcé de fermer ses batteries basses du côté où Nelson l'écrasait de son poids, parce que la convexité des deux vaisseaux, les faisant se toucher à la base, ne laissait entre eux, au sommet, qu'un intervalle à travers lequel on pouvait presque se combattre corps à corps, Lucas se préparait à Tabordage, et armait ses plus intrépides marins pour fondre à la première ouverture sur le bord de Nelson. Le carnage ainsi rapproché entre ces deux vaisseaux inondait de sang les d^ux ponts. Une fumée lourde, que le vent n'avait plus la force de dissiper, enveloppait les vaisseaux et les combattants eux-mêmes. On tirait au hasard dans ime nuit en plein midi, entrecoupée seulement par les éclairs de la fusillade et par le tonnerre des bordées. Mais, au moment où le capitaine français jetait déjà ses vergues sur les deux bords des deux vaisseaux pour en faire un pont et des échelles d'abordage contre les flancs de la Victoire^ un vaisseau anglais, le Téméraire^ commandé par le capitaine Harvey, accourait au secours de son amiral, et, se plaçant sur le flanc du Redoutable^ le démoUssait de tous ses canons. Nelson, s'écartant alors d une demi-encâblure, croisait son feu avec le feu du Téméraire contre le Redoutable^ emportait son pavillon et éteignait trois fois le feu de ce vaisseau dans le sang des Français. Mais le Redoutable, après un instant de silence, reciouait d'autres pavillons à ses mats et rouvrait son feu, comme un mourant qui ne veut ni pitié ni grâce. Ses tirailleurs, dispersés sur ses haubans et sur ses vergues, tenaient à distance ses vainqueurs. Villeneuve, pendant, ce duel entre Nelson et ses plus intrépides vaisseaux , combattait lui-même à quelques vagues de là sur le Bucentaure. Le mât de beaupré du Bucentaure, engagé au commencement de Faction, par un accident de mer, dans la galerie de poupe du colosse de la flotte, la Sainte-Trinité, faisait de vains efforts pour s'en dégager. Foudroyé dans cette immobilité terrible par la Vicloire d'abord et par quatre vaisseaux de Nelson ensuite, ces deux vaisseaux, armés ensemble de cent soixante pièces de canon et de trois mille combattants, écartaient, par les explosions de leur double flanc, les vaisseaux qui les écrasaient à distance. Villeneuve, retrouvant dans le désespoir de sa situation et dans l'ardeur du champ de bataille la résolution qu'on lui reprochait n'avoir pas trouvée dans le conseil, égalait Nelson en sang-froid et en défi à la mort sur la dunette de son bâtiment. !> feu de ces quatre vaisseaux semblait l'illuminer et le grandir sur cet écueil de la Sainie-

Trinilé, Il frémissait de ne pouvoir se détacher pour aller porter lui-même à ses vaisseaux inertes le reproche et le courage de leur général. En vain il conjurait Tamiral espagnol commandant de la Sainte-Trinité de faire un appel suprême au vent pour extirper son beaupré du flanc de la poupe qui le retenait, au risque d'emporter sa propre proue. La Sainte-Trinité^ dont les mâts rasés par les boulets ne pouvaient plus porter dévoiles, restait, comme un tronc démembré, le jouet de la houle et le but de la mitraille. Villeneuve voyait tomber autour de lui tous ses officiers et six cents hommes de son équipage ; ses mâts eux-mêmes tombaient un à un, entraînant avec eux les haubans, les hunes, les vergues, les cordages et les dernières de ses voiles, hnceul troué de cette carcasse'^de bâtiment. Une bouffée de vent plus forte déchira un instant le nuage derrière lequel le malheureux ne pouvait que conjecturer le reste du combat. 1 aperçut la moitié de ses vaisseaux, immobiles spectateurs ^ *" la lutte désespérée de leur escadre ; il leur fit le signal* -••• au feu : ces vaisseaux étaient assez nombreux . pour changer le désastre en triomphe. Il ne comprirent pas, ou au moins n'obéirent pas au geste qui les appelait, et continuèrent à dériver presque au hasard au gré des brises et loin du champ de bataille. Villeneuve, voyant le Bucentaure démembré, rasé comme un ponton, prêt à s'engloutir, demanda en vain un canot à son équipage el à celui de la Sainte^ Trinité pour voler lui-même à sa réserve et pour la ramener au combat ; les canots suspendus â la poupe, percés de boulets, sombraient en touchant aux vagues ; son vaisseau, muet, ne rendait plus que la fumée au lieu de bordées par ses sabords. Une chaloupe du vaisseau anglais le Mars s'en approcha impunément pour sauver l'équipage et pour recevoir l'amiral. Villeneuve, qui n'avait pu trouver un boulet pour lui dans cette grêle, et que le malheur réservait au suicide, se rendit quand il n'eut plus ni un canon sous la main ni une planche sous les pieds. Les Anglais le reçurent en eimemi désarmé, avec respect pour son infortune et pour son courage. Le vaisseau amiral espagnol la Sainte- Trinité, abandonné aussi par sept auties vaisseaux de la même nation, se rendit après quatre heures de combat intrépide mais solitaii-e. A l'aspect du pavillon anglais, arboré sur ce colosse, l'escadre espagnole se laissa dériver â la brise vers les c6les de l'Espagne. Après la reddition des deux vaisseaux amiraux, les Anglais fondirent avec leurs vaisseaux libres et victorieux sur le reste de laUgne du centre, égale encore en nombre e! en canons. Il la rompirent de nouveau par des manœuvres plus impétueuses, et, les séparant en groupes d'un ou deux bâtiments contre trois, ils livrèrent

autant de combats qu'il y avait de vaisseaux encore en bataille. Là chacun des commandants de ces bâtiments, n'ayant à prendre conseil que de sa faiblesse ou de son désespoir, se signala isolément par des timidités, ou des exploits qui, en ternissant ou en illustrant son nom, ne servaient plus au salut mais à la gloire de la journée. LeFougueux^comxnaLnàè successivement par 4rois officiers, tués tour à tour sur leur dunette, ne se rendit que quand son pont fut couvert de quatre cents cadavres ; le Pluton^ conunandé par le capiCosmao, avait abordé le Mars^ vainqueur du Bucentaure^ et allait délivrer Villeneuve prisonnier sur ce vaisseau, quand ses deux mâts s'écroulèrent sous les boulets de trois autres bâtiments accourus au secours du Mars. Le contreamiral Magon, Achille de la flotte combinée, voguant audevant des Anglais quand sa Ugne fléchissait ou fuyant à leur approche, précipitait son vaisseau sur le Tonnant^ et s'élançait de là sur le gaillard de son ennemi, quand les bordées de deux autres vaisseaux attachés aussi à ses flancs le couvrirent de mitraille, «t le forcèrent de se retirer sur sa dunette derrière un rempart de cadavres. Trois fois, la hache d'abordage à la main, il refoula les Anglais qui avaient envahi la moitié de son pont, trois fois il les rejeta de ses bordages dans la mer. Frappé d'un biscaïen au bras gauche, il combattait encore du bras droit. Un autre biacaïen lui fracasse la jambe, on l'emporte sous Tenlre-pont pour étancher son sang; mais les déchirures des flancs du Pluton laissaient passer la mitraille jusque dans cet asile des blessés : une balle lui perça la poitrine et l'étendit mort entre les bras de ceux qui le soutenaient. Son vaisseau ne se rendit que sur son cadavre. Huit autres succombèrent comme lui. L'amiral Gravina, commandant en chef l'escadre espagnole, est frappé du coup mortel en défendant, javec le sang froid de sa race, le vaisseau le Prince-des-Asturies et l'honneur du nom espagnol. L'équipage de TAcAt/ic, le dernier des vaisseaux de Villeneuve qui combattirent jusqu'au désespoir, avait laissé prendre le feu pendant le combat à ses ponts supérieurs ; uniquement acharné à lancer la mo"*.

LE MONTE-CRISTO. 2[:\ à rennémi par ses batteries rasantes, il ne s*occùpait pas de la mort qui grondait sur sa tête et des flamoies qui dévoraient ses ponts et ses mats. L^explosion était imminente; les vaisseaux anglais se retirèrent d'horreur et d'effroi pour en éviter les débris. Les matelots de ï Achille tiraient toujours, et jetant à la mer quelques débris flottants de leur vaisseau, ils attendaient la dernière minute pour se précipiter euxmêmes aux flots sur ces débris. V Achille éclata comme un volcan dans le vide laissé^ autour de lui, tombeau volontaire de cinq cents braves. Les Anglais, fidèles à Tordre du jour de Nelson, ne laissèrent pas la haine survivre au combat, et recueillirent en foule l'équipage submergé dans leurs chaloupes. Ce coup de tonnerre flnit la bataille au centre de la mêlée. Le contre-amiral Dumanoir, qui pouvait la ranimer, et peut-être la disputer ou l'honorer encore, se replia lentement avec ses quatre vaisseaux de haut bord, tête de ligne qui n'avait pas tiré un coup de canon ; il se contenta de prolonger à distance la ligne des vaisseaux anglais à demi désemparés eux-mêmes, et de les saluer de quelques bordées en se retirant intact et sans gloire du champ de bataille. Il n'eut pas même la fortune de sauver les vaisseaux qu'il espérait ramener ainsi à Brest: l'escadi^e de Cornwalis en fit sa proie avant qu'ils eussent doul?!é le cap de Bretagne. On n'apercevait plus de fumée qu'au-dessus du groupe de sept vaisseaux où le Formidable luttait en désespéré contre le Téméraire et contre le vaisseau de Nelson, la Victoire. On a vu que le capitaine Lucas , du Formidable, attaché flanc contre flanc à la Victoire^ etcanonnéen proue et en poi^)e par deux bâtiments ennemis, ne pouvait faire feu de ses batteries de côté où la Vicloire le serrait de ses murailles, et que le combat presque corps à corps était devenu entre ces deux bâtiments un feu à bout portant de mousqueterie. Le pont du Formidable, phis élevé d'un étage que celui de la Vicloire, dominait d'une batterie le pont de Nelson; les Français, de plus, avaient dispersé un groupe de tirailleurs sur leurs huues, sorte de planchers suspendus à demi-hauteur des mâts, d'où l'on peut se convrir en visant comme d'une meurtrière ; les biscaïens et les balles, choisissant de là les victimes, pleuvaient sur l'équipage anglais, et surtout sur le groupe des officiers désignés à la mort par leurs insignes. Le capitaine Hardy venait d'être blessé après deux cents autres. Nelson, signalé par ses décorations et les ordres qu on venait recevoir de lui, avait les pieds dans le sang de ses compagnons, quand un coup de feu, éclatant au bord de la dune d'artimon

du For^ midable^ l'atteignit entre l'épaule et le cou, et le précipita, comme par l'impulsion d'une main invisible, sur le pont, le front dans le sang. Trois matelots et le capitaine Hardy, qui îô couvraient de leurs corps, se précipitèrent pour le relever, et lui-même, s'aidant de la seule main qui lui restait, se relevait sur un genou en regardant Hardy: « Je suis mort, mon ami, lui dit-il; cette fois les Français en ont fini avec Nelson! — J'espère que non, répondit son jmn. — N'espérez rien, répliqua Nelson ; la balle m'a per-' ce l'épine dorsale. * La contention de l'esprit et le feu de l'action concentraient tellement la vie dans sa pensée après le coup mortel, qu'il continuait de donner des ordres à llrrdy et aux officiers rapprochés de lui pondant qu'on le transportait par l'échelle de poupe dans sa chambre, et que, s'apercevant que les cordes qui font manœuvrer le •rouvernail, emportées par la mitraille, n'avaient pas été replacées, il ordonna d'en replacer de neuves. En passant sous l'entrepont rempli de marins, il se couvrit lui-même le visage d'un pan de son habit, de peur que sa mort ne décourageât son équipage. L'entre-pont était jonché de blesses et de morts, sur les corps desquels on fut obUgé de frayer passage à l'amiral ; on le déposa sur un lit de camp, dans le logement des aspirants de marine. La blessure, sondée, ne laissa pas d'espoir aux chirurgiens. On déroba néanmoins à tout le nsonde, excepté au capitaine de pavillon Hardy , cette triste certitude, pour ne pas frapper la flotte, pendant la bataille, du coup qui frappait son chef et son âme. Convaincu lui-même, par la sensation de la mort dans le coup, que les secours de l'airt lui étaient superflus, il ordonna aux chirurgiens de l'abandonner à son sort, et de réserver leurs moments et leur zèle pour ceux a qui les secours pouvaient profiter ; •« Pour moi, ditil, vous ne pouvez plus rien !» On se borna à éventer son visage et à désaltérer, par quelques gouttes d'eau, la^ soif ardente qui le consumait. Il était étranger à ce qui se passait en lui et autour de lui, il n'était attentif qu'aux bruits et aux événements de la bataille, dans laquelle son esprit combattait encore de son lit de mort; il en demandait sans cesse les progrès et les circonstances. A chaque vaisseau ennemi qui se rendait, l'équipage de la Vicloire poussait une acclamation triomphale, et, à chacune de ses exclamations, un éclair de joie brillait dans ses yeux, un rayon de gloire illuminait et colorait son visage mourant. Le capitaine Hardy était remonté sur sa dunette pour commander le feu et les manœuvres. « Où est Hardy ? répétait Nelson ; pourquoi ne vient-il pas , Sans doute il est frappé comme moi, et on me cache sa mort. » Hardy redescendit enfin, après une heure d'absence, auprès du lit de mort du héros.

Ils se regardèrent les yeux humides, et se serrèrent les mains dans un long silence. » Eh bien ! Hardy, dit Nelson à son capitaine, comment se déclare la journée?— -A merveille, répondit le commandant de la Victoire : dix vaisseaux ont déjà amené leur pavillon ; les autres combattent un à un ou se dispersent. Cinq seulement paraissent vouloir revenir sur nous et menacer la Vicloire) c'étaient ceux de Dumanoir) : j'ai rappelé en votre nom, cinq ou six des nôtres pour les écraser. —J'espère, dit Nelson, que pas un de mes vaisseaux n'a amené son pavillon ? Hardy lui répondit que l'honneur de la flotte victorieuse était à l'abr d'un tel désastre. Tranquille alors sur la victoire, Nelson fit un retour mélancolique sur lui-même: t Je suis un homme mort, Hardy, lui dit- il; je m'en vais à grand pas; avant peu d'instants, c'en sera fait de Nelson ! » Son ami lui donna encore quelques fausses lueurs d'espoir, et, lui serrant de nouveau sa main déjà froide, remonta, le cœur brisé, à son poste sur le pont. Nelson s'entretint alors de son état avec son médecin, qui étudiait tous les symptômes de la vie ou de la mort dans les sensations du blessé. • Je sens là quelque chose, lui dit Nelson en mettant sa main sur son cœur, qui m'annonce ma fin prochaine. Souffrez-^vous beaucoup? lui demanda le médecin. — Assez, répondit le blessé, pour que la mort me i)arût un soulagement; quoique cependant , ajouta-t-il d'une voix plus sourde, tout le monde désire de vivre encore un moment de plus! Hélas I que deviendrait en ce moment la pauvre lady Ilamilton, si elle pouvait savoir l'état où je suis loin d'elle? » Sa patrie, sa gloire, son fatal amour, se disputaient ses dernières ponsées. l'n instant après, Hardy rrdcsceudit avec un visage plus rayonnant, et prenant la main de Nelson, il lui annonça enfin la victoire incontestée et complèîe. Il ne pouvait jas encore, toutefois, dire préciséniont à l'amiral combien de vaisseaux ennemis étaient les dépouilles de sou triomphe, mais il ponsait qu'il y avait au moins quatorze

fl4 LE HONTIUmiSTO ou quioxd hâUmepts amenés. « C'est bien I c'est beau ! s'écria Nelson; cependant, reprit-il avec un certain regret, et en faisant allusion i sa conversation du matin avec Blackwood, j'avais parié pour vingt ! » Puis, élevant fortemanl la voix et précipitant les mots: « Jetez Tancre, Hardy, lui dii-il ; mouilles la flotte avant la nuit ! » Hardy lui l|d8sa entendre que ce soin dépendait désormais de Gollingwoodf à qui son rang décernait le commandement de ^ flotte, f Non i non I pas pendant que je respire encore, dit avee autorité l'amiral, et, en &is^nt un effort pour se sou* lever sur son séant. Suives mes ordres, jetez Tancre avant la nuit 1 Vous prépares^vous à jeter l'ancre?..- » Il avait prévu, dés le matin, un coup de vent redoutable aux vainqueurs et aux vaincus dans la nuit suivante, et la pensée de mouiller la flotte en sUreté après le combat l'obsédait eims cesse. « Ne jetez pas mon corps par-dessus le bord à la mer, dit-il encore & Hardy; je désire reposer auprès des miens, dans le cimetière du village paternel ; à moins ajouta-t-il, en pensant à la sépulture des héros i Westminster, qu'il ne plaisei mon roi etàmon pays de disposer de mes restes aulrqinent. Hais surtout, moucher Hardy, poursuivait-ilavecune tendresse de passion que l'approche étemelle semblait redoubler, oh 1 surtout, ayes soin de lady Hamilton, Hardy ! Veillez sur l'infortunée lady Hamilton I Après un moment de silence, et comme pour recevoir de son ami un gage de Texécution de ses derniers vœux Embrassez moi, Hardy, » lui dit-il. Hardy se pencha et baisa sa joue. • C'est bien, dit Nelson ; maintenant je sui§ en repos ! grâce à Dieu, j'ai fait mon devoir. » Hardy, voyant ses paupières se fermer, resta encore un moment i écouter la respiration pénible et pressée du mourant ; il se pencha de nouveau sur le lit, et baisa le front du héros. « Qui est celui-là? s*écria Nelson en rouvrant les yeux. — C'est Hardy qui prend congé de vous, lui dit-il.— Dieu vous bénisse, Hardy ! » balbutia-t-il en cherchant à revoir le visage de son ami à travers les ténèbres de la mort. Hardy remonta à son poste, et ne le revit plus vivant. Le ministre de la religion. priait au pied de^on lit dp mort : Nelson le vit et lui ût un signe de reconnaissance, t Hélas ! je n'ai pas été un bien grand pécheur, • lui dit-il avec un triste enjouement. Puis après un long silence : « Souvenez vous bien, rèpéta-t-îl au prêtre, que j'ai légué la pauvre lady Hamilton et ma petite fille Horatia à ma patrie I » H tomba enfin dans une rêverie vague, pendant laquelle ses lèvres s'agitaient pour articuler des paroles inachevées, où les noms d'Enjma, d'Horatia, de patrie, piouraient inachevés sur sa

bouche. Puis, faisant un suprême effort, il répéta distinctement trois fois les derniers mots de son ordre du jour à la flotte, en se les appliquant glorieusement à lui-même : « Grâce à Dieu, fai fait mon Revoir ! et il expira fièrement en soldat, comme il avait vécu. n était quatre heures et demie du soir, et le dernier coup de canon de poursuite retentissait sur la nxer ; une salve emportait çonâme du champ de bataille, et le saluait dans, la posleritè qui commençait pour le héros. La nuit et la tempête se chargèrent d'achever sa victoire, mais la mer lui en disputa le prix Six vaisseux sans voiles, sans mâts et sans agrès, comme ceux des Espagnols et des Français, portaient dans leurs membrures mutilées et dans leurs équipages décimés l'expiation de leur triomphe. Us pouvaient à peine se remuer sur la houle qui montait avec le vent au coucher du soleil. L'amiral Collingwood, qui avait pris le conmiandement de ces débris et couvert ses vaisseaux du deuil qu il portait en son âme, au lieu de mouiller la flotte, comme Nelson mourant l'avait prophétiquement reconummdé, employa le reste du jour â amariner les dix^^pt vaisseaux rendus pendant le combat et à poursuivre le reste. La tempête et les ténèbres le surprirent pendant cette recherche des dépeuilles. La mer, le vent, la foudre, les écuails rendirent cette nuit, le jour suivant et la seconde nuit après la bataille, plus terribles que la bataille elle-même. Les éléments soulevés se jouèrent pendant soixante heures de ces trois flottes qui couvraient, la veille, l'Océan de leurs pavillons. Une partie des vaisseaux pris par Nelsoq, séparés par la toute puissance des vagues dés vaisseaux anglais qui les escortaient enchaînés à leurs câbles, rofnpii'ent ces câbles et s'enfuirent, ou se laissèrent dériver aux lames sur les écueils du cap Trafalgar. I^ Bueenlaure est pulvérisé sur les rochers de la côte en y touchant ; V Indomptable, arraché pendant la nuit de ses ancres, éclaire lui-même de ses fanaux allumés sur son pont sa-course funèbre vers la côte, et sombre avec son équipage tout entier, dont on n'entend qu'un seul cri, sur le rocher appelé la Pointô'-dthlHai^ni. Collingwood, craignant de perdre tous ses trophées, incendia luimême en mer la Saint$-Trinili, le plus grand bâcher flottant qui eût jamais bnilé sur la mer. Il jeta dans ce même bûcher les trois vaisseux à trois ponts espagnols le SaintAugustin, VArg0nautô et le Sania-Anna] le Berwick sombra de lui-même avec tout son mondée. Les autres flottèrent au hasard et allèrent s'échouer de baie en baie sur les côtes d'Afrique ou d'Espagne. L'anûral anglais ramena péniblement le reste i Gibraltar, enchaînés au cercueil de Nelson. Les voiles de sa patrie régnèrent seules pendant de longues et tristes années sur l'Océan et la Méditerranée.

Pendant que Napoléon conquérait TEurope continentale à ses armes, Nelson avait assuré le monde maritime i sa patrie. L'amiral de Villeneuve, captif en Angleterre, trembla devant la grandeur du désastre. Sous prétexte d'étudier la structure du corps humain pour occuper le loisir de sa i)rison, il étudia froidement, sous un honjme de l'art, a place et Vorganisation du cœur. Qtiant il fut sûr du coup, il se perça le cdfeur d'une longue épingle patiemment enfoncée entre les côtes. Il expiva couiine Sénèque, d'une mort lente, savourée et volontaire. Il prouva par cette mort, comme il l'avait prouvé dans la bataille, que ce qu'il avait redouté le plus dans les rencontres inégales, ce n'était pas la mort pour Jui-njênae, mais la défaite pour son pays. > La joie de la plus grande victoire navale de l'Angleterre fut consternée à Londres par le deuil de la Qiort de Nelson. Lu dopiinatioq exclusive des mers parut i peine aux Anglais une compensation égalç â la p^rte 4^ leur grand marin.]/es couleurs du deuil cquvrirapt tous les vîtisseaux, tous les ports et toutes les cbaun^iéres de TApgleterre; son cercueil fi^t le char de triopi^phe de la mort. La multitude qui assista au débarquement de ce cercueil rapporté par la Victoire pulvérisai eu morceaux I9 première enveloppe de chêne qui entourait la couphe 4c plomb, et s'en distribua les reUques comme celles du dieu mqi'tel de la patrie. Des funérailles nationales lui furent décernées ; des monuments impérissables lui furent votés. Ses statues s'élevèrent dans toutes les grandes villes du royaume. La nation entière assista â ses obsèques et fit cortège à ses mânes depuis Greenwich jusqu'à Westminster. Les sanglots contenus de deux millions d'hommes sur son passage furent leg acclamations de ce triomphe des regrets. La Tamise elle-même parut couvrir ses flots de deuil. Des milliers de barques pavoisées de noir, suivant celle de son catafalque flottant, s'avançaient lentement aux coups$ mesurés de rames revêtues d'élofies noires, n^aniées par des matelots vêtus de noir. La musique funèbre était inter

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

LB M<Wr¥-GRl8T0. 215 rompue p^ le c^fxm ^s, fuuérjiiUes. Les c^uftnpiçr^ de la I Xiçiom)^ porièrejat sur leurs bras entrelacés jusgue dans le caveau de aon immortalité, sous les voûtes tf ^ Westminster. Au moment où, suivant Vusaga des obsèques des amiraux, on descendit sa bannière avec son coi-ps dans la tombe, les matelots de la Victoire se précipitèrent sur cette bannière, la déchirèrent pieusement en mille pièces, et se les partagèrent pour les conserver à jamais dans leurs familles conime un talisman de la patrie. La recounaissance des peuples est l'émulation de rbàroXsme. V0«s avea vu comment est mort Nelson. Bans doute Dieu lui avait pardonné, puisqu'il mourut de la plus glorieuse mort dont pouvait mourir un mairin. Toute la vengençe, — je me trompe, — toute la justice divine s'épuisa sup Emma Lypnna. G^tte veuve d'un ambassadeur, cette $tmie d'unç reine, cette maîtresse d'un amiral, disparut tout à coup, voilant sa honte et son infamie dans son obscurité. Pendant vingt ans elle disparut. Enfin, un jour on apprit qu'une pauvre vieille, qui avait dû ôl^'e (of t bellp autr^fo^^, veiiaxt de paourir daps une cbaumiére d'^n petit village ^^ ^yiron§ de Bpulogne, où eUe était venue ehejrcher l'hospitaUté peu coûteuse de nos riches provinces. Cette femipe, qui venait demander le pain de ses derniers jours i la France , était celle çui ayaît fait tant de mal à la France ; C'était Ef^rn^ Lypnna. l^ cbaplt^ pulp^Uque &t les frais de ^oq iobumatipu. Axe:^ani)re Dyi^AS.]^QS nl6tt^urs en page ont, de leur au^)rité privée, supprimé daus notre, numéro du 16 juillet laderuière strophe de la revue nocturne. 11 ^t vrai que cette strophe n'avait d'autre importance que d'être le résumé de toute la pièce. — £lle vient un I^eu tard, mais je désire qu'elle vienne. Yoili la funèbre revue Qu*ë rtieure de minuit, dit* On, Hêvantà sa grandeur décjiue, Passe rautre Napoléon I Al^ix Dumas. LES HOHICANS D£ PARIS. CHAPITRE XII. ou MAITRE PIERRE-NICOLAS BARATTEAU I^TUDIE LE CODE CIVIL ET LB GODE PKNAL SOUS LA DIRECTION DE SALVATOB. Le soulagement apporté dans l'état moral et physique du digne M« Baratteau ne fut pas long, car presqu'aussitôt Sàlvator reprît : — Dites-moi, continua Sàlvator, à quelle peine serait condamné un officier public qui aurait soustrait un testament? ^ Mais je ne sais, je ne ma souviens pas, dit le notairç, dont lès yeux se fermèrent comme pour échapper i^ux regards ardents du jeune homme. — £h bien 1 dit Sàlvator en étendwt la m^a- y^ts uu livre dont les feuilles

étaient divisées en cinq cov^eurs différentes, si vous ne le savez pas, je vais vous l^appfg^dre, si vous ne vous en souvenes plus, jei vais voun çnia-' fraîchir la piémoire. — Oh I dit vivement le notaire, c'est inutile. — Je vous en demande pardon, d\t Sàlvator, pteq^çt Je. Code, c'est au contraire de toute nécessité, d'ailleurs^ ce ne sera pas long i san^ être notaire, j*ai fort étudié ce livre, et u avirai besoin que 4'iin iaslant pour y trouver ce que je cherche. Art. 254. . ., article 254, duCo^Q pénal, 1^vrelîï. M« Baratteau §s$ay^ d^s^rréter Sàlvator, car il connaissait aussi hiçn que lui T^rticl^ eu question , mais Sàlvator écarta la mam qu'il étendait pour lui reprendre le Gg^e, et trouvant enfin Tartipl^ q^'û ch^chait : — 254, dit-il, c'est cela, hum I écoutez bien. La recommandation était inutile, le notaire écoutait du « Quant aux soustractions, destructions, enlèvement de pièces, ou de prppëdures criipinelles, ou ^'autr^s papiera, registi*es,actes où effets conteuus dans des âi^chives, greffe;^, ou dépôts publics, ou remis à un dqpofûUw^ It^r%i ^ cette qualité, le^ PW^W serpnt coiitre le^ gréfiÇer,' arpliivisie, notaire, ou autre ^épositairq négligent, dé trois mois à un an d'emprisonnement, et d'une apaende d^ cent francs à trois cent^firancs. » — Penh ! sembla dire M^ Baratteau, supposons le maximum de la peine, c'est-à-dire un aju de prison, et troiscénts francs d'amende, j'£^urais encore fait là une assez bonne affaire. Sàlvator lut sur le visage de M. Baratteau, comq;ie dan? un livre tout grand ouvert. — Attendez, attendez, honnête monsieur Baratteau, dit-il, il y a encore un article qui concerne le même sujet. Me Baratteau poussa un soupir. — Article 255, continua Sàlvator. Et il lut : « Oiiiconque se sera rendu -coupable de soustraction, enlèvement ou destruction, mentionnés en Ts^rticle précédente, sera puni de la réclusion. » — Bast, sembla dire le notaire, appelons la peine emErisonnement ou réclusion, c'est exactement bonnet lanc ou blanc bonnet ; en supposant toutefois que Ton ait retrouvé l'autre testament, ce qui me paraît impossible, attendu que M. de Valgeneuse m'a assuré l'avoir jeté au feu, j'aurais toujours fait une excellente affaire. Par malheur pour le di^e homme, Sàlvator ne le laissa pas longtemps dans cette inquiétude. " En effet, comme on va voir, la position i^'était pas tout à fait telle que se la faisait inaître Baratteau. Sàlvator reprit le second paragraphe de l'article 255. « Si le crime est l'ouvrage du dépositaire lui-même, — lut-il, — il sera puni dçs travaux forcés à temps » La figure du notaire se décomposa si rapidement et si complètement, que Sàlvator eut peur de lé voir tomber du haut mal, et étendit la main sur la sonnette pour appeler du secours. Mais le notaire

l'arrêta. — Ou'allez-vous faire, s'écria t*il ? — Je vais envoyer chercher un médecin, vous ne me paraissez pas bien, mon cher monsieur. — Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le notaire, ne faites pas attention, je suis sujet à des faiblesses d'estomac, j'ai eu tant d'affaires aujourd'hui que je n'ai pas pris le ttmps de déjeuner. — Et vous avez eu tort, dit le jeune homme, il està,bon de faire des affaires, mais pas au détriment de sa santé, e^ si vous youlez déjeuner, j'attendrai patiemment que voug

The text on this page is estimated to be only 25.73% accurate

^18 I£ yONTS^43l]STO. plaide, eptpi, a#pçt»Qt \m «^^^ désu^yolture 4e maniéyp^, qui n'était peut-4tre destiaôe qu> cacher une timidité réelle. C'était Alfred de Musset. Parmi uous, peu le connaissaient personn^lement, peu de vue, peu même de nom. . On lui avait préparé ^x^e table, un verre d'eau, deux bougies. Il s'assit, et autant que je puis me le rappeler, il lut, non pas sur un manuscrit, mais sur un livre imprimé. Dès le début, toute cette assemblée de poètes friasonaa ; elle sentait qu'elle avait affaire à un poète. En effet, le volume s'ouvrait par ces vers, que l'pp nous permetU-a de citer, quoiqu'ils goient connus de tout le monde. Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules Qui ne sauraient aller ao Prado toutes seules, Qu'une duègne toujours, de quarliur en quprli«r, Talonne comme fait sa mule un muletier; Qui s'usent, à prier, les genoux et la lèvre. Se courbent sur le grès, plus pâles dans leur lierre Qu'un homme qui, pt ds nus, marche sur un serpent, Ouqo'un faux monuayeur au moment qu'on le pend. Certes, ces femmft^-ft» pour mener cette vie Portent un cœur châtré detcmte noble envie. Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles ! Mais Sur ma tête et mes os, frère, jb vous promets Qu'elles valent encor quatre fois mieux que celles Dont le temps ?e dépense en intrigues nouvelles. Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous. Savent fiaps un manchon cacher un billet doux, Serrer w ruban noir sur un beau flanc qui ploie, Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie, Çuiyro l'imbroglio de ces amours mignons . Ppiissë^ tiçns une nuit comme des champignons ; Si charmantes, d'ailleurs! Aimant en enragées Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées. Majs, ob I la triste chose et l'étrange malheur, Lorsque dans leurs ûlets tombe un hoinme de cœur ! Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire Qui prenait dans ses bras son amante de pierre, Réchauffer de baisers un marbre I Mieux vaudrait Une louve enragée en quelque âpre forêt I, . . Vous le voyez, il n'y avait pas à s'y tromper, ces vers étaient à la fois bien faits, bien pensés, ils marchaient d'une allure fière et hardie, le poing sur la hanche, la taille cambrée, splendidement drapés dans leur manteau espagnol. Ce n'était ni du Lamartine, ni de l'Hugo, ni du de Vigny; c'était une fleur du même jardin, c'est vrai ; un fruit du même verger, c'est vrai encore, mais une fleur ayant son odeur à elle, un fruit ayant son goût à lui. Un 'arrièregoût de Byron, c'était incontestable, mais à cette époque Byron agissait sur notœ poésie, comme Walter Scott sur notre prose. Il continua cette pièce, intitulée Don

Paëz. Dès la première moitié de cette pièce ^ toutes les qualités et tous les défauts du talent d'Alfred de Kusset s étaient fait jour. Un style àlui, mais une grande négligence dans ce style ; peu de souci de la rime, ce qui est un tort d'autant plUB grand que chez les rares pièces bien rimées d' Afred de Musset, cette richesse de rime, au lieu de nuire au sens de la phrase ou à l'allure du vers, ne lui donne au coàtraire, au sens qu'unep lus grande fermeté, au vers qu'une plus ferme allure. L'enjambement, comme c'était la mode de cette époque, y est fort cultivé ; plue tard, excepté dans les pièces familières, le poète s'est corrigé de ce défkut, La description du conit)at d'Etur avec don Paèz fit grand effet ; la voici : Cûinr90 on voit 44fm l*ét^3 M' l^% harhM hmckM, Deux louves remuant les feuilles dessechéest S*arréter, face kface, et se montrer la dent; La rage le^ excitii au pQmbat ; çe|idnéai|t Elles tournent en rond leiHetnent et s'atiandMi -, Leui^s mufiesiraaigris Vun ^rs Tauire sa teoëent. Tels, et se renvoyait de plus sombres regaids, Les deux rivaux penchés sur le bord de^ remp«#ts S'observent ; par instant entre leur inaina rapides S'allume sous Tacier un éclair homicide. Tandis qu'à la lueur dos flambeaux incertains, Tous vienn 'nt, h voix basse, agiter leur^ destins. Eux muets, haletants, vers une mort hfttivé, Pareils à des pécheurs courbés sur une rive^.. Se poussent à fattaqoe, et prompts à liposter, Par Tinjure et Ip 1er tachent tie s'exciter. Eiur est plus ardent, mais don Paez plus {etï\)ç. Ainsi que sous son aile un cormoran s'enferme. Tel il s'est enfermé sou3 S9 dagpe. Le mur , Le soutient; ^ la voir on dirait à coup.^u^ Une pierre de'plus dans l^s pit^rres gothiques Qu'agitent les falots en spectres (ai^i^stiquas* Il attend. Pour Etur» tantôt. d'un pied]\'ipih Comme un jeune jaguar, ep crisEit il bpndit ; Tantôt calme à loisir, il le touche et le rifiUe, Comme pour l'exciter à quitter la itiuraille. " Le manège fut long. Pour plus d'un coup perdu, Plus d'un bien adcessé fut aussi bien rendu, Et déjà leurs cuissards, où. dégouttaient' des larqies, Laissaient voir clairement qu'ils saignaient sous leurs armes. Don Paez, le premier parmi tous ces débals, Voyant qu'à ce métier ils n'en finiraient pas : A toi, dit-il, mon brave, et que Dieu te pardonne I Le coup fut mal porté, mais la botte était bonne, Car c'était upe botte àlui rompre du coup, S'il Ta vait attrapé, la tSte avec le cou. Etur l'évita donc, non sans peine, et Tépéo, Se brisa sur le sol dans son eflfbrt trompée; Alors chacun saisit au corps son enneini^ Comme après un voyage on embrasse un amj. —Heur et malheur! on vit ces deux hommes s'étreindrf^ Si fort que l'un et l'autre il faillirent s'éteindre. Et qu'à peine leur cœur eut pour un battement

Ce qu'il fallait de place en cet embrassement« —Effroyable baiser I ou nul n'avait d'envie Que de vivre assez long pour prendre une autrp yie^ Oïl chacun en mourant regardait l'autre, pt s|, |£n le faisant râler, il râlait bien 9^nmf Oîi pour trouver du cœar les routes les plus surfis, Les mains avaient du fer, Ips boiiche^ des morsnres. —Effroyable baiser! le plus jeune en mourut; Il blêmit tout à coup pommp un piort, et l'on crpt. Quand on voulut après le tirer à]^ porte, , Qu'pp ne pourait jamais, tant Tétreinte ^ïi forte, Des bras de l'homicide ôter le trépassé. —C'est ainsi que mourut Biur do Guadassé. Tout incorrects qu'ils fussent, ces vers avaient une qualité, ils étaient vivants. Le r^cit, au lieii de s'allanguir au rhythme et à la rime, devenait plus vif que n'eût été la E^rose ; les contours des individus se dessinaient bien dans eur âpreté ; c'était im allié qui arrivait aux poètes pittoresques et imagés, ennemis de Tépithéte banale et de la périphrase classique. Qu'on se rappelle qu'un instant auparavant, on avait siBlé dans Christine le mot cheval faisant rime. •— C'est bien ; descends de ton cheval, Flatte le cou nerveux de ce noble animal. n est vrai que le lendemsin, le mot chevi^ enfermé dans le vers, passait sans difficulté. » C'est bien, tu fais ce que JQ veux ; Descends de (on cheval, flatte son cou tierveux.

The text on this page is estimated to be only 23.57% accurate

1^8 MQNflKiiiipilO. 219 •m",'.!' "«s.». .' ■_■ Il 6tl vmi que tu faiê ce ifwji vww ètxtit un3 obi^Fllle ; mais en France, où Ton siffle presque toujoui^ \\m h^r* diesse, on ne siffle jamais une cheville. Au tb#^t|*0, IfL plupart 4^ ces ver^ que uou^ vepions d'»pp)^u4^f e^ss^n(été ci^utôs. Pès aetl# pï»îni^^ pièce, 4u re^te, ou remarquaii dQ qe^ ^ipipaldea apostrophes contre Tamour et contre l^s femmes, où jaillit dans toute sa yigueur le côté mis^thro' pique du talent d'Alfred de Musset. A cette époque, ce n'était qu'un reflet des boutades de l'auteur de Don Juan ; depuis, quand le poète eut véritablement souffert, au lieu de sortir du caprice, de Timitation ou de la fantaisie, elles s'élancèrent du plus profond du cœur, tout imprégnées de larmes, et quelquefois vertes de fiel ou rouges de sang. Amour, fléau du luoode, exécrable folie» Toi qu'uD lien si Irèie h la vol4p<é lie, Quand par tant d'autres nœuds tu liens à la douleur 1 Si jamais, par les yaux d*una fomme saos cœur, Tu peux m'entrer au ventre ut ra*empoisonner l'Orne, Ainsi que d*ui|e |ilaie on apraobe une lame, Plutôt que comme.un Uche on ma vote §n souffrir, ie l'en arracberai, quand j'en devrais mondr ! Rappelez- vous ces vers quand vous lirez cette plaint^ pleine à^e sanglots, que cinq ou six ans plus tard le poète adi'esse à I<iamartine. Où Voq vit dès le premier abord que le poète excellerait, c'était dans le détail des beautés féminines. Bous sa plume, le nu qui se dessine un peu trop hardiment, frissonne et palpite, comme font les chairs sous le pinceau du Titien. Oh ! dans cette saison de verdeur et de force, Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce, Couvre tout de son ombre, horizon et chemin, Heureux, heureux cc\\i\ qui frappe de la main Le cou d'un étalon rétif, ou qui caresse Les seins itineelantM d'une folle maîtresse. L'épithète est inagni&que ; elle fait passer son pubjonc* tif en le poétisant , je ne Tai vue nulle part ; elle appar* tient bien au poète. Cependant les rideaux, autour d'elle tremblant, La lai^aient voir pAmée aux braç de son amant ^ Çg,\\ humide, bras mort, tout respirail en elle Les longueurs de T^mour, et la rendaient plus belle. Sa tête, avec Met ieins, roulaient dans ses cheveux, Pendant que sur son corps mille traces de jfeux, Que sa jooe empourprée et ses lèvres avjiUi, Qui se pressaient encor comme en des baisers vides 6t son cœur f;ro3 d*amour, plus fatigué qu*éieinl, Tout d'une folle nuit vous eût rendu certain. Les imagea sont crues, mais la passion les fait excuser ; ce n'est point du libertinage à froid conune dai^s P(amy, ce ne sont plus d«

fausses imitations de Tantiqulté copmie dans Bertin. I-es poètes du dix-huitième siècle eussent rendu indécente la Vénus pudique. Nou, dans les descriptions que nous venons de reproduire, le poète a la fièvre, son pouls bat cent vingt-cinq fois à la minute; on n'en veut pas, quelle chose qu'il dise, à rbomme qui a le délirc^. D'ailleurs, tous ces tableaux là sont si ravissants ! Vous avez vu du Titien tout à l'heure, voilà de TAlbane maintenant : — Cf^mme elle est belle au soir au rayon de la lunci Peignant sur s^n col blanc sa chevelure brune ! Sous la ircssed'ébèneon dirait è la voir, .Une jeune guerrière avec son casque noir, Son voile déroulé piic et s'affaisse a terre. G^mme elle est bello et noble, et tomme avec piysicre L^atlente du plaisir et Je momcni venu Font, sous son collier ef'or, fiisonner son sein nu / A coté de ces personnages ei^ pteiae Ivmûèrp, U y avilit une admirable ent^nte du cjaip-robscur, témoin qqs vers de Portia : Qui ne sait que la nuit a 4es puissances telles Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus belles, Et que tout vent du suif qui les peut eCQeprei Leur enlève un parfum plus doux à respirer. Dans ce premier volume du jeune poète, ITiéroïne es t * déjà la femme sensuelle, mais sans cœur, enivrant»,, mais infidèle. La Marco de V Enfant tt» siècle, la Belodor de Frank. La Juana d'Orvado est infidèle à son amant. La Portia, plus excusable* ne Test qii^à son mari ; il est vrai quo le poète à le soin de nous montrer les circonstances aggravantes. La main de Portia vient de tuer son mari, il Teulève, ils sont sur les lagunes, on vient de perdre Venise de vue. —Portia, dit l'étranger, un vent plus douç coinmençp • A se faire sentir. Chante moi ta romance. Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi Du pur sang de son nmiire était encore rougi; Que tous les serviteurs sur les draps funéraires N'avaient pas achevé leur dernière prière. Peut-être qu'à Tenlour des sinistres apprêts. Les moines, s'agttant comme de noirs cyprès, Et mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges. N'avaient point, sur la tombe, encore éteint les cierges. Peut-être de la veille avait-on retrouvé Le cadavre perdu, le front sous un pavé, Son chien pleurait sans doute et le cberqbait encore. Mais quand Salti paria, Portia prit sa mandore^ Mêlant sa douée voix, que l'écho ratait. Au murmure moqueur du flot qui l'emportait. Après ces deux poèmes et la comédie de la Camargo^ de la Camargo qui fait tuer son amant dans un moment de jalousie, venaient les Chansoneémetlreen musique. Elles ont été mises en musique en grande partie, comme l'indiquait leur litre, par le pauvre Monpou. Poète et compositeur sont morts aujourd'hui, mais les vers et la musique de TAndalouse sont dans toutes les bouches. L'Anda louée,

grâce à la musique de Monppu, est devenue la plus. populaire des chansons de de Musset. Grâce d une strophe retranchée, elle était sur tous les pianos. Il était, en effet, difficile de faire chanter par une jeune fille : Qu'elle est si^perbe en son désordre, Quani) elle tombe les seins nus, Qu'on la voit béante se tordre Dans un bdiser de rage, et mordre En criant des mots inconnus. C'était, ce côté sensuel, si émiuent, comme art, dans de Musset, qu'à défaut de la pudeiu', lart mettait un voiLs à ses tableaux, c'était ce côté sensuel qui le sépai'^tdes poètes de repoque. Lamartine, Hugo, de Vigny, n'avaient rien de pareil dans leura œuvres. L'auteur des Méditations était rêveur et tendre, — Pauteur des Qips et Ballades était sombre et sévère, — Tauteur d'/T/od, gracieux et prude. Byron lui-mônje, qui brisa tant de préjugés dans ses poèmes, n'atteignit jamais à la nudité des tableaux de de Musset. Dans Byron, toujours quelque magnifique voile de pourpre, quelque splendide écharpe d'Orient est jetée si adroitement sur l'héroïne, que, comme une draperie de peintre, elle cache ce qu'elle doit cacher. Les héroïnes dWlfred de Musset, elles, sont franchement

220 LE MONTEMSUSTO. nues, et quand par hasard ellea onl la chemise, — la che« mise est tellement froissée déchirée, mise en lambeaux que, comme dans certaines statues de Pradier, la chemise est plutôt restée pom* laisser voir que pour cacher* Le nom de Byron reviendra souvent dans cette étude. De Musset n'a rien pris aux poètes de l'antiquité, ou quand il leur a pris, la pensée est défigurée par la forme, et son cœur, gros d^amour, plus fatigué qu'éteint, est une vague réminiscence du vers de Suétone. Et la$êata virii, ied non $aUata receuit. Si vague que soit cette réminiscence, petit-étre n'en trouverait-on pas un second exemple. De Musset n'a rien pris aux poètes nuageux 'du Nord, ni aux Niebelungen, ni à Ossian, excepté à ce dernier une seule pièce, imitée de loin, souvenir resté dans la tête plutôt que traduction copiée sur le livre. Cette pièce appartient à sa seconde publication, intitulée Poésies diverses^ et qui eut lieu en 1 83 1 . La voici : Pâle étoile du soir, messagère lointaine. Dont le front sort brillant des voiles du couchant, De ton portail d'azur, au sein du firmament, Que regardes-tu dans la plaine ? La tempête s'éloigne et les vents sont calmés ; La forêt qui frémit pleure sur la bruyère ; Le phalène doré dans sa course légère, Traverse les prés embaumés, Que cherches-tu sur la terre endormie? Mais déjà vers les monts je te vois t^abaisser ; Tu fuis en souriant, mélancolique amie, Et ton tremblant regard est près de s'effacer. Etoile qui descends sur la verte colline. Triste larme d'argent du manteau de la nuit, Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine, Tandis que pas à pas son long troupeau le suit, Etoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense? Cherches-tu sur la terre un lit dans les roseaux ? Où t*en va^tn si belle à l'heure du silence, Tomber comme une perle au sein profond des eaux ? Ahl si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux, Avant de nous quitter, un seul instant arrête. Etoile de Tamour ne descends pas des cieiu. Peut-être est-il curieux de mettre en regard de cette irai- • tation la traduction d'un vieux poète classique, dont, par une ces étranges anomalies dont VAcadémie seule donne l'exemple, Alfred de Musset devait devenir le confrère. Baour-Lormian, quelque soixante ans auparavant, avait publié les chants d'Ossian, comme il avait publié la JérU" salem délivrée^ — comme il avait publié cinquante mille vers à peu près oubliés. Si oubliés, que lorsque Ponsard lui succéda à l'Académie, il chercha vainement un exemplaire de ces poésies. — Chamerot, Techener, Leclerc, se mirent inutilement en quête, — tout avait disparu. — Un dernier

espoir restait au récipiendaire. — Baour-Lormian avait légué à im vieux domestique tout ce qui lui restait de volumes de lui. Il lui en restait beaucoup, à ce qu'il parait. Ponsard s'inquiéta du domestique. Il était parti en Amé-« lique avec son bagage, le croyant de placement plus facile là-bas qu'ici. ' Ponsard lui écrivit, offrant de lui payer un exemplaire des œuvres de son maître ce qu'il voudrait. Le vieux domestique répondit qu'il était désolé, mais ipi'il avait vendu aux épiciers de New-York toute la pacotille au poids. * Ponsard dût >e résigner. «-L'auteur de Mnhomt ff ei à'Amasis^ seniblait avoir tout emporté avec lui dans son tombeau. Si Ponsard avait eu Tidée de me venir trouver, je lui eusse donné cent, deux cents, quatre cent vers de Baour Lormian, conservés non pas dans ma bibliothèque, mais dans ma mémoire, et entr'autres ceux-ci, puisés à la même source que nous venons de citer. Ainsi qu'une jeune beauté, Silencieuse et solitaire, Du sein du nuage argenté, La lune sort avec mystère. Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit. Tu 'glisses dans les airs où brillo ta couronne, El ton passage s'environne Du cortège pompeux des soleils de la nuit. Que fais tu loin de nous, quand l'aube blanchissante Efface à nos yeux attristés Ton sourire charmant et tes molles clartés, Yas-tu comme Ossian, plaintive et gémissante, Dans l'azile de la douleur, Ensevelir ta beauté languissante, Fille aimable du ciel ! connais-tu le malheur? Alfred de Musset n'a rien pris non plus aux Allemands modernes, ni à Uhland, ni à Goethe ni à Schiller. Nous le répétons, Byron seul avait aidé de Musset dans sa forme. Et lui le sent bien, voyez plutôt dans la dédicace du Spectacle dam un fauteuil^ — dédicace adressée à son ami Tatet, mort comme lui « Je ne fais pas grand cas pour moi de la critique, Toute mouche qu*eUe est, c'est rare qu'elle pique. On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron : Vous qui me connaissez vous savez bien que non. Je hais comme la mort Tétat de plagiaire. Mon verre n'est pas grand— mais je bois dans mon verre, C'nst bien peu, je lésais, que d'être homme de bien ; Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien. Je crois que c'est plutôt la faute de la critique que la faute de de Musset, s'il s'accuse de ressembler à Byron.— rLa critique, brutale comme toujours, lui aura brutalement dit : vous imitez Byron. Et de Musset, qui n'avait jamais sciemment imité le poète anglais, à brutalement répondu non ! La critique eût dû dire : Vous avez des analogies de tempérament avec Byron, vous êtes son parent, — vous êtes de sa famille, — vous marchez parfois de la même allure que lui. Le poète alors se fût étudié lui-même et n'eût pas répondu : non ! Mais elle lui a dit : Vous êtes son ombre, — vous

êtes son reflet. Le poète, qui sentait sa valeur , a répondu : — Vous mentez, je suis un corps. Et il avait raison. Qu'on dise à un homme : Vous avez les cheveux noirs comme un tel, ou vous avez les yeux bleus comme un tel. Il l'admettra. Mais qu'on lui dise : vous êtes tout le portrait d'un tel, fût-ce de son père, il niera. Et cependant voilà une chose qui n'est point niable pour quiconque a lu le Don Juan de Byron. C'est que voici deux ou trois strophes de Mardoche qui sont bien de la famille du poète anglais. k.

LE MONTE-CRISTO. 2'?1 XLl. Heureux» un amoureux! — Il ue s'enquôle pas Si c'est plage ou gravier dont s'altarde son pa«. On en nt. — C'est hasard s*il n*a heurté personne, Mais sa folie au front lui met une couronne, A ré|)aule une pourpre et devant son chemin La flûte et les flambeaux comme un jeune Romain. Tel était celui-ci qu*à sa mine inquiète On eût pria pour un fou, si non pour un poëtc. Car vous verriez plutôt une moisson sans pré. Sans serrure une porte, et sans nièce un curé. XLIL Que sans manie un homme ayant l'amour dans Tâme. xuv. Muses I depuis le jour où John Bnll en silence Vil jadis p»T Brummel en dépit de la France, Les gilets blancs proscrits et jusaues aux talons ; (Exemples monstrueux), traîner les pantalons. Jusqu*a ces heureux temps où nos compatriotes Enfin, jusqu'à mi-jambe, ont relevé leurs bottes, Et ramenant au vrai tout un siècle enhardi, Dégagé du maillot le mollet du dandy I Si jamais retroussant sa royale moustache, Gentilhomme en plein vent fit siffler sa cravache ; XLV. D*un air tendre et rêveur si jamais merveilleux, Pour montrer une ba^ue, écarta ses cheveux. Oh 1 surtout, si jamais manchon aristocrate Fit mollement plier la douillette écarlate, Ou si jamais, pareil à Tétoile du soir, Put, sous un voile épais, scintiller un œil noir, 0 muses d^Hélicon I 0 chastes Piérides ! Vous qui du double roc buvez les eaux rapides. Dites, ne fut-ce pas lorsque, la canne en Tair, Mardoche en sautillant passa comme un éclair. Nous ne nions pas que le verre soit à de Musset, mais à coup sûr cette fois le vin qu'il nous fait boire est tiré de la cave de Byron. Maintenant , dirons-nous, sans Byron est-ce que de Musset n'eût point existé ? C'est comme si vous me disiez, sans Rubens aurionsnous Delacroix ? Certainement vous auriez Delacroix, sans telle ou telle nuance, sans telle ou telle teinte. Ou encore, qui sait ? Si Rubens n'avait point existé, Delacroix aurait trouvé telle ou telle nuance, telle ou telle teinte. Il eût été le premier qui Teût trouvée, voilà tout, an lieu d'être le second qui s'en soit servi. Supposez que la peinture n'ait point été inventée avant M. Ingres, ni la poésie avant M. de Pongerviile. Certes, M. de Pongerviile n'inventera pas la poésie, ni M. Ingres la peinture. Mais qu'il n'y ait eu ni peinture avant Delacroix ni poésie avant de Musset, Delacroix et de Musset inventeront la peinture et la poésie, attendu qu'ils sont par eux-mêmes, et qu'ils seraient par conséquent, quand même d'autres n'auraient point été. Ainsi donc ce premier volume, de de Musset, révélait un poète, un mâle, un générateur. n était bien jeune, cependant, mais la génération avait mûri vite : Hugo,

publiait à vingt ans, Lamartine à vingt trois, de Musset était de 1810, il avait vingt ans à peine. Écoutez ce que le poète dit de lui-même sur la première page de son livre. Ge livre est toute ma jeunesM Je l'ai fait, sans presqu'y songer. il y parait, je le confesse, Et |*aurais pu le corriger. Mais quand l'homme chance, sans cesse Au passé, iiourquoi rien changer f Va t'en pauvre oiseau passager. Que Dieu te mène h ton adresse ! Qui que tu sois, qui me liras Lis en le plus que tu pourras, Et ne me condamne qu'en somme. Mes premiers vers sont d'un enCant, Les seconds d'un adolesceni. Les derniers à peine d'un homme. Gomme toujours, la critique a dit de de Musset que sa première publication était la meilleure. La tactique est connue, quand la critique n'essaie pas de tuer l'auteur avec les autres, elle essaie de le tuer avec lui-même. La critique a dit la même chose d'Hugo, exaltant les odes et Ballades au-dessus des Feuilles d'automne et des Orientales ; la même chose de Lamartine, mettant les Méditations poétiques au-dessus des Harmonies^ delà Chute d'un ange et de Jocetyn ; la même chose de Béranger, en louant ses premières chansons au détriment des dernières. La critique mentait. 3ans chacun des hommes que nou3 venons de citer, il y a eu progrès. Dans de Musset surtout ; c'est cequenous essaierons de démontrer dans la suite de cette étude. Alexandre Ddmas. jiLa suite au prochain numéro.) CORRESPONDANCE. . Mon grand ami. Washington, 15 Juin. Ne vous attendez pas à chaque ville que je' traverse recevoir une description détaillée de cette ville. Toutes les villes des Etats-Unis se ressemblent absolument : des rues droites, des squares réguUers, nar-ci, par-là semés d'églises, ont paru aux Yankees ridéai des beautés d'une ville ; ajoutez a cela que les styles dans lesquels sont bâtis tous les édifices publics n'offrent qu'un mélange absurde de tous les styles du monde, ce qui veut dire qu'il n'y en a point du tout ; — ajoutez à ce que nous avons dit, un encombrement d'omnibus, de camions, de ballots de marchandises, et vous aurez l'exacte représentation d'une ville américaine. Or, quand vous vous serez fait une idée de cette ville, il ne vous restera pas les moindres frais d'imagination à faire pour vous représenter toutes les autres. A ces i-ègles, je ne connais qu'une exception, — c'est Washington, la cité^siége du gouvernement, et des représentants du peuple." Dans leur orgueil, les Yankees avaient fait le plan de Washington pour être la capitale du monde ; c'est pourquoi on y trouve ces distances énormes, ces avenues désertes, ces squares fantastiques existant seulement sur le Sapier des architectes ; enfin, ces rues gigantesques, mais ans lesquelles il n'existe que trois ou quatre

maisons, que leurs propriétaires, de crainte tLe mauvais voisinage, eussent pu b&tir A un kilomètre Tune de l'autre . Un jour, les habitants d*un bom*g de TAttique s'avise* rent de b&tir à leur village d'énormes entrées. Diogène les vit. — Prenez garde, mes amis, leur dit-il eu hochant la tête, un jour ou l'autre votre ville se sauvera par ses portes. A Washington, c'est déjà chose faite, Parmi les établissements publics que je me promettais de visiter, je citerai le Smithsonian-Institution. Smithson était un enfant naturel du duc de Northumberland. Il légua dans son testament une somm&de trois millions de francs à TAcadémie de Londres, pour que la susdite Académie établit tme institution quelconque qui portât son nom.

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

222 LB MONTE-CRISTO. L'Académie, — ^bégueule comme Test toute Académie, — accepta, mais du bout des dents. Froissé par le peu de cas que la vénérable dame faisait de son legs, Smithson ût, sans rien dire, un autre testament, dans lequel il léguait les trois millions aux EtatsUnis, où il n'avait jamais mis le pied. Après sa mort, le second testament fat ouvert, — > mais l'Angleterre s'opposa à son exécution ; — im procès s'ouvrit qui se termina, après vingt ans, en faveur de TAttièrlque. L'Angleterre fut forcée de laisser partir l'argent et d'en payer les intérêts cjui avaient plus que doublé lé capital. Avec les sept millions auxquels se montait ït legs, l'Amérique fonda le Smithsonian-Institution. L'édiûce construit dans ee but, étonne par son extérieur insolite aux Etats-Unis surtout : c'est un château moj^énâge, avec tôufs et tourelles, avec des fenêtres étroite^, percées sans symétrie, — le tout d'un aspect agréable et ne manquant pas de caractère^ — mais tdut au contraire de nos bâtisse^ du moyen-âge, — placé dans un pays plat au lieu d'être perché sur un roc. En outre, Tintérieur de cette construction pittoresque, que l'architecte semble avoir faite pour la gloire de 1 art et pour sa réputation personnelle, ne répond malheurcument pas le moins du monde à sa destination. — A force d'escaliere en limaçon, de coins et de recoins, de cellules et de corridors, il ne reste plus de grandes salles pour l'exposition des collections. Il en résulte que Washington possède des collections très-riches, mais pour la plupart emballées dans des cais«ses, dont pKis de la moitié n'a jamais été et qe sera jamais debaUée. Le Capitole de Washington se trouve sur une jolie colline à 1 extrémité de la ville, au bout de Pensylvania-Avenue. Il est entouré d'un jardin bien ombragé. D'après le plan primitif, le Capitole devait former le centre de la Cité ; de ce centre partaient toutes tes rues de la ville qui devaient rayonner dans tDus les sens. I.e plan, une fois accepté, les membres du gouvernement avaient compté sur le patriotisme des Américains, qui, liour revêtir la nouvelle capitale de toutes les splendeurs possibles, devaient acheter dès ten*ains et y bfttir des palais. Vous savez, mon cher ami, que ce n'est pas le patriotisme qui fbrme la base des passions du Yankee, lequel, avant tout, calcule ce qu'une affaire doit lui rapporter. Or, les Américains, trouvant que les tnaisoîis ne se lonerÀient pas avantageusement a Washington, supprimèrent cet élan de patriotisme et laissèrent leur capitale inachevée. Le Capitole, où siège la cour supfême des Etats-Unis, le sénat et la chambre

des représentante, est d'uhe constrtiction grandiose et magnîuque en style dorique et en marbire blanc. Au milieu de la construction se trouve une rotonde renfermant huit gi^ands tableauic historiques, depuis le débarquement de Christophe Colomb jtlsqu'à là soumission du général anglais. Consignons en passant, mon cher ami, que ces tableaux sont remarquablement mauvais, manquant tout à la fois de ded&în, de coloris, et surtout de tîonceptioti artistique. Les frontispices et les statues qui décorent les façades de l'édifice laissent encore plus à désirer. -^ reSpèrats qu'ils porteraient au moins remprelnte dé l'art danis sa naïve enfance ; mais totjt au contraire, c'était le mauvais goût dans sa décadence la plus avancée. Le Patent Offlcfe, également d'une grande et belle construction, t^îiférme tes collections les pins variées t celle des modèles de tdutèfs les inventions tôutelles sur lesquelles le gouvernement a accordé des brevets d'inrenllon, ert très-^remarquable, et peut*èlt^ unique au monde, tandis que eelte des curiosités ressemble à l'un de cés museës comme on en taisait il y a trois siècles, et dans lesquels on entassait tout sans syartème et sans choii, dans t*uniqUe biii d'exvîitéi' l^ètonnément du badâUd. Cela n'emjlèéhe point (Juô celte collection ne i^euferme à côte dfe niaiseries sans valeul» dé Véritables trésors, dont on pôutt^it tlrôr un admirable)^^nl. Le cwàtaguô Vendu à la pôtte est écrit dans un stylo. ... afltéirtcàiû, ^ tant "prié, — Je suis allemand , je ne ifouVé pas d'autre mot. Je n'en citerai qu'un exemple pris au hasard. Tout le monde sait ce que c est qu'un kanguroo. Voici dans quels termes le catalogue parle de cet animal : Kanguroo , pu le miracle de l'Australie. « Dans cette partie du mcHide la plus reculèe^la nalttre û'eSf S lu à créer les choses les plus miraculeuses ; elle y fait es cerises qui ont le noyau en dehors, et un anfanal monstrueux et aussi grand que le plus grand grenadier Î[ui aurait une tête de lapin et une queue aussi grosse que e pied d'un lit. — Il fait des sauts dontquatre franchissent un mille tandis que trois ou quatre jeunes kanguroos jpassent leur tête au travers de son estomac pour voir ce qu4l se passe.de nouveau sur le chenitin< '■» Et dans ce genre sont faileS ft tous monientêiteB descriptions de choses qui ne valent pas un coup d^œiL il y a chefc vous, je crois, cher ami, un t>rôverbe qui dit : Qu'il ne faut pas aller à Rome sans voir le t)ape. J'appliquai votre proverbe à l'Amérique, et je me dis : Il ne faut p'as aller aux Etats-Unis sans voir le Président. En conséquence, le soir nous allâmes à While-House , c'est-à-dire à la maison Blanche, résidence du Présiiknt. On entre chez le Président des Etats-Unis conune on va chez nous acheter des allumettes chez Tépicier du

coin. Pas de laquais galonnés, pas de valets de pied pour vous annoncer. Là le proverbe est renversé. — Pas de suisse, mais de l'argent. Nous entrâmes tout droît au ^on. Noua y étions à peine depuis quelques inflta&t&t lorsque la porte s'ouvrit et qu'un petit honuneY bidoiUé eB.iiDir, ae précipita dans la chambre. C'était le président d'un des plus grands Etats du liioiidi^^ M. Pierce. — How do you do ? dit-il, en serrant la maia de l'ambassadeur. L'ambassadeur me présenta à lui. — How do you do ? répéta-tril en me serltint la inaln ft mon tour en répétant la phrase traditionnelle. Madame Pierce apparut à son tdur, . — How do you do ? ditr^lle è l'ambassadeur. — How do you do ? me dit-elle. Voilà, cher ami, tout ce que je vous dirai de notre conversation, et croyez bien que pour vous j'en écréme là phrase la plus spirituelle. Tout et toujours à vous . Baron w Mv&lbr. jh*« * ' ■

L'HOMME AUX CONTESLes enfants avaient pris grand plaisir à rhistoire^ 6u ?lutôi au conte du Soldat de Plomb et de la Danseuse de apier. Aussi , le lendemain , tirèrent-ils Oërard par «on paletot en lui demandant r-^ Un conte, an conte I Gérard plaça son café à portée de là main pour âvoir ie temps d*en boite une gorgée entre les parag^phétf l6)i plue importante. Auras quoi tes ealsiits, ayant pria la même ptoce ^ la veille, il commença en ces termes : reTIÏ-JEAN ET toOS-JBAN. PREMIÈRE SOiaÉE. Il y avait Une fols , dànà un village dont Je il6 mé rap pelle plus le nom , deux individus qui s'appelaient Fttil comme Paître. C'est-à-dire JcaNi. Mais Tun possédait quatre chevaux , tandis fue Tautre ne possédait qu'un seul cheval. Min de les distinguer lun de Tautre, on avait nOii^mè le Î>ropriétaire des quatre chevaux Gros Jban ^ tandis que 'on appelait Pktit-Jban celui qui n'avait qu'un seul cheval. Ce qui vous indique en passant, mes jeuned amis , que ce n'est ni Tintelligence ni la taille qui vous ftdt PétifrJean ou Gros-Jean^ mais la fortuné.

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

 •«- Pas de réflexiras, ^«««de tèflesioriB, dirent les e&AntS) notre oont0< — Eh bien l («il, reprit Gétafd s Mit , notre conte , ou plutôt notre histoire, car, chers enfants , ce que je vitfs voM raconter n'est pM un coûter c'est une histoire. — J'aimerftis mieux uh dohte, moi, dit Charles ; les hiu^ toiresi c'est ennuyeux. — Je tâcherai de rendre celle-ci ^liis amusante que les Autres, dit Oérârd ; seulement, laii6e<-moi continuer. Le silence se fit. — Voici ce qui leur arrita, reprit GiSrard. Par suite d'une convention conclue entre eux, Petit-Jean devait labourer lès terres de Gros-Jefen et lui prêter son unique cheval pendant les dix jours de la semaine, tandis que GhïsJein, par réciprocité, devait aider Petit-Jean en lui prêtant ses quatre Chevaux pour labourer son champ unique, mai» cela seulement une fois par semaine , le dimanche. Un autre que Pettt- Jean de fût plaint de travailler le jour où tout le monde se repeiàe, mais Petit-Jean était un joyeux compagnon, ne répUÉttiant poiht à la fatigue. Aussi il fallait le voir ! Ce jour-la, c'était feon triomphe; Il se carrait fièrement devant son âttëlagre de cinq chevaux-, faisant claquer son fouet et flic et flac, car^ pendant tout un jour, il se figurait que. les cinq chevaux lui appartenaient. Le soleil brillait, leâ cloche^ appelaieiit les fidèles à l'église, et payians et paysânneé passaient, le livre de prières sous le bras et en grande toilette, devant le champ de Petit-Jean, pour allei^ enbûdte le servké divin. Et Petit-Jôàtt, coU^'bé sur en charrue, se redressant pour saluer ses amis, était là joyeux, et fier avec ses cinq chevaux laboùfâtit son champ. — Flic I flac! et sdlez donc, mes cinq chevaux, criait gai-^^ ment Petit-Jean. — Tu ne devrais pas parler ainsi, dit Gros-Jean, qui, au lieu de l'aider dans sÀ beftbghë bbiiime c'était chose convenue , le regardait travailler en se croisant les bras. — Et pomrquoi ne dois-je point pâHer ainsi ? démanda Petit- Jean. — Mais parce que, de ces cinq chevaux, un seul t'appartient'leS quatre autres iôtit à moi, ce iné semble. -A^ S'est Vrai, répondait sans etivie Petit-Jean. Mais, malgré det aveu, aussitôt qu'un ami, une connaissance ou même un étranger passait et le regardait traVail^ér, Petit-Jean oubliait bette défense et recommençait de plus belle à faire claquer son fbuet, flic, flac, et à crier : — Oh ! allez donc, mes cinq chevaux i — Je t'ai prévenu, lui dit Gros Jean , qu'il me déplaî^iait (Jtie tu disfes : Méô biuq éhevaux !— Je te t)réviens dé nouveau, mais c'est la dernière fois ; si cela t^arrivô encore, tU Verra* uh peu ce que je ferai. — Je

ne le ferai plus^ dit Petit-Jean. Mais à peine le monde rebotataéncà-Ml à passer en le Uàlùànt àmicalehlént A^ la tète, que)-* démon de la vanité le prit à la gorge, et cru'au risque de ce qui pouvait lui arriver de la part de Gros-Jean , le Voilà de nouveau faisàttl claquer son fuuet, flic, flac, et criant de toutes laes •forctes : — Oh I allez donc, mes cinq chevaUic ! -^ Attetidà, attends, je Vais te les faire aller, tes cinq chtevâUi, ditGh)sJean. • Et, prenant un caillou, H lé lànCa Si rudettietot Au rtiilîen du frôht du cheval de Pétil-Jean, qUé le cheval s'abattit et mourut Si\f le coi^p. --Hélas! voîlc\ q\ie je u*ai plus de cheval , maintenant, dit PetiWeàh. El il he tnit à pleurer. Mais c'^ail un garçon peu mélancolique de sa nature, qui comprit que les larmes ne remédieraieUt à rien. Il essuya tîonc ses yeux àVec la manche de sa chemise, tira son couteau de sa poche, et^ comme èon cheval n'avait plus rien de bon que la çeau,il se mit en devoir de le dépouiller. Le cheval dépouillé, Petit-Jean étendit sa peau sur une haie jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Puis, une fois séchée, U la mit dans \m sac et chargea le sac siir eoà ^ule. Bon intention était d*aller vendre la peau A la. ville. Il y avait loin du village de Petit- Jean à la villei Avant . d'y arriver^ il fallait traverser Un grand bois bien sombre. Au milieu du bols, un orage le surprit, il s'égara, et la nuit vint avant qvi^il ait pu retrouver sa route. A force de marcher, il arriva cependant à la lieièfe de la fbrét et aperçut une ferme. Il s'en approcha tout joyeux , espérant y trouver ua gite. Les volets étaient fermés à Textérieur, mais la lumiéie brillait à travers leurs fentes. Petit-Jean frappa à la porte. La fermière ouvrit. Petit Jean exposa ^liment sa demande. Mais cette politesse ne toucha point la fermière. •^Passei votre chemin, mon ami, dit-elle. Mon mari est absent, et, en son absence , Je ne reçois point d'étrangers. — Il me faudra donc passer la nuit à la l^elle étoile ? dit Petit-Jean avec un gros soupir. Mais, si attendrissant que fiU le soupir de Petit-Jean, la paysanne, sans lui répondre, lui ferma la porte au nez. Petit-Jean regarda tout autour de lui , car il était bien décidé à ne pas aller plus loin. Il y avait près de la maison une meule de foin , et, entre la meule et la maison , un petit hangar avec un toit de chaume plat. — Tiens, pensa Petit- Jean, en voyant lé toit de chauâiey voilà un lit tout trouvé ; j'étendrai la p^u de mon cheval sur le toit, je m'étendrai sur la peau de mon cheval, je me couvrirai àe mon sac et je dormirai mieux que cemauvais Gros- Jean qui m*a tué ma pauvre béte. Alors, levant les yeux en l'air : -^ Seulement, pourvu que la cigogne ne vienne pas me piquer les yeux avec son long bec taudis que je dormirai^ dit Petit- Jean, c'est tout ce que je demande. Et, eh efiet, il y avait

un nid de cigognes sur la cheminée qui dominait le hangard , et , sur cette cheminée, la mère ou le père Cigogne , qui se tenait debout sur une patte. . Cette observation faite, Petit-Jeân monta $ur le toit, étenait sa peau, et s'étendit dessus, se couvrit de son sac, et se tourna et retourna pour Creuser son lit, En se tournant et retournant, un jet de lumière lui tira rœil. Ce jet de lumière venait d'un volet entrebaillé. Par l'entrebâillement du voleta Petit^ean put voir ce qui se passait dans la chambre de la ferme. Après ce que lui avait dit la CSrmière/ce qu'il vit ne laissa point que de l'étcmner. — One vit-il I que vit-il ? crièrent les deux enfants, vite, vite, vite. -^11 vit une grande table, reprit Gérard, et sur cette table était un poisson magnifique, une dinde r6tie, un pâté et toutes sortes de vins excellents. A cette table étaient assis la iemme du fermier et le bedeau du village qu'habitait Petit^Jean. Ils étaient seuls, et la fenuière servait à son convive d^ poisson, qui était soki mets favori, et lui versait force rasades, en l'invitant à boire à sa Soif et uèéxUe au delà. «^ Ah çà 1 ah çà ! dit Petit JeaU (mais c'est donc une fête. — fion voilà la fermière qui se lève j que va-t-eUe ohercHer enoore ? Des gàteaiux ! des tartes à)a crème 1 — Il n'est pas malheureux notre bedeau^ peste I Alors, sur la route^ il eûteodit qudqu'un qui s'approchait et qui marchait vers la fertne. C'était le mari de la fermière i|oi revenât chez lui. Petit Jean ne le bonnélssait point ; mais il devina cela, en le voyant ec diriger .vers la porte de la ferme et y bzp^ per à coups redoublés. U n'y avait qu'un mattrè^ ptit fhsipper aiuel. C'était un brave homme que ce f enHitir ; t&âiB il arai^ une étrëtige manie, c'était de ne polivuir regarder en £sce un bedeau, sans entrer dans des fureurs qui tenaient de la rage. Ajoutons que le. bedeau, connaissant cette aniipathie dn mari pqur leS be4eàuk en général ot pour lui m pariiou^

t24 LE MONTB*QIUBT0: .lier, était venu dire bonjour à la femme justement parce qu'il savait le mari absent. Il en résultait que la ronne paysanne, pour le remercier de son honnêteté, lui avait servi ce qu'elle avait de meilleur. Or, quand les deux convives entendirent frapper à la porte et qu'à la manière dont on frappait ils eurent reconnu la main du maître, ils s'effrayèrent si grandement, que la femme pria le bedeau de se cacher dans un grand coffre vide qui se trouvait dans un coin de la salle. Le bedeau, qui tremblait de tous lés membres, ne se fit pas prier, et, tandis que la femme en soulevait le couver-' cle, il enjamba le coffre, et se blottit au fond : la fenune laissa retomber le couvercle. Elle* eût bien voulu fermer le coffre à la clef, mais depuis longtemps la clef était perdue ; et, ne prévoyant point de quelle utilité ce coffre lui pouvait être, la fermière n*en avait point fait refaire un autre. Elle se contenta donc de jeter sur le coffre tout ce qu'elle trouva sous sa main, et, courant à là table, elle prit le poisson, le dindon, le pâté, les gâteaux, les tartes et les crèmes, et fourra tout dans le four ; car vous comprenez bien que si son mari eût vu tout cela, il n'eût point manqué de demander d'où venait cette bombance. — Ah 1 soupira tout haut sur son toit Petit-Jean , en voyant la gueule du four s'ouvrir toute grande, et engloutir ce magnifique repas^ Ah ! bienheureux four ! Le fermier, qui frappait toujours à la porte, entendit ce soupir. — Eh ! là- haut, demanda-t-il, est-ce qu'il y a quelqu'un? — Il y a moi, répondit PetiVJean. — Oiû, toi? — PetitJeaa. — Que fais-tu là-haut ? -^ Par ma foi, monsieur le fermier, j'essaie de dormir ; mais cela n'est pas facile, et je soupirais justement après le sommeil. — Et pourquoi n'es-tu pas dans la grange ou dans le grenier à foin? — Parce que votre femme, qui est une femme pru* dente m'a répondu, qu'en votre absence, elle ne recevait pas d'étranger. — Ah ! ah ! dit le fermier satisfait : ma grosse Claudine, ie la reconnais bien là. Mais^ viens avec moi , et tu seras nien reçu, je te le promets. — EH ! eh ! eh ! fit petit Jean en remettant sa peau dans son sac, son sac sur son épaule, et en se laissant glisser sur le talus du toit, il me send)le qu'elle ne vous ouvre pas vite votre grosse .Claudine. — Elle est cduchée, elle dort, la pauvre créature, et elle a le premier sommeil très-dur. Mais, tiens, la voilà, je l'entends. Enfin, la porte s'ouvrit. <^ Eh, c'est toi, mon pauvre Nicolas! s'écria la fermière, en sautant au cou de son mari : est-ce qu'il y a longtemps que tu frappes ? Et elle étouffait si bien le pauvre bomibe, en le serrant contre son cœur et en l'embrassant, que ce ne fut qu'au bout d'un instant que

celui-ci put lui répondre. *^ Dam I dix minutes ou un quart d'heure. — Un quart d'heure I oh I mon pauvre homme, s'écria Claudine, comme tu dois avoir froid et être fatigué. Viens vite te coucher et dormir. — Oh 1 oh 1 fit Nicolas, pas tout de suite ainsi. J'ai encore plus faim que je n'ai froid et sommeil, et j'espère bien souper avant de me mettre au lit, sans compter que voÛà un garçon qui ne demande pas mieux que de souper avec moi. N^est-ce pas, PetitrJean ? --- Ah I dam I M. Nicolas, dit Petit-Jean, je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous m'invitez, cela me fera plaisir et honneur. Puis, se tournant vers la fermière, comme s'il la voyait pour: la première fois : ~ Madame, lui dit «il, j'ai l'honneur de vous soiAaiter le bonsoir. sait que si son mari ae mettait une fois à table avec lui, on ne pourrait plus les faire lever ni l'un ni l'autre, ce qui serait une chose bien ennuyeuse pour le pauvre bedeau enfermé dans son çoffi*e. Mais elle avisa un autre moyen, pour qu'ils ne tinssent pa$ trop longtemps la table, c'était de ne mettre. sur la table qu'un gros plat de légumes cuits à l'eau, sans beurre ni lard, et qui restait du diner des charretiers. Le fermierl qui avait faim, mangeait de grand 9|q^til et sans se plaindre, parce qu il ne soupçonnait point autre chose dans la maison, et que, dans ce plat de légumes à l'eau, il ne voyait rien que le fait d'une bonne ménagère. Mais il n'en était point ainsi de Petit-Jean, qui avait vu le poisson, la dinde r6tie, le nâté, les gâteaux, les tartes et les crèmes, et qui savait qu'il n'avait que la porte du four à enlever pour retrouver tout cela. . Petit-Jean avait fourré sous la table le sac où était la peau de son cheval, qu'il allait vendre à la ville II avait le pied sur le sac, et comme le plat de légumes ne lui revenait point et qu'il ruminait un moyen de faire sortir du four toutes les friandises qu'il contenait, il appuya n^iachinalement son pied sur le sac. — Coinek ! — ilt la peau. -— Chut I dit le fermier. . — Quoi ? demanda Petit-Jean. On fit silence. PetitrJean appuya de nouveau son pied sur le âae. — Goinck î répéta la peau; gémissant pour la seconde fois. Le fermier vit bien d'où venait le bruit. — Qu'as-tu donc dans ton sac? demanda-t-il à PetitJean. — Oh! ne faites pas attention, dit PetitJean. C'est un magicien. — Comment, un magicien? — Oui. — Tu as un magicien dans ton sac? — Pourquoi pas, — Et c'est Im qui se plaint ? — C'est lui qui me parle. — Et que te dit-il ? — Il me dit dans sa langue de ne pas manger ces afEreux légumes sans beurre ni lard, attendu qu'il a mis dans le four toutes sortes de bonnes choses destinées à notre souper. — Saprelotte I dit le paysan, si c'était vrai, ce serait un brave homme que ton magicien. — Allez-y voir vous-même. —

Et s'il ment? — Vous en serez pour une court e peine, mais mon ma gicien ne ment jamais. Petit -Jean parlait d'un ton si assuré, que le fermier alla droit au four. — Mes petits enfants, dit Gérard, voilà neuf heures qui sonnent, et votre maman me fait signe qu'il est temps de vous coucher. — Oh I encore, encore, dirent les enfants. — Demain, si vous avez bien travaillé, bien lu, bien écrit, bien fait vos devoirs, nous reprendrons le conte où nous le laissons ce soir. Et sans vouloir entendre à rien, Gérard remit le petit Paul aux mains de sa mère, et l'on appela la bonne, qui présidait au coucher des enfants. Ceux-ci consentirent à rentrer dans leur chambre, mais ce ne fut qu'à la condition expresse qu'ils auraient le lendemain la suite de Petit-Jean et de Gros-Jean. Gérard donna sa parole, fit avec son pouce une croix sur ses lèvres, et cracha par-dessus le tout, ce qui est pour les enfants un engagement bien autrement formel qu une lettre de change. Alexandre Dumas. (La suite au prochain nmnéro.) Alex. DUMAS. Seul propriétaire et seul rédaotBur du Monif^titiQ. Paris. «• Imprimerie de E. Brière et C% rtte Vi .^'

The text on this page is estimated to be only 15.97% accurate

I" \NNKB. N" 15. «1» «rijMBBo, I& cBianuBa. VsBCe trndarU** ri repr«dBC(l«i JEUDI 30 JUILLET 1857. MONTE-CRISTO JOUBNAl HEBDOMADAIKE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOnGES ET DE POÉSIE, rnBui Bi KÉmai PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. Or **«lM»nne * PArla. au FRANCE! iTMtB «l« ioaraïkl, m» lVo<r«-DMBe de* Tlclolre*. ■« ■ i. ÈTRAKGERAnglelem. ... Un nn, 13fr.-c. 1 PWinont. .... Un an, 15 I«i8'i« !■!" ""• P. ?? I Portugal- ... : \h, ;„; Il Kaplcs. Idt ilamnndri d'iilionneinnits ilolvcnt filrc nrtre»^, franco, h M. I1«1ht L'n an, 13 80 Uii an, 15 -u bnr<-aii du jourDul Un u ir Piirii . DE BÉRANGER. C'est dans les œuvres mômes de Béranger qu'il faut chercher sa vie, comme on a été obligé de le taire pour celle d'floiace. Si les événements contemporains, au milieu desquels Béranger a vécu en les traversant, nous étaient aussi inconnus que le sont à beaucoup de personnes ceux du siècle d'Auguste, noua en retrouverions la trace dans Béranger, comme dans les Odei du poète de Veausta nous retrou\"on8 la trace de tous les événements qui ont agité le vieux monde lomaiu. En France, paya des Comparaisons, on a comparé le chantre de Napoléon Premier au chantre du second César. On a parlé de l'humble naissance du poSt* TrançaiB, et l'on a dit que le poêle romain était de son 'côté le fils d'un nffranchi d'Auguste. Rectiâons une petite erreur du biographe : Horace était fils d'un affranchi, mais non pas d'Auguste. Horace, né 66 ans avant le Christ, l'an 689 de la fondation de Rome, ne pouvait pas être fils d'un affranchi d'Auguste, né 63 ans avant le Christ, c'est-à-dire plus jeune de trois ans qu'Horace. Ce fut, au reste, uue des rages du pauvre Béranger que de s'entendre dire éternellement qu'il imitait un homme dont il ne pouvait lii-e les œuvres que dans une traduction. Au reste, chez tous les deux même génie, passant facilement d'une forme à l'autre et de l'exprewion simple à

•226 LE MONTE-CRISTO. Texpression élevée ; même penchant à la satire, et c'est ce penchant à la satire qui a fait Béranger un chansonnier à part, non pas plus verveux, non pas plus philosophe, non pas plus tendra, mais plus actuel, plus social, plus élevé que Désaugiers, mêmes éloges d^ via, mêmes tendresses, noufi dirions presque même faiblesses pom- les femmes, si, à notre avis, les poëtes ne trouv^ent pas, sous ce rapport, une inépuisable force dans cette faiblesse Le grand rapport qui existe surtout entre les deux poêles, c'est le besoin de repos, le culte de la paresse : c'est que le repos et la paresse chez le poète ne s'appliquent qu'au corps. Le repos et la paresse du corps c'est le travail de l'esprit; que Béranger rêve couché sous les ombrages dePassy, où qu'Horace médite au bruit des cascades de Tibui^, au fond du rêve de l'un, au fond de la méditation de l'autre, quelque chose vit, s'agite, se crée, qui verra la lumière quand l'heure sera venue. Ce quelque chose c'est l'œuvre, c'est-à-dire la renommée, c'est-à-dire l'inmaortalité du poëte, le monument plus durable que l'airain : ^re perennius. Quant à nous, ne nous occupons point de ces subtiles comparaisons, laissons-les aux rhéteurs, aux faiseurs de discours, aux académiciens, à ceux enflp qui disent qu'Horace était fils d'un affranchi d'Auguste. ^ Au reste, de même qu'Horace nous raconte dans ses discours de qui il est fils, Béranger va dans ses chansons nous dire sa naissance, la date de sa naissance, et l'éUtf , sinon de son père, du moins jje son grand-père. Pierre-Jean de Béranger, en véritable enfant de Paris qu'il devait être, naquit, comme Molière son voisin du pilier des Halles, au centre de la grande ville. • La maison qu'habitait sa famille était ^tuée rue Monlorgueil, n© 50. — Aujourd'hui elle a dispiaru comme toiit disparaît dans notre siècle de démolition, et l'on en chercherait inutilement la place au milieu du nouveau marché. Dans ce Paris, plein d'or et de misère, En l'an du Christ, mil sept cent quatre-ving), Chez un tailleur, mon pauvre vieux grand père^ Moi uouveau-i é, sachez ce qu'il advint. Rien ne préd t la gloire d'un Orphée, A mon berceau qui n'était pas de fleurs ; Mais mon grand père accourant à mes pleurs Me trouve un jour dans les bras d*une fée, £t celte fée. avec de gais refrains, (Calmait le cri de mes premiers chagrins. Le bon vieillard lui dit Tàmc inquiète, « A Ct t enrant quel destin est promis ? » Elle répond : a Vois-le sous ma baguette, « Garçon d'auberge, imprimeur et commis,)) Un coup Uc foudre ajoute à mes présages s Ton ttls atteint va périr ronsumé,)) Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé, * » Vole en chantant

braver d'autres orages. Et cette fée avec de gais refrains. Calmait le cri de mes premiers chagriog. Voici les renseignements que le poète nous donne luimême sur sa naissance. — C'est en 1822 que ce souvenir lui revient, il a alors 42 ans. Dans cette chanson^ ni dans aucune autre, Béranger ne parle de son père ni de sa mère. C'est qu'il n'obtint pas mémede cette dernière la nourriture que Dieu donne pour rien — le lait. Elle n'aimait, pas Tenfant et n'aima pas davantage le jeune homme; Béranger ne se souvenait de' l'avoir vue qu'une seule fois dans sa vie, il avait alors 17 ans. On niit le nouveau-né œ nourrice, c'esrioujoiirs lui qui nous rapprend, et il a le soin d'intiialer la chanson où il va parler de sa seconde mère ; Chmson historique. En effet, tout est historique dans cette chanson à laquelle nous pouvons ajouter des noUs de la plus grande exactitude. De souvenir en souvenir, J'ai reconstruit mon édifice. iQ vais conter, -pmir eç finir, Ce qu'on m'a dit de ma nourrice, Au soir des ans doit sembler doux, Le chant qui qous a bercés tous. * Dodo,Uenfonl do, L'enfant dormira tantôt. Au moisd'août, voilà bien longtemps, Six francs et ma layette en poche, Belle nourrice de vingt ans, D'Auxerre avec moi prit le coche. Sois bien ou mal, satigfbtte ou ris. Adieu, pauvre enfant de Paris. Dodo, Tenfant do, L'enfant dormira tantôt. En Bourgogne, Je débarquai Pour la chanson, climat propice. Mous trouvons, buvant sur le quai, le vieux mart de ma nourrice. Tout à l'heure, nojuf verrons quel brave homme c'était que ce vieux mari ^uç Béranger appelait son vrai père. Verre en vf^i Jean le vigneron, Chantait l^g;«ietés de Piron. Dodo, f enfant do, L'eniànt dormira tantôt. Un moine, en voisin, vient chez nous ; Il entre sans que le chien jappe. Le mari sort, et l'homme roux De ma table frippe la nappe. On reconnaît à ce détail le contemporain de l'auteur de V Enfant du Carnaval Cette nappe frippée amena une grande catastrophe. Héks \ l'odeur du BécoUet Fait^ pour neuf mais, tourner mon lait. La nourrice enceinte, il fallut essayer d'une nourriture quelconque qui remplaçât le lait de femme. On essaya du lait de vache et du lait de chèvre, l'enfant repoussa l'un et cracha l'autre. Enfin, Jean eut l'idée de tailler un morceau de pain en forme de mouillette, de le tremper dans du vin, et de le faire sucer à l'enfant. ' Cette fols, l'enfant suça, et de tout son cœur. Il eût cette ressemblance avec Gargantua et Henry lY. Moi, gai Comme un Dieu sans nectar,. Au vin du cru Je me résigne. Ce fut donc la nourriture première du Chansonnier. n resta deux ans à £eu près chez le père Jean. — Pendant ces deux ans, on avait oublié de payer les mois de nourrice, ce qui n'avait pas empêché le bonhomme et sa femme d'avoir toutes sortes de soins du

nourrisscm. Un jour, on reçut de Paris ime lettre qui invitait la nourrice à r^jnçj^er renflait^ et à vwir en mâma temps I tojULcber le pirix 4e se» moiii.

-JV LE MONTB-GRISTO. 227 Ce fut une grande douleur pour le pare Jean.— Il s'était peu à peu pris i Vespérance qu'où ne réclamerait point Pfpfant et qu'il 1^ garderait. Il se décida cependant à partir pour Paris avec le marmot, dont il commença par contester la possession au grandpère. Mais ayant succombé dans cette prétention, il refusa d'abord de rien toucher pour les mois de nourrice. Enfin on obtint de Jean qu'il prit son dû comme on avait obtenu de lui qu'il rendit Tenfant. Et Jean s'en retourna tout attristé rejoindre sa femme en Bourgogne. Espérons qu'il s'est consolé avec le lait de la vigne. Gomme il faut être juste avec tout le monde, ne laissons point peser sur un récollet l'accusation grave d'avoir fait tourner le lait da la nourrice de Béranger. — Bécollet — est là comme une preuve que les poètes, dans leur culte pour les vers, sacrifient tout à la rime, même la vérité. Le Bécoltel était tout simplement le curé de la paroisse. C'est donc en Bourgogne, c'est donc à Âuxerre que Béranger passa cette vague époque de la vie où l'homme est déjà né mais n'existe pas encore, ces premiers mois de l'enfance qui sont les premières minutes du jour, minutes qui n'appartiennent déjà plus à la nuit, sans appartenir encore à la lumière, que les latins nos pères appellaient alba et que nous avons appelé aube^ à cause de leur pâleur. L'enfant n'était pas beau. — L'homme se charge de nous rapprendre lui-même : Jeté sur cette boule , Laid, chétkf et souffraot. Fut-ce à cause de celte laideur qu'il n'obtint pas de celle à qui il ne dut que le jour toute la tendresse qu'un fils a le droit d'attendre de sa mère? — je n'en sais rien. Tant il y a que ce fut chez son grand-père que l'enfant revint. De retour à Paris on laissa, pendant trois ou quatre ans, Tenfant jouçr et pelissonner à son aise, être heureux à cœur joie, pujs le moment des premières douleurs vint. On le mit à l'école chez un abbé qui demeurait rue des Boulets, faubourg Saint-Antoine. — C'est du haut des murs de sa pension qu'il assista à la prise de la Bastille. Ce souvenir de sa première jeunesse lui revint en 1829, lorsqu'il était dans une autre Bastille, à la Force! Hélas 1 jamais le peuple ne fait la besogne tout à fait. Voyez la chanson intitulée le 14 juillet. ?OQr on capUr, souvenir plein de charmes! J'étais bien Jeune ; on criaU : Vengeons-nous I —A la Bastille! aux armes!— vite anx armes ! Marchands, bour ^eois^ artisans. couraient tous* Je vois pâlir et nière jet Temme et fille. Le canon gronde anx rappels dn tambour. —Victoire au peuple! il a pris la BastiUe. Un bean soleil a fêté ce grand Jour 1 Le lendemain, un vieillard docte et grave Guida mes pas sur d'immenses

débris. «—Mon fils, dit-il, ici d*un peuple esclave, Le despotisme ëtovITait tous les cris $ Mais des captifs pour y loger la Coule, H creusa tant au pied de chaque tour, Qa'au premier ckoc, le yleaz chàleaii s^écroule. Un beau soleil a fêté ce grand Jour I D y avait juste quarante ans qu'un beau soleil wail fét4 ^tr^i^W' % quaranie ans, Béranger avait vu couper Ut tête du roi Louis XYI et de la reine Marie-Àntoinetf^ grandir et tomber la Convention; passer le Directoire! poindre Bonaparte, arriver Napoléon ; il avait vu la gloire et la chute de TEmpire, il avait vu ce cadavre de régne galvanisé qu'on appelle les CentJours ; le second retour des Beurbons, la mort de Iiouis XVIII, Tavénement au trône de Ch&rles X, et à travers les barreaux de sa prison, en regar« dant Tavenir, il somûait au soleil de juillet 1830, qui ne se. trompa que de quelques jours pour être l'anniversaire de celui de 1789. Cette prise de la Bastille laissa un profond souvenir dans l'esprit de Tenfant, mais un autre souvenir non moins profond s y incrusta en même temps! Un maître d'armes, nommé Valois, venait donner des le çons dans la pension du faubourg Saint-Antoine ; il amenait av.ec lui une petite fille de dix à douze ans, c'est-à-dire de trois ans plus àgèe que Béranger, laquelle dressée par lui à Tescrime, lui servait de prévôt et faisait des armes avec les enfants. ' Cette petite fille était la nièce de ce maître d'armes et s'appelait Judith. C'est cette même Judith qui vécMi cinquante-neuf 2Sk% avec le poète et qui est morte trois mois avant lui Un beau matin, sans consulter l'enfant, on vint le prendre et on lui annonça qu'il partait po^or Péronne, la ville pucelle. Notre poète avait là une tante paternelle, tenant auberge. C'était une excellente femme dont Béranger a gardé jusqu'à sa mort le meilleur souvenir. Une anecdote que nous raconterons en temps et lieu sera une preuve de de que nous avançons. Ou embarqua l'enfant, cette fois l'homme a oublié de nous dire par quel coche, et il arriva à Péronne sans accident. C'est encore à lui de nous guider. En 1831, c'est-à-dire à cinquante-et-un ans, le poète re* tourne à Péronne ; alors il adresse une chanson à ses parens et d ses amis de Péronne, ville où il a passé une partie de sa jeunesse deil90à 1796. Ce fut chez cette tante aubergiste que s'accomplit la première partie de la prédiction de la fée : Garçon d'auberge, puis imprimeur. Salut à vous, amis de mon jeune âge ; Saint parens que mon amonr bénit; Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage. Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid. J'ai fait ici plus d'un apprentissage, A la paresse, hélas 1 toujours enclin ; Hais Je me crus des droits au nom dé sage, Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin. Vous n'ignorez point, chers lecteurs, que

Franklin était imprimeur à Philadelphie. C'est dans ces murs, qu'en des jours de dé^aiteSi De Vennemi j*éeouiais le canon ; Ici ma voix, mêlée aux chûnts de fèle^, De la pairie a bégayé le nom. Ceci n'était point une métaphore. Lorsque les Autrichiens bombardaient Lille, l'enfant devait entendre le bruit matériel du bombardement. De ces impressions de jeunesse lui vint cette grande haine contre l'ennemi. Aussi conserve-t-il de ce bruit du canon autrichien une impression plus vive que des événements de Paris. Le canon de 92 détourne les regards de l'enfant des echafauds de 93.

2-28 LK MONTE-CRISTO. Sur ce graod événement social, le poète hésite à prononcer. Il se contente de dire, en 8*adresaant à une fenune qui avait réprésenté la déesse de la Liberté : Vous trayersies les ruines gothiques ; Nos défenseurs se pressaient sur vos pas; Les fleurs pleuvaient, et les vierges pudiques Mêlaient leurs chants à Thyihne des combats; Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère, En orphelin par le sort allaité, ' Je m'écriais : Tenes-moi lieu de mère, Déeise de la Liberté ! De noms affreux cette époque est flétrie; Mai$j9w^ éneoTy Je n'ai rien fm juger; En épelint ce doux nom de patrie, Je tressaillais d'horreur pour rétrdngerl Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire en 1792, que s'accomplit cette autre prédiction : « Un coup de foudre ajoute à mes présages, « Ton fils atteint va périr consumé ! » En effet, un orage grondait sur Péronne, la tante de Béranger, personne dévote, avait grand peur du tonnerre, d'une main elle faisait le signe de la croix, de Tautre, elle spergeait la maison d'eau bénite, quand tout à coup Tenfant qui, le front collé aux vitres, regardait les beaux éclairs, tombe à la renverse sans pousser un cri, tandis que la fenêtre s'ouvre avec fracas ; le fluide électrique venait de traverser la chambre. Dans l'antiquité, ceux que la foudre avait touchés étaient saints; nous ne croyons pas que le tonnerre ait gâté quelque chose à Torganisation de Béranger. C'est à Péronne que Béranger fait sa première communion, huit jours après l'église ferme. L'eofance , à notre avis , finit où commence le premier travail de l'homme ; du moment où Béranger entre dans une imprimerie, il n'est plus un enfant. Cette imprimerie était celle de M. Laisney. « C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage, dit Béranger, dans une note du 2« volume de ses chansons; n'ayautpu parvenir àm'apprendrel'orthographe, il me fit prendre goiH à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigeâmes premiers essais. » Le poète, reconnaissant comme toujours, a, dans une ehanson, consacré le nom du digne majtre-imprimeur : Cette chanson est intitulée : Bonsoir ! Dans Vart des vers, c*est toi qui fus mon maître, ^ Je t'effiaçai sans te rendre jaloux: ^ Si ces doux fruits que pour moi Dieu fit nattre Sont des chansons, ces fruits sont asses doux. Un autre nom, 4 ^^ date dé cette époque, reste encore dans la mémoire du poète. Or, comme il a, lui, la mémoire du cœur, ainsi que celui de Laisney, ce hom aura sa part d'immortalité. Ce nom est celui de M. Quénescourt* Modeste et bon, cet homme vertueux, Privé des biens que Topulence affiche, A semblé pauvre au riche ftistueux. Et, par ses dons, au pauvre a semblé riche. Au peu

d'éclat dont Je brille à présent, Ah 1 qu'il ait part et puisse à ma lumière, Comme au flambeau que porte un ver luisant, longtemps son nom se lire sur la pierre. Ce ne" fut pas tout ; le poète ût son épitaphe.— Venu de Péronne à Nanterre, ce fut là que mourut Quénescourt. C'est donc dans le cimetière de Nanterre qu'il faut al« 1er chercher cette épitaphe : Vous qui, le rencontrant, n'avez pas reconnu Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et flère Brillait souâ Thumble habit de cet homme incounu, Saluei-le sous cette pierre ! Voilà tous les détails que nous avons sur le séjour du poète à Péronne. Vers la fin de 1796, Béranger revint à Paris. — Il avait 16 ans. Pendant les six ansqu'il avait passés à Péronne,Béranger avait appris le français, mais quels qu'aient été ses efforts et sa persistance, n'avait pu apprendre le latin. Quant au grec, il n'y songea même pas. Il le dit en vers et le redit en prose. Jam is, hélas ! d'une noble harmonie, l/antiquité ne m'apprit les secrets ; L'instruction, nourrice du génie, De son lait pur ne m'abreuva Jamais ! Que demander à qui n'eut point de maître ? Du malheur seul les leçons m'ont formé, Et ces épis que mon printemps voit nattre^ Sont ceux d^un champ où rien ne fut semé 1 Voilà la plainte en vers, passons à la lamentation en prose : « Oh ! que dé fois, dit le peète, j'ai maudit cette langue latine I Vous ne vous figurez pas le malheur d'un paavre jeune homme poussé par le démon des vers, et qui n'a pas même décliné Musa à vingt ans. Honteux de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui Tauraièn̂t mise à nu, ou quelquefois je faisais en rougissant l'aveu de mon malheur à ceux qui me paraissaient être au-dessus du préjugé ; mais presque tous, hochant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'étude. Triste recette pour moi si paresseux, et qui me rappelais que tout jeune, et malgré mon excellente mémoire, je n'avais jamais pu apprendre mes prières en latin ; et puis alors de beaux désespoirs. Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la poésie, je vous assure, mon cher ami, que-la misère m'a bien moins tourmenté, que cette idée tant répandue qu'un homme sans le latin ne pouvait pas bien écrire eu français. Dès qu'un peu de réputation m*est venue trouver, j'ai avoué mon ignorance, car je hais le mensonge ; mais alors j'ai éprouvé un autre désappointement, j'avais beau protester que je n'avais lu Horace que dans les traductions. — Bonne plaisanterie, me disait-t-on, ne voit-on pas que vous l'avez étudié, vous l'imitez sans cesse. » Comme je connais cela, cher père 1 que de fois n'a t-on pas dit aussi, au beau temps de mon ignorance j que j'avais imité des choses que je n'avais jamais lues. Quoi qu'il en soit, en revenant de Péronne, ce grandpère eût un

instant l'espoir que la fée s'était trompée en prédisant que son petit-Qls serait poète, en lui voyant à dix-sept ans tant de bon sens, tant de calme, une raison si mûre, — il s'écria : Toi un poète ! Dieu merci, tu ne seras jamais qu'un gros banquier. .Le pauvre vieux tailleur n'était pas doué de la double vue. V Le jenno homme nageait en pleine comédie.

LE MONTE*CRISTO. ?:H) Il avait rêvé une pièce dans le genre d'Aristophane, et commencé une satire de mœurs contemporaines sous le nom des Hermaphrodites . La jeunesse dorée avait fourni le sujet. Mais le poète lui-même fut mécontent de son œuvre ; il Tenterra vivante comme une vestale qui a laissé mourir le feu sacré. Alors il commença un poème épique : Clovis, Il eût le bonheur de juger du poème aussi nettement qu^il avait fait de la comédie, et Tabandonna. Outre l'ignorance des deux langues qui sont près de nous les interprètes de l'antiquité, le poète avait peu de sympathie pour les sujets antiques. Il dit lui même : — Je ne sais quelle voix me criait : Non, les latins et les Grecs même ne doivent pas être des modèles, ce sont des des flambeaux, sachez vous en servir. Déjà la partie litté raire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des Laharpe, services que je n'ai jamais oubliés. Mais une chose que l'on comprendra facilement, c'est qu'en ébauchant des comédies et en cultivant des poèmes épiques, on ne s'enrichit pas. Béranger était donc sans le sou. Il en est de sa détresse comme de son regret de ne pas savoir le latin ; il Ta racontée en vers et eu prose. — J'étais si pauvre, dit il, que la pljis petite partie de plaisir me forçait à vivre pendant huit jours d'une maigre panade que je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, et, plein de l'espoir d'une gloire future, rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je révais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. — 0 que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre son charine jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre I — 0 printemps ! jeunesse de tannée I 0 jeunesse ! printemps de la vie I a dit Métastase. — Oh ! le bon temps où nous étions si malheureux ! disait Ninon. — Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans / dit à son tour Béranger. Cette lut^e contre la misère dura jusqu'en 1803. Ce fut, sans doute, pendant cette période que le poète connut Lisette et apprécia Frétillon. • L'admirable chanson des Gueux est, selon toute probabilité, un souvenir de ce bon temps. QaelDien se plaît et 8*agi(e Sur ce grabat qu'il fleurit ? C'est l'amour qui rend visite A la pauvreté qui rit. Ce grabat m'a bien l'air de faire partie des meubles meublants comme dit mon bail, le grenier du poète. Mais en 1803, une grande joie lui arrive. Presqu'aussi pauvre que Malfilâtre, presqu'aussi désespéré que Gilbert, il a l'idée d écrire à Lucien Bonaparte.

Lubien faisait lui-même des vers : il est vrai qu'il les faisait mauvais, témoin ^on poème de Charlemagne \ mais, chose rare dans l'espèce, il aimait ceux qui les faisaient bons. Nous ne voulons pas dire que les vers de Béranger fussent bons, mais bien certainement l'avenir y était en germe, et les Deux Sœurs de Charité, le Dieu des bonnes Gens^ Mon Ame^ les Fous, et tant d'autres merveilles semées par la main du seigneur dans l'âme du poète, devaient commencer dès-lors à sortir de terre comme la moisson en avril. A cette époque, Béranger était républicain ; c'est une ressemblance de plus avec Horace, qui, après avoir été tribun des soldats sous Brutus, devint le chantre d'Auguste. Mais établissons bien cette différence entre Horace et Béranger, c'est qu'Horace flatta Auguste vivant, et que Béranger ne chanta Napoléon qu'après sa mort, ou après sa chute, ce qui était plus courageux encore. « Mon épltre d'envoi, dit lui-même Béranger, je me le rappelle encore, était digne d'une jeune tête républicaine et portait l'empreinte de l'orgueil blessé de ifécourir à un protecteur. Lucien ne vit pas, ou ne voulut pas voir la trace de cet orgueil ; d'ailleurs, celui qui depuis devint prince de Canine n'était-il pas républicain, et ne refusa-t il pas plus tard le trône de Portugal? H est vrai que c'étai t un bien petit trône ^ Trois jours après, le poète avait sa réponse. — Lucien lui donnait un rendez -vous. Le jeune homme y courut le cœur bondissant de joie ; puisqu'il était reçu, il était protégé : Lucien n'eût pas voulu le recevoir pour le bonheur de le désespérer de vive voix. En effet, le poète avait trouvé un appui. Par malheur, Lucien quittait la France trois jours après cette entrevue. Mais, en- quittant la France, il se souvenait. Béranger reçut cette lettre ; « Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je vous prie d^ccepter ce traitement, et je ne doute pas que si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour- un des ornements de notre Parnasse ; soignez surtout la délicatesse du rhythme ; ne cessez point d'être hardi, mais soyez plus élégant. » Lucien, » Membre de l'Institut, m « Pendant les CentrJoui*s, dit le poète, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord.* Je le sentais; mais j'ai tou* jours penché à croire qu'à certaines époques, les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. > Notre poète n'était pas riche ; mais au moins il avait le pain et l'habit assurés. — Victum et vestitum, comme disaient les Latins, avec

lesquels, à son grand regret, il ne pouvait converser que par interprètes. Et cependant, rien ne reste de cette époque comme poésie ; il est probable qu'il fit dans la période suivante, de 1803 à 1806, le volume qu'il jeta au feu, lorsque la censure ne lui permit point de dédier son livre à Lucien. Il est vrai qu'à cette époque Landon venait de fonder les Annales du Musée, et que Béranger fut un des collaborateurs de l'immense ouvrage. Mais tout cela était en quelque sorte un bien-être d'accident, une fortune d'occasion ; ce n'était pas, nous ne dirons point cette médiocrité dorée d'Horace, que son imitateur était loin d'espérer, mais même cette modeste ambition que le poète formulait ainsi : De quoi vivre, avec un peu de loisirs. Cette ambition fut enfin réalisée. M. Arnault, l'auteur de Marins à Mintumes, obtint pour Béranger, de M. de Fontanes, |[rand maître de l'Univei-sité,

230 LE MONTE4211ST0. une place d'expéditionnaire dans les bnreaut de Vinstruction publique. La place était de cent cinquante francs par mois» dixhuit cents francs par an. C'était ainsi que s^accompfissait la troisième prédiction de la fée : . . . * . Vois-le sous ma baguette^ Garçon d'auberge, imprimeur ei commU. Une des chansons de Béranger est adressé à M. Arnault le jour de sa fête. Due note 7 consacre la reconnaissance de Béranger pour Tacadèmicien : • « Je ne livre cette chanson à Timpression, dit-il, que parce qu'elle m'ofTre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait point permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps et me sera toujours pré* ieuse. » La chanson porte la date de 1812, la note celle de 1815. Ce fut pendant qu'il était commis que Béranger abi^idonna tous les rêves de théâtre et de poème épique, et adopta définitivement la carrière de chansonnier^ i^oinme La Fontaine avait adopté celle de fablier. La première des chansons reconnues par Béranger porte la date de 1810 ; elle a pour titre : les Gourmands^ et s'adresse, selon toute probabilité, aux CambaceréS) aux d'Aigrefeuille, aux Grimod de la Reynière. Elle n'a rien de remarquable que d'être la source ass»» maigre du ruisseau, qui, au fur et à mesure qu il s'éloignera de cette source, deviendra un fleuve magnifique. La seconde chanson, qui porte la date de 18i0, est intitulée : la Musique. Elle prouve seulement une chose-, c'est que Béranger, en véritable Parisien qu'il est, n'entend rien à là musique. On demandait à Charles X, roi français s'il en fût. — Aimez-vous là musique, sire? — Je ne la crains pas, répondit le roi. Moins brave que le d(scendant de saint Louis, notre chansonnier la craignait, — surtout si elle était de Cimarosi ou de Weber. Et TOUS, gens de Vart, Pour que je Jouisse, Quand c'est du Mozarf, Que Ton m'averlissc. Nature ii*est rien. Hais l'on recommande , Goût ilalien. Et grâce allemande. L'année 1811 nous donne une chanson seulement : Le Morl vivml. On voit' par l'un des couplets, qu'il est déjà question de Texpédition de Russie. Faut-il aller guerroyer dans le Nord, Pciez pour moi, je suis mcrl ! je suis mort I Ooe près d'un fou, Tnn Taulrc se bravant, On trinque assis derrière un parafent, Je suis virant, Lieu vivant, Irès-vivant. Ces trois chansons présentent un progrès sensible Tune sur l'autre. — On y trouve la richesse de la rime et le culte de la forme qui sont, au génie de Béranger, ce j qu'une charmante toilette est à la beauté

d'une fèdilne. L'année 1812 fournit un contingent plus nombrëtxx que les deux précédehtes. Quatre chansons datent de 1812. la Bonne Fille ou les Mœurs du temps. Ne paé confondre avec Pr Hilton, A Antoine Amaull (i) : Ainsi soiHt. les gueux. Dans Ainsi ioit'ily un couplet fait allusion àroppressicn sous laquelle étouffait alors la pensée. Qu'on n'oublie pas que le poète était commis à l'instruction publique, c'est-à-dire à la machine pneumatique même. On rira des erreurs des ^ands. On ehansonnera leurs agents, Sans voir arriver i'algaaiil, Ainsi soit-il. La quatrième chanson est un chef d'œuvre, les Gueux, Voilà le premier éclair du génie, le véritable sourire de la muse. Tout le monde connaît cette merveil e d'entrain, de poésie, de pensée, de verve, de forme, et cependant notre plume, notre esprit, notre cœur, tout veut que noua la citions en entier. « Les gueux, les gueux, Sont des gens heureux, Ils a*alment entre eux, Virent loi gueux. • Des gueux chantons la louange. Que de gueux hommes de bim, H Atut qu*enfla Tesprit venffe, L'honnête homme qni n'a rien. Les gueux, etc. Oui, le bonheur c^t facile, An sein de la pauvreté, J'en atteste l'évangile» J*en atteste ma galté. Les gueux, etc. Au Parnasse, la misère, A longtemps régné, dit-on, Quels biens possédait Hraière, Une besace, un bâton. Les gueux, etc. Vous qu'afflige la détresse, Croyes que plus d'na héros. Dans le soulier qui le blesse, Peut regretter ses sabots. Les gueux, etc. Du faste qui nous étonne, L*excés punit plus d'un grand, DIogéne dans sa tonne. Brave en paix u;a conquérant. Les gueux, etc. D'un palais, l'éclat vous frappe, Hais Vennui vient 7 gémir; On peut bten manger sans napp«, Sur la paille on peut dormir* Les gueux» etc. Quel Pieu se plaît et s'agite Sur ce grabat qu'il leariI? C'est l'Amour qui rend visite A la pauvreté qui rit. Les gueux, etc. (I) C'est la chanson dont nous avons déjà parlé.

LE MONTE-CRISTO. 231 I/amilié que Vou regrette N'a pas qiiilté nos climats, Elle trlnqoe à la galnguette, Assise eatire deux soldats. Les gueux, les gueux» Sont des gens heureux, Hs s'aiment entr!eux, YiTent les gueux. France ! n'oublie pas cette dale de 1812. G'efll Taimée où un grand poète s'est tévél6. Quand les siècles seront écoulés^ quand les temps seront révolus^ quaiad le souvenir même des douleurs politiques sera éteint, quand t)ieu— sphinx sublime — aura donné aux nations le mot des grandes catastrophes, nous dirons à la Aussie victorieuse^ à l'Autriche traître, à la Prusse douteuse, que vous reste-t-il de Tannée de la grande lutte» où, comme Jacob, la France a plié pour la première fois les reins, sous l'étreinte de l'ange de la mort ? Rien que le souvenir stérile de votre alliance avec la neige et le froid. Il nous reste à nous la révélation du poète qui, ÛIs pieux, a eu, seloii Texpression d'un autre poète,, des chants pour toutes nos gloires, des tarmes pour tous nos fhatheurs. de laquelle il allait pénétrer par trois points différents ; dans tout ce qui restait de Tempire — et de l'empire il ne restait que la France — on entendait retentir le cri aux armes! Deux chansonniers poussèrent leur cri comme les autres. Désaugiers et Béranger. Seulement Désaugiers devait le renier et Béranger le poursuivre. La chanson de Désaugiers, sur l'air du Premier pas^ commence par ce couplet : 1813 ne fournit que trois, chansons au recueil de *Béranger. a La première est le Roi d'Yvetol^ la plus populaire peutêtre des chansons de notre poète. C'était de Topposition, légère, il est vrai ; mais c'était deTopposition. II n'agrandit point ses Etats, Fut un voisin commode, Et, modèle des potentats» Prit le plaisir pour code. Ce n*est que lorsqu il empira. Que le peuple qui Tenterra Pleura. Oh 1 oh ! oh I oh I ah ! ah 1 ah ! ah ! Quel bon petit roi c'était là t . La ! la ! M. de Fontanes entendit parler de la chanson, il voulut l'avoir. Non-seulement Béranger la lui donna, mais il la lui chanta pour lui apprendre l'air. L*air et la chanson arrivèrent jusqu'à l'empereur. Il retint la chanson, mais ne put retenir l'air. Louis XV et Napoléon sont les deux souverains qui ont chanté le plus faux de la monarchie. La seconde chanson de Tan 1813 est le Sénateur. Elle était destinée à dérider le sourcil froncé peut-être par le roi d'Yvetot. La troisième fut Y Académie et le Caveau. Il existait autrefois, et il existe encore aujourd'hui, une académie chantante, appelée le Caveau moderne. Aujourd'hui elle ne fait guère plus de bruit que sa s(Bur aînée, et l'on ne se doute pas davantage qu'elle existe. Mais alors qti'elle était présidée par Désaugiers et qu'elle comptait au

nombre de ses membres Armand Gouffé, Radet, Barré, Rougemont, Dumersan, Moreau, elle avait son retentissement en France et même à l'étranger. Ce fut en 181 3 que Béranger, qui ne voulut jamais être de la grande.Académie,«6ollicita et obtint la faveur d'être de la petite. La chanson qui lui tint lieu de discours de réception n'est pas une des meilleures qu'il ait faites. 1814 arrivait; Vennerai enveloppait la France^ au cœur Il est chez nous, cet ennemi sauvage , Cet ennemi du nom français Jaloux, Sa Yoix nous flatte et son bras nous entrage, Que ce aeul c^i redouble notre rage, Il esi chez nous. La. chanson de Béranger sur l'air fîa», gaij marions-nous commençait par ce couplet : Gai, gai, serrons les rangs, Espérance De la France. Gai, gai, serrons les rangs. En avant Gaulois et Francs. D'Âttrlà suivant la voix, » ie bîffbare Qu'elle égare, Vient une seconde fois Périr dans les champs gaulois. 9 Une seconde chanson suivit de près la première, — elle était Intitulée : Ma denHir'e chanson peulritre^ et elle porte la date de 1814. Selon toute probabilité, elle fut chantée au caveau. Le poète avait déjà fait connaissance avec la première Lisette, — ^ la Lisette aux Infidélités, — un des couplets de la chanson noué initié aux craintes inspirées au poète, cette ter reuir tant soit peu légère avec laquelle il s'est familiarisé par la suite. Je possède jeune maîtresse Qui va courir bien des dangers, Au fond, Je crois que la traîtresse Désire un peu les étrangers. Certains excès q^c Ton déplore Ne Vépouvantent qu*à demi, Mais cette nuit me reste encore Autant do pris sur l'ennemi . Dans le couplet suivant, le poète prenait un engagement fidèlement tenu depuis, — et auquel autant qu'à son beau génie il doit son immense popularité . Amis, s'il n*est plus d'espérance, Jurons, au risque du trépas, 9iie pour Teunemi de la France Nos voix ne résonneront pas. Mais il ne fiiut pas qu'on ignore Qu'en chantant le cygne a Uni, Toujours Français chantons encore, Autant de pris* sur l'ennemi. Le 20 mars, les alliés entraient à Paiis. Au mois de mai delà même année, Béranger chantait,— c'était sa manière de publier,— chantait deux chansons : La première, intitulée : Le hon Français. La seconde, Roger Bontemps. Le bon Français^ une noie de Tauteur s^ charge de

 nous rapprendre, fut chantée devant les aides-de-camp de l'empereur Alexandre. L'esprit delà chanson est renfermé dans les quatre premiers vers de son premier couplet. J*aimequ*iiii Knsse soit Russe Et qa*ua Anglais soit Anglais, Si l'on est Prussien en Prusse « En France, soyons Français. Lorsqu'ici nos cœurs émus Comptent des Fronçait de plus. Mes amis, mes âmis^ Soyons de notre pays. Mais on le voit par cette chanson même, il n'y a point encore chezBéranger de parti pris contre les Bourbons qui s'élèvent, — ni de regrets exprimés pour Napoléon qui tombe, — au contraire, le poète pense à se rallier. • Louis, dit-on, fut sensible Aux malheurs de nos guerriers, Dont l'hirer le pins terrible A seul flétri les lauriers, Près des lys quHl soutiendront Ces lauriers reverdiront. Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays. Au reste, voici ce que le poète dit lui-même à propos de ses sentiments politiques à cette époque : « Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'Empereur ; ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de Tégalité victorieuse ; cette admiration, cette idolâtrie, (}ui devaient faire un^our de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'Empire. — En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la république m'avait appris à adoiBr. — Au retoiu* des Bourbons, qui m* étaient indifférents ^ leur faiblesse' me parut devoir rendre plus facile la renaissance des libertés nationales , on nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles. — Malgré la charte, j'y croyais peu. — Ouant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénouement fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut point d'abord décidément contraire aux maîtres que Von venait d*exhumer pour lui. — Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai e$i présence des étrangers, frondant déjà, toutefois, quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée. » On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons. — Ce que je viens de dire répond à cette accusation que peu de personnes aujourd'hui tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence. » ^ous verrons ces illusions s'éteindre dans Tesprit du poète, et une chanson nous exprimera le commencement de ses craintes. Revenons à cette seconde chanson, publiée ^ans le mois de mai 1^14 : Roger Bonlemps. Roger Bontemps est un chef-d'œuvre dans le genre du Roi d*Yveiot. Même

entrain, même verve, même bonhomie. Je ne sais si le Roi d'Yvetot a été fait sur un type quelconque, mais j'ai encore connu Thomme qui a servi de modèle à Roger -Bontemps. Il s'appelait Billoux, et était bor^e ; mais Tabsence de cet œil, qu'il avait perdu je ne sais où, ni comment, ne Tattristait en aucune façon. Il portait un emplâtre noir sur Vœll crevé» voilà tout. Cela n'embelUssait point BUlonx, Mais Billoux n'avait aucune prétention à l'endroit des femmes. — Son ventre, qui n'eut depuis qu'un rival, celui de Lepeintre jeune, l'isolait de tout contact charnel. N'ayant pu le fixer au majestueux, comme avait fait Biillat-^ivarin, il mettait son amour-propre dans son accroissement indéfini.— Son ambition était d'arriver au poids hnmense de trois cent cinquante livres. Dieu, qui le comblait, permit qu'il y parvint. Le jour où, après s'être pesé, Billoux reconnut qu'il avait atteint le poids désiré, il écrivit à tous ses amis, tant en son nom qu'au nom de la science, /oyftf^^i d* avoir enfin constaté le degré d'extension auquel la peau humaine peut atteindre, n les invitait à venir admirer, en dînant, ce magnifique travail de la nature, et terminait en disant : Il Y A GRAS ! Nous l'avons dit, cette chanson était un chef-d'œuvre. Elle popularisa Billoux. Au moment où je le connus, le malheureux était en train de perdre cette popularité que lui avait faite lé chansonnier. C'était rheure la plus acharnée de la guerre des Turcs contre les Grecs. Or, pour ne pas être de l'avis de tous, et peut-être bien aussi parce qu'il était homme d'esprit, Billoux s'etant fait turcophile, anathèmatisant en plein café des Variétés et les Grecs et ceux qui faisaient des vers sur les Grecs. De' la l'impopularité de Billoux. J'ai perdu de vue Billoux en 1825 ou 26, et ne me suis jamais inquiété de ce qu'il était devenu. Pendant cette même année 1814, Béranger fit encore Y Age futur et la Grande Orgie. Deux couplets de cette dernière chanson font allusion à la situation de l'époque. loin dn fracas Des combats, Dana nos Tins délicats Mars a noyé ses foudres. Gardien de nos Arsenaux, Cédo^nous les tonneaux Où vous mettiez tos poudres. Fi ! d'un honneur Suborneur, Enfin, du Trai bonbeur, Nous porterons les signes, Les rois boiront Tous en rond ; Les lauriers serviront , D*échalas à nos vignes . Le vin charme tous les esprits ; Qtron le donne Par tonne, Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris, Gris î Au reste, malgi*é cette glorification du vin dans un parejl moment, j'ai toujours soupçonné Béranger de se vanter à. tort à Tendroit de deux choses : De la bouteille et de Lisette. J'ai beaucoup connu Béranger, j'ai vécu dans son intimité, non pas précisément domiciliaire ^ mais amicale. — Depuis un grand service qu'il m'avait rendu

et dont je parlerai en temps et lieu, je l'appelais mon père ; et les jjurs où il était content de moi, il m*appelait son fils. Eh bien ! je le répéterai, à mon avis, la chanson s ur la double ivresse était de lia poésie.

LE MONTE-CRISTO 233 lion délire fut extrême, Bfais aassl qu'il dura peu ! Ce n'est plus Nœris que]*aime Et Nœris 8*en fait un jeu. De ces ardeurs inûdèles. Ce qui reste c*est, qu*eii(ln, Depuis i Vamour des belles,]*al mêlé le goût du Tin. ^ Une anecdote à Tappui de ma négation : En 1845, j'habitais Sain t*Germain ; Béranger vint m'y voir. C'était Tété, il faisait chaud, je dis lu domestique d'apporter tme bouteille de vin de Champagne et ti-ois verres. Mon fils était là. Le domestique rentra, portant le tout sur au plateau. -r Qu'est-ce que cek? demanda l'auteur du Diea des bonnes gens. — Vous le voyez, cher père, c'est du vin de Champagne, répondis je ? — Est-ce que tu crois que je bois du vin de Champagne? — Et pourquoi n'en boiriez-vous pas — Je ne suis pas assez riche. Mon fils s'approcha. — A quel tonneau tirez-vous donc celui que vous buvez dans vos chansons? lui demanda- t-il. — A la fontaine du coin, morveux, répondit Béranger. Ce fut pendant la première restauration que Béranger fit sa chanson de vieux habits, vieux galons. Ce n'était pas encore de Topposition, ce n'èlait que de la satire. Un temps fameux, par cent batailles. Mit du galon sur bien des tailles ; Dç galons même étaient couverts Les habits <erts ! Les valets, troupe chamarrée, Troqueut aujourd'hui leur livrée. . Que d'habits bleus nous étalons ! Vieux habits, vieux ^lons ! De m'enrichir, J'ai l'assurance l * On fêtera toujours en France, Eu ville, au théâtre, à la Cour, L'habit du jour ! tiens vêtus d*or et d*écarlate, Pendant un mois chacun vous flatte, Puis, à vos portes, nous al!ons.: Vieux habits ! vieux galons ! Sur ces entrefaites eut lieu le retour de Tile d'Elbe. Béranger qui, plus tard, fera les souvenirs du peuple, ne souffle pas le mot de ce retour dans ses chansons ; c'est que malgré les belles promesses que Napoléon fait à la France, il doute. • Dans les Cent Jours, dit-il, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point ; « je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellemént, ce n'était point pour delà qu'il était donné au monde ; tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée : la Politique de Lise (1), dont la forme a si peu de rapport avec le fond. • Et, en efTet, les conseils donnés à Lise sont en réalité donnés à lex-prisonniçr de l'Ile d'Elbe, au futur prisonnier de Sainte-Hélène. Comment la chose est-elle possible ? Jugez-en par deux couplets : n) Ov plitdt Tmité d€ politique à VuMge de Lise. Par excès de coqnetterie, 'lll'emme ressemble aux conquérants v^i vont bien loin de leur patrie Domptcr cent peuples différents ; ^ sont de teiTibles coquettes, Mmitez pas

leurs vains projets, l'^se ne fais plus de conqnétes Pour le bonheur de tes sujets I Lise, en vain, un roi nous assure Que. s'il règnîf, il le doit aux cieux, Ainsi qu*à la simple nature. Tu dois de charmer tons les yeux Bien qu*en des mains comme les tiennes Le sceptre |>asse sans procès. Do nous, il faut qce tu le tiennes Pour le bonheur de tes sujets. A la même date, il faut mettre VOpinion de c}fs demoiselles et le Nouveau Diogène. Enfin arrive Waterloo. Le mois suivant, Béranger fait une de ses plus ravis* santés et de ses plus mélancoliques chansons. Ma mie, ô vous que jadorc, * Nais qui vous plaignez toujours Que mon pays ait encore Trop de part à mes amours, Si la politique ennuie. Même en frondant ses abus, Rassurez-vous, ma mie, Je n'en parlerai plusl \a France, que rien n*égale Et dont le monde est Jaloux, Etait la seule rivale ^ Qui fût à craindre pour vous. Mais, las, J'iii, pour la patrie. Fait trop de vœux superflus. Rassurez vous, ma mie. Je n*en parlerai plus. Oui, ma mie, il faut vous croire. ^ Faiisons-nous d'obscurs loisirs ; Sans plus songer a la gloire, Dormons au sein des plaisirs ! Sous une ligue ennemie Les FrançiHs sont abattus. Rassurez-vous, ma mie, Je n'en parlerai plus ! Ici Béranger est arrivé à la moitié de sa carrière et à Tapogée de son talent. Il a trente-cinq ans, une forme toute personnelle, un champ immense à moissonner. Ce sont les Bourbons qui sèment pour lui. • Cette fois il le sent bien lui-même ; aussi v^rs la même époque fait-il la.ravissante chanson dont nous avons déjà cité deux vers, et dont nous allons citer le premier et le dernier couplet. Jeté sur celte boule. Laid, chétif et souflfirant, Etouffe dans la foule, Faute d'être assez grand. Une plainte touchante De ma bouche sortit ; * Le bon Dieu me dit chante, Chante, pauvre petit, Chanter, ou Je m'abuse Est ma tâche ici-bas. Tous ceux qu'ainsi J'amuse Ne m'aimeront ils pas ? Quand un cercle in'enchante, Quand le vin divertit, Le bon Dieu jne dit chante. Chante, pauvre petit.

234 LE M0NTE-€R1ST0. Et d'abord, les chBxxia du pauvre petit, qu'une postérité de huit jours a déjà fait si grand, sont pour TexH. Son ami Arnault part pour Bruxelles ; Béraiiger fait les Oiseaux^ cette élégie de tous les tertips, que la France, mère généreuse, chantera aux exilés de toutes les époques. L'hiver, redoublant ses ratages. Dérobe nos toits et nos champs, Les oiseaux sur d'autres rivages Portent leurs amours et leurs chanls , Hais le calme d'un autre asile Ne les rendra point inconstants. Les oiseaux que Thiver exile Reviendront avec le printemps. Puis s'échappent*en abondance, comme le grain d'une gerbe, comme Teau d*un torrent, toutes ces merveilles de cœur, d'art, de verve et de poésie, qu'on appelle les Deux SœuTi de charilé^ V Homme rouge ^ les Infidélités de Lisette^ Mon curéy le Marquis de Carabas^ Paillasse. Arrâtooft-aous court au titre de cette dernière chanson . * A mauvaise intention, ou tout simplement sans bonne ni mauvaise intention, on a dit que par Paillasse^ Béranger avait voulu désigner Désaugiers. Pour les gens de bonne foi c'était une erreur, pour les autres un mensonge, pis que cela, une calomnie. Béranger n'a jamais eu même l'idée d'une mauvaise action, et c'eût été une mauvaise action que d'attaquer ainsi l'homme qui l'avait accueilli, reçu, fêté, chanté. On vous dira : savait-il être aimable? Et sans rougir, vous direz : Je Taimais. D'un trait méchant se monire-t-il capable ? Avec orgueil vous répondrez : Jamais. Comment le poëte qui en décembre 181 5, faisait à propos de la nomination de Désaugiers à la direction du Vaudeville, la charmante chanson : Bon Désaugiers^ mon camarade^ Mets dans ta poche deux flacons I Puis rassemble, en versant rasade, Nos auteurs piquants et féconds ; Bamène-les dans l'humble asile, Où renaît le Joyeux retrain : Eh I va ton train. Gai boute entrain. Et rends enfin an vaudeville Ses grelots et son tambourin. Comment ce poëte eût-il trois mois après, dit du même homme : J'snis né paillasse, et mon papa. Pour m'iancer sur la place, D*un coup d'pied queuq'part m'attrapa, Et m*dit : Saute paillasse. Tas rjarret dispos, Quoi qu' t*a Tventregros Et la fac' rubiconde. N'saute point z'à demi, Paillasse, mon ami, • Saute pour tout le monde. Ce qui contribua à accréditer ce bruit, c'est que dans une des illustrations de. Béranger, le peintre chargé de faire la vignette de Paillasse^ trompé sans doute par ce faux bruit, donna à Paillasse la ressemblance de Désaugiers. Les gens qui se prétendirent mieux instruits appliqué-? rent la satire à Martàinville. Cette fois la chose est possible, quoique notre avis personnel soit que la satire désignait cette triste générali

té de Paillasses qui sautent pour ttmt le moiuf^, sans désigner peraonne en particulier. Pourquoi chercher l'individu quand l'espèce est si riche? On etM; dit que le poëte secouait à la fois tous les grelots de sa marotte pour s'étourdir sur la tristesse des temps, et que dans les intervalles il fermait les yeut pour ne pas voir, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre. Mais tout à coup ce rire nerveux et prokmgè s'achève dans un sanglot, et cette aâomble élégie ihlituldê : Mon Ame^ monte au ciel toute trempée dô larmes. Là commence pour le poète une nouvelle période, sa période la plus brillante, la plus poétique, sa période qui donnera VOrage, le Dieu des bonnes Gens, le Vieuâs Drapeau, la Vivandière, les Dmtx Cousins, les Btûiies qui /lient, la Bonne Vieille, le Champ d'Asile, le Cinq mni. C'est la première fois que Béranger passe de la chanson à l'ode. Vous avez vu tomber la glinrt D'un llion trop insulté. Qui prit Tautel de la victoire, Pour l'autel de la liberté. Vingt nations ont poussé de Thersite, Jusqu'en nos mnrs, le char injurieux I Ah / sans regret, mon âme, partez vile ; En souriant, remontez dans les deux I Cherchez au-dessus des orages Tant de Francis morts à propos, Qui, se dérobant aux outrages. Ont an ciel porté leurs drapeaux. Pour conjurer la foudre qu'on irrite. Unissez-vous à tous ces demi-dieux. Ah I sans regret, mon âme, partez vite, En souriant, remontez dans les cieux I N'attendez plus, partez mon âme, Doux rayon de l'astre étemel. Mais passez des bras d*nne femme Au sein d'un Dieu tout paternel. L'at pétille, à défaut d'eau bénite ; De vrais amis viennent fermer mes yeux. Ah ! sans regret, mon âme partez vite. En souriant, remontez dans les cieux ! Dieu n'eût point permis que le même honune eût fait, dans la même année, une mauvaise action, oomme Patllasse, et un chef-d'œuvre comme Mon Ame! * Le premier recueil de chansons porte la date de 1815, le second, de 1821. — Le premier, si inoffensif qu'il fût, avait failli faire perdre sa place au poète Le poète comprit qu'à Tapparition du second sa place était perdue. — n ne voulait pas être destitué, il donna sa démission. Le jour où il donna sa démission, il chanta, pour la première fois, le Dieu des bonnes gens au Moulin-Vert. Qu'était-ce que le Mouhn-Vert ? Nous allons vous le dire. Le Moulin-Vert était un cabaret situé à la barrière du Mont-Parnasse; il était tenu par une bonne femme que ron appelait la mère Saguet, et avait été mis en vogue par Thiers, Armatid Carrel et Chenavard. Il devint peu à peu une espèce de succursale démocratiqiie du caveau. Béranger était président de cette société chantante. La certitude de trouver là l'illustre chansonnier attira nombreuse société ; la salle et les jardins furent bientôt trop étroits pour

contenir les tables : elles débordèrent, s'étendirent autour de la maison, et finirent par gagner la plaine. II. y eut des jours où Ion en compta jusqu'à cent.

LÉ MONTE-CRIStO. 13b En mettant chaque table, en moyenne, à dix convives, cela donnait un total de mille dîneurs. La mère Saguet était menacée de devenir millionnaire dans un temps très-court, lorsque la même cause qui avait fait la fortune fit le désastre. « La police s'inquiéta de ces réunions politico-chantantes, dont le président-poète attaquait l'Europe coalisée, prédisait la sainte-alliance des peuples, réhabilitait Waterloo et apoihéosait Sainte-Hélène. D*abord on s'en prit au grand coupable. — M. de Marchangy , auteur de la Gaule poétique^ lança un réquisitoire contre Béranger. Béranger y répondit par une charmante chanson : il n'en faisait plus d'autres. QaiUex la lyre, û ma muse» . Et déchiffrez ce mandat ; Vous toyez qu'on vous accuse De plusieurs crimes d'Etat. Pour un interrogatoire; Au palais comparaissons « Plus de chansons pour la gloire. Pour Varaoor, plus de chansons. Suivez-moi, G*est la loi; Suivez -moi, De par le roi. Les i limes d'Etat dont était accusé le poète étaient la triple inculpation 4'insulte envers la Majesté royale, dans Malhurin Bruneau^ dans te Loi Christophe, dans la SainteAlliance barbaresque, dans les Deux Cousins l3t dans le Yievx Drapeau; envers la morale publique, dans /'Optnt on de ces Demoiselles, dans le Vieux Célibataire, dans le Voisin; et envers la religion, dans ï'^n/er, le bon Dieu s'éveillant , les Clefs du Paradis, le Chantre de Paroisse et les MissionnairesDeux lignes de points remplaçant deux vers supprimés par l'imprimeur, devinrent Tune dds plus sérieuses charges que fit valoir contre Taccusé M. l'avocat général. L*accusé, défendu par M« Dupin aine, fift condamné à troiç mois de prison, qu'il fit à Sainte-Pélagie. Comme cela devait arriver, sa popularité en redoubla et sa verve aussi. En 1825, quelque temps après la mort de Louis ^YfH, le poète publia un nouveau recueil. La date est indiquée par le premier couplet de la chanson qui lui sert de préface : Allez, enfants, nés sous un autre règne, Sous celui-ci, quittez le coin du feu ; Alleii partei. bien que pour vous je craigne Certaines gens qui pardonnent trop peu. On m*a crié : Toccasion est bonne, Tous les partis rapprochent leurs drapeaux ; Allez* enfiints, mais n'éveillez personne. Von médecin m*ordonne le repos ! M. de Villèle laissa passer le recueil, sans le poursuivre; il est vrai que cette édition était expurgata^ comme l^poète le dit lui-même. SI Ton disait, la gailé vous délaisse, Yous répondrez, et pour mdi, J*cn rougis : • De notre père accusant la faiblesse, > Les plus joyeux sont restés au logis ; Ces égrillards iraient, dliumeur bouAbnne, Pincer au lit le diable et ses suppôts. Allez, enfants, mais

n'éveillez personne, Mon médecin m'ordonne \\s repos. II est Vrai que ces igrillarts , cimme lés ifppéllë le poète, ne purent rester au logis^ —ils en sortirent, confiaiits dans la parole mielleuse de M. Martignac, et le {lodtè, défendu par M. Barthe, fut condamné à dix mille francs d'amende et à neuf mois de prison. Ces neuf mois de prison, il les fit, celte fois^i lÂ Fôt^ce. Quelque temps auparavant j'avais été mis en relation aveo Béranger dans des circonstances que je dois rapporter ici, — ces circonstances appartenant autant à sa vie tiu'à ia mienne. Je venais de faire Henri III. — Henri III était une chose, on ne savait encore comment appeler cela, une chose tellement osée, qu'on me donna le conseil de ne pas là lire d'emblée au Théâtre-Francàis, mais d'en faire une lecture préparatoire. Firmin m'offrit son salon. Flrmin, avec qui j'étais trés-lié, était tré»*lié lui-inéme avec Béranger. 11 se chargea d*inviter le poète à là lecture. Béranger était alors à l'apogée de sa puissance. Benjamin Constant venait de dire de lui ce mot proverbial : — Ce bon Béranger, — il croit faire des chantons, — > il fait des odes. C'était surtout le peuple qui glorifiait Béranger ; — Fins^ tinct des masses ne se trompe point, il sentait très -bien une Béranger était un ardent mineur, que chacune île ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône, et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée ^ar la* quelle il entrerait un jour aux Tuileries. Aussi Béranger jouissait d'une influence énorme ; — c'était à qui de tous les partis aurait Béranger. — On avait , disait-on, — la chose était peu croyable sous les Bourbons de la branche aînée, mais on ne la disait pas moins, — on avait, disait-on, offert la croix à Béranger, et Béranger avait refusé la croix ; — on lui avait offert une pension, et Béranger avait refusé la pension ; — on avait enfin offert l'Académie à Béranger, et Béranger avait refusé rAcadé-^ mie. — Il en résultait que personne n'avait fimmgw et qu'au contraire Béranger avait tout le monde. On savait Béranger ccmplétemeht acquis aux idées nouvelles. En 1833, c'est-à-dire dix ans plus lard, il écrivait : t C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau, — courage donc, jeunes gens, — il y a de la raison dans votre audace. » Il était donc probable que, si Béranger ne pouvait rien pour la réception de l'ouvrage, il donnerait au moins un bon conseil à l'un des plus audacieux champions, non pas de Yicôle nouvelle, il n'y avait encore que des écoliers^ mais pas d'école, à l'un des plus audacieux champions des idées nouvelles. Béranger vint, Henri ///fut lu. J'ai oublié la date de cette

soirée ; c'est une des ingratitudes de ma mémoire; cette soirée avait décidé de ma vie. L'effet de la lecture fut immense. Quoique l'esprit de Béranger soit médiocrement appréciateur de la forme dramatique, il se sentit pris comme les autres au troisième et au cinquième acte, et n'hésita point à me prédire un grand succès. A partir de cette soirée date pour moi, de la part de Béranger, une amitié, je pourrais presque dire une paternité, qui ne s'est jamais démentie.

236 LE MONTE-CRISTO. Je lus la pièce au Théâtre-Frauçais le 17 septembre 1828; elle fut reçue par acclamatioii. Le 18, les jourQaux anuoDcèrent la réception. Le 19, le directeur général de radministration de M. le duc d'Orléans me fit inviter à passer chez lui. C'était un petit bossu fort vaniteux, décoré de Saint-Janvier de Naples, et que Ton appelait, par suite de cette décoration, le chevalier de Broval. IVon ton moitié doucereux, moitié railleur, il daigna m'expliquer que la littérature et la bureaucratie étaient deux ennemies qui ne pouvaient vivre ensemble. Or, sachant que, malgré leur antipathie naturelle, je voulais les allier, il m'invitait à choisir entre elles. Je compris que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout.. Je laissai M. de Broval arrondir ses phrases, caresser ses périodes, et, lorsqu'il eut fini : — Monsieur le chevalier, lui dis-je, je crois comprendre, à votre discours, que vous me laissez le choix entre ma place de commis expéditionnaire et ma vocation d'auteur dramatique? — Mais oui, monsieur Dumas, répondit le chevalier. — Ma place, continuai-je, fut demandée au duc d'Orléans par le général Foy ^ rfle fut accordée par le duc d'Orléans sui* cette demande ; j'attendrai donc, pour donner la démission de ma place ou accepter ma destitution, que mon exeat me soit signiflé'de la bouche ou de la main de M. le duc d'Orléans — Ouant aux cent vingt-cinq francs que je touche par mois, comme M. le chevalier m*a laissé entendre qu'ils grevaient d'une façon exorbitante le budget de son Altesse Royale, je les abandonne à l'instant même. — Ah ! ah! fit M. de Broval étonné, et votre mère, monsieur I et votre mère ! — Comment ferez vous ? — Cela me regarde, monsieur. Et je m'apprêtais à sortir. Faites attention, monsieur Dumas, me dit M. de Broval, à partir du mois prochain, vous ne toucherez plus de traitement. Hais à partir de ce mois-ci, si vous voulez, monsieur; ce sera cent vingt-cinq francs que vous économiserez à Son Altesse Royale, et je ne doute pas que Son Altesse ne vous sache gré de cette économie. Sur ce,^e saluai une seconde fois et me retirai . Trois jours après, je fus ofiiciellement avetti que mes appointements étaient suspendus. J'y comptais ; mais j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné cette fermeté. J'étais résolu de m'adresser à Béranger, et, par son înlermédiaiTe, de demander mille écus à emprunter à Laffltte, sur mes droits d'auteur de Henri IIL J'allai trouver Béranger ; il me conduisit chez Laffitte, lui dit deux mots en particulier, et, dix minutes après, je sortais de chez l'illustre banquier avec deux années de mes appointements dans ma

poche. Voilà le service que m'a rendu Béranger.-^Mais, par un capiice étrange, plus j'ai voulu m'en souvenir vis-à-vis de lui, plus il s'est entêté à l'oublier. Dans les derniers temps de sa vie, il protestait même ne m'avoir connu qu'à la Force. C'était une idée à la Béranger. J'allai, en effet, le voir en 1829 à la Force ; il y avait une assez jolie petite chambre, plus jolie que celle dans laquelle il est mort,— et où il recevait bonne compagnie | Il venait d'achever sa charmante chanson : Jf^^/otfr^ flrfljf de 1829. Béranger avait passé à Sainte Pélagie son carnaval de 1 821 ; il y passait les jours gras de 1 829. Chacune de ces deux dates lui avait inspiré une chanson ; mais celle de 1 829 a une amertume que n'a pas celle de 1821. Dans la première, le poète se contente de chanter; dans la seconde, il menace. Mon bon roi, Dieu tous tienne en joie ; Bien qn*en butte à votre courroux, Je passe encore, i^râce à Bridoie, Un carnaval sous les verrouz. Ici fallait-il que je vinsse Perdre des Jours vraiment sacrés ! J*ai de la rancune de prince ; Mon bon roi, vous -me le paires. • La veille, M. Viennet était venu le voir ; la chanson dont nous venons de citer le premier couplet n'était pas encore finie. — Eh bien I mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de la Philippide^ combien avez-vous déjà fait de chansons depuis que vous êtes sous les verroux? — Pas encore tout à fait une, répondit Béranger. Croyezvous donc qu'une chanson se fasse comme un poème épique? J'ouliiiais de dire que, lors de ma visite à la Fore* ffenri IIJ était joué, et Laffitte remboursé. Je ne revis Béranger que le !«• août. C'était chez Laffitte ; il venait de faire nommer LouisPhilippe roi de France. Faire nommer est le mot, j'en appelle à tous ceux qui assistèrent aux conférences de l'hôtel Lafiltlp^ J'arrivais de mon expédition deSoissons. J'avais rencontré dans la rue quelques-uus de nos républicains désespérés, qui m'avaient dit ou les choses en étaient, et la part que Béranger y avait prise. , En arrivant chez Laflitte, je me trouvai au milieu de trois ou quatre cents personnes qui attendaient. Une porte s'ouvrit. M. de Sébastiani parut, la figure radieuse, et nous jeta ces mots : « Messieurs, vous pouvez annoncer à tout le monde qu'à partir d'aujourd'hui le roi de France -s'appelle Philippe VII. Le coup me fut rude, je l'avoue. En ce moment Béranger passa. Je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle ; et riant et grondant tout à la fois : — Ah! pardieu, lui dis-je, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père. — Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? me répondit-il. — Oe que vous avez fait, malheureux I Vous avezfait un roi. Sa figure prit cette expression doucereusement sereine qui

lui était habituelle. — Ecoute bien ce que je vais te dire, mon enfant ; je n'ai pas précisément fait un roi, non. — Ou'avez-vous fait alors ? — J'ai fait ce que font les petits Savoyards quand il y a de l'orage ; j'ai mis une planche sur le ruisseau.

LE monte-4:risto. 2S7 • La révolution de juillet, dit Béranger dans sa préface de 1833, a aussi voulu faire ma fortune; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure*, de résister ; tous, ou presque tous mes amis ont passé au ministère ; j*en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par Is^ basque, malgré les efforts qu'ils font pour en descendre. • J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. • Ce que nous dit ici Béranger en prose, il nous l'avait déjà eût en vers charmants. Voyez plutôt. A MES AMIS DEVENUS MINISTRES. Non, mes amis, non, Je ne veux rien être, Semés ailleurs places, titres et croix. Non, pour les c^urs, Dieu nem*a pas fait naître : Oiseau craintif, Je fuis la gin des rois. Que me faut-il 7 M^iltresse à Ûue taille. Petit repas et Joyeux entretien ; De mon berceau, près de bénir la paille, Kn me créant, Dieu m*a dit : Ne sois rien ! Aux premiers coups de fugil tirés par la révolution de 1 830, Béranger s'était écrié : — C'est sur moi que l'on tire ! — Comment cela ? — Eh oui ! Ne voyez-vous pas ce qu'ils font, les malheu reux I ils détrônent la chanson ! Le mot avait été répété à la tribune par je ne sais quel député du centre. Èéranger le croyait en effet. Le nouveau roi se chargea de le détromper. Béranger était à l'affût ; il saisit l'occasion aux cheveux. Toute détrônée que fût la chanson, il tenait son volume prêt. Le volume fut lancé comme une bombe, avec celte chanson, en manière de préface : Oui, cbanson, muse ma fille, J'af déclare net Qn*avec Charles et sa famille, On te détrOncraiî. Mais, chaque loi qu'on nous donne, Te rappelle ici. Chanson, reprends ta couronne, — Messieurs, grand merci ! Je croyais qu*on allait faire Du graud et du neuf, Elargir an peu la sphère De quatre-vingt neuf. Mais point :'— On rebadigeonne Un trône noirci. Chanson, reprends ta couronne, — Messieurs^ grand merci t « Quant à moi, dit-il, qui jusqu'à présent n'ai eu qu*à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arriére, bonhomme! laisse -nous passer I ce que llngrat pourrait faire avant peu. je sors de la lice, pendant que j ai encore la force de m'en éloigner, trop souvent au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer, mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. — Je me hâte de gagner le mien, — quoiqu'il soit un peu dur. Te voUi donc restaurée, Chanson, mes amours ; Tricolore et sans livrée. Montre- toi toujours. Ne crains plus qu*on t'emprisonne. Du moins à Poissy Chanson, 'reprend ta

couronne, Messieurs, grand merci ! Mais pourtant laisse en Jachères Mon sol fatigué. Mes Jeunes rivaux, ma chère, Oniunciel si gai, Ches eux la rose foisonne Ches moi le souci I... Chanson reprend ta couronne Messieurs, grand merci I Messieurs, grana merci i Le poélc, dans sa préface, donnait en prose Texplication dp re dernier cou plot. » Ouoi , — vous ne ferez plus de chanson ? Je ne pro* mets pas cela, entendons - nous , de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Au jour du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre, bon gré malgré, il faut trafiquer de la muse ; le commeree m'ennuie, je me retire , mon ambition n'a jimais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours, elle est satisfaite, bieji. que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse pas même espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. • Maintenant, voyons ce que le chansonnier nous donnait dans son adieu. Il nous donnait : les Fous, les Contrebandiers, Jacques, Jeanne la Rousse, Escousse, la Prédiclion de Nostren damus pour V an deux mil, le Vteux Vagabond, etc., etc. L'adieu était terrible, — c'était J'adieu du Parthe ; à la monarchie qu'il fuyait, — il lançait : la République. Voulez-vous un échantillon de chacime de ces chansons? Voici, — nous commençons par \esFous. • Combien de temps une pensée, Vierge obscure attend son époux? Les sots la traitent d'insensée, Le sage lui dit, — ' caehei-yous. Mais la rencontrant loin du monde Un fou qui croit au lendemain L'épouse, — Elle devient féconde Pour le bonheur du genre humain. Qui découvrit un nouveau monde ? Un fou qu*on taillait en tout lien. Sur la croix que son sang inonde Un fou qui meurt nous lègue un Dieu I Si demain oubliant d'éctore. Le Jour manquait ? Eh bien, demain. Quelque fou trouverait encore Un flambeau pour le genre humain. Passons aux Contrebandiers. Aux échanges l'homme s'exerce. Mais Timpôt barre les chemins ; Passons, c'est nous qui du commerce Tiendrons la balance en nos mains. Partout, la Providence Veut, en nous protégeant. Niveler Tabondanee, Eparpiller Targent. Nos gouverneurs, pris de vertige» Des biens du ciel triplant le taux, Font mourir le finit sur sa tige. Du travail brisent les marteaux. Pour qu'au loin il abreuve Le sol et l'habitant, Le bon Dieu crée en fleuve, Ils en font un étang 1 k la frontière, où l'oiseau vole, Rien ne lui dit : suis d'autres lolfk L'été vient tarir la rigole Qui sert de limite à deux rois. Prix du sang qu'ils répandent, Là leurs droits sont perçus ; Ces bornes qu'ils défendent, Nous sautons par -dessus. Tiaissons passer Jacques,

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

?3S LB MONTi-GRISTO. iaoques. Il me faut troubler ton SQiaïAe : D|iQ8 le village, uq gros huissier Hôde et dbatt, suivi du Mcssier, C*e9tponrrimp6tl las, mon pauvre homme !^ve-t6l ! Jacques I lève-toi f Yoid venir Thuissier du roi. Pauvres gens, IMmpôt nous dépouille ; iioùs n'avons, aoeaoiés de maux, Pour nous, ton père et six marmots. Bien que ta hèche et ma quenouille, l^ve-toi, Jacques, lève-toi ! riiiriiatwr da toi. On compte, avec cette nasore, tJn quart d*arpent cher afiérmë ; Par la misère il est fumé, h est moissonné par Vusure. Lève-toi, Jacques, lève-jloil Voici venir Thuissier du roi. Ble appelle en vain, il rend l'âme. Pourqol s'épuise à travailler ia mort est un doux oreiller! Bonnes gens, priez pour sa femme. Lève-toi, Jacques, lève-toi ! Yoici venir Timissier du roi. Ce ^'il y a de rexQarquable, c'est la tristesse profonde dout esl aiteini le poète ; il a regardé dans Tabime social, et a reculé d'effroi. Ge né sont plus des chansons qu'il publie, ce sont des élégies,.des plaintes, des lamentations qu'il secoue. Voyez plutôt hanne là Rousse. Puis comme le poète est peintre en même temps qu'il est poète 1 Un enfant dort à sa mamelle. Elle en porte un autre à son dos ; I/aloé, qu'elle traîne après elle. Gèle pieds nus dans ses sabots Hélas 1 des gardes qu'il courrouce, Le père au loin est prisonnier. Dieu, veilles sur Jeanne la Rousse, On a surpris le braconnier I Un fermier riche et de son &ge. Qu'elle, espérait voir son époux, La quitta parce qu'au village On riait dç ses cheveux roux ; Puis deux» puis trois, chacun repousse Jeanne qui n'a pas un denier. Dieu, veillex sur Jeanne la RoUsse, On a surpris le braconnier I Doux besoin d'être épouse et mère, Fit céder Jeanne, qui trois fois, Depuis, dans une]oie amère, Accoucha seule au fond du bois. Pauvres enfantil Chacun d'eux pousçe, Frais conune un bouton printannler. Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse, Oh a suipris le Dracûnnier I Certes, ce sont toujours des. ûeurs que le chansonnier moissonne ; mais où va-t-il les cueillir? Parfois au bord des abîmes. En voici cueillies sur une tombe. Escousse et Lebras meurent. Le poète, à qui Dieu a dit de chanter, chanté ; mais est-ce bien un chant, ce murmure plein de doute et de désenchantement ? Le poète voit-il clair dans ce chaos qu'on appelle la société? Non ; il trébuche, il chancelle, sans connaître lui-même la cause de ce vertige ; tout ce qu'il sait, c'est que la terre est mouvante comme TOcéan, c'est que le temps est à la tempête, c'est que la nuit est sur la création, c'est aue le vaisseau qu'on appelle la France va plus que jam^ a la dérive, est plus

que jamais en perdition . Ecoutez ; en avez-vous beaucoup entendu de lamentations plus douloureuses sur ces plages hérissées de rochers, couvertes de bruyères, où vient se briser dans les criques de Morlaiz et le long des falaise^ de Douarnenez, cette mer sauvage dont chaque flot est une tonibe, dont chaque murmure est la plainte d*une âme ? Quoi! morts tous deutdAug cette chambre close. Où du charbon pèse eocor la vapeur ! Leur vie, hélas ! éfait à peine èclose. Suicide affreux (triste objet de stupeur I Ils auront dit» le monde fait naufrage, Voyez pâlir pilote et malelots. Vieux bâtiment usé par tous les flots. Il s* engloutit , sauvons-nous â la nage. . St vers le ciel, se ftayant un diemin, Ils sont partis en se donnant la main. Pauvresenfiints I Tècho mnrainre encore l'air qui berça votre premier aommelL Si quelque brume obscurcit voire aurore, Leur disait-ou, attendez le soleil. Us répondaieut : Qu'importe que la sève KoBlc enrichir les champs ou nous passons 1 KoQS B'avouirieB» arbres, fleurs ni moissons. Est-ce pour Jras qne le soleil se lève ? Et vers le oKl, se frayant un chemin , Us sont parus en se donnant la Baki. Pauvres enfbnts I de fantômes funèbres Quelque nourrice a peni^é vos esprits. . Hais un Dieu brille à travers nos ténèbres. Sa voix de père a dft calmer vos cris. Ah I disaient^ils^^suivons oe trait de flamme, N'attendons pas, DieUi que ton nom puissant. Qu'on iette en Vair comme un nom de passant. Soit, lettre à lettre, etTacé de notre âme. . Et vers le ciel, se frayant un chemin. Ils sont partis eu se donnant la main. Dieu créateur ; pardonne â leur démçnoe ; Ils s'étaient faits les échos dé leurs sons, Ne sachant pas qu'en une chaîne immejase. Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons. L'humanité manque de saints apôtres Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi] Aimer I aimer! c'est être utile à soi ; Se faire aimer c'est être utile aux autres 1 Et vers le ciel, se frayant un chemin. Ils sont partis en se donnant la main. Pourquoi pousser plus loin nos citations ? Jamais Béranger n'a fait rien de plus beau que ce que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous dirons plus : Jamais il n'a rien fait de si beau, non-seulement comme poète, mais encore comme pro* phéte'. Car, réfléchissez-y : A quel moment Bçranger crie-t-il que le monde fait naufrage ? En février 1832, quand les Tuileries regorgent de courtisans, quand les journaux du gouv^nement reeorgent de louanges, quand les soldats citoyens de la tue Saint-Dénis et de la rue Saint-Martin montent la garde avec enthousiasme, quand les officiers demandent des croix pour eux et des invitations à la cour nour leurs fenunes ; enfin quand, sur trente-six millions d^ommes ^nt se compose le peuple

français, trente millions hurlent à tue-téte : Vive Louis -Philippe, le soutien de Tordre, le sauveur de la 80« ciétél quand le Journal des Débats crie : HosannahI quand le Constitutiounel répond : âmbn 1 Nous le répétons, il y a eu progrès, et progrés inmnense. Dans son premier volume, Déranger chante le vin el les filles ; dans le second, Déranger chante la gloire et la nationalilé ; dans le troisième, il chante la France et le peuple ; dans le quatrième, comme Jésus au Thabor, il se transfigure, et, au lieu de chanter, il crie : Humanité ! mjMANITÉ ! Et maintenant le poète peut se taire, le poète peut se reposer, le poète peut mounr. Son œuvre est faite, son monument érigé : il a sa base dans le passé et son iialte dans Vavenir . Aussi Déranger tient-il parole. -On n'entend plus parler de ce qu'il fait, mais do ce qu'il ^ liait. De temps en temps seukment om répète des anecdotes, on raconte des mots. On le suit où il va. Il abandonne Paris, il jpart pour Tours. C'est à cette époque seulement qu^il décide Judith à habiter avec lui. De

LE WONTB-CRISTO. 239 Suis longtemps il a ({uitté la Lisette vol^e j^uf 1^ liselte dèle. Cette petite fille qui donnait des leçons d'armes en 1789, avec son oncle Valois, dans la pension du faubourg SaintAntoine, il la retrouve en 1807 ou 1808. A cette époque, ils se sont dit qu'ils s'aimaient; depuis cette époque^ ils se le sont prouvé. Un soir, Bérancer passait sur le pont de Tours. Un aveugle chantait ; Séran^er lui donne aeux sous. Béranger a toujours été assez riche pour faiie l'aumône. Un jeime homme suivait Béranger ^ il voit les deux sous tomber dans la sébile du pauvi e ; il s'approche vivement, le pauvre n'a pas encore eu le temps de mettre les deux soùs dans sa poche. — Vingt sous pour cette pièce de deux sous ! dit*il à Taveugle. Le ieime homme était pauvre lui-même. — Pourquoi voulez-vous payer cette pièce de deux sous dix-huit sous de plus qu'elle ne vaut ? — C'est un caprice. — Dites-moi le motif de votre caprice, et je verrai si je puis vous la donner ? — Eh bien ! celui qui vient de vous faire Taumône est Béranger; je voulais garder sa pièce de deux sous comme chose lui ayant appartenu. — Si cette pièce de deux sous vient de Béranger, dit Taveugle, je ne la donnerais pas pour dix francs, elle me portera bonheur. L'aveugle fit clouer la pièce de deux >ous au fond de sa sébile, où elle lui rapporta en effet bien des fois les vingt sous oue lui en avait offert le jeune homme. Le leune homme c'était Tartiste Clai*ence. Au mois de février dernier, Judith, qni avait prée de quatre-vingts ans, o'est4-dir9 M^îfi 90B de pluA que netre poète, tomba fnalade. Béranger la soigna comme un père eilt soigné st fille, mieux que cela, comme une mère eût soigné son enfant* Il la laissa non-seulement libre d'accomplir ses devoirs de religion, mais il l'y invita même ; elle refusa obstinément de recevoir ni prêtre ni sœur de charité. Judith mourut le o avril. De quoi ? Uttéralement de vieillesse. En mourant^ elle emporta moitié de la vie du poète. Resté seAil, il dit à son ami Antier : — Elle est partie la première, nuis ta eamprendSy cher ami, il y a cinquante-neuf ans que nous ne nous sommes quittés, je ne tarderai point à la rejoindre. St en effet, de ce moment, lui qui ne s'était jamais plaint se plaignit. Dans les premiers jours de juillet il s'alita, son médecin, Charles Bernard , que l'on envoya chercher, reconnut une hypertrophie du cœur. • • Un jour Béranger discutait avec Micheiet, nous nous taisions, nous autres jeunes gens, nous étions jeunes près de ces deux grands vieillards et nous écoutions. Béranger craignait les révolutions. . Micheiet les bravait. — En révolutions, disait Micheiet, c'est comme en

puits artésiens, il faut creuser au plus profond du sol, la première eau qui vient est trouble. — Oui, répondit Béranger, et après l'eau trouble, vient l'eau claire. De Tours, Béranger revint à Passy , de Passy il alla habi' ter l'avenue Chateaubriand, et de 1 avenue dnâteaubriand il alla demeurer rue de Vendôme n» 5. Un appartement se trouvait disponible dans la maison qu'habitait son ami Benjamin Antier, il profita de l'occasion. L'appartement situé au second au dessus de Tentresol, était de huit cents francs, il se composait de cinq pièces, avec deux issues en face l'ime de l'autre ^ sur le même corridor. la chambre de Béranj^er, véritaUechambre d'étudiant, tapissée d'un de ces papiers gris sur gris, que l'on devrait désigner aooa le nom de papier de propriétaires, avait pour tous meubles, à gauche en entrant, dans une alcôve, entre deux cabinets de toilette, un Ut de fer à rideaux de serge verte, soutemis par une flèche autrefois dorée; en face de la porte, au fond, un vieux canapé disloqué dans ses articulations, charffé de livres et de brochures, dont un bon tiers glissait diiabitude sur le parquet, et,- 9e trouvant mieux là que sur le canapé , y restait indéfiniment. Un bureau-secrétaire, qui paraissait avoir wivi le poète dans toutes ses pérégrijoations, un fauteuil et trois ou quatre chaises complétaient rameublemënt. Dans l'un des deux cabinets attenant à l'alcôve était une cuvette et son pot A Teau. Au-dessus de la toilette, pas de glace, mais une patère où Béranger avait Vhabitude d'accrocher son chapeau. n y entra le 15 octobre 1854. A partir de ce moment, trois amis ne le quitlètent plus, M. et M«n« Antier et Perrotin, son éditeur. Perrotin, qui aviait acheté en 1816, je crois, tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il ferait moyennant une rente de 800 francs, avait successivement porté cette rente à 1,200, à 1 .500, à 1 ,800. à 2,400 et enfin a 3,000 francs. Vers la fin de la maladie, la surveille de la mort, un quatrième ami vint les rejoindre. C'était M. Vernet, aujourd'hui agrégé à la faculté de droit de Toulouse. On a dit à tort que ce dernier était le gendre de Béranger ; on se trompe, Béranger n*a de descendant masculin ni féminin. Voici quel lien l'attachait au poète : Vous rappelez-vous cette bonne tante de Péronne, qui reçut chez elle le futur diansozmier ' pendant six ans, c'est-à-dire de 1790 à 1796. Elle était morte depuis quelque vingt à vingt^cinq ans. Béranger ladorait. Elle fut soignée pendant sa maladie par une pauvre femme. Cette femme avait une petite fille. Béranger reporta en tendresse sur cette petite fille la reconnaissance qu'il avait pour la mère. On nonunait l'enfant Fanny. D'abord Judith et lui firent venir la petite Faimy tous les ans à Paris. Puis tou9 les six mois. Puis

enfin tous les trois mois. Alors Bàranger, qui s'était attaché à Tenluit, pensa qu'il était bien plus simple de la garder touîours. Il la demanda à sa mère, qui la lui donna. L'eniant grandit, wpalant Béranger mon père, et devint une belle jeune fille de dix-huit ans. Vernet, qui habitait alors Paris et qui fréquentait assidûment la maison du poète, en devint amoureux. Béranger s'aperçut non pas de l'amour de Vernet pour Fanny, mais de l'amour de' Fanny pour Vernet. Il s en ouvrit franchement avec le jeune homme, en l'invitant à ne lui plus fûre que de j:ares visites. — Cela serait bon si j'étais un malhonnête homine, dit Vernet; mais, si je suis un honnête homme?... — le ne vous comprends pas. — & l'épouse Fanny. — Dans ce cas, mon cher, au lieu de discontinuer vos visite^, yom pouvez rester tout à fait. Vernet épouaa. C Citons une anecdote qui peint l'honune, noua parions de Vernçt. • ^n juin 1^^, camt^^ dana la 1 1* tégion, il priià une barricade du'Taubourg^'SaLntJacq^estuiiAtf^^ faisait de la poudre pour ks insurges. Ses hommes voulaient le fusiller.

240 LB MONTE-CRISTO. Il le sauva de la fusillade. Mais le pauvre pharmacien n'en valait guère mieux, il était renvoyé devant une commission militaire. Vemet lui offrit ses services comme avocat, plaida pour lui, et le fit acquitter. Revenons à notre malade. Le docteur Gh. .Bernard comprit tout de suite la gravité de sa maladie. Il y eut une consultation entre lui, M. Trousseau et M, Jobin. - — Vous êtes oppressé? lui demanda l'un des trois médecins. — Trés-oppressé. — Et vous souffrez beaucoup ? — ^oppression fait toujours souffrir, répondit en riant Béranger. Par un caprice de malade, il eût envie de manger du g&teau. n en envoya chercher. Tandisque la bonne faisait la commission, Béranger s'endormit. . La bonne revint, on plaça les gâteaux à côté de lui, — Qu'est-ce que cela? demanda- t-il en s'éveillant. — Des Râteaux que vous avez demandés. Il étencut la main vers eux, puis tout à coup secouant la tête — Donnez-moi le gâteau du pauvre, ditril, -;- du pain. Huit ou dix jours avant sa mort, il eut un instant de délire. Il se croyait en prison. — Quel est le directeur de la prison ? demanda-t-il. — M. Ségalas, lui répondit-on. M. Ségalas occupe le rez-de-chaussée de la maison. — M. Ségalas, répéta-t-il, mais c'est le frère, alors. On n*a pas le droit de me mettre en prison sans mandat d'amener. — Aussi, dit Antier, allons-nous essayer de sortir, voyons, donne-moi le bras. Et en effet, on sortit de la chambre de Béranger, on traversa la salle â manger, et Ton passa de l'appartement de Béraneer dans celui de Judith. Il fallait pour cela traverser le corridor, la porte de communication était calfeutrée. Dans l'appartement de Judith seulement, il se crut libre. Au reste, l'hallucination ne dura que. quelques minutes, et ne revint qu'une seule fois. Seulement cette seconde fois, c'était une esi|èce d'extase. Béranger était assis dans son fauteuil, Antier écrivait â son bureau, il entendit le malade qui parlait seul. Il se retourna. Les premières paroles de Béranger furent incohérentes, mais peu â peu, elles prirent un sens, et Antier retint celles-ci : — Mon Dieu I inspirez aux hommes réunis Tamour du bon, l'amour du bien; faire le bien, vivre pour les autres, c'est le bonheur ! — La charité 1 la charité ! que tout le monde soit heureux I les veuves et les petits enfants, secourez les. L'homme de l'humanité priait encore dans son délire. Béranger avait une sœur religieuse sous le nom de Sainte Marie-des-Anges , sans doute celle qu'il a voulu peindre dans la Scmr de Charité ; le frère et la sœur se voyaient peu, mais Vaimaient beaucoup. Une des causes de ces rares entrevues était que la règle de l'ordre ne veut pas qu'une religieuse sorte

sans être accompagnée de deux autres sœurs. Au reste, dans ces rares entrevues, jamais la question religieuse n'était soulevée. Son frère malade, elle vint le voir, mais accompagnée, comme toujours, de deux sœurs. Toutes trois entrèrent dans la chambre de Béranger, les deux étrangères s'assirent, sœur Sainte-Marie-des- Anges alla près de son frère. Mais les deux statues qui demeuraient immobiles fatiguèrent Béranger, il appela Antier et lui dit : — Mon ami, un malade à quelquefois besoin d'être seul, prie qu'on sorte. Ou sortit. Dans le corridor, les deux sœurs rencontrant l'abbé Jousselin, vieil ami de Béranger, oui avait été son curé â Passy, et qui était devenu curé de Sainte-Elisabeth. Mues par un sentiment religieux, les deux scèurs s'approchèrent du prêtre et commencèrent â lui dire que Béranger était fort malade, et qu'il était urgent dé le ramener dans la voie du salut. — Dans la voie du salut? répondit le digne prêtre, il n'est pas besoin de Ty ramener, il n'en est jamais sorti. La aiscussLon se borna là, les deux sœuts se retirèrent, l'abbé Jousselin entra chez Béranger. Pendant les quatre derniers jours et les quatre dernières nuits, Béranger ne pouvant supporter le lit, resta dans son fauteuil. Depuis quelque temps déjà, il ne mangeait plus, mais, comme dans son enfance, il suçait des mouillettes trempées dans du vin. Lm même souriait à ce souvenir qui mettait le berceau si près de la tombe. Deux jours avant la mort, Yemet arriva de Toulouse, Béranger, qui garda sa tête, à parties deux absences que nous avons dit, jusqu'au dernier moment, le reconnut et parut fort joyeut de le voir. Le dernier jour, trois personnes étaient dans sa chambre : ¥>"« Antier, une autre dame et la bonne qui servait particulièrement Béranger. Une syncope fit croire à Béranger qu'il approchait de la mort. — Venez m'embrasser, ma chère, dit-il à M"« Antier. M«« Antier y alla. — Vous aussi, dit-il à l'autre personne ; puis, c[uand il eût embrassé celle-ci comme M>»« Antier, il fit signe à la bonne de s'approcher à son tour. . La bonne crut que c'était pour lui donner un ordre, elle s'approcha et attendit. — Embrasse-moi aussi,* ma pauvre fille, lui dit le malade,— à cette heure, nous sommes tous éçaux. A quatre heures de l'après-midi, le jeudi 16, sa tête se renversa sur son épaule, on le crut mort; mais aux questions, qu'on lui adressa, il répondit encore quelques paroles inarticulées. A quatre heures et demie, sa tête se redressa, mais pour se renverser en arrière avec une espèce de râle. On lui demanda s'il souffrait davantage ; cette fois, il ne répondit que par un soupir. G était le dernier,— Béranger était mort. Antier, Vemet, Perrotin et Charles Bernard assistaient seuls i cette douce agonie de l'homme de bien. Dans la même soirée; Antier,

Perrotin et Charles-Bernard, prévenus que le convoi aurait lieu le lendemain matin, lui rendirent les derniers devoirs. Nulle autre main que celle de ces trois amis ne toucha le corps du poète. Depuis la veille , une table avait été dressée dans la cour, tant était grand Tencombrement des gens qui se venaient inscrire. A dix heures du soir. — c'est4-dire plus de cinq heures après sa mort, — plus de deux cents personnes attendaient encore des nouvelles. A dix heures et demie on leur fit évacuer la cour.. Le lendemain, à midi, le curé de Saint-Elisabeth disait la messe des morts sur son ancien ami. A deux heures, on déposait les restes de Béranger dans lé caveau de Manuel. ¥ ¥ W C'est là que lô poète et le tribun, -^ ces deux grands lutteurs du passé, — dorment dans la paix du présent et dans l'espérance de l'avenir. Nous ne dirons pas aux hommes : Priez pour eux ! Nous dirons aux hommes : Ils prient pour vous ! Alexandre Dumas. Alex. DUMAS. Seul propriétaire et seul rèdActeor du "^'m» Pnii. — Imprimerie de B. Brike et C*, rne Vîvienne, 49.

The text on this page is estimated to be only 14.98% accurate

1- àiaas. H' M. uni nUlIBIl», M CBWTIHI» J£UD1 6 lOUT 1857. LE MONTE-CRISTO JODBNiL HEBDOIUDAIKE DE ROMANS, D'fflSTOIEE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, roaui ki Banni PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. Jonrnalt ra«. J«o(re-INuM« de* Victoire», n» II. ËTRAHGER0. I KânoQt Un ui, ISfr. Portugal Un a», 11 6 AnglstEire. ... Un ui, Belgiqna Un an, EapagM Un ID, Naplra, "- -■, fmuo. à M. I>«l>*i«r, ta hazam du joninal, avM nna Taleor mr Parii on un mandat ii ALFRED BE MUSSET. ETUDE-CAUSERIE. Chera lecteurs, Nous avons interrompu notre étude sur Alfred de Musset pour écrire la biographie de Béranger. A tout seigneur tout honneur. Non pas, entendons-nonB bien, que je veoille dire qu'Alfred de Musset soit un poète secondaire et doive céder le pas à qui que ce soit au monde, non, mais ce qu'on ne ferait point par conscience de soi, on le fait par convenance littéraire ou sociale. Alfred de Musset, dans notre opinion, tient une place ■Osai élevée mais moins lai^ que celle de Bâranger. — . AUnd de IfuMt est le poète dea eiceptions ; Béranger, le poète des généralités. — Alfred de Musset n'adresse aux cœurs malades, aux âmes soudhtntes, — Béranger s'adresse à. tous ; — Alfred de Musset aigrit, — Béranger console. Aussi, la pari de l'auteur du Dieu des bonnes gens lui a été meilleure sur la terre, et lui sera bien certainemeat meilleure au ciel. Alfred de Musset est mort à 46 ans, Béranger é. 77. Alfred de Musset avait cinquante amis ; non pas cinquante amis, cinquante admirateurs à son convoi. Tout Paris suivait en pleurant le corps de Béranger. Béranger était adoré, — Alfred de Musset était baV. Noua examinerons toutes ces oppositions, nous en dirons les causes, et nous irons cbercber les sources de l'âpre talent de l'auteur de RoUa jusqu'au lac amer qui les ali- • mentait. £n 1831, Alfred de Musset publia un second volume' d« Ce volume ne contenait que sept pièces :

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

242 LE MONTfi-€RISTO. Les Vœux stériles, — Octave, — les Secrètes pensées de Baphaël, — Pâle Etoile du soir, — Chanson,— A Pepa, — A Juana, Dès celte seconde publication se révèle déjà cette disposition maladive qui tirera plus tard du cœur du poète des cris si désespérés, et qui fera pour lui de la vie un de ces fruits du lac Asphaltite, vermeils et veloutés au dehors, pleins de cendres et d'amertume au-dedans. Nous àdsons disposition maladive, parce que, pour noils, là où il y a amertume et injustice dans l'appréciation de la vie que Dieu nous fait, il y a maladie. Notre génie, c'est notre tempérament ; nous naissons arbres animés pour produire certains fruits; quelquefois la société nous greffe à l'aide de l'éducation, mais les vrais producteinrs sont les arbres et les poètes de la nature. Seulement, lorsque c'est le corps qui est malade, 11 airive souvent que la souffrance physique épure l'ânie : quand au contraire c'est l'âme qui est atteinte, du splèeii, delà nostalgie, de la misanthropie, elle gangrène et tue te corps. Mais, il ne faut pas plus en vouloir aux ailles malades qu'aux arbres amers ; — sans doute les ânies malades ont leurs missions comme les arbres amers leur influence, toutes deux bienfaisantes Jiettt-étre. Qfû rtadalt justice au quinquina, tant que Fbtt i ignoré que son écorce guérissait de la fièvre ? Aimons donc le plus que bous pouvcms, restons indifférehtâ s'il nottà tet impossible d'aimer ; mais ne haïssons jamais.^ Ainsi, en 1831, c'est-à-dire à vingt-deux ans à peine, — sinon riche, du moins loin de la misère, beau, déjà applaudi, reçu en frère par tout ce qui était grand, quel droit, s'il n'a reconnu lui-même cette infirmité 'fcnt nous parlions tout à l'heme^ quel droit le poète a-t-il d9 dire de toi : Je suis jeune ; j'arrive A moitié de ma roule, Déjà las (le marcher, je me suis retoorné. La science de l^hommc est le mépris sans doute ; C*est un droit de vieillard qui ne m*cst pas donné. Mais qu*en dois-je penser ? Il n'existe qu*un être Que je puisse en entier et constamment connaître, Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi, — Un seul,— je le méprise,— et tee être cVJrt moi.— Quand un auteur dit ces choses-là de lui-même,, il liiel bien à l'aise l'homme qui veut faire sur lui une conscieur cieuse étude. Aussi, entendez l'auteur s'écrier : A l'action I au mal ! le bien resfe ignoré. •^Allons, cherche un égal h des maux sans fenoède. Malheur à qui notis fit le sens dénaturé ; Le mal cherche le mal, et qui souffre nous aide. éiiiquante vers plus loin, comme Escousse et Lebras,— ' antres âmes malades, — l'auteur en est au suicide : Tu te

gonfles, moii cœur ?— Des pleurst 1^^ croirais-ta y Tandis que j'écrivais ont b âgûé mon visage , Le fer me manque-t-il,ou nia main sans courage A-t-elle lâchement glissé sur mon sdn nu ? — Non, rien de tout cela. Mais si loin que la haine De cette destinée aveugle et sans pu leur Ira j'y veux aller 1 — J'aurai du moins le c<5Bur De hi mener ai bas que la honte M prenne. Remarquez que nous ne citons pas ces ver» comme de» teautés î non. Ils sont durs, diffidle», mal tournés, mal rimé». Nous les donnons conune de» fveaveâ de cette maladie de l'&me dont nous avons parlé. Nous aurons, Dieu merci, de magnifiques pages à opposer à ces pauvretés. C'est chez de Musset surtout qu'éclotet fleurit la courtisane sans cœur, vampire du sang et de la fortime. — Nous avons déjà vu Portia, mais Portia n*est encore que l'épouse adultère. Nous avons vu la Camargo, mais la Camargo n'est que la baladine jalouse, — et du moment où il y a jalousie, quelque chose palpite encore dans la poitrine de la femme. Mais attendez, nous arriverons vite à la femme au cœur de broûée, — puis nous passerons à la femme au coeur de marbre, puis à la femme qui n'aiira feA de cœur du tout. Voici la femme au cœur de bronze, — ce cœur fesx amolli sous un rayon d'amour : Hi ce moine rêveur, ni ce vletix charhitan N'ont deviné pourquoi Manette est m'bHrante. Bile eëi ihtp{^ du cœur ta belle indiflt'rente ; y(A\h son mai,.— elle afrii©,— il est cruel pdnrtâht Do Yotr entre les mainà d*nn cafrird et d'un Ittê, Mourir cette sbpérbe et jeune courtisane. Mais cHëcun i ^n jour et ki ilen est venu... — Potir moi je ne crois pas h ce mât îhcônnu ; TcneZj la voyez-vous seuK», aux pieds &e ces arbres, fchercHer Vombre profonde et la friîchéttr des xAàrlMies Et plonger iiahs le bain ses m*»mbrps*éit Sueur; Je gagerais m<»s os (HJ*elle est frappé -3 *ô cœur. Regardez... CVst ici sous ces longm^s charmilles. Qu'hier encore, dans Ses bras, loin des rayons du jout^ Ont pâli les cnfsnis des plu? nob^s f unilles ; Là s')9t^rçait dans Fombre un redotUabU amour $. Ut cette Messalino ouvrait ses bras rapaces Pour changer en vieillanls ses frôles f«voris, Et répandant la mort sous des. baisers vivaces, . Cuvait dv«'C fureur ses éléniints ohéiis : i L'or et le sang... -, « •Voilà la cottrtisanlik en vers, c'est |sfemiiie au cœur de hAfwté, dont le cœur vepen^nt jf^eut s'an^^Uh* et fhéme se fondre à la flamme ardente de l'amour. . Mainltenfitnt voirf la coitrriàaûé eiï]^rofee, -^ 1» teiritoew cœur de marbre que rien ne fond ni n'amollit Lisez, c'est le type de tout ce que Ton a fait depuis dans Ife mêfhe genre, ca^ si l'ivraie pousse sans être semée, à plus forte raison pousse-t-elle quand on la sème. Ceci est îtiÈVé et mâttvafs comme fond, mais c'est véritablement beau comme forme. C'est

Alfred de Mussjt qui pârTe, — son héros, — c'est lui-même. • « A peine entré. Je me lançai dans le tom^billon delà valsa; cet exercice vraiment délicieux m'a toujours été cher, je n'en connais pa6 de plus noble et qui soit plus digne en tout d'une belle lemme et d'un jeune garçon. Toutes les danses auprès de celle-là ne sont que des conventions insipides ou des prétextes pour les entretiens les plus insignifiants : c'est véritablemrent {Posséder une femme que de la tenir une demi-heure dans ses bras, et l'eAlrfttMr ainsi palpitante, malgré elle, et non saoa quelque risque ; de telle sorte que Ton ne pourrait dire si on la protège ou si on la force. Quelques-unes se livrent alors avec. une si vohiptiieuse pudeur, avec un si doux et si pur abaudon,* qu'on ne sait si ce que Ton ressent près d'elles est du désir ou de la crainte, et si en les serrant sur son ec^ur on se pâmerait ou on les briserait comnie dee roseaux* Jj'AUe* magne où l'on a inventé cette dalMe est à oeup si)ûr ub pays a^ Ton aiïie< • Je tenaiâ danft mes bra» uKie «afi^rbe 4aMeu3e dw Aiéàtre dltalt^^ veou» à 9^ ipôiur l^.<M«air*l t dto était en costume de bacchante avec une robe de peau de /

The text on this page is estimated to be only 20.13% accurate

LE MONtE-CRlSTO. 213 pantnère. Jfamais je nV 'î^ii vu de si languissant que cette créature ; elle éiait grande et mince, et tout en valsant avec une rapidité extrême, elle avait Tair de se traîner. À la voir OB eût ditqu^elle devait fatiguer son valseur, mais on ne la sentait pais. ËUe courait comme pau* enchantement. » 8nr son sriil était uri boliqueténôtriié, dont \éi ^tfcmift^ m'etiivraient malgré tndi. Au moinàre tiiouvéftiént de tt)6i> bras, je la sentais plier comme une Hâne' déâ Inde«^ pleine d*iine lûôlUfëM A douce el ^i synKpdtbiquë, qu'elle m'entouraitcomme d'un voile de soie embaumée. A chd^e tour, on entendait à peine un Kger {posément def Bbii collier sw oa eeintute de métal ^ elle se mouvait si divinement cpse je croyais voir un be) aslre, et tout cela avec un sourire comme une fée qui va s envoler. La musique de la valse tendre et voluptueuse avait Tair de lui sortir des lèvres, tandis que sa tête, chargée d'une forêt de cheveux uoirs Iressés en natte, penchait en arriére, comme si son eol eût été trop faible pour la porter. » Lorsque la valse fut finie, je me jetai sur une chaise au fond d*un boudoir ; mon cœur baltait^ j'étais hors de moi. — 0 Dieu ! m*écriai8-je, comm<înt c^ est-il possible? 6 moAdtre superbe t ô beau reptile ! Gemme t^ enlaces, comme tu ondoies, douce couleuvre, avec ta peau aouple et tachetée ! Comme ton cousin le serpent t'a appris i te rouler autour de larbre de la vie, avec la. pomme dans les lèvres. 0 Mèlusine I Mèlusino t les cœurs des hommes sont à toi, tu le sais bien, enchanteresse, avec ta nioelleuse langueur, qui n'as pas Tair d'en douter ! l'u sais bien que tii perds, tu sais bien que tu tioies, tu sais bien que Ton va souffrir lorsqu'on t'aura touchée ; tu sais qu'on meurt de les sourires, du parfum de tes fleurs, du contact de tÂ voluptés. Voità pourquoi tu te livres avec tant âe mollesse; voua pourquoi ton sourire est si doux, tes fleurs si fraîches; voilà pourquoi tu poses .si doiicement tdn bras sur nos gaules ! 0 Dieu f 6 Bieu I que veux-*u donc de nous t » Certes, vpili de la.prosç, s^ussi Mler que les .plus beaux \%F% \ .ç'j9$t use eartd^ erotique^ ma^s q eât de l'exté^e^ La €oi;4eétj^^i si forteqa^l tendue, il uW point étonnaxKt qu'jçlla se détende avçc 1^ ^fiilini^seme^t. Voili la glorifiration de la fQmme belle^ suave; ei.volvipr tueuse. Il était bien Jfacite de la faire bonne, mais l'esprit ou plutôt le cœur du poété n^est pas tourné à fa femmf? consolatrice, à la femme ange ; non, plus la femme sera iJëllé, phîs, sotl» mie dèéetahfé èhtelopjm, elle pùrt&rû, de ibâuvaiô îùsttnètà. Ou autre remercierait él glgrlfieraît la nature d'avok

créé un pareil type . Alfred de îfussét lainaudif. Ëcoutdns Fon anathéme : « Le professeur Halle a dit un mot terrible : la femme à-f-îl dit, esf la partie nerVeUse de l'humanité, etl^hommue la partie musculaire. •-: Rumbotdt lui-même, ce savant se- î rieux, a dit qu autour des nerfs humains était une atnios- phèré invisible : Je ne parle point des rêveurs qui suivent le vol tournant des chauvés^sôuris de Spallanzani et qui pensent avoir trouvé uu sixième setis à là nature : telle : qu'eue ésl^ se$ mpslêres iont bien assez reHoutabteSy ses pûissahtés bien assei profondes, à celle naluré qui notés : crie^ nous raille et nous tue, sans quli faille encore épaissir les ténèbres qui nous entourent 1 Mais, quel est l^homme ^ qui croit avoir vécu s'il nie la puissance des femmes, s^il «^jsttflto (fttUdè tme Mte ilatisdutiyflvèc Sft tnafnstrèmMtttcrs, i'il li'a jiRiftié senti mjfiM iibiê quoi iudéânisM- , Mi?^ tiè ^agiitflMiè éfiitt<f«Ht (tuAi AU milieu: «un bkl, tii ' hfûMiéÊf MfiMCii»fati?< iCdlMéu^ qtfl «R ^Slir !é» hl^ ! niêmé ef voltige a'ùlouf d'elle, coninîé lé j^ai-ftim deâ aloës sur l'encensoir qui se balance au vent. » J'étais frappé^ d'une stupeur' profonde ; qu'une semblable ivresse existât quand on aimé, celst ne m'était pas nouveau ; je savais ce que c'était que céfte aùféolé dortt rayonne la bien aimée ; maïs exciter de tels bâtteraénfâ dé coeur, évoquer de pareils fantômes, rien qu'âVéC îa beattté des fleurs et la peau bigarrée d'une bété féfôce, aveé d© certains mouvements, une certaine façoii de tourner en cercle, qu'elle a appris de quelque baladin, avec lés cott' tours dun beau bras, et cela sans une parole, sàtiâr ùùé pensée, sans qu'elle daigne paraître te savoir! Qa'ëtsXi doiîci le chaos, si c'est là Tœuvre des sept jours ? r» Ce n'était pourtant pas de l'amour que je ressentait et je ne puis dire autre chose, sinon que c'était de la soif. Pour la première fois de ma vie je sentais vibrer dans mou être une corde étrangère à mon cœur v la vue da ce bel animal eu avait fait rugir un autre dans mes entrailles. baiser les siennes, de lui dire : « Ces bras nonchalants,, {aia*m'en une ceinture \ cette tête penchée, apiniie-là sur moi ; ce doux sourire, colle-le sur ma bouchie. » Mqb c&si^$ aimait le sien. J'étais pris de beautéf comme ou est pris de vm. — Ah 1 oh 1 dit Desgenms, redis aves valié avec Màrod» — On'est-ce que Marco ? lui demandai-je. — C'est cette fainéante qui rit là-bas, est-ce qu'elle vous plaît? ^ Noiif]*é^iquai*je, j'ai valsé ave& elle, et Je Toulais sovôiF son nûm ; elle ne me pfailt pas atibrement ^ Vdus. dtes bien p(ronlt)t, dit' il eu riani; Ifatca ji'êel |Mis une Stle ordinaire : elle est entrvtenae et preé^e ma* rièeâM.de>**% Éanbassadeni^ ft Milan,^ c'est \xà de mes enile qui mè l'a «mdnée. Cepeficbàni cbntptex^ne i^eltU f»AéJti

Neue ne VouslMeeendàs taûàtiv ^'autittif ^u^ à'y nmi, pMA'sJxifîm tés^^r^oi. Il ée petit ^'ou vhUminé dé larteiâfér Aoiipte iei ^ui. i Le 8i)U]^eif fia xpïeniàéft, meis je ne fie qu'y asaieté» ; Jil ne pouvais toucher à rien, les lèvres me Aéifeillalëw «^i^tt'a^es^vou* donc? nie dit Ma9c9; înaÉs: j» restai comme une statue, et la regardai de la tête aux f^iSk dââb liQ muet èto&mment. Elle se mit à rire, Deegenais aussi, qui nous obser^mit de loin] devant elle était un grand verre de criait Jaillé m toxme de coupe, qui reflé^it sur mille facettes étiM^ la&tea la lumière des lustres, et qui brillait cemie ItfB sept couleurs de l'arc-en-ciel. Elle étendit'^Q bfm nùUr chalant et^l'emplit jusqu'au bord d'un lot doré d'un vin de Chypre, de ce vin sucré d'Orient que j'ai trouvé si amer plus tard sur la grève déserte du Lido. — Tenez,. dit-eUe en me le présentant, per voi^ bamhino mio, — Pour toi et moi, lui dis-je en lui présentant Ip vermeil DCiôn tour. Elle y trempa les lèvres, et je le vidai avec une tristesse qu'elle sembla lire dans mes yeux. — Êst^e (|u'il est mauvais î dit-elle. — ^on, repondis-je. -T Ou si vous aves çixal à la tète. — Non. . — Ou si vous êtes las. — Kon: -7- Ah ! donc c'est un ennui d'amour ? « Ëti partant ainsi dans son jargon, ses y eux (ieveuaiei|t B^rieux. Jfô savaii qu'elle était âîe Nanles. et, rhalgre e^e, eh ^arîâdf d*àtodttf , sonîtâSié lui fetîaît daBale^uf,.,^. ' «» Jhl ritttftfet (ht baCèfirfrfal, ta beÏÏé îfîfrcoTesfeîfi, muette

 ne buvant pas, appuyée tranquillement sur son bras nu et laissant rêver sa paresse. Elle ne semblait ni étonnée ni émue. • N'en voulez-vous pas faire autant qu'eux^ lui demandai-je, vous qui m'avez offert du vin de Chypre tout à l'heure, ne voulez- vous pas y goûter aussi. Je lui versai en disant cela un grand verre plein jusqu'au bord. Elle le souleva lentement, le but d'un trait, puis le reposa sur la table et reprit son attitude distraite. » Plus j'observais cette Marco, plus elle me paraissait sin • gulière ; elle ne prenait plaisir à rien, mais ne s'ennuyait non plus de rien. Il paraissait aussi difficile de la fâcher que de lui plaire ; elle faisait ce qu'on lui demandait, mais rien de son propre mouvement. Je songeai au repos du génie étemel, et je me disais que si cette pâle statue devenait somnambule, elle ressemblerait à Marco. — Es-tu bonne, es-tu méchante, lui disais-je, triste ou gaie? As-tu aimé? Veux-tu quon t'aime? Aimes-tu l'argent, le plaisir, quoi? Les chevaux, la campagne, le bal? Oui le plait? A quoi rêves-tu? — Et à toutes ces demandes le même sourire de sa part, un sourire sans joie, sans peine, qui voulait dire : qu'importe? et rien de plus. • J'approchai mes lèvres des siennes, elle me doiîna un baiser distrait et nonchalant comme elle, puis elle porta son mouchoir à sa bouche. — Marco, lui dis-je, malheur i qui f aimerait. » Elle abaissa sur moi son œil noir, puis le leva au ciel; et, mettant un doigt en l'air, avec ce geste italien qui ne s'imite pas, elle prononça doucement le grand mot féminin de son pays : — Farse. » Cependant on servit le dessert, plusieurs des convives s'étaient lovés, les uns fumaient, d'autres s'étaient mis à jouer, un petit nombre restait à table, les femmes dansaient, d'autres s'endormaient, l'orchestre revint, les bougies 'Punissaient, oa en remit d'autres. Je me souvins dn souper de Pétrone^^ù les lampes s'éteignent autour des mftitres assoupis, tandis que des esclaves entrent sur. la pointe du pied et volent l'argenterie. An milieu de tout cela^ }es chansons allaient toujours, et trois Anglais, tvoîs de ces figures mornes dont le continent est l'hôpital, continuaient, en dépit de tout, la plus sinistre ballade qui soit sortie de leure maraia. -p-> Viens, dis-je à Marco, partons. •— Elle se leva et prit mon bras. — A demain, me cria Desgenais, et nous sortîmes de la salle. « En approchant dn logis de Marco, mon cœur battait avec violence. Je ne pouvais pailer. Je u'avals aucune idée d'une femme pareille. Elle n'éprouvait ni désir ni dégoût, et je tie savais que penser de voir trembler ma main prés de cet être immobile. • La chambre était comme elle, sombre et

voluptueuse; une lampe d'albâtre l'éctairait à demi. Les fauteuils et le sofa étaient moelleux comme des lits, et je crois que tout y ; était fait de duvet et de soie. En entrant, je fus frappé * d'une forte odeur de pastilles tm*ques , non pas de celles que Ton vend ici dans les rues, mais de celles de Constan- ' tinople, qui sont les plus nerveux et les plus dangereux des parfums. Elle sonna. Une fille de chambre entra ; elle passa avec elle dans son alcôve sani^ dire un mot, et quel- ' ques instants après , je la vis couchée , appuyée sur son coude et toujours dans la posture nonchalante qui lui était ! habituelle. t J'étais debout et je la i^ôgardaîs. Chôâe étrange I plus je , l'admirais, plus je la trouvais belle, plus je sentais s'évanouir les dé8ii:s qu'elle m'inspirait. Je ne iais si ce fut un tffat magnétique , sôu silence et son immobilité ma ga- • gnaient. Je fis comme elle, je m'étendis sur un sofa en face du balcon , et le froid de la mort me descendit dans l'âme, • Les battements du Bang dans les artères sont une étrange horloge, qu'on ne feent vibrer que la nuit. L'homme, abandonné alors par les objets extérieurs, retombe sur luimême. Il s'entend vivre, malgré la fatigue et la tristesse. Je ne pouvais fermer les yeux. Ceux de Marco étaient fixés sur moi . Nous nous regardions en silence et lentement, si l'on peut parler ainsi. « — Que faites-vous ? dit-elle enfin ; np venez-vous pas près de mof? « — Si fait, lui répcmdis-je. Vous êtes bien belle I « Un faible soupir se fit entendre, semblable à une plainte. Une des cordes de la harpe de Marco venait de se détendre. Je tournai la tête au bruit, et je vis que la pâle teinte des premiers rayons de l'aurore colorait les croisées. « Je me levai et j'ouviis les rideaux. Une vive lumière pénétra dans la chambre. Je m'approchai d'une fenêtre et m'y arrêtai quelques instants; le ciel était pur, le soleil sans nuages. « — Viendrez-vous donc? répéta Marco. t Je lui fis signe d'attendre encore. » Comme un liège qui plonge dans l'eau semble inquiet sous la main qui le renferme, et glisse entre les doigts pour remonter â la surface, ainsi s'agitait en moi quelque chose que je ne pouvais ni vaincre ni écarter. L'aspect des allées du Luxembourg (sur lesquelles donnait la fenêtre) me fit bondir le cœur et toute autre pensée s'évanouit; que de fois sur les petits tertres, faisant l'école buissonnière, je m'étais étendu sous l'ombrage avec quelque bon livre, tout plein de folle poésie, car, hélas c'étaient là les débauches de mon enfance ; je retrouvais tous ces souvenirs lointains sur les arbres dépouillés, sur led herbes flétries des parterres. Là, quand j'avais dix ans, je m'étais promené avec mon frère et mon précepteur, jetant du pain â quelques pauvres oiseaux transis, là, assis dans un coin, j'avais regardé

durant des heures danser en rond des petites filles ; j'écoutais battre mon cœur naïf aux refrains de leurs chansons enfantines ; là, rentrant du collège, j'avais traversé mille fois la même allée, perdu dans un vers de Virgile et chassant du pied un caillou.— Oh mon enfance, tous voilà, m'écriai-je, oh, mon Dieu, vous voilà ici. V » Je me retournai, Marco s'était endormie ; la lampe s'é^ tait éteinte, la lumière du jour avait changé tout l'aspect de la chambre ; les tentures qui m'avaient semblé d'un bleu d'azur étaient d'une teinte verdâtre et fanée, et Marco, la belle statue, étendue dans l'alcove, était livide comme une morte. » Je frissonnai malgré moi, je regardai l'alcove puis le jardin, ma tête épuisée s'alourdissait, je fis quelques pas et j'allais m' asseoir devant un secrétaire ouvert près d'une autre croisée. Je m'y étais appuyé et regardais machinalement une lettre dépliée qui avait été laissée dessus, elle ne contenait que quelques mots, je la lus plusieurs fois de suite sans y prendre garde, jusqu'à ce que le sens en devînt intelligible à ma pensée ; àforce d'y revenir, j'en fus frappé tout à coup quoiqu'il ne me fût pas possible de tout saisir, je pris le papier et lus ce qui suit avec une mauvaise orthographe. « Elle est morte hier à once heures du soir, elle se Mût^ tait défaillir; elle m'a appelé et elle m'a dit : Je vais tfjoindre mon camarade, tu vas aller à l'armoire, tu vaç décrocher le drap qui est au dou, o'eet le pareil dei'autre. > Je me suis jetée igenoux ^û plramit, mm elle étendait U k j

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

^f^ ^ ut MONTB-GRISTO. -245 maiû en criant, — ne pleure pas, ne pleure pas... — Et elle a poussé un tel soupir... » Le reste était déchiré.— Je ne puis rendre Teffet que cette lecture sinistre produisit sur moi. Je retournai le papier, je vis l'adresse de Marco, la date de la veille. « Elle est morte, et qui donc est morte? m'écriai-je involontairement en allant à Talcôve *, morte, qui donc, qui donc ? » > Marco ouvrit les yeux, elle me vit assis sur son lit, la lettre à la main : — C'est ma mère, dit-elle, qui est mcHrte. Vous ne venez donc pas prés de moi ? t En disant cela, elle étendit la main. -* Silence ! lui dis-je ; dors, et'laisse^moi là. Elle se retourna et se rendormit. Je la regardai quelque temps, jusqu'à ce que, m'étant assuré qu^elIe ne pouvait plus m'entendre, je m'éloignai et sortis doucement. » Certes, voilà quelques pages écrites avec un pittoresque merveilleux, une forme irréprochable. Voilà un poème en quelques lignes, aussi triste, aussi fantastique, aussi émouvant que possibfe ; seulement, à la suite de' ce poème, on cherche quelques mots qiii disent : « Je me réveillai. Par bonheur, ce que je croyais une réalité n'était qu'un rêve. » Point. L'auteur était bien éveillé lorsqu'il a tracé les contours de ce joli monstre de velours et de soie, sphinx plus impitoyable que celui de Daulis, qui ne dévorait que ceux qui ne devinaient point son énigme. Non, le sphinx Miarco dévore tout le monde ; — le sphinx Marco danse, soupe et raccroche le soir même où sa mère est morte, comme Portia prend sa mandore et chante une heure après que son mari a été tué par son amant. Gomment voulez-vous que de pareilles choses soient sympathiques à d'autres qu'à ceux qui, comme le poète, ont cette fatale maladie de l'âme quileui* fiait voir la femme toujours pareille à la sirène antique, belle du haut seulement, mais du bas terminée en queue de poisson ; desi' nem in piseem formosa superne. Et encore, si Poriia était une exception, si la Camargo était une exception, si Mariette était une exception, si Marco était une exception, non- seulement on admirerait, comme on est forcé d*admirer toujours, mais on comprendrait, ce qui ne gâte rien à l'admiration ; non, c'est un parti pris, toutes les héroïnes du poète seront ainsi ; parce qu'une femme l'a trompé, toutes seront parjures; parce qu'une femme aura manqué de cœur envers lui, aucune n'aura de cœur. Tenez* voyez Belcolor. U soleil parait, mX^CK 9*êveille, STRANIO, jeune palatin, et sa mattressBy MONNA BBLCOLOR, passent à cheval) STIUMO. Holà, dérangetol, manaut, pour

que je passo. FAÀNCK. Attends que je ma lève et prends garde à les pas, ' STRANIO. Chien, lève-toi plus viUs ou reste sur la place. FRANCK. Tout beau^ rhomme à cheval, tu ne passera pas, . Dégaine-moi (on sabre ou c*est (ait de ta vie. Allons pare ceci, (//« se battent, Stranio tombe.) BELCOLOR è FRANCK. Comment t'appelles-iu? FRANCK. Charles Franck. BELCOLOR. Tu me plais, et tu t'es bien battu. Ton pays ? FRANCK. Le Tyrol. BELCOLOR. Me' trouyes*tii jolie? FRANCK. Belle comme un soleil. BBLCOLDOR. . J'ai dix-huit ans,' et toi t FRANCK. Vingt ans. BELÛOIiOE. Monte k cheval, et viens souper chez moi. Vous voyez que tout cela est bien de la même famille ; mauvaise famille, sur ma foi. Portia qui chanta, quand son mari est mort depuis une heure. Marco qui danse, quand sa mère est morte de la veille. Belcolor qui emmène souper le meurtrier de son amant, quand son amant râle encore. Aussi, vous allez voir le joli ménage que cela fait. MONNA BELCOLOR et FRANK, assU dans un kiosq^. s BELCOLOR. Dors, 6 pâle jeune homme, épargne ta faiblesse ; Po^e jusqu'à demain ton cœur sur ta matlresse. La force l'abandonne et le jour va venir, Carlo, les beaux yeui. bleus sonl las— lu vas dormir« FRANK. Non, le jour ne vient pas. Non, je veille et je brûle ! 0 Belcolor I le feu dans mes veines circule. Mon cœur languit d*amour, et si le temps s'enfuit. Que m'importe le ciul, ei son jour et sa nuii I BELCOLOR. Oh I Carlo ! mon Carlo ! ta lôte chancelante Va tomber dans mes mains ; sur ta coupe brûlante Tu t'endors, tu te meurs, tu t*enfuis loin de moi. Ah t Idche efféminé, tu t'endors malgré toi I FUANK. Oui, le jour va venir, ô ma belle maîtresse I Je me meurs ! Oui. je suis sans force et sans jeunesse. Une ombre de miù-niéme, un reste, un vain reflet, Et quelquefois, la nuit, mon spectre m'apparail ! Mon Dieu, si jeune eocor^aujourd'hui je succombe. C'est toi qui m'as tué I Ton beau corps est ma tombe I Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil, De tes longs cheveux noirs tu m'as fait un linceul 1 Eloigne ces flambeaux, enir'ouvre la fenêlre, Laisse entrer le soleil. C'est mon demie-, peut-être. Laisse-moi le chercher, laisse*inoi dire adieu A ce beau ciel si pur, qu'il a fait croire en Dieu l • BELCOLOR. Pourquoi me gardes tu, si c'est mui qui te tue, Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir ? PftANK. Tous les amants heureux ont parlé de mourir. Tbi, me tuer, mon Dieu ! Du jour où je l'ai rue. Ma vie a commencé ; le reste n'était rien, Et mon cœur n'a jamais battu que sur le lien ! Tu m'as fait riche, heureux, tu m'as ouvert !e monde ; ' Regarde, ô mon amour, quelle superbe

nuit I Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit. Pourvu que l'Ame parle et que Tàme réponde ? L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

zé6 i^ m^f^TÇfiif&'i^ BBLCOLOB. CoïDbm W-Mig^foé, ce soir, au Iwïsquenet ? FBANK. Qu'importe ? Je ne sais. }0 n'^i plus de mémoire. Voyons, viens dans mes bras, laisse ipoi ,i*admirer ; Parle, rôveille-moi, conte-moi ton histoire. Quelle superbe nuit I Je suis prêt h pleurer. ^ BELCOLOB. Si tu yeux t*éveiller, dis-mof plutôt la tienne. FBANK. Nous 9(ommes trop heureux ppur que je m*en souvienne. Parle, parle, je veux t'entenére jusqu'au bout. Allons4 un beau baiser, et c'est moi qui le diUBDi»; Un baiser pour ta vie, et qu'os me dise tout. BBLCOLOB, toupirant. Qk I J0 ^'pi P#^ toujours vjku cojciimç Tof) pense. Ma famille était noble et pujsj^nle à Florence ; On npus a ruinés. Ce n'est que Te malheur Qui m'a forcée à vivre aux dépens de flieitMur. Mon cœur n'était pas fait. . . FBANK. Totyours la méo^e histoire ; Voici peut-être ici la vingtième catin A qifti Je la demande, ei toujours ce refrain I .Qui donc ont-elles vu d*assez sot pour y croire ? M^ Dieu f dans qnel bourbier ane 6uiB-4e donc jelé f J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité. bIÎlcolob. Quand «mi fête naoïirtit. • . FBANK. Assez, je t'en supplie ; Je me ferai conter le reste par JuKe, Au premier carrefour où je (fi trouverai . {SiUnee,) Dis-moi, ce jour fameux que tu m*as rencontré, Pourquoi ? par quel hasard ? par quelle sympathie T'es-tu d^ m'emmenor senti. la fantaisie ? J'étais couvert de sang, poudreux et mal vêtu. BELCOLOB. Je to r«i éèiè dii : in t'étiis bien battu. . FBABfK. Parlons sincèrement. Je t'ai semblé robuste, Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste. Je comprends qu'une femme aime les portefaix ; C*est un goût comme un autre, il est dans la nature, Mais moi, sî j'étais femme, et si je les aimais, Je n*irais pas chercher mes gens àTaventuro ; J'irais tout simplement les^rendre aux cabarets, l'en ferais lutter six, et puis je choisirais. Encore un root. Cet homme h qui je t*ai volée T'entretenait, sans doute? fi était ton amant? . HELCOLQil. Xhâ\. FBANK. Cette affreuse mort ne Ta pas désolée ? Cet homme, il m'en souvient, rAlâit horriblement, L'œil gauche élaix creré, le pommeau de ré|>ée Avait ouvert le froat. la gorge était coupée : Sous les pieds des chevaux l'iiomme était étendu Comme uo lierre arraché qui rampe et qui se tratoe, Pour se sojspcodre enct^rc ^ Técori-e d'Mn chône, Ainsi ce malheureux se tenait suspendu Aux i*estes de sa vie. Ei loi, ce megrirc infâme Ne l'a p9S, de dégoâi, levé le cœur et l'âme ? Tu n'as pas dit un mot* tu n*as|^ fait i^i pas. BIOjCOLOB. Prétends-iw me prouver que j'aie un

cœur de pierre î FBANK. Et ce que je le dis ne te le lève pas I BELCOLOB. Je bais les mots gros^f'çr^, ce n'ps^ ras ma manière; ifai'i quand il p'eu faut qu'un, je n'efi dt^ jamais de^x : Frank, tu ne m'aimes plus ! FBANK. Qui. moi ? je vous adora ! J'ai lu je ne sais où, ma chère BelcoTore, QuA les plus ^oux moments, pour de^ amints 4ie«re«x, C« sont les entretien^ d'Hne wiit d'in^HNiife, pendant l'enivrement qui succéda an ^^aîsir. Quand tes sens apaifés sont mo» ta paur ied^ir. Quand la mm è to mnjn, §1, Vime k i'âqi? tmie, Pp ne f4it plua qu^iB être, et qu'on aentB*étev«r Ce parhm 4<^ bpnheur qui fai^ longtemps rér.er. Quand l'amie, en prenant la place de l'amante, Laisse son b'en-aimé re^^arder dans son cœur, Comme une fraîche s^urc^où l'onde est confiante {.«aisse sa pureté jrahir sa profondeur ; C'est alors qu'jim connaît le p'ix de ce qu'on nîme, Que du choix qu'on a fait on s'es'ime soi-m^me, ' Et que dans un donx sonorf» on peut fermer les yeux. ti'est ce pas, Beleolor ? N'est-ce? pas mon aorief BELCOLOB. Laisse-moi ! FBANK. N'est-ce pa^, que nons sommes -heureux? Mais j'y pense, il est temps de régler no'rt vie. Comme oo n% peiii compter sur lea joiix do hiyiffd, Nous piperons d'abord quelqu^houoète vi'eiiiifd Qui fournir» \» vio, l(9S meubje^ ei la tf^* U garde^f la nui^ et moi, j'aurai le jour; Tu pourras hp n parfois lui jouer quelque tour ; J'entends quelque bon tour adroit et profitable. Il aura des amis que nous pourrons griser ; Tu seras le chasseur et moi le lévrier. Avant tout, pour la chambre, u'^e fille discrète, Capable de huiler une porte secrète. Mais nous la paierons bien ; aujourd'hui, tout lO yéfid. > Quftul à içoi, \e serai le chevalier servant ; Nous ferons, à nous deux, la perlQdee fu^oigaa. BBUCOLO&. Ou tu vas en Hnk avec tes persifiiages, On je yai^ tt>ut à l'heure en finir aree M» Voux-rtu fair^ la paix ? Je no suis pan hftiid»t|iiy. Voyons^ viens m'embrasser. FBANIC. Cett^ fille «stbidiujj^! Mon Dieu I deux jours plus tard, c'en était fait de moi ! Nous nous arrêtons ici, non pas dans, notre étude, jtrace au ciel. A ce côté gangrené d'un admirebta taleal, -^ et nous verrons plus tar4 comment cette gstp^rèpe est venue. — à ce côté gangrené â*un a4wiraLbIe ts^ent, nous avons à opposer des pages, nous dirions presque de remords et d'expiatioD, qui atteignent à la hauteui* de tout ce qu'il y a de beau, de tout ce qu'il y a de grand. Aussi, pauvre àme malade, nous ne te critiquons pas, nous ne te blâmons pas, nous te plaignons. Nous disons ce que nous avons dit pour la Fiammina. — Oh? ne jdgez pas les poètes, ces Ixions coui^s à la roue de rimagination , ces Tantales appétés par tous les désirs; ne les jugez pas à la mesure des autres hommes ; isolez-les \ étudiee-les, «<* et surtout plaignez

les. Il raille, dites- vous? — Non, il grimace. 11 rit ; — non, il souffre. Le malheur de tout cela c'est que Vivraîe semée pousse, — que Marco donne le$ Pitiés de marbre^ — que Beleolor donne Dalila,

The text on this page is estimated to be only 14.01% accurate

LE MONTE-CRISTO. 247 El cela, au bout de viagt »Ba. £i le puldic b)aw, Uouvq à es fruit 4u'm) loi pv^iswitA iiiw saveur acre qui, tout en {'«façaet, l'irnta; a&fi nous le répétons, il y a un te) génie dans le maître, qu'il y a in talent dans les élèves. Maintenant, si l'on vous iji^iît que par un point Alfred de Sljisset touclie à Berap^er, vous (iepaanderiez par lequel î Eh I mon Dieu 1 le v^iU. Bénnger aussi peint les filles. FrètllloD est une &He ; — LiB«He e»t bm âUe ; — la demoisolle de l'Opéra est une fille. Seulement, corame l'ùnje de l'auttiur de Fritiilon, 4fî LûteUe»\.f^i Ùeiia Saurf de CharUé est i^ine, 8,ea llllea ■oDt de bopnss Ailes, bareuses du fihtmpagaa, et non d'er et de sang. Ce sont des ûlles qui donnant et qui reçoivent ; mais qui ne se vendept, ni n'arrachent, e|; Béranger a su troijver 4es •ceurs d'or où Alfred de Musset n'a su troayer que des cceurs de bronze, des cœurs de marbra ou pas àa cœur du tout. Vous avez vu ce que «ont les filles d'Alfred de Mu^et. Tenez, vcki ce ipu B>at l«a âUes de Béiangec ; VranOi mnû à»s banncfi l|lle5, Vofia ennuBifisPi FrptUlop. . Àes>chniinp<, (us pins geolilles. Ont hii baisier pBTtllDii. «lafrétiUon, Cette (illu Qui frétilki. N'a poiirtAnl qu'un colilton. De^i fim elle eût éqiniiage, Denreiloj rtriiiiKiaiil^, E* deuk S'^is ifiU (&ul 1?" gafc, Pour quelque Tripon d'amant. Ëul£nds-tu, Marietts t Et toi, BelçolQr, écoute ! car voilà Béranger qui dit à Lisette ce que ^lapok te disait tout à l'heurç 4 toi. M'^ndDr qui loujf'irs doi^ne El ru])aa3 cl b'ioiii,])eTant moi lochifTinne Sans le meitre en coumui. J'airusa main hardie S'égari'f sur lonsein. Ver-.e jusqu'il la lie ^ Pour un si grand larcin. Mairtenant à ton tour, Marco, et que l'exemple le pfoflte ; c'est l'actrice qui parle. ^oi qui suhjtiimais la puissance, Dii l'a Irice. j'ai bien des fois Faii sivQurcr S l'indigence La coups oii s'enivraient les roi». Ainsi, vois Marco. Ainsi voyez, Mariette, voyez, Belcolor, voyeï, Portia ; il arrive là-haut pour elle une cliQSe qui n'arrivera certes pas pour vous. C'e't quesairi Pierre en senlinblle, Apr^s un ave imurla i^'ir, Dit h .'ucirice: On P' ut, ma b^Ue, Enirec ici sans coii&iiseur I. . . 0 Béranger I âme confiante et sereine ! fils épicurien du xYiif siècle, épure de Ion souffle lame douteuse et troublée de cet enfant de iiotre Gdècle à nous, qui a pris la vie ponr l'ange du mal, et qui, au lieu de se laisser conduire ■■ doucamaat par lui v^mmA T»>'i'^, a '^"mmp Jnpnh^ intt^ contre lui, et eomiDO Jacob 9 ét4 Ijsrraçs^ par)ui I 0 Béranger 1 toi qui es si grand dans ton triomphe I dis aux hommes, avec moi, que lui aussi est grand' dans sa cbate I Michel et

Sataa sont deux Dominations. Scalenupt, l'un estl'ange de la lumière, l'autre est Fange des téoélwes. (La tuile au prochain numéro.) LES lIOfllGÂNS DE PARIS. CHAPITRE XIU. l'aërolithei Le lendem^D de la scène q ie boulevard dès Invalides, d sèment pmbré, présentait, à c l'aspect d'une forOt touJTue di fat entre à. cette heure-là à P girard ou la barrière des Pai voyageur ait eu la faotaisis une de ces deux barrières qui ne ramènent d'aucun endroit ; ce touriste-là, disons-nous, se fiVl cru certainement à cent lieues de Paris, tant le spectacle de ces quatre longues rangées d'arbres hauts, forts, vigoureus, fantastiquement éclairés par la lune, offraient, avec leurs froQts lumineux et);^urs pieds sombres, tU mage d'une armée de soldats géants faisant sentinelle mtour des murailles d'une ville babylonienne. Mais le personnage sur le front duquel se projetait l'ombre immense ne paraissait nullement atleint de la surprise qui eût assailli, à son entrée, un habitant d'une de nos lointaines provinces arrivant à Paris. Tout au contraire ces o.nbi«ufie9 allées que nous avons comparées à t^e forêt des Ardennes, ne paraissaient offrir au personnage qui animait cetlg atystérieuse solitude qu'un spectacle qui lui était familier, et nous dirons plus, à la façon dont il recherchait les ténèbres les plus profondes dans cette obscurité, un ^ile qui était favorable à ses desseins. Il parcourait le boulevard comme un hoBune contraint, pour une importante raison, à cette promenade nocturae, prêtant une attention toute particulière aux ohje's qu'il rencontrait sur son chemin, regardant au-4epsoi)s et audessus de lui, devant et derriéi'e, à droittt et à gauche, errant mélancoliquement , et tout «u contraire de l'ami Pierrot, évitant les rares endroits où se basait le cl«ir de lune. A première vue on eàt été iiort embarrassé pour dire à quelle classe de la société appartenait ce personnage j mais en l'étudiant avec attenLion, eo le suivant dans les méandres de sa promenade, en observant ses gestes, en l'accompagNant dans ses allées et ses venues, en remarquani le som avec lequel il examinait tel ou tel objet, pluIAt que tel ou tel autre, on eilt su bieutût à quoi s'en tenir sur la cause qui l'avait, à cette heure avancée de là nuit, conduil au boulevard des Invalides. L'objet qu'il paraissait examiner avec le plua d'attention, et vers lequel, bien qu'il s'en éloignât de temps en temps, il semblait invinciblement attire, était la grille du parc de la comtesse Happt. Se glissant le long du nuir, et avançant la tête avec précaution jusqu'à toucher les barreaux, il plongeait son rer gard scrutateur dans le petit bois, qui foimait une espèce de massif, à dix pas de l'autre côte de la grille. Deux iiorames seulement pouLvalent avoir un motif plausible, ou un intérêt

suffisant pour se promener, à miniiii) devfmt la grille de Begioa. yn amoureux ou im wileur, .„„^ , . . — --, oai juaiejai-!s'(i olhisiisi iiiuveb allaa ,uBbnoH

L'amoureux, parce qu'il est au-dessus des lois. ; Le voleur, parce qu'u est au-dessous. Or, l'homme en question n'avait nullement 1 aspect amoureux. D'ailleurs, l'amoureux qui eût eu un motif plausible de se promener là, c'était Pétrus, et l'on sait que Salvator lui avait enjoint, ou de rester chez lui, ou de se promener partout ailleurs. Disons que Pètnis avait religieusement observé la prescription de Salvator, dans ce qu'elle avait de plus sévère, et était resté chez lui. n est vrai qu'il avait été tout à fait rassuré par Salvator, qui était passé à l'atelier dés la veille au soir, et lui avait montré les cinq cent mille francs, que, selon sa promesse, lui avait apportés et remis à neuf neures précises maître Baratteau. Nous avons dit que le promeneur nocturne n'avait rien d'un amoureux , ajoutons qu'il n'avait surtout rien de Pétrus. C'était un homme de moyenne taille, qui, vu de dos ou .ar devant, présentait des deux côtés une surface arrondie. .1 était habifié d'un long vêtement qui lui descendait jusqu'aux talons, et qui, tombant à pic de son col sur ses souliers, ressemblait bien plus à une lévite, ou à une robe de Persan, qu'à une redingote ordinaire ; il était coiffé d'un chapeau bas de forme et large de bord, ce qui lui donnait l'air d'un ministre protestant , ou .d'un quaker américain ; enfin, sa figure était emboîtée dans un épais fourré de favoiis, qui, remontant jusqu'au dessus du nez, tandis que sa chevebire s'abaissait jusqu'au dessous des sourcils, ne laissaient à découvert qu'une très-minime portion de sa figure. Puisque ce n'était pas Pétrus, c'était donc le comte Ercolano ***. Puisque ce n'était pas un amoureux, c'était donc un voleur. C'était tout à la fois le comte Ercolano et un voleur. ' Ce point clairement posé, nos lecteurs devinent ce qu'il atténuait, et comprennent pourquoi la grille du jardin de la comtesse Rappt attirait plus particulièrement son attention. •.M En arrivant sur le boulevard dès dix heures et demie, il en avait battu les coins et les recoins, les allées et les contre-allées, puis il s'était tenu à l'écart, après avoir bien étudié Iqs lieux, enfin il avait reconduit au loin le dernier passant suspect qui s'était attardé dans ce quartier désert; dés la nuit tombée et une fois bien assuré aêtre le maître de la place, il était revenu se promener mélancoliquement sur la chaussée dans l'allée contiguë au parc de la comtesse Rappt. - On pouvait le surprendre d^ trois façons différentes, et c'était pour parer à ce triple danger qu'il était venu dès dix heures du soir s'embusquer devant la grille, pour étudier de plus près les moyens d'attaque et liBUr opposer efficacement ses moyens de défense. 1»

On pouvait venir de droite ou de gauche et lui tomber dessus à l'improviste tandis qu il échangeait les lettres contre les billets, mais un compagnon de la trempe de celui que nous mettons en scène n était point fait pour se lais-^ ger tomber dessus même inopinément; nous avons dit d'ailleurs qu'il avait étudié minutieusement l»^s Ueux et s était assuré que nul coin ne pouvait receler une embuscade; d'ailleurs, pour ce cas, car c'était un homme d'une haute prévoyance que le comte Ercolano, pour ce cas, il avait, passée dans une ceinture complètement cachée sous sa grande lévite, il avait une paire de pistolets à deux coups et un poignard long et bien affilé; il pouvait donc espérer défendre sa fortune ou tout au moins la vendre si cnèrement, que ceux qui voudraient lui porter atteinte auraient à s'en repentir. Par conséquent, il n'avait rien à craindre de ce premier côté. 2o II est vrai que d'autre part le danger était plus grand. Le danger était plus grand du côté de la rue Plumet où était située la grande porte d'entrée de l'hôtel de.la MotheHoudan, celle devant laquelle s'arrêtaient les voitures : on uouvait avoir fait cacher dans l'hôtel derrière cette porte une demi-douzaine de gaillards, armés de fusils, de sabres et de hallebardes ; dans sa prévoyance le comte Ercolano rêvait les armes les plus fantastiques, et cette demidoÎLzaine de gaillards pouvait foncer sur lui tandis qu'il échangerait les lettres contre les billets. Mais c'était un homme d'une fécondité d'imagination Eeu commune que le comte Ercolano ***, et un gentilomme de sa force ne devait pas être arrêté longtemps par un pareil obstacle. Il alla donc î pas de loup explorer la rue Plumet comme il avait exploré le boulevart, et après s'être assuré que la rue était entièrement déserte, il étudia la porte de la rue qu'il avait déjà laborieusement examinée la veille. Le but de cette étude était de s'assurer qn'aucw changement dans son économie n'avait été pratiijiié depais vingt-quatre heures. • La porte était dans le même état que la veille. C'était une immense porte de chêne à deux battants et i quatre panneaux ; de chaque côté, entre le panneau du haut et le panneau du bas, était un boutcm de fer ÛB la grosseur d'une orange. Le comte Ercolano *** commença par toucher les boutons pour s'assurer de leur immobilité , après quoi il tira de sa large manche un engin de fer qui aurait eu la forme d'un 8, si les extrémités de ce 8 n'eussent présenté au sommet et à la base un cercle parfait au lieu de l'ovale, et si ces deux cercles, au lied de se toucher, n'eussent été à une certaine distance l'un de l'autre, ce qui donnait à cet instrument, vu verticalement, l'apparence suivante | ; il appliqua ce huit ou cet S fermé sur les deux boutons de la

porte, c'est-à-dire qu'il enclava chacun des boutons dans chacune des extrémités de l'engin ; l'eugin alors s'adapta, tellement aux boutons, les serra au collet si étroitement et avec tant de précision, que le maître chanteur fit clapper sa langue d'un air d'orgueilleuse satisfaction : — Oui, fit-il, songeant à l'illustre forgeron, ami et conseiller du roi Dagobert, parodiant sans respect le couplet bien connu d'un vaudeville fort à la mode à cette époque : Du haut du ciel, ta demeure dernière. Grand saint Eloi, tu dois être content. En effet , cet ingénieux instrument appliqué à la porte faisait, par devant, le même effet cfae les barres de fer font par derrière , c'est-à-dire qu'en tirant la porte à quatre chevaux on n'eût pas même réussi à l'ouvrir. Mais le troisième péril, le plus grand , le plus véritable, tout en venant toujours de l'hôtel, ne venait pas de la rue Plumet. Le traquenard par lequel pouvait être le plus aisément pris le comte Ercolano ***, c'était, sans contredit , la grille même par laquelle la conférence devait avoir lieu. Aussi, une fois son engin adapté à la porte de la rue Plumet, le comte Ercolano *** regagna-t-'il le boulevard, qu'il inspecta de nouveau avec un soin plus minutieux que jamais, car l'heure approchait , si lente que fût sa marche. Onze heures trois quarts venaient de sonner. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. L'aventurier passa et repassa devant-la grille, plongeant son regard, aussi avant qu'il pouvait, dans le jardin touffu comme un bois. Mais il n'est pas plus de bois pour la lune que de grand homme pour son valet de chambre. Le comte Ercolano**', favorisé par ce guide céleste, put donc fureter de l'oBil dans les plus épaisses profondeurs du jardin, et s'assulrer qu'il était aussi désert que le boulevard. Cependant ce jardin, momentanément désert, pouvait tout à coup, et en un instant, se peupler, d'un monde de valets armés jusqu'aux dents. Ce fut du moins la pensée de notre compagnon, aussi s'empressa-t-il de parer à Tévénement. Il empoigna d'abord un à un, et les uns après les autres, tous les barreaux de la grille, pour s'assuter qu'ils avaient, ainsi que les boutons de fer de la porte, coi^servé leur immobilité habituelle ; en d'autres termes, il voulut s'assurer qu'à l'aide d'un barreau mobile, enlevé à un moment

LB MONTJt-GMSTO. 249 ^i^M iAmém* donné, on n'aUait pas s'élancer snr lui et lui (aire rendre gorge. y^rés un examen approfondi, il acquit cette certitude. Restait la porte de la grille, qui, remplissant son devoir de porte, pouvait s*ouvrir à la première réquisition d'un ou ae plusieurs habitants de l'hôtel. Notre compagnon Vébranla d'un bras vigoureux ; la porte parut fermée comme la veille. Il eut la preuve qu'elle était non-seulenlent fermée, mais fermée à double tour, en passant le bras de l'autre côté de la grille, et en s'assurant que le pêne était profondément entré dans la |pàche, etgue la giche était solidement scellée dans la muraïUft. -^ — C'iilsègal, tiit-il en essayant vainement de passer la tête entipBeux barreaux, pour joindre la preuve de la vue à la preuve du toucher, je, n'ai qu'une confiance très-restreinte-dans la solidité dés gâches ; hélas I j*en ai tant vu tomber autour de moi I Et, ce disant, • il tira de la poche de sa lévite une manière de. chaîne de tourne-broche de quatre ou cinq pieds de long. Puis il l'enroula autour de la gâche, prenant le bouton du pêne pour point d'appui ; revint la passer autour d'un desnarreaux, en fit autant de Tautre extrémité de la chaîne, repassa un double tour à la gâche et au bouton ; puis, ramenant à lui les deux bouts de la chaîne, il fit un de ces ncDuds dits à la marinière , %tms songer (on ne songe pas à tout) que ce nœud, fait par le comte Ercolano ***, pou* vait, dans un cas donné, compromettre le digne capitaine Monte^Hauban. — Oue Baltasar Casmajou,qui'm'a enseigné les premiers éléments de la serrurerie, soit placé à la droite de saint Eloi dans le ciel, murmura le reconnaissant aventurier, en passant, pour plus grande sûreté, un cadenas dans les anneaux soudés aux deux extrémités de la chaîne. Et il leva vers la voûte étoilée un regard reconnaissant. En baissant les yeux, il aperçut à tit)is pas de lui une ombre blanche. C'était la comtesse Rappt. L'ange du repos, qui veille invisiblement autour des tombes, ne foule pas plus doucement le gazon que ne l'avait fait la jeune lemme. * En éifet, elle étidt arrivée si doucement à trois pas de la grille, que, quoique l'oreille du comte Ercolano *** fût des plus exercées, celui-ci ne l'avait pas entendue venir. Bien qu'il fût préparé à cette rencontre, et cela de longue main, la vue inopinée de la jeune femme produisit sur lui tout Teffet d une apparition. Il ressentit une commotion semblable à celle dont il eût été atteint en touchant le fil d'une pile vol talque, instiftctivement, il bondit de deux pas en arrière, et regarda autour de lui, comme si cette subite apparition devait être le signal d'un danger. Mais ne voyant rien que la

forme blanche, n'entendant , d'autre bruit que le murmure du vent dans les feuilles, il fit un pas pour s'approcher. Mais il n acheva pas même le premier pas. — Hum ! hiun ! nt-il, si c'était un homme déguisé en femme, et que cet homme lâchât sur moi un coup de pistolet bien chargé. Diable! on a vu des choses semblables, et ie pires mêmel — Est-ce vous, madame la comtesse ? demanda t-il en s'effacant derrière un arbre. — C'est moi, répondit Règina d'une voix si douce, que le timbre de cette voix dissipa tout soupçon et toute crainte dans l'esprit de l'aventurier. Aussi s'approcha-t-il aussitôt et s'inclinant avec respect : — Madame, dit-il, je suis votre respectueux serviteur. Mais comme Réçina n'était point venue dans le but d'échanger des politesses avec le comte Ercolano ***^ elle se contenta de répondre par une légère inclination de tête et avançant son bras à la portée de la grille : — Voici, dit-elle , les cinquante premiers mille francs, vous pouvez vérifier si les billets sont bons et si le compte y est. — Dieu me garde de compter après vous, dit l'escroc. en mettant les premiers cinquante mille francs dans sa poche droite. Puis, regardant tout autour de lui, et tirant une lettre de sa poche gauche : — Voici la lettre, dit>il. La princesse, moins confiante que le comte Ercolano, prit la lettre, réleva sous un rayon de la lune, et, bien assurée que c'était son écriture, elle la mit dans sa poitrine et tendit à l'aventurier une seconde liasse de cinquante mille francs. — Même confiance, madame, dit celui-ci, en lui remettant la seconde lettre. — Dépêchons, dit Régina en prenant la lettre avec dégoût, et en la soumettant comme la première à l'épreuve de la lune, épreuve qui continua sans doute de la satisfaire, car elle présenta au comte Ercolano *** une troisième liasse de billets. — Toujours confiance, répéta celui ci. Et la troisième liasse de billets, suivant les deux premières, amena la remise de la troisième lettre. Arrivé à la sixième, et au moment où il venait de la remettre à la comtesse, l'aventurier crut avoir entendu un bruit pareil au froissement des feuilles ; si léger qu'il fût, ce bruit fit passer un frisson par tout son corps. Ce bruit 1 elfraya d'autant plus qu'il n'en pouvait deviner la cause. -- Un instant, princesse, s'écria-t-il en bondissant en arrjère, m'est avis qu'il se passe quelque chose autour de moi, permettez que je m'en assure. Et disant cela il lira et arma un pistolet sur le canon duquel, se réfléchit un rayon de la lune. En voyant le pistolet à la main du bandit, Règina fit elle même un pas en arrière en poussant un faible cri. — Ce en, si faible qu'il fût, pouvait être un signal. Et l'escroc gagna la chaussée pour voir de plus loin. — Oh ! mon Dieu, murmura Règina, s'en irait-il pour ne pas revenir. Et elle le suivit des

yeux avec anxiété. Le bandit recommença ses recherches, tenant toujours son pistolet d la main. Il traversa le boulevard, regarda au loin, aussi loin que son œil put voir, retourna dans la rue Plumet pour s'assurer que la porte était toujours bai^ricadée» et ne faisait aucunement mine de s'ouvrir. Les choses étaient dans l'état où il les avaient laissées. — C'est égal, dit-il en revenant sur ses pas ; j'ai certainememt entendu un bruit quelconque. C'est donc un mauvais bruit puisque je n'en connais pas la source, si je m'en allait tout bêtement, j'ai déjà trois cent mille francs dans ma poche, ce qui est un assez joli denier, d'un autre côté, les deux cent mille livres restant sont diablement tentantes .. Puis, regardant autour de lui d'un air qui indiquait qu'il commençait à se rassurer : —Après tout, continua-t il, je ne vofs pas pourquoi je m'effraie 81 fort d'un bruit si léger; l'affaire a trop bien commencé, par ma foi, pour ne pas finir de même, reprenons la conversation où nous Tavons laissée. Et Taventurier, après avoir jeté de nouveau à droite et à gauche un regard fauve et tortueux, comme celui de la hvène, revint à la grille, où la pauvre Régina, tremblante à l'idée que le misérable allait s'enfuir avec ses quatre dernières lettres, attendait debout, les dents serrées et se tordant les mains de désespoir. Elle respira en voyant l'aventurier se rapprocher d'elle, et levant les yeux au ciel avec une profonde expression de reconnaissance : — Oh I mon Dieu, murmura-t - elle, je vous remercie. — Excusez-moi, madame, dit-il, mais j'avais ci-u eu tendre un bruit menaçant. Il n'en est rieu, tout est tranquille autour de nous,'et si vous le voulez bien, nous allons continuer. Voici votre septième lettre. — Et voici votre septième liasse. Le comte la prit, et tandis (^^u'il la mettait dans sa poche à côté des six premières, Régina soumit la lettre au même examen que les précédentes. — Dècidénient, pensa l'aventurier en tirant la huitième lettre, cette comtesse Rappt est d'une suspicion outra

The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate

250 LE MONTE-CRISTO. ;*■ ^ ii\^.\r\.i-H i J'J'IT < 1' pi^tioi^ tputç la j?QUte53fi ^^ W^Q h loyi^uté ^m^gift^ej?, enfin!' Et tirant 1^ neuvième lettre, il dit en manière de vengeance contre cette suspicion de Régine : — Neuvième épltre de la même au même. Le visage de Regina, pâle comme la lune qui rèclair^it, s'empourpra fi cette injure des tons rouges dii soleij covtT chant. Elje écKangea vivement la neuvième lettre ccmtre la neuvième liasse, et, après avoir non moins soigneusement que les autres regarde cette lettre, elle la mit dans sa poitrine. — Elle y tient, pensa l'aventurier en empochant |es billets. Puis d'un ton gouailleur : — Dixième et dernière lettre, dit-il, au même prix aue ses sœurs ainées, quoiqu'elle les vaille toutes 31 elle seule ; mais, vous savez nos conditions pour celle-ci, donnant, donnant. — C'est juste, dit Régina en lui tendant la dernière liasse en même temps qu'elle allongeait lamain ver^ la dernière lettre, donnez et prenez. — Confiance qui m'honore, dit l'aventurier en donnant la lettre et en prenant les billets, là ! Et raventuriei respira joyeusement. On n'entendit pas même le souffle de Régina ; elle s'as-^ surait que la dernière lettre était bien de sa main comme les neui autres. — Et maintenant, continua l'impudent coquin, il est de mon devoir, madame la comtesse, de vous donner, après que vous m'avez enrichi, un conseil de galant honune ; croyez-en rexpérience d'un vieux routier, aimez toujours, n'écrivez jamais. — Assez, misérable ! nous sommes quittes, s'éfaia la comtesse, et elle s'éloigna rapidement. En même temps, et comme si ces mots eussent été un signal convenu entre elle et quelque puissance supérieure^ le comte Ercolano *** sentit tomber sur sa tête, pareil a un aérolite descendu dû ciel, un objet d'une telle grosseur et d'une telle pesanteur surtout, que Taventurier fut étendu sur]e sol avant même de s'être aperçu qu'il était tombé! ÂLBXANPRB Dumas. {La suiU au prochain numéro.) LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE. et OCTATB AUQUSTB. Le soir, Antoine alla visiter ces malheureux— les yeux baigné? de larmes, il essayait de les consoler — mais ceuxci, au contraire, voyant l inquiétude de leur général, et comprenant la responsabilité qui pesait sur lui, surmontaient leurs souffrances, lui montraient un visage satisfait, et, lui baisant les mains, le suppliaient de se retirer, de prendre soin de lui-même et de ne point se fatiguer ain^ pour eux. De son salut et de sa vigilance dépendaient, lui disaient ils, le salut de l'armée ; tant qu il se porterait bien e pourrait

demeurer actif, ils croiraient leur vie sauve. Ils l'appelaient leur chef suprême, leur imperator, leur père. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que ce respect pour leur chef, ce dévoûment, cette obéissance, cette respectueuse affection étaient communes à tous, aux officiers comme aux soldats, aux nobles comme aux gens obscurs, tous mettant avant leur vie l'estime et les bonnes grâces d'Antoine. Au moment où Flavius Gallus fit la fatale échaulfourée, les Parthes, fatigués de cette poursuite, où, gr$.ces aux bonij^s dispo^* >nB d'Antoine,' îlg perrlaient ftùtant 4'hommfia iJUa Ipa Ti.nmAin<i^ allafftnt sa rPtirar. CfttfP ^^^ îoM'ç iP^tteD^fW* IpifPjr^il tput leixr courase, pt lei^r jp^ pira un tel mépris pour' les Romains, qulis passèrenj!^ n4ii autour du caqap . d'Antoine, persuade^ (jije le lendemain ils trouveraient lés' tentes désertes et pourraient tout piUer a loisxr. . Aussi, à la ploînte du jour^ apparurent-ils,]^ccourant, comme djps y^iitouj-s à upe .çuréé* de tous les .'pofrjts 4e Thorizon : — aulahf que pouvait Jes compter l'œU iiiquiet d'Antoine, ils devaient êtrg quarante pjiue au moins*. Le roi, certain que désormais les Romains ne pp]i|vaîpnl hii lechapper, avait envoyé jusqu'à 3a garde, Ouant à lui, U ne parut jamais, > . .' Antoine demanda une robe noire ; il voulait haranguer ^es soldats sous ce costume ^e deuil, ço^iptant leur iûspirer un plus grand intérêt ; jnais^^es amis l'en empèclièrent, ils craignaient Je dècouragepieijt. Antoine parut donc, mais avec sa cotte d'^irniejj de général. - . . - ' Alors il fit un discoure dans lequel il ÎÔna'fbKcétiX (;/iii avaient fait face à rennemi -, 'décLara qu'il Rimerait mieux être au nombre des* Blèésès et inême dps morts, que de devoir la vie à la fuite, comme la devaient beaucoup de ceux qui étaient autour de lui. Maissdors les soldais l'inlerffompire&t parleiiri eris. — Ceux qui avaient vainca disaient . '^ Nous voilà,^iiouft vaincrons Mcore, — aie cenfiOBoe en nous. Ceux qui avaient fui disaient : r- Nous reconnaissoM^<M|t#^' lâcheté ; '--punis*DOtts, dé* cime-nou8. • î' ^b '^ ■ Bt tous ajoutaient : — Au nom. des dieux, sois calme, bannistoute tristesse §f, c^M^y^&hoa espoir ; avec* toi et près de toi^ apu^ monrf£([ï^ tous sans une plainte depuis le premier jusqu'au 4^ nier. Alors Antoine, levant les njains et les yeux au ciel : — 0 dieux, dit-il, si nies prospérités passées doivent être opatrehalancëes par quelque malheur, faile^:le tomber sur moi seul, et donnez à tous ces braves gens qtjl m'en tourent salut et victoire ! , Les Romains demeuTèrent au même endrpit. Antoine avait panse que l'armée avait besoin d^un jour pour se reposer. D'ailleurs, il fallait mettre les blesses en état da suivre la retraite. Les plus forts marcheraient avec le^' autres, les

plu^ faibles seraiept portés par leurs caïa^r^es s^ des brancards formes avec les piques et les épées! Le surlendemain Antoine se mit en marche. Les Parthes, pleins de confiance, et croyant avoir affaire à des hommes découragés, se présentèrent aussitôt pi^ charger ; à leur avis, il ne s'agissait p^us d§ coml]^t, — -' de boucherie et de pillage. Leur élonnement fut grand lorsquUsse virent par une grêle de traits et qu'ils trouvèrent les Eômaigs aussi courageux- e4 ^ussi.4pres au coinbat que Tenssent jétè dos troupes fraîches. Ce furent eux alors qui, découra^ef^ débandèrent leurs arcs et cessèrent de poursuiyre Antoioe. Par malheur, vers le milieu de la journée, ils ei^^ent ^ descendre quelques coteaux dont la pente était 'rapide; dans celte descente il lei^r fallut, de crainte de jdesordre, ralentir leur marché Les Parthes s'aperçurent bientôt de cette difficulté de la position et revinrent à la charge. Ces terribles flèches de quatre pieds de long, qui faisaient tant d§ ravages parmi les Bjoniains et qui perçaient de part en parties cavaliers et les fantassins, armés à la légère, volèrent de nouveau, mais les Romains employènmt une manœuvre encore inconnue des Parthes. Les légionnaires firient face à l'ennemi, enfermant dans leurs rangs Tinfanterie légère Le premier r^ng mit un cenou en terre et s'abrita derrière ses boucliers, le secôna fit d^ même, élevant ses boucliers au-dessus de ceux du premier rang, le troisième resta debout, s'abritant toujours derrière les bon-, cliers, et par cette manœuvre, que les Grecs appelait la synaspûmey Qt les Romains la tortue, ils présentaient une surface aus^i impénétrable que l'eût été le toit d'une maison, les flèches des Parth.es, ^ vieoureusement lancées quelles fussent, glissaient sur cet^ surface d*airain et ^'écartaient impiiissanteé, Cette manœuvre eut en outre un avantage auqud n©

The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate

LE MONTE-CMSTO. 251 I *j ■ ■ I m J VI ■ U'. MU

s'àttendaîent pas les RomalBs, lesParthes te prirent pou une mapcpie deiaMitadA et d'épuiseneot» ihde^à9iC9At à tefre leurs arcs et leurs flêcbae devsnufis iuujtiiefii; ejb, ariné^ de piqaes, ils s*appi^oekérent pour ctiarger ; c'Âla|t ce qw demandaient les Homaiitô, corps 4 corpe les plus larril^l^ de 4eas les soldais. Ilii les laissèrent, «a effets approober à la longueur d^mie piqœ, mais ae levanA tout à couf» m poussant de grands ttàB et attaquant lee ihyrthds'avec leurs epieux, île albattireiil eeux qui se trouTèreni le plu^ çtkf d*eux et mirent les autres efi faîte. ' 'Mai^ cette manœuvre qu'ils fureat obligés de répéter plusieurs fois les jours suivants avait mi gmnd. inconyé^ . nient; elle ralentissait la marche d'Âotoine, au point ide lui iaire faire des journées de trois ou quatre lieues. Puis la famine commençait à montrer son visage livide an milieu de tous ces visages pâlissants ; on ne pouvait se procurer du blé sans combat, et chaque fourrage coûtait c^er ; d'ailleurs, le blé recu^eilji, les moulins manquaieqt Îour Je moudre ; ou avait été obligé de les abandonner, es Bêtes de somme, la plupart du moins, avaient péri ; ies autres portaient les malades et les blessés, ce qui était un grand soulagement pour les hommes. Les deux livres de froment se vendaient jusqu'à quarante-cinq francs de notre monnaie ; quant aux pains d*orge, on le^ mettait danç un plateau d une balapce, Targent dans Fautre, et l*oh avait une livre de pain pour une livre d'argent, et encore bientôt n'en eut-on pins, à quelque prix que ce fût. - l] i^^Uut recourir aux racines que Ton trouvait $ur la route ; mais dans ces pays lointains, racines et légumes é(^i<^>t incpnnus lau;^ Romains. On maqgea au hasard ce que Ton trouva; une herbe les rendit fous et les empoijS9«ina : I4 fpUe était étr^i^ge et la mort cruelle. Le soldat qui avait n^a^igé d^ ont te Herbe n'avait ph^s qu'une idée et n'avait plus qu'une occupation : c'était de retourner les pierres quil trouvait sur son chemin, mettant tous ses «oins et toutes ses forces ^ ce travail copinie il etït fait à une occupation importante. l\ y eut un moment où Ton ne voyait plus que soldats courbés vers le sol arrachant des P^rres et les changeant de place. Bnfip, les vomissement les prenaient ; ils rendaient une grande quantité de bile et mouraient tout a coup, surtout lorsque le vin, qiii paraissait le contre-poison ae cette herbe, eut manqué. — 0 dix mille ! dix mille! s'écriait Antoine, à cette vue, faisant allusion à cette belle retraite de ^énophon, qui, a^és la défaite de Cyrus le Jeune à Cunaxa, était revenu

de Babylone en Grèce, c'est-à-dire avait parcouru, p'^esque sape perte et luttant contre d'innombrables ennemis, un trajet double d^ celui que lui, Antoine, avait à faire. Lfn nouveau danger menaçait les Romains, danger a^^muel Crassus s'était laissé prendre. Les Parthes^ voyant qu'ils ne pouvaient rompre l'ordonnance des Romains, mais au'au contraire ils avaient été eux-mêmes plusieurs fois battus et mis en déroute, eurent recours à la ruse . Ils se mêlèrent, les flèches aux carquois et les arcs débandes, aux soldats romains qui s'écartaient de l'armée I)our aller en fourr^iges, leur annonçant qu'ils suspendaient à leur poursuite. Ils accompagnèrent ces paroles d'adieux et de témoignages d'admiration si simples et, en apparence, si sincères, qu'Antoine lui-même y fut pris, et annonça que, débarrassé des^artlies, l'armée allait abandonner lès montagnes et prendre le chemin de la plaine. On eût dit, qu'à un certain. moment, la même folie leur prenait à tous. Par bonheur, au moment où, les Parthes disparus, il se préparait à exécuter ce plan, oh vit arriver un cavalier parthe, accompagné de quelques hommes seulement; mais celui-ci était un ami et non un ennemi. Il ee nommait Mithridate ; c'était le cousin d'un certain Monéses, qui, a^^rès que Phraate eut tué son père Orode, s'était retire près d'Antoine. Antoine, toujours grand et généreux, l'avait reçu comme s'il eût été ïhemistocle, et, pour rivaliser de magnificence avec le roi de Perse,- il lui avait donne trois villes pour son entretien : Larissa, Axê^ thuse et Hyérapolis,oubliant que Mpnèfes était un Barbare, tT^T — et qu'à ee Barbare U 4onDaitdaajillûa grecques 4ue leur f^ViSQir é4A .dû lui v^oâr^ jsaçrée^ . Mais cette fois le s;^.rîlège lui servit. Ce Parthe qui venait à Antoine, ce cousin de Mpn^^s, qui demandait à être mis en rapport avec ai^elqu'uri qii| ^tep4^t la langue parthe owl syrj^niie, ve^;i^it 3auv^r T^xi^erom^me. Oo lui^mena w des amis d'Antoine^ pommé Ale;^ndre 4'Autibche. '^ I^e P^^JU^ se fit rec4^9naltre à hii ? ITT J<e ^i^ envo)[è car ifonèses, dit il — P v^frendi» à Antoine p^s qw il jj .a reçu de lui,' car pour Tbospitali^è et la r^cheç^e que lui a données Antoine, je lui apport^, moîi la vie et le salut de l'i^rmée. Alors, montrant à Alexandre une silhouet^ bleu$ti*e que l'on distinguait à peine dans l'éjoignenient. * - •* ^ Voy^ez-vûus cette chaîne de montagnes? dit-iL Alexandre fit signe qu'il la voyait. Eh Wen 1 ^t Mitliridate, c'.eijt ^ji pied de ces moi^tagnes que ies Parjhes you3 attendent — ils croient, d'après^ que vous avez dit, que vous aile?: prendre la roule dç m plaine, et vous regardent déjà cpmme perdus ; vojis Té^s en effet, et aussi perdus que ront été Crassus et son ârmé^e* si vous

avez le malheur de vous engager dar^s le bas pays. — En suivant la chaîne de collines où vous êtes engaffes, voup trouvez la faio^ et la soif, mais au bout de la' route le salut ; en prenant te chemin .de la plaine, c'est i^ mort, lamortcertaine, ini^llible, et non-seulement pf'ûçlle, «nais honteuse. Alexandre rapporta ce discours à Antoine, celui-ci lit vwir ï^ Marde qui lui servait de guide, pt que depuis longtemps on avait délié. Il fut en tout point du même avis que le Parthe. Puis il ajouta : — Je sais par expérïeaoe, l'ayant suivi, que le ctà/divàii de la {Haine, outre ce danger qui vous livre aux Partb^s, serait, même en rabaence de tout ennemie le plus d^pgef^^ de tous les chemins, à cause du péril que Ton c<^rtde i# perdre sur un terrain iioimenae et au rojUiea duquel aiiiliun chemin n'est tracée L'autre route est plus rude, ma^^ au moina elle est certaine — et moins ua jour où nouç manr quërons d'eau — nous la tcouveronâ telle qvs jusqu'ici nous r.avons tjrouvée. Sur ce double avis, Antoine changea de résolution. -Le Parthe, la mission accomplie, reprit le chemin par lequel il était venu, et le Mède se chargea de nouveau de la conduite de l'armée. Et comme le désert sans eau crue l'on avait à traverser était proche, Antoine ordonna d en puiser et d*en emporter le plus possible avec soi, pour que la journée du lendemain pût être heureusement franchie. avaient vaient en marche vers dix heures du soir. Les Parthes, avertis du départ des Romains, se mirent en marchje à leur tour, continuant de les poursuivre et ^ les harceler. Si bien, qu'au paoment où le jour î^arut, 1'^'rière-garde des Romains était jointe parTavanl-garde^es Parthe. On avait fait plus de douze lieues pendant la nuit. Aussi la vue de l'ennemi jeta-t-elle cette fois les Romaînti dans le découragement. L'eau était bue, — on avait soif, — et la nécessité où Vgn était de combattre à chaque pa^s, augmentait encore ^cpite soif. Sur ces entrefaites; Tavant-garde romaine arriva au bord d'une rivière, — mais, entr« ulle et 1 eau, elle trouva Antoine et le Marde qui, les bras étendus, suprj^li^ii^nt le» soldats de ne pas boire de oetjie eau. — Par soa guidfi . Antoine savait que cette eau était malfaia4tnte. Mais quoi que tous deux pussent dire aux soldats, ils ne voulurent rien entendre, et, enragés de soif, se précipitèrent vers la rivière. L'effet ne fut pas long à se produire. — Tous ceux qui avaient.)3U de cette eau salée, ^aumétre, afflrétisé an gçût,

 ■«•«Mi i^— «V«i furent pris de vives douleurs. Par bonheur, elles n'étaient point mortelles ; Antoine passa de rang en rang, encourageant ses hoftimeâ, les invitant à I^couter comme un père chaque fois qu*il dopnerait un avis, — les suppliant de souffrir encore avec courage pendant (quelques heures, et leur annonçait, pour leur rendre Tespoir, qu'à une demi-journée de renaroit où ils étaient arrivés, ils trouveraient une eau aussi saine et aussi bonne à boire que celle qu'ils venaient de rencontrer était fatale et impure ; puis qu'au-delà de ce cours d'eau, ils entreraient dans un pays aux chemins escarpés et impraticables à la avalerie. On touchait donc au salut— on n'avait plus qu'à étendre la main. —Il était là«— encore un jour de patience et de courage, c'était tout ce que demandait Antoine. Et Aiitoine fit sonner la retraite et ordonna de dresser les tentes pour que les soldats pussent trouver un peu d'ombre et respirer un peu de fraîcheur. A peine les tentes étaient*e1Ies dressées et les Parthes hors de vue,- car, chose étrange, de même que les modernes Bédouins, ils ne combattaient point la nuit, — Mi* thridates, ce même Parthe, qui était déjà venu, revint de nouveau. Il demanda Alexandre. Alexandre accourut. Le Parthe revenait pour exhorter Antoine à ne prendre et à ne donner aux soldats qu'une heure de repos, — mais à gagner en toute diligence la rivière, distante seulement de dix ou douze lieues. Il savait, disait-il, que la poursuite de l'ennemi s'arrêterait au bord de cette rivière. Alexandre alla porter en toute hâte cette b^nne nouvelle à Antoine. Antoine prit alors tout ce qu'il put trouver à portée de sa main de coupes d'or et de flacons d'or, lui disant de les porter à Mithridale en récompense de son avis. Mithridate en prit tout ce qu'il pouvait cacher sous sa robe, et se retira en chargeant Alexandre de porter de son côté ses remerciments à Antoine. Antoine ne perdit point une minute: quoiqu'il fit pour encore, il ordonna de lever lever le camp et de se mettre en marche. Manœuvre qui s'exécuta sans que les Parthes s'y opposassent le moins du monde. Mais à défaut de Tennemi, les Romains se donnèrent à eux la nuit la plus fâcheuse qu'ils eussent encore éprouvée. Les soldats, quelques-uns au moins, senûrentà égorer ceux qui portaient l'or et l'argent, et à piller le trésor e l'armée transporté sur des bêtes de somme. D'autres, voyantcela, se jetèrent sur les équipages lûémes de leur général, pillant sa vaisselle d'or et d'argent qui était magnifique. Le désordre qui se mit à l'arrière-garde et qu'occasionna cette action, fit croire à une attaque nocturne; le trouble et l'effroi gagnèrent toute Tarmée. Antoine en

voyant cette panique gagner de proche en proche, crut que tout était perdu, il appela Rhamsus, qyi était son affranchi, et lui fit jurer que dès qu'il le lui ordonnerait, il lui passerait son épée au travere du corps et lui couperait la. tête, afin que comme celle de Grassus elle ne tombât pas aux mains des ennemis. Rhamsus le lui promiit. Tout autourd'Antone ses amis fondaient en larmes. Seul le Marde restait calme, il essayait de rassurer tout le monde, il disait que la rivière était proche et qu'il ne pouvait en être autrenient; la brise nocturne lui apportant fa fraîcheur et la saveur de l'eau. Il répondait qu'au point du jour on se trouverait sur ses rives. En ce moment, pour achever d'apporter le calme dans les esprits, on vint apprendre à Antoine que le tumulte n'avait point été causé par une attaque des Parthes, mar par l'indiscipline de ses propres soldats. Antoine, quelque désir qu'il eût d'arriver au bord de la rivière, donna aussitôt l'ordre de camper. Il pensa que si le jour venait avant que l'ordre fut parfaitement rétabli parmi ses hommes, les Parthes auraient trop bon marché d'eux. L'armée campa, et l'ordi'e se rétabUt. Au point du jour, les Parthes attaquèrent Tarrière ader. s Antoine aussitôt donna aux troupes légères le signal du combat. Les légionnaires, employant la manœuvre déjà adoptée, se couvrirent de leurs boucliers, et soutinrent ainsi sans danger l'attaque de Tennemi. , Pendant un temps, ceux qui formaient l'arrière-garde annoncèrent avec de grands cris qu'il voyaient la rivière, ce qui donîïia une recrudescence de courage à toute l'année, puisqu'au dire du Marde, toute l'armée savait qu'au delà de cette rivière le danger était passé. Antoine accourut au galop sur le bord, disposa sa cavalerie légère de manière à être piète à charger, et fit d*abord passer les malades. Mais les Parthes n'eurent pas plutôt aperçu eux mêmes la rivière, que donnant raiscm au Marde, ik débandèrent leurs arcs et crièrent aux Romains (^ue non-seulement ils pouvaient boire tout à leur aise, mais encore passer tranquillement la rivière. Les Romains doutaient d'abord de cette bonne volonté entremêlée de ces éloges perfides dont ils avaient» déjà été à même d'apprécier la lof auté. Mais pour cette fois, les Parthes ne mentaient point, toute l'armée passa sans qu'il lui fût fait le moindre et obstacle. Arrivés de l'autre côté sans avoir été ni suivis ni inquiétés, les Romains reprirent haleine, et après une halte de deux heures continuèrent leur mçurche, mais tout en se gardant avec le plus grand soin. Cette précaution était inutile ; les Partheç ne reparurent plus. Le sixième jour, Tarmée arriva aux bords de TAraxe, fleuve qui séparait la Médîe de l'Arménie. Là, les craintes revinrent. D'abord, le fleuve était profond et

rapide, et par conséquent le passage en était ^fficile. Puis, un bruit courait dans l'armée ; c'est que l'ennemi était embusqué aux environs, pour charger lorsque l'armée serait engagée dans le fleuve. L'ordre fut néanmoins donné de traverser l'Araxe. Aucun Parthe ne parut ; les Romains n'éprouvèrent donc d'autres difficultés que celle que leur opposa le fleuve luimême. Une fois en Arménie, on était non-seulement en pays riche et fertile, mais encore en pays allié. Là Antoine passa la revue de son armée, et recensement fait, il se trouva qu'il avait perdu 20,()00 fantassins et 4,000 cavaliers, dont moitié avaient été tués par les Par* thés, moitié étaient morts de maladie. On avait mis vingt-sept jours pour venir de Phraata à l'Araxe, et pendant ces vingt-sept jours, on avait battu dix- huit fois les Parthes. Seulement ces victoires avaient été sans résultat, par l'impossibilité où l'on s'était trouvée de poursuivre l'ennemi. Alex. Dumas. {La suite au prochain numéro.) i;homme aux contes. (Suite.) Le lendemain, à la même heure, Gérard reprit : — Le fermier alla droit au four, en tira le couvercle, et resta ébahi ; car il y trouvait tous les bons morceaux et toutes les friandises que sa femme y avait cachés. Quant à la femme, elle n'osait souffler le mot, et elle s'empressa de couvrir la table de toutes les bonnes choses que le four contenait, et que les deux convives se mirent à entamer à belles dents. C'était triste de manger cela en buvant de la piquette.

 Aussi Petit-Jean xnit-il de nouveau le pied sur son sac, et de nouveau le sac fit coinck. — Bon, qu y a-t-il encore, demanda le fermier tout joyeux du bon repas qu'il faisait sans qu'il lui en coûtât ries. — n y a que c'est ce bavard de magicien qui ne veut pas se taire. —Et pourquoi se tairait-il, lui qui parle si bien ! Encouragé, le magicien fit coinck. — Que dit-il, demanda le fermier, qui ne parlait point cette langue-là. — n m*apprend, dit Petit-Jean, que dans le coin opposé du four, comme pendant au poisson, au pâté et à la dinde rôtie, il a caché trois bouteilles d'excellent vin destiné à les faire passer. — Va voir, femme, va voir, cria gaiement le fermier. Et la femme fut forcée d'aller prendre les bouteilles de vin et de verser à boire aux deux convives. Le fermier buvait beaucoup et devenait très-gai. il aurait bien désiré avoir en sa possession un pareil magicien. — Est-ce qu'il pourrait faire apparaître le diable ? demanda-t-il à son compagnon de table. — Ouf 1 dit Petit-Jean, vous en demandez long. — Informez-vous, s'il le peut, heim? insista le fermier. — Et vous n'avez pas peur? — Moi, allons donc ; quand j'ai une bouteille de vin en tête, je n'ai peur de rien. — Le peut-il? — le peut-il? — Mon magicien peut tout ce que je veux. — N'est-ce pas, demanda-t il, en regardant sous la table, et en appuyant le pied sur le sac, ce qui fit crier la peau. — Eh bien ! demanda le fermier plein d'anxiété. — Eh bien 1 n'avez-vous pas entendu? — Oui, mais je n'ai pas compris. — Âhl c'est vrai; eh bien! il a répondu qu'il ne de* . mandait pas mieux . — Allons vite, alors. — Le diable est si laid, cher ami, que nous ferions aussi bien de ne pas le voir. — Bon ', je ne suis pas une femme enceinte pour que mon fruit en soit marqué. — - N^importe ; y a-t-il, par exemple, une chose ou im homme que vous détestiez plus que tout au monde? — Oui, il y a les bedeaux en général, et celui du village de Niederbronn en particulier. C'était justement le bedeau de Niederbronn qui était caché dans le coffre. — Eh bien ! le diable Va vous apparaître sous la forme du bedeau de Niederbronn. — Soit; maisquHl ne m'approche pas de trop prés, ou je ne réponds pas de moi. — C'est bien : en ce cas, dites à votre femme d'aller soulever le couvercle du coffre. — Claudine ? elle n'osera jamais ; n'est-ce pas, Claudine? — Oh! non, dit-^lle, et ses dents claquaient les unes contre les autres. — Alors, dit PetitnJean, j'y vais aller, moi. . '-M Ne lève pas trop, le couverclei afin qu'il ne s'échi^pe pas. — Oh 1 soyei tfahquilléi Le fermier allongea le cou ; quanta la fermière, appuyée contre un fauteuil, on eût cru qu'elle allait

tomber, tant elle était pâle et tant les genoux lui tremblaient. Petit-Jean souleva le couvercle du cofEre. — Eh I voyez, dit^il, si ce n'est pas, de point en point, la reiaemblance du bedeau de Niedert^ronn ^ — Hou ! fit le fermier, c'est effrayant ! n n'y avait garde que le diable essayât de sortir ; il était collé et comme aplati au fond du cofire. PetitrJean laissa retomber le couvercle. -- Et, là-dessus, buvons, dit-iL Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais rien ne m'altère comme de voir le diable? Et les deux amis, se faisant remplir leurs verres par Claudine, qui leur versait à boire tout en tremblant, cho* quèrent leurs verres en donnant le diable aux bedeaux et les bedeaux au diable. — C'est égal, dit le fermier à PetitrJean, tu devrais bien me vendre ton magicien. — Oh ! dit Petit-Jean, impossible, songez donc de quelle utilité il m'est. — Demande moi ce que tu en voudras. Puis tout bas: — Je suis riche, va, plus riche qu'on ne croit. — Oui, mais moi je ne vous l'aurai pas plus tôt vendu, dit Petit-Jean, que je serai- pauvre. — Et si je te le paie assez cher pour t'enrichir ? Tiens, je te donne tout un boisseau plein d'argent. — Ecoute, dit petit Jean, comme ta as été bon pour moi, comme tu m'as recueilli quand j'étais à la bellc^ étoile, eh bien ! ce que je ne ferais pour personne, je le ferai pour toi. Tu auras mon magicien pour un boisseau d'argent, tant qu'il en pourra tenir. — Ça va. — Attends. — Quoi? — Je veux ce vieux coffre par dessus le marché. — Avec plaisir, le diable n'aurait qu'à y être encore, — Vas y voir. — Ah ! par ma foi, non, j'en ai assez, il est trop laid. . Le fermier donna à Petit-Jean un boisseau d'argent bien empilé, et il lui donna la peau du cheval dans son sac. Le fennier prêta une charrette et deux chevaux pour emporter, l'argent et le coffre, tant il était content du marché. — Adieu, Nicolas, dit PetitJean. Et il partit avec la charrette, les deux chevaux, l'argen t et le coffre où était^encore le bedeau. A la sortie du bois se trouvait une rivière large et profonde ; arrivé au beau milieu, PetitrJean dit : — J'ai, par ma foi, eu tort de dacnander ce vieux coffre i Nicolas. Il n'est bon à rien, et, tout vide qu'il est, pèse tant qu'on le croirait plein de pierres. Je vais le jeter à l'eau ; s'il surnage et qu'il arrive à la maison, tant mieux ; s'il coule au fond, ma foi, tant pis, cela m'est égal. Et saisissant la caisse d'une main, il la souleva comme pour la jeter à l'eau. — Mais le bedeau, le bedeau? crièrent les enfants, prouvant par cette interruption tout l'intérêt qu'ils prenaient à la narration de Gérard. — Justement, dit Gérard. Et Petit Jean faisait ainsi par malice, afin d'effrayer le bedeau. Et en effet, le bedeau eût grand peur, si grand; peur, qu'il s'écria : — Arrête, Petit-Jean, arrête un instant, morbleu, et laisse-moi sortit d'abord. —

Oh ôuiche, lit Petit-Jean en s'asseyant sur le coffre, non pas ; puisque le diable est encore deAins, noyons le diable, et tout ira bien sur la terre. — Je ne suis pas le diable, cria le malheureux prisonnier, je suis le bedeau de Niederbronn, ne me noie pat, PetitJean, et je te donnerai un boisseau plein d'argisnt

256 LE M0MTfi-€Rlj3T(). du Niagara, — mais la Providence avait entenîdu mes gémissements et les avait pris en pitié , ~ un obstacle imprévu et en même temps des plus agréables, s*opposait à la continuation de mon chemin, — j*avais trouvé des com-. pagnoDS deVoyage,— une des premières familles de NewYork— disons en même temps une des plus aimables — 8*apprétait à faire le même voyage que moi. Jugez, mon ami : un père intelligent et ne chiquant pas; une mère, ange de bonté ; une fille de seize ans, miracle de beauté, enfin une cousine de vingt-deux ans, réimissant un esprit charmant aux avantages physiques les plus incontestables, telle était Tadorable société dans laquelle j'allais partir sur VAlida^ un de ces steamers gigantesques qui sillonnent les eaux de THudson , faisant le trajet de New- York à Albany. Grftce à mes deux compagnes de course, le reste de la société m'apx^arut sous les traits les plus aimables. Je dis de course, et vraiment c'est une course à triple galop que celle des steamers américains ; c^est au point que la chaleur, qui était accablante lorsqu'on restait en place, disparaisBait complétenient lorsqu'on était en maixhe, et cela pour faire place à une fraîche brise, que la prodigieuse vitesse du bateau nous procurait en fendent Tair. Au reste, le temps était magnifique, et lorsque le bateau s'ar l'était nous étions inondés des rayons d*un soleil qui, pour peu que nous y fussions restés exposés une heure, nous eût portés tout rôtis aux Indiens mangeurs d'hommes, que Ton prétend exister encore au centre non visité de TA-» mèi4que du Nord. J'aurais grande envie, mon très-cher, de vous donner une description de ces monstrueux steamers, et cela sans em* ployer largot maritime, argot toujours très- ennuyeux pour ceux qui ne sont pas du métier ; mais que vous montreraije ? des ponts superposés Tun à l'autre, des salons de fem- . mes, des salons d'honmies, des salles à manger, des cabinets de toilette, garnis de leurs barbiers, des buffets, des fumoirs, des salles de lecture, que sais-je ? quelque chose enfin près de quoi Tarche de Noé ressemblerait à une botte à joujoux de Nuremberg. Une fois sur; le poi^t, nous nous trouvâmes au milieu des barques, des steamers, des paquebots, qui arrivent et qui partent à chaque instant, attendant, nous aussi, notre tour de départ, lorsque Thorloge de l'avant piqua sept heures. VAlida s'ouvrit avec une adresse et ime audace miracu* leuse un chemin au milieu de toutes les maisons flottantes qui l'entouraient. Vous vous attendez peut-être, cher ami, à une descrîptiou des rives du fleuve que nous parcourons ; encore une déception

pour vous en ce cas, car il n'en sera absolu* ment rien. Que voulez-vous que je vous décrive : une forêt vierge par-ci, un vignoble par. là, ici un cottage avec son jardki, là, une lande stérile -, tout cela n^est pas bien amusant. Si au moins je pouvais vous donner la description de quelque animal curieux habitant cette forêt, si je pouvais apprécier la qualité des vins récoltés en face de moi et les compai'er à vos Glos-Vougeot, à vos grands LaiBtte, à vos l'Hermitage et à vos Veuve-CIiquot. Si je pouvais vous ap*prendre le nom de la jolie fille qui habite ce cottage, ou vous envoyer un échantillon du gibier qui broute cette bruyère. Mais, par malheur, cela est impossible. Arrivé à un certain endroit, une chose me frappa pourtant. C'était une sorte de maflDir iiioyen«âge, bâii sur un d«6 bords du fleuve, non pas sur un rocher taillé i {rfc comme un nid d'aigles ou du moins sur une éminence quelconque, n^ais Jbieu dans une prairie ou le gazon lui servait de forêt. Notez que l'idée originale de cette construction est due à un brave habitant de New-York, qui prétendait donner ainsi à son fleuve une physionomie du Rhin qu'il avait tant admiré dans un voyage qu'il avait lait en Allemagne. Nous filions toujours. A peu de distance d'Albany, à c6té du chemin de fer, gisaient par terre une demi douzaine de wagons brisés et moitié pourris que nous voyions du fleuve. Un accident avait eu lieu à cette place, et personne ne 8*était donné la peine d'en éloigner lés souvenirs. Il est probable que si nous eussions suivi le Railway au lieu de suivre le fleuve,- nous eussions trouvé au milieu des wagons quelques cadavres mutilés que personne n\ivait réclamés. . ^ Si en Amérique on avait jamais l'idée d*érigér aux per* sonnes tuées parles chemins de fer des monuments comme on en voit entre Paris et Versailles, lés Etats-Unis tout entiers ne seraient bientôt plus qu'une vaste nécropole. ~ Nous arrivâmes à Utica, il était dix lieut^s, nous descendîmes à rhôtel. Baron de Muller.NOUVELLES DIVERSES. La mort est en veine et frappe sur les intelligences. Nous lisons, mardi 4 août, dans le Constitutioaknel : / « M. Eugène Sue est mort ce matin à Annecy. • Turin, 3 août. Béranger laisse en mourant, à son éditeur Perrotio, quatre-vingi-seise chana6ns inédites et un vcdnme de mémoires sur sa vie personnelle. Il avait conmiencé des mémoires sur son époque, maii» Tobligation où il se croyait de dire la vérité aor tout le monde l'arrêta. Le Gymnase a donné lundi soir trois pièces nouvelles qui ont réussi toutes trois : Un Vieux beaUy Le Copiste j Et r Invitation à la valse. La première est de Paul Yermond - Eugène Guinot. La seconde, de M. Henri Meilhac. Vous -connaissez, chers lecteurs, l'auteur de la tioi'* sième. Incessamment, le Mante Criita donnera

lea caoserie» sur le salon. AiiixAicmB Ddiiab. i^*»«g Alcx. DUMAS. Seul plropri^taure et seul rédacteur do itea«N PMii. .^TittpriaMHtfdtftt.MèMilO, mt VitUv*, Oi

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

il MONTE-CRISTO. itb ■^^ .^l(u iL ^r. .'• -A* GO&RËSPONDANgi;. . ehtttes du Kiag^r», 37 juin i856. « G'e^ une Mlë èbôsé cpié la galarltèrie, envers les da-'. mes naturellemwit, ei. chaque véritâWe gentleman en défendra jttâqti'à la èemi^ré- goutte Ae sdii ^ang le» nobles principes. UAmérîqué, dépourvue de nos traditions chevaleresques du moyen-âge, a voulu au moins, pour les principes de la courtoisie, montrer aux Vieux -Etats et même à la France, qu^èlle ne leur était aucunement inférieure sur ce point. Au contraire. VoiU pourquoi vous vo^z partout aux Etats-Unis les femmes entourées d*un culte idolâtre. D'abord, elles sont entièrement à Tabri de toute tentative trpp chaleureuse, — ce qjUi ne leur arrive pas toujours chee nous , — • où sous ce rapport la galanterie frise parfois rinsulte. En chemiq de fer, en bateaux à vapeur, dans les hôtels, les premières places leur sont réservées sans qu'elles aient le moins du mbnde besoia de la prolection d'un homme. Ce sontelles, au contraire, qui exercent cette protection. Arrivez, pair exentple, dans lui h6tcl sans avdir une f^^mme à votre bras, — vous n'existez pas, — on vous traite, sinon comme un chien, du mains comme un laquais. Si^ à bord d'un bateau à vapeur, vous. avez le malheur d'être célibataire, voixa mangerez les restes des hommes mânes. i Aux Etats-X}nîs,-i c est la femme qui est l'unité et qui marche la première, — l'homme n'est que îe zéro.* Aussi, je me suis bien promis une chose, c'est, si je retourne chez messieurs les Yankees, de me munir d'abord d'umefeâmoe^ *^à mei^ ~. du non. Bfa ïAeaj3bskgÊé\to\Ae bette gftktntelle â^ AméfiicAifiâi je n'ai jamais pu me défendre dé cette idçe qaa nous avionsi plus de véritable estime, plus de sincère dévouement pour ji«& feArÉfe^ qifë îes Atii'èricaihs. ïiDTfaïïlcfee à Taiil dé conisidèffef éa fettime tjonimè)m colis très-précieux qui pour rien au monde ne doit être endommage; — il lui cherche .la,place la plus commode et surtout la plus sûre, et du moment qu'il l'y a déposée, il a rempli son devrir : à partir de ce moment il ne se croit point ôîjfigé dôb'én Occuper dèivantage, fet peut Se livrer sans remords de conscience aux |)lus douces distraction^. — Il va au Bar-Room pour boire et pour flimei*, et qil^hd il a bu et fumé, le garçon lui apporte un petit fndrçéau'de bois ; l'Américain tire un couteau, due serpette ou un canif de àa fjôbbe, — i)rénd ses diséâ et liaille lé bâton. ' S'il est dans une disposition nlauvaise, il le taille en dehors, jtetant du même mouvement, comme un homme qui donne des coups de poing, les copeaux

loin de lui. — Si son cœur est tranquille , s! son âme jouit de la sérénité du juste, s'il a reçu de bonnes nouvelles de son bois de «ampéohe ^.de^ iMilkHs^xie ^M^m^ tt Hfilte^faLbagaette len dedans, ramenant les copeaux sur lui . Quel plaisir le» YanheMtAAivent-ils à cet exercice, je ne sauçai» le dire \ mais il Jaut <)u'il soit grau4« pwe^u'ii âat universel^ et en même temps si irrésistible, que si l'Américain qui a fumé et bu, ne trouve pas son petit morceau de bois à couper^ il coupe la première cJio.^e^venuQ^ la table, son faûif uiU sa ohaide \ ^'ai v^ un .Ait^*\caJA pW distrait que 160 autres, déchiqueter un piano d'Ërard. Il est vrai que c'était lé piano de. la femme à'iiîî Ae ses amis. Il va sàfas dire que dans les Bàr-Room, Tes iriorcèaux dé bois, couteaux et canifs, sont mis gratis à la disposition du coupeur, comme en France, dans les biireanx de tabac, le feu est mis à la disposition des fumeurs. Dans les bateaux à vapeur, comme dans les convois de • cliemîns de fer, Il y a dès salons spacieux pour les damés, dans lesquels elles sont tellement à l'abri dé rapproche du sexe masculin, qu'elles peuvent parfaitement se croire dans lin couvent de carmélites; et cela, avec d'àtilant plus de raison, qu'elles s'y ennuient carrément, comme on dif je crois chez vous. Quant â moi, chacun dies regarda indiscrète que j*âi'jâiîiais jetés pât" le^ poïtes eUtr'ouverteff 6t par les trous des serrures, me les a toujours montrées se balançant ^sùr lés >octtfrj^-f Aûftr^, courbées s^ôns le poids d'Un . ennui désespéré. 11 en résulte, que ma conviction bien sincfère est que les belles Améri(5aines préféreraiëhS quelquefois avoir à repousser une galanterie trop hasardée, qu'à se défendre contre un ennui mortel. Et cependant, les Américains se plaisent à répéter, je ne sais pourquoi, — ce mot inventé je ne sais par qui, — l'Amérique est le paradis des femmes. Il en résulte qu'en Fentendant repéter sans oesee, lés femmes finissent par le croire, et sans être des anges, se figurent av<>ir tout droit dans ce paradis. Voulez-vous le» voit procéder? — smlrez-moî. • En partant de Washington, je m'étaiér installé sur une banquette quelconque, — dans le premier wagon venu,— j'avais attaché nies baromètres, soigneusement suspendu mes dbronométteSî et je tendis sur mes genoux une botte rehfermant deà instrumenté três-fragtles. Qaéhi A mé« friaôteafé, je r*vais,- feotnfiîie â Tc^dînifre et atttahl qtfé poséiblë, ttiîé â î'ftbH de^ JétS de Mhe, qu'ainsi que non» avéfitf déj* eu l'<k*à8iott éte te dif ë, les Améri^ cains lancent corisfiHlihfeût 9knff totttfe* leS ifif^ectîons de 1 tek roseau tëtits'é' ^ Oette prêèi^eeit êlait «ftotes »éces8saii*e ^aiféfe ({m dàni^ l'énorme wagon où je me trouvais; et cfni péiiHiï Ktdntehîr au

b«éi chiffre ^pmtinû^; il uy avait ètfêxfeplas de trbis étt <ifmtei VCryâ^t» j Au migMitot dtt dèi^âft, Mtsé #âme notts fit rhonueur de ohoisir iMtrel wagcn pb»r ion d^mibile pf^g^s^Tô."^ ApMs avoir regardé autour d'elle, elle vint droit sur mc^ et me dénanda ma plnee. -^ Oottiiaîfesaiit % quel |>mnt l'absolutisHMf fémîniti M; porté danfe lé Nmi^eau-MoUdéJ emballe tout mon bagage et je décampe. IWffS'bitt ^afee tf était dèoSd^ètftpste celle ^'îl lui fallait^ ^^^ dîT initttteteë th adtt* cèpriée ô^'empaté de la dahié, ^ êiïé Veuf dé dbuvëéU fthanger de placé et jette son dévolu sur celle d'un monsieur qui dormait pMondêment, — maià rien n'édt sttcW ItoUk- la fetnefie âp. Yankee, — Ddtte dame i^ veille te fficFâsiéUr, lui demandé ia place, et W voyageur «bahi s'en V* éti tf^bùchatit etl chercher une autïie aussi eàlôtiWeusertrélnt i$ue je Taf afe fait moiméïïie. Comihe si c'eût été Uné^ gâfeeuré, la m^tne chose se reproduisit pdht lé Iroîisléttié voyageur maté qui âe trouvait dans te i\igott, — Si ée h'eàt que dékti-fci, iui premiers ^yâs tia'il Vit la dartre fài^ dé Son côté, âë lôvà d'effroi, et s'enfuit avee sa cas^ffte' ël éf^ àMhf éSu Hhstà loin qu'il put aller. Plongé dans la melKwoMqiie " fiS^riè" ^éftlfi^àit inspiré mou état nliilBiiie 6lai)al»jtotiffé$ ^ ^Hàni tes heureux mortels sur lesquels la société avsût greffé une fèà^ M» «tt i'tfMUr itftor wÊêÈÈnÊsm^ m jf^a*m t^ NéW*trt-k avec l'intention de continuer mon chemin droit aux chutes .\

2b8 LE MÛNTIU:iUgTÛ. 11 signera du même nom que le mort, et, Ton ne s'apercevra point qu'il est mort. Allons, plume et coeur, à roMivre I « 4 Nous dlvisarons la vie d'Kugène Sue an trois phases, el nous laisserons à chacune d'elle le cara/c;lére (}H'aUe a ei». L*enfant insoucieux et gai. Le jeune homme inquiet et douleur. L'homme désenchanté et triste.

L'ENFANT. A vingt kilomètres de firasse eiàste ua petit port de mei* qu'on appelle La Galle. C'est le berceau de la famille Sue, — célèbre à la fois dans la science et dans les lettres. La Galle est encore peuplée par des membres de cette famille qui composent à eux seuls peut-être la moitié de cette population. ^ C'est de là que, vers la fin du règne de Louis XV, partit un jeune étudiant aventureux, q ui vint s'établir méde- gène Sue prenait la fuite, mais, conune Horace, pour être cin à Paris. Ayant réussi, il appela ses neveux dans la eapitale, où deux d'entre eux se distinguèrent particuUèrwient. C'étaient Kerre Sue, qui devint professeur de médecine légale et bibliothécaire de TEcole ; celui-là a laissé des œuvres de haute science. Jean Sue, qui fut chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur à l'Ecole de médecine, professeur d'ànatomie à l'Ecole des Beaux-Arts, chirurgien du roi Louis XVI. Il eut pour successeur et continuateur Jean-Joseph Sue, qui, outre la place de professeur des Beaux-Arts, dont il hérita de son père, devint médecin en chef de)a gai4^ Tout ce quartier était occupé par des chantiers ; le ter rain n'y valait pas le dixième de ee qu'il vaut aujcmrd'hui. M, Sue y possédait \me belle fnaisM, afpa ua magnifique jardin. Dans la mène makon (|ue M. SuiS deaMWèlt ft sœur, mère de Fer4inaQd Laod#| q^i, en pc^ij^bor^^op avec ViHeneave, a fait, de 1^ à f 830, une elnquàntait&e de vaudevilles. Bn 1817 et 1818, les deux cousins allaient ensemble au collège Bourbon, (fest4-4ire que Ferdinand y allait et ga'Bugène était eensé y attin Il avait un répétiteur à domicile. J'ai encore connu ce brave homme. C'était tm AJgne Auvergnat de cinq t^ieds de haut, qui, étant entré pow faire répéter Eugène Sue et tenant à gagner honnêtement ^n argent, n'hésitait pas à soutenir des luttes corps à corps avec son élève, qui avait ïa tête de plus que lui. Ordinairement, lorsqu'une de ces luttes menaçait, Euimpériale, et plus tard médecii) en chef de la maison mi- (jes wsûm Utaire du roi. Ce fut le père d'Eugène Sue. Et ici constatons im fait ; c'est que Jean Sue, père d'Eu* gène Sue, fut celui qui soutint contre Cabanis la fameuse discussion sur la guillotine, lorsque son inventeur, M. GuiUotin, affirma à rassemblée nationale que les guillotinés

en seraient quittes pour une légère fraîcheur sur le cou. Jean-Joseph Sue, au oonUtùre, soutint 1§ persistance de la douleur au-delà de la séparation de la tête, et il défendit son opinion par des arguments qui prouvaiait sa science profonde de l'anatomie, et par dee exetdples pris, les uns chez des médecins allemands, les autre» sur la nature. On a dit dernièrement, à propos de la mort d'Eugène ^ue, qu'il était né en 1801. Il me dit un jour, à moi, qu'il était né le 1« janvier 1803, et nous calculâmes qu'il avait cinq mois de moins que moi, quelques jours de pk» que Victor Hugo. Il eut pour parrain le prince Eugène ; pour marraine, l'impératrice Joséphine. De là son prénom d'Eugène. Il fut nourri par une chèvre, et conserva longtemps les àlhures brusques et sautillantet de sa nourrice. Il fit, ou plutôt ne fitpas sesétude» m collégo Bombem ; car, ainsi que tous les hommes qui àeUvent conquérir dans les lettres im nom original et une position éminente, lugène Sue fut un exécrable écolier. Son père, médecin de dames surtout, faisait un «ours cours d'histoire naturelle à l'usage âe»gme 4u mouâe'^ il s'était remarié trois foiss et étail riche de deux maUoos à peu près. n demeurait rue du Rempart, rue qui a disparu- depuis, et qui était située alors derrière la Madeleine. poursuivi et vaincre son vainqueur. {je ptett Delteil— c'était ainsi que se nommait le digne répétiteuiw«t laissait constamment prendre à cette mano»ivre str&t^que, si simple qu'elle fût. Eugtee Sue fuyait au jardin. Le répèlitmsr l'y suivait. Mais, vrrM là, l'écolier rebelle se trouvait à la fois au milieu d'un arsenal d'armes offensives et défensives. Les aimes défensives, c'étaient les plates-bandes du jardin botarâpie, le labyrinthe dans lequel il se réfugiait et où le pW Itelteil n'osait le poursuivre, de peur de fouler Bjxx pieds les plantes rares, que l'écolier fugitif écrasait im|^lDyiMm<Mik fit ^ pleine semelle. c'étaient les échalas, portant sur des étiq[ueitM l^t mtm scientifiques des plantes, échalas qu'Eugtee SWi eomtm 19 ftli de ThèSée, convertissait en jÀvelots pour pcmner fu monstre et qu'il lui lançait avec une adresse qui eâl Ikit honneur i Castor et à PoUux, les deux plui luiiûiee lanceurs de javelots de l'antiquité, avant ^ue 99fiSaie etitl inventé Hi^polyfe, ék l m noo» rej^reçhez pas la gai té qui s'étendra sur cette p)remlére ptose è&îk vie de notre ami, qui fut notre conJErère, Mus èKsj» »^ rival. Cest le rayon de soleil auquel toute jeunesse qui n'est point maudite du Seigneur a droit, l^ fin df 1* vie sera assez triste, allez, assez sombre, as^ pluvieuse t ^ Suivons donc l'enfant dans son jardin -, nous retrouverons l'homme dans son désert. Quand il fut démontré au père d'Eugène Sue que la vocation de son fils était de lancer le javelot et non

d'expliquer Horace et Virgile, il le tira du collège et le fit entrer comme chirurgien sous-aide à l'hôpital de la maison du roi, dont il était chirurgie en chef, et /^ HlbH situé rue Urâchè. Eugène Sue y retrouva «on cousin Verdiuand lAi#é et le futur docteur Louis Véron, qui devait aussi alnmdonner la médecine, uon pas pour faire, mais j^our USse Ëdre de Ja littéiïiture. Nous avoua dit qu'£v«àne Sue avait beAunow^^ caractère de sa nourrice la chèvre. C'était en effet, et nous l'avons eueeie eennu staid, un franc gamin de bonne maison, toujours» x"*^ âfeîrêâjuçlque méchwit tour, même à son père, et dispus pkte, sunmit à son père, qui venait de se remarier et le traitiat |«rt nxdttuent. Mais aussi, comme dn se vengeait de cette rudMas I Le docteur Aue occupait ses élèves à lui préparer son cours d'hMtoire .naturelle ; la prëparaticu ae faisait dana

 rfhi un magnifigue cabinet d*anatomie gu*il a laissé par testament aux beaux-arts.Ce cabinet, entr^autres curiosités, contenait le cerveau de Mirabeau, conservé dans un bocal. Les préparateurs en titre étaient Eugène Sue, Ferdinand Langlé et un de leurs amis nommé Delattre, qui fut depuis, et est probablement encore docteur médecin. Lès préparateurs amateurs étaient un nommé Achille Petil et un vieil et spirituel ami à nous, dont j'ai déjà parlé bien (Jee fois — et il a longtemps enregistré la mort — James Rousseau. Les séances de prépQ^*ation étaient assez tristes, d'autant plus trii^te& que Tou avait (^ov^nt 9Qi, à portée de la main , deux, armoires pleines de vins près desquels le nectar des Dieux n'était qufr de la blanquette de Limoux. Ces vins étaient des cadestux qu*après l'invasion de 1815 les souverains alliés avaient faits au docteur Sue. Il y' ^vait des vins de Tokai donnés par l'empereur d*Auti'iche, des vins du Rhin donnés par le roi de Prusse, du Johannisberg donné par M. de Metternich, et enfin une centaine de bouteilles de vin d'Alicante, données par ^wedeMoryiUe, et qui portaient la date respectable— mieux que respectable— vénéi'able, de 1750. Qa avait essayé de tous les moyens d'ouvrir les armoires—les armoires avaient vertueusement résisté à la persuasion comme à la force . On désespérait de faire jamais connaissance avec TAlicante de M"*« de Morvillé, avec le Johannisberg de M. de Metternich, avec le Liebefraumilckduroi de Prusse, et avec le Tokai de l'empereur d'Autriche, autrement que par les échantillons que, dan^s ses grands dîners, le docteur Sue versait à ses convives dans des dés à coudre, lorsqu^un jour, en fouillant dans un squelette^ Eugène Sue trouva par hasard un trousseau de clefs. C'étaient les clefe des armoires I Dès le premier jour, on mît la main sur une bouteille de vin de Tokai an cachet impérial, et on la vida jusqu'à la dernière goutte. Puis on fit disparaître la bouteille. Le lendemain fut le lour du johamiisberg' Le surlendemain oelui de liebelraumiloh. Le jour suivant de l'alicante. On en fit autant de ces trois bouteiUes que de la^première. Mais James Rousseau^ qui était Tainé et qui par conséquent avait une science du monde aupérieui'e à qelle de ses jeunes amis, qui hasardaient leurs pas sur le terrain glissant 4^ la société,- James Rousseau fit judicieusement observer qu*au train dcmt on y allait, on creuserait bien vite un gouffre, que TcBil du docteur Sue plongerait dans dans ce gouffre etqu'il y trouverait la vérité. Il fit alors celte proposition astucieuse 4le boire chaque bouteille au tiers seulement, de la

remplir d'une composi* tion dbimique qui, autant que possible, se rapprocherait du vin dégusté ce jour-là, de la reboucher artistement et de la remettre à sa place. Ferdinand Langlé accepta cette proposition et y ajouta, en sa qualité de vaudeviiUste, un amendement, c'était de procéder à cette grande solennité de l'ouverture de Tarmoire à la manière antique, c'est-à-dire avec accompagnement de chœurs. Les deux propositions passèrent à Ihinanimité; Le même jpur, l'armoLce fut ouverte sur ce chœm' imité de la Leçan de Èolanique. Le coryphée chantait : Quç Tampur et la botanique N^occupent pas toos mM iostans, II faut aussi que i*on s'appli^e A boire le vin des parons. Et le chœur reprenait : Buvons le vin de6 grands parons. Sur quoi Ton joignit l'exemple au précepte. Une fois lancés sur la voie de la poésie, les travailleurs composèrent un second chœur pour le travail. Ce travail consistait particulièrement à empailler de magnifiques oiseaux que Ton recevait des quatre parties du monde. Voici le chœur des travailleurs : Goûtons le sort gue le ciçl no^3 desliup ; Reposons-nous sur le soin des oiscauy ; Mêlons le camphre à la térébenthine, Et pv le vin égayons dos travaux. Sur quoi on buvait une gorgée de la bouteille, qui se trouvait non pas au tiers, mais à moitié vide. Il s'agissait de suivre Tordonnance de James Rousseau et de la remplir. C'était Taffairedu comité de chimie, composé de Feiflinand Langlé, d'Eugène Sue et de Delattre. Plus tard, Romi^u y fut adjoint. Le comité de chimie-faisait un ai£re\ix mél^nçe de réglisse et de caramel, remplaçait le vin bu par ce mélange impirovisè, rebouchait la bouteille aussi propreoient que possible et la remettait à sa place. Quand c*était du vin blanc, qu clarifiait la prépai:ation avec des blaacp d'œuf .battus. Mais de temps en ten^p^ 1^ punition rietombait «iji^r les coupables. De temps en tcpooipp M. Sue doni[iait de grands et magnifiques dîners ; au dessert on buvait tantôt TaUcante de M"^ de Morville, tantôt le tok^i de S. U. l'empereur d'Autriche, tantôt le johannisberg de M. de Metternich, tantôt le Uebefraumildi du. roi de Prusse. Tout allait à merveille si Ton tombait ^ur une bouteille vierge, maifi) plus on allait en avaQt , plus les virginités fondaient aux mains des travailleuis. Il arriva qvie Von tomba quelquefois, puis souvent, puis enfin presque toujours sur des bouteilles revues et corrigées par le comité de chimie. Alors il fallait avaler le breuvage. Le docteur Sue goûtait son vin, faisait une légère grimace et disait : — Il est bon, mais 11 demande à être bu. ' fit c'était une si grande vérité, et le vin demandait si bien à être bu, que le lendemain on recommençait à le boire.. * Tout cela devait finir par une catastrophe. En effet y tout cela finit ainsi. Un

jour que Ton savait le docteur Sue à ^a maison de campagne de Bouqueval, d'où Ton comptait bien qu'il ne reviendrait pas de la journée, on s'était, à force de séductions sur les cuismiérqs et les domestiques, fait seiTir dans le jardin un excellent diner ^ur l'herbe. Tous les enapailleurç, — comité de chimie compris, — étaient là, couchés sur le gazon, couronné? de roses, cgmme les convives de la vie inimitable de Clèopâtre ; buvant à plein verre le tokai et le johannisberg, ou plutôt Tayaut bu, quand, tout à coup, la porte de la maison donnant sur le jardin s'ouvrit et le commandeur apparut. Le commandeur, c'était le docteur Sue. Chacun, à cette vue , s'enfuit et se cache. Rovssfrau seul, plas gris que les autres , ou j)lus brave dans le vin, remplit deux verres, et, s'avançant vers le docteur : • —Ah I mon bon M. Sue, dit-il en lui présentait le moins plein des deux verres, voilà de fameux tokai; à la santé de l'empereur d'Autriche ! On devine la colère dans laquelle entra le docteur, en I

9<50 LK MûNTË'CRISÏû. WBtm »»^ «I ■ Tï «"^^^^ -i*ai-». --.' —.s* .— r»retrouvant sur lo gazon le cadavre d'une bouteille de tokai, les cadavres de deux bouteilles de johannisberg et de trois bouteilles d alicante. On avait bu Talicante à Tordinaire. Les mots de vol, d'effraction, de procureur du roi , de police correctionnelle, grondèrent dans lair comme gronde la foudre dans un nuage de tempêle. La terreur des coupables fut profond». Delattre connaissait un puits desséché aux environs de Clermont ; il proposait de s'y réfugier. Huit jours après, Eugène Sue partait comme sous-aide « pour faire la campagne d'Espagne de 1823. . Il avait vingt ans accomplis. La ligne imperceptible qui sépare Tadolesccnl du jeune homme était franchie. C'est au jeune homme que nous allons avoir affaire. LE JEUNE HOMME. Eugène Sue fit la campagne, resta un an à Cadix et ne revint à Paris que vers le milieu de 1 824. Le feu du Trocàdéro lui avait fait pousser les cheveux et les moustaches; il était parti imberbe, il revenait barbu et chevelu. ^ Cette croissance capillaire, qui faisait d'Eugène Sue un très-beau garçon, flatta probablement l'amour-propre du docteur Sue, mais ne relâcha en rien les cordons de sa bourse . Ce fut alors que, par de Leuven et Desforges, je fis connaissance avec Eugène Sue. A cette époque où ma vocation était déjà décidée, il n'avait, lui, aucune idée littéraire. Deforges, qui avait une petite fortune à lui ; Ferdinand Langlé, que sa mère adorait, étaient les deux Crassus de la société. Quelquefois, comme faisait Crassus à César, ils prêtaient non pas vingt millions de sesterces,— mais vingt, — mais trente,— mais quarante, et même jusqu'à cent francs aux plus nécessiteux. Outre sa bourse, Ferdinand Langlé mettait à la disposition de ceux des membres de la société qui n'étaient jamais sûrs, ni d'un lit, ni d'un souper, sa chambre dans la maison de. M. Sue, ei Yen-cas^ que sa mère, pleine d'at tention i}0\ir lui, faisait préparer tous les soirs. Combien de lois cet en-cas fût-îl la ressource suprême de quelque membre de la société qui avait mal dîné, ou même qui n*avait pas dîné du tout ! Ferdinand Langlé, notre aine, — grand garçon de 25 à 26 ans, auteur d'une douzaine de vaudevilles, — amant de cette charmante fille que je revois comme un mirage de ma jeunesse,— que l'on appelait Fleuriet et qui était actrice au Gymnase, — qui mourut empoisonnée à cette époque, dit-on, — par un empoisonneur célèbre, — Ferdinand Langlé rentrait rarement chez lui. Mais comme le domestique, complètement dans nos intérêts, affirmait à M™« Langlé que Ferdinand vivait avec la régularité d'une religieuse, — la bonne

mère avait le soin de faire mettre tous les soirs Yen-cas sur 1^ table de nuit. Le domestique mettait donc Yen-caSii\xT la table de nuit et la clé de la pejtite porte de la rue à 'un endroit convenu. Un attardé se trouvait-il sans» asile, il se dirigeait vers la rue du Rempart, allongeait la main dans un trou de la muraille , y trouvait la clé, ouvrait la porte , remettait religieusement la clé à sa place, tirait la porte derrière lui, allumait la bougie, —s'il était le premier,— mangeait, buvait et se couchait dans le lit. Si un second suivait le premier, il trouvait la clé au môme endroit, pénétrait de la même façon, mangeait le le reste du poulet, buvait le reste du viu, levait la couverture à son tour et se fourrait dessous. Si un troisième suivait le second, mémo jeu pour la clé, même jeu pour la porte, seulement celui-ci ne trouvait plus ni poulet, ni via, ni place dans le lit, il mangeait le reste du pain, buvait un verre d'eau et s'étendait sur le canapé. Si le nombre grossissait outre mesure, les derniers venus tiraient un matelas du lit et couchaient par terre. Une nuit, Rousseau arriva le dernier, la lumière étai éteinte, il compta à tâtons quatorze jambes. Ce fut dans cette chambre qu'Henri Monnier et Romieu se rencontrèrent pour la première fois, et firent connaissance. Le lendemain, ils se tutoyaiçntet se tutoyèrent jusqu'au jour où Romieu fut nommé sous préfet et ne tutoya plus personne. Cela dura quatre ou cinq ans, sans que le docteur Sue so doutât le moins du monde que sa maison était un caravansérail dans lequel l'hospitalité était pratiquée gratis et sur une grande échelle. Le matin, on était assez souvent réveillé par une visite. C'était un brigadier aux gardes qui passait et qui, en passant, venait voir l'état de la cave aux liqueurs de Ferdinand Langlé. Il se nommait Gauthier de Villiers. C'était non-seulement un des plus braves soldats de Par mèe, mais encore un des plus vigoureux poignets de France. Le mot poignet s'étend ici au corps tout entier : c'était la force, le courage et la bonté de Porthos. Gauthier n'avait qu'une supériorité sur l'ami d'Athos et d'Aramis : Gauthier avait de l'esprit. Mais pour rien au monde il n'eût dorme une chiquenaude d un enfant. Il est vrai que d'une chiquenaude il l'eût tué. Il avait servi dans les grenadiers à cheval de TEmpire. et s'était fait faire un sabre particulier. Quand il chargeait et qu'il avait en pointant traversé d'outre en outre quelque cavalier ennemi, il l'enlevait de son cheval à la force du poignet, et le jetait derrière lui, comme il eût . fait d*une botte de foin. Gauthier arrêtait d'une seule main un tilbury lancé au grand trot. Gauthier introduisait deux doigts dans son verre, les écartait et cassait le verre. Gauthier pi*enait une assiette de faïence et passait son doigt à travers Tassiette avec la même facilité qu'une balle passe

à travers une cible de carton. Un jour, aux gardes, on lui avait fait une injustice, de laquelle on lui refusait satisfaction, il attendit sur le pont des Tuileries le roi Louis XVIII, qui devait sortir. Au nioment où il passait, allant, comme d'habitude, au grand trot d(* son attelage, Gauthier sauta à la tête des chevaux et arrêta tout court le carrosse royal. Louis XVIII mit la tête à la portière et reconnut son brigadier aux gardes. —Ah! c'est toi, Gauthier, dit-il de sa petite voix' flûtée. C'est toi ! mon ami. Eh bien I que veux-tu ? Gauthier alors s^avança et exposa sa demande. —J'esgaminerai, j'examinerai, répondit Louis XVIII. Huit jours après justice était faite à Gauthier. Gauthier avait une spécialité, il était sauveur. Si un homme tombait à Veau et se noyait, Gauthier se jetait à l'eau et le ramenait. Si le feu prenait à quelque maison, et qu'un locataire en retard risquât d'être brûlé, Gauthier sauvait le retardataire.

 Il avait sauvé de Vincendie de TOdéon un vieux bonhomme, nommé Vatteville, que j'ai connu chez MU« Georges. Je crois avoir entendu dire à cette époque que Gauthier avait sauvé trente-sept ou trente-huit personnes. Gauthier avait aux gardes un magnifique cheval dont voici rbistoire : Ce cheval avait le double défaut de jeter son cavalier à t*»rTe, et quand èon cavalier était à terre, de revenir sur lui et de le mordre. On décida de Tabattre. On allait procéder à l'exécution, quand Gauthier rentra à Thôtel du quai d'Orsay, vit toute la compagnie assemblée et déplorant la perte de cette magnifique bête. Gauthier s'informa. — Bon I dit-il, je m'en charge, moi, mais à la condition que si je le dompte on me le laissera. Le marché fut accepté. Le cheval se laissa monter facilement ; Gauthier n'eût donc pas de peine à monter sur son dos. Mais une fois là, le cheval commença ses frasques, sauts de mouton, grand écarta droite, grand écart à gauche. Mais le rebelle ne savait point à qui il avait affaire. Gauthier commença de serrer les genoux ; le cheval, qui éprouvait une certaine difficulté de respirer, redoubla ses bonds. Gauthier serra plus fort. Dés lors, ce fut une lutte splendide à voir, et dans laquelle le cheval, vaincu, finit par plier les genoux et se coucha, Gauthier sauta à terre pour ne pas se trouver engagé sous l'animal et attendit. I^ cheval était guéri de son premier défaut, qui consistait à jeter son cavalier à terre ; restait à le guérir du second, qui consistait à mordre. Gauthier, comme nous l'avons dit, était resté debout à dix pas du cheval : il Tavait dompté comme un autre Alexandre ;" restait à savoir s'il ne seraitpas dévoré par lui comme un autre Diomède. Et, en effet, au fur et à mesure que le cheval reprenait sa respiration, ses yeux s'injectaient de sang, ses narines fumaient de colère, sa peau frissonnait par tout son corps; il se remit sur ses pieds de devant, puis sur ses pieds de denîère, chercha des yeux son ennemi, et,rayant trouvé, poussa un hennissement et fondit sur lui. (iauthier l'attendait dans la position d'un boxeur; quand le cheval fut à sa portée, il lui envoya un coup de poing sur le noz et lui cassa deux dents. Le cheval se cabra de douleur, pivota sur ses pieds de (lorrièrc et rentra à récuvie. 11 était dompté. • Eh bien ! Gauthier étaîtun des visiteurs du matin, il entiait dans la chambre, allait droit û la cave, appliquait le ilacon de rhum ou d'eau-de-vie à ses lèvres, et autant il y en avait, autant d'englouti. Vn matin il vint, mais Romieu et Rousseau étaient venus coucher cette nuit-là, la cave était vide. Gauthier commença par fouiller dans ses poches pour voir s'il n'y

retrouverait point quelque pièce égarée, il il faut lui rendre cette justice, mais ses poches étaient aussi vides que la cave. Alors, voyant trois ou quatre gilets étendus et autant de pantalons gisants, il commença de passer la revue des pantalons et des gilets. Les dormeurs le regardaient faire, un œil à moitié ouvert, Taulre fermé tout à fait. Ils étaient bien tranquilles, ce n'était point à leurs pantalons et à leurs gilets qu'en voulait Gauthier, il s'en follait de moitié qu'il pût entrer dans les plus larges, il en voulait à leur contenu, et ils ne contenaient rien ; — s'ils eussent contenu quelque chose, les propriétaires n'eussent pas été couchés-là. Romieu seul manifestait une certaine inquiétude; il avait dix neuf sous dans la poche de son gilet. Gauthier tomba sur le trésor. Romieu voulut se lever, et disputer la possession de ses dix -neuf sous à Gauthier. Gauthier le fixa du bout des doigts sur son caiiapè, et de l'autre sonna le domestique. Le domestique parut. — Allez nous chercher pour dix-neuf sous d'eau-de-vie, dit Gauthier. Le domestique s'apprêtait à obéir. — Mais, sacrebleul dit Romieu, je demeure dans le Faubourg-Saint-Germain, moi, laissez-moi au moins mi sou pour passer le Pont-des-Arts. — C'est trop juste,- répondit Gauthier. Et il remit un sou dans la poche de Romieu. — Allez me chercher pour dix-huit sous d'eau-de-vie, dit-il au domestique. Ce fut ce jour-là que le dépouillé auquel Gauthier avait pu prendre ses dix- huit sous, mais non son esprit et sa verve, fit sur l'air du Tra la te, sa fameuse chanson : J*n^ qu'un sou. J' n ai qu'un sou. qu La richesso n'esi pas ï- Pérou, Je (lin'rai je ne s.iis où, Mais pour sûr jo n'ai qu'un sou. Lorsqu'une heure après l'événement, Eugène Sue demanda à Romieu : — Comment se fait-il qu'ayant dix-neuf sous, tu sois venu coucher ici ? — J'économisais, répondit Romieu, j'ai une lettre de change de 3,000 fr. à payer ce matin. Ah ! mon cher Murger, vous n'avez pas invente la Bohème! Eugène Sue, au reste, était revenu d'Espagne avec sou intarissable galté. — Romieu étaU gai, — Rousseau était gai, — Defoiges, était gai, — Adam, que je nomme pour la première fois, et que j'ai oublié, je ne sais pourquoi, était gai, — Eugène Sue était fou. Plus le docteur Sue serrait les cordons de sa bourse, plus Eugène Sue éprouvait le besoin de dépenser de l'argent. ' Il mourait d'envie d'avoir un groom, un cheval et un cabriolet. • Il fut mis en rapport avec deux honnêtes capitalistes, qui vendaient des houricîêres et des contre basses aux jeunes gens qui se sentaient la vocation du commerce. On les nommait MM. Ermingot et Godefroy. J'ignore si ces messieurs vivent encore et font le même mél«er, mais, ma foi, à tout hasard, nous citons les noms, espérant

que le timbre ne prendra pas les lignes que nous écrivons pour une réclame et ne nous mettra point à l'amende. MM. Ermingot et Godefroy prirent des informations, ils surent qu'Eugène Sue devait hériter d'une centaine de mille francs de son grand père maternel et de quatre à cinq cent mille francs de son père. Ils comprirent qu'ils pouvaient se risquer. Us parlèrent de vins qu'ils avaient à vendre dans d'excellentes conditions et sur lesquels il y avait à gagner cent pour cent. ^ Eugène Sue réponctît qu'il lui serait agiéable d'eu ache" ter pour une certaine somme,

2»2 LE MœiT&>GRI8T0. ^balM Il reçut en conséquence une invitation à d^<fûner à Bercy pour lui et un de ses amis. Il jeta les yeux sur Deforges, Deforges passait pour l'homme rangé de la société et le docteur Sue avait la plus grande confiance en lui. On était attendu aux Groë^Marrbnniers. Le déjeuner fut splendide, on fit goûter «m. deux jeunes gens les vins dont iU venaknt de faire l'acquisition, et Igugéne Sue, sur lequel s'opérait particulièrement la séditôtiouy en fut si content qu'il en àch«tà séance tenante pour quinze mille francs, que, séance tenante toujours, il régla en lettres de change. Le vin filt déposé dans une maison tierce^ avec faculté pour Eugène Sue de le faire goûter, de le vendre et de faire sur lui tels bénéfices qu'il lui eonvîendretit. Huit jourd après, Eugène Sue revendait à un compère de la maison Ermingot et Grodefroy son lot de vins pour la somme de quinze cents francs payés comptant; On perdait treize mille cinq cents francs sur la spécula tion, mais on avait quinze cents francs d'argent frais. C'était de quoi réaliser l'ambition qui, depuis un an, empêchait les deux amis de dormir. Un groom, un cheval et un cabriolet. —- Gomment, demandera le lecteur, petit-on avoir avec quinze cents francs un groom^ un cheval et un cabriotet ? C'est inouï, le crédit que donnent quinze cents francs d'argent comptant, surtout quand oVest fils de famille et que l'on peut s'adresser aux fournisseurs de son père. On acheta le cabriolet chez Sailer, carossier du docteur,' et l'on donna cinq cents francs à compte dessus. On acheta le cheval chez Runsmann, où Ton prenait des leçons d'équitation, et l'on donna cinq cents francsà compte dessus; On restait à la tète de cinq cents francs ; on engagea un groom que l'on habilla de la tête aux pieds, ce n'était pas ruineux, on avait crédit chez le tailleur, le bottier et le chapelier. On était arrivé à ce magnifique résultat, au commencement de l'hiver de 1824 à 1825. Le cabriolet dura tout l'hiver. Au printemps, on résolut de monter \xn peu à cheval pour saluer les premières feuilles. Un matin on partit ; Eugène Sue et Deforges à cheval étaient suivis de leur groom, à cheval comme eux. A moitié chemin des Champs-Elysées, comme on était en train de distribuer des saints aux hommes et des sourires aux femmes, un cacolet vert s'arrête, une tête sort par la portière et examine avec stupéfaction les deux élégants. La tête était celle du docteur Sue, le cacolet vert était ce que l'on appelait dans la femille la voiture aux trois lanternes. C'était une voiture basse inventée par le docteur Sue et de laquelle on descendait sans marche-pied, l'aïeule de tous nos petits coupés

d'aujourd'hui. Cette tête frappa les deux jeunes gens comme eût fait celle de Méduse ; seulement, au lieu de les pétrifier, elle leur donna des ailes ; ils pai tirent au galop. Par malheur, il fallait rentrer ; on ne rentra que le surlendemain, c'est vrai, mais on rentra. La justice veillait à la porte sous les traits du docteur Sue, il fallut tout avouer, et ce fut même un grand bonheur que l'on avouât tout. La maison Ermingot et Godefroy commençait de montrer les dénis sous la forme de papier timbré. L'homme d'affaires du docteur Sue fut chargé d'arranger l'afimre de Wd. ^ni^i0g(}t eê Godefroy i eee mesaieurs, au reste, i^enaient d 'avoir m feiit désagrtoieBt en $<^ce eorreetioanelle qui les rendit ieni à fait eoulantfi. Moyennant 2,000 {ránts, ils rendirent les lettres de change et donnèrent quittance générale. Sur quoi, Eugène Sue s'engagea à rejoindre son poste à l'hôpital militaire de Toulon . Deforges perdit toute la confiance du docteur. Il fut reconnu par l'enquête qu'il avait trempé jusqu'au col dans l'afi^aire Ermingot et Godefroy et il fut mis à l'index, ce qui le détermina, facilité toujours par sa fortune personnelle, à suivre Eugène Sue à Toulon. Damon n'eût pas donné une plus grsHide preuve de dévouement à Pythias. On passa la dernière nuit ensemble : de Leaven, Adam, Desforges, Romieu, Croîssy, Millaud, un cousin d'Eugène Sue, charmant garçon qui est allé mourir depms en Amérique, Mira, le fils du célèbre Brunet, dont un duel fatal illustra depuis l'adresse. Au moment du départ, l'enthousiasme fut tel, que Romieu et Mira résolurent d'escorter la diligence. Eugène Sue et Deforges étaient dans le coupé ; Romieu et Mira galopaient aux deux portières. Romieu galopa jusqu'à Fontainebleau ; là, il lui fallut descendre de cheval. Mira, plus entêté, fit trois lieues de plus. Là, force fut dé s'arrêter ; la diligence continua majestueusement son chemin, laissant les blessés en route. Oir arriva le cinquième jour à Toulon. Le premier soin des exilés fut d'écrire, pour avoir des nouvelles de leurs amis. Romieu avait été ramené dans la capitale sur une civière. Mira avait préféré attendre sa convalescence là où il était, et quinze jours après rentrait à Paris en Voiture. On s'installa à Toulon et l'on commença de faire les beaux avec les restes de la splendeur parisienne. Ces restes de splendeur, un peu fanés, étaient du luxe à Toulon. Les Toulonnais commençaient à voir les nouveaux venus d'un mauvais œil ; ils appelaient Eugène Sue, le beau Sue. Les Toulonnais faisaient un calembour auquel l'orthographe manquait, mais qui se rachetait par la consonnance. , Le calembour eut d autant plus de succès là-bas, qu'Eugène Sue, très-beau garçon du reste, nous l'avons dit déjà, avait la tête un peu

dans les épaules. Mais le haro redoubla, quand on vit tous les soira venir les muscadins au théâtre, et que l'on s'aperçut qu'ils y venaient particulièrement pour lorgner la première amou; reuse, M^i» Floiival. C'était presque s'attaquer aux autorités : le sous-préfet protégeait la première amoureuse. Les deux Parisiens s'entêtèrent et demandèrent leurs entrées dans les coulisses. Deforges faisait valoir sa qualité d'auteur ; il avait eu deux ou trois vaudevilles joués à Paris. Eugène Sue était vierge de toute espèce de littérature et ne donnait aucun signe de vocation pour la carrière d'homme de lettres ; il était plutôt peintre. Gamin, il avait couru les -ateliers, dessinait, croquait, brossait. Il y a sept ou huit ans à peine, au moment où il fut nommé député, que je montrais à mon fils, dans une des . anciennes rues qui longaient la Madeleine, un cheval qu'il avait dessiné sur la muraille avec du vernis noir et un pinceau à cirer les bottes.

LE MONTB-CRISTO. 263 tffe Le cheval 8*est écroulé avec la rue. La porte des coulisses restait donc impitoyablement fermée, ce qui donnait aux Toulonnaîs lé droit incontestable 40 goguenarder les Parisiens. Par bonheur, Louis XVIII était mort le 15 septembre 1824, et Charles I avait eu Tidèe de se faire sacrer; la cérémonie devait avoir lieu dans la cathédrale de Reims, le 26 mai 1825. Maintenant, comment la mort du roi Louis XVIII à Paris, comment le sacre du roi Charles X à Reims, pouvaientrils faiie ouvrir les portes du théâtre de Toulon à Deforges et à Eugène SuQ? Voici . Deforges proposa à Eugène Sue de faire sur le sacre, ce que Ton appelait, à cette époque, Un à propos. Eugène Sue accepta, bien entendu. L'A propos fut représenté au milieu de Tenthousiasme universel. J*ai encore cette bleuette écrite tout entière de la main d'Eugène Sue. Le même soir, les deux auteurs avaient d'une façon inattaquable, leurs entrées dans les coulisses, et par suite chez M"* Florival. Ils en profitèrent conjointement et sans jalousie aucune. Sous ce rapport, Eugène Sue avait des idées de communisme innées. Vers le mois de juin 1825, Damon et Pythias se séparèrent. Eugène Sue resta seul en possession de ses entrées au théâtre et chez M"*» Florival. ' Deforges, partit pour Bordeaux où il fonda le Kaléidoscope. Pendantce temps, Ferdinand Langlé fondait la Nouveauté à Paris. Vers la fin de 1825, Eugène Sue revint de Toulon. Il trouva un centre littéraire auquel s'étaient ralliés les anciens hôtes de la rue du Rempart. C'était la Nouveauté. Les principaux rédacteurs du journal étaient de Brucker, Michel Masson, Bômieu, Rousseau, Garnier-Pagès aine, de Leuveo, Dupeuty, de Villeneuve, Cave, Vulpian et Deforges. Deforges avait abandonné son fruit en province pour venir se rallier à la création de Ferdinand Langlé. Le petit journal était en pleine prospérité. Depuis la représentation de son A propos à Toulon, Eugène Sue était auteur dramatique, par conséquent homme de lettres. Ferdinand Langlé étant rédacteur en chef, il se trouva tout natureUament rédacteur particulier. On lui demanda des articles, il en fit quati*è ; cette série était intitulée r Homme-Mouche. Ce sont les premières lignes sorties delà plume de l'auteur de Maihilde et des Myslères de Paris qui aient été imprimées. Gomme il est toujours curieux pour les artistes et même , pour les gens du monde d'étudier le point de départ d'un homme, surtout d'un homme coomie Eugène Sue, nous citons ici le premier de ces articles, qui parurent sous le titre de UUre au Préfet de police. Il parat dans le n^ du lundi 27 janvier 1826. PREMIÈRE LETTRE DE L'HOMME-MOUCHE A

M. LE PRÉFET DE POLICE. • Monsieur le préfet, • Je prends la liberté de me rappeler à votre souvenir, car vous n'ignorez pas ^e depuis dix ans que je suis au bagne de Toulon , je n'ai pas interrompu un seul instant les honorables fonctions que Ton m'a confiées. Cependant, comme il serait possible que vous m'eussiez oublié, je vais vous tracer de nouveau im petit tableau de mon existence physique et morale. » Je m'appelle de *** ; oui, monsieur le préfet, de **♦ ! Mon nom est précédé de cette particule, et j'ai pourtant été coDf(mdu avec un tas de coquins obscurs... Mais, bêlas I vous le savez comme moi, dans ce monde, à quoi n'est-on pas exposé? Revenons à mon portrait ; je ne suis ni p[rand, ni petit ^ ni beau, ni kdd 1 J'ai une de ces figures OUI s'oublient fiicilement, ce qui est un grand avantage dans notre état, car si l'on nous reconnaissait toujours, nous serions souvent exposés à des scènes fort désagréables. La nature m'a doue d'un de ces regards obliques que le vulgaire appelle louches, mais que nous autres savons apprécier, car lorsqu'on a Tair de regarder d'un côté on voit de Tautre ; j'ai l'organe de l'ouïe très-développé et dans une conversation pas un mot ne m'échappe ; enfin, ma colonne vertébrale est excessivement soujple, ce qui m'a été d'une grande utilité dans mainte occasion... Quant au moral, j*ai l'air du monde le plus engageant *, je suis poli, affable, obsé(pieux même, et je possèae la flatterie au plus haut degré , je m'insinue dans l'intérieur des familles , je pénètre les replis les plus cachés du cceur humain , un regard, un demi mot, me mettent sur la voie, et quand, malgré toute ma précautiori, toute ma science, je n'ai rien retrouvé, alors j inyente... » Grâce à cette réunion d'heureuses qualités, vous eûtes la bonté de me donnerde l'emploi : criblé de dettes, connu comme un assez maffrais sujet du bon ton... vous entendez... un de vos agents, qui pouvait m'apprécier, me proposa d'entrer dans la grande . confrérie ; j'acceptai, et ce nouvel état ne servit qu'à développer mon naturel, car je fus accusé pour faux ; j'eus beau supplier, intriguet, faire parler en ma faveur par un de mes confrères de Montrouge... impossible de me disculper ; la justice et les tribunaux n'entrent pas malheureusement dans tous ces petits intéréts-là; ils ne plaisantent jamais : je fus condamné à dix ans de travaux forcés 1 Quelle humiliation pour un agent de l'autorité 11! » A peine arrivé dans ce vaste établissement... qui rend réellement d'éminents services à la société, et qiron devrait nommer autrement, par égard pour nous autres gens bien nés,. . ma figure plut à l'inspecteur de police ; il devina mes talents, me fit des propositions ; mal^é le vœu oue j'avais fait de ne plus servir un pays aussi ingrat... la

philanthropie, le désir du bien général, etc., me détermméreit; mais, hélas! quelle décadence, monsieur le préfet! Etre réduit à examiner la conduite morale et politi<](ue des autres galériens.... moi, qdK avais exercé cet état important dans la meilleure société I Vous m'avouerez que c'est très-désagréable : Outre que les agents en chef ne sont pas honnêtes du tout. . . au moins dans la capitale on gazait les termes... vous nous faisiez appeler agents de Tautorité, voire même du gouvernement , tandis que là, on nous appefie mouchard tout court... Si nous nous plaignons, si nous parlons de notre utilité, on nous compare aux plus vils instruments... Enfin, monsieur le préfet, c'était à n'y pas tenir. Heureusement que vous avez nien voulu vous intéresser à moi pour me faire le plus tôt possible sortir de ce vilain endroit, et me promettre de me faciliter les moyens de continuer unecarrière q[ue je crois avoir exercée avec honneur et au gré de vos désirs ; car j'ai mis à profit le temps que j'ai passé ici, j'ai fait des progrès sensibles en souplesse et en ruse, je sais beaucoup de tours d'adresse que m'ont enseignés ces messieurs, et j'en compte faire usage, non pas pour moi, mais poux le bien public. » Vous voyez, monsieur le préfet, que je suis digne de votre estime et de votre confiance ; mes talents ont augmenté, j'ai analysé la délation avec fruit, et je suis certain que ma conduite passée vous sera un garant de ma fidéhtè future à remplir mes devoirs. » Veuillez me faire connaître vos ordres et ce que vous désirez faire de moi à la sortie du bagne... » Tai l'honneur d'étrs, monsiem* le préfet, avec la considération la plus distinguée , » Votre très-humble serviteur. » L'HOMME-MOUGHE.» n

 On comprend que la Nouveauté ne payait point ses rédacteurs au poids de l'or : d'un autre côté, le docteur Sue restait inflexible, il avait sur le cœur, non-seulement le vin buv mais le *vin gâté. Oiî avait bien une ressource extrême dont je n'avais pas encore parlé et que je réservais, comme son propriétaire., pour les grandes occasions. C'était une montre Louis XVI, à fond d'émail, entourée de brillants, donnée par la marraine, — l'impératrice Joséphine. ' Dans les cas extrêmes, on la* portait au Mont-de-Kété et l'on en avait cent cinquante francs. Elle défraya le mardi gras de 1826, mais le mardi gras passé, après avoir traîné)e plus longtemps possible, il fallut prendre un grand parti et s'en aller à la cam^iagne . Bouqueval, campagne appartenant au docteur Sue, offrait aux jeunes gens son hospitalité champêtre et frugale, on alla à Boiiqueval. * La Pâque arriva, et avec la Pâque, un certain nombre de convives ; chacun avait promis d'apporter soniJat, qui un homard, qui vm poulet rôti, qui un pâté. Or, il arriva que chacun comptant sur son voisin, l'argent manquant à tous, personne n'apporta rien. Il fallait cependant faire la Pâqu^ c'eût été un péclié que de ne pas fêter uu pareil jour. On alla droit aux étables, et l'on égorgea un mouton. Par malheur, le mouton était un magnifique mérinos, que le docteur gardait comme échantillon. Il fut dépouillé, rôti, mangé jusqu'à la dernière côtelette. Lorsque le docteur apprit ce nouveau méfait, il se mit dans une abominable colère ; par bonheur, aux colères paternelles, Eugène Sue opposait une admirable sèrènilc. (yétaitun cliarmant caractère qu(5 celui de notre pauvre ami, toujours gai, joyeux, riant. Il devint trit^te, mais resta bon. Soyez tranquille, nous le suivrons dans toutes ses phases. . Ordre fut donné à Eugène Sue de quitter Paris. Il passa dajis la marine, et fit deux voyages aux Antilles. De là la source (ïAtar-Gull, de là Texplication de ces magnifiques paysages qui semblent entrevus dans un pays de fee, à travers les déchinu'es d'un i-ideau do théâtre. Puis il revint en France ; une bataille décisive se préparait contre les Turcs. Eugène Sue s'embarqua comme aidemajor à bord du BreslaiOy capitaine La Bretouniére, assista à Navarin, et rapporta comme dépouilles opimes un magnifique costume turc qui fut mangi au retour, vojcurs et broderie. Tout en mangeant le costume turc, Eugène Sue, qui prenait; peu à peu goût à la littérature, avait fait jouer, avec Dcforges, Monsieur le Marquis. Enfin, vers le même temps, il faisait paraître dans la 3Iode la nouvelle de Plick cl Plock, son point de départ comme roman. Sur ces

entrefaites, le grand -i>ère maternel d'Eugène Sue mourut, lui laissant quatre vingt mille francs à peu près. C'était une fortune inépuisable. Aussi le jeune poète, qui avait vingt quatre ans, et qui par conséquent était sur le point d'atteindie sa grande majorité, donna-t il sa démission et se mit-il dans ses meubles. Nous disons se mit dans ses meubles, parce qu'Eugène Sue, artiste d'habitudes comme d'esprit, fut le premier à moubler un appartement ù la manière moderne ; Eugène Suc eut le premier tous ces charmants bibelots dont personne ne voulait alors et que tout le monde s'arracha depuis ; vitraux de coxiiéur, porcelaine de Chine, porcelaine de Saxe, bahuts de la-flenaissance, sabres turcs, criks malais, pistolets arabes. Puis, libre de tout souci, il se dit'qùe sa vocation était d'être peintre, et il entra chez Gudin, qui, à peine âgé de trente ans alors, avait déjà sa réputation faite. Nous avons dit qu'Eugène Sue dessinait, ou plutôt croquait assez habilement; — il avait, je me le rappelle, rapporté un album de Navarin, qui était doublement curieux, et comme côté pittoresque et comme côté artistique. Ce fut chez l'illustre peintre de marine qu'arriva à Eugène Sue une de ces aventures de gamixi, qui avait rendu célèbre la société Romieu, Rousseau et Eugène Sue. Gudin, nous l'avons dit, était à cette époque dans toute la force de son talent et dans tout Teclat de sa renonm:ée. Les amateurs s'arrachaient ses œuvres, les femmes se disputaient rhomme. Comme tous les artistes dans une certaine position, il recevait de temps en temps des lettres de femmes inconnues, qui, désirant faire connaissance avec lui, lui donnaient des rendez-vous à cet effet. Un jour, Gudin en reçut deux; toutes deux lui donnaient rendez-vous pour la même heure. Gudin ne pouvait pas se dédoubler. Il fit part à Eugène Sue de son embarras. Eugène Sue s'offrit pour le remplacer : de Télève au maître il n'y a qu'un pas. Puis il y avait une grande ressemblance physique entre Gudin et Eugène Sue : ils étaient, de même taille, avaient tous les deux la barbe et les cheveux noirs ; l'un ayant vingt-sept ans, l'autre trente. La plus mal partagée des deux inconnues n'aurait point à crjer au voleur. D'ailleurs, on mit les deux lettres dans un chapeau, et chacun tira la sienne. . A partir de ce moment, et povr le reste de la journée, il y eut deux Gudin et plus d'Eugène Sue. Le soir, chacun alla à son rendez-vous, et le lendemain chacun revenait enchanté. La chose eût pu durer ainsi éternellement ; mais la curiosité perdit toujours les femmes, trnioin Eve, témoin Psyché. I a dame qui avait obtenu le faux Gudin en partage avait des goûts artistiques. Après avoir vu le peintre, elle voulut absolument voir Tateher. Elle voulut surtout voir Gudin travaillant, la palette et \v pinceau à la main. Au nombre

des femmes curieuses, nous avons oublié Sémélé, qui voulut voir son amant Jupiter dans toute sa splendeur, et qui fut brûloo vive par les rayons de sa foudre. Le faux Gudin né put résister à tant d'instances, il consentit et donna rendez-vous pour le lendemain à la belle curieuse. Elle devait venir à deux heures de l'après-midi, moment où le jour est le plus favorable à la peinture. A deux heures moins un quart, Eugène Sue, vêtu d'une magnifique livrée, attendait dans Tanticharabre de GuJin. A deux heures moins quelques minutes, la sonnette s'agita sous la main tremblante de la belle curieuse. Eugène Sue alla ouvrir. La dame , jalouse de tout voir, commença par jeter les yeux sur le domestique, qui lui paraissait d'excellente mine et qui s'inclinait respectueusement devant elle. Cet examen fut suivi d'un cri terrible. — Onelle horreur ! un laquais ! Et la dame, se cachant le visage dans son mouchoir, .descendit précipitamment l'escaUer. Au bal masqué de TOpéra, Eugène Sue rencontra la dame et voulut renouer connaissance avec «lie, mais elle s'obs-r tina cette fois à croire qu'il était déguisé et il n'en ol)linl>

I.E MONTE-CRISTO. 'm "^p -rr pour toute réponse, que ces mots qu'il avait déjà entendus: — Quelle horreur! un laquais! . „„ , ^^ .^ Vers ce temps , je fis représenter Henrt tll au TheàtreFrapcai». De^Leuven et Ferdinand Langlé, prévoyant le succès que la pièce devait avoir, vinrent me demander r autorisation d'en faire la parodie. Je la leur accordai, bien entendu. Cette parodie fut faite pour le VaudevJUe. Elle portail le titre de : le Roi Dagobert et sa Cour. Mais ce titre parut irrévérencieux à Tégard du descendant de "^digobert. Par descendant de Dagobert, l'honoi-able compagnie qui porte : de sable aux ciseaux d'argent, entendait Sa Majesté Elle confondait descendants «vec successeurs, mais bah 1 quand on coupe toujours et qu'on n'écrit jamais, il ne faut pas y regarder de si prés. , Les auteurs changèrent le titre et prirent celui du Rot PHaud et sa Cour. . Le comité de censure n'y trouva aucun mconvenient. Gomme si personne ne descendait du roi Pélaiid ! La pièce fut jouée sous ce dernier titre. Tout le cénacle assistait à la première représentation. La parodie parodiait la pièce scène par scène. Or, à la fin du 4* acte, la scène d'adieux d^Saint-Mégrin et de son domestique était parodiée par une scène entre le héros de la parodie et son portier. Dans cette scène, très-tendre, très touchante, très-sentimenlale enfin, le héros demandait à son portier une mèche de ses cheveux sur l'air : Domez donc, mes chères amours, très en vogue à cette époque et tout à fait approprié à4a situation. Trois ou quatre j.oui-s après, nous dinàmes chez Vefour, Bugène Sue, Deforges, Victor Desmares, de Leuven, Rousseau, Romieu et mol. A la fin du dîner, qui avait été fort gai, et où le fameux refrain : roriier, je veux De les cheveux'. avait été chanté en chœur, Eugène Sue et Desmares résolurent de donner une réalité à ce rêve de l'imagination d'Adolphe de Leuven et langl^, et entrant dans la maison m 8 de la rue de la Cliai^sée-d'Antin, dont Eugène Sue connaissait le concierge île nom, ils demandèrent au brave homme s'il ne se nommait pas M. Pipelet. Le concierge repondit affirmativement. Alors, au nom d'une princesse polonaise qui Tavait vu et qui était devenue amoureuse de lui, ils lui demandèrent avec tant d'instance une boucle de ses cheveux, que pour se débarrasser d'eux, le pauvre Pipelet finit pai- la leur donner, quoiqu'il n'eût la lèteque médiocrement garnie. A partir du moment où il eut commis cette imprudence, le pauvre Pipelet fut un homme perdu. Dès le môme soir, trois autres demandes lui furent adressées do la paît d^une princesse nisse, d'une baronne ailemande et d'une marquise italienne. Et à chaque fois qu'une

semblable demande était adressée au brave homme, un chœur invisible chantait sous ses fenêtres : Portier. .je veux De los cheveux I Le lendemain, la plaisanterie continua. Chaoun envoya les gens de sa connaissance demander des cheveux à maître Pipelet,qui ne tirait plus le cordon qu»avec angoisse,etqui, mais inutilement, avait enlevé de sa porte l'écnteau : Par/f| au portier ! Le dimanche suivant, Eugène Sue et Victor Desmares voulurent donner au pauvre diable uue sérénade en grand, ils entrèrent dans la cour à cheval, chacun une guitare A la main, et se mirent à chanter l'air persécuteur. Mais, nous Tavons dit, c'était im dimanche, les maîtres étaient à la campagne *, le portier se doutant qu'on chercherait à empoisonner son jour dominical, et qu'il n'aurait pas même, ce jour là, le repos que Dieu s'était accordé à lui-même, avait prévenu tous les domestiques de la maison. Il se plaça derrière les chanteurs, ferma la porte de la rue, fit un signal convenu d'avance et sur lequel cinq à six domestiques accoururent à son aide, de sorte que les troubadours, forcés de convertir en armes défensives leurs instruments de musique, ne sortirent de là que le manche de leur guitare à lam^n. Des détails de ce combat terrible, pereonne n'en sut jamais rien, les combattants les ayant gardés pour eux; mais ^ on sut qu'il avait eu lieu, et dès lors, le porlier du n<> 8 de la rue de la Ohaussée-d' Antin fut mis au ban de la littérature . A partir de ce moment, la vie de ce malhenreux devint un enfer anticipé. On ne respecta plus même le repos de ses nuits ; tout littérateur attardé dut faire le serment de rentrer à son domicile par la rue de la Chaussée-d'Antin, ce domicile fût-il à la barrière du Maine. Cette persécution dura plus de trois mois. Au bout de ce temps, comme un nouveau visage se présentait pour faire la demande accoutumée, la femme Pipelet, tout en pleurs, annonça que son mari, succombant à robS'>ssion, venait d'être conduit à l'hôpital, sous le coup d'une fièvi-o cérébrale. Le malheureux avait le délire, et dans son délire, ne cessait de répéter avec rage le refrain infernal qui lui coûtait la raisou et la santé. Ce Pipelet n'est autre qu<' le Pipelet des Mystères de Paris, et Evigène Sue s'est peint lui-même dans le rapin Cabrion. * La campagne d'Alger avî iva, Gudin partit pour l'Afrique lesdçux amis se trouvèrent séparés, Eugène Sue se remit à la littérature. Atar^GulL un de ses romans les pins complets, fui commencé à cette époque. Puis vint la révolution de juillet. Eugène Sue fit alors avec Deforges une comédie intitulée : ie Fils de l'Homme. Les souvenirs de jeunesse se réveillaient chez Eugène Sue, il se rappelait que Joséphine était sa marraine et qu'il portait le prénom du prince Eugène. La comédie faite,

elle resta là, la réaction orléaniste avait été plus vite que les auteurs. D'ailleurs, Deforges, Vun des coupables, était devenu le ?ecrétairé du maréchal Soult. On comprend que le maréchal Soult qui devait tout à Napoléon, aurait eu de grandes répugnances à voir jouer une pièce en Thonneur de son fils. Mais l'amour-propre d'auteur est une passion bien imprudente ; on a vu de pauvres filles trahir leur maternité parleur amour maternel. Un jour, Deforges avait déjeuné avec Voinys; après ce déjeuner, il tira la pièce incendiah-e de son carton et la lut à Voinys. Voinys était fils d'un général de rcmpirc qui n'avait pas été fait maréchal, son cœur se fondît à celle lecture. — Laissez-moi le manuscrit, dit-il, je veux relire cela. Deforges laissa 4e manuscrit, — six semaines s'écoulèrent. Le bruit se répandit sourdement, dans le monde littéraire qu'il se préparait un gi^and événement au vaudeville.

266 LE MONTB-CRISTO. Ou demandait ce que pouvait être cet événemeut, Bossauge était alors directeur du vaudeville, Bossauge, le collaborateur de Soulié dans deux ou trois drames, Bessàbge qui était alors et qui est encore aujourd'hui un des hommes les plus spirituels de Paris» Déjazet était un des principaux sujets de son théâtre. On les savait capables de tout à eux deux. Un soir^ Deforges, curieux de savoir quel était cet événement littéraire que couvait le Vaudeville, était venu dans les coulisses. Il rencontre Bossange et veut Tinterroger à ce sujet. Mais Bossange était trop ailàiré. — Ah I mon cher,lui dit-il, jene puisrien entendre ce soir, imaginez- vous qu'Armand est malade et nous fait manquer le spectacle, de sorte que nous sommes obligé de donner au pied-levé une pièce qui était en répétition et qui n'est pas sue. Voyons, M. le régisseur, D^axet est-elle prête. — Oui, M. Bossange. — Alors, frappez les trois coups, et Haltes l'annonce que vous savez. On frappa les trois coups, on cria place au théâtre, et force fut à Deforges de se ranger comn^e les autres der* rière un châssis. Le régisseur, en cravate blanche, en habit noir, enlra en scène et dit, après les trois saints d'usage : Messieurs, un de nos artistes se trouvant indisposé au moment de lever le rideau, nous soipmes forcé de vous donner à la place de la seconde pièce une pièce nouvelle qui ne devait passer que dans trois ou quatre jours. Nous vous supplions d'accepter l'échange. Le public, auquel on donnait une pièce nouvelle au lieu d'une vieille, couvrit d'applaudissements le régisseur. La toile toBdm pour se relever presque aussitôt. En ce moment Déjazet descendait de sa loge en uniforme de colonel autrichien. — Ah 1 mon Dieu I s'écria Deforges, à qui un éclair traversa le cerveau, que joues- tu donc là ? — Ce que je joue, je joue le Fils de Vhomme. Allons, laisse-moi passer, monsieur l'auteur. Les iSras tombèrent & Deforges. Déjazet passa. La pièce eut un succès énorme. Après la représentation, Deforges se fit ouvrir la porte de communication du théâtre avec la salle, il voulait por* ter la nouvelle à Eugène Sue. Il se heurte dans le corridoravec un monsieur tout effaré. Ce monsieur, c'était Eugène Sue. Le hasard avait bit qu'il s'était trouvé dans la salle en même temps que Deforges se trouvait dans les coulisses. . Sur ces entrefaites, le docteur Sue mourut, laissant à peu près vingt-trois ou vingt-quatre mille livres de rentes à Eugène Sue. Il était temps, les 80,000 fr. du grand-père maternel étaient mangés, ou tout au moins tiraient à leur fin. Eugène Sue pouvait vivre désormais sans faire de littérature, mais une fois qu'on a

revêtu cette tunique de NessuR, tissue d'espérance et d'orgueil, on ne T^rache plus facilement de ses épaules. Notre auteur continua donc sa carrière littéraire par la Salamandre^ encore un de ses meilleurs romans, puis parut WCaucaratcha^ puis la Vigie deKoat-Ven. Ces trois ou quatre ouvrages placèrent bruyamment Eugène Sue au rang des littérateui's modernes, mais soulevèrent contre lui la grande question d'immoralité, qui l'a si longtemps poursuivie. Faisons halte un instant et e3caminons cette question. Nous avons dit que de Musset avait une maladie de l'âme. Nous pourrions €iii'e d'Eagéne Sue qu'il avait une maladie de rimagination. Ce qui est beaucoup moins grave, et la preuve c'est qu'avec ea maladie de l'âme, de Musset devint un méchant garçon. Tandis qu'avec sa maladie de l'imiiginatioD, Sugène àue resta toujours un brave et excellent cœur. Seulemeût Eugène Sue se croyait dépravé. Eugène Sue croyait avoir besoin de oertaines excitations pour éprouver certains désirs. Il n'avait pas cherché cette accusation d'immoralité, il avait écrit avec son imagination malade, avec cette imaginatioh malade il avait créé les rôles de Brulard, de PaziUo, de Zafflc, il eût voulu âtre ces hoaumalà, al par malheur ou par bonheur n'avait, point la moindre ressemblance a(véc eux, .^ il a'était £ait faire pour lûnsî dire un miroir diabolique, dans lequel il se regardait, abandonné au désordre de son imagination, il rêvait les fantaisies hocribles du knarqulB de Sade. ~ Ma» en ùm de la ràalità, il pleurait comme un enfant et faisait l'aumône ocuauna un saint* Nous donnerons deux ou trois exemples Se cette adorable bonté; pour Atre un peu exeentriquee, ik n'en sont pas moins vrais. Eh bien lorsque se dressa oontre Eugène Sue cette accusation d'immoralité, il fut au septième ciel. — Maintenant, me disaiMl à cette époque, je suis lancé, toutes les fenunes vont vouloir de moi. Alors, pour entretenir l'aocueation, il y répondit et érigea en système ce qui n'était ohes lui qu'un accident du hasard, une défaillance de son imagioation. Il dédara que c'était de son libre arbitre et à tête reposée qw, comme dans oe hideux roman de Juêtine^ il fai* sait triompher le crime et succomber la vertu. — Qu'il était selon les lois de la religion qui met au ciel la récompense des soufirances de ce monde ; et il soutint que si la vertu était récompensée ici-bas, elle n'aurait point besoin de récompense au ciel. Une fois entré dans ce sytème, tout ce qui pouvait oon* courir à fausser l'idée du public sur lui était religieusement cultivé par lui. Je le rencontrai un jour, joyeux, content, enchwté de lui. Il appelait une voiture pour aller plus vile. — Où courez-vous comme cda ? lui demandai>-je. — Ah ! mon cher, ne m'arrêtez pas, je

cours chez mol commencer une nouvelle dont je viens de trouver... — Le dénouement t interrompis-je. — Non, la première phrase. Je me mis à rire. Et cette phrase est?... lui demandai-je. Depuis six mois fêtais Vamant de la femme dé mm meilleur ami. Et en effet, cette phrase commence, je crois, une desnott* velles de la Couèaratcha. Souvent quand nous causions avec de Leuven et Ferdinand Langlé de cette manie d'Eugène Sue" de se mèphistoliser, nous riions à cœur joie. Rien n'était moins diaboUque que ce gai et charmant garçon. Mais les deux brises littéraires qui soufflaient alors 6ur la France venaieht l'une d'Allemagne et Tautre d'Angleleite. La première disait Faust et Werther. -La seconde^ don Juan et Manfred. Rien ne fâchait plus Eugène Sue que de lui nier en &ce cette prétendue corruption. Souvent, à l'a^ppui de cette corruption qu'il ambitionnait, il racontait des aiiecdotes qui indiquaient, disons plus, qui dénonçaient le meilleur cœur de la terre.

LE MONTE-CRISTO. - • ■ - ■ ■ i ■-■ -.1 267 Un joor gue je le poussais à bout : *- Tenez, me dil-il, je vais vous donner une idée du degré auquel je suis usé el mauvais. Voici ce qui m'est arrivé il y a quelques jours : Depuis un mois, j*aimais et désirais une femme du monde, une honnête créature que j'avais l'idée de mettre à mal ; mais, sévèrement gardée par son mari, nous n'avioBs jamak pu nous trouver seuls ensemble, quoiqu'elle Id àèsirAt autant que moi. Enfin, lundi dernier, je reçois une lettre d'elle ; elle était libre pour un jour ou deux, et m'attendait à sa campagne. Vous comprenez que je pars ; on m'attendait pour diner ; j'arrive à l'heure dite, à six heures. C'était par une adorable soirée d'automne, une de ces soirées d'automne qui rappellent le printemps. Elle m'attendait sur le perron, vêtue de blanc, comme une vestale antique. Bile me conduisit à une terrasse enveloppée de ifleura, la table était servie pour nous deux; Je n'ai jamais vu fête pareille, mon ami ; toute la nature était en joie, le soleil était tiède, la brise caressante, l'atmosphère parfumée. Eh bien! savez-vous ce que je suis devenu au milieu de ces honnêtes excitations ? Une véritable borne-fontaine. J'ai pleuré et tout s'est borné là>^ Si, au lieu de me donner rendez-vous sur une terrasse couverte de fleurs, en plein air, au soleil couchant, elle m'eût donné rendez-vous dans quelque mauvsûs lieu, j'eusse été un Hwcule, au lieu d*être un Abeilard. Et voilà ce que le pauvre Eugène appelait de la corruption. Gomment arriver à raconter le pendant cette anecdote? je n'en sais rien, mais je vais essayer.. ' Fermez-vous, oreilles chastes ; voilez-vous, regards pudibonds. Un soir, il est arrêté par une fille, et monte chez elle. Dans un coin de la chambre, il voit une espèce d'assemblage de châles, de robes et de chiffons, duquel sortait de temps eu temps un soupir. — Ou'est-ce que cela? demande Eugène Sue. — Ne fais pas attention, dit la fille, c'est une de mes amies. — C'est une femme, cela ? — Sans doute. — Mais où est sa tête? — Tu ne peux pas la voir, elle la cache entre ses mains. — Pourquoi la cache-t-elle ? La fille se penche à sou oreille : — Son amant lui a jeté du vitriol au visage, de sorte qu'elle est dévisagée. La fille, accroupie, qui se doute que Ton raconte son aventure, se met à pleurer : Eugène va à elle. — Ah ça ! lui dit-il, pauvre fille, tu regrettes donc de ne plus pouvoir faire le métier ? — Quelquefois, dit la fille en regardant entre ses doigts. Quand je vois un beau garçon comme toi. Eugène Sue va aux bougies et les souffle. Puis en s'en allant il laisse deux louis sur la cheminée. Il avait fait double aumône et il donnait cette anecdote comme

une preuve de sa corruption. Nous aurons plus d'une fois occasion de revenir sur cette comiption d'Eugène Sue. En 1 894, Eugène Sue fit pctfatoe les premières livraison de son Histoire de h Marine frempûifse^ un de ses plus mauvais ouvrages. Lé libraire ne put pas Tacbever. Eugène Sue, pat la nattutedeson talent^ ne pouvait réussir ni dams l'histoire ni dans lé f oman histeriquo. Jean Cavalier bbI vm livre médiocre, el o'eat cependant le plus important de ses ouvrages histeriques. Le Morne au Diable, moins long, est infiniment meilleur, quoique la faUe du duc de Montmouth, si bossu que le bourreau s'y reprit à trois ou quatre feispouif lui couper la tâte, soit inadmissible. n publia sans succès réel sept ou huit romans siaoeessifs : Deleytar, le marquis de Letorière, Hercule Hardy, le colonel Smville^ le Commandeur de MtAte, Paula^Monti. Sept ou huit ans s'éooulètent pendant le courd de ces publications. Pendant ce temps, Sue avait mené la vie de grand seigneur, il avait une charmante miâfion rue de la Pépinière, encombrée de merveilles et qui n'avait qu'un déftrait, c'é». tait de ressembler à un cabinet de curiosités ; il avait trois domestiques, trois chevaux, trois voitures, tout cela tenu à l'anglaise ; il avait les plus ruineuses de toutes les maitresses, des femmes du monde ; il avait une argenterie que l'on estimait cent mille francs, 11 donnait d'excellents dîners, et se passait enfin tous ses caprices ; ce qui était d'autant plus facile que lorsqu'irmanquait d'argent, il écrivait à son notaire, envoyez-moi trois mille, cinq mille, dix mille francs, et que son notaire les lui envoyait. Mais un jour qu'il avait demandé cinq mille franc» à son notaire, son notaire lui répondit : « Mon cher client, Je vous envoie les cinq mille francs que vous me demandez, mais je vous préviens qVenCore déta demandes pareilles et tout sera fini. Vous avez mangé toute votre fortune, mdns quinze mille francs. » * Le hasard me conduisit chez lui ce jour-là, nous devions faire une pièce ensemble, il m'avait écrit plusieurs fois de venir le voir, et j'étais venu. Il était atterré. Il me raconta très simplement ce qui lui arrivait, en me disant : -— Je ne toucherai point à ces quinze mille Irancs-là, j'emprunterai, je travaillerai et je rendrai. — Oh I lui dis-je, à quoi pensez-vous, cher ami, si vous empruntez, les intérêts vous mangeront bien au-delà de vos quinze mille francs. — Non, me dit-il, j'ai quelqu'un, une excellente amie à moi. — Une femme ? — Plus qu'une femme, une parente, une parente très-riche, elle me prêtera ce dont j'aurai besoin, fut-ce cinquante mille francs, venez demain, j'aurai la tète à moi, je lui ai écrit, demain j'aurai sa réponse. Je revins le lendemain. Il était anéanti. La personne avait répondu par un refus

motivé sur la sagesse personnelle, sur la position dépendante^ sur toutes ces banalités que l'on invente quand on ne veut pas rendre un service. Mais ce qui était le plus curieux, c'était le P. S. qui terminait la lettre. « Vous parlez d'aller à la campagne, surtout n'y allez pas avant de m'avoir présentée à l'ambassadeiu" d'Angleterre.» C'était surtout ce Post Scriplum qui exaspérait le pauvre Eugène.

Et que l'on dise encore, s'écriait-il, que je peins la société en laid. Le lendemain je retournai le voir, non point poiur travailler, mais pour voir dans quel état il était. Il était au Ut avec une fièvre horrible. Il avait été àChatenay, petite maison de campagne qu'il avait, pour reposer un instant sa pauvre tête brisée sur le cœur d'une femme qu'il aimait. Mais elle savait sa ruine et s'était excusée de ne pouvoir venir au rendez-vous. Il n'y avait cependant pas loin de Verrières à Chatenay. Passons du jeune homme à Thomme. La douleur mûrit vile. D'ailleurs Eugène Sue avait trente*3ix à trente-huit ans à peu près, lors de cette catastrophe. L'HOMME. Ce qui épouvanta surtout Eugène Sue, ce ne fut point seulement qu'il ne lui restât plus que quinze mille francs, c'est qu'il reconnut qu'il en* devait à peu près cent trente mille. Il tomba dans un profond marasme. ^ ' Tous les amis des jours de jeunesse et de folies avaient disparu. Une autre société s'était faite autour du jeune homme du monde, autour de*Vauteur de talent, sinon à la mode. Au nombre des jeunes hommes qu'Eugène Sue voyait le plus à celte époque était Legouvé. IjCgouvé est un esprit sain, un cœur droit, une âme chrétienne. Il se trouvait, sinon parent, du moins allié d'Eugène Sue. La première femme du docteur Sue était deyeime, après divorce, la seconde femme du père de Legouvé, l'auteur du Mérite des Femmes, Il s'inquiéta de l'état dans lequel il voyait Eugèue. 11 avait lui-même pour ami une homme non-seulement à rame droite, mais au cœur fort. C'était G oubaux. Goubaux connaissait peu Eugène Sue, ne Tayaut vu que deux ou trois fois et sans intimité; il n'en accepta pas moins cette mission que lui confiait Legouvé et qui avait pour but de relever par la force, par la raison el]uu- la droiture, cette âme brisée qui n'avait la foi'ce que de gémir. Goubaux trouva le malade dans une alunit» morale cornplète, tout venait d»* lui manquer ù la ibis : Fortune. amitié, amour ! Goubaux essaya de le relever par la gloirt^. Mais lui, souriant tristement : — Moucher monsieur, lui dit-il, voulez-vous que je vous dise une chose, c'est que je n'ai pas de talent. , Comment , vous n'avez pas de talent ! dit Goubaux étonné. Eh non ! j'ai eu quelques succès, mais médiocres; rien de tout ce que j'ai fait n'est réellement une œuvre; je n'ai ni style, ni imagination, ni tond, ni forme ; mes romans maritimes sont de mauvaises imitations de Coop<^r ; mes romans historiques, de mauvaises imitations de Walter* Scott. Quand à mes trois ou quatre pièces de théâirc, cela n'existe pas. J'ai ime façon de travailler déplorable. Je

commence mon livre sans avoir ni milieu ni lin. Je travaille au jour le jour, menant ma charrue sans savoir où, ne connaissant pas même le terrain que je laboure. Tenez, . en voulez-\ou5 un exemple, voilà deux mois que j'ai fait les deux premiers feuilletons d'un roman nommé Arthur; Voilà deux mois que ces deux feuilletons ont paru dans la, Presse. Je ne pW^ pag arriver à faire le troisième. le suis un homme perdu, xnoti cher monsieur Goubaux, et si je n'étais pas poltron comme une vache^ je me brûlerais la cervelle. — Allons, dit Goubaux, vous êtes encore plus malade qu'on ne me l'avait dit. Je croyais vous trouver ne doutant que des autres, et je vous trouve doutant de vous. le vais lire ce soir ces deux premiers feuilletons'd'Ar/Aeir, el je reviendrai demain en causer avec nous, et il Ini tendit la main. Eugène Sue prit la main que lui tendit Goubaux, mais avec un sourire décoiu^agé et en secouant la tête. Goubaux revint le lendemain, il avait lu les deux chapitres. Ces deux chapitres, dont le premier est consacré 3 un voyage avec un postillon qui raconte comment il avait été dupe de la vieille mystification d'un homme qui, voulant aller vite et ne payer que vingt-cinq sous de guides, recommande au postillon d'aller doucement, ce que celui-ci se garde bien de faire, et dont le second contient la description d'une maison de campagne charmante, espèce d'oasis perdue dans un désert du midi, au milieu des sables. Ces deux chapitres, en piquant la curiosité, n'entaentm aucun sujet. Ils avaient donc i)u, en effet, comme l'avait dit Eugène Sue, être écrits sur une première donnée, rompue avec ces deux premiers chapitres et ne donnant absolument dans rien. . — Ah I vous voilà, dit Eugène Sue, je vous avoue que je ne comptais pas vous revoir ? — Pourquoi cela ? • — Mais parce que je suis assommant, et qu'à votre place je ne serais pas revenu. Goubaux haussa les épaules. — J'espère au moins , reprit Eugène Sue, que vous n'avez pas lu les deux chapitres. — C'est ce qui vous trompe, je les ai lus. — J'en fais compliment à votre patience. Goubaux hii prit la main. — Ecoulez- moi, lui dit-il. — Oh ! parlez . . — Vous dites que vous n'avez rien d'arété pour la suite do votre roman ? — Pas cela î Et Eugène jeta une chiquenaude en l'air. — Eh bien î je vais vous donner une idée. — Laquelle? — Vous doutez de tout, de vos amis, de vos mallresses, de vous-même? — J'ai quelques raisons pour ce:.'. -- Eh bien î fuites le roman du doute, que ce voyageur qui visite la maison abandonnée soit vous. Cr^use^ votre cœur, faites-en résonner toutes les fibres. L'autopsie de son propre cœur est la p^us curieuse de toutes, croyezmoi, et ce n'était pas sai.s raison que les Grecs avaienV écrit sur le fronton du

temple de Delphes, cette luaxinie du sage • « Connais loi toi-même. » Vous serez tout étoune qu'autour de vous gi-avitera tout un monde de personnages créés, non point par vous, mais, selon le eôté où vous les envisagerez, par le hasard, la fatalité ou la Providence. Quant aux événements, au lieu que ce soient les caractères qui ressortent d'eux, ce sont eux qui ressorliront des caractères. Mais avant tout, quittez Paris, isolez-vous avec vous-même, trouvez quelipie campagne; il n'esï. point besoin qu'elle ait le confortable de celle que vous décrivez. Allez, allez, et ne revenez que quand votre roman sera fini. Eugène Sue poussa un soupir.de doute. — Vous en avez le placement^ n'est-ce pas?

LK MONTE-CRISTO. •im - •vv ■ '»■ »■ *>*»■ — J'ai un traité avec un libraire qui me donne 3,000 francs par volume. Plus, la Presse qui peut m'en rappoi^ ter deux mille. — Allez, restez miatre mois, faites quatre volumes, vou s aurez gagné 20,000 francs, et vous en aurez dépensé deux ou trois mille; il vous restera 17,000 francs, vous paierez là-dessus cinq ou six mille, vous garderez le reste. Vous verrezcomme cela fait du bien de payer. — Mais... — Je vous dis d'aller. Eugène Sue laissa tomber sa tête sur sa poitrine. — Je vous laisse, lui dit Goubaux. — Reviendrez- vous demain? — Non. J'attendrai de vos nouvelles. Et il sortit. Le lendemain, il reçut un petit billet parfumé et sur du papier de couleur. C'était une des faiblesses de notre ami. « Vous avez raison. Je pars et ne reviendrai que quand iiffAt/f sera fini. » Votre bien reconnaissant, » Eugène Sue. . » Si vous avez à m'écrire, écrivez-moi à Chatenay, ayant cette maison de campagne, j'ai jugé inutile de faire la dépense d'en louer une autre. » . Trois mois après, il revint. Arthur était fait. Voyez par cet extrait de la préface, s'il avait bien suivi le coD3eir de Goubaux. « Le personnage d'Arthur n'est donc pas une liction..., son caractère une invention d'écrivain ; les principaux événements de sa vie sont racontés naïvement ; presque toutes les particularités en sont vraies. * a Attiré vers lui par un attrait aussi inexplicable qu'irrésistible, mais souvent forcé de l'abando'niier, tantôt avec une sorte d*horreur, tantôt par un sentiment de pitié, douloureuse, j'ai longtemps connu, quelquefois consolé, mais toujours profondément plaint cet homme singulier et malheureux. » Si, afin de rassembler les souvenirs d'hier, et presque stéréotypés dans ma mémoire, j'ai choisi ce cadre : — . Journal d'vn inconnu, — c'est que j'ai cru que ce mode d'affirmation pour ainsi dire personnelle, donnerait encore plus d'autorité, d'individualité au caractère neuf et bizarre d'i4f/Aiir, dont ces pages sont le plus intime, le plus fidèle reflet. En effet, une puissance rare ; V attraction ; — un penchant peu vulgaire : la défiance de soi^ — servent de double pivot à cette nature excentrique qui empr«inte toute son originalité de la combinaison étroite, et. pourtant* anormale, de ces deux contrastes. » En d'autres termes : — qu'un homme doué d'un trèsgrand attrait, soit sinon présomptueux, du moins confiant eu lui, rien de plus simple ; — qu'un homme sans intelligence ou sans dehors soit défiant de lui, rien de plus naturel. • Qu'au contraire, un homme réunissant, par hasard, — les dons de l'esprit, de la nature et de la fortune, —plaise, séduise, mais qu'il ne croie pas au charme

qu'il inspire ; et cela, parce qu'ayant la conscience de sa misère et de son égolsme, et que ingeant les autres d'après lui, il se défie de tous, parce qu il doute de son propre cœur; que doué f)0urtant de peucnants génëreux^et élevés, auxquels il se aisae parfois entraîner, bientôt il les refoule impitovablement en lui, de crainte d'en être dupe, parce au'il juge ainsi le monde ; qu'il les croit sinon ridicules, au moins funestes à celui qui s'y livre ; — ces contrastes ne semblent-ils pas un curieux sujet d'étude ? • Qu'on joigne enfin à ces deux bases primordiales du caractère, — des instincts de tendresse, de confiance, d'amour et de désœuvrement, sans cesse contrariés par une défiance incurable, ou flétris dans leur germe par une connaissance fatale et précoce des plaies morales de l'espèce humaine ; — un esprit souvent accablé inquiet, chagrin, analytique, mais d'autres fois vif, ironique et brillant; — une fierté, ou' plutôt une susceptibilité à la fois ai irritable, si ombrageuse et si délicate, qu'elle s'exalte jusqu'à une froide et implacable méchanceté si elle se croit blessée, on qu'elle s'éplore en regrets touchants et T^ désespérées, loi*squ'eUe a reconnu l'injustice de ses soup^ çons ; et on aura les principaux traits de cette organisation. « QuBnt aux accessoires de la figure principale de ce récit, quant aux scènes de la vie du n>onae, parmi lesquelles on la ^oit agir, l'auteur de ce livre en reconnaît d'avancf^ la pauvreté stérile ; mais il pense que les mœurs de la société d'aujourd'hui n'en présentent pas d'autres, ou du moins il avoue n'avoir pas su les découvrir. » Ceci dit à propos do cef ouvrage, ou plutôt de cette longue, trop longue peut-être , étude biographique, — pas sons. » Un écrivain n'ayant guère d'autre moyen de répondre à la critique d'une œuvre que dans la préface d'une autre, je dirai doue deux mots sur une question soulevée par mou dernier ouvrage (1), et posée avec une flatteuse bienveillance par ceux-ci, avec une haute et grave sévérité par ceux-là ; ici avec amertume, là avec ironie, ailleurs aver dédain. » Cette question est de savoir : si je renonce à cette conviction, taxéft, selon chacun, — de paradoxe , de calomnie sociale, — de triste vérité, — de misérable raillerie, — oudc^ Mièse inféconde ; — cette quesliou est de savoir, dis-je, si je renonce cette conviction : — ^tf« la vertu est malheti'reuse et le vice heureux ici-bas* • Et d'abord, bien que rien ne lui semble plus pénible que de parler de soi, l'auteur de ce livre ne peut se lasser do répéter qu'il n'a pas la moindre des prétentions philosophiques qu'on lui accorde, qu'on lui suppose ou qu'on liii reproche. — Que dans ses ouvrages sérieux ou frivoles, qu'il s'agisse d'histoire , de comédie ou de romans, il n^ jamais voulu former de système, — Qu'il a toujours ècxiX

selon ce qu'il a ressenti, — ce qu'il a vu, — ce qu'il a lu, — ^sans vouloir imposer sa foi à personne. » Seulement, ce qui autrefois avait été pour lui, plutôt la prévision de l'instinct que le résultat de l'expérience, a pris, à ses yeux, l'impérieuse autorité d'un fait. • Que si, enfin, il semble renoncer — non à sa triste croyance, mais à signaler— même dans ses propres ouvrages, les observations ou les preuves irrécusables qu'il pourrait citer à l'appui de sa conviction, — c'est qu'à cette heure plus avancée dans la vie, il sait qu'une intelligence ordinaire suffit pour faire triompher une erreur. Mais que le simple privilège de consacrer, d'acci éditer les vÊaiTÉs ÉTEHNBLLES, est réscrvé au génie ou à la divinité. • En un mot, ne voûtant pas hasarder ici un rapprochement facile et sacrilège entre la vie sublime et la mort infamante du divin Sauveur (véritable symbole de sa pen* sée)y il reconnaît humblement que Galilée seul pouvait dire du fond de son cachot : E pur si muove ! » Eugène Sue. » Eugène suivit en tout point le conseil de Goubaux. Sur les 20,000 francs d'Arthur, il paya six ou sept mille francs de dettes. De là date l'amitié de Goubaux pour Eugène Sue, et l'espèce de vénération qu'Eugène Sue avait pourGçubaux. Un jour il lui disait : — Tout homme, a la chose qu'il aime selon son utilité, et son ami qu'il compare à cette chose. Ainsi, moi-même, j'ai des amis que j aime les uns comme mes bagues, les autres comme mon argenterie, les autres comme mes chevaux, voi^s, mon cher Goubaux, vous êtes ma ferme de Beauce. Et il ne hii écrivait jamais que : Ma chère ferme de Beauce. Et il avait raison, car Goubaux était non-seulement l'homme du conseil moral, mais encore l'homme dii conseil littéraire. Vers 1839 ou 1840, le cœur d'Eugène Sue se reprit d'un grand amour. Cette passion, (]ui avait commencé comme un caprice à la nianière du nari de M. de Richelieu dans Mademoiselle de Belle-lsleey aevdXt tenir une grande place dans la vie du romancier. Cette fois, celle qu'il aimait et dont-il était aimé^ était une des fenmies les plus distinguées et les plus intelligentes de Paris. (1) Lêtrkmmùni,

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

270 LE MONTE-CUISTU. mf^fmÊ^i^^^^Smr «•^r Ge fat, ayant à sa droite Goubaux qui était sa raison, et à sa gauche cette femme gui étaij; sa lumière, qu'Eugène Sue fit ses deux meilleurs romans, Mathilde^ et lei Mys têres €e Paris. Maihilde ne Mt point estimée à Ha valeur, ks Mystères de Paris furent estimés au-delà de la leur. Disons comment se ût ce livre attaquable sur tant de points, mais si magnifique sur tant d'autres, et qui devait avoir une influence si granité et si inattendue sur l'avenir de son auteur. Souvent, Goubaux en causant avec Eugène Sue lui avait dit: -— Mon cher Eugène, Tons croyez conniKttre le monde et vous n'aveï vu que la surface , vous croyet coïtnaître les hommes et les femmes, et vous n'avez vu et frè-^ qoenté ou'une dame de la société ; il y a une chose au milieu de laqiielle vous vivez, que vous ne voyez pas, qui vous coudoie éternellement, qui vous porte, vous soulève, vous caresse ûu vous brise, comme l'océan porte, ^— soulève, — caresse ou biûse un vaisseau. CTest le peuple ! de peuple 1 Jamais on ne Ventrevoit même dans v0^ livres, vous le dédaignez, vous le méprisez, vous le mettez à néant, vous le traitez comme un zéro, et cela sans le connaître. Voyez donc le peuple, étudiez-le donc, apprédez-le donc, c'est un cinquième élément que la physique a oublié de classer^ et qui attend son historien, son romander, son po^te. Vous avez assez vécu jusqtt'au jourd'hui dans les régions supérieures; de la société, descendez dans les olasses inférieures, c*e8t là, croyez moi, que sont les grandes douleurs, les grandes misères, les grands crimea, mais aussi leiç grands dévouements et les grandes vertus. — Mon cher ami, répondait Eugène Sue, je n'aime pas ce qui est sale et ce qui sent mauvais. -> Médecin des corps, répondait 1§ philosophe, vous WSBL IboiUé dana la puanteirret la pemntore des niavieB i)Our chercher les remèdes physiques ; médecin de Târae, ouillez dans la puanteur et la pourriture 'sociale pour chercher les remèdes moraux. Mais Eugène Sue secouait la tétc. Un jour enfin il se décida. Il acheta une vieille blouse grise couverte de tadies de couleur, qui avait appartenu à quelque peintre vitiier, se coiffa d'une casquette, passa un pantalon de toile, chaussa de gros BouUers, salit ses maind, dont il avait un soin tout f)articulier, et s'en alla tout seul dîner dans un cabaret de a rue aux Fèves. Le Jiasard le servit. Il assista à une rixe grave. Le^ acteurs de cette rixe lui donnèrent les types du Chourineur et de Fleur-de-^larie. Du Chourineur, de l'homme qui voit rouge. C'est-à-dire d'une création qui peut

lutter avec ce -que les plus grands créateurs ont fait de plus beau. Il rentra, et, sans savoir où cela fe mènerfi|it, il fil les deux premiers chapitres des Mystères de Paris ^ comme il avait fait les deux premiers chapitres A^ Arthur. Puis un troisième qui s'y rattachait tant bien que mal • c'était MU souvenir de la salle d'armes, de boxe et de bftton de lordSeymour. i Rodolphe, à ce jnoment, n'était pas encpre prfnce régnant. Ces trois chapitres faits^ il envoya chercher Go^aox et les lui lut. Goubaux trouva les deux premier» chapitres excellente, mais le troisième mal sou.dé, inutile d'ailleurs. , Il fut eacrifié séance tenante. Eugène Sua n'avait aucun amour-propre, et jetait «es manuscrits au feu avec une extrême Ipiciuté. n fut en outre convenu qu'un Toman de cette forme ^et dans cette couleur pe pouvait passer dans un joiimid. — Cela tombe à merveille, dit Eugène Bue, mqnlilM'aire m*a demandé de lui rendre le service de lui 4o|in^ un livre inédit. Eugène Sue discuta utoc Goubaux le pka 4e iioî» ou quatre autres chapities, qui furent arrêta! C'était un horizon immense pour EugéuoSue, que quatre chapîtoes, lui qui d'habitufle trouvait au hasard de la plume et faisait au jour le jour. Goubaux parti, Su|^ae we éorivit à son Ub^ûre et lui lut les deux chapitres. Il fut convenu que le romaii aurait 4eux volumes et ne serait pas mis dans ui;l journal. Quinze jours après, le libraire ^tvait son premier volume et avait l'idée d'aller le vendre au journal des Débats^ Dès leur apparition, les Mystères de Pnris eurent.un tel succès qu'il fut convenu qu'au lieu de deux volumes on en ferait quatie, puis six, puîis huit, puis dix, je crois. De là vient la lassitude et)'«|tfolblissfimeiU des quatre derniers volumes ; la déviatiop dof oaiJaetôres, et lea notes nombreuses destinées à faire passer ce^'ts^es opoositions trop brutales, comme, par exemple, celle de fleurnieMarie, fille publique au premier chapitre, et vi^ge et martyre ou aeraier. De pluf dhanoinesse. Le jour où Eugène Sue eut l'idée d'en ùfim une (jbnooinesse, ce fut fête rue de to i^éfwére* Il crut avoir tsouvé un admirable paradoxe social. Mais, malj^é tous les défauts de l'ouvrage, les Mystères de Paris étaient un livre immense : — le peuple y jouait son rôle, un grand rôle. L'amélioration des el^^s inférieures était représentée dans la personne du Chourineur. Morel le lapidaire était un beau type de veifta. Les misères du peuple y étaient décrites d^une façon poignante. Le succès fut universel, et, chose étrange, se répandit surtout dans les couches supérieures de la société. Tous les jours Eugène Sue recevait, de quelques mains invisibles, cent francs, deux cents, et jusqu'à trois cedts francs, avec des billets dans le genre de celui-d : « Monsieur, » Nous ignorions qu'il existait

des misères pardlles d celles que vous nous avez racontées ; car, pour les si bien dépeindre, vous avez dû nécessairement les voir. Appliquez donc à quelque bonne œuvre la somme que j'ai l'honneur de vous envoyer. » Et alors Eugène Sue comprit seulement quel admirable conseil lui avait donné Goubaux. Il se mit à aimer le peuple qu'il a:vail peint, qu^il soulageait, et qui, de son côté, lui faisait son plus grand, son plus beau succès. Dans la répartition des aumônes qû^l était chargé de faire , il se taxa lui-même à trois cents francs par mois, et jusqu'à l'heure de sa mort, en exil comme en France, alla souvent au-delà, mais ne demeura jamais en deçà de cette somme.' Au milieu de l'ètonnement naïf que loi cf^usait cetfe esj)iàce de découverte d'un moi^de incom^, une suite d'artides de la Démocratie pacifique vint le surprendre. Lç journaj phalanstérien le présentait non-seulemeat à ^fi» lecteurs comme un grand romancier, mais encore cpmme un grand philosophe sodaliste. Seaie.ment alors Eugène Sue vit la portée inconnue de Tceu^vare qu'il avait produite ; il vit la nouvelle voie qui hii était Quverte ; il réfléchit un Instai^t, puis, convaincu qu'il y avait pus de bien à faire dans cetle-^là que dans celle qu'il avait suivie jusqu'alors, il s'y engagea. Les Mystères de Paris, qui avaient beaucoup fiait pour . la réputation d*£vigène Sue, ne firent riep, momentané ïq/ëhX du moins, pour sa fortune : le libraire y gagna tout, lui presque rien. mi^i nw^Bulement aux yeux de la France, mais aux yjçux du mojijicle entier^ Eugène Sue fut le premier romancier de aon époque : jamais, pçut-ôtre, enmpusiasme pour une œuvre uç vXl plus irniverçel que pour les Mystères de JP^ris. X'a%^^f ^^ premier des Auteurs et le plus grand des pçjltxons, courut au succès , M. le dooteor Véron^ l^ancien collègue d'Eugène !Bue, «v<9ia4td'ap}iQter le Cpi^i/^to^fonfia/ expirant. Le mfilheureux JQV|r»al sfUgïié to.y^ le^ ^ouiis car les couj^s d'épingles des ^aaires jo^rniiiux, était sur Iç uoint de mourir d'épuisement ; M. le docteur Véron résolut de le faire revivre avec Eugène Sue.

The text on this page is estimated to be only 17.85% accurate

LEX)NTfi-GRISTO. 271 *am I '»^»i ■r*»" •^r ^-ji ^T" '*••••••' n alla trouver Vauteur des Myrtêrn d€ Paris, fit avec lui un traité de ijulnze ans; pendant quinze ans Eugène Sue devait produire dix volumes par an, en échange desquels M. le docteur Véron devait lui compter 100,000 fr. M. le docteur Véron partageait dans le produit de Vétrange)*. Alors; grâce & sa vole nouvrfle, c'est-à-dire dans la voie socialiste, Eugène Sue fait le fuif-Brrant, Martin^ les Swt Péchés CQpitcM. . , . . „ 5 Orâce à r admirable marché qui tai avait été fait, Eugène Sue avait pu payer ses dettes, et retrouver, en partie dti moins, cet ancien luxe qui lui était si nécessaire. 11 avait sa maison de la rue de la Pépinière, à Paris, et son châtem êtes Bordes. Ce château des Bordes hii a taat été reproché, quHl laut que nous disions ce que c'étaât que oe fameux château ou nous l'avons été ^oir en 1846 ou 1847. Les Bordes, c'est-à-dire le véritahle château, était à «on fbeau-frèrè Gaillard. A Textrémîté du parc, il y avçit une espèce de grœge àhmdonnée. ' , Eugène Sue., qui logeait aux ^rdes, demanda, afin d'étrçpîus libre, cette grange ksoji bea*j-frêré, qui la lui abandonna. n la fit diviser en divers compc^ttaients, y ajouta une serre, et ce fut le (Gâteau des Bordes. Eh, mon Dieu \ oui,. un véritable château», le ^pût est un . enchanteur dont la baguette bâtit des {balais. Avec des fleurs, des étoffes, de l'argenterie, des vases de Chine, Tenchanteur qui de rien avait fait Mathilde et les mystères de Pms, fit dHme grange un palais. Là, son cœur .usé, brisé, desséché par les amours pf»siennes, retrouva une certaine fralcheqr. Là, rhompxe qui depuis dix ans n'aimait flu$, idma de nouveau. Ce fut tout une idylle dans sa vie, au milieu de cette existence devenue un désert, surgit tout à coup une «purce d'eau vive, puis un ruisseau au doux murmure traça son lit au milieu des sables arides, et aux deux bords de ce ruisseau, poussèrent toutes les fleurs de la jeunesse et de l'innocence, les bleuets et les boutons d'or, les pâquerettes et les myosotis. C'était une jeune fltle du peuple, petite^ brune, modeste; elle était l)runisseuse de son état, et était entrée chez lui pour avoir soin de son argenterie, qui était une de ses passions. Comment s'appelait-elle ? je n'en sais rien, lui rappelait Flewr-de-^Marte. jamais elle n'essaya de sortir de Thumble position ^'elle occupait, jamais Eugène Sue n essaya de la produire ; on rencontrait la douce et beUe enfant dans les corridors, 4aQs les antichambrea, dans les vestibules ; elle glissait et dispamssait pomme un^ (anbre,mai$ 29xpm on ma la vil ni dans la ^le à maoger, ni dans le

salon. Ces daux ans pa^a entxe cette jeune fiUe etses lévrlprsy furent peut-être les deux plus douces, les deux plus limmdea, las deux' plus aerisines années de Ui vie d'&i^éne Sue* Hélas 1 les joues de iemnète allaient venir. JKeu, qui voulait sans doute éprouver le poète, lui enleva celle qui partout, len France comme en eûl, ettt empdché qu'U u^ fui tput à j[aJ.t*]Z)«lbeureux. Flemvde-Marie se donna, contre le vol^t d*iai meuble onreiït, ua «oup à la léte ; eUe n'y fit poini «ttaaiicm d'abord, un abcès se forma, et ette 'en soowput* Elle avait passé dans <»tte vie agitée wmxM Utt i!ayon détail. ooi]unAWàf^lwi,coiBi»B un munDB^r^i mais ^eltoT taassait ha aouvwir étemal. Si^éneSuelutttadéaespoîr, etyoiJtiioùfut^piiui limmense progrès. Dix aDfl «MpaTavant, il eût cherché l'oubli dans la dé • t>ancb<>^ ladwraction dans Torgie ; il ne chercha ni à ou* blier, ni à pe distraii-e. n ploura et fit le bien. Celte douleur marqua eu lui la complète séparation de Fancieu homme et du nouveau. Disons une des choses intelligences et bonnes qu'il &1sait là-bas, entre mille autrea. n attelait deux de ses. chevaux à une grande charrette garnie de paille, et il allait prendre diez eux tous les pau^ vres petits enfants trop Soignés pour aller à Técole à pied ; il les conduisi^t à l'éeole et les y faisait reprendre et va^ mener chez eux le soir, et ainsi faisait pour toute eetle jeunesse une fête de œ qui eût été une fatigue, ÂÙssi était^il aderé aux Bordes. Ce fut là que vint le surprendre la révolution de 1848, à laquelle toutes les intelligences contribuèrent, tant elle était dans les desseins de Dieu. ' 11 continuait eqfi eduvre littéraire au milieu des coups de fusils et des émeutes, quand, en 1850, il Ait nommera^ présentant du peuple par les électeurs de la Seine, saiis avoir rien fait pour la réussite de cette élection. En effet, 5ûe n était voini d'une nature militante, et n'avait qu'à perdre à entrer dans la via pcÂitIque, et surtout dans la vie politique pariementaire. ' Il était loin d'être éloquent, avait la langue emterrassée, zézeyait en parlant, et n'avait pas même dans la conversation ce brio pour lequd beaucoup de gens inférieurs eussent pu lui donner des leçons. Puis, ses affaires s'embarrsissaient de nouveau. M. le docteur Yéron était venu le trocrver, mais cette fois, non pas pouriiausçer le prix de vente de ses livres. Le résultat de la conférence fut, je crois, qu'Eugène Sue ne dût plut faire que sept volumes par an, au lieu de di^, et que le ConsUtulionneJ ne dût plus les payer que sept mille francs au lieu de dix mlUe. Or, sur ces sept mille franc», ij y avait, ^^^îie sais pas trop comment cela se fài^ trois miÛe ftajacs à p^yer au Ubrairig. De^oriie qjml§ li^rairi^ qm ^ faisait m^^ qui ne nivbliait même pas, gagnait presque autant

qu'^ozgèj^ Su^, qui, ayant le travail extiâmem^at dif&dle, s'exténuait à prodmre. £t même de ce nouveau traité, le CmftiMUmuel ne publia que quatre volumes des Sept Péchés capitaux. Le 2 décembre arriva, nous écrivons une biographie, nous sommes obMgé de citer des datea^ et nous le faisipos dans la mesure de xios nécessité^. Eugène Sue ne fût porté sur aucune liste de proscriStion ; mais le compte d'Orsay^ notre ami commua, lui onna le conseil de a'expatri^ voioutairement. Eugène Sue auiyit ce conseil. Il se retira à Annecy, en Savoie chez un da seyarwin, K Ma/Met. Il y a deux ÂuMoy : Ann^OT le Keuf, Anaecy k Vieux. M. Masset habitait Aamecy le Yîeax« Eugène Sue logea d'abord ebw lia, puisun netit ehâl^t é^aat venu à vaquer sip lea bonds du lac, il le loua pour la modique somme de quatre cents frao^ par an. , d^a quittant la moea« JËugèoe ^ue y avait V^mk une centaine de mille francs de dettes à peu près, ^n pEQ9ûer,s<ÉQ fut 4« s'occuper de ses oréaDciers, 11 fit un marché avec Maipet^ . Kasaet faierait aes 4ettes, hù domp^çimt Mt mille iiwics naar an pour vivre» et garderait }e earp|u# poui: ae ijdmbouraer. Kasset veqiboumi ie «siKrplu» %m dix miUe £raaes serait à la banque d'AJimecy. Au bout de trois aœ jifaîset i^t seiBboujaséi et las |Ai9^tteiits 4:pq»Eie«eèreiàt. Uya-unaiiépeugffès-^ue ^Goal^UiX ^raeevait d'Eugène Sue une lettre ^ieoBffi:)eoQffit9arees«ioto : « Ma •obère lâmie d^ fieauce. .r » » CroiiîM^vous ose c^peat e'eat qu^ si j'éerivaia 4 la lianque d'Annecy : Payez à mon^asdre laeowne de vii^gt^'^q mille francs, elle les paierait sans coJite9todoii* • fit en effet id tra wdUlaJt là4)as «^i<e^^ Voilà «nette était aa vie. Il se levait à sept heures du laalûi^ ee mfdtait «ia1i!imîl jAisaitAt aa toUcMf faite; -^ à dix heures premitdeux tassas 4e thé a^l^sçcèffM} parfois uœ tasse de chocoUii, A deux heures, aa journée de trav^ était fùm \ 9X^m il a'babiUait saio^ m aaiaou^ >^à jskàx^ que le t^so^ps tiA par trop mauvais, faisait à pied le tou^ AU Ij^i^tPngi^nd pu cinq lieues. Il rentrait, se mettait à table, mangeait fortement et

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

■m LR MONTK-r.RISTO. — è \'9' ■-■* ^"■.■fJ^V^ J' ■J. 8^ ■" ' '. ■ 1 iimna j '^ -T"-'" **^ " **' pawsait le reste de la jc^rnée avec quelques amis. Eugéfie Sue avQit loujours été grand marcheur.. Aux Bordes, il uiarchait toujoura pendant trois ou quatre heures. Il s'était imposé cet exercice pour ?a santé ; comme Byron il craignait d'engraisser, et comme Byron , il fut un temps où, dans cette crainte, bien plus plausible chez lui que chez Byron, il ne mangea à son dîner qu'un potage aux herbes, im filet de sole, et quelques tranches de homard à rhuile. Il y avait, en effet, chez Eugène Sue tendance à Tobésité. • Le résultat de ces sept heures de travail fut llnslilutrice^ la FamilleJou/froy^ un des meilleurs romans de son exil, les Mystères du Peuple, Gilbert et Gilberte, la Bmwe Aventure, et enfin les Secrets de VOreiller, qu'il a laissé inédit. Il avait eu de nouveaux tracas avec le CmsUtulionnel, un procès dans lequel Masset était intervenu. Le résultat de cette intervention fut une somme de 40,000 fr. que paya le journal pour ne plus publier les romans d'Eugène Sue. . Ô enthousiasme des spéculateurs! Ces 40,000 francs servirent à désintéresser .le libraii:« qui continuait de toucher les .»^000 francs par volume qu'il ne publiait pas. C'est une singulière meule que celle qui nous broie. Eugène Sue se retrouva ainsi maître de sa production. Massôt fit pour lui un traité à la Presse et au Siècle \ il ferait six volumes par an : la Presse en aurait trois, le Siècle \.T0\%. .' Chaque journal paierait huit sous la ligne. Cela, commeon le voit,.réduisait fort les revenus de l'exUé. Aussi son petit chalet là-bas, à part le luxe de la nature qui lui avait fait un charmant paysage, quoique un peu triste, aussi son petit chalet, disons-nous, était de la plus grande simplicité. On eût dit un presbytère élégant. Il était situé au pied, d'une montagne et déjà sur sa pente, pente assez rapide pour que le rez-de-chaussée d une de ses façades fût le premier de l'autre. — Un joli jardin plein de fleurs,— Eugène Sue a toujours adoré les fleurs;— un joli jardin plein de fleurs s'étendait jusqu'au lac, dont il n'était séparé que par une espèce de chemin de halagc. Quand Eugène Sue nç faisait pas le tour du lac, il montait sur sa montagne, et cela par des sentiers qui eussent effrayé les guides du pays; il avait conserve cela de In chèvre sa nourrice. , Aussi, ordinairement faisait-il seul ces sortes d'excui-sions. Parvenu au but de sa course, il s'asseyait sur un rocher. Pourquoi montait-il si haut, pourquoi regardait-il ainsi obstinément du même côté ? Répondez, proscrits de tous les temps et de

tous Içs partis. Il vécut ainsi cinq ans. Depuis un an, il avait énormément maigri et avait douloureusement changé. Je vis il y a cinq ou six mois une photographie de lui, je ne voulus point le reconnaître. Sa sœur, M"»« Gaillard, envoya une photographie pareille à(^ubaux, qui la lui rendit, ne voulant pas voir ainsi celui qu'il avait vu si différent. La fin de sa vie avait été troublée par l'entrée d'une femme dans cet humble chalet et dans cette vie triste, mais calme, douloureuse mais sereine. Cette femme le brouilla avec son meilleur ami, — Masset. Quelque temps après cette brouille, Masset mourut. La femme ne pouvait toujours rester, elle s'éloigna, Eugène Sde resta seul, épuisé de^corps, épuisé de cœur! Un matin arriva auw Barattes, c'était le nom du chalet . d'Eugène Sue, un autre exilé. Le colonel Charras. Ce fut une grande fête pour les deux amis que de se revoir* La veille, c'est à-dire le samedi matin l«août, Eugène Sue s'était senti indisposé. La matin où arriva Charras, il souffrait d'une névralgie; des députations de la société nautique arrivèrent pour faire une ovation à l'exilé, peut-être aux deux. Eugène Sue éprouvait de telles douleurs detèl^, qu'il qe put recevoir personne. On se coiitenla de lui ëofifiei' une séFé»ade. Lç lendema^ Iun4van0 iièvre int^rn^itten^i^ se déclara, mais eUe parut cédi^r à une énergiq4)piBiéâipationj . Le mercredi il y avait un mieux sensible, mais accom* pagné de faiblesse, cependant il resta debout et voulut commencer un nouveau roman^ il venait d'adiever et d'envoyer en France les Secrets de V Oreiller. . Mais il froissa et jeta les premiers feuillets, les idées né venaient pas. Lé vendredi il était si bien portant, que ce fut lui qui réveilla Charras, lui proposant de faire avec lui son ascension favorite, — sur la montagnç ({ul domine son chalet Mais au tiers de l'ascension à peine, les' forces lui manquèrent, il fut obligé de renoncer à, aller plus loin, et appuyé au bras du colonel, il regagna le^ Baratles. Le soir; il était faible, mais assez calnie.Eh souhaitant le bonsoir à son hôte;, il lui ait : — Bonne nuit, colonel, quant à moi, je crois que je dormirai bien. Il se trompait, la nuit fut mauvaise; à peine couché, il sentit le retour plus acharné des douleurs névralgiques. Dans la crainte d'inquiéter Charras, il n'appela personne et passa une nuit entière d'insonmiie» Le lendemain samedi, la fièvre intermittente reparut menaçante. A la vue du malade et des symptômes de plus en plus inquiétants qui se manifestaient, le docteur Lachanal expédia une dépêche télégraphique à Genève. ' Elle avait pour but de réclamer le concours de son confrère le docteur Maunoir. ' ' Le médecin n'avait pas dissimulé les inquiétudes que lui' inspirait la nouvelle phase dans

laquelle la maladie entrait: en effet, Eugène Sue avait eu quelques instants de diîliie, . après lesquels la lucidité était revenue. La journée s*écoula ainsi, c'est-à-dire dans des alterna ' tives de délire et de retour à la raison. Il se plaighait d'une douleur très-aiguë à l'hypocondre gauche. Le médecin fit appliquer dix-huit sani^ues dans . la. région de la rate. . A dix heures du soir, le docteur Maunoir arriva, s'enti^tint,avec son confrère, vint se placer au pied du lit du malade, etdemandaqupn lui éclairât le visage avec la lampe. Alors il murmura : — Miais ce n'est point cela que vous m'aviez annoncé. En eCTet, depiiis quejques .minutes Eugène Sue venait d'être frappé a liue nphiiplégie qui avait paralysé le côte gauche ; la face était cadavéreuse, les yeux vitreux, la bouche tordue. C'étaient les symptômes de la mort. Le docteur Maunoir secoua la tête et dèclaraque son concours était complètement inutile. Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis le samedi à dix heures du soir, jusqu'au Itmdi matin sept heures moins cinq minutes, moment précis où il rendît le deruier soupir, le mourant ne repnt pas connaissance. Pendant ces trente-trois-heures, il n'a fait qu'un mouvement imperceptible et prononcé qu'im seul mot : — BomK ! Du reste, aucun symptôme de souffrance n'alla ces derniers moments, ordinairement si terribles, et n'était ce râle de l'agonie qui indiquait que le cœur battait toujours, on eut pu croire à la mort. Lorsque le malade comprit que tout était fini, il prît la main du colonel Charras, et la serrant avec tout ce qui lui restait d'énergie : — Mon ami, lui dit-il, je désire mourir comme j'ai reçu, c'est-à-dire en libre penseur. Sa volonté dernière fut exécutée. Dieu qui lui avait fait une vie si agitée, lui donna cette douceur de mourir au moins la main dans une des maini^ les plus fermes et les plus loyales qu'il y ait au monde. — Merci, Charras 1 ■ Alex. Ditma^. Alex. Di/mas. Seul pvopriéuire et seul rédacteur du Mmiê-CriaÊo. Parii — Imprimerie deK. Briirc et C*, rue Vivîennê, 49,

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

\- ANini. M" IS. UN nUMBRO, ta GBNTIHBS. JEDDl !0 AOUT 1867. *•*!« toa«BeU*B c4 r«»t*4BCtlaB • MONTE-CRISTO JOCRNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. . me M0<re>lHime des TIetoires, b« 11. ÉTRANGER . . an, 13&-. — 0. I PMmoDt Un ui, ISfr.i>»o. Balgique Ud an, 13 60 Portogal Ud an, II 60 Eapagnc Dn an, 13 SO PniiM Un an, 13 60 Naplea Un an, 19 ..h j Ruuis Un an, 13 M Lm demandât â'abQiUMmMiUdoÎT«ntltNadr«HAM,|Vianca,fc M. DAlariw, au bureau du jonnial,aTMnna TalBnrinrParii on un mandat nirUpoiM. FRANCK; F«b Un an. . 8tr.">c — Six moii. 4 60 IMpartenianti. . . Un an. . 10 »• AiulMern. Balgique. . CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. LA RETRAITE IILUMKEE. Chers lecteurs, Je TÙ8 essayer de vous raconter une chose impossible à ' t&conter. Oh t soyez tranquille, ce n'est pqlnt comme immoralité ; non, c'est comme pittoresque. n s'agit de cette fête bourguignonne, dont Auxerre est le théâtre, et que l'on appelle la retraite illunikée. Il y a bien longtemps que j'ai passé et repassé à Auxerre-, mais il y a neuf ans seulement que je m'y suis arrdtè pour la première fois, et qu'en m'y arrêtant je m'y suis fait une foule d'amis. Il m'était à cette époque passé par l'esprit une idée qui, à. moi, m'avait paru toute naturelle, mais qui à beaucoup de gens avait semblé le comble du fantasque. Je m'étais dît que lorsqu'on a passé vingt ans de sa vie à épeler l'histoire des peuples, depuis Hérodote jusqu'à Michelet, à étudier les luttes religieuses des nations, depuis Pierre de Vaido jusqu'à l'abbé Châtel, à suivre le remaniement des empires depuis César jusqu'à Napeléon, on pouvait être aussi apte à être représentant du peuple que M, Mallarmé le cambreur, ou M, Albert l'ouvrier. D'ailleurs, j'avais un antécédent : Lamartine, qui avait assez bien tenu sa place dans la dernière Révolution. Je m'étais donc mis sur les rangs. L'étrange de l'idée, était que je me fusse mis suc tey

The text on this page is estimated to be only 22.92% accurate

274 LE MONTK-CRIBTO rangs dans un département où j*étais complètement étranger. Entendons-nous bien, et ne confondons pas étranger avec inconnu. ^ J*étais fort connu au contraire. Si connu que, lorsquf^ j'arrivai à Auxerre, je trouvai plus de trois mille personnes m'attendent dans une espèce 4# salle de danse, au centre de laquelle on avait élevé, en 91anière de tribune, quelque chose qui ressemblait fort 4 un égrugeoir. J'étais en retard, ma voiture s'était cassée, et j*avais ^l4 obligé d'attendre #ur la grande route qu'elle fût en ét^t d^ continuer son chemin. Mes premières paroles furent des paroles d'ej(M#si } no moQf irar, ifoi a§ i«i recnt paa oomme il dev^ W feeê* voir, doit se ri)9pdi»r quai fiit mon premier g^ita. Mon absence avait foit scandale, maprése^^ fit ibpwttf' J9 mmitai & la iribaHQ au mili^ de xoçiièraUm» ^ \ê sigiiifleatlon desquelles il n'y avait point A ^e tffpmper. Un monsLsur, an retard sur ma^ dsioi^ pièce, prPStA de la eirconstance pour m'envoyer im e^f de sifil^t M^ nym#. J9 mB retournai vivement d9 mm càtA-• llonsiaur, lot di»-je. je p^rm^ qi^'o» # Iftii mes <buvrei, miif fn» ma per^oDoa* Vatre nom ^ votre 9dr9i»9| s'il voi}« piiit i Je a'#u« ni lis mm pi TidrasAo .du immimv, iMii Von se tut, on phitôt îes Interpellations commencèrent. Celle que l'on croyait sans doute la plus grave, fut l'invitation, à moi adressée, de rendre compte de ma liaison avec le duc d'Orléans, , C'était une bien gnande maladresse d'un ennemi, ouun^ bien grande ivresse 4'un ami. Le due4'0/léans est une deç plu« poétiquiss et des plus charmantes efflorescences qu'eût jamais portées en France ràr}]r/9 de la fpyauté ; il était beau, jeune, bj^ve, intelli-»gent, gracieux, bienveillant, artiste. C'était le Marcellus ■ antique qui promettait un si bon et si. doux règne, même du temps d'Auguste, au peupla romain qui na connaissait encore ni Tibère ni Néron. — Ah I ni'iicrî^i-je, m^rù de rinlârpellAtiw. Pax^ cinq minutes vous allez pleurer tous. Et çn eÇel, je pris€e brave et honnête jeune hoiprae — qu'on flie parçteiwie répflhète, àométe ne gâte rien, njême dans un pfinoe royal; —je pris ee brave et honnék jeune homme â sa sortie Av. coilége ; je If) montra sur les marches du trône, intermédiaire entre la royauté et les douleurs populaires, me donnant à moi la vie du hussard Bruyant, condamné à mort, — aidant Hug<^ ii ^uver l|i tête de Barbés, — ne s'écàrtant du trône, dont il semblait range gardien, que pour aller en Afrique forcer le col de Mouz^a, ou briser Xes Poi-tes-de-Fer, — revenant à Paris

pour monter dans les ateliers des artistes, encourager Decamps, Delacroix, Schelfer. Je le montrai au milieu de cette belle vie, si digne, si occupée, si grande, arrêté tout 4 coup par ce bras inconnu qui sort d'un nuage pour tracer le3 mots mystérieux sur les murailles princières, renversé sur le pavé, la tête fendue, mourant sur un grabat, au bruit des sanglots de deux vieillards et des lamentations de tout un peuple.— Je montrai la France, qui, si rarement en matière de roi, porte le deuil du passé, je moutrai la France portant cette fois le deuil de l'avenir.— Enfin j'adjurai ces trois nxîlle personnes de trouver au milieu d'elles, je ne dirai pas un cœur, mais une voix qui osât dire gue cette mort ^'avaît pas c^usé une 4ouleur pubjique, un deuil général, — qui osât adresser un reproche à cette tombe, assombrir d*un nu^^e ce spectre au front jeune et lumineux ; et, comme je l'avais dit, au bout de cinq miffUtMf tout le monde pleurait. Od ne me laissa pAi aller plus loin* Toute cette assemUé9 AV^it hâtd 4ê f^^ féliciter, de me serrer la main, de n^'êfnhïimav , iê venais de la relever i ses propres yeux. Ella pammlt c# quf j'avais dit et n'osait pas le dire. IJn yUw prêtre qui n'avait pu s'approcher de moi, le curé i§ Maligny, alla m'attendre à l'hôtel pour en promettre le« tf§i^ cents voix de sa commune, et j#)§i ^sfl tetfi^ les traii cents. ^ Maintenant, me denmiAsraff-VOiis , ehers }#^urs, ^mm^pt, après ua pareil ^u^cés, no filisi^ims pas ftommé? Je v»is voui te àm, Je Q'éteiA pAP 4# U lo^XUê, VoiU r^eueii 6§»tf 9 ^pii#} ji'àobGnuii h sav^s bm QW to vi»^ 4^ HwrgojKMi prat 4(pe vin â4 BôlilV^p^, AVAit besoin ^'étfê âê h Bour£[0f(M|M niais)*i§n^m m% follût absolu^uMp'tin iàl^ià fyi h Bom:imu§ tM Wrguiaw>n. la i9mm#) je fus trèAiiAer de 1a F^WIM^fHAI^f Ia tilHAPts #omméa ^t réupîiB^ j§ vis q»'U f avaÎI m France neufs (^^tfl in4ivi4as meilleur» Francaifl §(^lyp iatelligents que moi. e^ àê mt^ 9(^éa fan àntn Vamitté 4a «AUe foule i^mH 91'At» efmmêw^amft 40 ç^te («iii#fi9 jA m» vantais d'avoir à Auxerre. Au nombre de ces amis, et des meilleurs, est Charpillon, notaire à Saint-Bris» Celui-là, dans ses ip.oments perdos, n'a qu'une idée, c'est d# rêver «ux sArvicAf qull peut me f en^ f)u aux loisirs <ji|'il yeut me pi^ocûip*. .Or, U lui paœa paf Tidôe dA me faire iwir {a Retraite J'ayouç qi^e, dans mon ignoranpe, je n'Avais j,amais entendu favler de cette fétA noclurne« J'AVX)ue encore que j'étais loin de m'attendre à ce que c'était. Je me lis donc prier. Mais Charpillon insista tant, me promit un si bon diner «t d^ Ai bfia via Ae-^gMône, ihes «ota» autee ami Cabasson, et enfin à ce diner un si brillant dasaert, que' le 25 juillet, à onte heures cipqu^te minutes du matin, je

prenais le chemin de fer de Lyon. Gomme j'étais embarrassé de trouver une place, on m'appela d'un coupé, — on m'appéîle toujours de quelque part, n'importe où je sois et dans quelque pays que je sois. G^était ArPBult, I9 directeur de l'Hippodrome, qui, ayant de son côté entendu parler de la Retraite illuminée, allait voir de ses yeux si la fête provinciale ne pouvait pas faire son apparition sur un thèâti^ de PiWW. Ne comptez pas sur des impressions de voyage, chers lecteurs ; avec les chemins de fer, il faut renoncer à ce genre de littérature. Le chemin de f^^*A qM^ i^ux grands méi'ites : partir et ^Tivç^'. Quand on arrive ! Les trains de chemins de fer flg 9'appellent pas dç9 çonpos9 pçur ri.ep, Quant au trajet, c'est un mirage. Cependant, j'eus le temps de jieter^ çfl pi^s^AQl^i JpîïPy» un soupir à ujxe jeune ombre, W, j'avais yu plutôt (jixe s^ounn^ efldlreyu phxWJ$ gue ^ti, une belle et intelligente persQOTte, jjipmmée M"** 5v. ^^ou^ uûus étion3 t^'Qwvés euAçmble jdapg -upA ^ojjFéf xiw^ h prj> cureur de la RëpubUqué. Nous parlâmes magijéUgKftQf Je venais de pubUer Buliomo^ et cliacun était curieux de

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

LE KÛNTB-CaiâTD, rji r. i ■ ^' •«>^^^^T^^-^^^^^^^^^Ti^^îrr^» saToir ce qu'il y avait de vral-r: ou de feux 4^0^ 1^ soieupe du charlatan de Païenne. îq ûîb ^ que je j^nm& a)ofe ^e cet art et ce que j'en pense aujourd'hui. Nq^s en 8puin|^^ ei) laigi^é tienne, m point pu ppvi? en aommepi ea ^ài^optaU: pn enlève, on pe jjîrige pas. Mais, de même que j^ 8u|.s sûr qj^'up joi^p on ^irigpr^ Je» tellnns, je ^i^ sûr qu'u« JQur le magaptisme passera de rétat d'empirisme à 1 état de science. Or, Idf pauvre ^«e B..., qui aviait d'abord nié le magnétisme, était, dix minutes aprè^ la négation, un des sujets les plus lucides que j'aie jamais vus. Je l'avais endormie sans la toucher, en nje tenant debout derrière son fauteuil, et, une fois endonnie, elle avait obéi à ma voloqté avec unç absence de libre arbitre que je n'avais encore vue chez personne. Je voulus, devant le magistrat qui nous recevait chez lui, donner une idée de cette puissance du magnétisme sur la magnétisée. Il y avait une ouvrière qui repassait dans la salle à manger. Je fis prévenir l'ouvrière de n^avoir point peur, mais qu'eUè allait être assassinée par H»» B,.. L'ouvrière ne comprenait pas trop bien, mais promit de se llEdsâer fait^. Je mis un coiiUMm de bois à couper le papier aux mains de M«"e B..., et je lui ordonnai d'ail» ùier la repasseuse. de fut une répétition d'i^ele poussant Glytemnestre à assassiner Âgamemnon. Urne B. . . manifesta une grande rt^gnance pour le crime qu'elle accomplissait, mais elle l'accomplit. La repasseuse fut assassinée. MiM B»'**, réveillée, ne se souvint aueunement du crime qu'elle avait commis. Et quand, lui passanl les deux pouôee sur les seurciis, je lui orc^onnai de se rappeler, rile se rappela en effet, et AVee OBB telle canvittion ^ une teUe terreur, qu'il fallut * lui mantres la pepaaseose, plîésuil à petits plis un jabal 4e : M. le procureur de la ilép«iblique, pour qu'elle se crât oomplétement innocente. Pauvre charmante créature ! le ne la revis jamais, mais • je reçus 4'eU6 plus d'une lettre dans lesqueUes die me demandât le seciet de e^ mystère. Puis un jour je n- entendis plus parler d'elle, je m'informai, — elle était morte d'ui^e attaqua de chniéia. Elle savait tous les mystères. A cinq heures et demie, j'arrivai à Auxerre. «^ fiharpilIon m'attendait 4 la gal*a. Quand je dis Charpillon, il y avait bien avec lui le doc^ leur Marie et le dectauv fiérard de Caillieux. ITais 4e eeuxrci il sera questionileur heure etâ leur temps, le jour qù nous vous parlerons des Anû d'Auxerie. Nous déposâmes notre voilure, — ou notre voiture naos déposa, comme voua

voudras, à l'hôtel du Léojiarà, que je voua reflommande en passant ; m puis siHrtdnt par 1^ porte de derrière, nous commençâmes à escalader ces rues, ou phU6ft ces échellea, que Von aa ti^euve que dans la capitale de labasse Bourgogne, et que la «usûoipalité garnit de lamfWB tmtome des eaisaliMa. Ghaeun était sur aa porte, le nés en Taîi , ialerrogeant le ciel, anathématisant chaque nuage qui passait, et jetaat des petita tenta de papiev ee Pair. — Que font tous ces gens-là? demandai-je A Ql^arpillaa. — • Tous ces gens-là sont des gens qui ont peur qu'il ne pleuye ou ne vente ce soir ; vous copiprepejs » cher ami , que rien n'esfc plup pont^aire à mie illumiq^tiQ4 qup la pluie et le y en t.. Il n'y avait rien à répondre, rrr- Je laissai, pu copséquiBnce, Jes Mxerrois interroger le vent et m^udi^e. les nuages, leur souhaitant la continuation de la cî^aleHr jusqu'à la fin de leur |ete, niais demandant à grands c^s 4e Te^u et de l'air pour le lei^demain , Je ne vous apprends rien, ^'est^ee pa^, ^^ vous parlant de la chaleur qu'il faisait pendant les jourg passés. M. Babinet vient de faire, à ce qij'il parait, yne très^ savante dissertation sur les causes de pette chaleur. Pour le moment j'en ressentais les effets. ï;p|l^ nous arrivâijies, U ét^t temps. ^ Dix minutes de de plus je devenais enragé. Je trouvai tous mes convives au frais, dans uq jardin ou plutôt d^n^ une espèce de puits de verdure, où Je soleil n'avait pénétré qu'une fois, mai^ où il se gardait bien de revenir, ayant pour cetfe imprudence attrappé un rhumatisme. ' Tous ces convives étaient de^ an^is data^^ de ce^te fameuse soirée du club,.dont chacun se hâta de me raconter quplqi^es circon^f^nees oubliée^. On annonça, au bout de quelques minutes, que madame était servie. Je donnai le bras à madame, la conduisis à la ^alle^à manger, et H\'assis à sa droite. Je vous ai donné, cher lecteur, la carte d'un dîner anglais, un jour je vous donnerai la carte d'un dinar bourguignon. Mais peur aujourd'hui Tespace nous manque. la fait est que lorsque je me mets à causer avec vous, je m^ bi^ qiiand je commence, mais Pieu seul sait quand ie fini|?p4. • Moi, j 'espère bien ne finir jfimaia. Maintenant supposons que je vous aie donné la caste du dîner, que vous êtes au fait des dix ou douse échantiUonp de vins des meilleurs crus et des plus chaudes années que 1 on a dégustés, que vous avez accepté avec moi plus d'invitation de chasse, que vous ne ferez de chasses pendant le reste de votre vie. Supposons enfin qu'il est huit heures du soir que la nuit vient et que la retraite va battre. Je vous crie le Suivez-moi de Guillaume-Tell, moins l'ut de poitrine de Duprez, bien entendu, nous nous levôqs de table'et vous me suivez. — Où cela ? — Par ma foi, vous m'en demandez beaucoup,

dans la rue de Paris, je crois. Pien que dans la rue de Paris, il y avait bieq djx mille personnes. Tout était préparé à merveille pour la grande fantasmagorie i peu ou point de lumières dans les maisons, seulement de place en place, des transparents allapt d'un côté de la rue à l'autre et éclairant d*une pdle îueur toutes les têtes entassées aux fenêtres. — Avez-vous eu soin de vous précautionner d'une fenêtre ? demandai-je à mon hôte. — Pourquoi faire ? — Pour Voir passer votre procession donc, — Inutile, vous avez toutes les fenêtres d'Auxeire ; où vous entrerez vous serez le bienvenu, et demain on pavoisera la maison. ^ Bt, en effet, je n'avais pas fait dix pas que je m'entendais ^peler d?un premier étage- pav mon.non^. Je levai la tête. — Tiens I m'écriai-je» madame Baronne. ••Oui.

«76. Ut MONTB-CRISTO. — Gomment, madame Barenue est ici ? Je comprends son enthousiasme pour Auxerre, mais je doute qu'elle quitte la place Vendôme pour la rue de Paris. — Madame Barenne est Auxerroi«je, et elle vient Toir la fête d' Auxerre chez sa mère. — Ah ! m'écriai-je, vous avez raison, cher, ami et voilà ma fenêtre toute trouvée. Je m'élançai dans la maison, où je trouvai mère, fille et fils ayant les bras tout grands ouverts pour me recevoir. — Alors, vous restez ici ? me dit Charpillon. — Ma foi, oui, répondis-je, je ne suis pas fâché d'avoir pour mes entr'actes un bon visage et un charmant esprit ; restez avec nous, vous en aurez votre part. Charpillon resta. En ce moment, il se faisait une grande rumeur dans la rue, quelque chose qui ressemblait à une plainte d'orage, î\ un soupir de tempête. C'était un hélas I poussé par la population tout entière. Je demandai la causa de cet hélas ! Hélas f sinon la plus belle, mais la, plus élégante pièce de Tillumination venait de brûler. Le palanquin de Timpératrice de la Chine n'était plus qu'un peu de cendres. Par bonheur, l'impératrice de la Chine et ses enfants étaient sauvés. Beaucoup d'amateurs forcenés me parurent désespérés que ce ne fussent point l'impératrice et ses enfants qui fussent brûlés et le palanquin qui fût resté sain et sauf. Je ne croyais pas l'amour de l'art poussé si loin en province. En ce moment on entendit les roulements du tambour qui dominaient le murmure douloureux de la multitude . C'étaient les premières notes si connues de la Retraite. La procession entrait dans la ville par la porte de Paris. Par grâce, si je me trompe de porte, messieurs les statisticiens et messeigneurs les archéologues, ne réclamez point, ou réclamez dans un autre journal que le MonteCristo. Alors commença d'apparaître à mes yeux quelque chose d'étrange, d'inouï, de magique. D'abord une douzaine de tambours chinois avec leurs bonnets pointus, leurs caisses et leurs robes illuminées. — Illuminées ! Comment cela ? demanderez-vous, çhers lecteurs. • — Ah I je ne me charge pas de vous expliquer cela, je vous ai dit que la chose ne pouvait pas se raconter. Je fais ce que puis pour vaincre la difficulté. Je vous dis ce que j'ai vu. Des bonnets transparents, des tambours transparents/ des robes transparentes I Tout cela se mouvant, marchant, battant de la caisse au milieu de la plus profonde obscurité, et des cris de joie et des bravos de cinquante mille personnes. Puis venaient quatre clairons de nations et d'époque différentes, les cuirasses illuminées, les boucliers suspendus â l'arçon de la selle illuminés. Chaque cuirasse et chaque bouclier d'un dessin

différent. Puis une vingtaine de chevaliers, toujours du même temps, illuminés comme les trompettes, et porttot de plus des bannières à leurs armes et illuminées. Pourquoi ces chevaliers du temps de Charles VI 7 Probablement un souvenir historique delà ville : le bon et malheureux roi passa à Auxerre, en allant à Bourges, quelque temps avant la fameuse paix intitulée : la Paix d'Auxerre. On m'a dit depuis que le roi Charles VI était au milieu de ses, chevaliers. C'est possible, mais, pour moi, il chevauchait incognito. Je ne l'ai pas vu. Il est vrai que j'avais l'œil singulièrement tiré par quelque chose de féerique. Immédiatement après les chevalier de Charles VI, venait, enjambant du XV* au XIX« siècle, la reine des Crinolines, belle et majestueuse créature de huit pieds de haut et de dix-huit pieds de tour. Sa majesté était vêtue d'un chapeau de satin rose illuminé, d un mantelet de dentelles noires, illuminé par devant et par derrière, enfin d'une robe de soie blanche à pois roses illuminée de tous les côtés. Remarquez que dans tout cela on ne voit pas une bougie, pas un lampion, pas une veilleuse. Non— tout le mécanisme est invisible, il donne des transparences, voilà tout. Ces transparences ont des tons, tantôt d'une fiaasse, tantôt d'une vigueur merveilleuse. La reine des Crinolines avait pour cavalier servant un merveilleux du temps du Directoire, dont le chapeau et le jabot étaient illuminés. Il faut le dire, la reine des Crinolines fut accueillie avec des hourras d'enthousiasme. Jamais la reine d'Angleterre visitant la France , jajBais le roi de Sardaigne se rendant à l'Opéra, jamais le grand duc Constantin se rendant au Palais-Royal , n'excitèrent de semblables bourras, ne soulevèrent de pareils bravos. Et cependant, je regarde la reine des Crinolines non pas comme une ennemie de la France, mais comme une terrible ennemie des Francis. • J'étais absorbé dans la contemplation de sa majesté, quand tout à coup je vis s'élever une flamme au-dessus de sa tète, et j'entendis crier : Au fipu I Comme le palanquin de l'impératrice de la Chine, la reine des Ciinolines brûlait. Par bonheur le directeur de la fête, devinant que le danger était grave, l'avait fait suivre par quatre pompiers et par une pompe. * Un cinquième pompier, un pointeur, tenait la lance, tout prêt à faire eau. Au premier cri : Au feu 1 à la première vue de la flamme, il dirigea la lance contre l'incendie. En une seconde tout fut éteint. Et cela -avec tant d'adresse que le reste du corps contitinua d'être illuminé — la tête de sa majesté rentra seule dans l'obscurité. Sa majesté recouvrit sa tête d'un chapeau ordinaire, et continua son chemin avec un enthousiasme qui 8*aiigmentait encore, s'il est possible, du danger qu'elle

avait couru. On put alors donner toute attention aux deux mandarins qui la suivaient, précédant le char de l'empereur de la Chine. Ces deux'mandarins, derhonorable famiUe despoussahs, étaient deux chefs-d'œuvre. Jamais chez Houssaie — le seul et véritable ambassadeur de la Chine à Paris-* jamais vous n'avez vu étoffe pareille à celle de leurs robes. Il va sans dire que les robes étaient Irusparentei du cou aux pieds.

LE MONTE-CRISTO. 277 Au-dessud de leurs têtes, deux serviteurs chinois por* taient des parasols illuminés.* Les serviteurs comme les maîtres n'étaient qu'une flamme. A la suite des deux mandarins, venait la pièce princi« pale du cortège. Le char de l'empereur de la Chine. . Rendons justice à ce digne mari, à ce bon père, il avait, en se gênant un peu, donné Fhospitalité à sa femme et à ses enfants. n est vrai que son char était construit sur une grande échelle^ ^ Figurez-vous une véritable pagode roulante, au plafond illuminé, aux colonnes illuminées, aux roues illuminées*, certes, le grand Tao-Kwang, le fils du Ciel, le père du soleil, le cousin de la lune, a fait faire ce char impérial par d'autres mains que par des mains humaines. J'ai toujours eu l'idée, et j'ai soutenu mon opinion contre tous les géographes, Malte*^Brun en tête, que la Chine était une planète elles Chinois des hommes d'un autre monde, envoyés comme échantillons sur celui-ci.. Voilà donc que j'ai une preuve à l'appui de mon opinion; viennent les géographes, je les envoie à Auxerre et si l'on trouve, même à Auxerre, les artistes qui ont fait le char de Tempereur de la Chine, j*ai tort, la Chine est un empire et les Chinois des hommes comme des autres hommes, un un peu plus laids, voilà tout. Derrière le char de l'empereur de la Chine venait, comme contraste, le roi d'Yvetot, monté sur son âne et accompagné de Jeanneton, maintensoit sur sa tête le plus majestueux bonnet de coton que la Normandie, le véritable pays des bonnets de coton, ait jaitiais vu. Son jabot, comme son bonnet de coton, était d'une transparence merveilleuse. Le bonnet de coton surtout avait Tair d'un spectre solaire. Autour du roi d'Yvetot étaient les grands dignitaires de rÉlat. La mort récente de Béranger donnait à cette spirituelle exhibition (ma foi, vive la langue anglaise, elle m'a donné le mot que je cherchais inutilement dans la nôtre), un air de circonstance qui valut à sa majesté normande un succès presque égal à celui de la reine Crinoline. Quelques diplomates aventureux, appartenant à Tune et à Fautre cour, hasardèrent même quelques mots de mariage. Je ne saurais dire où en sont aujourd'hui les négociations. Derrière le roi d'Yvetot venait la comète. Figurez-vous une étoile avec une queue de vingt-cinq pieds de long portée par la grande et par la petite Ourse, suivies par la Lyre, le bâton de Jacob et la chevelure de Bérénice, ces aristocratiques constellations aidées dans le service qu'elles faisaient autour de la reine du Ciel par une foule de nébuleuses qui semblaient sortir des coulisses de l'Opéra, avec leurs ailes frissonnantes et leur Esprit sur le front.

M. Leverrier, Tillustre parrain des comètes passées, présentes et futures, suivait la comète de 1857, un télescope à la main, avec une robe et un bonnet semés de caractères cabalistiques. Il promettait aux Auxerrois une récolte pareille à celle de 1811, et les Auxerrois criaient à tue-tête :— Vive M, Leverrier. Je fus un instant tenté d'emprunter à l'illustre savant son télescope pour voir le char du roi et de la reine de Lilliput qui venait immédiatement après la comète. Ce char nain, qui voiti^rait le roi et la reine des nains, semblait le fameux char de la reine Mab creusé par Shakspeare dans une noisette et conduit par un grillon dont le fouet est une patte de faucheux. Je n'ai rien vu déplus microspique et de plus fini en même temps que le char fabriqué par les bé-nidictins de la découpure^ comme les appelle le spirituel rédacteur du Journal de /' Yonne. « Une garde de vingt Coquecignies entourait Leurs Majestés avec un costume de fantaisie qu'on eût cru dessiné par le pauvre Grand ville; chaque cavalier maintenant à grand' peine entre ses jambes un fougueux et gigantesque canard de Barbarie. Et comme ce sont de grands artistes, que ces artistes inconnus qui,* pareils aux poètes du cycle de Charlemagne, font des chefs-d'œuvre sans les signer, comme ils savent que le procédé par opposition est le plus sûr, sur les pas de la dernière coquecigrue, marchait un éléphant gigantes* que,portant dans ime tour un de ces rois de llnde qui sont en ce moment occupés à donner du fll à retordre à l'Angleterre. A mon avis, c'était là le chef-d'œuvre de la fête. Pas le roi, bien entendu, mais l'éléphant. Ah I chers lecteurs, quel éléphant ! C'e^t bien autre chose que celui du Jardin-des-Plantes ; bien autre chose que ceux que Levaillant tuait autrefois siu: les bords de la rivière Orange ; bien autre chose que ceux que tue en ce moment mon ami Vayssière sur le Nil blanc. Si le roi de Siam savait qu'il existe en France un pareil éléphant, il donnerait bien certainement, pour l'avoir, la . moitié de son royaume. Heureusement qu'il ne le sait pas. Une seule chose pouvait venir après l'éléphant auxerrois, c'était le char du rot Kadidan, ' Ou*est-ce que le roi Kadidan ? me demanderez-vous, chers lecteurs. Je me suis informé. Il parait que c'est un roi arabe, habitant un royaume situé entre le Katay et l'El Dorado ; royaume qui a été découvert par un voyageur auxerrois, qui en a rapporté le plant de la vigne qui donne le fameux vin de Migraine, vigne non moins fantastique que le royaume d'où elle est tirée. . . • * Ouel vin I quel char I Par malheur, vous ne pouvez plus voir le char, chers lecteurs ; mais, par bonheur, vous pouvez encore boire le vin. Maintenant, je vous Tai dit, ce que j'ai entrepris de raconter est

irracontable. Aroun al-Raschild à Bagdad et Boabdil à Grenade n'ont jamais rien inventé de pareil à ce flot de lumière qui a passé sous les yeux des habitants d'Auxerre, dans la soirée du samedi 25 juillet, jour de la fête de Saint-GermainSaint-Etienne. Maintenant, quelle est l'origine de cette fête ? A quelle tradition oe rattache-t-elle ? Comme le système du monde, comme l'aérostat, comme l'électricité, c'est la fille du hasard. Le jour où le hasard est de bonne humeur, il fait un de ces cadeaux- là à l'humanité. Un soir, — je crois que c'était vers le commencement de la campagne de 1814, quand la France tout entière était devenue une immense place d'armes, se gardant elle

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

278 LE MONTE-€RI8ftO. ^y même contre Tétranger qui frappait à ses frontières,— un soir (tile leà tambours de la Vfllë bàtlaietit la t-ètmitë, tm * de ces fàrétieut însttumentistea prit une chandelle à l'étalage d'une fruitière, et se la mît à wn chapeau. Le lendemain, l'exemple fut imité pat un cattiairade, piil« par deux, puis par tous. Seulement, uii ôoir il fit dû vent, et toutes les chandel^ les furent soufflées. On cria contre les taiùboiiWj bh leur demanda ôe qu'ils avaient (kit de leùr^ ôhandelles. L'homme est tm grand enfliht à qnl l'oti rié saurait moatrer tm joujott sans qu'il lô veuille à Tlnstent même. Auxerre, qui depuis sa fondation, depuis qu'elle formait un district indépendant dd territoire des Senones, Auxerre, qui depUiâ qu'elle s'appelait AttiÉcodurum n'avait pa» eu l'idée de mettre deë chandelles aux shakos de ses tambouM, Auxerre exigea que ses tambours misseût des chandelles à leurs shakos. Qu'inventèrent alors ceux-ci? Il s'agissait de lutter contre le vent. Ils eurent l'idée de se confectionner des shakos de pa** pier huilé et d'introduire une chandelle au centre eèmme on fait au centre d'une lanterne. Voilà le commencement, le point dé départ, la source. Depuis cette époque, chaque aniiée a amené un firogrés nouveau, et pour que ce progrès fût plus sensible, â la pro-* menade quotidienne on a substitué une procesdioîi an* nuelle. Cette procesBiôn est aujourd'hui à son apogée. Seulement, par reconnaissance et en souvenir de son origine, on lui a conservé le nom de La JurrRArTE îLLu«* MINÉE. Ma foi, mes bons amis d' Auxerre, j^al fait ce que j'ai pu, qu'un autre fasse mieux, Alexandre Dumas. P. S' ^^ Un autre a mieux fait. Tâches de vous procurer et de lirSt ehers lecteurs, un feuilleton signé Sommeville^ que vous trouverez dans le journal V Yonney en date du mercredi 29 juillet de cet an de grâce 1857^ et vous serez de mon avig. iii I ALFRED DE MUSSET. ETUDE. Je reprends en hésitant, je Tavoue, la tâche que j'ai commencée. C'est toujours une œuvre difficile pour un contemporain que de prendre la mesure d'un grand poète, ce poète fût-il mort et couché devant lui dans son tombeau. La difficulté s'augmente quand c'est un poète survivant qui parle d'un poète mort. L'erreur du critique ne peut elle point, dans ce cas, être mise sur le compte de la jalousie du rival? Par bonheur, on sait que je ne hais pas , que je n'envie pas, que je ne jalouse pas. Parfois il m'arrive d'admirer et d'aimer tout à la fois un homme. C'était le cas où je me trouvais vis-à-vis de Bè' ranger; C'est le cas ot je me trouve vithà^viÈ dé Hugo ol de Lft* martine.

Ce n'était point celui où je me trouvais vis<à-vis de de MuMièt. — Eh bien , M. de Turenne, disait un matin Napoléon à son grand«écuyer, votre liièrè nie âétetrte«t-éllé Wi^ourb? '-^ Sire, répondit M. de Turenne , je dois avouer qu'à Tetidroil; dé Votre Msljësfeè, elle n'eil est encore qu'à l'aèmiration. A l'endroit de de Musset, je suis oomme M^^^ de Turenne. Non point que je n'aie fait tout au monde, non pas pour Aimer do Musset ^ cela allait de souree^ aimaat l'œuvre, j'eusse facilement aimé l'homme. Mais de Muëset étail utl biiibson d'épineSi II rendait la piqûre pour la caresse* On ne peut pas aimei^ les gens malgré eux. Seulement on peut toujours ne pas bairé' Ne pouvant pas aimer de Musset^ ne voulant pas le hair, j'avais pour lui un sentiment étrange que je ne puis rendre qtie par ces mots :Je le regrettais* J'eus occasion de lui rendre ub service. Je raconterai la chose en son temps. Il m'en aima un peu moins 4 je crois. Pauvre de Miisëet (Je croid qu'au fond il a été une des âmes les plus désolées de notre époque* Voyons, puisque nous avons commencé; tirona l'âme de ce corps, eomme oii tire le (ër du fourreau. Si le fer a des taobes^ ee sera la faute du fourreau. C'est à V Enfant tu 5tM« que noiis allons empniaiev cette monographie de l'auteur. Laissons-le parler. Il va lui-même, non-seulement avouer sa maladie, mais la dépeindre. Le lecte!ir ne nous en voudra pas de mettre les pages suivantes soUs les yeux : ce sont des plus belles que Tauieur ait laissé tomber de sa plume. Pour écrire Thistoire de sa vie, il faul d*abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j*éçris. AyBntété atteint, j^une encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m*est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffreni du ttiôme mal, j*écrife pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront allenlion. Car, ûAn% le cris où personne n'y prendrait garde, J'aurai eticore relit^ ce fntît dé mes parolss, de m'êtte mieux guéri moi-riidme, et, somme le ivnard pris ao piège, j'aurai rongé mon pied captif. Pend nt les guerres de ÎEnipirOt landis que Ijbs maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient rois au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçusentre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d^enfants se regardaient enire eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis lès posaient à terre et remontaient h cheval. Un seul homme était en vie aiorH en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de Tair qu'il avait respiré. Cha* que

8nnée« la France faisait présent ù cet homme de trois cent mille jeunes gens ^ c*élail 1 impôt payé h César, et s'il n'avait ce iroUpeau derrière lui, il ne pouvait «uivre sa foriune. C'était l'escorte qu'il qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'eh ôller tomber dahs une petite valMé d'Utie !le déseHe, én'Jh un saule pleureur* - '

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

LE UONTK-GRISTO. 879 iaïuaii; il n'y eut tant de nuits sans sommeil que da temps de cet homme Jamais onne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mèresdésolées; jamais il n'y eut un telftilettce autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant, jamais il n^y eut tant de joie^ tant dé vie, tant de fanCaréS guerriëtes dans tons ' les cœurs. lamais il n*y eut de sc^is si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on tos appelait les soleils d*AuslerIitz. Mais il les faisait bien lui-même Hvec ses canons toujours tonnants,.et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles. C'était rair de ce soleil sans tache où brillait tant de gloire» où resplendissait tant d'acier, qoè les enfants respiraient encore. Ils savaient bien qu'ils étaient destinas aux hécatombes, mais ils croyaient Murât invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu*on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magpifi<^ue dans sa pourpre fumante 1 Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus èi la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux^ Cependant, l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger. Comme il ne savait pas encore s'il serait le maîire du monde ou seulement de la moitié, Azrael passa 6ur la route, il l'effleura du bout de Taile et le poussa dans l'océan. Au bruit de sa chute, les puiseaDoea moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues» toutes lea royales ardignôes découpèrent TEurope, et de la pourpre de César se firent un habit d* Arlequin. De même qu'un royagea^ tant qu'il est âor le chemin, coatt nuit et jour par la pluie et par le soleil, sarts s'aperceroii» do ses veilles ni des dangers, mais, dès qu^il est arrité au milieu de sa famille et qu'il s'asseoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes^, et peut h peine se traîner h son lit : ainsi, la l^rancô, veuve de César, sentit toute coup sa blessure, elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil, que ses vient rois la croyant morte, l'enveloppèrrnt d'un linceul blanc. L4 vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux dôSefts se rallumèrent tristement. Alors, ces hommes de l'empire

qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries, et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies' natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent deleurs flls, afin qu'on leurfermftl lesyeux. Ils demandèrent où ils étaient, les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres ni cuirasses, ni fantassins, nicavalier??, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Maïs on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Bliicher étaient supendus dans les antichambres des consulats et des ambassades avec ces doux mots au bas : Salvatotibuf mundi. • Alors, s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inendé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Us n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait h une capitale d'Europe. Us avaient dans la tête tout un monde, ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches do leur paroisse résonnaient seules dans le lointain. De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lenteiDënt les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons, •t dès qu*on leur avait ouvert, ils tiraient Je leurs poches do grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants. Dj tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur -qui leur avait pris à leur départ» vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étennaii qu*une seule mort pût appeler tant de corbeaux. Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent; les autres lui montraient un cruclûi et il le baisrtt ; d'autres se contentaient de lui crier aux dreilles do grands noms retentissants, il répondait & ceuïlà d'aller dans sa grande salle, que lés éôhoâ en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en étaient bien effâéé les àbeillesi, et h 06ttx-!i, it donnait dkl liftbit Meuf.' . . Les enfants regardaient tout cela pensant toujotirs que Tombre de César allait débarquer k Cannes éi souffler sur ces larvés j mais le sîleilC3 continuait toujours ; et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants partaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres l» D'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres f » Cependant il monta à la tribune aux harangues un

homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple, il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition de la guerre aussi ; mais qu'il y en avait une plus belle qui s'appelait la liberté. Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de letti* gtMië^ pères qui en avaient aus.si parlé. Us se souvinrent d'avoir f^ntontré, dans les coins obscurs de la maison paternellei des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre ef une inscription romaine ; ils se souvinrent d'avoir vu le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de TErapereur. Il y avait pour eux dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur^ à la f'MSComme un lointain et terrible souvenir, et comme une chère espérance plus lointaine encçie. ' Ils tressaillirent eri Teniendant; mais en rentrant au logis Ils virent trois paniers qoe l'on portait h Glamart : C'étaient IWIs jeunes gens qui avalent prononcé trop haut ce mot de liberté. Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vuemais d'autres harangueurs, montant h la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coulait l'ambition, et que la gloire était bien chère ; ils firent voir l'horreur de la guerre et appelèrent boucheries les hélacombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne' tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux oui s'éveillent. Les uns disaient : « Ce qui a causé la chute de l'Empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus; » les autres, le peuple voulait le roi ; non, la liberté ; non, la raison; non, la religion ; non la constitution anglaise; non, l'absolutisme. » On dernier ajouta : « Non, rien de tout cela, mais le repos. » Trois élémenis pariageaîent donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé a jamais détruii, s^agîtant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme; devant eux, l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux monde»... quelque chose de semblable h l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Araé^ r que, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en letops par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot. qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre, et qui ressemble b^lous deux à là fois, et où l'on ne sait à chaque pas qu'on fail, si Tort marche sur une semence ou sur débris. Voilà dans quel chaos if fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et

d'audace, flls 'de l'Empire et petîts-flls de la Révoluilori. Or, du passé iisn'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi! comme Pygmalion Galathée : c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines. Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépus- * cule qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse do la mort leur entra dans râ'iic à la vue de ce spectre moiiii^ momie et moitié fœtus

 ils s*en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre è Strasbourg la fille d*un vieux comte de Sarverden, embaumée dans sa parure de fiancée : ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent Panneau des épousées et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger. Comme, à rapproche d'une tempête, il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence ; ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde ; les rois avaient senti vaciller leur couronne, el portant , leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème ; mais Napoléon le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre de la vieille Europe ; puis le silence avait succédé. Napoléon despote, fut la dernière lueur de la lampe du despotisme ; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui, on entendit un grand bruit : c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de'tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide. On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois ; on avait bien crié contre les abus et les préjugés, mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient k hocher la tête et h dire : « Âh ! celui-lè, nous l>vons vu en temps et Ueu> il avait un autre visage. » Et quand on parlait du trône el de l'autel, ils répondaient; • Ce sont quatre ais de bois, nous les avons cloués et décloués, d Kt quand on leur disait : a Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré ; tu as appelé tes rois et tes prêtr*>s, « ils répondaient : ce n'est pas nous, ce sont ces bavards là, » et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis, » ils se redressaient sur leur sièges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt; «Reste en repos, du moins, si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire.)> Hélas ! ils se contentaient de cela. Mais la jeunesse ne s'en contentait pa$>, il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la .mort: Tune, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la

calcule, la pèse et juge le passé ; l'autre à soif de l'avenir et s'élance vers .l'inconnu. Quand la passion emporte Thomme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger; mais, dès que Thomme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit: « C'est vrai, je suis un fou, où allais-je? » la passion lui crie: « et moi| je vais donc mourir? » Un sentiment de maladie inexprimable commença donc a fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condomnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs, frottés d'huile, se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent hbertins ; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'afl'reuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine chercfic l'association, et que les hommes sont troupeaux dénature, h poiilique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la Chambre Législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux parties opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains. En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silen. cieux; l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs, les idées anglaises se joignaient à la dévotion, la gaité même avait disparu. Peut être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles, peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les gennes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres Têtus de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesoter des yeux. Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible; pour en venir-là,il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce, et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé tontes les îllasions, mais elle porte en même temps le deuil, afin qu'on la console. Les mœurs des étudiants et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse,

se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris. Ils s'étaient jelés dans le vin et dans les courtisanes ; les étudiants et les artistes s'y jetèrent aussi. L'amour était traité comme la gloire et là religion : c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux ; la ffrisetu, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et d doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques, elle était pauvre, et on ne l'aimait plus ; elle voulut avoir des robes et des chapeaux^ elle se vendit. 0 misère I le jeune homme qui avait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même ; celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage ; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver ; celui qui partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur de son front, et son amour sublime et pauvre ; celuilà, ce même homme, après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plombée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostitution dans le cœur I Or, vers ce temps-la, deux poètes, .les deux plus beaux gëiniesdu siècle, après Napoléon, venaient de O/Oosacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'aogoisse et de douleur épars dans l'univers. Goethe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son Fautt la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France. Au fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le root de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait. Pardonnez-moi, ô grands poètes, quiètes maintenant un peu de cendre, et qui reposez sous la terre ! Pardonnez-moi I vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre. Mais, en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcherde vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le sole l, Tazur et la beauté ? Sans doute, vous connaissiez la vie, et sans doute vous avez souffert et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez, et vos maîtresses vous avaient trahis, et vos amis calomniés, et vos compatriotes méconnus ; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort devant les yeux, et

vous étiez des colosses de douleur ; mais dites-moi, vous, noble Goethe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles tirets d'Allemagne ? Vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, ne pouvaient-elles à elles deux trouver dans l'immortere nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori ? Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire, et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres ? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas près de Ravenne, sous les orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien aimée ? 0 Dieu, moi qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts^ et cependant je crois à l'espérance, et cependant je bénis Dieu. Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sar nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d*une

\ £E MONTE-CRISTO. 281 convulsion l*»rrible. Car, formuler des idées générales, c'est chan • ger le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goethe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruii défendu. Ccuï qui ne le lurent pas alors, crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures I Texplosion les emporta comme des grains de poussière dans rabtme du doute universel. Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on pput nommer désenchantement, ou, si Ton veut, déwipérafi6«;comrne si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « à quoi crois-tu? » et qui le premier répondit : « à moi » ; ainsi la jeunesse de France, entendant celte question, répondit la première : « à rien ». Dès lors il se forma comme deuT camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant ; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et Ton ne vit plus que de frôles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'ôiiie, l'autre du corps. Voici donc ce que disait l'âme : « Hélas I hélas I la religion s'en va ; les nuages du ciel tombent en pluie ; nous n'avons plus ni espoir ni attenta, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. L'astre de l'avenir se lève à peine ; il ne peut sortir de l'horizon ; il reste enveloppé de nuages, et comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de 93. Il n'y a jplus d'amour, il n y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre I et nous serons morts quand il fera jour. » Voici donc ce que disait le corps : a L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir , c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent ; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puis e aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages ; l'amour est un exercice du corps ; la seule jouissance intellectuelle est la vanité.o Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse déseêpéranee marchait h grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de poésie, enveloppant l'horrible idole ! de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des

parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une lorce désormais inutile, les enfants du siècle raidi saient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné, Déjà tout s'ablmaii quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une formo hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les pionstrès de la nature. Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges? Les hommes doutaient de tout: les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir: les jeunes gens sortirent des écoles le Iront serein, le Visage frais el vermeil et le blasphème è la bouche. D'ailleurs, le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent ai sèment des idées anglaises et allemandes ; mais les cœurs trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs bri^écs. Ainsi le principe de n^ort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien ; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres ; les enfants crachaient le pain de Dieu. Heureux ceux qui échappèrent à ces temps t Heureux ceux qui passèrent sur les abtmes en regardant le ciel ! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront. Il est malheureusement Trai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le coeur trop plein. Lorqu'un Athée, tirant. sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxysme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes. C'était % une pauvre et misérable créature se tofrdani sous le pied qui l'écrase; c'était un grand cri de douleur, et qui sait ? aux yeux do celui qui voit tout, c'était peut-être une prière. Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactîve dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pout ceux qui no savent que faire : Ils se moquent par là d'eux-mêmes el se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis il est doux de se croire malheureux lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, ,est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver. En sorte que les riches

se disaient : • Il n'y a de vrai que la richesse, tout le reste est un rêve ; jouissons et mourons. » Ceux d'une fortune médiocre se disaient : « 11 n'y a de vrai que l'oubli, iout le reste fô^t un rêve; oublions et mourons. » Et les pauvres disaient : Il n'y a de vrai que le malheur, tout le reste est un rêve ; blasphémons et mourons. » Ceci est-il trop noir? est-ce exagéré? Qu'en pensez- vous? suis-je un misanthrope? Qu'on me permette une reflexion. En lisant l'histiûrede la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir dir mal que les chréiions, si admirables dans le désert, firent à TËtat dès qu'ils eurent la puissance. « Quand je pense, dit Montesquieu, a l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, jô ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher do battre leur lait. Aucune affaire d'Etat, aucune pais, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. » Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre 1 Et voilà qui est intéressant, que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au (iioyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Illéliogalabe et de Caracalla! la belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, emmaillotée du linceul de Tibère 1 II s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix ; il s'agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monuments dé honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempleuri Tespérance, amie des opprimés. Voilà ce que fit le christianisme; et maintenant, depuis tant d'un- ' nées, qu'ont fait ceux qui Font détruit? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu'ils se disaient : « Le riche et le fort m^opprimeront sur la terre , mais quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte et je les accuserai au tribunal de Dieu.)> Ainsi, hélas! ils prenaient patience. Les antagonistes du Christ ont dit au pauvre : « Tu prends patience jusqu'au jour de justice : il n'y a point de justice; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta .vengeance : il n'y a point de vie éternelle ; tu amasses tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfants et les

sanglots de ta femme, pour les porter aux pieds de Dieu à l'heure de ta mort : Il n'y a point de Dieu. » Alors il est certain que le pauvre a séché «es larmes, qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfants de venir avec lui et qu'ils'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : « Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme; » et au prêtre : « Toi qui m'as consolé, tu en as menti, d C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être c:oyaienl-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la c >nquêlede la liberté.

The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate

282 LB UONTE-GRISTO. liÊÊtt*^ rf* Mais si le pauvre, ayant bien compris unô fols qae !es prêtres leirom^ttt, ifue les* riches ie tférobeiri, ^pM iott» les lieaines ont ieém^mes drcnts, que tous biens sont de ee moade* oft que sa misère est impie ; al le pauTre, orojant k lui et è ses deux bras pour toute erojance, s'est dit un jour : « Guerre au riche I à moi aussi la jouissant» iei*bas, puisqu'il n'y en pas d'autre I à moi la terre, puisque ^ le eiel est vide i à moi et è tous, puisque tous sont é^auxl » 0 raisoiioeurs sublimes qui raves* mené le, que lui direz-vous s'il est vaincu? Sans doute, vous élos des philanthrope^, sans doute, vous avez raison pour l'avenir, et un jour viendra oii vous serez bénis : mais pas encorei en véritéi nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsque autrefois l'oppresseur disait 3 «(A moi la terre I v— « A moi le ciel I » répondait Topprimé. A présent que répondra*t*il ? Toute la maladie dn siècte présent vient de deux causes ; le peu* pie qui a passé par 93 et par 1814, porte éti cœur deui blessures, tout ce qui n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. Voilà un homme dont la maison tombe en ruine : Il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt h tailler ses moellons et k faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer partie. Que voulez-vous, lui ne veux point de ruines pour faire un nid k sa couvée. La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. « Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu; espérez, travaillez, avancez, reculez. » Que ne lui dit-on pas? Bt pendant ee temps-là, cet - a donné Fos êublwie àesiiné à regarder le ciel. homme li'ayailt plub sa vieille maisdn et pas encore sa maison noU« velle, ne sait comoMOlt se défendra de la pluie ni comment prépaie sen repas dn soir» ni oir travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir: et ses enfants sont Louveau-nés» On je me, tfortipe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. 0 peuples des àiècles futurs 1 loftque par une chaude jour«née d'été tous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie, lorsque vous verrez sous un soleil pur et sans lachoi la lerre^ votrQ mère féconde, souriro dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien aimée ; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur vous promènerez vos regards

sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épis plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bleuets et des marguerites au milieu des blés jaunissants; ô hommes libres I quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n^ serons plus; dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez ; plaignez*nous plus que tous vous pères : car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes des plaintes, et nous avons perdu ce qui les confiait. Voilà la maladie dontVenfant du siècle est atteint. Avez vous, lu quelque part de plus belles pages, ~ plus imagées, plus pittoresques, — maïs en même temps plus désolantes ? 0 poôte I la as bien fait d'inventej^ un mot, — la désêêpéranee^ -*- le désespoir était inmifflsant, et ne peignait pas rétat de ton cODur. Nous venons de voir la maladie. Dans notre prochaine étude, nous verrons le malade ! 0 Musset I — 0 Balzac ! — vous êtes deux grands génies, — mais vous êtes les deux spliinx de granit qui gaitient le désert du cœur, où rien ne pousse que l'euphorbe ou l'aconit. Mieux valait être le Dragon antique , — au moins gardaitrii le jardin dg^fleapérftfey êà poiMwai^nlleg pommw d'or, ALMX4 Dumas. LES HOHICANS de PARIS. CHAPmiE XIV. 9U IL EST PROUVÉ QUB LH BlSlf Uhh AÙQVIB NE PROFITE PAS. La chose a'était passée si rapidement que Taventurier n'était point tombé, il avait été littéralement précipité. Aussi ne se rendit*il aucunement compte de l'accident ; il sentit seulement qu'une force irrésistible lui saisissait les mains, les lui ramonait derrière le dos, les réunissait dans une espèce d'écrou qui se fermait sur lui, à peu près de la même façon que Tingénieux engin de fer, inventé par lui, s'était fermé sur les boutons de la porte Plumet. Puis cette précaution prise, q^i faisait du comte Srcolano **^ un être aus» inofTensif qu'un enfant* Celui-ci se sentit soulevé de terre, et, de la position horizontale qu'il occupait, replacé dans sa position verticale, c'est-â-aire sur ses pieds, position naturelle à Thomme à qui la nature 6e ne fut point le ciel, nous devons le dire, qiïe regarda le comte Ërcolano, replacé dans celte position ; il essaya de voir celui à qui il avait affaire, et qui venait d'une si brus3 ne, nous pouvons même dire d'une si brutale façon, lui onner la mesure de sa foroe. Mais il ne vit absolument rien : l'homme, si c'en était un, 8*effaçait complètement derrière lui. Seulement^ comme une des mains de cet homme suffisait à contenir les deux siennes, il sentit l'autre main qui, de la façon la plus indiscrète, s'égarait sur lui. Cette 'main s'arrêta à sa ceinture, prit un des pistolets qui ^ étalent passés et le jeta par-dessus la muraUle. Puis elle en fit

ainsi du second. Puis elle envoya le poignard rejoindre les deux pistolets. Puis s' étant assurée que ces deux pistolets et ce poignard étaient les seules armes que le comte Ercolano portât sur luif elle remonta de la ceinture à la ^orge qu'elle enveloppa de la même façon oue l'autre mam enveloppait les deut poignets, et se mit a serrer la gorge â peu près comme au•rait pu le faire im écrou vissé par un mouvement égal maiscohtinu. Au fur et à mesure que Técrou de la gorge se serrait, l'écrou des mains se desserrait, de sorte que peu à peu le comte Ercolano retrouva l'usage de ses maiâs, mais perdit celui de la voix. Peut'^étre se demandera4-on conmaent cet aréolithe humain, qui mettait le comte Ercolano dans une si embarrassante position, avait]^u écha^é aux regar Is investiga* teurs d'un homme si bien habitué à explorer le terrain sur lequel il exerçait. A ceci, nous répondrons qu'en-vérîtable matérialiste qu'il était, le comte Ercolano s'était occupé de la terre, mais avait complètement négligé le ciel. Or.comme or Ta vu, l'aréolithe était tombé du ciel, oii tout au moins des branches touffues et du feuillage épais d'un des marronniers qui ombrageaient la porte du jardin de Règina. Or^ maintenant si nos lecteurs désirent savoir quel était cetaerolithe inopiné, qui d'une façon si désagréable pouir notre aventurier venait de tomber sur ses épaules, et dont la main emboîtait si exactement son col, nous leur dirons ce dont ils se doutent déjà peut^tre, c'est que cet aérolithe n'était autre que le souffre-douleurs de M*"» Fiûnp, c'est-àdire notre vieille connaissance, le rud^ charpentier Barthélémy le Long, dit Jean Tam^eau.

LE MONTE-GRISTO. 283 Eo a£fot, an gortant la veille à dix heures du soir de chez Petrus, qu'il avait rassuré en lui montrant les cinq cents billets de mille francs, âalvator était entré chet le charpentier, qui en Tapercevant avait iiîimêdiatement offert, selon son nabitude, ae lui consacrer deux où trois journées et même au besoin une settlaine de son travail. —Je ne te demande qu'uhé de tes soirées, avait répondu Salvâtor. Puis, Payant infoi*mè qu'il ftvail besoin de son bras sans lui donner aucune autre explication, il lui avait indiqué pour le lendemain, neuf heures dtl soir, un rendez-vous sur le boulevard des Invalides. Là, après lui avoir désigné un épais marronnier qui se trouvait à Pun des côtés de la grille de Phôtel, il lui avait dit : — Tu vas monter dans cet arbre, tu .y resteras sans bouger^ sans faire le moindre bruit, aussi caché que tu pourras jusqu'à minuit, A minuit, ou peut-être même plus viendra une dame qui causera d'affaires avec cet homme, et qui en échange de dix lettres lui remettra dix liasses de bilîels de mille francs, tu la laisseras faire. Arrivée à la dixième liasse^ cette dame lui dira ces mots : Nous som* mes quittes, A peine ces trois mots seront-ils prononcés, que tu tomberas sur cet homme et que tu le prendras à la gorge, la lui serrant jusqu'à ce qu'il t'ait rendu les billets. Pour le reste, tu agiras selon Pévénement ; assommele un peu si tu veux, mais ne Passomme tout à fait que si tu ne peux pas faire autrement. On voit que Jean Taureau avait déjà ponctuellement exécuté une partie des ordres de Salvator ; voyons maintenant comment il exécuta le reste. Nous avons laissé Jean Taureau serrant la gorge du comte Ercolano à lui étouffer la voix ; mais comme pendant l'explication que nous venons de donner à nos lecteurs, il a continué de la lui serrer, il la lui serre mainte rant à lui faire tirer la langue. — Là, dit Jean Taureau, après avoir commencé prudemment par désarmer son adversaire, maintenant causons. Le comte Ercolano fit entendre un son étouffé. — Tu y consens, très-bien, dit Barthélémy qui interprétait à sa façon le grognement du comte ; alors maintenant, continua-t-il d'une voix de basse sinistre, tu vas me rendre tout ce que vient de te donner celte jeune dame. L'aventurier tressaillit comme s'il eût entendu la trompette du jugement dernier, et cette fois, il ne répondit point à Jean Taiu*eau, même par un grognement. Etouflait-il , ou refusait-il ? Il étouffait déjà, niais il refusait encore. Jean Taureau renouvela sa den^iande eh le serrant tm peu plus fort. Le comte Ercolano "**, libre de ses mains, essaya de saisir à son tour son adversaire au collet. — A baQ les pattes! dit Jean Taureau, et du

bout des doigts il donna sur le poignet du comte une claque qui faillit le lui disloquer. Puis, Jean Taureau serra Pécrou d'un tour, et le comte Krcolano tira la langua d'un pouce de plus. ' Peut-être le lecteur tlemandera-t-il pourquoi Jean Taureau, au lieu d'exiger du comte Ercolano **• une chose aussi pénible et aussi contre les habitudes de celui-ci que de lui rendre ce qu'il avait pris, ne le lui reprenait pas tout simplement clans sa poche, ce qui n'était pas plus difficile que de lui prendre ses pistolets et son poignard à sa ceinture et de les jeter par-dessus la muraille. En ce cas, nous répondrons que Salvator avait dit : — Tu lui serreras la gorge jusqu'à ce qu'il t'ait rendu les Juillets, — et que Jean Taureau, fidèle observateur de la consigne, ne voulait pas prendre, mais attendait qu'on lui i^endit, et serrait de plus en plus la gorge du comte Ercolano pour l'amener de lui-même à ce denoùment. — Ah ça, tu np veux donc pas répondre, dit Jean Taureau qui, ne se rendant pas compte de Pimpossibilité où était le maître chanteur d'articuler un seul son, s'imaginait que c'était pure mauvaise volonté de sa part, et pour le contraindre à répondre serrait d'un cran de plus la gorge dé Pescrôd. Malgré cette pression et surtout à caufee de cette pi^eèsiôn, celui-ci répondait moins Çue lamâis, riôtllemént il faisait de ses deux bras des gestes désespérés qui indiquèrent à Jean Taureau qu'il y avait peut-être moins de mauvaise volonté qu'il ne le croyait dans le silence du comté Ercolano, Il lui fit faire dertil-totir â droite, afin dé pouvoir lire stii? son visage ce que refusait de lui dire la vmx. Le visage était violacé, les yeux sanglants sortaient de leur orbite, la langue pendait, par tm coin de la bouche, jusque sur la cravate. Jean Taureau comprit la situation . — Faut-il qu'un homme soit entêté, dît-il. Et il serra un cran de plus. A cette fois, mille lueurs funèbres t)asséreiit devant les yeux de Paventurier ; tant qu'il n'avait été qu'oppressé, il avait résisté assez courageuàemënt, mais eil sentant Pair extérieur déjà effroyablement raréfié lui manmier tout à fait, il porta vivement sa main à sa poche et laissa tomber plutôt qu'il ne jeta sur le sol neuf des dix liasses de billets. Jean Taureau desôetra les doigts, mais sans lâcher le col de Paventurier qui respira bruyamment. Mais en même temps que Pair pur de la nillt i*êntt*ait dans les jpoumons du comte Brcplanô ***, ûde espéraiice rentrait clans son cœur. En fouillant dans la large poche où il avait éngoufiré les billets, le comte Ercolano avait senti au fond de dette poche un couteau, couteau ordinaire, qu'il eût méprisé dans toute autre circonstance, mais qui, dans celle-ci, devenait sa dague de miséricorde. Voici pourquoi il n*avait jeté sur le sol que iaeuf liasses au lieu ae dix : En

fouillant dans sa poche pour y chercher là dixième liasse, 11 comptait bien louvrir son couteau, et une fois le couteau ouvert rétablir l'équilibre entre fees forces et celles de son adversaire. Jean Taureau, sans lâcher tout à fait le éomte Ercolano, compta les liasses de billets éparses et n^en Voyatit que neuf, il réclama la dixième. — Laissez-moi au moins fouiller dans ma {joche, objecta l'escroc d'une voix étranglée. — C'est trop juste, dit Jean Taureau, fouille. — Lâchez-moi, alors. — Quand j'aurai mon compté, répondit Jean Taureau, je te lâcherai. — Et tenez le voilà votre compte, dit l'escroc en jetant la dixième liasse de billets près des neuf premières, mais en ouvrant en même temps son couteau dans les sombres profondeurs de sa poche. Jean Taureau n'avait qu'une parole, il avait dit au comté Ercolano qu'il le lâcherait quand il aurait son compte \ il avait son compte, il le lâcha. Alors le comte Ercolano rêva que dans lé mouvement que le charpentier .allait faire, en se retournant et en se baissant pour ramasser les billets qui étaient à trois pas de lui, il allait d'un bond sauter sur le colosse et le percer ou du moins le trouer de son couteau, mais ce fut une espérance folle, un rêve insensé, car Jean Taureau, sans avoir précisément inventé la poudre, qui devait sembler un mode de destriistion luxueux à un nomme si heureusement doué, Jean Taureau avait flairé le méchant dessein de l'aventurier et ne regardait ses billets que d'un œil. Il va sans dire que, regardant le comte Ercolano de Pautre, il vit briller dans sa main la lame du couteau assez à temps pour allonger de son côté une main large comme un battoir de blanchisseuse, mais dans laquelle Vint imprudemment s'emboîter le poignet de l'aventurier. En un instant, par la simple pression des muscles de l'avant- bras, le couteau échappa de là main du comte Ercolano, en même temps que le Susdit comte Ercolano pliait sur ses jarrets et tombait à la renverse. Jean Taureau appuya son genou sur la poitrine du vaincu, laquelle fit entendre un sourd craquement, accom.

 «■ Jette fois, soit qu'il le voulût, soit qu'il ne le voulût ^, r aventurier resta tranquille. Il était profondément pagné d'un râle étranglé, et comme il l'avait adroitement fait tomber à la portée des billets, il mit les liasses les unes après les autres dans sa poche. Il était absorbé dans cette occupation, quand il crut s'apercevoir que tout en râlant, son ennemi étendait la main dans la direction du couteau. Jean Taureau vit qu'il fallait en finir, et d'un coup de poing qui eût assommé Tanimal son homonyme, il cloua Sour ainsi dire la tète du maître chanteur sur le sol, en lui isant avec une sorte d'impatience qui n'eût été que comique si elle n'eût pas été suivie d'un si rude effet. — Mais nous ne voulons donc pas rester tranquille ? Cette pas, évanoui. Jean Taureau compta ses liasses de billets ; il n'y en avait que neuf. Or, Salvator lui avait bien dit, dix. Il lui en manquait donc une. Ouelle que fût la répugnance du digne charpentier à fouiller dans les poches de son prochain, il lui fallut bien cependant se résoudre à inventorier celle de l'escroc, opération à laquelle il procéda sans retard. Dans la troisième poche qu'il retourna, il trouva "sa dixième Uasse. Jean Taureau ne demandait pas autre chose. Il se leva donc aussitôt et attendit que le comte Ercolano *** se levât à son tour. Au bout de cinq minutes il s'aperçut qu'il attendait vainement, le comte ne donnait pas signe de vie. Jean Taureau leva son chapeau, c'était un homme trèspoli que Jean Taureau sous son apparence grossière, et il salua respectueusement l'aventurier. Celui-ci, soit qu'il fût moins poU que le charpentier, soit qu"il fut incapable de lui rendre son salut pour cause d'évanouissement, ne bougea pas même le petit doigt. Jean Taureau le regarda une dernière fois, et voyant qu'il persistait dans son immobilité, il jeta sa main gauche en l'air avec im geste qui semblait dire : — Ma foi I tant pis, c'est toi qui l'as voulu, mon bonhomme. Puis il s'éloigna lentement, les deux mains dans ses poches, du pas calme et régulier d'un homme convaincu d'avoir accompU son devoir. Pour l'aventurier, il ne revint à lui que bien longtemps après le retour de Jean Taureau chez lui, c'est-à-dire à cette heure matinale où la rosée descend du ciel sur la terre. Cette rosée, si efficace sur les plantes et sur les fleurs, parut non moins efficace sur le genre animal que sur le genre végétal, car ses premières larmes commençaient à ^eine à tomber que le comte Ercolano éternua en homme qui prend un rhume de cerveau. Cinq minutes après, il s'agita, souleva, laissa retomber sa tète, la souleva encore, et, enfin après trois ou quatre tentatives inutiles, parvint à reprendre son

centré de gravité. • Pendant un instant il resta assis et immobile en homme qui essaie de recueillir ses idées, après quoi il fouilla dans ses poches et poussa un juron épouvantable. 11 était évident que la mémoire lui revenait. En lui revenant, cette mémoire lui montrait un abîme. Cet abime, c'était, béante et vide, la poche qui avait un instant renfermé cinq cents mille francs. C'est-à-dire viugt-cinq mille livres de rente. Mais, comme c'était un grand philosophe que le comte Ercolano ***, il réfléchit immédiatement que, si énorme que fût la perte qu'il venait de faire, elle avait failli être plus grande encore, puisqu'il s'en était manqué de fort peu qu'avec ses cinq cent mille livres il ne perdit une chose bien autrement précieuse, c'est-à-dire la vie. Or la vie lui restait, un peu écornée c'est vrai, mais encore robuste. Ce fut ce dont il s'assura tout d'abord en humant lair avec ravissement et en respirant coup sur coup comme im homme privé depuis lon^mps des jouissances attachées à cet exercice, après quoi il fit jouer son cou dans sa cravate, comme ferait certainement un pendu qui aurait cassé sa corde ; enfin, s'essuyantle front avec la manche de sa lévite, il se leva chancelant, regarda tout autour de lui d'un air hébété, toussa avec une contraction douloureuse des muscles de la poitrine, secoua la tête comme pour dire qu'il serait longtemps à se remettre de l'assaut qu'il venait de soutenir, enfonça son chapeau sur son front, et, sans regarder comme il avait fait en arrivant, ni en avant, ni en arrière, ni à droite ni à gauche, il s'enfuit à toutes jambes, remerciant, si excentriques que fussent les moyens à l'aide desquels il avait opéré, le ciel de lui avoir conser vé ime existence dont il pouvait fah*e encore un si bon usage pour son bonheur particulier et pour celui de son prochain. Et maintenant, nous croirions faire injure à la perspicacité de nos lecteurs, si nous doutions un instant qu'ils eussent reconnu dans l'amateur de peinture qui s'était introduit chez Pétnjs, sous le titre de son parrain, et sous le nom du capitaine Berthaud Monte-Haubans, dans le comte Ercolano ***, dans le maître chanteur, l'aventurier, l'escroc que Jean Taureau venait d'assommer à moitié, notre vieille connaissance, l'homme qui, à la grande joie de Pélrus, se f promenait le mardi-gras de cette année sur l'esplanade de 'Observatoire, le nez revêtu d'un fourreau djB carton de trois ou quatre pouces de longueur, le nommé Gibassier, enfin, lequel, grâce à la position de confiance qu'il occupait près de M. Jackal, crovait pouvoir de temps en temps tenter certaines entreprises luci*atives mais hasardeuses. Alexadre Dumas. (La suite au prochain numéro :) L'HOMME AUX CONTES. PETIT-JEAN ET GROS^EAN. (Suite.) Le lendemain à l'heure accoutumée

Gérard reprit son récit. Vous vous rappelez, mes chers enfants, qu'en rentrant chez lui tout furieux Gros-Jean s'écria: — Petit-Jean me paiera cela, je le tuerai. -- Oui, oui, dirent les enfants, qui tremblaient qu'en effet Gros-Jean ne tuât Petit-Jean. — Eh bien, mes enfants, reprit Gérard, le hasard voulut que tandis que Gros- Jean méditait sa mauvaise action, la vieille grand'mère de Petit-Jean, qui venait d'atteindre sa quatre-vingtième année, était morte dans la chambre à côté de la sienne. Elle av^t été bien méchante pour le pauvre Petit- Jeaa, l'avait bien battu, bien fouetté, bien mis au pain et à l'eau sans qu'il le méritât. Eh bien, comme Petit-Jean avait un excellent cœur, cela ne l'empêcha point d'être fort afittigé de cette mort à laquelle, vu le grand âge de la défunte, il devait cependant bien s'attendre. Prenant donc la vieille femme dans son lit glacé, il la mit dans son lit à lui, qui était tout chaud, afin de voir si cette chaleur ne la rendrait point à la vie. Lui se mit dans un coin obscur sur une chaise, et s'arrangea pour dormir ainsi qu'il avait déjà fait maintes fois. Mais, comme on le pense bien, il ne dormait pas très* fort ; il en résulta que pendant la nuit, entendant la porte s'ouvrir, il se réveilla et ouvrit les yeux. Alors il vit ime chose effrayante. Il vit Gros-Jean, pâle comme un mort, entrant sur la pointe du pied, une hache à la main,

LE MONTE-CRISTO. S8S Comme il savait où était le Ut de PetitJean, quoique la chambre ne fût éclairée que par la lune, il alla droit au lit, etfenditle crâne de la grand^mère d'un coup de hache, croyant frapper sur Petit-Jean. -— Tiens, dit-il, tu ne te moqueras plus de moi. Et il retourna dans son logis. — Oh I que voilà im méchant homme, pensa Petit- Jean, il a voulu me tuer. Comme c*est heureux pour la grand' mère qu'elle fût déjà morte, sans cela il l'eût, ma foi 1 assommée toute raide. Pendant le reste delà nuit, comme Petit-Jean ne voulait pas ou plutôt n'osait pas dormir, il rumina un plan qu'il exécuta lorsque le jour fût venu. Il mit à sa grand m^e ses habits de fête, cacha sous son plus beau bonnet la blessure que Gros-Jean lui avait faite au front, emprunta un cheval à son voisin de gauche, l'attela à une charrette que lui prêta son voisin de droite, y plaça la grand'mère adossée aux ridelles, afin qu'elle ne p Xi pas tomber en route, et partit ainsi pour la forêt. Vers les neuf heures, il s'arrêta devant une grande au- , berge pour y mander quelque chose. L'aunergiste avait beaucoup, beaucoup d'argent, — plus d'argent que le fermier, plus d'argent que le bedeau. — Au commencement de sa carrière, le père de Petit-Jean , pour raider à fonder son auberge, lui avait prêté une grosse somme d'argent dont il avait négligé de lui faire faire une reconnaissance. Son père mort, Petit-Jean, qui savait que celte somme était due» avait été la réclamer à l'aubergiste -, mais celuici avait mis Textrémité du pouce de sa main droite au bout de son nez, et avec les (juatre autres doigts il avait simulé le mouvement de rotation des ailes d'un moulin à vent, ce qui dans tous les pays du monde veut dire : — Si tu as compté là-dessus, mon garçon, tu as compté sans ton hôte. Petit-Jean ne se tint point pour battu et insista *, mais l'aubergiste fit un autre geste non moins expressif que le premier, d'autant plus qu'à celui-là il employa les deux mains. De la main droite, il prit un nerf de bœuf^ et de la gauche lui montra la porte. Or, comme PetilrJean le connaissait pour un homme d'une violence extrême, et qu'il ne se sentait pas de force à lutter avec lui, il prit le chemin qui lui était indiqué et disparut. Depuis ce jour Petit-Jean avait revu dixfors Taubergiste, mais sans lui parler jamais de rien, ce qui n'empêchait f)oint qu'il n'eût sur le cœur, comme on dit, la somme que 'aubergiste devait à son père. Or, nous l'avons dit, vers neuf heures du matin, PetitJean s'arrêta devant la porte de cet homme violent et de mauvaise foi. Il entra gatment dans l'auberge. —Bonjour, Petit Jean, lui dit 1 aubergiste. Peste ! te voilà de bonne heure en route ; on voit

bien que tu n'as pas le sou, mon pauvre garçon. --C est vrai, répondit Petit-Jean, je suis de bonne heure en route, car je conduis la grand' mère à la ville ; quant à ce qui est de n'avoir pas le sou, vous vous trompez, car voilà une pièce de deux groschen d'argent ; donnez-moi donc une Bouteille de vin de la Moselle et deux verres, addn ^e je puisse boire im coup et la vieille bonne femme aussi. L'hôtelier regarda la pièce de deux groschen, et voyant Ïu'elle était de bon argent il la mit dans éa poche, quitte en rendre la monnaie plus tard, et descendit chercher à la cave la bouteille demandée. L'aubergiste déboucha la bouteille et remplit les deux verre». Petit-Jean porta le sien à ses lèvres. •—Eh I lui dit l'aubergiste, ne porte-tu pas celui-là à ta mère? — Bon, dît Petit Jean, m'est avis que vous avez plus soit qu'elle, maître Clans. — Le fait est, dit l'aubergiste, que je suis altéré. — Eh bien, mais, à vous Vautre, dit Petit-Jean en choquant son verre à moitié vide contre le verre plein. ^ L'aubergiste n'attendit pas une seconda invitation. Il aimait for^ boire son vin quand il était payé par un autre que par lui ; aussi prit-il le verre et Tavala-t-il tout d'un trait. Ah ! dit PetitnJean, vous l'avez avalé si vite qu'il n'a g as dû vous désaltérer beaucoup ; — à un autre, maître laus. Et il lui remplit une seconde fois son verre, que maître Clans vida cetta fois avec un peu plus de lenteur, mais avec non moins de plaisir. . C'étaient de grands verres, de sorte que la bouteille f avait passé. — Tiens, c'est drôle, dit maître Clans en la mirant au jour, la bouteille est déjà vide ! — Eh bien, dit Petit-Jean, au lieu de me rendre la monnaie de mes deux groschen, allez donc chercher une autre bouteille, ou plutôt deux, car si je compte bien, vous, gardant ma monnaie., ce s^ont deux bouteilles qui me reviennent. — Peste I tu sais ton compte, garçon, dit l'aubergiste. ~ Dam I répondit Petit-Jean, quand on ne peut pas compter beaucoup, il faut compter jus te. — Bien dit, garçon, bien dit, fit l'aubergiste en descendant à sa cave, d'où un instant après U portait avec deux bouteilles. De ces deux bouteille?, l'aubergiste but tout le contenu sauf un verre. De sorte que le sang lui montait aux yeux et que les yeux lui sortaient de la tête. En même temps, il serrait les poings jurant que si quelqu'un lui cherchait querelle en ce moment ce quelqu'un là passerait un mauvais quart d'heure. Mais Petit- Jean n'avait aucune envie de chercher querelle à l'aubergiste . . Il n'était pas venu pour cela. L'aubergiste allait se verser le dernier verre qui restait dans la troisième bouteille, mais PetitrJean l'arrêta.. — Et la vieille grand mère dit-il, ne fautr-il pas qu'elle ait son verre, il me semble qu'il y assez longtemps qu'elle Tespère. — Tu as raison, dit l'aubergiste en vidant la bouteille dans

le verre; tiens, porte-le-lui. — Oh I fit Petit-Jean en faisant semblant de trébucher, je n'ai pas les jambes assez solides; faites-moi le plaisir de e lui porter, maître Clans, vous qui êtes un crâne. — Ah! mauvais clampin, dit maître Clans, qui renonce pour si peu. Eh bien ! oui, on va lui porter son verre de vin à ta vieille grand'mère ; et s'il ne la réchauffe pas, c'est qu'elle a un glaçon dans le ventre. Et maître Claûs alla à la vieille grand'mère, qui se tenait assise daps la voiture. — Tenez, la mère, dit-il, voilà un verre de vin de Moselle que votre petit-fils vous envoie. Avalez-moi cela, et vous m'en direz de bonnes nouvelles. Mais la bonne femme ne. répondit mot ^t resta immobile. — Ohé I ne m'entendez-vous pas ! cria l'hôte le plus fort qu'il put. Je vous dis que voilà un verre de vin de Moselle que votre petit-fils vous envoie,. Mais, si fort qu'il eût crié cette fois, la vieille ne répondit pas plus (jue la première. Et une troisième fois il répéta les mêmes paroles en criant plus haut encore, et, comme la bonne femme ne bougeait ni ne répondait : — Ah I vieille entêtée, dit-il, je vais t'apprendre à te moquer de moi. Et il lui jeta le verre d'hydromel à la tête. Le coup fut si violent, que la bonne femme en perdit l'équilibre, et, glissant le long des ridelles, tomoa sur le côté. — Ah ! s'écria PetitnJean, qui avait suivi l'aubereistesur la pointe du pied, voilà que tu as tué ma grand'mère ; re^ garde im peu le trou que tu lui as fait au iront. Et il lui sauta au collet en disant : — Je t'arrête I — C'est un gros malheur I s'écria l'aubergiste dégrisé en levant les mains au ciel. Hélas I tout cela vient de ma vi• 1

286 Ls Moms-emsTo. jj I i.iijj yacitè, ffiais le cœijr n'y était pour rien. Il faut me pardonner, petit, en considération de ce qu'elle était Bien yieilîe et qu'elle n'aurait pa^ tardé à mourir dq âa\ belle rnprt. — Malheureux! 4it Petit-Jean, elle eût vécu deux cent« ans; tu vois qu'elle était i la fleur de l'âge. Chez le juge î chez le juge! — Petit-Jean, taîs-toi, dit l'aubergiste, et je te donnerai nn plein boisseau d'argent. — Bien empilé ? demanda Petit- Jean, -r- Bien empilé, répondit l'^uberçiste. — Eh bien ! va donc pour un boisseau d'argent, dit Pcr tit-Jean , piais, en conscience, la grand'mère valait plus que cela. Et Petit- Jean reçut de Vanbergiste un boisseau d'argent bien empilé et fit enterrer sa grand'mère très-convenablement. Le boisseau d'argent faisait moitié plus que la somme que le père de Petit-Jean avait prêtée a maître Ciaus. Mais il est bon de se souvenir que les intérêts couraient depuis dix ans. ¥ * • ~ Mes enfants, dit Gérard, voilà cinq minutes que neuf heures sont sonnées. Demain vous aurez, je vous le pro•n^ets, la fin de Thistoire de PetiUlean et de uros-Jean. Sur cette promesse, les enfants se retirèrent sans souffler le mot, excepté]^our dire bonsoir à leur papa, à Jeur maman, à Gérard et a moi. Alexandre Dumas. (la êuile au prochaifi niméro.) CORRESPONDANCE. Çbtttcf dii NilVV»! ?9 juin. Cher ami, Lp lendemain de notre arrivée à Utica, nous montions dans un de ces antiques caresses à quatre chevaux, qui datent en France de Henri IV, et ici de la présidence de Washington — carosse contenant dix-huit personnes et dont les mpuv^niQnts traditionnels sont bien connus pour accélérer la digestion. Les cahots ne nous permirent point de voir le pays, c'est vous donner une idée, n'est-ce pas, de Tagrément du véhicule — ajoutez à cela qu'il nous fallait de teiïips en temps passer sur un poni; fragile, jeté par dessus un ablnje; — seulement alors la voiture, en marchant un peu mains vite et sur un terrain plus uni, nous permettait de jeter un coup-d'œil sur le pays qui nous en * yironnait, pays du reste généralement pittoresque. Comme notre course n^était qu'un pèlerinage de curipsité aux environs de la yiUe, npu^ rey^nq^ps le même) soir ^Uttca. ls matia, à dix heures du matin, nous quittions cette ville et nous arrivions à Suspension-Bridge . A neuf l^eures du soir, notre convoi traversait cette œuvre ^gantesqup dont rantiquitè eût certainement fait la huitième merveille du monde, et quia été exécutée s^vec autant de science que de hardiesse par uç de me^ cpmpatriotes nommé Ropbljng. Ce point upicjue au'monde établit ïa communicatiop entre les IÇ^tq-Unis et le Cai^ada-

apglais. H est jeté au-dessus des tourbillons du fleuve à une hauteur de trois cents pieds, et peut porter un poids de 7,300 tonneaux,— sa longueur est de huit cent^ pieds, et celle des fils qui le forment, de 5,000 milles. Le jour où le pont fût achevé, c^ fut M. Rœbling qui le premier, conduisant lui-même la voiture à quatre chevaux, traversa le pont aux appîaudissementrS d\me' Iqule compacte; qui couvrait lès deux rives, Le pont traversé, nous nous trouvions sur le sol britannicpie— Cliffton Èouse^ hôtel fort comfortable , situé à fflillQ mébeia à peu près des chutes, et qui nous donna un ftsile. L'idée que je n'étais qu'à dix minutes de nuuKihe du prodige du Nouveau-rMonde me donna une telle excitation fiévreuse, qu'il me fût, malçré Vobgcurité, impossible d'attendre au lendemain. Excite par la grand e voix de la nature qui hurlait au fond de Vablme, je me mis à courir vers les chutes, — r au bord de l'immense précipice seulement je m'ar^'êtai tout à coup, en reculant de trois pas comme si lé démon du vertige m'avait soufflé au visage ; mais je me rapprochai du gouffre, et me cramponnant aux rochers, je me penchai sur lui, essayant de voir dans ses jprofondeurs à travers ses bruyantes ténèbres. \ue ou plutôt devinée à ime pareille heure, la chute était quelque chose de magique. Je ne sentais ni la pluie qui m'inondait, ni le vent qui s'engouffrait dans mes habits, et qui semblait faire euori pour me précipiter. Je me cramponnais de telle façon, qu'il me semblait que mes pieds pénétraient dans le sol, et que mes maius entraient dans le rocher. Une sensation indéfinissable, une force invincible me tenaient là le§ c)ieveux hérissés, l'œil fixe, la poitrine haletante. J'y fusse resté jusqu'au lendemain matin, si une main ne m'eût saisi par-dessous l'épaule et tiré en arriére. Mes compagnons de voyagé, inquiets de moi, avaient envoyé après moi. L'homme lancé à ma recherche m'avait appelé à tuetéte; m^is le moyen d'entendre, au milieu d'im fracas cacomme on l'a vu, harponné et tiré en arrière. 11 ne fallut rien moms que les angoisses de mes comparons, Qii plutôt 4e mes compagne 4^ voyage, pour me faire rentrer à l'hôtel. J'eusse passé là nuit cramponné à moq rocher. Quand je reparus, j'étais tellement p4Ie, que pes dames poussèrent un cri. Voulez-yous, cher pimi, que je voua donpe une idée de cette chute, dont le spectre, Vu dans les ténèbres, m'avait rendu si pâle. Œffton-Ho usé est situé à pille mètre^ de Pahîmç, bâti sur un rocher aux fondements enracinés dans les entailles du sol ; eh bien, nuit et jour, murs, portes, fenêtres, tout est ébranlé comme par \m tremblement de terre. Le matiii, j'élais levé aiî point du jour et prêt avant tout le monde. Cependant, l'attendis que la société fl^t disposée. Ce fut vers

xable-RocK, rocher plat comme l'indique son npm, etpls^cé au-dessus des chutes, que nous nous dirigeâmes. Je dois dire que mon impatience paraissait avoir gagné }e reste de la société. Tantôt nous couriops, tantôt nous nous arrêtions tout à coup, l'œil fixe et épouvanté. Je 4éfle qui que ce soit de rendre compte de ses impressions. Chateaubriand l'a tenté, et y a échoué ; oui, échoué, je répète le mot en face de la réalité. Par bonheur, aucun de nous n'appartenait à cette classe de voyageurs qui croient rendre Teffet produit sur eux par les grandes convulsions de la pâture avec ces phrâsps banales : magnifique, superbe, admirable. L'admiration poussée à im certain poiçt ^t de la stupeur, et la stupeur est muette. Le rocher de Table-Rock, suspendu au dessus des chutes, y ^été enirainé il y a cinq ans. Un pauvre aveug|e, qui montrait aux passants un petit panoi^ama, se trouva seul sur le rocher lorsqu'il commença de trembler. Il comprit ce qui se passait, et que c'était la mort qui venait de tou

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

LE M0KTË-GRI8T0. 987 ^^^WT^^^I^ ll«l 'M'I' HP'I' J'Mli -*•!» »■ « I IJ". I r»"ii if9¥ t rwr cher le rocher. Il appella au secours, ne sachant pas de Îuel eôté U devait Mr. Toup ceip: qi^ étai^pt ^ portée ^e e la vue plutôt enpore que de la voix, et qui comprenaiept se? gestes désespérés, accoururei^t, paais déjà le rocher avait commencé de «e détacher du rivage, et il y avait à franchir une gerçure d*une certaine largeur, et qui de seseeonde en seconde continuait de s'élargir. Personne n'osait donc s^y risquer, y aveugle priait, suppliait, se jetant à genoux et appelant du secours. Le rocher vacillait, allait se détacher, Thomme était perdu, quand un jeune homme étranger accourt* voit la situation, bondit par dessus la fente déjà large de cinq à six pied», prend l'aveugle dans ses bras, et par un saut bien autrement dangereux se retrouve avec lui sur la terre ferme. Les pieds du hardi et vigoureux jeuDe homme avaient à peine quitté le rocher, que celui-ci roulait comme un tonnerre et ne s'arrêtait qu'où il est maintenant. Si vous n'avez pas le vertige, mon cher Dumas, avancez avec moi à Textrémité de Table-Rock, et arrivés là, risquon^nous sur un tronc d'arbre que le fleuve y a roulé, et qui trouvant un point d'appui est resté suspendu au-dessus du goufft'e. Venez, le hasard nous a ménagé ce pont flottant entre le ciel et le précipice, c'est-à-dire entre deux abîmes. Là seulement il vous sera possible d'embrasser dans toute son horreur la sublime majesté du spectacle que vous aurez sous les yeux. S'il y a im endroit où il soit impossible de ne pas croire en Dieu, je vous déclare, mon cher ami, que c'est là. Enivrés de cet indescriptible terreur, nous nagions en plein dans le monde fantastique, quand tout à coup la troupe des ciceroni que nous avions devancée et qui s'était mise à notre poursuite s'abattit sur tto«s et nous arracha à cette gigantesque Cèérie, pour nous pousser en bce d^uAe bien misérable réalité. Si jamais vous alieji aii Niag^iji?^, mon ami, soyez prévenu d'ayance, — un homme prévenu en vaut deux, -^ cjamjponuêz-vous donc comme deux ^aux lianes, aux rochers, aux arbres. Ne vous laissez pas prendre i iettrs pfomesses, ne peradettez pas qu'ils vous êa-r traînent «u Musée edmologique fsii Vqu hoi»! moaU^ une foule d'objets auxquels les pauvres sauvages n'ont 3^00929 pen^éj comme par exeinp]i^ w§ tablettes brpd.ées pour njietIre leurs cartes de visite ; ce n'est pas le tout, tandis que vous serez assez enfant pour échanger votre argent contre €88 BÎâiseiias, un exrcaoiqiia vmis dèohinsra te tympan a^^c un p|pgu« 4^ JB^^bt^ie, ^uî

yo^s êf^prUmr^ sa no^talrgle poujr l,e9 monta^Q^ ^ocheus^^ ^U vou^ jjquant : fy 0£fi$ revoir f/ia Normandie^ c'est le pays où fqi feçuf^jow. Enfin, pour couronner l'œuvre, le propriétaire vous offrira les vieilles pantoufles de sa femme comme les mocassins du dernier aes Mohicansf — mon ami, cet honnête homme me rappelle le gardien du château d'If qui m'a montré sérieusement la place d'où Dantès a. été jeté à ht mer, et qui a voulu me vendre des plumes et des aiguilles de Tabbé Paria < . Vous devinez bien que je fus victime, mais non pa§r{lupe de cette horde de bandits. Je m'élançai hors du Musée ethnologique cg^me un bouchon de'vlp de Champagne dont on ^ brisé le.§ flls dç fer s'élajiçe hpfs dp la bouteille. Mais i ia pofie, je trouvai une mitre troupe de ces malfaitwfs. . Par bonheur, cefle-là m'attendait pour me r§p9g.dutre à la chute, ou plutôt sous la chute. A renwtVia/ion-ilocfc, / c'est-à-dire à l'extrémité du rocher. Je me4aiflflflâ âmmener. Mon cicérone me i)oussa un peu malgré moi, je dois Tavouer, oar j'ignosois complètement ce que Ton voulait faire de moi^ dans un cabinet jdana le genre des cabinets de bains. C'était bien cela, en effet. Jl était question de me faire troqui^r mou yêtefpeînt çopIre une espèce de défroque iùiperméable. Je eommenç^i par Ijûss^ faire e\ finis ppir lutter. Ce costume est tellement affreux qu'il enlai4issait tput^ même m^ compagne 4je voyage, la plus griacieuse, 1^ plu^ charmante, la plus jolie des Yankees que j'aie jamais vues; une seule phose me consola, c'est qu'elle avait reçu de ses parents, trop prudents pour se risquer dans un pareil trajet, la permission de m accompagner sous la chute. Quand je vis d'ailleurs que tout le monde était aussi laid que mtoi où à peu prés, j'en pris inon pai^ti. Riant les uns des autres, nous descendîmes par un sentier que la spéculation américaine, la plus onstinèe des spéculations, a taillé dans le roc. Bientôt vous avez devant vous l'immense cataractQ, mais vous êtes incapable de CQjQprendre son immensité, les limites trop restreintes de vos sens s'y opposent, il vous est impossible de vous rendre compte de cette force audessus de toutes les forces connues, l'échelle des comparaisons manque. C'est comme si Ton voulait vous faire comprendre éternité. L'eau fouettée en poudre impalpable vous inonde, vous touchez presque du doigt la chute qui se jette avec rage dans l'abîme, pour rebondir en écume, involontaire ment vous vous .appuyez contre le roeher vertical. Vous voudriez la repousser, Tair vous manque, la chute vous étouffe. Mais là, cher ami, vous n'êtes encore qu'au commencement du voyage. son saaclwuure. 8oyea assez brave pour franchir eette i)arriére. Elancez-vous. Voilà, gue la nappe d'eau vous

enveloppe, vous couvre,* vous étreint; vos yeux sont aveuglés par dés torrents d'eàuj prenez ^rde, mon amÂ, prenez garde, le ehemin n*a plue qu'un pifidde largear, «-^ un sei^i faux pas et vous avec disparu dans uo &6S»f d'eaux SHigissantes ; rr? les ptorres ^ont glissantes, Vw^ cppwripièi ^4^ étouffosE. ^n yw^^ rapporte? pjus à yoi^,.aipf^yè gi;e vous soye?, vpus 8eri^^ perdu. Rapportez-vous-en a la main sûre de vos guides. Avancez, avancez toujours. Pîgprez-vous que v.oys pîo'ngez, que vous avez été à cinquante brasses sous la merj — maià que vous remontez, que vous^ allez atteindre la surface , — qu^ vous y êtes. Ah I i^espirez, -— vous êtes enfin sur Têrminalian-^Roek. Maintenant, malgré les torrents d'eau qui vous dnçleijt ia visage, — ouvrez ies yeux et repsu^dez. Vous êtes un ajômç sur la pente d'un abîme î Au-dessous de vous un océan /en fureur, — Carybde avec son gouffl'e, âcjila avec ses chiens ; le Maelstrom i^veç son vertige. — Rêvez tout ce que vous pourrez comprendre Quand j'admirais les belles proportions des monuinen^ classiques de la Grèce, j'étais heureux I Quand, du sommet de la pyramide de Cheops, je contemplais le pays des Kiaraons, j'étais fier I Quand, au milieu d^ désert, je BU]^N>rtaifi la faim ai la «oif , luttais centra les tigres, tes licms at les éléphants ; — combattais ûootr^ ^es f^ég^s r^VQit§§, — l'étais grand. — Mais cette minute sublime, passée sous le Niagara, ^ je ne la âonnera^s pour rien de ee que j'ai VU, TTT pour vùÊUOBAeA émotions ipie j'ai ressenties. A VO«B t JtoiaDàaMuLâR.

 Monsieur, La retraite dans laquelle jûrvis depuis plusieurs années à la campagne, où je lis peu de journaux , ne m'a permis de connaître qu'hier le numéro du Monte-Cristo du 11 juin dernier, dans, lequel vous faites Thistorique de la guillotine et d'une partie de ma famille. Ce double travail offre beaucoup d'erreurs qu'il m'importe peu de relever en ce moment, mais je ne puis laisser sans réplique 1*3 dernier paragraphe, qui contient à mon égard des imputations où le ridicule le dispute à la calonmie. Je ne me défendrai point de ma sincère admiration pour vos belles compositions dramatiques, quoique vous en fassiez un %ujet de raillerie. Il est vrai, en effet, que j'ai toujours été enthousiasmé des œuvres de votre imagination, qui est peut-être la plus brillante et la plus féconde de ce temps-ci ; que je me suis toujours senti la plus vive sym* patliie pour votre caractère chevaleresque, que je regrette de voir se démentir à mon égard. Vous pouvez donc me tourner en ridicule sous ce rapport, cela ne me surprendra point d'un homme rassasié de gloire comme vous devez rêtre , ce tribut d'hoinmages aussi obscurs que les miens doit être pour lui sans saveur. Mais, ce que je nie formellement, c'est d'avoir professé pour Terpsychore le même culte que pour. Melpomène et Thalie , quand elles vous prenaient pour secrétaire'. Je déclaré donc n'avoir jamais mis les pieds dans aucun bal public, masqué ou non, de Turcs ou d'Auvergnats ; ainsi, le plaisant prologue que vous donnez au triste drande de l'exécution de Fieschi est de pure invention. Permettez -moi donc, dans l'intérêt de la vérité, de rétablir les faits tels qu'ils se sont passés. Fieschi et ses complices ont été exécutés le vendredi 19 février 1836, et non pas le lendemain du mardi gras, c onmie vous le dites. L'avant-veille de rexécution , M. le .procureur général nous envoya chercher, mon père et moi, par un garçon de bureau, avec une voiture, pour que nous nous rendissions promptement à son parquet, au palais du Luxembourg. Il était cinq heures du soir, et nous attendîmes ce magistrat, qui était chez le ministre, jusqu'à près de sept heures. En arrivant, M. le procureur général nous dit : — L'exécution n'aura pas lieu demain , mais aprèsdemain probablement; tenez-vous prêts à recevoir mes ordres. — Effectivement, le lendemain jeudi, un garde municipal, envoyé en estafette, nous apporta les ordres écrits entre deux et trois heures dé l'après-midi. Ce fut moi qui lui en donnai le reçu. Je me rendis aussitôt au parquet de la Cour royale, où je trouvai le colonel de la gendarmerie de la Seine, auquelje demandai une escorte suffisante pour

protéger le transport des bois de justice, et il fut convenu que cette escorte serait rendue à l'endroit où ces bois étaient déposés vers onze heures du soir, heure à laquelle le chargement des charpentes devait conunencer. Du parquet, j'allai de suite à la préfecture de police. M. Joli, chef de la police municipale, m'y avait fait demander pour savoir à quelle heure le matériel de l'exécution arriverait sur la place Saint-Jacques. Je lui indiquai d'une à deux heures du matin. Vous avez, me dit-il, trois cents sergents de ville éparpillés là et aux environs. Je rentrai alors chez moi et n'en sortis plus qu'au moment où les préparatifs devaient commencer. Vous voyez. Monsieur, qu'il y a loin de tout cela à votre récit tant soit peu burlesque, à l'illumination soudaine de M. Canlair, qui, par parenthèse, n'était pas alors chef de la police de sûreté, c'était M. Allard, et enfin à ce bal orien« tal, où la coiffure des disciples de Mahomet eût été seule admise. J'ajouterai que, suivant un usage établi de tout temps dans ma famille, chaque fois qu'il se trouvait dans les prisons de notre département un condamné à la peine capitale, une certaine consigne était donnée à la maison. Nos gens seuls sortaient pour les besoins domestiques ; quant à nouj3,:nous ne sortions point et cessions de recevoir. Les femmes attendaient dans la prière, les hommes dans le recueillement, le moment d'aller remplir les cruels devoirs qui nous rappelaient de temps à autre que nous appartenions à la société et qu'elle nous avait remis la plus terrible de ses missions. Je n'ai pas besoin de dire combien nous étions heureux quand la Cour de cassation ou la clé^meoce royale nous en épargnait l'accomplissement. Vous ne trouverez pas sans doute, mauvais, ^monsieur, que je n'entrje dans aucun détail sur les yéritab)esjmptifs qui m'ont fait cesser mes fonctions! Cette question rintéfésse peu le public, et le nioment n'est pas veiiu pour moi de l'en entretenir. r • Quapt aux.a\itres erreurs que j'ai remarquées dans votre article, elles sont comme celtes accum]a.lée8 dans ùue foule de récits apocryphes qui ont cours* dans l'histoire et la littérature contemporaine , où l'imagination tient j trop souvent lieu à l'écrivain des documents qui luji mandent. Pour ce qui est des tristes événements aux^uels^ mes ancêtres et moi nous nous sommes trouvés mêlés, je me sms occupe, pendant ces dernières années, à rassembler les pièces qui s'y rattachent, les témoignages qui m'en ont été transmis, les traditions qui se sont conservées dans ma famille, dont sept générations consécutives ont été vouées au ministère qui les a contraintes à voir et à obsever beaucoup de choses. Tous ces éléments ont setvi de base à des mémoires authentiques que je suis sur le point

d'achever, et que je publierai bientôt, — persuadé qu'ils ne seront sans intérêt, — ni pour la philosophie, ni pour la morale, — ni pour l'histoire. A tous ces titres, ils pourront peut-être effacer le préjugé qui pèsera sur leur origine. Je compte, monsieur, sur votre droiture et votre loyauté pour l'insertion, dans votre plus prochain numéro, d'une réclamation aussi légitime, et vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de ma respectueuse considération, Sansov, Ancien exécuteur des arrêts criminels. 10 juillet 1857. J'ai maintenu la date de ma première lettre qui ne vous est pas parvenue. Celle-ci n'en n'est que la reproduction. Je vous serais très-obligé qu'elle pût paraître jeudi prochain. Plus la position de M. Sanson est exceptionnelle, plus nous devons d'égards à la rectification qu'il nous adresse. Elle est donc insérée dans le Monte-Cristo sans qu'il y s'empressa de lui dire : — Pardon, monsieur. Alex. Douas. rt«h*MM« Alkx. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacièur du Jfonte-cwwcr. taMh^H^i^ta M*M Paris. — Imprimerie de E. Brière et C% rue Viviemie, 49.

The text on this page is estimated to be only 16.94% accurate

uni ItlJHKnO, 15 CBAITIMK». JKUDl 20 AOUT 1857. e lra<lnc(l*p et r^ndnetlon ■ MONTE-CRISTO JODKNAt HEBDOMADAIRE DE EOMANS, D'fflSTOIEE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE, PAK ALEXANDRE DUMAS, SEUL. «n •'«bonne i FRANCE: Fatû Un SD. . 8 br. — Six màa. A 60 DéputaiUMiU. . . Un u. . 10 •■■ — Six moia. 6 60 Lm demui4M d'ibonoemait* dcnTent ttre , rae Notre ' ËTKANGEB dee Vlctolree, m» II. PoitDgal Ud an, 11 N«ple« I, /VoncD, k M. DslaTÎÉT^ ■ Fmue. . le Talenr va FvU oi CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs, Je vous écris da Pierreibnds. Pierrefonds est un pays que j*aî découvert. Christaphe Ckilomb de huit à dix ans, je faisais trots tieuea el demie en allaot, trois lieues et demie en revenant, total : sept lieues, pour aller jouer une heure dans let Buines. Et les fortes têtes du pays disaient : Voyei, le paresseux, il aime mieux vagabonder sur les mandes routes, que d'aller au collège. —Il ne fera jamais rien. Je ne sais pas iÉMft>it grand chose, mais je sais que j'ai diablement traT^fe depuis. " Il est vrai que ce travail n'a pas eu grandrésultatrj'euasa mieux fait, je crois, au lieu d'enlaseer volume sur volome, d'acheter un coin de terre, et d'y mettre cailloux sur cailloux. J'aurais au" moins une maiBon à moi. Bon ; n'ai-je pas la maison du bon Dieu, les champs, l'air, l'espace, la nature, ce que n'ont pas, enfin, les autres, qui ne savent pas voir ce que je vois. Je lisais demièrement, dans un petit volum/ dont les critiques n'ont point parlé, probablement à fianse de M haute valeur, de fort beaux vers, qu'il fjût que je voub dise, chers lecteurs. -. Us sont intitulés : le Partage de la Terre. Les voici : . *

The text on this page is estimated to be only 20.56% accurate

JSÛ U'MÛKÏl-CEISTÛ. ^m/Êmi^mmk^ ià tAim Alors que le Seigneur, de sa droite féconde, Eut, dans les champs de l'air, laissé tomber le monde ; Qu'il eut tracé du doigt. Comme fait le pilote à la barque qui passe, La route qu'il devait [tarcourir dans l'espace , Il dit : Que l'homme soit I «». A sa Toix s*agi(a la surfece du globe ; La terre secoua les plis rerts de sa robe, St le Seigneur alors ters lui Tit accourir. Gemme des outriers demandant leur salaiie, De Téquateur en flamme et des glaces polaires, Ces atomes d'un jour, qui naissent pour mourir. Cette terre est à vous, dit le Maître suprême : Ainsi que fait un père à ses enfants qu'il aime, Les lots vous sont ofi^rts-. Ckeqtte bomme a droit égal au eemmun hértt^g^; iUeiI et faites-TOUs le fraternel partage De 1À terre et de£ mers. iloirs, selon m t^tte ou bien son cAvàMt^ L'hemme, petit ou grand, prit sa jj^tido k terre: le noble eut le doi^on aux gothi^((M «i«etiux, Le labimreur le champ où la riHèl*e ëonile. Le commerçant la route où le elmHot toule, le fiautonier la taer oligliliaeiU ies Taisaél^tic* béjl» éiet^ Idhgten^^ lie priaee arait le trène, Le pÊi^e la tiare et le roi la couron»e; Et le pâtre craintif Sur les monts gazonneux les troupeaux qu'il fait paître, Quand, venant le dernier, le Seigneur vit paraître Un homme à l'œi pensif. yiin r^ns sur «m froiil on v^yaii flotter roB4)re; Û n^rjàait lentesient, tristp ians être iAmi)!^; Parfois il s'arrêtait pour cueillir une fleur; |a4n, aa pied du tri^ireil releva la télé. Et dit, en souriant : — Moi, je suis le poète ; N'avez-vous rien gardé pour votre fils, Seigneur ? Dieu dit : — Tu viens trop tard! Lui répondit : — Peut-être! — Non : tu vois qu'ici-bas toute chose a son maître De son avoir Jalonx ; , ' Hais où donc étais-tu, tête en rêves fécondé, Ifuaad on faisait sans toi le partage du monde ? r^ J'étais jà vqs .genoux I • a tton regard admirait ta splendeur infinie, Mon oreille écoutait la céleste harmonie ; Pardonnez donc, mon père, à l'esprit contempteur Qui, perdu tout entier dans l'immense piy&tlris, .S'est htissé prendre, hélas! sa part de celte terre. Tandis qu'il adorait son divin Créateur. fet ï^ùttiErtA ttnrt est pris, ûH le Bftiître subllto^, ' IA'elfteetr06éan,fai«f)éeetiaeitte: ^e TeBX-^B 9 c'est la loi 1 Mais, en échouée, ^^na, <^ tot 4en»pa, é taiiie iieure; Je te ircirde, mon ills, place daas m^ demeure, Et mon ciel est à toi. \fm voy#a. cbers lecteur?, ffue Jia §m au .poète qsI enjS^EW la Ba^illeure. 9x*i$ il ft le» rum^. Revenons aux nôtres. •Gê iont de Daàgtiiftqtfôs riikres que celleé flè ftieinrefonde, — les plus belles de France, peut-être, sans en excepter celles

de Coucy. Elles dominent un petit lac que j'ai connu étang, mais quia fait son chemin comme celui d'Enghien, et qui s'est fait lac à la maatère doni^teaucoup de gens se font nobles. EUea domineui un charmant rillage, plus charmant auIrelbia quâbd aea maisons étaient couvertes de chaume, ipi'il tie Teat aujourd'hui avec ses villas, ©ouvertes d*ardoises. iShifi, elles sont situées entre deux des plua èelles forêts é& France, c'est-à-dire entre la forêt d^ Oorapiègne et ht forêt de Villers-Coterets. Le château dont elles sont tes resti» a été hkÛ par un de ces hommes qui, Ton m «ait trop pourquoi, taiasent à la postérité un souVeoir sympathique. Louis d'Orléans, premier duc de Valois, le commença ea 1380 et t^teiMM w 1407. Les An^B diae^t : la mateon achevée^ k i»c>rt y entre. kxmi tàifisent-ils iou^rs ^ue^He «^ofte A fiaira à leurs ittaisâiis, ce ^^ul {Ut qm â'haUtude leui^ mato^ns Mubent élSk l'^ÉM «Mi àVmr elé acbev«ea. I4 ekMiàau de Louis d'Orléans achevé, les BoiiJfguignons IfWUhirefit y entrer. C'était à peu près la même chose que ii tMH. likis aux Bôurguignoos on pouvait résister, quoii ^tee fût difQeite; et Bosqttiaux, capitakie orléaiaste. le I délénàil. C'était au plus Ibrt des guerres entre le duc d'Orléans et Jean, ai^trÉiemmè par ses flatteurs Jean-sans-Peur. C*é4alt lim&-.ft^fia-Fei qu'il eût fallu l'appeler. Singulière époque que cette époque. Le roi était fou, le royaume était fou. Lequel avait donné sa folie à l'autre, on ne sait. Les familles des vieux barona croî«és étaient éteintes ou àppii prés. On cherchai t, sans les pouvoir trouver, les grandi fiefs aouveraiUis dep ducs de Normandie, des rois j'Ànflfelerre, des camtesd'Anjsa, des rois de Jérusalem, des comtes de Toulouse et de Poitiers. A la place de cette pvUspa^te moisson fauchée. pai^ la mort, aviait turgi une noblesse douteuse aux écussons surchargés d'armes parlantes, ou animaux monstrueux, et entourés de devises quireadaiejit plus contestable encore la noblesse qu'elles étaient chargées de soutenir. 9xm, l« wMtmatê mame les blasons étaient devenus étranges, inouïs, fantastiques. Il y avait les hommes f^mjBaes, gracieusement attifés, trainaai àw robes de douze aune». U y avait • les hommes-bêies au;ï justweorjfcs brodés de toutes sortes d'anim^tu;?:. Il y avait les hommes-musiques, qui pouvaient servir de pupitres aux ménestrels et aux troubadours. fiy a au <iat&logue imprimé de la collection de M: de Courcelles, une ordonnances de Charles d'Orléans, le fils de celui dont nous nous occupons, qui autorise à payer une somme de 276 livres 7 sous 6 deniQ9# to^Mi^ta pour 960 perles destinées à orner une rob^^ Voulez-vous savoir ce que c'était que cette rçbe* chers lecteurs ? t Le voici. « Sur les manches est ècript dé broderies tcwit au long

le difîtde la chanson, Madafneje suis phsjoyeugç^ et^otté tout au long sur chacune desdites deux mancjies , 565 perles, pour servir à former les nettes de ladite çhap^on, qU ii y â 142 jiottes. C*est assavoir pour chaque noUe, quatre peries en quarrée. » • Mais ceci n'était ^ie^ -et quoique les prêtres prêchjssftBnt coiitre ces inodes înboliteB, leurs «^atj^éfljes è^a^bt l^ &

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

LB MONTB-CÏUSTO. .?9I serves surtoiu à ceux et à celles qui mettaient pour leurs toilettes le diable à contribution. Il y avait des cornes pavtont. Les femmes, grâces à leurs hennins, les portaient sur la tête, — les hommes, grâces à leurs poulaines, les portaient aux piedj9. La crinoline, que nos modernes coquettes ont portée à leurs jupons, les femmes du xiv« siècle la portaient à leurs bonnets. « Les dames et demoiselles menaient grands et excessifs étate et cornes merveilleuses, dit Juvènal des TJ.rsins, — haultes et larges,^ et avaient de chaqujB côté, au lieu de bourlôês,' doux grandes oreilles si larges que quand elles voulaient passer l'huis d'une porte, il fallait qu'elles- se tournassent de cote et baissassent. » Or, au nombre des plus élégants cavaliers faisant la cour à' toutes ces belles dames, grasses, décolletées et cornues, — étaient le jeune roi Charles VI, et Bon frère, plus jeune encore, le duc Louis d'Orléans. Le premier, le roi, venait d*époiiiser son impudique Bavaroise Isabeau; le second, Louis, venait d'épouser sa douce et fidèle Valentine de Milan. Elle lui avait apporté en dot Asti, avec 450,000 florins. L'autre avait apporté à son époux l'adultère, la guerre civile, la folie. Le pauvre jeune roi était pourtant bien gai, bien heureux, bien courtois, ne demandant qu'à rire et à s'amuser. Après son mariage, il avait fait son tour de France^ et, gai compagnon du trône qu'il était, sa royale chevauchée. Il partait de Paris où Ton Venait de célébrer l'entrée dé la reine, entrée depuis quatre ans, maispour ce coBur joyeux, pour cet esprit couleur de rose, tout était matière à fêle. Le vin et le lait avaient coulé dans Paris par la bouche de Routes les fontaines, aiïx carrefours, les frères de la Passion avaieilt joue de f lenx mystères, à la ruô Saint-Denis, deux anges avaient pèse nne couronne sur la t^lc de la reine, nu pont Notre-Dame, un homme était descendu par une corde tendue aux tours de la Cathédrale avec deux flambeaux à la main, et pour mieux voir, pour mieux entendre, pour mieux être partout, le roi et son frcw Louis d'Oi-léans s'étaient mêlés à la foule des bourgeois, et trop pressés d'être au premier rang, avaient reçu des sergents maints bons horions, dont ils montrèrent le soir les niarques aux dames de la cour. Paris s'était fort réjoui de cette entrée de la reine. On lui avait promis une diminution d'impôts, tout au contraire, il fallait payer la fête ; ce fût Paris qui la paya ; en outre, on décria les pièces de douze et de quatre deniers, atec défense de les passer sous peine de la corde. Or, c'était la monnaie dû peuple, le seul argent du pauvre, de sorte que le pauvre, c'est-

à-dire le peuple, ne sachant plus comment ni avec quoi acheter du pain, puisque sa monnaie n'avait plus cours, cria famine, dans ces mêmes rues où les fontaines faisaient jaillir la veille du vin et du lait. Le prétexte de ce voyage à travers la France, ce Mt d'aller à Avignon s'entendre avec le Pape sur les moyens d'éteindre le schisme. Le véritable motifs c'était le plaisir. Or^ pour que le plaisii fût complet, il ne prit ni ses deux tinjàm^ deux iUus^s voleurs, l^ ducs d'Aji^o^ e4 de Berry t n^ 1a ïeine> i}ui trouva isboyen de se faire dans un autre genre une illustration non moins grande que 8e# B*tfhwd, M 9Vr4t% à Kev«89^o(L Tan fiU M9u par la â«« T ^e Bourgogne, — pas le duc Jean, — son père, — on était alors en paix avec lui. Puis on gagna Lyon, la ville demi-italienne, on y passa quatre jours en jeux, bals et galanteries Enfin, on arrriva à Avignon chez le pape. Avignon était devenue une s'^oonde Rome, aussi dissolue que la premièi*e, où Giotto peignait, où Pétrarque chantait, qxx Vaucluse murmurait. On était à la source des indulgences, con^pxent n'eût on pas péché ? Pas une jeune et jolie Avignonaise qui ne se souvint de ce passage, ditProissard. Le schisme ne fût pas éteint du tout, mais le Pape donna au duc d'Anjou le titre de roi de Naples, et au roi Charles, la disposition de sept cent cinquante bénéfices. On passa en Languedoc. Là commencèrent de s'éteindre les bruits joyeux des instruments — et les cris, les craintes, les murmures les remplacèrent et les couvrirent. — Le pauvre Languedoc était non-seulement ruiné, pressuré, mangé, mais encore dépeuplé par le duc de Berry, son gouverneur. Quarante mille habitants avaient émigré dansrArragon. Avide et prodigue, il prenait aux uns pour donner aux autres. — Son bouffon d'une seule fois avait touché deux cent mille livres. — Puis il aimait les châteaux aux tourelles anciennes — et faisait creuser ces dentelles de pierre que les églises du XIV et du XV« siècla jetaient comnie un mantelet sur leurs épaules . Il aimait les précieux manuscrits, les brillantes enluminures, les miniatures à fonds d'oi*, et il jettait Tor aux architectes et aux artistes. — Or, cet or il fallait le prendre quelque part, et le bon gouverneur du Languedoc le prenait où il le trouvait. — Enfin, il venait d'avoir une dernière fantaisie non moins coûteuse et bie^n autrenient folle que les autres, à soixante-six ans il. avait épousé une enfant de douze, la nièce du comte de Foix. llfalLaîl une justice à ce pauvre peuple. Le roi tandis qu*il était retenu pendant douze jours à Montpellier parles vives et (risques demoiselles du pays auxquelles il donnait, dit Froissard, — *• annelets et fermaillets d'or, ordonna d^arrêter et de faire le procès de Betisac. — Betisac était, lieutenant du duc de Berry, il

fut reconnu coupable et condamné à être brûlé vif. Le roi quitta son liarerii de Montpellier pour l'aller voir brûler vif à Toulouse. Le duc de Berry, le véritable dilapidateur, senti t-U la chaleur du bûcher ? — J'en doute. Pendant qu'il était en train, le bon roi Charles qui venait de faire jusiice^ fit faveur, il accorda aux abbayes de filles de joie, que leurs pensionnaires ne portassent plus de costume, sauf une jarretière d'autre coiUeux' que leur robe au bras. Comment n'eû^on pas adoré un pareil roi, qui brûlait les voleurs et qui habillait les filles de joie comme les honnêtes femmes ? Il était si las de fiStes, .qu'il évita xbeUee qu'on 'Vm|)9èpa* rait À son retour. -^ Sa rentiée fut teat simplement un steeple-chase. Il gagea avec son frère que partant au g»lop eB même temps que lui, il arriverait avant lui.' ', Ce fut le roi qui gagba. Pauvre roi, ce fut sa dernière chance au jeu. A vhig^ deux ans il avait tout osé ; à vingt^deux ans la tête était oiorteet le iaoBprlriââ. A vingt-trois il était fou» 8és deux weloe prii^oi le reyauntp. Ltek, qtfll vèonudil de faire duc d'Orléans, prit ea fentne. Il eet vrai que la prenait à peu pi^ée qm iroa3ad(l. Par naalbeur le beau jeune prinee ne se cootenia point de M feminede 40a {Mre Ois^tes^le^fatt^ Il fdï efleolit ctllle de SQO cottsin Jean de BovgOgne.

291 LB MOJNTE-CRISTO. L'anecdote esUelle vraie? On dit qu'un soir que Jean de Bourgogne et Louis d'Orléans avaient soupe ensemble, il passa une singulière idée dans l'esprit fantasque du jeune prince. ^ C'était de faire voir au mari le corps de sa femme moins la tête. Ce corps était charmant, et Jean de Bourgogne envia fort le bonheur du duc d'Orléans. Delacroix, Eugène, a fait un charmant petit tableau de ce fait qui n'a jamais acquis une valeur historique, et auquel on attribua cependant la mort du duc d'Orléans. Nous croyons que les causes d'antagonisme politique étaient suffisantes entre les deux princes sans qu'on y mêlât une jalousie amoureuse. En somme, les deux cousins étaient fort brouillés, lorsque le vieux duc de Berry, croyant faire merveille, décida le duc de Bourgogne à faire une visite à Louis d'Orléans. Celui-ci était malade à son château de Beauté, charmant séjour, connue l'indique son non, perdu dans les replis de la Marne, belle et dangereuse rivière sur les bords de laquelle Frédégonde eut un palais, et du sein de laquelle un pêcheur, raconte Grégoire de Tours, retira le corps du jeune fils de Chilpéric noyé par sa marâtre. C'était à la fin de l'automne, les feuilles tombaient. C'est l'époque des sombres pressentiments ; Louis avait été visité de l'esprit de Dieu, depuis quelque temps il pensait beaucoup à la mort. Il avait de sa main et fort chrétiennement fait un testament où il recommandait ses enfants à son ennemi le duc de Bourgogne. Il y demandait d'être porté à son tombeau sur une claie couverte de cendres. II avait non-seulement eu des pressentiments, mais une vision. Une nuit que, logé au couvent des Célestins, il allait à Matineà, il rencontra la mort en traversant un dortoir ; l'ange sombre tenait une faux à la main, et avec cette faux elle lui fit lire sur la muraille cette inscription latine : Juvenes ac senes rapio. Ce fut dans ces circonstances que le duc de Berry eut l'idée de réconcilier ses deux neveux. On était au conunencement de novembre. Il conduisit le duc de Bourgogne au château de Beauté, où Louis le reçut courtoisement, puis il les fit communier le 20 et les invita à dîner pour le 22. Le 20, ils avaient partagé l'hostie, le 22, ils partagèrent le repas. Depuis le 17, le duc dQ Bourgogne avait tout préparé pour l'assassinat du duc d'Orléans. Je ne sais, chers lôcteura, si ce que j'ai vu il y a deux ou irois ans existe encore aujourd'hui, au milieu des bouleversements dont Paris est le théâtre. Ce que j'ai vu c'était une petite tourelle qui s'élevait au coin de la vieille rue du Temple et de la rue des FrancsBourgeois. Cette petite tourelle, légère, élégante, gracieuse, et qii

contrastait fort avec la lourde maison à laquelle elle était accrochée, cette petite tourelle noire et lézardée aujourd'hui, était blanche et neuve lorsqu'elle vit s'accomplir l'événement que nous allons raconter. Elle fermait de ce côté le grand enclos de l'hôtel Barbette, occupé à cette époque par la reine Isabeau. Il s'élevait dans un quartier peu fréquenté à cette épo-* que, hors de l'enceinte do Philippe- Auguste et entre les deux juridictions de la Ville et du Temple. Il avait été bâti par le financier Etienne Barbette, dont il avait gardé le nom. Etienne Barbette était maître dé la monnaie sous Philippe-le-6el, le roi de France qui ait le plus travaillé à la monnaie de son pays, non pas pour la rendre meilleure et plus pure, bien entendu. En général, lorsqu'on refond les monnaies, ce n'est point pour en enlever Talliage. Cet hôtel, quatre-vingts ans après la mort d'Etienne Barbette, appartenait à un autre parvenu, Au grand maître Montaigu. * Montaigu était des bons amis de Louis d'Orléans. Ce dernier obtint de lui qu'il cédât son hôtel à la reine Isabeau, qui détestait l'hôtel de Saint-Paul, où elle était sous les yeux de son mari. Tout au contraire, la voluptueuse allemande adorait son petit logis ; elle l'avait embelli à l'intérieur, agrandi au dehors, étendu jusqu'à la rue de la Perle. Elle y éta|t accouchée, le 10 novembre, d'un fils qui était mort en naissant ; le peuple avait fort murmuré ; on la savait depuis fort longtemps éloignée de son mari, et Ton avait fait au duc d'Orléans les honneurs de cette intempestive fécondité. On avait été jusqu'à faire un crime à la mère de cette douleur ; on avait trouvé qu'elle avait plus pleuré cet enfant qu'on ne pleure un enfant d'un jour. , C'était injuéte, un enfant n*a point d'âge pour la mère ; c'est son enfant, c'est-à-dire la chair de sa chair, voilà tout. Nous avons dit que, dès le 17, Jean de Bourgogne avait décidé l'assassinat du duc d'Orléans. Depuis longtemps il le méditait. Dès la Saint-Jean, c'est-àdire quatre mois auparavant, il cherchait dans Paris ime maison pour y dresser son guet-apens, un de ses agents était en course à cet effets et, comme cet agent était clerc de l'Université, il donnait pour prétexte à cette location, le besoin qu'il avait d'un magasin où mettre le vin, le blé et les autres denrées que les clercs recevaient de le\ir pays, et avaient le privilège de vendre sans droits. Le 17, la maison était trouvée et livrée. C'était la maison de l'image Notre*Dame,,Vieille-Rue-duTemple, en face de l'hôtel de Rieux et de la Bretonnerie, ainsi nommée d'une image de la Vierge incrustée dans une niche au-dessus de la porte. L'homme qui devait frapper était un valet de chambre du roi ; l'histoire n'a pas conservé son nom. L'homme qui devait trahir était Raoul d^Auquetonville, ancien

général des finances que le duc avait chassé autrefois pour malversation. Le 20, nous l'avons dit, les deux princes avaient communié à la même hostie. Le 22, nous l'avons dit encore, ils avaient dîné à la même table. Le mercredi 23 novembre, le duc d'Orléans avait soupe chez la reine, et soupe gaiement, afin d'adoucir sa douleur, dit le religieux de Saint-Denis, dolorem studens mitigari; lorsque tout à coup le valet de chambre du roi, celui qui s'était chargé de trahir, vint dire au prince que le roi le demandait à l'instant même. Le duc avait six cents chevaliers qu*il pouvait réunir, et dont il pouvait se faire une escorte dans les occasions d'apparat; mais pour aller chez la reine, visite mystérieuse, il ne prenait d'ordinaire qu'un ou 'deux pages et quelques valets. Aussi, l'assassin avait-il compté sur cette solitade, el avait-il décidé que ce serait A la sortie du duc d'Orléans

LB MONTB-GRISTO. t93 de rhôtei Barbette, qu'il accomplirait son crime. Il était huit heures, lorque cette fausse nouvelle, qu'il était attendu par le roi, parvint au duc d'Orléans. De l'hôtel Barbette à Thôtel Saint-Paul, il n'y avait qu'un pas, aussi le duc d'Orléans, comptant revenir chez la reine, y lais8a-t*ilune partie de sa suite. II. sortit, n'emmenant avec lui que deux écuyers montés sur le méine cheval, im page et quelques valets portant des torches. C'était de bonne heure pour un homme de cour, habitué, comme le duc d'Orléans, à faire de la nuit le jour, mais c'était tard pour ce quartier sombre, solitaire et re* tiré. Cependant, il ne songeait à rien, où s'il avait * quelque pensée, c'était une pensée joyeuse. II s'en allait par la Vieille-Rue-du-Temple, un peu en arrière de ses gens, chantonnant à demi-voix ime gaie chanson, et jouant avec son gant. Deux personnes le voyaient, et remarquaient ces détails sans se douter que ce joyeux jeune homme, — le duc d'Orléans était jeune encore, ayant trente-six ans à peine, —sans se douter que ce joyeux jeune homme allait au-devant de la mort qui, quelque temps auparavant lui était apparue. Ces deux personnes étaient un valet de chambre de l'hôtel de Rieux , et une pauvre femme nommée Jacquette Griffard, dont le mari était cordonnier, et qui logeait dans une chambre du même hôtel. Elle le suivit quelque temps des yeux au milieu de la nuit, enviant probablement le sort de ce riche qui avait des torches pour l'éclairer dans l'obscurité. Puis comme elle quittait la fenêtre pour aller coucher son enfaht, elle entendit crier : A mort I à mort ! Elle revint aussitôt vers la fenêtre, son enfant entre ses bras. Le prince était déjà précipité de son cheval. Son chaperon avait roulé. Il était à genoux dans la rue, et sept ou huit hommes masqués frappaient sur lui à coups de haches et d'épées. Et lui criait : — Qu'est ceci, d'où vient ceci, que me voulez-vous? Et, pour parer les coups, il mettait sa main en avant. Mais un cqup.d'épée lui abattit la main, — un coup de hache lui fendait en même temps la tête. Alors il tomba; mais on continua de frapper. La pauvre femme, qui voyait cette boucherie, criait, de toutes ses forces : au meurtre 1 Un des assassins tourna la tête, la vit à sa fenêtre, et, avec un geste de menace : — Tai&-loi, lui dit»il, vilaine femme. Elle se tut, épouvantée, mais continua de regarder. Alors, de l'image Notre-Dame, elle vit sortir un homme de haute taille, avec un chapeau rouge abaissé sur les yeux, qui se pencha vers le duc, et, après l'avoir examiné avec soin, dit: — Eteignes tout et alle^-vous en, il est mort. Pour plus grande sûreté, un des assistants lui donna encore un coup de

masse, mais il ne fit aucun mouvement. Mais, près de lui, un enfant^ tout ensanglanté, se souleva, et, sans penser à lui-môme : -- Ah I monseigneur mon maître, dit-il. Un coup de pommeau d'épée le recoucha mort à côté du mort. C'était le page, un blond enfant d'Allemagne donné au prince par Isabeau. L'homme au chaperon rouge avait eu raison de dire qu'on pouvait éteindre les torches et s'en aller. Il était mort en effet, et bien mort. Le bras droit était coupé à deux places, au poignet et au-dessous du coude. La main gauche était détachée et avait volé à dix{)as de là ; la tête était fendue à deux places, de l'œil à l'oreille en avant, et derrière, d'une oreille à l'autre. La cervelle en sortait. Au milieu de la consternation et de la terreur générale, ces pauvres restes furent portés le lendemain à l'église des Blancs-Manteaux. Et maintenant pourquoi la France a-tr-elle tant aimé et tant regretté ce beau prince? Qu'avait-il fait, le débauché, l'amoureux, le prodigue, pour mériter une pareille affection ? Vivant, il avait terriblement vexé le peuple et avait été bien souvent maudit par lui. Mort, tout le monde le pleura. La France la première. — Si Ton me presse d'expliquer pourquoi je l'aimais, dit Montaigne, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui ; parce que c'était moi. Interrogeons la France à l'endroit de son deuil, elle répondra comme Montaigne : — Je l'aimais. La France, si souvent marâtre, fut pour lui tendre mère. Elle aima celui-ci, mêlé de bien et de mal qu'il était, et quoique ses défauts et ses vices l'emportassent sur ses vertus. Il faut dire que ses défauts étaient charmants et ses vices aimables. L'esprit était léger, mais gracieux et doux ; derrière l'esprit était le cœur, un cœur bon et humain. Puis ce fut le père de Charles d'Orléans, le prince poète, le prisonnier d'Azincourt ; ce fut le père de Dunois, cet illustre bâtard qui', avoc Jeanne d'Arc, chassa l'Anglais de la France ; ce fui l'aïeul de Louis XII, qu'on appela le Père du peuple. Puis les larmes de sa femme, à qui il avait tant fait verser de larmes, firent beaucoup pour lui; quand on la vit, vêtue de deuil, tenant d'une main sonflls,lde l'autre Dunois, demander justice au roi, à la France, à Dieu, tous les adsiçtants éclatèrent en sanglots. Les pleure appellent les pleurs. Et moi-même, après cinq siècles, ce n'est point sans unf certaine tristesse que je regarde ces ruines , mutilées comme celui qui les a bâties, ces tours sont ouvertes comme l'était son front ; ces murailles sont trouées comme l'était sa poitrine ; ces débris sont dispersés comme cette main, ce morceau de bras et cette cervelle qu'on ne rejoignît que le lendemain au pauvre corps auquels ils avaient appartenu. C'est que celui qui a renversé ce château, qui a éventrè

ces tours était un rude lutteur. Lui aussi, avec sa robe rouge, s'est penché sur le cadavre de la féodalité qu'il avait égorgée, et, comme Jean de Bourgogne, il a dit : — Eteignez tout, et allez-vous en I Elle est morffe. Ce lutteur,* c'était le cardinal de Richejîeu. Dans notre prochain niîméro, au lieu de notre vignette habituelle, nous donnerons un dessin du château de Louis d'Orléans tel qu'il est aujourd'hui. Puis, peut-être trouverons-nous encore quelques niQts en dire. A{<Gx, Dumas,

The text on this page is estimated to be only 19.30% accurate

291 Lji MdWTE-CWSTQ. ALFRED M MUSSET. ETUDE.

Alfred de Musset est un de ces tommes que l'on ne juge bien qu'en prenant le jugement qu'il porte sur lui-même et en revoyant ce jugement article par article; voilà pourquoi nous sommes ôfilige de riiulliplîer les cifafioîis. Au reste, il y à dans les passages que nous citous de toiles beautés que nos lecteurs n'ont pas à s'en plaindre. Puis, nous écrivons pour cette jeunesse qui nous suit ; qui admire* de Musset et qui a raison de l'admirer, — comme poète; — donc, ce n'est jas.légèrement que nous voulons parler d un des beaux génies de notre époque. —Tout au contraire de notice illustre ami Lamartine, qui avoue n'avoir jamais lu de Musset , nous Tavons , bous , non -seulement lu, mais étudié; car nous n'avons pas voulu que cette espèce d*antipathie que nqus. inspirait Je caractère de l'homme réagit sur les œuvres du poète« Nous allons donc laisser parler de Musset en prose et fin ver&. Il est un de ces rares privilégiés, oiaUres dans les deux langues. C'est lui qui raccHite. « Tai à raconref â quelle occasion je fus xxris d'abord de la maladie dû siècle. » J'étais à table à un graâd souper, — après une mascarade,— autour de mqi, mes amis richement oostumès, de tous côtés des jeunes gens et des femmes, tous étiucelant de beauté et de joie ; à droiteet à gauche des me^s exquis, des ilacous^ des lustres, des fleurs ; au-^dessus de ma tête, u» orchestre bruyant, et eu face d^ moi ma maitresse, — créature superbe qup j'niolâtrais. » J'avais alors dix-neu^ aus ; je n'avais éprouvé aiio^û malheur ni aucune maladie, - j'étais d'un caractère à la fois ha\Uain et ouvert, avec toutes les espéxp^ees et un cœur débordant. Les vapeurs du vin fermentaient dans mes veines, — c'était. un de ces moments d'ivresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend , vous parle, de .la bien aimée. — La nature entière parait alors comme ujîjç pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gravé le nom mystérieux. On embrasserait volontiers tous ceux quon voit sourire, et on se sent le frère de tout ce qui existe. Ma maltresse m'avait donaé rendez -vous pour la nuit, et je poitais lentement mon verre à mes lèvres en la regardant, » Comme jç me retournais pour prendre une assiette, ma fourchette tomba; je me baissai pour la ramasser, et ne la t^rouyant pas d'abord, je soulevai la nappe pour voir où elle avait roulé^ — j'aperçus alors sôus la table le pied de ma maîtresse qui était posé sur celui d'un jeune homme, assis à côte d'elle;* leurs jambes étaient croisées et entrelacées et ils les res3erraieut doucement

de temps en temps. » Je me relevai parfaitement calme, demandai une autre fourchette et continuai à souper. — Ma maîtresse et sou voisin étaient de leur côté très tranquilles aussi, se parlant à peine et ne se regardant pas. — Le jeune homme -avait les coudes sur la table et plaisantait avec une auti^e femme qui lui montrait son collier et ses bracelets, — Ma maltresse était immobile, les yeux fixes et noyés de langueur. Je les observai tous deux tant que dura le repas, et je ne vis ni dans leurs yeux ni sur leurs Visages rien qui pût les rahir. Alafin, — lorsqu'on fut au dessert, je fis glisser ma serviette à terre et m 'étant baissé de nouveau ie les retrouvai dalifi la mémo positidrt, étmlteitlenl lïçà l'un i ;r'autre. » J'avais promi^à ma maîtresse dé la ituiiôtieï eè soir-là chez (rile. — Elle étaîl 'fente, et par éousècpient fôtt libr^. — au moyeft d'uti vieux p^rtttt qitf l"accoittpagh«rt et luî servait de chaperon. — Coittme Je tfâversais te pértotyle, enem^appéla: » AftoftS, Obt»ve, me dit-e^lte, (nattons, tàe voîlà. ^ — Je me tnîs à rire et sol*tîb sani i»èpon<Ire. ** Au bout de quelques pas, je m'assis sur une borne. Je ne sais à qum je péûsais, -** j'étaî*' ccrtûmè abruti et devenu idiot pal- rinfldeMté de cèftte femme édrû je li'atate Jamïiîs été jateujk et sur laqniélle je n'avarâ^ jâftMris xonçu uh soupçon. » Ce ^ùe je vehaîs de voif ne me Mssatrt aucfcm doute, je dertiéutïil comme étourdi d'un tùxip de massue et ne me rappeîle rien dé ce qui se pa^a en moi durant le temps que je restai sûr cette tn)rne^ sinon que regardant machinalement le ciel, et voyant une étoile filer, — je saluai celle lueur fugitive où les poêles voient un monde détruit et lui ôlai gravement mon chapeau.» Voilà le récit matériel et en prose de ce qui s^est passé. Maintenant, si vous voulez ^^oir une idée de la blessure que cette trahisoù fait dans Pâme déjà malade du poète, lisez cette lameatatien en yers. Elle est adressée à î^amartine, et Lamartine ne l'avail pas lue ; plaignons -le. 4- ¥ iiéiUque le gtàà^ Bvr^ tItaU ^ume^ tlà^l9Mi« fit (dicrdher tiir to nersi|ucâqiie plains iaiirttiiid Oii flmff ep képwi soo immortel jeogut ; Comme il était assis aux'i^eAs de sa HAltf eiee, Pâle fii d(^ toiurné du cOtt^ do)a Grèce, Celle qifil appelait alors sa Guiccioli Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui. Afek-vcmii dé c^ 4élilpê éoiMrvtS lA inémeiiY, Uflisrtitef et ces -wh au {Ukioe dfeS'proMHfB. Vous souvient-il encore qui les avait écrits? Vous étio« jeiHiO,' aWi^t voSs>, potoe ôlière^lotm; Vous veniez d'essayer pour la première fois Ce beau luth ç^ploré qui vibre eous vos doigts. La Musc, que le ciel vous avait fiartcéo, Sur votre front' r(^veur chôrdian Votre pensée ; • Vous ne connaissiez pas, noble fils de là Francfe, Vous ne connaissiez païï, sinon piif

la sotrffrtncé, Ce subline orguelAefiDc à qui vbaé 6(*tivië*. De quel droU osiez- vous riAierdetct leplaift^e? Quel ftl^le Gaaymède à ce 0!ea.voi»|K>ttaiC? Presseutiez-vous qu'un jour voue le ^Murrieai Moindre, Celui qui de si haut alors vevfi éooutidt ? Non, vous avioz vingt ans, et le cœur vous l)attait. Vous aviez lu .Lara, Manfred et/« Corsaire, Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs ; Le souffle de Byrôn vous soulevait de ferre. Et vous alliez à Itri, porté par ses dôtileurs ; Vous appeliez de loin cette Âme désolée, Pour gravd qu'il vonis porftt, vous lé sântiesi aldi. Et comçie le .torrent dans la v^rte vallée, L'écho de sou g^nie en yq^s ç^vAit gémi* , Kt luî, Itii dont TEtirôpc' encore tout àrméé Ecoutait en tremblant les eAUvâgés conoèrte; ' Lui, qui depuis dix ans fayait sa rcnomiii^e. fit de sa selilude einptissaH l'uiilTerf ;• Lui, le grand inspiré de la mélancolie. Qui, las d'être euvié, se e^ngeait (fi martyr ; Lui, ie dernier amant de la pauvre Italiei* Pour pon dernier exil.s*apprétaot à ptixUti ,

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

LE MONTE-CRISiTO. m> Lui, qui se rassasieide la grandeur humaine, Gomme un cygrne à son cftant sentant sa tiiort pvoclrtfftie, Sur terre, autour de lui. ctterchaitponr qni mdurli^. H écouta les vers que Usait sa maîtresse', Ce doux salut lointain d*un jeune homme incoiiuu ; Je ne sais st du style il comprit la richesse; Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse. Ce qui venait du cœur lui fût le bienvenu. Poète, maintenafit que la Muse fidèle. Par ton prodigne amo«f sftre d'Mre immûrlelle, De la verveliie en fleurs t'a couronné le front, A ton tour, rerois-moi comme le grand Byron. De f égaler janMis, je n'm pas l'ospéraoee) Ce que tu tiens du eiel, buI ne uto l'a promis; Mais de ton sort au mien plus grande est la distance, Meilleur en sera Dieu, qui peut nous rendre amis. Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges, El je ne songe point que tu me répondras; Pour être proposés, ces Illustres échanges Veulent être sigtïés d'un nom que Je n*ai pas. J'ai cru pendant longtemps que j'étate las dtf mondée, J*ai dit que Je nittifis <îrdytAt avoir dottté, Et j'ai pris devaBi mol poBf me »ilt ppoftinie, Non oQBibre, qui passait pleine de tanité. Poète, Je t'écris pour te dire que }'aii«««< Qu'un rayon de soleil est tonîbé jusqu'à mM> Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême, . Les pleurs ([ue je versais m'ont fait penser à toi ! Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse. Ne sait par cœur le chant des snnants adorés Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré ? Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse? Ft q\il n'asanglotté sur ces divine sanglots, Profonds comme le ciel et purs cbMtné les flots? Hélas t CCS longs regret^des stnour» moMotigèret;. Ces ruines du temps qu'on trouve à cha(|iie pas. Ces sillons infinis de lueurs éphémères, Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas? Quiconque iuma jamais porte une cicatrice; Chacun Va dans le sein, toujours prête à s'ouvrir; Chacun la garde en soi, cher et secret supplice, Et mieux 11 efet ftrappé, mohis tl en veut guérir. Te le dirah-Je, à toi, chaiit^ de ht 8oafflrane<7, Que ton glorieux mal. Je Fai souffert «vt&Af Qn^uu instant, oomme lof, dievâmt q^ crol immense, J"ai serré dins mes bras la vie «t l'espérance. Et qu'ainsi que le tien, mon rêve s'est enfui? Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embrumée. Endormi comme toi dans la paix du bonheur, Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,r ^ J*al cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur? Te dirdi-Je qu'un soir, resté* Seul sur Ta terre. Dévoré comme loi d'un affreux souvenir, 0 Je me sois étonné de ma propre

misère. Et de ce qu'un enfant peut souffirlr sans movrîr t Ohl ce que j'ai senti dans cet instant terrible, Oserai* je m'en plaindre et te 10 racontera Gomment expUiiucraiS'ie une peine indicibleV Après toi^cvant toi, puis-je encor le sentir? Oui, de ce jour fatal plein d'horreur et de charme. Je veux fidèlement le faire le récit; Ce ne sont point des chants, ce fie sont que des larmes, £i je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit. Lorsque le labo«re<ir, regagnant sa chaomiéiie, Trouve le soir son champ rasé pur le totineiré, 11 croit d'abord qu'un rêve a faSciné ses yeux, El doutant de son rêve, interroge les eieux. Partout la nuit est sombre et la terré enflammée , Il cherche autour de lui la place accoutumée Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert. 11 voit un peu tfè cendre au milieu d'un désert. Les enfants demî-ntis sortent ^e la bruyère Et viennent lui conter comment leur pauyre mèrlê Est morte son6 le diaume, avet; des cris, affireux ; Et maintenant, ati loin, tôttt est silencieux. Le misérable écoute et èomprend sa ruine, 11 serre, désolé, ses fils sur sa poilrine; II ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main, Que la faim pour ce soir, et la xaoT\ pour deipaio* Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ^ Muet et chancelant, sans force et sans pensée^ Il s'assied à Tècart, les yeux sur rboriaton. Et regardant s'ionfiUr sa moisson consumée. Dans les noirs tourbillons de l'ép^se fumée, L'ivresse du malheur emporte ^a raison. Certes, nôvigeûBSiofispaûdu? dispénséf éte-tdat oé délbut, et ne commeneeir notfe dtatioû (^*atu vers suivants, puisque les vers suivants renjrent seuls dans notr0 sfijet. Mais comment élaguer volontairement de pareils yers, quand la bouche qui les dicta est muette, quand la lyre Qui les accompagna est brisée. Pauvres chers enfeints c^t^i iHe lisez, et qui cherchez un en«eigïïement dans ce que j'écris pour vôuâ, ne dédaignes pas cette langue m^qtie que Ton appelle la poésie. Âsl^ez vous parleront le jargon de la politiqu'O ou l^àrigot de la ^our8e ; lise» des vers ; la poésie, c'est le printemns'^ là j>oésie, e*es! la jy^unesse ; la poéâié, c*e*t t*àiïiûur; c'qst ' phxt qtte tout cehi ^tiand ce n'efst pas tout Cela, ô*6ôt lâ dotileiur, et la douleur est sainte ; c'est la fille alnéè de piéU ; la charité, Pipspé^aûce et la foi né viennent (Ju^après elte. Voici donc les vers par lesquels, pettt-ét^, nous auriôn^s * iû côiximeno«r : Tel, lorsqu'abandonné d'une iaâdèle amante^ Pour la première fois j'ai coqh^ la d0nle»r»r Transperce toat à coup d'une f èche sanslanlci^Seul je me suis assis dans la nuit de mm &snm> Ce n'était pas au bord d'ua laa au lUèt linpld^^ Ni sur l'hei be fleurie au penchant d s o^leaux i Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vite» Mes sanglots étouHés n'éveillaieût peint d'éelusffi

C'était dans une rue obscure et tortueuse De cet Immense égoût qu'on.aiipeHe J^rts (Autour de moi criait cette feule, rai^lense Qui des infortunés n'entend jamais les sris ; Sur le pavé noirci, les bla&rdes lanternes Versaient un jour douteux plus triste que la timty Et suivant au hasard des feux vagues et terae^^ L'honune passait dans reqibre> «àla«l où va le èfoM. Partout reteniâssait conune une jeleëtrav^»;. C'était pn février^ au tenps dii earaivral* Les masques avinés, se croisant dans la fange. S'accostaient d'une iii|Ére et é\m reft^ln banal. Dans un carrosse eiivert, ime troupe entassée Paraissait par moBMmts 8<ms le eiêt^vieut. Puis, se perdait au loin dams la vUle Ins^sée, Hurlant un hymne impv sous la réside en fea^. Cependant les vieillards, les enfants et les feBnMfey Se barbouillaient de lie a^ fend des caberefs» Tandis que de la nuit les prêtresses inttiMe Promenaient çà et là leurs spectres îAquIet». On eût dit un portrait de la débauche antiipie. Un de ces soirs fameux, cher au peuple fomani^ Où des temples secrets la Vénus liapudifiie Sortait échevelée, une torche à la mam. Dieu juste! pleurer seul par une aiuftparaiHet 0 mon unique amour, que vaus avais^l^ faitt Vous m'avez pu tromper, voun qui Jurits la iipik$ Que vous étiez ma vie et qite Dieu le Sttvail ! t

JW LE MONTE-CRISTO. Oli 1 toi, le savais-tu^ froide et cruelle amie. Qu'à travers cette honte et cette obscurité. J'étais là, regardant de ta lampe chérie Comme une étoile au ciel la tremblante clarté ? Non, tu n'en savais rien, Je n'ai pas vu ton ombre ; Ta main n'est pas venue entr 'ouvrir ton rideau. Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre, Tu ne m'as pas cherché dans cet aCTreux tombeau t Lamartine, c'est là, dans cette nuit obscure. Assis sur une borne au coin d'un carrefour, Les deux mains sur mon cœur en serrant ma blessure, Et sentant y saigner un invincible amour ; C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse. Au milieu des transports d'un peuple furieux Qui semblait en passant crier à ma Jeunesse : Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux r C'est là, devant ce mur où j'ai frappé ma tète. Où J'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu. C'est là, le croiras-iu, chaste éi noble poète ? Que de tes chants divins Je me suis souvenu. J'ai mis exprès eu face l'un de Tautre les deux miroirs destinés à refléter la même douleur ; la prose, les vers. Eh bien, ne vous semble-t-il pas que cette douleui' en vers est plus grande, plus plaintive, plus désespérée. . En^tout cas, c'est une permission de Dieu, que ces harpes Eoliennes que Ton appelle les poètes souffrent de pareilles douleurs et jettent de pareils cris. Plus précieuse que cette manne matérielle qui nourrissait les Hébreux au désert, c'est la manne intellectuelle, qui nourrit les esprits dans ce désert du monde, bien autrement stérile parfois que les jSgbl.es de, T Arabie. Ecoutez le poète \ je vous le redis, il ne chantera plus. A toi qui sois aim«r, réponds, amant d'Elvire, Comprends-tu qne l'on parte et qu'on se dise adieu? Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire, Et le cœur le signer, et les lèvres le dire? Les lèvres qu'un baiser vient d'unir devant Dieu ! Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle. Chaque Jour plus profond se forme à notre insu. Qui déracine en nous la volonté rebelle, Et nous attache au cœur son merveilleux tissu ; Un lien tout puissant, dont les nœuds et la trame Sont plus durs que la roche et que les diamants, Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme, Wi la mort eUe-mème, et qui fait des amants Jusque dans les tombeaux s'aimer les ossements. Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace. Qu'il ne fiasse, dix ans, qu'un seul être de deux, Fuis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace, Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux ! 0 poète I U est dur que la nature humaine Qui marche à pas comptés vers une an certaine. Doive encor s'y traîner en portant une croix. Et qu'il faiUe ici-bas mourir

plus d'une fois. ' Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre Cette nécessite de changer de misère, Qui nous fait jour et nuit tout prendre et tout quitter, Si bien que notre temps se passe à convoiter ! Ke sont-ce pas des moris, et des morts effroyables, Que tant de changements d'êtres si variables. Qui se disent toujours fatigués d'espérer, ^ Et qui sont toujours prêts à se transfigurer? Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude! Comment la passion devicnt-eUe habitude? Et comment se fait^il que, sans y trébucher, Sur ses propres débris l'homme y puisse marcher? 11 y marche pourtant, c'est Dieu qui l'y convie ; Il va, semant partout et prodiguant sa vie : Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui. Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui. Son misérable cœur est fait de telle sorte. Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte, Que la mort soit son terme ; il ne l'ignore pas, Et marchant vers la mort, U meurt à chaque pas. U meurt dans ses amis, dans son Ûls» dans son père, U meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère. Et sans parler des corps qu'il faut euEevelir, Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir? Peut-être trouverez-vous que c'est bien grave ponr an pied posé sur un autre pied, pour deux jambes entrelacées vues sous une table en ramassant une fourchette tombée. Mais la question n'est pas là, la douleur est une questionde nerfs. Il ne faut pas demander que tous les hommes l'éprouvent de la même façon : « Coupez la jambe à un Russe, il regardera le chu'urgien en fumant sa pipe ; ouvrez un panari à un Italien, il poussera des cris d'écorché. Notre poète a prodigieusement souflfert, puisqu'eu prosç ou en vers il a écrit ce que vous venez de Ure. Maintenant, voyons où Ta conduit cette douleur. Prenez garde, ce que vous alle« Ure ce n'est plus de la poésie, c'est de l'histoire;— et il faut qu'en effet vous considériez ce que vous allez lire comme de l'histoire, pour que cette étude que nous faisons vous donne une idée juste du poète, homme et talent. • C'est lui qui va parler. « Tout à coup au milieu du plus noir chagrin, le désespoir, la jeunesse et le hasard me firent commettre une action qui décida de mon sort. » J'avais écrit à ma maltresse que je ne voulais plus la revoir ; je tenais en effet ma parole, mais je passais la nuit sous ses croisées assis sur un banc à sa porte, — Je voyais ses fenêtres éclairées, j'entendais le bruit de son piano, parfois je l'apercevais comme une ombre derrière les rideaux entr'ouverts. •Une certaine nuit quej'étais sur ce banc, plongé dans une affreuse tristesse, je vis passer un ouvrier attardé qui chancelait,— il balbutiait des mots sans suite mêlés d'exclamations de joie, puis il s'interrompait pour chanter. Il était pris de vin et ses jambes affaiblies le

conduisaient tantôt dun côté du ruisseau tantôt de l'autre, il vint tomber sur le banc d'une autre maison en face de moi, là il se berça quelque temps sur les coudes puis s'endormit profondément. » Que* sommeil! me disais-je*, assurément cet homme ne fait aucun rêve, sa femme à l'heure qu il est ouvre peutêtre à son/' oisin la porte du grenier où il couche. Ses habits sont en haillons, ses joues sont creuses, ses mains ridées, c'est quelque malheureux qui n'a pas de pain tous les jours. — Mille soucis dévorants, mille angoisses mortelles l'attendent à son réveil, cependant U avait ce soir un écu dans sa poche, — il entré dans un cabaret où on lui a veudu Voubli de ses maux, — Il a gagné dans* sa semaine de quoi avoir une nuit de sommeil, il V% prise peut-être sur le souper de ses enfants; maintenant sa maîtresse peut le trahir, son ami peut se glisser comme un voleur dans son taudis, moi-même je peux lui frapper sur l'épaule et lui crier qu'on l'assassine, que sa maison est en f^u, — il se retournera sur l'autre flanc et se rendormira. » Et moi, moi, continuai-je en traversant à grands pas la rue,jenedorspas;moiqui ai dans ma poche ce soir de quoi le faire dormir un an, — je suis si fier et si insensé que je n'ose entrer dans un cabaret,— e//e ne m'aperçois pas que

- iJl MONT&-CRISIO. 297 MMJki I* ■ si tous les malheureux y entrent^ c'est parce qu'il en sort des heureux! 0 Dieu^ une grappe de raisin écrasée sous la plante des pieds suffit pour disperser les ^ soucis les plus noirSy et pour briser tous les fils invisibles que les génies du mal tendent sur notre chemin. Nous pleurons comme des femmes, nous soufibns comme des martyrs,— il nous semble dans notre désespoir qu'un mpnde s*est écroulé sur notre tête et nous nous asseyon s dans nos larmes, comme Adam aux portes d'Eden, — et pour guérir une blessure plus large que le monde^ il^uffil de faire un petit mouvement de la main et d'humecter notre poitrine, ^ Quelles misères sont donc nos chagrins pour qu'on les console ainsi ? Nous nous étonnons que la Providence, qui les voit, n'envoie pas ses anges pour nous exaucer dans nos prières ; elle n'a pas besoin de se tant mettre en peine, elle, avec toutes nos souffrances, tous nos désirs, tout notre orgueil d'espiils déchub et Tocéan de mauxqui nous environne, — et elle s'est contentée de suspendre un petit fruit noir au bord de nos routes. Puisque cet homme dort si bien sur son banc, pourquoi ne dormirais-je pas de même sur le mien? Mon rival passe peut-être la nuit chez ma maîtresse, il en sortira au point du jour ; elle raccompagnera demi-nue jusqu'à la porte, et ils me verront endormi, leurs baisers ne m'éveilleront pas et ils me frapperont sur l'épaule; je me retournerai sur l'autre flanc et je me rendormirai. » Ainsi plein d'une joie farouche je me mis en quête d'un cabaret ; comme il était minuit passé, presque tous se trouvaient fermés, — cela me mettait en fureur. Eh quoi, pensais-je, cette consolation même me sera refusée. Je courais de tous côtés, frappant bmx boutiques : — Du vin, du vin ! « Enfin, je trouvai un cabaret ouvert, je demandai une bouteille, et sans regarder si elle était bonne ou mauvaise, je l'avalai coup sur coup, une seconde suivit puis une troisième. Je me traitais comme un malade, je buvais par force conune s'il se fût agi d'un remède ordonné par un médecin squs peine de la vie. > « Bientôt les vapeurs de la liqueur épaisse qui sans doute était frelatée m'environnèrent d'un nuage ; comme j'avais bu précipitamment, l'ivresse me prit tout i coup ; — je sentis mes idées se troubler, puis se calmer, puis se troubler, encore. Enfin la réflexion m'abandonnant, je levai les yeux au ciel comme pour me dire adieu à moimême et m'étendis les coudes sur la table. • Alors seulement je m'aperçus que je n'étais pas seul dans la salle ; à l'autre extrémité du cabaret était un groupe d'hommes hideux avec des figures hâves et des voix rauques. » Us disputaient sourdement sur des

cartes dégoûtantes; au milieu d'eux était une fille très-jeune et tiès-jolie, proprement mise, qui ne pai'aiâsait leur ressembler en rien, si ce n'est par la voix, qu'elle avait aussi enrouée et aussi cassée avec un visage de rose que si elle eût été crieuse publique pendant soixante ans, — elle me regardait attentivement, étonnée sacs doute de me voir dans un cabaret, rar j'étais élégamment vêtu et presque recherché dans ma toilette; peu à peu elle s'approcha en passant devant ma table ; elle^ souleva les bouteilles qui s'y trouvaient, — et les voyant toutes trois vides, elle s'assit ; je vis qu'elle avait des dents superbes et d'une blancheur éclatante ; je lui^ pris la main et la priai de s'asseoir près de moi. — Elle 1^ fit de bonne grâce, et demanda pour son compte qu'on lui apportât à souper. » Je la regardai sans dire un mol. j'avais les yeux pleins de larmes, elle s'en s^jsrçut, -- et me demanda pourquoi? Mais je ne pouvais lui répondre,, et je secouai la tête comme pour faire couler mes pleurs plus abondamment, car je les sentais ruisseler sur mes joues.Elie comprit que j'avais quelque ehagrin secret, et ne chercha pas même à en deviner la cause. Elle tira son mouchoir, et tout en soupant fort gaiement, elle m'essuyai\ de temps en temps le visage... * Vous avez suivi le poète dans les péripéties de sa douleur, vous venez de voir comment il n'a trouvé d'autre remède à cette douleur que l'ivresse brutale du vin bleu dans un cabaret au coin delà rue. Comme le talent est immense, comme la poésie ruisselle partout sous sa main, il vous a montré dans ce bouge, au milieu d'un groupe d'hommes hideux, une charmante fille, très-jeune^ très-jolie^ avec de belles dents ; et comme cette fille est bonne, quand elle a vu qu'il pleurait, elle est venue s'asseoir près de lui, et, moitié triste, moitié souriante, la compatissante Madeleine qu'elle est, elle lui essuie les yeux avec sou mouchoir. Si plie pouvait faire plus pour lui, elle le ferait.-^ Vous croyez «pie l'Enfant du Siècle sera touché de cette charitè^désinitéressée, qu'il va lui prendre ces mains qui essuient les larmes d'un inconnu, qu'il va lui dire un mot qui témoigne de sa reconnaissance ... Non. — Je vous l'ai dit : l'âme est malade, le cœur mauvais. Au lieu de ce que vous attendez, voilà ce qui arrive. « Oui es-tu? m'écriai-je tout d'un coup ; que me veuxtu? d'où me connais-tu? qui t'a dit d'essuyer mes larmes? Est-ce ton métier que tu fais, et crois-tu que je veuille de toi? le ne te toucherais pas seulement du bout du doigt I Que fais-tu là? réponds ! Est-ce de l'argent qu'il te faut? Combien vends tu cette pitié que tu as ?... » -k Lequel des deux croyez-vous qui soit selon le cœur de Dieu , de cette fille qui essaie de consoler cet homme qu'elle ne connaît pas, ou de cet homme qui insulte, brutalise,

humilie celle qui essaie de le consoler? Mais peut-être est-ce parce qu'il est ivre ? Voyons. Un malheur bien autrement grand que le premier arrive à l'Enfant du Siècle: son père meurt. Le cœur deux fois en deuil, il s'ensevelit dans la campagne qu'habitait son père et où i\ a rendu le dernier soupir. tJne fille est venue essuyer les larmes d'amour mondain qui coulaient de ses yeux après la perte de sa maîtresse, un aDge vient essuyer les larmes d'amour filial qui coulent de ses yeux après la perte de son père. Quel sera son remercîment ? Séduire l'ange. Il faudra un long temps, il faudra surtout tm long travail : l'ange est pur. Mais que peut la volonté contre toutes les séductions de l'art €i de la nature réunies ? Laissons parler le poète. Elle s'en alla èwv le balcon, je l'y suivis en silence

The text on this page is estimated to be only 23.54% accurate

298 LE MÔNTË-GRISTO. ,i^A ' f 1 • -' ■••^ • * ■ • TÎI faisait la plus telle nuit du mon Je : Ta Tune se couclïàW et les étoiles brillai^t d'uôe C^arUé pJus viv5 sur mû cîèl d'un azur fon<5é. Pas uû BOttffl« à« vent n'agitait le* arbtes, T'air était tiède et embaumé. » Bile était appuyée sur son coude, les yeux m ciel. Je m'étais pettché à côté d'elle et je la regardais rêver. Bientôt je levai'les yeux moi-mêm^ ; une volupté mélancolique uous enivrait tous deux. Nous respirions ensemble les tièdes bouffées qui sortaient des charmilles. Nous suivioos au loin, dans respace, les dernières lueurs d'une blancheur pâle que la lune entraînait avec elle en descendant derrière les masses noires des marronniers. Je me souvins d'un certain jour que j'avais regardé avec désespoir le vide immense de ce beau ciel ; cô souvenir ïm fit IressailUr, tout éUit si plein maintenant. Je sentis qu un liympe de grâces s'élevait dans moH cœur et que notre amour montait à Dieu. J'entourai de mon bras la taille de ma cb.èi'e maîtresse. Elle tourna doucement la tête, ses yeux étaient noyés de larmes^ son corps plia comme un roseau, ses lèvres e»tr'<>uverteB tombèrent sur les miennes, et Tunivets fut oublié. * L'universr c'est-à-dire ce mauvais passé, cette femme sans cm^i c«tte maîtresse sans foi. Celle-là est aussi chaste que l'autre était impure.*— Ecoutea Vhyrone de bonheur qui s'échappe du cœur du poète: 1^ « Ange étemel des nuits heureuses, qui racontera ton silence ? 0 baiser mystérieux^ breuvage que les lèvres se versent comme des coupes akàrées 1 Ivresse des sens ! 0 volupté I oui, comme Dieu tu es immortelle ! Sublime élan de la crèàtntè, cotnmuniôn universelle des êtres, volwpté trois foi* sainte, qu'ont dit de toi ceux qui t'ont vtotée? Ils Vont appelé*^ passagèi^e, ô créatrice I Ils ont dit que ta courte apparition ilîteminait lenr vie ftigiiivte, parole plus courte elle-même que le sonflle d'un moribbrid, vraie pA^ rôle de brute sensuelk) qui s'étonne de vïvre une heure, et qui prend les clartés de la lampe éternelle pour une étincelle qui sort d'un caillou.— Amour 1 ô principe du monde, flamme pr^ieuse que la nature entière, comme une vestale inquiète, surveille incessamment dans le temple de Dieu l Foyer de tout, par qui tout existe! les esprits de destruction mourront eux-mêmes en soufflant sur toi. Je ne m'étonne pas que Ton blasphème ton nom, car ils ne savent qui tu es, ceux qui croient t'avoir vu en face parce quiU ont ouvert les yeuat;— et quand lu trouves tes Vrais apôtres unis sur la terre dans un baiser, lu ordonnes à leurs paupières de se fermer comme des voiles, afin

qu'on ne voie pas le bonheur. . Mais vous, délices, sourires languissants, premières cçkressep, tutoiements timides, premiers bégaiements de l'amante ; tous qu'on peut voir, vous qui êtes à nous ! étesvous donc moins à Dieu que le reste, beaux chérubins qui planez dans l'alcôve ' et qui ramenez à ce monde l'homme éveillé du songe divin 1 Ah I chers enfants de la volupté, comme votre mère vous aimel C'est vous, causeries curieuses qui sQulevex les premiers mystères, touchers trenablants et chastes encore, regards déjà insatiables qui commencez à tracer dans le cœur, commç une ébauche craintive, l'ineffaçable image de la beauté chérie. 0 royaume, ô conquêtes, c'est vous qui faites les amants, et toi, vrai diadème, toi, sérénité du bonheur, premier regard reporté sur la vie, premier retour des heureux à tant d'objets indiâ^rent», qu'As ne voient plus qu'à travfsrs leur joîe ; premiers pas faits dans la nature à côté d« te blenaîmée ! qui vous peindra? quelle parole exprîmsra jamais la plus faible caresse? <i Celui qui par une fraîche matinée, dans la force et la jeunesse, est sorti un jour à pas lents, tandis qu'une main adorée a fermé sur lui la porte sed^te,' q>ui a marché sans saveir où, regardant les teoie et les plaines^, qm a traTersè une place sans entendre qu'oji hri parlait, qui i'est assis dans un lieu solitaire, riant et pleuriant sans MèoUï, qui a posé ses mains sur* son visage pour y resp^er un ï^te de parfum, qui a oublié tout-A-co»p ce qu'il a fait sur la terre jusqu*alom, qui a parlé aux arbres de la roule et aux oiiseaut qu'il vuy^4 pas^^r, qui, enfin, au milieu dés hommes, s'est monfré un joyeux insensé, puis qui est tombe à ge^ nouîK et qui a remercié Dieu ! celui4à moi!in*a sans se jplaindre : il a- p^dssédé la femme qu'il aimmt. » Ainsi, Dieu soit loué, voilà notre pqète lieufçux : une femme est descendue dans sa vie, un ange plane sur son cœur ; que va-t:il donner, lui, à cette créature céleste, qui. lui apporte non-seulement tous les biens qu'il croyait avoir à jamais perdus, mais tous ceux qu'il igporait, ne les ayaut jamais possédés? — A elle son amour, c'est le moins, sou re3pect, son dévouement, son cœur, son âme, son culte, ^a religion, son idolâtrie I... Voilà ce que vous lui eussiezdpnné,vou^, à cette femme, et moi aussi. '. Lisez les trois lignes suivantes, elles viennent immédiatement après l'hymne de bonheur qui a jailli de l'âme du ^oète. Elles font frissonner par ce qu'elles promettent. « J'ai à raconter maintenant ce qui adtintde mon amour tetdu changement qui se fit en moi. Oneîle raison puis je en donner ? Aucune, sinon que je rar.ente et que je pilis dire : « Il y avait deux jottf s toi plus ni moins que j'étais l'amani ' Ide M»»* Burio», Je sortais du bain à onze heure du soir, et par

une nA4% magnifique je traversais la promenade pour me rendre chez elle. Je me sentais un tel bien-être âè joie dans le corps et un tel contentement dans Pâme ^e je 'santets déjà en n^rchant et que je tendais tes bras au eîel. Je la trouvai au haut de son escalier, accoudée sur la rampe, une bougie par terre à côté d'elle. Elle m'attendait, et dés ■qu'elle m'aperçut coumt à ma rencontre, nous fumes bientôt dans sa chambre et les verroux tirés sui* nous. « Elle me montrait comme elle avait changé sa coiffure et comme elle avait passé la journée à faire prendre à ses cheveux le tour que je voulais, comme elle avait ôté de Talcove un grand vilain cadre qui me semblait sinistre, comme .elle avait renonréîé ses fleurs : il y en avait de tous côtés. Elle me contait tout ce qu'elle avait fait depuis que nous nous connaissions, ce qu'elle m'avait vu so.uffrir, ce qu'elle avait souffert elle-même, comme elle avait voulu mille fois "quitter le pays et fuir son amour, comme elle avait iniaginé |tant de précautions contre moi, qu'elle avait pris conseil Ide sa tante de Mercanson et du curé, qu'elle s'était juré â [elle-même de mourirplutôt que de céder, et comme toutcela Ib'étaît envolé sur certain mot que je lui avais dît, sur tel Tégai*d, sur telle circonstance, et à chaque confidence un îbaiser. Ce que je trouvais de mon goût dans sa chambre, jcé qui avait attiré mon attention pàrnlî les bagatelles dont ises tables étaient couvertes, elle voulait mé le donner, que

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

U HOMTS.CSUSTO. 299 je leix^Qrtaase le soir même et que je le. misse sy* ma cheminée. Ce qu^ello ferait doréxiavaet^ le matin^ le soir, à louie heure, que je le réglà&se à ixmm) {plaisir et qu'eUe ne s6*0eudi»H plt» àe rieny et q\iei^ pto{^o& in monde ne la totiehaîeiit pa*, q«e sî làië Hvâîl fait semblant d'y croiffe, c'était pibiir m'ètoigner, itïais qu'elle voulait être hcuTeuse et se bouoher les dçux oreillea^ qu'elle yenait d'^avoir trente ans, qu'elle n'avait, paa> longtemps à ôti^e aimée de moi, --*: . £t vou&y m-'aimerez-voua longtemps? Estrce un peu wvdi cet! beltea paroles dont tous m'ivpdx si bien étourdie? -^ Et là'dessii^, les cherer l*epï*otHei^ que j^ venais thrd et que j'étais coquet, que je m^étaië trop parfumé au bain ou pas assex, pu pas à sa guise, qu'elle étai]; restée en panfouffles pour que je visse son pied nu, qu'il était aussi hlano que ; sa tnaîD, mais qi^ du re^td eUe n'éfail guère belle, qu'elle ve«iârail Vétre cent foie pltis^ qU'eUè l'avait àtè i qnini» ars. Bt eUe allait et eKê VéhaSt tétile folle d^Mmur, toute vermeille de joie, et elle ne savait qu'imaginer, quoi faite, quoi dire pour se donner et se donner encore, — elle^ oorps et âme, et tout ce qv^'eUe avait. » Avouent que* v6il4 une ehari&aïile page «t stotout uhb charinàHte femme, et que d'une femme pareille, il faut baiâer les pieds nuâ ausëi blancs que ses maiiis. Ecoptea, — le poète continue ; * *■ « • J'étais couché sur le sofa ; je; séhtaiis tot^beV et se détacher de moi une mauvaise' heur6 de ma vie passée à chaque mot qu'^U^ diaaitv te regardais l'astre «de Vaiaouir 6e lever sur n^on champ, et il me sertiblait qu» j'étaciB eottime un arbre plein de sève qui secoue au vent ées feirillès sé(^hes pour se revêtir d'une verdure nouvelle. Elle se mit au piano et mo dit qu'elle allait me jouer un air de Stradella. Taime par dessus tout la musique sacrée» et ce morceau ^u'elte m'avait dégà ebanté m'avait paru tPéB^beau. — fih bien, .âit*elle quwd ellié eut fini, voua vous y êtes bien trompé, l'air est de moi, et je vou$ en ai fait accroire. -- Il est de vous? — Oui \ je voui» al coûté qu'M était de Stradella pour voir ce que vous en diriez, St ne joue jamais ma musique, quand il m 'arrive d'en composer ; mais j'ai voulu faire un essai, et vous voyez cps'lt m'a'réùssi, ptiîéquc vous en étiez la dupe. • Vous vous fussiez jette au cou êe cette femme, vous lui eussiez rendu grâce à genoux de '^ous découvrir en elle tantôt une fleur, tantôt un parfum » tantôt une mélodie ; voue vous fussiez comparé à elle, quelque bon que vous fussiez, et pour l'exalter vous faisant petit. Ecoutez rSnfant du Siéole, voici comment i)

prend îa chose, lui. * ♦ c Monstrueuse machine que l'hommel Qu'y avaît-îl de plus innocent? Tu enfant un peu avisé eut imaginé cette ruse pour surprendre son professeur. Elle en riait de bon cœur en me le disant : mais je sentis tout à coup cmmne un «nuage qui fondait sur moi , r- 3e cbangeai 4» ^iiage. ««Ou'avea-vous, dit-elle, que vous prepd4il ? « • **• Rieû, jou,e-moi cet wr encore une fois^. ' 9 Tandis qu*elle jouait, je me {nromasùjUB de long, en large, Se passais la main sur mon front comme paur en. écarter i^n)rouillard. Je frappais du pied, je haussais leaépaulep de mapïopre démenx^e , enfin ja n^'aasis à terre sur un cousmn qui étail tombé *, elle vint à moi, ^ plua je voulais hitjter avec l'esprit des ténèbres qui me saisissait, ep ee moment, plus l'épaisse nue redoublait dans ma. tête; , > — Vraiment .lui disr-je, vous mentez si bien» quoi, eet air de vous ? Vous savez donc mentir si aisément^ » Elle me re^rda d'un air éionnét Qu'est-ce ^dp^o? âit^ elle. Une inquiétude ine>jprimahle ^peignai* sut ses titwtei assurément elle ne pouvailme croire assea fpu pMr stte faire une plaisanterie véritable d'un reproche aussi simple ; elle ne voyait là de sérieux que la tristesse qui s'emparait de moi. Mais plus la cause était frivole, plus il y avait de quoi surpreoidre. EUe voulut croire un instant que je plaisantais à mon tour; mais .quantd elle me vit t^nqoura plus pâle et comme prêt à défiaiUir, .elle resta ke lèvree outertes, le corps penché comme une atatuie. -* Dieu du ciel, s'écria«t*el)evêst*ce possible?» Attendez, c'est peut-âtk^e TeSet d'une mauvaise ^epeeition. Le ciel le plus pur a ses tempêtes inattendues. Vêyydiis ce qui va suivre. « Le lendemain, Brigitte mr dit TOrame par hasai*d : — p'ai un gros liyre où j'écris mes pm#èe9^ tout» ce qui me ^asse par la tête, je ven'x vous donner à hre ce que j'y ai fecrit de vous les premiers jours où je vous ai vu. Nous lûmes ensemble ce qui me regardait et nous y Hjoutâmes cent folies. Après quoi, je aie mis à feuilleter le livre d'une manière indifférente. Une phrase tracée en gros caractères me satnta auîé yeux. Au 'milieu des pages que je' Retournais rapidement, je Iw distii^ctényent quelques mots qui étaient assez insignifiants, et j'allais continuer quand Brigitte me dit : -î— Ne lisez pas cela. . » Je jetai le livre sur un meuble. 1 — C'est vrai, lui dis-je, je ne sais ce que je fiais. — Le prenez^-vouB au sérieittx? répondit-eile en fîaiit, voyant sans doute mon mal reparaître ; reprenez le livre/ je*^ veux que tous lisiez. — N'en parlons plus, que puis-je donc y trouver de si curieux ? Vos secrets sont à vous, ma chère. » Vous avez vu le jour, vous av^z vu le lendamam, voici quinze jours après. 4• « De rhomnae qui doute à celui qui

renie,, il n'y a guère de distance; tout philosophe est cousin d'un athée. » Je venais à me figurer que Brigitte me trompait, eUe que je ne quittais pas une heure par jour ; «je faisais quelquefois des absences assez longues, et je eonvenaia avee mdf«L même que c'était pour l'éprouver, mais a«fond ce n'était que pour me donner; comme à mon iùsu, sujet de douter et de railler.

300 LE MONTE-CRISTO. • J'avais d'abord gardé pour moi-même les remarques que je faisais ; je trouvai bientôt plaisir à les faire tout haut devant Brigitte ; sortions-nous pour une promenade, cette robe est jolie, lui-disais, telle fille de mes amies en a, je crois, une pareille. » Étions nous à table : — Allons, ma chère, mon ancienne maîtresse chantait sa chanson au dessert, il convient que vous Timitiez. » Se mettait-elle au piano : — Ah ! de grâce, jouez donc la valse qui était de mode l'hiver passé, cela me rappelle le bon temps. » Lecteurs, cela dura six mois ; pendant six mois entiers Brigitte, calomniée, exposée aux insuUes du monde, eut à essuyer de ma part toutes les injures et tous les dédains qu'un Ubertin colère et cruel peut prodiguer à une fille qu'il paie. » * « Posons ici le livre ou plutôt laissons-le tomber. La force nous manque pour assister à cette torture morale imposée froidement par le fort au faible, par celui qui doute à celle qui croit, par celui qui n*aime pas à celle qui aime ! Au reste, deux choses ressortent de ce travail , long mais nécessaire, une maladie deTâme et une maladie de corps. La maladie de l'âme est la cause première, la gangrène vient d'elle. La maladie de Tâme est le doute, la maladie du corps est rivresse. Le doute éteindra Tâme, l'ivresse tuera le corps. Alex. Dumas. [La suite au prochain numéro). LES MOHICANS DE PARIS. CHAPITRE XV. ou MADEMOlSEXiLS ^IFINE REND BANS LE VOULOIR UN URAND SERVICE A SALVATOR. • Le lendemain de ces événements, vers si|: heures du matin, Salvator franchissait le seuil de la porte basse de la maison qu'habitaient, rue de la Bourbe, Jean Taureau et sa rousse compagne, Mi^« Fifine. Bien avant d*arriver au quatrième étage, où était Tappartement du charpentier, Salvator . entendit la mélopée singulière qu'il avait déjà, on s'en souvient, entendue bon nombre de fois, mais particulièrement le jour où il était venu prier Barthélémy le Long de l'accompagner, au château de Very. Mi»« Fifine vomissait contre le charpentier le répertoire de ses imprécations les plus aiguës.; le géant grommelait, comme Polyphème surprenant Acis et Galatée. Et cependant, comme on le verra cette fois, il ne s'agissait point d'amour. Salvator frappa rudement à la porte . M"« Fifide, les cheveux épars, les yeux hors de la tète, les épaules hpr& de la robe, Mii« Fifine débraillée, haletante, rouge ûe colère, ouvrit la porte. — Ah ça, le ne puis donc venir une seule fois ici sans être témoin &e vos disputes, dit Salvator, en regardant sè«vèrement la maîtresse du charpentier. — C'est lui qu'à tort, dit la grande fille. — C'est eUe qu'est ime gueuse, s'écria Jean

Taureau, eu bondissant sur M^® Fifine, et en levant le poing au-dessus de sa tète pour l'assommer. — Allons, allons, dit Salvator moitié riant, moitié sévère, il est encore trop bon matin pour battre une femme, Jean Taureau, on n'a pas l'excuse d'être ivre. — Pour cette fois, monsieur Salvator, rugit le charpentier, je ne puis pas vous obéir; il y a une heure que le bras me démange, il faut définitivement que je la caisse. Jean Taureau était effrayant à voir, sa respiration faisait le bruit d'un soufflet de forge, ses lèvres tremblaient pâles et serrées, ses yeux étaient hagards, injectés de sang et jetaient' des fianunes. U^^ Fifine qui, depuis longtemps. déjà, avait Thabitude de voir le géant en fureur, sentit tout son sang se glacer dans ses veines, elle vit (pie c'en était fait d*6lle, si le commissionnaire n'intervenait pas énergiquement et promptement surtout ; elle s'élança donc vers lui, l'entoura de ses deux longs bras, et le regardant d'un œil plein de terreur, elle lui dit : — Sauvez-moi ; au' nom du ciel, monsieur Salvator, sauvez-ûioi. Salvator se dégagea de cette étreinte avec un geste de visible dégoût. Et disant passer derrière lui la grande fille et s'avançant vers Jean Taureau, et lui saisiasant vigoureusement les deux mains : — Eh bien ! demanda-t-il, qu'y a-t-il encore ? — Il y a, répondit l'hercule, que le regard de Salvator semblait fasciner, il y a que c'est une misérable, une infâme créature digne du bagne et de l'échafaud ; aussi esl-ce Îiour lui épargner l'affront delà place de Grève que je veui 'exterminer ici. — Mais que t'a-t-elle donc fait? demanda Salvator. — D'abord, c'est une coureuse; elle a fait je ne sais quelle nouvelle connaissance dans le quartier, de sorte qu'on ne peut plus l'avoir à la maison. — Quant à cela, mon pauvre Barthélémy, c'est de l'histoire ancienne, et si elle ne t'a rien fait de plus nouveau, tu devrais y être habitué. Oh ! que si, elle m'a fait quelque chose de plus nouveau, dit le charpentier, grinçant des dents. — Que t a-t-elle fait? voyons, parle. — Elle me vole, hurla Jean Taureau. Gomment, elle t'a volé, demanda le jeune homme, . — ' Oui, monsieur Salvator. — Que t'a-trolle volé ? — Tout l'argent d'hier. — L'argent de ta journée ? — L'argent de ma nuit, les cinq cent mille francs de làbas. — Les cinq cent mille francs, s'écria Salvator, en se retournant pour interroger M^i* Fifine, qu'il croyait toujours derrière lui. — Elle les a sur elle, et je voulais les lui reprendre, lorsque vous êtes arrivé ; voila la cause de notre querelle, cria Jean Taureau, tandis que Salvator se retournait. Mais alors tous deux jetèrent un cri en même temps, car tous deux, en mémetemps, s'aperçurent de la disparition de M"« Fifine. Il n'y avait pas une minute à perdre. Aussi, sans échlmger une seule parole, les

deux hommes» se précipitèrent-ils sur l'escalier. Jean 'Taureau tomba plut<)t qu'il n'amva sur la dernière marche,. — Courez à droite, dit Salvator, moi je cours à gauche. Jean Taureau'se dirigea à toutes jamoes du côté de l'Esplanade de l'Observatoire. Salvator, en deux sauts, se trouva au bout de la rue de la Bourbe, dominant à la fois trois côtés : le chantier des Capucins à droite, devant lui la rue Saint- Jacques, et derrière lui le faubourg. Il regarda aussi loin que son œil put voir, mais à celle heure matinale la rue était déserte et les trois quarts des boutiques encore fermées ; M"« Fifine s'était sauvée avec une rapidité prodigieuse, ou elle s'était réfugiée dans quel que maison voisine. Que faire, où aller ? Salvator en était là de ses recherches, quand une laitière installée au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue de la Bourbe, au coin de la boutique d'un marchand de vin, lui cria : — Monsieur Salvator ! Salvator s'en tendant appeler se retourna.

LE MONTE-CRISTO. 301 — Que voulez-vous ? demanda- t-il. — Vous ne me reconnaissez pas, mon cher monsieur Salvator? demanda la laitière. — Non, répondit celui-ci en continuant de regarder un peu de côté et d'autre. — Je suis Maguelonne dô la rue aux Fets, dit la laitière, le commerce des fleurs n'allait plus, je me suis mise à vendre du lait. — Je vous reconnais maintenant, dit Salvator, mais pour le moment je n'ai pas le temps de pousser pluà loin la reconnaissance. Avez-vous vu passer une grande flUe blonde? — - Coursait oomme une dératée, oui. -' Quand cela? — A l'instant. — Onel chemin a-t-elle pris? — La rue Saint-Jacques. — Merci I dit Salvator en prenant son élan dans la direction indiquée. — Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! cria la laitière en se levant et en courant vers luL — Mais je n'ai pas le temps, vous dis-je. . . ~ Attendez un moment, dit la laitière, que lui voulezvous ? — Je veux la rattraper. — Et où allez-vous pour cela? — Tout droit devant moi. — Vous n'avez pas loin à aller, alors. , — Vous savez donc où elle est entrée? demanda Salvator. — Oui, répondit la laitière. — Alors, dites vite, où cela? ' — Là où elle va tous les jours, sans que son homme le sache, dit la laitière en désignant du doigt, sous les numéros 297 et 299 de la rue, un corps de bâtiment appelé, dans le quartier, le PetiIrBicétre. — Vous en êtes sûre? --Oui. — Vous la connaissez donc? — C'est une de mes pratiques. — Et que va-t-elle faire là ? — Ne demandez point cela à une honnête fille, monsieur Salvator. — Mais eufln, elle va chez quelqu'un? -T Oui, chez un homme de la police — Que vous nommez ? -— Jambassier, Jubassier. . . — Gibassier ! s'écria Salvator. — C'est justement cela, répondit la laitière. — » Ah 1 par ma foi, c'est providentiel, murmura Salvator, je cherchais justement son adresse, et c'est W^^ Fifine Îui me la donne. Ahl M. Jackal, que vous avez bien raison e dire : Cherchezlafefime. Merci, Maguelonne, votre mère va bien ? — Oui, monsieur Salvator, merci, et elle vous est bien reconnaissante de Tavoir fait recevoir aux Incurables, la pauvre bonne femme. — C'est bien I c'est bien ! s'écria Salvator. Et il se dirigea vers le Petit-Bicétre. Il faut avoir vécu dans le quartier Saint Jacques et l'avoir exploré en tous sens, pour connaître le dédale obscur, nauséabond, infect, squalide, que Ton appelait à cette ^pooue le Petit-Bicétre. C'est quelque chose comme les sombres et humides caves de liûc, superposées les unes au dessus des autres. Salvator connaissait Tendroit pour l'avoir visité plus fois dans ses investigations philantropiques ; il lui fut donc facile de se diriger dans ce labyrinthe. Il s'engaga tout

d'abord dans le corps de bâtiment de gauche et monta rapidement les cinq étages. Arrivé au cinquième, c'est-à-dire sous les toits , il aperçut sept ou huit portes percées sur un sale corridor. Il colla son oreille a chacune des portes et écouta. N'entendant aucun bruit, il allait descendre au quatrième, quand, par une ouverture de l'escalier, dont la fenêtre avait été brisée dans un des temps déjà reculés et n*avait point été réparée, il aperçut sur I9 palier du cinÎuième étage de l'escalier de droite la silhouette deM<i« Fine. Il descendit précipitamment les cinq étages, et regrimpant à pas de loup Tautre escalier, il arriva si doucement à la dernière inarche que M"« Fiflne, qui frappait à coups redoublés avec une impatience croissante, ne l'entendit pas. Tout en frappant, elle criait : — Mais, ouvrez donc, c'est moi, Giba, c'est moi. Mais Gibassier n'ouvrait pas, quelque charme qu'il y eût pour lui à entendre italianiser ^on nom. Rentré chez lui àquatre heures du matin sans ddute, rêvait-il encoDe au danger auquel, par le secours de son bon §éîiie, il venait d'èchapner, et se réjouissait il en songe 'être sorti sain et sauf d'un péril aussi imminent qu'inattendu. Il entend frapper à sa porte. Mais Gibassier crut qu'il rêvait encore, convaincu qu'à cette heure matinale, nul ne l'aimait assez tendrement pour lui faire visite, sinon le cauchemar en personne; aussi se retourna-t-il résolument du côte du mur, bien décidé à se rendormir malgré le bruit, et' en murmurant : Frappez I frappez ! Mais ce n'était point là le compte de M"«Piûne. Elle continua en conséquence à frapper à coups redoublés en appelant le forçat des noms les plus doux. Elle était au milieu de ses tendres invocations^ quand elle sentît une main qui se posait doucement, quoiqu avec autorité, sur son épaule. Elle se retourna et vit Salvator. Elle comprît tout et ouvrit la bouche pour appeler à l'aide — Silence, misérable, lui dit celui-ci, à moins que tu n'aimes mieux que je te fasse arrêter et conduire en prison à l'instant même. — Arrêtée, et comme quoi ? — Comme voleuse, dlabord. — Je ne suis pas une voleuse, entendez-vous ; je suis une honnête ÛUe, hurla la drôlesse. — Non-seulement tu es une voleuse et tu as sur toi cinq cent mille francs qui m'appartiennent, mais encore... Il lui dit quelques mots tout bas. La grande fille devint affreusement pâle. — Ce n'est pas moi, dit-elle, cmi l'ai tué, c'est la maîtresse de Croc-en-Jambes, c'est Bébé-la-Rousse. — C'est-à-dire que tu tenais la lampe, tandis qu'elle l'assomaità coup.de chenets; c'est une chose, au reste, que vous éclaircirez ensemble quand vous serez dans le même cabanon ; et, maintenant, est-ce toi qui crieras ou est-ce moi? La grande fille poussa un gémissement. — Allons, dépêchons, dit Salvator, je

suis pressé. Toute frémissante de colère, M"» Fiflne passa sa main sous son fichu et tira de sa poitrine une poignée de bll> lets de banque. Salvator compta. Il y avait six liasses. -^ Bien, dit-il, encore quatre liasses comme celle-ci et tout sera dit. Par bonheur pour Salvator et peutrétre bien aussi pour elle-même, car Salvator n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste, M"« Fifine n'avait aucune arme sur elle. — Voyons, voyons les quatre dernières liasses dît Sal • vator. Fifine fourra en grinçant les dents une seconde fois sa main dans sa poitrine'et en tira deux liasses. — Encore deux, dit Salvator. La grande fille fouilla une troisième fois, et tira une Uasse. — Allons, encore une, la dernière, fit le jeune homme frappant du pied d'impatience. — C'est tout, dit-elle. n y avait dix liasses, fit Salvator. Voyons, vite la dernière, j'attends. — S il y en a une dixième dit résolument MU« Fiflne, je l'aurai perdue en route.

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

.102 Maéemoîselle Joséphine Dumont, dît Salrator, preîie* garde, vous jouez là un mauvais jeu. La çt^nde fllletrôsdaillit en s'entendant nommer de son nom de femîlle . Elle fit semblant de chetcher encore une fois dans sa poitrine. — Quand je vous jure qu'elle n'y est pas, dit-elle. — Allons, vous mentez, fit SaJvator. — Dame, dît-eHe Impudemment, fouillez vous-même. — J'aimôrals mieux perdre les cinquante mille francs que de me risquer à toucher la peau d une vipère comme toi, répondit le jeune homme avec une expression d'indicible dégoût, mais marche devant, et au prochain corpsdé-p»arde on te fouillera. Et il la pouséa du coude vers l'escalier, comme s'il eut craint de la toucher avec la main. — Oh I s'écria-t-elle, tenez, reprenez-lé donc vofre argent, et damnez-vous avec. Prenant alors dans sa poitrine la dernière liasse, elle la jeta avec rage sur le palier. — C'est bien, ^ïl Salvator, et maintenant va-t'en demander pardon à Barthélémy, et n'oublie pas qu'à la première plainte qu'il me fait de toi je te remets entre les mains de la justice. M"« Piflne descendit rescalier en montrant le poing à Salvator. Celui-ci la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les détours sombres du gigantesque colimaçon ; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue, il se baissa, ramassa' la liasse, en sépara dix billets qu'il mit dans son portefeuille, tandis qu'il fourrait dans sa poche les neuf liasses intactes et la liasse écornée. LE MONTÉ-CRI»! 0. r ÂLEXANras Dumas. {La suite au prochain numéro.) p*«I/M0MM8 AUX CONTES. PETIT-JEAN ET GROS-JEAN. (Ôn.) Lorsque Petit- Jean rentra chez lui, il envoya le même petit garçon, qui déjà y avait été, prier Gros-Jean de lui prêter encore une fois son boisseau, ayant quelque chose encore à mesurer. -^ Camoveut, s'écria Gios-Jei^, «Btrce qne je oe l'ai pa» tué? Il faut que je m'en assure. Il porta donc luinaaéffie le boisseau à PeiitnJeaa. II vH tout Taigent que veaait ^e hii fadsucer Taubergiste. •^.Oè ttiM» encore pris tout cet atgent^ lui deméndtf-tîl en ouvrant de grands yeux. — Ecoute, Gros- Jean, dît Petit-Jean, en croyant me tuer, tu as tué ma grand-mère, alors moi j'ai vendu la défunte, et Ton m'en a donné tout l'argent que tu vois. — On t'a donné toukl'axgent que je vois pour ta grandmère? — Oui, il parait que les vieilles fëminea w&ni ii'ès-chères oet(e aoftée. — Bon, dit Gros-Jean, j'ai ma grand-mère qui est idiote; tout le «lOBde dît quel bonheur pour elle, la pauvre chère femme, si elle pouvait mourir. Je vais la tuer et aller la vendre. Et Gros-Jean rentra chez lui, prit la mêjea^ hf^e. avec

laq[QdUe Uavailitoé se» ekenâux edla «rand-^Défe de PetitJean, fendit la tête de sa grand-mère, mit te isèi^ flAM sa voiture, et s'en alla tout droit chez l'apotbîcalre de la Ville la plus proche. Il 9'arrèta devant la boutique, ^ saos descendre de sa voiture. ffh 1 M. Tapothlcaire, erla-t^ii ; eh 1 . . . L'apothicaire était à genout. Que ftiisait^l A genoux? L'histoire ne le dit pas. Jl entendit qu*on l'appelait. ^ C'est bien ! c'est bien ! dit4l, j'y vais ; j'ai fini dans un instant. Mais Gros-Jean était preseé, 11 deecendil) dans aa voiture, et entra dans la boutique par la porte de ta route, Juste au moment où l'apothicaire y rentrait par la porte de l'arrière boutique, — Oueme voulez-vous? mon ami, demanda-t-il à GrosJean. — Monsieur Tapothicaire^ je veta vtHie imidre ma vieille grand-mère , répondit oelui*oi . — Votre vieille grand-mère ? Eh! mon cher amî, que voulez-vous que je fasse d'une pareille idiote. — Elle ne l'est plus, fit Gros-Jean. — Comment elle ne Test plus? — Non, elle est morte. — Le bon Dieu lui a fait une belle grâce, pauvre chère femme. — Ce n'est pas le bon Dieu qui lui a fait cette grdce-lâ, dit Gros- Jean, c'est moi. -^ConoLment, c'est vous? •— Oui, je l'ai tuée. -♦ — Pourquoi faire ? — Pour- vendre son corps un boisseau dlstrgê&t. — Un boisseau d'argent le corps dhine vieiMe fetmne ! — Dam ! c'est le prix que PetitJj^an a vendu celui de sa grand'mère. — Mon ami , dit Tapothioaire, voiua n^ faîte» un conte. — Un conte ? — Oui ; et c'est fort heureux pour vous ; car, ei vous aviez tué votre grand'mère,' comme vous le dites, -*- sans compter que vous ne trouveriez pa$ de son corpsr un petit écu, — les gendarmes vous prendraieotB lie ju^e d'instruction vous ferait votre proeô», -^ le§ juges voua condamneraient, et le bourreau vous guiUùiiaeraH. — Bon ! fit Gro»4eaa, en devenant tout pâte» •<-- Cek se passerait ainsi, dites-vous ? — De point en point. — Vous ne plaisantez pas ? r^ Je ne plaiaantie pas* <^ Votre parcde d'iaonlieur? — Foi d'apothicaire. — Oh ! là là 1 fit Gros-Jean en pemoniaiit ââM sa Toiture. — Heureusement que personne n'a vti la grand*trière. PuU, se retournant vers Tapothiôaire : — Vous avez raùson, dit-il, c'était une farce.^ Et il mit son cheval au §alof , reotm chm tlû, coiM^ha la grand'mé^ dans son lit, detacka uoe fUm du plafond, la lui fit tomber sur la tête, — et sortit en crîam : — p Au BecQur$ t au secoiU"S \ h grand'mère vient d*étre tuée par accident. Et ùommt Gro&4ean n'avait auoia motif de iuer sa grand'mère , qu'eU» était pauvre^ ^e eonâ^quemm^nt il n'en héritait pas, on ne ftt aucune xttcâierclm sur cette mort, la bonne femme ayant d'affleuré quatre-vhxgt-âeox ania, et

ayant par côneéqtient vçcu plus qu'âge de ftemme. Mais comni^ on efl(jpQrtd.t la bonne femme poUï l'entnrrer:

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

LK MÛNT&G&ISm :m — - — _ —f. Et profitant du mpjoiçut où tout le village ^lûvait le corps' ' de la granxï'mère, ù prit le plus grand sac qu'il pût trouver chez lui, et alla chez Petit-Jean : . . — Ah! ah I lui dit-il, tu t'es encore moqué 6e moi, monsieur le drôle I — et c'est la seconde fois. — La première fois tu m'as fait tuer mes chevaux, la seconde tu m'as fait tuer ma grand'çière ; — mais cette fois-ci je te tienSj et tu ne m'attraperas plus. Et, au moment où Petit-Jean s'en doutait le moins, il lui jet^ le sac sur la tête, y fit glisser tout le corps, le lia par le bout, et le chai'gea sur son dos en lui criant : ^ Maintenant, recommande ton âme à Dieu, car je vais le jeter à la rivière. L'avis ne rassura pas Petit-Jean, qui se doutait bien, d'ailleurs, que GroaJean ïïq le mettait pas dans un sac pour lui faire des marivaudages. Il y avait loin de la maison de Petit-Jean au fleuve> et Petit-Jean pesait plus qu'une plnme, de sorte que la route passant près d'une église, — et Gros-Jean, entendant le son de Torgue et le chant des fidèles, — résolut de profiter de la circonstance pour faire une petite prière en passant. ~ En conséquence, il déposa son sac près de la porte de la rue, et entra dans Véglise. Son imprudence était justifiée par Timpossibilité où était Petit-Jean de sortir du sac, et par la solitude du porche. -^ Hélas I hélas ! soupira Petit-Jean, ey se retournant et en se retournant dans le sac. Mais il ne put que répéter une troisième fois hélas ! sans arriver à dénouer le lien. Un conducteur de bestiaux vint à passer par là, - C'était un vieux pécheur qui avait eu une jeunesse fort orageuse. — Son premier métier, racontait-on, avait été de se mettre à Tafiilt dans les endroits les plus touffus et les plus écar- , tés de la Forêt-Noire. — Sur la cause qui le poussait à se mettre à rafTùt, les avis étaient fort partages : les uns disaietit' qu'il n'eti voulait qu'aux cerfs, aux daims et aux •nnglieni dtt grand duc de Bade ; les autres disaient quMl s'attaquait, au conti^aire^ à tout ce qui passait, bêtes et ^fiiB, et qne des bètes il prenait la peau, et des gens li? bourse. Enfin était irenu ie moment où il avait renoncé à ce métier poin' faire celui de marchand de bestiaux. — Mais si honiaétë que âM sa dernière professî^i, il était facile de voir que le honlwmme avait un poids sur la conscience, et que plus il vieillissait, plus le poids devenait lourd. Qr, tm des basuSs qu'il conduisait heurta le sac où était Petit-Jean, et le renversa. ^ HélaB. I hélas ! dit Petit-Jean qui croyait que son heure était vemie, je-6«ii* encore bien jeune pour entrer dans le royaume des neux \ . ^— S^ moi, mÎBérabie q«e je suis, dit le

bouvier, je suis trop vieux pour y entrer jamais. — Qui que tu sois, cria Petit-Jean^^^we I9 sacôt prends ma place, et, dans im quart-d'heure, je te réponds que tu y seras, dans le royaume des cieux ! — Ah ! si je te croyais, dit le bouvier. — Foi de Petit-Jean , répondit lé prisonnier avec un accent de converti qui ne laissa aucun doute à ramataur. Le bouvier dénoua* le sac, aida Petit-Jean à s'en d^ièträer, y entra à saC place, priant PdtitrJeaa de*te nouw]94en solidement au-dessus de sa tête pour que Ton ne s'aperçût point de la substitution. Petit- Jean fit un véritable fiœud Gordien. — Fais attention aux bêtes, cria le vieillard, de Tintérieur d« ne. ^1^1"*^^ ^ Stàs trafiquille, repfmdit iPetitrJeaii. Si il se mit à chasser le. troupeau defvazaiui. A peine avait^il tourné l'angle de la ^rw que Gros^Je^n sortit de réglise et remit sod sac sur ses épauies. — Le Yieillard, qui était fort sec, ne pesait guère que les deuK * tiers de ce que pesait Petit-Jean. Mais Gros-Jeaa crut que c'était sa station dans l'église qui lui avait donné des forces. — Oh 1 oh 1 dit-il, il est devemi bien léger; cela-ptt)Tient sans doute de oe que j'ai entendu un cantique. Et il s'achemina vers le fleuve, choisit un endroit large et profond, et y jeta le sac avec le coaducte\ir de bestiaux, lui criant, croyant toujours s'adresser à Petit-Jean : Là, cette fois, tu ne m'attraperas plus. Et là-dessus il s'en revint, chez lui, prenant un chemin de traverse qui diminuait la route de près d'une lieue. Il en résulta que tout à coup il vit devant lui PeUt-Jean qui, forcé de suivre le grand chemin à cause de son troupeau, chassait devant lui ses bœufs, sej vaches et ses moutons. — Qu'est-ce à dire, s'écria Gros-Jean stupéfait, ne t'ai-je donc pas noyé? — Non, répondit Petit-Jeàn, tu m'as bien jeté à l'eau , c'est vrai, mais.... — Mais quoi ? — Mais à peine arrivé au fond le sac s'ouvrit, et je jne trouvai au milieu de la plus magnifique prairie du monde. — Ouais, fit Gros-Jean. . — Ce n'est pas tout, continua Petit- Jean, une Gndine habillée de bleu, avec une Couronne de roseaux sur la tête, me prit par la main\ et m'aidant à sortir du sa;C ; — Est-ce toi, Petit- Jean, demanda-t-elle ? — Oui, mademoiselle, répondis-je, — mais, sans indiscrétion, à qui ai-je l'honneur de parler? — A l'une des filles du roi des eaux, et je sui^s chargée de t' offrir de la part de mon père ce beau troupeau, qui paît là tranquillement dans cette vallée. Je regardai autour de moi, et je \'A non-seujeme ut le troupeau que m'offrait la fille du roi des^eaux, mais encope bien d'autres choses qui me ravirent en admiratipi^. — Et lesquelles? D'abord que le fond du fleuve était une grand^rtHite sur laquelle voyageait le peuple du fleuve qui se tendait à la mer, et le peuple de la mer qui remontait le fleuve. — On ne voyait que des

allants et venants, à pied, à cheval, en voiture. -— La iDute était bordée d'arbres et de âetm ; ou marchait sur une herbe toute semée de petites fieui^ bleues; les poissons de toutes les couleurs, argent doré, rouges et bleus, nageant dans l'eau, glissant le long des oreilles comme des oiseaux dans l'air. — Ah ! Grofr-Jean, tu n'as pas idée du singulier x^euple et du naagnifiytf bétail que cela fait. -«Mais, dit Gros J^aft, si tout est si beau là-bas, pourquoi n'y es-iu pas testé ? — Attends donc, dit Petit- Jean, la chose à laquelle j'ai fait attention, c'était surtout à lailUe du roi des eaux. — Alors, comme elle était pleine de bonté pour moi, je lui.ai denisndé si atte ne vonlaiA pas être ma femme. — Elle m'a rôpoiidii queee serait avee^^grand plaisir, mais que comme j'avais encore mon père et ma mère il me fallait la permission de mes parents. — C'était trop juste ; alors je lui ai dit que j'allais l%ller (^râier/ce à quoi elle a répondu : Eh bien 1 pour qu ils croient à ce que tu leur diras, conduis-leur ce trou{>eavtj et dii^ Içur.qiuex)'^9tte^dQmuque leur ftût leur bôlle-fillè.

304 LE MONTfi-GHISTO Alors je suis parti, conduisant le troupeau à mes pa- | rents, et allant chercher mes papiers pour épouser la fille ■ du roi des eaux. Ne me retarde donc pas, Gros-Jean, car tu dois comprendre que je suis pressé, il n'y aurait qu'à tomber un plus joli garçon que moi à Teau, la fille du roi en pourrait devenir amoureuse et répouser.—-Ga serait un beau mariage manqué, tu comprends? — Il est vrai que je pouifrais me rabattre sur ses soeurs. — Elle a donc des sœurs ? demanda Gros- Jean. _ Hvïit. — Elles sont neuf filles, à ce qu'il paraît. — Tu peux te vanter d'être né coiflé, dit Gros- Jean. Petit-Jean se rengorgea sans répondre. — Eh! dit,Gros-Jean, sil'on me jetait au fleuve, moi, crois-tu que j'épouserais une des filles du roi des eaux? — Oh! je n'en doute pas, dit Petit-Jear, vu que tii es encore plus beau çarçon que-moi. — Eh bien, rends-moi un service, Petit-Jean? — Volontiers. — Comme je sais nager, si je me jetais àTeau tout seul, je n'irais peut-être pas au fond. — Ah ! ça, c'est probable: — - Mets-moi dans le sac et jettè-moi à l'eau. — Avec plaisir, mais tu es trop lourd. Je ne pourrai pas te porter jusque-là comme tu as eu la bonté de le faire pour moi. — Nous irons à pied jusqu'au pont. — Ça me retardera bien, Gros-Jean, dit Petit-Jiîan pa raissant hésiter. — Oui, mais tu auras obligé un ami. — CTest vrai, dit Petit-Jes^n, et cela me décide. Ah ! mais, attends donc. — Quoi? — Ne vas pas te faire aimer de la mienne. — Dis-moi son nom. — Elle s'appelle Coralline. — Eh bien ! sois tranquille. — Parole d'honneur. — Foi dé Gros-Jean. — En ce cas, allons, dit Petit-Jean, mais dépêchonsnous. — Ce n'est pas moi qui te retarderai, dit Gros-Jean en pressant sa course dans la direction du pont. Mais en arrivant sur le pont : — Mais, ditPetitJean, c'est impossible. * — Pourquoi impossible ? — Pourquoi? J'ai oublié le sac au fond de l'eau, et comme tu sais nager, tu n'iras jamais au fond, et c'est au fond qu'il faut aller pour rencontrer les filles du roi des eaux. — Il y a un moyen, dit Gros-Jean. — Lequel? ^ -. — Attache-'m oi une pierre au cou. — Oui, mais tu auras lés mains libres, tu te débaitrafi; vaut mieux retourner à la maison et prendre un sac. — Ce sera bien du tenàps perdu. — Dame! c'est vrai. — Ecoute, lié-moi les mains derrière l6 dos. — C'est juste, dit Petit- Jean. — La fille du roi des eaux me les déliera. — Ah I fit Pêtit-Jean eh secouant la tête avec un soupir, dééidément tu es plus fin que moi, Gros-Jean. — J'en ai toujours eu idée, dit Gros-Jean avec un sourire de vanité. Allons, allons, lie-moi les mains et attache-moi une pierre au cou. — C'est toi qui m'en pries, n'est-ce pas ? —

Je crois bien que c'est moi qui t'en prié. — Tu ne feras pas la cour à Coralline? — Je m'en garderai bien, dit Gros-Jean avec un sourire narquois. — Eh bien! puisque cela t'arrange, mon pauvre GrosJean, je n'ai rien à te refuser. Et il lui lia les mains derrière lé dos, et il lui attacha une pierre an c6u ; après quoi Gros- Jean monta de lui-même sur le parapet du pont. — Maintenant pousse- moi, dit Gros-Jean. — Tu le veux . — Oui. " — Eh bien ! bon voyage, fit Petit-Jean. . Et il poussaMjros-Jeau qui tomba avec un grand bruit dans la rivière; et qui, grâce à ses mains liées derrière le dos et à la pierre qu'il avait au cou, ne reparut jamais. Quant à Petit- Jean, il revint chez lui avec son troupeau, et, devenu riche, épousa non pas la fille du roi des eaux Coralline, mais Marguerite, la plus belle fille de tout le village. . * • • Et la morale de ceci, mes petits enfanta, dii Gérard, s'adressant aux deux moutards émerveillés, c'est que le mal arrive toujours à celui qui veut le faire. Sur ce, allez vous coucher, mes jeunes amis, attendu que voilà neuf heures qui sonnent. Et conmie neuf heures sonnaient en effet et que l'histoire était finie, sur la promesse d'une autre histoire pour le lendemain, les enfants allèrent se coucher sans difficulté. Alex. Dumas. I — «i»i^ia*ifc^MÉ«»ié*»i»^i— **»»»1^— **ii^»*— i^<Wi^— *ii^>*^>"^»*i**<*^^-'i^ i i II ■ ■ — Alkx. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacteur du ManU^Criêto. Paris. — Imprimerie de E. Brière et C*, rue Vivtexiiie, 49. ■••••i»"*^"***^**^"»" >■■ >■ I >1».#*»**— »»»*»»»»**^i<i»i<yW»-^WH El vente chez GharlieD, 12. BonleYard-Saiot-lartia. EL SALTEADOR PAR ALEXANDRE DUMAS. m * ' U n grand volume in-8o à deux colonne? contenant la matière de 3 volumes, 70 cenlimes.

The text on this page is estimated to be only 11.97% accurate

'- 1- ANNEE. » «O. UN NUMÉRO, IS CEN-nilES. JEUDI 3 SEPTEMBRE 1S57. MONTE-CRISTO mmH HEBDOMADAIBE DE EOMANS, D'HISTOffiE, DE VOYAGES ET DE POÉSÉ,, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. ^ ' , ËTRAltOBRT AngltlSTN. . Ud kn, I3fr.-io. 1 Pi&noDt Belgique Ud «H, 13 SO Fortogû. . . . E^agiw. . .' . . Un ui, 13 ao I ' Ptoim N«pâ. ..... Uu «II, 15 .. I Rnaiia ftoÊftai à U. Debivier, Ru hnnau dn journal, mm dim valent «or Pati* on v Un an, IS 60 CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Cbers lecteurs , Je TOUS Èi racoDté comment, lout enfant, je -venais de Villen^kiUirets iPierrefondB pour jouer dsux heures dans Ma mines. * A cette époque je ne savais pas ce que c'était que Louis d'Orléans qui les avait bâties , — ce que c'était que de Rieuz qui les avait tenues au nom de la Ligue , — ce que c'était qu9 le comte d'Auvei^e qui les avait prises , — ce que c'était enfin que le duc de Richelieu qui les avut faites. Mais ces ruines ne m'en paraissaient pas moins splén-i dides. ÏUes appartenaient alors à M. Radix de Saitite-Poix, qui les avait achetées quinze cents francs' à M. Canis, qui les avait achetées de M. Longuet, lequel les avait achetées de la Nation, lft]uelle les avait conûsquées à la maison d'()r

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

306 i . • ■• / Ce n'est qu'en J813 qu'elles firent retour à TEtatt achetées par lifEm^raur î M. Hl^u qui let tentft de M. ÂmOUld, gendre oi héiitter de M. de S«tlite-Foix. L'emj^reut les paya dtux mille sept ceiSt cinquante francs. •■. . •'^ ^ c^tte époque, elles étalent à peu près inconnues, et le cbiskfiiÀ notait 'pas iAéillôur peur y venir de Cotnpiègne que pour y aller de Villers-Goterets. Arrivé à Pierrefonds par un chemin à peu près impraticable, il fallait monter aux mfnés 1?3V -un sentier à peu pvéa impossible. .A cette épofu^il Wy AWil 9*» d'MMUef pratiquée an sommet des tours, pas de harpe éoUenim, vibrant au faite des donjons. Les chemins n'en étaient pas ratisses, les mura épouSi^ setés, les eours esserbëes. Citait quelque chose de sauvage et rude, comme le spécule du fnoyen-âge. Les premiers qui découvrirent Pierrefonds,— après moi bien entendu, — furent les paysagistes; — mon vieil ami Régnier, — Jadin, — Decamps, — Fiers. On se montrait les uns aux autres les études faites , on se renseignait, on s'orientait, et, la boussole d'une main, la palette de l'autre, on arrivait à doubler le cap de Pi^élaville ou le promontoire de Rétheuil, et Ton se trouvait en face des ruines. U y avait alors à Pierrefonds une seule auberge : An Grand Saint Lawrent. Le saint y était représenté sur son gril au moment «ù il prie qu'on le retourne sur le côté gauche, se troutMl IliU ^i< t sur le côté droit. Ce qui était FiftiIftflMW du sort réservé aux voyageurs^ Un joiir, vii^llft anifto qui, trouvant sans dout^^npeu vif ce feu de ItiôM^ iCteta un terrain et se fit bâtir une maison. A partir de M fildifiêhi, Pierrefonds fut uâ pays Recouvert. Cet artiste, c^étftit M. de IfMbé, Gomme tous le» artistes^ il avait dit : je vais poser là ma tente pour m mois ou deux et y dépenser cinq cents francs. . Il y est depuis If^le ans et y a dépensé cinq cent mille francs. Vers ce tempe, W IMôfid hôtel s'établit, faisant concurrence à celui du gràïid saint Laurent, aujourd'hui disparu de telle façon que, moins heureux que l'ancien château, il n'a pas même ié Mine. Ce second hôtel existé ttkC6re aujourd' hui -, aujourd'hui comme alors, il s^appelle VMtel des Ruiner. Il était signalé par un drapeau blanc, qui devint tricolore en 1830. Le drapeau surmontait cett^ inscription : Gonué table-Terj us Montre les ruines Aux amateurs. Vous le voyez, dés 1828, la civilisation avait pénéti:é à Pierrefonds. — On montrait les ruines I Bienheureux temps où J'allais les voir, et où personne n'était là pour me les montrer. Peu à peu la lumière et la vie pénétrèrent à Pierrefonds. Prerrèfonds était Un village, îl

devint un bourg. Ce village avs^t un étang, cet étang devint un lac.)iién plus^ sur ce lac« Uv de l^lubé fit construire un brick de cinq ou six tonneaux. JCe brick s'appela FArtiête. Alors s'éleva un troisième hôtel destiné à faire concur^ reoce à l'Jiôtel des Suines comme l'hôtel, des Ruines avait ét4 destiné a faire-. cQ|i)ciâr^ce.jf rhôteljfjj^i^ gfo^d saint JLauf€ft. '\: Il fui inaugvré sous kt détioiâfoatian ex|^Mfcve.' de Vhéteides Etrangers. ^ ,. • . . T ..i . Donc les étrangers commençaient à affluer â Pierrefonds puisqu'un spéculateur hardi D'hkit&ittAÎiâ 4èfil^ bit'1^ fronton du nouvel édifice : k > Uâlel des Etrangers.
S&poss.j«iUffs<(aila^lfc»d*fliil)éydaaaiiiii:d^s voyages d'exploration qu'il fit aux environs de sa propriété, découvrit une source d'eau Sulfureuse. ♦ . . Dès lors Pierrefonds était complet : Historique par ses ruines, Pittoresque par sa position, Sanitaire par sa source. Plusieurs flacons bouchés avec soin furent envoyés au ministre de Tagriculture, dans le département duquel se trouvent les eaux minérales. Ces eaux furent décomposées par M. 0. Henry, le fameux déoompositeur d'eaux ; il déclara que la source de Pierrefonds, comme celles d^Enghien, d'Uriage, de Chamouni, etc., etc., devaient leur sulfuration à la réaction de matières organiques sur les sulfates, et devaient être rangées parmi les eaux hydrosulfatées-hydi^osulfuriques ^calcaires. Dès lors, elles eurent leurs brevets d'eaux sanitaires et furent rangées dans la catégorie des eaux aristocratiques et sentant mauvais. Ce fut alors que M. de Flubé, pour djSiiÉier toute facilité aut malades de venir prendre les eaux, fit bâtir des bains «^ convertir sa maison en un hôtel qui a pris le titre A*Ê«t%l âm Bains. Un Mitre hôtel vint» brochant sur le tbut, et s'intitula Grand ffôhl de Pierrefonds. La route de Compiégne à Pietrefonds si macadamisa. Celle de.Pierrefonds à Villers-Goterets se pava. Le chemin de fer du Nord, qui avait déjà établi des trains de plaisirs pow Compiégne^ n'eut que cette petite Adjonction à faire» — Et pour Pierrefonds. t^ierrefonds qui, il y a trente ans, ëtaU encore une solitude dans le g^re de celle des Pampas ou des montagnes rocheuses, est donc aujourd'hui une colonie d'artistes, de voyageurs, de touristes et de malades, située à Textrémité d'un des fierubourgs de Ptrla. Pierrefonds a une salle de spectacle où viennent jouer les acteurs de Compiégne, une saUe de concert où viennent chanter les acteurs de Paris et où se. font entendre M»* Ida Bertrand et M. N. touis. Enfin, Pierrefonds, parvenu au dernier degré de la civilisation, vient d'avoir son feu d'artifice. -^ Oiri, d»eE-*tous, un feu d'artifice , c'est-à-dire quatre chandelles romaines et un soleil cloué ôontre

un arbre. Non pas, cher lecteur, un véritable feu d'artifice avec des feux du Bengale en manière de prologue, — ses cinq actes et son épilogue. Son épilogue était un magnifi4j^ud,bou4U6t| .\: . Le t^ut apporté, ordennét tiré par Auggieri^ - / ». Racontons coAment s'accomplit ce grand évémOjiWtAprès m*étre arrêté un jour à Compiégne,, chez mon ami Villemot, le meilleur cuisinier du départetaientj dan^ la collaboration duquel je compte faire un jour te ndf^eur et plus savant livre de cuij^ine qui ail jamais 'éU&^,.)^^

The text on this page is estimated to be only 16.25% accurate

U^^QNT^jCRISTO. 307 . Ml I à Thô^ 4ei PiQr{::£^pq4s^ pïi je jçiQ {iiexiaaia p«a Içi ippins du: monde à.nn {^d'ai;ti&ie„}e x^m i^iW^» Deux jeimed^eaiii dd présenteniA eliefl.ifioi avœ 191e listel de souscription . 1 ? « Il s'agissait d'illuminer les ruines avec des feux dû Bengale. "■ ' ' '•■ ' i ' •'•:•'•. - •; ••: Je donnai mon Ipiûsipoujc l^<;QXîitribviUoyaàîif.uyre pit-; toresque. « .,. . . . , ,' » ri. . j Ils me o-amoi^èrwl 9I ^^ce^^^ui Vimi^ipk- ' ! Us B^Blaksiiptt.etHHMreiiist 9in»B»ieréUigie^i(iu'Âl m'était venu une iéét. ». Je les rappéhd. ' t •- ; — Meëéiêii Jrs,leur aém*tidài-]e, sfansi îiidHsbt^êlièa , où al-i lez- vous achetei» vos artiftceà ?" -AP^is,. , •;•■.;■ , -Qlwaiaui? ., . ,. .. , . , ^. .." — ChezHgggiferi. I. . ■ — Attendeji,.. J^écrivift fine koMTOi . - - > — - Tenes, leoft îKd^ê) rmiëltëfc cett^ lettre A nlon amii Désiré. '• , . : • r - ^ - • ., j — ï^i'tèsf-cé^te irotre amî Bé ' '* — Ruggieri en personne: — "Non-sbtilément je fcontribueî aiVfpp4>«^iftQfi*ip^i^iQW . ; . j „„);4l}4^lUïjem^..g^^arafit^]^^^HèJ(^its, . 1 .. rT^,pow»iiptvm^.,de«iao4ér^.fta, >^ cri^y4iBflf?« M. ^B,WB»€ïf. §tidèça«g^a > — J'en suis sûr. — Pour vous un peu, beaucoup pour.mg^,, . Ils se retirèrent en hochant la tête. Et moi, jft ^e ji^ï^ ^ wo* tf^diX .e^.I^u^f»^^fl^t. — Je cç(»fcl)iwi,flu'ii ^ 4émig|^^; il^^^^éi^vaftWt bien,* ce cher a9ii4.^uv.-v«iiic naftffltûra^ doa fmi(â'axtifice ai Bruxelles et M^illttal^ACir.to boAlainurd dio WatortDo etlaj forétdeBoisfMtj J»<^^^)sbl6fi'qnfi^9•djèra9lg^ ' Tout ft'CDtip'jeme nii^;â rite tout seul. — Geîa m'arrive quelqtiefoisj'plùs souvenî même que lorsque je^^uis en compagnie.' ..... ; J: " i .? Je me rappelais comment, dans la forêt de Boisfort, nonj seulemeçi IVlÂftea^ ;Umk emox^. Y^^Qa^^ «yai^nt prisj feu, et oomUbBB pea il s'en était iaUu, que Auggieri ne s'é-vaaoult en fiamme et m fumée eomioe sa msTohaedise. Vous febtnprencz Wm; chers Hecleurs, que le bruit s'é-j tait rapidenient répandu que " M. Alexandre Dumas avaib écrit à' M. Ruggieri, et que M: Ruggieri devait ven|r. * Il se manife^U dwj^ toualç^ enviçopaua jyioHvement inaccoutumé. ... , 1 Dea fiftcis A'élawHt ouv^rW.; Ruggieri vieAéiiâwVil Y , Ruggieri ne viendra-t-il pas? 1 On venait xna^demandèp : \ — Est-il bWn vrai que M. Ruggion^i'Vië&âm^ — Pourquoi cela?* \ ^ — Parpe qi^e Récrirais â pion cousin à Attîçïiyy^à mon frère i Vïllers-Qoterçts,— à njon oncle à YiQ-sur-^^ne. j — Bcrivez à votre oftcle à Viç-s^r-Aisa^, à, vô^i^ frère ai

Viller8rCoterirtfir4wts».ciw8w44t»tto^^^ . / j — Et il viendra, nous pouvons y croire ? ' — 4M»i4iertaiwm0i|k^ati fl'âLétaiftavviivé. Et chacuitf parlaU} en •emant : • ; . / —]Mierta>qU4lvleiidra. Mais, me denlanderefrrot», éhers leoieûite, <5i)mmen pouviôr-To^s tépondre avé<!rttoe pareille certitude ? — Est-ce (jue jç ne conijais pas . mon artiste ? Vo croyez que Ruggieri fait des feux d'artifice parce qu'il est artificier? C'est tout le contraire. Il est artificier parce qu'il fait des feux d'artifice. ^ Ce n'est pas un état qu'il fait, c'est un plaisir qu'il se donne. Les ruines, d^ Pierrefonds à illuminer, et Ruggieri ne yîeudrait cas (. Allons clone! vous ne connaissez pas Ruggieri. PMwch.Ç?. à m\dj précis, ojjl frappa A ma porte, ' \ . . rr Enl^ez, Ruggieri î àriai-^e. ,. l?t Ruggieri entra. , . ' «. n y a entre nous autres une franc-macoiînerie d*art cpïi pelouse et illuminatioi; des Tuines, . .J\,açpthaure^.di} jspUà dî^ mille personnes attendî^ieiit au bord du lac. A hu^t bçiAre^^t dçw[ii®> l^ ojiuon du brict dôn^a le sftC'était une véritable nuit de ie\jx d-artificçSx noîtè, ,.soiml)rij^j^^i)^,étpileai, à ne pas vqir le bout de son ne?. Xputrà-cQup, à iord Ô'ujie baxque . invisible jusque-là, un feu Ifouge s'alluma. . . * . . . Ljit)ai:(jue glissa, sur Iç, Içtc éclairant ses ranjeurs^ eçi se reflétant dans l'eau. « Ce jçremji^rfevi éteint, une autre barpue lui suc céda à ijjcf^utfè endroit avec un f^u vert. ,!] Puis pue troisième avçc un (eu blauc, . ' ' PuJi9 ce irpisijèpae feu 3'é teignit comme les deux autres, çt cette, fqi^jiQ^lt reptça dans Tobscvirité! ToutfA-cpjjij)^ le^ di3^ mille, specl^t.ôi^rç' poussèrent un .griindiçr^, Les ruines, comme un spectre gigantesque, semblaient .ftçriil* de U paontagpe et se di:e8SQv dans 1^ nuit. ,j\ La pâle apjwirilio^ dui'a dix ipiuuies. Après le premier cri poussé, chacun s'était tu. L'apgaritiç;;^ èvs^ouie, le<§. bravos Qçjl^.tèrent. Trois fois le fantastique mirage se reaouvela, et chaque , ^iji.^eq ifpe teipte digérante. Pour mon compte, je a'ai rien vu de plus merveilleux . , Sqpgez-y. donc : \m la,ç,. des ruines et Ruggieri. Le feu d'artifice i.tirèi la dar&fàr^ fusée étei»te> la dernière boite à £au brutlée^ on fit irrupl^ dana le parc de M. de Flubé. C'était à qui f^m^y^ierait le grand artîtte auquel on devait cette magnifique soirée. .1 Je le trouvai soucieux au ifiilieu de son triomphe. — Qu'avivons donct lui demandai-Je. — Je nç connais pas bien les ruines, de aorte que je n'en n'ai pas tirQ tout îç parti possible, rèjpondil^ Ruggieri. Mais, ajouta- il,' je reviendrai. f • I S'il revieut et que je w» e»aw*4.J?imH'^(PRd^, chers lecteurs, je yxm» pooineta 4a yau^ w, &tnei .pail à temps, pour que voua puiaaMs ymolVé II i.. «Ml.

ETUDE. Dieu merci, nous en savons à peu près fini avec l'homme et son tempérament, et nous n'avons plus S, apprécier que le poète et son génie. Les critiijues, qui Veulent toujours chercher la cause où elle n'est pas, ont parlé d'un voyage en Italie, d'une maladie à Venise, d'une trahison amoureuse, qui seraient la cause de celle misanthropie du poète. Ne nous y trompons pas, Alfred de Musset n'est point un poète misanthrope, et, s'il est un poète misanthrope, eette misanthropie est non point un accident de sa vie, mais une face de son tempérament. Si nous ne nous abusons pas, le voyage dltalie date de 1836 ou 1837. Or, les créations de la Juana i^Orvado, de la Camargo et de Pùrtia datent de 1830, celle de Mariette ùb 1831 , celle de Belcolor de 1833. . Non , au lieu d'avoir un reproche à adresser à une femme, Alfred de Musset n'aurait-il pas eu un reproche à s'adrenser à l'endroit d'une femme ? Je crois que la question posée ainsi serait plus juste et plus vraie. Au reste, les. moyens dont se sert la Providence pour arriver à son but sont étranges , ce qui devait précipiter cette femme l'a grandie, obligée de lutter contre la misère, son talent s'est élevé à la hauteiir du génie, elle est devenue et est aujourd'hui une des premières artistes du monde ; elle vit pleine de gloire et de bonheur, encore' jeune, aimante et aimée, et les trois hommes qui avaient cru la perdre sont morts tous trois, le plus vieux à Fâge de quarante-sept ans. Quand le pauvre Alfred remplissait son verre pour oublier une infidélité, ne noyaitr-il pas en même temps un remords ? Mais tout cela fut bien , tout cela fut bon , puisque le poète en a grandi. Voyez le début de Bolla. Molta est de 1835 à 1836. Ce début est tout simplement un chef-d'œuvre. Deux ou troisYimes plus riches , et la plus sévère critique n'aurait qu'à se courber et à admirer en lisant les vers suivants : Re^etteX'Tous le tempd où le ciel, AUr la terre, Harcbait et respirait, dans un peuple de dieux. Où Vénus Astarté, fille de Tonde amère, Secouait, vierge entor, les larmes de sa mère, Et fécondait le monde en tordant ses cheveux? ftegrettez*T0U8 le temps où les Nymphes lascives Ondoyaient au soleil avec les fleurs des eaux, ktd*un éclat de rire agaçaient sur les rives Les Faunes indolens couchés dans les roseaux? Où les sources •tremblaient des baisers de Narcisse Où, du nord au midi, sur la création, t Hercule promenait rétemelle Justice, Sous son manteau sanglant, taillé dans un lionf Où les Sylvains moqueurs, dans Técorce des chéneSi Avec les ramaux verts se balançaient au vent. Et sifflaient dans l'écho la chanson du

passant r Où tout était divin,]uM|u*aux douleurs bumalnes. Où le monde adorait ce qu'il tife anjoufé'liui^ Où quatre mille dieux n'avaient pas un athécu Où tout était lieurettx, excepté Prométhée, frère aîné de Satan, qui tomba comme lui ? Et quaud tout fût cliangé, le ciel, la'terre et Thomme, Quand le befceau du monde en devint le cercueil. Quand l'oangan du nord sur les débris de Berne De sa sombre avalanche étendit le linceul ! — Regrettes- vous le temps où d*un siècle barbare Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau T Où le' vieil univers fendit avec Laxare De son front rajeuni la pierre du tombeau f Regrettes-vous le temps où nos vieilles romances Ouvraient leurs ailes d*er vers leur moaie enelunté r Où tous nos monuments et toutes nos croyances Portaient le manteau blanc de leur virginité ? OÙ9 sous la main du Gbrist, tout venait de renaître . Où le paUis du prince, et la maisoi^ du prêtre. Portant la même croix sur Je front radieux. Sortaient de la montagne en regardant les cieux ? Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre, S'agenonillant au loin dans leurs robes de pierre. Sur l'orgue universel des peuples prosternés. Entonnaient Thosanna des siècles nonveauHiés ? Le temps où se faisait tout oe qu'adK llitstoire^ Où sur les saint autels les crucifix d'ivoire Ouvraient des bras sans tacbe et blancs comme le- latt, Où la vie était Jeune, — où la mort espérait? Sauf trois rimes— cheveux avec dieux*- passant et vent — qui riment à peine^et linceul et cercueil, qui ne riment pas du tout, quoique Lamartine les ait fait rimer, tout ce que nous venons de citer est deu)c fois beau— beau comme pensée, beau comme forme. Ce que nous allons citer, avec des négligences égales, est d'une égale beauté. 0 Christ t Je ne sois pas de ceux que la prière Dans tes temples muets amène i pas tremblants ; Je ns sais pas de ceux qui vont à ton oïdvaire» En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ; Et Je reiBte debout sous tes sacrés portiqwi. Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux, Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques, Gomme au soufQe du nord un peuple de roseaux. Je ne crois pas, ô Christ t à ta parole sainte ; Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux. D'un siècle sans espofar naît un siècle sans crainte ; Les comètes du nôtre ont tlépenplé les cicox. Maintenant le Jiasard promène au sein des ombres De leurs illusions les mondes réveillés ; L'esprit des temps passés, errant sur leurs déoombres. Jette au gouffre étemel tes anges mutilés. Les dons du Qolgotha te soutiennent i peine ; Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé : Ta gloire est morte, ô Christ 1 et sur nos erolxd'ébène Ton cadavre céleste en poussière est tombé I Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la

ponssièie Au moins Crédule enfiint de ce siède sans foi. Et de pleurer, 6 Christ t sur cette froide terre Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi 1 Oh ! maintenant, mon Dieu t qui lui rendra la vie ! Du plus pur de ton sang tu Tavais rajeunie: Jésus," ce que tu fis, qui Jamais le fera ? Hops vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira t Hous sommes aussi vieux qu'au Jour ie la naissance, Nous attendons autant ; nons avons plus perte. Plus livide et plus froid, dans son cercueil inuneiiaes Pour la seconde fois Laxare est étendu. Où donc est le Sauveur, pour cntr'onvrir nos tombes T Où donc le vieux saint Paul, haraguant lesRomainSt Suspendant tout un peuple i ses haillons divins

The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate

LE MONTE-CRISTO. 3'>J téi^m OÙ donc est le Génaele, où donc les GBtAcombc« ? Avec qui marche donc Taurèole de feu ? Sur quels pieds tombo^tous, parfums delfagdelainet Où donc Tibre dans l'air use voix plus qu'humaine? Qui de nous, qui de nous va deredir un Dieu t La terre est aussi vieille, aussi dégénérée, Ule branle une tête aussi désespérée, Que lorsque Jean parut sur le sable des mers. Et que la moribonde, à sa parole sainte, Tressaillant tout à coup comme uae^mme enceinte, Sentit bondir en die un nontel uoiT< Le9 Jours sont retenus de Claude et de Tièère, Tout ici, comme alors, est mort avec le t/mps, Et Saturne est an bout du sang de ses eiafants ; Mais l'espérance humaine est lasse d*étre mère, Et, le sein tout meurtri dVoir tant allaité,' Elle foit son repos de sa stérilité.. Ceci, Ton aura beau dire, n'est pas de la misanthropie ; c'est de la douleur, presque du désespoir. La seule chose qui soit peut-être encore plus triste que cette lamentation, c'est la raillerie du poète ; Lisons ensemble cette apostrophe à Voltaire : (' Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire Voltige-t*il eneot sur tes os décharnés ? Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ; Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés. Il est tombé sur nous, cet édifice immense, Que de tes larges malos tu sapais nuit et Jour, Lamort doTalt t'attendreavec impatience. Pendant quatre-Tingts ans que tu lui fis ta cour; Vous devez tous aimer d'un infernal amour. Ne quittes-tu Jamais la couche nuptiale Où TOUS TOUS embrasses dans les vers du tombeau. Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle Dans un cloître désert ou dans un vieux château ? Que te disent alors tous ces grands corps sans vie ? Ces murs silencieux, ces autels désolés. Que pour l'éternité ton^soufle a dépeuidés ? Que te disent les croix ? que te dit le Messie? Oh ! saigne- t-il encor, quand pour le déclouer, Sur son arbre tremblant comme une flew tétrie , Ton spectre dans k nuit revient le secouer ?. Ce qu'il y a d'aâmirahle chez de Musset , c*est qu'après une apostrophe où le n^épris a prodigué les plus améres pAioles, un rideau se lève, on voit fion pas deux, cœurs — de Musset montre rarement les cœurs — < mais deux corps, beaux, nus et purs, comme ceux d'Adam et Eve dans leur paradis. C'est \m des grands artifice^ du poète que de redevenir charmant après ce coup-d*œil jeté sur une tombe, bu plutôt dans une tombe. Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent? On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent. Par une double vie un seul corps animé. Des sanglots inouïs, des plaintes

oppressées, Ouvrent en Mssonnant leurs lèvres insensées. En les baisant au front, le plaisir s*e8t pâmé. Ils sont Jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre. Dans son pavillon d'or le ciel devrait descendre : Regarde 1 — * ils n'aiment pas ; ils n'ont jamais aimé. Où les ont-ils appris, ces mots si pleins de charmes Quels volupté seule, au milieu de ses larmes. Aie droit de répandre et de balbutier ? 0 femme I étrange objet de Joie et de supplice f Mystérieux autel, où, dans le sacrifice, On entend tour à tour blasphémer et prier ! Dis-moi, dans, quel écho, dans quel abr viveot-celles, Ces paroles sans nom, et pourtant étemelles. Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans Se suspendent encore aux lèvres des amants ? 0 prolknation I point d'amour, et deux anges ! Deux eesurs purs comme l'or, que leg saintes phalanges iorteiaient à leur père, en voyant leui: beauté i Point d'amour I et de pleurs 1 et la nuit qui murmure. Et le vent qui firémit, et toute hi nature Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté I Et des parfums fumants, et des flacons à terre. Et des baisers san^ nombre, et peut-être, 6 misère! ^ Un malheureux de plus qui maudira le jour. Point d'amour ! et partout le spectre de l'amoiir I Ainsi, voyez, de la réunion de deux êtres jeunes et beaux voilà ce que cette Am^ malade prend : le plaisir présent, la douleur à venir, une longue vie de misères, puisée dans un instant non pas même d'amour, mais de débauche payée par un libertin qui va mourir d'amour, à une vieille femme qui vend de l'amourà la nuit. Mais tout est bien puisque les vers sont beaux. Au reste, lisez, posr vous consoler de Holla, la pièce qui suit ; elle est intitulée : Une bonne fortune. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre comme de Musset en faisait dans ses rares momens de quiétude, quand les nuages de son âme dissipés, il entrevoyait un petit coin du ciel. n a certaines pièces que Ton pourrait appeler tes pièces éTaxwr, Le poète est à Bade ; il a joué et perdu. Une bonne passe tenant un enfant à la main ; Tenfant veut faire Taumône à un mendiant. La bonne s'inquiète peu de cette philanthropique intention. Le poète donne à Tenfant les deux seuls ëcus qui lui restent. Deux jours après le poète reçoit de Vargent, et la mère de Tenfant auquel il a donné deux écus et qui en a fait Taumône, la mère de Tenfant qui appuyée à son bras le conduit à la salle de jeu, lui indique au hasard les coups qu'il doit jouer, si bien qu'il sort de la salle de jeu les deux mains pleines d or. Vous le voyez, l'invention n!est rien, mais le caprice est charmant ; cela fait un bavardage de près de trois cents vers. Voyez d'abord le portrait de la maison de conversation. Cette maison se trouve être un gros bloc fossile, Bâti de Yite force à grands coups de moellon ; C'est comme un

temple grec tout recouvert en tuile. Une espèce de grange avec un péristyle. Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom, . Comme tin grenier à foin bâtard du Parthenon. J'ignore vers quel temps Belzébulh la construite, Peut*étre est-ce un mammouth du règne minéral, Je la prendrais plutdl pour une aérolithe Tombée un Jour de pluie au temps du carnaval. Quoi qu'il en soit du moins les flancs de l'animal Sont construits tout à point pour f&me qui l'habile. Cette âme c'est le Jeu. Là du soir au matin roule le grand peut-être Le hasard noir flambeau de ces siècles d*ennuis Le seul qui dans le ciel flotte encore at^ourdliui. Un bal est i deux pas ; i travers la fenêtre On le voit ça et là bondir et disparaître Gomme un chevreau lascif qu'une aèeUle poursuit. L'abreuvoir est public et qui veut y vient boif e J'ai vu les paysans fl)^ de U Foréi-Koîr^

The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate

310 LB ' MOMTB^CMflTO. ■état Leurs bâtons à Ta toaita Mirer daM ce rèdutt Je les ai vus penché» ftnr là hOte d'iTOf re Ayant à travers champs coum tonte la «utl^ Fuyards dései^létésde'^él^iiehomvète'Uti Je les ai tifs'éeboot sots li lampe m^knhèB • < • Atiee lenifs ^Bt«s iiMigrM et lèom fonlkm t>eiieiix, Toornan't learsgMm^s obft|)ea«« entns iCMrs doigts «ÉUttux, ?{nm sons Ivb Mea«k la anenr d^uno atnée , Et là, muets d'horr«ur dévimt la déstitréb, . Suivre des yeuxlmir ^hii^ni dottvsit èevànt oût, « Dirai^e ^^ils péïrâa4(etft I fiéltfs I ee n'émit «nèro C'était bien ^(fte fhit de lettl- HMel* les maflfis. Ils regavdiiient «IctfS fonties tes éintg^t^y • ' Cet or, ces voluptés, ces belles passagères ToQt comoiHie/eiicbaaté de 'la saison des Ihains . . Qui $*en va SfiM poaer Jt spîed «ftr les chemiDs. ' r Ils couraient, ils j^rtaient tons ivres de liunière, Et la nuit sur lenra yeux posait son noir bandeau* Ces mains vides, oes jnalns qui labourent la lerre^ Ils fallait les étendre en rentrant au Ibameau Pour trouver à tâtons les murs de ïa tbaumiôre, I^alenle |iu ct^in du feti,)eà enfanfs ata bërc^an. Puis à ces vers plçios d'énergie, tracés è , grands coups de pinceau tout en vigueur, sans djôxni-teint,e^ avec des ^l)re3 et des luinières^eulepent, succède une da ces oppositions dont je vous parlais tout à Theure. * • • , , • Un Mir venant de perdre une bataille bonn^le». . Ne ^possédant plus rien »4n'un grand .m^l à lu tétci^ Je regardais le ciel, étendu sur un banc. Et songeais dans mon âme aux hérps d*Ossîan ; Je pensai tout à coup à faire une cOn(p/ étc, n tressaillait en ûoi dès lAimscs de "roman. ■ * Il ne feûidr^ pourtant, me dHsaîs-jtî.àmoi taiéAe,* •On'tme pértnrtfsîon de notre Bél^n«M^)lfu, Pour qu'il vint à passer ^dqtie femme «en ce Ikn-. • 108 bosqnets sont déserts, la chalenr est extrême, . • 4m ve<ts «ont à 4*«moiir«. itotizon est en lés, Toute femme le soir doit désirer qu'on l'aime. SUl venait à passer sous ces grands marronniers Quelqu'alerte beauté de Técole flamande, Une ronde Ûllette écbapjpfee à Teniers, Ou quelqu'ange pensif de candeur allemande; Une vierge en or fin d'un livre de légende, Dans un flot' de velours fralaaût ses petitâ pieds. Elle viendrait par là de cette sombre allée, Marcbant à pas de biche avec un air boudeur, Ecoutant murmurer le vent dans la fouillée^ De paresse amoureuse et de langueur voilée. Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur, Le printemps sur la joue et le ciel dans le cœur. Elle s'arrêterait là-bas sous la tonnelle, Je ne lui dirais rien ; jMrais fout sfauplepent. Me mettre 'à deux genoux par terre devant elle.

Regarder diffs ses feax i'atiir du ftimMoeat^ Et pour toute faveur la prier sealeaboat. De se lalAser aimer d'une amour imnortette.)i 1 • Elle apparaît au .pgiète la blanche vi^pn , pa« tout à fait dans les conditions où il l'attendait, mais peu importe, c'est Tinattendu surtout qui est ebaTmant^. ; Voyez-la passer. G*était ma \ml enHaitt ^no cette Jeun« mère« Un véritable enfant 1 -*> Et la TïikQ Àogletef re, Ptiii d'afto lois dans T^ait jetUra.Aon filet, ÀvaBt d'y fetfonvurrufl^ferAf^ WM^lf^bére^, • • En vérité, keteurs) powr faire son j>OirtGatf, , Je ne puis mieux trouver qu'une goutte Ae lait. Jamais le voile blaae d» k môàneolse Ne fut plus tnmsiahreiit sar 1m «aer pl w venqeHi*^ Je m'assis auprès «d'elle et pailai d'll«kle. Car 'eue leontMAilBft l« pays sons pareiL Elle en venait. Hélas I ;<- é «a fi%ffdc patrie BapportaM da^s k)n c^Mnr Vn rayon ée sMeil. • Nous cansâmcs longtèntipfi :>lle èlaft slmi^ ei Mme, Ne sachant point lé mal elle îfeiisail le fcien ' ' Des richesses du ctetrr elle iÈe fH VtmKm^i Et, tout en écoutant coint»e 1« CÂisv se detiflf», Sans oser y penser je lui donnai le mien, • Elle emporta ma vie et n*eii sut jatntrts rHela. te soir, rin H^iénaht dpf es fe fcontredaîlse, Je lui donnsi Ve bi'as, no^s <éMl-IM[ies ao i^ Car on *e t>dfft 'sortir niittfémMU de loe UûtL « Vous partez, me dit-elle, et vous allez, Je pense, » D'ici Jttsqné chez "tws faire qnel^tie dépense ; ■ » Pour votre derfttef }6ttr il fent)d««r. nnr peti. Elie me ftt asseoir airec un doux som*e';' Je ne sais qu'ai capHée alors la conseilfe; Elle étendit la main efl imc dit : !ort€»4W Par cet ange aux yenx lîléns je më fiisial "(JOndÉli^, Et Je A'al paâ befeottl, Ynon ànri, de tbns dire. Qu'avec quelt[ties louis mon nttmêtte g<i^* ♦ 1 i Nous iauâmcs ainsi pcndairt Une bcttrc entière. Et je vis devant moi tomber font un trésor ; Si c'était rouge ou nôîr je ne m'en sonvïen^ gtttrifr, Si c'était dix ou vingt, Je^'cn sais rién enfcdr.* Je partais pour la Trahce, elle ptiur ï'Ang^ettî^; Et Je BorUs de U les deux iiialiïs tfteines d'dr. Nous nois 'làisMdB ^emfiortâr «u pkû^i^: de citôr ^ c'est, à notre avis, qùamà ©n <ntê'de .pardla.teWi l». «willeure manière de louer un poète. D'ailleurs, deux ou trois pièces encore pour justifier ce que Hous avotos -dit d'uA t#ogrès toujours croissant et d'hiîfe cîmi^maAte VaH«é *le WtÈm, et nous aurons fini avec les vei'è, qtfi tenAmteent u** pèriocJlQcle vinçl ans, c'est-à-dîre de Ï830 4 W^. Ceux que nous allons dire sont de 1838 â 1839. l\^ sont intitulés la Nuit deMcemkre. , Du temps que J'étais écolier^ Je restais un soir à veiller Dans AQtre salle solitaire ; Devant jna table vint s'asseoir Un pauv/e enfant velu de noir Qui me ressemblait comme un frfere . • « Son visage était jriste et beau; . K la lue^kT de mon flambeau, Dans

mon livre ouvert il vint lire; Il pcncUa son front sur sa main. Et resta jusqu'au lendemain, Pensif, avec un doux sourire. Comme j'allais avoir quinze ans, ^ Je marcbais un jour a pas lents ; Dans un bois, sur une bniyèrê, Au pied d'un arbrç vint ^'asseoir ,. _'

The text on this page is estimated to be only 14.53% accurate

y: MONTK-qitSTO. m «?«S5f5r '1 . 1 / ^k ,1}^ ^eune bonme vêtu de soir, Qui me ressemblait comme un frère, Je lui deiAaDdaï mon chemin ; Il tenait un luth d*une main, De Vautre un bouquet d'églantine ; n me Ût mi salut i'»ml, El le ïaloorttMt à4emi. Me montm da à^Êi ia ^eolUndt A rage où r«fi croit à l'amoinr. J'étais «eut tfam» ma 4Slvambii», «n ftmt, PfettrflmftnM prenAère^Mr^; Au coin de mon feu Tint sWftMlr Un étranger tôtu At rioif, Qui itfe reftiembllttft eomm^^ùn frère. 11 était mortie et soucieux ; D'une main il montrait les cietti, ït de Vautré i\ 'tenait un glaive ; be m^ peine 11 senîblalt souffrir; K^18 n ne pouBsa qn*un èôu^lr/ Et è'évauoult copime \m rêve. A VSge oh ï'on est tiberlîn, ' Pour boire un toast daos un festin^ Un Jour, Je soulevais mon verre ; En foce de moi vint s'asseoir lin convive vêtu dç noir. Qui me ire^seniblalt eomme nn frète. Il secouait sous son manteau Un haillon de pourpre en lambeau ; Sur sa tête w ttyÂe «télrUe ;, Son bras maigre ^tmoMi h mim» Et non vetM^ cttftooeMBt Umt» Se brisa dans ifea nuna -dâlvlA. Un an après, il était nuit ; J'étais à genoux près du lit Où venftH dd mourir wo«.p^# i Au chevet> (titil mt ê'tmi^Qèt Un orpbftlj» vétn de iioil^, Qui me re6semb1idl«nue«ilrè»ft. Son front était nofétde pleurs, Gomme les anges des douleurs ; Il était courpft^é d'épiae. Son luth à terre 4t9jit gisaut. Sa pourpre de covleur d^ sang;, Et S9Aisl4v^ 4aw teji^oilr^efi Je m'en suis si bie^. souvenu. Que je Val toujours reconnu A tous les In^ta^ts de ma vi£ ; C'est une étrange yi$ion, Et cependant, ange ou dénign. J'ai vu partout cette ombrfi4W|ie« Lorsque plus tard,)as de souffrir. Pour renaître ou pour en unir. J'ai voulu m'exUeiT de Jrance ; Lorsqu'impatient 4e marcher. J'ai voulu partir et chercher les vestiges d'une esj^érauce; A Pise, au pied de VApenniu ; A Cologne, en face du Rhin ; A Nice, au penchant des vallées; A Florence, au tond dès palais ; A Brigues, dans les vieux cl>ilct» ; Au seiu des Alpes désolées. « ■» I ' • i • » • • / I .• 'IT I. ' > I r. ». » A. P A Gênes, sous les citronniers ; A Vevey, sons les verts pommters ; Au Havre, devant VAtlanfiftee ; A Venise, à VaffTeux Lido, Où vieirt, dur i'èegbed'mxtimihMiiv Hodrir ia pAto Adtiatiqafi ; ^ lMt)«t où MHS œi vastM dém J'ai laissé tùfft ooBor at ntieg ye«i Saignant d^e étemelle plaie \ Partout où le boiteux ennui, Traînant ma liaflgcie api^ loi. M'a promenlé snr une eloie ; Partout pu saps cessé altéré De la soîf d'jjn monde ignoré, J'ai suivi Vom'bre de mes songes ; Partout 'Otu ?9AS avoir véCHi J'ai revu çç

que j'av^s vu, La face humin^ ^t %^% nysuson^es^ j^artiDu(oui \% long d^ chiçmiQs, J'ai 9p^ m^ froo^ dA^]»£9 W^ , Et sangloté comme une femme ; P^tQVt oi> j'^, p^:m^ un mouton Qjai laisse sa laine aux baissons, . Senti se dénùer mon âme. L , ' I Partout OÙ J'aJ voulu Sofmlr, • Partout où J'ai voulu mourir, Sur ma rotrte est venu s^asseoiir Un màlfaeureux vêttt de «ofr, Qtti ne resseaiMàit eomme «n Mie. ' Qiti donc eM|j, speetre de na jetoèi^e^ Pèlerin que rien n'a lassé ? Disrmoi pourquoi je t^ trouve san^ cç^sç As^^ .4ao^ VoB^re ^% j *ai passé ? Qui donc es-tu, visiteur solitaire, Bbte assidu .dé mes douleurs ? Qui donc es-tu, pour me suivre sàr terre t 'Om donc és-tn, qui donc est-tu, lAoa'Ml^ Qid «l'Àn^araifi fa'au }eur Aef ftaoïil • LA VISION. Ami, notre père est le tien ; Je ne suis ni Vange gardien Ni \fi jpauvais destin des Jbiommop* Ceux que j'aime»— ^ j^ ne saii? pas De quel G6|é s'^ vQi^t lewrs j)^ Sur ce i^p ^l9»%^ avi npu^ 9QîW^t ^ j»e evjft pi Pieit jii 4éffw>n, St \Jè.}ai^ wms^ p»r «if n aç^ Quand lua'e» epp^ tQ^{r^|C(it. Oiù tM vas i Y serai toyjpurji» JJMAQu'w» dernier de tçus jours, ^ùi'ini m'^s^olr sur ta pierre. U^M le'a ecmtié Xouk oœur, Outftd tu. eerss id»ns la douleur. Viens À saoi sans iJiquiétude. Je te «^vnd eur le cheoua, Hai^ je ne puis toucher U «i«^ Ami , j e suis k ^çlit^ide^ Cette pièce est «m des ptas eeuiftlèlae fd# 49 Musset, une des plus mélancoliques que je connaisse au monde. Elle doit dater de 1840 à peu près. Là, deHnssèt esrt arrivé â Tapogée de iion talent ; il ne ferti d^auséi fcèîiti «k '\: ^« » • » 1. i<

2lë m MONTE-CRISTO. cela que la Lettre à Lamartine, que nous avons citée , VOde d Malibran et l'Espoir en Dieu. (TMinette 1 où soiit-Hs, belle muse adorée, Ces accents pleins d*amoar, de charme et de terreur, Qoi voltigeaient le soir sur ta tète inspirée Gomme un parfum léger sur r^uttépine en fleur? Où Tibre maintenant* cette toîx éplorée, Cette harpe Tivante attachée à ton cœur? ITétait-ce pas hier, ftlle joyeuse et follCi Que ta Terre railleuse animait Corilia Et que tu nous lançais, avec la Rosina, La roulade amoureuse et rœillade espagnole? Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais 2e Saule, N*était-cepas hier, pâle Desdemona? N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge. Tu traTersais l'Europe une lyre à la main ; Dans la mer, en riant^te Jetant à la nage, Chantant la tarentelle au ciel napolitain. Cœur d*ange et de lion, libre oiseau de passage, Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain. L'espoir en Dieu est une de ces haltes que le poète fait sur la suprême hauteur de la vie : arrivé là du voyage, et mesurant son génie, il comprend que, voyageur étemel, il pourra aller plus loin, mais ne montera pas plus haut. Ji'horizon est encore grand devant lui, seulement il en devine les bornes. Arrivé là, il laisse tomber autour de lui, toutes les armes aveclesquelles il a combattu. Doute, irréligion, science, désespoir, et conmie Molae au Sinaï, il n'a plus qu'un désir, qu'une espérance, qu'une aspiration, c'est de voir Dieu, dut-i) être aveuglé par le buisson ardent. Le poète le dit lui-même : Il ne peut plus, surtout il ne veut plus vivre dans cette nuit qu'il s'est faite autour delui; toutes les raisons qu*il s'est données pour ne pas croire ne lui suffisent plus ; il croit malgré lui, ou, s'il ne croit pas encore, il doute déjà ; mais ce doute est l'opposé du doute de sa jetinesse ; il a commencé par douter de Dieu ; à cette heure il doute du néant. Remarquez qu'il a trente ans à peine. Il est vrai qu'à trente ans il est déjà arrivé au deux tiera de sa vie. Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse, , A ses Illusions n'aura pas dit adieu , Je Toudrais m'en tenir à Vantîque sagesse, Qui du sobre Epicure a fait un demi-dieu. Je Tendrais TiTre, aimer, m'accoulumer aux hommes, Chercher un peu de îolê et n*y pas trop compter Faire ce qu'on a fait. Etre ce que nous sommes El regarder le ciel sans m'en inquiéter. Je ne puis. — Malgré moi l'infini me tourmente, Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir, Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante De ne pas le comprendre et pourtant de le voir ! Qu'est ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire. Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux. Passer comme un troupeau, les yeux fixés à

terre, Et renier le reste, est-ce donc être heureux ? Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme. Dans la création, le hasard m'a jeté ; Heureux ou malheureux je suis né d'une femme . Et je né puis m'enfuir hors de l'humanité .. Aldrs le poète creuse tous les systèmes, interroge tous j^ philosophes ; il passe en revue les Manichéens, le ; théisme, Platon, Aristote, Pythagore, LeibnitE, Descartes. Montaigne, Pyrrhôn, Zenon, Voltaire, Spinosa, Locke, Kant. Et comme aucun ne lui a appris ce qu'il désire savoir, il s'écrie : Voilà donc les débris de l'humaine science, Et depuis cinq miUe ans qu'on a toi^jours douté. Après tant de fatigue et de persévérance, C'est là le dernier mot qui nous en est rest^ î Ah I pauvres insensés, misérable cerTeQe, Qui, de tant de façons, avait tout expliqué. Pour aUer jusqu'aux cieux, il vous foUait des ailes ; Vous aviez le désir, la foi vous a manqué. Je vous plains, votre orgueil part d'une âme blessée ; Vous sentiez 1^ tourments dont mon âme est remplie, Et vous la connaissiez, cette amère pensée Qui fait frissonner l'homme en voyant rinflnl. Eh bien, prions ensemble, abjurons la misère De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux. Maintenant que vos corps sont réduits en poussière. J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux. Venez, rhéteurs patens, maîtres de la science. Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui, Croyez-moi, la prière est un cri d'errance ; Pour que Dieu nops réponde, adressons-nous à lui. 11 est juste, il est bon sans doute ; A vous pardonne Tout; vous avez souffert, le reste est oublié. Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ; Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié I I. A toi que pul n'a pu connaître Et n'a renié sans mentir, RépondsHnoi, toi qui m'as lait naître. Et demain mç feras mourir. II. Puisque tu te laisser comprendre. Pourquoi fais-tu douter de toi ? Quel triste plaisir peux-tu prendre A tenter notre bonne foi t III. Dès que l'homme lève la tète, Il croit t'entrevoir dans les cieux ; La création, sa conquête, N'est qu'un vaste temple à ses yeux. * IV. Dès qu'il redescend en lui-même, 11 t'y trouve :'tu vis en lui ; S'il BOUffte, s'il pleure, s'il aime, C'est son Dieu qui \e veut ainsi ; T. De la plus noble intelligence, La plus cublime ambition Est de prouver ton existence. Et de faire épeler ton nom. VI. De quelque feçon qu'on t'appelle, Brahma, Jupiter ou Jésus, Vérité, justice éternelle. Vers toi tous les bras sont tendus.

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

m iHONTfi-CRlSÏO. m ■•«« Le dernier des fils de la terre Te rend grâce du fond du cœur, Dès qu*tt se mêle à sa misère . Ine apparence de bonheur. VIII. r Le monde entier te glorifie, L*oiseau te chante sur sofi nid, Et pour une goutte de pluie, Des milliers d'êtres t*ont béni. IX. Ta n'as riiin fait qu'on ne l'admire. Rien de toi n'est perdu pour nous ; Tout prie, et tu ne peux sourire, Ooe nous ne tombions à genoux. X. « Pourquoi donc, ô maître suprême. As-tu créé le mal si grand, Que la raison» la vertu même S'épouvantent en le voyant. XI. Lorsque tant de dioses sur terre Proclament la divinité, Et semblent attester d'un père L'amour, la force et la bonté. XII. Gomment, sons la sainte lumière, Yoit-ondcs actes si hideux, Qu*Ud font expirer la prière Sur les lèvres du malheureux? xiu. Pourquoi, dans ton œuvre céleste, Tant d'éléments si peu d'accord? A quoi bon le crime et la peste ? 0 Dieu Juste, pourquoi la mort ? xiv. Trpitié dut être profonde, Lorsqu'avec aes biens et ses maux, Cet admirable et pauvre monde Sortit en pleurant du ehaos. XV. Puisque tu voulais le soumettre Aux douleurs dont il est remi^i. Tu n'aurais pas dû lui permettre De t'entrevoir dans Tinllni. XVI. Pourquoi laisser notre misère Rêver et deviner un Dieu ? Le doute a désolé la terre ; Nous en voyous trop ou trop peu. XVII. Si ta chéttve créature Est indigne de t*approcher, U fallait laisser la nature renvelopper et te cacher. XtlII. Il te resterait ta puissance Et BOUS en sentirions les coups ; Nais le repos et l'ignorance Auraient rendu nos maux plus doux. /" XIX. Si la souflhmce et la prière N'atteignent pas ta majesté. Garde ta grandemr solitaire, Ferme à Jamais l'immensité. XX. Mais si nos angoisses mortelles Jusqu'à toi peuvent parvenir. Si dans les plaines étemelles. Parfois tu nous entends gémir. XXI. Brise cette voûte, profonde Qui couvre la création ; Soulève les voiles du monde, Et montre-toi Dieu Juste et bon. XXII. Tu n'apercevras sur la terre Qu'un ardent amour de la foi. Et l'humanité tout entière Se prosternera devant toi. Xllll. Les larmes qui l'ont épuisée Et qui ruissellent de ses yeux. Gomme une légère rosée. S'évanouiront dans les cieux. XXIV. Tu n*en(endra8 que des louanges. Qu'un concert de joie et d'amoiir, -Pareil à celui dont les anges Remplissent l'étemel séjour. XXV. Et dans cet bosannab suprême. Tu verras, au bruit de nos chants. S'enfuir le doute et le blasphème,' • Tandis que la mort elle-même * y joindra ses derniers accents l A notre avis, c'est ici le point culminant du noète CU^t de 1835 à 1840 qu'U Mt^olja Une bonn, JorSneX Nutt de Déeembre, la lettre à

lamartine, l'Ode à la Ma. libran, l'Espoir en Dieu. ^ ^^aiajaaEt i quel âge écrit-U ces chefW'jfiuwe de verre, sinon de forme ? De vingt-cinq à trente ans, c'ert-à-dire à l'âne où les autres hommes étudient et préparent. n est vrai qu'il a commencé de chanter & l'aube et au'il se taira hien avant le crépuscule. Un nouv«aa vdlume de poésies de lui, paraltoa encore C'est ce qu'il aura écrit de 1840 à 1850; mais le génie des dix premières années n'y reparaît que par lueurs. Le corps est debUe et l'esprit troublé. De temps en temps une chose charmante reparaît, comme une fleur sur une ruine C'est le Mie Priponi, Une Soirée perdue, A mon frère revenant d'Ualte; de temps en temps une lueur brille, mais comme un éclair, pour passer : c'est le Bhin allemand, le i3 juillet, Après me Lecture; de temps en temps enfin, un rire se fait entendre, mais c'est le dernier; H s'inUtule : JftiRt Pinson, Conseils ^ «m Parisienne et le Bideau de ma Voisine. Enfin, le livre se ferme par un sonnet au lecteur, n se ferme pour ne plus se rouvrir, comme la piewe du tombeau. Voici l'épitaphe, sinon du poète, du moins de son œuvre. Elle est douce et triste ; c'est un sourire dans les larmes.

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

»4 LB IfOKTfl^GRISTO^ Jusqu'à présent, lecteur, selon l'antique usage, Je te disais bonjour à U pretDlèr&pig6b Mon livre, cette fois, MlDMi«Uio(ti6t0«l0iBenl'{ En vérité, ce siècle Mt uii ttiMvAto motkeaU Tout s*en va : les plaisirs et les mœurs d'un autre âgp, Les rois, les dieux vainciMif le hasard triomphant ; Rosalinde et Suson qui me trouvent trop «âge 9 Lamartine vieilli qui me traite en cnùint. La politique, hélas ! toèlà notre wamère ; Mes meilleurs ennemli nu «onseilleiit â'«niilre. Etre ronge ce soir, blanc demain. Ma foi non ! Je veux, quand on m*a lu, qu'on puisse me relire ; Si deux noms, par hasard, B^mbrooiHent Burma lyre. Ce ne sera Jamais que Ninette et RiBon. iaiuriftr 1350. Là s'arrête l'œuvre poétique d'Alfred de Ifusset, Ainsi, pendant les six dernières. années de sa vie, pendant ces six années où rhomme, dans la plénitude de ses facultés, c*est-à-dire de quarante à quarante-sept ans, ^ent s'établir l'équilibre de son génie, au. moKD^nt où, comne deux forces égales qui, au lieu de; se Beulraliaer, s'appuient l'une sur l'autre, la raison et l'imagination se contrebalancent, la nuit se fait dans ce ciel autrefois si joyeux et si éclatant, une nuit, non pas d'êlé, orageuse et pldne d'éclairs, qui au moins nous donnerait la foudre, maï* une nyit d'automne, basse, brumeuse, froide déjà comme celle du tombeau. Parfois on rencontre encore Fauteur de Don PaéZy de VAndalouse^ de RoUa\ on croit le revoir, on va à lui le cœur joyeux, la main tepdue, naais on paille effrayé en reconnaissant biefilôlt que rien de lui n'e»t veste en lui, et que l'on n'a plus affaire «[u'â un spectre. Alors on se dit comme Opliélie en regâMlailt Hamlet : Dieu tout-puissam, rendez-lui la raison ! 0 dernier héritier d*une illustre maison ! 0 nohle esprit perdu ! sublime Inlellîgence Tout à coup tïétrônée \ k la cour, élégance, profondeur au conseil, valeur dans les combals ! L'espérance, la fieur de ces vastes étatii t Le miroir du bon goût, le type de la grâce, Le but de tous les yeux i to)it est mxti 1 to^ ç'effa^e 1 ' — % moi, mpl, triste et seale avec jnes maux pesants ! ' llol ^i 9è sa ^etifli^esâç ai respiri^ l'eneen^ 1 ' ' Qftitonvàls-èe sa Yoht' ^enivrante barinonîe! \ * Voir conune un luth brisé ce noble Cft flte^ génie lit gwBdliB plBftiiâ'vnsbti ^seoMent e% Yàilletrf f 4Y<4rtal«a>)euDealeetia'g^âoeell1ewlleAr, < Pour voiii, W Joi» 4fa|irâB, «aUienreiiie Ophélfe t , TMii d'Q8|K4r 96 A<^ fia vent de èa fèlie t Les coups que la grande Qiàa avait frappés à la porte, les tendres appellations d.ont elle les avait accompagnés, le I , l£fi. JfOHICANJS dS PAAI«. »t

CHAPITRB \lh . «tf XL BS«* DÉMONtAÉ <5U'lL EST DÀNnERÈtTX , NON PAS W ll£ÛEVÔIH, BUIS SE DOKNBH A&S llËCtJS.' .. . » • ' ■ A peine M"« Fifine avait-elle disjparix, à peine Salj?|itor avait-il vèSs • dans son portefeuille les dix mllets de mille rfranosi, et dftM sa poche, les neuf liasses intactes et la liasse écornée, que la porte de Gibassier s'ouvrit, et que ce digne ioduAtriel parui our le asoil, vête d'uA ghnple pantalon de molleton blanOt lit tête coiffée d'un foiiiard et les pieds Chaussés de pantoufles brodées. meil de Thonnéte Gibassier, iA Vién que, 'iy>uMnt se rendre compte de ce qui se passait %ux son palier, il avait fini par s'arracher aux douceurs du sommeil, avait sauté en bas de son lit, avait passé 'son çatilaliMi 'à pM, ^chaussé ses pantoufles, et était venu à ^atdelovp owrir la porte. N'y entendant plus auMUi «bniil) il s'^atlewMt à trouver le palier vide. . . Il fut donc assez étonné de voir Salvator, nous devons même dire, à l'éloge de la pi^udence de Gibassier, qu'en apercevant un iuoottiu devant aai portai aon premier mouvement fut de la iraferaier^ . Mais Salvator qu> çeaDa^A&i|it]|o f ^rçati • ^v^i bien de figure que de réputation^ <I^. ^v^t la part q^^'ij avait prise à l'enlèvement de Mina, qui le surveiflait soit directement soit indirectement depuis c^te époque, n'avait pas piis tant de peine à le retrouver po^r Iq laisser apparaître et disparaître ainsi. Il s'opposa donc, en étendant la main, à ôon intention de refermer la porte, et Tabordatit avQC toute la courtoisie dont il était capable : * — C'est bien à monsieujî/rGibassier que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il. — Oui, monsieur, rèpo&dtt Gibassier en le regardant d'un air aussi soupçonneux que lui penMttaiént de le faire ses yeux encore toûsbeufis^ i qul'ai'je l*bOBiieur de parler? — Vous ne me connaissez pas? demanda Salvator en poussant doucement la porte. — Ma foi non, ditl^Jboe^ qioiMW^'lMm certainement j'aie vu votre figure gp;ieI(P0 {Mt, 4mia dn diable si je sais où. . ,. . — Mon habit voua în,4jiq^^ CQ quA jfi a^ii»s dit Salvator. — Commissionnaire, je le vois l«ien, mais comment vous nomme- tr-on? — Salvator. — Ah! ah! ne vous jtenèz-vous pôiiït a^abitude au coin de la rue aux fers? deinanda Gibassiet* avec une sorte d'effroi. — Précisément. '^ — Et que me voulez-vous? -— C'est ce que j'aurai Thonneur de vous dire, si vous me permettez d'entrer.. "* • — Hum! fit Gtlw lier ^mwe bèntalûliii. ". — Vous déiierieMefattétfinv)!? diimiMMlii flalvator en se glissant entre la porte et lawUff^HU^. — Moi ! dit Gibassier ; à quel propos me défierais-je de vous ? Je ne vo\is ai jamais riep fait, pourquoi me voudriezV0U8 du mal ? ^ — Aussi ne vous Teui-je tpt flu Men^ Ôïl Salvator, et je viens pour vous

eii fiiire. "'f Gibassier poussa lui 80i]|>it; A eMysiM a«0d peu au bien que les autres lui voulaiefit fom, qu'à oaUii qu'il voulait faire aux autres. — Vous doutez ? dit SalvàtAr. — J'avoue que je ,»'^ qu-mie p:^éd40Cl?9. confiance, répondit le forçat. — Vous allez en juger, — Alors donnez- vouô la peine de vous asseoir. — C'est inutile, dit Samtor, je saiôtrês-pressé^ et, en deux mots, si l'affaire que je viens vous proposer vous convient, cette affaire sera conclue. • — Comme vousvoudrez, iaiafi^q^i.|e<ll*)af|Bilds dit Gibassier, qui se ressentait encorâ« par wi^ .OQfiaûae courbature répandue en tout son corps, des .més^iyâiituiieB de la nuit. Là, ajouta-t-il en s'accoipmoàaat sur une fraise ; maintenant, si vous voulez bien me laire connaître ce qui me procure l'honneur de vous voir ; j'attends. — Pouvez-vou3 disposer d'une semaine ? demanda Salvator. 1 — Cela dépend lie l'Miptoi «fttVm m» demandera de faire de cette semaine ; isar^ iièitafq«e' (bMI aucune semaine, c'est la dix«*6«f% amt«ûièiBd:paflier4e la vie d'un

The text on this page is estimated to be only 16.21% accurate

LECIINT&.GBJJSTO. 3i5 homme, en admettant la dernière statlsMque gui ^ôgle la moyçnAe de la viç d'un homme à Xrèntç-lrois ans. - — Moucher monsieur Gibassier, diVSaïyalor souriant, de son plus doux sourire, en adoptait çeltêî moyenne pour le Véstéae VTiunianitè;jje Vois âvfecbonnéur que vous uifes exception à la règle, -et quoique Vous ue paraissiez pas' Beaucoup "plus d^ trente-lrqis ans, vous ^vez néanmoins incontest2tt3lemeût dépasèé Cet Agé. — . Dois-je .m'en louer ? répondit philosopbiqpiement et mèlancoUquemeht à la fôïà le digne Gibassiçr. — ta Question n'est pas là, dit Salvator. , ^ Qù est-dle alors ? ' — me est dans ce çu'àyant dépassé Tâge tataî^ vôuç ifez selon toute probabilité jusqu'au double delamoyeime, c'êst-à-dîi'e jusqu'à soixante-six ans ; Ce qui fait qu'une semaine n'est fiout vous que la trois miïïe quatre centième Jartié 4fe la vie, et remarquez qùè je pfé yôuç dis point cela pôui: 'marchander le prix de vott^e seipaînç, maîâpour en , _ ^ âgréaMe? T- ikgréabïe el proBiable ; Vous aurez réuni, ce qui est si i^are ici-bas, îe précepte d'Horace, (Jqijit il n'est point probable qu'Hun savant éommê vouâ ti*âit'cullivé les œuvres^» "Utile iuld. \ -^ pe quoi s'a^t-il'? demanda Gîbaseier, qui^ artiste en son genre/ se laissait entraîner au pittoresque de la conversation.. . . . , •- Il s'agit uovoyages. * , < i ' — AJiL î bravo 1 . , — Vous aimez les yojâgep ? ' ^ .. ' ,. . -^ lelesadotè. ,' • '^ ' — Voyez, cela tombe a meryemé. — ' El quel pays doi^-je parcpufir.?'. — L'Allemagne. , v-^a' — Germania mater. De mieux en tQxétxl s'ccria Gîba$■•.r» S jprÀcautiona n'hélaient j^ I .1 . •■ » I t BÎ^r ; je puis d'autant mieux vous servîi en Allemagne, que je connais parfaitement ^Allemagne et que mes voyages y ont toujours é^ heureip. ./ — on sait cela, et voua pourquoi la proposition vous eist faite ; la jéussite de TafTaire est mi^ie littéralemen);'souâ îa Sauvegarde de votre botiheuf. — ' Plaitrfl? demanda Gibâssieï, qui, enxiore . un peu étourdi de sa lutte avec le ctiarpentiÊr^ -avait eijteïidii honneur. — Bonheur, accentua Salvator. ' ' . -^ Très bien, dit.Gibassier. Eh bieh, voyons, tout c^la devient .possible ; je serais enchanté d'avoir une occasion de quitter en ce moment là France pour quelques joui-s^ — Voyez comme cela tombe 1 — Masanté.s'altéreàParis. . .. — m effet, dit Salvator, vous aVez lé'i yeux bouffis, le cou violacé, le safag vous porte â la tête. ' ' . ' — C'est au point, mon cher monsieur Salvàtots que, cette nuit, tel que vous me voyez, répondj^l GibassiQr,.j'ai laj^nî mourir d'une apoplexie foudroyante.' — Hnureusement , demanda"

naïvement Salvator^ Vou$ avez été saigné â temps?. — Oui, répondît. Glbassier, *aigûé,'èt copieusement^ même. . . — .fleUreusô disposition pour se mettre en voyage ^. on estlégei;. ' • — î)h l très léger ï . — Je puis donc aborder la question ? — 'J\i)ordez, ïnon cher monsieur, àboi^dez. De quoi 3*a— ï)e quelque chose de tt*ês-sîmiple, il «'agit de remette ç une ^ettne. Voflà toUjt. — Hum.I hum! grommela entre ses dents Gibassîer,, dan^ l'esprit duquel mille soupçons entrèrent de nouveau. Eâv'oyex' un homme en Allemagne uniquement pour porter une lettre, quand le service de la poste est isi admw-ablement organisé ! Diable I diable ! i — Vous dites ? dit Salvator^ .en Texaminant avec attention. — Je dis, fit Gibassier en liochanf la tète, que c'est i^j^ diables^ de lottre'que vqus avez à envoyer là* car, si c^js; tait une lettre com^ae toutes les lettre»! voua ne l'expédie, riez point, je suppose, à si graiods frais. . î -Vqu^ pe;z raison,. dH Salvator, c'est ufte lettre dè^la • plus haute miportance. • — Politique, j'imagine. ,. """ : — Entièrement pôutiquè. ' . , * , — Mission tout à fait délicate. * \ — D'une délicatesse toute particulière. ' \ ! .,— Jlangeneuse, jpar conséquent ? I ' :— Dangei'êu^ . si tcfuXes les prAcautii ; prises. — Comment entenàèz-vous la précaution? '. . — :^. ce que cette lettre ^era tout simpiement un papier blanc tout ouvert. • . 4^ . , «r *r .-r MaisTadr^a^? — On vous la dira de vive voix. ' ', '. ' — Alors, la lettre est éoçite avec une encre.' sympathique. . . " . . — De Tinvention de la personne -qui'^ï'éprj^ti invention qui défie MM. Tfepnard et Orftla" eux-jnêmfes. :. . — Mais la .police est ûixe bie^n autre cUwifite' que MM. ïliénard et Orfïla. ' — Qui défie la police elle-même, et je suis J^ién aise' de vous dire cela, cner monsieur Gibassier, pour iim'il ne vous prenne pas l'envie d*aller vendre la ïeilrfe i .St, Jackal le double de ce qu'on vous aura donné pour Importer. .\ . — MonsieurI fit Gibassier em se re())res^l,. vpua «ne croyez donc papable^,.v ' — La cbdr est faible, répondit Salvator. * : — C'est vrai, murmura le forçat avec ua soupir, — Vousyoyez donc, coB^^^uâ.$alvator que vous^e ris* quez absolument rien. ; . ,. ..^— Me difces-vous cela^ux objen^ir^e moi (^ raocomplisse ma mission au rabais? ^ ' • ' — . Pas le moins du monde, la mission, aéra- ïjéflrîbuée en raison de SOU; imaportance» • . « ' — Maïs, qui en fixera le prix ? ,' \ — Vx)usHmêm9. * ^; . — H faut d'abord que je a^^b^ où je vais î . V — AHeidelberg. , .' '. ■ -- Très-bien, — quaiid dois'je partir î; ' ' — Le plus tôt posaible. — Demain, est-ce trop tit. .— Ce soir serait mi^ux. , . * — Je suis bien fatij^^pcoir partir ce eoir, j'ai eu une mauvaise nuit. — Agitée? — Très-agitée. »'..., —

Eh bien, v^ pour demai» matin. Hain tenant combien dem.andez-vouS? . — Pour aller à Heideïberg ? — Oui. — Y auxa4-iL&^ui' ? , — Le temps de prendre la réponse à la lettre et 4ë revenir. — Eh bien,. mille franco, est-ce trop ? •— i^e vous ,d<9mabderai au wn traire, est-ce assez tj.| — le suis économe, en économisant j'y arriverai. — Voilà qui est dit, pour porter la lettre. Mais ^oui* apporter la réponse ? — Ce sera le même prix. — Deux mille^ alors; mille francs pour alle^et mille francs poM .revenir. — .MUlç:francs poi»r aller et jo[iîlle fraocs popr rêverie:, c'est bienéeia. ... — Maintenant, ceci est réglé pour là dépense Juatériellè du voyage ; reste à régler le côte de «pnfianoe, le prix de la mission elle-même. — Ah I le jurix 4e.la mission n^est pas compriç dans lés deux raille fvaFocs? — Vous voyagez pour une maison puissamment riche^ xwn cher flionsietir Gibs^ssier î «ain^, mille Xrapps û^ plus ou de moins. — Est-ce trop de demander deui^ mûje Xrancs ? — Vous êtes on ne peut plus raisonnable. ' i . ^ Ainsi donc, deujK .|nill6 ifranos poufrJes ààpeuBes du

St6 LE MOÎSTE-CRISTO. voyage, deux mille francs pour la mission accomplie, — En tout quatre mille rrancs. — Et prononçant ces mots, Gibaséier poussa un soupir. — * Trouvez-vous que c'est trop peu ? demanda Salyator. — Non, je pense... — Aqnoi? — Anen. Gibassier mentait ; il pensait à la peine qu*il allait avoir pour gagner quatre mille francs, quand il en avait, quelques jours auparavant, avec tant de facilité et sans se déranger, gagne cinq cent mille. — Cependant, dit Salvator, cœur qui soupire n'a point ce qui désire. — La convoitise de l'homme est insatiable, dit Gibassier, répondant à un proverbe par une sentence. — Notre grand moraliste La Fontaine a fait une fable làdessus, dit Salvator, mais revenons à nos moutons. n fouilla à sa poche. ,— r Avez-vo^is la lettre ? demanda Gibassier. — Non, elle ne devait être écrite que si vous acceptiez la mission. — Eh bien, j'accepte. — Réfléchissez bien avant de prendre cette mission. — J'ai réfléchi, • — Vous partirez ? — Demain, au point du jour. Salvator tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrît et laissa voir à Gibassier tout im nid de billets de ban(jue. — Ah I fit Gibassier, comme si à cette vue un poignard lui traversait le cœur. — Salvator ne parût rien remarier, sépara deux billets des autres, et s'adressant à Gibassier : — Il n'y a pas de marché sans arrhes, voici les frais de voyage, à votre retour, et quand vous rapporterez la réponse à la lettre, vous aurez les deux autres mille' francs. Gibassier hésitait à étendre ,1a main, Salvator les laissa tomber sur la table. Le forçat les prit, les examina avec attention, palpant leur épaisseur entre le pouce et l'index, étudiant leur transparence en4es interposant entre la lumière et lui. — Excellents, dit' Gibassier. — Ah ça I mais me croyez-vous donc capable de vous donner dé faux billets ? — Non, mais vous auriez pu être trompé vous-même; depuis quelque temps il se fait de tels progrès en induatrie. — A qui le dites- vous, fit Salvator. *— Alors je vous reverrai. — Ce soir, à quelle heure serez- vous à lajnaison ? — Je ne quitterai pas ma chambre. — Ah ! oui, la courbature; — Justement. — Eh bien, sur les neuf heures, si vous voulez. * 1— Va pour les neuf heures. Et ^vator s'achemina vers la porte. Il avait déjà la main sur la clef, lorsque tout à coup... — Bon ! mt-il, j'allais être obligé de revenir de l'autre bout de Paris. — Gomment cela ? — J'oubliais une toute petite chose. — Laquelle ? ' De vous demander un reçu, vous comprenez bien que cet argent n'est point à moi, un pauvre commissionnaire n'a pas une dixaine de mille francs 'dans son portefeuille et ne paie pas ses courriers quatre mille francs. — Cela

m'étonnait aussi. — C'est-à dire que je ne comprends pas comment cela ne vous a point inspiré de défiance. ' Je commençais à en avoir, dit Gibasàier. — Allons, donnez-moi un petit reçu de deux mille francs, et tout sera dit. . , , . — Rien de plus juste, fit Gibassier, en attirant a lui son écritoire et une feuille de papier. Puis, se retournant vers Salvator. — Un simple reçu, n'est-ce pas ? — Oh ! mon Dieu oui, tout ce qu'il y a de plus simple. — Sans désignation. — Valeur en compte, nous savons en quel compte , €*est tout ce qu'il faut. Gibassier, soit machinalement, soit que, connaissant la facilité des billets à s'envoler, il craignit que ceux-ci ne lui échapassent, Gibassier^Ies fixa sur la table avec son coude ^ucne, et se mit à confectionner le reçu de sa plus belle écriture. Puis, il le tendit à Salvator, qui le lut attentivement et avec un sentiment de véritable satisfaction, le plia et le mit lentement dans sa poche. Gibaasier le regardait faire avec une certaine inquiétude, ce sourire de Salvator lui déplaisait. Mais ce fut bien autre chose li»rsque Salvator, croisant les bras et regardant Gibassier en face, lui dit, en donnant à son sourire l'expression de la raillerie la plus complète : — Il faut convenir, maître escroc, que vous êtes à la fois d'une rare impudence et d'une suprême sottise. Gomment, vous avez la niaiserie de croire à des contes pareils à ceux que je vous fais I — Comment, vous êtes assez imbécile pour vous laisser prendre à un piège d'enfant ? c'est à ne pas y croire ; comment, vous ne vous êtes pas défié après votre aventure de cette nuit des rechercnes que l'on pouvait faire, vous n'avez pas songé oue si l'on n'avait qu'un simple soupçon sur vous, rien n ét^t plus facile que de vous demander une ligne de votre écriture ? mais étes-vous assez sot et volez-vous assez impudemment l'argent que vous donne M. Jackal. — Or ^, M. le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi. Gibassier avait écouté le commencement de ce discours avec un étonnement croissant. En voyant la sottise qu'd avait faite de donner à Salvator un reçu de son écriture, il avait voulu reprendre ce reçu, et, à cet effet, avait commencé un mouvement pour se jeter sur lui ; mais sans doute Salvator, qui prévoyait tout, avait prévu cette aggression, car il tira de sa poche un pistolet tout armé qu'il posa sur la poitrine du forçat; en même temps qu'il lui disait : — Or çà, M. le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutezmoi. Il en résulta que Gibassier, désarmé dans sa lutte nocturne avec Jean Taureau, et d'ailleurs plus homme de ruse que de lutte, jugea au commandement de Salvator qu'il n'avait d'autre parti que celui d'obéir, et tomba plutôt qu'il de s'assit sur une chaise, le visage verdàtre et ruisselant de sueur. Gibassier comprenait que,

comme le maréchal de Villeroy, il en était arrivé à cette époque de la vie où la fortune nous abandonne et où l'on n'a plus que des défaites à attendre. Salvator alors passa de l'autre côté de la table, s'assit en face de Gibras^er et renoua la conversation en ces termes, tout en jouant avec son pistolet : — Vous avez été condamné au bague pour vols et faux bien prouvés, et vous avez failli être condamné à mort pour meurtre; seulement, le meurtre n'ayant pas été prouvé, vous avez échappé à la moit ; le meurtre a eu lieu dans une maison infâme de la rue^roidmanteau, sur un provincial nommé Claude Vincent ; il a eu lieu de complicité avec la naine Bébé et avec W^ Fifine ; je puis prouver que c'est vous qui avez porté le premier coup, un coup de chenet qui a renversé le malheureux évanoui, et comme il a été achevé par les deux coquines dont l'une est déjà pour autre cause entre les mains de la justice, et dont l'autre vous rapportait ce matin les cinq cent mille francs que vous avez volés à la comtesse Rappt et que je vous ai fait reprendre, je puis demain vous mettre, vous et Mii« Fifine, entre des mains dont K . Jackal, tout puissant qu'il est, se gardera bien de vous tirer ; heim! heim! croyez- vous que j'aie ce pouvoir et que vous courriez quelques risques à ne pas suivre en tout mes volontés? — Je le crois, murmura tristement Gibassier. — Attendez, nous ne sommes pas au bout. — Quelques jours après vous être échappé du bagnei j vous avez enlevé une jeune fille d'un pensionnat de Ver1 sailles, par les ordres de M. Lorédan de Valgeneuse.

m MONTfi-^ISTO. 317 Vos Complices, après tous avoir volé la part d'argent qui vous revenait de cette belle expédition; vous ont jeté dans un puits, d'où vous a tiré M. Jackal ; depuis ce jour vous êtes sa créature dévouée, mais ni vous ni lui, n'avez pu empêcher que je ne reprisse Mina à M. de Valgeneuse et ne la misse en sûreté. Vous voyez donc, maître coquin, que je puis lutter contre vous et réussir même malgré vous. Aujourd'hui il s*agit d'une chose encore plus grave, je vous le déclare, que l'enlèvement d'une jeune fille, d'ime chose à laquelle je sacrifierai, s'il le faut, non-seulement les cinq cents mille francs que je vous ai fait reprendre cette nuit, mais encore le double, le triple, le quadruple de cette somme. Or, malheur à ceux qui se trouverçut entre moi et mon but, car je les briserai comme verre. Ami, on aura tout à gagner; ennemi, tout à perdre, ^coutez^moi donc de toutes vos oreilles. — Je vous écoute. — ' Quand s'écoule le délai accordé à Tabbé Dominique pour aller à Rome ? ' ^ Il est écoalé à partir d^aujourd'hui. -^ Quand M. Sarranti doiV-il être exécuté ? — Demain à quatre heures de l'aprte-midi. Salvator pâlit et frissonna malgré lui, à cette certitude donnée par l'immonde coquin auquel il avait afbire; mais il se remit comme un homme à qui il reste une suprême espérance, et changeant brusquement de conversation : ~ Vous connaissez l'honnête M. Gérard de Vanves? demanda Salvator. — n est mon coUégiie et mon ami, répondit Gibassier. -^ Je sais cela. Vous a-t-il déjà invité a venir visiter sa campagne? — Jamais. — L'ingrat ! Gomment, par ces belles journées d'été, Pidée ne lui est seulement pas venue d*inviter un ami à un déjeûner champêtre, dans son château de Vanves ? — L'idée ne lui en est pas venue. — De sorte que si l'occasion se présentait de le punir un Eeu de son ingratitude à votre endroit, vous ne seiîez pas omme à laisser perdre cette occasion. *^ En vérité, non, je suis trop susceptible pour cela. -— Eh bien, je crois que cette occasion s'offre à vous aujourd'hui métoie. — Vraiment. — M. Gérard vient d'être nommé maire de Vanves. — Il 7 a des gens bien heureux, murmura Gibassier en poussant un sounir. •^ Bon I dit Salvator, avec de la patience, même bonheur peut vous arriver; vous avez tenté de tuer seulement, vous, M. Gérard a tué tout à fait ; vous avez été au bagne, lui y ira probablement, s'il ne va pas plus loin. Après cela, si, victime de l'amitié que vous lui portez, vous voulez donner aux modernes un de ces grands exemples de fraternité que l'antiquité nous a transmis, et comme Nisus mourir avec votre Euryale. ... — Non. -^ Je crois que c'est plus prudent. Alors il faut faire de

point en point ce que je vais vous dire. --•Et en le faisant?... -- Vous ne courez d'autre danger que d'aider un honnête homme à accomplir une bonne action. Ce n'est pas assez, je le sais, pour un esprit aussi méticuleux que le vôtre ; mais en aidant cet honnête homme à accomplir une bonne action, vous rentrerez dans une avance de dix mille francs, avance que vous croyiez perdue. — Ah ! oui, les dix miUe francs que j'ai prêtés à mon filleul. — Justement. — Ah ! par ma foi vous avez bien raison, je les croyais bien]^rdu8. — ^ bien, ils ne le sont pas, et la preuve c'est qu'en voici deux mille que vous pouvez déjà mettre dans votre Kshe, — Salvator présenta à Gibassier les deux mille nés qui étaient sur la table, — et qu'en voilà trois mille autres que vous pouvez adjoindre aux premiers. — Et pour ceux-là, demanda Gibassier, il ne vous faut pas de reçu? —» Allons, dit Salvator, vous êtes homme d'esprit. — Oui, et c'est celalijui me perd,^ trop d'imagination , monsieur, tiop d'imagination; mais continuez, que fautTil &ire? où faut-il aller? — Il faut aller à Vanves. — Ce n'est pas très-^loin. — Vous alliez bien à Heidelberg pour quatre mille fnttics, vous irez bien à Vanves pour dix mille. *— Pour tinq mille ? —Pour dix mille, attendu que vous aufiez les cinq mille autres quand vous en serez revenu. — Je suis prêt à aller à Vanves, mais oue dois-je âdie à Vanves? — Je vais vous dire cela. En l'honneur de sa nomination de maire, M. Gérard donne aujourd'hui un dîner de douze couverts, il ne vous a probablement pas invité, de peur que vous ne soyez treize à table et que cela ne li)ii porte malheur. — Pai remarqué, en effet, qu'il était trés^uperstàfcieux, dit Gibassier. — Eh bien, il me seûible que c'est le oas ou janudsd'al1er le relancer là-bas et de lui donner une leçon de courtoisie, qu'en pensez-vous ? -*- Mais je n'en pense rien, je ne vous comprends pas. — Je vais alors être aussi clair que possible ; je vous disais donc que M. Gérard, votre collègue, avait aujourd'hui une douzaine de personnes à diner, et entre autres son adjoint, son juge de paix, et trois ou quatre de ses conseillers mimicipaux; eh bien, pour une raison qu'il est inutile de vous dire, j*ai besoin que M. Gérard soit absent de chez lui juste au milieu de ce diner pendant une heure ou deux, et,— et, cher M. Gibassier, j'ai compté sur vous poux l'accomplissement de ce projet. — De quelle façon puis-je vous y aider^ M. Salvator? — D*ime façon l)ien simple; M. Gérard ne peut, dans sa position vis-à-vis de la police^ refuser d'obéir à un ordre de M. Jackal. — C'est matériellement impossible. — Eh bien, supjposez (|ue M. Jackal ordonne à M. Gérard de se rendre immédiatement et toute afiaire cessante à l'hôtel de la Tile-Noire^ à Saint-

Cloud, M. Gérard devra se rendre à l'instant même à l'endroit où M. Jackal lui aura fait dire qu'il l'attend. — C'est mon avis. "- Alors, vous comprenez tout à fait l'affaire. Vous allez vous rendre à Vanves , chez M. Gérard, juste au moment de son dîner, à six heures et demie. Pour profiter des derniers beaux jours, on se met à table à cinq heures et dans le jardin. Vous arriverez donc là à Tentremets environ ; vous vous approcherez rœil amical, la lèvre souriante, et vous lui direz : « Cher collègue, M. Jackal, notre maître commun^ vous prie de voua rendre à Tinstant même, et pour affaire de la plus haute importance, à l'hôtel de la Tête-Noire, à Saint-Gloud. — « Et c'est là tout ce que vous exigez de moi? — Absolument tout. — Gela me semble assez facile; je dis assez, et je me trompe cependant. — Comment cela? — Oui, car je vais encourir la colère de M. Jackal. Voyons, n'v aurait-il pas im moyen plus avantageux de faire sortir M. Géiird de chez lui ? ^ ûroyez, cher monsieur Gibassier, dit Salvator, que. si je connaissais un moyen plus avantageux, comme voua le dites, je m'empresserais de vous le proposer ; mais il n*y en a point de préférable à celui que je vous oftre, car remarquez qu'il ne s*agit pas seulement de ûdre sortir M. Gérsurd de chez lui, mais de le retenir dehors pendant deux heures. — Or, trois quarts d'heure pour aller de Vanves à Saint-Clond, une demi-heure pour attendre inutilement M. Jackal, trois quarts dlieure pour revenir, font juste les deux heures dont j'ai besoin. — N'en parlons plus, monsieur Salvator, il sera fait comme vous le désirez, quoique, à vrai dire, j'aime peu à affronter la colère du pieiâron. — Vous pouvez l'évitpr. —•Gomment cela?

The text on this page is estimated to be only 10.64% accurate

318 m MBNOSGBISTO. - *^ Rien de plqs eliiiiple : vous ne' qùi'ltes psi» Ifi. Gérard, | iivlm le stiives à Suint-Ctoud^ von» wen Faiir dâ voas en- ' nuyer avec lui du retard de M. Jackal^ i^ais^ ta Loatdhiae demi-heure, vous éclatez de rif e^ 81 vous loi dites: i — Eh bien, cher monsieur Oénifâ, (jae'.peiascz'^vous de laiftcrcequc je^totis^aifaile^?' • ' — Ehlehl . - ' " - • I — Quelle farce? demandera-t-il 7 Hds^ iai dir6tE-¥eus, cTistt Mm «ii^to; J'ai appdti pra» là thôa]Mà>Hquei qùé'wus . donniez une petite fête oitaaipdtr& dans T94^e villa de VasT0É; Vdii0 ne naPa^a» parfait yainilttèdein'iBvitep^, j'ai! trouvé cet oubli impardonnable, et je me suial vevi^ ée ■ «einamraia pbocédé en voua iftyktifiaiit. M Jabkal n^ait ' jbaa le moins èo; iobonde afGedm à voi»^ et je n^ôtais chargé | de, Tien àulm chose c(ue de ve-J9 pvësœlîer bien des coiÉ^; plinenlë de sapaH. ««*• Sur qtioi, vo^slui tireoez vqtre réh [vérence et le laisserez libre de rejoindre ses* coaTives. Hep ! lésidibe ^b ^v&oA n^raree: lincbnru: kioelèTade.'perbeBné, ' si ce n'est celle de M. Gérard, et de celle-là, je cwiiB.,. Hiaùs tBÎtftianrncîeB- fort peu. ' " i : ; GdbMsier vegavda SaivAtor aviac ftdtniniiiiQQei; .' j «—•Décidément, dit-il, vous été» un • grand l^omniç^ Ml Sal- . ' Valor,ieèfii mn'étast pa&tr^ deinander^evûiny }è seraisj honoré de vous toucher la main. - ; i >^6ui;'ditSai^atari>voiid voulez voua afistirer, d'est-cef paei de quelle iorce est la iaiAri^ que voua torieherez ; £a la i iwjrani petite* et blanelie, viMa <roj»ea cra'ellé est fàoilé à ' briaér datia)a vôtre, encore une erieur dont il est lion de| yoifefi faire revenô ; cher M. <}ibaasiev ; je ne voias demanda. \ qne le temps 'de mettre un gaau ' j .'Balvaèar désaniia sen piatolel, le : nut danà sa pbcto,. paesa à sa niain droitoun gant dé ^oûjçtir-fejioéd odnnne: les élégants en portent le maiin, et tendit i Gibassièr «me '* main (nil pôui'" la dèiieatesse b'avqit rien àeavietàune' BMÉn.aèfffliirae. , • c .^ ' Btbassier^ ptein de confiance, laiasa tomber -sa Icmede! main dans celle qui lui était tendue et essaya Aè Tentek^-' per de ses doigts noueux. : - . ; Mais à peine les dbux maûàs ae fiJErentHslIea touohèea que j la- figure de fiibasaiêr coicnneilça par expriiner.la suï^riae, i elffitssafit peu à peu par 'toutes les Àuabces d'une d6ttl£urj > cveifiBantâ^ en arniva à raiigoisse la plus. désespérée. : 1 — Ah ! sacrebleu, ah ! mille tonnecres;, ma^s vau3fi^ej brisez la main, cria-t-il. Grâce ! grâcal graoe^l:. . — i Kl il tombaÂ genoux devant Salyator dont le gant^^vait' ctaqoé sens l^ffort qu'il avait fait, maife dont le visage «avait; •

conserxie son expression souriante. âadvalor lâoha la main qu'il broyait daiis la sienne au; moment otlt le sang oommençast à een échapper par dea-. sonaieB ongles. .-r> Là, fit il, pour votre propre gouvieAievM. fiibaseier,. ' tet'POQr aller aut-devant des dangers auxqnele votare igno-* ranoe pouvait vteua exposer^ je tenaia à voue prouver qae' si je me suis vis-à^s de vous servi d^inie àmne ^ftelcon-. que, ce it'était «pi*afin de ne vous toudner qu'à la dernière) extrémité ; vous avez désiré que je vous fièse Vhoànem^ de ^ VDQ^ dtonner-tine poignée de main, iàftliei de voutf souvenir longtemps de rAonDetir ^u^yevoti^ttf/biL ' — Oh saciebleu, oui, le m'en soirvfendrai., j(e vous le. fmoleti, dit le forçat >en aéooUaiit arvec ait main gaiache le» doigta de aamaiaï diroite inorustéa les nns^dana leaauirOs * — Merci de la leçon, M. Sulvatm^ elle ûa^ pcdÉlera., -et vetLs| I n^oprea paâ i à>vib en repentir^ nn.hoifxineauâBi bien} 'averti meje le mua en imut ail moifiB deux ^ j A*- Awégcoaiaî dit SalvatOr. . i •^ Vos deniers ordrea S' ' • { ' -^ À six hêerea et dexnie, voasiserez chéx M. Gècard,! "ViouÉ ne lei lioberea qu'A huit heures, etideitain tnaUnf ' voue ^endret loucher vos cinq mille fmca restant (^ea& moi, rae Maçons x^ 4, sioyennant quoi i(. Pètrua, vott'e) «retendu Al^nl, sera parfaitement quitte envara vans. 461 l'avancegue vous lui avei faite. ' J — Cela sttffit. •^ -DUci li,> seulemœt, ipeit€p-voua Men ^n. ytéte qu'au! Eremier mauvais tour que voaa^>«ie/faifeB, > voue èteâi uq omme mort, soit de mon fait, aOit da ^celuî 4^ la juatice.) — Je vous promets de ne pas penser A aaérs ohose^ rér pondit le foi^Afc^ s'i^otiomt l^i)^4bjkm^td«v;u^^v9'toiv qni deai^eQoit x^iCkW^^ Tea^i^ e|, alU retrouver Jean ïaureau, iqWil av^t Jtiispé en-e^plo^t^m 3im> Veaplanadedô rOteemUHra. . . . AuMfi.fiwa. \I^ twUe au prookil» mhm^. lO'Jtji'if |i îJiM'i'f nm^ u m m nvm jct u. tjm-' f (-A • A FeKtïëmsIé dVn pailir 'vÙlage jSk^ Hotkgsie > ai nfatit qWil n'a pas - même de nom ettr . fai oaiAev a'^bmiU uoeonautmiém où vivait nne pannnie .visnv^ejf ee goi» fdt^. .' la venve -a'appelàit Nb^^eine et aoo: fik loaetffo. Un petit jardin fruitier, aii bout diiqurt*ét^t.im ^mp, formait toute leur richesse. Ils y ti'avaiUmeftiaivt^aj^'deur, et de: la tèuifb di^ fruitaroi dei Je ré^lolte' du h\b rgagnaient de quoi vivre — pauvrement, il est vraik st^ n) Tuo^i l'autre n'avaient utie 'âxnbit^3)h]iar0fsilidft q^ pa^ qui leur était accordé par .la paroi^M^ieuie bmié du:8tt«;fteur. Joseph avaMr Unijo«ra été un Jml filn , ua f^ant pieux ; il ehénsaaU sa .miére, la soignait dans $a vieillease et seieimeentdn ja)oina,.<^lui ayait ^a«haM &it la moiodxe '•pcâne* Il était tfrivé ainsi À l'âg^ dar vingi aQA< • ' G'était.ùti <lle$n

garfoiK (te -^(ÂWitfiiBdsqiuati^. pouces, bien pris dans sa taille moyenne, avec de beau$ ûbeJ^n^ hÏQois boudiés, coname \e^ enltmioeura due^^ème aiâcla en .HieUent aux a^gts im misseli^Il; avait des yeux, bien fendus, bleus comme l'azur du ciel, des dents blanches et un teint qui, à travers son hâle , laissait transps^aaitfâ la fraîcheur et :ia aa^tè de fa^jeuq^e. H.avairt toujouii^ été.gfii.et ^eux; le ^mBmh^, après vêpres, eomraiit le p«ftipia| ^prèfl Iqs i»^tt^Mriw» % pour qu ils donnassent le signalée Uk dajn^, ^,oeeig94|ldûiine, ne Quittant la plaee que q^mià, le d^rIliec n;^é«iétrj^^vait paaaè son archet sou^; les cord^ de açoh yiolpp, . Quant aux jours de la sewÛM < ,4^'était tout m\^ dni^. Le .Village ne cQnoaisaait pas de mieiUe^r. û'aveiUeur que liai, eoii qu'il labourât sqs^ cli^^p y soit qu'il bécb^ son jardin, soit qu'il greffdt ses arbres, soit qiirl^JailUit aes rosiers ; car, grâce à la façon dont il ménage^^t le t^ps et la plaoe^t il avait temps pw^ jputjetf m«A^Ueu dea seiriers, dee pommioTBi 4es. pép^ierfhi pl^Q^ VPW ^^ 4eu^ Souvent sa mère voulait l'aider, ee fùt-«(^ «que pour eaaôrber lea allées oa^ le^^ platea^)oi^eii^ xafiis luig^ m najii, lui prenaitr rhçrbinelle dee 9)dins, lui dis^n^ * r^Hère , quand vovis avez pris la^ peine 4e faire nu gros et grand garçon comme wÂi c'é^U ^vec propose du bon Dieu quOv quand ce gm^çm aurait viqgt ans, vous tv^b reposeriei. J'ai viogt ansr reposçzrrVQus donc St ai vous ne voulea pae mequitter, tmt w^mx. i a^peyf^^-vpu^là, et votre vue me donnera du courage.. , Et Madeleine s'asseyait, regardant avec amour eonJoaepb, qi^ s^ re£pet(|iiH à tf*availler ^ ohanMl^t iiuelque belle cnanson en Vhpnnieur 4e 1% Hongrie et 4^ la reine Marie-Thérèse, car c'était non-sèuleôaeiit u^ boa oufant pour m w^^^ qne Joa^, maia è^^ooFe up bon JP^ pour la patrie* Or, il arriva tou^TOçi^ q¥9 îoaepHi a^.U^ 4e. partir le matin en ^bantaot^ d^ t^f^v^ill^ w obi^e^wK de r?v^i3ir en ebant^tojt e^ ^e i^ft^g^en 'CheiitMt ^ retoiv^-iof^ n^pceeau de pain sec et lioir, — 4'Abeird > n^ i4aj^4iiik .pl^i pig^ «^ ùaivitillaipljue, puia, eailB,, mmmm^ pJus,,\ . . Il restait bien encore au jardin, mais au jardiii A6fdement. Quant à le faire rentrer à la ms^Î9p[^,7i^'i«4^t près qu'impoiiBiJïla. ' ; \. C'était la ' nuit surtout qu'il se tenait assi^i împçljile* révapit^ 0i9ua Que |>etite. t^pne^e i^eplwiM^ À)4 iPiuxaille. qu'il i^viait tress^^ avec .4e la, v\gm9Wr i»»»Hn?.Ml iwôn a Pombce, tandis m^l t^va^l^iy^^ «^eV U^\ «n Jiss^&l ses iffiépea dan^^» livide da i»9f#^i;lf.rfenl wkUlji^VM^q^ lu, sa mèrel^ rf^vdî^t trwailleA Madeleine,. devint fort JMBiiôte, ôîl^.W^i W» pauvre enfant changer à vue

d'œil, q[uoiqu'il n eAt I4%c^e maladiQ de
C(^rie^t^m»wnk»qidi^Jmf^H'mki^% «ae plo^

The text on this page is estimated to be only 13.98% accurate

U$ MQHTfiHfaUSTa ai» grande) oar elle comprenait gii^il. %y]9^,'Wie iiia)s^die de . jBarloi»^ 7^ spuvieiit) T-r.nui* eofla^ pr^ftqu^.Uwji^uïBi ^ le suivait daa^ le îarditi) ïàt elle «q cachait deràeirô qi^dr que bel arbre, fruitiec cwvc^t da Halles i^t chargé de {puitâ, at elte: voyais aon. |Auvreiose§l)i V^nt ^ l^ yeux fins aurla terr^ comm^»'ii atti^adaij^q^e^pj^ue^hi^ eiLeoiUti.. Alors sa mère n'y peuvait tenir ; elle paraissait, s'approid^ 46 lui;;et4 dQ&]fsMn»/rs âaA$ 1^ yMx«! liû do^si^d^t : .«^ AaAom.du'jwl^ipon chovio^piii si tu ^laalade dis-le à ta mère. " Mais ltii».«ecoiiAH30^.tét;eky^|rjprç»i.t de, @o«^^^ ^tré^ pondait : — .NoD^ «ûèrfti JeJnefiortebieH- ... Mflâs saJ^mcibe^nô^irelerinait pa^' ^2|,ei|s, l^^ser pa^er un soupir. , , •*-»^(}e soupir reudaii 4.Madel^ina le co^râg^de l'inliersdgôr.de iKmv«M., '. , ^.Maiâ situ B 6B ^^iniMet B)on ^e|aot« lui diii^it-eU^ il doit tout au moins te manquer quelque cho$^i, autrefois MB^èiM p»aiim. Pa?)0,:<MP'<âier Josepliv^^i^ ^^^ ^^^^ oa ' que- tu voudras^ ^ml^^^iif^t, tiji jpeaiervieodra^ ^i et joyeux comme ta éteil a^tyefoiçw . ^r^ iikipûsfiib)^ l jn$ mèpe, répondait Jô^epb, ma g(|flt4 est pài*tie pour tOujoufs/e/i WitQ^ amour, ^ gcaAd qu'il /^ii, ne peut me donner ce que je d^^sire, . , 'Âleis Mad^^ne s^ mettait à pile^rQ^ir^i^^i^e^ent,. car cUe.aîiuBit Bofx Josapb^ au^del^ de tQ\i(e q^sore et elle eût volontiers donné sa vie pour qu'il eût cette chose qu'il di* «ait ia4»oasible àiotnerair. Jgpftuve))^ l^^f^ia* taii^ d(>4ui dire ce qu'il avait iSUr le oceur^ ellQ pria tant &a le suppliant, «lie fiitftiriQiîoilsolablei que. lui, tout émuetrejoibrassant, laîsaft ôolMijppop.ces pan^oleis qui, sortirent 4 pépiblemeht de «os cûrtflflr.qu oa; eiH 4it iqu'^n sovtMt.Qll^fav^^^tI>iridf}> — Ma mère, je suis amQureux.I : ;, .r, ' MttB/ Macteleilie- à oes- papQles essuyai W,larn;i^. Elle T0T«i^(m7osdpbi«vee d^a yeu^ de inève eti uf pen$ait paa quil y eût dans tout le village une &ïle qui ue:fû.-tkeureu^e wl'^Aouseir; — non I dit-elle, si ce n'est que cela, mon' enfant chèrii, ltt«a torfda tedéselei*. I^^moi JS#i|lç^pQecit qv^Ue est la fille assez heureusâ pour que tu l'aimes^, et .quand ce ;s^ rait Beriba, la. iUle du magister ', çu MargwnLe^i la ôUe du bailly, j'irais la demander à leurs parei^f > ^ >*H Ahl réplkiua Joseph, c^ n'e^ ni La iUle du magister ni la âUe du bailly • Oh 1 si .ce a'é^t que Marguerite aif. Bertha^jene serais point embarrassée ■^ Malhea^eUx 1 dit la pauvre mère tu as donc porté tes regarda t^ltnbaiit. — Hèlaa 1 oui, répondit Joseph. — Une fille noble ? mon

pauvre enfant. — . Si cB-n'était q|ae cala^ maiman» «**• Tu. serais amoureux d'une baronpe? , . -^Plashaïui^ mamôce. .» ,., — D'une comtesse ? ^^Phiahaut. «!»i. D'g3ifi,mttrquiae7 / — Plus haut. * . . - "^.D'qne'd^dieaaeî — Plus haut, plus haut. — D'une princesse? - ._ "^ Ife inèse i s-i^is^.. Jiofifypfe, . se je^i)^ fin sa^glottant xboisiea l)i»a de Madeleine, ma^n^ére, je sMffi^a^uveuiïi dp la fille du roi des taupes. . . i •.- i Madeleine jetd un crî. : .: 1. Juia^lMod ^Ue fut reveaijite à elle. «— Oh ! mon pau^vre enXaiit^ dit-ell^ 11 est foiu ' ^ Non; saa^mâre, .par naalheur je u» sui^ pas lou^ dit Joaqpii.'Oh 1 atj'èiaiii fou ie ^eraiphiê^f heuveux* — Mon enfant, dit Madeleine, si tu veiix nous irons à la vilj^ 0t ijLou^ Goi^lterc^i^mi n^^^^npin,. '— On I ma mère, il ne s agit pas à un médecin, je tous dis que j,e na suis pas fou,' et pour vous le prouver je vais Maua raap&ter ce qui^ m'est arxivéJl . - La méra serona iULtâtaxac jcettà affirmatinn <^a ann fl)s ne la fasravait aucuaenieni. £Ue sava^fue las.pires de î tous le^ fpus 9ont ceux qui ne veulent pas. convenir d£ leur fblie. ' ' - • ' ■ '• ' ■■ ■/' V ' /^ ■ Joseph vit ce mi'il se çasjgait dans son cœur et ttuêlïe draîlité avaitîapamTeTémme; il ep cul pitié. ' . ' ' — ÊcotiteÉ^moLma mèirè/hii dît il, et vous alfez^lput savoir. . . ' ' li fit asseoir sa niôre prés du lui, lui jrit les deux mafps entre les siennes lit cmnmBûça : — ïly a maintenant detbr mois, dit-ii, q;u*uh' ma^4 eji allant tailler ipes arbres-dans le jiràin, je remarquai que la terre était bosselée d^ui/e inndmlbrable quantité de laupiùfôreâ ; vous savez, ma nière, cambi^en je détesti?iîa çdors ces. animatjx' ^i sdrit le désasçoÎT des jardiniers ; jç m.e mis donc le même jour à leur tendre dés . pièges: Mais peu-, dant cinq ou six jours Iqs pièges furent tendusîûulîlçment. Enfin un malin je vis tue taupe dans la taupini^j-e/ — Ah ! m'éctrai-je en pra'nant ma bêché, l^' vî\s jayet pour toutes, toi. Rtla-dessas,jélevaîmabêchepotir la couper en degjL . Mais jiigez de mon èlonriement, ma mère, qùaud, Ve;;iT tendis la taupe nie dire r — Ne me tue pas,' Joseph, ce que j*aî Mt c'est par IgpQr rançe;je suis bien jeune encore, et je ne savais pas eii vêiianl respirer, Tair à la surface du sol que ie tè fifes'ç du tort; si m me laisse^ la vîe, je te promets qu'à raVetiii^ pas une taupe ne bouleversera ton jardin ni aucune terre qyi f appartienne. * '^ L animal avait parié d*unè tdx si clouce et si Supphanièl ue je sentis mon cœur toutému etque je la lâchai eu lui ïsant: ..: :; ^ •» — Vivez. ' '" • — Je te remerde, dit-elle alors, et si tu veux me revoir, viens demain soir aussitôt que la lune se lèvera, et alor^ j0 te dirai quelque chose en confidence. En disânt^fela la taùp^e s'enfonça dans la terre.' J'avais grande envié de lui dire' dé rester,

afin de causer plus bngtemïïs avec erfle. "Mais j'étais pris à\inè sorte dé terreur ; je h avais jamais entendu raconter qtié les taupes parlassent. Et celle-ci avait disparu avant que j'eus^ surmonté cette terreur. * J'eus d'aborfl envie 'de vous raconter cet événement,; mais le premier jour, lorsque la pensée ïri*en vîntje rèôolu3 d'attendre au lendemain pour avoir quelque chose dç pli;^ positif i vous dire. La taupe avait promis de m^ faîref deà confidences : c'étaient vingt-quatre heures de plus ou d^ moins, voiîàtout. - . * ^ Le lendemain , â l*hetiré convenue, je me rendisan jàrdïri, et là je restai les yeux tantôt fixés sur Tendroit de l'horîzon où devait apparaître la pleine lune, tantôt sur la place où la taupe avait disparu dans la terre. La lune se leva au ciel, mais la taupe ne sortit pas de terre. . ' Je pensai que l'animal ^'était moqué de moi et je ift*ap*prêtai à rentrer à la tnaison, pli\s triste que je n'eusse cru jamais l'être pour un rendez-vous manqué avec une taupe, lorsque en jetant un dernier regard autour de moi, je vis s'élever du milieu d'un massif de roses iins jeune fille, belle comme la stktue de là nuit: Elle avait. ses longs cheveux noirs dérotilés, maïs Serrés aux tempes par. tineTîouTonne aux feuilles d*'or. BHe avait des yeux noirs doux t^omme du veMurs, -de longs cila et de beaux sourcife noirs, dessinés en arcs îrrep.ï'ocfcablesf. Le reste du costume était uhé'longtte robe biï plutôt une tunique serrée à la taille . par tn^e ceinture d'or avec de grandes manches ^jttvertes qui îai^aiGirt voir S€?s bras ronds et blancs. La lune qui^ae levait dans son plein édâiraît sôri vîsagie deM â(niee et -tfaMiMttld Iwn^jâ^ et me permMaU4ê voir eotnMen elle 'était èellé. •^Qui éie^*^i\fiMui demmâai^, et o^oimedt Meé•wuâ efitrte dâtJs le jardin t ^ ■ ■ ^^' ' — Je viens de sortir de terre, tne fëpmSàHhéJSt^ *eft mi*4riliiitv .. . *t^ V(iuBVBileade'SO|:!tii5d8'tèii*e^BteonBh6iito^ ^-4 ûttii je ëi:|ift te iau{ie i laqueBe hier t^ 1^^ vfe -et! qui vianjb le rsmeréipr de ta généioaîté. Je leetai'io'iM élcmrdi. et la coottemplaDi îa otus <$oe je rêvais. ■. ,f .

M . LB M0NTE<-OtIST0. ritoft — Je t'ai dit hier que j'avais une confidence à te fairet continua-t-eUe. La voici. Je devins tout oreilles, pour écouter la belle jeude fille. -— Je suis la flUe unique et la seule héritière du roi des taupes, dit-elle, lec[uel est en réalité iin être humain ; mais un méchant magicien nous a changés en taupes et enfermés dans la terre, où nous vivons maintenant comme des taupes ordinaires ; seulement, il m'est permis, à moi, chaque fois que la pleine lune se lève, de reprendre ma forme naturelle de son lever à son coucher. Mais mon père n'a pas obtenu la même faveur et ne doit pas reprendre sa forme première jusqu'au jour qui la lui rendra ëtemellement, car nous sommes des génies, et par conséquent nous sommes immortels. Je sentais que mon cœur volait au-devant de la belle jeune fille, et que mon âme était suspendue à ses lèvres, tandis qu*elle parlait. — Oh I lui dis*je, si en effet vous avez quelque recon^^ naisnance de ce que je vous ai sauvé la vie, accordez-moi les quelques heures qu'il vous est, à toutes les pleines lunes permis de passer en ce monde sous votre forme natu* relie. -- Ne le désire pas, dit-elle, car au lieu d*une faveur, ce pourrait bien être un malheur pour toi ; il est toujours dangereux pour les hommes de nous fréquenter nous autres pauvres créatures métamorphosées. Crois-moi, c'est pour ton bien que je refuse de revenir. Adieu, lie pense plus à moi. Alors, elle remonta sur sa taupinière qui était au centre du massif de rosiers et s'enfonça lentement dans la terre. ré tendis les bras, mais ne saisis plus que l'air. La vision s'était évanouie. Depuis ce jour, ma mère, ou plutôt depuis cette nuit, je ne Tafpas revue. Voilà pounjuoi je ne quitte plus le jardin, ma mère, voilà pourquoi je passe mes nuits dehors; c^est que j*espère toujours la revoir. Voilà pourquoi, enfin, ne la revoyant pas, je suis triste, car elle était si merveilleusement belle que, pendant cette unique entrevue, j'en suis devenu amoureux comme un fou I Maintenant, vous comprenez comment, après cette çonfidenre, ie me tus si obstinément. Je craignais que votre âme chrétienne, ma mère, me fit un crime de cet étrange amour! — Oh I Joseph, Joseph ! que viens-je d'entendre? En effet, s^écria Madeleine, c^est une action impip que d'aimer une taupe^ fut-dle la fille du roi ; car, enfin, tu ne peux désirer une femme qui sera taupe six semaines, et femme une seule nuit. Qui sait si au lieu d'être ce qu'elle t'a dit, ce n'est point quelque diablesse femelle envoyée par Satan pour te tenter. ^ Hélas I ma mère, répondit Joseph, plût au ciel ; car s'il en était ainsi, elle serait revenue. — Alors, tu te seras endormi et tu auras rêvé. — Oh ! ma mère j'ai

vu bien des femmes dans mes rêves, et jamais aucune comme celle-là n'e^t restée vivante dans mon esprit. Non, non, c'est bieh la fille du roi des taupes que j'ai vue. C'est bien une réalité que j*aime ! -^ Eh bien ! alors, tache de l'oublier, mon enfant chéri, dit Madeleine. En tout cas, c'est un sortiléee, et il est bon de le chasser de ton esprit. Prie et travaille,. et si tu veux te choisir une femme, que ce soit parmi les filles du village. Tu es beau garçon, Joseph, et, bien que nous ne soyons pas riches, nous avons bonne réputation, et tu trouveras une femme sage et jolie. Soisjpieui, réfléchi et la.borieux comme par le passé, et tout ira bien. Mais Joseph secoua la tête en souriant avec tristesse. Il voyait bien que le conseil que lui donnait sa mère était le bon et le seul à suivre ; mais il n'avait pas la force ou plu tôt la puissance d'oublier la belle jeune fille à la ceinture . d'or et à la couronne d'ancolies. La seconde pleine lune arriva depuis le moment où Joseph avait vu la fille du roi des taupes ; au fur et à mesure que l'on se rapprochait du moment où Joseph espérait revoir celle qu il aimait, il devenait plus ^ et meuleur tra*< Tailleur. Seulement, de son côté, depuis qu'elle était prévenue, sa mère ne le quittait pas des yeux. Le Boi^ tant atlaidu revint. Madeleine fit tout ce qu'elle put pour £aire rentrer son fils à la maison , mais oelui-«i lui déclara qvLe , pour tous les trésors du monde, il ne quitterait pas lé jardin. — Alors, dit sa mère, je resterai avec toi. -- Restez, ma mère, dit Joseph, mais deméui'éE à Vécart, car si elle vienl, et que vous la voyiez, vous encoann grez mon amour, j'en suis bien sûr, au lieu de le comItre. • Le soir venu, Madeleine s'assit sous la tonnelle, et Joseph se tint debout, à dix pas de là, appuyé an tronc d'un arbre. , Madeleine pleurait et priait , ne perdant pas Joseph de vue. Joseph priait et espérait, les yeux fixés sur la terre. Tout à coup la pleine lune commença de parattie, se levant au-dessus de la montagne. Et aussitôt , à quatre pas de Joseph, une taupinière se forma, qui devint de plus en plus forte , jusqu'à ce'qu'elle présentât le volume d'une petite colline de huit ou dix pieds de haut. Alors elle se fendit par le milieu, et, au lieu d'une belle jeune fille, on vit sortir de terre une énorme taupe, grosse comme un bœjof, qui s'avança vers Joseph. Madeleine jeta un grand cri et accourût pour tirw Joseph en arriére, ^mais celui-Hsi ne bougea point, on eût dit qiril avait pris racine à sa place. — • Ma mère , ma mère, dit il , c'est le roi des taupes, ne le reconnaissez vous pas à la couronne qu*il porte sur sa tête? Et, en effet, le monstrueux , animal avait sur la tête une couronne d*or qui brillait à la' lueur de la lune. En ce moment, la taupe était tout près de la mère et du fils ; elle se dressa, s'assit

gravement sur son derrière, et, allongeant vers Joseph sa patte colossale, qui semblait une main humaine armée de griffes: — Viens avec moi, dit le roi des taupes d*une voix sourde et terrible. Je te donne ma fille.' Tu seras mon gendre. Viens, ta fiancée Vattends. Et il voulut entraîner Joseph en lui posant U patte sur répaule. ^ v«^ Mais la mère enlaça sen fils dans ses bras en hii crianl, avec un accent doux et suppliant à la fois : — Oh f Joseph, Joseph, Songe à ta mère , songe à Dieu, ne suis pas, ce monstre ! Et en effet Joseph, effrayé lui-même à Taspect du monstre, saisit la main de sa mëi^ et voulut fuir avec elle. Mais, au moment où il se détournait, de la même taupinière sortit une femme merveilleusement belle; comme la première fois , ses cheveux étaient flottants, et d'une voix d'une douceur ineffable elle prononça ce seul mot : — Joseph! Joseph s'arrêta, fasciné. Il n'y avait pas moyen de résister à cette voix et à ce re^rd , qui semblaient unis pour briser toute volonté humaine. Il resta donc immobile, au lieu de fuir. Mais ce n'était point assez ; la fille du roi des taupes voulait non-seulement que Joseph &e s*eofùlt pas, mais la suivit. Aussi , d'une voix encore plus douce que la première fois : — Viens, dit-elle. Et à ce mot, entraîné comme par une force irrésistible, Joseph s'arracha des bras de sa mère et s'élança dans ceux de la jeune fille. Au même instant, ils disparurent tous deux. Le roi des taupes , à son tour, s^enfonça lentraient, empêchant la pauvre mère de suivre son fils. Au reste, la lutte ne fut pas longue. Dès que Joseph eut disparu sous la terre , Madeleine tomba évanouie sur le gazon. (la mie au proeham numéro.) ALaxAimns Dumas. Alvx. DtJius. Seul propiriteiM tt «ml rfdaotodg dn Momk4frtêiê,

The text on this page is estimated to be only 14.04% accurate

I"ANNKE. N- «l. UM MUHKRO, 15 CBNTIHbA.. JFXDl 10 SEPTEUBM IST, . MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOTAGES El DE POÉSHl, PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. •■ rabowM * Parla, an bareau du Jaamal. r«e WoOa-»a—e ««■ Ttetalrca. ■» 11. FRANCE! ÉTRANGERP«ri« Ud u. . SIr. — a. Angleterre. ... Va an, 13&.»a. I mimont Un u, lSIr.»o. — Six moU. 4 eo Belgique Un an, 1 S M Portogal Ud bq, 11 SO MpatUroanU. , . Un mn. . 10 — Etnuroe Un ui, 13 60 Pni*M Un ui, U 90 - Six Inde. 5 SO Kapl« Ua M>, IS .. | Ruine Un n, U 60 Lee demandet d'ibonnemeoti iloiTetit Stre adr«uies,^aiKa, àM. De]ai4«r,«nbar«aBdn journal, kfeooiWTaleDiinr Parie on nu mandat nu Upoato. CAUSERIE AVEC MES LECTEURS, Cherâ Ipftem-a, Au nombre dea lettres que tous ihp faites l'iionneur de m' écrire tous les jours, tanUt pour me dire, qu'en voulant écrive Juvénal , i'3,i écrit Saélo»e; tantôt pour m'apprend re que ie Partage de la terre, que je vous citais l'aUvi-e jour, est une traduction de Schiller, chose dont je me doutais déjà depuis une trentaine d'années, il y en a toujours une ou deui par semaine qui réclament la reproduction de notre roman LE Comte DE Monte-Cristo, dont notre journal a pris le titre. Il y a longtemps que nous nous fussions rendu à ce désir, que nous trouvons on ne peut plus légitime, si notre volonté, toujours si disposée à accourir & votre premier appel , n'avait pas en les pieds pris dans un traité. Mais, aujourd'hui, le traité est expiré, et nous sommes rentres dans la propriété de notre livre. Donc, chers lecteurs, nous empressant dénoua rendre à votre demande, dans le prochain numéro commencera la reproduction du roman que vous désirez, revu, corrigé, et, qui sait, peut-être augmenté. Nous V9ua ménageons une autre surprise, maid il nons Tant le temps de nous entendre avec notre dessinatenT otr notre graveur. Ne vdua étonnez pas non plus de voir i. notre journal de jeudi prochain une nouvelle vignette ; grâce à vsus, notre échappé du chAtean d'If commence déjà à pouvoir se vêtir

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

322 LE MONTE-CRISTO un peu plus confortablement ; il n'a pas encore trouvé son trésor, c'est vrai, mais vous lui donnez de si bonnes espérances qu'il a déjà trouvé à emprunter dessus. Je vous dirai confidentiellement que nous tirons à qiûnze mille, et que, grâce à la reproduction de Monte-Cristo et à... bon voilà que j allais vous dire mon secret, nous es^ pérons daus trois mois tirer à trente mille. Âidez-aous-y de votre mieux. Vous n^entendiez plus parler de Déjazet, vous cherchiAc des yeux Frétillon, vous vous étonniez de ne pas entendit fredonner Lisette ; vous vous disiez qu'est donc éevèna notre jeune duc de Richelieu, notre charmant vicomte éé LétOrière, notre Gentil-Bernard. Frèiillon vous a entendu de l'autre bout de la France oïl elle était ; d'un seul bond de ces jolies petite» jâmbeftqair voiA§ connaissez, elle s'est élancée de Marseille, defirest et de Rtrasboiu^, je ne saurais vous dire au Juste f où, et est retombée, le nez en Vair et la pointe du j^edefi avant, «ir le théâtte des Variétés. Vous connaissez ce nez provoeMevr et ce pied qm n'existe pas, — ce pfed que je niereiê ii je n'avais dans mes curiosités chinoises une paire de pantoufles qu^il a chaussées. -r Bonjour, Gentil-Bernard, mon ami, — quel âge as-tu ? -^ Vingt and am pruûee, -^ mon beau monsieur. -^ Tu mens I c'est le propre dés bambins de ton âge de se vieillir. Mais tu ne nous y^ prendras pas. Au reste, je saurai à quoi m'en tenir, — car je Virai revoir, — locution fausse, car, ce qui m'est arrivé ce soir^ cela ne s'appelle pai) voir. Voilà ce que c'est que d'avoir tout Paris pour admirateur, («es amis ne peuvent plus vous regai^der que par le trou de la serrure. — A la trentième, mon beau dragon. -^■Qnl, mais prenet-vous-y huit jours d'avance. Nous avions grand désir d'achever aujotrrd'hui noire étude sur de Musset; mais les renseignements nous manquaient sut se» darstèBe» acmèe»^ sur se» demiei-s jourV) sur ses dernières heures. L'ami qui pouvait nous les donner, et qui lui est resté fidèle jusi|u'à la fin, était aident de Paris, et n'y revient que là semaine prochaine; Ainsi donc, au prochain numéro la fin de notre élude, & laquelle on a reproché ses trop nombreuses citations poétiques. Que voulez-vous, chers lecteurs, nous sommes de ceux qui se laissent éternellement prendre à la poésie. Est-ce qufe lorsque vous donnez à diner, et que vous faites les honneurs de votre table, est ce que vous ne servez pas â vos plus chers convives les morceaux que Votis vous seriez servis à vous-même si vous eussiez été seul? •*-^ ffi fett. -** Ëh Wëû f j'agis ainsi. — La

poésie, c'est l'aile du poulet et là cuisse dû fàisàh, Ye ventre de la carpe et le dos du brochet. '81 v«éitt #"eif VQwm ^âfr, tftfit Mmt; je i^is fort gcTurtofltf , je tôtift en préviens, et je rtàûgëî^i votre part et la mienne. C'est pouptani bien.obai«naftt} les v^re l '^ eeuix qui sont de la poésie, bien entendu, — connue ceux-ci, par exemple, que nous empruntons à ce petit volume dont nous vous avons déjà dit un mot, et dont la critique ne veut pohil parler. Voilà ce que^Peet'que de porter des byoQx de Froment IteurieeiM Jotie. « -4/A JIOURONNE DE LA FÉE. Dans le mois où le givre brâfê En atomes éblonissisfi^, Gourant des fthée I k eliaiiiiSfie, Voyea cette petite fiXte, Qal compte €e netif i ^x ftnà, fitte élRM^c fies dents écloses ; EnflMit (tui doit ftpprewlre un iMt Oû'it t«t rni temps fe«r tetttes dMM> El fi*U est itn molar]Rmr lés fooes, Gonffs une saisoe leur rftmett^. Oh I quel malheur f dit la paUvMte, La terre a perdu son trésor ; Vwê h plus htimble violette, Pm k ptuH pauvre pAqùerette, Pas le plus petit boulon ii*or I Comme pour répondre à sa pkittte, Elle aperçoit, sorlant du bois, Une fée à la taille ceinte D'une guirlande d'hyacinthe, ^i hii (Kt de M douce toIx : Enfant de la dernière auroîre, Sur ton front, ^e Dieu béûlra, . Mets celte couronne incolore : Elle ne fleurit pas encore, Mais un jour elle fleurira, E(quand l'enfant eut atteint l'âge Que le printemps comble de dons ; Qu'elle aîla.rôver au bocage, î)afls h cofllroûne de feuillage On vit s'arrondir des boutous. Et quand, de l'amoureux poème. Ecoulant les tendres douleurs. Elle entendit le mot : Je t'aime ! Diaprant le vert diadêmo. Les boutons deyinrent des fleurs. Et quand, parellleà la madone, Dans ses bras elle vit grandir Ce dou^ trésor que l'amour donne. Parmi les fleurs d^ sa couronne. Un Aruit eommen^ de mdtir, . Et quand, gémissante et voilée, Elle suivit de ses douleurs L'époux sous le froid mausolée. De la couronne désolée Elle vit tomber IVuit et fleurs. Mais quand, de sa trame mortelle. Le fil à 3oh tour se brisa, La cotjirohne redevint telle te'au]oUr où k dame iknmoirteH^ Bvtt son front d'enUlK Qr pôs^.

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

LE MONTE-CAISTO. 323 Je prie le poétique archéôlogae quia bien voulu m'ûpprendre que le Partage de la Terre était de Schiller, de vouloir bien me dire de qui est la Couronne de la Fé^. Qu'il soit tranquille, ellv3 est de quelqu'un. ALEX. Dumas. irf^M i*«Mk^>^ LES MOHICÀNS DE PARIS. CPAPITRE XVm. LE DINER SUR LA PELOUSE. Au centire d'une immense pelouse qui semblait un tapis jeté au bas de son château, et vers lequel on descendait par les magnifiques degrés de pierre qui en formaient le perron^ M. Gérard avaitidit dresser tiné table autour de laquelle étaient assis onre individus, que rhonnête châtelain avait invités, sous prétexte de dinor, tnais en réalité, pour parler des prochaines élections. M. Gèrar4 avait eu soin de limiter à ouEe le nombre des individus, onze étrangers et le maître de la maiBoè faisaient douze* convives. M. Grérard serait mort de peur ou tout au moins aurait fait un fort mauvais dîner à une labié où l^on ei\t été treize \ l'honnête homme était fort superstitieux. Ces onze convives étaient les notables de Vanves. Les notables dé Vanves avaient accepté avec empressement l'invitation du seigneur du pays, car M. Gérard pouvait en réalité être considéré compie le seigneur de Vanves. Ils professaient pour rhonnête lK>mjne que là providence avait fait leur coxkoiioydn, un peux rest^edt, et Ton eût été mieux venu*, leur owitester la lumière du soleil en plein midi, qu'à mettre en cloute la vertu sans égale de leur Job ; bourgeois envieux^ vaniteux, égoïstes, ils semblaient oublier leur vanité, leur envie et leur égoïsme devant la modestie, le dévouement et rabnégakîoa de leur incomparable citoyen : nxA en effet, à Vanves et aux environ», n'avait à se plaiiMire dé M. Géralvi, ^t beaucoup, au contraire, avaient à s'en louer. Il ne devait rien à personne, et chacun lui devait quelque chose. Cdui-là de l'argent, ceiuî-là là liberté, celui-là la vie. La voix publique de Vanves et des bourgs environnants le désignaient hautement pour aller siéger à la Chambre des députés ; quelques oitoyens plus fanatiques que les autres) avaient même raurîmtré le mot ile Chambre des Mais oh le'ùl* àVait fait observer qu'on n'entrait pas à la Chambre des paiVs comme à TAcadémie ou aumoulin> c'était l'époque ou le mot de Paul Louis Coarrier avait fait fortuite; que pour entier à la Qhambre des pairs, il fallait faire phîtîe de cantines catégories, et comme la Chambre des députés était un des moyens de parvenir à la pairie, ils s'étaient ralliés à ceux de leurs concitoyens qui proposaient de choisir il. Gérard pour uu représentant du

département de la Seine. . Deux twi 1tWs Jcnlrs auparavant^ lès notableï' 'du vïllage étaient donc venus -en députatîon, enti'éteniriil Gérard dçs sympathies atdftitès de la populatidh de Vanves, à îson endroit. M. Gérrard avait d'abord modestement décline l'honneur qu'on voulait lui faire, déclarant qu'en son âme et conscience, ce qui pouvait bien être vrai, il s'en trouvait indi gne; ajoutant qu'il n'avait pas encore assez fait pour le pays, et partichliércment pour le pays de Vanves. Il s'accusait loyalement d'élre un plus grand pécheur qu'on ne le supposait, il se taxait même de grand criminel, ce qui avait fait rire à gorge déployée un agriculteur rêvant .une ferme modèle, pour rétablissement de laquelle il comptait lui emprunter l'argent, et qui était un de ses x}lus grands propagandistes. , On avait donc insisté malgré ce refus Jonnel à» siéger à la Chî^mbre; et après avoir dit à ses dévoués citoyens : — C'est vous qui m'y forcez, Messieurs, c'est vous qui l'aurez voulu, vous commandes et j'obéis -, après avoir dit tout cela et beaucoup d'autres choses, il avait fini par accepter, et autorisé ses amis à poser sa candidature. L'agriculteur , royaliste s'il en fût, bien qu^il eût peutêtre dû choisir instinctivement pour symbole plutôt les abeilles que les lys, l'agriculteur se chargea d'annoncer^ dès le soir même, ce grand événement de l'acceptation de M. Gérard à tous les Dourgs voisins, et d'aller au premier jour de repcjs que ^ui donneraient ses mouclies, — VagrièulteuT, en attendant sa ferme modèle, faisait un grand commerce de miel, . — et d'aller, disons-nous^ Taitç annoncer cette candidature dans tous lcsjournaux.de Paris. . On comprend que M. Gérard ne Isissa .p^nt partir la déEutation sans lui offrir d'abord des rafratchiàsetoents de >utes sortes, et sans l'inviter ensuite i dîner pour te jmi- * di suivant. C'était à la suite de cette invitation que les onze délégués se trouvaient assis à la table de M. Gérard, car, cohime on le pense bien, aucun fl 'avait mariqué à l'appel, et à en juIger par tes éclairs de gaité qui JAiirwsaient des yeux de tous les i:onvives, au moment oi\ commence ce chapitre, nul n'avait eu à se repentir de son emjn*ôssement à accepter IHnvitation. Et en effet, c'était une agrês-midî fraîche et douce, les mets étaient savoureux, les Vins exauis, il était six heures du soir à peu près, on était à table depuis cinq, et cbacfun essayait à tour de rôle de mettre à profit l'audace que lui înspiraît une demi-ivresse, pour faire de sa chaise une tribune, et de sa conversation une harangue, comme si au lieu d'être à la fin d'un dîner en plein air, on eût été à la fin d'une séance orageuse on pleine Chambre. L'agriculteiu*, lui, ne doainant 'des preuves de aàn existence cl de sa présence réelle à ce festin, qu'en

murmuraut d'une voix enrouée, enli'e cliaque discoui^, des phrases sans suite, dont la Un évidente était une louange immodérée de l'amphitryou, à la disposition duquel U met tait sa vie et celle de ses mouches.. Un notaire, presque aussi entbousia(»te que l'agriculteur, avait lu^ d'une voix de procureur, un toast oà Û com paiait M. Gérard à Aristide, où il pi'Oclaitiadt la su^iiorite des Vanvais sur les Athénietid , lesquels s'èèâient lassés d'entendre appeler Aristide, le JuHe'^ tandis que les Vanvais ne se lassaient pas d'entendre appeler M* Gérard l'Honnête. Un huissier retiré, qui faisait partie du Cavea\i moderne, avait chanté des couplets* de circonstance où il avait annoncé que M, Gérard combattrait l'hydre de rtaàrchie avec non moins de succès que ;le fils de Jupiter =etd'Alcmène avait combattu l'hydre de Lerne. Un médecin qui faisait des recherches t<ytieô1ôgîques sur le virus rabique, avait rappelé uhe dîrcôiistance où M. €réraTd,'armé'de eonftisil À deut eou^, avait délivré le •' (p^jn d'un éh3« enragé <ïoi y 'côusîiit 'les fflirs çri^ds ra' vages^ et il avait bu â l'espoir ^ue conservait ïà scietice, de ti-otiver un antidote à cetie tefrribte maladie ^pelèé la rage. Bnftn^ un jardi«fiër fletiriste avait disparu uâ histant de la table, et était revenu avec une couronne de lauriers eu d'csiUetft qu'il avait mise solëonellemlent sur Iti tété de M. Gérard, et qui eût produit l'efTet le plus attendrissant, si

Mi LE MONTE-CRISTO. un méchant petit bossu qui s'était glissé dans Thonorable | députation, on ne sait à quel titre, iravait fait observer que les lauriers de la couronne étaient des lauriers sauce, et les œillets, des œillels dinde. Le ravissement était à son comble, la joie étincelait dans tous les yeux, la louange voltigeait ^ur toutes les bouches, aucun nuage n'avait assombri cette fête de famille, c'était, en un mot, un enthousiasme universel, et chacun, à entendre tout le monde, eût donné à Vinstant sa vie pour racheter une goutte du sang de ce grand citoyen, qui avait nom M. Gérard. On en était là de cette enivrante félicité, quand le domesticpie de M. Gérard vint annoncer à son maître qa'un monsieur inconnu demandait instamment à lui parler. — Il n'a pas dit son nom? demanda M. Gérard. — Non, répondit le domestique. — Allez lui dire, répondit majestueusement le digne châtelain, que je ne reçois que les gens qui peuvent dire qui ils sont et {>our quelle cause ils viennent. Le domestique s*éloigna pour porter la réponse. — Bravo! bravo ! bravo! crièrent les convives. — Comme c'était bien dit, fit le notaire. — Quelle éloquence quand il sera à la Chambre, dit le médecin. — Quelle dignité quand il sera ministre! exclama le bossu. — Oh! Messieurs! messieurs! dit modestement Thonnéte M. Gérard. Le domestique reparut. — £h bien, cet inconnu? demanda M. Gérard, que veu^-il et de quelle part vient-il ? — Il vient de la part de M. lackal, et veut vous dire que l'exécution de M. Sarranti a lieu demain. M. Gérard devint livide, son visage se décomposa avec la rapidité de l'éclair; il bondit hors de la salle et suivit précipitamment le domestique en disant d'une voix altérée : . — J'y vais, j'y vais. Si enfoncés que les convives fussent déjà dans ce chemin aux mille méandres que Ton appelle l'ivresse, il n'y eût pas un des hôtes de M. Gérard qm ne remarquât Tim*ptession faite sur lui par la double nouvelle qui lui était annoncée. Aussi, de même que dans une éclipse de soleil, la nuit succède au jour, l'édipse de M. Gérard amena un silence momentané à la place de la conversation bruyante que l'annonce du domestique avait interrompue. Cependant, comme plusieurs étaient au courant, superficiellement du moins, de l'afTaire de M. Sarranti qui avait fait grand bruit, ce fut à cet angle que se raccrocha, pour ne pas mourir, la conversation des convives. Lé notaire prit la parole et expliqua comment le nom de M. Sarranti, prononcé devant l'honnête M. Gérard, ne pouvait pas manquer de faire vibrer jusqu*aux fibres les plus sensibles de cette âme délicate. M. Sarranti,

ou plutôt le misérable Sarranti, chargé de l'éducation des deux neveux de M. Gérard, était atteint et convaincu d'un double assassinat sur les deux enfants, assassinat accompli avec de telles précautions, qu'on n'avait pas même pu retrouver les caaavres. La narration du notaire expliqua l'absence de M. Gé^ rard, et le nom bien connu de M. Jackal jeté dans cette annonce du domestique. M. Sarranti, au moment de marcher à Téchafaud, avait sans doute eu des révélations à faire, et Ton envoyait, de la part de M. Jackal, chercher M. Gérard pour entendre ces révélations. L'indignation contre Sarranti s'en augmenta. Ce n'était S oint assez d'avoir soustrait une somme considérable, 'avoir assassiné deux innocents; il choisissait encore pour faire ses révélations l'heure sacrée du repas, contrairement à cette sentence de Tauteur de la Oasironamie : a Rien ne doit déranger ThoDoéte homme qni dîne. » Mai.s an bout du compte, comme on n'en était qu'aux entremets, que le vin de Bourgogne était des meilleurs crus, le vin de Champagne parfaitement glacé, que sur tme table voisine se dressait un excellent dessert, on résolut d'attendre M. Gérard, tout en causant, et surtout tout en buvant. . Cette résolutign fut fortifiée par l'apparition du dômestique qui redescendait le perron, deux bouteilles de chaque main, et qui dit en posant les quatre nouveaux échan tillons sur la table : — M. Gérard vous invite à goûter ce Laffltte retour des Indes et ce Chambertin 1811, sans vous inquiéter de lui; une affaire indispensable rappelle à Paris, il sera ici dans une demi-heure. — Bravo ! bravo ! s'écrièrent les convives d'une seule voix. Et quatre bras s'allongèrent instantanément pour saisir les quatre goulots des quatre bouteilles. En ce moment oa entendit le roulement d'une voiture sur le pavé de lame. On comprit que c'était M. Gérard qui s'éloignait. — A son prompt retour ! dit le médecin. Les autres convives balbutièrent cl^acun un souhait, et essayèrent de se' lever pour donner plus de solennité au toast, mais Teffort était déjà au-dessus des forces de quelques-uns. On en était là, ceux qui étaient assis essayaient de se lever, ceux qui étaient levés essayaient de se rasseoir lorsoue tout à coup uu nouveau personnage^ d*autant plus à efret, qu'il était complètement inattendu, entra en scène et donna un tovr d^ clef à la conversation. . Ce personnage qui fit irruption dans le jardin, sans qu'on sût par où il était entré, était notre vieil ami Roland, ou si vous l'aimez mieux, à cause de la circonstance, — Brésil. En effet, quoiqu'il fût entré par la, porte comme un chien bien élevé qu'il était, d'un bond il avait franchi les degrés, et en deux autres bonds il s'était trouvé sur la pelouse. Le premier des convives qui

Tapèrent poussa un cri de terreur. Et, disons-le, la langue pendante, l'œil enflammé et le poil hérissé de l'animai justifiaient suffisamment ce cri. — Eh bien f qu'y a-t-il ? demanda le médecin, qui tournant le dos au perron, et portant son verre à sa bouche, ne pouvait deviner ce qm se passait. — Un chien enragé I dit le notaire. — Ua chien enragé ! répétèrent les autres convives avec effroi. — Là, là, regardez. Tous les yeux se tournèrent du côté indiqué par le notaire, et ils virent en effet le chien, qui, tout haletant et furieux qu'il semblait, s'était retourné vers la porte et semblai t attendre quelqu'im . Mais sans doute l'attente lui parut trop longue, car le nez en terre, il commença, comme le barbet de Faust, à décrire des cercles dont la table et les convives étaient le centre, et qui, larges d'abord, se rétrécissaient peu à peu. En calculant qu'à un moment donné le chien devait arriver à écorner les convives, ceux-ci, sans chercher à cacher leur terreur, se levèrent spontanément, et cherchèrent chacun de son côté à préparer sa fuite ; l'un l<M:gnait un arbre, l'autre im petit appentis sous lequel le jardinier plaçait les instruments de jardinage, celui-ci pensait â escalader le mur, celui-là à chercher un refuge dans le château, quand tout à coup un sifflement aigu et prolonge se fit entendre, suivi de ce commandement prononcé d'une voix forte. — Ici Roland ! 4 Le chien plia sur ses jarrets comme le cheval auquel on on brise la bouche avec le mors, et revint droit à son maître. Ce maître, inutile de dire que c'était Salvator. Tous les yeux se tournèrent vers lui. En effets pour les malheureux convives effrayés à la vue de Bolano, c^ètaii le dieu antique, dénouant heureusement la tragédie.

ùÈ MONTK-CRISTO. ilô Mk... Le jeuae homme apparaissait dans les rayons du soleil couchant qui semblait le couvrir d*une ilanune, il était vêtu avec la plus grande élégance, tout en noir, son col était entouré d'une cravate de fine batiste blanche , sa main gantée jouait avec une badine à ponune de lapis lazuli. Il descendit lentement les degrés du perron, levant son chapeau de sa tète dés qu'il eût touché le sable de l'allée, pais, traversant la pelouse suivi de Roland, aû'il maintenait derrière lui avec un geste de la main, it arriva juste à la chaise qu'occupait M. Gérard, chaise que son absence avait laissée vide, se trouvant ainsi juste au centre des eonvives qu'il salua les uns après les autres avec la plus exquise courtoisie. -^ Messieurs, dit-il, je suis une des plus vieilles connaissances de notre ami conmiun Thonnéte M. Gérard, il devait me faire Thonneur de me présenter à vous, et nous devions dtner ensemble, quand malheureusement pour moi, j'ai été retenu à Paris par la même cause qui vous prive en ce moment de notre hôte. — Ohl oui, dit le notaire qui commençait à se rassurer, en voyant le chien conune enchaîné au regard du jeune honune, — * pour l'affaire Sarranti. — Effectivement, Messieurs, pour l'affaire Sarranti. — C'est donc demain qu'on le raccourcit, le misérable, dit l'huissier. — Demain, si d*ici là on ne trouve pas moyen de prouver son innocence. — Son innocence, ce sera difficile, dit le^notaire. — Qui sait, fit Salvator, nous avons chez les anciens les oies du poète Ibicus, et chez les modernes , le chien de MoAtai*gis. — A propos de chien, Monsieur, dit l'agriculteur d'une voix enrouée, je dois diro que le vôtre vient de nous faire une belle peur. — Roland? fit Salvator d'un ton naxf, — Il s'appelle Roland? demanda le notaire. — En effet, dit le médecin ; j'ai eu un instant l'espoir qu'il était enragé. — Il parait que Roland n'était que furieux, dit le notaire, se frottant les mains, enchanté qu'il était de son bon mot. — Vous avez dit l'espoir? demanda Salvator au médecin. — Oui, monsieur, et je ne m'en dédis pas ; nous sommes onze; j'avais donc dix chances contre une que l'animal s'attaquerait à un de mes compagnons et non pas à espérance qu une occasion se présentera de l'essayer. — Je vois, monsieur, di Salvator, que vous êtes un véritable philanthrope; par malheur, mon chien n'est pas, pour le moment du moins, un sujet, comme on dit, je cîrois, en terme de médecine, et la preuve, c'est qu'il est d'une obéissance instantanée ; voyez plutôt. Et lui indiquant le dessous de la table, comme il eût fait d'une niche : — Couche ! Roland, dit-il , couche ! Puis s'adressant aux convives^: — Ne

vous étonnez pas, dit Salvator, que je fasse coucher naon chien sous fa table où je vais m^asseoir avec vous ; je Tenais pour dîner, mieux vaut tard que jamais, lorsque j'ai roucontré M. Gérard sur la route ; je voulais m'en aller avec lui ; mais il a si fort insisté pour que je vinsse vous rejoindre, que, déjà entraîné par mon désir, je n'ai pas su résister, d^autant çlus qu'en son absence il m'a chargé de vous faire les honneurs de sa table — Bravo I bravo l 's'écria toute la société, sur laquelle les façons d« Salvator avaient produit le meilleur effet. — Prenez laplacede notre hôte, dit le notaire, et permettez-moi de remplir votre verre pour boire à sa santé. Salvator tendit son verre. — C'est trop juste, dit-il, et que Dieu Iç récompense comme il mente. Et portant te verre à sa bouche, il y trempa le bout de ses lèvres. En ce moment, Brésil fit entendre un long gémissement. .— Oh! oh! qu'a donc votre chien ? demanda le notaire. — Rien ; c'est sa manière d'approuver quand on porto un toast, dit "Salvator. — Bon, dit le médecin, voilà un animal qui a reçu une belle éducation ; seulement, son speech n'est pas gai. — Monsieur, dit Salvator, vous savez que, sans que la science puisse s'en rendre compte, certains animaux ont certains pressentiments; peut-être quelque malheur imprévu menace-t-il notre ami M. Gérard. — Oui, répliqua le médecin, on dit cela ; mais nous autres esprits forts, nous ne croyons pas à toutes ces fadaises. — Cependant, dit le jardinier fleuriste, ma grand*mère... '— Votre grand'mère était une sotte, mon ami, dit le médecin. — Pardon, demanda le notaire, mais vous paiiiez d'un danger qui pouvait menacer M. Gérard? — Un danger? dit un arpenteur géomètre, et quel danger peut donc menacer le plus honnête homme de la.terre, un homme qui a toujours suivi laUgné droite? ' — Un homme qui est le patriotisme même, dit l'huissier, -^. Le dévouement incarné, fit le médecin. — . L'abnégation elle-même, s'écria le notaire. — Et vous le savez, messieurs, c'est justement ceux-là que le malheur épie; le malheur, c'est le lion de l'écriture quœrens quem devorei^ et s'attaquant particulièrement aux gens vertueux, — voyez Job. — Mais que diable fait donc votre chien, dit le jardinier-fleuriste en regardant sous la table, il dévore le gazon. — Ne faites pas attention, dit Salvator, nous parlions de M. Gérard, et nous disions. . — Nous disions, reprit le notaire, qu'un pays doit être fier quand il a donné naissance à un pareil homme. — Il réduira les impôts, dit le^médecin. — Il fera hausser le prix des blés, dit l'agriculteur. — Il fera baisser le prix du pain, dit le jardinier. — Il liquidera la dette nationale, dit l'huissier. ^ Il reformera la constitution arbitraire de l'école de médScine, dit le médecin.

— Il soumettra la France à un nouveau cadastre, dit le géomètre-arpenteur. ~ Oh ! fit le notaire, interrompant ce concert de louanges, mais votre chien m'envoie delà terre plein mon pantalon. — C'est possible, dit Salvator, mais ne nous occupons pas de lui. — Au contraire, occupons*nousen, messieurs, reprit le médecin qui avait regardé sous la table, car ce chien présente des phénomènes fort curieux, il a la langue pendante, les yeux sanglants, le poil hérissé. — Peut-être, dit Salvator, mais tant (|u'on ne le dérangera point de sa besogne, on n'a rien a craindre de lui, c'est un chien monomane, ajouta Salvator en riant. — Je vous ferai observer, dit prétentieusement le médecin, que le mot monomane, qui vient de wonoê et de fn/iftfa, qui veut dire par conséquent seule idie^ ne peut s'appliquer au'à l'homme, puisc[ue l'homme seul a des idées et que le chien n'a qu'un mstinct, très-perfectionné sans doute, mais qui ne peut entrer en comparaison avec la sublhne organisation de l'homme. — Eh bien répliqua Salvator . expliquez cela comme vous voudrez, instinct ou idée, Brésil n'a qu*une préoccu* pation. — Laquelle? — Il avait deux jeunes maîtres qu'il aimait beaucoup, un petit garçon et une petite fille, lé petit garçon a été as sassiné, la petite fille a disparu , jusqu'à présent il a si bien cherche qu'il a trouvé Iji ptitiJe-fllle. •sç Vivante !

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

326 LE MQNTErÇRlSTO. qui espèi cadavre, le pauvre Brésil va toujours cherchatit. — Qaœre et inventes, dit le notaire, qui n'était pas fâché de placer trois mots latins. -— Pardon ! dit le médecin, mais c'est tout^un roman que vous nous racontez-là, monsieur. — Une histoire, si vous voulez hiçn, dit Salvator, et même des çlus terribles. — Ma foi, dit le notaire, nous sommes juste entre la Soire et le fromage, comme disait feu M. d'Aigrefeuille, e gastronomique mémoire, c*est le moment des histoires, et si vous voulez nous raconter la vôtre, mon cher monsieur, elle sera la bien-venue. — Volontiers, dit Salvator. — Cela va être très-intéressant, dit le médecin. — Je le crois, répondit simplement Salvator. — Chut! chut! fit-on de toute part. Il se fît un moment de silence pendant lequel Brésil {>ou8sa un hurlement si plaintif, qu'un frisson passa dans es veines de tous les convives, et qrue le jardinier, qui avait par quelques mots indiqué qiril n'était point esprit fort comme le docteur, ne put s'empêcher de murmurer en se levant: — Diable de chien, va ! — Mais asseyez-vous donc, dit le géomètre en le tirant par la basque de son habit et en le forçant de se rasseoir. Le jardinier se rassit en çrommelant^ mais il se rassit. — Allons! allons! Thistolre, dirent les convives, l'histoire. ^— Messieurs, dit Salvator, j'intitulerai mon drame, car c'est plutôt un drame qu'une histoire, Giraud Vhonnile homme. ' — Tiens, dit l'huissier, c'est presque M. Gérard l'honnête homme. — C'est en effet une différence de deux lettres seulement, mais j'ajouterai à ce premier titre, M. &iraud Thonnête homme, un sous-titre ainsi conçu : « où il ne faut pas se fler aux apparences. » — Voilà d'abord un excellent titre, dit le notaire, et à votre place je le porterais à M. Guilbert de Pixérécourt. — Je ne puis, monsieur, je le destine à M. le procureur du roi. — Messieurs, messieurs, dit le médecin, je vous fais observer que vous empêchez le narrateur de commencfir sa narration. — Oh ! dit Salvator, soyez tranquille, nous y arriverons, - Silence ! fit le géomètre, silence ! On entendit Brésil qui grattait la terre avec fureur et qui respirait bruyamment. Salvator commença. Nos lecteurs connaissent le drame qu'il raconta sous des noms supposés. A force d'investigations et de recherches, aidé par sa merveilleuse perspicacité à laquelle servait de guide Tinstinct de Brésil, il était arrivé à reconstruire tout révènement, comme un architecte habile, par quelques vestiges, r^oooatruit un monument antique, comme Guvier, par quelques ossements, reconstruisait un monstre

antédiluvien. Nous ne suivrons donc pas Salvator dans ce récit qui n'ai)preodrait n^n de nouveau au lecteur, mais D6 lui rappalieraiti qua ce qu il sait déjà. Seulement, quand après avoir raconté le crime de Gérard qu'il appelait Giraud, il en arriva à montrer à l'aide de quelle hypocrisie l'assassin et le spoliateur entêtait arrivé à s'entourer non-seulement de l'estime et du respect, mais encore de raffection, du dévouement et de l'amour de ses concitoyens, l'auditoire poussa un long cri d'indignation auquel Brésil répondit par un grognement sourd comme s'il avait voulu faire sa partie dans ce concert Je malédictions. Ptiis quand, après avoir développé Thypocrisie du misérable, il en arriva h cette barbare lâcheté avec laquelle il laissait condamner un innocent nuand ne s'agissait pourlui que de s'exiler, (Je changer de nom, et dç s'en aller dans un autre monde pleurer sur son pi*emîer cwme, au lieu d'en commettre un second i)lus terriWe peut-être que le premier, Témotioa de l'auditoire fut au comble, sa colère $e changea en exaspération et chacun hurla sa malédiction sur le meurtrier. — Mais, s'écria le notaire, ne dites-vous pas que c'es^ dâmain que l'innooent paie poujpla coufobld 7 — C'est demain) dit Salvator. •«- Mais, dit à son tour le médeoin, d'ici à di^aaÎB, comr mrat trouver une preuve qvâ ou vue lea yens de la ju^ tice ? *^ La bomté de Dieu est grande, dit Salvator baiaaaut la tête et regardant sous la nappe le travail acharné auquel se livrait Brésil, qui, sentant que son maître s'occupait de lui, se détourna un inalaot de sou travail et) viuif eo miuiéie de baiser, appuyer son nez humide sur la saaiu de son naatti;e, puis se remit immédiatement à creuser la teire. -^ La bonté de Dieu, la bonté de Dieu, rèpéla le docteur, qui, en aa qualité de médecin, èlairt profondément sceptique , mais une bonne preuve semt encore plus sûie, — Sansdoute^ répondit Salvator, aufiai cette preuve . qui m'a déjà échappé une Jois, j'espère que noufraUons la trouver. — Ah ! dirent lea convives d'une seule yoâxs ^ous avez eu une preuve ? -^ Oui, répondit Salvaior. — Et cette preuve voils a échappé ? — Par maihAu*. — Quelle preuve ôiait-ce ? — J'avaifl, ^rioe & Brésil, retrouvé le squelette de Ten• faut. — Oh! firent les convives terrifiés. — Et pourquoi n avex^-vouspas réclamé une descente de justice avec l'assistance d'un médecin, dit le docteUK« — C'est ce que j'ai fait, moind le médecin; mais pendant l'intervalle le squelette avait disparu, et la justice ma ri au nez. — Le meurtier aura eu vent de la chose, dit le notaire, : et l'aura transporté ailleurs. -« De sorte que vous êtes i la recherche de te cadavre? demanda l'huissier. — Mon Dieu ! oui, fit Salvatop, car, enfin, vous comprenez bien,

si le cadavre se trouve à un endroit où n'ait pas pu l'enterrer M. Sarrauti. — M. Sarranti ! s écrièrent d'une seule voix les convives, c'est donc M. Sarranti qui est Tinnooent. — Ai-je laissé échappé son nom ? . — ' Vous aveE dit SarrantL -^ Si je lai dit, ,]e ne me dédis pas. *- Et quel intérêt avez-vouaà rechercher l'innocence de cet homme ? ^ — C'est le père d'un de mes amis ; puis, me fiXt-il coml)lèteraent étranger, il me semble qu'il est du devoir de tout homme de sauver un de ses semblables de l'éçhafaud, quand il a la conviction de soi^ innocence. — Mais, enfin, dit le notaire, cctt^ preuve que vous . cherchez, vous n'espérez pa^ la» trouver ici? — Peut-être. — Chez M. Gérard ? — Pourquoi pas ? Le chien, comme s'il répondait aux parole^ de soa maître, fit entendj-e un hurlement lugubre et pjiolongè^ — Entendez-vous? fit Salvatqr, voici Brésil qui me dit qull ne désespère pas. — Comment, qu il ne désespère pas ? — Sans doute, ne vous ai-je pas dit qu'il avait une monomanie, celle de retrouver le cadavre de ^on jeune maître. — C'est vrai, répondirent les convives d'une seule voix. — Eh bien I répondit Salvator, pendant iju,e je vou3 conte les (juatre premiers actes du drame, Bré^ travaille au cinquième. — Que voulez-vous dire ? demandèi:ent en o^éuie temps l'huissier et le notaire, tandis que les Siiiitres, toiit en restant muets, interrogeaient des yeux.

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

LB MONTB-CRISTO. w — Regardez sous la^ table, fit Salvador, e^ ^oul^vaat la nappe. Chacun plongea là tête sous la table. — Que diable fait41 ta ? demanda sans aucun trouble le Iliéd6cin4 (pu eomnieaçait à croire que, pour n'âtoe point enragé, le chien n'en était pas un sujet moins ifttéresaaiDt à étudier. — Il feit un trou, comme vous voyez, répondit Salvatqr. — Et un trou énorme, reprit le notaire. — Un troKi d'un métre^da profondeur et deux mètres cinquante de circonférence, dit Tarpenteur. • -r- Bt que chercbe-t-il ? demwda Thuissier . — Une pièce de conviction, dit Salvator. — Laquelle? fit le notaire. — Le squelette de Tenfant, dit Salvator. Ce mot de squelette, prononcé à la suite du récit terrible de Salvàtoir à Theure où T ombre commençait à descendre dH oiel» fit dresser les oheveuz sur toutes les tètes, chacua d'un mou,veménl; inst^taaé ^'éloigua du trou., 1^^ médoein seul s'en rappi'ocha. — Cette table nous gêne ? dit -il. •*- Aidez-moi , dit Salvator. Les deux hommes prirent la table , la soulevèrent, et la transportant à quelques pas, laissèrent le chien à découvert. Brésil ne parut pas même s'apercevoir du chaageaie)ii,t qui s'était fait, tant il était acharné à la funèbre besogne. — Allons, messieurs, dit Salvator, un peu de courage, que diable, nous sommes des hommes. — En effet, dit le notaire, et j'avoue que je suis curieux de voir le dénoueoMnt. — Nous y touchons, dit Salvator. — Allons, allons, dirent les autres en se i:apprachant. On fit cercle autour du chien. Brésil continua de creuser- avec une telle énergie et une telle régularité, que l'on eût bien plutôt dit une machine qu'un animal, -*- Goumge I mon bon Brésil, dit Salvator, tu dois être au bout de tes forces, mais aussi tu es au bqut de tes pei* nes^ courage ! La chien tourna la tête, et du regard sembla remercier son maître. La fouille dura quelques minutes encore, pendant lesquelles les convives, la bouche ouverte et la respiration suspendue, gardaient le silence, suiva»t? d'un œil dilaté par la curiosité, l'étrange scène qui se jouait sous leui-s yeux entre ce chien et son maître, qu'ils commençaient à croire n'être pas autant l'ami de M. Gérai;d qu'il avait bien voulu le dire en arrivant. Au bout de cinq minutes, Br.ésil poussa un long soupir, et cessa de gratter pour appuyer son museau en soufflant brusquement sur une partie de l'excavation. • — Il y est, il y est, dit joyeusement Salvator, tu as trouvé, n'est-ce pas ? mon chien. — Qu'a-t-il trouvé ? demandèrent les assistants. —Le squelette, dit Salvator; ici, Brésil, le reste regarde les hommes; ici, mon chien. Le chien

s'élança hors du trou, et s accroupit aiu bord de la fosse, regardant son maître comme pour lui dire : — A ton tour. En effet, Salvator descendit dans l'excavation, plongea sa main à l'endroit le plus profond, -et appelant le médecin. — Venez, Monsieur, dit-il, et tatez. Le médecin descendit bravement près de Salvator, tandis que les autres convives, parfaitement dégrisés, se regardaient avec stupéfaction, et allongeant la main comme avait fait son devancier , il sentit au bout de ses doigts cette matière douce et soyeuse qui avait fait frissonner Salvator Ibi'sque , pour la première fois, Brésil avait découvert le squelette de l'enfant dans, le parc de Viry. — Oh ! oh 1 fit-il, ce sont des cheveux. — Des cheveux ! répétèrent tous les assistants. — Oui, Messieurs, dit Salvator, et si vous voulez aller chercher des bougies, vous pourrez vou^ en convaincre. Chacun se précipita vers la maison, et revint armé, celui-ci d'un Gwdélabre, celui-là d'uu chandelier. Le médeclQ, Salvator et Brésil étaient seuls restés près de la fosse. Nous nous trompons, Brésil et le médecia étaient »^uls restés. Salvator s'était dirigé ver^ la petite baraque oaà le jardUjier renfermait ^es instrumenta^ et était yevenu avec une bêche. Les convives étaient rangés autour de l'excavation qxi^ se trouvait éolairée p^ cinquante boires, Qomme en plem jour. On apercevait à fleur de terre une naèçhe de . clivevew^ blonds. — Allons I allons I dit le médecin, il faut continuer cette exhumatipn. — C'est bien ce que je compte faire, dit Salvator, îto%sieurs^ prenez une serviette, étendez-là près de la fosse. On ob^it. SaJvator descendit dans le trou et avec la n)i$me précaution, nous dirons presque avec le méaiB respect que s'il eût eu affaire à un cadavre, il introduisit sa bêche daw la terre, et faisant levier, il amena doucement à la sgxface la tête de l'enfant posée sur son oreiller d;'ai;gile. Un long frémissement courut parmi le$ spectateuj:;^., quand Salvator, avec ses gants blancs qu'il n'a^aô^ pa» quittés, prit déUcaiement cette petite tête, et la posa sur la serviette. Puis Salvator reprit sa bêche, et se remit à la besogne^ Il ramena peu à peu, et débris par débris, tous, les re&tes de Tenfant, si bien qu'au bout d'un instant, il put «^ la serviette, tout en se servant des termes teconiqiae^, et en mettant chaque ossemeot à sa place, çecoçappf^r le squelette tout entier, à l'éLonnement généra,! de& as^t^ tants, mais particulièrement à la satisfaction du médecin qui dit à Salvator : — C'est à un confrère que j'ai l'honneur de parler ? —Non, Monsieur, dit Salvator, je n'ai point cet honneur, je suis un simple amateur d'anatomie. Puis se tournant vers les spectateurs de cette scène : — Messieurs, dit-il, vous êtes tous témoins, n'est-ce pas, que je viens de

trouver dans cette fosse le cadavre d'un enfant. — J'en suis témoin, dit le médecin, qui S8ml)lait vouloir monopoliser le témoignage que Salvator réclamait de tout le monde, et le squelette d'un enfant mâle qui devait être âgé de huit ou neuf ans, — Tout le monde est témoin, répéta Salvator, en interrogeant des yeux chacun des spectateurs. — Oui, toue, tous, répétèrent en chœur les e<ni vives flattés d'avaoce, quel que fût rèvènemeat, de la part diia^ tinguée qu'ils étaient appelés à y prendre. — Et par conséquent, cliacun en témoignera, devant la justice s'il y a lieu? continua Salvator. — Oui, oui, répéta l'assemblée. —Seulement, dit l'huissier, il faudrait dresser un procèsverbal. — Inutile, dit Salvatoi?, il est tout dressé. — Comment cela ? — J'étais tellement sûr de ce que je trouverais,, dit Salrr vator, en tiraiit de sa poche un papier timbré, que le voici. Et il lut en effet im procès-verbal rédigé dans les termes où s'écrivent d'oMinaire ces sortes d'actes, et dans lequel tout se trouvait, même Tindication prècito du lien où le squelette avait été retrouvé, ce qui était une preuve que Salvator ne visitait point pour la première fois le jardin, de Vanves. Une seule chose manquait, les noms et prénoms. de)$ personnes assistant à l'exhumation. Tous les spectateurs de cette scène qui, depuis un q^artd'heure marchaient d'étonnemont en ètonnement, avaient écouté la lecture du procès-verbal, en regardant d"un œil stupéfait l'étrange personnage qui venait de les faire as^ sister à ce drame fantastique. — Un encrier, demanda Salvator ù un domestiiqjifi q^ regardait aussi stupéfait que les autres. Le domestiqi^e s'empressa d'obéir, comme s'il reconnais

328 LE MONTK-GKISTO. jamais, je sait à Salvator le droit de commander, et s'éloignant tout courant, revint un instant après avec un encrier et une plume. Chacun signa. Salrator prit le papier, le remit dans sa poche, caressa de nouveau Brésil, noua les qualité coins de la serviette ôai contenait le squelette de Tenfant, et saluant la société : — Messieurs, dit-il, je vous rappelle que c'est demain à quatre heures de l'aprés-midi que Ton doit exécuter un innocent ; je n'ai donc pas de temps à perdre; aussi, après vous avoir remercié de votre bonnne assistance, je vous demande la permission de me retirer. — Pardon, monsieur, dit le notaire, vous avez dit, je crois, que le nom de cet innocent était Sarranti. — Je vous l'ai dit, oui, monsieur, et plus que ji vous le redis. — Mais, continua le notaire, estnce que le nom de notre hôte, M. Gérard, n'a pas, il y a deux ou trois mois, été mêlé dans cette affaire. —En effet, dit Salvator, oui, monsieur, il y a été mêlé. — De sorte, interrompit le médecin, qu'on pourrait supposer que votre M. Giraud est tout simplement... — M. Gérard ? — Oui, firent les assistants d'im mouvement de tète. — Supposez touc ce que vous voudrez," messieurs, dit Salvator ; au reste, demain, nous en serons, non plus à la supposition, mais à la certitude. J'ai Thonneur de vous saluer. — Viens, Brésil. Et îialvator, suivi de son chien, s'éloigna rapidement, laissant tous les convives de M. Gérard dans un état de consternation difficile à décrire. Alex. Dumas. (La suiie au prochain numéro,) CORRESPONDANCE. Deâ chutes du Niagara, lBr>6. Le lendemain, je lus réveillé en sursaut un peu après le point du jour. Des gens couraient en criant, je prêtai l'oreille et crus entendre ces mots terribles : — Un homme dans les i-apides I Je saute à bas de mon lit, je m'habille ù la luUe et je m'élance vers le théâtre de Tévénement, où je suis entraîné en quelque sorte par le courant d'une foule consternée. Sur la rive américaine un pont conduit à Goat-Islaïul par-dessus la branche du fleuve, qui deux cents pas plus loin forme la chute américaine, et qui produit en i)assant à, Tendroit que nous indiquons ce que l'on appelle les Rapides^ parce que Feau y passe avec impétuosité par-dessus un lit dç rocher et forme ime quantité de petites cascades. de tournants et de remous qui engloutissent les arbres qui qui y tombent et le^ brisent comme des allumettes, si gigantesques qu'ils soient. Lorsque j'arrivai à Goat-Island, les bords des rapides étaient couverts de milliers de spectateurs auxquels s'offrait une soène déchirante. A vingt pas au-dessus de la chute perpendiculaire, un Jeune homme était accroché à un tronc d'arbre

et suppliait par des gestes de désespoir que Ton vint à son secours. Alors je m'informai et j'appris que la veille à deux heures du soir il avait eu l'imprudence de s'embarquer avec deux amis dans un canot afin de tmverser le fleuve. Malgré le^ elToris Ces rameurs, le courant avait saisi v[renversé Tembarcation, peu d'instants après elle avait disparu et avec elle deux de ceux qui la montaient. Le troisième s'était accroché à un tronc d'arbre. C'était celui à Tagonie duquel nous assistions. Il se nommait Avry. Figurez-vous, cher ami, les mille morts qu'il a souffer tes depuis la veille onze heures du soir qu'il était accroché à cet arbre, résistant à un fleuve tout entier, qui vingt pas plus loin va se f)récipiter dans un gouffre. II avait crié toute la nuit; mais le tonnerre de la chute avait étouflé sa voix ; au jour seulement il avait été vu, et chacun s'était précipite vera lui. Mais un abîme, et quel abime, le séparait de ses sauveurs ! Certes, Témotion était grande,— si grande que si chacun avait pu abandonner un certain nombre de jours de sa vie pour sauver celle de ce malheureux, personne n'eût refusé la terrible aumône. Par malheur, la mort n'accepte pas ces sortes de marchés,—et elle planait, visible et hideuse, autour de ce malheureux. Un des spectateurs, M. Porter, cria de toutes les forces de sa poitrine : — Mille dollars à qui le sauve î Une autre voix répondit comme un écho : — Moi aussi, je donne mille doUara. Je demandai le nom du second, pei'sonne ne put me le dire ; la seule réponse tut : - — C'est un homme du Midi. A cette office de deux mille dollars, c'est-à-dire de dii mille francs, l'enthousiasme de la pitié gagne la foule. — Qu'il tienne une heure encore, qu'il tienne une heure seulement, et nous le sauverons, crient une vingtaine de voix. Mais comment, pom* soutenir ses forces, faire due au malheureux qu'on s'occupe de son salut. Un jeune artiste, mon camarade de voyage, M. Ulke. qui n'avait pas mille dollars à offrir, eut alors une idée qui valait bien mille dollars. Il prit mi pinceau, et en lettres gigantescjues écrivit sur un mur : — WE WILL SAVE YOf. Le malheureux, voyant que c'était à lui que l'on parlait, suivait chaque lettre des yeux. Avaiît même que l'inscription fût complètement aclievéo, il faisait signe qu'il ne comprenait pas. Alors Ulke prit son pinceau et écrivit en français : — ON s'occupe de vous sauver. Mais la langue française était aussi inconnue à l'étranger que la langue anglaise. En allemand,, lui ciiai-je, on allemand. Et Llke écrivit sur le mur : — Wm RETTEN DICH. — Nous te sauverons. Cette fois il a compris. 11 exprime sa joie par des gestes (pii semblent dire : — Oh ! s'il y a des Allemands, je suis sauvé. En attendant, une locomotive avait déjà été expédiée à Buffalo.

Au bout d'une demi-heure elle revint avec un bateau de sauvetage. Après avoir été solidement attaché à une corde, le bateau est lancé, le courant le jette à gauche, le j^t le à droite, le soulève, mais il résiste. Seulement il ne va pas dans la bonne direction. Puis après quelques minutes, il s'arrête tout ù coup. Les cordes s'étaient enroulées dans les rochers elle canot était invinciblement immobile.

iiMai ^Mia«««B**«»*i Les regards désespérés de ce malheureux s*arrétent sur le bateau ; on voit qu*il comprend parfaitement qu'il n'y a plus d'espoir à attendre de ce côté-là. La foule aussi le comprend et ne s'entête point à des efforts inutiles. On propose de faire un radeau, et chacun accepte eu se mettant à l'ouvrage, femmes et enfants, — pauvi*es et riches, — faibles et forts, — tout le monde travaille à la fois. . Mais la construction d'im radeau demande un temps moral, — un temps pendant lequel les forces du naufragé s'épuiseront. — Depuis la veille, dans l'eau, sans nourritui^, entouré de hurlements prés desquels ceux des chiens de Scylla ne sont qu'un murmure, — quelques minutes suffiront peut-être pour lui enlever ses dernières forces. Cette crainte fait naître une idée : on remplit un baril de quelques vivres, on le confie au torrent. Gomme s'il était conduit par une main invisible , il va droit au tronc d'arbre où se cramponne le naufragé : il le voit arriver , tend le bras pour le saisir avec une expression qui indique sa reconnaissance pour ceux qui envoient ce secours. Mais le bras a beau s'étendre, il s'en faut d'un pied qii'il n'atteigne le baril ; — le baril passe, — et cinq minutes après va s'engloutir dans l'abime, tout à la fois déception et menace. En attendant le radeau s'achève, — le naufragé suit des yeux le travail sauveur, — il se cramponne de nouveau au tronc de l'arbre et attend. Enfin le radeau achevé, muni de cordes, est lancé sur le fleuve. Ce fut un moment d'anxiété terrible, cher auii, au paroxysme de laquelle vos drames , si terrible^ ({u'il soient, croyez-moi, n'arrivèrent jamais. — Par bonheur, l'attente fut courte, les poitrines se fussent brisées en letenant leur haleine. I^e radeau est dans lu ligne du tronc d'arbre; il descend rapidement, il approche, — Avry ^e prépare, -— tout le monde l'encourage, — pas de la voix, nul n'ose parler , -- et l'on entend le mugissement de la chuto qui ré • clame cette proie, qu'on veut lui enlever, — mais du geste, — au moment où il passe prés de lui, il saute dessus, glisse, tombe, mais se cramponne.— Des cris de joie poussés par mille bouches couvrent un instant les hurlements de la cataracte. Le naufragé est à genoux sur le radeau, — il se croit sauvé, il lève les mains et les yeux au ciel avec un regard de reconnaissance infinie, mais au même instant l'accident qui a déjà paralysé le canot se reproduit, les cordes s'enroulent autour d'un rocher, le radeau reste comme à Tancre sur un abime. Tous les moyens sont employés pour dérouler les cordes, — on y altèle deux, quatre, dix, vingt chevaux ; — le

rocher, comme une dent mal assurée dans son alvéole, remue, s'ébranle, sombre. — Le radeau n'est plus retenu, il se meut, il remonte le fleuve, il lutte pendant cinq ou six minutes contre le courant. Un nouveau cri de triomphe perce les airs, célébrant la victoire de l'intelligence humaine contre la force brutale; mais un nouvel obstacle inattendu, et cette fois insurmontable , s'oppose à ce qu'il aille plus loin. Une chute de quatre pieds arrête le radeau, il est impossible de lui faire franchir ce mur liquide. — Avry s'épuise en efforts désespérés mais inutiles. Là c'est la force contre la force, et la force humaine ne peut rien contre la colère d'un fleuve. Au milieu de cette anxiété suprême, un nouveau cri se fait entendre : — Mille dollars de plus pour de nouveaux eii^t*ais. qu on U' sauve ou qu'on ne le sauve pas. Une deuxième locomotive est lancée vers Buffalo, et revient avec un second life-boat, qui, de nouveau, est attaché et prêt à être lancé. Cette fois il est temps : les forces du naufragé s'épuisent visiblement. — Toute la journée s'est passée dans ces tentatives inutiles ; le soleil baisse et touche à l'horizon. Le soir commence ; il est six heures : depuis trente-deux heures, Avry est entre la vie et la mort. Le bateau part; il navigue lentement, retenu par des cordes dans la direction du radeau; il approche, — Avry dénoue les lanières avec lesquelles il s'est attaché. Encore un instant, le bateau sera à sa portée. 11 s avance sur l'une des extrémités de son radeau : il tend les mains, le môm^ silence se reproduit; toutes les poitrines étouffent. Encore un pied, les mains à*Avry toucheront le bateau sauveur ; ses doigts crispés s'étendent vere lui. Tout à coup, le devant du radeau est brusquement soulevé par un bouillonnement qui semble venir du fond du fleuve. Avry perd l'équilibre. — Il est précipité dans les Rapides. Alors, avec ce courage suprême, inouï, surhumain, que donne la présence et la conviction de la mort, il essaie de lutter eu nageant contre le courant; pendant quatre ou cinq brasses, il demeure inuuobile. Mais bientôt il perd sur le fleuve. — Ses forces épuisées l'abandonnent au gouffre. — Le torrent le pi end, le roule, le précipite, l'abime ! A quelques pieds de la chute, par un dernier eflbrl, son corps presqu'entier est sorti hors de l'eau. Son regard s'est tourné vers la rive gauche, — fait un geste désespéré d adieu, — et disparaît. Le gouffre l'a dévoré ! Tous les yeux aloi-s se tournent vers cette rive gauche, à laquelle personne, jusque-là, n'a songé. — On voit une femme à genoux qui, au moment où le naufragé dispaii^it, fombe comme foudroyée. Mon ami, cette femme qui était là depuis le matin, priant Dieu, et à laquelle personne n'avait fait attention, C'était sa mère ! Tout à vous !

Bahon de Muller. LE ROI DES TAUPES ET 8A FILLE. cait il. Lorsque la pauvre mère revint à elle,'1e jour commenit de paraître et l'on se levait dans le village. Elle se mit à pleurer et à crier si fort que, quoique la maison fût, comme nous l'avons dit, en avant du village à une centaine de i)as des autres, les plus proches paysans accoururent et lui demandèrent ce qu'elle avait. Alors elle raconta ce qui s'était passé sous ses yeux et ils furent saisis d'épouvante. D'abord ils avaient refusé de croire, mais le récit poitait un tel caractère de vérité, les larmes surtout étaient si vraies, si maternelle?, que la conviction entra dans| leui*s cœurs, et que vovant la pauvre mère qui grattait le sol avec ses mains à r endroit où son ûls avait disparu comme si elle eût voulu le déterrer, ils allèrent chercher des pelles et des pioches et se mirent à creuser la terre. Mais ce fut au hasard qu'ils creusèrent, car de Timmensc taupinière, il ne restait point la moindre trace. Ce fut en vain qu'ils essayèrent de la consoler, elle refusait toute consolation.

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

330 LE MONTE-CRISiO rr" -»»■ — OmonDieu! mon Bien! s'écriait-elle, si seulement mon fil& était w>xK si dans votre bonté, Seign^uc, voue me Tsiviez repris ; il était si bon que je servais bi/su sùrç qu'il est près de vous dans le ciel, mais maintenant il vit là-desj^ous dans la terre avec ces monstres aveugles, il oublie Dieu et sa mère et peut être est-il à son tour changé en taupe. Et sa douleur était si violente, et au lieu de se calmer 8*«xal.tait tellement, que les voisins lui dirent : — Consolez-vous, nous allons fouiller la terre jusqu'à ce que nous le trouvions, et en effet, ils se mirent à creuser la terre si profondément que l'eau vijit et les empocha de fouiller plus avant, mais ils n'avaient rien trouvé, ni Joseph, ni le roi des taupes, ni sa fille. Une année s'écoula ainsi : la pauvre veuve ne cessait de Xjleurer son fils bien^aimé. Le jardin et le champ étaient retournas déserts et inoultqs. Madeleine serait morte de faim si les bonnes âmes du village ne lui eussent apporté le nécessaire. Un soir, elle était assise dans son jardin, tellement abrsorbée dans sa douleur muette que le soir la surprit sans qu'elle s'en aperçut. Quêtait justement pleine lune ee soir-là. L'astre au pâle visage venait de se lever, et brillait magnifiquement au ciel. Tout à coup une taupinière se forma à quelques pas dfi Madeleine, et la belle princesse des taupes apparut. A sa vue ^faideleine se prit à crier : — Ah ! c'est toi, malheureuse, më ramènes-tu mon enfant? i-r Tu le reverras, répondit la princesse d'une voix douce, mais pour cela il faut que tu nous suives dans notre empire. — Si je te suis, le reverrai-je bien sûr? demanda la veuve. — Bien sûr. Suis-moi. — Oh I à l'instant même, s'écria Madeleine. — Aloi*s, viens, dit la princesse. Madeleine monta avec la princesse sur la taupinière, et aussitôt toutes deux furent englouties dans les entrailles de 1^ terre. Pendant Tespace d'une minute, la pauvre femme perdit toute espèce de sentiment d'existence ; — et lorsqu'elle reprit aea sens; elle se trouva dans un palais, bâti en mottes de terre superposéeB, au milieu desquelles fourmillaient des taupes de toutes les tailles. La veuve frissonna comme les feuilles du tremble; mais le souvenir de son fils lui rendit le courage. — Joseph ! cria-t-elle, où es- tu, mon bon Joseph, je veux te voir. Alors le roi parut, toucha im rideau qui se sépara en deux parties. £t Joseph se précipita dans les bras de sa mère. ' Alors , ce ne fut qu'un seul cri échappé de ces deux cœurs : — Mon fils ! — Ma mère I Et comme si la force leur manquait, ni l'un ni l'autre ne put en dire davantage. Madeleine, la première,

retrouva la parole. — ' Enfin, lui dit-élle, te voilà I — Rien ne nous sôpai«ra plus, et tu reviendras avec moi là-haut sur la terre. Maîa Joseph secoua tristement la tête. -~ NonI s'écria Madeleine e&iarée. -n- Je crois que tu m'£^ répondu* non 1 — Ma mère, Bépondit tristement Joseph, je ne puis vous suivre, lors même que je le voudrais. — Gomment I tu ne le peux pas, s'écria la mère, et qui t'en empêche donc ? Peut-être le roi ? Mais je vais le supplier jusqu'à ce qu'il m'accorde que tu reviennes avec moi. En effet, elle se jeta à genoux aux pieds du roi des taupes, et le supplia les mains jointes : — Sire ! rôi ! s'écriait- elle, — rendez-moi mon fils. — Vous êtes père, et vous savez ce que vous auriez à souffrir si Ton vous ravissait yotre enfant. -^ Oh ! si vous ne m'entendez pas, si vous ne m'exaucez pas, c'est que nonseulement les taupes n'ont pas d'yeux, mais encore qvL'ellBs H'oot pas de eemf. Alors lo roi lui répoobdit ; — En vérité, tu me laj^ ff^^^ peine, pauvre lewQe, car tu te trompes, les taupes ont un cœur et plus sensible même que celui des hommes, mais je ne puis laisser partir ton fils, puisque demain il épouse ma fille. — Oh que Dieu ait pitié de moi ! s'écria Madeleine, aurais-je jamais pu penser que j'élevais un si beau garçon, un si bon chrétien pour qu'il épousât une priaeesse des taupes ; non, non, il n'en sera pas ainsi, vous me le rea*drez, je l'emmènerai avec ipipi ou je mourrai. — Ecoute, dit le roi, tu peux i;ie jpas te séparer de ton fils, mais alors il faut demeurer avec nous. — Oh je le veux, je le veux, répondit la pauvre mère avec pasÊ^ion, il es! vrai que e'esl; affbeux de demeurer ici, maisa^ec ipoda Joseph, toute- demeure est belle. — Oui, reste ipi, ma bonoe mèi^, dit Joseph,, etnoei npn plus je n'aurai plus rien à désirer si je t ai là, près de moi. -^ Soit, dit le roi, mais cela ne peot pas se passer tout à fait ainsi. — Pom^quoi cela? deiy^anda la mèr^. — Il y a une condition, pour que tu restes p^rmi nous, -r- Latquelle ? — Nous autres taupes, nous sommes aveugles , comme tu vois -^ Sh bien ? demasda la pauvre Madel^ne en frissonnant — Eh bien, il faut que tu deviennes aveugle comme nous. — Oh c'est bien épouvantable, dit la pauvre mère^ car si je deviens aveugle je ne pourrai plus voir mon enfant. — En effet., répondit le roi des taupes, tu ne le pourras plus voir, mais tu resteras près de lui, il t'aimera, va h toucheras et tu entendras sa voix. — Hélas! hélas t dit la mère, je voudrais cependant bien le voir, songez qu'il y a un an que je ne le vois plus, laissez-moi mes yeux, je vous en prie, je ne l'egarderaî que lui, et si je regarde aiutre chose, je consens à perdre la VUQr — Non, dit le roi, accepte ou reCuse, il n'y a pas de miUeu, ou l'on va te crever les yeux à l'instant même, ou 4 l'instant

même tu vas retourner sur la terre et tu ne verras plus ton fils. — Non! non! s'écria la bonne /temme, non je ne puis pas, non, je ne* veux pas me së)»arerde lui. Crevest-moi donc les yeux et laissez-moi près de mou Joseph, seutement, tandis qu'on me les crèvera, je demande à lui te&ir les mains, afin qu'on ne me le vole pas une .seconde fois. — C'est bien, dit le roî, ta demande t'est accordée. ^ Joseph vint s'agenouiller devant sa mère et lui prit les deux mains sur lesquelles il appuya ses lèvres. De grosses larmes coulaient de ses yeux. Lorsque Madeleine vit cl^la, elle essuya vite les sienaea et lui. dit : — Ne pleure pas, Joseph, je suis bien heureuse, va. Et en effet, elle se mit à rire biniyamment pour lui faire croire qu'elle était gaie. Pendant ce temps, deux taupes faisaient roagir à un réchaud deux aiguilles, tandis que deux autres soufflaient le feu pour redoubler Vintensiié du foyer. . La pauvre femme tourna la vue de ce côté et frissonna, mais détournant les veux et les arrêtant sur sou fils avec une telle passion qu on eût dit qu'elle voulait graver le portrait de son Joseph dans son cœur. — Si vous êtes prêt, dit-elle, je le suis. Alors le roi lui dit une dernière fois : — Femme, es- tu bien décidée à ce que ta vas fiure, réfléchis, tu es encore libre de te dédire ; q'est une grande souffrance que tu vas éprouver quand ces aiguilles rougies pénétreront dans le globe de ton œil. — Ne me tentez pas et faites ce qui est convenu, dit la mère;* que je souffre, que je net. voie plus, que je reste aveugle pour toujours, mais que je ne quitte pas mon enfant.

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

LE MONTE-CRISTO, 331 ■»v<r Et ayant regardé une dernière fois Joseph avec une tendresse inouïe : — Maintenant, dit-elle, faites ce que voiiiES'ToudreK. Et dte embrasaa soa ftla qu'^U^ tout eia pli^ttranA dans ses bras. — . 0 ma naC*ï;e I ma mère ! B'éci?ia,cçlui-ci, Dieu récompensera un pareil ampur. Les deux taupes s'approchèrent alors chacune avec une aiguille rouge à la patte, et, se tlressant sur leurs pieds de derrière, elles approcheront leatement TaigulUe des yeux de Madeleine. Mais au moment où les aiguises allaient toucher la rétine, un grand coup de tonnerre retentit et la terr^ trembla tellement que le palais des taupes s*écrouia. Madeleine ne savait ce qui lui arrivait, tant elle était abasourdie par cet effroyable tremble^nent de terre ; mai» bientôt elte reprit ses sens ; elle était couchée aux bras de son Sis; elle ouvrit les yeux avec terreur ^ çftv elle le sentait encore ; elle tremblait de ne plus le voir, mais elle le vit. Non-seulement lui, mais à côlé de lui un homme d'une belle figure et d'une haute taille, avec un manteau de pourpre et une couronne à\>r sur la tête. Aux c6t6s de cet homme était la belle princesse, fiancée de son ftb« telle qu'elle lui était) apparue sur la terre; elle ne pouvait pas embellir, ôtaiU déjà peque l!on. pouvait rêver de pJuA beau. Beaucoup de seigneurs et de dames richement vêtus, étaient.à leurs côtési — le palais de terre avait disparu, il était remplacé par un palais de marbre, et Ton n'étah non pas au fond d'un souterrain, mais dans une belle ville éclairée par les rayons du soleil, et tout autx>up d'ew régcail le plus grwd luxe, le plus grao(| mouivemeut et la plus grande JQie. -T- Que signifie tout cela? demanda Madeleine, qui prenait tout ce qu'elle voyait pour un beau rêve. Alors, rhomme au manteau de pourpre prit la parole et lui4it: — Je suis le roi des taupes, un méchant magioiw m'a^ vaii par vengeance métamorphosé en tai^Q^e, Inoi et mes sujets, de sorte que nous. devions vivre sous t^rre et sous une forme hideuse, jusqu'à ce qu'un être humain se fût décidé, par amour, à se laisser crever les yeux, pour l'evenir parmi nous. Depuis deux mille ans nous aspirons à notre délivrance. Nous avons attiré parmi nous beaucoup de créatures terrestres, mais aucune n'avait un amour assez grand pour se dévouer. Tu noue as délivrés, femniei et ta Vécompense sera égale au service rendu. Ton fils aime nia fille, je la lui donne pour femme, et un, jour il me succédera comme roi. Le méchant magicien ne peut désormais nous nuire, car c'est lui qui reprend ma place, et qui habite sous terre, à cette

heure, avec ses enfents, aussi méchants que lui. Quant à toi^ femme, tu vas vivre dans ce palais avec nous et nous né cesserons de te témoigner notre reconnaissance. Mais Madeleine secouant la tête. — Sire roi, dit-elle, je ne suis point habituée à toute cette splendeur et à tout ce hixe-, je vous remercie donc de vos bonnes intentions, mais voules^-vous me rendre heureuse, laissez-moi vivre tout simpl^n^ient daije le voisinage de mon fils Qn me donnant à proximité 4^ palais une petite chaumière avec un petit jardin ; que je voie tous les jours mon Joseph, que je me réjouisse de son bonheur, et je serai grandement récompensée. Quant à ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour mon fils, et si vous avez attendu si longtemps pour être déli* vrés, c'est que vous n'avez pas songé à vous adresser à une mère. Joseph épousa la belle princesse:, vécut heureux avec elle, succéda au rot son père, et fit pendant toute sa vie le bonheur' de ses sujets. Sa mère mourut à quatre*vingl& ans dans la chaumière que le roi des taupes lui avait fait bâtir, et elle ferma les yeux eu lui disant : « Je puis bien heureuse, car je* vais t'attendre dans le monde où les mères ne deviennent jamais aveugles, et ont pour récompense lai joie de y^çi»? éterneUb^oiiieat It^w^ enfants! » Alex. Dutu^, RECAUSERIE.. Ghers lecteurs, Je vous ai parlé du désir que j'avais de vous donner ^fl manièi^e, nom pas de causeries^ mais de recaA^series,.*— rhistoirç on, ne peut pli^ tragique de ojxze Pouj^ks bt d'un Chii^n. Quelques chapitres de cette histoire, que j'ai achevée depuis, ont été dans le Momquetaire, Mais, hélas l le Mousquetaire est mort ejL a été eia,iei^é si vitQ, que l'on n'a pas même pu constatei: s'il étaili bien, mort de mort naturelle. Plusieurs lecteurs avaient pris goût, je ne sais po.^quoi, à ces premiers chapitres, de sorte que voilà quatre ou cinq lettres que je reçois dans lesquelles on me i^ nace d'écrire à M. Crémieux que ie ue tiens p?is mes engagements. Ces lettres me soijLt très sensibles. Mais ici se prés^te un embarrs. J'ai eu à constater une chose : -^ C'est que les lecteurs du Monte-Cristo n'étaient point les mêmes que ceiijf. dii Mmsq^laire^ — et cela s'explique facilem^ent : le M^otUfiCristo se tire à quinze mille exemplaires, et le MouMr quptaire se tirait seulement à trois mille. Il en résulte que si je cpmmence mon histoire par le cinquième ou sixième chapitre, mes lecteurs du MonteCristo qui n'étaient pas les lecteurs du Mou^quetqife diront : — Mais nous ne connaissons pas les quatfç ou cinq. pi:emiers, et nous ne pouvons pas. nous intéresser à djes héros, ^- ces héros fussent-ils des chiens et des poujijça, ^ dQUt nous ne connaissons pas les antécédents. Que répondre à cette objection pleine de justesse? Rien, sinon

ceci : — Comn^ l'histoire ^ecoiçpose d'une cinquantaine de chapitres, et quç le. nombre des chapiti*es inédits l'en^poiFte de beaucoup sur le noinbre dep chapitres connus, <— les lecteurs du Monte-Cristo^ qui ne connaisspnt riçn de l'histoire, commenceront rhistpire au premier chapitre, tandis que les lecteuis du Mousquetaire^ qui connaissent les cinq premiers chapitres, éommenceront au sixième. Si cela vous arrange ainsi, ohers lecteurs, — - c'est chose convenfue. Lisez donc, lecteurs du Monte-Cristo. Passez donc^ lecteurs du Mou^uetaire. Alex. Dumas. HISTOIRE D'UN CHIEN ET DE ONZE POULES, I. Peut-être êtes vous chasseur ? Peut-être avez- vous des poules ? ' < Peut-être vous est-il arrivé que votre chien de chasse,

332 LE M0NÏ£l-CK1ST0, dans une bonne intention, et croyant avoir afTaire à des faisans ou à des perdrix, étranglât vos poules ? La supposition est possible, et n'a rien de désobligeant ; je me hasarde donc à la faire. Dans ce cas, tenant à votre chien et à vos poules, vous avez dû regretter de ne pas connaître un moyen de châtier, sans que mort s'ensuivit, Tanimal gallicide. Car, tuer votre chien, ce n'était pas rendre la vie à vos poules; et d'ailleurs, TEcritui^e dit que Dieu veut le repentii* et non la mort du pécheur. Dans cet axiome évangélique, me fei'ez-vous observer, Dieu ne s'est pas occupé des chiens. Je reconnais bien, dans cette réponse, l'orgueil humain ! Je crois que Dieu s'est occupé, à l'égal de l'homme, de tout animal auquel il a donné la vie, depuis le ciron jusqu'à l'éléphant, depuis l'oiseau-mouche jusqu'à l'aigle. ' D'ailleurs, je fais une concession à votre orgueil, cher lecteur, et je dis : Peut' être Dieu a-t-îl accordé une attention particulière au chien, qui est l'animal dont l'instinct se rapproche le plus de Tintelligence de l'homme. Peul'élre même oserions-nous hasarder cette théorie, que certains chiens ont plus d'instinct que certains hommes n'ont d'intelligence. Rappelez-vous le mot charmant de Michelet : • Les chiens sont des candidat^ à l'humanité. » Et, si ce fait était contesté, nous en donnerions cette preuve, que les chiens deviennent enragés et mordent. Ce point arrêté, abordons notre sujet. J'ai un chien, et j'avais des poules. Voyez ce que c'est que d'être auteur dramatique, et avec quel art un auteur dramatique entre en matière ! « J'ai un chien et j'avais des poules.! » cette seule phrase, ces sept mots, vous disent toute une catastrophe ; de plus, la situation actuelle. < J'ai un chien, je l'ai toujours ; par conséquent, mon chien vil. J^avais des poules, je ne les-ai plus ; par conséquent, mes poules sont mortes. Vous voyez que, pour peu que vous ayez l'esprit de corrélation, quand même je ne vous l'aurais pas dit, un peu prématurément peut-éti*e, par cette seule phrase : « J'ai un chien et j'avais des poules, • non-seulement vous sauriez que mon chien est vivant et que mes poules sont mortes, mais encore vous devineriez que, selon toute probabilité, c'est mon chien qui a étranglé mes poules. Il y a donc tout un drame dans ces mots : J'ai un chien^ et f avais des poules ! Si je pouvais espérer devenir membre de TAcadémie, j'aurais la certitude qu'un jour mon éloge serait fait au moins par mon successeur, et, loué par un grand seigneur ou un grand poète de l'avenir, un Noailles ou un Viennet futur, je pourrais m'endormir tranquille sur cette phrase : • J'ai un chieHy et f avais des poules^ certain que les intentians

qu'elle renferme ne seraient pas perdues pour la postérité. Mais,^hélas ! je ne serai jamais de l'Académie ! un cofifrère ne fera jamais mon éloge après ma mort ! Il est donc tout simple que je fasse mon éloge de ïnon vivant. Maintenant, vous le savez, chers lecteurs, ou vous ne le savez pas, en fait d'art dramatique, tout est dans la préparation. Faire connaître les personnages est un des moyens les plus sûrs de forcer les lecteurs de s'intéresser à eux. Forcer^ le mot est dur, je le sais, mais il est technique ; il faut toujours forcer le lecteur de s'intéresser à quelqu'un ou à quelque chose. Seulement, il y a plusieurs moyens d'arriver à ce restât. Vous rappelez-vous Walter Scott, envers qui nous commençons à être passablement ingrats ? — Après cela, peutêtre notre ingratitude doit*elle être imputée à ses nouveaux traducteurs et non à nous? Eh bien , Walter Scott avait un moyen à lui d'attii*er l'intérêt sur ses personnages, moyen qui, pour être, à peu d'exceptions près, toujours le même, et pour paraître extraordinaire à la première vue,' ne lui réussissait pas moins. Ce moyen, c'était d*étre ennuyeux, mortellement ennuyeux, souvent pendant un demi-volume, quelquefois pendant un voliune. Mais, pendant ce volume, il posait ses personnages ; mais, pendant ce volume, il faisait une si minutieuse description de leur physique, de leur moral et de leurs habitudes ; on savait si bien comment ils s'habillaient, comment ils marchaient, comment ils parlaient, que, lorsqu'au commencement du second volume, un de ces per* sonnages se trouvait dans un danger quelconque, vous vous disiez : — Eh ! ce pauvre monsieur qui avait un habit vertpomme, qui boitait en marchant, qui zèzeyait en parlant ^ comment va-t-il se tirer de là ? Et vous étiez tout étonné, après vous être ennuyé pendant un demi-volume» pendant un volume, parfois même pendant un volume et demi, vous étiez tout étonné xle vous intéresser énormément à ce monsieur qui zèzeyait en parlant, qui boitait en marchant, et qui avait un habit vert-pomme. Peut-être îne dîrez-vous, cher lecteur : — Vous me vantez ce procédé, monsieur le poète : estil le vôtre, par hasard? D'abord, je ne vante pas le procédé ; je l'expose, je le constate, je le discute même. Non, le mien, au contraire, est tout opposé. — Vous avez donc un procédé ? va me dire poliment et spirituellement M. P... ou M. M... —Pourquoi pas, mon cher monsieur P.. .?pourquoi pas, mon cher monsieur M. . .? Voici donc mon procédé : je vous le donne pour ce qu'il est. Seulement, je commence par vous dire que je le crois mauvais. — Mais alors, objecterez-vous, si votre procédé est mauvais, pourquoi vous en servez-vous ? Parce qu'on n'est pas toujours malti^e de se servir ou de ne

pas se servir d'un procédé; et que parfois, j'en ai peur, c'est le procédé qui se sert de vous. Les hommes croient avoir les idées; j'ai bien peur, moi, que ce ne soient, au contraire^ les idées qui aientles hommes. 11 y a telle idée qui a usé deux et trois générations, et qui peut-être, avant de s'accomplir, en usera encore trois ou quatre. En sonune, que ce soit moi qui possède mon procède ou que ce soit mon procédé qui me possède, le voici tel qu'il est : Commencer par l'intérêt, au lieu de commencer par l'ennui ; commencer par l'action, au lieu de commencer par la préparation ; parler des personnages après les avoir fait paraître, au lieu dç les faire paraître après avoir parlé d'eux.

LE MONTE-CRISTO. 333 Peut-être vous direz-vous, au premier abord : — Je ne vois absolument rien dé dangereux dans ce procédé-là. Eh bien, vous vous trompez. ^ En lisant un livre, ou en regardant jouer xxn drame, une comédie, une tragédie, une pièce de théâtre, enfin, schattspielt comme disent les Allemands, il faut toujours qu'on s'ennuie peu ou prou. Il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas de soleil sans ombre. I/ennui, c'est l'ombre ; Tennui, c'est la fumée. Or, l'expérience a prouvé que mieux valait s'ennuyer au commencement qu'à la fin. Il y a plus : quelques-uns de mes confrères, ne sachant lequel des deux partis adopter, ont pris celui d'ennuyer le lecteur tout le long du roman, ou le spectateur tout le long du schampiei Et riela leur réussit. Tandis que, moi, j'ai failli être victime de mon procédé, qui consiste à amuser en commençant. ' En effet, voyez mes premiers actes, voyez mes premiers volumes ; le soin que j'ai toujours pris de les rendre aussi amusants que possible a souvent nui aux quatre autres, quand il s'agissait d'un acte ; aux quinze ou vingt autres, quand il s'agissait d'un volume. Témoin le prologue de Caliguln^ qui a tué la tragédie ; témoin le premier acte de Mademoiselle de Belle- fsle^ qui a failli tuer la comédie. Du moment où l'on s'est amusé au premier acte ou au premier volume, on veut toujours s'amuser. Et c'est difficile, fort difficile, presque impossible, d'être toujours amusant. Tandis qu'au contraire, quand, au premier volume ou au premier acte, on s'est ennuyé, on désire changer un peu. Et alors, le lecteur ou le spectateur, vous sait un gré infini de tout ce que vous faites dans ce but. Rien qu'avec le prologue de Caligula^ il y avait de quoi faire le succès de cinq tragédies comme Cl(n>is, comme Artaxerce^ comme le Cid d^ Andalousie^ comme Pertinax et comme Julien dofie les Gaules, Seulement, il n'en fallait mettre qu'un peu à la fois, et surtout ne pas le mettre au commencement. n en est d'un roman ou d'un drame comme d'un dtner. Vos convives ont faim : ils ont le dé9ir de manger. Ce qu'ils mangeront, peu leur importe, poiirvu que leur appétit soit satisfait. Servez-leur une soupe à l'oignon : quelques-uns feront la grimace, peut-être ; mais tous mangeront, à coup sûr ; donnez-leur ensuite du porc, de la choucroute, quelques plats grossiers quels qu'ils soient, mais en abondance, l'estomac ne demande plus rien, et ils s'en vont sans murmurer. Ils se diront même : « Ce n'était pas exquis ; mais, m a foi, j'ai dîné. » VoUà pourquoi réussissent souvent ceux quj ennuyent toujours, depuis le commencement du roman ôif de la pièce jusqu'à la fin. Ce procédé*là est le moins usité et le moins sûr ;

je ne conseille pas d'en user. Voici les deux autres procédés. Le procédé Walter Scott, d'abord. Vous servez, comme an dîner précédent, la soupe à Toi gnon, la choucroute, les viandes communes. Mais viennent après perdrçaux et faisans, même une simple volaille ordinaire, une oie, si vous voulez, et tous vos convives d'applaudir, d'oublier le commencement du repas, et de s'écrier qu'ils ont dîné comme on dînait chez Lucullus. Mon procédé, à moi, est le plus mauvais, je l'ai dit. Je sers mes perdreaux et mes faisans, mes turbots, mes homards, mes ananas, que je ne garde point pour mon dessert ; et puis vous trouvez enfin le lapin sauté, le fromage de Gruyère, et vous faites la grimace ; et je suis bien heureux si vous n'allez pas crier sur les toits que ma cuisine est à six cents mètres au-dessous de la dernière gargote au niveau de la mer. Mais je m'aperçois, chers lecteurs, que je me suis un peu écarté du chien que j'ai et des poules quo j'avais. Je crois que je me suis servi aujourd'hui du procédé Walter Scott. Il faut essaver de tout. II. Continuons donc de procéder à la manière du grand romancier écossais, c'est-à-dire en faisant connaître nos personnages. Mais, pour arriver à les connaître parfaitement, il faut que le lecteur ait l'obligeance de remonter à sept ou huit ans en arrière. Ils me trouveront à Moçte-Cristo. Comment Monte-Cristo s'est-il appelé Monte-Cristo i Ce n'est pas moi qui lui ai donné ce nom ; je n'eusse pa.«î eu cette fatuité. J'attendais un jour à dîner Mélingue, sa feriime et ses deux enfants. • Monte-Cristo était à peine sorti de terre, et n'avait pas encore de nom. J'en avais indiqué, comme j'avais pu, le gisement à mes amis ; mais pas si exactement, que toute la chère famille pût venir à pied. Au Pecq, elle prit ime voiture. — Chez M. Dumas, dit Mi»« Mélingue. — Où cela, M. Dumas ? demanda le cocher. — Mais sur la route de Marly. — Il y a deux routes de Marly : celle d'en bas, celle d'en haut. — Diable ! — Laquelle ? — Je ne sais pas. — Mais, enfin, est-ce que la niaison de M. Dumas n'a pas un nom ? — Si fait, c'est le château de Monte-Cristo. On se mit en quête du château de Monte-Cristo et on le trouva. M»» Mélingue me raconta l'anecdote. Depuis ce temps, la maison de M. Dumas s'est appelée' le château de Monte-Criato. Il est bon que, quand la postérité fera des rechei-ches làdessus, la postérité soit renseignée. J'habitais donc Monte-Cristo. A part les visites que je recevais, je l'habitais seul. J'aime fort la solitude. La solitude, pour les gens qui savent l'apprécier, c'est non pas une maîtresse, mais une amante. Le premier besoin de l'homme qui travaille et qui travaille beaucoup, c'est la solitude. > La société est la distraction du corps ; l'amotir, l'occupation du cœur ; la

solitude, la religion de l'âme. Cependant, je n'aime pas la solitude seule. J'aime la solitude du paradis terrestre, c'est-à-dire la solitude peuplée d'animaux. 1

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

334 LE MONTE-CRISTO. Je déteste les bétes, mais j'adore les animaïa. Tout enfent, j'étais le plus grand dénicheur de nids, le plus grand coureur de marettes, le plus grand amateur de pipées de la forêt de Villers-Goterets. Voir mes Mémoires et la vie et les aventures d'Ange Pilou. .11 en résulte donc que, daas ma solitude de Monte-Cristo, sans avoir Tingénuité ,ni le costume d'Adam, j'avais une réduction du paradis terrestre. ravais, ou plutôt j'eus successivement cinq chiens ; Pritchard, Phanor^ Turc, Caro et Tambo. J'avais on vautour : Diogine» J'avais trois singes, l'un qui portait le nom d'un traduc* teur célèbre, l'autre le nom d'un romancier illustre, et le troisième, qui était une guenon, celui d'une actrice à •succès. Vous comprendrez facilement les raisons de convenance qui me font voua taire ces sobriquets, presque tous appliqués à la suite de détails de la vie privée ou de ressemblances physiques. Or, <5omme Ta dit un grand publiciste, -^ je vous dirais bien lequel, mais je crains de me tromper,—» la vie privée doit être murée. Nous appellerons, si vous le voulez, le traducteur Potich ; le romancier, le dernier des Laidmanoir ; et la guenon mademoiselle Desgarcint. J'avais un grand perroquet bleu et rouge appelé Buvat. J'avais un perroquet vert et jaune appelé papa Everard. J'avais un chat appelé Mysouff. • Un faisan doré appelé Lucullus. Enfin, un coq appelé César. Voilà, je crois, Ténumération exacte des animaux qui peuplaient Monte^risto. Plus un paon et sa paonne; une douzaine de poules, et deux pintades, animaux que je ne place ici.qu^ pour mémoire, leur pers<»ft]»alité n'existant ipas^oii étant profondement médiocre. Il va sans dire aussi que je ifrarlo point des obiëns errants qui, passant par la route de Marly d'en haut ou de Marly d'en bas, entraient en passant, rencontraient Pritchard, Phanor, Turc, Caro, ou Tambo, faisaient ou renouvelaient connaissance avec eux, et, selon les Toîb de Thospitalité arabe, — que l'on reprochait, en géiiéi'al, au propriétaire dn MonteCIriato-de suivre trop strictement — recevaient une hospitalité plus ou moins prolongée, mais qui n'était jamais limitôe que pfiir ia fàntaS^ le caprice, les besoins ou les «Sëîred de ices hôtes à quatre paites. Et maintenant, comme la destinée de quelques^unfl des animaux habitant, vers 1850, le paradis terrestre dé MohteGriato se trouve enohevéttée à celles d'autres animaux habitant la cour et le jardin de la miâson que 'j'habite aujourd'hui rue d'Amsterdam, terminons cette longue i^ite de quadrupèdes, de quadrumanes et de*

volatiles par rindica* tion de mes' nouveaux hôtes. Un coq de tombât nommé Malhoroug. Deux mouettes nommées M. et madame Ûe^is. Un kâron nommé Ckarhs-QuinL Une chiennne nomsné Piert. i {Jn diien nommé autrefois Cùtirtat et «ùbséquemmënt Catilina. C'est à eelai^'ci que se rattaehe cette phïase caractéristique et que fldiii n fier d'avoir trouvée : « Lechieh que j'ai et les poules que .j'avais, f» Mais. avant d'arriver à cett^ histoire, ^que j« gftrde naturellement pour la dernière, comme la* plus dramatique et la plus intéressante, nous en avons pour un long F temps , chera lecteurs , à causer ensemble puisqu'il s'agit tout simplement de vous exposer les biographies de Pritchard, de Phanor, de Turc, de Caro, de Tambo, deDiogène, de Potich, du dernier des Laidmanoir, de W^. Desgarcins, de Mysouff, de Buvat, de papa Éverard, de LucuHus et de César. Commençons par l'histoire de Pritchard. A tout seigneur tout honneur I III. Pritchard était un pointer écossais. Vous savez tous, chers lecteurs, ce que c'est, en termes de chasse, qu un pointer \ mais, peut-être, mes belles lectrices, moins familières que nous avec le» termes cynégétiques, ne le savent-elles pas. C'est donc pour elles que nous allons donner Texplioation suivante. Un pointer est un chien qui, ainsi que l'indique son nom, fait des pointes. Les bons pointers sont anglais, les excellents sont écossais. Voici la manière de procéder dii pointer : au lieu de chasser sous le canon du fusil, comme le braque, l'^agneul ou le barbet, il prend un grand parti et chasse à cent pas, deux cents pas, et même trois.cents pas de son maître. Mais, dès qu'il rencontre, un bon pointer tombe en arrêt et ne bouge pas plus que le chien de Cëphale, jusqua ce que son maître lui marche sur la queue. Pour ceux de nos lecteurs ou celles de nos lectrices qui ne seraient pas familière ou famiUères avec la mythologie, i>ous consignerons ici que le chien de Céphale fut changé en pierre en courant le renard. Pour ceux qui veulent tout savoir, nous ajouterons que le chien de Céphale s'appelait Léhps. — Mais commient s'appelait le renard ? Vous oroyez me pjreQ^re .sans vert ^ le qabt ,grec alépex veut dire renaiyl. Qr, celui-là était ïmlipi^ par e^œQence^ et comme on appelait Rome la ville^ url^^ de même <m afipelait ce renard-là, le Renard . . Et, en effet, il méritait bien cet honneur. I^guree vous un renard ^aI)tasqu^| r^voyé. par Thémis pour se venger des Thèbains, et auquel il fallait, tous lee mois, saorifier une victime humaine,, douze par an, ou deux de moins seulement que le Minotaure ; ce qui doit faire supposer uu renard ayant seulement quatre ou cinq pouces de moins qu'un taureau. Belle taille pour un renard ! -^ Mais^ ai Lélaps a été1;^llaagè

en pierre^ le renard loi a échappé? Rassurez-vous, chères lectrices : le renard a été changé en pierre en même twipsque le ichien. Si par hasard vous allez à Thèbes, on vous les montrera tous les deux, eesayaat .depuis trois mille ans,, le renard de fuir là cMw, etle chien d'a»tteindre le renard. Où étions-nous ? , Ah ! nous ^iL.«tionafiii9t .pointer»,* qui ne rachètent lem* défaut défaire des pointes qu'en arrêtant feimiec(M0Ofme des chiens de granit. En Angleterre, pays arislooratàque, ot l'on cbaase dans des paros de trois ou qyatre inille hectares entourés de murs, peuplés de perdrix rouges et de faisans, bariolés de pièces 46 trèfle, de sarrasin,, de colza et de luzerne,— i^\m. se gajode bien de cc^er ppur que le gibier 4it toujours du couvertj-^les pointers peuvent arrêter tout a

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

LE MONTE-CRISTO. 335 ^0mm M*»»»»iMé*<Mlll'il ir 'I ilIlTlt t IIIIIK f Il ilil *éà iémi^**mitS^ «i«*4iM*«toi^^i «M« té^ÊmmÊét tew iriâe, €fl femie cotnme des chieiïs dé pierre. Lé ^Môr fient. Msais, dans notre France démocratique, divisée entre cinq ou six millions de propriétaires^ où chaque pa^an a un ftisil à deux coups pendu à àa cheminée, où la récolte, toujours attendue impatiemment par son maître, se fait à son heure et souvent même tout entière avant Couverture de la chasse, un pointer est un animal désastreux. Or, Pritchard,'^3e Tai^it, était un pointer. Maintenant, sadiant le mauvais usage d'un pointer en France, d'où vient, me demanderez-vous, que j'avais un pointer ? Eh I mon Dieu, d'où vient que Ton a une jnauvaise femme ; d'où vient que Ton a un ami qui vous trompe , d*où vient que Ton a un fusil qui vous crève dans les mains, quoiqu'on connaisse les femmes, les hommes, et les fusils ? Des circonstances ! ' Vous connaissez le proverbe : « Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. » J'étais allé à Ham faire une visite à un prisonnier pour lequel j'avais un grand respect. J'ai toujours un grand respect pour les prisonniers et les bannis. . Sophocle dit : Honorons le malheur ; le malhcar vient des éleu^ t Be son côté, ce prisonnier avait quelque amitié pour moi. ^ Depuis, nous nous sommes brouillés... Je passai quelques jours i Ham ;'pendant quelques jours, je m^étais trouvé naturellement en relations avec le commissaire spécial du gouvernement. n «e nommait M. Lerat. C'est un homme charmant ; ne pas confondt*e avec M. Lerâtde Magnilot, qui, lui aussi, tumule ou cumulait les fb-ùètions do commissaire de police avec le titre d'homme charmant. M. Lesot, iôeluî de Ham, me ût toutes sortes d'amitiés ; il me conduisit à la foire de Ghauny, oô j'feK^efai deux che-vaux, et au château de Coucy, où je montai sur la tour. Puis, atrinoment de partir, m'ayant entendu dire que je n'avais pa3 de chien de chasse : •*- Ah I me dit-il, que je suis heuretiK de pouvoir vous faire un véritable cadeau ; un de mes amis qui habite l'Ecosse m*a envo'yé un chien de race royale : je vous le donne. Comment refuser un chien oSert avec tant de grâce, fûtce un pointer? — Amenez Pritchard, ajouta-t-il en s'adressant à see deu^ filles, f*.harùiahles enfants de dix à douze ans. Oh introduisit Pritchard. C'était un chien avec des oreilles presque droites, des yefox de eottMut» ilidtitlslr€ë, à IbUgs poilègris et blancs, portait tm magtii&ttûe pTumef à liai qtieue. A paît ce plumet, é'était un assei laîd arlimal. Mais j'ai appris, dans le Selectœ

e profanis scriptoribus^ qu'il ne faut pas juger les hommes sur l'apparence, dans Don QuirhoUe de i§ JUMche^ que t l'haBit n% Ml païf le moine ; • je me demandai donc pourquoi une règle élppli^ cable aux îiommes ne serait point applicable aux ehklis, et, dans ma foi pour Cervantes et Senèque, j'ouvri» mes bras au cadeau que l'on me faisait* M. Lerat parut plus'^content de me donner aoa ^ûea tfate je ne rélais de le recevoir; e'est le propre des^ bone cœurs d'aimer moins à recevoir qu'à donner. — Les enfants, me dit-il en riant, Fsrppelleùt Pritchard . Vous serez libre, si le nom ne vous convient pas, de l'appeler comme vous votidrez. Je n'avais rien contre le nom ; mon opinion était rtiéme que, si quelqu'un avait à récriminer, c'étai^e chien. Pritchard continua donc de s'appeler Pritchard. Je revins â SàîntGermain, — je n'habitais pas ehcpre Monte-Cristo à cette époque, — plus riche ou plus pauvre, comme Bn voudra, d'un chien et de deux chevaux que lorsque j'étais parti. Je crois que plus pauvre est, dans l'espèce, préférable à plus riche ; car un de mes chevaux eut le farcîn, et l'autre se donna im écart ; ce qui fit que je fus obligé de tae défaire de tous les deux moyennant cent cinquante francs, et que le vétérinaire prétendit encore que j'avais fait une excellente affaire. Ils m'avaient coûté deux mille francs. Quant à Pritchard, siu' lequel se i'éporfe naturellement tout votre intérêt, vous allez voir ce qull advint de lui. IV. D'après les données leè plus probables, ftdtchard pouvait avoir de neuf à dix mois. C'est l'âge où les chiens commencent leur éducation. Il s'agissait de lui choisir im bon professeur. J'avais un vieil ami dans la forêt du Vésinet. 0u le nommait Vatrinj je puis même dire on le nomme, car j'espère bien qu'il vit toujours.. Notre conqaiçsance remontait aux premiers jourfi de ma jeunesse ; son père avait été garde de la portion de la forêt de Villers-Cotterets où mon père avait ses permissioûB de chasse. Vatrin avait douze ou quinze ans alon^ et il lui est toujours resté du général— c'est ainsi qu'il nommait mon père-»-un souvenir gigantesqiie. Qu'on en juge. Un jour que mon pèi*^ avait seif , il s'arrêta devant la maison du garde Vatrin, et demanda un verre d'éau^ Le père Vatrin donna au général un verre de vin w, lieu d'un verre d'eau» et quaad le général eut bu., ce brave homme mit le verre sur Un piédestal çn bois noir, et le recouvrit d'iin globe, comme il eût fait d'une relique. En mourant, il légua le verre à son fils. Aujourd'hui, ce verre fait probablement encore le principal ornement de ia cheminée du vieux gai de: — car le fils est devenu vieux à son tour ; ce qui n'empêche pas qu'il ne fût encore, la dernière fois que je le vis, un des gardes chefs les plus actiâ de la forêt de

Saint-Ger main. Vatrin peut avoir une quinzaine d'années de plus que moi» Dans notre jeunesse à tous deux., la différence était plus sensible qu'elle ne l'est aiyourd'bui. Il était un grand garçon^ que j'étais en<H>re un enfaat, et je le suivais, avec l'admiration ndïve de r^anee, à la marotte et à la pipée-. C'est que Vatrin était un des plus habiles teaddulB de gluaux que j'aie jamais viis. t^lùs d'une fois, quand je parlais à des Parisiens ou à des Parisiennes de cette chasse si pittoresque qu'on appelle la pipée, et qu'après avoir fait tout ce que j'avais pu pour leur en expliquer le mécanisme, quelqu'un de mes auditeurs disait : — J'avoue qtie je voudrais bien voir une pareille chasse.

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

.136 LE MONTE-CRISTO. %s .ïe demanda» à la sociéié de fixer un jour ; puis, le-jour fixé, j'écrivais à Vatrin : « Mon cher Vatrin, préparez un arbre. Nous irons coucher, tel jour, chez CoUinet, et le lendeniain, à cinq heures du matin, nous'^erqns à votre disposition. Vous savez ce que c'est que CoUinet, n'esi-ce pas? le maître du pavillon Henri IV, le cuisinier par excellence. Ou^ndvo^sireH^ à Saint-Germain, demandez-lui, en vous recomrçaii^î^nt.de moi, des côtelettes à la béarnaise, et vous m'en. jionnerez des nouvelles. , , ! • « . . Eh bien, Vatrin arrivait chez Collinet, et, avec un clignement d'oeil qui n'appartenait quà hii : — fia Y est, disait-il. — L'arhre est fah? . . , ■ « : — \x) pou.. . , • ' ' . . ' . : -:. : — On l'a. — Fanfare, alors! , - . - • , . . ' .... . - - l*nif^, nue retpurnant, vers la société:) — Mç3siei;jrs. et mesdameis, disais-je, bonne nouvelle ! on a le geai. La [)lupart du temps, personne ne savait ce que cela voulait (lire. C'éiail pourtant 'bien significatif ; c était- la sécurité; de la chasse dû lendemain! Du moment oii on avait lé geai, on savait que la 'pipée serait bonne. . , j y.' . ■ j ■■ .)'.... ' Expliquons donc toute l'importance de ces mots : « Op a le geai. » La Fontaine, qu'on s'obstine à appeler /^ bonhotrimc la Fontaine, comme on appelle Plutarque le bonhomme Plularque^ a fait une fable sur le geai. Il a intitulé cette fable : le Geai qui se pare des plumes du Paon. Eh bien, c'est de la calomnie pure ! Le geai, un des animaux dans la tête duquel il passe le plus de mauvaises idéesf nV jamais eu, j'en jurerais, celle que lui prête La Fontaine, de se parer des plumes du paon. Remarquez que j'affirme non-seulement qu'il ne s'est jamais paré, mais encore qu'il y a cent à parier contre nn que le malheureux n'en a jamais eu Vidée. Il aurait bien mieux valu qu'il se parât des plumes du paon que de faire ce qu'il fait : il ne se fût point amassé tant d'ennemis. Que fait donc le geai ? Vous connaissez l'histoire de Saturne, qui dévorait ses enfants ? Eh bien, le geai est meilleur père que Saturne : il né mange que les enfants des autres. Dès lors, vous comprenez quelle haine ont vouée au geai les mésanges, les tarins, les pinsons, les chardonnerets, les rossignols, les fauvettes, les linottes, les bouvreuils et les rouges-gorges, dont le geai gobe les œufs ou mange les petits. C'est une haine à mort! Seulement, aucun de ces oiseaux n'est de force à se mesurer avec le geai. Mais, qu'il arrive un malheur, un accident, une catastrophe à un geai, tous les oiseaux de la contrée sont en jubilation. Or, c'est un malheur, un accident, une catastrophe terrible pour un geai, que

de tomber entre les mains d'un pipeur, en même temps que c'est une véritable chance au pipeur que d'attraper un geai ; car, lorsque le pipeur a préparé son arbre, c'est-à-dire qu'il l'a effeuillé, qu'il apratiqué des entailles aux branches, et que, dans ces en)• i taiUes^ il a planté des giuaux ; quand, sous cet arbre, il a bâti sa hutte, recotiverte de genêts et de fougère ; quand, seul ou avec sa société, il est entré dans certte hutte, au lieu d'être obligé d'imiter, a.vec une feuille de chiendent ou un morceau de soie,; le chant ou plutôt le cri des différents oiseauît, il n'a, s'il possèle'un geai, qu'à Urer le geai de sa poche et à lui arracher une plume de l'aile.: Le geai pousseun cri, ço}i»j)f/ ■ . Cecri.reteoitit par la forêt. A l'instant même, tout ce qu'il y a dé mésanges, de pinsons, de tarins, de bouvreuils, de fauvettes, de rouges-gorges, de rossignols, de chardonuérets, de lifaôts rouges ou •gris, tressaille et prête l'oreille. ' ' " •' ' ' Le pipeur arrache une seconde phipie de l!aile dii.geai. ' Le geai pousse un secoiid coikg ! '" ; '\ ^ .' '/ / Alors, c'est fêté parmi tout^frUgent- volatile': H. es'l évident qu'il est arrivé queiqiu? riiafllfèuV îI Ponnéitif iiomQue peut-il lui être arrivé? 11 faut voir cela!. Où est-il? de quel Coté? C'est p^rjci, c'est par-là. :•,-'• ■.'--■ Le pipeur arrache unie troisième, pïnùie deTaLilWdirgeai. Légeàipousâe un troisième ro/Wj?/ ' ^ . " , '^ . — G est là ! c'est là ! crient en chœur toiia lès oîsyeàùx. ' ' Et ils se précipitent en vol,* par ban^dé, 'par masse, .sur l'arbre du pied duquel sont partis les trois coing! . Or, comme l'arbre est garni de gluaux, ' toiit oiseau qui s'abat sur l'arbre est un oiseau pris.: : î . Voilàpourquoi je disais âmes invités en leur présentant Vatrin : « Mesdames^t messieurs, bonne nouvelle 1 on a le geai. » . • ^ Vous voyez, chers lecteurs, qu'avec moi tout s'explique; —seulement, il faut me donner le temps, surtout quand j'emploie le procédé Walter Scott. Ce fut donc chez ce brave Vatrin,— auquel j'ai amicalement emprunté son nom pour en doter le héros principal de mon roman de Catherine Blum^— que je conduisis Pritchard. I , {La suite au prochain numéro.) AtBx. Dumas. Alrx. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacteur du Monu-CrUto. NOTE, Malgré la reproduction du roman le Comte de M(^leCristo, — qui commencera jeudi prochain, — les Mohieans de Paris continueront d'être publiés sans interruption jusqu'à la fin. Nous rappelons à nos abonnés que nous tenons à leur disposition, à titre déprime, tout ce qui en ayait'paru dans le Mousquetaire, c'egt-à-dire vingt volumes à peu près. C'est cinq sous le volume. S'adresser à M. Delavier, rue Notre -Dame-des-Victoire«r, n« H . Pour la province , ajouter un franc pour les

frais de poste. fc«É». ^^■v^^HMa^Mrita Pari». — ImprimeriQ de E« Bfièrtf et C% rtie Yivîennè, 49.

The text on this page is estimated to be only 17.38% accurate

f" ANNÉE. NVm NUMERO, I& CEirriMBS. JEUDI 17 SEPTEMBRE 1857. 4 repradneUam Hsat Inlcrdllca. MONTE-CRISTO .lODRNAL HEBDOMADAIRE Dli ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. On ••*b*BM« A Pari*, nn FRANCE: P«Tn 0n an. . 8fr.-a. — Six moi*. 4 SO - Six mois. 6 SO burMu dn Joim«l. rue Notre-Etame do Tlct*lreiU u- II. ËTRANGEKBolgiqae Unim, 13 SO Portugal Un M. Il » Espagne Ud an, 13 SO PnuM Un an, 13 SO . Naple» Un anj 15 .. lta««ia Un ao, IS W éM JfWH»), k M. DdiTier, au bnnan dn jonmal, ane one ï«l«t>r IDT Phû ira nn mudAtanr UportS. " CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs, Après une absence de trois jours, pendant laquelle j'ai été regarder chasser mes amis avec une longue-vue, ne pouvant chasser avec eux, mon genou droit se refusant obstinément à plier depuis trois semaines, je reviens rue d'Amsterdam, je reprends à mou bureau ma place accoutumée, et sur le bureau je trouve, de compte fait, dix-hnit lettres à décacheter, à lire, à répondre. C'est six lettres par jour ; moyenne, 2,190 par an. Décidément, les éloges que l'on a donnés à M"" de Sévignô oui produit en France une maladie inconnue, endémique et contagieuse : le ty[ihus épistolaire. Sur ces dix~huit lettres, une était importante. Vous allez, chers lecteurs, juger de l'importance da quelques autres. Une dame ou une demoiselle Marie, l'état social n'y fait rien, m'écrit pour me dire qu'elle est une de mes lectrices les plus passionnées, qu'elle lit tout ce que j'écris, et que je suis pour elle le Dieu de !a littérature. Vous voyez, voilà qui débute bien. Je me passais dQ)A la langue sur les lèvres et je trouvais que M"» ou M"» Marie avait un goilt littéraire auquel il n'y avait rien à reprendre . Aussi continuai-je. Le second paragraphe de la lettre parachevait as3€z bien te premier. C'était un éloge du roman le Monle-Cristo, c'était l'attente anxieuse avec laquelle M™' ou M"» Marie avait, pendant treize ans, regardé l'horizon pour voir reparaître le yacht disparu; c'était enfin la joie de ma naïve correspondante en entendant dire que le susdit yacht venait d'aborder en France, rapportant avec lui celte^ fin tant attendue. Pour le reste, je laisse parler M"" ou M"» Marie : . Je me suis empressée, ditr-elle, d'aller chei mrà li

338 LE MONTE-CRISTO. braire, retenir ma place pour achever de lire ces grandes aventures. » Mais quelle horrible déception : la àtiite n'est pas de vous, mais d'un nommé Leprince, qui, je crois, n'a pas t rouvé son nom jii son blason, s'il en a un, dans la hiérarchie de l'esprit. Son style est trop em-pouW, et, cher Dumas père^yax l'honneur de vous prévenir qne je ne les aime que lôli. » Que n'aimez-vous que rd/ï, chère madame ou chère mé^ demoiselle Marie? Si la construction de votre phrase potiTall ine le laisser deviner, je tâcherais de vous envoyer M chose, afin que votre fruit ne fût pas comme votre lettre, tâché d'un non-sens. Continuons de lire la lettre de M™* ou M^ Marie. • Bref, M. Leprince s'est mis, dans son héros, tout à fait en contradiction avec voire ouvrage, ce q^e Je ne petti itri pardonner. » A l'avenir, cher auteur, avant que de conBer la flil ûb vos romans à des confrère»^ ehotiiscez-Iéshien, et sachez si leurs pensées et leufâ ibains sont assez habiles pour conduire celles d'un défunt. » Car je ne suis pas comme votre fils, je lis vos ouvrages, moi ! et vous ?? » Vous voyez q«ie si cela pèche par l'orthographe, c'est au moi£Kft chamànt d'esprit et délicat de formes. Eh I BDn, M** où M"« HaHrlë, vous ne lisez pas tout ce que j'êiris, él je lé regrette, c^tte lectui^ d'aboW eût pu corriger chez vous certaines tournures de phtasc^S dont on peut attaquer la correction. Puis vous auriez vu, chère M^« où chère M™*? Marie, car enfin, puisque je suis votre cher auteur et votre cher Puffias pèrCy vous pouvez bien m'être chère aussi à moi, — puis, vous auriez vu que dans ce même journal, où j'ai l'honneur de vous répondre, jj me plaignais amèrement de ce qu'un pirate nommé Leprince, embusqué dans la rade de Lisbonne, avait couru sus au yacht dont vous parlez, l'avait capturt et l'avait fait reparaître sous faux pavillon. Il ne me manquait plus, après avoir été pillé, dévalisé, conduit en eaelavage jiar un forban, que d'entendre votre rorx doucereuse me dire : qne ce forban est de mes amis, et que vous me conseillez à l'avenir de mieux choisir mes amis. Si vous n'avez que ce conseil à me donner, chère M*n« où chère M»* Marie, convenez que vous eussiez aussi bien fait de me lire au lieu de lire M. Leprince. fiîson» en passant que j'ai voulu faire saisir M. Leprince, mais que la justice S'y eèt obstinément refusée, en disant 4ue c^étsit un pirate, c'est vrai, mais qu'il avait des Mires de fnarquê, (S !a justice n'étail pas une dame si sérieuse, nous l'a*:cuserions de s'être permis, à l'endroit de M. Leprince, un affreux calembour. Unejies dix-sept lettres restant est de M. Lorin. Je ne me serais pas permis de répondre à M. Lorin

par la voie de mou journal, si M. Lorin eût eu la bonté d'adjoindre son adresse à son nom. M. Lorin se plaint, m'ayant adressé, le 20 août dernier, quelques vers sur la peine de mort^ de ne pas avoir reçu ae rèpoEse de moi, et de ne point avoir \ii insérer ses ▼ers dans le Monte-Cristo, — Cette pièce, dit-il, n'en valait peut-être pas la peine ; mais c'est égal, vous êtes décourageant. — Il me semblait pourtant que, Béïtoger mort, voua dévies être l'héritier direct de sa bienveillance toute paternelle à l'égard des derniers soldats de la phalange littéraire. Répondons catégori^îiétbéitt aux deux premiers paraJ^raphes de M. Lorin. — D'abord, JIM répondu à M. Lorin. — Mais comme M. Lorin atatt^cfttbîfè de mettre son adresse, — j'ai répondu tout simpïéflïeBt à M. Lorin à Paris. — Ce n'est iias notre faute, mati eeHe de)a poste, si notre lettre ne tri e«l point ^arvèDiif. Ou'il ftadi^ \m proeés à \k pmste. fittns smi 9ecobd paragi^aplïe, M. Lorin me dit, sous la tûtme d'un dmfx reproche, qttô j'etisie dû. Déranger mort^ tin rhiriiiér Bé àâ bftMeHlânee. — th\ mmidient Uâin, je ne Ms pas combien Béranger recevait de lettres, moi Je Tlftbs de vous dii*e que j'en avais reçu dit huit ce malili. Hais, depuis 1833, je crois, BèraÈget ne ptiUiKU f>Ius rien, et, pendant les vingt-quâtrè* ans qui se "sont écoulés de 1833 à 1857, n'a écrit qn'un volume de chansons et deux volumes de mémoires. Je sais bien que ce voliune de chansons et ces deux toîuffies de mémoires valent peut-être mieux que les lhil!e volumes que j'ai écrits depuis cette époque. — Mais le temps est le temps, monsieur Lorin, les années n'ont que 365 jours, les journées n'ont que 24 heures, les heures que 60 minutes, les minutes que 60 secondes. — Et , qiISnd On ITàfKIN \t hefffes sur 24, et cpn^il ÎMi ajouter à ces \i heui^ de travail la leeture de dii-hult lettres et des Vers qu'elles contiennent, on y perB quelquefois la patienta, surtdut quand les lettres sont An style de celle de ma3àme ou mademoiselle Marie, et que les vers sont mauvais. Je ne dis point cela pour les vôtres, monsieur, , Dieu m'en garde ! je ne mêles rappelle pas ; et quand même je me les rappellerais, je ne me permettrais pas d'avoir sur eux une autre opinion que celle que vous en avez vousmême. » Je n'ai point de prétention, monsieur, me dites-vous, — si je fais des vers ce n*est point pour de V argent^ — la poésie de commande me fait toujours TefFet d'une femme quelquefois belle, quelquefois reine, mais reiue sans couronne et femme privée de cœur ; — ce s'est pas non plus pour la gloirCy mon ambition ne va pas jusque 14; — je ne saurais répondre de l'avenir pour le moment, j'aime mieux regarder d'en bas ceux qui tentent l'ascension du Parnasse que d'être pris du vertige sur ses escarpements. Un

long spectacle habitue, un beau spectacle attire. » Je fais des vers parce que ça me dit d'en faire^ voilà tout. 0 Faites des vers si ça vous dit d'en faire, monsieur Lorin, mais ce n'est point en restant en bas du Parnasse que vous trouverez à les publier. — Ne travaillez pas pour de l'argent^ — c'est bien, — et j'aime à vous voir cette philosophie, d'autant plus que si vous faisiez des vers pour ie , Vargetit^ vous auriez une cruelle déception ; — mais faîtes des vers pour la gloire^ — ceux que vous suivez des yeux sur ces escarpements où vous craignez de vous aventurer, s'appellent: Victor Hugo, Lamartine, de Musèel, c^estpour la gloire qu'ils sont montés là-haut ; quant atti tertiges et aux éblouissements, les aiglefe ne cotthâiaisittît point cela. Une des seize lettres restant vient de MîlaÉr, — elle est toute g^ciéu^ et toute bienveillante , èl i"^ rewfercie M. Mauclerc, son auteur. La voici : « Monsieur, — vmA fecerreK^ ed miéme teibps que ce billet, un fragment du Farfarello d'hier, 5 septembre, coocernant ma réponse à VArte^ journal de Florence, dont le

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

LE M0NTË-GM6TÔ. ââ» ■«■■'■ «y A propos de M. Mirecourt, — et croyez-bien qu'il faut qu'on m'en parle deux fois pour que j'en pai*le une, surtout dans ce moment où le pauvre diable a des malheurt BU poliœ con^ectionnelle, — ^a propos de M. Eugène de Mirecourt, je lis dans un journal très-bientoillant pour moi, Ylrnpartial du JNord^ les lignes suivantes : « La fameuse brochette d^Âlexandre Dumas est encore à Tordre du jour, grâce au Figaro ; il nous rapporte le bon mot du grand romancier, en réponse aux exclamations d'un monsieur jaloux, sur l'étrange couleur d'un certain cordon d'un ordre étranger. Il est de la couleur des raisins de la fable. » Puisque j'en suis à cette Irrocbetle, laissons-en parler l'ex-possesseur Alex. Dumas lui-même* . • Celui de nos confrères, dit-il dans un des premiers numéros de son Monte-Cristo^ à qui l'on a écrit de Londres que j'avais été vti aux meetings de South-Wark et de Braunfori, cbamarré de toutes mes croix, a été mal informé. » Depuis I84Ô, nul n'a pu me voir avec une seule croix, et la raison en est bien simple. • En 1849, uaeéminente actrice, morte pauvre et crai(!) Kmis ne emnàmom tiicsnemenl le rédacteer de fif<*, et ttiouè devons dire que nous ne côftnaissoiis pas le joomal VÀrms ^ nous laissons donc à H. Mauclerc touie la re^ionsabîlité de sen opinion sur le journal et le rédacieur, rédacteur publiait dernièrement un article contre vous. » Je pense que vous ne me saurez pas mauvais gré de ma réponse à ce cuistre (1). • Je vous prie d'agréer, avec mes sentiments de sympathique admiration, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués. Mauclerc , Artiste dramatique. Voici la traduction du fragment du Parfarello joint à la lettre. a A la louable direction du journal VArte» » J'ai ht dans vortre feuille un article intitulé : €osa 9ia Alessandro Duma8\ vousqui si courtoisement accusez de plagiat l'auteur du Monle-Cn'sto et du Mousquetaire , peut-être devrîez-vous indiquer la source où vous puisez les gracieuses et brillantes idées dont vous fleurissez le susdit article, article qui n'est autre que l'inexacte traduction d'une brochure jaune publiée en France par M. Eugène de Mireeourt, sous le titre de : Maison Dwnas et Cotnpagnie. » Je vous prie de faire au moins connaître à vos lecteui*s cette protestation, qui réduit votre attaque à *a juste va-»^ leur, si vous voulez que je croie à votre impartialité /owrnulislique. » Maugueivg, artiste dramatique. » ' Merci, M. Mauclerc ; mais ne vous faites point de peine de ce que peut dire et penser de moi le journal VArte et son propriélaîre

responsable, M. Sala. — Si les brochures de M. Mirecourt vont jusqu'à Florence, le journal de Florence ne vient pas jusqu'à Paris. Etyvint-îll gnant d'être jetée dans la fosse commune, me laissa le soin de sa sépulture. » Je vendis toutes mes croix pour la faire enteirer. • Depuis cette époque, je ne me suis jçunais trouvé assez riche pour les racheter. » »• Peut-être que. si Alexandre Dumas avait pris la peine de lire sa biographie par Eugène Jacquot (de Mirecourt), il lui aurait donné un démenti aussi formel à propos de la croix du roi de Hollande. » L Impartial du Nord peut me rendre un graad service. Je ne lis pas M. de Mirecourt. Je lui ai fait un procès dans le temps, c'est vrai ; je l'ai fait condamner à quinze jours de prison^ c'est encore vrai; mais c'était tt» ami qui m'avait apporté sa brochure, et c était mon avocat qui s'était chargé delà triste besogne de la lire. Je n'ai donc pas lu, comme V Impartial du Nord -s'en doute bien, ma biographie par M. Eugène de Mirecourt, — et n'ai aucunement nntention de la lire. Mais ce que je lirais avec dégoût dans l'œuvre originale, —j'aurais un certain plaisir à le lire dans une feuille amie. Que llmpartial du Nord se donne donc la peine, mal^ gré la répugnance qu'il y ressentira, de reproduire le paragraphe dans lequel M. Eugène de Mirecourt raconte comment j'ai eu la croix de Hollande. Moi, je raconterai, à mon tour, pièces]à Fappui^ comment elle m'a été donnée. De cette façon, chers lecteurs, vous aurez une causerie de plus, amusante je vous en réponds,' et ma coascionce et med mains seront gettes. Je n'aurai pas répondu à M. de Mirecourt, $uquel on ne l'épond pas. J'aurai répondu à V Impartial du Nord, Alexadnrb Dumas. Nous comptions terminer notre étude d' Alfred de Musset par un récit, ^wr rhomme;ce récit eût embrassé une dernière période de 1850 à 1857, pendant laquelle le poète avait disparu en abandonnant l'homme; mais nous avons appris par l'ami même qui devait nous donner les détails promis, que ces détails seraient douloureax à une i)ersonne pour l'individualité et le talent de laquelle nous avons la plus grande .estime. Nous prions en conséquence nos lecteurs de permettre que notre étude reste inacbe vée, comme. im monument de notre respect pour lesconvesanceâ de famille. A. D. LES MOHICAKS DE PARIS, GHA^PITRB XIX. ODfi A L*AlinTtÉ. Maintenant, voyons un peu ce gue faisait 11. Gérard pendant que s'accomplissait chez hu le grave événement que nous venons de raconter. Nous l'avons vu sortir de chez lui, et ne l'avons perdti de vue qu'au moment ad, après arolf gfavi les tnarehes de son perro», il avait disparu daias le vestibule. Dans le vestibule se tenait

dîiferèiement un homme de haute taille, vêtu d'une longue lévite, avec son chapeau rabattu sur les yeux.

340 LE MONTE-CRISTO. Cel homme avait eu la discrétion de ne pas se montrer. M. Gérard alla droit à lui. An deuxième pas il savait à qui il avait affaire. — Ah I ah ! c'est vous, Gibassier, fit-il. -^ Moi en personne, honnête M. Gérard, répondit le forçat. ~ Et vous venez de la part de.. . — Oui, fit Gibassier. — De la part de .. répéta M. Gérard, gui désirait ne point marcher à Taventure. — De la part du patron, quoi ! dit Gibassier, qui marchait à pieds joints sur toutes ces petites délicatesses. Prononcé par cet accolyte, le mot de patron, qui signifiait un maître commun, fit sourire le futur député. Il garda le silence un instant en se pinçant les lèvres et reprit : — Ainsi, il m'envoie chercher? — Il m'envoie vous chercher, oui, répondit Gibassier. — Et vous savez pourquoi ? — Je rignore absolument. — Serait-ce à propos -de... Il hésita. — Oh 1 parlez avec confiance, dit Gibassier, vous.savez que, moins Thonnéteté, je suis un autre vous même. — Serait-ce à propos de M. Sarranli ? — Vous m'y faites songer, dit Gibassier, cela pourrait bien être. M. Gérard non-seulement baissa la voix, mais sa voix prit une légère teinte d^émotion. — Est-ce que, demanda-t-il, l'exécution n'aurait plus lieu demain Y — Je ne crois pas ; ie sais de source certaine que les ordres ont été donnés a M. de Paris pour se tenir prêt demain à trois heiyes, et que le condamné a été conduit i la Conciergerie. M., Gérard laissa échapper un 80\u>ir sortant visiblement d'une poitrine oppressée. — Et, demanda-t-il, il ne serait pas possible de remettre à demain matin ce que nous avons à faire ce soir ? — Oh I Ut Gibassier, impossible. — C'est donc une affaire grave ? — De la plus haute gravité. M. Gérard regpda Gibassier dans le blanc des yeux. — Et vous prétendez ne rien savoir. — Par saint Gibassier, je vous le jure. — Alors, le temps de prendre mon chapeau. — Prenez, M. Gérard, les soirées sont un peu froides, et Ton peut s'enrhumer. M. Gérard décrocha son chapeau. — Je suis prêt, dit-il. — Alors, pai'tons, fit Gibassier. A la porte de la rue un fiacre attendait En voyant ce fiacre, qui, comme tous les fiacres, avait un faux air de corbillard, M. Gérard ne put réprimer un léger frisson. — Montez, dit il à Gibassier. Je vous suis. — Je n'en ferai rien, ie vous jure, répondit Gibassier. Et le forçat, ouvrant la portière, fit courtoisement monter M. Gérard dans la voilure où il prit place près de lui, après avoir échangé quelques paroles avec le cocher. Le fiacre prit au petit trot de f on attelage la route de Paris, — Gibassier ayant jugé à propos de changer l'itiné* raire tracé par l^vator, en pensant que l'endroit où il emmènerait M. Gérard était indifférent, pourvu qu'il l'emmenât. — Bon,

se dit M. Gérard, un peu rassuré par l'allure des chevaux, si c'est pour une affaire grave, ce n'est pas au moins pour une affaire pressée. * Et, sur cette judicieuse réflexion, le plus profond silence régna dans la voiture et se soutint pendant le premier kilomètre. Ce fut Gibassier qui ie rompit le premier. -^ A quoi pensez-vous donc si obstinément, cher M. Gérard? demanda-t-il. — Je l'avoue, M. Gibassier, répondit le philanthrope, je pense au but inconnu de cette visite inattendue. ^ Et cela vous tourmente ? — Cela me préoccupe, du moins. — Voyez-vous ! — Eh bien, à votre place, moi, je ne serais nullement préoccupé, je vous jure. ^— Pourquoi ? — Oh ! c'est hien simple, — notez que j'ai dit à voire place, — et non à la mienne. — Oui, je le reconnais, mais pourquoi avez-vous dit à îHa place? — Parce que si ma conscience était pure comme la vôtre, me sentant tout à fait digne des faveura de la fortune, je ne ferais pas au destin Thonneur de redouter ses coups. — Sans doute, sans doute, murmura M. Gérard en hochant mélancoliquement la tête, — mais la fortune à des soubresaut» si bizarres, que toui en ne craignant rien, on doit s'attendre à beaucoup de choses. — En vérité, si eussiez vécu du temps de Thaïes, la Grèce, au lieu d'avoir sept sages, en eût eu huit, cher monsieur Gérard, et c'eût été vous qui eussiez fait ce beau vers : A tous événements le sage est préparé. RenMirquez que je dis préparé, et non résigné, — attendu que si vous êtes préparé, vous ne me paraissez pas résigné; — oui, vous avez raison, continua Gibassier de son ton le plus solennel et le plus sentencieux : la fortune a des soubresauts bizarres ; c'est pour cela que les anciens, qui n'étaient pas bêtes, la représentaient quelquefois assise sur un serpent, ce qui signifiait qu'elle est au-dessus de toute de la prudence ; toutefois, à votre place, je vous le répète, tout en laissant travailler mon esprit, — un esprit aussi aciif que le vôtre ne peut pas s'endormir tout à fait, —tout en laissant, dis-je, travailler mon esprit, je ne m'inquiéterais pas outre mesure; — que peut-il vous arriver? — Vous avez eu le bonheur d'être orpnelin dès votre basâge, ce qui fait que vous ne craignez plus de perdre vos parents ou d'être compromis par eux ; — vous n'êtes point marié, ce qui fait que vous ne craignez point de perdre votre femme ou d'être trompé par elle ; — vous êtes millionnaire, et une grande partie de votre fortune est en biens fonciers, ce qui fait que vous ne craignez pas qu'un notaire vous ruine ou qu'un banqueroutier vous dévalise ; — vous avez la santé, cette vertu du corps; — vous ayez la vertu, cette santé de l'âme ; — vous avez la considération de vos concitoyens, qui vonJ vous élire député ; — votre brevet de chevalier de la Légion-

d'Honneur, comme bienfaiteur de l'humanité, est à la signature ; c'est un secret, je le sais bien, mais je puis vous dire cela en confidence ; enfin, monsieur Jackal vous tient en si particulière estime, que deux fois par semaine, si graves que soient ses occupations, il vous reçoit dans son cabinet et cause têteà-tête avec vous ; vous recevez, en un mot, et vous allez recevoir la juste récompense de cinquante ans de philanthropie et de probité ; — que vous manque-tril, voyons, que pouvez-vous craindre ? dites : — Oui sait, soupira M: Gérard ; — l'inconnu, cher Gibassier. — Enfin, vous y tenez, soit, n'en parlons plus ; parlons d'autre chose. M. Gérard fit un signe qui voulait dire : — Parlons de ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vous qui parliez et moi qui me taise. Il est évident que Gibassier prit le signe pour un assentiment, puisqu'il continua. — Oui, parlons de quelque chose de plus gai; — ce ne. sera pas difficile, n'est ce pas? -- Non. — Vous receviez quelquçs amis aujotuvl'hui à diner, cher monsieur Gérard. Notez que je me permets de vous appeler cher monsieur Gérard, parce que, de temps en temps, vous m'appelez cher monsieur Gibassier, et que tout à l'heure encoi-e vous m'avez fait cet honneur. M. Gérard s'inclina. Gibassier passa sa langue sur ses lèvres. — Vous avez dû leur donner un crâne dîner, heim f — A vous dire la vérité, et sans me vanter, je le crois. — Moi, j'en suis sûr, à en juger par les vapeurs qui montaient de la cuisine dans le vestibule, où je vous ai attendu un instant.

LE MOOTK-CRISTO. .34! — J'ai fait de mon mieux , répondit modestement M. Gérard. • — Et, continua Gibassîer, vous avez dlnè dans le parc, sur la pelouse ? --Oui. — Ce devait être un coup-d'œil charmant. A-t-on chanté, au diner ? — On allait apporter le dessert au moment où vous êtes arrivé. 7— Oui. Si bien que je suis tombé là, au milieu de cette réunion de famille, comme une bombe, comme le Banquo de Macbeth^ ou le Commandeur de Don Juan. — C'est vrai, dit M. Gérard en s'efforçant de sourire. — Mais, reprit Gibassier, voyons, avouez que c'est un peu de votre faute, cher monsieur Gérard, — Comment cela? — Sans doute. Supposez que vous m'ayez fait la faveur de m'inviter avec vos autres amis. Eh bien ! il y a mille à parier contre un, cher monsieur Gérard , qu'étant installé chez vous au commencement du déjeuner, je ne serais pas venu vous déranger à la fio. — Croyez, cher monsieur Gibassier, s'empressa de dire M> Gérard, que je regrette vivement mon oubli , mais je vous affirme qu'il est involontaire, et il ne tiendra qu'à vous de me le faire réparer. — Ma foi noui dit Gibassiei* en affectant une profonde tristesse, ma foi non, je suis fâché contre vous. — Contre moi? — Oui, vous m'avez blessé au cœur ; et, voas le savez, dit Gibassier en portant avec un geste pathétique sa main à sa poitrine, les blessures au cœur sont mortelles. Hélas ! continua-t^il, en passant de la tristesse à la lamentation, comme il avait passé de la mélancolie à la tristesse, encore une croyance qui s'éteint, encore une illusion qui s'envole, encore un feuillet noir à buriner sur le livre déjà si sombre de ma vie. 0 amitié ! légère et inconstante amitié, que lord Byron a si faussement appelée Vamour sans ailes, (|ue de maux tu m'as causés ^tque de maux tu me eauamertume : « Aujoui'd'hui tesautels, ôDéesse ne sont plus éclairés de la flamme des sacrifices, les voûtes de ton temple ne retentissent plus du bruit des chants de tes fidèles. Exilée par rintérêt,.de ton antique séjour, tu erres maintenant seule, abandonnée, jouet malheureux de la populace des cours et de tous les lâches mortels que fatigue une sordide avidité. Parmi les hommes enorgueillis de leur nchesse, de leur naissance, de leur grandeur, qui fait attention à tes cris, <|ui a compassion de ton malheur, qui va visiter ton temple ? . Hélas ! hélas ! l'infortuné Gibassier, comme Portland, le héros du poème, est le seul qui en demande encore l'entrée! Après celte prétentieuse citation Sont M. Gérard n'apprécia point tout le pédantisme, l'ex -forçat tira un foulard jaune de sa poche, et fit semblant de s'essuyer les yeux. Le philanthrope de Vanves, qui no*

comprenait pas, et, hàtons-nous de le dire, qui ne pouvait comprendre où tendait le verbiage de son compagnon, le crut véritablement, euiu, et commença de lui prodiguer des consolations mêlées d'excuses. Mais celui-ci continua . —Il faut que le monde moderne soit devenu bien mauvais, quand le monde ancicnicite, sans compter celui d'Achille et Palrocle, quatre exemples de. cette amitié qui faisait des hommes des demi-dieux , de n'avoir rieu à opposer \ des exemples comme ceux d'Herculo et de Pyrilhofis, d'Oreste et Pyfade, d'Euryale et de' Nisus, de Dam^on et de Pythias ; oh ! nous sommes bien véritablement à l'âge de fer, cher monsieur Gérard. niei-s mots de Gibassier. — Ah! nous sommes à la barrière d'Enfer, dit Gibassier, redescendant toute la gamme de l'élégie pour prendre sa voix naturelle, ah, nous sommes à la narrière d'Enfer. Tiens, tiens, tiens, la route ne m'a pas paru longue. Combien y a-t-il donc que nous sommes partis? Il tira sa montre. Une heure un quart, par ma foi, nous sommes arrivés, cher monsieur Gérard. — Mais , demanda celui-ci avec inquiétude, nous ne sommes point rue de Jérusalem, il me semble. — Oui vous a donc dit que nous allions rue de Jérusalem? ce n'est pas moi, dit Gibassier. — Où allons-nous donc, alors? demanda le philanthrope étonné. — Moi, je vais à mes affaires, dit Tex-forçat, et si vous en avez, je vous engage à aller aux vôtres. — Mais moi, dit M. Gérard stupéfait, nulle affaire ne m'amène à Paris. — Ah ! tant pis. Car si vous aviez la chance d'avoir aujourd'hui une affaire Rans la capitale, et que l'affaire fût dans ce quartier ci, vous vous trouveriez tout porté. — Ah çà ! maître Gibassier, dit M. Gérard en se redressant, est-ce que par hasard vous vous mo(^ueriez de moi? — Mais cela m'en a tout l'air, maître Gérard, dit le forçat en éclatant de rire. — Alore M. Jackal ne m'attend pas? s'écria M. Gérard furieux. — Non-seulement il ne vous attend pas, mais je puis même vous dire que si vous vous présentez chez lui à cette heure, vous serez certain de lui faire une agréable surprise. — Ceci veut dire que vous m'avez mystifié, maitre drôle, dit M. Gérard, qui reprenait son insolence au fur et à mesure que le danger s'évanouissait. — Complètement mystifié, honnête M. Gérard. Mainte* nant nous sommes quittes, ou manche à manche, comme vous voudrez. ^ Mais je ne vous ai jamais fait de mal, Gibassier, s'écria M. Gérard ; d'où vient que vous me faites, vous, une si mauvaise plaisanterie ? — Vous ne m'avez jamais fait de mal, s'écria Gibassier; il dit qu'il ne m'a jamais fait de mal ! l'ingrat, et de quoi parlons-nous depuis notre départ de Vanves, sinon de ta noire ingratitude. Comment, oublieux ami. tu donnes dans ta villa de Vanves un raoul gastronomico-

politique, tu invites à une réunion électorale et culinaire tes plus banales connaissances, et tu ne préviens pas ton plus tendre ami, ton Pyrithoas, ton Pylade, Ion Kuryale, ton Damon, ton autre toi-même enfin ; lu l'oublies comme un sac de nuit, tu le foules aux pieds, tu fais litière de son dévouenrient ? que les dieux te pardonnent, mais, quant à moi, il m'a semblé plaisant de me venger de l'injure sur le mémo mode où l'injure m'a été faite ; tu m'as privé de ton dîner, j'ai privé toii diner de toi. — Qu'en dis-txi? Et i-efermant vivement la portière. — J'ai pris le cocher à quatre heures précises, dit-il, et, comme je ne veux pas qu'il vous vole, je vous dis l'heure; quant au prix, c'est cinq francs les soixante minutes, tant qu'il vous plaira de le garder. ... — Conîment, s'écria M. Gérard, qui ne pouvait jamais vaincre ses premièi-es idées d économie, vous ne payez pas. . 1 , 1 • — Bon, dit Gibassier, si je payais, où serait donc la plaisan terie Et lui faisant un sadut respectueusement grotesque : — Au revoir, honnête M. Gérard, dit-il. Et il disparul. M. Gérard demeura stupéfait. — Où faut-il vous conduire, notre bourgeois ; vous savez qu'on m'a pris à quatre heures et demie et que c'est prix fait à cinq francs rheure, retour même à vide compris ? M. Gérard pensa bien à se fâcher ;îontre le cocher, mais ce n'était pas la faute de ce brave homnie, on l'avait pris sut la place, on avait fait prix avec lui, il était parti de bonne foi. ' . , , v. ^ • %ij 1: Gibassier était donc le seul contre lequel put récn-Ui^ M. Gérard. I

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

342 LE MONTE-CRISTO. — A VaBTes, dit-il ; mais cinq fraaoB l'heure, mon ami, ce n'est pas pour rien. — Ah î s'il vous çlalt de me payer ici, dit le cocher; par le temps qu'il va laire, j'aime autant cela. M. Gérard mit le nez à la portière et regarda le ciel. En efÏQt, un orage s'amassait sur Yaugiravd et l'on entendait des grondements sourds de tonnerre à Thorizon. — Non, dit M. Gérard, je vous garde ; à Vanves, mon ami, et le plus vite possible. r— Oh ! on ira comme on pourra, notre bourgeois, repondit le cocher; les pauvres bêtes n'ont que quatre pieds, et ne peuvent faire que ce que l'on peut faire avec quatre pieds. £t, remoatant sur son siège, il fit tourner, tout*cn grommelant, son équipage, et reprit le chemin de Vanves. Alexandre Dumas. {La $uile au prochain numéro). UN MOT A PaOPOS DU COMTE DE MONTE-CRISTO. V On s'est toujours fort inquiété de savoir comment s'étaient fait mes livres, et surtout qui les avait faits. Il était^i simple de croire que c'était moi, que Ton n'en a pas eu l'idée. Ainsi, en Italie, on croit généralement que c'est Fioreatino qui a fait le Comte de Monte-Cristo, Pourquoi ne croit on pas que c'est moi qui ait fait la Divine Comédie? J'y ai exactement autant de droits Fiorentino a lu Monte-Cristo^ comme tout le monde, mais il ne l'a pas lu même avant tout le monde, si toutefois il Ta lu. Les Italiens auront donc beau réclamer Monte-Cristo^ il faudra qu'il se contentent de FAssedio di Pirenza de M. Azelio, et dei Promessi Sposi de Manzoni. Disons donc aujourd'hui ce que j'ai oublié de dire en 1845. c^est Ut façon dont se fit le comte de monte-cristo. En 184(, j'habitais Florence, L'esprit des autres peuples est si peu en liarmonie avec l'esprit français, que partout où les Français se trouvent à l'étranger, ils se réunissent et font colonie. Or, en 1841, la colonie avait pour centre la charmante villa de Qnarto, habitée par le prince Jérôme Napoléon, et par la princesse Mathilde, sa fille. C'était chez lui que tout Français arrivant à Florence demandait à être présenté d'abordCette formalité était remplie pour moi dés 1834, de sorte qu à mon second voyage à Florence en 1840, je me trouvais déjà être pour la famille eAilée une ancienne connaissance. Le roi Jérôme me voua dès cette époque une aminé qull m'a conservée, j'espère, mais dont il peut dire que je n'abuse pas. J'allais tous les jours chez lui à Quarto. Je ne crois pas avoir été trois fois chez lui depuis qu'il est au Palais-Royal. Un jour, il médit, c'était au commencement de 1842, au moment oïl à propos, des affaires d'Egypte, on menaçait la France d'une coaUtion, un

jour il me dit : — Napoléon quitte le service du Wurtemberg et revient à Florence. Il ne veut pas, comme tu le comprends bien, être exposé à servir contre la France. — Une fois ici — je te le recommande. — Vous me recommandez un prince, à moi, sire,— et à quoi puis-je lui élre bon ? — A lui apprendre la France qu'il ne connaît pas, et à faire avec lui quelques courses ea Italiei ai tu en a« le temps. — A t-il vu l'Ile d'Elbe? sire. — Non. — Eh bien ! je le conduirai à l'île d'Elbe, si cela peut yous être agréable. Il est bon que le neveu de TEmpereur termine son éducation par. ce pèlerinage historique. — Gela m'est agréable, et je i^lieiifl ta parole. — Pardon, sire, mais comment voyageons-nons ? — Je ne te comprends pas. ~ Je ne suis pas assez riche pour voyager en prince, et suis trop fier pour voyager à la suite d'un prince. — Oh ! quant à cela, que ta sus(teplibilité ne B'e£ra«>uche pas. Napoléon mettra mille francs de sa bourse, ta mettras mille francs de la tienne, je vous donnerai un valet de chambre avec cinq cents francs, pour les frais de poste et de passage, et vous ne reviendrez que lorsqu'il n'y aura plus rien dans la bourse. — Alors , eonune cela tout va bien. Lorsque le prince Napoléon arriva, il trouva éonc l'affaire tout arrangée entre son père et moi, et comme il ne changea rien à ces arrangements, les premiers instants donnés à sa famille et à ses amis, il fut décidé que le moment éUit venu de mettre notre projet de voyage à exécution. Le prince avait alors dis-neuf ans et moi trente-neuf. Je ne di3 pas le bien que j'en pense ; on le sait^ je ne loue guère que les morts ou les exilés. Voir, pour le duc d'Orléans , le n° dn 6 août; pour Victor Hugo, les voir tous. Nous partîmes pour Livourne dans la calèche de voyage du prince, notre valet de chambre partageant le siège avec le postillon. Six ou huit heures après nous étions à Livourne. Comme Livourno est une des villes lee plus ennuyeuses qu'il y ait au monde, à peine fûmes-nous à Livourne que nous éprouvâmes le besoin de la quitter. En conséquence, nous courûmes au port pour voir s'il y avait quelque bâtiment en partance pour Porto-Ferrajo. Il n'y en avait aucun, et ce qu'il y avait de pis. c'est que l'on ne pouvait pas nous dire quand il y en aurait. Nous nous promenions donc à peu près désespérés sur le port de Livourne, lorsqu'on passant en revue les petites barques à deux rameurs qui vont chercher les passagers à bord des paquebots, le prince Napoléon s'écria : — Voyez donc cette barque, Dumas. — On'a-t-elle de particulier, mon prince? — Bon nom. — Comment s*appelle-t-elle? — Le Duc de Beichsladt. — Ah, c'est bizarre. — Oui, n'est-ce pas? — Par ma foi, monseigneur, si le roi ne m*avait pas

constitué votre Mentor, je vous proposerais* une fière folie. ■— Laquelle? *- De nous en aller à Porto-Ferrajo dans cette barque. — Parlez-vous sérieusement. — On ne peut plus sérieusement, j'ai confiance dans la fortune de César. Le prince était déjà dans la barque. — Je vous laisse la reponsabîllté de la proposition et j'en risque les conséquences, dit-il.

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

 VT0^ ;. jrr AJ k f/ M TTTT -* Cependant, monseigneur, lui âi&-j€ avec une certaine hésitation. . . -r- Vou* reculez ? -- SQi$;u)te milita dan? un bateau plat* — Vous reculez ? ^ fit le canal de Piombino à traverser, r- Vous xeculcjsl — Ma foi, non, puisqoiB j'y risque liom vie avec la vôtre; je 9Ui3 biçin traaquillis. &i vous, voua noyers on ne me fera pas de reproches. Allons, va pour 1$ Duc de MeichUadi. 6t je s^utaj à mpn toiir ^ns la barque. Pendant que nous débattions le prix avec un de$ deux r^meuriB^ l'autre. allait charcber à l'hOtel nos-nudleiB et no-' tre valet de chambre. h ccQi9 <|ue le prix fut de huit paoli par jour : nemf francs à peu près. On ne pouvs^t pa« aller au diable à n^eiUeur marché. Au reste, 1^ matelots livouroaàs na doutent de rien ; lorsque nous leur demandâmes ^'ils pouvaient n^^us conduire à rfle d'Ëlbe dan» leur coquille 4e noix : rr^ En Afrique, si c'est Ip bon plaisir de hw^ ^«aellences, répondirent-ils. Il n'en bit paus de même du valet de chambre, bon et honnête Allemand ; tant que nous fûmes dans le poii, il ne fit aucuio/ç objection, il croyait que nous allions rejoindre quelque bâtiment à l-ancre. Mais une fois quç nous eûmes dépassé le fort, qu'il n'aperçut rien 0. l'horiioin, qu'il vit nos doux matelots abattre leur tente en toile à matelas pour dresser un petit mât et à ce pâUt mal; htflser une voile, le brave Teuton commença de s'inquiéter. Cependant, comme il ne pouvait croire à notre témérité, il attendit encofre quelques instants ; mais au bout d'un quart-d'heore, foknme il n'y eut pli^s de doute pour lui, comme il reconnut que notie équipage mettait le cap sur, rile d'Elbe, il commença, en langue germanique, avec le prince, un dialogtie dont je n'entendis pas une parole, mais que, grâce à Téloquence de la pantomime, j'eusse pu traduire mot à mot. Il était évident qu'il faisait au prince de respectueux reproches sur son imprudonoe, e(que le prince essayait de le rassurer. Pendant ce temps-là je tirais des oiseaux de mer. Le prince, qui trouvait cela plus amusant que de rassurer son valet de chambre, se (hit de la partie. Notre embarcation avait cela de commode, que- lorsque nous avions tué une mouette ou un goëlaud, nous n'avions qu'à diriger en ramant la barque vers l'oiseau mort, éten* dre la main et le prendre. Nous trouvâmes tant de plaisir à cette chasse que nous ne fîmes aucune attention à un gros nuage venant de la Corse, lequel, furieux sans doute de notre distraction, signala tout à coup, sa présence par des éclairs magnifiques et par un majestueux roulement de tonnerre. —

Mon cher Dumas, dit le prince, je crois qu'il ne manquera rien à la barque de César, pas même la tempête. — Et nous axujons sur lui un avantage, monseigneur, c'est que nous sommes sur la mer, et que lui n'était que sur un fleuve. Dix minutes après notre voile était abattue, notre mât cc/bché au fond de la barque, et nous dansions comme un IxNichon de liège sur des vagues de quinze pieds de hauteur. Le prince avait un grand avantage sur moi, il fnmi^ff et avait le mal d^ mçr j deui^ préogcupatipps secpij4^ires qui- le distrayaient d« la principale. , Moi qui n'ai point le mal de mer et qui ne fume pa^, j'étais tout entier à la situation. . Nou* fûmes en danger pendant près de trois heures. Au bout de trois heures, le ciel s'écl^rc^, le vent topaba^ lancer Cujicahnée. Nous étions trempés jusqu'aiu 09. Des pieds aux genoux par l'eau de la merquenoi^a avions embarquée. ' De la pointe des cheveu:^ aux genoux par Teai^ du ciel que l'orage, savait versée sur nous avec une prodigalité qui prouvç que lorsque le ciel donne, il donne de tout cœur. La tempête -nous avait rapprochés de la terre, rien ne i](Ous était plus facile gue d'y aborder, mai§ cçite terre c'étaient les Marepiraes. Il ne s agissait pointi ^près avoir failli mourir ix)mme Léandre, d'aller mourir comme Pia dei Tolomçi. Nos matelots demjaidèreiit nos ordres. — Cela regarde son alteçse, répondis-je. — A Porto-Ferrajo, dit le prince, comme il aurait dit à un cocher de place : — Aux Cascines. Le lendemain â cinq heure's pous ^bordiou^ à PortoFerrajo . Quand j'en bqv^ U de mes mémoire^ ou idç mJ93 Y9J^r ges, je raconterai quelle ovation on fit au nevçu ^e ï^ïfir pereur, et je dirai quel souvenir les Elbois ont g^rdé de ce règne de dix mois ; mai^ jp n'écris pas mes .mémoires, je ne raconte pas me^ voyages, je fais une préface au Con^f^ de Monte-Cristo. Mais, me direz-vous, cb/er? l^çteurp, jusqu'4 présent le Canote de Monte-Cristo n'a pas grand cho^e à faire avec ce que vous nous racontez ? — Patience, cber3 lecteurs, nous y arrivons. Après avoir parcouru l'ile d'Elbe en tout sens, nous jésolumes d'aller fair.e lane partie de cb^se à la Pianosa. La Pianosa est une île plate, s'éjevant à peinç de àj^ pisds au-dessus du niveau du la mer. L'Empereur en avait f^ ^n haras. Elle abonde en lapins et en perdrix rougjBs. Malheureusement, nous ^avions oublié d'emmçner un chien. Il est vrai que tout chien, un caniche excepté, se f fusé à nous suivre sur un pareil bateau. Un bonhomme, heureux possesseur d'un roquet blanc et noir, s'offrit à porter notre carnet, moyennant deux paoli et à, nous prêter son chien par-dessus le marché. Le chien nous fit tuer une douzaine do perdrix, que le maître* porta consciencieusement. A chaque perdrix que le bonhomme

fourrait dans sa sacoche, il disait, en poussant un soupir et en jetant un coup-d'mil sur un magnifique rocher en pam de sucre qui s'élevait à deux ou trois cents mètres au-dessus de là mer. —Oh excellences I c'e^t si vous alliez ij^-bas, que vous &• riez une belle chasse I — 0^'y a-t-il donc là-bas? lui demandai-Je enfin. — Des chèvres sauvages par bandes ; Tile en est pleine. — Et comment s'appelle cette lie bienheureuse? — Elle s'appelle TIle de Monte-Cristo. Ce fut la première fois et dans cette circonstance que le nom de Monte-Cristo résonna à mion oreille. — Eh bien, diç-je ^ prince, si nows alliions A Tile de Monle-Cristp, n^^&eigneur ?

 mm» — Va pour rUe de Monte-Cristo, dit le prince. Le lendemain nous partîmes pour Tile de Monte-Cristo. Le temps était magnifique cette fois ; nous avions juste ce qu'il fallait de vent pour aller à la voile, et cette voile, secondée par les rames de nos deux matelots, nous faisait faire trois lieues à l'heure . A mesure que nous avancions, Monte-Cristo semblait sortir du sein de la mer et grandissait comme le géant Adamastor. Je n'ai jamais vu plus beau manteau d'azur que celu; que le soleil levant lui jeta sur les épaules. A onze heures du matin nous n'avions plus que trois ou quatre coups de rames à donner pour aborder au centre d'un petit port. ' Nous tenions déjà nos fusils à la main, prêts à sauter à terre— quand un des deux rameurs nous dit : — Leure excellences savent que Tlle de Monte-Cristo est en contumace. — En contumace demaudai-je, que veut dire ceci? — Cela veut dire que comme l'île est déserte et que tous les bâtiments y abordent sans patente — à quelque port que nous rentrions après avoir abordé à Monlé-Gristo nous serons forcé de faire cinq ou six jours de quarantaine. — Eh ! monseigneur, que dites-vous de cela ? — Je dis que ce garçon a bien fait de nous prévenir avant que nous n'abordions, mais qu'il eût mieux fait encore de nous prévenir avant que nous ne partions. — Monseigneur ne pense pas que cinq ou six chèvres que nous ne tuerons peut être pas, vaillent cinq ou six jours de quarantaine que ndus ferons sûrement. — Et vous? ' ^ — Moi, je n'aime pas les chèvres de passion, et j'ai la quarantaine en horreur, de sorte que si monseigneur veut... — Quoi. — Nous ferons tout simplement le tour de Tîle. — Dans quel but? — Pour relever sa position géographique, monseigneur, après quoi nous retournerons à la Piandsa. — Relevons la position géographique de l'île de MonteCristo, soit -, mais à quoi cela nous servira-t-il? — A donner en mémoire de ce voyage que j'ai l'honneur d'accomplir avec vous, le titre de Nie de MonteCrislo à quelque roman que j'écrirai plus tard. — Faisons le tour de l'ilo de Monte-Cristo, dit le prince, et envoyez moi le premier exemplaire de votre roman. Le lendemain nous étions de retour à la Pianosa, huit jours après nous rentrions à Florence. II. Vers 1843, rentré en France, je passai un traité avec MM. Bèthune et Pion pour leur faire huit volumes intitulés : IMPRB88IONS DE VOYAGE DAKS PARIS. J'avais d'abord cru faire la chose tout simplement en commençant par la barrière du Trône et en finissant par la barrière de l'Etoile, eu touchant de la main droite la barrière Clichy et de h main gauche

la barrière du Maine, lorsqu'un matin Béthune vint me dire en son nom et au nom de son associe, — qu'il entendait avoir toute autre chose qu'une promenade historique et archéologique à travers la Lulèce de César et le Paris de Philippe Auguste—qu'il entendait avoir un roman— dont le fond serait ce que je voudrais, pourvu que le fond fût intéressant, et dont les impressions de voyage dans Paris ne se^»ieD t que les détaild. Il avait la tète montée par le succès d'Eugène Sue. Comme il m'était aussi égal de faire \m roman que des impressions de voyage, je me mis à chercher une espèce d'intrigue pour le livre de MM. Béthune et Pion. J'avais depuis lontemps fait une corne, dans la Police dévoilée de Peuchet, à une anecdote d*une vingtaine de pages intitulée : le Diamant et la Vengeance. Tel que cela était, c'était tout simplement idiot ; si Ton en doute, on peut le lire. Il n'en est pas moins vrai , qu'au fond de cette huître il y avait une perle. Perle informe, perle brute, perle sans valeur aucune, et qui attendait son lapidaire. Je résolus d'appliquer aux Impressions de Voyage dans Paris l'intrigue que je tirerais de cette anecdote Je me mis, en conséquence, à ce travail de tête, qui précède toujours chez moi le travail matériel et définitif. La première intrigue était celle-ci : Un seigneur, très-riche, habitant Rome, et se nommant le comte de Monte-Cristo, rendrait un grand service à on jeune voyageur français, et, en échange de ce service, le prierait de lui servir de guide quand, à son tour, U visiterait Paris. Cette visite à Paris, ou plutôt dans Paris, aurait, pour apparence, la curiosité ; pour réalité, la vengeance. Dans ses courses à travers Paris, le comte de MonteCristo devait découvrir ses ennemis cachés, qui l'avaient condamné dans sa jeunesse à une captivité de dix ans. Sa fortune devait lui fournir ses moyens de vengeance. Je commençai l'ouvrage sur cette base, et j'en lis ainsi un volume et demi à peu près. Dans ce volume et demi étaient comprises toutes les aventures à Rome d'Albert de Morcerf et de Frantz d'Epinay jusqu'à l'arrivée du comte de Monte-Cristo à Paris. J'en étais là de mon travail lorsque j'en parlai à Maquet, avec lequel j'avais déjà travaillé en coliabOTation. Je lui racontai ce qu'il y avait déjà de fait et ce qui restait à faire. — Je crois, me dit- il, que vous passez par dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'està-dire, par-dessus ses amours avec la Catalane, par-dessuâ la trahison do Danglars et de Fernand, et par-dessus les dix années de prison avec Fabbé Faria. — Je raconterai tout cela, lui dis-je. — Vous ne pourrez pas raconter quatre ou cinq volumes, et il y a quatre ou cinq volumes là-dedans. — Vous avez peut-être raj^on, revenez donc diner avec moi

demain, nous recauserons de cela. Pendant la soirée, la nuit et la matinée, j'avais pense à son observation, et elle m'avait paru tellement juste, quelle avait prévalu sur mon idée première. Aussi, lorsque Maquet vint le lendemain, trouva-t-il l'ouvrage coupé en trois parties bien distinctes. — Mareeille, Rome, Paris. Le même soir, nous fîmes ensemble le plan des cinq premiers volumes ; de ces cinq volumes, un devait être consacré à l'exposition, trois à la captivité, et les deux derniers à l'évasion et à la récompense de la famille Morrel. Le reste, sans être fini complètement, était à peu près débrouillé. Maquet croyait m'avoir rendu simplement un service d'ami. Je tins à ce qu'il eût fait œuvre de collaborateur. Voilà comment le Comte de Monte-Cristo commencé par moi en impressions de voyage, tourna peu à peu au roman, et se trouva uni en collaboration par Maquet et moi. Et maintenant, libre à chacun de chercher au Vonitt^ ^

LEÛNTE-GBISTO. 345 mmm Monte-Cristo xme autre source que celle que j'indique ici, mais bien malin celui qui la trouvera. 10 septembre 1857. Al£x. Dumas. ■•^ lE COMTE DE MONTE-CRISTO. CHAPITRE PREMIER. l'ahrivée. Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame-de-la-Garde signala le trois-màts le Pharaon^ venaut de Smyrne, Trieste et Naples. ^ Comme d 'habitude, un pilote côtier partit aussitôt du f)ort, rasa le château d'If, et alla aborder le navire entre e cap de Morgiou et Vile de Rion. Aussitôt, coinme d'habitude encore, la plate-forme du fort Saint Jean s'était couverte de curieux : car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'aïuivèe d'un bâtiment, surtout (j[uand ce bâtiment, comme le/'Aaraonva été construit, gréé, arrimé sur les chantiers de la vieille Phocée, et appartient à un armateur de la ville. Cependant ce bâtiment s'avançait ; il avait heui*eusement franchi le détroit crue quelque secousse volcanique a creusé entre l'Ue de Galasareigne et l'Ile de Jaros ; il avait doublé Pomégue, et il s'avançait sous ses trois huniers, son grand foc et sa brigantinê, mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux^ avec cet instinct qui pressent un malheur, se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Néanmoins les experts en navigation reconnaissaient que si un accident était arrivé, ce ne pouvait être au bâtiment hii-même ; car il naviguait dans toutes les conditions d'un navire parfaitement gouverné: son ancre était en mouillage, ses haubans de eaupré décrochés ; et près du pilote qui s'apprêtait à diriger lé Pharaon par l'étroite entrée du port de Marseille était un jeune homme au geste rapide et à Yçé'û actif, qui surveillait chaque mouvement du navire et répé • tait chaque ordre du pilote. La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulièrement atteint un des spectateurs de l'esplanade de Saint-Jean, de sorte qu'il ne put attendre l'entrée du bâtiment dans le port *, il sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du Pharaon^ qu'il atteignit en face de l'anse de la Réserve. En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à côté du pilote, et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille du bâtiment. (C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ebène : il y avait dans toute sa personne cet air de calme et de résolution particuUer aux hommes habitués depuis leur enfance à lutter contre le danger. — Ah ? c'est vous, Dantès ! cria l'homme à la barque ; qu'esl-il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord ! — Un grand malheur, monsieur

Morrel ! répondit le t'eune homme, un gvand malheur, pour moi surtout : à la lauteur de Civila-Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclère. — Et le chargement? demanda vivement l'armateur. — Il est arrive à bon port, monsieur Morrel, et jv. crois que vous serez content sous ce rapport ; mais ce pauvre capitaine Leclère . . . — Qne lui est-il donc arrivé ? demanda l'armateur d'un air visiblement soulagé, que lui est-il donc arrivé, à ce brave capitaine ? — Il est mort. — Tombé à la mer ? -• Non, monsieur ; mort d'une fièvre cérébrale, au milieu d'horribles soulTrances. Puis, se retournant vers ses hommes : — Holà hé, dit-il, chacun à son poste pour le mouillage! L'équipage obéit ; au même instant, les huit ou dix matelots qui le composaient s'élancèrent les uns sur les écoutes, les autres sur les bras des vergues, tes autres aux drisses, les autres aux haUebas des focs, enflures autres aux cargues des voiles. Le jeune marin jeta un coup d'œil nonchalant sur ce commencement (de manœuvre, et, voyant que ses ordres allaient s'exécuter, il revint à son interlocuteur. — Et comment ce malheur est-il donc arrivé ? continua l'armateur, reprenant la conversation où le jeune marin l'avait quittée. — Mon Dieu ! monsieur, de la façon la plus imprévue : après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité ; au bout de vingt-quati'e heures, la fièvre le prit ; trois jours aptes, il était mort. Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose, décemment enveloppé dans un hamac, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête, à la hauteur de rile del Giglio. Nous rapportons à sa veuve sa croix d'honneur et son épée< C'était bien la peine, conti-. nua le jeune homme avec un sourire mélancolique, de faire dix ans la guerre aux Anglais pour en arriver a mourir comme tout le monde, dans son lit ! — Dame ! que voulez-vous, mpnsieur Edmond ? reprit l'armateur, qui paraissait se consoler de plus en plus, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux ; sans cela, il n'y aurait pas d'avancement ; et du moment que vous m'assurez que la . cargaison ... —- Est eu bon état, monsieur Morrel, je vous en réponds. Voici un voyage que ie vous donne le conseil de ne point escompter pour 25,000 fr. de bénéfice. Puis, comme on venait de dépasser la Tour ronde : — Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantinê ! cria le jeune marin ; faites penaud I L'ordre s'exécuta avec presque autant de promptitude que sur un bâtiment de guerre. — Amène et cargue partout ! Au dernier commandement, toutes les voiles s'abaissèrent, et le navire s'avança d'une façon presque insensible, ne marchant plus que par

l'impulsion donnéa. — Et nvaintenanl, si vous voulez monter, monsieur Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable, M. Danglars, qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous f>ouvez désirer. Quant à moi, il faut que je veille aumouilage etque je'mette le navire en deuil. L'armateur ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit un câble que lui jeta Dantès, et avec une dextérité qui eût fait honneur à un homme de mer, il gravit les échelons cloués sur le flanc rebondi du bâtiment, tandis que le jeune homme, retournant à son poste de second, cédait la conversatipn à l'individu qu'il avait annoncé sous le nom de Danglars, et qui, sortant de sa cabine, s'avançait effectivement au-devant de l'armateur. Le nouveau venu était un homme de vinçt-cinq à vingtsix ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envei s ses supérieurs, insolent envei's ses subordonnés: il eu résultait qu'outre son litre d'agent comptable, lequel est toujours un motif de répulsion pour les matelots, il était généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Ednaond Dantès au contraire en était aimé. — Eh bien, monsieur Morrel, demanda Danglars, vous savez déjà le malheur, n'est-ce pas ? — Out, oui. Pauvre capitaine Leclère ! c'était un brave et honnête homme ! répondit l'armateur. — Et un excellent marin, surtout, vieilU entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morre! et fils, ajouta Danglai*s

 — Mais, dU iWmateur, suivant àê» y«ux Daotès qui cherchait son mouillage, mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier, et voici notre ami Edmond qui fait le sien, ce me semble, en homme qui*ïi'a besoin de demander de conseils à personne. — Qui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c/ est jeune, et cela ne doute de rien. A peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement^ sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à Tîle d'Elbe au heu de revenir directement à Marseille. — Quant à prendre le commandement du navire, dit l'armateur, c'était son devoir comme second , quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort; a moins que le navire n'ait eu quelque avarie à réparer. — Le navire se portait comme je me porte, et cpmmé je désire que vous vous portiez, monsieur Morrel ; et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le ' plaisir d'aller à terre, voilà tout. — Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici. — Pardon, monsieur, dit Dantès, je suis à vous dans un instant. Puis, s'adressant à l'équipage ; — Mouille! dit-il. Aussitôt l'ancre tomba, et]jai chaîne fila avec bruit. Dantès resta à son poste, malgré la présence du pilote, jusqu'à ce que cette dernière manœuvre fût terminée ; puis alors : — Abaissez la flamme à mi-mât, mettez le pavillon en berne, croisez les vergues ! cria-t-il, — Vous voyez, dit Danglars, il se croit déjà capitaine, sur ma parole I — • Et il Test de fait, dit l'armateur. — Oui, sauf votre signature et celle de votre associé, monsieur Morrel. — Dame ! pourquoi ne le laisserions-nous pas à ce poste? dit l'armateur. Il est jeune, je le sais bien, mais il me parait tont à la chose et fort expérimenté dans son état. Un nuage passa sur le front de Danglars. — Pardon, monsieur Morel, dit Dantès en s'approchant; maintenant que le navire est mouillé, me voici à vos ordres : vous m'avez appelé, je crois ? Danglars fit un pas en arriére. — Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à nie d'Elbe? — Je l'ignore, monsieur ; c'était pour accomplir un dernier ordre dd capitaine Leclerc, qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand-maréchal Bertrand. — L'ayez-vous donc vu, Edn^pn4 ? -^Oui. ^ Le grand-maréchal? — Oui — Morrel regarda autour de lui, et tira Dantès à part. — Et comment va l'empereur? demanda-t-il vivement. — Bien, autant que j'ai pu en juger par mes yeux. — Vous avez ,doncvu l'empereur auçsi ? — Il est entré chez

le maréchal pendant que j'y étais. — r Et vous lui avez parlé? C'est-à-dire que c'est lui qui m'a parlé, monsieur, dit Dantès en souriant. — Et que vous a-t-il dit ? Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur l'épo_ t • * Tir ^^'ii— 1^ - ^ A— f't ^ • i. second, et que le bâtiment appartenait à la maison Morrel et fils. — Ah 1 ah ! dit-il, je la connais. Les Morrel sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morel qui servait dans le même régimentque moi lorsque j'étais en garnison à Valence. — C'est pardieu vrai ! s'écria Varmateur tout joyeux ; c'ètaitPolicar Morrel, mon oncle, qui est devenu capitaine. Dantès, vous dicez À mon oncle qua l'emp^aur s'«gt souvenu de lui, et vous le verrez pleureï*, le vieux grognard. Allons, allons, continua l'armateur en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, vous avez bien fait, Dantès, de suivre les instructions du capitaine Lecli^re et de vous arrêter à l'île d'Elbe, quoique si Ton savait que vous avez remis un paquet au maréchal et causé avec l'empereur, cela pourrait vous compromettre. — En quoi voulez-vous, monsieur, que cela me compromette? dit Dantès : je ne sais pas même ce que je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu. Mais, pardon, reprit Dantès, voici la santé et la douane qui nous arrivent ; vou^ pi^inettez, n'est-ce pas ? — Faites, faites, mon cher Dantès. Le jeune homme s'éloigna, et comme il s'éloignait, Danglars se rapprocha. — Eh bien ! demanda-t-il, il parait qti'il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à PQrto-Ferrajo ? — D'excellentes, mon cher monsieur Danglars. — Ah! tant nrieux, répondit celui-ci, car c'est tQVJours pénible de voir un camarade qui rie fa^t pas soq devoir. — Dantès a fait le sien, répondit larmateur, et il n'y a rien à dire. C'était le capitaine Leclère qui lui av^it ordonne cette relâche. • . , A propos du capitaine Leclère, qe vpus a-t-il pa^ remis une lettre de lui ? — Oui? — Dantès. — A moi, non. En av$it-il donc une ? — Je croyais qu'outre le paquet, le capitaine Leclère lui avait confié une lettre. — De quel paquet voulez-vous parler, Danglar$ t — Mais de celui que Dantès a déposé en passant ^ Por; to-Perrajo. — Comment savez-vous qu'il avait un paquet à dçpqserî demanda Morrel. ^ Danglars rougit. ■— Je passais devant là porte du capitaine qui était entr'ouverte, et je lui ai vu remettre cp paquet et celte lettre à Dantès. — il ne m'en a point parlé, dit Tarmateur ; mais s'il a cette lettre, il me la remettra. Danglars réfléchit un instant. — Alors, monsieur Morrd, je vous prie, dit-ii, ne parlez point de cela à Dantès ; je me serai trompé. En qe moment, le jeune nomme revenait ; Daug^rs s'-éloigna. — Eh bien ! mon cher Dantès, êtes-vous libre ? deoMuidil l'armateur. * ' ' —

Oui, monsieur. — La chose n'a pas été longue*. — Non, j'ai donné aux douaniers la liste de nos marchandises ; et quand à la consiçne, elle avait envoyé avec le pilote côtier un homme à qui j'ai remis nos pjipiers. — Alors, vous n'avez plus rien à faire ici? Dantès jeta un regard autour de lui. — Non, tout est en ordre, dit-il. -^ Vous pouvez donc alcfrs venir dîner avec nous? — Excusez-moi, monsieur Morrel, excusez-moi j je vous prié, maïs je dois ma première visite à mon père. Je n'en suis pas luoins reconnaissant de l'honneur que vous me faites. — C'est juste, Dantès, c'est juste. Je sais que vous êtes bon fils. -^ — Et, demanda Dantès avec une certaine hésitation, et il se porte bien, que vpus sachiez, mon pèref ^ —]^(ais je le crois, mon cher Edmond, quoique je pie Taie pas aperçu. — Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre. — Cela prouve au moins qu'il n'a manqué de riep pendant votre absence. Dantès sourit. •— Mon père est fier, monsieur, et e\\t-il manqué de tout, je. doute qu'il eût demandé quelqij^ chqçp à (pii que ce soifau mondé, excepté à Dieu.

LE MONTB-CRISTO. 347 — Eh bienl après cette première visite, nous comptons sur vous. — Excusef-moi encore, monsieur Morrel ; mais, après cette première visite, j'en ai une seconde qui ne me tient, pas moins au cœur. — Ah ! c'estvrai, Dan tes, j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que voire père : c'est la belle Mercedes. Daptès sourit. — Ah ! ah I dit l'armateur, cela ne m'étonne plus qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du Pharaon. Peste ! Edmond, vous n'êtes poipt à plaindre, et vous avez là une jolie maîtresse ! — Ce n'est point ma maîtresse, monsieur, dit gravement le jeune marin, c'est ma fiancée. — C'est quelquefois tout un, dit Tarmaf eur en riant. — Pas pom' nous, monsieur, répondit Dantès. — Allons, allons, mon cher Edmond, continua l'armateur, que je ne vous retienne pas ; vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres. Avez-vous besoin d'argent? — Non , monsieur ; j'ai tous mes appointements de voyage, c'est-à-dire près de trois mois de solde. — Vous êtes un garçon rangé, Edmond. — Ajoutez que j'ai itn père pauvre, monsieur Morrel. """ — Oui, oui, je sais que vous êtes un bon fils. Allez donc voir votre père : j'ai un fils aussi, et j'en voudrais fort à celui qui, après un voyage de trois mois, le retiendrait loin de moi. — Alors; vous permettez?... dit le jeune homme en saluant. — Oui, si vous n'avez rien de plus à me dire. — Non. — Le capitaine Leclère ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi ? — Il lui eût été impossible d'écrire, monsieur ; mais cela me rappelle que j'aurai un congé de quelques jours à vous demander. — Ppur vous marier? — D'abord ; puis pour aller à Paris. — Bon, bon ! vous prendrez le congé aussi long que vous voudrez, Dantès ; le temps de décharger le bâtiment nous prendra bien six semaines, et nous ne nous remettrons guère en mer avant trois mois... Seulement, dans trois mois, il faudi'a que vous soyez là. Le PKaraon^ continua l'armateur en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine. — Sans son capitaine î s'écria Dantès les yeux brillants de joie ; faites-bien attention à ce que vous dites-là, monsieur, car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur. Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du Pharaon? — Si j'étais seul, je vous tendrais la main, mon cher Dantès, et je vous dirais : c'est fait ; mais j'ai un associé, et vous savez le proverbe italien : «ÇAe a compagno a padrone. » Mais la moitié de la besogne est faite au moins, puisque sur deux voix vous en avez

déjà une*. Rapportez-vous-en à moi de vous avoir l'autre, et je ferai de mon mieux. — Oh ! monsieur Motrel, s'écria le jeune marin saisissant, les larmes aux yeux, les mains de l'armateur, monsieur Morrel, je vous remercie au nom de mon père et de Mercedes. — C'est bien, c'est bien, Edmond, il y a un Dieu au ciel pour les braves gens! Allez voir votre père, allez voir Mercedes et revenez me voir après. ^ — Mais vous ne voulez pas que je vous ramène à terre? — Non, merci ; je reste à régler mes comptes avec Danglars. Avez-vous été content de lui pendant le voyage? — C'est selon le sens que vous attachez à cette question, monsieur. Si c'est comme bon camarade, non; car je crois qu'il ne m'aime pas depuis le jour où j'ai ftu la bêtise, à la suite d'une petite querelle que nous avions eue ensemble, de lui proposer de nous arrêter dix minutes à l'île de ^^onte-Oristo pour vider cette querelle ; proposition que j'avais eu tort de lui faire, et qu'il avait eu, lui, raison de refuser. Si c'est comme bon comptable que vous me faites cette question, je crois qu'il n'y a rien à dire et Îue vous serez content de la façon dont sa besogne est lite. — Mais, demanda l'armateur, voyons, Dantès, si vou« étiez capitaine du Pharaon^ garderîez-vous Danglars avec jlaisir? — Capitaine ou second , monsieur Morrel , répondit Dantès, j'aurai toujours les plus grands égards pour ceux qui posséderont la confiance de mes armateurs ' — Allons, allons, Dantès, je vois qu'en tout point vous êtes un brave garçon. One je ne vous retienne plus ; allez, car je vois que vous êtes sur des charbons. -— J'ai donc mon congé? demanda Dantès. — Allez, vous dis-je. — Vous permettez que je prenne votre canot? — Prenez. — Au revoir, m^onsieur Morrel, et mille (ois merci. — Au revoir, mon cher Edmond, bonne chance? Le jeune marin sauta dans le canot, alla s'asseoir à la poupe, et donna l'ordre d'aborder à la Cannebière. Deux matelots se penchèrent aussitôt -sur leurs rames, et l'embarcation glissa aussi rapidement qu'il est possible de \è faire au milieu des mille narques qui obstruent l'espèce de rue étroite qui conduit, entre deux rangées de navires, de l'entrée du port au quai d'Orléans. L'armateur le suivit des yeux en souriant jusqu'au bord, le vit sauter sur les dalles du quai et se perdre aussitôt au milieu de la foule bariolée qui de cinq heures du matin à neuf heures du sair, encombre cette fameuse rue de la Cannebière, dont les Phocéens moderne» 3ont si fiers qu'ils disent avec le plus grand sérieux en monde, et avec cet accent qui donne tant de caractère àce qu'ils disent : — Si Paris avait la Cannebière, Paris serait un petit Marseille. En se retournant, l'armateur vit derrière lui Danglars, qui, en apparence, semblait

attendre ses ordres, mais qui, en réalité, suivait comme lui le jeune marin du regardf. Seulement, il y avait une grande différence dans l'expression de ce double regard qui suivait le même homme. CHAPITRE IL LE PfeHE ET LE FILS. Laissons Danglars, aux prises avec le génie de la haine, essayer de souffler contre son camarade quelque maligne supposition à l'oreille de l'armateur, et suivons Dantès, qui, après avoir parcouru la Cannebière dans toute sa longueur^ prend la rue de Noailles, entre dans une petite maison située au côté gauche des allées dé Mcilhan, monte vivement les quatre étages d'un escalier obscur, et, se retenant à la rampe d'une main, comprimant de l'autre les battements de son cœur-, s'arrête devant une porte entrebaillée qui laisse voir jusqu'au fond d'une petite chambre. Cette chambre était celle qu'habitait le père de Dantès. La nouvelle de l'arrivée du Pharaon n'était pas encore parvienne jusqu'au vieillard, qui s'occupait, monté sur une chaise, à palissader d'une main tremblante quelques capucines, mêlées de volubilis, qui montaient en grimpant le long du treillage de sa fenêtre. Tout à coup il se sentit prendre à bras le corps, et une voix bien connue s'écria derrière lui : — Mon père ! mon bon père ! Le vieillard jeta un cri et se retourna : puis, voyant son fils, il se laissa aller dans ses bras, tout tremblant et tout pâle. ' — On'as tu donc, père, s'écria le jeune homme inquiet ; serais-tu malade ? — Non, non, mon cher Edmond, mon fils, mon enfant, non : mais je ne t'attendais pas, et lu joie, le saisissement de te revoir ainsi à l'improviste. . . Ah ! mon Dieu ! il me semble que je vais mourir. — Eh bien ! remets-toi donc, père ! c'est moi, c'est bien moi ! on dit toujours que la joie ne f^it pas de mal, et voilà pourqxioi je suis entré ici sans préparation. Voyons,

 souris-moi au lieu de me regarder comme tu le fais, avec des yeux égarés. Je reviens et nous allons être heureux. — Ah ! tant mieux, garçon, reprit le vieillard; mais comment allons-^nous être heureux ! Tu ne me quittes donc plus ? Voyons, conte-moi ton bonheur. — Que le Seigneur me pardonne, dit le jeune homme, de me réjouir d'un bonheur fait avec le deuil d*uue famille, mais Dieu sait que je n'eusse pas désiré ce bonheur ; il arrive, et je n'ai pas la force de m'en affliger : le brave capitaine Leclère est mort, mon père, et il est probable que, par la protectionde monsieur Morrel, je vais avoir sa place. Comprenez-vous, mon père ? capitaine à vingt aris, avec cent louis d'appointements^, et une part dans les bénéfices! n'est-ce pas plus que ne pouvait vraiment Tespérer un pauvre matelot comme moi ? — Oui, mon fils, oui, en effet, dit le vieillard, c'est bien heureux. — Aussi, je veux que du premier argent (jue je toucherai, voub ayez uoe^ petite maison avec un j.irdin pom' {)lanter vos clématites, vos capucines et vos chèvres feuiles... Mais qu'as-tu donc, père, on dirait que tu te trouves mal ? —Patience, patience ! ce ne sera rien. £t les forces manquant au vieillard, il se renvei*saen arriére. — Voyons, voyons! dit le jeune homme, un verre de vin, mon père, cela vous raminera ; où mettez-vous votre vin ? •- Non, merci, ne cherche pas : je n'ai pas besoin, dit le vieillard essayant de retenir son fils. « — Si fait, si fait, père, indiquez- moi l'endi'oit. Et il ouvrit deux ou trois armoires — Inutile... dit le vieillard, il n'y a plus de vio. — Comment, il n'y a plus de vin ! dit en palissant à son tour Dantès» regardant alternativeme it les joues creuses et blêmes du vieillard et les arrnoiries vides ; comment, il n'y a plus de vin! auriez-vou9 manqué d'argent, mbn père ? ^ Je n'ai manqué de rien, puisque te voila, dit le u^eilr lard. — Cependant, balbutia Dantès en essuyant la sueur qui coulait dé son front, cependant, je vous avais laissé deux cents francs, il y a trois mois, en parlant. — Oui, oui, Edmond, c'est vrai ; mais tu avais oublié en paiHant une petite dette chez le voisin Caderousse ; il me 1 a rappelée, en me disant que si je ne payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morrel. Alors, tu comprends, de peur que cela te fît du tort... — Eh bien ? — Eh bien ! j'ai payé, moi. — Mais , s'écria Dantès, c'était cent quarante francs que je devais à Caderousse ! — Oui, balbutia, le vieillard. — Et vous les avez donnés sur les deux cents francs que je vous avais laissés? Le vieillard fit un signe de tète. — De sorte que vous avez vécu trois «mois avec soixante

francs ! murmiura le jeune homme. — Tu sais combien il me faut peu de chose, dit le vieillard. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, s'écria Edmond en se jetant à genoux devant le bonhomme. — Ovre fais-tu donc ? — Oh ! \pus m'avez déchiré le cœur. — ^Bah ! tè voilà, dit le vieillard en souriant, maintenant tout est oublié, car tout est bien. — Oui, me voilà, dit le jeune homme, me voilà avec un bel avenir et un peu d'argent. Tenez père, dit-il, prenez, prenez et envoyez chercher tout de suite q lelque chose. Et vida sur la table ses poches qui contenaient une douzaine de pièces d'or, cinq ou six ècus de cinq francs et de la menue monnaie. Le visage du vieux Dantès s'épanouit. — A qui cela? dit-il. — Mais, à moi!., à toi!., à nous! Prends, achète des provisions, sois heureux, demain il y en aura d'autres. — Doucement, doucement, dit le vieillard en souriant ; avec ta permission, j'userai modérément de ta bourbe : on croirait, si l'on me voyait acheter trop dj choses à la fois, que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter. — Fais comme tu voudras ; mais, avant toutes choses, prends une servante, père, je ne veux pas que tu restes seul. J'ai du café de contrebande et d'excellent tabac dans un'petit coffre de la cale, tu l'auras dès demain. Mais chut! voici quelqu'un. -- C'est Caderousse qui aura appris ton arrivée , et qui vient sans doute te faire son compliment de retour. — Bon ! encore des lèvres qui disent une chose tandis que le cœur en pense une autre! murmura Edmond ; mais, n'impor te, c'est un voisin qui nous a rendu service autrefois, qu'il soit le bienvenu. En effet, au moment où Edmond achevait la phrase à voix basse, on vit apparaître, encadrée par la porte du palier, la tête noire et barbue de Caderousse. C'était un homme de vingi-cinq à vingt-six ans ; il tenait à sa main un morceau de drap qu'en sa quaUté de tailleur il s'apprêtait à changer en un revers d'habit. — Eh ! te voilà donc revenu, Edmond ? dit il avec uu accent marseillais des plus prononcés et avec un large sourire qui découvrait ses dents blanches comme de l'ivoire. — Commç vous voyez, voisin Caderousse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit, répondit Dantès en dissimulant mal sa froideur sdtxs cette offre de service. — Merci, merci; heureusement je n'ai besoin de rien, et ce sont môme quelquefois les autres qui ont besoin de moi. — Dantès fit un mouvement. — Je ne te dis pas cela pour toi, garçon : je t'ai prêté de l'argent, tu me l'as rendu ; cela se fait entca-fcitf^^vQisins, et nous sommes quittes. *"' "' ^ . ^.^ — On n'est jamais quitte envers ceux q'iil.aous ont obligés, dit Dantès, car lorsqu'on ne leur doit plus rargent on leur doit la reconnaissance. — A quoi bon parler de cela I ce qui est passé est passe.

Parlons de ton heureux retour, garçon. J'étais donc aile comme cela sur le port pour rassortir du drap marroa, lorsque je rencontre l'ami Danglars : — Toi, à Marseille? — Eh ! oui, tout de même, me répondit-il. — Je te croyais à Smyrne ? -T- J'y pourrais être, car j'en reviens. — Et Edmond, où est-il donc, le petit? — Mais chez son père, sans doute, répondit Danglars. Et alors je suis venu, continua Caderousse, pour avoir le plaisir de serrer la main à un ami ! — Ce bon Caderousse, dit le vieillard, il nous aime tant! — Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore, attendu que les honnêtes gens sont rares ! Mais il paraît que tu reviens riche, garçon ? continua le taillem en jetant un regard ohlique sur la' poignée d'or et d'argent que Dantès avait déposée sur la table. Le jeune homme remarqua Téclair de convoitise qui illumina les yeux noirs de son voisin. — Eh ! mon Dieu ! dit il négligemment, cet argent n'est point à moi; je manifestais au père la crainte qu'il eût manqué de quelque chose en mon absence, et, pour nie rassurer, il a vidé sa bourse sur la table. Allons, père, continua Dantès, remettez cet argent dans votre tirelire ; à moins que le voisin 4Jladerousse n'en ait besoin à son tour, auquel cas il est bien à son service. — Non pas, garçon, dit Caderousse, je n'ai besoin de rien, et, Dieu merci, Télat nourrit son homnue. Garde ton argent, garde : on n'en a jamais de trop ; ce qui n'empêche pas que je ne te sois obligé de ton offre comme si j'en profitais. -- C'était de bon cœur, dit Dantès. -7 Je n'en doute pas. Eh bien ! te voilà donc au mieux avec monsieur Morrel, câlin que tu es? — Monsieur Morrel a toujours eu beaucoup de bonté pour moi, répondit Dantès. — En cecas, tu as eu tort de refuser son dîner

 — Comment, refuser son diner ? reprit le vieux Dantès ; il t'avait donc invité à dîner? — Oui, mon père, reprit Edmond en souriant de 1 ètonnement que causait à son père Texcès d'honneur dont il était Tobjet. ^, . ^ , — Et pourquoi donc as-tu refusé, fils? demanda le vieillard. — Pour revenir plus tôt près de vous, mon père, repondit le jeune homme ; j'avais hâte de vous voir. — Cela l'aura contrarié, ce bon monsieur Morrel, reprit Caderousse ; et quand on vise à être capitaine, c'est un tort que de contrarier son armatem*. —Je lui ai expliqué la cause de mon refus, reprit Dantès, et if Ta comprise, je l'espère. — Ah I c'est que pom* être capitaine, il faut un peu flatter ses patrons. — J'espère être capitaine sans cela, répondit Dantès. — Tant mieux, tant mieux 1 cela fera plaisir à tous les anciens amis, et je sais quelqu'un là-bas, derrière la citadelle de Saint-Nicolas, (jui n en sera pas fâché. — Mercedes? dit le vieillard. — Oui, mon père, reprit Dantès, et, avec voire permission, maintenant que je vous ai vu, maintenant que je sais que vous vous portez bien et que vous avez tout ce qu'il vous faut, je vous demanderai la permission d'aller faire visite aux Catalans. ^ Va, mon enfant, va, dit le vieux Dantès, et que Dieu le bénisse dans ta femme comme il m'a béni dans mon ftlsl — Sa femme l dit Caderousse *, comme vous y allez, père Dantès ! elle ne l'est pas encore, ce me semble ! Non : mais selon toute probabilité, répondit Edmond, elle ne tardera point à le devenir. — N'importe, n'importe, dit Caderousse, tu as bien fait de te dépêcher, garçon. — Pourquoi cela ? — Parce que la Mercedes est une belle fille, et que les belles filles ne manquent pas d'amoureux -, celle-là surtout, ils la suivent par douzaine. — Vraiment ! dit Edmond avec un sourire sous lequel . perçait une légère nuance d'inquiétude. — Oh ! oui, reprit Caderousse, et de beaux partis, même; mais tu comprends, tu vas être capitaine, on n'aura garde de te refuser, toi 1 . . — Ce qui veut dire, reprit Dantès avec un sourire qui dissimulait mal son inquiétude, (jue si je n'étais pas capitaine... — Eh I eh ! fit Caderousse. — Allons, allons, dit le jeune homme, j'ai meilleure opinion que vous des femmes eh général et de Mercedes en particulier, et, j'en suis convaincu, que je sois capitaine ou non, elle me restera fidèle. — Tant mieux, tant mieux ! dit Caderousse, c'e^t toujours, quand on va se marier, une bonne chose que d'avoir la foi ; mais, n'importe, crois-moi, garçon, ne perds pas de temps à aller lui annoncer ton arrivée et à lui faire part de tes espérances. — J'y vais, dit Edmond. Il embi^assa son

père, salua Caderousse d'un signe et sortit. Caderousse resta un instant encore; puis, prenant congé du vieux Dantès, il descendit à son tour et alla rejoindre Danglars, qui l'attendait au coin de la rue Seuac — Êh bien ! dit Danglars, l'as-tu vu? • —Je le quitte, dit Caderousse, — Et t'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ? — Il en a parlé comme s'il l était déjà. -- Patience ! dit Danglars, il se presse un peu trop, ce me semble I , , . — Dama! il parait que la chose Im est promise par monsieur Morrel. — De sorte qu'il est bien joyeux? — C'estA-dire qu'il en est insolent ; il m'a déjà fait ses offres de service comme si c'était un grand personnage ; il m'a proposé de me prêter de l'argent comme si c'était un banquier. — Et vous avez refusé ? — Parfaitement, quoique j'eusse bien pu accepter, attendu que c'est moi qui lui ai mis à la main les premières pièces blanches qu'il a maniées. Mais maintenant M. Dantès n'aura p us besoin de personne, il va être capitaine. — Bah ! répéta Danglars, il ne l'est pas encore. — Ma foi, ce serait bien fait qu'il ne le fdl pas, dit Caderousse, ou sans cela il n'y auraphis moyen de lui parler. — Que si nous le voulons bien, dit Danglars, il restera ce qu'il est, et peut être même deviendra moins qu'il n'est. — Que dis-tu ? — Rien, je me parle à moi-même. Et il est toujours amoureux de la belle Catalane ? — Amoureux fou. Il y est allé ; mais, ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là. — Explique-toi. — A quoi bon ? — C'est plus important qufe tu ne crois. Ta n'aimes pas Dantès, hem ? — Je n'aime pas les arrogants. — Eh bien ! alors, dis-moi ce que tu sais relativement à la Catalane. — Je ne sais rien de bien positif; seulement j'ai vu des choses qui mefont croire, comme je te l'ai dit, que le futur capitaine aura du désagrément aux environs du chemin des Vieilles-Infirmeries. — Ou'as-tu vu alors ? Voyons, dis. — Eh bien ! j'ai vu que toutes les fois que Mercedes vient en ville, elle y vient accompagnée d'un grand gaillard de Catalan à l'œil noir, à la peau rouge, très-brun, très-ardent, et qu'elle appelle mon cousin, — Ah ! vraiment, et crois-tu que ce cousin lui fasse sa iîour? — Je le suppose: que diable peut faire un grand garçon de vingt ans à une belle fille de dix-sept ? — Et tu dift que Dantès est allé aux Catalans ? ~ Il est parti devant moi. — Si nous allions du même côté, nous nous arrêterions à la Réserve, et tout en buvant un verrede vin de La Malgue chez le père Pamphile , nous attendrions des nouvelles. — Et qui nous en donnera ? — Nous serons sur la route, et nous verrons sur le visage de Dantès ce qui se sera passé. — Allons , dit Caderousse ; mais c'est toi qui paies ? — Certainement, répondit Danglars. Et tous deux s'acheminèrent d'un pas

rapide vers l'endroit indiqué. Arrivés là, ils se firent apporter une bouteille et deux verres. hpi père Pamphile venait de voir passer Dantès il n'y avait pas dix minutes. Certains (}ue Dantès était aux Catalan?, Danglars et Caderousse s'assirent sous le feuillage naissant des platanes et des sycomores, dans les branches desquel s une bande joyeuse d'oiseaux chantait un des premiers beaux jours du printemps. Alex. DUMAS. {la suite au prochain numéro.) RECUTSERIE. HISTOIRE D'UN CHIEN ET DE ONZE POULES. V. Vatrin regarda Pritchard d'un air méprisant. — Bon ! encore un Englishman I dit-il. Il faut d'abord que vous connaissiez Vatrin. Vatrin est im homme de cinq pieds six pouces, maigre

 ossefux, coupant. Il n'y a pas de buisson^ de ronces que ne taillent ses jambes, garnies de longues guêtres de cuir ; il n'y a pas de coupe dix ans que ne fende son coude, poiûtu comme une équerre. Il est sitencieuî d'habitude, comme les gens aoôoutumés aux rondes de nuit; quand il a affaire à ses gardes, qui le tiennent pour un oracle, il se contente de leur faire un signe de Tceil ou ua geste de la main : ils comprennent. Un des ornements, je dirai presque un des appendices de son visage, c'est sa pipe. Je ne sais si cette pipe a jamais eu un tuyau ; moi, je Tai toujours vue à l'état de brûle-guenle. El c'est tout simple : Vatrin fume sans cesse. Or, pour .passer dans les fourrés, il faut une pipe parti culière, une pipe qui ne dépasse pas la longueur du nez , afin que la pipe et le nez travaillent d'un eJSbrt égal au passage de la figure. A force de presser le tuyau de la pipe, les dents de Va% trin, celles qui pressent le tuyau, sç sont arrondies en haut et en bas; de sorte que ce tuyau est pris compie dans une pince, d'où il ne bouge, une fois qu'il y est enserré. La pipe de Vatrin ne quitte sa bouche que pour s'incliner gracieusement sur les bords de sa blague, et se remplir comme faisait Tamphore de la princesse Nausica à la fontaine, on l'urne de Rachel au puits. Aussitôt bourrée, la pipe de Vatrin reprend sa place dans sa pince ; le vieux garde chef tire de sa poche son briquet, sa pierre, son amadou ; — Vatrin ne donne pas dans les idées nouvelles et déàsiignelA chimique ; — puis il allume sa pipe, et jusqu'à ce qu'elle soit complètement épuisée, la fumée sort de sa bouche avec la régularité et presque avec l'abondance de la fumée d'une machine à vapeur. — Vatrin, lui dîsais-je un jour, quand vous ne pourrez plus marcher, vous n*aurez qu'à vous faire adapter deux roues, et votre tête servira de locomotive à votre corps. — Je marcherai toujoiirs, me répondit simplement Vatrin. Et Vatrin disait vrai : le Juif errant n'était pas mieux traité que lui pour la course. Il va de soi que Vatrin répond sans avoir besoin de quitter sa pipe ; sa pipe est une espèce de végétation de sa ma-* choire, un corail noir enté sur ses dents ; seulement, il parle avec une sorte de sifflement qui n'appartient qu'à lui, et qui provient du peu d'espace que les dents laissent au son pour passer. Vatrin a trois manières de saluer. Pour moi, par exemple, il se contente de lever son chapeau et de le remettre sur sa tête. Pour un supérieur, il 6te son diasean et parle son charpeau à la main. Pour un prince, il ôte son chapeau de sa tête et sa pipe de sa bouche. Oter sa pipe de sa bouche est le plus haut signe de considération que puisse donner

Vatrin. Toutefois, sa pipe ôtée, il n'en desserre pas pour cela les dents d'une Ugne ; au contraire * les deux mâchoires, n'ayant plus rien qui les sépare, se rejoignent comme sous l'impulsion d'un tessort, et, au lieu que le sifflement diminue, le sifflement augmente, le son n'ayant plus, pour passer, la petite ouverture pratiquée par le tuyau de sa pipe. Avec tout rela, ttxàë chasseur au poil et à la plume, manquant rarement son coup, tirant ïa bécassine comme vous et moi pouvons tirer le faîéan ; connaissant ses pasïêèts, sea brisées, séi^ traeeâ ; vous disant, à la première inspection, à quel sanglier vous avez affaire, si c'est une béte rousse, un tiéran, un ragot, un solitaû*e, ou un quartanier ; reconnaissant la laie du sanglier ; vous disant, à Télargissement de sa pince, si la laie est pleine ; et de combien elle est pleine ; enfin, tout ce qne la curiosité du chasseur désire savoir avant l'attaque de l'animal. Vatrin regarda donc Pritchard et dit : « Bon î encore un Engli$hmanl^ Pritchard était toisé. Vatrin n'admettait pas beaucoup plus le progrès pour les chiens que pour les briquets. Tonte la concession qu'il avait pu faire au progrès cynégétique, c'était de passer du braque national, de l'honnête braque de nos pères, giis et marron, à la chienne anglaise à deux nez, blanc et feu. Mais il n'admettait pas le pointer. Aussi fît*il tontes soirtes de difficuUés pour se charger de l'éducation de Pritchard. Il alla jusqu'à m'offrir de me donner un chien à lui, un de ces vieux serviteurs dont un chasseur ne se sépare que pour son père ou pour son fils. Je refusai : c'était Pt itchard que je voulais, et j[^ un autre. Vatrin poussa un soupir, m'offrit tra verre de vin dans le ven*e du général, et garda Pritchard. Il le garda ; pas si bien cependant, que, deux hem*e8 après, Pritchard ne fût de retour à la villa Médicis. J'ai déjà dit qu'à cette époque je n'habitais pas encore Monte-Cristo; mais j'ai oublié dédire que j'habitais la villa. Médicîs. Pritchard fut le malvenu; il reçut une volée de coups de fouet, et Michel, mon jardinier, concierge, homme de confiance, fut chargé de le reconduire chez Vatrin. Michel reconduisit Pritchard, et s'informa des détails de la tuite. Pritchard, enfermé avec les antreft chiens du garde chef, avait sauté par-dessus la palissade, et il était n&venu à la maison de son choix. La palissade avait quatre pieds ; Vatrin n'avait jamais vu de chien faire un pareil saut. Il est vrai que jamais Vatrin n'avait eu de pointer. Le lendemain, lorsqu'on ouvrit la porte de la villa Médicis, on trouva Pritchard assis sur le seuil. Pritchard reçut une seconde volée de coups de fouet, et Michel fut une seconde fois chargé de le reconduire à Vatrin. Vatrin ï^assa un vieux collier au cou de Pritchard, et mit Pritchard à la chaîne. Michel revint, m^anno-nçant cette mesure acerbe

mais nécessaire. Vatrin promettait que je ne reverraia Pritchard que lorsque son éducation serait finie. le lendemain, pendant que j'étais en train de travailler dans un petit pavillon situé au plus profond du jardin , j'entends des abois furieux. C'était Pritchard qui se battait arec nn grand chien des Pyrénées, dont venait de me faire cadeau un de mes voisins, M. Challamel. J'ai oublié, chers lecteurs, de vous parler de celui-là (le chien des Pyrénées) : vous me permettiez de revenir sur son compte dans l'un des chapitres sentants. Cet oubli, du reste, serait calculé, qu'il pourrait passer pour une adresse; car il mettrait au jour une de mes vertus prédonrinahles : le pardon des injures. Pritchard, tiré par Midiel des dente de ifouton. . ; -- on appelait le chien des Pyrénées Jfon/on^.non pas à oansé de son caractère : 1! eût été, Sous ce rapport, fort mal nommé; mais à cause de son poil blanc, fin comme de la làîne ; — Pritchard, dieais-je, tiré des dents de Mouton par Michel,

LE MONTE-CRISTO. 351 iT^ reçut une troisième volée, et fut reconduit pour la troisième fois chez Va trin. , Pritchard avait mangé son collier I Vatrin s'est demandé bien des fois comment PritcHard avait fait pour manger son collier, et jamais il n'est par- • Tenu à trouver la réponse . On enferma Pritchard dans une espèce de bûcher ; de là, à moins qu'il ne mangeât la muraille ou la poite, Pritchard ne pouvait s'enfuir. Il essaya de l'une et de l'antre, et, trouvant sans doute la porte plus digestible que la muraille, il mangea la porte, comme le père de la Captive de M. d'Arlincôurt. Mon père, en ma prison, leul à manger m'apporte. Le surlendemain, à l'heure du dîner, on vit entrer, dans la salle à manger, Pritchard, avec son plumet au vent et ses yeux moutarde, pleurant de satisfaction. Cette fois, on ne battit point Pritchard, on ne le reconduisit point. On Attendit que Vatrin arrivât, pour établir un conseil de guerre qui jugeât Pritchard déserteur pour la quatrième fois. VI. Le lendemain, je vis apparaîtra Vatrin sur les pas de Taurore. -^ Avez- vous jamais ru un guerdin ?. . . me dit-il. Vatrin avait la tête tellement montée, qu'il avait oublié de me dire bonjour ni bonsoir. — Vatrin, lui dis-je, je remarque une chose : c'est que votre brûle-gueule est beaucoup plus court qu'il ne l'a jamais été. — Je crois bien, dit Vatrin, ce guerdin de Pritchard me met dans de telles colères, que voilà trois fois que j'en écrase le tuyau de ma pipe entre mes dents, que ma femme a été obligée de l'entourer avec du ûl ; sans quoi, qu'il me ruinerait en tuyaux de pipe, ce va-nu-pieds-là ! — Entendez-vous, Pritchard, ce que Ton dit de vous? fis -je à Pritcliard assis sur le parquet. Pritchard entendait; mais sans doute ne comprenait-il pas l'importance de Taccusation, car il me regardait de son œil le plus tendre, tout en nalayant le parquet avee sa queue. — Ah I continua Vatrin, si le général avait eu un chien pareil I . . . — Ou'aurait-il fait, Vatrin? demandai-je ; nous ferons ce qu'il aurait fait. — Il aurait, dit Vatrin, il aurait. . . Puis, s'arrêtant et réôéchiwant : ' — Il n'aurait rien fait, continua- t-il; car le général, voyez-vous, c'était la bête du bon Dieu. — Eh Ken ! que ferons-nous , noos, Vatrin ? — î- Le diable m'emporte si je le sais î dit Vatrin. M'entfrt» à garder ce ^lerdin-lày il démolira la maison ; vous le rendre. . . Je ne veux cependant pas avoir le dernier avefc un chien ; c'est humiliant pour un homme, savez-vous? Vatrin avait tellement la tète montée, que, pareil au Bourgeois Gentilhomme^ qui faisait de la prose sans .s'en douter, sans s'en douter Vatrin parlait belge. Je vis qu'il était arrivé au dernier degré de

l'exaspération, et je résolus de faire une proposition conciliatrice. — Ecoutez, Vatrin Jui dis-je, je vais mettre mes souliers . de chassé et tneB guêtres. Nous allons descendre au Vésinet, nous ferons un tour sur votre garderie, et nous verrons bien à nous deux si c'est la peine qu'on s*oecupe dava&tagede ce ftierdtn-{é, comme vous l'appelés. r- Je l'appelle par son nom. Ce n'est pas Pritchard qu'il fallait rappeler : c'est Cartouche, c'est Mandrin, c'est Poulailler, c'est l'Ârtifaille I Vatrin venait de dire les noms des quatre plus grands bandits dont les histoires aventureuses eussent bercé sa jeunesse.. — Bah ! dis-je à Vatrin, continuons de l'appeler Prit-chard,' allez 1 Pritchard avait bien aussi son mérite, sans compter qu'il l'a encore. — Bon ! fit Vatrin, je dis cela parce que je n'ai pas connu Pritchard, et que je connais les autres. J'appelai Michel. -*- Michel, faites-ifaoi donner mes guetta et mes souliers de chasse ; nous allons voir au Vèrinet ce que Pritchard sait faire. — Eh bien, dit Michel, monsieur verra qu'il n*ien sera pas si mécontent qu'il croit. Michel a toujours eu un faible pour Pritchard. C'est que Michel est tant soit peu braconnier, et que Pritchard, comme on le verra plus tard, était un vrai chien de braconnier. Noiis descendîmes au Vésinet, Michel tenant' Pritchard en laisse, Vatrin et moi devisant, non pas, comme Amadis, de faits de guerre et d'amour, mais de faite de chasse. Au tournant de la descente : — Regardez donc, Michel, dis-je, comme voilà un chien qui ressemble à Pritchard. — Où donc ? — Là-bas, sur le pont, à cinq cents pas en avant de nous. — C'est ma foi vrai, dit Vatrin. — La Ressemblance parut si frappante à Michel, qu'il regarda derrière lui. Pas plus de Pritchard que sur la main. Pritchard avait coupé délicatement sa laisse avec ses incisives, et, par un détour, avait pris les devants. C'était Pritcliard qui se pavanait sur le pont du Pecq , regardant couler l'eau par les ouvertures du parapet. — Fichtra ! s'écria Michel. — Bon ! dis-je, voilà que vous parlez auvergnat, vous. Vatrin, si nous ne savons que faire de Pritchard, nous en ferons un maître de langues. — Vous en ferez un vagabond, voilà tout, dit Vatrin, et pas autre chose. Voyez-vous oi\ il va ; tenez, tenez. — Vatrin, n'incriminez pas Pritchard pour ses bonnes qualités, vous aurez, croyez-moi, assez à faire avec les mauvaises. Où il va, je vais vous le dire : il va dire bonjour à inon ami Corrége, et lui manger son déjeuner si la àei-vante n'y fait pas attention. £n effet, un instant après, Pritchard sortit de la station du Pecq, poursuivi par une femme armée d'un balai. Il tenait à la gueule une côtelette qu'il venait de prendre sur le gril. — Monsieur Dumas ! criait la femme, monsieur Dumas, arrêtez votre chien I

Nous barrâmes le passage à Pritchard. — Arrêtez I arrêtez I criait la femme. Ah l oui, autant eût valu essayer d'arrêter Borée enlevant Orithye. Pritchard passa ehtre Michel et moi comme un éclair. — Il parait, dit Michel, que le ^ueusard aime la viande saignante. — Mouton bêlant, veau saignant, porc pbtirri, dit sentencieuBement Vatrin en suivant des yeux Pritchard, qui

352 LE MONTE.43RISTO. distparut au tournant de la montée. — Eh bien, dis-je à Vatrin, vous ne savez pas encore s'il rapporte, mais vous savez déjà qu'il emporte. La femme nous avait rejoints et voulait s'obstiner à la poursuite de Pritchard. — Oh I ma bonne femme, lui dIs-je, je crois que vous perdrez votre temps ; quand vous rejoindrez Pritchard, si vous le rejoignez, il est probable que. la côtelette sera loin. — Vous croyez ? fit la femme en s'appuyant sur son balai pour reprendre haleine. — J'en suis sûr. — Alors, vous pouvez vous vanter de nourrir là un fier voleur. — Ce matin, ma bonne femme, c'est vous qui le nourrissez, et non pas moi. — C'est-à-dire... c'est moi, c'est moi... c'est M. Coirége. Eh bien, par exemple, qu'est-ce qu'il va dire, M. Corrége? — n va dire ce que disait Michel : « 11 paraît que Pritchard aime la viande saignante. • — Oui ; mais il ne sera pas content, et cela retombera sur moi. — Écoutez, je vais le prévenir que je l'emmène déjeuner à la villa Médicis. — C'esl égal, s'il continue, il lui arrivera malheur, à votre chien. . . je ne vous dis que cela, il lui arrivera malheur. Et elle étendit son balai dans la direction ot avait dispam Pritchard. Comme on le voit, rien ne manquait à la prédiction de la sorcière, pas même le balai. VII Nous étions restés sur le pont du Pecq, Vatrin, Michel et moi, les yeux fixés vers le point de l'horizon où Pritchard avait disparu ; la femme, le balai étendu vers lui et dans l'attitude de la malédiction. Si un peintre avait jamais l'idée de puiser un sujet de tableau dans la narration quç j'ai l'honneur de vous faire, je crois que c'est le point juste où nous en sommes qu'il devrait choisir. Il aurait, au premier plan, quatre personnages groupés piltoresquement; au lointain, Pritchard fuyant, sa côtelette à la gueule; — car il faudrait montrer Pritchard, pour rendre la scène compréhensible ; — enfin, au fond et fermant l'horizon, cette belle ville de Saint-Germain, bâtie en amphithéâtre et présentant tout d'abord, aux yeux du voyageur, comme ce qu'elle a de mieux à nous offrir, le pavillon où accoucha Anne d'Autriche, et la fenêtre de laquelle Louis XIII, tout radieux, montra son fils Louis XIV au peuple. Vatrin fut le premier à qui revint la parole. — Ah ! le gredin I ah! le gredin ! dit-il. — Mon cher Vatrin, lui répondis-je, je crois que notre chasse est finie pour aujourd'hui. — Pourquoi cela? dit Michel. — Mais parce que nous^ chassions avec Pritchard, et puisque nous n avons plus Pritchard... — Monsieur croit donc qu'il ne va pas revenir ? — Dame, Michel, j'en juge par moi-même ; je sais bien, moi, qu'à sa place, je ne reviendrais pas. — Monsieur ne connaît pas Pritchard.

C'est.: un effronté. — Alors, votre avis, Michel? — Allons- nous-en tout tranquillement chez M. Vatrin; mangeon3-y un morceau de pain et de fromage, et buvons-y un verre de vin, et vous verrez si, dans dix minutes, vous ne sentez pas la queue de Pritchard vous fouailler les mollets. — Ça y est-il? dit Vatrin. Justement, la femme a fait cuire un morceau de veau hier, et il y a un petit vin du Loiret — voyez-vous, c'est le pays de ma femme — il y a un petit vin du Loiret dont vous me direz des nouvelles... îe me rappelle que vqus aimez le veau. {ÉM suite au prochain numéro.) Alex. Dumas. CORRESPONDANCE. A Monsieur le rédacteur en chef du Monte^riito. Monsieur, Vous avez dû lire, comme moi, la lettre que M. OfTenbach a fait insérer dans le Figaro du 20 août, et que plusieurs journaux ont reproduite. Comme M. Oflfenbach me fait l'honneur de me nommer à propos du concours qu'il a ouvert, et dont irrappeHe Vutilitéy je prends la liberté de lui faire une simple .observation par l'entremise de votre estimable journal. Ma pièce, ainsi que celle de M. Bizet, au lieu d'être jouée immédiatement après le concours, n'a été représentée quo beaucoup plus tard, et au moment où la troupe des Bouffes allait partir pour l'Angleterre; malgré son succès, notre opérette n'a donc eu qu'un très-petit nombre de représentations. En conséquence, j'attends que M. Offenbach veuille bien reprendre le Docteur Miracle^ ou tout au moins qu'il tienne les engagements qu'il a pris relativement à la médaille et à la somme promises par lui aux deux lauréats. Lorsque M. Offenbach aura exécuté ces conditions, je serai tout prêt à reconnaître avec lui Yutiliti de son concours et à lui témoigner toute la reconnaissance qu'il sera alors en droit d'attendre de moi. i Recevez, monsieur le directeur, Tassurance de ma par «faite considération. Charles Lecocq, Uuréat du concours de t856. Paris, ce 3 septembre 1857. Lundi dernier, a eu lieu, au théâtre de l'Ambigu-Comique, la première représentation du drame de M. Xavier de Montépin, les Viveurs de Paris^ qui a obtenu un franc et légitime succès. Alex. Dumas. Alex. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacteur du MonU-Critto. Pari». — Imprimerie de E. Britee et C*, me VÎTiemie, 49.

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

I" ANNEE. N» »S. UM NUMERO, 15 CEWTIHES. JEUDI H SEPTEMBRE 1857. t rcpndarlUn ■•ni lnt«nlll«B. MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE D£ ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE PAR ALEXANDRE DUUAS, SEUL. On a^abmine A P»rla. an borean da Joni FRANCE: PMTto On«ii. . eir..-û. - Six moH. 4 m -r ■ â«.inai«. B M Angleterre. . . . ^•>igi<V^e 5K"; : : : : Un «n, 18fr.-,o. Un su, 13 SO Un MB, 13 00 Va an, IS .. te,/hM«a,àU.PelmTi«r auboreudajounud, Notr«-IMune d«« VIcCuIre». n> Il ETRANGERPUiDont Un an, Portugal. , Un an, 13 50 Un BD, 13 60 n mandat aûr la put*. CiUSERIE AVEC MES LECTEURS. Chers lecteurs, Jfl suis en retard pour vous parler de la DouveUe troupe italienne de M. I. A. Garboroglio, qui donne des représentations A la salle Ventadour. Cette troupe a pour chef réel M. Salvini, jeune homme de vingt-huit à trente ans, l'élève de Modena, nous allions dire le premier tragédien, nous nous reprenons, le premier dramatiale de l'Italie. II. Salvini est l'élève bien aimé de Modena. De son côté, M. Salvini professe une telle admiration pour ion maître, qu'il essaie de l'imiter en tous points. Ainsi M. Salvini a une voix d'un timbre admirable, qui peut parcourir la gamme dramatique avec la plus grande facilité. Eh bien, au théiUre, au lieu d'utiliser cette voix dont il pourrait faire un docile et mélodieux instrument, M. Salvini imite l'organe de Modena, orgaoe creux, sourd et usé. J'ai beaucoup va Modena en Italie, et je dois dire que je ne partage point l'admiration presque fonatique que Bea compatriotes ont pour lui. Ainsi, à notre avis, et cù que nous allons dire pour Modena peut s'appliquer à Salvifii, son élève, ainsi, à notre avis, Modena a mal compris la littérature thtâtrale de YlUilie. Nous devrions dire dramatique, mais nous allons avoir besoin tout à l'heure de ce mol pour l'opposer au mot Iragique. ' La littérature tragique de l'Italie est toute entière dans un seul homme : AlQeri. — Il représente la littérature classique. La liilérature dramalique de l'Italie est dans toute la génération moderne : dans Uanzoni, qui a fait le Comfe de Carmagmla ; dans Uai-enco. qui a fait Pia dei Tolomei ; dans DeirOngaro, qui a fait // Fomaretto de Venezia.Eux et les poètes de leur école représentent la litteratura romantique. J

 Or, de môme que Talma devançait, dans ses aspirations ' de retour vers la nature, l'apparition du théâtre moderne, de même Modena, qui peut être aujourd'hui un homme de soixante ans, se trouvait mal à l'aise dans ce cadre étroit et raide des tragédies d'Alfieri. Il essaya, le premier en Italie, commo l'avait fait Talma en France, d'introduire le drame dans la tragédie. Les trois grandes qualités du drame sont : la simplicité, la poésie, la passion. Par le inot simplicité, nous n^en tendons pas la simplicité d'action, npus entendons la simplicité du langage. Il en récite que, quand Modena a tenté d'introduire la simpÏÏe|lé et la passion dans Alfleri, il a faussé complètement l'œuvre du poète piémontais, en voulant faire entrer de force dans s^s compositions deux éléments qui n'y étaient pas. C'est un malheur pour le comédien» |e le recoonala, mais le comédien doit subir le génie du poàte ; il est son serviteur, et ce n'est qu*à force de dévoûment qu'il devimi son égal. 11 doit lui prêter son génie i lui, en tant que son génie est d'accord dans l'expression avec la composition, mais il ne doit pas chercher à introduire dans l'œuvre ce que le poète, soit par système, soit par impuissance, n'y a pas mis. C'était la grande supériorité de Talma. Talma, Qt^i j^pnyl «Itefnativenwnt QsrnAllIe, Racine, Voltaiit et Ducis péme, jouait chacun de ses honmw-là commtf chacun voffUnit être joué. Il était simple, sabre et sévèle dans CorMillf ; il était tendre, poétique, grave dans Racine; il était pompeux, dédamatenr, sratenc^enx dans Voltaire ; il était lourd, faus, inégal dans Ducis, mais cependant tragique parfois, quand Shakspeare transparaissait à travers son traducteur. L'infériorité de MM« Rachel, à notre avis, a été de ne faire aucune difiérence dans le génie des hommes qu'elle était appelée à interpréter et de jouer Corneille comme Racine, Voltaire comme M, Lebrun. Ainsi, par exemple, dans 1$$ Horaces, M«« Rachel avait fait une innovation qui était fort applaudie et que nous regardions, nous, comme un contre-sens dramatique des plus monstrueux. Au moment où Camille apprenait la mort de Curiace elle s'évanouissait. Vous figurez-vous la colère du vieux Corneille si on lui eût dit qu'après avoir écouté pendant deux cents ans cette nouvelle, en Romaine vindicative* Camille, un beau soir, allait l'écouter en femmelette nerveuse. n y avait de quoi JEaire sortir son ombre du tombeau en pleine représentation, et si elle n'en est pas sortie, c'est que le plancher du Théâtre-Français n'est point machiné pour les apparitions. Eh Jiien, à notre avis, voilà Terrenr de Modena lorsqu'il a joué en drame les

tragédies d'Alfieri. Les tragédies d'Alfieri sont des œuvres sobres, poétiques, ennuyeuses. Il faut les jouer sobrement et poétiquement. Si elles sont ennuyeaees, cela ne regarde pas le tragédien, cela regarde le poète. Essayer de leur meUre un masque sur le visage, c'est les déguiser, au lieu de les faire ennuyeuses, c'est les faire grotesques. M«« Ristori n'a point commis cette faute dans Mirra elle n'a pas joué Mirra en drame comme elle a joué la Pia eu Marie Stuart qui sont des drames. Elle l'a jouée en tragédie. Maintenant, je né irenx .|^ être injuste. Je n'ai vu M. Salvini que dans Saûl. Plusieurs de mes amis, bons juges d'habitude, mais qui n'ont pas disséqué la question ^art comme je la dissèque dans ce moment, ToQtya dans Orosmipe et m'ont dit l'avoir trouvé Uè^bem* Ils m'ont dté partïmUéremeot nn effet qui a été fort applaudi Après #vmr Migocrdé Stfi^a, Orosaane s'éloigne du cadam; daiis lalmte, ton In^now est tombé, mais est resté acofoebé à w ceinture. Le biUBoos le soit. Au bniU qtw 4tU Vétcrfb, il se letoiime et jette im cri de terreur. Nous ne loueitîBS ni ne condamnerons cet effet, qui ne nous seqibie pas tiré eepeada&t des entrailles du drame. Et, eu ef^Bt, Lekain, si beau, à ce qu'assurent toutes les tiaditianSi dans Orosmane, jouant Orosmane sans burnoua, s'aurait pas pa faire l'effet que fait M. Salvini. it y a même plus : Voltaire, qui ne savait pas que Orosmane serait joué avec un Imrnous, ne pouvait pas prévoir cet effet-là. C'est q^ï Orosmane^ en effet, ne doit pas être joué avec un burnous. Orosmane doit être joué comme le jouait Lekain, avec laeosfvm^ qil^vidt aelon imite prob^ilit^ Ipdiisé l'auteur lui-pi|ine. Oramane i|oit être joué avee un tiirbaa^ 09 mousseline e| en eai*ton, orné d'pnc ai^etle en croissanf , fvec une robe de drap garnie de fourrure, et avec un pantalon de gaze i paillette. Voilà le vrai costume d'un faux Turc. Ci vous jouez Orosmane avec un burnous, avec quoi jimereK-vous Oih^Uo ? Vous ne pouvez pas jouer Othello avec le costume d'Orosmane, ni Orosmane avec le costume d'Othello, ou alors, permettez-moi de vous le dire, vous n'avez jamais fait une étude sérfeuse de votre art. Mais j'ai vu SaUl, triste et plat spectacle, mon Dieu I — nous parlons de ro&uvre du poète. Jamais l'ennui, ce brouillard de la pensée, n'a été distribué à gouttes plus fines, plus froides et plus pénétrantes. Et cela pendant deux heures et demie. Mais, me diront les compatriotes d'Alfieri, SaUl est une tragédie politique, c'est une diatribe contre les papes. Cela m'est parfaitement égal ; quand je veu^ entendre dire du mal du pape, je vais à Londres et j'entre dans un temple protestant. D'ailleurs, politiquement parlant, nous aRons voir tout à l'heure si Samuel mérite qu'on dise tant de

mal de hti. Donnons une idée du squelette Mfiérique. Le théâtre représente le camp dé Salil. David, qui a pénétré dans le camp, se livre à VB poaologue, où il se plaint du roi qui mécoipiait ses servicesi et qui met sa tête à prix. Cette injustice de Sa4l Vexai^énd à ce point qu'il finit par oublier où il est, et q^ il orie si fort que Jonathas, le fils de Satll, arrive en disant ; — Que] bruit a frappé mon oreille?— j'entende une voix bien connue de mon cœur. Cest bien heureux que ce bruit ait été eoi^ndu f9ir un ami au lieu d'être entendu par un ennemi — qui ordinairenaent a l'oreilljj \f\en .^tce^ept ^ qjgi'ï^i fjanir

The text on this page is estimated to be only 25.36% accurate

IM MONTB-GHISTO. 355 S'il eut été entendu par un epnemi, la pièce finissait à la première scène, Jonathaa fait comprendre à David son* imprudence, et obtient de lui qu'il se cache, et qu'il ne se montre que, si le te t?« sais quoi de blan^ qu'il voit venir à lui est Micbol — Ceco : non lungi un non so çhe biançheggia. Par bonheur le je ne sais quoi de blanc est Michol, fille de Saûl, sœur de Jonathas, épouse de David. Elle entre en maudissant la nuit qui ne finit jamais, et le soleil qui, lorsqu'il revient, ne lui apporte aoeune consolation.— Jonalhas la laiMe aller [pendant quelque temps pour faire une ectoe et finit par lui dire : — David est plus prés que tu ne crois. Ce à quoi H ichol répond : -r^ Ciel, quel espoir I David s'élancant ? T^ Ton épotu est avec toi. Voilà le premiJN* acte de Bsnl ^^ ee n*esi pas compliqué, comme vous voyei, et bien malin est celui qui mettra du drame là-dedans. Passons au second. -à Nous sommes toujours dans le camp de SaU^* Saol est avec Abi^r^ son cp^fident— un mauv^ d^ûie— qp pas le confondre avec TÂbner HAtl^alie— il eat aiissi ennuyeux, mais il est moins honnête. Le. dialogue n'a pas moin^ de cent vingt-trois vers— qous les ^vons entendus à la représentation 0t comptés après. Ces cept vin^t-trois vers opt pour but d'apprendre à Abner une chose dont i] ne se doutait pas — c'est que Saûl est fou. Abner lui répond, c'est la faute de David— que David seul périsse 1 vos songes, vos tournients e(vos terreurs disparaîtront avec lui. Les deux enfants de SaUl entrent — Michol çt Jonathas. Ils essaient de persuader au roi que David est iqnocent. Abner poulient le contraire. — David parait. Son apparition est saluée par les acclamations. SAUL. - Que vois-je I MICHOL. — 0 ciel JONATHAS. — Qu'as- tu fait ? • ABNER. — Quellç audace! JONATHAS. — Ah ! mon père. SAUL. — Quel aspect afi'reux. Cest à ne pas croire, n'esta pas,' faites comme moi, lisez SaM^ acte n, scène 5. Vous n'y êtes pas forcé. C'est vrai. — Je continue. A la fin de cette scène III de Vacte 2, Saûl se réconcilie Uifo David. Le Beoond a^ n^est pas plus méohant que le premier, comme vous voyez. Passons au troisième. A la bonne heuro, voilA dee analyses où Fon ne s'embrouille pas. • • Le troisième acte est toujours dans le camp de Saûl. Abner a été mis sous les ordres de David, comme Aman ^ été obligé de conduire le cheval de Mardoobée. David lui expose son plan de bataille. ^e voi|à : —Qu'on n'entende pa^ te 9pn des tr^mpettea avant qu'il ne restç que (juatre ^ei;M:es de jo^r* lia vent impétawx d'occident souffle en ce moment, les ennemi9

qui sevo^t éblouiç par le soleil, et qui auront la poussière dans les yeux, ne ppiirront nous résister. Abner qui pourrait bien lui répondre : -^ Mais ai d'ici à ce qu'iln'y ait plus que quatreheures de jour, lèvent change, heim ? Abner se copiante de lui répondre ; «r-- Tu as raiaoo. £t il quitte David pour se tenir prôt à exéouter ee plan de bataille, bien autrement simple, pomme vous voyez, que celui du maréchal de Saxe & Fonteuoy, et que orini de Napoléon à Austerlitz. David, resté seul, est satisfait de lui. -• l'ordre de bataille, dil-il, est grand ^t bien tracé. (Munpures du lecteur.) — Pourquoi muL'murez-voua,.ébef lecteur? — Parce que çfi n'y est pa£. — Quoi ? ^ U p'y a pa3 : tordre, de bqtaUle e$t grand et bien tracé. — Bon ; — et que veut donc dire ce vew ; Asiaio è Tordio délia pugna ^l astp. — Astuto ne veut pas dire bien tracé , il vent dire astur cieux. Et bien, soit, mettons : y ordre de bataille est astucieux et grand. — Ah ! ça mais, c'est encore plus niais. — Cela ne me regarde pas, cher lecteur, la correction est de vous. Arrive Miohol. Elle est fort inquiète à la suite d'une conversation avec Abner, elle a trouvé son père tout changé à l'endroit de David. Saûl s'avance, soutenu par Jonathas. W est dans un de ses accès de folie. Au milieu' de sa folie, Vépée de David tire l'œil de Sa(ll. C'est que Tépée de David e^t tout bonnement le sabre de Goliath,— un grand gretlin de sabre, — qui a été fait pour un géant de six coudées et d'une palme. Voyez vous TefiTet que doit faire ce sabre-là au côté de David, qui n'a que trois coudées et une demi-palme ? . — Où as- tu pris ce sabre? lui demande Saûl. -^ Ce sabre, lui répond David, est celui que je conquis avee ma pauvre fronde. — Ce fer n*avait-fl pas été attaché au saint tabernacle eomme une chose sacrèe ? — - Oui, répond David, mais je l'ai demandée au prêtée. — Btleprétte? •^ Me le donna. ^ Ce prêtre était ? — Achimélec. ^ Félon, vil traître 1 où est Tautel?... 0 rage ! Scélérats, vous êtes mes ennemis, vous êtes ses ministres. Ames noires vêtues de blanc I Où soat les bourreaux ? Où est l'autel, qu'on l'anéantisse. Saûl est prêt à s'évanouir , quand David chante un hymne de guerre. Mais Saûl dit : — Pourquoi ces eris de guerre ? la vieillesse ne demande que la paix et l'oubli. — ChanlCMM la paix, dit David. Et il chante la paix. Vous voyea, chers lecteun, qn^il faut véritablement être possédé du démon pour resier brouillé avec un homme si accommodant. « Mais ce n'était pas la paix que 8aûl voulait' qu'on lu chantlt.

356 LE MONTE-CRISTO. — Que prétends-tu, David ? dit-il. Veux-tû que Satd, au milieu de sa famille^ soit plongé dans une honteuse oisiveté ? Le vaillant Sattl a-t-il cessé d'être. formidable dans les camps ? Alors David se met àxhanter les exploits de Satil. Mallieureusement, il termine son chant par ces mots : t Je suis loin du roi, je poursuis les Philistins, j'en fais un affreux carnage, et je montre que deux glaives redoutables défendent le peuple de Dieu. » Maladresse qui blesse Tamour-propre de Saûl, lequel s'écrie : — Oui donc se vante ici ? Y a-t-il dans le camp un autre glaive que le mien ? Périsse cehii quia osé le mépriser ! mcHOL. — ^Arrêtez, ô ciel ! JONATHAS.— Mon père, que faites-vous? DAVID. — ^Malheureux roi ! mcHOL.— Fuis, cher époux, nous le retenons avec peine; fuis. David trouve le conseil bon et se sauve. La toile tombe sur le troisième acte. En vérité, je ne sais pas ce que coûtait à Alfleri l'exécution poétique de ses tragédies ; mais leur composition ne devait pas lui coûter cher. Nous sommes toujours dans le camp de Saûl. Modena, qui appelle lui-même le théâtre d' Alfleri un itockfUh^ un poisson séché, un hareng saur, ne jouait, disait-il, SatU quapour ce quatrième acte. Analysons le quatrième acte. La toile n'avait aucun besoin de baisser. Saûl, qui est sorti furieux, rentre furieux ; mais s'il était resté sur le théâtre, la pièce n*était plus qu'en quatre actes, il fallait qu'elle fût qu cinq. Il est vrai qu'il rentre pour qu'on aille lui chercher David ; il eût peut-être été plus simple de lui dire : — Ne sors pas— au moment où il s'enfuyait: mais on ne s'avise pas de tout. Michol va chercher David. Saûl reste avec Jonathas. Alors recommence la scène du deuxième acte, dans la« quelle Saûl accuse David et Jonathas le disculpe. Au lieu que Michol ramène David, c'est Abner qui xamène Achimelec. Il a trouvé le grand-prêtre se glissant dans le camp. Achimelec est justement celui qui a commis le crime de remettre le glaive, Tépée, le sabre de Goliath, — lo bmndo enfin, — aux mains de David. Dans une scène de cent soixante-huit vers, Saûl reproche à Achimelec sa trahison, et finit par ordonner à Abner de le conduire à la mort. ^ Abner conduit Achimelec à la mort. Michol rentre. SAUL. —Tu viens sans David ? MICHOL. — Je n'ai pu le trouver. SAUL. -Je le trouverai, moi. MICHOL,— Il est peut-être bien loin, — 11 a fui ton courroux. SAUL.— Mon courroux a des ailes et Tatteindra* MICHOL. — 0 mon père I SAUL. — Je n'ai plus d^enfanta ; fuis loin de moi, Jonathas,—et toi, cherche et trouve David. MICHOL. — Je veux rester avec vous. SAUL. — C'est en

vain. JONATHAS.— Que je combatte loin de vous, mon père i SAUL. — yous me trahissez' tous les deux : — vous êtes des ingrats, sortez, je le veux ; sortez, je l'ordonne ! Les deux enfants sortent ; Saûl, resté seul, dit : — Je reste seul avec moi-même, — et, — malheureux roi que je suis, il n'y a que moi devant qui je ne tremble pa?. Et le quatrième acte est fini. Le cinquième commence, dans le camp toujours. Michol a enfin trouvé David et le ramène. Mais savez-vous pourquoi? vous ne vous en douteriez pas si elle ne vous le disait elle-même. — Tu ne peux rester ici ; il faut céder, il faut fuir et attendre ou que mon père change ou qu'il succombe à la vieillesse. A la place de Michol, cher lecteur, vous auriez dit la chose à David là où vous Tauriez rencontré, et vous ne reussiez pas ramené devant la tente de Saûl pour lui dire : sauve-toi. Mais cela se fait ainsi dans la tragédie. David, qui pouvait se sauver facilement d'où il était, se sauve difficilement d'où il est. Aussi dit-il en se sauvant : — Dieu puissant, rends ma course plus rapide. Et Michol, qui lui a dit de fuir, s'écrie en le voyant fuir : — Il fuit, ô ciel I Saûl entre, il est poursuivi par l'ombre de Samuel ou d' Achimelec. Je ne sais pas bien laquelle, mais ce que je sais, c*est qu'il est poursuivi par une ombre. C'est l'entrée d'Hamlei au second acte, l'entrée de l'Hamlet de Ducis, bien entendu : Alfieri ne se serait pas risqué jusqu'à imiter l'Hamlet de Shakspeare. Il demande ses armes. En ce moment, Abner arrive avec les soldats fugitifs. — Roi malheureux, où courez- vous? lui demande-t-il, cette nuit est horrible. — Pourquoi a-t-on livré bataille? s'écrie Saûl. — L'ennemi nous a surpris, nous sommes entièrement défaits. Et Saûl, qui ne veut pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, confie Michol à Abner, et, resté seul, se tue avec son brando. La toile tombe pour la cinquième fois, la pièce est finie. Ahl Maintenant, laissez-moi vous donner une idée de ce que le drame eût pu être, en suivant purement et simplement la Bible, et en prenant l'auteur du Livre des Bots pour collaborateur. Excusez-moi, chers lecteurs, si le texte m'échappe. Il est deux heures du matin, je n'ai pas de Bible sous la main et je cite de mémoire. Samuel est vieux ; il a établi ses fils comme juges sur Israël. Mais ses fils, s*écartant de l'exemple donné par leur père» étaient de mauvais juges, si bien que les anciens d'Israël se rassemblèrent, et vinrent vers Samuel à Rama. Arrivés à la maison de Samuel, ils appellent le VoyMt à grands cris et le Voyant parait sur sa terrasse. Alors le plus vieux parmi les anciens s'adressantà Sa« muel, lui dit :'

LB IIONTB-CRISTO. 3r>7 — Samuel, voici que tu es devenu vieux, et que tes fils ne marchent point dans tes voies -, établis donc sur nous pour nous juger, un roi comme en ont les autres nations. Samuel leva les yeux au ciel et dit au Seigneur ; "^ Seigneur, vous entendez ce que ces hommes dôman* dent, Seigneur, que dois-je faire? Et le Seigneur fui répondit : Obéis à la voix du peuple dans tout ce qu'il te demandera, ne comprends-tu pas qu'en te rejetant, c'est moi qu'ils rejettent. Mais proteste contre leur vœu tout en y obéissant, et dis leur comment le roi qu'ils veulent élire les traitera. Alors Samuel s'adressant aux anciens : — Malheureux, vous demandez un roi, leur dit- il, eh bien, voici comment vous traitera le roi qui régnera sur vous. Il prendra vos bcBufs pour labourer ses terres. Il prendra vos fils pour recruter ses armées. Il prendra vo6 filles pour en faire des boulangères, des parfumeuses et des cuisinières. Il prendra vos champs, vos vignes et vos oliviers et les donnera à ses serviteursAlors, vous crierez à cause du roi que vous vous serez choisi, mais le Seigneur ne vous exaucera point. Mais à toutes les observations de . Samuel, le peuple répondit : — Nous voulons un roi, nous voulons un roi. ~ Priez le Seigneur de faire descendre l'inspiration sur ma tête, dit Samuel, et au nom du Seigneur, je vous dirai qui doit être votre roi. Le peuple se met en prières, Samuel s'agenouille, se couvre la tète de son manteau et invoque Dieu. Le cantique fini, Samuel se découvre et dit : < — Celui qui est l'élu du Seigneur, est celui qui va apparaître au haut de cette montagne, et qui m'apportera un quart de sicle d'argent en me demandant des nouvelles des ànesses de son père. Et en effet, au haut de la monagne on voit apparaître un jeune pâtre de 18 à 20 ans, il est fatigué, couvert de sueur et de poussière comme on est après avoir fait une longue course. Il descend la montagne et s'avance vers la maison de Samuel ;.de son côté, Samuel va au-devant de lui. — Vieillard, dit le pâtre, peux-tu me dire ou je rencontrerai le Voyant ? — Que lui veux-tu ? demanda Samuel. — Je suis de la tribu de Benjamin, je me nomme SaUl fils de Kis, fils d'Abiel ; notre aïeul était un benjamfte. — Or, les ânesses de mon père se sont égarées; mon père m'a dit : lève-toi, prends un de nos serviteurs et va chercher nos ânesses. J'ai obéi. Nous avons franchi les montagnes d'Ephraïm, passé par le pays de Shalisea, et elles n'y étaient point. Nous avons passé par le pays de Jemini, et elles n'y étaient point. Arrive au pays de Tsuph, j'ai dit â mon serviteur : — Viens et retournons nous-en, de peur que mon père ait cessé d'être en peine des ânesses et qu'il

ne soit en peine de rous. Mais mon serviteur ma répondu : Il y. a à Rama un homme de Dieu, fort vénérable, qui sait le passé et qui prédit l'avenir : allons-y et demandons lui des nouvelles des animaux que nous avons perdus ; s'il ne peut vous en donner, au moins nous enseignera-t-il In chemin que nous devons suivre pour revenir chez ton père. Et nous sommes venus. Maintenant, vieillard, indiqueznous où est le Voyant. — Il est devant toi, dit Samuel. — Alors, voilà un quart de sicle d'argent, c'est le seul présent que je puisse faire, attendu qu'il ne me reste rien que ce q-iart de sicle, encore l'ai-je emprunté à mon serviteur . * Et Samuel prit le sicle et le montra aux anciens. Puis, se retournant vers SaUl : -— ' Ne soit pas inquiet des ânesses que tu as perdues, lui ditril, elles ont été trouvées et reconnues, de sorte qu'on les conduit à ton père. Et maintenant, ajouta-t-il, attends. Et il prit une fiole d'huile sainte, qu'il répandit sur la tétô de SatU. Puis, il le baisa et lui dit : — L'Eternel vient de te xdioisir [pour son héritier et t'a élu pour être le conducteur de son héritage. Et, se retournant vers les anciens dlsraêl : — Voici, dit- il, le roi que l'Etemel vous donne. Et c'est ainsi que Saûl, fils de Kis et de la tribu de Benmin, fut élu roi sur Israël. Que dites-vous de ce prologue, il est de Samuel et date de 1000 ans avant Jésus-Christ. Trouvez -vous qu'il y ait, de la part d'Alfieri, progrès sur Samuel. Et quand on pense que si cela ne devait pas nous mener trop loin, je vous découperais dans la Bible cinq actes de la taille de ce prologue. Voulez-vous parier, monsieur Empis — voulez- vous parier, monsieur de Larounat — voulez vous parier, monsieur Boyer? Savez-vous ce que me répondait hier soir un grand poète italien à qui je racontais la manière dont je ferais SaUl^ s'il y avait un théâtre de tragédie, de drame oud*opéra qui osât jouer SaUl, Il me répondit : — Vous avez lu la Bible , vous ? — Sans doute. — Eh bien I Alfieri ne l'avait pas lue, lui. C'est sa seule excuse. Alex. Dumas. P,*S. — Nous nous apercevons que nous avons beaucoup parlé de Modena, d'Alfieri, de SaUf^ et très peu de M. Salvini. Peut-être l'ai-je fait exprés. Je ne veux pas juger un jeune homme dans un rôle de vieillard. Je ne veux pas surtout juger un homme dont la spécialité est le drame, dans une tragédie comme SaUl. Dans notre étude sur ÏOihello nous dirons ce que nous pensons d'un artiste de mérite, mais qui, â notre avis, et. au point de vue où nous nous plaçons, fait quelquefois fausse route.

CHAPITRE XX. CE QUE M. GÉRARD TROUVA, OU PLUTOT NE TROUVA PAS EN ARRIVANT? A VANVE8.

fleslé Beau et edndatnDé à Tallure mélancolique de deux rossea éreinlécls, M. Gérard se lança danB ilne mer de conjectures. Sa première idée avait été de pousser jusque chez M. Jackal et de lui demander satisfaction de la mauvaise plaisanterie que lui avait faite ftoii agent. Mais M. Jackal avait d'habitude, lorsqu'il parlait au digne M. Gérard, un ton narquois qui mettait celui-ci si msd à son aise, que les iDstants qu'il passait avec le chef de la police dé sûreté étaient eh général les instants les plus pénibles de sa via. Puia, de quoi aurait-il l'air? d'un écolier boudeur qui vient faire au maître un rapport contre son camarade. Car, si loin que repoussât de lui lil. Gérard, ce titre de camarade appliqué a Gibassier , il n'en était pas moins obligé de s'avouer à lui-même que, pareil au rocher*de Sisyphe, plua il repouiaait ce titre loin et haut, de phia loin et de plus haut ce titre retombait sur lui. Il n avait donc point tardé à prendre la résolution de retourner à Vanves. Il avait vu M. Jackal la veille, et le moment arriverait toujours assez vite de revoir M. Jackal, chei lequel, camme le lui avait rat)pelé Gibadsier, il était forcé de se présenter deux foia la semaine. Puis une vague inquiétude lui disait que c'était à Vahves qu*il était menacé. Si spécieuses que fussent les raisons données par Gibassier, H. Gérard n'admettait pas que Gibassier se fûtiamais assez cru son ami pour se blesser aussi profondément d'un oubli des plus naturels. Quelque chose dont il n'avait pas TeipliGation restait donc caché au fond de ce mystère. Or, dans la situation où se trouvait H. Gérard, à la veille de l'exécution d'un homme qui allait payer de sa tête le crime que lui, Gérard, avait commis, tout ce qui est obscur est dangereux. Aussi désirait-il et craignait-il tout à la fois d'être de retour à Vanves. Mais les chevaux qui avaient fait le chemin de Vanves à la baiTière d'Enfer en uue heure un quart, prétextèrent naturellement de leur fatigue, et mirent ime heure et demie pour revenir de la barrière d'Enfer à Vanves. En vain l'orage menaçait de plus en plus ; en vain, malgré le Toulement du fiacre, le grondement du tonnerre arrivaii-il jusqu'à M. Gérard ; en vain à la lueur des éclaira, le paysage perdu dans les ténèbres s'iUuminait~il tout à coup d'une flamme livide, le cocher n*en donna pas un coup de fouet de plus, et les chevaux n'en firent pas un pas plus vite. Au moment où dix heures sonnaient, M. Gérard descendait devant sa maison et réglait son compte avec le cocher. M. Gérard attendit

patiemment que le cocher eût fait minutieusement son calcul et eût remis ses chevaux au pas dans la direction de Paris. Seulement alors il se retourna du côté de sa maison* Elle était perdiie dans la plus profonde obscurité. Ouoique pas un volet ne nll fermé, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre. Cela n'était pas étonnant ; il était tard ; les convives devaient être retirés, et les domestiques se tenaient probablement à l'office . Or, Toffice faisait partie des communs et donnait sur le jardin. M. Gérard monta les escaliers qui conduisaient de la rue à la porte d'entrée. A mesure qu'il montait lea^escaliers, il lui semblail; vo au milieu de Tobsourité que la porte était ouverte. Il étendit la main, la porte était ouverte en effet. C'était une bien grande imprudence aux domestiques que d'avoir, par Une pareille nuit où le ciel s'apprêtât à livrer un si violeut combat à la terre, laiasé la porte ouverte et les volets non fermés. M. Gérard se promit de les teoioer d'importance. Il entra, ferma la porte et se trouva dans les ténèbres les plus épaisses. Il s'approcha à tâtons de la porte du concierge. La porte était ouverte. M. G^ard appela le oohcierge, personne ne répondit. M. Gérard fit quelques pas* tâta du pied, trouva le premier degré de Tescalier, et levant la tête, appela le valet de rhambre. Il ne reçut pas de réponse. — Tout cela mange aux cuisines, se dit tout haut M. Gérard, comme si en de disant tout haut la eho»e, là probabilité en devenait plus gf ande« Bn ee moment, un violebt ooup detoubeiTe se fit entehdre, un éclair brilla, et M. Gérard vit que la porte du perron donnant sur le jardin était toute grande ouverte comme celle de la rue. . — Ohî ohl niurmura-t-il, que veut dire cela? on dirait d'une maiéon abandonnée. Il gagna en tâtonnant Textrémîté du vestibule, car on y voyait seulement pendant la courte durée des éclairs, et de là il aperçut dans l'ofiace une lumière qui brûlait. — Ah ! diûl, je l'avais bien pensé, mes drôles sont là. Et, tout en grommelant, il s'avança vers la cuisine. Mais sûr le seuil de Toftce il s'arrêta ; le couvert était mis comme pour le soUper des gens, toaia les gens avaient disparu. — Oh I fit M; Gérard. U se passe ici quelque chose d'étrange. ^ . , Il prit la lumière, rentra par lé Corridor de la cuisine dans la salle à manger. La salle à manger était vide. Il parcourut tout le rez-de-chaussée» Le rez-4e-chau8sée était dèdert. Du rez-de-chaussée il passa au premier. Le premier était désert comme le rez-de-chaussée. Au second. Le second était désert comme le premier . Il appela de nouveau; un silence de mort répondit seul. En passant devant une glace, M. Gérard recula d'effroi. Il avait eu peur de lui-même, tant il était pâle. Il redescendit les escaliers, lentement et en se tenant à la rampe ; fies

jambes pliaient à chaque marche. Enfin il ae retrouva dans le vestibule et s'avança sur le perron ea levant sa lumière pour regarder sur la pelouse. Mais au moment où il levait sa lumière, une bouflèe de vent passa qui éteignit la bougie. M. Gérard se retrouva dans l'obscurité. Unq terreur dont il ne pouvait pas se rendre compte, mais invincible, comme si elle eût eu sa raison d'être, s*empara de lui. Il eut un instant l'idée de remonter dans sa chambre et de s'y barricader, quand tout à coup il jeta un cri d'effroi et s*arrêta comme si ses pieds eussent été enracinés aux dalles du perron. Le ciel s'était ouvert pour donner passage à un éclair, et à la lueur de cet éclair, M. Gérard avait vu la table renversée et la nappe flottante comme un linceul. Qui avait pu renverser la table sur le gazon ? Mais peut-être M. Gérard avait-il mal vu ; Téclair avait été si rapide. Il descendit le perron marche à marche, en s'essuyant le front, et s'achemina vers la table qu'à peine distinguait* on comme une masse sans forme au milie'i de robscurité. Au moment où il étendit la main pour substituer le sens du toucher à celui de la vije, il lui sembla que la terre allait manquer sous lui. U fit vivement un bond en arriére. Au même instant, le ciel s'illumina, et M« Gérard vit à

The text on this page is estimated to be only 29.81% accurate

LB MONTR-GBlSm à5« ses pieds un trou ayant la forme d'une fosse. Quelque ehosé. de pareil à ua cri sortit de sa poitrine ; mais ce n'était pas un cri humain. C'était tout à la fois quelque chose d'épouvanté et d'épouvantable. — Mais non ! mais non ! murmura M. Gérard ; c'est impossible, je rêve ! Puis, comme Téclair qui pouvait seul l'édaircir sur la réalité tardait à briller de nouveau, il se mit à genoux. Il lui sembla (jue ses genoux entraient dans la terre frat'chemeni remuée. Il étendit la main. Son œil ne Tavait pas trompé : prés de cette terre fraîchement remuée , il y avait un trou fraîchement creusé. Ses dents claquèrent de terreur. — Oh ! dit-il, je suis perdu ; en mon absence on a découvert la fosse, on l'a creusée !... n étendit la main dans toute sa longueur sans en pouvoir sentir le fond . — Et Ton à enlevé le cadavre! s'écria- t-il. Puis il se mit à lui-même la main sur la bouche conune pour s'empêcher de parler. Et à travers ses doigts sa voix comprimée fit entendre comme uo lugubre sanglottement. Il se redressa sur ses pieds en murmurant : — Que faire, mon Dieu, que faire ! Il ne pouvait s'empêcher de parler haut. — Fuir, fuir, fuir ! balbutia-t-il. Puis, éperdu, haletant, trempé de sueur, il s'élança de-^ vant lui sans savoir où il allait. Au bout de dix pas,,il trébucha sur un otne^ qu'il ne I>ouvait voir dans Tobscurité, et dix pas plus loin il rouU ui-même à terre. Quel(}ue chose comme un grpgnementse fit entendre. M. Gérard, qui déjà s'était relevé et qui alkit continuer de fuir, s'arrêta court. Ce grognement, c'était la plainte d*un homme. Il y avait un homme là, qui était-il? qu'y faisait-il ? Du moment où un honune était là, c'était un ennemi. Le premier mouvement de M. Gérard fut de i»e débarrasser de cet homme. Il chercha sur lui une arme quelconque. Il n'en avait point. L'appentis aux outils de jardinage était là. M. Gérard s'y élança d'un bond, s'arma d'une bêche, et revint sur l'homme,* terrible conune Gain prêt à tuer Abel. Un éclair le guida» L'esprit complètement perdu, il leva sa bêche. ~ C'est cela, mon bon monsieur Gérard, dit ime voix avinée, chassez-les, ces coquines de mouches. M. Gérard s'arrêta court. La voix dénotait l'ébriété la plus complète. — Oh I fit M. Gérard, c'est un malheureux qui est ivremort I Et il laissa retomber sa bêche. —Imaginez-vous ces gueux de Tiu*cs, dit l'homme en se soulevant sur un genou et en s'accrochant aux habits de M. Gérard, frissonnant des pieds à'ia tête, Ûgurez-vous que pour un mauvais çamin de dix ans que j'ai tué, et encore je n*en suis pas bien sûr, imagine^vous qu^ils m'ont enterré

vivant, qu'ils m'ont frotté de miel et qu'ils me font manger par leurs coquines de mouches. Heuieujsement que vous êtes arrivé là, mon bon monsieur Gérard, continua l'ivrogne, qui embrouillait la réalité avec le rêve. Heureusement que vous êtes venu là avec votre bêche, et que vous m'avez tiré de ma fosse, ah ! m'en voilà donc enfin dehors ; morbleu ! ce n'est pas sans peine. Monsieur Gérard, mon bon monsieur Gérard, mon honnête monsieur Gérard, je vivrais cent ans oue je n'ov^lierais jamais le service que vous m'avez rendu. Au milieu de ces oscillations incessantes et de ce langage aviné, M. Gérard reconnut l'un de ses convives. C'était l'agriculteur. Que savait-il? Qu'avaitr-il vu ? De quoi pouvait-il se souvenir? La vie umi éniUté dt& fiilsérable était l&^AèOaûÉ. -* Ah çà ! denumda ragriculteut, otf dIaMé sont doïlé les antres? — i% fcfmîe demande ? dit M. Gérarfl. ' ^ Nott pi»,'!^teè excuse, insista Tagricuîteur,. c'est riiôi qui vous le àefmmée à vous. Où sont-ifs ? — Vous devez le savoir. Voyons, lâchez de rappeler icos souvenins, qu'avez-voud fait depuis riion départ? "-^•**i -*- le Vous l'ai dit, honnête monsieur Gérard, j*ai été mangé par les mouches. — Hais avant d'être mangé par les mouchés, ne vôt» smivmeft- vous de rien ? — Il parait que j'avais tué un enfant. M. Gérard (Chancela, il se sentit prêt à défaillir. — Voyons, dit l'ivrogne, est-ce vous ou moi qui ne Mût' pat M tenir sur ses jambes ? — C'est vous, dit M. Gérard, mais soyez tranquille, je vais' Vous donner mon bras pour sortir quand vous maurex raoonté ee <jul s'est passé aprè^ mon départ. — Ah oui, c'est vrttl, dit l'agriculteur, je me rappelle» attendez donc,* on est vend vous chercher de la part de M; Jackal pour aller voir Couper le cou de cet infâme M* Barranti. [i-2. Oui, dit Gérard en faisant un effort suprême pour tii» qtÉ^îqpOLe chose de cette brute ; mais après mon départ? — Après votre départ? Attendez, attendez, attendez donc, ah I il. est venu, le jeune homme que vous avez envoyé. • — Moi, fit Gérard, s'accrochant i ce fil, J'ai envoyé un jaune homme ? • — Oui, un beau garçon à cheveux noirs, cravate blanche, habit noir, mis comme un notaire, encore miaiixmis. -Etiléltltltseul? — Je n'ai pas dit cela, qu'il était seul ; il était avec un chien : en voilà un enragé chien. C'est en ce momentrlà que je me suis sauvé, mais la terre tremblait, tant le damné chien la grattait. — Où cela? demanda M. Gérard. — Sous là table, fit l'agriculteur ; alors, comme la terre tremblait, je suis tombé. C'est alors que j ai commencé à être mangé par les mouches. -- Et vous ne vous souvenez de rien autre chose ? demanda M. Gérard avec anxiété. *— D'autre chose? vous croyez qu'on peut se souvenir de quelque chose quand les mouches

vous mangent î ah 1 vous êtes bon là, vous ! -— Voyons, dit M. Gérard presque suppliant, tâchez de vous souvenir, mon bon ami. L'ivrogne se mit à chercher, tout en comptant sur ses doigts. —•Non, dit-il, c'est bien cela : M. Sarranli, M. Jackal, le jeune homme noir à la cravate blanche, le chien Brésil. — Brésil ! Brésil I s'écria M. Gérard en sautant à la gorge de l'agriculteur. Vous dites t^ue le chien s'appelait BrésiJl — Mais faites donc attention à ce que vous faites, vous vous m*étranglez. A la garde ! à la garde f ' — Malheureux I malheureux! cria M. Gérard en tombant à genoux. Ne criez pas I ne criez pas ! — Mais alors, laissez-moi, lâchez-moi, je veux m'en aller. — Oui, oui, allez-vous-en, dit M. Gérard, je vais vous reconduire. — A la bonne heure ! dit l'ivrogne. Ah ! ça mais, vous êtes donc ivre ? — Comment cela? — Vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes. C'était vrai : au lieu de soutenir l'agriculteur, c'était M. Gérard qui eût eu besoin d'être soutenu. Avec des efforts et des angoisses effroyables, M. Gérard arriva à traîner l'agriculteur de Vautre côté de la rue, mais il ne fut tranquille que lorsqu'il l'eut vu s'éloigner, bronchant à chaque pas, mais cependant demeurant debout, et balbutiant à chaque oscillation : — Maudites mouches ! Puis, sa voix lorsque l'ivrogne se fut perdu dans t'êbsearilé, ^ue se fut éteinte dans 1 éloignement, M. Gérard rerin

360 JLB M0NT£-(mi8lO. à sa maison coinine la première fois, il referma derrière lui la porte de la rue, puis, aguerri peu à peu par les émotions successives et croissantes qu'il avait éprouvées depuis sa première découverte, il marcha vers la fosse, et, Suisant son courage dans un dernier espoir, il descendit ans le trbu, tâta de tous côtes avec ses mains. Ce Trou était vide au toucher. Un éclair qui brilla, accompagné d'un coup de tonnerre terrible et de larges gouttes de pluie, lui montra qu'il était vide aussi à la vue. M. Gérard n'entendit pas le tonnerre, ne sentit pas la pluie, et ne vit que la fosse béante qui avait lâché sa proie. Il s'assit sur le bord, les pieds pendants dans le trou, comme lé fossoyeur d!HnmleL Il croisa les bras, courba la téta et essaya de juger, d'apprécier sa situation. Ainsi, pendant cette absence de deux heures qui avait pour prétexte une plaisanterie frivole, venaient de s'envoler ses plus clièrps espérances de repos et de tranquillité ; de toutes les tortures qu'il avait subies pour cacher son ciîme, il ne lui restait, nous ne dirons pas que le remords, mais que le souvenir d'avoir ete assassin et la crainte de monter sur l'echafaud , et à quel moment la catastrophe eclalait-elle ? Au moment où il se croyait arrive au laite des honneurs, à l'apogée de l'ambition. Le malin, en pensée, il se voyait assis sur son banc de la Chaml)re des députés; le soir, les pieds pendants dans cette fosse, il se voyait assis sur le banc de la Cour d'assises, coudoyant un gendarme de chaque bras et courbant ht tête pour échapper aux regards railleurs de cette foule qui, à toute force, voulait voir M. Gérard, l honnête ^ homme. Puis, dans le lointain, au milieu d'une place, dominée par un édifice aux clochetons aigus, s'elevant au milieu de la foule, les deux bras pouges ei hideux de la terrible machine qui poursuit les assassins dans leurs songes. Par bonheur, c'était un homme rudement trempé que ce philanthrope de Vanves, comme on T^ vu tout à l'heure, lorsqu'il a levé sa bêche sur l'agriculteur. Il n'eût pas recula devant un second assassinat pour se tirer du premier ; mais il ne nous tombe pas tous les jours sous la main quelqu'un à assassiner, pour nous tirer d'afifaire. El il eut beau chercher, il lui fallut trouver un moyen de se tirer d'afifaire sans un nouveau crime. Il y en avait, non pas un, mais deux. Fuir, fuir en toute hâte, fuir sans regarder en arrière, fuir sans dire adieu à j.ersonne, — comme avaient fui les convives, comme avaient fui les domestiques; — ne s'arrêter qu'à vingt lieues, quand le cheval crèverait, en prendre un autre, en changer à cl?aque poste, passer le détroit, passer la mer, ne s'arrêter qu'en Amérique.

• • Oui, mais comment faire cela sans passeport V A la première poste, le maître de poste refuserait un cheval et enverrait chercher la gendarmerie. Le second moyen était plus prudent. C'était d'aller trouver M. Jackal, de lui raconter l'afTaire et de lui demander conseil. Onze heures sonnaient. Avec un cheval bon coureur, — et M. Gérard avait deux bons coureurs dans son écurie — on pouvait être à onze heures et demie dans la cour de la Préfecture. Décidément, c'était là le meillour moyen. M. Gérard se releva, courut à Tecurie, sella lui-même le meilleur de ses deux chevaux, le fit sortir par la porte des communs, referma soigneusement cette porte, sauta en selle avec Tagilité d'un jeune homme, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et partant sans chapeau, sans s'inquiéter du vent et de la pluie qui fouettaient son crâne nu, il prit à fond de train le chemin de Paris. Laissons l'assassin chevauchant au triple galop, et suivous Salvator, qui emporte en triomphe les ossements de la victime. LE COMTE DE MONTE CWSTO. CHAPITRE, m. LES CATALANS. Alexandre Dumas. {La suite au prochain numéro.) A cent pas de l'endroit où les deux amis, les regards à l'horizon et l'oreille au guet, sablaient le vin pétillant de La Malgue, s'élevait, derrière une butte nue et rongée par le soleil et le mistral, le village des Catalans. Un jour, une colonie mystérieuse partit de TEspagne et vint "aborder à la langue de terre où elle est encore aujourd'hui. Elle arrivait on ne savait d'où, et parlait une langue inconnue. Un des chefs, qui entendait le^rdvençal, demanda à la commune de Marseille de leur donner ice promontoire nu et aride sur lequel ils venaient, comme les matelots antiques, de tirer leurs bâtiments. La demande lui fut accordée, et trois mois après, autour des douze ou quinze grands canots qui avaient amené ces bohémiens de la mer, un petit village s'élevait. Ce village, construit. d'une façon bizarre et pittoresque, moitié maure, moitié espagnol, est celui que 1 on voit encore aujourd'hui habité par les descendants de ces hommes, qui parlent la langue de leurs pères. Depuis trois ou quatre siècles, ils sont demeurés ndèles à ce petit pro monloire, sur lequel ils s'étaient abattus pareils à une bande d'oiseaux-de mer, sans se mêler en rien à la population marseillaise, se mariant entre eux et ayant conservé les mœurs et le costume de leur mère-patrie comme ils en ont conservé le langage. Il faut que nos lecteurs nous suivent à travers l'unique rue de ce petit village, et entrent avec nous dans une de ces maisons auxquelles le soleil a donné au dehors cette belle couleur feuille morte particulière aux monuments du pays, et au dedans une couche de badigeon, cette , teinte blanche qui forme le seul

ornement des posadas es papnoles. Une belle jeune fille aux cheveux noirs comme le jais, aux yeux veloutés comme ceux de la gazelle, se tenait debout et adossée à une cloison, et froissait entre ses doigts effilés et d'un dessin antique une bruyère innocente dont elle arrachait les fleurs, et dont les débris jonchaient déjà le s .1 ; en outre, ses bras nus jusqu'au coude, ses bras bninis, mais qui semblaient modèles sur ceux dç la Vénus d'Arles , frémissaient d'une sorte d'impatience fébrile, et elle frappait la terre de son pied souple et cambré, de sorte que l'on entrevoyait la forme pure, fière et hardie de sa jambe emprisonnée dans un bas de coton rouge à coins gris et bleus. A trois pas d'elle, assis sur une chaise qu'il balançait d'un mouvement saccadé, appuyant son coude à un vieux meuble vermoulu, un grand garçon de vingt à vingt-deux ans la regardait d'un air où se combattaient l'inquiétude et le dépit ; ses yeux interrogeaient, mais le regard ferme et fixe de la jeune fille dominait son interlocuteur. — Voyons, Mercedes, disait le jeune homme, voici Pâques qui va revenir, (fest le moment de faire une noce, repondez-moi ! — Je vous ai répondu cent fois, Fernand, et il faut en vérité que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger si obstinément. — EhbienI répétez-le encore, je vous en supplie, répétez-le encore pour que j'arrive a le croire. Dites-moi pour la centième fois que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère ; faites-moi bien cgmprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercedes, et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie ! — Ce n'est pas moi du moins qui vous ai jamais encouraçré dans cet espoir, Fernand, repondit Mercedes; vous n'avez pas une seule coquetterie à me reprocher à votre égard. Je vous ai toujours dit : Je vous aime comme un frtre, mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette

LE MONTE-CRISTO. 361 amitié fraternelle, caï mon cœur est à un autre. Vous aije toujours dit cela, Fernand? — Oui, je le Bais bien, Mercedes, répondit le jeune homme ; oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel m^te de la franchise ; mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une la loi sacrée de se marier entre euxt — Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi, c'est une habitude, voilà toutr et, croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur. Vous étez tombé à la conscription, Fernand; la liberté qu'on vous laisse, c'est une simple tolérance ; d'un moment à l'autre vous pouvez être appelé sous les drapeaux. Une fois soldat, que ferez- vous de moi, c'est-à-dire d'une pauvre fille orpheline, triste, sans fortune, possédant pour tout bien une ca»bane presque en ruines,»où pendent quelques filets usés, misérable héritage laissé par mon père à ma mère et par ma mère à moi? Depuis un an qu'elle- est morte, cette I)auvre mère, songez donc, Fernand, que je vis presque de a charité publique I Quelquefois vous feignez que je vous suis utile, et cela pour avoir le droit de partager votre pèche avec moi ; et j'accepte, Fernand, parce que vous êtes le fils d'un frère de mon père, parce que nous avons été élevés ensemble, et plus encore parce que, par dessus tout, cela vous ferait trop de peine si je vous refusais. Mais je sens bien que ce poisson que je vais vendre et dont ^e tire l'argent avec lequel j'achète le chanvre que je file, je sens bien, Fernand, que c'est une charité. — Et qu'importe, Mercedes, si pauvre et si isolée que vous êtes, vous me convenez mieux ainsi que la fille du plus riche armateur ou du plus riche banquier de Marseille I A nous autres, que nous faut-il? Une honnête femm*» et une bonne ménagère. Où trouverais-je mieux que vous sous ces deux rapports ? — Fernand, répondit Mercedes en secouant la tête, on devient mauvaise ménagère, et on ne peut répondre de rester honnête femme lorsqu'on aime un autre homme que son mari. Contentez -vous de mou amitié, car, je vous le repète, c'est tout ce que je puis vous promettre, et je ne promets que ce que je suis sûre de pouvoir donner. — Oui, je comprends^ dit Fernand ; vous supportez patiemment votre misère, mais vous avez penr de la mienne. Eh bien I Mercedes, aimé de vous, je tenterais la fortune; vous me porterez bonheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir ; je puis moi-même devenir marchand ! — Vous ne pouvez rien tenter de tout cela, Fernand ; vous êtes soldat, et si vous restez aux Catalans, c'est parce qu'il n'y a pas de guerre. Demeurez donc pêcheur : ne faites point de rêves qui vous feraient paraître la réalité

plus terrible encore, et contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose. — Eh bien I vous avez raison, Mercedes, je serai marin ; j'aurai au lieu du costume Je nos pères, que vous méprisez, un chapeau verni, une chemise rayée et une veste bleue avec des ancres sur les boutons. N'est-ce point ainsi qu'il faut être habillé pour vous plaire? — Que voulez-vous dire ? demanda Mercedes en lançant un regard impérieux, que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas. — Je veux dire, Mercedes, que vous n'êtes si dure et si cruelle pour moi que parce que vous attendez quelqu'un qui est ainsi vêtu. Mais celui que vous attendez est inconstant peut-être, et, s'il ne l'est pas, la mer l'est pour lui. — Feinand I s'écria Mercedes, je vous croyais bon et je me trompais ! Fernand, vous êtes un mauvais cœur d'appeler à l'aide de votre jalousie les colères de Dieu ! Eh bien! oui, je ne m'en cache pas, j'attends et j'aime celui que voua dites, et s'il ne revient pas, au heu d'accuser cette inconstance que vous invoquez, vous, je dirai qu'il est mort en m'aimant. Lé jeune Catalan fit un geste de rage. — Je vous comprends, Fernand : vous vous en prendrez à lui de ce que je ne vous aime pas ; vous croiserez votre couteau catalan contre son poignard. A quoi cela vous avancerâ-t-il ? A perdre mon amitié si vous êtes vaincu, à ▼oiTmon amitié se changer en haine si vous êtes vainqueur, Croyez-moi, chercher querelle i un homme est un mauvais moyen de plaire à la femme qui aime cet homme. Non, Fernaud, vous ne vous laisserez point aller ainsi à vos mauvaises pensées. Ne pouvant m'avoir pour femme, vous vous contenterez de m avoir pour amie et pour sœur; et d'ailleurs, ajouta-t-elle les yeux troublés et mouillés de larmes, attendez, attendez, Fernand, vous l'avez dit tout à l'heure, la mer est perfide, et il y a déjà quatre mois quM est parti, el depuis quatre mois j'ai compté bien des tempêtes ! Fernand demeura impassible ; il ne chprcha pas à essuyer les larmes qui roulaient sur les joues de Mercedes ; et cependant pour chacune de ces larmes il eût donné un verre de son sang ; mais ces larmes coulaient pour un autre. Il se leva, fit un tour dans la cabane et revint s'arrêter devant Mercedes, l'œil sombre et les poings crispés. — Voyons, Mercedes, dit-il, répondez encore une fois, est-ce bien résolu ? — J'aime Edmond Dantès, dit froidement la jeune fille, et nul autre que Edmond Dantès ne sera mon époux. — Et vous l'aimerez toujours ? — Tant que je vivrai. Fernand baissa la tête comme un homme découragé, poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement; puis, tout à coup relevant le front, les dents serrées et les narines entr'ouvertes. — - Mais s'il est mort ? dit il. — S'il est mort, je mourrai. —

Mais s'il vous oublie? —Mercedes ! cria une voix joyeuse en dehors de la mai son, Mercedes ! — Ah ! s'écria la jeune fille en rougissant de joie et en bondissant d'amour, tu vois bien qu'ilne m'a pas oubliée, puisque le voilà ! Et elle s'élança vers la jorte qu'elle ouvrit en s'écriant : — A moi, Edmond ! me voici. Fernand, pâle et frémissant, recula en arrière, comme fait un voyageur à la vue d'un serpent, et, rencontrant sa chaise, il y retomba assis. Edmond et Mercedes élaienj dans les bras l'un de l'autre. Le soleil ardent de Marseille, qui pénétrait à travers l'ouverture de la porte, les inondait d'un flot de lumière. D'abord ils ne virent rien de ce qui les entourait. Un immense bonheur les isolait du monde, et ils ne parlaient que par ces mots entrecoupés qui sont les élans d'une joie si vive qu'ils semblent l'expression de la douleur. Tout à coup Edmond aperçut la figure sombre de Fernand, qui se dessinait dans l'ombre, pâle et menaçante : par un mouvement dont il ne se rendit pas compte lui-même, le jeune Catalan tenait la main sur le couteau passé à sa ceinture. — Ah I pardon, dit Dantès en fronçant le sourcil à son tour, je n'avais pas remarqué que nous étions trois. Puis se tournant vers Mercedes : — Qui est ce monsieur? demanda-t-il. — Monsieur sera votre meilleur ami, Dantès, car c'est mon ami à moi, c'est mon cousin, c'est mon frère, c'est Fernand; c'est à-dire l'homme qu'après vous, Edmond, j'aime le plus au monde ; ne le reconnaissez-vous pas ? — Ah ! si fait, dit Edmond, et sans abandonner Mercedes, dont il tenait la main serrée dans une des siennes, il tendit avec un mouvement de cordialité son autre main au Catalan. Maib Fernand, loin de répondre à ce geste amical, resta muet et immobile comme une statue. Alors Edmond promena son regard investigateur de Meicédèsémue et tremblante à Fernand sombre et menaçant. ', Ce seul regard lui apprit tout. La colère monta à son front. — Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous,* Mercedes, pour y trouver un ennemi. — Un ennemi , s'écria Mercedes avec un regard de courroux à l'adresse de son cousin ; un ennemi chez moi, dis-tu, Edmond ! Si je croyais cela, je te prendrais sons

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

362 LE MOJNTE-QBJttTO le hre^ et je m'en irate àliârMiUe, quittiliit là màisos poitf n'y plue jamais rentrer. L'œil de Fernand laaça un éclair. — El s'il ('arrivait malheur, mon Edmond, eontinoa'telle avec ce même flegme implacable qui prouvait à Ferlumd que la jeune fille avait lu jusqu'au plus profond de sa sinistre pensée, s'il ^arrivait malheur, je monterais sur le cap de Morgiou, et Je me jetterais sur les rochers la tète la première. Fernand devint affreusement pâle. — Mais tu t'es trompé, Edmond, poursuivit-elle, tu n'as point d'entiemis ici ; il n'y a que Fernand, mon frère, qui va te serrer la main comme à un ami dévoué. Et à ces mots la jeune fille fixa son regard impérieux sur le Catalan, qui, comme s'il eût été fasciné par ce regard, s'approcha lentement d'Edmond et lui tendit la main. Sa haine, pareille 4 une vague impuissante, quoique furieuse, venait se briser contre l'ascendant que cette femme exerçait sur lui. Mais à peine eut-il touché la main d'Edmond qu'il sentit qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait faire, et qu'il s'élança hors de la maison. — Oh ! s'écria-t-il en courant comme un insensé et en noyant ses mains dans ses cheveux, oh ! qui me délivrera donc de cet homme ? Malheur à moi I malheur à moi 1 — Eh I le Catalan , eh I Fernand, où cours- tu? dit une voix. Le jeune homme s'afréta toat court, regarda autour de lui, et aperçut Gaderousse attablé avec Danglars sous un berceau de feuillage. — Ehl dit Caderousse, pourquoi ne viens-tu pas? Estu donc si pressé que tu n'aies pas le temps de aire bonjour aux amis ? — Surtout quand ils ont encore une bouteille presque pleine devant eux, ajouta Danglars. Fernand regarda les deux nommes d'un air hébété, et ne répondit rien. — - Il me semble tout penaud, dit Danglars poussant du genou Caderousse : est-ce que nous nous serions trompés, et qu'au contraire de ce que nous avions prévu, Dan tés triompherait ? — Dame 1 il faut voir, dit Caderousse ; et se retournant vers le jeune homme : Bh bien ! voyons, le Catalan, te décides-tu? dit-il. Fernand essuya la sueur qui ruisselait de son front et entra lentement sous la tonnelle, dont l'ombrage sembla rendre un peu de calme à ses sens, et la fraîcheur, un peu de bien-être à son corps épuisé. — Bonjour, dit-il, vous m'avez appelé, n'est-ce pas ? Et il tomba plutôt qu*il ne s'assit sur un des sièges qui entouraient la table . — Je t'ai appelé parce que tu courais comme un fou et que j'ai eu peur que tu n'allasses te jeter à la mer, dit en riant Caderousse. Que diable, (juand on a des amis, c'est non-seulement pour leur offlir un verre de vin , mais

encore pour les empêcher de boire trois ou quatre pintes d'eau ! Fernand poussa un rugissement qui ressemblait â un sanglot, et laissa tomber sa tête sur ses deux poignets po* ses en croix sur la table. — Eh bien! veux -tu que je te dise, Fernand, reprit Caderousse entamant l'entretien avec cette frutalité gros- sièi'e des gens du peuple auxquels la curiosité fait oublier toute diplomatie; eh bien! tuasTair d'un amant déconfit î Et il accompagna cette plaisanterie d'un gros rire. — Bah! répondit Danglars, un garçon taillé comme celui-là n*est pas fait pour être malheureux en amour ; tu te moques, Caderousse. — Non pas, reprit celui-ci ; écoute plutôt comme il soupire. Allons, allons, Fernand; dit Caderousse, lève le nez et réponds - nous : ce n'est pas aimable de ne pas répondre aux amis qui nous demandent des nouvelles de notre santé. — Ma santé va bien, dit Fernand crispant ses poings, mais saas lever la tète. ■^ Ah I vois-Ui, Danglars, dit Gaderou#$e es faisant tî» gne de Tmil à son ami, voici la chose : Fanaandi aue tu vois, et qui est un boa et brave Catalan, un des mdllears pécheurs de Marseille, est amoureux d'une belle fille 4i«i*oii appelle Mercedes ; mais malheureusement il paiAlt qoe la belle fille de son côté est amoureuse du second du Pka* raon ; et comme le Pharaon est entré aujourd'hui dans le port, tu comprends ? — Non, je né comprends pas, dit Danglars. — Le pauvre Fernand aura reçu son congé, continua Caderousse. — Eh bien, après ? dit Fernand relevant la tête et regardant Gaderousse en homme qui cherche quelqu'un sur qui ttiie tomber sa colère ; Mercedes ce dépend de per* sonne, n'est*ce pas ? et elle est bien libre d'aimer qui elle veut ? — Ah 1 si tu le prends ainsi, dit Caderousse, c'est aut^e chose I moi qui i& croyais un Catalan ; et l'on m'avait dit que les Catalans n'étaient pas hommes à se laisser supplanter par un rival \ on avait même ^outé que Fernand surtout, s'il avait à se venger jamais, serait terrible daoa sa vengeance. Fernand sourit avec pitié. — Un amoureux n'est jamais terrible, dit-il. — Le pauvre garçon ! reprit Danglars feignant de plain* dre le jeune homme du plus profond de son cœur. Que veux- tu, il ne s'attendait pas a voir revenir ainsi Dantèa tout à coup ; il le croyait infidèle, mort peut-être, qui sait 1 et il vient de le voir revenir. Ces choses-là sont d'autant plus sensibles qu'elles nous arrivent tout à coup. — Ah 1 ma- mi, dans tous les cas, dit Caderousse, qui buvait tout en parlant et sur lequel le vin fumeux de La Malgue commençait à faire son e£Est, dans tous les cas Fernand n'est pas le seul que l'heureuse axrivée de Dantés contrarie ; n est-ce pas, Danglars ? — Non, tu dis vrai, et j'oserais presque dire que cela lui portera malheur. —

Mais n'importe, reprit Caderousse en versant un verre de vin à Fernand et en remplissant pour la huitième ou dixième fois son propre verre, tandis que Danglars avait à peine effleuré le sien, n'importe, en attendant il épouse Mercedes, la belle Mercedes ; il revient pour cela, du moins. Pendant ce temps, Danglars enveloppait d'im. regard perçant le jeune homme, sur le cœur duquel les paroles de Caderousse tombaient comme du plomb fondu. — Et à quand la, noce? demanda-t-il. — Oh! elle n'est pas encore faite I murmura Fernand« — Non, «mais elle se fera, dit Caderousse, aussi vrai que Dantès sera capitaine du Pharaon^ n'est-ce pas Dan* glars ? Danglars tressaillit à cette atteinte inattendue, et se re« tourna vers Caderousse, dont à son tour il étudia le visage pour voir si le coup était prémédité ; mais il ne lut rien que Venvie sur ce visage déjà hébété presque par l'ivresse. — , Eh bien, dit-il en remplissant les verres, buvons donc au capitaine Edmond Dantés, mari de la belle Catalane ! Caderousse porta son verre à sa bouche d'une main alourdie et Tavala d'un trait. Fernand prit le sien et le brisa contre terre. — Eh, eh, eh I dit Caderousse, (^*aperçois*je donc là^ bas, au haut de la butte dans la direciion des Catatana ? Regarde donc, Fernand, tu as meilleure vue que moi ; je crois que je commence à voir trouble, et, tu le sais, le vin est un traître : on dirait de deux amants qui marchent côte à côte et la main dans la main. Dieu me pardonne I ils ne se doutent pas que nous les voyons, et les voilà qm s'embrassent ! Danglars ne perdait pas one des angoisses de Fernand, dont le visage se décomposait à vue d'osil* «-^ Les connaissez-vous, monsieur Fernand ? demandait-il. — Oui, répondit celuin^ di'une voix sourde, c'est ntoiisieur Edmond et mademoiselle M«roèiiéi|.

LB 1I0NTS*GRI8T0. 3M ^ Ah ! Toycz-TOUB I dit CadèronBee^ et moi qui ne les reeoDDaisaaie pas 1 -^ Ohé^ Daniès I ohé^ la belle fille 1 venez par ici un peu, et dites-nouB à quand la noce, car voici M. Fernaud qui est si entêté qu'il ne veut pas nous le dire, lui ! — Veux- tu te taire I dit Danglars, affectant de retenir CftderouBM, qui, avec la ténacité des iirrognes, se penchait hors du berceau, tiehe de te tenir debout, et laisse les amoureux s'aimer tranquillement. Tiens, regarde M. Fernaud, et prends exemple : il est raisonnable, lui. Peut-être Fernand poussé à bout, aiguillonné par Danglars, comme le taureau par les banderulos, allait-il enfin s'élancer, car il s*ètait déjà levé et semblait se ramasser sur lui-même pour bondir sur son rival ; mais Mercedes, riante et droite, leva sa belle tête, et fit rayonner son clair * regard ; alors Fernand se rappela la menace qu'elle avait faite de mourir si Edmond mourait, et il retomba tout découragé sur son siège. * . Danglars regarda successivement ces deux hommes : Tun abruti par l'ivresse, l'autre dominé par l'amour. — Je ne tirerai rien de ces niais- là, murmura- t-il, et j'ai grand peur d'être ici entre un ivrogne et un poltron : voici un envieux qui se grise avec du vin, tandis qu'il devrait s'enivrer de fiel; voici un grand imbécile à qui on vient de prendre sa maîtresse sous son nez, et qui se contente de pleurer et de se plaindre comme un enfant. £t cependant, cela vous a des yeux flamboyants comme ces Espagnols, ce^ Siciliens et ces Calabrais qui se vengent si bien ; cela vous a des poings à écraser une tête de bœuf aussi sûrement ijue le ferait la masse d'un bou«^ cher. Décidément, le destm d*£dmoad l'emporte, il épousera la belle fille, il sera capitaine et se moquera de nous ; à moins que. . Un sourire livide se dessina sur les lèvres de Danglars...; à moins que je ne m'en mêle, ajouta- t-il. — Holà I continuait de crier Caderousse à moitié levé et les poings sur la table, holà, Bdmond ! tu ne vois donc pas les amis, ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ? . — Non, mon cher Caderousse, répondit Dantés, je ne suis pas fier, mais je suis heureux, et le bonheur aveugle, je crois, encore plus que la fierté. — A la bonne heure, voilà une explication 1 dit Caderousse. Eh I bonjour, madame Dantés. Jifercédès salua gravement. « «-* Ce n'est pas encore mon nom, dit-elle, et dans mon pays cMa porte malheur, assure-t-on, d'appeler les filles du nom de leur. fiancé avant que ce fiancé ne soit leur mari ; appelez-moi donc Mercedes, je vous prie. — Il faut lui pardonner à ce bon voisin Caderousse, dit Dantés, il se trdmpe de si peu de chose I — Ainfii, la noce va avoir lieu

incessamment, monsieur Dantés ? dit Danglars en saluant les deux jeunes gens. — Le plus tôt possible, monsieur Danglars; aujourd'hui eus les accords chez le papa Dantés, et demain ou aprèslemain, au plus lard, le dîner des fiançailles, ici, à la Réerve. Les amis y seront, je l'espère ; c'est vous dire que ous êtes invité, monsieur Danglars ; c'est te dire que tu D es, Caderousse. — Et Fernand, dit Caderousse, en riant d'un rire pâeux, Fernand en est-il aussi ? — Le frère de ma femme est mon frère, dît Edmond, et eus le verrions avec un profond regret, Mercedes et moi, écarter de nous dans un pareil moment. Fernand ouvrit la bouche pour répondre ; mais la voix xpira dans sa gorge, et il ne put articuler un seul mot. Aujourd'hui les accords, demain ou après démain les ançailles... diable 1 vous êtes bien pressé, capitaine, fit anglars. Danglars, reprit Edmond en souriant, je vous dirai)inme Mercedes disait tout à l'heure à Caderousse : ne e donnez pas le titre qui no me convient pas encore, cela e porterait malheur. _:- Pardon, répondit Danglars ; je disais donc simpleent que vous paraissiez bien pressé ; que diable I nous ans le temps : le Pharaon ne se remettra guère en mer 'ant trois mois. -^ On est toujours pressé d'âtre heureux^ monsiciir Danglars, car lorsqu'on a souffert longtemps on a graiidpeine à croire au bonheur. Mais ce n'est pas l'égolsme seul qui me fait açir : il faut (jue j'aille à Pans. — Ah I vraiment, à Pans, et 6*est la première fois que vous y allez, Dantés? — Oui. — Vous y avez affaire ? — Pas pour mon compte : une derniéte commission de notre pauvre capitaine Leclère à remplir ; vous comprenez, Danglars, c'est sacré. D'ailleurs soyez tranquille, je ne prendrai que le temps d'aller et de revenir. — Oui, oui, je comprends, dit tout haut Danglars. *- Puis tout bas : ^ A Paris^ pour f émettre à aèn adresse sans doute la lettre que le grand -maréchal lui a donnée. Pardieu ! cette lettre me fait pousser une idée, une excellente idée ! Ah ! Dantés, mon ami, tu n'es pas encore couché au registre du Pharaon sous le numéro 1 . Puis se retournant vers Edmond, qui s'éloignait déjà : — Bon voyage, lui cria*t-il. — Merci, répondit Edmond en retonniânt la tétè et en accompagnant ce mouvement d*un geste amical* Puis les deux amants coutinuérent leur route calmes et joyeux comme deux élus qui montent au ciel. Alex. DUMAS. (La suite au prochain numéro.) HISTOIRE DTN CHIEN ET DE ONZE POULES. — Vous m'avez connu si jeune, mon eher Vatiûi, que je ne saurais vous oacher aucun de met défuiU. Mais Corrége? -^ Nous le prendrons en passant, donc ; quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. — Oui, quand cm est déjà quatre f *^ Eh bien, mais, et les poules

! èst-oe que vous croyei qu'elles ont le derrière cousu ? On fera une omelette. — Soit, Yatrin, je me donne un jour de bon temps; va pour le vin du Loiret, le veau et l'omelette. — Sans compter une bonne tasse de café. Ah t votu allez en goûter, du lait. — Eh bien, allons, Vatrin. — Allons 1... Gmerdin de Pritohard, va! *- Qu'y a-tr*il encore î •^J'mi ai laissé éteindre ma pipel- Un second élève comme lui, et, foi de Yatrin, ils m'abrutiraient à eux deux 1 Yatrin tira sa pierre à feu, son amadou, battit le briquet et ralluma sa pipe. Noud nous remîmes en route. Michel me toucha le coude avant que noua eussions £sii vingt pas. Je le regardai : il me fit signe de jeter les yeux derrière moi. La moitié du (x>rps de Prilchafd dépassait l'angle du mur derrière lequel il avait disparu. Il regardait ce que nous faisions, et, probablement, cherchait à deviner ce que nous pensions. — N'ayez pas Tair de le voir, dit Michel, et il va nous suivre. Efibdivement, j'eua l'air de ne iMw voir Pritchard, et Pritchard nous suivit.

364 LE MONTE-CRISTO. En passant, je recrutai Corrége à la station du Vésinet. Voulez-vous, chers lecteurs, voir un beau nageur et connaître un bon garçon ? Prenez, au chemin de fer de Saint-Germain, un billet pour la station du Vésinet ; arrivés à la station, demandez Corrège. Comme bon garçon, il se mettra, je vous en réponds, ù vptre service pour quelque chose que ce soit. Comme beau nageur, il remontera la Seine avec vous jusqu'à Saint-Cloud, et, si vous le pressez un peu, jusqu'à Paris. Nous arrivâmes chez Vatrin. Avant d'entrer, je me retournai, et j'aperçus Pritchard qui se tenait prudemment à une distance de deux cents pas. Je fis un signe de satisfaction à Michel, et nous entrâmes. — Femme, dit Vatrin, à déjeuner? Madame Vatrin jeta un regard d'effroi de notre côté. — Ah ! 'mon Dieu 1 dit-elle. — Après?... fit Vatrin ; nous sommes quatre? Eh bien, quatre bouteilles de vin, une omelette de douze œufs, le morceau de veau, et chacun une bonne tasse de café, on en verra le jeu. Madame Vatrin poussa un soupir, non point qu'elle trouvât, l'excellente femme, que nous fussions trop, mais elle craignait de n'avoir point assez. — Allons, allons, nous soupirerons demain, dit Vatrin ; vite la table ! nous sommes pressés. En un tour de main, la table fut mise, et les quatre bouteilles de vin du Loiret s'alignèrent sur la table. On entendit le beurre qui commençait à frire dans la poêle. — Goûtez-moi ce petit vin-là, dit Vatrin en me versant un plein verre de liquide. — Vatrin, Vatrin, lui dis- je, que diable faites-vous? -^ C'est vrai, j'oubhais que vous êtes comme le général ; lui, il ne buvait que de l'eau ; quelquefois, par hasard, dans les grandes débauches, un verre de vin rougi ; cependant, une fois, mon père lui a fait boire un verre de vin pur, t^iez, dans le verre doré qui çst sur la cheminée. Monsieur Corrége, vous ne l'avez pas encore vu, ce verre-là, n'est ce pas? Eh bien 1 c'est le verre du général. Pauvre général ! Puis, se tournant vers moi : — Ah ! s'il, vous voyait faire des livres comme vous en faites et tirer comme vous tirez, il serait bien content. Ce fut à moi de pousser un soupir à mon tour. — Allons, dit Vatrin, voilà que j'ai fait une bêtise; je sais cependant que cela vous fait cet effet-là qnand je parle du général ; mais, que voulez-vous I jp.ne peux pas m'empêcher d'en parler. C'était un homme... cré nom !.. Bon ! voilà ma pipe cassée^ En effet, Vatrin avait voulu, pour ajouter plus d'expression à ses paroles, ftdre craquer ses dents, et il avait pour cette fois coupé le tuyau de sa pipe au las du four. Le four était tombé à terre et s'était brisé en mille morceaux. Cré nom !... répéta Vatrin, une pipe si bien culottée ! — Eh bien

! Vatrin, vous en culottei'ez une autre. — On voit bien que vous ne fumez pas, vous, dit Vatrin; si vous fumiez, vous sauriez qu'il faut six mois à une pipe pour avoir un peu de goût. Vous fumez, monsieur Corrège? — Je crois bien ! seulement, je fume le cigare. — Ah 1 dit Vatrin ; alors, vous ne savez pas ce que c'est qu'une pipe. Vatrin ouvrit une armoire, et y prit une pipe presque aussi culottée que celle quMl venait d'avoir le malheur de perdre. — Bon î fls-je, mais vous avez une réserve, mon cher Vatrin. — Oui, dit-il, j'en ai comme cela dix ou douze à des di^grés différents ; mais, c'est égal, celle-*là, c'est la favo* rite? — Bah I n'en parlons plus, Vatrin : ce sont les malheurs irréparables qu'il faut surtout oublier. — Vous avez raison. Goûtez-moi ce petit vin-là, et regai'deat-le au jour : c'est clair comme du rubis. A votre santé ! — A votre santé. Vatrin. Et je vidai le verre pour lui faire raison. VIII. A peine venais-je de vider le verre, que nous entendîmes des cris. féroces. — Ah 1 voleur ! ah I brigand ! ah ! misérable ! criait la voix de madame Vatrin dans la cuisine. — Feu I dit Michel. Michel n'avai*. pas dit feu, que le verre de Vatrin était parti de tout ce que j'avais de force dans le biceps et dans le deltoïde. On entendit un cri de douleur. — Ahl cette fois-ci, dit Michel en riant, monsieur ne t'a pas manqué, hein? — Qu'y-a-t-il tlonc ? demanda Corrége. — Je parie que c'est encore ce guerdin de Pritchard, dit Vatrin. — Pariez, Vatrin, pariez, vous gagnerez; lui dis-jeen m'élancant dans la cour. — Pourvu que ne soit pas le veau, s'écria Vatrin en pâlissant. — Justement, c'est que c'est le veau, dit madame Vatrin en paraissant sur le seuil de la porte ; je l'avais mis sur le rebord de la fenêtre, et ce gueux do Pritchard l'a emporté. — Eli bien, dis-je en rentrant, le morceau de veau à la main, je vous le rapporte. — C'est donc après lui que vous avez jeté le verre ? ~* Oui, dit Michel, et le verre n'est pas cassé l Ah bien, monsieur, en voilà un fameux coup d'adresse. — En effet, le verre avait atteint Pritchard au défaut de l'épaule, et était retombé sur l'herbe saris se casser. Seulement le choc avait été assez violent pour faire jeter un cri à Pritchard. Pour jeter ^son cri, Pritchard avait été obligé d'ouvrir la gueule. En ouvrant la gueule, il avait lâché le morceau de veau. liC morceau de veau était tombé sur l'herbe fraîche. Je l'avais ramassé et je le rapportais. — Allons, allons, dis-je, consolez-vous, madame Valrin, nous déjeunerons. . . J'allais ajouter comme Ajax : « Malgré les dieux I • Mais je trouvais la phrase un peu bien prétentieuse. — Malgré Pritchard, me contentai-je de dire. — Comment, demanda Vatrin, vous allez manger ce veau-là ? — Je crois bien, répliqua Michel. Il n'y a que l'endroit de la dent à enlever ; rien

n'a la gueule saine comme un chien. — C'est vrai, dit Vatrin. — Comment, si c'est vrai ! mais c'est-à-dire, monsieur.

ùR MONTE-CRISTO. 365 que si vous êles blessé par hasard, vous n'avez qu'à faire lécher la blessure à votre chien : il n'y a pas d'emplâtre qui vaille la langue d'un chien. — A moins qu'il ne soit enragé. — Ah I ça, c'est une autre affaire ; mais, si jamais monsieur était mordu par uu chien enragé, il faudrait prendre le train de derrière d'une grenouille, le foie d'un rat, la langue... — Bien, Michel I si jamais je suis înordu, je vous promets de recourir à votre recette. — C'est comme si monsieur ètçit jamais mordu par une vipère ; en avez-vous jamais vu dans la forêt du Vésinetj monsieur Vatrin ? — Jamais. — Tant pis, parce que, si jamais vous êtes mordu d'une vipère, vous n'avez... Je l'interrompis. — Qu'à frotter la blessure avec de l'alcali et en boire cinq on six gouttes étendues dans de l'eau. -- Oui ; et, si monsieur est à trois ou quatre lieues d'une vide, où trouverait-il de l'alcali ? dit Michel. -^ Ah ! dit (iorrége, où en trouverez-vous ? — C'est vrai, fls-je en baissant la tête, écrasé que j'étais sous le poids de l'argumentation, je ne sais pas où j'en trouverais. — Eh bien, que ferait monsieur ? — Je ferais comme les anciens psylles, je commencerais par sucer la plaie. — Et si c'était à un endroit que monsieur ne pût sucer... au coude, par exemple ? Je ne répondrais pas que ce fût au coude que dit Michel; mais ce dont je suis sûr, c'est que c'était à un endroit que je n'eusse pu sucer, de quelque souplesse de corps que m'eût doué la Providence. Je fus encore plus écrasé que la première fois. — Eh bien, monsieur n'aurait qu'à attraper la vipère, lui écraser la tête, liû ouvrir le ventre, prendrt) son amer et s'en frotter... l'endroit ; deux heures après il serait guéri. — Vous êtes sûr, Michel ? — Bon I je crois bien que j'en suis sûr : c'est M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire qui me l'a dit, la dernière fois que j'ai été chercher des œufs au Jardin des Plantes ; vous ne direz pas que ce n'est pas un savant, celui-là ! — Oh ! non, Michel, vous pouvez être tranquille, je ne dirai pas cela. Michel a une foule de recettes, toutes plus efflcaces les unes que les autres et qu'il puise à différentes sources. Je dois dire que toutes les sources où puise Michel ne sont pas auBsi respectables que la dernière qu'il venait de citer. — Làl ditCorrége. Gela signifiait que le veau avait subi son opération, et offrait sur' ses quatre faces une chair rosée et appétissante de laquelle avait disparu toute trace de la dent de Pritchard. Après le veau vint l'omelette ; une omelette épaisse, bien colorée, un peu baveuse. Pardonnez-moi, belles lectrices, mais votre cuisinière, si elle sait faire les omelettes, ce dont je doute, vous dira que c*est li le mot, et que le dictionnaire de

Bescherelle, qui contient dix mille mots de plus que celui de l'académie, n'en connaît pas d'autre. Piiia ne vous fâchez pas si je doute que votre cuisinière sache faire le% omelettes. Vous avez un cordon bleu ? Raison de plus ! L'omelette est un plat de femme de ménage, de fermière, de paysanne, et non pas un plat de cordon bleu I Une omelette et une fricassée de poulet, c'est ce que je fais d'abord exécuter à mon cuisinier ou à ma* cuisinière quand je les essaye. — Mais aussi qui mange des omelettes ?... Oh ? quelle erreur, belles lectrices ! Ouvrez Brillât-Savarin, article Omelette, et lisez le paragraphe intitulé : Omelette aux laitances de carpe. Une omelette I demandez aux vrais gourmands ce que c'est qu'une oonelette. J'aurais fait fait faire dix lieues à mon maître de violon pour manger une omelette au court bouillon d'écrevisses et une salade au lard. — Vous avez donc eu un maître de violon ? — Comment ! si j'ai eu un maître de violon... pendant trois ans ; voyez mes Mémoires, — Mais je n'ai jamais entendu dire que vous jouiez du violon. — Je n'en joue pas non plus ; mais cela n'empêche pas que je n'aie appris à jouer du violon; voyez mes Mémoires, — • Il fallait vous entêter. — Oh ! je ne suis ni M. Ingres ni Raphaël pour avoir de ces sentiments-là. Enfin, pour en revenir à l'omelette de madame Vatrin, elle était excellente. Nous appelâmes la brave femme pour lui en faire notre compliment ; mais elle écouta d'un air distrait, et tout en regardant autour d'elle. — Qu'est-ce que tu cherches? dit Vatrin. — Ce que je cherche. . . ce que je cherche. . . , dit madame Vatrin ; c'est étonnant I — Dis ce que tu cherches ? — Je cherche... enfin, je l'ai vu, je l'ai tenu, quoi! il n'y a pas dix minutes. — Qu'as-tu vu? qu'as-tu tenu? Parle. — Puisque je l'ai rempli de sucre. — C'est ton sucrier que tu cherches? — Oui, c'est mon sucrier. — Bon ! dit Corrége, il y a tant de souris, cette année ! — Ça ne leur est pourtant pas bon, aux souris, de manger du sucre, dit Michel. — Vraiment^ Michel ? — Dame, monsieur sait qu'une souris qu'on ne nourrit qu'avec du sucre devient aveugle. ^ Oui, llichel, je sais cela ; mais ce n'est pas le cas d'accuser les souris. En supposant que les souris aient mangé le sucre, elle n'auraient pas mangé le sucrier. — On ne sait pas, dit Corrége. — En quoi était le sucrier, demanda Michel. — En porcelaine, répondit madame Vatrin, en porce* laine, donc ! un sucrier superbe, que j'avais gagné à la foire des Loges. — Quand cela? — L'an dernier. — Madame Vatrin, dit Corrége, j'ai gagné un autre meuble ; si vous voulez, je vous en ferai cadeau en place de votre sucrier ; on ne s'en est pas. encore servi. — C'est bel et bien, dit madame Vatrin ; mais,. avec tout cela, que peut être

devenu mon sucrier? *- Mais où l'avais-tu mis? dit Vatrin. — Je l'avais mis sur la tablette de la croisée. — Ah I fit Michel comme éclairé d'une idée subite. Et il sortit. Cinq minutes après, il rentra, chassant devant lui Prit

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

J0P LK MONTE-'CBISTO. Mita chard, qui avait le sucrier en guise de muselière. — En voilà un, diUl, qui est puni par où il a, péché. ^ Comment I c'était lui qui avait emporté le sucrier? . ^ Vous voyei; bien, puisqu'il Ta encore. Oh! il ne se contente pas d un morceau de sucre, lui : il lui faut le sucrier avec. — Vous lui avei itttaché le» sucrier au museau, je comprends..*^ ^Noii, il tiem tout seul. ^ Tout seul? ^ Oui, regardes plutôt. — Il a doDc le bout du nez aimanté, le hrigand ? Ce n'est pf^s cela. Voua eomprenes : il a fourré son nez dans le nuorier, qui est plus large au foud qu'à son ouverture, puis il a ouvert la gueule, puis II a empli sa gueule de sucye ; je suis arrivé sur ce moment-là ; il a voulu refermer la gueule, les morceaux de sucre «'y sont opposés ; il a voulu retirer son museau, il n'a pas pu, la gfieuie était ouverte. M. Pritchard a été pris comme un corbeau dans un cornet ; il en a jusqu'à ce que le sucre fopde. — Ob ï c'e^ ég^, mo^^eur Dumas, dit M*»" Vatrin, vous conviendrez que vous avez là un chien terrible, et que celui qui vous l'a donné aurait aussi bion fait de le (surd^r pour Ipi. — Voulez-vous que je vous avoue une chose, chère madame Vatrini lui répon^ifi*je, e'e^t que je commence à être de votre avis. rr ^h bien, c'est étonnant, dit Vatrin ; tout cela, au contraire, m'attache à lui ; j'ai idée que noue en ferons quelque chose, mo^. ^ ^X vous av^s raiaon, Ipère Vatrin, dit Corrége ; tous les grands hommes ont eu de grands défauts, et, une fois sorti du collège, ce ne sont paa les prix d'honneur qui font parler d'eu](. Pendant ce temps, le sucre avait foujetu, et, selon la prédiction de Michel, Pritehard s'était démuselé tout seul. Seulement, de peur de nouveaux accidents, Michel avait noué un bout de son mouchoir autour du cou de Pritchard, et enroulé, l'autre bout autour de sa main droite. — Allons, allons, dit Vatrin» d'autre sucre I priions no^ ^e café) et alloua essayer ce gaiUard-là. — Nous primes notre café, qui dépassait en eâtcellenee tout ce que Vatrin avait pu nous dir&> 9t noua rtpëtâmes 4'apié3 lui : ' •— Allons essayer ce gaUlardrlà i AlEXANDUE DtJlIAS. LA TENTATION DE SAINT ANTOINE ^'K La goatte d*eau s'installa commodément dans le nénuikar, la eoehon s'étendit et se mit à Taise sur le bord de fa mare. Puia il commença ainsi : ^ L'homme i qui je dois mon nom de Béte-à Bon-Saint était un bonhomme et nn saint homme. Il s'appelait Antoine. Un jour il lui prit fantaisie de s'en aller dans la so(1) Chapitre extrait d*un roman de Charles Hago, le Coekii^ ^ •sM ÀmMne^ qui va paraît;^ chez Cadqt,

éditeur, 1/9 ^•f octobre. litude pour gagner le ciel ; car vous saurez, mademoiselle Perline, que pour prendre la vraie route du ciel, il faut choisir la route la moins fréquentée. . . Ce langage de ma part semble peut-être inexplicable à votre lucidité de goutte d'eau ? Patience ! la suite de mop xéoit vou» apprendra com^aent il se fait que moi, Mmple porc et triple néte, je puis raisonner sur les matières philosophiques les plus délicates. Pour le moment, je contmue : Antoine s'en alla donc dans un désert de la Thébaïde et m'emmena avec lui. JLà, le diable le tenta. Nous habitions une caverne. Sur un angle de la pierre, il y avait un crucifix. Mon maître passait ses jours et ses nmts en prière, à genoux entre le Christ et moi, entre Têtre sublime et Tétre horrible, implorant Tun, caressant l'autre. Un soir, la caverne s'emplit d'une nuée. C'était comme une fumée odorante et vertigineuse qui serait sortie à la fois d'une cassolette et d'un volcan ; à la respirer on se sentait chanceler dans une inexplicable somnolence. Peu à peu le nuage se leva et prit diverses formes extraordinaires. Nous aperçûmes dans une vapeur dia^ Shane tout un monde épouVa'Qtable et charmant. Le fond e la caverne s'était changé en une ouverture lumineuse d'une perspective de Vinfini, et, par cette porte, entraient en dansant et en chantant des groupes de belles femme^ nues, dont le corps était transparent comme le cristal. Mon maître détoumaLt et bsû^^it les yeux, mais alors un affreux insecte lui montait le lopg d^ dos, entrait dans ses cheveux et lui faisait qerrière la tête un trou par lequel il était forcé de voir. Des fils invisibles et fins, comme ceux d'une toile magique, partaient du sein d'une des femmes, venaient se lier aux pieds de mon maître et l'attiraient vers l'enchanteresse. Il se sentait entraîné invinciblement, mais quand il était près de la belle créature, au moment où il allait la toucher, il voyait dans sa poitrine éblouissante une énorme ar^gnée qui filait. Il se rejetait en arrière, épouvanté, et retombait aux pieds de Jésus, en les baisant frénétiquement. A1<m« les clous des pieds et des mains du cruQJiâjL sautaient oomme les bouchons d'autant de tonneaux, et il en jaillissait au heu de sang, un vin bouillonnaut et mousseux (}ue quatre diablet perchés sur la croix, mettaient en bouteilles, et qu'ensuiîe d'autres diablotins versaient dans des coupes aux courtisanes sinistres de la vision Deux autres diables pressaient les paupières de Jésus et recueillaient goutte à goutte, dao? un flacon, ce qui tombait de ses yeux. L'horrible vin coulai) en telle abondance, que bientôt, les coupes n'y suffisant plus, les démons entassèrent les bouteilles, en les rangeaQi avec soin, dans un coin de la caverne. Un d'eux les etiqueu. n y en avait de cinq espèces. Le premier crû

s'appelait: la Science; le second, la Prescience; la troisième, la Mort; le quatrième, la Vie; ie cinijuième, la Douleur. Puis chaque bquteillp fat oanhetée. Lea démons aviieia 8 ris les i^loys rouges de la croix et s'en etervaient cownr: e bâtons de cire qu'ils allumaient à la braise de leurs yeux. Quand ce fut fini, ils remirent les clous dans k £ laies, et je remarquai que la fusion né les avmit pas uses. e nuage de fumée qui remplissait la mUa s'anondii a voûte sur les t^ de boute^Uest, puis s'abattit en fome ^ porte avec gonds et serrure. Un grand démon, qui e.âi»^ chef, prit la clé et écrivit sur la porte avec le bout dexongle : Ma cave, Lacryma-Crish. 300 bouteilles, Cep^i dant la vision continuait. Des essaims de moucherons e> plirentla grotte. Alors de grands fiauoheiix se mirn* gambadi^r dans Tair en donnant la chawe à ces papilîcai avec leur toile qu'ils tenaiient du bout de leurs locft^ pattes. Un pensionnat de jeunes puces, en promeoài; rencontrant un séminaire de punaises^ se mit à joue: . saute-mouton^ et aux barres, pendant que, sur la roc*la gale demandait la charité. Le ver solitaire prêchait r? vers du tpmbean et leur enielgnaît le eoppa humi^iB . u p^un îeu a arliuce. Feu d'artifice étrange! Les pétards eu :• des canons, et à chaque détonation, on entendait des n de mourants ; les fusées s'élaneaient dans la nuit, lai:^ une traînée de sang duM le eieî, ei ^m letoxalMait arec > pluies de vraies étoiles arrachées au taonaffaX. Vm ^

The text on this page is estimated to be only 28.96% accurate

Ll MONTB-GRISTO. 367 s'éteignit, l'ombre se fit un instant dans la caverne. Puis une vagiie lueur reparut derrière le crucifix. La lueur grandit et devint plus claire, tout en restant blafarde, uëtait une fenêtre qui venait d'apparaître lentement derfière le crucifix. La croix était devenue une croisée. Dans cette vitrine blême comme dans un miroir, il nous sembla que*^ l'instrument du supplice divin se reflétait et se multipliait en des milliers d'autres croix et d'autres gibets. Et sur ces gibets nous vîmes des hommes qui nous crièrent de loin leurs noms. Puis la nuit se refit encore, et nous crtlmes que le sommeil nous saisissait. Quand nous rouvrîmes les yeux, Tapparition des femmes nues était revenue^ plus ardente et plus voluptueuse que jamais, et les coupes se passaient et se choquaient de main en main i'usque dans les profondeurs de la lumineuse orgie, et les)acchantes de Satan se tordaient dans les baisers et dans les éclats de rire, ivres des larmes du Christ. Mon maître était anéanti. Il s'était prosterné sur la dalle, et là, immobile et comme pétrifié, il se laissait piétiner par l'implacable eaufîhemar. Mais Dieu, je vous l'ai dit, était avec nous. Il y avait^ dans la multitude des êtres qui remplissaient notre caverne, toutes les bêtes possibles et impossibles. Les animaux chimériques s'y mêlaient, dans un grouillement indescriptible, avec les animaux réels. Le paon luttait de beauté avec le phénit. Un attelage de zèbres et d'hippogriffes piaffait et hennissaît. Un lézard épris d'une ^alamandr» se livrait aux douceurs d'un galant queue4* queue. Plus loin, un basilic, -^ animal très-semblable 4 une petite raie, avec des nageoires en forme d'ailes, des griffes et des yeux d'émail, et qui tue par son sifflement et son regard, — se battait furieusement avec une belette; ce qui m'a confirmé l'opinion de Qalien, qui raconte que la belette seule ne craint "point le poison du basilic. En effet, le basilic tue de son regard, mais la belette tue de son haleine. Comme j'observais ce combat, j'entendis grogner à côté de moL Je me retournai et je vis, quoi ? une truie oui me faisait les yeux doux. Je venais de faire une eonquete f car il faut vous dire, en passant, mademoiselle Périme, que daas ma jeûnasse j'étais un pourceau £ort sé^ duisant et fort élégai^t. J'avais, avaoi ma cQuversiou chré-^ tienjoe^ semé le monde de tas de petits cochons de lait, complètement illégitimes et adultérins. J'étais toujoura d'une saleté irréprochable, ganté de gris, chaussé de noir et vêtu de soies merde-d'oie. J'étais la fleur des pois du tas d'ordure. La truie, qui s'était si

inopinément amourachée de moi, était, en revanche, peu ragoûtante. Elle était horriblemeol yieUle> et elle avait un anneau dans le nez. Ce bijou ne îaisait que faire ressortir sa laideur. Ensuite, en la regardant avec plus d'attention, je découvris une chose singulière : son horrible peau était toute percée de petits trous qpL la fiuaaient roaiembk» à un gril, et à travers ces trous, OB lui voyaii, au lie» d'entraiUee, des guirlande» de bou*dins, de saucisses et d'andouilles. Ses jambes étaient des jainbons, ses côtes des côtelettes, son dos une daube, son sang une gelée. Il lui naissait naturellement des bouquets de persil sous les pieds. Chose inquiétante pour un porc , }e m'aperçus que j'étais amoureusement lorgné par une charcuterie. L'horrible femelle s'approcha de moi. — En usez-vous? me dit-elle en me présentant une salière et en prisant une pincée de sel. J/étais si abasourdi que je ne répondis pas à sa question. — Oui êtes-vous? lui demandai-je macnindement. ^lle me répondit : — Ta destinée. Je frémis. Elle reprit. — Je t'aime. Je te trouve gros, gras, sain, en bon point. Tu m'appartiens et je t'emmène. Mais auparavant je désire faire quelque chose pour toi. Parle. Tavais peu à peu repris mon jsang-froid : — Donnez -moi une explication, lui dis-je. — Volontiers. — - Qae font donc tons ces êtres autour de mon maître et de moi? Quo font toutes ces femmes étranges? Est-ce une réalité ? e»trce un rêve? — C'est Torgie de l'ombre, reprit-elle. On ripaille et on boit. C'est le crucifix qui régale. On fait danser l'anse du Saint-Sépulcre. — Et que boit-on ? ^ Le vin qui est dans cette cave. — Et jusqu'à quand boira-t-on ? — Jusqu'à ce qu'on ait tout bu. — Alors, quand il y n*y aura plus de vin dans cette cave, l'orgie cessera ? — Oui, mais il y en a pour longtemps encore. Une inspiration du ciel m'avait traversé l'esprit. Je repris : — EstHîe (ju'il est bon, ce vin qu'on boit? — On le dit excellent. — Vous n'en avez donc pas bu ? — Non. Il est réservé aux maîtres. Les animaux ne sont pas du festin . — C'est une injustice et une insulte I repris-je avec animation. Pourquoi n'en êtes-vous pas ? Je parie que vous goûteriez de ce fameux vin avec plaisir. — Certainement! ^ — Quant à moi, ajoutai-je, je m'en lèche les barbes d'avance. Vous me demandiez tout à l'heure ce que vous pouviez faire pour moi. Eh bien, ouvrez-moi cette cave et entrons-y. — Impossible. Le diable en personne en a pris la clef. — Comment ! pas moyen d'entrer ? repris-je, — Au fait, si je forçais la porte ! fit la truie. — Excellente idée fmais comment ? — Laissez-moi faire. Alors elle s'approcha tout doucement de la porte de la cave, qui était très-basse, et se plaça devant, de manière à ce que son train de derrière touchât la porte.

Quand elle fut dans cette posture, je m'i^erçus qu'elle enfonçait délicatemeift sa queue dans le trou de la serrure, et qu'avec ce monseigneur improvisé, elle crochetait la porte de la cave. En effet, après quelgues^ efforts de la truie, la cave s'ouvrit et nous entrâmes ifiserétement. Toutes les bouteilles étaient là étagées, selon le crû qu'elles contenaient, dam divers compartiment», qui eha« cun portaient une étiquette aFec la nom de la liqueur dont il y avait, comme je vous ai dit, cinq espèces. ' — Diable l les bouteilles spnt cachetées, me dit la truie. — Eh bien, répondis-jè, débouchons-les. Vous venez de vous servir de votre queue comme d'une clé, servez- vousen maintenant comme d'un tire-bouchon. Je vais en faire autant de mon cètè. » £n un instant nous tùmm i r(BUvra. Avae noti^ gioin, nous saisissions chaque goulot que nous débojuchions avec la petite vrile naturelle qui termine notre épine dorsale. Seulement, tandis que ma compagne vidait les bouteilles dans son gosier, moi je les vidais à terre. La vieille gloutonne hpvait sans regarder. Elle n'avait pas vu que les bouteilles auxquelles elle s'adressait portaient l'étiquette : Mort. Au bout de quelques fortes rasades, elle chancela et tomba. Moi, je continuai moi» travail, répandant, sans en boire une goutte, ie contenu des bouteill^sur le sol. Je les vidai toutes une à une. Au bout d'une heure il n'en restait plus que deux. Sur Tune, il- y avait écrit* Science, et sur l'autre : Vie. Celles-là, au lieu de les répandre, je les bus. La bouteille de science contenait entre autres choses, la vue à travers l'obsiacte, la seconde vue. La bouteille de vie contenait un litre d'éternité, autrement dit mille ans. Quand j'eus ces deux boufeiHe» dans le corps, je me sentis tout autre, l'étais étourdi d'inconnu, effaré d'invi* sible ; j'étais ivré-mort de longévité. Vous vous explique» maintenant, mademoiselle Perline mon droit à la métaphysique. ' Je sortis de la cave. Il était temps. Le vin répandu par moi avait filtré sous la porte et javait figât une grande flaque devant la cave. Le diable était exaspéré et était en train de rosser sog diablotins, en s*écriant, avec force terribles jurements S'ils avaient mal cacheté les bouteilles, et que tout son Dryma^OhiisIl ètiùK perdv. ^ n MMMda du «ufire e(Al citim, et dit :

368 LE MONTE-CRISTO — Nous en serons quittes pour faire un punch. L*idèe fut accueillie avec acclamation par tous les pâles convives, et le diable se mit en mesure d'ajouter au vin un filet de citron qui tomba de ses doigts comme une cataracte, et un quartier d'un pain de sucre colossal qui n'élait autre qu'une des pyramides d'Egypte. Mais le citron infernal, au lieu de se mêler au vin, pétilla et s'évapora; l'énorme morceau de sucre, au lieu d'y tomber, se fendit avec fracas en mille miettes et s'envola en poussière. — Il y a quelque chose là-dessôus, dit-il. En effet, le petit bénitier qui était aux pieds du crucifix était devenu gigantesque et avait reçu toute la divine liqueur à mesure qu elle avait filtré. Le diable trempa dedans le bout de sa queue, n'y voulant pas hasarder son doigt, et ensuite l'approcha de ses lèvres ; — Pouah I s'écria- t-il, c'est de l'eau bénite I A ces mots, toutes les femmes nues, tous les démons, pris d'une panique irrésistible, se mirent à se culbuter, à se sauver à toutes jambes, à toutes ailes et à toutes pattes, tandis que le diable, tonnant et jurant, les poursuivait à reculons en les aspergeant d'eau bénite avec sa queue devenue un formidable goupillon. Charles HuctO. THEATRES. THEATRE DE L' AMBIGU-COMIQUE. Première représentation de les Vivburs de Paris, drame en cinq . aetes et knit taMeanx, de Xavier de Montépin. Les voilà donc revenus pour le théâtre dé l'Ambigu, ces beaux soirs du vrai succès, ces soirs de fête où la salle gorgée de spectateurs comme uu Cirque romain, se passionne pour les aventures qui se déroulent sous ses yeux, frémit et pleure, et sèch3, dans les éclats d'un joyeux rire, SCS larmes encore mal essuyées. Dans notre dernier numéro, nous avons constaté le succès. Nous allons dire aujourd'hui pourquoi le stfccès est venu. Tout le monde a lu le roman de notre ami Xavier de Montépin, ce qui nous dispense de faire l'analyse du drame, car le drame est littéralement tiré du livre, sauf le huitième et dernier tableau où les nécessités du dénouement ont amené d'importantes modifications. Le livre renfermait au plus haut point trois qualités précieuses et rares : la verve — l'intérêt de cœur— la galté vive et franche. — Ces qualités se retrouvent dans la pièce, et le jeu des acteurs leur donne un nouveau et puissant relief. Rarement, en effet, un drame, et même une comédie, ont été, je ne dirai pas mieux joués, mais aussi bien joués, sur aucun théâtre de Paris. La troupe de l'Ambigu est remarquable et composée d'artistes d'élite, mais à cette troupe il manquait une perle, une étoile. L'étoile attendue, la perle sans tache, ou plutôt le diamant pur, c'est

mademoiselle Page, la plus charmante, la plus gracieuse, la plus sympathique des jolies' femmes et des grandes artistes. Dans le rôle de celte adorable Comtesse Berthe, qui chaque soir fait couler tant de larmes» mademoiselle Page a trouvé sa meilleure création et son plus beau triomphe, et certes, jamais triomphe ne fut mieux et plus 'complètement mérité. — Non contente de prodiguer les trésors de sa grâce exquise, de sa distinction sans pareille et de sa beauté radieuse, la jeune comédienne marche sur les traces de notre grande et pauvre Marie Dorval. Elle est magnifique au quatrième tableau ; au septième elle est sublime, elle a des cris partis du cœur et qui vont droit au cœur, elle a de merveilleux et irrésistibles élans de passion et de désespoir. Bravo, Page ! bravo, mon enfant ! votre talent est en pro. grés inunense, et vous suivez la voie véritable. Dumaine, lui aussi, vient de faire un grand pas en prouvant qu'il était capable déjouer autre chose que ces mélodrames à lourd tapage et ces rôles insensés d'où la vérité semble soigneusement et rigoureusement bannie , aussi bien par les auteurs que par les artistes. — Il s'est montre véritable et excellent comédien dans une pièce qui est une comédie bien plus qu'un drame, — il a compris que les grands effets s'obtiennent aussi bien par des moyens simples et naturels que par les clameurs frénétiques et les gestes violents. — Les applaudissements enthousiastes du public lui ont prouvé qu'il avait atteint le but. — Dumaine a joué en maître la scène de la provocation au sixième tableau. — Je ne sais rien de plus beau que son second : — Vous en avez menti !! Le septième tableau a été pour lui, comme pour made moiselle Page, un triomphe. Laurent, — Cabirol, — est, comme toujours, le plus gai, le plus irrésistible, le plus amusant des comiques ; — mais cette fois, au moins, il avait à interpréter un rôle taillé pour lui en pleine étoffe, un rôle plein de cœur et de naturel, et dont tous les mots portent comme les balles d'une sarbacane* Maurice Coste est un artiste de beaucoup de talent, — nous le savions déjà, — ^ il vient de nous le prouver de nouveau. Mademoiselle Marty, — Violette, — joue* avec une verve et un esprit étourdissant son second tableau. Celle-là aussi est une vraie comédienne. Tous les autres ont fait leur devoir et contribué, chacun pour sa part, et dans la mesure de son rôle, au magnifique succès de l'ouvrage, — succès mérité ; — succès retentissant, qui, en dépit des injures anonymes et des attaques basses et envieuses, durera pendant cent soirées, tout au moins, et commencera une ère nouvelle pour le théâtre de l'Ambigu. Notre ami Montépin, d'ailleurs, ne s'endort point sur ses lauriers, et il écrit

dans ce moment pour mademoiselle Page un immense drame à spectacle : la Reine des Voleurs, Nous souhaitons à la Reine des Voleurs le succès des Ffveurs de PariSy et nous croyons que le succès ne manquera ni à la pièce ni à sa ravissante interprète. Alex. Dctitas. Alex. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacîeur du MonU'^rUio, Paris. — Imprimerie de E. Briàre et C% rue Virienne, 49.

The text on this page is estimated to be only 13.49% accurate

I" ANNÉE. N» 9* vm wuMËRo. 15 ceivnMRS. JEUDI l" OCTOBBE 1857. c trailartian rt rrpmMtnr^an tionl Inlcrdllm. MONTE-CRISTO JOURNAL HEBDOMADAIRE Dï ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. On ■•■lM»nn« A PariR. »a FRANCK! Pmrà Un «n. . Blr.-.o. - Sii moii. 4 M — Six moii. S M burenH du jMinmI. ra« Mi»tre-D«ni« 4«w VIolMrMh n" II. ÈTRASCEBAnfclerem. ... Un >d, 13 fr. - o. PiémaDt Un an, ISIr.-o. Bulfc^-o Un an, 1.1 SC» Portugd . . . . Un âti, 11 60 Esp«Kn« U» .n, n SO Pm.« Un «n, 13 » >la,.lea Un ui,- 19 - Ruuie Un u, tS fiO *i. fraw», 4 M. D^laTior, ru bnwm da jonnuU, mm dm t«1mit ni Pari* on «m m»o<Ut tôt la potta. CAUSERIE ^VEO KES LECTEURS. Cher» Ificteurfl , Après avoir analyse Sniil , et en avoir dit ce que nous avons le malheur d'en penser, pJwrdons un des chefsd'œuvre de l'esprit humain, Othello Othello est une preuve de la lenteur avec laquelle marche l'art, même dans un pays comme le nôtre. Ver» 1723 [1}, Vollaire, qui a ete passer quelques mois en Angleterre, à la suite de sa querelle avec Jl. de Sully , voit jouer Othello et Ilnmlet à Londros. — Ce spfciacle l'ètonne et l'effraie iL la fois, mais comme an bout du romple il reste au fond de sa pensée, l'or de Shakspeai-e fond dans le creuset, — et Orosmane et Somiramis suiient avec l'alliage du dix -huitième siècle. Soixante-dix ans plus tard, Talma, Qls d'un dentiste Trau(DJi'citede mémoire, qu'on m'eiciise djoc si je me trompe d'MnP année ou dfiix. cals, élevé à Londres, nourri de cette moelle do lion que Shakspeare servait â la reine Elisabeth et à ses courtisans, voit jouer et joue Shakspeare, revient à Paria et pousse Ducis à faire Othello. Mais Ducis, à la vue du géant, tremble, hésite, le taille. le mutile, le rapetisse, supprime le rôle d'Iapo, la cheville ouvrière du dnimc, sous prele^te qu'un public français ne Bupporteraii pas un pareilcaractère, fail deux dénouement?, l'un à l'usage Les cœurs impitoyables, l'autre à celui des iimes sensibles, et pour dernière faiblesse, substitue le poignard à l'oreiller. Enfin, en 1828 ou 29, airive de Vigny avec une tradaclion pure et simple pleine de foice, de poésie et d'èlégance; il ti-ouve la brèche faite par Henri III et llemânf, enue et distribue son drame aux artistes du Théâtre-Francaia, à M"» Mars, àJoanny, à Perrier, c'est-à-t-ire atix plas euiineuts. La première représentation fut une lutte dont Shakes

370 LE WONTE-CRlffïO. ■O peare, mort depuis deux cent vingt ans, sortit complètement vainqueur. Aujourd'hui M. Salvini arrive avec sa troupe italienne et une traduction à peu près exacte du chef-d'œuvre anglais. 4J'ai VU jouer Othello par Talma, par Kean, par Kemble, par Macready et par Joanny. Aucun de ces grands artistes ne le jouait de la mêïriè » façon. Talma le jouait avec son art, Kean le jouait avec son tem- i pérament, Kemble avec les traditions, Macready avec fea i beauté physique, Joanny avec ses instincts. Tîhez Talma, c'était un More recouvert d^urfe couche de civilisation vénitienne ; chez Kean, c'était uVrè bête féroce moitié tigre, moitié homme ; chez Kemibler, c'était tA homme d'un âge mûr, emporté et violent; chez Macready, ; c'était un Arabe du temps des Abéncèragès, élégant et chevaleresque ; chez Joanny, c'était... Joanny. Lequel le jouait le mieux dé touè ces hoiïimes ? Cela serait difficile à dire : chacun d'eux, avec un génie différenH;, s'était inspiré dune part du génie de Shakspeare; car, dans Shakspeare, le More est tour à tour à demi-Vénitien, à demi-sauvage , comme la montré Talma ; moitié tigre et ' moitié homm>L côBfime l*a naontré Kean ; grave, m«fs emporté et H^ïolew, comfnera montré Kemfile ; élégant %t chevaleresque, tomiriè l'a triontré Macready ; vulgaire et terrible, "homjke Ta montre Joanùy. Dans ShaEspeare, c'est une de ces créations à fetcettes tour â totfr sofliBteslèli brillantes, comme peut les rêver le poète, mais comme aucun artiste dramatique ne saurait complètement les reproduire. Pour moi, ce qui domine dans la splendide création du More, c'est le calme et la force répandus sur tout le personnage. Quand îl est calme et se repose, c'est à la manière du lion : A guisa di léoii^ quando si posa, comme dit Dante. Voyez son entrée en. scène: il se rend au palais "de la Seigneurie, où le doge et le sénat l'attendent. — Il rencontre Brabantio, son beau-père, qui, venant d'apprendre Teiilèvement de sa fille, le cherche pour l'arrêter et le faire conduire en prison. Les deux hommes se heurtent, chacun suivi des siens. ^— Oh ! là, hé î crie Othello, ne sachant point à qui il a afiaire. -^Seigneur, c'est le More, dit Tloderîgo à Brabàntib. — Tombez sur lui, lebriganâ ! répond Brabantio. Othello s'avance entre les deux troupes êi fait un signe. — ïléntrez an fourreau vos brillàfitë^ èpéeis, dit-il, la K)Sôè de la nuit pourrait leà ternir. Puis à Brabantio : * ^ Moti bon seigneur, ajoute-t-îl, croyèz-moi : commandez avec vos années, et non avec vdà arhiés. Vous le voyez: 'il est difficile d'StVè plus doux 'è't plus fort en même temps. Mkîkïii cette douceur ni cette forte nè*calment le vièâlarà., ^

y Jl.'accable Othello fl'injtires, l'appelle infâme ravisseur, sorcier, More hideux, et nriit 'par doniiér ceVordre : "^-Met'tezîa main silr liii, s'il résiste, employez là violence au péril de sa vie. Ses génàftkt xdi pàâpoujp le défendit. — Arrêtez, vous qui me suivez, dit Othello, et vous autres aussi. Si j'eusse cru î(rteîe devais combattre, personne n'aurait eu besoin de nife l'aq^rènàre. Puis à Brabantio : ^^ Où faut-Il fîfti^àre p(î)rfir'réporndre à votre accusation? ôRABAtîtio. — Èh î^sôn, jusqu'à ce que le temps fixé par lei îcfî^ et fe corfi% régulier de la justice t'appellent poiffr'^^endî^. WnFLtè. -^ Mafe'M'Jé Vôtiè obéis^qie dira le duc, qui \ient 8e fti'ëïivôyër t^fteWhèr^ ^s «èSsagers sont là pour Vnè ctoftiï?!^ ^rèè Se lui. il TJïfe âettiaSade à l'instant pour de^ àffinrès S^ètat. ^ V9aç*e^î/H&*z, tdnjouî^^à'mème i^ à part cette légère HtMïîfe %ri ^tris^è % \èvT^ du mate . Tous deux paraissent devant le cènîïSéil. BrabantïO, tdut entrera sa A^leûi», ne parle que par cris, %e prddèffe Ipiê ^ïàS* tnjurès. «i\%WS5'ib . — 0 ma fille ! ma fille ! t E DUC . — Morte ? "HK^BANTiô. — Oui, morte pour moi. Elle m'a été enlevée, éflê a été séduite, empoisonnée par des philtres et des drogues achetées à des charlatans, car que la nature s'égare et s'aveugle à ce point d'aimer un monstre, quand elle n'est ni défectueuse ni aveugle, ni dénuée de sens, sans le secours de la sorcellerie, est chose impossible. lI: Duîr. —'Ôù*av€te-Vous*à répondre à cetlë^accifKtion. otAel^o. — Très-puisSèhità, très -graves et 'très-respectables èei^eurs, ines noMes et excellents maftrèfe, qiie j'aie enlevé là fille de ce vieïllard^iîela est >frai ; il est Sncère vrai que je l'ai épousée, voilà mon crime dans toute son éten'due, mais rien de jihis. Plein de rudesse dans jàdn. langage, j'ai peu l'habitude des phrases choisies de la paix, car depuis que j'ai pris quelque force, — depuis l'âge de sept •ans jusqu'à ce jour, mon bras, si Ton en excepte les neuf dernières lunes, a trouvé dans les camps ses plus doux exercices, et de ce vaste univers je ne pourrais raconter que ce qui a rapport aux exploits guerriers ^ ainsi donc je prêterai peu de charme à ma cause en prenant moi-même ma défense; toutefois, comptant siîr votre patience bienveillante, je vais vous faire le récit simple et sans artifice de mes amours. Je vous dirai, puisque tels sont les griefs que l'on allègue contre m(fi, par quels sortilèges, par quelles conjurations, par quelles puissances magiques, j'ai gagné le cœur de sa fille. Suit alors le récit du More, récit confirmé par Desdemona. Tout ceci, vous le voyez, est de la part d'Othello du plus grand calme, de la plus grande douceur, de lapins grande sérénité. Où voyez-vous le More et l'Africain dans tout cela ? Nalle

part. L'Européen le plus courtois et le plus poli ne montrerait point une plus grande patience. Il va falloir, pour qu'Othello revienne à sa nature .primitive, que lago irrite les fibres les plus secrètes de son cœur. Ainsi, à 'cette menace du père dé Désdemôna, "bien faite pour lui faife perdre patience, après ce qu'il lui, a dit déjà : — Veille tien sur elle, More ; tiens toujours l'œil ouvert pour la voir^ ayant trompé son père, elle pourra bien te tromper, toi. Othello se contente de répondre : — My life upon her failhy ma vie sur sa foi. Lé More arrivé à Chypre. Désdemôna à abordé avant lui ; assailli par ime tempête terrible, c'est un miracle s'il n'a point "péri. Voyons si sa latte contre les flots Ta plus ému que sa lutte contre les hommes.

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

LE MONTE-CRISTO. 371 — 0 ma belle guerrière ! s'écrie-t-1l fen Twoyant Desdemona. — 0 mon cher Othello I — Tn me voib aussi surpris (fcre joyeux : arrivée avant moi î 0 jote de moiî Ame, si un 'pareil cahne doit toujours succéder à la temfpête, puissent les vents souffler à réveiller la mort! Entré au palaâs, â quoi pense d^abcnrJ Othello ? A maintenir le calme et la paix dans la ville. Il'B'adresse à Gassio : •^ Michael, vous veillerez ce?tte nuit à la garde de l'île. Il faut nous-mêmes donner Vexemple d'une honorable retenue, pour que nul lïe sdrte dcfs bornés. Aussi, quell'e est la*prcmiêi*e parole de colèi^ que laisse échapper Othello? G*est quand, réveillé au milieu de lanuit par la querelle de Cassio et de Montano, et par le bruit de la cloche qui -sonne le tocàn. Tl entre à tapitié vêtu ; et encore cette colère en parle-t-il plus qu'il ne la montre. — Que Be pa^e->t il donc ici 1 Sur votre vie, arrêtez ! Goihment'î qu'est-ce donc? quelle est la cause de tout ceci? Sommes-nous donc des TôTcï^ et devons-iious faire ce que le ciel dèfcfed'aux Ottomans? Pour Thonneur dtinom chrétien, cessez cette barbare querelle. Celui qui fait un seul pas pour assouvir sa rage ne tient pas à la vie, car, au premicrr mouvement, il est mort. Partes t«irerette cloche 4'alarme qui répand la terreitr dans Ttle. -^Voyons, de quoi s'agit-il, messieurs? Honnête lago,- loi qiri pai*ais accablé d'une mortelle tristesse, parle : qui a commelicè tout ceci? Je te le demande au nom de ton amitié. Puis enfin, quand il «nfppréhd éplè Cassio est la cause de tout ce désordïe : — Cassio, dit-il, je i*aime, mais tu ne seras plus désormais mon officier. Et il rentre. _ Nous le demandons, un père parlerait-il autrement. Noa, ce qui domine au contraire dans OtlielloJ c'est cette sérénité de Tame, cette bonté de cœur qui étend sur le monde entier le sentiment de la paternité. Jusqu'au moment où les suggestions d'Iago viennent éveiller es soupçons dans le cœur d'Iago, c'est à croire qu'il aime Desdemona plutôt comme une fille que comme ime amante. El Tauteur, en elTet, a besoin de cette douceur et de cette paternité pour montrer, peu à peu, la vibration croissante de la gamme de la passion. Elever la voix dans le rôle d'Othello, ne pas s'en tenir à des gestes sobres et sévères, même dans la dernière scène qne nous venons de cilei*, faire luire autre chose qu'un éclair pareil à ce que nous appelons d«B éclairs de chaleur dans celte tempête, serait, de la ï>art de l'^ctêur, ne pas avon: compris le rôle d'Othello . Suivez Othello dans sa scène avec Desdemona, quand elle lui demande la

rentrée en. grâce de Cassio, et vous aurez mie idée de cette douceur et de cette paternité. *— Brcellente-tc^re/rA/ dit-il, quand elle est partie. Wrelch, niot intraduisible chez nous, qui ne veut jms dire femme, qui ne veut pas dire amante, qui veut dire : créature faible et que j'adore, orpheline sans soutien et que je protège. — Excellente wretch, que mon àme soit perdue, s'il n'est pas vrai que je l'aime, *et quand je ne l 'aimerai plus, {pxe le chaos soit comme avant la ci*èalion. C est là ert sur ce serment, que lago, qui a déjà laissé échapper le/e n^aime pas cela ^ en voyant Cassio s'éloigner de Desdemona au moment où Othello arrive ; c'est sur ce serment, disons-iious, que le stTpenfl risque sa première morsure. Au reste, toitlememde a -pu croire qu Othello n'a pas entendu le Je n'aime pas cela^ car, à peine a t-il tourné la tête à ce mot. Cej)endànt, lorsqu'interrogé sur Cassio, lago hésite à lui rî^pondre. — Par ie ciel, dit Othello, lu le fais l'écho de mes paroles, ccimme si ton esprit recelai Iquelqi'ie monstre trop hideux pour qu'il osât-se montrei'. Tu as une idée qui te préoccupe. Tout à l'heure, car je t'ai entendu, à l'instant où Cassio a quitté ma femme, tu as dit ;> n'aime pas cela. Qu'est-ce que tu n'aimais pas? Et lorsque je l'ai dit qu'il avait été mon confident pendant toute la durée de mes amours, tu t'es écrié : en "vérité ! Puis, tu as froncé le sourcil, tu as ridé ton front, comme si tu avais vofttlutx)mprimerdans Ion front quelque horrible pensée. Situ m'àiilies, ne me cache rien. Ainsi Othello a tout vu, même le plus petit frissonnement étudié d'Iago.— S'il n'a i)oint parlé, ce n'est i)Ojnt qu'il ignorât ; il a absorbé son soupçon dans sa force, comme l'Océan absoii)e une piéride dans ses eaux, — mais le choc n'a pas moins fait nailre une ride sur son cœur; c'est cette ride que va creuser lago jusqu'à ce qu'il en fasse une blessure mortelle. Ce n'est qu'en lisant la scène tout entière dans Shakspeareoudansune bonne traduction que l'on peut se faire une idée de l'art avec lequel elle est menée, et comment lago infiltre goutte àgoulle le poison dans les veines du More ; et cependant sa sérénité est telle malgré tout ce qu'à pu lui dire lago, que celui-ci s'en irrite, — et voulant le forcer à trahir ce qui se passe en lui. -^ Je le vois, dit-il, tout ici a un peu troublé vos esprits. — Non, pas du tout, répond le More, pas du tout. Puis il insiste, redouble ses calomnies, et voyant ï'impassibilité d'Othello, impassibilité tout extérieure peïjtêtre. — Monseigneur, je le Vois, répèfe-t-il, vous Otesému. — Non, reprend le More, très-peu ému, —je 'ne puis m'empècher de croire que Desdemona est vertueuse. Puis quand lago l'a quitté et que Desdemona entre, en la voyant. — Oh, dit-il, si elleme trompe, le ciel doit rire et se moquer de hù-mérae.

Là, au lieu de gronder, sa voix faiblit; Desdemona le lui dit, ii n'y adonc pas à se tromper à l'intention du poète. Au lieu de l'exaspérer, la douleur Te brise. H faudra le désespoir pOTïr lé jètèr hors de lui-même. DESDEMONA. — Pou'rquoi vofrc Voix est- elle si faible, ne vous sentez-vous pas bien ? OTHELLO. — J'éprouve une vive douleur au front. DESDEMONA. — Laissèz-uioi le'serrer fortement, dans moins d'une heure vous serez soulagé. OTHELLO — Non, votre mouclioir est trop petit, il repousse le mouchoir qui tombe, laissez le mal à lui-même, je vous suis. Le More farouche, l'Africain, le tigre n'en est encore, vous le voyez, qu'à îa mélancoUe. Et' celte disposition est si loin de son caractère habi«tuelle, qu'elle préoccupe Desdemona au point de ne point ramasser ce mouchoir si précieux, qui est le premier présent que lui ait fait le More. Ce mouchoir, Emiiia lo ramassa, — elle le donna à son mari, qui le lui a souvent demandé, *-^ ette ne'Baitpoifrquoi.

372 LE MONTE-CRISTO Du moment ou lago a le mouchoir, il a une arme, il le perdra daus la chambre de Cassio, et il dira au More que Desdemona Ta donné au jeune officier. Othello paraît, — sa mélancolie est plus profonde, mais n'est encore que de la mélancolie. Qu'on nous permette, au lieu de la froide et sèche traduction que nous pourrions faire en prose, de prendre pour ce passage, seulement les quatorze vers correspondants dans la traduction en vers de M . Alfred de Vigny. Elle est très-exacte, et les vers en sont forts beaux. J'étais heureux hier, et maintenant adieu! A tout jamais adion le repos de mon âme ! Adieu Joie et bonheur, détruits par une femme ; Adieu beaux bataillons aux panaches flottants, Adieu guerre, adieu toi dont les Jeux éclatants Font de l'ambition une yertn sublime! Adieu donc le coursier que la trompette anime, Et ses hennissements, et le bruit du tambour, L*étendard qu'on déploie avec des cris d'amour! Appareil ! pompe I éclat ! cortège de la gloire. Et vouf^, nobles canons qui tonnez la vic'oire Et qui s -mblez lu Yoix formidable d'un Dieu, lia tâche est terminée, à tout Jamais adieu! Puis, ce n'est qu'alors qu'étouffé par ses larmes, exaspéré par la vipère qui lui mord le cteur, il éclate, et celte fois, d'un bond de tigre, saute à la gorge d'Iago en criant. — Misérable, sache qu'il faut me donner la preuve oculaire, tu entends, — ou, par le salut de mon âme éternelle, il vaudrait mieux pour toi n'être qu'un chien que d'avoir à repondre à ma terrible colère. Et à ce propos, nous nous interromprons pour demander à M. Salvini pourquoi, au lieu de saisir simplement lago à la gorge comme l'indication en est faite, selon tout^ probabiUte par Shakspeare lui-même : Taking him by the ihroaty il renverse lago à terre, et lève le pied pour l'écraser. Il ne faut pas faire plus que ne veut l'auteur, surtout quand cet auteui* s'appelle Shakespeare. L'auteur a toujours sa raison à lui dans une i^idication qu'il vous donne, il n'a pas besoin de la dire au tragédien. Il la lui impose, voilà tout. Eh bien, je vais me substituer à Shakspeare, et vous dire pourquoi Othello saute simplement à la gorge d'Iago, au lieu de le renverser et de lever le pied sur lui. C'est que Shakspeare a pensé qu'après avoir, trop humilié lago, Othello comprendrait que le désir de la vengeance lui entrât dans le cœur. Or, il y a loin de sauter dans un moment de colère à la gorge d*un homme et de le lâcher presque aussitôt — à le renverser à terre et à le menacer du pied. — En étes-vous venu à ce point, dit lago à Othello, après que celui ci Ta lâché. Mais que voulez-vous qu'il dise à Othello, après qu'Othello l'a renversé, jeté à terre, menacé du pied. lago est un soldat, un

enseigne — il ne manque pas de courage — devant une pareille injure, ce serait la colère et non la pitié qui jaillirait de son cœur. Et cependant, voyez quel est le sentiment qui domine dans l'exclamalion qui lui échappe. ' — Oh ! grâce ! ô ciel , défends-moi — êles-vous un homme? avez-vous-une âme? avez-vous votre raison? que Dieu soit avec vous — reprenez mon grade— ô malheureux fou, tu as vécu assez longtemps pour que ton honnêteté fût prise pour un vice. Est-ce là le cri d'un homme qu'on renverse et que Ton veut fouler aux pieds ? C'est dans cette scène surtout qu'Othello se laisse em porter à la colère. — Oh ! pourquoi ce misérable n'a-t-il pas quarante mille existences — une seule c'est trop peu, ce n'est rien pour ma vengeance. Je vois maintenant que tout cela est vrai. Regarde, lago, je livre au vent tout mon fol amour, il n'est plus. Debout, noire vengeance, quuie ta sombre demeure ; amour, abandonne à la haine tyrannique la couronne et le trône de mon cœur- gonfle-toi^ ô mon sein, sous le poids qui t'oppresse, et sous la morsure empoisonnée des vipères ! — Je vous en prie, contenez-vous. — Oh I du sang ! du sang! lago, du sang I Oh! cette fois voilà bien le lion — pis que le lion, le tigre. — Patience, patience, dit lago, vos sentiments peutêtre pourraient changer. — Par le Ciel immuable, j'engage ici ma parole par un vœu solennel et sacré. . . Fais que dans trois jours j'entende dire— Cassio a cessé de vivre. — Mon ami est mort, du moment où vous désirez qu'il le soit ; c'est chose faite ; mais elle, elle au moins, qu'elle vive. — Damnation sur elle, Vinfâme hypocrite , damnation ! Viens, suis-moi à Tecart ; je veux, seul avec toi, imaginer quelque moyen de frapper d'une prompte mort cette infernale beauté. Dès ce jour tu es mon lieutenant. Voilà le point culminant de la colère. A partir de co moment le parti d'Othello est pris : Desdemona est condamnée. Aussi quand il se retrouve avec elle, il mâche et crache le dédain ; mais rien n'éclate de pareil à cette colère dont dont nous avons vu jaillir la flamme et se répandre la lave. — Monseigneur , comment vous trouvez-vous maintenant. — Bien, ma Adèle amie., donnez-moi votre main ; cette main est douce, madame. — Elle n'a point encore été flétrie par l'âge ; elle n'a point encore été séchée par le chagrin. — C'est une bonne main... une main franche. — Vous pouvez le dire en toute vérité, car ce fut cette main qui donna mon cœur. — Main libérale ! Autrefois c'était le cœur qui donnait la main; aujourd'hui, dans notre nouveau blason, des mains toujours, mais plus de cffur. — En vérité, je ne puis parler de cela. Revenons à votre promesse. — A laquelle, mon amour? — J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler. — J'ai un rhume importun

et opiniâtre qui me tourmente ; prête-moi ton mouchoir. — Le voici, monseigneur. — Celui que je vous ai donné ? — Je ne l'ai pas sur moi. — Non ? — Non, en vérité, monseigneur. — C'est un tort, car ce mouchoir, une Egyptien^^e en fit présent à ma mère ; c'était une magicituine habile, qui lisait presque dans les cœurs. Elle lui prédit que tant qu'elle

LE MOiNTE-GlUSÏO. 37 ;{ le garderait, elle aurait 1a charme et enchaînerait mon père à son amour, mais que si elle le perdait ou le donnait, les yeux de mon père ne la reverraient plus qu'avec dédain, et que son cœur irait chercher loin d'elle de nouvelles amours. Ma mère me le remit à son lit de mort, ni' engageant à le donner à mon tour à la jeune Me que je prendrais pour épouse. Je l'ai fait. Vous l'avez ; conservezle aussi précieusement que la prunelle de vos yeux ; le perdre ou le donner serait un malheur qui n'aurait rien d'égal. — Serait-il possible ? — Oh ! c'est la pure vérité : il y a une vertu magique en lui. Une sybille qui avait compte sur cette terre deux cents rèvoluliou» du soleil en a ourdi la trame dans ses fureurs prophétiques ; les vers qui ont filé la soie étaient consacres, et il fu* teint dans la liqueur qui découle des cœurs déjeunes iilles mortes, habilement conservés par des embaumeurs égyptiens. — Cela est-il vrai ? — Très vi*ai ! Veillez donc bien sur lui. Vous le voyez, il n'a pas même la force de soutenir sa raillerie, de poursuivre son dédain. — 11 retombe dans la mélancolie, — et plutôt que de se reprendre à sa colère qui va transparaître maigre lui, il préférera sortir sans avoir encore rien eclairci. — Alors, ditDesdemoua, plût au Ciel que je ne l'eusse jajivMu vu. — Comment et pourquoi ? — Oh ! d'où vieat que vous prenez avec moi ce ton brusque et violent. — Est-il perdu ? Ne l'avez-vous plus ? Parlez, n'ést-il plus entre vos mains ? — Il n'est pas perdu, — mais quand cela serait ? — Ah! — Je veux dire qu'il n'est pas perdu. — Allez le chercher et montrez-le moi. -- Je le pourrais, monseigneur, mais je ne le veux pas maintenant. C'est une ruse pour me détourner de ma demande. — Je t'en conjure, que Cassio soit rappelé. — Trouvez moi ce njouchoir. — Je vous en prie, parlez-moi de Cassio. — Le mouchoir ? — Un homme qui a partagé tous vos dangers. — Le mouchoir ? * — En vérité, vous êtes digne de blâme. --(Elle ïappro•he pour le caresser.) — Loin de moi ! loin de moi ! (// s'élance dehors,) Non, c'est avec lago que sa colère retrouvera les imprécations et les menaces qu'il a contenues dans sa poitrine. —-Oh ! que ne puis-je la tenir des années entières expirante sous ma main. — Allons, il faut oublier tout cela. — Uueses chairs tombent en lambeaux ! qu'elle périsse ! qu'elle soii damnée! Non il ne faut pas qu'elle vive ! Ah I mon cœur s'est change en pierre, et quand je frappe dessus il me blesse la main ; — et cependant le monde entier ne renferme jias une plus douce créature. — Elle était digue de partager la couche d'un empereur et de lui dicter des lois. — Mais ce n'est point à cela que vous

devez pejiaer. — Oh ! qu'elle soit maudite, mais qu'en laniaudissant je dise encore ce qu elle est, — C^etait une fee Taiguille à la main, et, musicienne adorable, elle eût en chantant enlevé à l'ours lui-même sa férocité; — puis un esprit, une imaginiilion ! 0 lago, quel dommage I Oh lago, quel dommage! Uh lago ! — Si vous êtes si épris d'elle malgré son iniquité, accordez-lui donc alors pleins pouvoirs de pécher. — Je veux la hacher en mille pièces. Me tromper ! me ti'omper ! — Oh ! c'est affreux ! — Procure - moi du poison, lago, cette nuit. Je ne veux pas avoir d'explication avec elle, de peur que ses charmes et sa beauté ne viennent ébranler ma résolution. Cette nuit, lago. — Oh ! ne l'empoisonnez point; étranglez-la dans son lit, dans ce lit dont elle a souillé la pureté. — Bien, bien, cette manière de faire justice me plaît ; très-bien. On entend la trompette. Ludovico apporte une lettre du sénat. Desdemona, qui de son côté a entendu la trompette, entre par la porte de son appartement. Otello prend la lettre, et la baise en signe de respect, puis il l'ouvre, et se met à la lire. Pendant ce temps, Desdemona et Ludovico causent ensemble. — Comment se porte le lieutenant Cassio, demande Ludovico. — Cousin, répond Desdemona, il y a entre lui et mon seigneur une fâcheuse mésintelligence ; mais vous arrangerez cela. Othello lit la lettre, mais des yeux seulement, toute son ame est à ce que dit Desdemona. — En êtes-vous sûre qu'il Tai-rangera? demande-t-il. Puis, il se remet à lire. — Est-ce qu'il y a ([uelque inimitié entre ton époux et Cassio ? demande Ludovico. — Une bien malheureuse, répond Desdemona, et (|ue je voudrais pouvoir éteindre pour l'amour que je porte a Cassio. — Feux et tonnerres ! s'écrie Othello, en frappant du pied. — Monseigneur, dit Desdemona étonnée. — Etes-vous dans votre bon sens? — Mais qu'avez-vous, et d'où vous vient cette colère ? — Peut-être, dit Ludovico, cette lettre l'agite-t-elle ; car je sais qu'elle le rappelle à Venise, et qu'elle désigne Cassio pour le remplacer dops son gouvernement. — Sur ma foi, j'en suis bien aise, dit Desdemona. — En vérité ? fait Othello. — Monseigneur ? — Moi, je suis bien aise aussi... de vous voir folio. — Comment, mon cher Othello ? — Démon ! (// la frappe avec la leltre.) — Oh ! je n'ai pas mérité cela. — Monseigneur, on ne me croirait pas à Venise, (]uanil même je jurerais que je vous ai vu agir de la sorie. — Voyez, elle pleure. — 0 démon ! démon ! Si les larmes d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme ferait naître un serpent. Oh ! loin de moi ! — Je m'éloigne, puisque ma vue vous oli'ense. — Eu vérité, voilà une épouse bien obéissante! Jiî vous en supplie, ra})pelez-la. — Madame ! — Monseigneur I — Eh bien

que lui voulez-vous ? — Oui ? moi, Seigneur. — Sans doute. N'avez-vous pas désiré que je la rappeU lasse? Oh ! elle est obéissante, d'une obéissance rare. (4 Deè'demona.) Continuez à pleurer, madame. (4 Ludov'co,) Vous, Soingeur, pour co qui est de cette lettre. {A ûes^

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

374 LE MONTE-CRISTO. dewanfl.) Passion Lien jouée. (.4 Ludovico.) Ainsi on me rappelle à Venise. A {Desdemmia.) Sortez ! j<* vous rappellerai dans un instant. (4 Lrtdovice.) Seigneur, j'obéis à l'ordre de sa seigneurie. {A Desdefnona.) Hors d'ici ! vous loin de moi. (Desdemona 5or/.) Cassio prendra ma place, bien. (A £wdoi'/co.) Seigneur , je vous mvite à souper pour ce soir, seigneur, vous êtes le bien venu à Chypre. Malédiction ! Il sort. Voua voyez îa gradation admirable du rôle. Dans la première partie, calme, force, sérénité ; puis doute, puis iu' quiétude, puis mélancolie, puis dowleiw, puis anéantissement, puis désespoir, puis folie. A ce point que Ludovico étonné s'écrie (juaiid il est sorti. — Est-ce là ce noble More, que notre sénat d'une seule voix qualifie d'homme si habile en tout point. Comme Othello Tavait dit, il rappelle Desdemona, ca«* la jalousie est ainsi faite, elle frappe et aime> elle chasse et rappelle. Desdemona revient avec Emilia* — Monseigneur, que disiez -vous de moi, demande Desdemona toujours, douce et patiente. — Approchez, de grâce, mon amour. — Que disiez-vous ? — Keg^rdez-moi en face et laissez-moi lire d£^ns vos yeux. — Quel est ce terrible caprice ? — (A Emilia,) Et vous, les femmes de votre métier laissent d'ordinaire les amants en téte-à-tète et ferment la porte, puis ils veillent à cette porte, toussent et crient heim ! si quelqu'un survient. A votre poste, à votre poste, et qu'on se dépêche ! Emilia sort. Voilà encore une nouvelle phase de passion que le rôle va parcourir, nuances intermédiaires entre la mélancolie et le désespoir. DESDEMONA. — Je VOUS demande à genoux ce que signifie ce langage . J'entends la voix d'un démon dans vos paroles. Je ne les comprends pas. OTHELLO.— Qui êtes-vous? DESDEMONA. — VoU'e épouse. Monseigneur, votre fidèle et loyale épouse. OTHELLO.— Viens ici et jure-le, afin que tu sois damnée; jurele, de peur que les démons eu te voyant si semblable aux anges, ne craignent de s'empaier de toi. Donc pour que tu sois damnée par un double crime, jure que tu es innocente. DESDEMONA.— Le cicl lo Sait. OTHELLO.— Oh! le ciel... le ciel sait que tu es fausse comme l'enfer. DESDEMONA.— Mais envers qui donc, monseigneur, envers qui et comment suis-je fausse ? OTHELLO, fondant en larmes.— 0 Desdemona ! loin de moi ! loin de moi ! DESDEMONA.- Hélas ! jour funeste ! Pourquoi pleurezvous? Est-ce moi, monseigneur, qui suis la cause de vos larmes ? Si vous soupçonnez que votre rappel ait été prononcé à rinstigalion de mou

père, ne me maudissez pas ! OTHELLO.— Oh! s'il eût plu au ciel de m'éprouver par des revers, s'il eût fait pleuvoir sur ma tète une mille chagrins et mille affronts, s'il m'eût plongé dans la plus profonde misèie, s'il eût déu-uit mes plus riches espérances, j'eusse trouvé dans quelque repli de mon ame un reste de patience. Mais m'enchainer au poteau, pour que le mépris puisse à loisir fixer sur raoi son regard lent et immobile ! Eh bien, cela encore, j eusse pu le supporter. Mais... mais le sanctu^i^'o dans lequel j'avais déposé mon cœur, dans lequel js (fevai» viiiie out moiuriF.', la. source delàquelle mon bonlieuv devait couIbp, ou se tarir, (m êtr» chassé ! ... Oh ! fixe tes yeux sui* ce spectada, 6 PatLenca I chénibin anx lévites de roses, et' ta devieadraa^uasi hideuse que l'enfer ! pEBD£M0NA.-*i}'e8pAre quemoii noblô seigneuc b6 soi^çonne pas ma vertu. OTHELLO.-— 0 fleur tromp^iise !« pourquoi étais- tu. si amoureusement belle ? Pourquoi exhalaisrtu uaparfoaa. û doux, que les sens en étaient enivrés ? Je voudrais que tu ne fusses jamais née ! DCSDÇMOMA.— Hélas i qu'ai^je donc faûtdacrûninâl saos le savoir ? OTHBLLO.— Ce papier si blapc, ^i pur, ce livre si élégant et si beau, était-il fait pour qu on y inscrivit le nom de ppoetituée ? Ce que vous avez fait, demandez- vous ? Ce que tu as fait, courtisane vile ? Mais au seul i^ib de ce que tu as fait, le soleil recule de dégoût, la lune se voile et le lé^ phyr lascif, qui caresse tout ce qu'il reneentre, sa^ cacherait dans les entrailles de la terre 1 Ce que tu as. fait, imfmdente poeslituée ? DESDEMONA. — ^Par lo ciel, vous m'accusez injustement ! OTHELLO. — Voyons, répondez. N'êtes-vous pas une prostituée ? DESDEMONA. — Nou, aussi vrai que je suis chrétienne. OTHELLO. — Vous n'étes pas une... DESDEMONA. — Nou, aussî vrai que je désire être sauvée ! OTHr.LLO, fiant. — Est-il possible? DESDEMONA.— Mon Dieu, ayez pitié de nous ! OTHELLO. — Alors, je vous demande pardon, madame ; je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise, qui a épousé Othello. (.4 Emilia qui entre.) Vous, madame, qui avez un office opposé à celui de saint Pierre, puisqu'au lieu des portes du paradis vous gardez celles de Tenfer... Vous ! oui, vous ! Nous avons fourni notre course *, voici de l'argent pour vos peines, tournez la clef, madame, et gardez -nous le secret. (Il sort.) Desdemona ne le reverra plus que pour mourir. Laissez-moi vous dire encore cette scène. Elle est seule, la pauvre enfant, s'apprêtant à obéir à Othello, qui lui a dit de se mettre au lit et de renvoyer tout le monde. Cette scène est le chef-d'œuvre de la mélancolie, cette muse inconnue des anciens, et que Shakspeare découvrit à la fin du

rvp siècle. ÉMiLiA. — Comment cela va-t-il, maintenant ; il m'a paru adouci DESDEMONA. — Il ma dit qu'if allait revenir à rin^taiit même, et m'a commandé de me coucher et de vous renvoyer. ÉMILL4. — Me renvoyer ! ^ DESDEMONA. -^ Cosl sa. volouté. Ainsi, ma bonne Emilia, donne -moi, je te prie, mes vêtements de nuit, et adieu ; car nous ne devons pas le contrarier en ce moment. ÉMILIA. — Je voudrais que vous ne Teussiee jamais vu. DESDEMONA. — S'il m'arrivc dc mourir avant toi, Emilia, veille à ce que ce soit dans un de ces diaps qu'on m'ensevelisse. ÉMILIA. — Allons, allons, ce sont de vaines paroles que vous diles-là. DESDEMONA. — Ma Hiére avait une jeiin^ suivante qui se nommait Barbara, Elle Rimait ; l'objet de son amour per* dit la raison et l'abandonna. Elle savait une cbaoson sur

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

ùK !!lO;^TErÇRISTO. 375 le saule ; c'était une vieille ballade, mais qui allait bien à son malheur. Aussi mourut-elle en la chantant, ©ettechanson, je ne sais pourquoi, ce soir, me revient à Vesçrit. J'ai pensé à soutenir ma tête qui retombe sur mon épaule ; j'ai peine à ne pas chanter cette ballade (te]â pauvre Barbara. Hâte-toi, je t» prie, ÉMiLiA. — Irai-je chercher votre robe de nuit ? DESDEXONA. — NoH, dèlacc-Hioi îdt, Ces* un homme charmimt que le seigneur Ludovico ? ÉMiLiA. — Un très joli homme. DBSDBMONA. -^ H paplio agréablement. ÉMiLiA. — J'ai connu une dame à Venise, qui, pour Tamour de lui, eût été ^A% nusjusqu'eu Palestine. DefidemoBa^ ohâRtaut comme raaigrèelle et sans écouter EmiHa(l). La pauvre enhint, d'un saule avait cherché l'ombrage, La main contre son cœur, le front sur ses genoux, Sile sentait ses pleurs inonder son visage. Chantez l'arbre au pâle feuillage, iecbant da saule, est tri»te et doui. A ses pieds, un ruisseau roulait se^ ondes pures. Réfléchissant ses traits comme un miroir jaloux» Epiportant ses soupirs, mêlés à ses murmures. Chantez Tarbre aux pâles rapfiures, Le chaut du saule est trisfe et doux. 0 mes sœurà, q^alKi pour moi viendra l'heure fiiliU«, Du rameau ji^unissant ceignez mon front ahgpus» L'or aux fauves reflets encadre bleu l'opalQ. Chantez l'arbrQ au feuillage pâle, Le chant du saule est triste et doux. Pendant que Desdemona chante la triste romance, et après l'avoir chantée se met au lit, lago et Roderigo dres* sent une embûche à Caussio. Roderigo e^t blf)8^é fiar Cas^io ; mai^ au ouîmexki où Boderigp toxnbe» lago ooi^p^ le j^ret à C^sio, qui tombe en criant : *- Au secours 1 à l'assassin ! Othello parait dans le lointain, enveloppé d'un grand burnous blanc, il doit avoir déjà le pas roide et silencieux d'un spectre. C'est l'ombre du pèrç de Hamlet, c'est la statue du commandeur. 11 a entendu le cri de son lieutenajit. — C'est ia voix de Cassio, dit-il, lago tient sa p«^ro|e. — Au secours, des flambeaux^ un chirurgie^ ! crie Caeeio. — C'est lui ; brave lago, àme honnête et juste, toi qui ressent si vivement les outrages de ton ami, tu me dictes ce qui me reste à faire. Oh ! mignonne, votre chéri est là étendu mort, et votre destinée s'avance à grands pas. J'arrive ! Hors de mon âme vos traita charoiants, vos yeux séducteurs, tout cela est effacé de mon souvenir, et ton lit adultère va être souiUé de ton sang adultère. J'arrive f Joanny particulièrement était trè» beau dans ce bout de scène que le traducteur italien a supprimé. Pourquoi ? En effet, la décoration change, et l'on se

retrouve dans la chambre de Desdemona, endormie. Othello arrive comme il Ta dit : îa porte .s'ouvre sans bmit. Othello apparaît. Une lampe brûle près du lit de Desdemona. (1) Nous demandons grâce pour la romancé du Saule ; nous n'avions pas celle de de Vigny sous la main, et nous écrivons celle-ci au courant de la plume. Par une étrange erreur de mise en scène, le garçon d'accessoires avait rniis dan& la ohambre de Desdemona xm candélabre à plusieurs branches, de sorte que les premiers vers d'Othello, si beaux et si mélaneoliques, devenaient inintelligibles. — 0 mon âme sait ht cause, et dette cause vous ^a çohnaisseï;.. Je ne veux pas la dire devant vojus, cjiastes étoiles. Cependant, non, je ne répauflrSû pas de sang; non^ je ne lacérerai pas cette peau plus blanche que Talbâire des monuments. // dépose son sabre. Et cependant il faut qu'elle meure, car autrement elle trahirait d'autres hommes. Eteignons ces deux lumières, cette lampe d**abord, puis le flambeau de sa vie. AveQ mélancolie. Si je t'éteins, utile serviteur qui me prête ta clarté, je puis, dès que je me repentirai, faire renaître ta flamme primitive ; mais si une fois je t'éteins, toi, le plus parfait ouvrage de l'ingénieu&e nature, je ne saurai plus où prendre le feu de Pro* méthée qui pourrait de nouveau ranimer la flamme; quand une fois j'aurai cueilli cette fleur de la vie, je ne pourrai plus lui rendre sa sève natale, elle se fanera sans retour. Je veux encore, pendant qu'elle est sur sa tige, en respirer le parfum.— Il l'embrasse. — Haleine embaumée, qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive. Encore un baiser, encore un. Si tu dois être ainsi quand tu ne seras plus, je veux te tuer et t'aimer après. Encore un baiser, et ce sera le dernier. Jamais baiser si doux ne îut sî fatal. Je ne puis retenir mes larmes. Oh ! ce sont des larmes bip^ cruelles. Ma colère est comme qelle du ciel : elle frappâtes objets de son amour.— Desdemona s'éveille. Alors commence la scène terrible, la plus terrible peutêtre qu'il y ait dans aucun théâtre, depuis Eschyle jusqu'à nous, mais qui est d'autant plus terrible qu*Othello n'y met plus ni passion ni colère, et Desdemona, condamnée, remplit tout simplement l'office du bourreau. Bourreau implacable, c'est vrai, mais froid. Ou'on en juge. Desdemona s'éveillant : — Oui est là ? Othello I — Oui, Desdemona, — Voulez-vous vous mettre au lit, monseigneur? — Avez-vous prié, ce soir, Desdemona ? — Oui, monseigneur. — Si vous vous souvenez de quelqee ciime peur lequel vous n'ayez pas imploré le pardon du ciel, implorez ce pardon sur-le-champ. — . Hélas 1 monseigneur, que voulez-vou3 dire par ces mots? — Faites ce que je vous dis, et promptement. Je me promènerai en vous attendant. Je ne

voudrais pas tuer ton âme sans qu'elle fût préparée à la mort. Non, le elel m'en préserve, je ne voudrais pas tuer ton àme. — Vous parlez de tuer ? — Oui, j'en parle. — Alors, que le ciel ait pitié de moi I -<i^ Oh I de tout mon cœur ; amen I — Puisque vous parlez ainsi, vous ne me tueres pas ? -Oh! Ici seulement, un éclair, un regard, un gtinoement de dents ; c'est ce qui fait dire à Desdemona : — Et cependant je vous redoute, car vous, avez l'air terrible, lorsque vos yeux roulent ainsi. Pourquoi craindraisje ? je n'en sais rien, puisque je ne me connais auQUn crime, et cependant je sens que je crains* — Pense à tes crimes, te 4is-je. — Mon crime, je ne m'en connais qu'un, et c't?st l'amour que j 'ai pour vous .

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

376 LE MONTE-CRISTO. — Alors, c'est four celui-là que tu vas mourir ! — Oh I c'est une mort contre nature, que d'élre lue par celui qu'^ Ton aime. Hélas I pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre ? (Vous voyez combien l'aspect d'Olhello doit être calme, puisque c'est à ce signe presque impercefitible d'un homme qui mord sa lèvre, que Desdemona reconnaît sa colère.) Hélas! pourquoi mordez-vous votre lèvre ? Quelque passion sanguinaire agit'î tout, votre être ; ce sont de sinistres présages» et cepeudenl j'espère que ce n'ebt pas moi qu'ils nienac nt. • - Paix ! restez tranquille. — J'y consens ; que voulez-vous ? — Ce mouchoir que j'aimais tant, que je t'avais donné, tu l'as donne à Cassio. — Non, par ma vie et par mon âme ! Envoyez -le chercher et interrogez- le. — Ma chère âme, prends garde, prends garde au parjure, car tu es sur ton lit de mort. — Oui, mais non pour mourir, n'est ce pas? • — Pour mourir sur-le-champ! Ainsi, avoue franchement ton crime, car tous les serments ne pourront ni ébranler, ni écarter la conviction qui ra'ecra&e ; tu vas mourir ! — Mon Dieu, ayez pitié de moi ! .. Amrnl — El vous aussi, soyez miséricordieux I Jamais do ma vie je n ai ete coupable ; jamais je n'ai aim»^ Cassio, si ce n'eèl de cette amilie dont le ciel me permettait de l'aimer sans crime ; jamais j^ ne lui ai donne aucun gage d'amour. Par le ciel 1 j'ai vu ton mouchoir entre ses mains. Oh ! femme parjure ! plus tu nies, plus mon c œur deviimt de pierre. Je croyais n'accomplir qu'un sacrilice, lu me forces à commettre un meurtre ; j'ai vu le mouchoir. Il l'aura donc trouvé, car jamais je ne le lui ai donné; faites-le venir ici. — Il Ta avoué. — Ouoi ? — Qu'il t'avait possédée. — - Comment, comme maîtresse ? _ Oui. — Il ne le dira pas 1 Ici M"* Mara était véritablement subUme. Courbée jusque-là devant la colère d'Othello et devant la crainte de la mort, eJe se relevait avec toute Tencrgit; de l'innocence. Othello reculait et tremblait presque devant elle. Puis, avec un rire convulsif : ^ Non, répondait-il, puisque sa bouche est fermée, r honnête lago y a mis bon ordre. — Oh ! ma crainte me dit tout. Ainsi, il est mort? — S'il avait eu autant d'existences que de cheveux, ma haine était assez forte pour les lui arracher toutes. — Heias ! ou l'a trahi, et moi, jo suis perdue ! — Comment, misérable prostituée, lu oses le pleurer devant moi l Là, seulement, la colère d'Olhello doit éclater par un de ces rugissements que Kean faisait si bien. C'est cet éclat qui fait immédiatement passer Desdemona de la dénégation à la terreur. Elle s'écrie, en s' élançant hors du

lit : — Oh! chassez-moi, monseigneur ! ne me tuez pas! — Silence, vile courtisane I — Tuez-moi demain, laissez-moi vivrQ cetl^ nuit ! — Tu resiëtes I ^ l'n« seule demi-heure. — Point de délai ! — Fne seule prière. — Il est trop tard ! Ici je me rappelle M">« Malibran, cette grande tragédienne ; elle échappait à Othello, qui étendait le bras sur elle ; elle lui ghssait pour ainsi dire dans les mains ; puis, folle, éperdue, elle courait, essayant d'ouvrir les portes, de vrravir les nmrailles; enfin, elle se retrouvait avec Othello, près du lit, et de son propre mouvement, sans qu41 eût besoin de l'y transporter, elle s'y renversait d'elle-même. C^Hait là et ainsi qu Othello la tuait Nous ne disons rien des scènes qui suivent celle-ci ; de qnelque façon que l'artiste les joue, elles sont pâles prés de la grande catastrophe que nous venons de reproduire. On n'attend plus qu'une chose, c'est l'expiation, c'est-àdire la mort «rOthello. La mort est d'autant plus à effet, qu'elle est iuatteuOthello, entouré de tous côtés, va être pris et ramené a Venise comme meurtrier. Un homme comme Othello ne peut souffrir cela. — Qu'on l'emmène ! dit Ludgvico. — Arrêtez ! dit Othello, un mot encore. J'ai rendu quelques services à TEtat, n'en parlons plus ; je vous en prie, dans vos lettres, lorsque vous raconterez cette sanglante aventure, pailez de moi lel que je suis ; n'atténuez pas mes truts, mais ne les aggravez pas non plus. Vous parlerez (l'un homme (|ui ne savait point aimer avec modération. <run homme qui a trop aime, d'un homme tp.ii n'accueillit que (lifhcilement la jalousie, mais qui, une fois jaloux, le fui jnsiju'à la fureur; d'un homme dont la maiu. comme celle du vil Juif, brisa une perle plus prci ieuse que toutes les richesses de sa tribu ; d'un homiile dont les yeux vaincus, peu accoutumés à verser des larmes, en répandent jilus à celle heure qu'il ne coule de gomme précieuse des arbres de l'Arabie. Parlez de moi en ces ternies, et ajoutez qn'uQ jour, à Alep, un Turc orgueilleux, le front ceint du turban, osa frapper un Vénitien et insulter ifctat; qu'alors, je saisis ce chien de circoncis à la gorge, (*t que je le frappai ainsi. Et il se frappe de son poignard. On ne croirait pas qu'il y ail tant de façons de se frapper il'un poignard. Talma se frappait de haut en bas ; Joanny suivait la tradition de Talma ; Kean et Kemble s'enfonçaient horizontalemeni et à doux mains le poignard dans le cœur. Macready se l'enfonrail au-dessous des cotes, et de bas en hanr. Puis Macready ajoutait une chose d'un grand effet : Ui.f fois frappe, il se sentait encore la force d'aller jusqu'au lit, et en ràh»nt le nom de Desdemona, il allait tomber et mor.ri'* l;i h luche s ir sa main . M. Salviui n'a adopte aucune de ces traditions ; il î-i* coMpp l'artère carotide et tombe

à la renverse, ce qui ne lui |)ermet pas de dire un seul mot, même le nom ùc Desdemona. Maintenant, nous dirons a M. Salvini : «« Lisez noire étude sur Olheiio, si longue qu'elle soii : nons ne cnliiiuon;-. pas voire manières de le jouer, mais nous vous disons coannent nous voudrions le voir jouer. •*
Alex. Dumas.

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

CHAPITRE XXI. 01 M. JAGKAL CUERCUE UN DÉNOUMENT A LA VIE ACCIDENTÉE DE M. GÉRARD. Salvalor, niuui de ces tristes reliques^ arriva chez M. Jaokal, juste au moment où M. Gerai'd commençait sa course ell renée. Pour M. Jackal» on le sait, il n'y avait ni jour ni nuit. A quelle heure dormait-il? personne ne le savait, il dorniait comme mangent les gens presses, sur le ponce. L'ordre était donné une fois pour toutes (ju'à quelqu'heiu'e que se présentât Salvator il fût introduit. M. Jackal écoutait un rapport qui lui parairssait -sans doute être d'un ceitaiu intérêt, car il lit prier Salvator de vouloir bien lui accorder cincj minutes. Au bout de ces cinq minutes, Salvator entrait par une porto iusle au moment où l'agent sortait par l'autre. Salvator déposa dans un coin la nappe, noute par les quatre bouts, qui contenait les restes de Tenfant , et Roland, avec un gémissement] [ilauitif, se coucha près d'eux. M. Jackal le regarda faire en haussant ses lunettes, mais ne lui demanda point ce qu'il faisait. SaWator s'avança vers lui. Le cabinet n'était éclaire que par une lampe a abat-jour vert ; elle formait un cercle de lumière gur le bureau de M Jackal, mais le cercle ne s'étendait pas au delà. It.en résulte que quand les deux hommes furent assis leurs genoux se tiouvèrent parfaitement éclaires , mais leurs deux têtes se peidaient dans l'ombre. — Ah! ah! dit le premier M. Jackal. c'est vous, cher monsieur Salvator ; je ne vous savais point à Paris. — Je n'y suis revenu, en eifet, que depuis quelques jours, répondit Salva or. — El à quelle circonstance nouvelle dois-je le plaisir de vous voir? car, ingrat que vous êtes, on ne vous voit que lorsque vous ne pouvez faire autrement. Salvator sourit. — On n'est pas toujours maître de se laisser aller à ses sympathies, dit-il ; puis je cours beaucouj». * — Et d'où venez- vous en ce moment, monsieur le coureur? — Je viens de Vanves. — Eh l eh 1 feriez-vous la cour à la maitre5>se de M. d»» Maraude, comme votre ami Jean Uoixnt à sa le m nu». Lr puuvi'e homme n'aurait pas de chanec. Et M. Jackal fourra dans ses fosses nasales une ent^^àiie prise de tabac. — Non, dit Salvator, non, je viens de chez un de vos amis. — De chez un de mes amis, répéta M. Jackal en ayant l'air de chercher. — Ou de chez une de vos connaissances, j aime mieux cela. — Vous allez m'embarrasser, reprit M. Jackal, j'ai peu fl'amis, et il m'eût ele facile de deviner, mais j'ai grand nombre de connaissances. — Ah! je ne vouî* laisserai pas chercher longtemps, dit \c jeune homme d'un

ton grave, je viens de chez M. Gérard. — M. Gérard! lit le chef de la police en ouvrant sa taliatière et en y creusaut jusqu'au fond la place de ses tlnigts; M. Gérard ! qu'est-ce que c'est (]ue cela? Mais voua vous trompez, ch^r monsieur Salvator, je ne connais pas le moindre Gérard. — Oh î si fait, et un seul mot, ou plutôt une seule désignation, va vous mettre sur la voie : c'est l'homme qui a commis le crime pour lequel vous allez demain faire exécuter M. Sairanti. — Ah bah î s'écria M. Jackal en reniflant bniyammont •a prise de tabac, étes-vnus bien t»ùr de ce que vous dites? vous croyez que je connais cet homme, un assassin ? pouah ! — Monsieur Jackal, dit Salvator, notre temps est précieux à tous deux, nous n'en avons à perdre ni l'un ni l'autre, quoique nous l'occupions tous deux différemment et que nous le dirigions vers deux buts opposes ; employons-le donc utilement. Ecoutez-moi sanîvm'interrom.pre ; d'ailleurs, nous nous eonnaissons depuis trop longtemps pour jouer au lin l'un contre l'autre ; si vous éte.s une puissance, j'en suis une aussi, vous le savez Je ne veux pas vous rappeler que je vous ai sauve la vie, je veux vous dire seulement i\\xe celui qui portera la main sur moi ne me survivra pas vingt-quatre heures. — Je sais cela, dit M. Jackal ; mais croyez bien que jn mets mon devoir avant ma vie, et que ce n'est point en me menaçant... — Je ne vous menace pas, et la preuve, c'est qu'au lieu de la forme affirmative, je vais prendre la forme interrogative. Croyez-vous que celui qui portera la main sur moi me survivra vingt-quatre heures? — Je ne le crois pas, dit tranquillement M. Jackal. — Je ne voulais pas vous dire autre chose; maintenant, allons au but : c'est demain que l'on exécute M. Sarranti. — J(» l'avais oublié. — Vous avez la mémoire courte, car à cinq heures du soir, aujourd'hui même, vous avez fait prévenir rexécuteur des hautes œuvres de se tenir prêt pom* demain. — Mais pourquoi diable ce Sarranti vous tient-il tant au cœur? — C'est le père de mon meilleur ami, de l'abbé Dominique. — Eh bien ! oui, je sais cela; le pauvre jeune homint^ avait même- obtenu un sursis de la honte royale, trois mois, car sans cela il y a six semaines que son père seivnt moit. 11 est alh^ à Rome, je ne sais pourquoi faire, mais sans doute (pj'il n'a pas reu^si ou qu'il est mort en chemin, ou ne l'a i)as revu, c'est bien malheureux. — Pas si malheureux que vous croyez, Monsieur Jackal. car tandis qu'il allait à Uome, sans doute pour obtenir grâce, il me laissait ici pour faire justice. Or, je me sui.^ mis à l'œuvre, et, avec laide de Dieu qui n'abandonne pas les bons cœurs, j'ai'reupsi. — Vous avez réussi? - Oui, et maigre vous ; c'est la seconde fois, monsieur Jackal. — Quelle était la première? — Bon, vous avez oublié

Mina et Justin, la jeune illle enlevée i)ar mon cousin Lorédau de Valgeneuse. Je crois que je ne vous af^prends rien de nouveau, n'est-ce pas, en vous diî>ant que je suis Conrad? — Je dois vous avouer que je m'en doutais. — Depuis (pie je vous l'ai dit, ou à peu près, dans votn» voilure eu revenant du bas Meudon, le jour ou plutôt la nuit où nous sommes arrivés trop tard pour sauver Colomban, mais assez lot pour sauver Carmélite, n'est-ce pas? — Oui, dit M. Jackal ; je me souviens, et vous dites... — Je dis que vous savez mieux que moi l'histoire que je vais vous raconter ; mais je crois qu'il est important que voussaclijuz que je ncirigùore pas tout à fait. Deux enfants ont disparu du château de Viry. On a accusé M. Sarranti de les avoir fait disparaître, erreur! L'un, le garçon, Victor, a ete lue par M. Gérard, et enterié dans le parc, an pied d'an chêne; l'autre, la jeune tille, Léon le, au moment où elle allait eue égorgée par la concubine Orsola, a fait de tels cris (ju'un chien est venu à son secours et a étranglé celle qui voulait l'égorger. L'enfant s'est sauvée tout ell'aree, et sur la grande roule de Fontainebleau a trouve une bohémienne qui l'a recueillie, vous la connaissez, elle se nomme la Brocante, elle demeure rue d'Ulm, numéro 4 -, vous avez ele chez elle, avec maître Gihassier, la veille du jour où Rose-de-N)ël a disparu ; or. Rose deNoël n'était autre (|ue la petite Leonie. Je n'ai point ele inquiet d'elle, je savais qu'elle était entre vos mains, je îu> vous en parle donc que pour mémoire. M. Jackal Ût entendre une espèce de grognement qui lui était habituel, et qui n'était jjas sans analogie avec cHui d(» l'animal dont il portait le nom.

 — Quant au petit garçon enterré au pied d'un arbre, il est inutile d^ vous (Jire comment, avec Vaii^e. (te Ri^éail, aujourd'hui Koland, je l'ai trouvé tout en cherchant aj*t4*e chose ; vous s^vezUendroit, n'est-ce pa&; javouay ai conduit, seuleiiiçnt le cadavre n y était plus, ^ CroyeZi-vous que ce soit moi qui Tai qnîevâ ? demandîiM.' Jackal en absorbant une énorme prise de tabac. -r Non pa3 V0U9, m^s M. Gérard que vous aviez prévenu. — Hon^ple Gérard, dit M. Jackal, si tu entendais ce que Ton ditdfttpi» comme in t'indignerais! -- Vous voua trompez, il ne 8'iIldign^rait pas, il tremblerait. — Mais enfin, qui a pu vous, faire supposer que c'est M. Gérard qui avait enlevé L'enfant? — Oh ! je n'ai pas supposé, j'ai été certain, et qela du preniier coup, si certain que je me suis dit qvie Qe u'etait que dans sa maison de Yanves, pour plus grande tranquillité, que M. Gérard avait pu transporter ce pauvre squelette. Alors, vous comprenez bien, par une belle nuit comme celle-ci. pendant laquelle il ne faisait ni ciel ni terre, j'ai aidé Rpland à sauter par-dessus les murs du jardin de la maison que M. Gérard habite à Yanves, j'ai sauté 'après lai, et je lai ai dit : Cherche, mon bon chien, cherche ! Roland a cherché, et quoique je ne veuille pas faire Tapplicalion des paroles de TEvangile à un quadrupède, Roland a trouvq. Au bout de dix minutes, il grattait le gazon de la pelouse avec une telle rage que j'ai été obligé de Tenlever par son collier pour que le lendemain on ne vit pas ses traces. J'étais sûr que le cadavre était là. Comme nous étions entrés non» sortîmes, seulement au lien de jeter Roland du dehors au dedans, je le jetai du dedans au dehors, et je le suivis ; voilà toute l'histoire; vous devinez le rqste, n'est-ce pas, monsieur îackal ? Ce n'est pas M. Sarranti, qu^ est en prison depuis six mois, qui, il y a trois mois, a déterié le cadavre du pied du chêne de Viry pour le transporter au milieu de la pelouse de la maison de Vanves; or, si ce n'est pas M. Sarranti, c'est M. Gérard. — Hum ! fit M. Jackal sans répondre autrement que par une exclamation ; mais. . . non, rien. — Oh ! achevez *, vous alliez n^e demander pourquoi, instruit de la présence du cadavre dans la maison dé M. Gérard, je n'ai point agi plus tôt ? — Ma foi, dit M. Jackal, j'avoue que j'allais, vous faire cette question par simple curiosité, car ce que vous me racontez ressemble bien plus à un roman qu'à une histoire. — C'est pourtant une histoire, cher monsieur Jackal, et des plus authentiques même. Vous désirez savoir pourquoi je n'ai pas agi plus tôt, je vais vous le dire. Je suis un sot, cher monsieur Jackal; je crois toujours l'homme" meilleur qu'il n'est.

Je me figurais que M. Gérard n'aurait pas le courage de laisser périr un innocent à sa place, qu'il tjtîittei-ait la France, et que, d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Amérique, il révélerait tout; mais point! L'ignoble canaille n a point bougé. — Penh ! fit M. Jackal, ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute, et il ne faut pas lui en vouloir irrémissiblement pour cela. — De sorte que ce soir je me suis dit : Il est t^mps. — Et vous êtes venu me chercher pour que nous allions ensferrrble procéder à Texhumation du cadavre. -^ Non point, oh ! je m'en suis bien gardé ! Comme nous disons, nous autres chasseurs, on ne prend pas deux fois un renard à la même coulée. Non, cette fois, j'ai fais ma besogne moi-même. — Comment, vous-même? — Oui, voilà en deux mots : je savais qu'il y avait ce soir un grand dîner électoral chez M. Gérard. Je me suis arrangé de manière à éloigner pendant une heure ou deux M. Gérard de ses convives. Je suis entré alors; j'ai pris sa place à la table, tandis que Brésil grattait dessous ; bref, Brésil a si bien gratté qu'au bout d'un quart d'heure je n'ai eu qu'à jeter la table de côté et à montrer aux convives de M. Gérard la besogne qu'avait faite mon chien. Ils étaient dix ; \<ë onzième cuvait son vin je ne sais où. Ils ont signé un procés-verbal tout à fait en règle, puisqu'il y a parmi les signataires un médecin, un notaire et un huissier. Tenez, voici le pBoçèa-v^eBbal ; et quant au squelette, ajouta Salvator en se levant, en apportant la nappe pliée en quatre sur le bureau de M. Jackal et en la dénouant, et quant au squelette, le voilà T Si habitué que fût M. Jackal aux péripéties des drames journaliers qui se déroulaient devant lui, il s'attendait si peu au dénoûment de celui-là, qu'il recula son fauteuil en pâlissant, et, contre son h^bitudp^ s^s^ cberohâff 4 dissimuler l'émotion qu'il éprouvait. — Maintenant, dit Salvator, écoutez - moi bien : Je vous iure devant Dieu que si M. Sarranti est exécuté demain, c'est vous, vous seul, moBst^ur Jaokal^ qu^ J6 vends responsable de sa mort*d aestolaiB, n/ est-ce pa^? et voua n'accuserez pas mon langage d'ambiguïté? Ainsi donc, voici les pièces de convieUon. Il montra Je» oseements. Je vous les laisse, le procès-verbal me suffit, il est signé de trois officiers publics : un médecin, un notaire, un kûéssier. Je vais de ce pas porter ma plainte au procureur du roi ; si besoin est, j'irai au garde-dea-sceaux ; j'irai au roi, s'il est nécessaire. Et Salvator, saluant sèchement le. chef de- la police, sortit de son cabinet, suivi de Brésil, et laissant M. Jackal tout étourdi de ce qu'il venait d'apprendre, et on ne peut plus inquiet de la menace qui venait de lui être faite. M. Jackal connaissait Salvator de longue date, U l'avait vu plus d'une fois à l'œuvre, le savait homme de résolution et

était bien convaincu qu'il ne promettait jamais rien qu'il ne pût tenir. Salvator sorti et la porte fermée derrière lui, il se demanda donc très-sérieusement ce qu'il pouvait ifaîre. Il y avait un moyen bien facile de tout concilier : c'était de laisser tout simplement M. Gérard se tirer d'affaire comme il pourrait? mais c'était déchirer de ses propres mains. une trame si laborieusement ourdie, c'était faire d'un bonapartiste un héros, plus qu'un héi*08, un martyr ; c'était, à la veille des élections, transformer un candidat patroné en quelque sorte par le gouvernement en un misérable assassin. Sans compter que M. Gérard ne manquerait pas, dès qu'il se verrait pris, de tout avouer, en accusant M. Jackal de complicité; décidément, ce moyen si facile était un mauvais moyen. Il y en avait un autre, et ce fut à celui-làr que M. Jackal s'arrêta. Il se leva précipitamment, alla droit à la fenêtre et lira un bouton caché dans Tembraenre. Aussitôt, dix ou douze sonnettes retentirent, depuis le corps de logis qu'habitait M. Jackal jusqu'à la porte de la Préfecture. — Ce cette façon, murmura- t-il en revenant s'asseoir, j'aurai du moins le temps d'aller prendre les ordres du ministre de la justice. Comme il achevait ces mots à demi-voix, un huissier annonça M. Gérard. Alexandre Dumas. {La suite au prochain numéro.) LE COMTE DE MONTE CRISTO. CHAPITRE IV, COMPLOT. Danglars suivit Edmond e% Mercedes de» yeux jusqu'à ce que les deux am^qts eussent dispara à Tua des angles du fort Saiot-Nicolas : puis, se retournant alors, il aperçut Fernande qui était retombé pèle et frémissant su{p sa chaise.

The text on this page is estimated to be only 26.06% accurate

LE MONTE-CRISTO. 379 tanc'is que Caderousse balbutiait les paroles d'une chanson à boire . — Ah çà ! mon ehar monsieur, dit Danglars à Feroand, voilà un mariage qui ne me parait pas faire le bonheuE de tout le Dioiiiie. — Il me desespère, dit Femand. *- Vous aimiez donc Mercedes ? — Ja Tadorais ! — Depuis longtemps ? — Depuis que nou^ nou^ cosmaissom je- l'ai toujo«bFs aimée. — Et vous êtes là à vous arracher les cheveux au]à>&a de ch ercher remède à la ohose l Que- diable Ijane croyais pas que ce fût aiost qu'agissatani lea geaâ dei votre naiiûn. — C}ue voulez-vous quft j^iSaifisa ? demanda.FerBaDd. — Et que saise-ja* moi t es^a ^ua cela me regarda ?*6e n'est pa» moi, oe me semUa^ qui suis amoureux de made* moiselle Mercedes, mais vous. Giiarche^ dit TËvangile^ al vous trouverez. — J'avais trouvé d^ à, — Quoi? -- Je voulais poignarder Vhomme^ mms la femme m'a dit que s'il arrivait malheur à son ôancé elle sa tuerait. — Bah ! on dit ce» choses-là, mai» on ne» lea fait point. — Vous ne cormaissez point Mercedes^ monsieur : du moment où elle a menacé, elle exécuterait. — Imbécile 1 murmura Danglars : qu'elle sa tiie ou non, que m'impm'te, pourvu que Dantès ne soit point capitaine. — Et avant que Mercedes meure, reprit Femand avec l'accent d'une immuable résolation, je mourraîa hkhmême. — Bn voilà de Famour 1 dit Gadevoussa d'une voix de plus en plus avinée ; en voilà, ou je ne m»'y conneÂs plus! -** Yoyond, dit Danglars, voua ma paraisses ua gentil garçon, et je voudrais, le diable m'empoi^ta V voua tirer de peine, mais... — Oui, dit Caderousse, voyona» — Mon cher, reprit Danglars, tu es aux tpoia quarts ivre ; achève la bouteille, et tu le seras tout à fait. Bois et ne te mêle pas de ce que nous faisons : pour oe que nous faisons il faut avoir toute sa téta. — Moi ivre? dit Caderousse, allons donc! j'en boirais encore quatre de tes bouteilles qui ne sont pas plus grandes que des flacons d'eau deCoiegna J Père Pamphiie, du vin ! Et pour joindre la preuve à la proposition, Gaderouase frappa avec son verre sur la table. — Vous disiez donc, monsieur ? reprit Femand attea* dant avec avidité la suite de la phrase interrompue. — Que disais-je ? Je ne me la rappelle plus» Cet ivrogne de Caderousse m'a fait perdre le fil de mes pensées. — - Ivrogne tant que lu voudra», tant pis pour ceux qui craignent le vin, e'est qu-ils ont quelque mauvaise pensée qu'il craignent que le vin ne leur tire du- cœur. Et Caderousse se mit à chanter lea deux derniers vers d'une chanson fort en vogue à cette époque. Tous Iqs' mécbants sont

buveurs d'eau , c'est bien prouvé par le déluge. — Vous disiez, monsieur, reprit Femand, que vous voudriez me tirer de peine ; mais, ajoutiez-vous... — Oui, mais, ajoutai-je... pour vous tirer de peine il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez ; et le mariage peut très- bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure. — La mort seule les séparera, dit Fernand. — Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, dit Caderousse, et voilà Danglars, qui est un fînot, un malin, un grec, qui va vous prouver que vous avez tort. Prouve, Danglars. J'ai répondu de toi. Dis-lui qu'il n'est pas besoin que Dantès meure I d'ailleurs ce serait fâcheux qu'il mourilt, Dantès. C'est un bon garçon, je l'aime, moi, Dantès. A ta santé. Dantès ! Feniana se leva avec Impatience. — Laissez-le dire, reprit Danglars en retenant le jeune homme, et d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur. L'absence disjoint tout aussi bien que la mort : et.supBûâe& qiJLil y ait entra Edmond, et Meveédéft lea mjuvai]le& d^un^ p^â&on, ilsL seront sépai^s ni plus ni naoinâ que s'ii y availi la pierre d'une tomfe. -?- Oui, main, on sort de prisoa, dit Caderousse, qui avec ' les refttes.de son inteUigence sa cramponnait à la conves-sation, et quand on. eat senti de priadh etquon s'appelle Edmond Dantès on se venge. — Ou'importa l murmura Fernand. —- D'ailleurs, reprit Cadeixîusse, pourquoi mettFait-on Dantès en- prison ? il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné. •!T-Tais*toi, dit Danglars. — Je ne veux pas me taire, moi,- dit Caderousse. Je veu& que tu me dises pourquoi on mettsait Dao4é& en pnson. Moi, j'aime Dantea. A ta sa&lé, Dantès 1 Et il avala uu nouveau verre de vin. Danglars suivit dans les yeux atones du tailteiw Je» progrès de l'ivresse, et se retournant vers Fernaïad : — Eh bien, comprenez- vous, dit-il, qWil iL'y pas besoin de le tuer ? *^ . — Non, certes, si, comme voue le diaiesktout à l'heure on avait le moyen de. faire ai'çêteB Dantès... Mai» ce moyen' l'avea-vous? ' —En cherchant bien, dit Danglars, oa pou»Ffait le trouver. Mais, continuai il, de quoi, dialilia ! vaie-je me mèier • là ? est-ce que cela me regarde ? — Je ne sais pas si cela vous regarde", €Mt Fernand en lui saisiseantle braa ; mais, ce que je sais, o'eet que vous avez quelque motif de haine papticulièpe coatre Dantès. Celui qui hait Uii-mème ne se tiM^mpe pas au« sentiments des autres. — Moi, des motifs de haine contre Dantès ?• aucun , sur ma parole. Je vous ai vu malheureux, et votre malheur m*a intéressé, voilà tou^t. Maie du moment que vous croyez que j'agis pour mon propre compte, adieu, mon cher ami: tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Et Danglars fit semblant de se lever à son tour. -*- Non pas, dit

Fernand en le retenant, peatez! Peu m'importe, au bout du compte, que« voue eu veuillez à Dantès ou que vous ne lui en veuillea- pas* Je lui^ en veux moi : je l'avoue hautement* Trouvez le moyen, et je l'exécute, pourvu au^il n'y ait p^aa mort d'homme, car Mercedes à dit qu'elle se tuerait si Ton tuait Dantès» Caderousse, qui avait^ laissé tomlier sa tête sur la labié, releva le front, et regardant Fernand e(Danglars avec des yeux lourds et hébétés : — - Tuer Dantès ! dit-il, qui parle ici de tuer Dantès? Je ne veux pas qu'on le tue, moi : c'est mon ami, il a offert ce matin de partager son argent avec moi, comme j*ai partagé le mien avec lui ; je ne veux pas qw'on tue Dantès! -- Et qui te parle de le tuer, imbécile ! reprit Daaglars ; il/agit d'une simple plaisanterie ; bois à sa santé , ajouta-t-il en remplissant le verre de Caderousse, et laisse^nous tranquilles. — Oui, oui, oui, à la santé de Dantèa, dit CadwouBse en vidant son verre, à sa santé ! . . . à sa santé I ... là ! — Mais, le moyen... le moyen ? dit Femand. — Vous ne Tavea donc pas trouvé encore, vous ? — Non, vous vous en êtes chargé. -- C'est vrai, reprit Danglars, les Français ont cette supériorité sur les Espagnol», que les Espagnols ruminent, et que les Français inventent. — Inventez donc alors, dit Fernand avec impatience. — Garçon, dit Danglars, une plume, de l'encre et du papier ! -^ Une plume , de l'encre et du papier ! murmura Fernand. -— Oui, je suis agent-comptable: la plume, l'encre et le papier sont mes instruments, et sans mes instruments je ne sais rien faire. — Une plume, de l'encre et du papier f cria à son tour Fernand. — Il y a ce que vous désii^z là eor cette table, dit l0 garçon en montrant les objets demandés. — Donnez-les-nous alors, liO garçon prit le papier, l'encre et la plimie, et les dé

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

380 LK M0iNTiîr4:;KlST0. posa sur la table où buvaient les trois compagnons. — Quand on pense, dit Caderousse en laissant tomber sa main sur le papier, qu'il y a là de quoi tuer un homme plus sûrement que si on l'attendait au coin d'un bois pour Tassassiner ! J'ai toujours eu plus peur d'une plume, d'une))outeille d'encre et d'une feuille de papier que d'une épee ou d'un pistolet. — Ije drôle n'est pas encore si ivre qu'il en a Tair, dit Dauglars, versez-lui donc à boire, Fernand. Fernand remplit le verre de Caderousse; et celui-ci, en véritable buveur qu'il était, leva la main de dessus le papier et la porta à son verre. Le Catalan suivit le mouvement jusqu'à ce que Caderousse, presque vaincil par cette nouvelle attaque, posât ou plutôt laissât retomber son verre sur la table. — Eh bien? reprit le Catalan en voyant que le reste de la raison de Caderousse commençait à disparaître sous ce dernier verre de vin. — Eh bien! je disais donc, par exemple, reprit Dauglars, que si, après un voyage comme celui ({ue vient de l'aire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'îlod'Elbe, quelqu'un le dénonçait au procureur du roi comme agent bonapartiste. . . — Je le dénoncerai, moi, dit vivement le jeune homme. — Oui; mais alors on vous fait signer votre declaïation, on vous confronte avec celui que vous avez dénonce : je vous fournis de quoi soutenir votre accusation, je le sais bien; mais Dantès ne peut rester éternellement en prison ; un jour ou l'autre il en sort, et ce jour où il en sort, malheur à celui qui l'y a fait entrer! — Oh! je ne demande qu'une chose, dit Fernand, c'est qu'il vienne me chercher une querelle I — Oui, et Mercedes! Mercedes qui vous prend en haine si vous avez seulement le malheur d'ecorcher l'epiderme à son bien-aime Edmond ! — C'est juste, dit Fernand. — Non, non, dit Danglars, si on se décidait à une parelie chose, voyez^vous, il vaudrait bieri mieux firendre tout bonnement, comme je le fais, cette plume, la tremper dans l'encre, et écrire de la main gauche, pour (fue l'écriture ne fût pas reconnue, une petite dénonciation ainsi conçue : Et Danglars, joignant l'exemple au précepte, é(irivit de la main gauche et d'une écriture renversée, qui n'avait aucune analogie avec son écriture habituelle, les lip:nes suivantes, qu'il passa à Fernand, et que Fernand lut à demi -voix : « Monsieur le procureur du roi est prévenu j)ar un ami » du trône et de la religion (pie le nomme Edmond Dan» tés, second du navire le Pharaon ai livo ce jualin de » Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porio-Ferrajo, » a été charge par Murât d'une

lettre pour l'usurpateur, » et, par l'usurpateur, d'une lettre pour le comité bona» partisle de Paris. » On aura la preuve de son crime en l'arrèiaul, car on » trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou » dans sa cabine à bord du Pharaon. » — A la bonne heure, continua Danglars ; ainsi votre vengeance aurait le sens commun, car d'aucune façon alors elle ne pourrait retomber sur vous et la chose irait toute seule; il n'y aurait plus qu'à plier cetUî lettre, comme je le fais, et écrire dessus : « A monsieur le procureur roval. » Tout serait dit. Et Danglars écrivit l'adresse en se jouant. — Oui, tout serait dit, s'écria Caderousse «[ui, par un dernier effort d'intelligence, avait suivi la le<"uue, et 4jui comprenait d'instinct tout ce qu'une pareille denouciation pourrait entraîner de malheur; oui, tout serait dit : seulement, ce serait une infamie. Et il allongea le bras pour prendre la lettre. — Aussi, dit Danglars en la poussant hors la portée de sa main; aussi, ce que je dis et ce que J3 tais, (î'est en plaisantant, et, le premier, je serais bien fâche qu'il arrivât quelque chose à Dantès , ce .bon Dantès ! Aussi, tiens... Il prit la lettre, la froissa dans ses mains et la jeta dans | un coin de la tonnelle. | — A la bonne heure \ dit Caderousse. Dantès est mon ami, et je ne veux pas qu'on lui fasse du n>al, moi, à Dantès. — Eh ! qui diable y songe à lui faire. du mal? ce n'est ni moi, ni Fernand, dit Danglars en se levant et en re;»ardant le jeune homme qui était demeuré assis, mais doot l'œil oblique couvait le papier dénonciateur jeté dans un coin. — En ce cas, reprit Caderousse, qu'on nous donnt^ du vin : je veux boire à la santé d'Edmond et de la belle Mercedes. — Tu n'as déjà que trop bu, ivrogne, dit Danglars, et si tu continues tu seras obligé de coucher ici, attendu tfue tu ne pourras plus te tenir sur tes jambes* — Moi, dit Caderousse en se levant avec la fatuité de riioimne ivre; moi, ne pas pouvoir me tenir sur mes jambes ! je parie que je monte au clocher des Accoules, et sans balancier encore. — Eh bien! soit, dit Danglars, je parie, mais pour demain : aujourd'hui il est temps de rentrer ; donnc-iuoi donc le bras et rentrons. — Rentrons, dit Caderousse, mais je n'ai pas besoin de ton bras pour cela. Viens-tu, Fernand ? rentres-tu avec nous à Marseille? — Non, dit Fernand, je retourne aux Catalans, moi. — Tu as tort, viens avec nous à Marseille, viens. — Je n'ai i>oint besoin à Marseille, je n'y veux point aller. — Comment as-tu dit cela? tu ne veux pas, mon bonhomme ! et bien, à ton aise ! liberté pour tout le monde ! — Viens, Danglars, et laissons monsieur rentrer aux Catalans, puisqu'il le veut. Et il souligna ces deux derniers mots d'un eelat de rire. Danglars profita de ce moment de bonne volonté de Caderousse pour l'entraîner du côté de

Marseille ; senlemeiU. pour ouvrir un chemin plus court et plus facile a Fernand, dans le cas où il voudrait y aller lui-même, au lieu de revtMiir par le quai de la Uive-Neuve, il revint par la porte Saint-Victor. Caderousse le suivait, tout cnancelant, accroche à î>oa bras. Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas. Danglak-s se retourna et vit Fernand se précipiter sur le papitr, tfu'il mit dans sa poche ; puis aussitôt il s'élança hors de la tonnelle. Le jeune homme tourna du côlê du Pillou. — Eh bien, que fait il donc ? dit Caderousse, il u jus a menti : il nous a dit qu'il allait aux Catalans, et il va à la ville ! Holà, Fernand, tu te trompes, mon garçon ! — C'est loi qui vois troubl'?, dit Danglars, il suit tout droit le chemui des Vieilles-Iniirmeries. — En vérité! dit Caderousse, eh bien! jau'ais jure qu'il tournait à droite ; décidément le vin est un iraitre. — Allons, allons, murmura Dauglars, je cioisquiî luaintenant la chose est bien lancée, et qu il n'y a plut> qu a la laisser marcher toute seule. Alex. DUMAS. {La suite au prochain numéro.) HISTOIKE D'UN CHIEN ET DE ONZE POULK-. IX. Seulement, avant do partir, Vatriu prit le soin de substituer au mouchoir de Michel un oUier de f«.rce. Savez-vous ce que c'est qu'un co lier de force? Ce ij'e.it pas à vous, chers lecteurs, que j© demaude cela, c\:>\ a mes belles lectrices. — Non. — Avez-vous vu au cou de certains chiens de bouchor,

LE MONTK-CKISTO :m hargneux et querelleurs, un collier garni de clous, portant i les pointes en deliors, et qui a pour but d'empêcher les advereaires des susdits chiens de les empoigner par la peau du cou. — Oui. — Eh bien, voilà le collier de défense vu à Tendroit. Maintenant, pour faire du collier de défense un collier de force, vous n'avez qu'à le retourner et mettre la pointe des clous en dedans. A ce collier, le dresseur de chiens adapte une corde par laquelle il maintient le chien à une vingtaine de pas de lui. C'est ce qu'on appelle chasser isous le canon du fusil. Tant que la corde ne se tend pas, les pointes des clous se contentent de chatouiller agréablement l^^ou de Vanimal. Mais, si Tanimal s'emporte, alors la corde se tend violemment, et, comme les clous lui entrent immédiatement dans la gorge, l'animal s'arrête en poussant un cri plus ou moins accentué, selon que le^ clous entrent plus ou moins avant. Il est rare que, quand Vanimal a été arrêté ainsi une rontaine de fois, il ne comprenne pas que cette correction a pour but de l'empêcher de pointer. D'abord, on le déshabitue peu à peu. On commence par laisser traîner la corde- derrière lui avec un bâton de huit ou dix pouces en travers; le bâton, en traînant lui-même à travers les broussailles, le trèfle et la luzerne, oppose à la couree de Tanimal un certain obstacle qui lui fait comprendre qu'il est dans son tort. Puis on laisse traîner la corde sans bâton. C'est la seconde période de l'éducation. L'obstacle étant moins grand, la douleur qu'éprouve l'animal est moins vive . Puis on enlève la corde pour ne laisser que le collier, lequel procure à l'animal ce chatouillement dont nous avons parlé, chatouillement qui, sans être désagréable, lui rappelle seulement que ce collier existe, que le collier est lA, que son épée de Damoclês continue de le menacer. Enfin, quitte à le remettre à l'animal dans les grandes orcasious, on finit par enlever le collier ; l'éducation est f fuite ou âpeu près. C'était par cette terrible épreuve que devait passer Pritohard. Jugez quelle humiliation pour un pointer, habitué à battre la campagne à trois cents pas de son maître, d'être obligé de chasser sous le canon du fusil ! J'étais convaincu, dans mon for intérieur, que Pritchard ne s'y soumettrait jamais. Vatrin prétendait qu'il en avait réduit de plus indociles. Michel disait prudemment : — Il faudra voir. Ce fut bientôt vu. Au premier arbre qu'il rencontra, Pritchard fit trois tours autour du tronc, et demeura arrête. — Avez-vous une brute pareille ? dit Vatrin. Et, faisant autant de tours qu'en avait fait Pritchard, il le dégagea. On se remit eh route. Au second arbre qu'il rencontra, Pritchard fit trois autres tours autour du

tronc, et se retrouva engagé de nouveau. àSeulement, au lieu de faire les trois tours à droite, comme la première fois, Pritchard avait fait les trois tours à gauche. Un sergent instructeur dans la garde nationale n'aurait pas commandé la manœuvre avec plus de regularilé. Il est vrai que ses hommes, selon toute proba])ilité, l'eussent exécutée moins adroitement. — En voilà une double brute! dit Vatrin. Et Vatrin fit à gauche, autour du second arbre, autant de tours qu'il en avait fait à droite autour du premi .r, et dégagea Pritchard. Au troisième arbre qu'il rencontra, Pritchard en fit autant. — En voilà une triple brute I dit Vatiin. Michel se mit à rire. — Eh bien, quoi? demanda Vatrin. — Mais vous voyez bien qu'il le fait exprès, dit Michel. Je commençais à le croire comme Michel. — Comment ! il le fait exprés ? Vatrin me regarda. — Ma foi, lui dis-je, j'en ai peur. — C'est pas malin ! s'écria Vatrin ; eh bien , tu vas voir. Vatrin tira son fouet de sa poche. Pritchard se coucha, résigné, comme un serf russe condamné au knout. — Que faut-il faire? faut-il le rouer de coups, ce guerdin-là? — - Non, Vatrin, ce serait inutile, répondis-je. — Mais alors ! mais alors ! mais alors! s'écria Vatrin exaspéré. — Alors, il faut abandonner l'animal à son instinct ; vous ne donnerez pas à un pointer les qualités d'un bi aque. — Vous êtes donc d'avis de le laisser aller? — Laissez-le aller, Vatrin. — Allons, trotte, vagabond I dit Vatrin en enlevant la corde. A peine Pritchard se sentit-il libre, que, sans tourner autour d'aucun arbre, il disparut dans le fourré, le lîez bas et le plumet au vent. — Eh bien ! dis-je, le voilà parti, le drôle. — Cherchons-le, dit Michel. — Cherchons-le, dit Vatrin en secouant la tête comme un homme médiocrement convaincu de la vérité de la maxime évafigélique : « Cherche et tu trouveras. » Nous ne nous en mîm^s pas moins à la recherche de Pritchard. X. Il n'y avait rien de mieux à faire, en effet, que de ch archer Pritchard, et il est probable que, sur ce point, vous serez de l'avis de Michel. Nous cherchâmes donc Pritchard, tout en appelant, tout en sifflant le vagabond, comme le nommait le digne fo> restier. Cette recherche dura une bonne demi-heure, Pritchard se gardant bien de répondre à nos sifflements et à nos appels. Enfin, Michel, qui marchait en ligne à une trentaine de pas de moi, s'arrêta. — Monsieur I fit-il, monsieur ! — Eh bien, qu'y a t-il, Michel? — Venez voir ; oh! mais venez voir. Je n'avais probablement pas de si bonnes raisons à donner de mon silence ou de mon immobilité que Pritchard • aussi ne fls-je aucune difficulté de répondre à l'appel de Michel.

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

382 LK MONTE-CRISTO. J'allai donc à lui. — Eh bien, lui demandâi-je, qu'y a-t-il? — Rien ; seulement, ïegafdez. Et Michel étendit les briafâ devant lui. Je suivis la <iireclitm înaiquée, et j'aperçus Prftcfafcird aussi immobile que le fameux chieù'fle'Oéphale dont j'ai eu rhonneur de vous entretenir. Sa tête, son dos et sa queue faisaient ime ^Kgae droite d'une parfaite rigidité. — Vatrin, dis*je à mon tbur, venez donc. Vatrin arriva. Je lui montra Pritcâiard. — Bbù ! dit4l, je cfois qu'il arrête. — Pardieu l 'dft ïfichel. — Qu'arrête-til? demàndai-Je. — Allons-y voir, dit Vatrin, Nous nous approchâmes. Vatriti décrivit autour de Prit chard autant de xercicïs que 'Pritchard en avait décrit autour des arbres. Pritchard ne bougea *poin1;. — C'est 'égal, dit Vatrin, roifetin>nde an-êt. Pui&, me faisant signe de la main : — Arriver, tnendlt-^1. J'arrivai. -- Regardez là... voyez-volis qûdtpïe chose ^ — Je ne vois rien. — Comment I vous ne voyez pas un lapin au gîte ? -Siïaît. — Gré nom ! dît Valrin ; si j'kviis mon Mtôn, 'c'est-à.dire que je l'assommerais, et ce serait pour vous faire une gibelotte. — Oh I dit Michel, qu'à cela ne tientfe, coupcz-yh un de bâton! — Bon ! pendant ce temps-là, Pritchard forcera son arrêt. — IlTi'y \ pas de dg-Agét- : je réponde de Ihi, à inoiris que le lapin ne file cependant. . — J'en vais ccfuper ùà, dit V&frin, quand ce ne serait que pour voir. •Et Vatrin se mît'à^iîôtip'dr \\h a)àton. Pritchard île »botfgèait p^fe \ 'seulement, de Yeinps et temps, il tourûaît de notice 'c6té fedn cèîl môuftàraè, qtii bi'illait comme utfetopJize. — Patience, patience, disait Michel, tu vois -bîfe^n '^ue M. Vatrin coupe un bâton. Et Pritchard, regardant Vatrin, semblait comprendre ; puis, ramenant sa tête dans la ligne droite, rentrait dans son immobilité. Vatrin avait coupé «on bâ^on. • — Ah ! dit Michel, vous avez fè 'leinjS^ fie taîfler Ift branchée. Vatriîi tailla Téà Uranches. Puis, quand leq, branches furent taillées, il s'approcha avec pfecàù'tîoii, prît ses mesures et envoya son coup de bâtoù àhtîfilîeu de la touffe d'herbe où gitàit le lapin. On vit à l'instant le ventre blanc de la pauvre béte, laquelle battait Tair âè ses quatre pattes. Pritchard voulait se précipiter sur le lapin ; mais Vatrin était là, et, après une lutte d'un instant, force resta à la loi. , — Mettez-moi ce gaillard-là dans votre poche, Michel ; c'est la gibelotte promise. — Il a un fier râble, dit Michel en l'engoufPrant entre la doublure et le drap de sa redingote. Dieu sait combien de lapins cette poche avait déjà vus. Vatrin chercha Pritchard pour le féliciter. Pritchard arait di8t)aru. — Où diable est-il donc? demanda

Vatrin. — Où il est? dit Michel ; ce n'est pas difficile à deti«er: il en cherche un autre. C'était vm ; nous noue mimeë en quête de Pritcharft. Au bout de dix minutes, nous tombâmes «or iui. — Un roc, quoi ! dit Michel ; voyez. •Effectivement, Pritchard arrêtait avec la même con scienco que la première fois. Vatrin s'approcha. -^ Voilà le lapin, dit-il. — Allons, Vatrin, cette fois-ci, vdns ave* '^ntre Mlon tout coupé. Le bâton se- leva, et, retombant presque aussitôt, fendît en sifflant un roncier. Puis Vatrin {^longea sa tnain dan§ le itmcier et en tira un second lapin pendu à sa main «par lies ôfretUes. — Tenet^ Michel, dit-il, mettez oelui-^à 'dans votre autre poche. Michel lie He fit pas prier ; seulement, il lemitâanà la même poche. — Eh bien, Michel, pourquoi pas dans Tauti*©, comme vous dit Vatrin ? — Ah ! monsieur, fit Mîfehei, il piRUt en tenfr dinq dans chacune. —Eh ! eh ! Michel, on ne dît pais de céfe chosés-lâ^derant un fonctionnaire public. Puis, me retournant vers Vatrin : — Allons, Vatrin, le nombre troi^plsu aux Ôièiix. — C'est possible, dit Vatrih, mai& il ^^iWirraît 'ne pas •plaire à M. Guértti. M. Guérin, c'était l'inspecteur. — An reste, c'est inutile, lui dft-jè : vous connaissez Pritchard? — Comme si Je l'avais fait, dit Vatrîfi. — Eh tien , qu'en ditês-vc^as? — Dame, je dis que, &ii ç^ chaôsMt âdùâ le cèftfôn du fusil, ça ferait un crâne chien ; mais, «poùrarrÉrter, tl arrête dur, — Où est-il encore? dis- je à Michel. — Oh I il aura trouvé un troisîèûie lapin. Nous cherchâmes, et, en effet, nous trouvâmes Pritcbafrd en arrêt. ~ Ma foij dit Vatrin, je serais curieux de savoir combien de temps il y restera. Vatrm tira sa montre. — Eh bien, Valrin, lui dis-je, vous qui êtes ici dans l'exercice de vos foncticms, passTez-vous cette fantaisie; mai^ moi qui attends du monde, trouvez bon que je retourne chez moi. — Allez; allez, dit Vatrin. Michel et moi, nous reprimes le chemin de la viBa Médicis. En me retournant une dernière foi«^ je vis Vatrin qui passait son collier de force au con de Pritchard, sans que celui-ci parut mêùie remarquer à queHe 'occtipatioti âe livrait le garde. Une heure après, Vatrin entrait dans lamàison. — Vingt-sept taititrtea, me ^jria-t-il du iftns loin qu'il me vlt,^t^ si le la^n n'était fwint parti, le chien y serait encore. — Alors, Vatrin, qu'où diteâ-vdus ? — Dame^je dis qu'il' arrête dur. * — Oui, c'est connu ; mais que vous reste-t-il à hri apprendre.

LE MONTE-CRISTO. 38:j — Un chose que vous lui apprendrez aussi bien que moi, une bêtise, quoi : à rapporter. Vous lui apprendrez cela en jouant. Il n'y a pas besoin de moi pour cela. — Vous entendez, Michel ! — Oh I monsieur, dit Michel, c'est fait. — Comment, c'est fait ? — Bh! oui, il rapporte comme un ange. Cela ne me donnait pas une idée bien positive de la manière dont Pritchard rapportait. Mai S Michel lui jeta son mouchoir, et Pritchard rapporta le mouchoir de Michel. Mai s Michel lui jeta un des deux lapins de Vatrin, et Pritchard rapporta le lapîn de Vatrin. F.nfm Michel alla au poulaillier, y prit un œuf et le posa | à terre. Pritchard rapporta Vœuf comme il avait rapporté le lapin et le mouchoir. — Mais, dit Vatrin, l'animal sait tout ce qu'il peut savoir, il ne lui manque plus que de la pratique. — Eh bien, Vatrin, te 2 septembre prochain, je vous donnerai des nouvelles de Pritchard. — Et quind on pènae, dit Vatrin, que si un guerdin comme cela consentait à chasser sous le canon du fusil, il vaudrait cinq cents francs comme un liard. — C'est vrai, Vatrin, lui dis-je ; mais il faut en faire votre deuil, il h'y consentira jamais. Eu ce moment, les personnes que j'attendais arrivèrent, et, comme une dos principales qualités de Vatrin est la dîscfétion, il se retira, et, en se retirant, mit fm à notre conversation, si intéressante qu'elle fût. XI. Disons quel était ce monde qui arrivait, et qui mettait fin à l'importante conversation qui se tenait entre Michel, Vatrin et moi, à l'endroit de Pritchard. C'était Maquet, qui venait d'augmenter les locataires de mon palais des singes du Dernier des Laidmarfoiry et avec lequel je faisais, à cette époque, le Chevalier de MaisonRouge. C'était de Fiennes, c'est-à-dire un des plus excellents camrs que je connaisse, quand son esprit ne se croit pas obligé d'avoir une opinion en littérature. 'fc'etait Atala Beauches'ne, qui avait joué avec tant de grâce Anna Damby dans Kean, et qui devait jouer avec tan^de sehtiinent Geneviève dans les Girondins, Enfin, c'était mon fils. Je reçus mes hôtes ; je leur livrai la maison depuis la cave jusqu'au grenier, l'écurie avec les quatre chevaux, les remises avec les trois voitures, le jardin avec son poulailler, son palais des singes, sa voUère,- sa serre, son jeu de tonneau et ses fleurs. Je ne me réservai qu'un petit pavillon à verres de couleur, à la muraille duquel j'avais adapté une table, et qui l'été me servait de cabinet de travail. Je prévins mes visiteurs qu'il y avait dans la maison un nonveau commensal ngmmè Mouton, et les avertis qu'ils n'eussent pas trop à fee fier à son nom, son -nom m'étant familier, -mais ses mœurs m'étant inconnues. Je le leur montrai, assis dans

une allée, et dodelinant, à la manière ffes ours blalncs, une tête où deux yeux phosphorescents jetaient une flamme rouge comme le reflet de deux escarboucles. Au reste, pourvu qu'on ne lui cherchât point querelle. Mouton restait parfaitement inoffonsif. Je chargeai Alexandre de faire les honneurs du tout. Quant à moi, il ne s'agissait pas de m'amuser, il s'agissait de faire mes trois feuilletons. Je ne dis point que mes feuilletons ne m'amusent pas à faire ; mais, en les faisant, je ne ne m'amuse pas à la façon dont s'amusent ceux qui n'en font pas. On se répandit dans le jardin, et chacun choisit, selon son caprice, qui les singes, qui la volière, qui la serre, qui les poules. Moi qui étais vêtu en chasseur, je montai à ma chambre, afin de me vêtir à la fois en hôte ec en travailleur. Vous saurez, autant que la chose peut vous intéresser, qu'été comme hiver, je travaille sans gilet et sans redingote, en pantalon à pieds, en pantoufles eten manches de chemise. La seule diff'ércnce que la succession des saisons amène dans mon costume est de changer l'étoffe de mon pantalon à pieds et de ma chemise. L'hiver, mon pantalon à pied est de drap ; l'été, mon pantalon à pied est dé basin. L'hiver, ma chemise est de toile; l'été, ma chemise est de batiste. Je descendis donc, dix minutes après, avôc une chemise de batiste et im pantalon de basin . — Qu'est-ce que cela ? demanda Atala Beauohesne. — C'est un père que j'ai voué au blanc, dit Alexandre. Je passai à travers une haie d'acclamations, et je gagnai mon pavillon de travail. J'étais en train de faire le Bâtard de MatUéonr^ et, comme mon voisin Challamel venait de me donner Mouton, juste au moment où je commençais le roman, j'avais eu l'idée d'illustrer Mouton, en lui faisant jouer un rôle dans mon nouvepu livre. Procédant toujours à la manière de Walter-Scot, j'avais commencé par faire le portrait de Mouton, sous le nom d'Allan, et en en faisant cadeau à don Frédéric, frère dedon Pèdre. Voici le poi'trait d'Allan, ce qui me dispensera de vous faire le portrait de Mouton : « Derrière eux s'élança un chien bondissant. » C'était un de ces vigoureux mais tîveltes chiens de la sierra, à la tête pointue comme celle de l'oxirs, à l'œil étincelant comme celui du lynx, aux jambes nerveuôes comïne celles du dain. » Tout son corps était couvert de soies fines et lorigues qui faisaient chatoyer au soleil leurs reflets d'argent. » Il avait au cou un large collier d'or inc?riisté de rubis , avec une petite sonnette du même métal. » La joie se trahissait par ses èlan<<, et ses élans avaient un but visible et un but caché : le but visible était un cheval blanc comme la neige, couvert d'une graaide housse de pourpre et de brocarlr, qui recevait ses caresses en hennis-. saut comme pour y répondre ; le but caché

était san^ doute quelque noble seigneur retenu sous la voûte dans laquelle le chien s'enfonçait impatient pour reparaître bondissant et joyeux quelques instants après. n Enfin, celui pour lequel hennissait le cheval , celui pour lequel bondissait le chien, celui pour lequel le peuple criait : Viva ! parut à son tour, et un seul cri retentit répété par mille voix : 9 — Vive don Èrécïèric ! » Si vous voulez savoir, chers lecteurs, ce que c'était qu

384 LK MONTE-CRISTO, don Frédéric, il fdut lire le Bâtard de Mauléon. Je ne me suis engagé à vous dire qu'une chose : c'est ce qn'elAit Mouton. Vous le savez maintenant. Suivons donc le nouveau personnage qui nous croise, <ans savoir même où il nous conduira. C'est ce q^î'on appelle, en matière de chemin de fer, un embranchement, et, en matière de poésie et de roman, un épisode. L'Ariosle est le créateur de l'épisode. Je voudrais pouvoir vous dire quel est Vinvenieur de l'embranchement. Malheureusement, je ne le sais pas. XII. Je vous ai dit tout à Vheure : « Vous savez maintenant ce qu'était Mouton. » Je me trompais, vous ne le savez pas. Vous connaissez son physique, c'pst vrai ; mais qu'est-ce que le physique des gens ? C'estle moral qui importe. Si, pour connaître les gens, il suffisait de connaître leur physique, alors, quand Socrate disait à ses disciples : « Le. premier précepte de la sagesse est celui-ci: Conmts^tot' toiméme,- ses disciples se seraient tout simplement re?ar- •dés dans un miroir d acier; ils auraient vu qu'ils avaient' les cheveux roux ou châtains, les yeux bleus ou noirs; le teint blanc ou brun, les joues maigres ou grasses, la taille fine ou épaisse, et, une fois qu'ils eussent vu cela, ils se ^ seraient connus ! . , « i Mais ce n'est point cela que voulait dire Socrate, par ce fameux Ar-.#* ««tr*. ; il voulait dire : « Descends dans ton for intérîer, exmine ta conscience, et sache ce que tu vaux moralement. »» , o j • Le corps n'est que Tenveloppe de l'ame, le fourreau de l'énée» "> Or jusqu'à présent, vous ne connaissez que l'enveloppe,,^ de Mouton, vous ne connaissez que le fourreau du descen •: dantd'Allan. . ; Et encore vous le connaissez mal. Je vous ai montré Allan avec un collier d'or incruste de rubis et une sonnette du même métal au cou ; ce luxe, vous le comprenez bien, était bon pour le chien d un Mre de roi; mais le chien d'un romancier ou d'un auteur dramatiqile n'a pas droit à pareille distinction . Mouton n'avait donc aucun collier d'or incrusté de rubis ; il n'avait pas même un collier de for, pas même un collier de cuir. Ce point rectifié, passons au caractère de Mouton. Son caractère éuit assez difficile à définir. Au premier asnGct Mouton paraissait plutôt lympathique que bilieux, sanffuin ou nerveux ; il était lent dans ses mouvements , smnbre dans ses actes. J'avais voulu interroger Challamel • sur ses antécédents, et il s'était contenté de me répondre : — Tâchez d'abord qu'il s'attache à vous, et vous verrez entiiite ce qii'il peut faire. •€elâ rii'avait donné quelque défiance sur le passe de Mouton • mais, par malheur, rien n'est plus loin de mon caractfTe que la

défiance ; je ne songeai donc qu'à faire en sotte de m'attacher Mouton. En conséquence, à déjeuner et à dîner, je lui mettais mes os de côté, et, après chaque repas, je les lu) portais moi-même. Mou ton mangeait ses os avec un appétit féroce etlngubre à la fois ; mais toutes mes attentions ne me valaient pas, de sa part, la plus petite caresse. Le soir, quand, par hasard, j'allais faire un tour sin la proverbiale terrasse de Saint^Grrmain, afin de distraire lo spleenétique Mouton, je l'emmenais avec moi; mais, au lieu de courir et de gambader comme les autres chien?, Mouton me suivait par derrière, la tête et la qiieue basses comme le chien du pauvre suivant le corbillard de son. mailre. Seulement, lorsque quelqu'un me venait parler, M^iuton poussait un grognement sourd. — (.)h î oh ! nie disait, l'intoriocuteur, qu'à donc votre chien? — Ne faites pas attention : il est entrain de s'habituer à moi. — Oui; mais il n'a pas l'air de s'habituer aux autres. Les. plus physionomistes ajoutaient: — Prenez garde ! ce gaillard-là à l'œil mauvais. Puis, quand à la science physiognomoniqué ils ajoutaient la prudeiîce, ils s'éloignaient rapidement en demandant: ■— Comment l'appelez-vous, votre chien? — Mouton. — Eh bien, adieu, adieu... Prenez garde à Mouton. Je me retournais et disais : — Entends-tu, Mouton, ce que l'on dit de toi ? Mais Mouton ne répondait pas. ' Du reste, depuis huit jours qu'il était naon commensal, !Jo n'ayaigpas entendu. une seule fois aboyer Mouton. ^ Quand, au lieu d'un interlocuteur, c'était le chien d'un interlocuteur qui s'approchait de moi, ou plutôt de Mouton, dans l'intention courtoise de lui dire bonjour à la manière des chiens, Mouton grognait comme un homme, mais ce grognement était immédiatement suivi d'un coup de gueule envoyé avec la rapidité d'un coup droit. Si le chien contre lequel était dirigé le coup de gueule, se trouvait à la portée de Mouton, malheur à lui! c'était un chien èclopé pour le reste de ses jours. S'il avait le bonheur, par un mouvement rapide, par une feinte, par la fuite, d'echappèr à la gueule terrible, et que cette gueule n'eût mordu que le vide, alors on enten • dait les mâchoires de Mouton se refermer avec un bruit de dents, qui rappelait celui des Uons de M. Martin, attendant leur nourriture. Le lendemain do ma troisième sortie avec Mouton, je reçus un avis officieux du maire de Saint-Germain. Il m'invitait à faire empiète d'une chaîne et à la mettre au cou de Mouton quand je sortirais avec lui. J'îlvais aussitôt fait acheter cette chaîne, afin de me soumettre, en bon administré, à l'avis municipal. Seulement, Michel oublia constamment d'acheter un collier. Or, vous allez voir comment l'oubli de Michel me sauva probablement la vie. {La suite au prochain numéro.)

Alexandre Dumas. Alrx. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacteur du Parifl. — Imprimerie de K. Brière et C*» me Vîviwme, 49.

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

ixiAimÂE. ») vm miHÉMo, •& I mm 8 OCTOBRE 1857. * reppadnetMa ■•■(Intcrtllc*. MONTE-CRISTO JODKNAL HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSIE PAR ALEXANDRE DUHAS, SEUL. az moi*. < 50 Un in. . 10 .. 2ix moi*. 6 M ^ ... Un M, ISfr. — 0. B«lgiqn« Un u, 13 BO Eipkgne Un an, II Sp Nftplw. . -, . . Un «n, IGfi.xia. Un ■□, 11 BO Un an, U M Un an, U SO I« danute ffilMmBaiiunU dolrant Wn «drtMte, fkwco, h H. DalniH, ■» bnieands j<mnul, ITM w Ti^ CAUSERIE &VEC MES LECTEURS. MADAME ULLA BULYOWSH. — MADAME fflSTOBI. Ghera lecteurs, Nous lisons dans le Journal des Dibats, courrier de Jules Janin, ces lignes tout imprégnées de la verre du prince des critiques. Qu'on nous permette de les reproduire. I On admirait avant-hier au Théâtre-Français, dans un coin modeste où elle voulait ae cacher, — mais en vain, — une adorable personne, au regard plein de feu, une intelligence enân, et chacun cherchait à savoir d'où venait cette apparition. Elle était romanesquement belle et elle semble ignorer sa beauté. > Eh bien, cette femme appartient doublement au théÂtre : on lui doit des comédies charmantes, «qu'elle joue avec un bel esprit, tout rempli des grâces charmantes de la vingt^^nquiàEie année. On dît ^éme, et je le répète en frémissant, qu'elle a touché d'tme main délicate et ferme à la plume de la critique. Elle vient de Hongrie, elle y retourne. On l'appelle en son pays, avec toutes sortes de louanges et d'admiration, Lilla Bulyowski, la digne amie et la compatriote de Liszt, le Hougiois. • Que notre confrère Janin nous permette de mettre la dernière touche à ce croquis artistique si élégamment esquissé par lui. C'est à nous que M"* Lilla Bulyowski avait été adressée par notre ami Saphir, le charmant humoriste, avec lequel les lecteurs dû JUoiuquetnire ont eu plus d'une fois occasion de faire connaissance. Lui — qui se connaît en esprit, nous la recommandait comme une femme d'un esprit supérieur ; — lui, qui se connaît en art, nou^ la recommandait comme une artiste de

 la famille des Rachel et des Ristori ; — lui, qui se connaît en style, nous la recommandait comme un écrivain du premier ordre. Ce qui rend cet esprit incontestable, — c'«st que madame Lilla Bulyowski qui parle également bien — outre le hongrois, sa langue maternelle, - l'anglais, l'allemand et le français, le fait éclater en quatre langues. — Elle pourrait jouer les chefs-d'œuvre de Goethe et de Schiller, sur les -théâtres de Berlin et de Vienne, comme les chefs^d'œu«vre de Shakspeare sur les théâtres de Londres. En outre, — comme Ta dit notre confrère, — elle a traduit des théâtres étrangers à peu près tous les drames qu'elle joue en hongrois : la Dame aux Camélias de mon fils, la Conscience de moi j la Pierre de TowcA* de Sandeau. — Que sais-je? — tout un répertoire, — et cela, tout en publiant plusieurs volumes de productions fort originales ; nouVelles et romans. Madame Lilla Bulyowski est la vocation Utteraire et dramatique incamée en même temps que c'est réponse irréprochable et la mère de fttmille dévouée, « non-seulement hoiméte mais chaste, » nous disait Saphir dans sa lettre d e recommandation . Et en effet, madame Lilla Bulyov^ski voit la meilleure société de Pesth et de Vienne, c'est là qu'elle puise l'extrême distinction de son jeu, Textrême bon goût de ses toilettes. — Efevée au Couvent des Dames anglaises, elle en est sortie pour conquérir du premier coup une réputation dans deux c^efs-d'œuvt'e : Intrigue et Amour et Bornéo. Dansdotii tôles superbes, — xïiais qui font le désespoirj des artistes qui les abordent, — Louise Miller et Juliette. Saphir nous dit qu'elle est admirable dans ces deux rôles. Elle emporte, nous assure-t-on, pour les traduire et les jouer sur le théâtre de Pesth, Mademoiselle de BelleIsle, Clotildèy Catherine Howard, Mademoiselle de La Seigliîre^ les Demoiselles de Saint-Cyr et Henri III. Dieu donne bon^e santé et longue vie à madame Lilla Bulyowski, nous ne pouvons lui souhaiter autre chose, puisqu'elle a déjà : beauté, talent, réputation et bonheur domestique. Puisque nous avons, dans l'article précédent prononcé le nom d'une femme qui sert de point de comparaison chaque fois que nous avons à vanter la grâce, le génie et la bonté, — le nom de M™« Ristori^ — jetons les yeux audelà des Pyrénées, et voyons ce qu'elle fait dans la capitale des Espagnes. Gomme on pourrait me soupçonner de partialité envers la grande artiste, je citerai un fragment d'une lettre qu'un ami, à qui j'ai demandé des nouvelles de ses représentations, m'écrit de Madrid. « Madrid, 22 septembre 1857. • Illustre Maître , » Madame Ristori, qui, soit

dit en passant,, attend une réponse à la lettre qu'elle vous a adressée ; — vous voyez, par cette parenthèse, que je l'ai vue et que nous avons parlé de vous,— M™« Ristori a ici, en ce moment, un succès qui n'a jamais eu d'antécédent qui puisse lui être comparé. » Vous ne pouvez vous figurer ce qui se passe au théâtre Zarzuela, où elle joue ; c'est non-seulement un prodigieux succès dramatique pour l'artiste, mais un charmant triomphe pour la femme ; les . places sont louées, retenues et enlevées six jours d'avance, et un bando suspendu à Tarcade principale de Ventrée, indique chaque soir, aux retardataires qu'il n'y a plub de places. Je vous jure que Von n'a jamais vu pareil empressement, grands et petits se trouvent tous 1^ deux jours réunis dans cette jolie salle, et ce qu'il y a de ^rticulier, c'est que les petites places, les places du peuple ^ sont enlevées avec le m^me entrain que les autres. — Le roi, la reine, les ministres, la cour assistent à chaque représentation, et la reine tout particulièrement est si enthousiaste du talent de la grande artiste, qu'elle prouve son enthousiasme^ non-seulement par ses applaudissements pendant la durée de la pièce, mais encore par des salutations qu'elle lui adresse directement au moment des rappels. » L'antichambre de Mn« Ristori est chacpie soir érigée en salon par les visiteurs qui s'y ^pressent - le maréchal Narvaei et ses collègues, les ambassadeurs, les grands d'Espagne, les auttfurs et les journalistes, tout s'y confond ; la faveur de la grande tragédienne est si grande que son nom esl comme im talisman qui fond les cœurs et qui donne la vie. » Ecoutez ceci avec votre cœur, illustre maître, et je suis sûr qu'une bonne lai^e tombera de vos yeux dans votre encrier et ne gâtera pq^nt votre encre : • Un soldat, soufQeté par son sergent, tire son sabre en te mefuàeant, mais sans le frapper. « Le soldat est condamné à mort , il à été décidé en conseil que la reine n'accorderait pas sa grâce, il s'agit de donner à Tàrmée le plus terrible des exemples disciplinaires. » La sœur du roi, qui jouit près de la reine du plus grand crédit, la municipalité de Madrid, les plus granit seigneurs de l'Espagne, tout le monde* enfin, déplore cette rigueur et demande merci. » Tout est inutile, le condamné doit. mourir. » n est en chapelle ardente, le lendemain, à sept heures du matin, il sera fusillé. » Seule, M»« Ristori peut le sauver ; c'est ce qu'on vient lui dire, du moins, entre le premier et le seèond acte de la Médée. » La grande artiste passe par-dessus les lois de l'étiquette, n'écoute que son cœur, s'élance dans Tescalier qui conduit à la loge de la reine, frappe à la porle : » La reine se retourne, on lui annonce Médée. » — Qu'elle entre I qu'elle entre I » Et la reine se lève et va au

devant d'elle. Madame Ristori se jette à ses genoux, saisit les mains royales et les baise en criant : — Grâce ! grâce I — Grâce pour qui ? demanda la reine étonnée. — Pour un brave soldat que le meilleur cœur des Espagnoles ne doit pas laisser mourir. — Mais,, dit la reine, vous savez que j'ai réfiiA cette grâce à tout le monde. — Eh bien, s'écrie l'artiste, moi, la plus humble de ceux qui vous l'ont demandée, je vous dis ceci : je ne me relèverai que lorsque cette grâce me sera accordée. — Relevez- vous donc et embrassez-moi. » L'homme était sauvé. » Ce drame s'était joué en quelque sorteàlavue dupublic, qui en avait suivi toutes phases. Les yeux de quinze cents spectateurs étaient fixés sur la loge royale. • Tout-à-coup de cette loge partit le cri : ^ La reine a fait grâce 1 » Vous dire quels tins éclatèrent, cher ami, ce serait toute une chose impossible. — La Ristori fut appelée à

LB MONTE-CRISTO. 387 grands .cris, et à son apparition une acclamation unanime,! miîverselle, délirante, de : Vive La Ristori I se fit entendre. > Un instant la grande artiste a été la reine, plus ^e la reine, puisqu'elle était en même temps la Ristori. » Nous bornerons là nos extraits de la lettre. — Que dire après cela ? 4 * 4 On nous annonce qu'une grande tragédienne se meurt en 'ce moment même à Cannes. Nous lui souhaitons un pareil souvenir à soû dernier jour. L'ange de la miséricorde, penché sur l'agonie, rend la mort non-seulement facile, mais douce. Alex. Dumas^ LES MOHICANS DE PARIS. XXIL ou H. JAGKAL GHBRGRB UN DÉNOUEMENT A LA TIB ACCIDENTES DE H. GÉRARD. — (Suite.) / M. Gérard, pâle, vert, livide, suant, tremblant, entra dans le cabinet. — Ah I monsieur Jackal I s'écria-t*il ; monsieur Jackal I Et il tomba sur un fauteuil. — C'est bien, c'est bien I dit H. Jackal ; remettez-vous, honnête M. Gérard, nous avons le temps de penser a vous. Puis à rhuissier, et à demi-voîx : — Descendez vite ; vous avez vu sortir un jeune hcmune et un chien, n'est-ce pas? — Oui, monsieur. — . On va arrêter l'homme et le chien, car Fun est aussi dangereux que Tautre ; mais que, sur la tête de ceux qui les arrêtent, il ne Soit fait aucun mal ni à l'homme ni au chien ; vous entendez ? — Oui, monsieur. — Alors d^chez-vous ; je n'y suis plus pour personne. Oue Ton mette les chevaux à la voiture. Allez. L'huissier disparut comme une vision. M. Jackal se retourna du côté de M. Gérard. Le misérable semblait près de s'évanouir. n n'avait i^lus la force de parler. Il joiffnail led mains. — C'est bien, c'est bien, dit H. Jackai avec dégoût ; on aritera, soyez tranquille ; mais en attendant, mettez-vous à la fenêtre et dites moi ce qui passe dans la cour. — Gomment l vous voulez que dans l'état où je suis. .. -— Honnête monsieur Gérard, dit le chef de police, vous Tenez me demœder un service, n'est-ce pas ? — Oh! oui; et un grand, monsieur Jackal. — Eh bien 1 alors, la vie n'est qu'un échange de services; j'ai besoin de vous, vous avez besoin de moi : entr'aidons-nous. — Je ne demande pas mieux. — Si vous ne demandez pas mieux, allez à la fenêtre. — Mais moi ? — Vous ? vous viendrez après ; au plus pressé d'abord. Si je ne faisais pas prendre son rang à chaque affaire, je serais encombré. L'ordre, honnête monsieur Gérard, l'ordre avant tout. Allez à la fenêtre d'<ibord. M. Gérard alla à la fenêtre en s'aidant des meubles qu'il trouva sur sa route ; il semblait avoir les jambes brisées, il ne marchait plus, il rampait. — J'y suis, murmufa-tiU — Alors, ouvrez*la. Tandis que M. Gérard ouvrait la fenêtre, M. Jackal s'établissait

confortablement dans son fauteuil, tirait sa tabatière, y puisait une prise et poussait un soupir de salisfactioA. C'était dans la lutte qvCi\ était vraiment grand, et cette fois il avait trouvé dans Salvator un athlète digne de lui. — La fenêtre est ouverte, dit M. Gérard. — Alors, regardez dans la cour ce qui s'y passe et rendez-m'en compte. — Un jeune homme traverse la corn*. — Bien. — Quatre agents se précipitent sur lui, — Bien. — Une lutte s'engage. — Bien. Regardez avec attention ce qui va se passer, honnête monsieur Gérard, car ce jeune homme tient votre * vie entre ses mains. M. Gérard frissoDna. — Oh ! mais s'écria-tril, il y a un chien. — Oui, oui, et un chien qui a un fier nez, allez. — Le chien le défend. — Je m'y attendais. — Les agents crient à l'aide. — Mais ils ne lâchent pas le jeune homme n'estce pas. — Non, ils sont huit après, — Ce n'est point assez, morbleu I — Il se débat comme un lion. — Brave Salvator I — Il en tient un sous ses pieds, il en étouffé un autre le chien en étrangle un troisième. ' — Diable, voilà qui se gâte. Que font donc les soldats? — Ils arrivent. — Ahl... — Ils le terrassent. — Et le chien î — On lui a inis la tête dans un sac, et on lui lie le sac autour du cou. — Ces drôles sont fort ingénieux quand 11 s'affit de leur peau. ^ — On emporte l'honune. — Et le chien ? — Le chien suit. — Aorès? — L^ommé, le chien et les agents disparaissent sous une voûte. — Tout est fini, refermez la fenêtre, honnête monsieur Gérard, et venez vous asseoir sur ce fauteuil. M. Gérard referma la fenêtre, et revint s'asseoir oupl^ tôt tomber sur le lauteuiL ^ — Là, fit M. Jackal. Causons de tos petites afbires maintenant : vous avez donc donné un grand dîner électoral honnête monsieur Gérard. ' — J'ai cru, dans la position où j'étais, et me proposant pourla députation... — Oui, pouvoir essayer de cette petite corruption culinaire. Je ne vous blâme pas, cher monsieur Gérard cela se £ait ; seulement, vous avez eu un tort. ' — Lequel? — C'est de quitter vos convives au milieu du repas. — Mais, M. Jackal, en est venu me dire que vous vouliez me parler à l'instant même. — Il fallait remettre les affaires au lendemain, et dire comme Horace : Valeat re$ ludicra. — Je n'ai point osé,. M. Jackal. — De sorte qu'en votre a^noe, vous avez laissé vos convives à table ? — Hélas h oui. — Sans songer que la table était posée à l'endroit même où vous aviez transporté le cadavre de ce malheureux enfant. — Moùsieur Jadud 1 s'écria l'assassin, comment savezvous?... -— Mais est-ce que ce n*est pas mon état de savoir I — Alors vous savez. . . — Je sais qu'en rentrant chez vous, vous avez trouvé vos convives en fuite, la maison

déserte, la table renversée et la fosse vide. — Monsieur Jackal, s'écria le misérable, où peut être le squelette ?

388 LE MONTE-CRISTO. T" M. Jackal tira un coin de la nappe posée.sur son bureau et mit à nu les ossements. — Le voilà, dit-il. M. Gérard poussa im cri terrible, se leva comme un fou et se précipita vers la porte. — Eh bien 1 que faites-vous donc ? demanda monsieur Jackal . — Je n*en sais rien, je me sauve. — Bon, où cela:? Vous ne f ères point quatre pas dans l'état où vous êtes sans être arrêté. Oh I M. Gérard, quand on veut être voleur, meurtrier, parjure, il faut une autre tête que la vôtre ; je commence a croire que vous étiez né pour être honnête homme. Allons, venez ici et causons tranquillement, comme on doit faire quand la situation est grave. M. Gérard revint tout en chancelant et s'assit sur le fauteuil Qu'il venait -de quitter un instant auparavant. M. Jackal releva ses lunettes et regarda le misérable avec les mêmes yeux dont le chat regarde la'souris qu'il tient entre ses griffes. Puis, au bout d'un instant de cet examen, qui semblait faire perler la sueur sur le front chauve de l'assassin. — Mais savez-vous, continua M. Jackal, que vous seriez un homme véritablement précieux pour un mélodramaturge conmie M. Guilbert de Pixérécourt ou un romancier comme M. Ducray-Dumesnil ; quelle vie plus fertile en incidents dramatiques que la vôtre, bon Dieu 1 quelles scènes poignantes, quelles péripéties j)alpitantes d'mtérêt contient le drame inconnu de votre existence^ sans compter ce chien, ce diable de chien ; oùavez-vous donc connu ce chien-là ? mais c'est un descendant du chien de Montargis ! Il faut que ce diable de Brésil ait personnellement quelque chose contre vous. M. Gérard poussa un gémissement. M. Jackal ne parut pas l'entendre et continua : — Sur mon honneur, tout Paris voudrait applaudir un drame de cet acabit- là. Il est vrai qu'il n*a pas de dénoûment encore ; mais nous sommes là pour lui en faire un, n'est-ce pas, honnête M. Gérard? La toile vient de baisser sur le quatrième acte : table renversée, fosse vide, convives et domestiques fuyant la maison maudite ; — tableau ! — Monsieur Jackal, murmura l'assassin cTune voix suppliante, monsieur Jackal. — Oh ! je sais bien ce que vous allez dire : que vous êtes embarrassé, à bout d'imagination, que vous ne savez plus comment vous tirer de là ; dame I cela vous regarde : dans une collaboration, chacun fait sa part, pu l'un des deux est volé \ moi, j'ai fait la mienne : j ai arrêté le défenseur de l'innocence et le chien vertueux. — Gomment? — Ce jeune homme qui renversait et étouffait mes agents, ce chien qui les étranglait. Pour qui croyez-vous qu'on mettait à Tun la tête dans un sac et à l'autre les menottes aux mains ? C'était pour vous,

ingrat I — Ce jeune homme, ce chien... — Ce jeune homme, honnête monsieur Gérard, c'est Salvator, le commissionnaire de la me aux Fers, Tami de Fabbé Dominique, fils de M. Sarranti ; le chien, c'est BrésUy le chien de votre pauvre frère, l'ami de vos pauvres neveux, Brésil que vous avez cru tué et que, comme un maladroit que vous êtes, vous avez manqué ou plutôt frappé à une mauvaise place, et qui vous dévorera tout vivant s'il vous rencontre jamais, vous pouvez être tranquille. — 0 mon Dieu, mon Dieu ! fit M. Gérard laissant tomhe isa tête dans ses deux mains. — Bon, dit M. Jackal, voila que vous faites l'imprudence d'appeler le bon Dieu ; mais, malheureux, s*il regardait de votre côté, juste au moment où il a sous la main un orage comme celui-ci, mais vous seriez foudroyé à l'instant même. Ahl ma foi, tenez, c'est un dénoùment comme un autre, et un dénoùment moral, qu'en dites vous? — Monsieur Jackal, au n^ de ce qui vous reste de pitié dans l'âme, ne plaisantez pas ainsi, vous me tuez I Et il laissa tomber ses bras le long du fauteuil, renversant sa tête livide sur le dossier. — Voyons, voyons, ne vous troublez pas ainsi, dit M. Jackal ; ce n'est, morbleu I pas le moment de pâlir, de vous trouver mal, d'inonder mon parquet de sueur ; de l'imagination, monsieur Gérard, de l'imagination 1 I/assassin secoua la tête sans répondre. Il était anéanti. — Prenez garde, dit M. Jackal, si vous me laissez finir le drame seul, je pourrai bien ne pas le finir à votre satisfaction. Moi en auteur moral et en' chef de police logique, voici mon avis : je trouve, pai* un ressort dramatique quelconque, moyen de foire évader le jeune homme et le chien ; je les laisse aller chez le procureur du roi, chez le garde des sceaux, chez le grand chancelier, où ils voudront ; je fais reconnaître l'innocence de l'innocent, la culpabilité du coupable, et, au moment où le bourreau fait la toilette du condamné, le fais crier par cent comparses : M. Sarranti est libre, c est M. Gérara le vrai coupable, h voilà, le voilà I Et je fais pousser M. Gérard dans le cachot que vient de Îuitter M. Sarranti en triomphe, au milieu des bravos et es applaudissements de la multitude. M. Gérard ne put étouffer un gémissement, en même temps qu*un frisson parcourait tout son corps. — Ah ! que vous êtes donc nerveux I dit M. Jackal ; si j'avais seulement trois collaborateurs comme vous, je ne serais pas huit jours sans avoir la danse de Saint-fluv. Voyons, parlez à votre tour. Que diable I je vous dis : voilà mon dénoùment ; je ne vous dis pas qu'il soit bon. Parlez à votre tour, proposez-moi le vôtre, et s'il est meilleur, je l'arx^epterai. — Mais je n'ai pas de dénoùment, moi 1 s'écria M. Gérard. -^ Bon I je n'en crois rien ; vous n'êtes pas venu ici sans une intention

quelconque. — Oh 1 non ; j'étais venupour vous demander un conseil. — C'est médiocre ce gue vous me dites là 1 — Puis, en route, j'ai réfléchi. — Voyons le résultat de vos réflexions ? — Eh bien I il m'a semblé que vous étiez aussi intéressé que moi à ce q'u'il ne m'arrivàt point quelque malheur. — Pas tout a fait ; mais n'importe 1 allez toujours. — Je me suis dit, par exemple, que j'avais douze heures au moins devant moi. — Doute heures, c'est beaucoup ; mais enfin mettons douze heures. — Qu'en douze heures on fait bien du chemin. — On fait quarante lieues, en payant trois francs de guides. — Qu'en dix-huit heures, je suis dans un port de mer, en vingt-quatre heures en Angleterre. «^ Seulement, il fallait un passe-port pour cela. — Sans doute. ^ Et vous êtes venu me le demander ? — Justement. — Me laissant toute liberté, après votre départ, de sauver ou de faire exécuter M. Sarranti ? — Je n'ai jamais demandé sa mort. . . — Qu'autant qu'elle pourrait assurer votre vie ; je corn* prends cela. — Eh bien ! que dites-vous de ma demande? — De votre dénoùment ? — De mon dénoùment, si vous voulez. — Je dis que c'est plat, que la vertu n'est pas punie, c'est vrai, mais que le crime ne l'est pas non plus. — Monsieur Jackal I — Mais enfin, puisque nous ne trouvons pas mieux. — Vous acceptez ? s'écria M. Gérard bondissant de joie. — Dame I il le faut bien. — Oh I cher monsieur Jackal ! Et l'assassin tendit les deux mains à l'homme de police; mais l'homme de police retira les siennes et fit tinter un timbre. L'huissier entra. • — Un passeport en blanc ? demanda M. Jackal. — Pour l'étranger ajouta timidement M. Gérard. -* Pour l'étranger, répéta M. lackal. '

LE M0NTB-GFU8T0. 389 ' — Ouf! fit H. Gérard en s'affàissant dans son fauteuil et en s'essuyant le front. Il se fit un silence de glace entre les deux hommes. M. Gérard n'osant regarder M. Jackal, M. Jackal fixant obstinément ses petits yeux gris sur ce misérable, de Fa* gonie duquel il semJslait ne vouloir perdre aucun détail. La porte se rouvrit et, en se rouvrant, fit tressaillir Gérard. — I)ècidément, dit M. Jackal, prenez garde au tétanos, car, ou je me trompe bien, ou c'est la mâadie dont vous mourrez. — J'ai cru. . . dit en balbutiant M. Gérard. — Vous avez cru que c'était un gendarme ; vous vous êtes trompé. c*est votre passeport. — Mais, fit timidement M. Gérard, il n'est pas visé I — Oh I homme de précautions que vous êtes ! répondit M. Jackal. Non, il n'est point visé et n'a point besoin de rétre : c'est un passe-port d'agent spécial, et à moins que vous ne rougissiez de voyager pour le compte du gouvernement... — Non, non, s'écria M. Gérard ; ce sera beaucoup d'honneui* pour moi. — En ce cas, voici votre diplôme : laissex voyager et circuler librement. ... — Merci, merci, monsieur Jackal ! interrompit le misérable en saissantle passe-port d'une main tremblante, sans laisser le temps au chef de police de' continuer sa lecture. Et maintenant, à la grâce de Dieu ! Et il s'élança hors du cabinet. — A la grâce du diable I s'écria M. Jackal ; car si le bon Dieu se mêle de tes affaires, vil coquin I tu es un homme perdu ! — Puis sonnant de nouveau : — La voiture est-elle prête ? demanda M. Jackal à l'huissier. — Elle attend depuis dix minutes. M. Jackal jeta un coup d'œil sur lui-même ; il était en tenue irréprochable : habit noir, pantalon noir, escarpins, gilet blanc et cravate blanche. Il sourit en homme satisfait, passa yjï grand pardessus, descendit de son pas habituel, monta en voiture et dit : chez M. le ministre de la justice, place Vendôme. Puis presque aussitôt, se ravisant : — Qu'est-ce que ie dis donc , il y a grande fête au château de Saint-Cloud, jusqu'à deux heures du matin les ministres y seront. Et passant la tête par la portière : — A SaintrGloud, cocher, dit-il. Puis, se parlant à lui-même et s*accommodant du mieux possible dans son coin : — Ahl i)ar ma foi, dit-il en bâillant, cela tombe bien, je dormirai en route. La voiture partit au grand trot, et M. Jackal, qui semblait commanoier au sommeil à volonté, n'était pas encore arrivé au Louvre qu'il était déjà profondément endormi. II est vrai qu'arrivé au Cours-la-Reine il était réveillé de la façon la plus inattendue. La voiture était arrêtée ; par chacune des deux portières ouvertes, deux hommes montés sur les.marchepieds appliquaient un pistolet

sur la poitrine de M. Jackal, tandis que deux autres maintenaient le cocher. Les quatre hommes étaient masqués. M. Jackal se réveilla en sursaut. — • Heim? qu'y a-t-il 1 que me veutK)n? -» Pas un mot, pas un geste, dit un des deux hommes, ou vous êtes mort. — Comment 1 s^écria M. Jackal encore .mal éveillé, on arrête à minuit aux Champs-Elysées ? mais par qui donc la police est-elle faite ? — Par vous , monsieur Jackal ; mais rassurez-vous , il n'y a pas de votre faute. Nous ne sommes pas des voleurs. — Mais qui donc êtes-vous alors? — Nous sommes des ennemis qui avons dévoué notre vie et qui tenons la vôtre entre nos mains -, ainsi pas un mot, pas un geste, pas un souffle, ou, nous vous le répéons, vous êtes mort. M. Jaekal était pris sans savoir par qui ; il n'avait aucun secours à espérer, il se résigna. — Faites de moi ce que vous voudrez, messieurs, dit-U. Un des hommes lui banda le» yeux avec un mouchoir, tandis que l'autre continuait de lui tenir le pistolet sur la poitrine ; autant en faisaient les deux autres du cocher. Quand le cocher et M. Jackal. eurent les yeux bandés, im des quatre hommes monta dans Tintérieur de la voiture, et le deuxième s'assit sur le siège près du cocher auquel il prit les rênes des mains; les aeux autres montèrent derrière. — Où vous savez, dit avec l'aci^ent du commandement l'homme qui occupait l'intérieur de la voiture. La voiture tourna sur elle-même, et, sanglés par un vigoixreux coup de fouet, les chevaux l'enlevèrent au galop. Alexandre Duicas. {La suite au prochain numéro.) LE COMTE DE MONTE CRISTO. » CHAPITRE V. LE REPAS DES FIANÇAILLES. Le lendemain fut un beau jour. Le soleil se leva pur et brillant, et ses premiers rayons d'un rouge pourpre diaprèrent de leurs rubis les pointes écumeuses des vagues. Le repas avait été préparé au . premier étage de cette même Réserve avec la tonnelle de laquelle nous avons déjà fait connaissance. C'était une grande salle éclairée par cinq ou six fenêtres ; au-dessus de chacune desquelles (explique le phénomène qui voudrai) était écrit le nom d'une des grandes villes de France. Une balustrade en bois, comme le reste du bâtiment, régnait tout le long de ces fenêtres. Quoique le repas ne fût indiqué que pour midi, dès onze heures du matin cette balustrade était chargée de promeneurs impatients. C'étaient les marins privilégiés au PAaraon et quelques soldats amis de Dantès. Tous avaient , pour faire honneur aux fiancés, fait voir le jour à leurs plus belles toilettes. Le bruit circulait, parmi les futiirs convives, que les armateurs du Pharaon devaient honorer de leur présence le repas de noces de leur second ; mais c'était de leur part un si grand honneur accordé à Dantès que personne n'o» sait

encore y croire. Cepen(*açt Danglars, en arrivant avec Caderousse , confirma à son tour cette nouvelle. Il avait vu le matin monsieur Morrel lui-même, et monsieur Morrel lui avait dit qu'il viendrait dîner à la Réseiive. En effet, un instant après eux, monsieur Morrel fit à son tour sou entrée dans la chambre, et fut salué par les matelots du Pharaon d'un hourra unanime d'applaudissements. La présence de larmateur était pour eux la confirmation du Druit qui courait déjà que Dantès serait nommé capitaine ; et comme Dantès était fort aimé à bord, ces braves gens remerciaient ainsi l'armateur de ce qu'une fois par hasard son choix était en harmonie avec leurs désirs. A peine monsieur Morrel fut il entré qu'on dépêcha unanimement Danglars et Caderousse vers le fiancé : ils avaient mission de le prévenir de l'arrivée du personnage important dont la vue avait produit une si vive sensation et de lui dire.de se hâter. Danglars et Caderousse partirent tout courant ; mais ils n'eurent pas fait cent pas, qu'à la hauteur du magasin à poudre,' ils aperçurent la petite troupe qui venait. Cette petite troupe se composait de quatre jeunes filles , amies de Mercedes et catalanes comme elle, et qui accomr

390 LB MONTE-CRISTO. menaient la fiancée à laquelle Edmond donnait le bras. Prés de la fnture marchait le père Dantè«, et derrière eux venait Fernand avec son mauvais sourire. Ni Mercedes ni Edmond ne voyaient ce mauvais sourire de Fernand. Les pauvres enfants étaient si heureux qu'ils ne voyaient qu'eux seuls et ce beau ciel pur qui les bénissait. Danglars et Caderousse s'acquittèrent de leur mission d'ambassadeurs ; puis après avoir échangé une poignée de main bien vigoureuse et bien amicale avec Edmond, ils allèrent , Danglars prendre place prés de Fernand, Caderousse se ranger aux côtés du pèro Dantès, centre de l'attention générale. Le vieillard était vêtu de son bel habit de taffetas épingle, orné de larges boutons d'acier taillés à facettes. Ses jambes grêles, mais nerveuses, s'épanouissaient dans de magnifiques bas de coton mouchetés, qui sentaient d'une lieue la contrebande anglaise. A son chapeau à trois cornes pendait un flot de rubans blancs et bleus. Enfin il s*apEuyait sur un bâton tordu et recourbé par le haut comme ^ pedum antique. On eût dit un de ces muscadins qui paradaient en 1796 dans les jardins nouvellement rouverts du Luxembourg et des Tuileries. Près de lui, nous l'avons dit, s'était glissé Caderousse , Caderousse que l'espérance d'un bon repas avait achevé de réconcilier avec les Dan tés, Caderousse a c[ui il restait dans la mémoire un vague souvenir de ce qui s'était passé la Veille, comme en se réveillant le ùiatin on trouve dans son esprit l'ombre du rôve qu'on a fait pendant le sommeil. Danglars, en s*approchant de Fernand, avait ieté sur l'amant désappointé un regard profond. Fernand, marchant derrière les futurs époux , oomp^létement oublié par Mercedes qui, dans cet égolsme juvénile et charmant de Tamour , n'avait d^yeux que pour son Edmond , Fernand était pâle , puis rouge par bouffées subites qui disparaissaient pour faire place chaque ibis â une pâleur croissante. De temps en temps il regardait du côté de Marseille, et alors un tremblement nerveux et involontaire faisait frissonner ses membres. Fernand semblait attendre, ou tout au moins prévoir quelque grand événement. Dantès était simi>lement véiu. Appartenant â la marine marchande, il avait un habit qui tenait le milieu entre Tuniforme militaire et le costume civil ; et sous cet habit, sa bonne mine, que rehaussaient encore la joie et la beauté de sa fiancée, était parfaite. Mercedes était belle comme une de ces Grecques de Chypre ou de Chéos aux yeux d'ébène et aux lèvres de corail. Elle marchait de ce pas libre et franc dont marchent les Arlésiennes et les Anaaloùsès.

Une fille des villes eût peut-être essayé de cacher sa joie sous un voile ou tout au moins sous le velours de ses paupières ; mais Mercedes souriait et regardait tous ceux qui l'entouraient, et son sourira et son regard disaient aussi franchement qu'auraient pu le dire ses paroles : Si vous êtes mes amis, réjouissez-vous avec moi, car, en vérité, je suis bien heureuse I Dès que les fiancés et ceux qui les accompagnaient furent en vue de la Réserve, monsidur Mori^l descendit et s'avança à son tour au-devant d'eux, suivi des matelots et des soldats avec lesquels il était resté, et auxquels il avait renouvelé la promesse déjà faite à. Dantès qu'il succéderait au capitaine Leclercq. En le voyant venir, Edmond quitta le bras de sa fiancée et te passa sous celui de monsieur Morrel. L'armateur et la jeune fille donnèrent alors Texem51e en montant les premiers l'escalier de bois qui couuisait à la chambre où le dîner était servi, et qui cria pendant cinq minutes sous les pas pesants des convives. — Mon père, dit Mercedes en s'arrêtant au miheu de la table et s'adressant au vieux Dantès, vous â ma droite, je vous prie ; quant à ma gauche, j'y mettrai celui qui ma servi de frère, ajouta-t-elle avec une douceur qui pénétra *au plus profond du cœur de Fernand comme un coup de poignard. Ses lèvres blêmirent, et sous la teinte bistrée de son mâle visage on put voir encore une fois le sang se retirer peu à peu pour affluer au cœur. Pendant ce temps, OButèg avait exécuté la même manœuvi*e; à sa droite il avais mis monsieur Morrel, à sa gauche Danglars ; puis de la main il avait fait signe â chacun de se placer â sa fantaisie. Déjà couraient autour de la table les saucissons d'Arles à la chair brune et au fumet accentué, les langoustes â la cuirasse éblouissante, les Prayres â la coquille rosée, les Oursins qui semblent des châtaignes entourées de leur enveloppe piquante, les Qovis qui ont la prétention de remÊ lacer avec supériorité, pour les gourmets du Midi, les uitres du Nord; enfin tous ces hors-d'œuvre délicats que la vague roule sur sa rive sablonneuse et que les pêcheurs reconnaissants désignent sous le nom générique de fruits de mer. — Un beau silence ! dit le vieillard en savourant on verre de vin jaune comme la topace,dont le père Pamphile en Eersonne venait d'apporter un flacon devant Mercedes, irait-on qu'il y a ici trente personnes qui ne demandent qu'à rire ? — Eh I un mari n'est pas toujours gai, dit Caderousse. — Le fait est, dit Dantès, que je suis trop heureux en ce moment pour être gai. Si c'est comme cela ^e vous l'entendez, voisin, vous ayez raison! la joie fait quelquefois un effet étrange, elle oppresse comme la douleur. Danglars observa Edmond, dont la nature impressionnable absorbait et renvoyait

chaque émotion. — Allons donc, dit*il, est-ce que vous craindriez quelque chose ? Il me semble au contraire que tout va selon vos désirs ? — Et c'est justement cela qui m'épouvante, dit Dantès, il me semble que l'homme n est pas fait pour être si facilement heureux! Le bonhevr est comme ces palais des îles enchantées dont les dragons gardent les portes ; il faut combattre pour le conquérir, et moi, en vérité, je ne sais en quoi j*ai mérité le bonheur d'être le mari de Mercedes. — Le mari, le mari, dit Caderousse en riant ; pas encore, mon capitaine : essaie un peu de faire le mari, et ta. verras comme tu seras reçu. Mercedes rougit. Fernand se tourmentait sur sa chaise, tressaillait au moindre bruit, et de temps en temps essuyait de larges plaques de sueur qui perlaient sur son front comme les premières gouttes de pluie d'orage. *^ -» Ma foi, dit Dantès, voisin Caderousse, ce n est poinfla peine de me démentir ^our si peu. Mercedes n'est point encore ma femme, c'est vrai... Iltira sa montre. — Mais dans une heure et demie elle le sera. Chacun poussa un cri de surprise, â l'exception du père Dantès, dont le large rire montra les dents encore belles. Mercedes sourit et ne rougit plus. Fernand saisit convulsivement le manche de son couteau. — Dans ime heure I dit Danglars, pâlissant lui-même ; et comment cela ? ' — Oui, mes amis, répondit Dantès, grâce au crédit de M. Morrel, l'homme, après mon père, auquel je dois le plus au monde, toutes les difficultés sont aplanies. Nous avons acheté les bans, et à deux heures et demie le maire de Marseille nous attend à THôtel de-Ville. Or, comme une heure et un quart viennent de sonner, je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que dans une heure trente minutes Mercédèb s'appellera Mn« Dantès. Fernand ferma les yeux : un nuage de feu brtïla ses paupières ; il s'appuya â la table pour ne pas défaillir, et, malgré tous ses efforts ne put retenir un gémissement sourd, qui se perdit dans le bruit des rires et des félicitations de rassemblée. — C'est bien agir, cela, hein ! dit le père Dantès. Cela 'appelle-t il perdre son temps, à votre avis? Arrivé hier au matin,' marié aujourd'hui â trois heures ! Parlez-moi des marins pour aller rondement en besogne. — Mais les autres formalités, objecta timidement Danglars, le contrat, les écritures?... — Le contrat, dit Dantès en riant, le contrat est tout fait : Mercedes n'a rien, ni moi non plus. Nous nous marions sous le régime de la communauté, et voilà ! Ça n*a pas été long à écrire et ce ne sera pas cher â payer. s

LE MONTI&-GIIISTO. 391 Celte plaisanterie excita une nouvelle explo8ion.de joie et de bravos. — Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de. fiançailles, dit Danglars, est tout bonnement un repas de noces? -* Non pas, dit Dantàs ; vous n*y perdrez rien, soyez tranquilles. Demain matin je pars pour Paris, quatre jours pour aller, quatre jours pour revenir, un jour pour faire en conscience la commission dont je -suis chargé, et le i" mars je suis de retour ;« au 2 mars donc le véritable repas de noces. Cette perspective d'un nouveau festin redoubla Thilarité au point que le père Dantés, qui, au conunencement du diner, se plaignait du sildace, faisait maintenant, au milieu de la <x>nversation générale, de vains efTorts pour placer son VŒU de prospérité en faveur des futurs époux. Dantés devina la pensée de son père et y répondit par un sounre plein d*amour. Mercedes commença de regarder l'heure au coucou de la salle et fit un petit signe à Edmond. Il y avait autour de la table cette hilarité bruyante et cette liberté individuelle qui accompagnent, chez les gens de condition inférieure, la fin des repas. Ceux qui étaient mécontents de leur place s'étaient levés de table et avaient été chercher d'autres voisins. Tout le monde commençait à parler à la fois, et personne ne s'occupait de répondre à ce que son interlocuteur lui disait, mais seulement à ses propres pensées. La pâleur de Fernand était presque passée sur les joues de Danglars ; quant à Fernand lui-mépe, il ne vivait plus et semblait un damné dans le lac de feu. Un des premiers, il s'était levé el se promenait de long eu large dans la salle, essayant d'isoler son oreille du bruit dQ&.'Chan8ons et du choc des verres. Gaderousse s'approcha de lui au moment où Danglars, qu'il semblait fmr, venait de le rejoindre dans im angle de la salle. — En vérité, dit Caderousse, à qui les bonnes façons de Dantés et surtout le bon vin du père Pamphile avalent enlevé tous les restes de la haine dont le bonheur inattendu de Dantés avait jfité les germes dans son âme, en vérité, Dantàs est un gentil garçon ; et quand je le vois assis près de sa fiancée, je me dis que c'eût été domms^e de lui faire la mauvaise plaisanterie que vous complotiez hier. — Aussi, dit Danglars, tu as vu que la chose n'a pas eu de suite. Ce pauvre M. Fernand était si bouleversé, qu'il m'avait fait de la peine d'abord ; mais du moment qu'il en a pris son parti au point de s'être fait le premier garçon de noces de son rival, il n'y a plus rien à dire. Caderousse regarda Fernand : il était livide. — Le sacrifice est d'autant plus grand, continua Danglars, qu'en vérité la fille est belle. Peste 1 l'heureux coquin que mon futur capitaine; je

voudrais m'appeler Dantés douze heures seulement. -~ Partons-nous ? demanda la douce voix de Mercedes ; voici deux heures qui sonnent, et l'on nous attend à deux heures un quart. — Oui, oui, partons, dit Dantés en se levant vivement. — Partons ! répétèrent en chœur tous les convives. Au méiôe instant, Danglars, qui ne perdait pas de vue Fernand, assis sur le rebord de la fenêtre, le vit ouvrir des yeux hagards, se lever comme par un mouvement convulsif, et retomber assis sur l'appui de cett^ croisée. Presque au même instant, un bruit .sourd retentit dans l'escalier ; le retentissement d'un pas pesant, une rumeur confuse, de voix mêlées à im cliquetis d'armes couvrirent les exclamations des convives, si bruyantes qu'elles fussent, et attirèrent l'attention générale, qui se manifesta à rinstant même par un silence inquiet. — Au nom de la loi ! cria une voix vibrante, à laquelle aucune voix ne répondit. Aussitôt la porte s'ouvrit, et un commissaire, ceint de son écharpe, entra dans la salle, suivi de quatre soldats armés, conauits par un caporal. L'inquiétude fit place à la terreur. — v^'y a-t-il? demanda l'armateur en s'avançant au devant du commissaire, qu'il connaissait ; bien certainement, monsieur, il y a méprise. — S'il y a méprise, monsieiu* Morrel, répondit Je com* missaire, croyez que la méprisé sera promptement réparée; en attendant, je suis porteur d'un mandat d'arrêt -^ et quoique ce soit avec re^et que je remplis ma missio^ivil ne faut pas moins que ie la remplisse ; lequel de voi^ ^ messieurs, est Edmond Dantés? Tous les regards se retournèrent vers le jeune homme^ qui, fort ému, mais conservant sa dignité, fit un pas en avant et dit : — C'est moi, monsieur ; que me voulez-vous ? — Edmond Dantés, reprit le commissaire, au nom de la loi, je vous arrête I — Vous m'arrêtez ! dit Edmond avec une légère pâleur, mais pourquoi m'arrêtez-vous ? — Je l'ignore, monsieur ; mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra. Monsieur Morrel comprit (ju'il n'y avait rien à faire contre l'inflexibilité de la situation ; un commissaire ceint de son écharpe n'est plus un homme, c*est la statue de la loi, froide, sourde, muette. Le vieillard, au contraire, se précipita vers l'officier : il y a des choses que le cœur d'un père ou d'une mère ne comprendront jamais ; il pria et supplia : larmes et prières ne pouvaient rien ; cependant son désespoir était si grand que le commissaire en fut touché. — • Monsieur, dit-il, tranquillisez-vous; peut-être votre fils a-t-il négligé quelque formalité de douane ou de santé^ et selon toute probabilité^ lorsqu'on aura reçu de lui les renseignements qu'on désire en tirer, il sera lemis, en liberté. — Ah ça ! qu'est-ce que cela signifie? demanda en fron-r çant le SQ^ircii Caderousse à

Danglars, qui jouait la surprise. — Le sais- je, moi? dit Danglars, je suis comme toi : je vois ce qui se passe, je n'y comprends rien et je reste confondu. Caderousse chercha des yeux Fernand : il avait disparu. Toute la scène de la veille se représenta alors à son esprit avec une effrayante lucidité : on eût dit que la catastrophe venait de tirer le voile que l'ivresse de la veille avait jeté eutre lui et sa mémoire. — Oh ! oh ! dit-il d'une voix rauque, serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez mer, Danglars ? En ce cas, malheur à celui qui l'aurait faite, car elle est bien triste. -^ Pas du tout ! s'écria Danglars, tu sais bien au contraire que j'ai déchiré le papier. — Tune l'as pas déchiré, dit Caderouse; tu l'as jeté dans un coin, voilà tout. — Tais-toi, tu n'as rien vu, tu étais ivrô. — Où est Fernand ? demanda Caderousse. — Le sais-je, moi? répondit Danglars ; à ses affaires, probablement. Mais au lieu de nous occuper de cela, allons donc porter du secours à ces pauvres aifligés. En effet, pendant cette conversation, Dantés avait, on souriant, serré la main à tous ses amis, et s'était cooetitué prisonnier en disant : Ssoyez tran^Ues, l'erreur va s'expliquer, et probablement que je n'ira| même pas jusqu'à la prison. — Ohl bien certainement, j'en répondrais, dit Danglars, qui en ce moment s'approchait, comme nous l'avons dit, au groupe priucioal. Dantés descenait l'escalier, précédé du commissaire de police et entouré par les soldats; une voiture dont la portière était tout ouverte attendait à la porte : il y monta, deux soldats et le commissaire montèrent après lui ; la portière se referma, et la voiture reprit le chemin de Marseille. — Adieu, Dantés ! adieu, Edmond ! s'écria Mercedes en s'élançant sur la balustrade. Le prisonnier entendit ce dernier cri, sorti comme un sanglot du cœur déchiré de sa fiancée ; il passa la tête par la portière, cria : — Au revoir, Mercedes I -— et dispvutà l'un des angles du fort Saiat-Nicqli^

392 LB MONTE-CRISTO — Attendez-moi ici, dit l'armateur, je prends la pre- j mière voiture que je rencontre, je cours à Marseille, et je vous rapporte des nouvelles? — Allez! crièrent toutes les voix, allez 1 et revenez bien vite. Il y eut après ce double départ un moment de stupeur terrible parmi tous ceux qui étaient restés, Le vieillard et Mercedes restèrent quelque temps isolés, chacun dans sa propre douleur, mais enfin leurs y^eux se rencontrèrent ; ils se reconnurent comme deux victimes frappées du même coup, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Pendant ce temps Femand rentra, se versa un verre d eau qu'il but, et alla s'asseoir sur une chaise. Le hasard fit que ce fut sur une chaise voisine que vint tomber Mercedes en sortant des bras du vieillard. Femand, par un mouvement instinctif, recula sa chaise. — C'est lui, dit à Danglars Caderoiisse, qui n'avait pas perdu de vue le Catalan. — Je ne crois. pas, répondit Danglas, il était trop bête; en tout cas, que le coup retombe sur celui qui l'a fait. Tu ne parles pas de celui qui Ta conseillé, dit Caderousse. ~ Ah ! ma foi, dit Danglars, si l'on est responsable de tout ce que l'on dit en l'air ! Oui, lorsque ce que Ton dit en l'air retombe sur la pointe. . ,, Pendant ce temps, les groupes commentaient 1 arresta^on de toutes les manières. Et vous, Danglars, dit ime voix, que pensez-vous de cet événement? " ^ Moi, dit Danglars, je crois qu'il aura rapporté quelques ballots de marchandises prohibées. — Mais si c'était cela, vous devriez le sav.oir, Danglars, vous étiez agent comptable. — Oui, c'est vrai-, nmis l'agent comptable ne connaît que les colis qu'on lui déclare : je sais que nous sommes chargés de coton, voilà tout ; je sais que nous pris le chargement à Alexandrie, chez monsieur Fastret,et àSmyme, chez monsieur Pascal : ne m'en demandez pas davantage. — Oh ! je me rappelle maintenant, murmura le pauvre père se rattachant a ce débris, qu'il m'a dit hier qu'il avait pour moi une caisse de café et une caisse de tabac. — Voyez-vous, dit Danglars, c'est cela ; en notre absence la douane aura fait une visite à bord du Pharaon^ et elle aura découvert le pot aux roses. Mercedes ne croyait point à tout cela ; car, comprimée jusqu'à ce moment, sa douleur éclata tout à coup en sanlots. — Allons, allons, espoir 1 dit, sans trop savoir ce qu'il disait, le père Dantès. — Espoir 1 répéta Danglars. — Espoir 1 essaya de murmurer Fernand, mais ce mot l'étouffait -, ses lèvres s'agitèrent, aucun son ne sortit de sa bouche. — Messieurs ! cria un des convives resté en vedette sur la balustrade \ messieurs, une voiture I Ah I c'est monsieur Morrel, courage, courage! sans

doute qu'il nous apporte de bonnes nouvelles. Mercedes et le vieux père coururent au devant de l'armateur, qu'ils rencontrèrent à la porte. Monsieur Morrel était fort pale. — Eh bien ? s'écrièrent-ils d'une même voix. — Wi bien, mes amis I répondit l'armateur en secouant la tète, la chose est plus grave que nous ne le pensions. — Oh I monsieur, s'écria Mercedes, il est innocent ! — Je le crois, répondit monsieur Morrel, mais on l'accuse. — De quoi ? demanda le vieux Dantès. — D'être un agent bonapartiste. Ceux de mes lecteurs qui ont vécu dans l'époque où se passe cette histoire se rappelleront quelle terrible accusa* tion c'était, à cette époque-là, que celle que venait de formuler monsieur Morrel. . Mercedes poussa un cri, le vieillard se laissa tomber sur une chaise. — Ah I murmura Caderousse, vous m'avez trompé, Dan- ! glarsy et la plaisanterie a été faite ; mais je ne veux pas laisser mourir de douleur ce vieillard et cette jeune fltle, et je vais tout leur dire. — Tais- toi, malheureux 1 s'écriaDanglars en saisissant resté tout im jour à Porto-Ferra^o; si l'on trouvait sur lui quelque lettre qui le compromit, ceux qui l'auraient soutenu passeraient pour ses complices. Caderousse, avec l'instinct rapide de l'égolsme, comprit toute la solidité de ce raisonnement; il regarda Danglars avec des yeux hébétés par la crainte et la douleur, et, pour un pas qu'il avait fait en avant, il en fit deux en arriére. — Attendons, alors, murmura-t-il. — Oui, attendons,-clit Danglars; s'il est innocent, on le mettra en liberté ; s'il est coupable, il est inutile de se compromettre pour un conspirateur. — Alors, partons, je ne puis rester plus longtemps id. -- Oui, viens, dit Danglars enchanté de trouver un compagnon de retraite, viens, et laissons-les se tirer de là comme ils pourront. Ils partirent : Fernand, redevenu l'appui de la jeune fille, prit Mercedes par la main et la ramena aux Catalans. Les amis de Dantès ramenèrent, de leur côté, aux allées de Meilhan, le vieillard presque évanoui. Bientôt cette rumeur que Dantès venait d'ôtre arrêté comme agent bonapartiste se répandit par toute la ville. — Eussiez-vous cru cela, mon cher Danglars? dit monsieur Morrel en rejoignant son agent comptable et faderousse, car il regagnait lui-même la ville en toute hâte, pour avoir quelque nouvelle directe d'Edmond par le substitut du procureur du roi, M. de Villefort, qu'il connaiasait un peu ; auriez-vous cru cela? — Dame ! monsieur, répondit Danglars, p vous avais lit que Dantès, sans aucun motif, avait relâche à l'île d'Elbe, et celte relâche, vous le savez, m'avait patu suspecte. — Mais aviez-vous fa^t part de vos soupçons à d'autres qu'à moi I *• -- Je m'en serais bien gardé, monsieur, ajouta tout bas Danglars ; vous savez bien qu'à cause de

votre oncle, M. PoUcar Morrel, qui a servi sous l'autre et qui ne cache pas sa pensée, on vous soupçonne de regretter Napoléon ; j'aurais eu peur de faire tort à Edmond et ensuite à vous ; il y a des choses qu'il est du devoir d'un subordonné de dire à son armateur et de cacher sévèrement aux autres.* — Bien, Danglars I bien,* dit l'armateur, vous êtes un brave garçon ; aussi j'avais d'avance pensé à vous d^uis le cas où ce pauvre Dantès fût devenu capitaine du Pharaon. — Comment cela, monsieur ? — Oui, j'avais d'avance demandé à Dantès ce qu'il pensait de vous, et s'il aurait quelque répugnance à voud garder à votre poste, car, le ne sais pourquoi, j'avais cru remarquer qu'il'y avait du firoid entre vous. — Et que vous a-til répondu? — Qu'il croyait efTectivement avoir eu, dans une circonstance qu'il ne m'a pas dite, (quelques torts envers vous, mais que toute personne qui avait la confiance de l'armateur avait la sienne. — L'hypocrite 1 murmura Danglars. — Pauvre Dantès ! dit Caderousse, c'est un fait qu'il était excellent garçon. — Oui ; mais en attendant, dit Morrel, voilà le Pharaon sans capitaine. — Oh 1 dit Danglars, il faut espérer, puis(}ue nous ne pouvons repartir que dans trois mois, que d'ici à cette épo que Dantès sera mis en liberté. — Sans doute ; mais jusque-là? — Eh bien I jusque-là me voici, monsieur Morrel, dit Danglars. Vous savez que je connais le maniement d'un navire aussi bien que le premier capitaine au long cours venu. Cela vous offrira même un avantage de vous servir de moi, car lorsque Edmond sortira de prison, vous n^aurez personne à renvoyer ; il reprendra sa place et moi la mienne, voilà tout. — Merci, Danglars, dit l'armateur; voilà en effet qui

LB MONTB-CSUSTO. 393 concilie tout. Prenez donc le commandement* je vous y autorise, et surveillez le débarquement.ilne faut jamais, quelque catastrophe qui arrive aux individus, que les affaires soi^frent. — Soyez tranquille, monsieur. Mais pourra-t-oil le voir, au moins, ce bon Edmond ? — levons dirai cela tout à Theure, Danglars. Je vais tâcher de parler à M. de Villefort et d'intercéder près de lui en faveur du prisonnier. Je sais bien que c'est un royaliste enragé ; mais, que diable 1 tout royaliste et procureur du roi qu il soit, il est homme aussi, et je ne le crois pas méchant. — Non, dit Danglars ; mais j*ai entendu dire qu'il était ambitieux, et cela se ressemble beaucoup. — Enfin, dit M. Horrel avec un soupir, nous verrons; ailes à bord, je vous y rejoins. Et il quitta les deux amis pour prendre le chemin du Palais de justice. — Tu vois, dit Danglars à Caderousse, la tournure que prend l'affaire. As- tu encore envie d*aller soutenir Dantès, maintenant? — Non, sans doute, mais c*est cependant ime terrible chose qu'une plaisanterie qui a de pareilles suites. — .Dame ! qui l'a faite? ce n'est ni toi, ni moi, n'est^-ce Î)as, c'est Fernand. Tu sais bien que, quant à moi, J'ai jeté e papier dans un coin ; je croyais même l'avoir déchiré. — Non, non, dit Caderousse. Oh ! quant à cela, j'en suis sûr ; je le vois au coin de la tonnelle tout froissé, tout roulé, et je voudrais même bien qu'il fût encore où je le vois ! — Que veux-tu ? Fernand l'aura ramassé, Fernand Taura copié ou fait copier, Fernand n*aura peut-être même pas pns cette peine : et j'y pense... mon Dieu! il aura peutêtre envoyé ma propre lettre ! heureusement que j'avais déguisé mon écriture. — Mais tu savais donc que Dantès conspirait? — Moi, je ne savais rien au monde. Comme je lui ai dit, j*ai cru faire une plaisanterie, pas autre chose, il parait que, comme Arlequin, j'ai dit la vérité en riant. — C'est égal, reprit Caderousse, je donnerais bien des choses pour que toute cette aSiedre ne fût pas arrivée, ou du moins pour n'être mêlé en rien à toute cette affaire. Tu ▼erras qu'elle nous portera malheur, Danglars. — Si elle doit porter malheur à quelqirun, c'est au vrai coupable, et le vrai coupable c'est Fernand, et non pas nous. Quekmalheur veux-tu qu'il nous arrive à nous? Nous n'avons qu'à nous tenir tranquilles, sans soufEler le mot de tout cela, et l'orage passera sans que le tonnerre tombe, sur nous du moins. — Amenl dit Caderousse en faisant \m signe d*adieu à Danglars et en se dirigeant vers les allées de Meilhan, tout en secouant la tête et en se parlant à lui-même comme ont rbabitude de le faire les gens fort préoccupés. «- Bon, dit Danglars, les choses prennent la

tournure que j'avais prévue : me voilà capitaine par intérim, et si cet imbécile de Caderousse peut se taire, capitaine tout de bon. Il n'y a donc que le cas où la justice relâcherait Dantès. Oh I mais, ajouta-t-il avec un sourire, la justice est la justice, et je m'en rapporte à elle. Et sur ce il sauta dans une barque en donnant l'ordre au batelier de le conduire à bord du Pharaon^ où l'armateur, on se le rappelle, lui avait donné rendez-vous. Alex. DUMAS. {La suite au prochain numéro.) HISTOIRE D'UN CUISN ET DE ONZE POULES. xra. De tout ce qu'on a lu dans le chapitre précédent, il résulte que le caractère de Mouton m'était resté, sinon inconnu, du moins ténébreux, et que ce qu'il en avait laissé trs^sparaitre n'était pas couleur de rose. C'était dans cette situation que les choses se présentaient vers deux heures de Taprès-midi : Mouton s'amusant à déterrer un dahlia de Michel, — qui, en sa quahté de jardinier, était à la recherche du dahlia bleu ; — mon fils fumant sa cigarette dans un hamac, et Maquet, de Fiennes et Atala agaçant Mysouff, condamné à cinq ans de singes pour crime d'assassinat, avec circonstances atténuantes. Nous demandons pardon à nos lecteurs de reculer la catastrophe que nous avons fait pressentir, mais nous croyons que le moment est venu de dire quelques mots de M"« Desgarcins, du dernier des Laidmanoir et du forçat Mysouff. Mii« Desgarcins était une guenon noacaque de la plus petite espèce. Le lieu de sa naissance était inconnu ; mais, en s'en rapportant à la classification de Cuvier, elle devait être née sur le vieux continent. ' La façon dont elle était passée entre mes mains était des plus simples. J'étais allé faire un petit voyage au Havre ; -r- dans quel but? je serais fort embarrassé de le dire; —j'étais allé au Havre peutrêtre bien pour voir la mer. Une fois arrivé au Havre, j'avais éprouvé le besoin de revenir à Paris. Seulement, on ne revient pas du Havre sans en rapporter quelque chose. n s'agissait de savoir ce que je rapporterais du Havre. J'avais le* choix entre les joujoux d'ivoire, les éventails chinois et les trophées caraïbes. * Rien de tout cela ne me séduisait absolument. Je me promenais donc sur le quai, conune Hamlet, "Priste et les bras pendants dans mon rôle et ma vie. lorsque je vis à la porte d'un marchand d'animaux une guenon verte et un ara bleu. La guenon avait passé sa patte à travers les barreaux de sa cage et m'avait attrapé par le pan de ma redingote. Le peiToquet bleu tournait la tête et me regardait amoureusement avec son œil jaune, dont la prunelle* se rétrécissait et se dilatait avec une expression des plus tendres. Je suis fort accessible à ces sortes de démonstrations, et ceux de mes amis qui disent me connaître le mieux prétendent, pour mon honneur et celui de

ma famille, qu'il est bien heureux que je ne sois pas né femme. Je m'arrêtai donc, serrant, d'une main, la patte de la guenon, et grattant, de l'autre, la tête de l'ara, au risque qu'il m'en arrivât autant qu'avec l'ara du colonel Bro. Voir mes Mémoires. Mais, loin de là, la guenon tira doucement ma main à la portée de sa gueule, passa la langue à travers les barreaux de sa cage, et me lécha tendrement les doigts. Le perroquet inclina sa tête jusqu'entre ses deux pattes, ferma à demi et béatement les yeux, et fit entendre un petit râle de volupté qui ne laissait aucun doute sur la sensation qu'il éprouvait. — Ah 1 par ma foi i me dis-je, voilà deux charmants animaux, et, si je ne les soupçonnais pas de valoir la rançon de Duguesclin, je demanderais leur prix. — Monsieur Dumas, dit le marchand en sortant de sa boutique, vous accommoderai-je de ma guenon et de mon perroquet ? Monsieur Dumas I C'était une troisième flatterie qui mettait le comble aux deux autres. Unjour, je l'espère, quelque sorcier m'expliquera con^

 ment il se fait que mon visage, un des moins répandus qu'il y ail par la peinture, la gravure ou la lithographie, .soit connu aux antipodes, de façon que, partout où j'arrive, le premier commissionnaire venu me demande : — Monsieur Dumas, où faut-il porter votre malle ? Il est vrai qu'à défaut de portrait ou de busle, j'ai été grandement illustré par mes amis Cham et Nadar; mais alors les deux traîtres me trompaient donc, et, au lieu de faire nia caricature, c'était donc mon portrait qu'ils faisaient ? Outre l'inconvénient de ne pouvoir aller nulle part incognito, cette popularité démon visage en a encore un autre : c'est que tout marchand, ayant lu dans mes biographies que j'ai l'habitude de jeter mon argent par les fenêtres, ne me voit pas plus tôt approcher de son magasin, qu'il prend la vertueuse résolution de vendre trois fois plus cher à M. Dumas qu'il ne vendrait au commun des martyrs, résolution qu'il met tout naturellement à exécution. Enfin, le mal est fait; il n'y a plus à y remédier. Le marchand me dit donc de cet air onctueux' du marchand qui est bien décidé à vous vendre qusgad même vous ne seriez pas décidé à lui acheter : « Monsieur Dumas, vous accommoderai je lîe ma guenon et de mon perroquet? » 11 n'y avait que deux lettres du mot à changer pour lui donner sa véritable signification, qui était : « Monsieur Dumas, vous tncommoderai-je de ma gueuou et de mon perroquet? » — Bon, répondis -je, du moment où vous me connaissez, vous allez me vendre votre perroquet et votre singe deux fois ce qu'ils valent. — Ohl monsieur Dumas, pouvez- vous dire ! Non, ce n'est pas à vous que je voudrais surfaire. Vous me donnerez... voyons... ♦ Le marchand eut l'air de chercher à se rappeler le prix d'achat. Vous me donnerez cent francs. Je dois dire qfte je tressaillis d'aise. Je n'ai pas une conns^issance bien exacte du prix courant de la place à l'égard des singes et des perroquets, mais cent francs, pour deux créatures pareilles, me parurent un bon marché inouï. — Seulement, je dois vous dire en honnête homme, continua le marchand, que le perroquet ne parlera probablement jamais. Cela doublait son prix à mes yéu;c. J'aurais donc un perroquet qui ne me bredouillerait pas éternellement aux oreilles son inévitable : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » — Ah 1 diable 1 repris-je, voilà qui est fâcheux. Mais à peine eus- je dit ce mot, que j'eus honte de moimême : j'avais menti, et menti dans l'espérance d'obtenir une diminution, tandis que le marchand avait dit la vérité, au risque de déprécier sa marchandise. Aussi, emporté par le remords : Tenez, lui dis -je, je ne veux pas

marchander avec vous , je vous en donne quatre-vingts francs. Prenez-les, dit sans la moindre hésitation le marchand. — Ah I mais, entendons-nous, fis-je en voyant que j'étais volé, quatre-vingts francs avec la cage de la guenon et le bâton du perroquet. — Dame, fit le marchand, ce n'étaient pas nos conventions', mais je ne peux rien vous refuser. Ah I vous pouvez vous vanter dé m'avoir amusé, vous, avec votre Capitaine Pamphile. Allons, allons, il n'y a rien à dire, vous connaissez les animaux, et j'espère que ceux-là ne 'seront pas malheureux chez vous. Prenez la cage et le bâton. La cage et le bâton valaienr bien quarante sous. Selon l'invitation du marchand, je pris la cage et le bâton, et je rentrai à l'hôtel de l'Amirauté avec un faux air de Robinson Crusoé. Le même soir, je partais pour Paris, ayant pris pour moi seul tout le coupé de la diligence jusqu'à Rouen. Quand je dis pour moi tout seul, c'est-à-dire pour moi, ma guenon et mon perroquet. De Rouen à Poissy, je vins en chemin de fer, et de Poissy à la villa Médicis, dans un berlingot que je louai dans la capitale de la comté du roi saint Louis. XIV. Je n'ai pas besoin do vous dire que M^^^ Desgarcins et Buvat n'étaient point encore baptisés, mon habitude étant d'appuyer les noms, surnoms et sobriquets de mes com mensaux sur des qualités ou des infirmités physiques ou morales. Ils s'appelaient tout simplement la guenon et l'ara. — Eh vite 1 eh vite ! Michel 1 dis-je en entrant, voilà de la pratique pour vous. Michel accourut, et reçut de mes mains la cage de la guenon et le sabot du perroquet, d'où la queue sortait comme un fer de lance. J'avais substitué un sabot qui m'avait coûté trois francs, au perchoir, qui me revenait à vingt sous. — Tiens, dit Michel, c'ftst la guenon callitriche du Sénégal, cercopitkecus sabœa. Je regardai Michel avec le plus profond étonnement. — Que venez-vous de dire là, Michel ? — Cercopithecus sabœa. — Vous savez donc le latin, Michel? Mais il faut me le montrer dans vos moments perdus, alors. — • On ne sait pas le latin, mais on connaît son Dictionnaire d'histoire naturelle. — Ah I.sapristi I et cet animal-là, le connaissez-vous? lui demandai-je en tirant le perroquet de son sabot. . — Celui-là, dit Michel, je crois bien que je le connais ; c'est l'ara bleu, macrocercus ararauna. Ah I monsieur, pourquoi n'avez-vous pas rapporté la femelle en même temps que le mâle ? — Pourquoi faire, Michel, puisque les perroquets ne se reproduisent pas en France ? — C'est justement là où monsieur se trompe, dit Michel. — Comment, l'ara bleu se reproduit en France ? — Oui, monsieur, en France. — Dans le Midi, peut-être? — Non, monsieur, il n'y a pas besoin que ce soit dans le Midi. — Où cela, alors? — A Caen, monsieur.

— Comment, à Caen ? ^ A Caen, à Caen, à Caen 1 — J'ignorais que Caen fût sous une latitude qui permit aux aras de se reproduire. Allez me chercher mon Bouillet, Michel. Michel m'apporta le dictionnaire demandé. . — Cacus, ce n'est pas cela... Cadet de Gassicourt^ ce n'est pas cela... Caducée^ ce n'est point cela. . Caen... — Vous allez voir, dit Michel. Je lus : — « Cadomus^ oh.-L du dép. du Calvados, sur l'Orne et l'Odoû, à 233 k. 0. de Paris, 41,876 hab. Cour royale,

iiB MQNTS-GRISTO. 39 tribunal de première instance et de commerce. » — Vous allez voir, dit Michel, les perroquets vont venir. — « Collège royal, faculté de droit, académie... » — Vou^ brûlez ! — > « Grand commerce de plâtre, sel» bois du Nord... — Pris par les Anglais en 1346 et 1417. — Repris par les Français, etc. — Patrie de Malherbe, Lelèvre, Choron, etc. — 9 cantons : Bourguebus, Villers-Bocage, etc., plus Caen, qui compte pour deux; 205 communes et 140,435 hab. — Gaen était la capitale de la basse Normandie. » — Voilà tout, Michel. — Comment I il n'est pas dit dans votre dictionnaire que Vararauna^ autrement dit Tara bleu, se reproduit à Caen. — Non, Michel, cela n'y est pas dit. — Eh bien, voilà uu joli dictionnaire ! Attendez, attendez, moi, je vais aller vous en chercher un, et vous verrez. En effet, cinq minutes après, Michel revint avec son Dictimnaire d'histoire naturelle. * — Vous allez voir, vous allez voir, dit Michel en ouvrant son dictionnaire à son tour. Péritoine ^ ce n'est pas cela.^. P^rotf... ce n'est pas cela... Perroquet^ c'est celai « Lès perroquets sont monogames. » — Vous qui savez si bien le latin, Michel, savez-vous ce que cela veut dire, monogame^ — Ça veut dire qu'ils peuvent chanter sur tous les tons, je présume. — Non, Michel, non, pas tout à fait ; cela veut dire qu'ils n'ont qu'une épouse. — Ah ! ah I fit Michel, c'est parce qu'ils parlent comme nous, probablement. Voyons, j'y suis ! « Longtemps on avait cru que les perroquets ne se reproduisaient point en Europe, mais les résultats ont fait preuve du contraire, etc., etc., sur une paire d'arasbleus qui vivaient à Caen... » A Gaen, vous voyez bien, monsieur... — Ma foi, oui, je vois. — «M. Lamouroux nous fournit les détails de résultats. » — Voyons les détails de M. Lamouroux, Michel. Michel continua. « — « Ces aras, depuis le mois de mars 1818 jusqu'au mois daoût 182:^, ce qui comprend un espace de quatre ans et demi, ont pondu soixante-deux œufs eu neuf pon— Michel, je n'ai point dit que les aras ne pondaient point ; j'ai dit... — a Dans ce nombre, continua Michel, vingt-cinq œufs ont produit des petits, dont dix seulement sont morts. Les autres ont vécu et se sont parfaitement acclimatés... » — Michel, j'avoue que j'avais de fausses notions à l'endroit des aras... — « Ils pondaient indifféremment dans toutes les saisons, continua Michel, et leurs pontes ont été plus productives dans les dernières années que dans les premières... » — Michel, je n'ai plus ri'^n à dire... — « Le nombre des œufs, dans le nid, variait. 11 y en avaitjusqu'à six ensemble... » — Michel, je me rends, secouru ou non secouru... —

Seulement, dit Michel refermant son livre, monsieur sait qu'il ne faudra lui donner ni amandes amères, ni persil ? — Les amandes amères, je comprends cela, répondisje : elles contiennent de l'acide hydrocyanique ; mais le persil ? Michel, qui avait laissé son pouce enfermé dans le livre, rouvrit le livre : — « Le persil et les amandes amères, lut-il, sont, pour les perroquets, un poison violent. » — C'est bien, Michel, je ne Toubllerai pas. Je l'oubliai si peu, que, quelque temps après, comme on m'apprit que M. Persil était mort subitement, je m'écriai : — Ah I mon Dieu 1 il aura peut-être mangé du perro^ quet? Par bonheur, la nouvelle fut démentie Je lendemain. Alexandre Dumas. (La suite au prochain numéro). I LE CIUCHEHIR DE HOQUET. J'ai souvent, dans mes Mémoires et même ailleurs, parlé d'un garde de mon père, avec lequel j'ai fait mes premières armes. Ce garde s'appelait Mocquet. C'était un brave homme fort crédule. Il ne fallait pas discuter avec lui sur les légendes de la forêt de VillersCotterets.— H avait vu la dame blanche de la Tour au Mont, il avait porté sur ses épaules le mouton fantastique de la Butte-aux-Chèvres, et l'on a vu que c'était lui qui m'avait raconté l'histoire de Thibault le meneur de loups^ que tout récemment j'ai mis sous les yeux de mes lecteurs. Dans les derniers temps où mon père, déjà gravement malade du mal dont il mourut, habita le petit château des Fosség, Mocquet fiit atteint d'une étrange hallucination. Il se figurait qu'une vieille femme d'Haramont, petit village distant des Fossés d'une demi-lieue, le cauchemar dait. Je ne sai» pas si le verbe cauchemarder existe dans le dictionnaire de Boiste, de l'Académie ou de^Napoléon Landais, mais s'il n'existe pas, Mocquet l'avait créé. Mocquet cette fois avait eu raison ; puisque le substantif cauchemar existe, pourquoi le verbe cauchemarder n'existerait-il pas ? Mocquet était donc cauchemardé par une vieille feiùme nommée la mère Durand. Selon Mocquet, à peine était-il endormi que la vieille femme venait s'asseoir sur sa poitrine, et pesant de plus en plus sur lui, l'étouffait. Alors commençait pour lui, avec toute la force et toutes les émotions de la realité, une série d'événements s'enchainant les uns aux autres avec une certaine logique qui démoralisait Mocquet, tant il était convaincu en se réveillant que ce qu'il venait de rêver n'était pas le moins du monde un rêve. Sa conviction sous ce rapport était telle, que je vis plus d'une fois les auditeurs ébranlés; et que moi enfant, je ne doutais aucunement pour mon compte que Mobquet ne vint effectivement des pays dont il disait venir. A la suite de ces rêves, Mocquet d'ordinaire se réveillait haletant, pâle, brisé ; c'était à faire peine de voir le

pauvre diable, employant tous les moyens connus de ne pas dormir, tant il craignait le sommeil, suppliant les voisins de venir jouer aux cartes avec lui, disant à ^a femme de le pincer au bleu dès qu'il fermerait les yeux, et buvant, pour se fouetter le sang, du café comme un autre aurait bu de la bière. Mais rien n'y faisait, les voisins de Mocquet, qui

396 LE MONTE-CRISTO. avaient à se lever le lendemain au jour, ne poussaient guères la partie de piquet au-delà d'onze heures. Sa femme après ravoir pincé jusqu'à une heure du matin finissait par s^endormir. Enfin, le café qui d*abord avait produit un effet satisfaisant, avait peu à peu cessé d*agir, et était pour le malheureux Mocquet rentré dans la classe des boissons ordinaires. Mocquet luttait alors de son mieux, — il marchait , il chantait, il nettoyait son fusil , — mais peu à peu les jamlui refusaient le service, la voix s'éteignait entre ses lèvres et la batterie de son arme lui tombait des mains. Tout cela ne s^opérait point sans que Mocquet , dans la prévision de ce qui allait se passer, poussât des plaintes amères , mais ces plaintes dégénéraient en une espèce de râle, qui indiquait que le cauchemar commençait et que la sorcière qui chevauchait le pauvre garde en guise de balai était à son poste. C'était alors que le dormeur perdait toute idée du temps, de Tespace et de la durée, selon que son rêve avait plus ou moins traîné en longueur. H soutenait qu'il avait dormi douze heures, huit jours, un mois, et les objets qu'il avait vus, les localités qu'il avait parcourues, les actes qu'il avait accomplis dans son hallucination restaient tellement présents à sa mémoire, que, quelque chose que l'on pût lui dire, quelque preuve qu'on essayât lui donner , rien ne pouvait ébranler cette conviction dont j'ai déjà parlé. Un joiu* il arriva si haletant, tn pâle , si brisé dans la chambre de mon père, que mon père vit bien qu'il devait lui être arrivé, non pas en réalité, — la réalité était devenue chose à peu près indifférente à Mocquet, — mais en rôve quelque chose de formidable. fin effet, interrogé, Mocquet répondit qu'il tombait de la lune. Mon père parut mettre la chose en doute. Mocquet la soutint, et comme ses affirmations ne paraissaient pas faire grande impression sur l'esprit de mon père, Mocquet lui raconta son rêve tout entier. J'étais dans un coin, j'entendis tout , et comme j'ai toujours été grand ami du merveilleux , je ne perdis pas un mot du récit fantastique que l'on va. lire , et qui est contemporain— sinon rival — des poétiques et fiévreux récits d'Hoffmann. VOYAGE A LA LUNE. — Vous vous rappelez bien, général , qu'il y a sept ou huit jours vous m'avez envoyé porter une lettre au général Ôiarpentiér, à Oigny. Mon père interrompit Mocquet. — Tu te trompes, Mocquet, lui dit il, c'était hier. — Général, je sais ce que je dis, continua- Mocquet. — Mais pardieul moi aussi, dit mon père , et la preuve c'est que c'était hier dimanche et que nous sommes aujourd'hui lundi. — C'était hier dimanche et c'est aujourd'hui

lundi, insista Mocquet ; seulement ce n'est pas hier, mais il y dimanche huit jours que vous m'avez envoyé à Vigny. Mon père savait qu'en pareille circonstance il était inutile de discuter avec Mocquet. — Soit, dit-il, supposons qu'il y ait huit jours. — n n'y a pas à supposer, général, j'ai rais huit jours à faire le voyage que je viens de faire, et vous verrez que ce n'était pas trop de huit jours et que j'ai eu le temps bien uste. — En effet, si tu as été à la lune, Mocquet. — J'y ai été général, aussi vrai qu'il n'y a uu'un Dieu au ciel. — Éh bien I conte nous cela, Moquet, ce doit être un voyage fort intéressant. — Ah ! je crois bien ; vous allez voir. Il faut donc vous dire, général, que le hasard a fait qu'il y a dimanche huit jours, le père Berthelin se remariait en secondes noces, il me rencontre juste conmie il sortait de Téglise, et il me dit : * — Bon I je ne t'aurais pas dérangé pour si peu, mais puisque le voilà, tu dîneras avec nous au Port-au-Perche. — Je ne demande pas mieux, répondis-je, le général m'a donné congé jusqu'à demain, et pourvu que demain à neuf heures je sois de retour, je suis libre de mon temps jusque-là.—Bon ! tu'sais ton chemin, n'est-ce pas ? — Je crois bien. — On te renverra à minuit et avant le jour tu seras aux Fosses. — Alors, lui dis-je, cela va bien. Çt je pris le bras de la grosse Berchu qui n*avait pas de cavalier, et me voilà de la noce. C'était le père Tellier, de Gorcy, qui avait fait le repas; le général Charpentier avait envoyé cinquante bouteilles de vin cacheté ; Tellier en avait apporté cinquante, nous étions vingt-cinq convives, dont sept femmes; en mettant une bouteille de vin par femme, c'était donc quelque chose comme huit ou neuf boi(teilles par homme, c'était plus que raisonnable. Je disais bien à Berthelin, cinquante bouteilles pour cinquante, Berthelin, crois-moi, c'est assez; mais lui me répondit catégoriquement : — Bon 1 le vin est tiré, il faut le boire. Et le vin fut bu. . — Vous comprenez bien, général, que quand un homme a ses huit bouteilles dans le ventre, il ne marche pas trèsdroit et n'y voit pas très-clair; aussi je ne sais pas bien comment la chose se fit, mais je me trouvai tout à coup avoir la rivière d'Ourcq à traverser. Je savait un endroit où il y avait, non pas un ponl, mais un tronc d'arbre jeté d*un bord à l'autre, je longeai la berge jusqu'à ce que je le trouvasse, je m'engageai bravement dessus, mais arrivé au milieu, tout à coup le pied me manque, et patatra 1 voilà Moquet à l'eau. Heureusement que je nage comme un poisson ; je tirai ma coupe vers le bord, mais soit que la rivière pliât comme une chose flexible, soit que le courant fût trop fort, soit que le bord s'éloignât au fur et à mesure que je m'en approchais, je nageai, allant en avant suivant le fil de l'eau, mais ne

pouvant jamais mettre le pied sur la rive. Au point du jour j'entrai dans ime rivière plus large. C'était la Marne, je continuai de nager. Plus la matinée s'avançait, plus il y avait 'de monde au bord de la rivière ; tout ce monde me regardait passer, disant : — Vola un iler nageur, où va-t-il ? Les autres répondaient : — Probablement au Havre — ou en Angleterre — ou en Amérique. Et moi je leur criais : — Non, mes amis, je ne vais pas si loin ; je vais au Ghâteau-des-Fossés porter à mon général la réponse du comte Charpentier; — mes amis, au nom du ciel, envoyez-moi ime barque, — je n'ai nullement affaire ni en Amérique, ni en Angleterre, ni même au Havre. Mais eux se mettaient à rire, répondant : — Non pas, tu nages trop bien ; ^* nage, nage, Mocquet, nage. Je me demandais comment ces gens, que je n'avais jamais vu, savaient mon nom? — « mais comme je ne pouvais pas résoudre cette question et que quelques efforts que je fisse pour m'approcher du bord je ne gagnais pas un pouce, je continuai de nager.

LE MONTE-GRISTO. 397 Vers quatre heurea de raprèsniidi, j'entrai dans une autre rivière plus large, et, comme je vis au-dessus d'une petite baraque, au pont de Gbarenton, matelot!^ et friture, je présumai que j'étais dans la Seine. Je n'eus plus de doute quand, vers les cinq heures, j'aperçus Bercy. J'allais traverser Paris. J'étais fort content, car, je me disais en moi-même, c'est bien le diable si, dans' toute la longueur de la ville, je ne trouve pas un batean où m'accrocher, une âme charitable qui me jette une corde, ou un chien de TerreNeuve qui me repêche. Eh bien! général, je ne trouvai rien de tout cela; les quais et les ponts étaient couverts de monde qui semblait être venu là pour me regarder passer; je criai à tous ces hommes, à toutes ces femmes et à tous ces enfants : — Mes amis, vous voyez bien que je finirai par me noyer si vous ne me secourez pas ; à l'aide! à l'aide ! Hais, hommes, femmes et enfants se mettaient à rire et criaient : — Ah ! bien oui, te noyer, tu n'as garde. Nage, Mocquet, nage. Et j'en entendais d'autres qui disaient : — S'il va toujours ce train-là, il sera demain soir au Havre, après-demain en Angleterre, et dans deux mois en Amérique. J'avais beau leur crier : — Ce n'est pas tout cela, je portç une réponse au général; il attend la réponse. Arrêtez-moi donc, arrêtez-moi donc I Ils répondaient : — T'arrêter, Mocquet? Nous n'en avons pas le droit, tu n'es pas un voleur. Nage, Mocquet, nage. Et en effet, sans pouvoir m'arrêter aux trains de bois, aux piles des ponts, aux bateaux de blanchisseuses, je continuai de nager, passant successivement en revue : à droite la place de l'Hôtel-de-Ville, à gauche la Conciergerie, à droite le Louvre, à gauche l'Académie, puis le jardin des Tuileries, puis les Champs-Elysées, jusqu'à ce qu'enfin je laissai Paris derrière moi. La nuit vint, je nageai toute la nuit. Le matin, je me trouvai à Rouen. Plus j'avançais, plus la rivière s'élargissait, et plus, par conséquent, les bords s'éloignaient de moi. Je me disais : — Et ils appellent cela la Seine-Liférieure, ils sont bons enfBuits. A Rouen, j'excitai la même curiosité qu'à Charenton et à Paris ; mais, comme à Charenton et à Paris, on m'invita à continuer de nager, en calculant, comme à Charenton et à Paris, le temps qu'il me faudrait, si je marchais toujours de ce train-là, pour aller au Havre, en Angleterre ou en Amérique. A trois heures de l'après-midi, j'aperçus une immense étendue d'eau devant moi, avec une grande ville à droite b&tie en amphithéâtre et une petite ville à gauche. Je présumai que la petite ville à gauche était Honfleur, la grande ville en amphithéâtre à droite le Havre, et l'immense étendue d'eau la mer.]*étais trop loin des bords pour

exciter la curiosité deia population ; je ne rencontrais que des pêcheurs sur leurs barques, qui s'interrompaient au milieu de leur pêche pour me regarder passer en disant : — Ce sacré Mocquet, voyez donc comme il nage : c'est pis qu'un canard. Et moi, je leut disais en grinçant les dents : -— Tas de canaille, va 1 En attendant, c'était moi qui allais, et d'un fier train. je vous en réponds. Aussi, je ne tardai pas à sentir au mouvement de la vague, que j'étais en pleine mer. La nuit vint. J'aurais pu appuyer à droite ou à gauche, mais comme rien ne m'attirait plus particulièrement à gauche qu'à droite, je continuai à nager droit devant moi. Vers le point du jour, j'aperçus devant moi quelque chose comme une ombre. Je fis. un effort pour me dresser dans l'eau et voir par-dessus les vagues. J'y parvins, et il me sembla que c'était une fie. Je redoublai d'efforts, et le jour venant de plus en plus, je m'aperçus que je ne m'étais pas trompé. Une heure après, je mettais pied à terre. Il était temps : je commençais à me fatiguer. Mon premier soin, en arrivant dans l'Ile, fut de chercher quelqu'un à qui demander où j'étais. Vous comprenez bien, général, que je comptais profiter de la première oc« casion pour revenir en France. Je me disais : ma femme va être inquiète et le général furieux,- d'autant que quand je leur raconterai ce qui m'est arrivé, ils ne voudront pas me croire. Et remarquez bien que je n'étais qu'au commencement de mes aventures. L'Ile me parut déserte. Par bonheur, j'avais si bien diné au port aux Perches que je n'avais pas faim du tout. Seulement, j'avais soif, mais cela ne m'inquiétait pas : j'ai toujours soif. Je trouvai une source et je bus. Puis,jememis en devoir de visiter l'île, car, enfin, si j'étais destiné, conmie Robinson, à vivre dans une lie, mieux valait connaître cette lie plus tôt que plus tard. L'île était plate et sans une seule coUine. Je m'avançais à travers un marais dix fois large comme celui de Walye. Au fur et à mesure que j'avançais, j'enfonçais davantage dans la tourbe et je sentais la terre trembler autour de moi. J'essayai d'aller à gauche, j'essayai de revenir sur mes pas, partout la terre cédait, menaçant de m'engloutit. Je me décidai donc d'aller droit devant moi pour tâcher d'atteindre une grosse pierre que je voyais à cinquante pas devant moi. Py parvins— ma toi, il était temps— je sentais la terre s'enfoncer sous moi, comme le jour ou du côté de Poudron je fus obligé de mettre mon fusil entre mes jambes. Seulement je n'avais pas de fusil, de sorte que cette dernière ressource me manquait. Je montai sur le rocher, et je m'assis à son extrémité. Seulement à peine y fufrje installé, qu'il me sembla que mon poids ajouté à celui du rocher, le faisait entrer petit à petit dans le marais. Je

me penchai — et je n'eus bientôt plus de doute, le rocher s'enfonçait d'un pouce à peu près par minute et je pouvais calculer, à six pieds par heura, que dans deux heures, si aucun moyen de salut ne se présentait, je serais englouti. Une ou deux fois j'essayai de descendre et de gagner im endroit plus solide. Mais il faut croire que la terre s'amollissait de plus en plus — la première fois— j'entrai jusqu'au genou, la seconde jusqu'à mi-cuisse, de sorte que je n'eus que le temps de me raccrocher à mon rocher et de remonter dessus. Mais mon rocher lui-même s'enfonçait toujours. Je comprisque tout était fini pour moi; j'essayai deme rappellerune des prières que ma mère m'avait apprises lorsque j'étais tout petit^mais il y avait si longtemps^de cela que j'avais tout oublié. J'étais assis, je laissai tomber ma tête sur mes genoux, en fermant les yeux.

 Hais je n'avais pas besoin devoir pour me rendre compte de la situation — ^je sentais le rocher qui continuait de s'enfoncer d'un mouvement presqu'insensible , loi*sque tout à coup une grande ombre effleura «mon œil, même à travers mes paupières, et H me sembla que quelque chose passait enlre le soleil et moi. Je rouvris vivement les yeux—ce qui passait entre le soleil et moi, c'était im aigle superbe— ayant plus de dix pieds d*envergure. Il tourna quelque lemps autour de ma tête.— Je crus qu'il avait de mauvaise intentions et je cherchai une arme quelconque pour me défendre — ^lorsqu'au lieu de s'abattre sur moi, il s'abattit devant moi — ^replia ses ailes, lissa ses plumes, et me regardant d'un air goguenard, me dit. — C'est donc toi, Mocquet. J'avoue que je fus on ne peut plus étonné d'entendre un aigle m'adresser la parole et me nommer par mon nom —mais depuia ^{uelque . temps il m'arrive des choses si extraordinaires, que mes ètonnemenls sont de courte durée. — Oui, monsieur, lui répondis-je poliment, c'est moi. — Comment te portes-tu ? — Mais assez bien pour le moment, et vous ? — Moi, comme tu vois, ie me porte à merveille. Puis après un moment de silence. — Tu me parais inquiet, me dit^il^ qu'as-tu donc ? — Ma foi, monsieur, lui répondis-je , je ne vous dissimulerai pas que j'aimerais autant être rentré chez le général| auqpiel j'ai une réponse à donner de la part du comte Charpentier, çue d'être ici. — C'est-à-dire , mou cher Mocquet, que tu cherches un moyen de transport et que tu n'en trouves pas. — Vous y êtes, monsieur, m'écriai-je. Et je me mis à lui raconter comment vous m'aviez envoyé à Oigny, comment j'avais rencontré BertheUn, com* ment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans l'Ourcq, comment de TOurcq j'avais passé dans la Marne , de la Marne dans la Seine et de la Seine dans la mer, comment enfin j'avais débarqué dans nie où j'avais l'honneur de le rencontrer, et cela juste au moment où la position devenait assez critique pour me donner de graves inquiétudes. — En effet, dit l'aigle en iettant un coup d'œil sur mon rocher qui s'enfonçait de plus en plus, il n'y a guère de chances pour que tu te tires d'affaures , mon pauvre Mocquet. — Vous croyez^ lui demandai-je. — Ah I me dit-il, tu es le dix ou douzième que je vois mourÛL comme cela« Je ll&sai échapper un gémissement» — Bon, dit-il, ne te désespère pas trop, tu as la chance de ton:J3er sur un des genres de mort les plus rapides et les moins douloureux, tandis qu'en continuant de vivrç , tu étais expose à un tas de maladies plus douloureuses lés unes que

les autres , aux rhumatismes , à la goutte, aux névralgies, A la çhthisie, à la paralysie. Je l'interrompis. — Sauf votre respect, monsieur, lui dis-je, vous qui êtes si suivant, ne connaitriez-vous donc point un moyen pour moi de quitter cette lie, car si caressante que soit là mort que vous me promettez , j'aimerais encore mieux vivre, fut-ce cent ans , en courant toutes les chances mauvaises de la vie, que de mourir dans une heure, si agi'éablement que ce soit. — Tu as donc bien peur de la mort. — . Ce n'est pas pour moi , c'est pour ma famille, et puis j'ai une réponse a rendre au général de la part du comte Charpentier. — Eh bien! je vais être bon garçon, quoiqu'il soit inconvenant de se griser comme tu l'as* fait, et surtout le saint jour du dimanche. — Monte sur mon dos. ^ Comment, m'écriai-je, que je monte sur votre dos. — Oui, et tiens-toi bien de peur de tomber. — Vous voulez plaisanter. — Foi d'aigle, dit l'oiseau en posant sa patte droite sur sa poitrine, je parle sérieusement. Ainsi, accepte mon offre, ou prépare-toi à mourir étouffé dans la boue comme un crapaud ; aussi bien voilà ton piédestal qui s'enfonce, et ie ne donne pas un quart d'heure sans que ce soit le tour de la statue. • En effet, il n'y avait plus du rocher hors de la boue que la partie sur laquelle portaient mes deux pieds, et encore la tourbe liquide commençait-elle à mouiller la semelle de mes souliers. Je regardai autour de moi et compris qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut que d'accepter la proposition que me faisait l'aigle ; en conséquence, prenant mon parti : — Je vous remercie du service que vdus m'offirez, monsieur, lui dis-je, et l'accepte de grand cœur, seulemeDt je crains d'être un peu lourd. — Bon, dit l'aigle, ne crains pas cela, je suis fort. Il s'approcha de moi , releva ses ailes de manière à ce que je pusse me mettre à califourchon sur son dos sans en gêner les mouvements, je l'empoignai par le cou et il s'éleva rapidement dans l'air. D'abord je le serrai un peu fort car je craignais de tomber, mais au mouvement qu'il fit je compris que je gênais sa respiration et j'ouvris un peu la main . — C'est bien, dit-il, maintenant cela va aller tout seul. — Pardon, lui dis-je le ^lus poliment cpie je pus, attendu que je me voyais à son entière discrétion , — s'il platt à votre seigneurie,, et sauf le respect que je dois à son jugement supérieur, il me semble que nous ne prenons pas le chemin de la maison. — Tout à l'heure, tout à l'heure, dit l'aigle, j'ai nour le moment affaire dans la lune, et nous aUons d'abord y passer. Vous comprenez ma stupéfaction, je faillis en perdre l'équilibre et me laisser tomber. — Dans la luiie, m'écriai-je, — mais je n'ai point afRûre dans la lune, moi, — ie n'y connais personne, vous auriez dû me prévenir^ — cela me retarde de passer

par la lune. — Boi;i 1 dit l'angle, vingt-guatre heures de plus ou de moins qu'est-ce que cela? Si je t'avais laissé sur ton lie, tu aurais été bien autrement en retard. Aide-toi donc, viens avec moi ou va-t'en. — M'en aller, lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise. Par où voulez-vous que je m'en aille. — Par où tu voudras. Tu comprends, la route est libre. — Non pas, peste 1 j'aime encore mieux aller avec vous dans la lune. J attendiai à la porte pendant que vous ferez vos commissions. Cependant nous continuions de monter, la terre ne m'apparaissait déjà plus que comme un brouillard et la mer comme un miroir, tandis qu'au dessus de ma téta, je voyais la lune a'élargir aa for et à menire que la lene diminuait. La nuit vint, la terre se couvrit d'obscurité, tandis qa'aa contraire la lune s'iUutfiinait de la réflexion du soldl que je voyais écorné par la terre. — L'aigle montait toujouis* Il vint un moment où la terre me cacha entièrement le soleil, alors je me trouvai dans l'obscurité la plus complète, j'avais perdu lalune entièrement de vue. L'aigle montait toujours. Peu à peu la terre démas<|ua le soleil et le jour revint. Le soir je n'étais plus qu'a deux pu trois lieues de la lune ; elle m'apparaissait comme une grosse boulejaunâtre de la forme d un fromage de Hollande, elle avait un gros bâton fiché dans le côté comme la queue d'une poêle. Je présumai que c'était par là que la prenait le bon Dieu quand il avait affaire a elle. ' — Mon cher Mocquet, me dit l'aigle, nous voilà arrivés; mets-toi à cheval sur ce bâton et attends-moi. Il ne s'agissait pas de discuter, vous comprenez bien ; jefis ce que désirait l'aigleetme cramponnaide mon mieux à cette espèce de manche à balai. Il me sembla qu'il branlait dans la lune, de plus le poids de mon corps le fit incliner, de sorte que je me trouvai comme sur un cheVal qui se cabre. — Le diable t'emporte ! aigle maudit, murmùrai-je en patois picard, pour qu'il ne m'entendit pas. Mais lui éclata de rire et me dit :

LE MONTE-CRISTO. 399 — Bonsoir Mocquet, si ia te trouves bien 14, restes-y mon ^rçon. — Comment que j'y reste ? — Sans doute. — D'abord, je ne m'y trouve pas bien. — Tant pis, mais ce n^est pas moi qui te porterai ailleurs. — C'était donc une iarce, m*écriài*je, eh bien elle est jolie votre farce. — Non, Mocquet, ce n'est point ime farce, c'est une vengeance. — Une vengeance? Et pourquoi vous vengez-vous de moi? Je ne vous ai rien fait. — Comment, tu me m'as rien fait?, tu as, l'année dernière, déniché mes petits sur la plus haute tour du château de Vez. — Allons donc, j'ai déniché deux émouchets, vous n'êtes pas un émouchet, vous. — Oui, fais l'innocent, va I — Monsieur l'aigle, je vous jure... — Au revoir, Mocquet. — Monsieur l'aigle... — Porte toi bien. — Au nom du ciel... — Bien du plaisir. Et battant des ailes, il s'envola en riant. Je ne riais pas, mbi, vous comprenez bien ; le bâton s'inclinait de plus en plus : si j'avais pu accrocher un coin de la lune, je m^ serais au moins assis dessus, et j'eusse été plus à mon aise ; mais je tenais le bâton à deux mains, je n'osais le lâ^cher d'une seule, de peur que les forces manquassent à l'autre, et que je me fusse précipité. En ce moment-là, justement la porte de la lune s'ouvrit, criant sur ses gonds comme une porte qui depuis plus de trois mois n'a pas été graissée, et l'homme de la lune parut. — Quel homme? demandai-je de mon coin. — Dame, jjjépoifdit Mocquet, probablement celui qui la garde. •^ Il y a donc un homme dans la lune ? — Oh cela, je puis le certifier, je l'ai vu comme je vous ▼ois, et de plus il m'a parlé. — Que tVt-il dit ? — Il m'a dit : que fais-tu là^ fainéant? — Comment, feinéant? luidis-je; eh bien. Je vous réKnds qu'il y a çeu d'êtres de notre espèce qui font une flogne pareille à celle que je fais en ce moment. •- Et à quel propos fais-tu cette besogne-là? — Oh, je n'en ai pas eu le choix, lui dia-je. Et je lui racontai comment vous m'aviez envoyé chez le comte Charpentier, comment j'avais trouvé Berthelin, comment il m'avait invité à sa noce, comment je m'étais grisé, comment j'étais tombé dans TOurcq, comment de l'Ourcq J "étais passé dans la Marne, de la Marne dans la Seine, et [e la Seine dans la mer. — Puis vint Thistoire de l'Ile, du rocher, de l'aigle ; puis je lui racontai comment ce misérable oiseau m'avait abandonné sur mon lâton comme un perroquet sur son perchoir, en me souhaitant bien du plaisir, souhait qui était loin de se réaliser ; enfin je le suppliai de me tendre la main et de m'aider à monter sur la lune. Mais lui, commençant par tirer sa tabatière de sa poche, rouvrir, y fourrer lés doigts, y puiser une prise de tabac, et la renifler, secoua la tête.

— Comment I vous secouez la tête? m'écriai-je. — Oui, Mocquet, je Igi secoue, répondit le priseur. • — Ou'est-ce que cela veut dire ? — Cela veut dire que tu no peux pas rester ici. — Comment ! je ne peux pas rester ici ? ^ Non, tu vois bien que tu fais pencher la lune. — Certainement que je le vois bien. — Alors, tu comprends : Si la lune penche encore d'un degré ou deux, tu vas renverser mon eau, qui est là dans le creux d'un rocher. Et comme il ne pleut ici que tous les trois mois, . qu'il a plu avant-hier, je serai mort de soif avant les prochaines pluies. — Mais aussi, m'écriai-je, je ne compte pas rester ici, vous comprenez bien. Je profiterai de la première occasion qui se présentera pour la terre. — Il n'y a jamais d'occasion pour la terre, ms répondit rhomme. — 11 n'y a jamais d'occasion ? — Jamais... — Comment ferai-je alors ? — Tu lâcheras le bâton ; et comme la terre est juste audessous de la lune en ce moment, dans deux ou trois heures tu seras arrivé. — Mais je me briserai comme verre. —Allons donc. — Quoi, allons donc? — Jamais. ' — Jamais quoi ? — Jamais je ne lâcherai mon bâton. — Ah I tu ne le lâcheras pas I — Non, je ne le lâcherai pas. — Eh bien I c'est ce que nous allons voir. L'homme de la Lune, qui avait gardé sa tabatière dans sa main, la remit dans sa poche, rentra dans sa maison, et en sortit cinq minutes après avec une hache. A cette vue je devinai son intention et je frémis de tout mon corps. -— Eh ! mon cher monsieur , lui dis-je, j'espère bien que vous n'allez pas couper mon bâton. — Mais c'est tout simplement un meurtre, un assassinat. — Ah ! vieux drôle, ah ! vieux coquin, ah I vieux... Un craquement terrible me coupa la voix : au troisième coup de hache le bâton s*était rompu, et je tombais, mon bâton entre les jambes, avec une telle rapidité que la voix m'en manqua. Débarrassée de moi, la Lune se remit d'aplomb, et je vis l'homme qui suivait des yeux ma chute à travers l'espace avec une satisfaction qu'il ne se donnait pas même la peine de cacher. Au bout de dix minutes à peu près d'une chute furieuse il me sembla entendre à mes oreilles un gi'and bmit d'ailes accompagné de formidables koing ! koing I koing I * Je passais à travers une bande d'oies sauvages. — Comment ! me dit le jars qui conduisait la troupe, c'est vous, Moquet. J'avoue que cela me fit plaisir de me trouver en pays de connaissance. — Seuîement, comment cette oie me connaissait-elle ? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir. — Ma foi oui, répondis-je, c'est moi-même. — Etes-vous en bonne san.té ? — Pour le moment cela ne vft pas mal, répondis-je, mais j ai peur que d'ici à peu il n'y ait du changement. — Sans être trop curieux, continua le jars, puis-je vous demander comment il se fait

que je vous rencontre à vingt mille lienesde la lune, et à soixante mille lieues de la terre? Alors je lui racontai comment vous m'aviez donné une commission pour le comte Charpentier; comment j'avais rencontré Berthelin ; comment il m'avait invité à la noce • comment je m'étais grisé ; comment j'étais tombé dans 1 Ourq ; comment de l'Ourq j'étais passé dans la Marne de la Marne dans la Seine, et de la Seine à la mer. Puis vint l'histoire de l'île, du marais, du rocher, de l'aigle. — Je lui narrai comment ce misérable oiseau m'avait conduit à la lune, m'avait abandonné sur le manche de la lune, et comment rhomme de la lune, voyant que je la faisais pencher avait craint que je ne répandisse Son eau, avait pris une hache et avait coupé le bâton. — En preuve de quoi je lui montrai le bâton que j'avais encore entre les jambes. Peut-être me demanderez- vous comment je pouvais raconter tout cela en tombant, puisque , entraîné par mon poids, je devais tomber bien plus vite que les oies ne pouvaient voler. Mais à ce commandement : koing-koingkoing, qui veut dire, dans la langue des oies^ reptoyez vos ailes, toute la troupe avait reployé ses ailes ; n'ayant plus rien pour se soutenir, chaque oie tombait en même temps que moi, comme un gros grêlon. — Ah î ah î fit le jars après m'avoir écoute avec attention, si bien que lu dégringoles? — Je dégringole, c'est le mot. •

400 LE MONTB*GRISTO. — Que donnerais- tu bien à celui qui te garantirait de te déposer à terre aussi doucement que sur un Ut de plumes? -— Je lui donnerais ma bénédiction d abord , et , foi d'homme, j'y ajouterais bien un petit écu. — Eh bien I moi, je t'y déposerai pour rien. Pour rien, c'est encore mieux. — Mais à ime condition cependant. — Laquelle ? — Tu ipie jureras de ne jamais faire la chasse aux oies sauvages. — Oh 1 si ce n'est que cela, je vous le jure. — Kouag I fit Voie sauvage. Cela veut dire : Attention l Nous y sommes l répondirent les oies. — Prenez chacun un bout du bâton dans votre bec, commanda le jars. Les oies obéirent. , , ., — Là I et maintenant, étendez les ailes. Les deux oies commandées étendirent les ailes et je sentis que je m'arrêtais dans ma chute. — Ah î sapristi l m'écriai-je. , C'était la respiration qui me revenait. Je fis une évolution sur mon bâton et je me trouvai assis de côté, comme une femme sur.ûne bourrique. Je tenais le bâton des deux mains, et comme de regarder en bas me donnait le vertige, le jars ordonna au reste de la bande, de voler au-dessous de moi et de me faire avec son corps une espèce de tapis de pied. Pendant toute celte conversation et toute cette opération, nous étions insensiblement descendus, et la terre, non-seulement s'était refaite visible, mais m'apparaissait dans tous ses détails. Nous remontions vers le midi, ce qui était mon chemin direct, et je revoyais successivement le Havre, Rouen, Paris. . Arrivé à Paris, je criai à mon jars qm nous servait de guide, un peu à gauche,Tami, un peu a gauche. 11 répéta dans sa langue, un peu à gauche, et nous obliquâmes. . ^ . . tv J'aVoue que je revis avec une grande joie Dammartm, Nanteuil, Crépy. — Un peu à droite, dis-je, arrivé à cette dernière ville, et le jars priï un peu à droite. , ^ ^ ,. ^ , Tout à coup je m'aperçus que la bande, au lieu de s abaisser, s'élevait. ., ... , , . . — Mais c'est ici, m'écnai-ie, mon ami jars, c est ici, descendez-moi donc, voilà Wualve à ma droite, voilà Haramont à ma gauche, voilà les Fossés juste au-dessous de moi. Descendez-moi donc ! descendez-moi donc I Mais lui criait : Plus haut ! plus haut ! Et sans m'écouter, la tf dupe lui obéissait. J'allongeai la main pour l'attraper ^j'avais une envie terrible de lui tordre le cou. Il m'échappa, mais comprit parfaitement mon mtention. '— Ahl voua comme tu es reconnaissant, Mocquet, me dit-il. J'étais, exaspéré: , . ,. . .,:i Mais ne vous apercevez-voiis pas, Im dis-je, que voila que nous nous éloignons de chez le général, pour aller où, je n'en sais rien, au diable. — Mocquet, dit le jars d'une voix douce, pour être une oie, on n'est pas pour

cela un imbécile. N'as-tu donc pas vu'S — Si fait, j'ai vu -, j'ai vu le château de général ; j'ai vu Villers-Cotterels, et voilà que nous appuyons à droite et que ie vois la Ferté-Milon, et que je vois Melun, Montargis, Moulhis. . , — Oui, tu as vu bien des .choses, mais tu n as pas vu Pierre, le jardinier, qui était embusqué derrière une haie avec son fusil, et qui nous attendait pour nous canarder. Bon, Pierre est un maladroit, il vous eût manqué. — Il y a, mon cher Mocquet, chez les oies, un proverbe qui dit, il n'y a pires coups que les coups de maladroit. — Oh ! mon Dieu l mon Dieu 1 fis-je, mais où allonsnous, maintenant. Bon, voilà que je revois la mer. Qu'estce que cette mer-là ? . , . — C'est la mer Méditerranée, que les ancien^ appelaient mer intérieure , parce quelle est entièrement enfermée dans les terres, et n'a de communication avec le grand Océan que par le détroit de Gibraltar. — Savez^vous que vous êtes fort instruite pour une oie, lui dis-je. — J'ai beaucoup vovagé, répondit modestement le jars. — Mais enfin, où sdlons-nous ? — Nous allons au lac Tehad. — Où est cela, le lac Tehad ? — Au centre de l'Afrique. — Comment) au centre de l'Afrique, dans le pays des nègres ? — Justement. — Mais je n'y ai point affaire, moi ; je n'y veux pas aller. Halte-là! halte t Tenez, voilà justement un bâtiment qui va entrer à Marseille; descendez-moi sur le bâtiment, descendez-moi vite • — Je ne puis te descendre tout à fait, tu sais bien que partout où est l'homme nous courons un danger. — Eh bien l approchez-voûs le plus possible, je me laisserai tomber. — Libre à toi. — C'est bien heureux. Là, je crois que j'y suis. — Non, pas encore, — Et maintenant? — Pas encore. — D'ici, je tomberai iuste sur le pont. — D'ici tu tomberas a la mer. — Et d'ici ? — Tu y es, mais ne perds pas de temps. Il passe, — il sera passé. Bon voyage. En efTet. j'avais lâché le bâton, mais une seconde trop tard. Au lieu de tomber sur le bâtiment, je tombai dans son sillage. Comme je tombais d'une centaine de pieds de haut, j'allai jusqu'au fond de la mer. Heureusement j'avais fait provision d'air ; je retins ma respiration, et je revin revins à la surface* On m'avait vu tomber du bâtiment, et une baïque m'attendait avec quatre rameurs et un contremaître. Ohl général, je ne saurais vous dir^ma satisfaction quand' je sentis uûe main d'homme au lieu d'une patte a' oie ; et quand ie me vis porté sur un bâtiment au lieu de voyager à cheval sur le dos d'im aigle, ou assis sur im bâton porté par des oies. Deux heures après nous étions à Marseille. Je courus à la malle-poste . par chance, il restait une place avec le conducteur ; je la retins, et me voilà. Maintenant, général, pardon du retard ; mais vous conviendrez qu'il ne fallait pas moins de huit

jours pour aller du port du Perche au Havre, du Havre à l'Ile du Marais, de l'Ile du Marais à la Lune, de la Lune à la Méditerranée, de là Méditerranée à Marseille et de Marseille ici. Voici la réponse du comte Charpentier, général. Et Mocquet tendit une lettre à mon père. Mocquet a toujours cru qu'il avait été dans la lune. On a eu beau lui soutenir qu'il n'avait pas quitté son lit et' avait eu le cauchemar, il soutint, lui, qu'il avait bel et bien fait le voyage que je viens de raconter. Mocouet me çrit en grande amitié, surtout parce que ^9^4..:^ t.* ««.•! r^^i ««« i«î •.:♦ 1^^^ «„ ^^m r^^^^A :i parlait de du jars ment grettais çu'ime cliose : c'était de ne ravoirpas — Mais soyez tranquille, me disait Mocquet, si j'y retourne je vous prendrai avec moi et nous irons ensemble. Mocquet est mort sans y retourner. Maintenant y a-t-il quelqu'un qui cherche un compagnon de voyage pour aller dans la lune? . . Me voUà. Alex. DUMAS. Alex. DUMAS, Seul propriétaire et seul rédacteur du Monte-Cristo. Paris. — Imprimerie de E. Brière et C% rae Yivieime, 49.

The text on this page is estimated to be only 16.81% accurate

vit MtmËRO, 15 CENTIIIES. JEUDI 15 OCTOBSI 1<S7. « lr>daetl*B et r«prMl>rtl*i MONTE-CRISTO JODBNJa HEBDOMADAIRE DE ROMANS, D'HISTOIRE, DE VOYAGES ET DE POÉSK PAR ALEXANDRE DUMAS, SEUL. I M*«l»eBBe * rarta, .mi l FBANCEt I ... Dd an. . 8Et.>»a. I Six ;nai*. 4 M I ti dtôrait 9bn Adniiéiii ËTRANOEBAnglaUm, ... iTn ui, 13fr."a. 1 Kémont TTd ui, lSfr.»0. Balgiqna Du an, IS 60 Portugal On ao, Il M EapagM. , . , . Ud an, 18 SO PnuM Un an, IS W Na^ilM Un an, IS .. | Ruua- Un an, U SO , ftwuo, à H. Delafiar, an btinaa dn jonnial, iTao nnt Talani nu Parla ov on mandat m la poiM. CAUSERIE AVEC MES LECTEURS. Cl^rs lecteurs, Avez-Tous des chasseurs parmi vos amis, ou dtea-Totis chasseurs Tous-mémes ? Dans l'uQ ou l'autre cas, lisez cette causerie et après l'aToïr lue, fcuteslalire à ces amU chasseurs dont Je vous parle. Ce n'es! pas qu'elle soit amusante, aujourd'hui je n'ai pas la prètentiou d'être amusant, cela viendra un autre jour, rapportez -TOUS en à moi. Aujourd'hui j'ai la prétention d'être utile. Un des souvenirs de ma jeunesse qui se rattachent avec le plus de tendresse à l'idolâtrie dont m'entourait ma pauvre mère, est la terreur que lui inspirait ma passion pour la chasse et mon goilt pour les armes A feu. Elle Usait assidûment son journal tous les matins pauvre mère— et avtc un soin dont elle ne s'écartait jamais. Chaque fois que le journal rapportait un accident causé par une arme i feu, elle me le faisait lire. Je Usais l'article pour lui faire plaisir. Je fusais un* pirouette sur le talon, j'allais faire claquer ta batterie de mon fusil à un coup pour voir s'il gardait soUdemnrt 1« cran du repos, et je revenais en disant : — Bon ! il n'y a pas de danger. Et pourtant ces lectures réitérées d'accidehta fréquebte, laissaient une trace profonde dans mon esprit, de sorte que, chasseur de la plus grande prudence, je n'ai pour mon compte dans ma vie cyiiégétique, aucune imprudMice à me reprocher. Mais tous les chasseurs n'ont pas une mère comme nu mère, de sorte que peu de chasseurs sont prudents au au même degré que moi. Si bien que les accidents contlnuent de tacher de sang le terrain de la çIubm 0td« fournir des faits divei^ aux journaux. J'ai été moi-même dans ma jeunesse témoin d'un dfl céâ accidents. Cet accident a laissé un profond souvenir dans ma pensée.

The text on this page is estimated to be only 18.09% accurate

Wi •■c J'avais douze ans à peine, tonqa^m rwteani de e9iirBe dans le parc dé Villers-Gotierets, je tttWTai ma mèredebout sur le seuil de la porte. Elle m'attendait. C'est ce qui arrivait toujours, daD3 les oliOQlistances io« lennelles. ^ Eh bien, me demanda-trelle, in sais ca fui «M arrivé? — Non maman. -- Stanislas Picot s'est blessé «vee Bon Audl^ et #01 probablement mort à cette heure. Stanislas Picot était un jeune homme <le if^im^ i ans, ûls d'un fermier des environs dont j'avais bien wm-» vent envié le sort. Son père l'emmenait & k chaepe ftv«c foi, el tout jenae .qu'il fût, il avait dé^ ^armi 1^ cifSiWti uM oem&ii réputation d'adresse. Comment Stanislas «'^biit fi Ufig6é ? t)ù «Oft-il Mm* f c'est ce que Ton ne savait ^B TJtwMnl ; Bon fràr» Moé était venu au grand galop wr un Aeval fU*oii 9*«flit pMP pris le temps de selter, oimrtlwr K. iMQmte, lô inelUttur médecin de Villers-Cottei^ls. De son côté, M. Lecomte était monlè A ^eral et fttait • parti au galop pour la ferme de Noue. C'était tehi^i qp» #e #o«)mait l'tobitaliMi 4e Jf . Picot père. Ma M^re 4llt tr4i liée gfm'it^^icoX.^xm qui on» hl mes mt|noi#s se ii|^pell|^ront<qu| c'éélt llinf une verrière appanenant \ cette iMrline t)tte Mus mmé «éftigiàîiaiiitinéif tt am lonj4# Tilivwoq 4# 1814. — Si je toûraië Jusqu'à HOtte, 'd!s-je à ma tftèfê, 5é le rapporterais des nouvelles sûres. — Je t'attendais pour que 9WS y alliops WMol^le^ im répondit-elle. Elle mit son chapeau et soit ciiate, ^ immss partîmes. Moi, je n"àtaîs*ri« * ««Ure, vfen A prtwiw», Je n« wwte guère ceiine c'était qu'un chapea^i, A^ne ce que c'était qu'uM casqueU^ je ne la retardai done pas. _ ttous ptftli^es de «on p«s te plus rapide. — Si j'«i«ît èté.JMWl^ j^eusse mis dix minutes pour aller de Villers-Cotlerets à.Noue. Nous en mimes vingt. Du plus loin que nous découvrîmes la ferme, nous vîmes devant la porte cette agitation, ce mouvement, ce va M vient qui est l'indice d'un jnalheur arrivé. Un groupe, composé de six ou huit personnes, s*élaît jaaaaé et <dwwi«^ . O^BUtrei ^Btralènt ou sôtlale&t. ' j(^ie|lqHee-uï», les ï^eux baissée teî% là terre, stdtaieîii une trace et faisaient des gestes dô tiôNil^uf et dé pitié. ^ons doublâmes le pas él nouB ÀrrivSime» & la porte. le groupe parlait de rèvénement. Les gens qui entraient et sbMlent àécomplisèaiènt dea i9jc4ws -d^^^i^^* P^ le médecin ou par M. et M«« Rcol. ^ilOi c&vlx^ qui les yeux teds&és v^l^s ^a terre Suivaient une trace, suivaient une ti<Àce de sang. Xl^Ue piste à laquelle on pouvait suivre un ïioioime bk)u* iBwii CiHnme on peut suivre un chevreiûl

ou un aangUer Maasé», m^proàuisîtr une profonde Impression. Yoiei ce qui était àrfivè. La Journée finissait èôîhïïïè ciutlfôè ; arrivé à un des angles de la ferme, Stanislas, èépart dé son père depuis une heure, entendit tirer un coup de fusil. Il tourna les yeux dans la direction du bruit et ne vit que la fumée montant d'un bas fond. Il espéra qu'en se haussaiit il verrait mieux et monta sur une borne. Monté sûr cette borne, le canon 4e son f\m\ fUteignail à peu de <âiMi pi>ès la hauteur du col du fémur ; lachien ie StalUriaUi paf instinct d'imitation, vouImt, Ivi wssi, nioalet svr)a Imcw. Une de ses pattes glissa le long du bois ihl Aiail, ww.iwh» la gâchette, et le coup t* durp de i^lMik 4 yerdrix toat entière entra dans to flnhMi du patrvi^ MfteU f«l Ml encore la force de lonMrle mr «t de T^pgwr U ferm» en laissant ceUe trace du IMf t"i »%viit wths^ mM ai {Htdbnde émotion . Ih m^ était dans \k Oilrilie; il alla tomber à ses %ma joms ^qndi il wxmmiX dms les convulsions du tstaiiea, r^ ^ dq^ éan MtMi imidwts du même genre, qui tODs dMi wt «mené k iMPt CoVnM Ifi KWdCf* ib tlihwit produits par des fusils p^fVi^ iDi^mpestivement el c^ntrt la volonté de leurs il ^ m qmnxe j^iURs je lisais dans le Siècle : t ^ accident dû à Tivresse, et«m a eu les suites les plus liMeatea, est arrivé dimandhe soir à Moulle, département du Nord. Le sieur François Ballard, cultivateur de cette commune, en xevfinant le soir du cabaret, eut avec son frère Louis une discusiiDniSi'iilérSt : \m ^o^m s'|içhauPk«i|| #u point ^ue fUinçois «lia pvetiîe àsm un SDin, yiéa A'uiie horIqpa, «i fu£illdiargé| f^ saî^i$»nt ^mf jaa|p|i9 tanon, il aifcèni tur la Mble unf;raQAif^up4e ^osse^ ae dhiâkao^evé par U secoussse retomba sur la capsule et le coup partit ; le plaùri»Ai balle, MIeigoii Fmfob à T^iM et I9 mvaiss •blessé mortellement, une artère était déchirée, le sieur François Ballard succomba bientôt à l'hémorrhagie. Derriéfe Pipaneeiê se trouvait son beau-frère, le sieur Le&ii, et un peu plus loin le sieur Louis Ballai^, le même «amp 41Û *iaî(lue Fraofoia tes blasai ious 1«8 deux à la cuisse plus ou moi ns grièvement, car hûm& Ballard dut se mettre a!CL Ht, qu'il n'a pas encofe ^itté, tandial|iie Lefait put iittreher malgré sa blessure. • » . J'en éwia là de ma leetufe, loiaqft^on m'annonça qu'un fSfff^fitQt - fliiiwilei' dofliafldliM A 4M yatiaf • t}ue me voulait il¥ c'^est ce que je im fis domandef. Me montrer un fusil avec lequel les accidents involontaires étaâeht impossibles. Le moment ne pouvait pas être mieux choisi. Je le fis entreré C*était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, aux cheveux gris, aux yeux intelligente, il fMalt â la main Htti ftâil ft defua coiips, eMoi«<efi Mfifi^. Dû appelle en blanc un fusil dont le liôid ù'est pld en

Couleai^, dont le t^^itm 11'^ pas dattia»sé, «t dont m batteries)ie làont pas dseléek. •^ Excusez-moi, monsieur Dumas, me dit-il, mais ëll désespoir de cause J'ai recours â vous.— Vott6 Sl^ ehassèur. n^e^ce pas? — Oui. — Vous êtes amateur A^'armésY — Grand amateur. — Si l'on vous faisait voir une arme avec laquelle les aecideota iavolûQjtaires sont iaapossiblea;, Ja palnAneriex— Triste patron, mon char monsieur, mais ei^ dans la mesure de mou «pouvoir, je regarderais çoauxte oa deviûr d'hêtre utile à son inventeur. — Eh l^ea, numsiem*, examinez ce £usU-lA» U naa présenta son ïusU» La prenuire cbwd fua lût un cfctuiour q0pà H Ma

The text on this page is estimated to be only 12.79% accurate

£8 WnfflMBUBn. 41» laine tm fosii est dans Ikire louer Jes liâfterlefi. Je fis donc ce qu'on a l'habitude de faire. En exécutant cette manœuvre, je mis ^ 4écouvert le mécanisme ^ fiiaîlrf * * Is liinèii, ea a'abattant , tenceatrait, un (oint. d'arrêt qui i^éoifidôliait d'attéinâïe la oapmile. Tant que ce point d'arrêt subsistait, cii pouvàil laiMet* tôtRbex l0 fusil, frapper avçc la crosse, accrocher les buis«Qmi ^ sauvant u» {pssë, ou xxsx» branche e^ traversant UM hm^^ MHS afoiif A o^^ndr^ nacun accident. Le danger que le coup parte^ et vous emporte le aiaw ep 4Shargeânt l^iil des deux eaeôm avait dispara. ùAvi non moins gravç que vplrç chien vous tue çn croyaût aHaxi|eir 1* jpftilB pour voua ^âr^or était ccmiplplçment évité. Myin^enarit quel eat, (» 3»^caxûsme« Ghem leoleui*s, l'âumer s» imiaoi? H^v ; U demeure^ 33, rue d'Argenteuil, en face la rue des Orties. Allez ches loi, ou tbUes^lé venir cheft vètiis, il vous mofitrëm son tusti et vous en çxpjiguera le mécanisme. Tout .Gçôufi je puis vdus dire, woi, c'est que ce fusil a4<V(^ #t j aï déj^ 4ooué Vo^mple de TadopUo^ bu achetant à M. May celui quHl m'a apporté, toiiit a^ que je puis Veoi dire, &mt que ce ttail^ adopté gMémleiteâti sauverait Ift vie |i Vin^ft^ttq <m trefite pétsoun^a par an. Ceïa vaut bien la peine d'y songer. OiMuwljevowsïavais dit, cbefg Içcieurs, qu'à défaut d^étre amusante, ma causerie serait utile» AftBï. DulUt. LES MOHICÀNS Dfi PARIS. CHAPITRHXXHL |^II«S$|09f^ W VOYAGE OR ¥. JMilUU Qaiai dés quatre hodiaieB niasquée qui avait pria sur le siflige la place du cocher était o^rtainenent un homme fort habile en son métier, car lancée depuis dix minutes é ipûd àA iraiii) là voitim aveii dGaii tant de tours et tant (U détouîB qoB M, i«o)ud^ quelque përsptisacè qu'il Mtet. quelque connaissance approfondie qu'il eût du terrain, •comaiBPt»it à peidre toulé tdéjB fie reodroil où A était et à M dewuader où Ton poùvati bien le «onduire. £a eÊt^ la v«lure^ '^fBXïi toursé sur elisHBéniB, et par oémèqusnt ffebrouné onflûii, avSdt enivi la renie eom* prise entre le Cours-la Reine et le quai de ia Qonttrenœ, piriâ^ tbomalit.i ^aiusliei; eUéefviLit retniuvé àon poiàt de dépltrt ai motniMBfié le aoéoie manège^ aprèa quoi elle Mvmit Émvmsi le poni Làùis XY. Au retentissement des roues, M. Jackai avait reeOQnu qu il travenett ùtt pe«il> toi iràîiture kmd toeffùé à «raotié et snîvi te ^uai Ulj ml Jaoiud e^laiA eMon noo&mi. il avait deviné qu'il longeait la vlviéxe^ aux fratdna éiteM^onv qui s'en ^BtflOaiiial.

S^oMqme la vnitura toMka i «roiiev il* déviaA qa'll ëù. trait dans la rue du Bac, et quand une fois encore elle tourna à droite, il ne ût point de doate qu'elle entrât daito iai rae ée l'Cnh^Maité. A la tue Beiieaberaè, fat voiMm remonta, puis «lie prît lA.n» de fiieaeHa, pu» elte redeasfindit jusqu'à ia nse de r ilaîVeratt»^ ^oâe <eUë anivtt «ea* droit. if» Jatkal «epimeoçatt à t'eaiteouilier dans toue ces to«ra al détoora. Mada en aBfiaaai aa iNMteverl dee falimiidass i^ Ifa MÉpea éiiiaaHan»<[u?itaàapi la la 0«iaaçtaaiéaai-. aationa venaient des àrbiéa ohai'gée de fosée. Il se dH qu'il était revenu aaprè̀s de la rivière, ou qu'il suivait quelque boulévart. La voiture, en rotnlant qudquea instants aar la terre an lieu de rouler snr le p^vé, le fixa sur ce point. Il comprit (ju'il était sur un boulevart. La voitxtre continua àhm de mai'cbor avec une vitesse de quatre lieues à l'heure. Arnisèë à la lumfeur de la rue de Vaugiiard, la voiture ia'arréta. — Sommea^nous arrivés ? demanda M. Jaekal qui troa*vait te voyage un peu loaç. ^ Non, répondit teoomqueinent son itastn. •^ Et, sans indiserètton, demanda M. Jadkal, ea avonsaoufi enooropour longtemps? ' ^ Oui, tépohdH le mânne peraonnag e aveo un itu^M^^m^ qiM lui eût envié le plus laconique des Spartiates. ^ Alors, dit M. Jaekal, sôit par besoin réel, soit poÉr faire causer son compagnon, et reconaaltr«;, soit i la voii^ éoit i Id lÉcoki de iB'ezprimer, à quelle sorte de gens il avait afhire, *w alm, voua me permettras bien, moosteuir, de profiter de ce moment de balte pour prendre une prise de tabaoî "^ Volontiers, raonsîeiir, dit le dompagmm de M. laokal ; mais vooB lUe permettrez de vous réclamer auparavant les armea que vons portes dana la poche droite de votie pardessus. . t**- Ah ! ah t ' ' — Oui, une paire de pistolets de poche et un peimad! tt^ Monaîeiir, vons ^eussiez foaiUé dans ma podie que Vûus n'en conaaltriei pas nsieoz le oontebut maintenant, teifisêsrflioi me dégager la main et je vous remettrai eee trois objets. ^Inutile, moneieur, je vais, si vans le voalea bien, les preUdre mot-mdme. & je ne wnib les ai pas demandée plus tôt, c'est qae je Vous avais dit qu'à voira premier monveteeùt j[e Vooa tuais, et je voulais m'assurer du «mgs que vous faisiez de mes paroles* L'inconnu Souilla dans la poche de M. Jadkâl, et en tim les trois armea qu-il mit dans la poche de ^- i^iiigote, — Et maintenant, dit* il à M. lackal, vous avec la lil^oié de vos mains; Usei^en sagement, croyea^nioi. — Je vous remercie de votre cMmrtoèsie , dit avec la plus exquise polilesse M. Jaekal, et eroye»iue ai Toecasien se présente de tous rendra en pareille situation un aervioe analogue, je n'oublierai pas k petit pladeir que vous m'avez fait. ^^ GeUa ôecseton ne se préaente^a pas,

dit l'inconnu ; vxms la souhaites donc inutilemeot. M. Jaekal, qui était sur le point de prendra éa prise, s'arrêta sur ces paroles qui tranchaient si nettement la question. •*^ Diable I diaUe I animmra M. Jaokal légéreasent affecté; estrce que la plaisaaterie irait ph» loin que je ne suppose. Yoyans^ qui a pu me jouer un tour pareil? Je ne me conaaiB pas un seul ennemi au monde, eiceptè parmi mes subordonnée., et auel est celui de mes subordonnés qai oserait eourtr la ebaiice d'na pareil gnet^apanair Toas ees hommas44, hardis et forts en masse, ni bous l'œil du maître, sont bétes et lâches iaoléasent. 11 y a que deux faémmea en France capables de se mèsaveç contre moi : Balvator et le4>réfet de police. Or, le préfet de poKce a trdp grand besoin de moi, à toute heure et particulièrement au ùioment des élections, pour m'envoyer oeunr inniileiiMit les grandes routes, de minait i une liecire du ipatia ; or, Eiisque oe n'est pas le préfist de police, o'eat donc âalvator. isèvable fiérard ! e'êat pourUnt lui qai in'a Iburré dans œ guêpier ; c'est sa idoheté, ea couardise^ sa maiaâi^e«a ; ai ren reviens, il me la paiera eher; fùt-il iCu MoDoqiaiaipa, je le fisni suiVia ei bien que je le lafoiadrai, ie goèiut 1 Ibis quel peut-être le aesepiada SaivËitor? en iquoi mon ealévamaat et xùa disparitiou peuvent^alies l'aider A sauver BananU ? ear c'est dans ce but, évidèninent, qu^l oke ésitpreaieaer par ees alnis ioettebennsapraiicêe : à maias ifue... aieis que je suial e'eet aeiai à nm9is)a'af.àoi i^févu quejete«Br«isdrîélar,iUi^ diiànssaxBis: 11* telle^aûre I vous ne wi vaftaafsaaoetÉr, a>BM ijaè jfe aipiripÉiÉaaifiier;

 êmparez-vous donc de M. Jackal qui répondra de moi corps pour corps. C'est cela, morbleu ! j'y suis. Et H. ^ckal fut si content de lui-même qu'il se frotta les mains comme s'il eût éteins son cabinet, et comme s'il ^venait, avec son adresse ordinaire, d'opérer une réussite des plus complètes. C'était un véritable artiste, que M. Jackal, et qui faisait de l'art pour l'art. n était en train de se frotter les mains, quand un corps lourd tomba sur la capote de la voiture et produisit, en tombant, un bruit qm fit tressaillir H. Jackal. — Oh I oh I qu'est-ce ceci ? demanda-t-il à son voisin. — Rien, répondit celui-ci avec son laconisme ordinaire. Et, en effet, comme si le poids que l'on venait d'ajouter à la voiture était spécialement destmé, contre toutes les lois de la dynamique, à rendre le véhicule plus léger, la voiture Sartit avec une vitesse que M. Jackal eût comparée à celle es chemins de fér, — qui vont vite, — si les chemins de fer eussent existé de son temps. — Etrange, fort étrange 1 murmura M. Jackal en aspirant COUD sur coup deux immenses prises de tabac ; une voiture cnargée d'un poids considérable, à mesurer sa pesanteur à son bruit, et qui roule plus vite qu'avant son chargement ; une fraîcheur qui semble venir de la Seine, d'une part, et de l'autre part le roulement d'une voiture, si léger qu'il semble le pas d'ime femme sur le gazon. — Etrange ! fort étrange 1 évidemment, nous sommes en rase campagne, mais de quel côté ? au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest? L'espérance de se venger de cet enlèvement était si grande chez H. Jackal, que le pays qu'il parcourait l'intéressait mille fois plus en ce moment que le résultat final du voyage. Arrivé à ce point d'excitation, sa déman^aison fut si grande, sa curiosité si immodérée, qu'oubliant la reconmnandation de son compagnon de route, il leva la main gauche à la hauteur du bandeau qui lui couvrait le visage ; mais au bruit que fit en s'armant le pistolet de son voisin qui, ne le quittant pas des yeux, avait suivi son mouvement inconsidéré, M. Jackal abaissa vivement le bras, et sans paraître avoir entendu le craquement de la batterie, s'écria le plus naturellement du monde : — Monsieur, un second service, j'étouffe littéralement, de l'air, pour l'amour de Dieu. — C'est facile, répondit l'inconnu en ouvrant la glace 3ui était à sa droite, c'est par égard pour vous et de peur es courants d'air qu'on n'avait ouvert qu'une seule glace. — Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, s'empressa de dire M. Jackal, qui sentait effectivement qu'un violent courant d'air s'établissait, mais je ne veux pas abuser de votre* complaisance, et pour peu que ce

courant d'air, car je reconnais qu'il y a un couraat d'air, vous soit nuisible, ou tout simplement désagréable, je vous supplie dé regarder ma demande comme non avenue. — Nullement, monsieur, répondit l'inconnu, vous avez souhaité que cette glace fût ouverte, elle restera ouverte. — Mille remerciments, monsieur, répliqua M. Jackal sans essayer de continuer une conversation que sob compagnon n^alimentait pas évidemment à son regret. Il se replongea dans ses méditations. — Oui, se disait-il à lui-même, le coup vient de Salvator, et je serais stupide d'en douter; les hommes auxquels j'ai affaire ne sont pas des gens du commun ; ils s'expriment avec beaucoup de convenance, quoiqu'un peu brièvement ; ils sont polis dans la forme et à ce qu'il me semble fort résolus dans le fond, ce qui n'est pas donné à tous les chrétiens de ma connaissance. L'enlèvement vient donc de Salvator, 11 aura, comme je me le suis déjà dit, calculé qu'il pouvait être arrêté. Ouel malheur qu'im homme si habile soit un si honnête homme ; ce drôle-là connaît tout Paris, que dis-ie, tout Paris I toute France, sans parler des earbonari de l'ItaUeet dès illuminés de l'Allemagne. Diable d'homme I J'aurais dû m'y prendre plus doucement ; il me Ta bien dit avant de partir : Vous. savez ce qui arriverait à F homme qui me ferait a/rritér. Eh I j'étais prévenu il n'y a rien à dire. Damné Salvator I maudit Gérard ! ' Toutà conpi M, lackal poussa une exclamation. C'était une idée qui lui venait, et que, malgré son pouvoir sur lui même, il n'avait pu comprimer dans son cerveau. — Ah! fit-il., — Qu'y a-t-îl encore ? demanda son voisin. M. Jackal jugea à propos d'utiliser son imprudence, — Monsieur, dit-il, c'est une affaire fort importante qui me passe par l'esprit ; vous ne voudriez pas que la promenade fort agréable que vous me faites faire eût des résultats fâcheux pour une tierce personne. Imaginez- vous, monsieur, qu'au moment de mon départ, je venais de faire arrêter préventiment et par précaution un excellent jeune homme, que je comptais mettre en liberté au bout de deux heures, c'est-à-dire en revenant de Saint-Cloud, car j'allais à Saint-Cloud quand vous m'avez fait la faveur de me détourner de mon chemin. Or, il n'y a aucim mal si dans une heure je dois être de retour à la préfecture de police : dois-je être de retour dans une heure, monsieur ? — Non, répondit l'inconnu avec son laconisme ordinaire. — Eh. bien ! vous voyez oue" mon voyage peut donc avoir un inconvénient grave, celui de faire prisonnier, plus longtemps que je n'aurais voulu, un innocent. Permettez, monsieur^ que j'écrive sous vos yeux un ordre que mon coch«)r portera, afin- que l'on mette à l'instant même en liberté M. Salvator. ' M. Jackal, en plaçant au bout

de sa phrase le nom de < notre ami, avait, com me on dit en terme de théâtre, ménagé son effet. Ce fut ce qu'il comprit au tressaillemeiR involontaire de son voisin. — Stop I cria-t-il au cocher, ou plutôt à celui qui en faisait les fonctions. La voiture s'arrêta court. — Ce sera la chose du monde la plus facile, jeta négligemment M. Jackal, j'écris au clair de la lune quelques mots sur mon agenda. Et comme sufnsamment autorisé, M. Jackal portait déjà la main au bandeau qui couvrait ses yeux, lorsque son voisin arrêta cette main. — Pas d'initiative, monsieur, dit-il. C'est â nous et non Joint à vous de régler la forme dans laquelle les choses oivent se passer. Et refermant les glaces, l'inconnu tira sur elles, avec le plus grand soin, les rideaux de soie rouge destinés â cacher la we de l'inlérieur à l'extéiieur et la vue de l'extérieur à l'intérieur. Après quoi il tira de sa poche une petite lanterne sourde qu'il éclaira à l'aide d'un briquet phosphorique. M. Jackal entendit lo crépitemrait de l'allumette qui prenait feu, et sentit Tâcre odeur du phosphore qui se mêlait â l'air respirable. — Décidément, di1r-il, je suis avec des gens qui noTeulent pas que j'étudie le paysage ; ce sont des gens trèsforts. Il y a du plaisir â avoir affaire â ces gens-UL . — Monsieur, lui dit "son voisin, vous pouvez maintraiant enlever votre bandeau. M. Jackal ne se le fit pas dire à deux fois, et avec lenteur, comme un homme qui n'est pas pressé, il souleva Tobstacle qui pour un moment le faisait aveugle comme la Fortune et l'Amour. Il était dans une boite hermétiquement fermée. n comprit qu'il Q'y avait point à chercher à voir i l'extérieur par une ouverture quelconque, et, résigné immédiatement comme tous les hommes résolus, il tira de sa poche son agenda, sur lequel il écrivit : « Ordre â M. Kanler, en permanence à la salle SaintMartiii, de faire mettre immédiatement en liberté M. SaU vator. » Et il data et signa. — Maintenant,- dit-il, si vous voulez donner cet ordre à mon cocher, c'est un digne et excellent homme, habitué à mes actes philanthropiques^ et qui ne mettra pas^une minute de retard dans la commission dont je l'aurai chargé. — Monsieur, répondit avec sa politique ordinaire le voisin de M. Jackal, vous trouverez bon que nous réeex»vions les services de votre cochw pour une autre occasion nous avons pour ces sortes de copimissiona des gens qa^

Ll MONTK-aUSTO. 4K valent tousles cochers du monde. . L'inconnu éteignit la lanterne, replaça, avec la plus grande dextérité, le mouchoir sur les y;euz de M. Jackal, lui ordonna plus que jamais de rester immobile, ouvrit une des portières et appda. Seulement le nom que prononça l'inconnu n'avait aucune analogie avec les noms ordinaires. M. Jackal sentit qxxe Tun des deux hommes montés derrière la voiture quittait son poste, il entendit un pas se rapprocher de la portière ouverte, et aussitôt dans une langue douce, harmonieuse, euphonique, mais qui, mal^é sa connaissance de tous les idiomes du monde, lui était complètement étrangère, commença un dialogue de Îuelques secondes, qui se termina par fa remise de Votre écrit par M. Jackal, par la fermeture de la portière et ;par ces deux mots anglais : — AU right 1 qui ne signifient rien autre chose dans notre langue que : Tout est bien, allez I * Et, convaincu que tout était bien, comme le disait l'homme de l'intérieur, le cocher remit, d'un coup de fouet, les chevaux à la même allure qu'ils avaient avant d'être arrêtés. La voiture ne roulait pas depuis cinq minutes, qu'un nouveau poids vint la surcharger et l'ébranler, mais d'une façon singulière, c'est-à-dire que M. Jackal, avec cette acuité de sens dont il avait l'habitude, reconnut, au son gu'il produisit sur la capote, que le fardeau qu'on venait a y déposer était long, et non pas court comme le presiier ; il reconnut de plus le son du bois. — Le premier paquet m'avait l'air d'une corde roulée, se dit M. Jackal à Im-méme ; le second me fait tout reSét d'une échelle. Il parait que nous allons monter et descendre. J'ai décidément affaire à des gens de précaution. • Et, comme la première fois qu'elle s'était remise en marche, la voiture, plus contrairement que jamais aux lois de la dynamique, sembla redoubler de vitesse. — Voilà des gaillards, songea M. Jackd, qui ont certainement découvert une nouvelle force motrice ; ils ont tort d'arrêter les voyageurs,* ils feraient fortune avec leur invention. Mais quelle diable de langue mon voisin a-t-il donc parlée tout à l'heure ? Ce n'est pas l'anglais, ce n'est pas l'italien, ce n'est pas Tespagnol, ce n'est pas l'allemand, ce n'est ni le hongrois, ni le polonais, ni le russe : les langues slaves ont plus de consonnes que je n'en ai entendu résonner là. Ce n'est pas l'arabe : il y a dans l'arabe certains sons gutturaux auxquels je ne me serais pas trompé ; il faut que ce soit le turc, le persan ou l'hindoustani ; je pencherais pour Thindoustani. Et comme M. Jackal penchait pour l'hindoustani, la voiture s'arrêta de nouveau. Alexandre Dumas. [La suite au prochain numéro,) LE COMTE DE HONTE CRISTO.

CHAPITRE VL LE SUBSTITUT DU PROCUREUR DU ROI. Rue du Orand-Cours, en face de la fontaine des Méduses, dans une de ces vieilles maisons à l'architecture aristocratique bâties par Pûget, on célébrait le même jour, à la même heure, un repas de fiançailles. Seulement, au lieu que les acteurs de cette autre scène fussent des gens du peuple, des matelots et des soldats, ils appartenaient à la tête de la société marseillaise. C'étaient d'anciens magistrats qui avaient donné la démission de leur charge sous l'usurpateur; de vieux officiers qui avaient déserté nos rangs pour passer dans ceux de 'armée de Condé; des jeunes gens élevés par leur famille, encore mal rassurés sur leur existence, malgré les quatre ou cinq remplaçants qu'elle avait payés, dans la haine de cet homme dont cinq ans d'exil devaient faire un martyr et quinze ans de restauration un dieu. On était à table, et la conversation roulait brûlante de toutes les passions de l'époque, passions d autant plus terribles, vivantes et acharnées dans le Midi, que depuis cinq cents ans, les haines religieuses viennent en aide aux haines politiques: L'empereur, roi de Tlle d'Elbe, après avoir été souverain d^e partie du monde, régnait sur une popiûation de cinq à six mille âmes après ^voir entendu crier : « Vive Napoléon 1 » par cent vingt millions de sujets et en dix langues différentes, était traité là comme un homme perdu a tout jamais pour la France et pour le trône. Les magistrats relevaient les bévues politiques, les militaires parlaient de Moscou et de Leipsick; les femmes de son divorce avec Joséphine. Il semlnait à ce monde royaliste, tout joyeux et tout triomphant, non pas de la chute de l'homme, mais de l'anéantissement au principe, que la vie recommençait pour lui, et qu'il sortait d*un rêve pénible. * . . ' Un vieillard décoré de la croix de Saint^Louis se leva et proposa la santé de Louis XVIII à ses convives; c'était le marquis de Saint-Méran. A ce toast, qui rappelait à la fois l'exilé de Hartwell et le roi pacificateur de la France, la rumeur fut grande, les verres se levèrent à la manière anglaise, les femmes détachèrent leurs bouquets et en jonchèrent la nappe. Ce fut un enthousiasme pifesque poétique. — Ils en conviendraient s'ils étaient là, dit la marquise de Saint-Méran, femme à l'œil sec, aux lèvres minces, à U tournure aristocratique encore élégante malgré ses cinquante ans, tous ces rèvolutionuaires qui nous ont chassés et que nous laissons à notre tour bien tranquillement conspirer dans nos vieux châteaux qulis ont achetés pour un morceau.de pain, sous la Terreur! ils en conviendraient, que le véritable dévouement était de notre côté puisque nous nous attachions à la monarchie croulante, tandis qu'eux, au contraire,

saluaient le soleil levant et Msaient leur fortune pendant que nous, nous perdions la nôtre; ils en conviendraient, que notre roi, à nous, était bien véritablement Louis le Bien-Aimé, tandis que leur usurpateur, à eux^ n'a jamais été que Napoléon le maudit, n'estce pas, Villefort ? — Vous dites, madame la marquise ?. . . Pardonnez-moi, je n'étais pas à la conversation. — Éh ! laissez ces enfants, marquise, reprit le vieillard qui avait porté le toast; ces enfants vont s'épouser, et tout naturellement ils ont à parler d'autre chose que de po« litique. — Je vous demande pardon, ma mère, dit une jeune et belle personne aux blonds cheveux, à l'œil de velours nageant dans un fluide nacré ; je vous rends monsieur de Villefort, que j'avais accaparé pour un instant. Monsieur de Villefort, ma mère vous parle. — Je me tiens prêt à répondre à madame, si elle veut bien renouveler sa question que j'ai mal entendue, dit M. de Villefort. — On vous pardonne, Renée, dit la marquise avec un sourire de tendresse qu'on était étonné de.voir fleurir sur cette sèche figure ; mais le cœur de la femme est ainsi maternel. — On vous pardonne... Maintenant, je disais, Villefort, que les bonapartistes n'avaient ni notre convie* tion, ni notre enthousiasme, ni notre dévouement. — Oh ! madame, ils ont du moins quelque chose qui remplace tout cela : c'est le fanatisme. Napoléon est le Mahomet de l'Occident ; c'est pour tous ces hommes vul* gaires, mais aux ambitions suprêmes, non-seulement un législateur et un maître, mais encore c'est un type, le type de l'égalité. — De l'égalité I s écria la marquise. Napoléon, le type de l'égalité I £t que ferez-vous donc de M. de Robespierre? Il me semble que vous lui volez sa place pour la donner

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

'406 LB MOMnaiRKTO an Cùi^û ; e'eftt tepénûMi biëlt aâëet d^niie iiBurpaUoii« ce me semble. "^ Non, miHlanie, dit Yilleforl, je laigee chacun mr son piédestal: Robeapterre, place Loutft XV, sur aon échaénd ; Napoléoii, placé Vendôme, auf aa ccdanne ; aeulement Tun a fait de règalîtè qui abaîMe, ei Tautre Direau de dtttrAne. -.- ^^ „, jijueioaa dent ne soient pas dltifllmes rèvolutienMirea, ei que le 9 * fhetmidor et lé 4 avHl 1 81 4 ne soient pas deux jours heureux ^onr la Fmn^ie, et dignes d*étre Clément fêtés par les amis de Tordre et de la monarchie ; mais cela explique aussi comment tout tombé qu'il est pour ne ae t^demar Jamais^ je Tespère, Napoléon a conservé pea aèides. Que lroule2-Tous, marqoise? Gromwell, qui n'était que ta moitié de tout ce qu'a été Napoléon, avait bien lea siens 1 -=- Save2-vous que Ce que tous dites li, ViUefoi't, sent la révolution d'une lieue ? Mais je vous patdonne : on ne peut pas être, fils d'un Girondin et- ne {«a conserver un goût de terroir. Une vive potigeur passa sur le front de Villefort. -^ Mon père était Girondin, madame, dit^il, c'est vrai ; mais mon père ii*a paa voté là mort du roi ; mon père a été proscrit pai: cette même Terreur qui vous proscrivait, et peu s*en est fallu qu'il ne portât aa tête sur le même écbàfaud qui avait vu tomber la tête de votre père. ^ Oui, dit la marquise, sans que ce Bourenir sanglant ainenât la moindre altération sur ses traits ; seulement c'était pour des principes diamétralement opposés qu*ilay fussent montés tous deux» et la preuve c'est que toute ma famille est restée attachée aux princes exilés, tandis que votre père a eu hAte de se rallier au nouveau gouvernement^ et qii*aprésque le citoryen Noirtier avait'été Girondin, le comte Nôirtier est devenu sénateur. — Ma mère, ma mère, dit Renée, vous saves qu'il était convenu qu'on ne parlerait plus de tous ce» mauvais soufenîrs. -^ Madame, répondit Villefort, je me joindrai à mademoiselle de 8aint-Méran pour vous demander bien humblement Toubli du passé. A quoi bon récriminer sur des choses devant lesquelles la volonté de Dieu même est impuissante r Dieu peut changer l'avenir -, il ije peut pas même modifier le passé. Ge que nous pouvons, nous autres hommes, c'est, sinon le renier, du moins jeter un voile dessus. Eh bien ! moi, je me suie séparé non-seulement de l'opinion, mais encore du nom de mon père. Mon père a été ou est même peulrêtre encore bonapartiste, et s'appelle Noirtier; moi je suis royaliste et m'appelle de Villefort. laissez mourir dans le vieux tronc un reste de sève révolutionnaire, et ne voyez, madame, que le rejeton

qui s'écarte de ce tronc sans pouvoir, et jie dirai presque sans vouloir s'en détacher tout à fait* — Bmvo, Villefort, dit lô marquis, bravo, bien répondue Moi aussi j'ai toujours prêché à la marquise l'oubli du passé, sans jamais avoir pu l'obtenir d'jelle ; vous serez plus heureux, je Fespére. — Oui, c'est bien, dit la marquise, oublions le passé, je ne demande pas mieux, et c'est convenu -; mais qu'au Hioins Villefort soit inflexible pour l'avenir. N'oubliez pas, Villefort, que nous avons répondu de vous à »Sa Majesté que Sa Majesté, elle aussi, a bien voulu oublierànotre recommandation (elle lui tendit la main), comme j'oublie à votre prière. Seulement, s'il vous tombe quelque conspiItiteur *^ntre les mains, songez qu'on a d'autant plus les yeux sur vous que l'on sait que vous êtes d'une famille qui peut-être est en l'apport avec ce^ conspirateurs. — Helas I madame, dit de Viflefort, ma profession et surtout le temps dans lequel nous vivons m'ordonnent d'être sévère. Je léserai. J'ai déjà eu quelques accusations politiques à soutenir, et, sous ce rapport, j'ai fait mes preuves. Malheureusement^ nous ne sommes pas au — Vous croyez? dit la marquise. " --^ J'en ai peur. Napoléon à Tile d'Elbe, ^_„ de la France ; sa présence, presque en vue de nos côtes, lentment l espérance de ses partisans. Marseille est plein est l^ien prés d'oflQciers à demi-solde, fui, tptis les jours, sous un préMite &*iv^le, chei^nt querellé auï l^yâlidte^ ; Oe là dés duels parmi les genâ dé classes élevées, dé U des ÈissasmnéU4 dans le peuple. — Oui, dit le comte de SaMeux, vieil ami de M. de Çaint-Méran, et chambellan dé M. le comte d' Artois ; oui, mais vous savez que la Saintè«Âltiance le déltae f ^ C'est vrai, il était questioti de cela lors dé notre èé" part de t^aris, dit M. de Saint-Méran. Et où i'ettvoie^t'on ? <>- A Sainte-Hélène. -- A Sainte*Hélène 1 Qii'est-ce que cdat demanda h marquise. -- tlne lie située à deux hillle Ueiiea d'ici, au-delà A l^èquateur, répondit le comte. •-* A la bonne heure 1 Comme lé dit VllléfoH, c'éat une grande folie que d^avoir laissé Un pareil homme entM la Corse, où il est né. entre Napled où fégtie etit^fë Mi beâtu frére, et en face de cetlâ Italie dont il voulait Mre un royaume à son fils. — Malheureusement, dit Villefbrt, llous àvom lea tlmtés de 1814, et Ton ne peut toucher ft Nàpoléod sans mmquer à ces traités. ^ Eh bien ! on y manquera, dit M. de Salvieme. T M4 regarde de si prés, lui', lors^ult s'esit agi et Mfe fusiller le malheureux duc d'Ënghien ? — Oui^ dit la maaruise, c'est convenu, la flaihté^Mliance débarrasse 1 Europe de Napoléon , et Villefort dèharraase Marseille de ses partisans. Le roi tèene od ne régne pas : s'il régne, son gouvernement doit être lbrt< et ses agents inflexibles ; o'est

le seul moyen de prévoir le mal. -^ Malheureusement, madame, dit en souriant ViHefott, un substitut du procureur du xoi arrive toujours quand le mal est fait. — Alors, c*est à lui de le réparer. *— ie pourrais vous dire encore, madame, que Houa ne réparons pas le mal, mais nous le vengeons, voilà tout. — Oh I monsieur de Villefort, dit une jeune et îolie nersonne, fille du comte de Salvleux et amie de »*• de SamiMéranj tâchez donc d'avoir un beau procès tandis que nous serons à Marseille. Je n'ai jamais vu une cour d'assises, et Ton dit que c'est fort curieut. — Fort curieux, en effet, mademoiselle, dit le substitut; car au lieu d*une tragédie factice, 'c'est un drame véntfrble ; au lieu de douleurs jouées, ce sont des douleurs véritables. Cet homme qu*on voit 1&, au lieu, la toile baissée, de rentrer chez lui, de sot^^ei* en famille et de se coucher tranquillement pour recommencer le lendemain, rentre dans la prison, où il trouve le bourrèàii. Vous voyez bien que pour les personnes nerveuses qui clierchent les émotions, il n'y a pas de spectacle qui vaille eélui-là. Soyez tranquille, mademoiselle, si la circonstance se présente, je vous Iq proourerai. — Il nous fait frissonner... et il rit ! dit Renée toute pâlissante. — Que voulez-vous... c'est un duel... J'ai déjà requis cinq ou six fois la peine de mort contre des accuses politiques ou autres... en bien l qui sait combien de poignards a cette heure s'aiguisent dans l'ombre ou sont déjà dirigés contre moi. — Oh 1 mon Dieu I dit Renée, s'assombrlssant de plus en plus, parlez- vous donc sérieusement, monsieur de Villefort ? — On ne peut plus sérieusement, mademoiselle, reprit le jeune magistrat le sourire sur les lèvres. Et avec ces beaux procès que désire mademoiselle pour satisfaire sa curiosité, et que je désire, met, pour satisfaire mon am • bition, la situation ne fera que s^aggraver. Tous ces soldats de Napoléon, habitués à aller en aveuffles i l'ennemi, croyez-vous qu'ils réfléchissent en Brûlant une cartouche ou en marchant à la baïonnette? £h bienl réfléchi ront-ils davantage pour tuer un houune qu'ils croient leur ennemi personnel, que^ pour tuer un Russe, un Autnchien ou un Hongrois qu ils n'ont jamais vu ? D'ailleurs il faut cela, voyez-vous; sana cela, notre métier n'aurait point d'excuse. Moi-même, quand je vois luire dana l'oail de l'accusé l'éclair lumineux de là rage,

The text on this page is estimated to be only 14.54% accurate

LE MONTK-GRISTO. 407 yr JQ IIW ffMS ttWit racoufdgé, }6 nrtxahe ; C5ff rfest phnr im jiQGà»« fi^i ua Gomlul ; je laUe coaUre laU il ripû«jt0» je redouble, et le combat fiuH, cornais loa» Iej3 câiùD^ ûar UM. victoiFe ou une défaite. Vailà ce que c'est que w plaider I c^esl U daager qui fait réloqueuce. lia accusé ^ xoe sourirait aprés^ ma réplique me ferait crcûire que j ai parlé mal, que ce que j ai dit est pile, sans vigueur» îusuffiaant Souseï «ionc à la ^usalioa d'orgueil qu^éprquvé uii Drocureur au roi convaiiica de la culpabilité de raccuaé, lorsqu'il voit blêmir ei s'incliner son coupable sôUs le Sidft des preuves et sous les foudres dé sou éloquence I Ite tâte se baisse ; ce n'est poini assez, elle tombera* Benée jeta un légier cri. -^ Voilà qui est parler I dit ùa des convives. — Voilà 1 homme qu'il faut âsms des tempâ comizie là nâir^g ! dît un second. ^ — Aussi, dit un troisième,^ dana votre dermâre afibire voua avas été superbe, mon cher Villefort. Vous le savez, cet homme qui aVait assassiné son père, eh bien l Ûttéralement, vous l'aviez tua avant que le houtreau f tôuobiU 7— Oh Ipour lesnarricides, dît fienée, otif peu mlji»povtef û n y a paa oe supplice assea grand pour de pareils nommes; mais p<nir les maliieureux accusée potiliquès». . — Mais c'est encore pis^ Remej reprit le substitut^ car)e soi est le (ère de la uatiou, et vouloir renverser ou tuer le TfAy c'est vouloir tuer le père de trente-deux miltions d'hommes. — Oh I c'est égal, monsieur de VHIefort, ditR^e, vous me prooiettez d'avoir de f indulgence pour ceux que Je voils recommandei^i. — Soyez truuquiUet dit YiUefort avec son plus charmait sourire, nous ferons ensemble hos réquisitoires. -^ Ma dière, dit la marqilise, mélez-votis de Vos coUbrift» de vos éf^gneuis et de vos chifiTons. et laiseez votfe futur époux faire son état. Aujourdliui les armes se reposent et la'robe est en crédit ; il y a là-dessus un mol lathi d'une jKrande profondeur. — Cédant wma togœ^ dit en s'inclioant Villefort. — ^ Je n'osais point parler latin, répondit la marquise. — Je crois que j'aimerais mieux que tous fussiez médecin, reprit Benée \ Tange exlerminateut , tout ange qu'il est, m'a toujours fort épouvantée. _ Bonne Renée l murmura Villefort en couvant la jeune £klle d un regard d'amour. *— Ha ÛUe, dit le marquis, M. de Villefort sera le médecin moral et politique de cette province ; croyez*moi, c est un beau ràle à jouer. — Et ce sera un moyen de faire oublier celui qu'a joué son père, reprit Tincorrigible marquise. p<^ntir, et moi je né le suis qu'avec passion. Et aptes cette phrase arrondie, Villefof

t, pont Jnget a0 reflet de sa faconde, tegatda Icd convives, comme, aptèë unenhrase équivalente, il antalt, au patqiiet, tôgardë Fauditoire. — Eh bien, mon cher Villefort, reprit le comte de ftil* vieux, c'est justement ce qu'aux Tuileries je rèpôûdâié avatit-hier au ministre de la mafeon du toi, qui mé de^ mandait un peu compte de cette sîngniiéte alliance entré le fils d'un Girondin et la fille d*un ofRcier de l'armée de Condé, et le riiinlstre a très-blëh comptis. Ce système de fusion est celui de Louis XVIII. Aussi le roi, qui, sane que nous nous en doutions, écoutait notre conversation, nous a-t-il interrompus en disant : - Villefort (remarquée que le roi n'a'pas prononcé le nom de Noirtier, et au con traire a appuyé sur celui de Villefort), Villefort, à donc dit le roi, fera un bon chemin ; c'est unjeune homme déjà mûr, et qui est de mon monde. J'ai vu avec plaisir que le marquis et la marquise de Saint-Méran le (itiSsetit pour (gendre, et je leur eusse (Conseillé cette alliance s'ils n'ètatentvenuslee premiers me demander la perililêslon de là contracter. > ^ «* LeroT a dit eehi, eomle?^ »'éma ViUefept ravi. — Je voua rapporte sea propres, paroles^ et si le. marquis veut être frand,. il atrouérà que (fe qw le wttç tâpporte à cette héitfê ôiwjcoMip parfaftemettt mê: éêr qae lé roi a dit lui-mémè qtiaud fl hit a parte, Û y u, ^t «îobi; d'ua prqjet de maxiage entre sa ftUe et vous. -^ Fésl trai, dît lé fflà/ôttt5. — Qà I mâiâje lui demi ddnc tout t Ce âip prtliqBr r Aussi qua ne feràì-|e pas pottf le isétfvir f — A là boîinë heûfô, dit la marmii^, iK>flà eoâhM J8 vous aime \ vienne un conspirateur dans ce moment, An sera le bienyéniL — Et moi, ma mère, dit Itetiée, j<r ttié Dietr mrïl m vous écouté point, et (fflt fi*éfltoîé â M. de l^lMtm (fié ée petits voleurs > de f^iô? tesntquéroutféts et â» thnim escrocs ; moyénhâht cetà, tt dorhtital ttattMiHé; — C'est comme si, dit éh rt&fif Villefort, vM^iiqtlktittez au médecin aes ttiigraffië»^ àèA ttaï^oléf et étaarpîOûLles de guêpes ; toutes cho9e9 ^ Ae comprdiftéftetft mê rôpiderme. a Vous VôUleï ffl€ Voît prdéUfetti^ étt rtH, au contraire, souhaitez-ilioi dé 668 terribles tnakdié^ dimf ht Qure fait honneur au médecin. En ce moment, et cotnfflô ta lé hasard tfkfnti mendu que l'émission du souhait de VlltelbH]^t M» ée ijotdûdt fût exaucé, un valet dé cllftâÛM^ énttst ei Im Ai ^rheloues inots à foreîlte. Vlllefbrt c(uttta aJûr» U labié eu é'exeur sant, et revint quelqties Itustâut^ dptéii, le irlsagé ottVett et les lèvres souriantes. Renée té regarda âVë àtûatït \ car, vti atitsi ttet m Jeux bleus, son teint mat et âé^ fàrotift hoitfr qm encaraienf sôù visage, Cétdit tréritablemeirt tm eHsgkat et beau jeune hottithe ; attôôt I^éftprK tont entlet'de kl jeîiËe fille sembla-t-il ^spendu i fies. lèvres, en

aitéttAmCmi*}! expliquât la cause de sa disparftlott montentAnétf. — Éh bleu, dit Villétert, Vdiia amWtitjfnùif*» tortt à l'heure, madeJiolselle, d'sivolr pour màti nh médéchi. J'ai au moins avec les disdpîes a^BsouIape (on pàriilit en« core ainsi en 1815) cette reddemblanée, oue jamais rheure présente n'est à moi, et qu'on vient me aértoger, même i cétè de vôud» même ÀU restas 6e mes flançadilea. — Et pour quelle cause totis dérange^t-on, monsieur t demanda la belle jeune fille avec une légère inquiétude. — Hélas 1 pour un tuaUidli qui açrait, s'il faut en croire ce que Ton nra dit, à toute extrémité ; cette fois, c'est un cas grave, et la malidîe frise l'é^bafaud. • — Oh l mon Dieu ! s'écria Renée en pâlirfsant. ^ En vérité f dn totlt d'une t<Àt rassemblée. -^ Il patatt qu'on vient knil simptemeiit da âèeouvm un petit cômplm bonâbatiMd. -^ Est-il poseibleT dit la marqnise* — Voici k lettre de dénôtmiiMétt : BtVîllcfottltit: V Monsie^tt le procureur du iroi eat pj^eim, par un ami du trOne et de la religion^ fiie le fiimiiè Unmd Dantés, second du navire le PAéintOfif arrh^é 6a matin deSmyme, après avoir loui^hèèNaplàaetiParUHFerrato, a été ôhargé par Hiurat â'4d« latlra ponr l'asnimleur, et plr rusur^alëtir d'eue Wttra pour le eoihiié 00napartisfe de Paris. • 6n aura la preuve de eeti erifloe on l'anltaiiti oar on trouvera cette lettre ou ^ot M^ àa chea son pére^ ou - it&as sa cabine à boM âii PkûrMfU i ^ Mais, dît Renée, cette lettfei qui là'eat qu'une lettre ànouyme d^ailleUrs, est adressée â M. le ptooureur da tei, et non à vous. j^ Oui, mats le procureur du roi est absout ; en son absence répltre est parvenue à mtï secrétaire^ qui avwt mission d'ouvrir les lettres ; il a dmic ouvert caUe-ci^ n'a lait chercher , et, ue me trouvant pas^ a donné dee onbes pour l'arrestation . — Ainsi le coupable est arrêté ? dit la marquiae. — C'est-à-dire l'accusé, reprit Resièe. — Oui, madame, dit Villefort, et eomme j'avais l'honneur dé le dire totit à Phehre ft MA* Reaée, ai Toq trouve la lettre en questioh, le malade esi btea ÊnalaAe. ^ Et où|est ce malheureux ? dedMUida Rende. ^ li est cbea hUri.

 — Allez, mon ami, dit le marquis, ne manquez pas à vos devoirs pour demeurer avec nous, quand le service du roi vous attend ailleurs: allez donc où le service du roi TOUS attend. — Oh ! monsieur de Villefort, dit Renée on joignant les mains, soyez indul^^ent, c'est le jour de vos fiançailles ! Villefort fit le touF de la table, et, s'approchant de^ la chaise de la jeune fille, sur le dossier de laquelle il s*appuya; — Pour vous épargner une inquiétude, dit-il, je ferai tout ce que ie pourrai, chère Renée ; mais, si les indices sont sûrs, si Vaccusation est vraie, il faudra bien couper cette mauvaise herbe bonapartiste. ' Renée frissonna de ce mot couper, car cette herbe qu'il s'agissait de couper avait une tête. ^ Bah I bah 1 dit la marquise, n'écoutez pas cette petite fille, Villefort, elle s'y fera. •. Et la marquise tendit à Villefort une main sèche, qu'il baisa, tout en regardant. Renée et en lui disant des yeux: — C'est votre main que je baise, ou du moins que je voudrais baiser en ce moment. — Tristes auspices ! murmura Renée. — £n vérité, mademoiselle, dit la marquise, vous êtes d'un enfantillage désespérant : je vous demande uu peu ce que .e destin de l'Etat peut^voir à faire avec vos fantaisies de sentiment et vos sensibleries de cœur. — Ma mère 1 murmura Renée. — Grâce pour la mauvaise royaliste, madame la 'marquise, ditVulefort, je vous promets de faire mon métier de substitut du procureur du roi en couccience, c'est-àdire d'être horiiblement sévère. Mais, en même temps que le magistrat adressait ces paroles à la marquise, le fiancé jetait à la dérobée un regard à sa fiancée, et ce regard disait ; — Soyez tranquille, Renée , en faveur/ie votre amour, je serai indulgent. Renée repondit à ce regard par son plus doux sourire, et Villefort sortit avec le paradis dans le cœur. CHAPITRE VII. • l'interrogatoire. A peine de Villefort fut-il hors de la salle à manger, Îu'il quitta son masque joyeux pour prendre l'air grave 'un homme appelé à cette suprême fonction de prononcer sur la vie de son semblable. Or, malgré la mobilité de sa physionomie, mobilité que le substitut avait, comme doit faire un habile acteur, plus d'une fois étudiée devant sa glace, ce fut cette fois un travail pour lui que de froncer ses sourcils et d'assombrir ses traits. En enet, à part le souvenir de cette ligne politique suivie par son père, et qui pouvait, s'il ne s'en éloignait complètement, faire dévier son avenir, Gérard de Villefort était en ce moment aussi heureux qu'il est donné à uu homme de le devenir: dejîV riche par lui-même, il occupait à vingt-sept ans une Elace élevée dans la

magistrature, il épousait une jeune et elle personne qu'il aimait non pas passionnément, mais avec raison, comme un substitut du procureur du roi peut oj plutôt doit aimer ; ajoutez à ceci qu'outre sa beauté, qui était remarquable, Mii«aeSdint-Meran, sa fiancée, appartenait à une des familles les mieux en cour de Tepoque, et qu'à part l'influence de son père et de sa mère, qui, n'ayant point d'autre enlant, pouvaient consacrer celte inlluence tout entière à leur gendre, elle apportait encore à son mari une dot de cinquante mille écus, laquelle grâce aux espérances, — ce mot atroce inventé par les (entremetteurs de mariage — pouvait s augmenter un jour d'un héritage d'un demi • million *, tous ces éléments réunis composaient donc pour Villefort un total de félicite éblouissant, à ce point qu'il lui semb'ait voir des taches au soleil quand il avait longtemps regarde sa vie intérieure avec la vue de l'âme. A la porte il trouva le commissaire de police qui l'attendait. La vue de l'homme noir le fit aussitôt retomber des hauteurs du troisième ciel sur la terre matérielle où nous marchons ; il composa son visage comme nous l'avons dît, et s'approchant de Tofficier de justice : — Me voici, monsieur, lui dit-il, j'ai lu la lettre, et vous avez bien fait d'arrêter cet homme ; maintenant, donnezmoi sur lui et sur la conspiration tous les détails que vous avez recueillis. — De la conspiration, monsieur, nous ne savons rien encore ; tous les papiers saisis sur lui ont été enfermés en une seule liasse, et déposés cachetés sur votre bureau. Ouaut au prévenu, vous l'avez vu par la lettre même qui le dénonce, c'est un nomme Edmond Dantès, second abord du trois-mâts le Pharaon^ faisant le commerce de colon avec Alexandrie et Smyrne, et appartenant à la maison Morrel et fils, de Marseille. — Avant de servir dans la marine marchande, avaitjl servi dans la marine militaire ? — Oh 1 non, monsieur, c'est un tout jeune homme. — Qnel âge? — Dix-neuf ou vingt ans au plus. En ce moment, et comme Villefort, en suivant la Grande-Rue, était arrivé au coin de la rué des Consuls, un homme, qui semblait l'attendre au passage, Taborda: c'était M. Morrel. — Ah ! monsieur de Villefort, s'écria le brave, homme en apercevant le substitut, je suis bien heureux de vous rencontrer. Imaginez-vous qu'on vient de commettre la méprise la plus étrange, la plus inouïe : on vient d'arrêter le second de mon bâtiment, Edmond Dantès. — Je le sais, monsieur, dit Villefort, et je viens pour l'interroger. * — Oh ! monsieur, continua M. Morrel emporté par son amitié pour le jeune homme, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse, et je le comiais, moi. Imaginez-vous l'homme le plus doux, l'homme le plus probe, et j'oserai presque dire

l'homme qui sait le mieux son état de toute la marine marchande. Oh ! monsieur de Villefort,'je vous le recommande bien sincèrement et de tout mon cœur. Villefort, comme ou a pu le voir, appartenait au parti noble de la ville, et Morrel au parti plébéien ; le premier était royaliste ultra, le second.etait soupçonné de sourd bonapartisme. Villefoil regarda dédaigneusement Morrel, et lui repondit avec froideur. — Vous savez, monsieur, qu'on peut être doux dans la vie privée, probe dans ses relations commerciales, savant dans son état, et n'en être pas moins un grand coupable, politiquement parlant ; vous le savez, n'est-ce pas, monsieur? Et le magistrat appuva sur ces derniers mots, comme s'il ea voulait faire 1 application â l'armateur lui-même; tandis que son regard scinitateur semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond du cœur de cet homme a^sez nanli d'intercéder pour un autre quand 11 devait savoir que luimême avait besoin d'indulgence. Morrel rougit, car il ne se sentait pas la conscience bien nette à 1 endroit des opinions politiques ; et d'ailleurs, la confidence que lui avait faite Dantès, à l'endroit de son entrevue avec le grand maréchal et des quelques mots que lui avait adressés Tempereur, lui troublait quelque peu Tesprit. Il ajouta toutefois, avec l'accent du plus profond intérêt : — Je vous en supplie, monsieur de Villefort, soyez juste comme vous devez l'être, bon comme vous l'êtes toujojirs, et rendez-nous bien vite ce pauvre Dantès. Le rendez-nous sonna révolutionnairement à l'oreille du substitut du procureur du roi. — Eh ! eh ! se dit-il tout bas, rendez-nous... ce Dantès serait -il affilié à quelque secte de carbonari, pour que son protecteur emploie ainsi sans y songer la formule collective ? On l'a arrêté dans un cabaret, m'a dit, je crois, le commissaire ; en noipbreuse compagnie, a-t-il ajouté ,* ce sera quelque vente. Puis tout haut : — Monsieur, répondit-il, vous pouvez être parfaitement tranquille^ et vous n'aurez pas fait im appel inutile à ma justice si !e prévenu est innocent ; mais si, au contraire, il est coupable, nous* vivons dans une époque difficile, monsieur, où l'impunité serait d'un fatal exemple : je sei

LB M0NT£-CR1ST0. 409 rai donc forcé de faire mon devoir. Et sur ce, comme il était arrivé à la porte de sa maison adossée au Palais-de-Justice, il entra majestueusement, après avoir salué avec une politesse de glace le malheureux armateur, qui resta comme pétrifié à la place où l'avait quitté Villefort . L'antichambre était pleine de gendarmes et d'agents de Solice ; au milieu d'eux, gardé à vue, enveloppé de regards amboyants de haine, se tenait debout, calme et immobile, le prisonnier. Villefort traversa l'antichambre, jeta un regard oblique sur Droites , et après avoir pris une liasse que lui remit un agent, disparut en disant : . — Qu'on amène le prisonnier. Si rapide qu'eût été ce regard, il avait suffi à Villefort pour se faire une idée de l'homme qu'il allait avoir à interroger : il avait reconnu Imtelligence dans ce front large et ouvert, le courage dans cet œil fixe et ce sourcil froncé, et la franchise dans ces lèvres épaisses et à demi ouvertes, qui laissaient voir une double rangée do dents blanches conmie l'ivoire. La première impression avait été favorable à Dantès ; mais Villefort ayant entendu dire si souvent, comme uu mot de profonde politique, qu'il fallait se défier de son premier mouvement attendu que c'était le bon, qu'il appliqua la maxime à l'impression, sans tenir compte de la dilSerence qu'il y a entre les deux mots. Il étouffa donc les bons instincts qui voulaient envahir son cœur pour livrer de là assaut à son esprit, arrangea devant la glace sa figure des grand jours et s assit, sombre et menaçant, devant son bureau. Un instant après lui Dantès entra. Le jeune homme était toujours pâle, mais calme et souriant ; il salua son juge avec une politesse aisée, puis chercha des yeux im siège, comme s'il eût été dans le sadon de l'armateur Morel. % Ce fut alors seulement c[u'il rencontra ce regard terne de Villefort, ce regard particulier aux hommes de palais, oui ne veulent pas qu'on lise dans leur pensée, ex qui font de leur œil un verre dépoli. Ce regard lui apprit qu il était devant la justice, figure aux sombres façons. — Oni étes-vous et comment vous nommez-vous? demandîa Villefort en feuilletant les notes que l'agent lui avait remises en entrant, et qui depuis une heure étaient déjà devenues volumineuses, tant la corruption des espionna!^es s'attache vite à ces corps malheureux qu'on ^omme es prévenus. — Je m'appelle Edmond Dantès, monsieur, répondit le ieune homme d'une voix calme et sonore, je suis second à bord du Pharaon^ qui appartient à MM Morrel et fils. — Votre âge? continua Villefort. — Dix-neuf ans, répondit Dantès. — Que fdisiez-vous au moment où vous avez été arrêté ? — J'assistais au repas de mes

propres fiançailles, monsieur, dit Dantès d'une voix légèrement émue, tant le contraste était douloureux de ces moments de joie avec la lugubre cérémonie qui s'accomplissait, tant le visage sombra de M . de Villefort faisait briller de toute sa lumière la rayonnante fi^re de Mercedes.. — Vous assistiez au repas de vos fiançailles ? dit le substitut en tressaillant ma^rè lui. — Oui, monsieur, je suis sur le point d'épouser une femme que j'aime depuis trois ans. Villefort, tout impassible qu'il était d'ordinaire, fut ceEendant frappé de cette coïncidence, et cette voix émue de antès, surpris au milieu de son bonheur, alla éveiller une fibre sympaUiique au fond de son âme ; lui aussi se mariait, lui aussi était heureux, et on venait troubler son bonheur pom* qu'il contiibuât à détruire la joie d'un homme qui, comme lui, touchait déjà au bonheur. — Ce rapprochement philosophique, pensa-t-il, fera gi*and effet a mon retour dans le salon de xM. de SaintMeran ; et il arrangea d'avance dans son esprit, et pendant que Dantès attendait de nouvelles questions, les mots antithétiques à l'aide desquels les orateurs construisent ces phrases, ambitieuses d'applaudissements, qui parfois font croire à ime véritable éloquence. Lorsque son petit speech intérieur fat arrangé, Villefort sourit à son effet, et revenant à Dantès : — Continuez, monsieur^ dit-il. — One voulez-vous que je continue ? — D'éclairer la justice. — Que la justice me dise sur quel point elle veut êtrp éclairée, et je lui dirai tout ce que je sais ; seulement, ajouta-t-il avec un sourire, je la préviens que je ne sais pas grand'chose. — Avez-vous servi sous l'usurpateur ? — J'allais être incorporé dans la marine militaire lorsqu'il est tombé. — On dit vos opiniofas politiques exagérées, dit Villefort, à qui l'on n'avait pas soufilé un mot de cela, mais qui n'était pas fâché de poser la demande conmie on pose une accusation. — Mes opmions politiques, à moi, monsieur I hélas ! c^est presque honteux à dire, làais je n'ai jamais eu ce qu'on appelle une opinion : j'ai dix-neuf ans à peine, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire ; je ne sais rien, je ne suis destiné à jouer aucun rôle ; le peu que je suis et que je serai, si l'on m'accorde la place que j'ambitionne, c'est à M. Morrel que je le devrai. Aussi toutes mes opinions, je ne dirai pas politiques, mais privées, se bornentelles à ces trois sentiments : j'aime mon père, je respecte M. Morrel et^'adore Mercedes. Voilà, inonsieur, tout ce que je puis dire a la justice ; vous voyez que c^est peu intéressant pour elle. A mesure que Dantès parlait, Villefort regardait son vi sage à la fois si doux et si ouvert, et se sentait revenir à la mémoire les paroles de Renée, qui, sans le connaître, lui avait demandé son

indulgence pour le prévenu. Avec l'habitude qu*avait déjà le substitut du crime et des criminels, il voyait, à chaque parole de Dantès, surgir la preuve de son innocence. £n effet, ce jeune homme, on pourrait presque dire cet enfant, simple, naturel, éloquent de cette éloquence du cœur qu'on ne trouve jamais quand on la cherche, plein d'affection pour tous, parce qu'il était heureux et que le bonheur rend bons les méchants euxmêmes, versait jusque sur sou juge la douce affabilité qui débordait de sou cœur. Edmond n'avait dans le regard, dans la voix, dans le geste, tout rude et tout sévère qu'avait été Villefort envers lui, que caresse et bonté pour ce lui qui l'interrogeait. — Pardieu, se dit Villefort, voici un charmant garçon, et je n'aurai pas grand'peine, je l'espère, à me faire nien venir de Renée en accomplissant la première recommandation qu'elle m'a faite ; cela me vaudra un bon serrement de main devant tout le monde et un charmant baiser dans un coin. • Et à cette douce espérance la figure de Villefort s'épa • nouit, de sorte que, lorsqu'il rQporta ses regards de sa pensée à Dantès, Dantès, qui avait suivi tous les mouvements de physionomie de son juge, souriait comme sa pensée. — Monsieur, dit Villefort, vous connaissez vous quelques ennemis? — Des ennemis à moi 1 dit Dantès : j'ai le bonheur d'être tro]^ peu de chose pour que ma position m'en ait fait. Quant a mon caractère un peu vif peut-être, j'ai toujours essayé de l'adoucir envers mes subordonnés. J'ai dix ou douze matelots sous mes ordres, qu'on les interroge, monsieur, et ils vous diront qu'ils m'aiment et me respectent, non pas comme uu père, je suis trop jeune pour cela, mais comme un frèro aine. — Mais, à défaut d'ennemis, peut-être avez vous des jaloux : vous allez être nommé capitaine à dix-neuf ans, ce qui est un poste élevé dans votre état ; vous allez épouser une jolie femme qui vou8*aime, ce qui est un bonheur rare dans tous les états de la terre ; ces deux préférences du destin ont pu vous faire des envieux. — Oui, vous avez raison. Vous devez mieux connaître les hommes que moi, et c'est possible ; mais si ces envieux devaient être parmi mes amis, je vous avoue que j'aime mieux ne pas tes connaître pour ne point être forcé de les haïr. — Vous avez tort, monsieur. Il faut toujours autant que

The text on this page is estimated to be only 14.90% accurate

LE MONTB-GRISTO. possible voir clair autour de soi; et, en vérité, vous me ftUUtlÉtfe 1» A digne joussm booEÉcnOi que j(e vai» la'èûaf ter pour vous des régies osdinairaBi de la justice et voua aidar a faire jaillir la lumière en vous ooiBmuDiijiuuit la dénoadation qui vous aâiène âevmnt moi : voici le papitT accusateur; reconnaissez- vous récriture? fit ViHefeH ûtà la l0ltro de sa podbè et la présenta à Dwirtè% Danlàft rcg^urda- eit liILlIii nuâgf passa tor «oo fMHit,^tildil9 ' — Non, monsieur, je ne connais pas cette écriture \ elle est déguisée , et cerptadanfc elle est Aune forme ast^ez frâocliei K& loo» iwif o'eai mite main habile qui Ta tracée. Je suis bien heureux, ajoula-t-il en regardadt avec recoor nàîaéaiioe Vltti^tori, d*avoi^ afEûre à un homm« tel que •TOiiB* ear en effet moa enVlem est un têri table ennemi. I^t à réobdf qui pttsta dans les yeux du jeune homme en prononçant ces paroles, Villefort put dislinguef iont ee qnMl 7 «nul dtf viMantè râergie cachée soua celte premidre donoetti** «-M Bt HUéntinaal, voyons, dit le s«kbstiiutt rèpoAde»moi franchement, mcmaîeuirt non pas comme un prévenu à aon jugSf mais connne on homme dans une fausse po* . aittea i^èmid à an anâre homtne qui s'ihtéresâe i lui : qu'y t^t^iida mfti dans celle aodisâtion tocmy me ? 1» VilMort îeta avee dégaût atir la barelOL la lettre cfue Dmtéff venait m hsâ rendre. ^ Te«t ot pîen^ monsleut^ et vdiei la vérité pure, sulr mim hotto^ttr de marin, sur moa amotur pour Hercédés, sur la vie de mon peie. -^ Pattait monsieur^ dit tôdt bant Villefort. Poia loal baa il ajouta : -^ 8i Renée pouvait me voir, f esBére qu'elle serait conteste de moiy et qu'elle ne m'i^peUerait plus un coupeur de titea» ^ Bb l^fl t en <{uittant Naplea, le capitaine Leclère tomba malade d^une fièvre cérébrale; comme nous n'avions paa de mé dedn À bord et qu'il ne voulut relâcher eor anonn point de la cdte^ pressé qu'il était de se rendre 4rile d'EttM, ta maladie empira au point que vers la fin do troiaidmé Jouff sentaht qu'il allait moarii, il m'appela préédelni^ « Mon ohei^ Dtmtds^ me dit-il, jurez-moi sur votre bonnear dé fUve ee^ne je vaia vous dire ; il y vadea plus hants intdfMB. » — Je vous le jure, capitaine, réponûis-je. 9 «-^ ni bim) eomoM après mamort le commandement dit navire v«UM{)parttent en qualité de second, vous pren dtM ce oomnMlndeniettt^ vous mettrez le cap 9ux Yïle é*Elbet vonsdébarqtierei à Pono-Ferrajo, vous demandel^s le grand marèebaly vous hn remettrez cette lettre ; peut-être alors vous remettra -t-on une antre letwe et vous

eb«^gêt»4«eD ià mieique mission. Cette mission qui m'é^ tait réservée^ SMtes, voiis ràocomplirez à ma place et tout rb^MeOT en-sei'a poui^ vous* « .^ le le fevai, capitaine, mais peut-être n'atrive-t-on pas si facilement que vous le pensez prés du grandHOsaré*^ ehM. » — Voici une bague que vous lui^ferez parvenir, dil le certaine ei qlii lèvera toiiies lés difficultés, f Ëiéées mots il me remit une bagne. II était temps : den béons aprésle délire le prit ; le len^demttin il était movu ^ Bl qué fltes^votis alors? i-^ Gé ^tie je devais faire^ mimsienr, ce que tout antre eAt fait à âia place : en tons cas, les prières d un courant sont sacrées ; mais chez les marina, les prières d'un stipérieur sont des ordres que Ton doit accomplir. Je fis donc voile v^rs Tile d'Elbe^ où j^arrivais le lendement ; je consignai tottt ie monde à bmrd et je descendis seul à téri^. Oemme je l'avais nrèvu^ ou fit quelques difficultés pour mlntroduire prés du grand-maréchal ; mais je lui envoyai la bague qui devait me servir de signe de recon* naissance, et toutes les portes s'ouvrirent devant moi. il me recnt^ m'interrogea sur les dernières oireonstanceb de lit mort du malhaareux Leclère, et, comme eelui««i l'avait ptèvn, il me remit une lettre qu'il me ataurgea de po^ ter en personne à Paris. Je lui promis, car c'était acoemSlir les dernières volontés de mon capitaine. Je descendis terre, je réglai rapidemeiàt toutes mes a£Ëair^ de bord, puis je courus voir ma fianoèe^ que je retrouvai pïus belle et plus aimante que jamais. Grâce à If. MovreU noua pasr a&mes par-dessns toutes les difflcultés ecclésiastiques; enfin, monsieur* .i'aasis^iSf comme je voua Val dit, au repas de mes fiançailles, j'allais me^ marier dffiis mie heure, et je comptais partir demain pour Paris^ lorsque^ sut cette dénonciation que vous parusses niamtenant mépriser autant que moi, je fus arrêté. — Oui, oui, murmura Villefort, tout orin ne paidtt 4109 Ui vérité^ et si vous êtesosiipabtii^ o'âsl d^hnptfuiMMë ; encore^ ceitte imprudence était^elle lègiliroéë par bas erdns de votre capitaine. Rendez-i-iloias cette krttm c|u'ett v«asa remise à l'Ile d'Elbe, doniiet*ffloi votre parais de vkiu» représenter à la première rdquisilioit, ëk attfiBi repeindre vos atnis. -^ Jlinsi je suis lâM, mnmd^iir^ s'éerià Dmifès m^ aaa^ Me de la jeSf#< -- Oui, sefilement dcnnsMUoi ealte lettre^. «^ ffile doit être dennit vmst noasisnr ; oar aKilieïa prise avec mes autres papiers, et j'en recoanais ^iMlqBssuns dans cette liasse. — Attendes, dit le sobstitM à Damès^ ({ni piMaii ses gants et &ëù i^hapeau^ attendez ; à qm dtaivelle adtesnès ? — ' A Môngimr Pfmriiérr fW Cnq-Hibrm^ à Parit. La foudre tonibèe sur Villefort ne Veut point teppé d^un coup plus rapide et pins hAprèvn } il rétomhn snr son

fhntedil, d^oti il s était levé àdeîai noor atteindre la liasse de papiers saisis sur DanlèSy et la renittelant prèoi^tamment, il en tira la lettre fatale, sor laqnella il jeta aa regard emnreint d'une indicible terreur. — M. Noirtier, rue Goq-Hérott^n^ 13, Bnitmon-t^il en pftfissant de plus en plus. ^ Oui, monsieur, tépcmâit OMntèsètomié; U connaisfces**vous. — Non, répondit vivement Villefort, un fidèle servitenr dn roi ne connaît pas les conspii atenrs^ -^ Il s'agit donc d'une conspiration, demanda Bantàs, qtti commençait, après s'être cru Ubre^ à reprendre une terreur plus grande que la première ; en tous cas, tasmsieur, je vous l'ai dit^ j'ignorais complètement le eontettu de la aé{^éche dont j'étais portenr. ^^ Oui, reprit Villefort aune voix aouarde^ HlaîivOiisiav^z le nom de celui à qui elle était adressèct* -^ Pour la lui r^nettre à lui^^mémef mntienr, il £aHait Men ene je lé snise. — Et vous n'avez montré cette lettre à pesaonne Y dit ViHeroTt tomenlisinleieii pàlissaiii à mosnra ^^il lisait. ^ A personne, monsieur, sor fbeiinewri — Tout le monde inore que vous étIesporteKr d'une lettre venant de l'Ile d'BIbe et adressée à M. Notrtier? -^ Tout le monde, monstour^ eaoepté eèîal fni me l'a remise. -^ C'est trop, tf est encore trop 1 murmura Villefort. Le fhmt de Villefort s'obêcurcissait de pins en plus à inestire (|u'H avançait vers la fto ; ses lèvres Manches, ses maihs tremblantes', ses veut ardents faisaient passer dans l'esprit de Dantés les plus douloureuses apprébeasions. Après cette lecture, Villefort laissa tomber sa tête dans ses mains et demeura un instant accablé. — 0 mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, monsieur ? demanda timidement Dantès. Villefort ne répondit pas ; mais au bout de quelques instants il releva sa tête p^e et décomposée, et reltlt une seconde fois la lettre. — Et vous dites que vous ne savez pat ce^que contient cette lettre ? reprit Villefort. — Sur l'honneur, je vous le répète, monsieur, dit Dantès, je l'ignore ; mais qu'avez-vous vous-thême^mon Dieu? Vous allez vous trouver mal,. vlïulcz- vous que je sonne? voulez-vous que j'appelle ? — Non, monsieur, dit Villefort en se levant vivement, ne bouges nasy m dites pas un mot ; c'est à moi de donner les ordres icii et non pas i vqus.

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

Ll MOMXK-GRISTO. 411 dhAi bfeb^MUMÉl^ ^ÈUk — MonsieuTi dit Dantès blessé, c'était pour vous secouril», tdld total. -* ie H^i besoin éiB riëË ; uii éblooliBcmeait ipassager^ toilà Jotit i dootip«z^voii0 de Toas et nûh ÛA moi i rèpoo'* dez. Dantés attendit Tinterro^aMie qu'annonçait cette demande, maia inutilement ; Villefort retomba sut son fauteuil, passa une main glaéé é sUf âon Iront ruisselant de Itieur, et pour la ti*bisiéme fois se mît à reKre la tottm. . — Ûh ! n'il sait të que eonttefii eett^ lettre^ mormuta^^ n,^t qif il ApfMfliiè iiMAais cpie Noirtier est le pdre de Villefort, je suis perdu, perdu i tout jamais ! ^ £t de \&Bàpè en temps il re^rdait Edmond, comme si son regard eût pu briser cette narriére invisible (|Ui enfermé dans lé cœur les secrets due gaf de là bonôhe. — Oh I n'en doutons plus, s écria-t- il toul A eotip. — Mais, au nom du ciel< itKmsieuri s'éoria la mUlhëureux jeune homme, si vous doutes die moi, si voQs me soupçonnez, interrogez-moi, et je suis prêt avoua répondre. * VtUffort fit sur lui-même un effort violent, et d*Un ton qu*îl voulait rendre assuré : — Monsieur, ditril, les charges les plus graves rôeuttMt pour vous de votre interrbgatoifd ; je M iula donc pa» le maître, cèmiM Je Tàvais eqpèvè d'abord, de nmd Hnàse à nastantindaitui liberté ; le doiSi avant de prendre une Ereillo mesure, eonsulter le iuge d'instruction : en aUenntf vous ^ves vu de quelle façon j en ai agi envers vous . — Oh F oui, monsieur, s'écria Daatès, et je vous re* rtierclé, car vous aves été pour-mi^ bien pmlM an ami qu*nn Juge. '^ Bfa bieni monsieur^ je vois voua retenir quelque temps encore prisonnier « le mqinslongtemps quejepouri^i ; la principale charge qui existe, contre vous, c'est cette lettre et vous voyez... Villefort s'approcha de la cheminée, 1k jeta dans le feu, et demeura jusqu'à ce qu'elle fût réduite en eendMk • — Et Vous toyez, eontiniia-Hl) je TanèanUs* — Oh I s'écria Dantés, monsieur, vous êtes plus que la justice, vous êtes la bonté. — Mais, écoutez-moi, poursuivit Villefort, après un pareil acte, vous comprenez que vous pouveai avoir confiance eu moi, n est-ce pas ? — Oh I monsieur 1 ordonnez, et ie suivrai vos ordi^ea^ — Non, dit Villefort en s'approchant du jeune homme, non, ce ne sont pas des ordres que je veux donneri vous le comprenez, ce sont des conseils. -^ Biteâ» et je m'y conformerai comme à des ordres. ^ Je vais vous garder jusqu'au soit ici, au Palais de Justice : peut-être qu'un autre que moi viendra vous interroger : dites tout ce que vous m'avez dil, maia jlaa un motae cette lettre. ^ levons le

pyornets, monsieur. C'était Villefort qui semblait su^lier, c'était le prévenu qui rassurait le juge. . • -t Voua comprenez, dit-il en ietant un regard sur les cendres qui conservaient encore la forme du papier, et qui voltigeaient au-dessus des flamtËes , maintenant cette lettre est anéantie, vous «t moi savons seuls qu'elle a existé, on ne vous la représentera point : niez -la donc si l'on vous en parle, niez-U hardiment^ et vous êtes sauvé. Je nierai, monsieur, soyez tranquille, dit uanlès. — Bien, bien I dit Villefort en portant la main au cordon d'une sonnette; puis s'arrétant au moment de sonner : — C'était la seule lettre que vous eussiez? dit il. ^ La seule. . r Faites-en serment. Dantés ét^^idit la main. — Je le jure, dit-il. Le copimissaire de police entra. Villefort s'aprocha de Fofflcier publie et lui dit quelques mots à loreille, le comninsaire répondit par un simple signe de télé. — Suivez monsieur, dif Villefort à Dantés. BaaUèa sHncUna, jeta un dernier regard d6 fecennalftsance à Villefoil et sô^til^ À peine la porte fuleïïè refermée dêfftdre lui qwlBB forces manquèrent à Villefort, et qu'il tOoibft pv^^qy^) èïa-^ lioUiGftiriiAflHleUil. / Pu^^ tu bout d'un mstant > — 0 mon Dieu i murmUra-t it, à ddot tf ehuent hl tte et la fortune 1 ... Si le prôcUféur du t^t eAt é(ê â MAMUtof si le juge d'instruction eût été appelé M lieu* dklMiirj^c^s Erdu; et te patrier, ee papier tnaudh ma prioqélall dans bime. Ah ! mon père ! mon père ! sereiKveai doiie^^« iduis Bd obstacle à mon bonheur en ce monde, et dois-je lutter éternellement avec votre passé 1 Puis tout à coup une lueur iuatlendué pâfUt passef piit son esprit et Ulumina son Visage, un sMrite se dessina sur sa bouche encore crispée^ ses yeux hàgurds deviui^nt fixes et parurent s'atréter sur ni^e pensée. «^ G^est eela^ dit-il, eui, eeltë lettre qUi datait ipe pe9^ dre fera peut-être ma fortune : allons', Villefort, à rouvre I àààà4 sof ttt à fiancée. AMI; WUàB. HISTOIRE D'UN CHIEN ET 9S ONZK POULÊÂ. XV. J'éUiis confondu de la science de Michel ; Michel safvait par cœur le DicUênnaire d'hiiknrt naturelle. Un jour^ je Ikisais^ avec ou de mes amis, des oottrseaen cabriolet. Cètail du tempe des vitox eàbrioletSi dana lesquels on se li*oUvait côte à e6té avec le cocher. Je ne sais comment il se fit que j'ena Tocea^wm de- dire à cet ami ^ue j'étaia da dèparlemânl de l'Aiaae. . . *-^ Ah I vous dCea dn départameni de rAlme? fLl le cocher. -^ Oui. Y a-t^il quelqiM; dhoae lAHtedans qui voua dè«^ bSge? — «^ Non, monsieur, tout au contraire. ta qudstiott du coohe^ et sa répeiiÉa étaient également obseures peut* tAtA. Pourquoi ee cochet s'étail-'il èevié en appveniM^que j'étais du département de l'Aisne ? et pourquoi lui était-il plus agréable, ^ aon twt m eontraite sie portait à le

croire, — pourquoi Itfi ètait^llphia agréable que je fosse ^eee dëpartemeaMA que de l'iio des quatre-viogt^nq autres ? . ^ Cétftiënt M des questions que je lui dusse hïeu certainement fidles ai j'eusae été seul avec lui ; ma)S| préoccupé de ee que me disait tnon voiaint jo Udisai mB curiosité partir au galopa et> oomme notee cheval ne marchait que le pas, elle prit de telll» avaaees aur noua, que je ne la rejoignis point. Huit jours après, je repritf on cabriolet à la même atatiod. ^ Ah I ah ! fit le cocher, c^est monsieur qui est 4^ département de l'Aisne. — Juatemeall et c'est voua qiai m'aves conduit il y à huit joura ? — En personne. Où faut-il vous mener aujouhd*hui, notre bourgeois ? — A l'Observatoire. — Chut 1 monsieur, ne parîta pas si hai|t.

41« Ut MONTB-GRl&TO. — Pourquoi cela ? — Simon cheval vous entendait I... Hue! Bijou I Ah! monsieur, en voilà un qui, s'il a jamais dix mille livres de rente, n'achètera pas de cabriolet. Je regardai l'homme. - — Pourquoi m'avez-vous demandé si j'étais du département de l'Aisne ? — Parce que, si monsieur avait été seul et en train de causer, nous aurions causé du département de T Aisne. — Vous le connaissez donc ? — Ah 1 je crois bien ! un ûer département ! Le département du général Foy, de M. Méchin, de M. Lherbette et de M. Dumoustier, l'auteur des Lettres à Emilie sur la mythologie. Comme vous le voyez, chers lecteurs, j'étais complètement oublié dans la nomenclature des hommes illustres de ce département. Cela me disposa assez mal en faveur du cocher. — Que connaissez-vous dans ce département de l'Aisne? — Je connais tout. •— Gomment, vous connaissez tout? — Tout. — Connaissez -vous Laos ? Je prononçais Lan.. — Laon, vcus voulez dire ? Et il prononçait La-on. — Laon ou Lan, c'est la même chose ; seulement, on écrit Laon etl'on^dit Lan. ^ — Dame, je prononce comme on écrit. — Vous êtes pour l'orthographe de H. Marie ? — Je ne connais pas l'orthographe de M. Marie ; mais je connais Laon, — le Bibrax des anciens et le Laudanum du moyen âge... Eh bien, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme cela? — Je ne vous i^egarde pas : je vous admire ! — Oh I gouaillez tant que vous voudrez : vous n'empêcherez pas que je connaisse Laon et tout le département de l'Aisne, avec sa préfecture. A preuve qu'il y a une tour bâtie par Louis d'Outre-Mer, et qu'on y fait un immense commerce d'artichauts. — Je n'ai rien à dire contre cela, c'est la vérité du bon Dieu, mon ami. Et Soissons? connaissez vous-Soissons ? -^ Soissons, — Noviodunum — si je connais Noviodunum, je le crois bien ! — Je vous en fais mon compliment; je connaissais Soissons, mais je ne connaissais pas Noviodunum. ; — liais c'est la même chose, — verjus vert. — C'est là qu'il y a la cathédrale de Saint-Médard-grand-Pissard. Vous savez, notre bourgeois, que, quand il pleut le jour de laSaint-Médard, il pleut quarante jours: Ça devrait être le ' patron des cochers de cabriolet. Si je connais Soissons... bon, bon, bon, vous demandez si je connais Soissons, patrie de Louis d'Héricourt, deGollotd'Herbois,deQuinette; où devis a vaincu Siagrius, où Charles-Martel a battu • Chilpéric, où le roi Robert est mort ; chef-lieu d'arrondissement -, six cantons : Braisne-sur-Vesle, Oulchy-le-Château, Soissons, Vailly-sur- Aisne, Vic-sur-Aisne, Villers-Cotterets... — Ah I et

Yillers-Colterets, le connaissez-vous ! m'écriai-je espérant le prendre sans veit à l'endroit de mon pays natal. — YiUerii ad Cotiam reiiœ. — Sije connais cela, VillersColterets, ou Coste de Retz, gros bourg. — Oh 1 petite ville, réclamai-jé, — Gros bourg, je le répète. Et, en effet, non homme le répétait avec tant d'assurance, que je vis que je ne gagnerais rien à essayer de lutter contre lui. D'ailleurs, j'avais la conscience que je pouvais bien avoir tort. — Gros bourg, soit, repris-je. — Oh ! il n'y a pas de soit y ça est. Si je connais VillersCotterets : forêt de 25,000 hectares ; 2,692 habitants ; vieux château du temps de François i«r, aujourd'hui dépôt de mendicité; patrie de Charles- Albert Demoustier, auteur i^ Lettres à Emilie sur la mythologie:.. — Et d'Alexandre Dumas, ajoutai-je timidement. — D'Alexandi'e Dumas, l'auteur de Monte-Cristo ^ des Mousquetaires ? Je fis un signe d'assentiment. — Non, fit le cocher. — Comment, non? — Je dis non. — Vous dites qu'Alexandre Dumas n'est pas né à YillersCotterets ? — Je dis qu'il n'y est pas né; — Ah I par exemple, voilà qui est un peu fort 1 — Tant que vous voudrez. Alexandre Dumas n'est pas ' de Villers-Cotterets ; d'ailleurs, il est nègre. J'avoue que je restai abruti. Cet homme me paraissait si fort sur tout le département de l'Aisne, que j'eus peur de me tromper. Puisqu'il affirmait si positivement la chose, cet homme qui connaissait le département sur le bout de son doigt, il était possible, à tout prendre, que je fusse nègre et né au Congo ou au Sénégal. — Mais, lui dis-je, vous y êtes donc né, vous, dans le département de l'Aisne? .— Moi, je suis deNanterre. — Vous l'avez donc habité, le département de l'Aisne ? — Jamais. — Vous y avez été au moins ? — Jamais, au grand jamais. — Alors, comment diable connaissez-vous le département de l'Aisne ? — La belle malice 1 tenez. Il me présenta un livre en lambeaux. — Qu'est-ce que ce livre-là? — C'est toute ma bibliothèque du grenier à la cave. — Diable I il parait que vous la consultez souvent ? — Je ne lis .que cela depuis vingt ans. — Mais vous le Usez beaucoup à ce qu'il parait ? — Que voulez-vous que l'on fasse quand on ne marche pas ? et les temps sont si durs qu'on est la moitié du temps à la station. J'ouvris le livre, curieux de savoir quel titre pouvait porter un volume qui avait eu le privilège de suffire pendant vingt ans à la distraction d'un homme. Et je lus : Statistique du département de l* Aisne. XVI. Michel était comme mon cocher ; seulement, il avait choisi une lecture sinon plus instructive, du moins plus amusante. — Michel, lui dis-je, vous voyez : il faut faire faire chez Laurent un bâton au macrocercus ararauna et une cage chez Trouille, à la cercopithecus sabosâ. f— Monsieur, dit Michel, pour le

bâton, je ne dis pas, mais pour la cage, c'est inutile. — Comment, c'est inutile ? mais la pauvre bête ne restera jamais dans celle-ci ; c*est une cage do chardonneret

LE MONTE-CRISTO. 413 ou de bouvreuil. Elle serait morte d'une crampe au bout de huit jours. •* En Tabsence de monsieur, il est arrivé un malheur. — Bon I quel malheur? — Une belette a étranglé le faisan ; monsieur le mangera à son dîner. Je laissai échapper une exclamation qui n'était ni un refus, ni un assentiment, raime fort à manger le gibier tué par moi, mais je suis moins ardent au gibier étranglé par un animal quelconque qui n*est pas un chien de chasse. — Alors, dis-je, laçage est libre ? — Depuis ce matin. — Emménageons-y la guenon, alors. Nous portâmes la petite cage prés de la grande cage; nous mimes les deux portes ouvertes en face l'une de Tauire. La guenon se précipita dans son nouveau logement, bondit de bâton en bâton et finit par s'accrocher aux barreaux en me grinçant des dents, en jetant des cris plaintifs et en me montrant la langue. — Monsieur, dit Michel, voilà une béte qui veut un mâle. - • — Vous croyez, Michel? — J'en suis sûr. — Vous t>ensez donc que les singes se reproduisent comme les perroquets ? . — Il y en a au jardin des Plantes qui y sont nés. — T Si nous lui donnions le perroquet? — Monsieur, il y a un petit Auvergnat qui vient ici avec son singe demander de temps en temps un sou. A la place de monsieur, je lui achèterais son singe. — Pourquoi plutôt celui-là, qu'im autre ? — ' Parce qu'il est doux comme un agneau et qu*il a reçu une excellente éducation. Il a une toque avec une plume, et il salue quand on lui donne une noix ou un morceau de sucre. -— Sait-il faire encore autre chose ? — 11 se bat en duel. — Est-ce tout ? — Non, il cherche les poux à son maître. — Et vous croyez, Michel, que ce jeune AUobroge se défera d'un animal qui lui est si utile ? •-* Dame, vous comprenez, c'est à lui demander. — Eh bien, Michel, nous lui demanderons, et, s'il est raisonnable, nous ferons deux heureux. — Monsieur ? dit Michel. ^ Eh bien ? — > Le voilà justement. -Oui? — L'Auvergnat au singe. Effectivement, la porte de la cour s'entr*ouvrait et une grosse figure, douce et placide, se montrait par l'ouverture. — Entra ! entra I dit Michel, qui, on le sait, avait quelques notions de la langue auvergnate. Le bonhomme ne se le fit pas dire à deux fois. U entra en tendant sa casquette. Son singe, posé sur une boite que Tenfant portait sur son dos, se crut obligé de saluer comme son maître et prit à la main sa to^e de troubadour. C'était un singe de la même famille que la macaque, mais de la plus petite espèce. Autant qu*on en pouvait juger sous son costume de fantaisie, il avait une charmante figure d'une douceur et d'une finesse parfaites I — Oh ! dis-je à

Michel, comme il ressem ble à. . . Je prononça^ le nom d'un célèbre traductenr. — Eh bien, dit îiichel, voilà le nom tout trouvé. — Oui ; seulement, Michel, nous en ferons l'anagramme. — L'anagramme ? — C'est à-dire, lui expliquai-je, qu'avec les mêmes lettres, nous lui composerons un autre nom. Prenons gapde aux procès en diffamation, Michel. Michel me regarda. — Oh ! monsieur peut appeler son singe comme il veut. — Je puis appeler mon singe comme je veux ? — • Monsieur en a le droit, — Je ne crois pas, Michel. — Monsieur en a le droit. . — Eh bien, en apposant que j'aie le bonheur de devenir propriétaire de ce charmant animal, nous rappellerons Potich. — Appelons-le Potich. — Nous ne l'avons pas encore, Michel. — Que monsieur me donne carte blanche. — Vous avez mes pleins pouvoirs, mon ami, — Jusqu'à quelle somme puis-je aller ? — Jusqu'à quarante francs . — Que monsieur me laisse ^vec le gamin, j'en fais mon affaire, dit-Michel. Je laissais Michel avec le gamin, et rentrai à la villa Médicis, d'où j'étais absent depuis quatre jours. XVII Ce que je trouve d^admirable dans les voyages longs ou courts, c'est quHl y a toujours deux plaisirs certains : le plaisir du départ et le plaisir du retour. Je ne parle pas de celui du voyage : c'est le moins certain des ti ois. Je rentrais donc le visage souriant, laissant errer mon regard bienveillant et satisfait d'un meuble à Tautre. ' Il y a toujours dans les meubles qui vous entourent quelque chose de vous-même. D'abord, il y a votre caractère, votre goût, votre intimité. Les meubles en acajou, s'ils pouvaient parler, ne raconteraient certes pas la même histoire que les meubles sculptés ; les meubles en palissandre, les mêmes anecdotes que les meubles en bois de rose ; les meubles dé boule, que les meubles en noyer. Je laissais donc, comme je disais, aller mon regardbienveillant et satisfoit d*un meuble à l'autre. Tout à coup, j'aperçais, sur une causeuse placée en retour de la cheminée, quelque chose comme im manchon blanc et noir qui n'était pas de ma connaissance. Je m'approchai. Le manchon ronronnait de la façon la plus sensuelle. C'était un jeune chat qui dormait. — Madame Lamarque ! criai-je ; madame Lamarque ! Madame Lamarque était la cuisinière. — Je savais bien que monsieur était arrivé, dit M"« Lamarque, et, si j'ai tardé à présenter mes devoirs à mion* sieur, c'est que je faisais une sauce blanche, et monsieur, qui est cuisinier, sait avec quelle facilité ça tourne, ces damnées blanquettes. — Oui, je sais cela, madame Lamarque ; mais ce que je ne sais pas, c'est d'où me vient ce nouvel hôte. Et je montrai le chat. —

Aonsieur, dit M»« Lamarque d'un ton sentimental, c'est un Antony. •^
Comment 1 un Antony, madame Lamarque?

The text on this page is estimated to be only 12.83% accurate

4 44 Ut MmSMSÛfftQ. mm •*^ AntiemdBi dit xm enlint inralrô, iMiiiimtr« — Ah ! ah I pauvre bête ! 4» Bloù i'âires trottrèt tnadaoïe {^mdiqwf — Dans la cave, mon^Btir. — Dans la cave ? ^ Oîii. f enteQdalf c * Mliimi 'm^Ott, iiiiMU« « je me suis dit ; « Cane peut être qu'on «hat. • — Vraiment, vous vous ête$ dit oria ? —> Et je suis descendue, moâsteor, el, dai^riér» te« fagots, j'ai trouvé le pauvre animal. JUon î^ me suif Ifl^olà que mnÉiWir avait lUtiiné fpia : « llaâMie Ifim^ilQ, iliauém- flMnr un diaè. < — Tai dit cela, moi I je crois que vous vous irq^paj^, M«« Lamarque ? — Monsieur .l'a dit pnwt «ûTi Alora, jH me mte Jdi : « Puisque momtmt dëslM va ahat, nf^U iàPiiwidMcaqui nous envéte cefauHci« v — Vous voul étés dit oria, eUve mlabine {remarque ? — Oui, et je Tai recueilli,.eoiliflleoioill^rVmt. M- 8i vaaé appeauvû ic lieediA île partager votus lasse de café avec un convive, vous êtes parfnltmient Ubi^ • *^ 1kM9êatnu oeaiq»09i 4'appellw9PM>Q¥Hi m»mia^r ? — Nous TaffallBawa Mf^^ouHE, si viyw voiileii Inen, — Comment, si je veux? Monsieur est le maître. — Seulement, M»« Lamarque, vous ferez attention qu'il ne mange pas mes becs dé eerail, mes cous-coupés, mes calfats, mes veuves et mes bengalis. ^ Mhl m munumkr a ^ear, 4il UkffM en entraAtf il y ÉUB uHiyvu* — Un moyen de quoi, Mtehdt 7 ^ Vu iific^ea â'emféciuèv lei cbaia do xmoger iQ» oiseaux. , rr- VoTiQM lejMjen^ cher ajoi^ — HoDffiaur, Yow BxeM^ jmqmw i^ns une cage, vous le c^bex de trojâ c64é», vw^ Mte^ yQugir un gril, yous mettez le gril du côté de la cage qui o^est paa cache, tous , IMi&z le chatf et vous sprte^ de la çhaml^rç, I«e ohat nrend ses mesures, il s'accroupit, et, à'un bond, il tetombe les .^tire jpxi^ et le ne;^ sur le gril. Plus le gril est roug^) laieuyuéstguèrî. — Sériel Kiçhel,, . Et le IrouWdoilr 1 — AU î Ç^t vrai I moi qui oubîiuls que je votiaîs î)otir cela. !Kh bien, monsieur, c^est fait : il donne fûAch pottr qiMiaote frW09 ; seulement, il demande eo tetôut 4^iix souris lilancnes, pi un coch/)n ^'tnde« — Mais Michel, où Voulez ttms mié je îiïe prtcute Jeiix soUf^s Uàntiièâ et xm cochon tl^IndeT — ^ ttlonsièût veut ffîe obai^ de t^, Je éais {>ft tl y en a, moi. — Comment, si je veux vous en charge, tùiSk t^'ênH^àdlré que vous me tendrez te pia^ gfaod t^Mtè en ¥<Mie en chiirgeant. •^ Ateîà, donn^^-moi iijûannte hànes. — ypici çuaranté îmncà, Michel. Hicliél :tortit avec tes njuatante îtitit», — ifeanè indiscrétion, dit te ttière tàmurtîué, jevôndtaîs AèthanAôr 4 monslenï ce que veux dire

îly$ôttff. -^)ifàid, nia ÙLé^ nmdamô Latnâtg[ue, IfjrsouffVènt dire MvsoufT. -* (Tésl idonc un nnm de tstet, Myéonttt — Sans doute, pnlrsque llydoutt s't^çladt .eesiiàitté <$Mb, — toel Mysouff ? — fyôonfffrr. Aîhl t^Wà, voù», nMadàitté Ltaharque, vous n'i^vez pas connu ifysouff . it je tàMMfi itensitttte 1(1 tni^Oè i^erlè, tine Madame Lamarque eut la discrétion d'attendre à un autre mon^éiit pqUf savpû: c^ ijufi clèWt gue. Mysouff, premier du nom.. xvm. Vous êtes entré plus ou moins souvent (laas un magasin de brio-à-brac. > ' LA, smréê ai<eir adminé un alippo hirilandais, mi Mbut de la itenaisBanoa, 1100 viaUle ||^otM»be 4u^p^;^préi aveiy \mé 4 19 liauteur ^ v^ra o^l ua verra die Venil^pu un viederlmn allemand ; après avoir ri »u nez d'un niagpt chinois qui dodelinait la tête et qui titrait la languç, vous êtes resté tout à coup dans un coin, les pieds fichés en terre et Tœil rivé sur un petit tableau & meiné eadié diefla Timbre. . • .'• i» ndistt da cetta ômbva resplea^MMH l'aiirâeUi 4'aBe i(i4(>Q9 #1^ w ^Ca^ {é^ua sw le^ 8«i^u^ La Ma4oae voua xappel^it «uçl^ue)K)u venir d'enfapcey ^ vous senties; tput à çQup votre cceur Inondé crune donc^ ïn^l^ncoUe. Alora, vous i«flestehdiec pas A psi éi i Mcalomea vous-même ; vous oubliiez ceux qm èlâentiA, ^Vendrait on imm étiez, e6 iiua voiéI Mej, vesua fetfe j l-aile ^ aouvenir vous emportait, vous franchiBsiez Tespace comme 9i vous aviez le manteau enchanta 4^ iféphigtppJttélés^at vous vous retrouviez enfant, plein d'espoir et aavénlir. enlace de ce r^ve du.passé que la yue de la Madone sàifiie venait d'éveiller dans votre mémeitè. Ëh bien, en ce moment, il en était ainsi de asoi; aa-naift de Myseiiff m'avail remmé A qulnsawia m arjriéra, Ma mère, vivait» JWafa encore dans ce temp^là. le iMobear d'être grondé de temps en tempf par une mère. Ma mère vivait et j*avais, chez M, le duc (TQrléâns, une place de qninze cents francs. Cette place m'occupait de dtx henrcia dteaiKâtt A fàa^ heures de raprèa^midi. HouÉ d^emeaviiMui ma 4e l'Oi»eet« A «ow fviaw qn chat 9iùi a'appelaU Myaouff* Ce chat ^V4it manqué sa vocation, tl mm\ CA naUr e chien. Tous les matins, le partais à neuf heures et denalfe^ «il me fallait une eeml4ieuy6 ponv aiter^ de la tua de rOuest, à mon bureau, situé rue Saîmt^HaooM, ft^^lfir — tous les matins, je partais à neuf heures et 4emiav ^i b)us les soirs je revemis, à cipcr heure» eX demie* > Toua le^matins^ Hv^Quff m attendait me de Taugirârd. C'étaient là ses limites, son cerclé de Pôpllbis. ï? ne me rappelle pas le iui avoir jamais va f ranehlK Et ce qu*il y avait de curieux, e'aac qus^ lee Jolira où» }iar %asaM^ 11B0 efareonslaiîoé fiûalçdiH^ m'KVBH diafcrait de mon devoir de ftie, et ot^ja ne 4avaia pa»

captiw pour dtner, on avait beau ouvrir la pofte A My3onu : Kysoufi*, dans l'attitude du serpent qui se mord la queuBt seule 'explication ou plutôt seul symbole qu'on au ptidomier de réternité, ne bougeait pas de soft eo^nsill^ Tandis qu'au contraire, les jours où le devaiàttak, si on oubhait d^ouvrir la porte àNyitoiil^ Myaouff grattait la parta da eet grtAia |u«^'â^ au'^ la lui oiprxU. AvmU ma mdra adoraiHsUelfysgun ; èUe Rappelait aon baromètre. — Mysoufl* marque, mes, beetu et mes mauvais jbtxt^, tnè fisattelle, 1 adorable feMme : les)mil% M tu viens, c'est mon beau fixa ^ las Jouas où tu ae viana pa% a'ast mon témpè Ile phlia. Pauvre mère I Et quand on pensa 4)ua ce n'art qaç le ^ur où Ton a perdu ces trésop d^amour an^on s aperçoit combien 6n tes appréciait m$i quand on lés possédât; nue c est quand on be peut plus voir les èttie‌s bten^sânès ^e Ton se souvient que Ten Mfalt ^ las v^ davaMaga^ at 9t*oii ee rapeal da ne)^ Isa atair tui a«nli L.. Je retrouvais donc MysouS au milîa«4e)ii vue 4e) Waati 4 i'aodPCHt où alla conflae À la rua 4^ Vau»md« ateia sur aon derrière^ les yeux &xé9 au plu^ proloaA 4è)a me d'Asââs. Du plus loin qu'il m'apercevait, fl fM(Mi lé ^Ifé éè éa queue ; p«Lk> A mmiQM qua j'^pfoéilala^ « ae WM^ ae promenait imaÊtmêdlÊûkm bw tftqla la tt^atéa ta tM de

The text on this page is estimated to be only 17.35% accurate

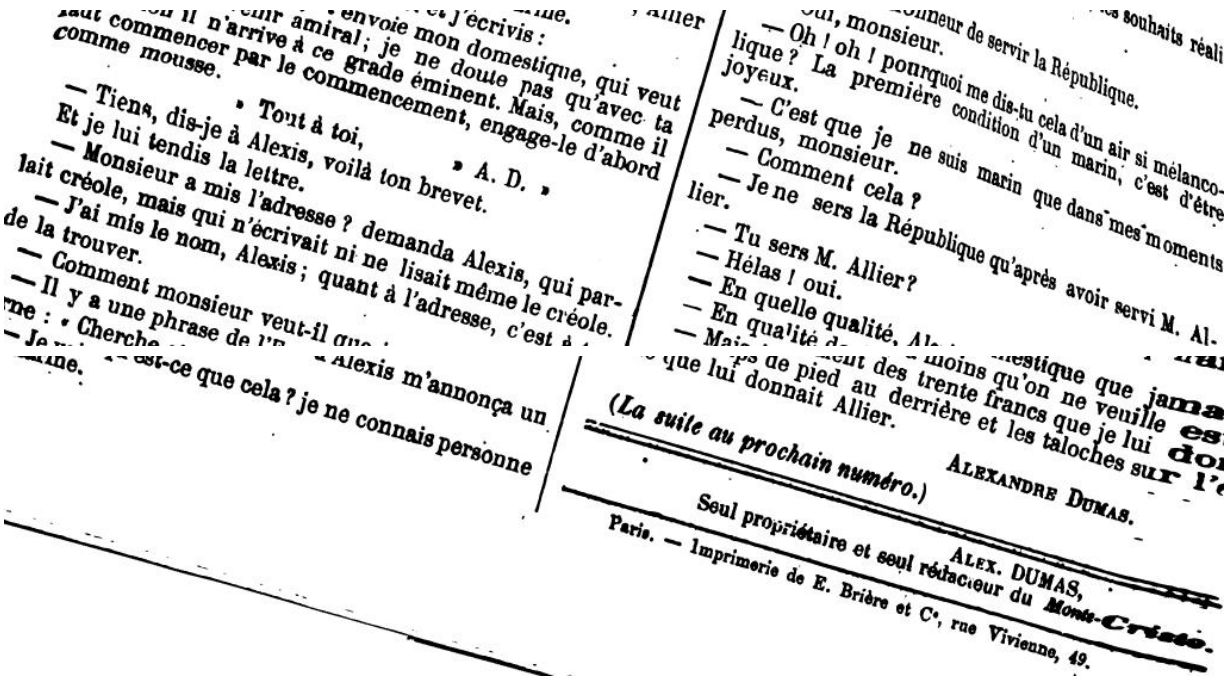
xiC MÛNTA^CEISTO. 415 rOaest, la queui eo Tair ^t faisant 1^ gjg^ flos» . Au mQtnent où je meljaU le pied tos la tue Ûe l'Ouest, il me sautsdt aiix genoux comme eût fait un chiea ; puis, en gaqibadant et en se retournant de dix en .dix pa9, il reprenait te cfaemin de la mrison. - A vingt p&i de la maison, il se retournait nue de rniére fois et' rentrait au galop. Deux secondes «{nréa, ja voyais Étecraitm ma nër« à ia porte. bienheureuse apparition, qui adispara pour toajours, et oui, je Tesçére cependant, m* attend, à nm autr^ porte. Voilà à quoi je pensais, chers Recteurs, voiU tous les souvenirs que ce nom de Mysouif faisait rentrer dans ma mémoire. • .. Vews voyéE bien quHl ina'éiait permis de ne pas téponém à la mère Laiiiar<{iie. Une fois baptisé, Mysouff II jouit, dans la maison^ de tpxis les privilèges de Myssouff l^. Le iKmanche «ai^tnÂ, <m était nèuni dans le jardin, 6iraud, Maquet, Alexandre et deux ou trois habitués de la maison, lorsqu'on m'annonça un seoooâ ÂiafwgMi et un second singe. — Faites entrer, dis-je à ii{ieM4, Cinq minutes a^^rto, YJkxxywBBàl fit doa appt^iUoiL U savait sur son épaule une figure iaatasl^ue, toni enrubannée, portant un thapeau de saân vert sur l'oreille, et une houlette à la main. -^ Naie^pa ichi que Vfm adietales chinges I ûemandatril. — Hein ? flmes-nouê. — Il demande si ce n'est pas ici que l'on «icbète las linges, dit Michel. — Mon l^onhomme, dis-je. tu t'as trompé déporte; tu vas reppendre Je chemiq de jeri gaper leT}oulev»r4, suivre toujours tout droit jusque la colonne de la Bastille. Là, tu prendras à droite ou à gauche, i ton choix, tu Iraveirseras le pont d'Austerlitz, tu 46);KMiv«rss en face d'uM grille et tu demanderas le {ijalais dos singes de M. l%iera* Voilà iMMSiilltPttgponrlfaifa Vtnroijwe. «-^l'alt q<ie clw dâdia fu dcm cbinges daaa vue caofaa, iiMJBln i'ÂtiTargtiai, etqm le fiia à iituoi^Piarra tn^mvaît dit qu'il avait fendu son chinge à M. Doumache. Alon., eh«i oK : « Si mmÊBÊom DoaniBcha ^imitanssi «noncàttiga, j^ lui fendrai tout de même, et pas plus cher qm ie ffis de ÔbanPierre ne lui a fendu la dneo^ <• — Mon cher ami, je te remets da la fféfèreiioa.; ¥oilà «H 'Insic fomr Ja prâfirmice ; qmm ^'%l aaSK de denx^uaûrmÈÊÈmm, Si j'ai «hiis davasiagat d steiaadrait ua éoIqaibqaa nao i|aa poar eux. — Monsieur, dit Michel, il y a Soulouque qui ne ¥«at m» Mwh Monsiew yaurrait te «aatire à te iâta dea singes? Ceci m'ouvrit de nouyelles paf^eotives 4 Teadroit de Soulouque» Alexis, dit àoûlouq«a^ éteU ^n ianne aégra da treize à quatoiif ansit du plus

baaa noir, ^t^iu dewi v^mr ocigiMifieaMiU du $é»iga(^daConga. il était déjà à la maison depuis cinq ou six ans» Âarval. im jour qu'aUe venait dinar avac-iaoii me ï!avait apporté dans un grand |^ier«. — Tiens, avait-elte dû ea ^ètoummèX te panier^ voilà fMhlua aliosa fiMja 4e doane. J'avais enlevé toute uaé jonchée d^ fteuia « et j^avate vu aa aflèt <|i|elqiia cbaaa de Aaif avac deux «gros yeux htencs, 4Mi groaiUaii au fond da paoier* ^«<- ^ Uni avate-je dit^ ^W-oa qm c'est ^ua cela ? ^^ N'ate paè paar, ça^ia mord pas. — Mais, enfin, qu*est-ce que e'astt — C'est un aigr^. — tiens, un nègre I Et j*avais plongé mes deift tniitts éftiàs le panlei^, J^vais sur ses jlimbes. Là,flïtte regafdaH avec im fa6n »ou»ire étoile, outre is&B dem jeux, de tnmta-d^DZ ttama blanches cosmi*; la neige. — D'où diable cela vient-U? ie^nanAfti-ije à Borvu). — Des Antilles, mon cher ; \^u d^ zpêsamis» qui an arrive, me Ta rapporté. Depuis un aii, il çst à la maison, » — Je ne r^aii jamais vu. — Je crois bien , tu ne viens jamais, pourquoi donc ne te voit on plus l Viens donc déjeuner ou diiier. — Oh 1 ma foi non, tu t'es enlourèe d'un tas de parasites qui te mangent toute vivante. — Tu as bien raison ; seulement, cela ne diireraplus longtemps. A celte heure, mon pauvfa «mi, ils en aont aux Os. r- Panvfe créature du htm DisH que tu fais, val — De sorte que je me suis dit, en regardant Àtexis » ^ Va, mon garom, je vai^ te conduire à un endroit où tu ne seras peut-être pas payé plus régulièrementqnlcl, mais 0)1 tu mangeras tous les jours, au aiinns. • — Mais que Teui^ta qoie je Ijpaie de oa gaîfiaidplAr •^ Il esi trés-intoUigent, ja i'aastire, ai la prsuva, c'est que, ies jours t>ù te dloer est ooari, las joars ^ te rdti tnanqna, jaistecoiiuBaiiiadaflie4ica£P^n ie ccoite 4as bteloires. £fa biaii, je laa yataun» «ne^iij^teia da aw «M^ al je le vois pleurer ou rire, selon que l'histotea aaitei^^ii gaie. Alors j'aUonce l'histoi^a, ila croient oue c*estpour eux, pas du tout, c^e9i po^r Ale;ii3' Je me dis; « Pauvre enfant, ils te mangent ton dlnei*, n^ls Qs ne peuvent pas te manger top histoire. • ^'est-K^e pas. AlexisT Alexis ûi de la %Ae W) signe aArtnalit «-* Tu as hian te meUienr ocaor^ue ja •oenauaae. Ta; -*«- Après loi, tHoftcmndaluM, Aio^î^ lufaaadf Mexis? — Je prends Alexis. Je ma retournai vers mon nouveau commensal.. — Ainsi, lui dîs-je, lu viens delà Havane ? . " " — Oui, monsieur. — Et quelle langue ptfrte-J^^m A la llkn»e, ihèn gai^faaf? — On parle créole. — Ah ! Et comment dit-on, en créole .: • Ba^jaUTi» HRon— On dit : Bonjour, moumwr* — Et : « Bonjour, madame? » — On dit : Bonjour , madame, ^ Alors cela va ^ont seul, xâroa garoon^ bMS ;^lcsons créole. Michel ! Michel ! ' - ilidial anU». ^Taoes» Itficbal, voUà au

citoyen i^ faU pirUa da la maison ; je vous te recomniande. Michel le regarda. — Qui est-ce qui t'a blanchi, mon garçîm f îtii déttianda-t-il. — Plait-il ? fit Alexis. ^ leis daduaida te nom da 4a btenahiasaasa^ aflii da lui réclamer la mon<i|âa da te pteoa« Sa yMà usa ^ X'm vate. Allons, viens, Soulouque. Et Michel ^emmena Alexis | qui fut Atexls pout tout le monde, mais qui, potrr %icn$, demeura étetticmfment Soulouque. XX. Alexis, à partir de ce moment-là, fit éàbt fttMiè tte la maison. J'ai bien envie, conles aBmiiMLbiladè,davaM Itfr^out daaaite l'htetoise d'Aleria. Alexte resta à mon s^rvtea juaqu'd te jiévolatioii de février. Le lendemain de la proctemaUoo da te tlépulflufue, il entra dans mon cabine! et Se piaut^ en iscë ae ttxon bu-* mu. Ma page finie, te teletnaî te tète. Alexis avait la Bgure épanouie. — Eh bien, Alexis, lui demandîBdJjfe, ^^ ^fc^S^ Nous avions, dans nos dialogues, ^MMMié 4te parier créole. ^ Mmstear aait t^'il a*y a pkis 4a dwMtifaaai dit Alexis. . — ^oa, je ne savais pfscete. — Èh bien, inonsiëur, je vous l^apprètads. — Ah ! mon Dieu, mon garçon ! mate ilnè MèAK ift

The text on this page is estimated to be only 2.05% accurate

«nf, "' "0 rfe ,?«s é 'o«ï ' "ou^'P»}," * »;.•!? o» J'orne,,,. '^•"■MlZ""». . -'s^î.>:r"«ïSï7 --t-î!:^;, ^>ï,'^ <t;> '■an. y If^.^-^^??'^^ 'ne,■'"euS'-l ^>c^-^"^:^,. ' 9iie Oe, '*>i'u "Aj. "Wu, ainfy '«ou *'^/S'>.^ eoj» -^mt "^7: '"■Al, 't' "'f



faut commencer par le commencement, engage-le d'abord comme mousse.

» Tout à toi, » A. D. »

— Tiens, dis-je à Alexis, voilà ton brevet.

Et je lui tendis la lettre.

— Monsieur a mis l'adresse ? demanda Alexis, qui parlait créole, mais qui n'écrivait ni ne lisait même le créole.

— J'ai mis le nom, Alexis ; quant à l'adresse, c'est à

de la trouver.

— Comment monsieur veut-il que

— Il y a une phrase de l'

me : « Cherche

— Je

— Est-ce que cela ? je ne connais personne

Alexis m'annonça un

lique ? La première condition d'un marin, c'est d'être joyeux.

— C'est que je ne suis marin que dans mes moments perdus, monsieur.

— Comment cela ?

— Je ne sers la République qu'après avoir servi M. Allier.

— Tu sers M. Allier ?

— Hélas ! oui.

— En quelle qualité, Al

— En qualité d

— Ma

que lui donnait Allier.

(*La suite au prochain numéro.*)

ALEXANDRE DUMAS.

ALEX. DUMAS,

Seul propriétaire et seul rédacteur du *Monte-Cristo*.

Paris. — Imprimerie de E. Brière et Cᵉ, rue Vivienne, 49.

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

TABLE DES MATIÈRES. N« 1. Cau«erie # 1 Les Mohicans de Parie • • 0 Harold, le dernier roi des Saxons ..... 9 I.<e8 grands Hommes en robe de chambre. ... 12 Nouvelles diverses • 14 Théâtre-Italien 16 >'• 8. Causerie. . . . , 17 Les Mohicans de Paris 19 Offland • 24 Harold • . 25 Les grands Hommes en robe de chambre. ... 27 CoiTespondance • • • • 29 Nouvelles diverses • . • . • 31 N* 8. Causerie. . 33 Montanelli 97 Les Mohicans de Paris 38 Offland ' 40 Harold ^41 Les grands Hommes en robe de chambre. ... 43 Perles, Crinolines et Vipères ....'.... 45 Revue des^ Thé&tres 47 Nouvelles diverses ... * 48 N* 4. Causerie ' 49 Les Mohicans de Paris. 52 Offland 54 Harold 55 Les grands Hommes en robe de chambre. ... 57 Théâtres 59 Correspondance et nouvelles diverses 63 N* ft* Causerie 65 Les Mohicans de Paris 69 Offland 73 Harold 74 Les grands Hommes en robe de chambre. ... 77 Théâtres 78 N* •• Causerie 81 Les Mohicans de Paris. 84 Harold 86 Les grands Hommes en robe de chambre. ... 90 Théâtres. 92 Correspondance et noavelles c(jiYevses •«..«• 94 ^'•«es. N» 7f Causerie gj Les Mohicans de Paris 100 . Harold 102 . Les grands Hommes en robe de chambre. ... 104 Théâtres 107 Recauserie 109 N« 8. Causerie us Une fabrique de vases étrusques à Bourg. . . . 116 ^ Recauserie 119 Théâtres 126 Correspondance 127 Nouvelles diverses 127 N* 9. Causerie 129 Les Mohicans de Paris 133 Harold 135 Les grands Hommes en robe de chambre. . . . 137 Correspondance 139 Théâtres 139 Recauserie 142 N* 10. Causerie 145 Les Mohicans de Paris 150 Harold 152 Les grands Hommes en robe de chambre. . . . 154 Correspondance 157 Une Mère 158 Avis 160 N« 11. Causerie 161 Dona Chimène (poésies) 163 Les Mohicans de Paris ..... 164 Les grands Hommes en robe de chambre. . . • 165 Correspondance 108 Causerie en manière de conte. 168 Les Escargots guillotinés 173 Théâtres 174 N» 18. Causerie 177 Les Mohicans de Paris 181 Les grands Hommes en robe de chambre. . . . 186 Correspondance 188 ThéAtree. 191

The text on this page is estimated to be only 16.20% accurate

^. < Uages. N<* 18. Causerie .....>.. 103 Les Mobicans de Pari» 197 Les grands Hommes en robe de chambre. . . . 301 Le Carmei â03 Correspondance 205 La Revue nocturne 208 N« 1 Jl« Causerif « Recti8cation 215 Les Mohicans de Paris :215 Alfred de Musset 217 Correspondance 2SH L*Homme aux Contes. . * ' • 222 N» lA. Biographie de Bëranger 225 N® 16. Alfred de Musset 241 Les Mohicans de Paris 247 Les grands Hommes en robe de chambre .... 250 L'Homme ans Contes 252 (Correspondance 255 Nouvelles diverses 256 N*» !*• Biographie d*Eugèue Sue 257 N* 18. La Retraite illuminée 273 Alfred de Musset* . . .• 2f78 . Les. Mohicans de Pari» . 282 L'Homms aux Contes 284 Correspondance N« 1 L Causerie; ; ; ; ; .■;;;;;...-.. Alfred de Musset 294 Les Mohicans de Paris 300L'homme aux Contes , . . , 302 ^' no* Causerie* .,«.«„.•. 305 . Alfred de Musset 308 Les xMohicaus jde. Paria 314 Le Roi des Taupes et sa MW 318 No ai. Causerie 321 Les Mohicans de Pnris 323 Correspondance 328 Le Roi des Taupes et sa fille 329 Recauserie 331 Histoire d'un chien et de onze poules 331 • N* t%. Causerie. . . ' 338 Les Mohicans de Paris 339 Un mot à propos du comte de Monte-Cristo. . . 312 Le comte de Monte-Cristo 345 Histoire d'un chien et de onze poules . . . . . 349 Correspondance 352 N* 98. Causerie 353 Les Mohicans de Paris 356 Le comte de Monte-Cristo 300 Histoire d'un chien et de onze poules. .... 363 La tentation de saint Antoine Th«îatres No 84. Causerie 389 Les Mohicans de Paris ' 377 Le comte de Monte-Cristo 318 Histoire d'un chien. • . ^ « , No 88* Causerie Les Mohicnns de Paris 387 Le Comte dé Monte-Cristo Histoire d'un chien Le cauchemar de Mocque.t 395 No 86* Causeri<*. •»«.... 41^ Les Mohicans dé Parit* 403 Le comte de Monte-Critsto ' . . 405 Histoire tl 'un chiéDi i . ; 411 • * » » • • • • • • • « • • • < 1 ■' 2 / 37 1 9Ami.'— nipftnitAiE DE DVMJiMour tn c», mxm coq-hèmmi. %

The text on this page is estimated to be only 2.86% accurate

0^ .1 J • -a .Vù^ %. / y y ^ X / .\ >."• î r é \ #*•-* '